

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

ROMANIA

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

CONSACRÉ A L'ÉTUDE

DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES

PUBLIÉ PAR

PAUL MEYER ET GASTON PARIS

Pur remembrer des ancessurs
Les diz et les faiz et les murs.

WACE.

15^e ANNÉE -- 1886



PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU

23340

7C

7D

7E

7F

GUINGLAIN

ou

LE BEL INCONNU ¹

Ce roman, un des plus agréables à lire de tout le cycle breton, en est aussi, à divers points de vue, un des plus intéressants. Laisant de côté pour le moment la rédaction en prose du XVI^e siècle, la version anglaise, le poème italien de *Carduino* et le poème allemand de *Wigalois*, sur lesquels nous reviendrons, nous allons nous occuper du poème français de Renaud de Beaujeu. Il nous a été conservé dans un seul manuscrit, le recueil bien connu qui fait partie de la bibliothèque de M. le duc d'Aumale à Chantilly, et il a été imprimé, d'une façon déplorable², en 1860, par C. Hippeau.

Le récit est très simple et, sauf en un point, ne s'écarte guère du cadre banal des compositions de ce genre ; mais la banalité du thème est rachetée par le charme des détails. A la cour d'Arthur, à Carlion-sur-Mer, se présente un jour, accompagnée du nain Tidogolain, une « pucele » nommée Hélie, demandant pour sa dame, fille du roi Gringas de Galles, le secours d'un chevalier, qui doit venir seul, être preux entre les preux et capable d'accomplir l'aventure du « fier baiser ». Un jeune chevalier, qui ne connaissait ni son père ni même son nom³, et qu'on avait

1. Le tome XXX de l'*Histoire littéraire de la France* s'ouvre par un grand article collectif sur les romans en vers du cycle de la Table Ronde. J'extrais de cet article, dont la première partie est déjà imprimée, la notice du roman de *Guinglain*, en demandant aux lecteurs de la *Romania* les additions et rectifications qu'ils pourront me fournir.

2. Voyez les observations de M. Færster, *Zeitschrift für rom. Philologie*, t. II, p. 78.

3. Aux questions qu'on lui fait à son arrivée, il répond : « Certes ne sai, Mais que tant dire vos en sai *Que biel fil m'apeloit ma mere, Ne je ne sai se je*

appelé le Bel Inconnu, venait d'arriver à la cour et avait obtenu du roi la promesse qu'il lui accorderait sa première requête. Il demande à être chargé de cette aventure, et Arthur le désigne, malgré les plaintes d'Hélie, qui aurait voulu obtenir un des chevaliers renommés de la Table Ronde, au lieu de ce jouvenceau qui n'a donné encore aucune preuve de sa prouesse. Elle s'éloigne sans même faire attention au Bel Inconnu, qui la rejoint et l'accompagne, mais qu'elle engage à renoncer à une aventure au-dessus de ses forces. Cependant, arrivé au « gué périlleux », le Bel Inconnu renverse d'abord Bliobliérís, qui en défendait le passage, puis ses trois amis qui essaient de le venger¹; il tue ensuite deux géants qui voulaient faire violence à une demoiselle dans la forêt. Hélie reconnaît alors le mérite du champion qu'elle a dédaigné, et lui demande pardon de son injustice. Sa confiance toute fraîche dans la valeur de son compagnon lui inspire une présomption fort peu louable : elle s'empare d'un « brachet » ou petit chien de chasse qu'elle rencontre, et refuse, malgré les prières du Bel Inconnu, de le rendre à son maître, l'Orgueilleux de la Lande²; ce caprice a pour suite un combat terrible, où l'Orgueilleux est vaincu. Vient ensuite un épisode qui se rencontre souvent dans nos romans, celui de l'épervier donné en prix de la beauté : Margerie, fille du roi d'Ecosse, y a prétendu, et a vu son ami tué en voulant soutenir ses droits; le Bel Inconnu la venge, et triomphe en effet de Giflet, le fils de Do³, qui revendiquait l'épervier pour sa belle.

Toutes ces aventures ne servent guère qu'à allonger le récit. Celle qui suit est plus intéressante. Nos voyageurs arrivent devant un château admirablement construit, qui appartient à « la demoiselle aux blanches mains ». Cette demoiselle

Les set ars sot et encanter,
Et sot bien estoiles garder,
Et bien et mal, tot ço savoit :
Merveillous sens en li avoit. (V. 1917)

Elle avait établi une singulière coutume pour se trouver le mari le plus vaillant possible. Tout prétendant à sa main devait garder un pont qui,

oi pere ». Perceval non plus ne sait pas son nom, et sa mère ne l'appelle aussi que *Beaus fus*. De même *Chev. au Cygne*, éd. Hippeau, v. 881.

1. L'histoire de ce second combat est préparée seulement ici et n'est racontée qu'après la déaite des géants; mais le poème anglais place les faits dans l'ordre que nous avons suivi.

2. Ce nom provient du *Perceval*.

3. Encore un personnage de Chrétien de Troies, par exemple dans *Erec*. L'éditeur imprime à tort « le fils d'O » pour « le fils Do. »

devant le château, fermait la route, et combattre avec tout chevalier qui se présentait : s'il était vainqueur pendant sept années consécutives, il devait être l'époux de la demoiselle ; s'il trouvait un vainqueur, celui-ci prenait sa place aux mêmes conditions. Ce poste périlleux est occupé en ce moment par Mauger le Gris, qui a triomphé déjà pendant cinq ans de tous ceux qu'il a combattus : cent quarante-trois têtes de chevaliers garnissent les pieux qui entourent sa tente ; mais s'il est vaillant, il est discourtois et félon ; la demoiselle le hait et souhaite sa défaite : autant en font tous ses vassaux. Aussi, quand, après un combat terrible, le Bel Inconnu le tue, on lui fait un accueil enthousiaste, et la demoiselle, charmée de sa beauté autant que de son courage, déclare qu'elle abolit l'ancienne coutume et qu'elle épousera dans huit jours le vainqueur de Mauger. Mais cela ne fait pas l'affaire d'Hélie, qui rappelle à son compagnon l'aventure qu'il a entreprise, et tous deux concertent le moyen de s'enfuir le lendemain matin du château. Le Bel Inconnu a quelque mérite à tenir sa parole, car la demoiselle aux blanches mains avait employé de grandes séductions auprès de lui. Au milieu de la nuit, quand tout se taisait et qu'il ne dormait pas, il vit la maîtresse du château franchir la porte de sa chambre :

Sans guimple estoit, eschevelee,
 Et d'un mantel fu afublee
 D'un vert samit o riche hermine.
 Mout estoit bele la mescine.
 As (*éd.* Les) ataces de son mantel
 De fin or furent li tassel;
 Desus sa teste le tenoit,
 L'orle lés sa face portoit :
 Li sibelins, qui noirs (*éd.* voirs) estoit,
 Lés le blanc vis mout avenoit.
 N'avoit vestu fors sa cemise,
 Qui plus estoit blanche a devise
 Que n'est la nois qui siet sor branche;
 Mout estoit la cemise blanche,
 Mais encore ert la cars mout plus
 Que la cemise de dessus.
 Les ganbes mout blanches estoient,
 Qui un petit aparissoient :
 La cemise brunete estoit
 Envers les ganbes (*éd.* la dame) qu'il veoit.
 A l'uis la dame s'apu'a,
 Et vers le lit adiés garda,
 Puis demanda se il dormoit...
 « Dort il, fait ele, qui ne dit ? » (V. 2373)

Sur sa réponse, elle s'approche de lui et le serre tendrement dans ses bras ; mais quand il veut lui donner un baiser,

Se li a dit : « Ce ne me plaist :
 Tot torneroit a lecherie.
 Saciés je nel feroie mie
 De si que m'aiés esposee :
 Lors vos serrai abandonee. »
 De lui se parti (*éd. para*) maintenant.
 Se li dist : « A Dieu vos commant. » . . .
 Celi a laissé esbahi,
 Qui mout se tient a escarni. (V. 2428)

Il n'en quitte pas moins furtivement, le lendemain matin, ce séjour de délices, et il reprend sa marche avec Hélié. Avant d'arriver au terme, il soutient encore un combat contre Lampart, le seigneur du « chastel Galligan », qui n'héberge que ceux qui l'ont vaincu. Renversé par notre héros, il l'accompagne jusqu'à la ville de Senaudon (v. 3361, 3822) ou Sinaudon v. 6078¹, qui est le but de son voyage, et dans laquelle il faut sans doute reconnaître le nom des montagnes du Snowdon¹ ; mais Lampart ne peut y entrer avec lui ; il lui explique ce qui l'attend dans cette ville qui, depuis la dévastation à laquelle elle est en proie, ne s'appelle plus que la Gaste Cité. Au milieu des rues désertes et des édifices en ruines, il verra un palais de marbre magnifique, qui n'a pas moins de mille fenêtres : à chacune se tient un jongleur avec un instrument et un cierge ardent devant lui ; ils salueront courtoisement l'arrivant, mais qu'il ait bien soin de leur répondre : « Dieu vous maudisse ! » Il entrera dans la salle et attendra son aventure, en se gardant de pénétrer dans la chambre voisine.

Le Bel Inconnu arrive en effet au palais, répond par une malédiction au salut des mille joueurs d'instruments, puis entre à cheval dans la grande salle, dont on ferme la porte après lui, et qui est vivement éclairée par les mille cierges des jongleurs. Un chevalier armé sort d'une chambre et vient l'attaquer ; le Bel Inconnu le met en fuite et le poursuit jusqu'au seuil de la chambre ; il va franchir ce seuil, oubliant la recommandation de Lampart, mais il s'arrête à temps en voyant des haches levées pour le frapper. Un nouvel adversaire se présente, monté sur un cheval qui porte une corne au front et dont la bouche jette des flammes. Après un combat auquel ne se comparent pas, d'après le poète, ceux de Trista

1. Nous voyons également figurer le Snowdon dans le roman latin de *Li Riadoc* : voy. Ward, *Catalogue of romances*. t. I, p. 375.

contre le Morhout, de Mainet contre Braimant et d'Olivier contre Roland v. 3010-13 ; le Bel Inconnu tue son ennemi, dont le corps, tombé aussitôt en décomposition, exhale une fumée infecte ; en même temps les jongleurs disparaissent avec leurs cierges, un fracas terrible se fait entendre, et, plongé dans l'obscurité la plus profonde, le jeune héros sent l'épouvante le gagner ; mais il se signe et reprend courage en pensant à la demoiselle aux blanches mains, dont il espère obtenir le pardon. Soudain une « aumaire » s'ouvre, il en sort une guivre, dont le corps était gros comme un baril et long de quatre toises, et qui avait une bouche vermeille d'où partait du feu, des yeux luisants comme des escarboucles, et une queue, quatre fois nouée, brillant de toutes les couleurs. Le Bel Inconnu met la main à l'épée, mais la guivre s'incline :

Semblant d'umelité li fait,
Et cil s'espee plus ne trait :
« Jo ne la doi, fait il, tocier,
Puis que la voi humelier ». (V. 3133)

La guivre cependant s'approche de plus en plus, et il met de nouveau la main à l'épée, mais elle lui fait de nouveau des démonstrations amicales : elle est tout près, il va la frapper, mais elle l'apaise encore, et il admire la bouche qu'elle a si belle, il s'absorbe dans cette contemplation, quand elle se lance sur lui et le baise à la bouche, après quoi elle s'éloigne et rentre dans l'« aumaire », qui se referme. Le Bel Inconnu a fait « le fier baiser », mais il craint que la guivre ne soit le diable et qu'il ne soit perdu. Une voix se fait entendre et le rassure. Elle lui apprend d'abord qu'il s'appelle Guinglain¹ et qu'il est fils de Gauvain et de Blanchesmains la fée², qui lui a préparé cette aventure pour sa gloire et son bonheur. Épuisé par tant d'émotions, Guinglain s'endort ; à son réveil il voit près de lui une jeune fille d'une merveilleuse beauté : c'est Blonde Esmerée, celle qu'il a délivrée, la reine de Galles ; elle lui raconte

1. Telle est la forme constante du manuscrit (voy. *Zeitschrift für rom. Philologie*, t. II, p. 78) ; elle répond au nom gallois *Winwaloen* ; c'est aussi celle du poème anglais (voyez ci-dessous). L'éditeur du poème français, sans prévenir, imprime partout *Giglain* (sauf au v. 3266 *Guiglain*), sans doute à cause du roman en prose du xv^e siècle qui porte *Giglan*.

2. Ce nom est malheureusement choisi, faisant une confusion gênante avec celui de la demoiselle « aux blanches mains ». M. Kœlbing s'y est trompé : « La mère du héros, dit-il, semble devoir à sa nature de fée le privilège de pouvoir être la maîtresse de son propre fils ». Les vers 4878 et suivants auraient dû lui suggérer cette idée singulière. La rédaction en prose appelle la mère de *Giglan* *l'anchevalée*.

qu'après la mort de son père deux enchanteurs, Eurain et Mabon (qu'il vient de tuer l'un après l'autre), ont dévasté sa cité, frappé de folie ou de mort les habitants, et l'ont changée elle-même en cette guivre monstrueuse qu'il a vue ; elle aurait pu acheter sa grâce en consentant à épouser Mabon, mais elle s'y est toujours refusée, sachant qu'elle serait délivrée si elle pouvait donner un baiser au meilleur chevalier de la Table Ronde, c'est-à-dire à Gauvain ou à son fils Guinglain. Celui-ci l'a en effet désenchantée ; du même coup elle redevient maîtresse de sa ville et des trois royaumes qui en dépendent, et elle offre à son libérateur et sa personne et son empire.

Il est clair que le roman devrait s'arrêter là pour ressembler aux autres romans biographiques, ou du moins se borner à nous raconter le retour de Guinglain à la cour, sa reconnaissance avec son père, et son mariage avec Blonde Esmerée, et nous verrons en effet que le récit qui a servi de source à Renaud de Beaujeu se terminait de cette façon naturelle. Mais notre poète l'a abandonné pour donner à la première partie du roman une suite qu'il ne comportait pas et qui n'a pas laissé de l'embarasser pour son dénouement : évidemment séduit, comme son héros, par la belle hôtesse de l'île d'Or, il lui a attribué, pour cette seconde partie, un rôle assez différent de celui qu'elle devait avoir dans le conte original et qui ne cadre pas bien avec le reste. Il est de règle, en effet, dans les romans de ce genre, que le héros n'a qu'un amour, celui qui le mène au mariage final, ou que du moins, s'il en a d'autres, ils disparaissent devant celui-là ; mais ici c'est tout le contraire que nous voyons arriver. Quand Blonde Esmerée déclare à son libérateur qu'elle veut faire de lui son époux, Guinglain lui montre « beau semblant », mais il déclare qu'il ne peut prendre d'engagement avant d'avoir le consentement du roi Arthur. En réalité, il ne songe qu'à la « fée » (on lui donne ici ce nom pour la première fois) de l'île d'Or ; il la revoit sans cesse telle qu'elle lui est apparue dans cette nuit où elle l'a visité, il se reproche la façon discourtoise dont il a agi envers elle, et doute qu'elle lui pardonne jamais. Au moment où la reine de Galles, qui a présenté Guinglain à ses barons comme son futur époux, s'apprête à partir avec lui pour la cour d'Arthur, il lui déclare qu'une affaire pressante l'oblige de la laisser aller seule. Elle s'en désole, mais continue son chemin, et Guinglain, accompagné de son fidèle écuyer Robert, se dirige aussi rapidement que possible vers l'île d'Or.

Il rencontre la fée, puisqu'elle s'appelle désormais ainsi, qui revient de la chasse ; il s'approche d'elle et demande à lui parler à part ; il implore son pardon ; elle feint d'abord de ne pas le reconnaître, puis lui reproche sa conduite et lui déclare qu'elle ne le punit pas comme elle le devra cause de l'amour qu'elle a éprouvé pour lui, mais qu'elle ne l'aimera

jamais. « Eh bien ! dit Guinglain, je resterai au moins dans votre voisinage, et j'y mourrai assurément sans beaucoup attendre. » En effet, il va prendre son logis non loin du palais de sa belle, et bientôt l'insomnie, le jeûne, le chagrin, le réduisent près de l'extrémité. Mais un jour la dame le fait mander ; il arrive et lui parle de ses maux. « Je ne crois pas, dit-elle, que ce soit pour moi que vous souffriez, et en tout cas je serais bien folle de vous donner une seconde fois mon amour : vous me tromperiez encore et vous en iriez comme l'autre jour. » Guinglain proteste, s'excuse, et

La dame li fait un regart,
 Et Guinglains li de l'autre part :
 A iols s'enblent les cuers andui...
 Puis li a dit : « Li miens amis,
 Mout mar i fu vostre proece,
 Vostre sens et vostre largece,
 Qu'en vos n'a rien a amender
 Fors tant que ne savés amer.
 Mar fustes quant vos ne savés ;
 Totes autres bontés avés.
 Et je vos di en voir gehir...
 Plus vos amasse que nului
 Se vos iço faire saviés. » (V. 4325)

Elle l'invite cependant à venir habiter avec elle, et chacun lui fait fête. Le soir venu, elle lui indique un lit magnifique, où il doit reposer, et lui recommande, bien que la porte de la chambre où elle dort soit toute proche de ce lit et qu'elle la laisse ouverte, de ne pas y entrer pendant la nuit :

« Gardés ne soiés tant engrès
 Que en ma cambre entrés a nuit :
 Paor me feriés vos, je cuit ;
 Ne le faites sans mon commant. » (V. 4414)

Guinglain ne peut résister longtemps à la tentation. Au milieu de la nuit, il se lève et veut aller chez la fée ; mais il ne peut trouver la porte, et se voit tout à coup au milieu d'une étroite planche, au-dessus d'un torrent tumultueux, n'osant ni avancer ni reculer. Le vertige le prend, il tombe et se retient à la planche ; il sent ses bras s'affaiblir et lâcher prise, et se met, éperdu, à demander du secours :

« Signor, fait il, aidiés, aidiés
 Por Dieu ! car je serai noiés.

Secorés moi, bone gent france,
 Car je pent ci a une plance,
 Ne ne me puis mais retenir.
 Signor, ne m'i laissiés morir ! » (V. 4487)

On accourt avec de la lumière, et on trouve Guinglain se tenant par les mains à la perche d'un épervier. L'enchantement dont il était victime se dissipe dès qu'on arrive, et tout honteux il se remet dans son lit. Il n'y reste guère. Il s'étonne de s'être laissé prendre à cette « fantosmerie » et se décide à aller voir son amie, qui est si près de lui. Il se lève ; mais à peine a-t-il fait quelques pas qu'il croit soutenir sur sa tête et ses épaules toutes les voûtes de la salle. Plein d'angoisse, il s'écrie :

« Signor, fait il, aïue ! aïue !
 Bone gens, qu'estes devenue ?
 Sor lo col me gist cis palais :
 Ne puis plus soustenir cest fais ;
 A mort, ce cuit, serrai grevés
 Se de venir ne vos hastés ! »
 Lors se relievent maintenant,
 Cierges ont espris li sergant :
 Guinglain ont trové come fol,
 Son orillier deseur son col,
 Et si n'avoit autre besoigne.
 Quant il les vit, si ot vergoigne :
 Jus jete le plus tost qu'il pot
 L'orillier, si ne sona mot
 Ne les sergens pas n'araisonne ;
 De nule rien mot ne lour sonne :
 Son cief a enbrucié en bas,
 Puis s'est couciés en es le pas
 Ens en son lit tos esmaris,
 Et de honte tos esbahis. (V. 4557)

Cette fois il ne songe plus à renouveler sa tentative, et il se désole silencieusement ; mais la dame le trouve suffisamment puni, et elle l'envoie chercher par une demoiselle, qui l'introduit dans la chambre magnifique et longuement décrite de la fée. Celle-ci n'a plus les scrupules qu'elle avait montrés lors de leur première entrevue nocturne, et les deux amants sont heureux. La fée raconte à Guinglain qu'elle l'aime depuis son enfance, où elle le voyait chez sa mère, qu'elle aurait pu le retenir la première fois, mais qu'elle voulait lui laisser accomplir l'aventure où elle savait qu'il se couvrirait de gloire et qu'elle lui avait d'ailleurs procurée et envoyant Hélié à la cour d'Arthur ; c'est elle aussi dont la voix, après l'

défaite de Mabon et le fier baiser, a appris à Guinglain qui il était. Le lendemain matin elle convoque tous ses barons et leur fait reconnaître Guinglain pour seigneur, mais elle ne parle plus de l'épouser.

Cependant Blonde Esmerée est arrivée à la cour d'Arthur et y attend vainement Guinglain. Elle raconte qui il est ¹ et comment il l'a délivrée, puis a disparu. Pour le retrouver, on proclame un grand tournoi, pensant qu'il voudra y prendre part. En effet, apprenant cette nouvelle, Guinglain annonce à son amie qu'il va la quitter pour aller au tournoi, mais qu'il reviendra aussitôt. Elle lui prédit qu'il ne reviendra pas, qu'il trouvera à la cour une femme qu'on lui fera épouser, et qu'il est perdu pour elle. Mais voyant sa résolution, elle prend elle-même son parti, et le lendemain matin Guinglain, à sa grande surprise, se réveille dans une lande, ayant à côté de lui ses armes, son cheval et son écuyer. Il se rend au tournoi, dont il obtient le prix, après quoi il se fait connaître. Arthur lui demande d'épouser Blonde Esmerée :

Li roi et tuit l'ont tant proié
Que Guinglains lor a otroié. (V. 6047)

C'est, comme on le voit, un mariage de raison. Le cœur du poète est tout entier à la fée de l'Ile d'Or et, bien qu'après son mariage Guinglain ne dût plus penser à elle, Renaud de Beaujeu, dans les jolis vers qui terminent son roman, manifeste le projet de les réunir dans une suite de son ouvrage :

Ci faut li roumans et define.
Bele, vers cui mes cuers s'acline,
Renals de Biauju mout vos prie
Por Diu que ne l'obliés mie :
De cuer vos veut tos jors amer,
Ce ne li poés vos veer.
Quant vos plaira dira avant,
U il se taira ore a tant ;
Mais por un biau sanblant mostrar
Vos feroit Guinglain recovrer
S'amie que il a perdue...
Se de çou li faites delai,
Si est Guinglain en tel esmai
Que ja mais n'avera s'amie.

1. On s'attendrait à ce que Gauvain, quand il apprend que le jeune héros est son..., manifestât une grande joie. Le poète dit simplement (v. 5142) : *Et que ses fius estoit Et que la fée amee avoit*. Il est vrai qu'il y a une lacune plus ces vers, mais elle doit être d'un vers seulement.

D'autre vengeance n'a il mie;
 Mais por la soie grant grevance
 Ert sur Guinglain ceste vengeance,
 Que jamais jou n'en parlerai
 Tant que le bel sanblant avrai. (V. 6103)

Il faut croire que notre aimable poète n'obtint pas le « beau semblant » qu'il demandait, car nous ne trouvons aucune trace d'une continuation de son poème. Dans ce poème, à plus d'un autre endroit, Renaud de Beaujeu se met en scène et s'adresse à sa dame, et ces passages sont parmi les plus agréables de son œuvre; ils rappellent les interruptions du même genre qui se trouvent dans *Partenopeus de Blois*. C'est pour plaire à celle qu'il aime « outre mesure », nous dit-il dès le début, qu'il a composé son roman, et pour lui montrer ce qu'il sait faire. Plus loin, et sans que le récit fournisse un prétexte à cette digression, il insiste sur sa loyauté envers celle qu'il n'a pas le droit de nommer « amie », mais qu'il peut appeler « bien amée, » et parle avec une indignation peut-être habile de ceux qui prennent l'amour légèrement :

Ce dient cil qui vont trecant,
 Li uns le va l'autre contant :
 « Peciés n'est de feme traïr. »
 Mais laidement sevent mentir.
 Ains mout est grans peciés, par m'ame.
 Or vos penserés d'une dame
 Qui n'avera talent d'amer :
 Vers li irés tant sermonner
 Que sera souprise d'amor,
 Tant li prierés cascun jor
 Bien li porés son cuer enbler...
 Por vos tos ses amis perdra
 Et son mari, qui l'amera :
 Quant en avrés tot vo voloir,
 Adont la vaurés decevoir !
 Mal ait qui s'i acostuma
 Et qui ja mais jor le fera !
 Cil qui se font sage d'amor,
 Cil en sont faus et traïtor.
 Por ço mius vueil faire folie
 Que ne soie loiaus m'amie :
 Ce qu'ele n'est l'ai apelee;
 Que dirai dont ? la mout amee.
 S'ensi l'apel, voir en dirai ;
 S'amie di, lors mentirai,

Car moi n'en fait ele sanblant.
Las! por li muir, et por li cant! (V. 1232)

Il se plaint encore ailleurs de la cruauté de celle qu'il a aimée dès le premier jour qu'il l'a vue :

De moi ocire ne repose,
Et je l'aim plus que nule cose! (V. 4118)

Et en racontant le bonheur de Guinglain, il fait un retour sur lui-même, et déclare encore que toutes les peines de l'amour sont largement payées par la récompense qu'il peut donner. Il part de là pour faire l'éloge des dames et blâmer sévèrement ceux qui médisent d'elles :

Dius les fist de si grant vertu :
De tos biens les forma et fist,
Et biauté a eles eslist ;
Et Dius nos vaut, ce cuic, former
Por eles toutes honerer
Et por lor comandement faire. (V. 4751)

Si nous ne possédons pas d'autre roman de Renaud de Beaujeu, nous avons une chanson dont il est l'auteur, et qui nous permet d'établir approximativement le temps où il vivait. En effet le premier couplet de cette chanson est cité¹ sous le nom de « Renaut de Biauju », dans le roman de *Guillaume de Dole*, qui, comme on peut l'établir par un ensemble de preuves convergentes, a été écrit dans les dix ou douze premières années du XIII^e siècle. Renaud de Beaujeu a donc composé, sinon son roman, au moins sa chanson, avant 1212, et sans doute un certain temps avant, puisqu'elle était dès lors devenue célèbre. Elle présente bien d'ailleurs les sentiments et la manière de l'auteur du *Bel Inconnu*. On en jugera par le premier couplet, qui ressemble de fort près aux passages qui viennent d'être cités :

Loial amor qui en fin cuer s'est mise
N'en doit ja mais partir ne remouvoir,
Que la dolor qui destreint et justise
Semble douçor quant l'en la puet avoir.
Qui en porroit morir en bon espoir
Gariz seroit devant Deu au juïse ;
Por ço m'en lo quant plus me fait doloir.

1. *Jahrbuch für romanische Literatur*, XI, 161.

Cette chanson soulève en outre une question assez curieuse. Elle ne porte le nom de Renaud de Beaujeu que dans *Guillaume de Dole*, qui a d'ailleurs une autorité exceptionnelle ; elle est anonyme dans deux manuscrits de Paris¹, mais dans le célèbre chansonnier de Berne elle se retrouve (fol. 124) accompagnée de cette rubrique : *Li alens de challons*. On a cru voir² dans ces mots l'altération du nom d'un chevalier dont nous avons trois autres chansons, Alart de Chau ou de Caus, mais c'est une conjecture peu vraisemblable ; il est bien plus probable que le rubricateur du manuscrit de Berne, qui était, comme on sait, fort ignorant et fort distrait, a mal lu et mal reproduit l'indication qu'il devait copier et qui portait : *Li cuens de Challons*. Cette restitution nous ferait voir dans Renaud de Beaujeu un comte de Chalon ; malheureusement nous ne trouvons pas, à l'époque où il vivait, de comte de Chalon qui ait porté le nom de Renaud, bien qu'il y ait eu plus d'un rapport entre la maison de Beaujeu et celle de Chalon ; nous ne rencontrons pas non plus, à l'époque où a dû vivre notre poète, de Renaud parmi les membres de la famille de Beaujeu dont le nom est venu jusqu'à nous. Nous croyons toutefois probable que l'auteur du *Bel Inconnu* appartenait à cette grande maison de Beaujeu qui donna à la France tant d'illustres hommes de guerre, et qui, dès le milieu du XII^e siècle, lui avait donné un poète célèbre, Guichard de Beaujeu. Le roman de Renaud a bien l'air d'avoir été écrit par un chevalier, par un homme du monde, plutôt que par un poète de profession ; les négligences même qu'on y remarque décèlent cette origine, et on peut en retrouver des traces jusque dans les libertés que l'auteur a prises avec son sujet, et qui dépassent celles que se sont permises d'ordinaire les auteurs de romans analogues.

Nous avons déjà dit en effet que Renaud, pris d'un intérêt particulier pour la belle habitante de l'île d'Or, lui avait sacrifié la véritable héroïne du récit, et avait détruit par là même l'unité et la proportion de ce récit. C'est ce qui résulte clairement de la comparaison de son œuvre avec un poème anglais qui a certainement la même source, mais qui la représente plus fidèlement. Ce poème, appelé d'un titre français *Ly beaus desconus*, n'est pas, comme on l'a dit³, une traduction abrégée du roman de Renaud de Beaujeu. C'est ce que suffit à montrer une comparaison rapide des deux ouvrages. Pour la faire nous nous servons des trois manuscrits du poème anglais qui ont été imprimés ou collationnés, et qui présentent entre eux certaines différences que nous signalerons quand elles en vau-

1. B. N., ms. fr. 846, fol. 78 a ; ms. fr. 20050, fol. 19.

2. Raynaud, *Bibliographie des Chansonniers*, t. II, p. 173, 231.

3. Hippeau, *Le Bel Inconnu*, p. xxiv ; Ward, *Catalogue of romances*, p. 400.

dront la peine. L'un de ces manuscrits, conservé depuis longtemps au Musée Britannique (Bibl. Cottonienne, *Caligula A. ii.*), a été publié au XVIII^e siècle par Ritson¹ ; M. Hippeau, le croyant inédit, l'a réimprimé à la suite du poème de Renaud, en demandant pardon aux savants anglais de les avoir devancés. Un second manuscrit, qui se trouve à Naples, a été l'objet d'une collation soigneuse de la part de M. E. Kölbing (*Englische Studien*, t. I, p. 121 et suiv.). La troisième copie, qui n'est que du XVII^e siècle, est dans le fameux manuscrit que possédait l'évêque Thomas Percy et qui est maintenant au Musée Britannique (*Additional 27879*) ; elle a été imprimée avec le manuscrit entier par MM. Hales et Furnivall². Des trois autres mss. on ne connaît que quelques passages communiqués par les éditeurs du manuscrit Percy.

Le poème anglais, bien que beaucoup plus bref que le français, présente une introduction qui manque à ce dernier. Nous apprenons tout de suite que Guinglain³ a été engendré par Gauvain « à la lisière d'une forêt⁴ » ; il a été élevé dans cette forêt par sa mère, et c'est parce qu'un jour il a rencontré un chevalier dont il a admiré l'armure qu'il se rend à Glastonbury, à la cour d'Arthur, et lui demande d'abord de le faire chevalier, ensuite de lui accorder le premier combat qui se présentera. Arrive Elene (c'est le nom que porte ici Hélié) accompagnée de son nain Teudelayn, et les aventures se succèdent, avec de légères différences⁵, comme dans le roman français. Mais le caractère et le rôle de la belle châtelaine de l'Île d'Or sont autres, et tels que nous avons supposé qu'ils devaient être originairement. Elle est appelée « la Dame d'amour, » et est une véritable enchantresse, qui ne fait qu'arrêter le héros dans le cours de sa vraie carrière. Elle le retient fasciné⁶ pendant

1. Ritson, *Ancient English metrical romances*, t. II, p. 1 ; Hippeau, *Le Bel Inconnu*, p. XXIV, 241.

2. Percy's *Folio manuscript*, t. II, p. 415.

3. Les mss. portent : *Gyngelayn*, *Ginglaine*, *Gingelyane*, *Gingelagne*, *Geynlyyn*, *Gynleyn*.

4. Cf. ci-dessous, p. 18. Ainsi le poème anglais se rattache au conte inséré dans le *Perceval*.

5. Voy. ci-dessus, p. 2, n. 1. Bliobliëris est appelé ici William Celebronche (confusion avec le Guillaume de Salebrant qui, dans le français est un de ses trois amis) ; la jeune fille délivrée des géants se nomme Violette et a pour père le comte Antor, qui l'offre à son libérateur ; Gifflet, le fils Do, devient « Gyffroun le fludous » ; l'épisode de l'Orgueilleux de la Lande (ici « Otes de Lile ») est assez différent, etc. Le poème anglais contient même en plus un ou deux épisodes d'ailleurs insignifiants.

6. « Cette belle dame savait beaucoup de sorcellerie ; elle lui faisait entendre des mélodies de toutes les sortes d'instruments qu'on pouvait imaginer. Quand il voyait son visage, il lui semblait qu'il était vivant en paradis ; ainsi elle lui troublait les yeux. »

douze mois et plus¹, et c'est alors seulement qu'Elene réussit à lui faire honte, à lui rappeler l'engagement auquel il manque, et à le faire sortir du château de l'île d'Or, où il ne revient plus. Cet épisode, dans l'anglais, est d'ailleurs traité fort brièvement, et a sans doute, comme nous le verrons, omis des traits importants. Arrivé à Sinaudon, Guinglain, après un combat qui ressemble d'assez près à celui du poème français, délivre, en recevant le baiser du serpent, la princesse enchantée sous cette forme elle n'est pas nommée; ce qui est plus naturel que chez Renaud, c'est que la délivrance a lieu dès que le baiser est donné, et que la princesse est aussitôt devant lui, « nue comme quand elle est née, et tout son corps tremblant ». L'épisode de la voix qui parle à Guinglain fait complètement défaut: après la délivrance de la princesse, Guinglain, qui naturellement accepte avec joie la main qu'elle lui offre, et qui reçoit aussitôt les hommages de ses nouveaux vassaux, se rend avec elle à la cour d'Arthur. Là vient aussi la mère de notre héros, qui dans le poème anglais n'est nullement une fée; elle présente à Gauvain le fils qu'elle a eu de lui et qui fait tant d'honneur à son père. Gauvain bénit les jeunes époux, la noce se célèbre, et le poème finit².

L'auteur dit expressément qu'il suit un modèle français³, et les noms français qui sont restés dans son ouvrage suffiraient à le démontrer; mais l'analyse qu'on vient de lire prouve que ce modèle n'était pas le poème de Renaud. C'était un poème qui ressemblait beaucoup à ce dernier, et qui présentait déjà les noms du « Bel Desconeü », de l'île d'Or, de Mauger le Gris, de Lampart, de Sinaudon, des enchanteurs Eurain (angl. Irain) et Mabon, mais qui ne faisait du séjour de Guinglain auprès de l'enchanteresse de l'île d'Or qu'un épisode au milieu des autres et n'y revenait pas une seconde fois⁴. Renaud de Beaujeu a eu ce même poème sous les yeux et l'a transformé comme on l'a vu, au détriment de l'unité d'action de son poème et du caractère de son héros. Quant au récit lui-même, nous pouvons en indiquer une forme plus ancienne encore que celle du

1. Dans le manuscrit de Naples il n'est parlé que de trois semaines.

2. Cette fin n'est complète que dans deux mss (Naples et Ashmole); dans le ms. de Lincoln's Inn, il manque la strophe où paraît la mère de Guinglain; les mss. Cotton et Lambeth omettent les trois strophes relatives au père et à la mère; le ms. Percy s'arrête au moment où Guinglain et sa fiancée partent pour la cour.

3. V. 222, 2122 des éditions Ritson et Hippeau

4. On pourrait croire aussi que l'auteur anglais a remanié et simplifié le poème français; mais c'est fort peu vraisemblable: le poète anglais aurait retrouvé d'instinct la forme que la comparaison avec *Carduino* nous montre avoir été la forme primitive. M. Kœlbing, dans le travail cité plus haut, a porté le même jugement que nous sur le rapport des deux poèmes.

poème où ont puisé à la fois Renaud de Beaujeu et l'auteur de la version anglaise.

Cette forme nous a été conservée, plus ou moins fidèlement, dans le petit poème italien de *Carduino*, qui a été composé dans la seconde moitié du xiv^e siècle, peut-être par Antonio Pucci, auteur de plusieurs ouvrages du même genre, et dont M. Pio Rajna nous a donné il y a quelques années la première et très bonne édition. Carduin, qui joue ici le rôle de Guinglain, n'est pas le fils de Gauvain : son père Dondinel a été empoisonné à la cour d'Arthur, dont il était le favori, par Mordret et ses frères parmi lesquels, l'auteur le dit expressément, était Gauvain, et à cause de cela la mère s'est retirée avec l'enfant dans une forêt sauvage, où il grandit seul, dans l'ignorance absolue du monde, croyant même qu'il n'y a pas d'autres humains que sa mère et lui, vivant et se couvrant de la chair et de la peau des bêtes qu'il tue. Mais un jour il rencontre le roi Arthur avec ses hommes : les chevaux et les chevaliers l'émerveillent ; il déclare à sa mère qu'il veut connaître le monde qu'il a entrevu, elle y consent, et le mène à la ville, où elle lui procure des vêtements et des armes. La ressemblance entre ce début et celui du *Perceval* est évidente ; M. Rajna ¹ a cependant remarqué avec raison que certains traits sont ici plus primitifs que dans l'œuvre de Chrétien de Troies, et il a conjecturé que l'auteur de *Carduino* pouvait bien avoir connu une forme du *Perceval* « plus simple et plus authentique ² ». La supposition est juste au fond, mais il n'est pas nécessaire d'admettre que dans la source du rimeur italien le héros de l'aventure ait déjà été Perceval. Si nous comparons à son récit celui du poème anglais, nous voyons que là aussi la mère de Guinglain habite une forêt solitaire, et élève son fils dans l'ignorance du monde, d'où le tire une rencontre avec des chevaliers. Ce trait de l'ancien conte est déjà bien atténué dans l'anglais, et Renaud de Beaujeu l'a presque tout à fait supprimé ³, mais ce qui reste suffit à nous montrer qu'il était primitif. C'est d'ailleurs un lieu commun celtique, et Chrétien l'a pris n'importe où pour l'appliquer au héros de son *Conte du graal* ; nous le retrouvons par exemple, avec des traits tout particuliers et d'autres qui ressemblent de fort près à ceux du poème champenois, dans le lai de Tyolet ⁴ et ailleurs encore.

1. Rajna, *Carduino*, p. xxvii.

2. M. Rajna n'aurait pas dû d'ailleurs comprendre dans sa comparaison les 600 premiers vers de l'édition du *Perceval*, particuliers au manuscrit de Mons, et qui ne sont certainement pas de Chrétien.

3. On en trouve des traces, comme l'ignorance où Guinglain, appelé seulement *Bels fils* par sa mère, est resté de son vrai nom (voy. ci-dessus), etc.

4. *Romania*, t. VIII, p. 40.

Carduin se rend à la cour d'Arthur, et l'aventure du désenchantement de la belle changée en serpent se présente aussitôt à lui. Elle s'appelle ici Béatrice. et sa sœur, qui remplit le rôle de la demoiselle Hélie, raconte tout de suite au roi qu'il s'agit pour un chevalier hardi de délivrer Béatrice d'un enchanteur, qui, pour se venger de son refus, a désolé son pays et l'a réduite elle-même au plus triste sort. Entre le départ de la cour et l'arrivée à la ville enchantée, Carduin ne rencontre que trois aventures : l'une est le meurtre d'un chevalier qui veut lui ravir sa compagne de route, et qui se trouve, à la grande joie de Carduin, être Guerriès, frère de Mordret, et celui même qui avait remis le poison au père de notre héros ; la seconde est celle de la jeune fille délivrée des deux géants, dont le récit présente une remarquable coïncidence tant avec le poème anglais qu'avec le poème français ; enfin la troisième (qui est la première dans l'ordre du récit) mérite de nous arrêter un instant : c'est au fond celle de la fée de l'île d'Or, mais avec des traits particuliers. Carduin, la sœur de Béatrice et le nain arrivent dans un château dont la dame, une duchesse, était une puissante « maîtresse d'art. » Elle dit fort nettement à Carduin, après le souper : « Tu connais la coutume constante : je veux que tu dormes avec moi cette nuit. » Seulement elle ajoute cette restriction : « Ecoute-moi bien. Quand je t'appellerai, ne viens pas ; si je te dis de ne pas venir, tu viendras. Fais toujours le contraire de ce que je te dis. » Carduin le promet, mais quand, de sa chambre voisine, elle l'appelle et lui dit : « Entre ici, chevalier », il oublie la recommandation et s'élançe. Aussitôt il entend des mugissements comme ceux d'une mer irritée et il sent un vent de tempête ; des géants le saisissent et le pendent par les mains au-dessus de l'eau qu'il croit voir, il passe ainsi toute la nuit à *dondolare*, jusqu'à ce que le jour rompe l'enchantement. Carduin tout confus quitte le château sans prendre congé. La sorcière joue ici, comme dans le poème anglais, un rôle purement épisodique, quoique bien moins important. Mais ce qui est remarquable, c'est la présence dans le poème italien du trait de la fascination du héros, que le poète anglais a supprimé ou s'est borné à indiquer vaguement, et que le poète français a retiré de l'endroit où il devait se trouver pour le reporter ailleurs et le motiver tout autrement. Il est probable que la source commune accordait à l'épisode de l'enchantement à peu près l'importance et la durée qu'il a dans le poème anglais, et y insérait l'histoire de la fascination subie, une nuit seulement ou deux nuits de suite, par le héros. Cette fascination même est tout à fait du genre de celles que nous trouvons dans plusieurs romans ou chansons de geste du moyen-âge, et paraît répondre plus particulièrement à certaines conceptions de l'imagination germanique.

Le dénouement du poème mérite aussi notre attention. Il n'y a ici qu'un enchanteur au lieu de deux, ce qui est plus naturel, et non seulement

il a changé Béatrice en serpent, il a encore métamorphosé en toutes sortes de bêtes tous les habitants de la cité, et en rochers les édifices et les maisons qui la formaient, sauf le palais où il habite. Instruit par le nain qui remplace ici Lampart ¹, Carduin tue le magicien, et brise un anneau qu'il trouve dans sa ceinture et auquel était sans doute attachée sa puissance ². Ensuite a lieu le « fier baiser » ; seulement, au lieu que ce soit la guivre qui le donne au héros, comme dans les deux poèmes sur Guinglain, c'est lui qui a le courage de la baiser *in bocca*, ce qui est encore visiblement plus naturel et plus ancien. Aussitôt non seulement Béatrice, mais tous ses sujets reprennent forme humaine, et le poème se termine par le mariage de Carduin, devenu un des premiers chevaliers de la Table Ronde, avec la belle princesse qu'il a délivrée.

On voit que le poème italien, quoique bien postérieur au poème français, représente plus fidèlement, au moins dans les traits essentiels, le vieux conte, dont celui-ci s'éloigne au contraire beaucoup. Une première modification de ce conte, qui a consisté à faire du héros le fils de Gauvain, s'est produite dans la source commune, perdue aujourd'hui, du rimeur anglais et du poète français : ce dernier a fait volontairement d'autres changements, dont il est maintenant facile de se rendre compte. Le vrai sujet du récit, devenu déjà moins important dans le poème anglais et encore plus effacé dans le poème français, c'est le « fier baiser », sur lequel il nous reste à dire quelques mots.

Cette histoire d'une jeune fille changée en serpent et qui ne peut reprendre sa forme humaine que s'il se rencontre un mortel assez courageux pour lui donner un baiser se retrouve ailleurs encore dans la littérature arthurienne. Elle forme un épisode, d'ailleurs fort altéré et maladroitement rattaché au reste du récit, du roman de *Lancelot*, mis en allemand par Ulrich de Zatzikhoven ³. Mais ce n'est pas seulement dans les contes bretons que cette merveilleuse histoire figure ; elle paraît d'origine orientale ou au moins byzantine, et nous la trouvons localisée

1. Un détail montre combien est incontestable, malgré tant de divergences, le lien qui attache les différentes versions de notre conte. Le nain dit ici à Carduin : « Quand tu auras frappé ton adversaire, il fuira dans une chambre voisine ; garde-toi bien de l'y poursuivre, car son dessein est de revenir par un détour connu de lui et de te frapper par derrière » ; et en effet c'est ce que l'enchanteur essaie plus tard de faire. Ce trait n'est pas dans l'anglais ; mais il a laissé dans le français une trace visible. Lampart dit à Guinglain (v. 2807) : *Et tant com vos amés vo vie, Si gardés que vos n'entrés mi En la cambre que vos retrés* ; mais le motif a été changé (voy. ci-dessus, p. 4).

2. Nous avons ici un vrai trait de conte de fées, comme le montreraient des rapprochements où nous ne pouvons entrer, mais assez gravement altéré.

³ Voyez *Rom.* X, 476, 477.

Romana, XIV.

en Grèce et singulièrement reliée à des souvenirs de l'antiquité classique. Le voyageur anglais Jean de Mandeville, connu par ses fables, rapporte qu'en passant devant l'île de Lango (Cos), il entendit raconter que la fille du fameux Hippocrate habitait cette île sous la forme d'un dragon. Un jour un jeune homme, ignorant cette circonstance, avait débarqué dans l'île et y avait rencontré une jeune fille d'une grande beauté, qui lui avait dit de revenir le lendemain, et de lui donner un baiser, sans s'effrayer de l'apparence sous laquelle il la verrait : il la délivrerait ainsi, et jouirait avec elle de l'île et de ses trésors. Le jeune homme revint ; mais quand il vit le terrible dragon qui s'avançait vers lui, la peur le saisit et il s'enfuit, en sorte que la fille d'Hippocrate ne fut pas désenchantée. Elle l'aurait été plus tard, si l'on en croit l'auteur de *Tirant le Blanc*, qui, ayant sans doute lu Mandeville, fait mettre l'aventure à fin par un certain Espertius, lequel d'ailleurs, comme le héros de notre poème, reçoit le baiser au lieu de le donner. La légende de la fille d'Hippocrate, à en croire des témoignages récents, n'est pas encore oubliée dans l'île de Lango, et, malgré le récit de Jacques Martorell, on croit qu'elle a conservé sa forme de serpent et qu'elle attend toujours un libérateur¹. On a rattaché cette légende au fait qu'Hippocrate aurait eu un petit-fils et non un fils du nom de Dracon. Il est plus probable que dans l'attribution de cette métamorphose à la fille d'Hippocrate il y a un souvenir de l'ancien rôle du serpent dans le culte d'Esculape, qui a dû être facilement confondu avec le « divin » médecin de Cos. Quoi qu'il en soit, l'aventure même se retrouve dans bien d'autres endroits, par exemple dans l'*Orlando furioso* du Bojardo, dans les *Contes amoureux* de Jean Flore, et dans beaucoup de récits et de chants populaires de divers pays qui ont été savamment réunis et commentés². Elle a pénétré dans les contes celtiques, mais, comme bien d'autres éléments de ces contes, elle n'est pas d'invention celtique et provient d'une source étrangère.

Le personnage auquel le poème qui est la source de la version anglaise et du roman de Renaud de Beaujeu a rapporté l'aventure du « fier baiser » n'est pas, en dehors de cette aventure qui lui est originellement étrangère, inconnu à la littérature arthurienne. La première continuation du *Perceval* de Chrétien de Troies raconte que Gauvain eut d'une demoiselle qu'il avait rencontrée dormant sous une tente dans une forêt un fils, qui tout enfant fut enlevé du château de Lis, où il vivait

1. Dunlop's *Geschichte der Prosadichtung*, übersetzt von Liebrecht, p. 175. Nous devons dire que malgré nos recherches nous n'avons trouvé aucune trace de la survivance actuelle de ce conte dans l'île de Cos.

2. Child, *The english and scottish popular Ballads*, part II, p. 307.

3. Cette demoiselle a un père, Méliant de Lis, et deux frères, Morre d₄

avec sa mère, plus tard adoubé par un chevalier, et recueilli par la « demoiselle esgaree ». La manière fort abrégée dont l'auteur parle de ces aventures montre qu'il se référerait à une source où elles étaient racontées en détail ; ce qu'il dit suffit en outre pour nous faire voir que l'enfance du fils de Gauvain ressemblait beaucoup à celle de Perceval et de Tyolet ; le héros primitif de l'aventure du « tier baiser » avait aussi une pareille enfance, et c'est sans doute ce qui a été cause qu'on a attribué cette aventure au fils de Gauvain. Le récit qu'avait sous les yeux le continuateur du *Perceval* lui prêtait d'ailleurs beaucoup d'autres exploits auxquels ce continuateur s'est contenté de faire rapidement allusion : après avoir rappelé le merveilleux écu d'or dont le jeune chevalier se rendit maître, il ajoute v. 20691 et suiv. :

Mais ne me loist mie arester
 De ceste aventure conter
 Ne des autres, dont mout i a :
 Si com la sale delivra.
 Ne l'abatement del plancier
 U on le dut jus trebucier,
 Ne ke il tensoit sor le pont
 Ciaus ki furent monté a mont,
 Ne le hardement des degrés
Que il fist quant il fu armés,
 Dont li pules s'esmerveilla
 Et li rois quant il l'esgarda,
 Car mout estoit juvenes d'age ² ;
 En la chambre a l'ome sauvage
 S'en entra, qui s mout estoit biaux,
 Et si avoit nom Yoniaus ;
 A sa fin vos voel amener ;
 Ceste oeuvre me fait sorparler.

et Bran de Lis ; ils surprennent Gauvain auprès de leur sœur et le défient : Gauvain tue le père et l'un des frères, et combat plus tard l'autre en pleine cour d'Arthur, puis se réconcilie avec lui, la demoiselle jetant entre eux deux l'enfant qu'elle a de Gauvain. La première partie de ce récit (*Perceval*, v. 16885-17481) a fourni le sujet d'un poème anglais du xve siècle, dont on ne possède qu'un long fragment (Madden, *Syr Gawayne*, p. 207 et suiv.). Il est remarquable que l'aventure de Gauvain avec la demoiselle est racontée une première fois, dans une des rédactions de cette continuation, tout autrement que dans le récit fait plus tard Gauvain lui-même (v. 11987 ss.).

² *Perceval*, v. 20387 et suiv.

Le ms. suivi par M. Potvin porte : *Car mout fu juvenes ses'ages*, et au lieu de : *a l'ome sauvages*.

Le ms. de Mons porte *et au lieu de qui*.

Un jour il rencontre Gauvain, joute avec lui sans résultat ; Gauvain lui demande son nom, mais il ne le sait pas lui-même : au château de Lis on ne l'appelait que « le neveu de son oncle ». Gauvain le reconnaît pour son fils, se fait reconnaître pour son père, et tous deux s'en vont joyeux à la cour d'Arthur. — Nous retrouvons dans ce conte un lieu commun de la poésie épique de tous les peuples : le combat d'un père et d'un fils qui ne se connaissent ou ne se reconnaissent pas¹. Dans les vers que nous venons de citer il faut voir le résumé d'un poème perdu qui racontait la vie du fils de Gauvain, tout autrement, sauf au début, que les romans que nous avons étudiés jusqu'ici. Dans ce résumé, aucun nom ni surnom n'est donné à ce fils. Mais dans la seconde continuation du *Perceval*, celle de Gaucher de Dourdan, qui, suivant toute vraisemblance, n'a pas connu la première, il apparaît, d'ailleurs seulement pour un instant (v. 24523 ss., sous le nom du « Bel Desco-« neu ». Sous ce surnom et le nom de Guinglain, il fait aussi une courte et insignifiante apparition dans le roman de *Tristan* en prose (voy. le ms. franç. B. N. 750, fol. 92. « Lo bels Desconogutz » est cité dans le roman provençal de *Jaufré* parmi les chevaliers de la cour d'Arthur.

Si nous avons pu nous rendre un compte à peu près exact du rapport qui existe entre notre poème, le poème anglais et le poème italien, il est beaucoup plus difficile de comprendre celui qui l'unit au poème allemand de *Wigalois*, composé en Bavière, vers 1210, par Wirnt de Gravenberg. Les ressemblances sont incontestables, mais intermittentes : Wigalois, qui porte visiblement le même nom que Guinglain, est fils comme lui de Gauvain et d'une fée ; comme lui il se présente à la cour d'Arthur et réclame le droit de suivre l'aventure que vient annoncer une jeune fille accompagnée d'un nain ; comme lui encore, il est d'abord l'objet des mépris de la demoiselle ; il lui arrive en chemin plusieurs des aventures que rencontre Guinglain, celle de Lampart fort différente et mise en premier lieu, celle de la jeune fille délivrée des deux géants avec des traits absolument pareils, celle de la demoiselle à qui il assure le prix de la beauté il s'agit ici non d'un épervier, mais d'un cheval et d'un perroquet², celle du chien que son maître veut reprendre à la compagnie du héros le récit allemand est plus près de l'anglais que du français ; mais l'aventure principale n'offre qu'une vague ressemblance : il y a bien un dragon, une bête merveilleuse qui reprend sa forme humaine et qui révèle au héros le nom de son père, une princesse délivrée et épousée par lui,

1. Voy. les remarques de M. R. Köhler dans l'édition des lais de Ma France de M. Wanke, p. xcviij.

2. Comme dans le *Conte du papegaut*, petit roman épisodique encore

mais tout cela ne rappellerait guère l'histoire de Guinglain si la similitude du nom et la ressemblance d'autres épisodes ne provoquaient à la comparaison. Au reste, l'histoire de Wigalois, déjà très longuement racontée dans cette dernière partie, ne s'arrête pas encore là : le roman a toute une fin qui ne correspond à aucune partie du roman français ; il a de même une longue introduction, où sont racontées les amours de Gauvain, dans le pays des fées, avec Florie, la mère de Wigalois, qui pourrait bien être sortie de l'imagination du poète allemand¹. Pour le reste, la question est aussi compliquée : Wirnt dit à deux reprises qu'il ne tire pas son sujet d'un livre, qu'il l'a entendu raconter à un écuyer², et se plaint des difficultés qu'il a ainsi eues à le bien connaître³. Quelle qu'ait été la source où l'écuyer avait puisé et la fidélité avec laquelle il a communiqué son information, on ne peut guère douter que le chevalier bava-rois n'ait pris à son tour de grandes libertés avec le récit qu'on lui faisait, ne l'ait amplifié notablement et ne l'ait beaucoup changé⁴. Il termine son ouvrage en nous disant que Wigalois et la belle Larie c'est le nom de l'héroïne eurent un fils dont l'histoire est bien plus belle que celle de son père et demande, pour être dignement traitée, un talent que lui, Wirnt, ne se sent pas ; cependant il s'y essaiera peut-être si un meilleur ne se met pas à la tâche. Ce héros s'appelait d'après lui « li fort Gawani-des »⁵, nom singulier, qui paraît plus latin que français ; il est complètement inconnu d'ailleurs, et il nous semble fort probable que le bon Wirnt,

1. Cependant dans le roman inédit de *Rigomer* (cf. *Rom.* x, 493), nous voyons que Gauvain a pour amie une fée appelée Lorie, ce qui ressemble d'assez près à Florie.

2. *Wigalois*, v. 132, 396, 11623.

3. Racontant que Gauvain fut renversé et pris par un chevalier inconnu (grâce, il est vrai, à une ceinture magique), le poète croit devoir dire : « Jamais de lui on n'avait raconté pareille honte, et elle ne sortirait pas non plus de ma bouche, si un écuyer ne me l'avait dit comme une entière vérité, mais j'en dispute tout le temps avec lui ». C'est un passage à joindre à ceux qui sont cités ailleurs sur la tradition qui présente Gauvain comme invincible.

4. M. Kœlbing, dans le travail cité plus haut, admet que le poème anglais et le poème allemand représentent deux poèmes français perdus ; ces deux poèmes (D et W) forment avec le poème français (R) trois dérivations indépendantes d'une source perdue (A), qui était sans doute déjà un poème français, et dont nous avons l'imitation la plus fidèle dans D, la plus éloignée dans W. Mais M. Mebes (*Ueber den Wigalois*, progr. de la *Realschule* de Neumünster, 8579) a montré qu'il y avait dans W des passages qui ne pouvaient s'expliquer que comme une traduction des passages correspondants de R. Il conclut avec « aisemblance que l'écuyer de Wirnt avait des fragments manuscrits du poème Renaud ; pour le reste, il l'avait entendu raconter : sa mémoire avait fort mal tenu le récit, et l'imagination de Wirnt s'est efforcée, mais sans grand succès, de compléter ce récit tronqué et incohérent.

5. *Wigalois*, v. 11639.

tout en se donnant des airs d'ami scrupuleux de la vérité, comptait tirer de sa cervelle toute l'histoire du petit-fils de Gauvain. En tout cas il en a été de son projet comme de celui que Renaud de Beaujeu annonce en terminant son œuvre : rien ne nous autorise à croire qu'il ait été exécuté.

En effet, un autre ouvrage de Wirnt de Gravenberg n'aurait sans doute pas disparu sans laisser de traces, attendu le succès considérable qu'a obtenu celui qu'il nous dit être son premier et qui paraît être resté le seul. Non seulement les manuscrits en sont nombreux, mais il a été mis en prose et ainsi imprimé plusieurs fois au xvi^e siècle ; il a même été l'objet d'une curieuse version en judéo-allemand¹. En outre, une *saga* islandaise et un livre populaire danois sur *Gauvain et Vigolès* n'ont pas d'autre source que le poème de Wirnt, ou plutôt que le roman en prose allemande qui en est issu.

Le poème de Renaud de Beaujeu, auquel nous revenons en terminant, a été, lui aussi, l'objet d'une rédaction en prose. On en possède trois éditions, l'une sans date, l'autre de 1530, la troisième de 1539, toutes trois parues à Lyon chez Claude Nourry, et toutes trois fort rares. L'auteur, qui se nommait Claude Platin et était religieux antonin², a réuni bizarrement deux romans qui n'ont rien à faire ensemble ; c'est ce qu'indique déjà le titre de la publication : *L'hystoire de Giglan, filz de messire Gauvain, qui fut roy de Galles, et de Geoffroy de Maience son compagnon, tous deux chevaliers de la Table Ronde*. Ce Geoffroy, mal à propos surnommé de Mayence, n'est autre que le héros du roman provençal *Jaufré*. Claude Platin a entrelacé son histoire avec celle de Guinglain, sans même essayer de les unir quelque peu intimement. Dans son prologue, il nous dit : « Moy frere Claude Platin, humble religieux de l'ordre monseigneur saint Anthoine, ung jour en une petite librairie la ou j'estoye trouvai ung gros livre de parchemin bien vieil escript en rime espaignolle assez difficile a entendre, auquel livre je trouvoy une petite hystoire laquelle me sembla bien plaisant, qui parloit de deux nobles chevaliers, qui furent du temps du noble roy Artus et des nobles chevaliers de la Table Ronde, dont

1. Græsse, *Die grossen Sagenkreise*, p. 225-227.

2. Frère Claude Platin ne se contentait pas de mettre en prose française du provençal qu'il prenait pour de l'espagnol ; nous lui devons encore le *Débat de l'homme et de l'argent*, plusieurs fois imprimé au xv^e et au xvi^e siècle, et que M. de Montaignon a inséré dans le t. VII (p. 302-329) de ses *Anciennes Poésies françaises*. Cette pièce, qu'on a voulu, dans certaines éditions, faire passer pour l'œuvre du poète Maximien, est précédée d'une préface où on lit : « Laquelle disputation moy, frere Claude Platin, religieux de l'ordre de monseigneur saint Anthoine, ay translâté de langaige ytalien en rime françoise ». Le *Débat* est traduit d'un poème italien : *Il Contrasto del danaro e dell' uomo* ; voyez l'academico *Catalogue des livres des M. le baron James de Rothschild*, t. I, p. 357.

l'un des chevaliers fut nommé Giglan, qui fut filz de messire Gauvain nepveu du roi Artus, lequel Giglan fut roy de Galles qu'il conquist par sa prouesse ; et l'autre eut nom Geoffroy, fils du duc de Maience. Ay voulu translater ladite hystoire de celle rime espaignolle en prose françoise au moins mal que j'ay peu selon mon petit entendement, a celle fin que plus facilement peust estre entendue de ceux qui prendront plaisir a la lire ou ouyr lire. » Malgré cette déclaration, il ne faudrait pas croire, comme on l'a fait ¹, que Claude Platin a réellement traduit un roman espagnol fondé lui-même sur le poème de Renaud de Beaujeu : il est certain, et par la forme des noms propres ² et par d'autres rapprochements, que c'est ce poème même sur lequel a travaillé le prosateur. Ce qu'il dit de « rime espaignolle » ne s'applique qu'au roman de *Jaufré* ; il a pris, comme bien d'autres de son temps, du provençal pour de l'espagnol, et il a étendu à l'autre ouvrage qu'il mettait en prose ce qui ne s'appliquait qu'au premier. C'est donc en vain qu'on rechercherait l'original de Claude Platin parmi les manuscrits des bibliothèques espagnoles ³.

La rédaction de frère Claude nous a paru généralement fidèle ; il faut remarquer seulement qu'au début du récit elle intercale un épisode assez intéressant qui n'est pas dans le poème. Giglan vient d'arriver à la cour d'Arthur, quand une demoiselle s'y présente, accompagnée d'un chevalier qui vient, dit-il, se disculper d'avoir tué Gauvain en trahison et provoque ceux qui douteraient de sa loyauté. Au milieu du deuil que la nouvelle de la mort de Gauvain répand dans la cour, le Bel Inconnu demande et obtient la faveur de le venger ; il est cependant prévenu par le sénéchal Keu, mais celui-ci, selon sa coutume, subit un échec ridicule. Le combat entre Giglan et le chevalier inconnu reste longtemps indécis ; enfin celui-ci lève son heaume et se nomme : c'est Gauvain lui-même ; il raconte qu'un félon chevalier avait pris son nom, et, sachant que la demoiselle qui l'accompagne s'était éprise de Gauvain sur sa renommée, avait voulu, sous ce masque usurpé, non seulement la séduire, mais lui faire violence : Gauvain était survenu précisément à temps pour la sauver

1. Hippeau, *Le Bel Inconnu*, p. 1.

2. Le nom « Giglan » semblerait seul avoir une forme méridionale, mais Emerie (Esmerie), la Gaste Cité, l'Île d'Or et plusieurs autres n'ont certainement pas passé par une langue étrangère. Nous avons déjà vu que la mère de Giglan est appelée « Blanchevalce » (fol. O ii v^o) ; il est singulier que dans le premier chapitre, énumérant les principaux chevaliers de la Table Ronde, l'auteur dise : « Giglan qui fut filz de messire Gauvain et de la lœ[e] Helinor ».

3. Il existe bien en espagnol une imitation, assez libre et fort médiocre, de *Jaufré*, le roman de *Tablant de Ricamonte* ; mais en comparant ce roman à celui de Claude Platin, on voit clairement qu'ils ne proviennent pas l'un de l'autre, et que tous deux remontent directement au poème provençal.

et tuer l'usurpateur de son nom. A cette révélation, la joie est grande, comme on pense, et la demoiselle, charmée d'apprendre que ce Gauvain qu'elle aimait n'est ni indigne ni mort, est encore plus contente de le prendre pour époux. Nous avons là sans doute le résumé d'un petit poème épisodique sur Gauvain, qui peut compter parmi les plus heureusement imaginés ; l'auteur de ce poème avait habilement utilisé un trait qui se retrouve souvent dans nos romans, où plus d'une jeune fille, sur la grande réputation du neveu d'Arthur, déclare, sans l'avoir vu, qu'elle n'épousera jamais que lui. Ce récit n'avait originairement rien à faire avec Guinglain, et c'est un troisième élément que Claude Platin a fait entrer dans sa compilation ; en donnant à Guinglain le rôle du chevalier qui combat Gauvain, il a produit une nouvelle variation du thème du combat d'un fils contre son père, que nous avons déjà rencontré dans le *Perceval*, également appliqué à Gauvain et à son fils.

Le roman en prose de frère Claude Platin a été analysé par le comte de Tressan, dans la *Bibliothèque des Romans* (octobre 1777), avec l'inexactitude et les enjolivements qui caractérisent les « extraits » de ce galant vulgarisateur¹.

Gaston PARIS.

1. M. Kœlbing, dans le travail plusieurs fois cité, a cru à la fidélité de l'analyse de Tressan, ce qui l'a induit à porter un jugement erroné sur la version de Claude Platin.

LES

PROVERBES DE GUYLEM DE CERVERA

POÈME CATALAN DU XIII^e SIÈCLE

Le poème que nous publions ci-dessous *in extenso* pour la première fois a été signalé à diverses reprises par les savants qui ont travaillé à la bibliothèque Saint-Marc de Venise. Le bibliophile Jacob ¹, Keller ², Paul Heyse ³, K. Bartsch ⁴ ont donné quelques extraits du manuscrit CIV 6 qui nous a conservé la majeure partie de l'œuvre de Guylem de Cervera. Milá y Fontanals ⁵ a reproduit les soixante premiers quatrains et les six derniers, qui avaient été publiés par Heyse, et les a fait précéder d'une notice sur l'auteur, ou plutôt sur la famille catalane de Cervera. Est-il bien sûr que notre auteur appartint à cette famille ? On trouve dans les *Layettes du Trésor des Chartes* une lettre adressée au roi de France Louis VIII, vers la fin d'avril 1226, par un seigneur du nom de « *Guillelmus de Cervaria* », qui lui offre ses services contre les Albigeois et annonce que l'abbé de la Grasse fournira au roi des détails plus précis à ce sujet. Teulet, qui a publié cette pièce ⁶, a cru qu'il s'agissait en effet d'un seigneur catalan de Cervera ; mais Boutaric ⁷ pense avec raison que *Cervaria* désigne, dans cette lettre, la localité de *Serviés-en-Val*, près de l'abbaye de la Grasse, dans le département

1. *Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de France et de l'histoire littéraire*, t. VII, p. 149.

2. *Romvart*, p. 1.

3. *Romanische Inédita*, p. 13-20.

4. *Chrest. prov.*, 3^e éd., col. 303-306.

5. *Los Trovadores en España*, p. 351-357.

6. *Layettes*, t. II, pièce n^o 1776.

7. *Saint Louis et Alphonse de Poitiers*, p. 37.

actuel de l'Aude. Faut-il de même retirer notre poème à la Catalogne pour le rendre au Languedoc ? Je ne le crois pas. L'origine catalane de l'œuvre, et par suite de l'auteur, y est trop fortement empreinte pour qu'on puisse la méconnaître. Je ne parle pas de l'orthographe du manuscrit : il se pourrait que le scribe seul en fût responsable. Mais ce qui trahit bien un auteur catalan, ce qui ne pourrait en aucun cas se trouver chez un Languedocien, c'est le mélange à la rime des *e* fermés et des *e* ouverts que nous offre fréquemment notre poème. En voici quelques exemples : qu. 19 *ligits : trobarêts* ; 28 *trobarêts* ; 34 *bés : adès* ; 76 *pè : bé* ; 226 *jés : portès* ; 371 *pogués : senyoragès* ; 527 *és : adès*, etc.

La supposition de Milá y Fontanals est donc juste. D'autre part, je pense avec lui que les vers du huitième quatrain contiennent une allusion à la croisade de 1270 : par conséquent il ne faut pas songer à identifier notre poète avec le personnage historique du même nom qui joua un rôle important en Catalogne dans la première moitié du XIII^e siècle et qui mourut en 1245. Il est possible que notre Guylem soit le même que Guylem de Cervera, surnommé *el gordo*, ainsi que Milá incline à le croire ; mais cette identification est en somme d'un mince profit, puisque nous ne savons à peu près rien sur ce personnage, sinon qu'il appartenait à la même famille que le précédent.

Le poème de Cervera n'a aucun titre dans le manuscrit de Venise. Je lui ai donné celui de *Proverbes*, me conformant à la pensée exprimée par l'auteur au quatrain 22, où il applique à son œuvre le nom de *verses proverbials*, en l'opposant aux vers légers qu'il avait autrefois composés. Ces *Proverbes* ne sont pas toutefois, comme on l'a dit¹, une simple paraphrase des proverbes de Salomon. Cervera a emprunté beaucoup au *Livre des Proverbes* comme aux autres livres de la Bible, mais son œuvre est dans une certaine mesure originale, sinon pour le fond des pensées, du moins pour la forme qu'il leur a donnée. Nous avons affaire à un recueil de maximes et de préceptes de conduite analogue au *Libre de Seneca* publié en 1856 par M. Bartsch ; c'est, en plus petit et moins les allégories, une encyclopédie morale assez semblable aux *Documenti* de Barberino. Cervera, il est vrai, est loin d'avoir l'immense érudition du docte notaire florentin. Pourtant quand il déclare au début de son poème ne pas savoir le latin, il ne faut pas trop prendre sa déclaration au pied de la lettre. Il est bien difficile de croire que pour les nombreuses sentences qu'il a empruntées à la Bible, aux Pères de l'Église et au Pseudo-Caton, il se soit servi de traductions en langue vulgaire. Ce qui est

1. Bartsch, *Grundriss der prov. Lit.*, p. 45.

exact, c'est que beaucoup de ses lectures, à en juger par les réminiscences qu'elles lui ont laissées, sont celles d'un laïc instruit plutôt que d'un clerc. Il connaît le roman de Renart (qu. 625), la chanson de geste de Basin (1145), les poèmes sur Alexandre (*passim*) et sur Tristan (997) et surtout une quantité de fables, de contes et de nouvelles dont la mention est peut-être pour nous la partie la plus intéressante de son poème¹. Ce ne sont pas seulement ses lectures, mais sans doute aussi ses voyages qui lui ont laissé des souvenirs : c'est vraisemblablement au delà des Alpes qu'il a appris les vers italiens qu'il nous a transmis (166).

Le texte de Cervera s'arrête dans le manuscrit de Venise au milieu du feuillet 49 v^o, après le quatrain 1169. Une main postérieure a ajouté en manière d'explicit : *Finito libro sit laus gloria. Amen* ; mais il est évident que ce n'est pas là la véritable fin de l'œuvre. Les feuillets 50 et 51 ont été laissés en blanc, et la même main (de la fin du XIII^e siècle) qui a écrit le poème de Cervera a transcrit, à partir du f^o 52, une composition de Serveri de Gerona dont le début fait défaut². Notre manuscrit semble donc copié sur un autre manuscrit où deux feuillets auraient été arrachés : ces deux feuillets devaient contenir à la fois la fin des *Proverbes* et le début du petit poème de Serveri de Gerona. Si cette conjecture est juste, il ne nous manque que peu de chose de l'œuvre de Guylem de Cervera.

Au XV^e siècle, un Majorquin nommé Pach, qui se qualifie de *sobrecoc*h cuisinier en chef de Jean I, roi d'Aragon, a cité plusieurs fois notre poème dans une composition morale dont la Bibliothèque nationale possède deux mss. complets (fonds espagnol n^{os} 54 et 55³), et qui a été publiée à Barcelone, d'après une copie incomplète, dans le tome XIII de la *Coleccion de documentos ineditos del archivo de la Corona de Aragon*, pp. 186 à 301. Par une bizarrerie singulière, Pach cite constamment les couplets qu'il rapporte sous le nom de Serveri : *E per ço diu Serveri...* ou simplement *diu Serveri*. Il est probable qu'il avait un ms. où, comme dans celui de Venise, l'œuvre de Gyllem de Cervera était jointe à quelque poème de Serveri, et qu'il n'aura pas fait la distinction des deux auteurs. Mon ami M. Morel-Fatio a bien voulu me copier les passages cités dans la compilation de Pach. Ils avaient du reste été indiqués pour la plupart dans

1. Voyez le mot *istoria* à l'*Index*.

2. P. Heyse a donné des extraits de cette composition, extraits reproduits par Milá y Fontanals. J'avais copié le texte complet de Serveri en même temps que celui de Cervera, c'est-à-dire au mois d'octobre 1880, avec l'intention de les publier, mais j'ai été devancé par M. Suchier dans ses *Denkmäler prov. Literatur und Sprache*, p. 256-271.

3. Nos 21 et 22 du Catalogue de M. Morel-Fatio.

les *Trovadores en España* de Milá y Fontanals, (p. 372), qui les avait tirés de l'édition.

Je n'ai fait au texte du manuscrit que le minimum indispensable de corrections, c'est-à-dire que j'ai conservé toutes les inconséquences graphiques quand elles ne gênaient ni le sens ni la mesure. Je publie les vers de Cervera sous forme de quatrains de six syllabes à rimes croisées; dans le manuscrit ils sont disposés comme des vers de douze syllabes rimant à la fois par le premier et par le second hémistiche. Il m'a semblé que la disposition du manuscrit était purement matérielle et ne préjugait pas la question de savoir dans quel mètre a voulu écrire Cervera. Or, pour une œuvre de ce genre, il est plus naturel d'admettre des vers de six syllabes que des vers épiques de douze : Serveri de Gerona écrit en vers de six syllabes rimant deux à deux et Guiraut Riquier également. J'ajoute — et c'est M. P. Meyer qui me suggère cette remarque — que le catalan ne connaît guère de vers de douze syllabes avec la césure épique.

Antoine THOMAS.

- | | |
|-------------------------------------|----------------------------|
| 1. Sitot letra no say, <i>f. 1)</i> | 5. Mas am ez ay amat |
| Eu Guylem de Cerveyra | Es enquer amaray, |
| Als plans comenseray | E pas etz ay passat |
| Plan' obra vertadeyra. | E lig e ligiray. |
| 2. Mas nom conexeran. | 6. Car ligir ditz emblar, |
| Jes ne m'entendran be ; | Per qu'emblar volgra mi |
| Can mon nom ausiran | A tot vil malestar, |
| Nels sovendra de me. | C'aytal emblar vey fi. |
| 3. No conosc ablatius, | 7. E ligirs coyilir dits, |
| Singulars ni plurals, | Per qu'eu volgra cuylir |
| Verbs, oblicz, sostantius, | Amor, plasers, servis. |
| Ne mudes ne vocals, | Ab poder de servir. |
| 4. Preterits ne presens, | 8. E ligirs passar dits, |
| Consonans, leonismes, | Per qu'eu volgra passar |
| Ne absens ne accens, | Ab los tres reys, guarnits |
| Ne comtes d'argorismes. | De tot arnes, la mar. |

¹ *b* *Heyse a lu en.* — ⁴ *c* *dragorismes.* — ⁶ *d* *ney.* — ⁷ *a* *E ligits dits coyilir.* — ⁸ *a* *E ligits.*

9. E ligirs dits ligir,
Can hom la letra lig,
E triar ez eslir,
Sitot be no config.
10. Eslir volgr' e triyar,
Si pogues, mal e be
El be pendre, laixar
Lo mal, c'axis cove.
11. E volgre ligir libre s
On conagues cals suy,
E col mon vay, con gibre s),
Cals seray e cals fui.
12. Fiyl, per vos altres dic
Aquestz dits planamen,
Car volgra fossats ric
De saber e de sen.
13. Esguardan m'escoutats r"
E de cor m'entendets,
E can be m'entendats
Mos plans dits retenets,
14. Qu'escoutars sens entendre
Fa mays trop mal que be.
Qui escouta, rependre
Se fay, can no rete
15. Lo be c'als bons aus dire
E laix' anar lo mal,
C'om no deu re escriure
Hon perda son jornal.
16. Tots vostres .v. sens vuyl
Metats en l'escoutar,
Car lay hon guardon l'uyl
Fan desel cor virar.
17. E no podrets far re
Ni menar ab les mas
Quel cor noy an dese.
En bocha ni en nas
18. No pot hom re sentir
Quel cor ades noy an.
Tuyt me poran ausir,
Mas be no m'entendran.
19. Fiyl, vos cuylets enblan
E pessats e ligets
Axi con dits devan,
Que ligen trobarets.
20. Si sebets legir be
E triar, tal seber
Que vos metex e me
Complirets de plaser.
21. Sitot non ay seber,
Engeyn subtil e prim,
Cor ay c'a mon poder
Ades aplan e lim
22. Verces proverbials,
En loc de ceyls c'ay fayts
Leugers e venarsals
C'ay-en cantan retrayts.
23. Dels proverbis que fe
Le savis Selamo
Hi pauseray granre
Per gensar la reyso.
24. Si volets c'om vos am,
Amats de bon' amor;
No camjets per aram
Aur, ne seyn per foylor.

25. Ab re tan be nos pren .f. 2
Focz, com ab autre foc;
Amors aman s'encen
Mils c'ab als, en tot loc.
26. Sobre tot amats Dieu
E vostres pruymes si
Com vos metex, car grieu
Porets falir axi.
27. Trop fayrets gran foldat s
E fait descuminal
S'essèr cuyats amat s
Per cel cuy volets mal.
28. Ab mi no trobarets
Bon' amor paternal,
Fiyl, si vos no m'avets
Bon'amor filial.
29. A l'un ensenyarai,
E si vol l'autre apendre,
Ascolt so que diray,
Car be s' i pot entendre.
30. Ja no ams ton paren
Aytant cant us ne sia
Ab lo teu malvolen,
Car tot ton dan volria.
31. Mos parents sis restrayn
En far mon desplaser,
Aytant con plus me tayn
Me doble mal seber.
32. Re no pren comensar,
Si non a bona fi.
Not cal tu eys lausar,
Qu'els fayts conex hom mi.
33. Puy's Deus asira cel
Qui s'engana, can part.
Que pora far de cel
C'assi no rete part ?
34. Tu qui parts tot[s] tos bes,
Si tu matex non as
E rendras comt' ades
A Dieu, que li diras ?
35. Gardar vols de morir
Lo cors qui t'aduts mort,
E l'arma vols aucir ?
A tu matex fas tort.
36. Qui non es passiens
Non a atruy ni si;
Passiencia vens
E s'esforsa ses fi.
37. Tots hom savis soana v^o
Lo foyl e sa paria :
Qui si metes enjana,
A cal leyal seria ?
38. Tu qui vius, aies cura
Que la mort no t'enjan;
Forts causa es e dura
Que mort an vius sobran.

citè dans le *Moralium dogma* publié sous le nom de Gautier de Châtillon, chap. XVIII). — 26 a ameras. — 30 b uestia. — 36 b atruy (lu par Heyse atrux) uisi. — 36 es sesforsa.

39. Le coloms guard' el riu
L'ombra de l'esperver;
Ans que perdes ton briu.
Guardet de Lucifer.
40. Veri, glay, ni turmen
No son tan temedor
Con desordenamen
De mal e brau senyor.
41. No deu hom desirar
Sobr' autre senyoria
Mas pel poble selvar
E c'als bas humils sia.
42. Sil vis te fay doler
E vols massa parlar,
Cayla e vay jaser
E fay l'autr' enayguar.
43. De parlar pots apendre
Caylan, e no parlan
De caylar sens reprendre;
Savis rete caylan.
44. Can la rosa metras
Fresqu'en aygua buylen,
Ja puy no l'en trayras
Beyla ni be olen.
45. Si dona met la ma
En aygua d' amaror,
Tant tost no l'en trayra
Que noy laix sa valor.
46. Si com la flors se te
El ram contrel fort ven,
Beyla dompnas soste
Ab soptil parlamen.
47. L'estopa lexeras
Pres del foc, pus vent fay?
Car no l'enleveras,
A gran ventura stay.
48. Ben es orb qui orb guia.
Es orb qui orb aten,
Et orbs qui'n femnas fia.
Tal m'au qui no m'enten.
49. Qui no a hoyls, orbses *f. 3.*
E pus orbs qui huyls a,
Pus no ve mals ni bes
Ni conex so que fa.
50. Qui fer en l'aguylo
Mal se fay de la ma.
Cavayls sens espero
A se volentat va.
51. Greu pot hom d'avol mayre
Bona fiyla tenir;
Pero vist ay de payre
Bon avuel fiyl noyrir.
52. Can humilitats raya,
Bas estan a pleser;
Car non ha [hom] on caya,
Per so no pot caser.

41 *b* outra. — 45 *b* de maror. — 47 *d* uenturas. — 51 *c* *Heyse a lu de bon*
| *paire, mais il y a dans le ms. un signe indiquant qu'on doit intervertir les mots*
et lire comme nous faisons.

53. Can humilitats mon
Pus alt que res qui sia,
Pus bays que res del mon
Crey eu c'orgoyls estia.
54. Can orguyls puia alt
Que bas no pot estar,
Cax bas e pren tal salt
Que puyt non pot levar.
55. Si vol cuylir plaser,
Plasers deus semenar :
Qui bon fruyt vol aver,
Bon arbre deu plantar.
56. Can senyer sofer fayts
Desordonats als seus,
Sobre luy tornal trayts
C'als fassens defar deus.
57. Ben guarda ta mayso
De companyo malvat,
Car en mal companyo
Pert hom l'onor el grat.
58. Hom conox en la plasa
Si dona val ho no
Can la serventa passa
Menant vil fayt o bo.
59. Not vuyles far amichs
D'ome fals ne hyros,
Quel s' fals aduts destrichs
E l'hyros mou ten .
60. Leyals fa leyalitats,
Guardan de feyliments,
E l'hyros no trempats
Adoucix pasients.
61. En foyl merce atens, ^{v^o}
Tu qui non as merce?
Si aus e no entens,
Sos dits pert quit diu re.
62. Can li senyor an guerra,
Compren ho a cabal
Li mesqui de la terra
Qui'n re no meton mal.
63. Molt mays te val li affars
De l'amic quit desira
Que no fa le baysars
D'enemic qui t'asira.
64. Ja not fassa sotmes
Peccats a ton vesi,
C' om d'aytants servents es
Com a peccats en si.
65. Nuyls hom no pot valer
Pus c'otra, so sapchats,
Mas ceyl, so say per ver,
Cuy drets enjeyns es dats.
66. El libre dits dels Reys
Que als no es noblea
— Guarda tu cossit creys —
Mas entigua riquesa.
67. Si ames la riquesa
Del mon, no auras fruyt ;
No camjes te certa
Per altruy nesi cuyt.
68. Seguir la voluntat
Fayts vas es d'equest mon ;
Pus Deus t'a dreyt format,
Guarda tos fayts com son.

54 a Car. — 58 d nil fayt. — 65 b sosebgats. — 66 Cette citation ne semble pas se retrouver dans l. livre des Rois.

69. Deus te garde de mals
Et donals bens don vius;
E s'al diable vals,
Sils bensperts, not n'esquius.
70. Mal fas tu, qui del meu
Te fas manents e richs,
E puy's dones lo tieu
A mos mals enamichs.
71. Dona al creador
So que l'auras promes :
Membret del pescador
E del quat, cossil pres.
72. Aytant es mays lausats
Bas, can conquer honor.
Con auts es meyns preats,
Merman prets e valor.
73. Qui apeyla freytura *f. 4^o*
Tots los abundaments
D'aquest mon, dits dretchiura
E no li fayl sos sens.
74. Mays val esser amats
Trop mays per sos sotsmes
Que temuts ni duptats :
Notat lo fayt cal's es.
75. Malvade voluntats
Non es fesels ni ferma.
Per que fug trop ivats,
E qui la te, bes merma.
76. Lo porchs met aytant leu
Al fanc lo morr col pe ;
Tu qui deus lausar Dieu
Fay laus laigs laxan be.
77. Sil porchs el caix tenia
D'aur .j. asaut anel,
Pus lieu lo pausaria
Al fa[n]c qu'en mi loc beyl.
78. Menys es que porchs, quels
No vols al fanc pausar [pes
E mes la lengua t'es
Als laigs peccats lausar.
79. Beyl dit son anel d'aur,
Lausan Dieu quil's meylura ;
No metes ton tresaur
Dins avol tencadura.
80. Volpeyls mor en trepayle,
Metges va mal queren,
Ardits viu en batayle
El pro van prets seguent.
81. Can bielas raysos dias,
Si les vols enantir,
Garda pres tals esties
Qui les sapchon gresir.
82. Le savi dits : Tot dia
Garda ab qui seras,
C'otra fera foylia
E tu la compreras.

70 b fayts. — 71 en marge: Nota asi istoria de .j. pescador. — 75 c iuats; sur cette forme qui semble dériver d'une fausse lecture du prov. viatz, voy. *Mus-safia*, au glossaire de son édition des *Sept Sages*, sous ivas. On trouvera plus loin ivasosamens (quatr. 435) dans le même sens. — 78 c mets.

83. Per estranya 'ncontrada
Ne de tiemps per lonjansa
No deu esser trencada
Entra amichs amistansa.
84. Tals cuyda esser estorts,
Can fug de la batayla,
Qui s'es per vida morts,
Puy's remor pres la fayla.
85. Tota ren vol son par ^{ro}
E tira son semblan;
Orgoyls no pot durar
Ab altre orgoyl[s] ses dan.
86. Dones, pus tant punyats
En crexer la bautat,
Prec que punya metats
En aver castedat.
87. Dona deu ben guardar
No perda se valor;
Lo bon deu hom selvar
Be, e myls los miylor.
88. A grieu ensemps estan
Foldats e saviesa;
Ab gran contrast estan
Castedat e balesa.
89. Mantes vets pus se tarda
Quis cuyde cuytar may,
E n' qui enan no guarda
Soven areyra cay.
90. Sitot eu, qui be dich,
Be no fas, no guarts mi,
C'om val mays quens castich
Per autre que per si.
91. Macips fa bon senyal,
Si vergonya se dona;
Ve ne hom el portal
Si la mayso es bona.
92. Can lo caps mal se sen,
Jes lo cors no es sas;
Can fan mal tey serven
Dison que tu lo fas.
93. Vergua e castiar
Aporton saviesa.
Vols ton fiyl aretar ?
Castiel en tenresa.
94. L'aguila, ensenhan
Sos pauchs poyls a volar,
Sobr' eyls ades volan
Los vol jent ensenyar.
95. La berbayrits natura
Fugir del lop ensenya;
Si del fiyl no as cura,
Mal aventurat venya.
96. Fiyls savis es del payre
Gloria, benenansa;
Si'n joven nol fay brayre,
Can es veyls n'a pesansa.

85 ECCLI. XIII, 19, 20: *Omne animal diligit simile sibi... Omnis caro ad similem sibi conjungitur.* — 92 *Cf. qu. 349 et la note.* — 93 PROV. XXIX, 15: *Virga atque correptio tribuit sapientiam.* — 96 PROV. XIII, 5: *Filius sapiens doctrina patris.*

97. Mant arbre fan fruyt tal
Per que la branca frayn;
Per fiyl pren payre mal
En loc d'altre guasayn. *f. 5*
98. Enans c'autra casti.
Deu hom si castiar;
Qui mal fa e ben di
Si eys vol gualiar.
99. S'autre vols meynspresar,
Esser vols meynspresats,
Qui no vol autre honrar,
No vol esser honrats.
100. So c'a hom es pus car,
So es pus vil a Dieu;
So que vols mays amar
Poras perdre pus leu.
101. Aytant tart com la mar
Tenras femna bestada;
Tant nol poras donar
Que jan sia payada.
102. Us marits asaget
C'ab diables bestes
Sa muyler. quils uget
Ans que fer se pogues.
103. No desirs dignitat
La qual no pots aver
Sens tort e sens peccat;
Mays te val pauc d'aver.
104. Altesa de ricor
Es guardaris de vicis;
Per puiar en honor
Porta mants homs cilicis.
105. So que par senyoria
Es gran subjeccios;
Tals n'a, cuy meyls seria
Que pa[u]bre romeu fos.
106. Un say que pot aver
Dos, et duy no may d'u;
D'ayso podon saber
Lo ver per lor cascu.
107. Cant seras covidats,
Derrer vuyles ceser;
Aven humilitats
Vey bas aut romaner.
108. Lay es caps de la taule
Hon seon li miylor;
Pus Deus lo joch t'entaule,
No prendes lo pigor.
109. Car hom hon pus alt es
Es en periyl major,
Et hon mays a conques,
Del perdr' a mays dolor.
110. Qui dona senyoria
A foyl, obra 'naxi
Com si peyres metia
Al mon di Mercuri.
111. Si gran compte tenets
Entre mans et comptats,
S'una peyre hi metets.
Lo compte er torbats.
112. Can hom al layra tray
Los oyls, sab bo a l'orp;
Tot or so quel lops fay
Ve a pleser al corp.

113. Qui savis vol usar
Savis coven que sia ;
Qui ab foys vol enar
Apendra de folia.
114. Trebucansa de gents
Ve per mal regidor ;
Bos ho mals noyriments
Ensenyon li senyor.
115. Tu volries aver
Be, e no esser bos ;
Bes nos pot romener
Mas ab los valoros.
116. Nuyls hom re no volria
De mal dins sa mayso,
E plats li mala via :
Guardats com vol son pro !
117. Nuyla causa non es
Tant vils com mala vida ;
Pauc e trop an apres
Tal c'an l'arma delida.
118. Aytant can es malvats
En major dignitat,
Dieu esser meynspreats
E qui l'i a pujat.
119. Un' obra de just val
.c. mil de peccador ;
Non perdon lur jornal
Li bon laborador.
120. Mays es menifestats
Del savi us sol dia
Que la tota etats
De ceyl qui sec folia.
121. Lo foys fera tal re *f 61*
Hon hom perlara mays
Que sil savis fay be ;
Mas de be far not lays.
122. Si com als cors es bos
L'esauts d'efermetat,
A l'arm' es seboros
Aver mal de peccat.
123. Reys cesen en cadeyra
De judici leyal
A la gen dreyturreya
Dona be, lo[n]yan mal.
124. Trop es enjanayrits
La gloria del mon ;
Guarda las trixarrits
Cals an estat e son.
125. De so que cuyderas
Mays en est segla aver,
Meyns e pus tart n'auras ;
Donchs fay a Deu plaser.
126. Guarda que no ajusts
Aver don autres plor :
Les lægremes dels justs
Pujon al sol senyor.

120 c la don a estats. — 120 SENECA: Unus dies hominum eruditorum plus patet quam imperiti longissima aetas (*cité dans la Summa de virtutibus de Guillaumé Perraut d'où Guylem de Cervera l'aura sans doute tiré*). — 126 b auries plor.

127. Tota aygua avayl cay,
Aquesta puia amon.
Pus lieu que res s'en vay
La gloria d'est mon.
128. No cants quan foc se tenya
A l'alberch del vesí;
Garda qu'el tieu nos prenya
E, si pots, tost l'ausi.
129. La resits soste l'arbre
El baro leyaltais;
Sots la lausa del marbre
Met hom los pus honrats.
130. Reys. ausen entendets
So que dison li san:
Grieu caus' es car falets,
Viats vos respondran.
131. Li reys de les abeyles
Car no porton fiblo
Son pus humils que [e]yles
Et l'autra divers [s]o.
132. Non a en voluntat
Neguna causa gran;
Nel proisme vol foudat,
Al poc nom entendran.
133. No pot esser trobada (1^o)
Nuyls temps fina dousor
Tant fort non es cercada
Per dura amaror.
134. Voler de fornigar
Es engux' e falensa;
Compliment, ses duptar,
Es trop greus penedensa.
135. Qui m'a l'arme lonyada
De Dieu. ab mals acorts?
Vils volentat malvada,
Que es trop dura e forts.
136. En la terra dels fals
Manjon les rates fer;
A cobrir desleyals,
Estrayns reysos requer.
137. En terra dels enjans
Milans infans enporte,
A fals re no comans,
Que tenrat via torta.
138. Tant pauc no poyñ l'espina
La fresca flor del lis
Quel punt cel qui si clina
No trop sia prim vis.
139. No m'esaut de mayso
D'ivern, can plou el foc,
Nim pac d'oste felo,
Ni can vil femna joc.
140. Si comptes ta reyso
Denans tos enamichs,
Can non as fayt ton pro,
Fas los de plasers richs.

128 b de ton uesi. — 132 e nol sou dat. — 133 d maror. — 136 en marge: asi ha istoria. Nous ne révérons plus cette mention qui revient de loin en loin; voyez l'index au mot istoria. — 137 e sen porte — 139 b com plon. — 136-137 Allusion à une table connue qui se retrouve dans *Lafontaine* (IX, 1) sous le titre de : Le dépositaire infidèle. — 139 d cam — 140 d desplasers.

- | | |
|--|---|
| 141. Sil misatges qu'emvies
Lay on vay malvenguts,
Mal a tos obs t'i fies,
Que non seras cresuts. | 148. En la lengua esta
La vida e la morts ;
Per la lenguat vendra
Bos o mals desconorts. |
| 142. Qui fa oracios
Ab la lengua a Dieu,
On fa mans fals sermons,
Sos prechs acaba grieu. | 149. Lengua es pauch' e lieus,
Pero no la poria
Governar res mas Dieus,
Tant no y punyaria. |
| 143. Si tremets vil misatge
En cort d'onrat senyor,
Aportar t'a dempnatge
E tolrat te lausor. | 150. Paucha es. pero tant val
Quel mon no[i] a re
Qui fassa tant de mal
Ni mostre tant de be. |
| 144. Si misatge[s] tremets
Irats, lay on iran,
Guarda 'n cal fayt te mets,
Tots tos fayts virevan. | 151. Ben esguarda te porta
Que mals hostel noy prengua ;
A la lengua fe porta
E guarderas la lengua. |
| 145. Cara trista caylar <i>f. 7</i>
Fa leu gens mal disents,
Si con pluyas anar
Aquilos le gran svents. | 152. Domdad'es la natura
De tota res del mon
Per home, l'Escuritura
Ho dits e ho despon ; |
| 146. Volenters cayleras,
Que nom volras re dir,
Pus que conexas
Que not volray ausir. | 153. Lengua non es dondade,
Car es mal senes fi.
Qui ha lengua trempade,
Non a tresor pus fi. |
| 147. Vis entre dous et len,
Mays puys mort et ausi ;
Lengua fols lia, pren
Et comfon autresi. | 154. Car es e precios
Lo fruyt que lengua porta,
La cal Dieu glorios
Governa et comforta. |

144 *c* fayts. — 145 *d* agilos. — 148 *a b* PROV. XVIII, 21 : Mors et vita in manu lingue. — 149 PROV. XVI, 1 : Domini gubernare linguam. — 152-153 JACOBI *Epist. Cath.* III, 7-8 : Natura bestiarum et serpentum, volucrum et ceterorum domatur a natura humana, sed linguam nemo domare potest. — 153 *c d* PROV. X, 20 : Argentum electum lingua justa.

155. Lengua ciutats murades
D'emperadors derocha.
Et les dompnes preades.
E fen la pus fort rocha.
156. Male lengua es fochs
E universitats
De tot mal en tots lochs,
Plena d'iniquitats.
157. Home conexeras ¹⁴⁰
En la lengua menar ;
Sil lauses, feliras
Ans que l'auges parlar.
158. Nuyla res tant d'onransa
No pot can lengu' aver.
Quant Dieus volch a sem-
De lengua aperer. [blansa
159. Ab sen deu hom guardar
So que venir poyria
E si jen castiar
Per l'estranya folia.
160. Pauc val cel quis trebayla
Per si sol aver be,
E tots hom a cuy cayla
Mays d'autruy que de se.
161. Trempaments, horaysos,
Ensenyaments e laus
De Dieu, comfacios
Es gloria e repaus.
162. Per consolacios
De pruymes e per far
Gracies es hom bos
E per foyls ensenyar.
163. Paraula nafra grieu
Sitot s'es trop leugiera ;
De loyn fa grans colps lieu,
Tant es fortz e sobranseyra.
164. Guarda si fa gran guerra
La lengua no feels.
Que sitot s'es en terra
Aicel toyl qui es al cels.
165. Guarda com parleras
Ni a cuy ne de que,
El loch on o diras.
El temps, c'axis cove.
166. Tot so qu'el cor t'avenya
En ta lengua no sia :
L'axemples te sovenya
Dels jags de Lombardia :
- 166 bis *En est albe[r]ch se fatxie
So que miser no satxe ;
Por dicier la vertade
He morto lo meu frate ;
Si tu voy vivere in pacie
Aude et vide e tacie.*
167. Pus Dieus mande penjar
Los reys no dreture[r]s,
Que volgra de tu far
Qu'es vils et sobrancers ?
168. Dompne sejournal so ^{f. 8.}
Par del mal enemic,
Quils seus met em preso
El man volent fa n ric.

169. Tals t'ame quet valria
Trop mays quet volguesmal;
Mal volent not feria
Lo mal quet fa mortal.
170. Per re no m'esteria,
Pus axir m'en pogues,
En alberch, sis plovia,
Can defors sol faes.
171. L'espina nafra cors,
Don le cors es senats;
Can es senats lo cors,
A l'arma ve sentats.
172. Tots hom punyar deuria
En bons fayts acabar,
C'un briant trobaria
Al sol, ab be sercar.
173. Fum geta de maysos
Senyor, so sap cascus,
Estellyns et dregons
Et male femna pus.
174. Meylor estar faria
Ab dues grans serpents,
Que ab femna qui sia
Mala et trop sebens.
175. Qui a sa beyla uxor,
Guart la d'avol vesina;
Nò esta sens paor
Pres la volp la gualina.
176. D'un arbre ay vist poms
L'u avol, altre bo;
A vets l'us frayre [es] bos
E l'autre no te pro.
177. Lo pom hon lo verm es
Pren ans lo jovenceyls
Que ceyl on no n'a jes,
Car li semble pus beyls.
178. Bon fruyt no pot levar
Mals arbres, ne bos mal;
Ja not'ans acordar
Ab jutge desleyal.
179. Er ausirets contrari,
Que mays val bo que bel
Ets un vil clau d'ermari
Ama mays c' un castel.
180. Arbres tremet dousor (v^o)
Als rams, don noyrit so;
Del payre deu clamor
Far fiyls, can no te pro.
181. Tal vesets be vestit
E beyl et penxinat
C'a lo cor dins poyrit
E ple de malvestat.
182. Aur ez argent e perles
Fan dompnes escalfar;
Le vents mena les ferles
Tant que les fay cremar.

169 a uolria. — 170 d defores. — 173 *La même pensée se trouve souvent exprimée au Moyen Age*: Tres cosas giten hom de casa : fum, pluge e mala fembra. (Le livre des Trois choses. p. p. Morel-Fatio, Romania, 1883, p. 234, § 26). Cf. *Le Roux de Lincy*. II, 173 : Fumée, pluye et femme sans raison | Chassent l'homme de sa maison. — 174 c quab. — 178 c aus. — 180 d con. — 181 a uestits. — 181 b beyls et penxinats. — 181 c can, poyrits. — 181 d maluestats.

183. So dits Agust Cesar
Que tots sos fiyls aucis:
« Mays amera estar
Porchs d'eyl que fiyl, » sodis.
184. Ceyl auciu planament
Sos fiyls, quiyls lax perir
Per gran defeliment
De guard' e de noyrir.
185. Molts son, quil bestiyar
An pus cars quels enfants;
Besties castiyar
Et no fiyls, es mals grans.
186. Guardar se vol l'ausiels
No cag' en la tesura;
Tu not guardes, qu'es veyls,
De la mala ventura.
187. Sil cas en l'aygua cay,
Exir s'en vol nedan;
Sil foyls al peccat jay,
Per sa colpay roman.
188. L'auseyl es pres al las
El pex de l'aygua en l'am:
Hom es pres en peccats,
No per set ni per fam.
189. Si lo pex l'am vesia,
Si com ve lo menjar,
Jal menjar no pendria,
Ans volria endurar.
190. L'austors no vel filat,
Tant vol l'ausiel guardar;
Tu conoys lo peccat,
E no t'en vols lunyar?
191. Mas .j. moment no dura
Lo delits d'equest mon;
Be sec mala ventura
Qui'n delits se comfon.
192. Tota res qui turmen .f. 9
Dona mays c'otra res;
Qui tormen per Dieu sen,
Durables delits es.
193. Non a en saviesa
Trebayl, mas bo seber;
Can en prim cor es mesa,
No desir' autr' aver.
194. Enseyn qui vol saber.
Qu'ensenyan pot apendre;
Mays en vol retenir
Qui mays en vol despendre.
195. Saviesa ligen
En me cas am deport;
Als laigs peccats fugen
Fugiras a la mort.
196. Can vergu' es tenr' e moyls,
Miels la pot hom pleyar;
Hom veyls peccayre foyls
Mal es per castiyar.

183) Singulière altération d'un mot attribué à l'empereur Auguste par Macrobe (Saturn. II, 4, § 11) à propos du meurtre des fils d'Hérode: Mallem Herodis porcum esse quam filium. — 184 a planaments. — 184 c defeliments. — 195 b Corr.?

197. Vaxels mostra tot' ora
Que y ha primer estat ;
Tos fayts ara bos fora,
Qui t'i agues usat.
198. Donar non auseras
Al bax l'avol gualina,
Es a Dieu offerras
Tota la pus mesquina ?
199. Dignes offertes porta
A Dieu, del miyls que auras,
Car s'el te clau la porta,
Ab luy no entreras.
200. Soven ve mal per be
E soven bes per mal ;
Not guarts de Dieu et re
Als, mas guardar, not cal.
201. Can l'oyl no veson clar,
Lo cors es tenebros ,
Longuat de mal guardar,
Si vols esser joyos.
202. Guardan ne pessan mal
No pot hom aver be ;
Si vols fer bon jornal,
Pessat so quit cove.
203. Nuyls hom sens pietat
No deu merce querer ;
Qui ab Dieu se combat
Infern vol conquerer.
204. Si'n bona viat mets. (1^o)
Bona via tendras ;
Si bon present tremets,
Bo guasardo auras.
205. So on punyat auras
Detz ayns a guasenyar
En .j. moment perdras,
Si no o sabs guardar.
206. No compres la meyso
De ceyl qui l'aura feyta ;
Si as bon companyo,
Not fera re sofrayta.
207. Ayceyl fo compayn bo
Qui'n la preso se mes ;
E ceyl pus coratjos
Quil jorn vench que promes.
208. Qui fa mal en joven,
El camí sempna espines
On eyl metex se pren
Ab males disciplines.
209. Qui'n joven mal far voyla
Can al cors san e tendre,
La lenya ab aygua moyla
C'ab bon foc deu encendre.
210. La candela muylada
No s'ensien lieu en loch,
Car resos es provada
C'aygua contrastel foch.

197 a b HORATIUS, Epist. I, II, 69-70: Quo semel est imbuta recens servabit odorem | Testa diu (citè dans le *Moralium dogma*, ch. 32). — 199 c Car cel. — 203 b mersa.

211. Can melesa s'es mesa
Primer en ovencieyl,
Contraste la bonesa,
Vedan qu'en bes capdeyl.
212. No vol metr'en vaxel
Laig Dieu se dignitat
Tantost com fa al biel;
Donchs mondet de peccat.
213. Perdiment de tiemps es
Dur'e estranya causa,
Car tiemps val mays que res.
Qui en ben far lo pausa.
214. Nuyla res mays presada
Que tiemps esser no sol,
Mas er tant es pujada
Viltats, c' om tiemps no vol.
215. S'as bes, no lays del dia
Passar sol una part
Ses be far, car foylia
Fa qui de be se part.
216. Dompn' es si con'sendats,
Que can hi cay laydura,
Non es beyls ni mundats
Per nuyla levadura. *f. 10*
217. Si dues vets t'enjan
Ne tres, Dieus mal me do
Can no t'en vas guardan
Etz a tu, si mays so.
218. Can fan mal li major
Li menor lo vol far;
Cil te mostron foylor
Quit degron castiar.
219. Mays perfeta [es] la vida
De meestra leyal
C'oracios gresida
Ne paraula no val.
220. Dels temps c'as meynscabat
Te deus per foyl tenir;
So que non as sempnat
Jove, vols vieyl cuylir ?
221. Tots savis crey mays huyls
Que aureyles no fay;
Tu qui mas reysos cuyls,
Ab leyalat hi vay.
222. Qui per comendamen
E per paraul' ensenya,
Punya hi trop lonyament,
Per molt que cor destrenya.
223. Hom ensenya molt lieu
Et profitosament
Ab l'exemple s' de Dieu
Et leyalat siguent.
224. De ceyls vuylas conceyl,
Si vols sen retenir,
On mays te meraveyls
De veser que d'ausir.

212 c can fa. — 213 b durs estranya. — 215 a Ses bes. — 219 d paraula.
— 221 c mays.

- | | |
|--|---|
| 225. Vergony' es , c'om enseyn
Be. et que fassa mal;
Ja d'ome qui mal reyn
No auras bon jornal. | 232. Can diras, be comferma
Tos dits ab obra bona ;
Mals fayts bos dits desfferma
Els dients ocaysona. |
| 226. Tals fay lum as altruy
C'a si eix non fay jes,
Ez an trop mays d'enuy
Que si lum no portes. | 233. Con tu as so mostrar
Que conegut non as?
Si vols mi ensenyar
Ne aùtre, apendras. |
| 227. Ceyl es trop desestruchs
Qui lum porta e no ve ;
Mays li val c'an huyls cluchs
C'oberts, oz eu o cre. | 234. Trop bona disciplina
De maestr' es calars,
Troban puys la doctrina
C'apendras ensenyars. |
| 228. No t'asauts de senyor
Si, quant l'auras servit,
Per noveyl servidor
Te meta en oblit. 1 ^o . | 235. Ans que parles, aprin.
Et can l'aura aura dit,
Respon pla bonamen
Asso c'auras ausit. |
| 229. Mendaments es lucerna
Dreyta o la leys luts ;
Si bos sens not gover[n]a
Viats seras perduts. | 236. En sciencia homil
Es saviesa vera ;
Ab fayt franc e gentil
Nobla ricor espera. |
| 230. En so que jutgeras
Autr' a mal ni a tort,
Tu exs condempneras ;
Donchs guardet de la mort. | 237. L'o[r]goylos cre saber
.M. causes que no sab ;
Qui no sab absterener.
Grieu er que no meynscab. |
| 231. Beyls parlars ab mal vivra
Non es als mas dampnars,
Hon hom confon delivra
Ab sos propis parlars. | 238. Ses loquencia bona
Pauch profetcha sabers ;
A savia persona
Cove dits de plasers. |

226 a fan, altruy. — 227 c uuyls. — 229 b dreyta & la. — 229 PROV. VI. 23: Mandatum lucerna est et lex lux. — 233 a tui. — 235 a aprin.

239. Noy ha beyla rayso
C' om no pusch' afolar,
Fayt tan dreyt ni tant bo
Lieu ab mal recomptar.
240. Loquencia me^l ura f. 11
Con sciencia custume,
Que la bona natura
Per la malas consuma.
241. Us foys afozeria,
.iiij. tants ab foldats
C'us ab sen no feria
Ab sinquanta asenats.
242. Le savis dits : « natura
Pot lieu dessimular
No loquencia pura.
Qui be la sap guardar.
243. La lengua graciosa
En bon home habunda,
Virtuts es preciosa
Qu'agensa obra et munda.
244. Qui si eys amonesta
Denant tots de far be,
Pus gloriosa festa
No pot mandar asse.
245. Qui si a ensenyat,
Miyls pot autr' ensenyar ;
Maestra mal usat
No vuyles demendar.
246. Onraments covinables
Es en pronunciar ;
Bels dits es agredables
De be acostumar.
247. Quel profetcha claus d'aur
Pus que non pots obrir
So que vols, e tresaur
As don not pots servir ?
248. [E] claus de fust quet notz
Pus so c' obrir en vols
Obrir et tencar pots ?
Per pauc de mal te dols.
249. Saviesa madura,
Manifesta, suaus,
Brieus, profitable, pura
Cove. s'aver vols laus.
250. Saviesa cove
Manifestar per tal
Que tuyt l'entendon be,
Car estiers re noval.
251. La doctrina es laugera
Dels savis et plasents
A ceyls qui an maneyra
D'aver entendiments.
252. No deus ta saviesa. (v^o)
Pus la as, amegar,
C'onors es e noblesa
Ques deu manifestar.
253. Maneyr'es molt lusents
D'ensenyar e doctrina
D'exemplis justamens,
C'otra non es pus fina.
254. Albirar e stimar
Deus ceyls qui primamen
Ab cuy as a perlar
E son entendimen.

- | | |
|---|--|
| 255. Viula, saltiris, tibre
Fan dous e suau so;
Lengua suaus ses libre
Mostran suau reso, | 262. La vergonya not dos
De demendar altruy
S'aprendr' en vols rasos,
Mas guarda co ni cuy. |
| 256. E francha de paraules
Brieus fa mants ausidors;
Ignorans a vetz faules
Monstron sen ses folors. | 263. Can ben dison li mal
No so menspreador
D'ausir, car lor dits vals,
Sil fayt non an velor. |
| 257. So retra sans Bernats
Et es vera resos:
No pot esser vertats
Vist' ab oyl argoylos. | 264. Si temps Dieu, noseras /f. 12
En nuyl fayt negligens;
Ja re be no feras
S'es vas Dieu no chalens. |
| 258. Fochs es desobr' els cauts
E no veson lo sol;
D'aytal foc no t'asauts
Qu'estar fayt fol caut sol. | 265. Savis, per que dreyt an,
Endresa be sa via;
No savis meynspressan
Los sieus l'estrayna guia. |
| 259. Aycel focchs cauts es ira
E le sols es vertats,
Per que Dieus cel asira
Qui n'es trop escalfats. | 266. Ja no vuyles contendre
Per peraules disen,
Nels prims soptils rependre
Nels fats c'an pauc de sen. |
| 260. Ira no jutge be
Ne amors la vertat,
S'om donch non a en se
Amor e pietat. | 267. Contendres per laudura
Com pessan nos ajuda
Que lectors don foyls cura
Sia per ver vensuda. |
| 261. Ventres gros et fersits
No resep soptil sen,
Que sent Johan o dits,
Qui parla soptilmen. | 268. Perseverans' es mayre,
So vesem, de les arts;
Ja not diran d'arts payre
Si de la mayret parts. |

260 *c* non a seen. — 264 *d* sen. — 265 *d* lestrayan aguia. — 266 Prov. III, 30: Ne contendas adversus hominem frustra, etc. — 267 *a* Corr. parladura?

269. Negligencia es
D'ensenyaments mayrastra ;
Si vols esser apres
Guardat d'aytal desastras.
270. Ignoranci'es caps
De tot mal, don peresa
S'engenra, be lo saps.
E foli' e peguesa.
271. Le ferr es agusats
Ab ferr, pus hom l'en pic,
Ez hom agusa fats
Ab fas de son amic.
272. A tos fiyls compteras
Sen, caylan la folia ;
Can arrar lo veyras,
Ab exemplis castia.
273. Medicin'es crusels
De primer es amara,
E puy's dousa com mels,
Can s'ave, fina cara.
274. Ton fiylanic ensenya
E no t'en desespers,
C'ans acove que prena
Sen ab dits de plasers.
275. Cals caus' es que no gir
Custuma e usansa ?
Cax, c'om no la pot dir.
Donchs ben usan t'enansa.
276. Axicon trop parlars *f. v^o*
A mants parladors nots.
Sis fa masa caylars,
Et massa calfar cots.
277. Qui no guarda raso,
Raso delivre pert ;
Guarda dins ta mayso
Te te[n]jyon per espert.
278. Guarda tos escudiers
Not sia trop privats,
Net sia conseylers,
Sin vols esser preats.
279. Si mon servici prens,
Obligats me seras.
E ja mos mal volens
A dreyt no jutgiaras.
280. Menasses valon may's
A vets que betiments ;
Qui de castich s'iraxs
No pot esser valents.
281. Can deu picar l'espina,
Aguda nax e par ;
S'aver vols valor fina,
En be deus comensar.
282. Del proverbi ve dans
C'om dits entre no ables :
Qui en joven es sans.
Can es vieyls es diables.

269 *b* desensenyaments. — 270 *c* dengenra. — 270 *d* folia peguesa. —
274 *d* pour fin'e cara? — 277 *b* del ura. — 281 *b* uax.

283. Ab crusels medicines 291. La boccha er maldictha
 Poras de mal guarir ;
 Mas si sempnas espines,
 No cuyts resims cuylir. D'ayceyl qui parlera
 -- So es raysos escritxa --
 La hon caylar deura.
284. Qui mays deu ensenyar 292. Si fas tan gran honor
 Mays de sen deu apendre ;
 Reys qui deu mays mostrar A un ton cominal
 Deu mays de bon seyn pendre. Con a ton bon senyor,
 No feras bon jornal.
285. Metges deu bons senyals 293. Si de jenoys sey[n]an
 Del melaute lausar,
 Qu'estiers non es leyals,
 Et cuyt be comensar. Entres dins ta mayso,
 Tuyt t'en escarniran
 Et no feras ton pro.
286. Estudi es la obra 294. Si vas dins lo moster
 De fayts malvats o bos ;
 Al cal d'u e d'als obra,
 Don pus es volontos. Cantan e gabs disen,
 Tendran te per lauger
 E per desconaxen.
287. La regla dels sants payres 295. Si fas so de caresma
 Servan qui son pessats
 Es hom dits fiyls e frayres
 De dieu, tant heretats. Que feras de carnal,
 Tot ton dan t'en aesma.
 Sil temps fas cominal.
288. Be guarda la persona (f. 13) 296. E si fas so d' ivern
 A cuy deus dir o far ;
 Tals caus' es ab l'u bona
 C' ab autr' en pot errar. Que feras en estiu,
 Tuyt s'en feran esquern
 Si con de rat e niu.
289. Tals caus' es covinens 297. En primer apendras
 Denan avesc' o rey,
 Qui es descovinens So qui es corporals,
 Denan autres que vey. E puy miyls entendras
 So qu' es espiritals.
290. Lochs et sasos cove 298. La maysos non es ferma
 A dire etz a far ;
 En loch poras far be
 On te feras blesmar. Senes bos fundamens ;
 Ab leyeltat te ferma,
 Si vols esser valens.

299. Hom a la carn aclis
Et a ses volentats,
Com sent Jeronim dis,
Per besti' es comptats.
300. Lo malvat no entes ¹⁹⁾
Pausats en gran honor
En aytan con hom es
A mens que porcs valor.
301. Sil lops pogues far clam
Ne perles ses duptansa,
Dixera: veus Adam!
A la nostra semblansa.
202. No deu senyorejar
Sobreles princeps negus
Mas Dieu, qui es ses par,
Tot sols senyer ses pus.
303. Sobrel senyor le sierfs
No tayn que senyorey;
Si tot clerg fan lo reviers,
Cleyrc e layc compte rey.
304. Le vils cors senyoreja
Sobre l'esperit tan
Ab argoyl e per envega
C'amduy hi auran dan.
305. L'esperit ab lo cors
A comparar no fay;
Can l'esperits n' es fors,
Lo cors a tierra vay.
306. Si) ames mays la serventa
Que la dona no fas,
Cascuna n' er dolenta
El dol tot tu l'auras.
307. Sil servient' es vestida
Miels quel dona, dans t' er,
Quel dona n' er marrida
E redrat mal loguer.
308. Hom deu la dompn' onrar
Enans que la sirventa;
La carn vey tant presar
Que l'arme n' es dolenta.
309. So es causa sebuda
Entrels fals els leyals,
C' onors custumes muda
O en bes o en mals.
310. Pigor causa no say
De bas en alt pausat,
Que can cossech decay
Ab sa gran cruseltat.
311. Terra es comoguda
Per .iiij. causes sofrir,
Per la quarta es vensuda
Que no pot sostenir.
312. Per nuyla re la terra *f. 14*
No trop tant se destrenya
Acata mortal guerra
Con en temps que serf renya.
313. Causa fayta com flors
No dura, ans vay lieu,
Ja per autres senyors
Fayta, mas sol per Dieu.
314. Aspra caus' es e mala
Qui fa de serf senyor.
E de senyor ser tala.
E de juglar comdor.

299 a com aclis. — 300 d pores. — 302 c *Corr.* A tanta. — 307 d retrat.

315. Le portaments el ris
D'ome el cubrimens
Mostre s'es fals o fis
Els dits vils o plasens.
316. Si a tu no perdones
Per tu metex sivals,
Si asso t'abandones,
Conexeran si vals.
317. A tu metex perdona
Per Dieu, car de tu fe
Cas'a sos obs si bona,
Casa no es per te.
318. Lusia la lumneyra
Denan les gents per tal
Que visson la maneyra ;
Bon' es l'obre ses mal.
319. Aytal es disciplina
Com bona vestedura
Ab odor bona e fina
A Dieu, quils bons milura.
320. Isach l'odor senti
Dels vestirs de son fiyl,
Per que lo benesi
El tench per son espiyl.
321. « L'odors dels vestiments
» Teus es tals », dix Isach,
» Con d'encens qu' es plasens »
A son fiyl, tant li plach.
322. Cascus deu far fasenda
Tal con li tayn a far,
Per quels oyls no offenda
Quil volran esguardar.
323. Cascus dels membres tieus
Deu far so que li tayn ;
Vil causa es e grieus
Qui so que deu far frayn.
324. La ma no deu parlar (170)
Ne la bocca veser
Ni l'aureyla guardar
Ni oyl dar ni tener.
325. Tals n' i a, per orgoyl
Tenon la bocha oberta
E tenon tancat l'oyl
E no fan obra certa.
326. No lieus parlan les ceylas
Ni estendras les mas
Nel coyl sots les aureylas
Ne les cambes on vas.
327. Ses be parlar seber
No pre ni tenc per biel,
Ne qui no a poder
El poyn on tel couteyl.
328. Rises desordonats
D'emveya, e qui ri
Can no deu rir', es fats;
Com freneticz fa si.

318 *d* perts se. — 320-321 *Cf.* GENES. XXVII, 27: Ut sensit vestimentorum illius fragrantiam, etc. — 325 *Couplet cité par Pach*: Per ço dit Ser-
veri: Tals hi a qui per ergoll | Tenen la bocha uberta, | E tenen tancat
l'ull, | E non fan hobra santa (*sic*) (*Esp.* 54, fol. 7 a: 55, fol. 3 b).

329. Tots savis mays volria
Esser sas et plores
C'ab tan gran malautia
Franaticz e rises.
330. Ris del foyl son plasen
E les peraules fines
Con lo sonet que fan,
Can cremon, les espines.
331. Aytal guasayn farets
Costal fols fats cesens.
Con can prop foc serets
D'espines verts cruxens.
332. Foyls malign argoylos
Sobre biels ri axi
Con lair' emtre layros
Qui d'altruy mal se ri.
333. Can canteras, not ries
Ab crits, co vey mans rire,
Per alegre que sies,
Si escarns no vols ausire.
334. Can hom se ri e canta
Mermen prenon tuyt trey;
Com fa el ris, par canta,
El cant si pert son drey.
335. Le fats se ri ab crits
El savis pla e gen:
Ris fats es melasits,
En vil trop non a sen.
336. Rire trop en est mon f. 15
No tayn, ans es folors,
C'ab peccat quins comfon
Es brieus e vayls de plors.
337. Una paraula tayn
A savi, autr' a foyl;
Lo privat e l'estrayn
Guarda se dur e moyl.
338. A l'u tayn parlars aut
Ez a l'altre suau;
Sil'ou cor as d'ira caut,
Ab fenx semblant t'esjau.
339. Rasos asaut e suau com-
Dir a foyl no cove, [posta
C'a rasos no s'acosta,
Ans respon mal per be.
340. Paraula non es biela
En la bocha del foyl,
Ho es causa novielà,
Si be lal passal coyl.
341. Non es tan solamen
Foyls qui savis non es;
Mas ceyl qui malamen
Viu es per foyl fat pres.
342. Si parles as aureylas
Dels foyls, meynspreseran
Tos dits, si bels conseyles,
E ja re non feran.

330 ECCLE. VII, 7: Sicut sonitus spinarum ardentium sub olla, sic risus stulti. — 331 c can con. — 334 a serri. — 335 ECCLI. XXI, 23: Fatuus in risu exaltat vocem; vir autem sapiens vix tacite ridebit. — 338 b Ezel. — 338 d te fian. — 339 PROV. XVII, 7: Non decent stultum verba composita. — 341 d e es. — 342 PROV. XXIII, 9: In auribus insipientium ne loquaris, quia despicient doctrinam eloquii tui.

343. No pots ab foyl parlar
Guayre ses repentir,
Ne l'escarnit gaubar
Ne l'usat descarnir.
344. Le frayres ajudats
De son frayr' es axi
Com la ferma ciutats :
Le proverbis o di.
345. Tart parle raso brieu,
Plana, can parleras,
Ab vots bassceta, lieu,
Que plus grasit seras.
346. Sent Jeronim estima
Zo don par que bet prengua :
Ans aports a la lima
Tos dits, que a la lengua.
347. Le savis el cor a
La boca, el foys te
Lo cor, c' a lieu et va,
En la bocha dese.
348. Per saví es tenguts ^{pro}
Le foys, can va caylan ;
Molt es noble virtuts
Can hom val cor sobran.
349. Can l'us membres sent mal,
Sís fan per semblan tuyt ;
Si fas bos croy jornal,
Alt leveran lo bruyt.
350. So c 'hom al pruyse do
No deu dir ni cutjar
Que per gratia fo ;
Voyl' o no, ho deu far.
351. Molt mays val sens periyl
Pa etz aygua manjar
Que perdits ni conils
Ne vi, ab mal usar.
352. Nos corromp causa biela
Per una vetz veser,
Mas corromp se punciela
Per una vetz tener.
353. S'una vetz prens olor
De causes ben olens,
Non perdran lor valor
Ni ja non velran meyns.
354. Nuyla res not tenra,
Aygua, vens ne presos,
Tant cant femna fera,
On pus seras gurayos (sic).
355. Lo corp tremet Nohe
De l'archa, vertats es,
E no tornet. Per que ?
Car dix que muyler pres.
356. A metremonis tayn
Que ses solvimen sia ;
Del metremonis playn
Qui ab malvat se lia.

344 PROV. XVIII, 19: Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma. —
347 ECCLI. XXI, 29: In ore fatuorum cor illorum. — 348 a b PROV. XVII,
28: Stultus quoque si tacuerit sapiens reputabitur. — 348 d Con. — 349 c Si
fas. — 349 a Cf. *Le Roux de Lincy*, Livre des prov. I, 276: Cui li chiés deut
est (lis. et) tuit li membre. — 351 b Pas. — 351 d Nenis.

357. Deleyts es metremonis
Et torn' en maltrayt grieus,
Ez ajustel demonis
Et re nol solv mas Dieus.
358. Si vols plasen manjar,
No vuyles enans d'ora;
Desirs fa meylorar
Manjar c' om asebora.
359. Nabugadonator
Emfants ensenyava;
Per aver soptil cor,
Pauc a menyar los dave.
360. Entre quinz' e .xx. ans
Art foc de jovent pus; /f. 16
Qui vol saber d'enyans.
Ab avols femmes us.
361. Qui sa fiyla ajusta
Ab amant, be ho fay,
Can es ver[g]es et justa;
Mas miyls fa, sis n' estay.
362. Qui necis vol peccar
Necis pert ses govern,
E pers de perdonar
Met mans bocs en infern.
363. De proar se folia
Muyler hom, pus l'a presa;
Tenya la, qual que sia,
Pus en l'alberch l'a mesa.
364. Muyle[r]s es gauzs durable
O durables torments;
Muylers gen resonables
Dona alegraments.
365. Le baros no faels
Es ver santificats
Per muyler qu' es faels
Et monda de peccats.
366. Santa Cicilia fe
Son espos bo, can l' ac,
El converti dese,
Tan disen c' a Dieu plac.
367. Muylers ama merit
Qui no la fir falona;
Cel tenc per benesit
Qui la pot aver bona.
368. Saber, aver, honor
Poi payre fiy[l] donar;
Mas muyler ses foylor.
La pot hon al fiyl dar ?
369. Si prens muyler, ben gara
Sia del tieu semblan;
Qui d'aytal fayt s'empara,
Ops es c' ap sen hi an.
370. Dieus can det a Adam
Muyler, dis ses doptansa :
« Adjutori fasam
A eyl de sa semblansa. »
371. Dieus no fets del cap Eva,
Per que dir no pogues
So don mans mals s'eleva
Et no senyorages.
372. Eva no fo moguda ^{1^o}
Del pe d'Edam, que fos
Per sirventa tenguda,
Car no fora resos.

357 d solem. — 359 b emfauis. — 365 Cf. I COR. VII, 14. — 368 d pot bon. — 369 c Que.

373. Eva fo del meg loch
D'Edam per raso bona;
Per ayso del mig moc
Que fos sa companyona.
374. No vuyles de noblea
Ab ta muyler contendre;
De jovent, de bellea,
Te semblant vuyles pendre.
375. Si estret es l'anels
Pus quel det no cove.
Nol ports net sia beyls,
Que no t' estera be.
376. Can l'aneyls ampl' estay.
En prim det no s'enpar.
Que mentement en cay,
C'om no l'en pot gardar.
377. No deus pendre muyler
Mas per cessar peccat,
E c'aies heratier
Que tenya te heretat.
378. No desirs fiyls aver
Mas per crexer t'onor
E c'aion bon seber
D'onrar nostre Senyor.
379. En ton alberch no vuyles
Esser reconaguts
Per senyor, ney acuyles
Re don sies perduts.
380. L'alberc sia per tu
Coneguts bonaments,
Si quey miron cascu
Mays tu quels ornaments.
381. La verga on es batuts
Xastian deus baysar;
Cels es sers et creguts
Quis laxa xastiar.
382. No mor cel quis castic
Per verga; can ferras
Ab verga ton amic,
D'imfern lo lunyaras.
383. Verga de diciplina
Aygua de peyra tray.
Si con la verga fina
De Moysen, so say.
384. Cil c'an dur cor con peyra,
Verga d'emfermetat [*f.* 17
O be d'otra maneyra
L'a tost a Dieu tornat.
385. Liada es folia
Dins el cor de l'emfan.
Mas verga l'en desliya
E fug d'eyl castian.
386. Disciplina aduts
Saber et saviesa;
Ceyl es qui viu perduts
Sens tant nobla riquea.

373 *c* mig nex. — 379 MART. DUMIENS., Formula honeste vitæ, cap. III : Nec dominum velis esse notum a domo, sed domum a domino. — 380 MARTIN. DUMIENS., op. de Moribus : Sic habita, ut potius laudetur dominus quam domus. — 381 *c* sers = certs ?

387. Salamos fo aytan
Fols con desemparet
Disciplina, don dan
E mal nom en portet.
388. No digues que ton frayre
Ams may's que tu no fas
Sil lays son voler fayre
E tu castiar l'as.
389. Herater vuyl ceyl fiyl
Qui betuts es per mi;
L'autra laix en periyl
Que no bat ne casti.
390. Le simis la nots lansa
C' a vert escorxe amare,
Don con foyls l'abondansa
Del gra dols desempare.
391. Disciplin' es amare
Que aporta douçor
Fina, plasent e cara :
Donchs not fasa paor.
392. Benuyrat seran
Ceyl quis ploron, c'apres
Lo plor s'alegreran.
C' ab plor ve gaug ades.
393. Ben sabs que les abeyles
Fan pic amar con fel.
Mas hom vol noyrir eylas
Per amor de la mel.
394. Hom poda la sermen
Per fayre fruyt meylor;
S' avia sentimen
Sentir n' i a dolor.
395. Le[s] lagrimes del hoyl
Sant et del piadoir s
Torcara ses orgoyl
Deus, qui's sols poderos.
396. Axi com les esteles ^{vº}
Del cel pots lieu comptar,
Si tu meteys no celas,
Poras outra celar.
397. Can en rocha veyras
Lo pas de la serpen,
De ta moyler sebras
Tot son entendimen.
398. Hom no sap de l' ausiel
Volan hos pausara ;
Nos fay del jovenciel
Si bos o mal seras.
399. Tot axi com la luna
Crexen poras mermar,
Pots per ver .j. ne una
Sens alcun crim trobar.
400. Can veyras lo cami
Qu'en la mar fay la naus,
Poras far bona fi
C'ab vil femnat repaus.
401. So qu'esser no poria
Cre fols et fals semblans ;
Si nuyls hom en tus fia,
Guardet que no l'engans.
402. Per amor de la mayre
Vey demorar l'emfant ;
Jamays de fals compayre
No vendra pro ses dan.

403. De guasayn qui mal sia
No feras obra bona ;
Tot can guasayn falcia
Tot a desastr' o dona.
404. Si falcia guasanya,
Ne o met dins la porta.
Nuls hom non es qui planya
Can desastras n' o porta.
405. Aytant me deus grasir
S'a ton amich fas be
Per tu, com de servir
Tu eys et mays gran re.
406. Aytant am mon amich,
Si no m' o fay saber,
Com tem mon enamich,
Si nom fay desplaser.
407. Soven te hom per mal
Lo bo, el mal per be ;
Tal re dits hom que val
Qui nots et pro no te.
408. Francs senyer et compayns
Sies dins ton ostal ; [f. 18]
Gint recip los estrayns,
Mas no tots per egual.
409. Si vols leyo semblar
Aucient tos sotsmes,
No pots guayre durar
Pus not venca merces.
410. Altres vendre toyl força ;
Mas homil vencimens
Donan poder esforça
Tots cels que merces vens.
411. Mant sabon grat aver
De so que no feran ;
A mouts vey conquerer
Desgrat de tot can fan.
412. Mays vuyl de mon misatge
Beyl respos ses re far,
Ques ab respos selvatge
Fa[r] so que vuyl mandar.
413. Diables fe duptan
Entrepretacio
A Eva, don es gran dan ;
Prin la melor raso.
414. Pus benenans seria
Trencan roques de grat,
Que si rosas cuylia
Contra ma volentat.
415. Reys vens ab paciencia
Ez ab dous faytz pus gen
Tots quants paciens vensa
Que ab enfortimen.
416. Meylor venser faria
Una gen c' un baro ;
Qui son fel cor vencia,
Faria fayt mays bo.
417. Pus leu aturaria
Nau en mar en gran ven
Us foyls, que no faria
Sa lenga mal disen.
418. Moli vey aturar
Per .j. homa, can mol.
Lenguar no castiar
Per mil, can parlar vol.

419. Pus lieu sera usada
Lengua vil, cant es lonja,
Que no er [s]atiada
D'usar en dir mensoija.
420. Bestias, peys, auciel 1^o
An abitacio
En est mon ses capdiel.
Mas lo fiyl de Dieu no.
421. Con ymages aiam
De terra qui pauc val,
Per que no la portam
Del ciel bon e reyal ?
422. Fiyls desobediens
Ho destreit d'obesir,
Can ho presera mens
Es jutgats a morir.
423. Utero jutgamen
Donet per dret jutgat :
« Fiyl desobedien
Sion alapidat. »
424. Mayr' es obediensa
De totes les virtuts.
Mayrastra's de falensa
Et de vicis sebuts.
425. Obediensa es
De merits poderosa,
Seluts ferm' en tots bes
E forsa greciosa.
426. Desobediens fo
Adam, per que perdet
Son poder per raso :
De senyor serfs tornet.
427. A l'arbre toyl dels rams
Mals, et membret dels bos ;
Pel fruyt don me creys fams
Quel pus disgracios.
428. La mala volentat
Pot hom d'ome partir
E metra la bontat
Don hom pot fruyt cuylir.
429. Qui sa volentat fa
No aten guaserdo
Mas de si ; no l'aura
Per dreyt ni per rayso.
430. Qui volentat d'autruy
Vol far e no de si
Aten grat de seluy
Et de tu et de mi.
431. Selamos ac contrari
Per desobediensa
Un home adversari
Can fe tan gran falensa.
432. La clau de paradís (f. 19)
Trobet obediensa
Quis perdet — so m'es vis —
Per desobediensa
433. S'en vida vols intrar
Durable bonainens,
Guardet de mal obrar
Et servels mendaments.
434. Obediensa quer
.vij. causes veramen :
Obesir vol primer
Ez aqueyl simplamen,

435. E vol alegremen
Et ivasosamens,
Volenterosamen
Quer et beronilmens,
436. Continuadamens,
Et la entencios
Del voler francamens
Es grans melorasos.
437. Dieu no guarda la causa
Que hom fa, mas lo cor ;
Qui'n malvoler se pausa,
Per lo malvoler mor.
438. A fait no guarda Dieus,
A pes ni quantitat,
Sil fayts es grans o lieus,
Mas sol la volentat.
439. Ipocras pauset ley
Et Octopigoras
Sobrels lors — fe que dey —
Que negus per nuyl cas
440. Non auses demendar
De sentencia lor,
Per ques diria mar
Fosson resebador ;
441. Segons so quel disen
Aurion be parlat
Fosson il entenden
De la auctoritat.
442. Nuyla virtut non as
Mager ops que simplea ;
E vergonya auras,
Car no es sens franquesa.
443. Mas en franch cor omil
Non es obediensa ;
Franques' e fait jantil
Fan beyla continensa.
444. Si ab mi vols estar, ⁽¹⁰⁾
Mos mendaments feras,
Ab que not man mal far ;
E ja no arreras.
445. Si tu fas a te guisa,
A ma guisat daray ;
Si tu fas a la mia
A la tua faray.
446. Poder desordonats
Not moua ne riquesa ;
On pus seras pugats
Aies mays de simplea.
447. Membret qu'el mon poder
Non a mas ceyl de Dieu ;
Qui poder vol aver,
Am ceyl e meynsprel sieu
448. Alegra donador
Ama Dieus e te car,
E pug' e creys s'onor
Al do gaserdonar.
449. Bieyla car' e douçors
De paraules plesens
Son d'obesir colors,
Servan los mendaments.
450. Pus per obra plesen
D'obesir es pastz Dieus :
De fel li fas presen,
Si l'obesir t' es greus.

451. Lo psalm dits, qui belguarda: 458. La verga d'arbre bo
 Deron [me] man gar fel. » Lia hom a .j. pal
 Nol dons vianda amara. Per aquesta rao
 Tu qui dar li deus mel. Que no trenc per vent mal.
452. Tota bonesas tutchá, 459. Emfants quan es laxats
 Car es propis mestiers A sa volentat fayre,
 De cel, can trop noy lucha, S'al pal non es liats
 Qui o fa volontiers. Estreyts, confon sa mayre.
453. D'ayso son molt preyat 460. A fiyl de re cove
 Li princep, que lur man Sobra tots entendensa,
 Sion tost acabat, E sia liyats be
 C' hom de re nols desman. Al pal d'obediensa.
454. Tu qui volontiers fas, 461. Qui a molt ha mandar
 Co c' affar as fay tost, Cove c' ai' obesit,
 Pus vius e leser n'as, Qu'esters no pora far
 Que puystem prop not cost. Plasenment ne grasit.
455. Vesist l'ome espert 462. Si tu vols obesir,
 Denan lo rey estar; Temps de mendar atens;
 L'obra don no s'espert Per re no pots feylir
 Li fara aturar. D'aver obediens.
456. Ja per aspra paraula f. 20) 463. Tu qui obesit as,
 No lays obediensa, Dels mans qui t' eron grieu.
 Ne no parles a taula Sim creus, te guarderas,
 Tro que raysos t'en vensa. Que ja nols faras lieu.
457. On pus l'arbr' es cargats 464. S'aital grat com volras
 De fruyt, pus fort s'enclina; Del tieu be obesir
 On mays seras bestats Als tieus mandats randras.
 De bes, homils t' afina. Faries te grasir.

451 b Ps. LXXVIII 22: *dederunt in escam meam fel.* — 455 PROV. XXII, 29: *Vidisti virum velocem in opere suo; coram regibus stabit, nec erit ante ignobiles.* — 459 PROV. XXIX, 15: *Puer autem qui dimittitur voluntati suae confundit matrem suam.*

465. Fiyls, obeyits als payres
Vostres et al senyor,
Ez amats vostres frayres
Si queus porton honor.
466. Vertats emfanta ira
Et servirs fay amics;
Pero en verta[t] vira,
S'esser vols d'onor richs.
467. Lenya de benifaits
Encen lo foc d'amor;
D'autramen er desfaits
Et mor qui noy ha cor.
468. Si pegua calda prens (1^m)
Senyal t'en porteras;
S' ab orgoylos aprens
Superbiat vistras.
469. Tot aytal companyia
Com al lop [e]s l'anyel
A ceyl qui malvat sia
A cel c' a bon capdel.
470. Ab los meylos de tu
Conversa ez estay,
Quel carbos morts ab .j.
Viu torna viu, so say.
471. Axi com les abeylas
Se paxon en les flors,
Se pexon a scyn d'eylas
Li bo ab los meylors.
472. Bos compayns en la via
En cax carrera es;
De companyos tot dia
Bos apendras tot[s] bes.
473. Fats no sab guasenyar
Ni servar amistats,
E ho pots be jurar,
C'amichs non ha hom fats.
474. Savis fa per sos dits
Amar a gen presada;
La gracia ab crits
Dels foyls es escampada.
475. Fiyls, ab humilitat
Acaba tots tos fayts;
De fayts d'iniquitat
Lexan es lieu desfayts.
476. Manera d'ayman ha
Franc[a] homilitats,
Car axi va tiran
Coratges, dits, passats.
477. No cal erbes cercar,
Sorceras ne devines;
Ama, faras t'amar:
Vet les meylos metzines.
478. Honorar e servir
Voyles et fayre be,
E feras t' obesir
Al pruymes portan fe.

466 d Cesser. — 469 d capdeiel. — 470 c Cal carbos. — 473 ECCLI. XX, 17: Fatuo non erit amicus. — 474 ECCLI. XX, 13: Gratiae autem factorum effundentur.

479. Estrecha companyia
Es obligacios,
C'ans assi dan daria
Que a tu compayn bos.
480. Si pots trovar amic (f. 21.)
Savi, benign e ferm.
Non auras enamic
De s'amor te desferm.
481. Benignes tayn que sia
Amichs, per tal que re
No fassa qui greu sia
A son amic, mas be.
482. Savis tayn si' amichs,
Que sabcha con ne can
T'ajut, set crex destrichs,
De cor no re dubtan.
483. D'amic tayn fermetatz,
Que de l' altra nos toyla,
Can sia fadiats,
En luy mens be nol voyla.
484. Qui sos veyls amichs laxa
Per novels, es folors,
C'axis par, sis biaxa,
Us d'amichs com de flors.
485. Les flors con fresques so,
Plasens et agredables;
Tal vey de primer bo
Que puy es vius diables.
486. Ligen o as trobat,
Si as apres Chato :
« Conseyl sacret celat
Livra ton companyo. »
487. La poma vert toyllas
Per força del pomier ;
La madura veyras
Chaser, sil vent hi fer.
488. Hom joves mor per forsa
Et viels per madurea ;
Fuyla, flors es escorca
Pert l'arbres per veylea.
489. Si us arbres floria
Can deu son fruyt aver.
Part natura faria,
Obran contra plaser.
490. Si hom veyls cavalcava
En una cana lonja
E con enfans manjava,
Sariel gran vergonya.
491. Sabches que malesits
Es emfans de .c. ayns ;
Can seras veleyits,
Guardet d'obres d'emfans.
492. Piyor es bestials ^{2^o}
Que bestia estar ;
Si bestia fa mals,
Natura ho fay far.
493. Si bestia fa re
De mal, fa ho natura ;
Si bestial ave,
Per vicis, part mesura.
494. S'ab negu prens paria,
Guarda ns que bes capdel :
Membret la companyia
Del lop et de l'anyel.

495. Si tu parts, honra gen
Lo meylor per raso :
Membret del partimen
De l'ase et del leyo.
496. Joc far can no cove
Aduts blasm' e folor :
Membret lo jochs que fe
Alas a son senyor.
497. Qui pus lo carbo mena
Ab lo foc, pus s' i pren ;
Qui de saber s'apena
Saber menan apren.
498. Poders et saviesa
No son senes bontats ;
Car hom val ses bonesa
Meyns on pus es pujats.
499. No deu hom aver cura
D'autre meynspresan si ;
Trop fa mort aspr' e dura
Qui per autre s'ausi.
500. C'an d'amic parleras,
Guarda que, ne a cuy ;
Testimoni feras
Per eyl o contra luy.
501. No voyles esser glots ;
Trop manjar mal perpren,
Si com es bos a tots
Manjar cominalmen.
502. Ezahu mal obret
Et fet trop gran mercat,
Que per lantiles det
Tota sa heratat.
503. Peresos, la formiga
Guarda, que fa d'estiu,
E senyor qui rel diga
Non a ; veies con viu.
504. Si desfa tos compayns (f. 22)
So que tu auras fayt,
Mas te velra l'estrayns ;
En foyl auras maltrayt.
504. Ceyl vol mays mal parlar
Qui pus en vol bestir
E degra s'en passar,
No ab far ho ab dir.
506. La brasa pren l'emfans
Per lo foc que ve biel,
Que no sap si l' es dan,
Ez un taylan coutiel.
507. Si tu fas aytal obra
Com l'emfans, mala creis :
La mameyla recobra,
O guarda tu mateys.
508. Emfans s'alegra mays
Per joc que per senbiel
E[!] perdres pus l'irays
D'un pom que d'un castiel.
509. Ben lieu tal re pendras
Que tendras per guasayn,
Don tu matex perdras
Et serat trop estrayn.
510. Mays ama pouca causa
Emfans soven que gran,
E per colps se repausa
Et per be va ploran.

- § 11. Femna si pert leumen § 19. Femna quil cors no gar
 Sa fama, con la flors Trop lieu en gran mal cay ;
 Marfa lieu per lo ven S'om se tard' el guardar.
 Et rams fraygtz per calors. Si els amichs decay.
- § 12. Can va entre setmana § 20. Femna vagan enclausa
 Defors, pren l' en axi Trop lieu cay en peccats ;
 Con pres a na Diana, Trop es estranya causa
 Can de l'alberch s'eixi. Le repentirs s'er dats.
- § 13. Na Diana y anet § 21. Cesar fiyles avia :
 Per les dones veser ; Per tal que no cessesson,
 En Xixen l'en trobet Car guardar les volia,
 Qui'n fe tot son plaser. Volc que lana obresson.
- § 14. Sobra gracia es § 22. Si com biela penchura
 Grans gracia pausada Es sobre blanch pausada,
 Castedat, mays que res Sobre castedat pura
 A biela femna dada. Es vestadura onrada.
- § 15. Verges solon guardar § 23. Femna verges esquiu
 Denan honestamens ; Trop manjar et fort vi,
 Ara volon parlar Con passar .j. gran riu
 E far ardidamens. Et serpen e veri.
- § 16. Si tu as fiyla, voylas § 24. La talpa camjet mal
 Quel marit let deman ; Can oyls per coa det ;
 Per re no li acoyles, Guardet de camj' aital,
 Qu'il an marit sercan. C'anc bos no s'axorbet.
- § 17. Qui fiyla laxa anar § 25. So dits al lop Raynarts :
 Defors, con ops hi ha, Tals de letra sebia
 No volra dins estar Qu'era peccs et musarts.
 Tots jorns c'ops hi aura. Guardet c' hom no t' o dia.
- § 18. Si dompnes met en joch § 26. Tals s'en cuya portar
 Ni en femne laugera, Saber et lum ab si ;
 Nol pot hom tener loch Can nol sap gen guardar,
 De tener vil carreyra. Us pauc de vent l'auci.

- § 27. Sabers si com lums es
 Que no merma, qui'n pren,
 Ans creix cascus ades
 Can hom outra n'ancen.
- § 28. Ja not dostrop d'esmay f. 23
 Per noves ne per perdre,
 Me per guasayn trop jay,
 Ne re not fassa sperdre.
- § 29. Ma sors voil so escriva
 Que sans Jeronim dis :
 « Verges de Dieu, esquiva
 Vi axi com veris. »
- § 30. Lots can fo ambriachs
 Ab sa fiyla pequet ;
 Per so da vi not pachs, [ret.
 C'ab Lot s' mans homs n'er-
- § 31. Dis a una donzela
 C'avia nom Foria
 Sans Jaronims, per eyla
 Esquivar de folia :
- § 32. « Ho donzela, pausada
 En fervor de joven,
 No es asegurada
 De fayre felimen ;
- § 33. Plena de fort vianda
 De salses et da vi
 Ab meraveyla granda
 Es femna casta axi. »
- § 34. Dona de bis vestida
 Et de porpre es bona,
 Qu'estiers non es gresida
 Si non a cot' et gona.
- § 35. Bis es dats a vestir
 Per aver castedat,
 E porpre ses falir
 Per aver caritat.
- § 36. Ho femna, tu qu'es biela,
 De peccar persabuda,
 Mentenant c' hom t'apela
 Ta belesa 's perduda
- § 37. Tu biela, c' al segl' es
 Vils ez inferns t'agatcha,
 Mays te valgra t'agues
 Nostre Senyor desfatcha.
- § 38. Qui son biel tresaur porta
 Denan tots per la via,
 Del tresaur s'aconorta,
 Car vol que tolt li sia.
- § 39. Si savis es presats,
 A tos obs ho sera[s] ;
 Savis serats onrats
 S'a Dieu sirven t'en vas.
- § 40. Savis cal caus' a mays
 Que fols, sino car vay
 Lay on es vid' e jays,
 E foyls areres tray ?

§ 29 HIERON. *Epist. XVIII ad Eustochium*. Sponsa Christi vinum fugiat pro veneno. — § 31 Furia était une de ces dames romaines dont saint Jérôme fut quelque temps le directeur de conscience. — § 32-§ 33 Cf. HIER. *Epist. XVIII ad Eustochium*: Vinum et adolescentia, duplex incendium voluptatis est. — § 37 b tagratcha. — § 37 c ta.

541. Mercadiers, si cobria 549. Le manjars s'asabora
De biels draps laigs trosiels. En la boca testan,
Escarnits en seria, E bos motz s'acolora
Si com de laigs los biels. En la boca menan.
542. Vist ay mants bos trossiels 550. L'aur del foc giteras
De trop[is] laigs draps cuberts, Qui motle intrera,
E cuberts ab draps biels Es aytal l'en trayras,
Ma[n]s avols, don suy certs. Con lo motle sera.
543. Dieus mes, a liey de franch 551. Paraula ve del cor,
Qu'es tot sol poderos. Mas en la bocas forma,
Dins cuberta de fanch Es hom fai la defor
Esperit precios. Segons que s'es la forma.
544. Jes pes de fust non es 552. Heu ay femna trobada
Gloria de cuil'a; Pus amara que mort; *f.* 24
Aytant pauc preye arnes Femna jalosa fada
A home, can breu va. Plors de cor ses comfort.
545. Moylers vils be vestida 553. A verges son .vij. causas
Esquerns es de marit. Sobre tot temorasas:
E cil es exernida Superbia e pauses
Ez il pecz fal mal dit. — Fa d'ayso totes hores —
546. Be se gloriyaria 554. E taca de peccat
S'avia gran balea Et de perseveransa,
Qui se gloriyal dia Fal et tebesetat
Tot en sa gran legesa. Et vils desesperansa.
547. Fiy l et cavalier so 555. La meylor causa qu'es
L'argoylos del diable, El mon es pus esquiva;
Qui es et er et fo E la pus avol res
Reys d'argoyl asirable. El mon, pus agradiva.
548. Senher es bona nats. 556. Aquest segl' es plo[m]bats
Don hom ha gaugcon manda, De matrimonis gen,
E senyer asirats, E per verginitats
Quils bos mendats desmanda. Paradis bielamen.

542 *u* Uits. — 544 *b* descasca. — 546 *a* Bes gloriayaria. — 546 *i* quis. —
552 *Cf.* ECCLE., VII, 27: *inveni amariorem morte mulierem.*

557. Si com lis entr' espines
 La mia amigastay
 Entre les fuyles clines
 Al vent qui las dechay.
558. No voyles longiamen
 Sols ab parenta star;
 Aies remembramen
 Del sogra de Tamar.
559. Cinc grans en semblan d'or
 Ha en la flor del lirs;
 La verges rich tresaur
 Ha dins al cor assis.
560. Dousamen et fortmens
 Am'e saviemens
 Con fi aur finamens
 Dieu; l'als es niens.
561. En blanca vestadura
 Par miels qu'en outra taca;
 Sis fay en verge pura,
 Mays que vert sobre laca.
562. Mays c'angels an poder
 Verges la carn sobran;
 So dits le viers per ver,
 Et l'angel carn no an.
563. No voyles c' hom t'apeyl
 Per semblan foyl repres;
 Nes deu vestir la peyl
 Del lop, qui lop no es.
564. Tals ha cross' e aniel, (v^o)
 Non o ac bonament;
 Tal porton lonc mantel
 Qui galion la gen.
565. L'enamics celera
 Lo be, can lo faras,
 E l'envejos dira
 Mays mal que no diras.
566. Tal obra penss' a far
 Que per loc ne (per) fenestra
 No la deies laxiar,
 Per mar ne per tempesta.
567. Princep deu esquivar
 Si molt perfetamen
 Nuyl peccat non empar,
 Altra peccat giquen.
568. Princep deu ab acort
 Es ab cossirer far
 Bos fayts, guardan de tort
 E dels sieus a raubar.
569. Can princep guasa[n]yes
 Tot lo mon, nol valria,
 Pus si metex perdes;
 Tot l'als re nol seria.
570. Princep se deu guardar
 Que no sia argoylos,
 Monsonges ne guabar,
 Mal parlier ni iros.
571. Princep se quart d'emvege
 Et de rependre be,
 E monsongiers no crege,
 Per cuy tots mals reve.
572. Lo no savis desplats
 Can miyls cuyda plaser;
 Per tal es dos donats
 Qui non sab grat aver.

557 CANT. II, 2 : Sicut liliun inter spinas, sic amica mea inter filias. —
 558 *Thamar, bru du patriarche Judas*; voy. GENES., XXXVIII, 6 et suiv. — 564
 crossa aniel. — 571 c no creyre.

573. Exempli pren sotsmes
 Del prelat al peccar ;
 Si pecca cel cuy es,
 Tuyt volon aytal far .
574. La pistola primeyra
 Als Corinthis disen
 Dis: « prelat son carreyra,
 Del mon esguardamen. »
575. Si als mirayls tecats
 Vols esguardar te cara,
 Ja non seras payats ;
 D'aytal mirayl te guara
576. Pus laigs peccats non es *f. 251*
 Ne pus durs de cobesa ;
 Hom de cobeitat ples
 Compon tota malea .
577. Ceyl es benuyrats
 Qui senes taca viu ;
 E senyor asirats,
 Pus los sieus franchs esquiü .
578. La lengans era dada
 Per nostra ben parlar,
 Es avem la virada
 En tot lo cors tecar .
579. Dieu nos det les aureyles
 Per tots bos fayts ausir,
 E si mal me cosseylas
 Nom pots mays plaser dir .
580. Les mas nos eron dades
 Per bones obres far,
 Es avem les pasuadas
 A l'arma infernar .
581. Dieus me donet lo cor
 Per pensar en tot be,
 E dins pens e defor
 Mal d'autruy e de me .
582. Pes e cambas avem
 Per anar salvamen,
 Es anam e querem
 Blasme et falimen .
583. Can hom la fiyla ve
 Plasen ab gran bautat.
 De la mayrel sove,
 Con ne quals ha estat .
584. Can princep tort estay
 Qui en dreyt es pausats,
 Si el poble decay
 Ab aximplis malvat .
585. Sus pes te vay entort,
 El cap mal te fera ;
 Guarda si seran fort
 Tort qu'als rieys mandara .
586. Qui sa boca gen guarda ¹⁰⁰
 L'anima gara be ;
 Qui a parlar nos tarda
 Sens causir, mal lui ve .
587. Cel qui molt vol parlar
 Usan moltes paraules,
 Vol s'anima nafrar
 Meten per vertats faules .
588. Axi con savis fay
 Per son parlar grasir,
 Foyls al contrari vay :
 Als prims non cal pus dir .

574 I COR. IV, 9 : Puto enim quod Deus nos apostolos novissimos ostendit. .
 quia spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus. — 585 a entorn.

589. Le malvats comfandra,
Qui sera comfunduts;
Fals tant nos rescundra
Que no sia sebuts.
590. Per les tuas paraules
Seras justificats,
Si con gint les entaules,
O ben lieu condempnats.
591. David dix : « Senyor Dieus,
Pessats ay en mes vias
E girats los peus mieus. »
A tu enseyn c'o dias.
592. Hom es pus bestials,
C'a raso, can no n'usa,
Que bestia, els mals
Sobrar l'a, per que musa.
593. Causes no covinents
Serion als prelats
Tals, que les autres gens
O serion assats.
594. Fayts no covinents es
Tals als religios,
C'als seglars f[r]anchs entes
O seria et bos.
595. La paraula del fat
En la boca' s represa,
Car loch ne temps ne grat
Noy a ne rayso mesa.
596. Riquesa, dignitats
Fay autr' omeliar
Es a las volentats
De si aperaylar.
597. Axi com es l'avars
Devas celuy que ve
Empes assolassars
Entorn celuy qui se.
598. Homilmen aclinar *f. 261*
Can li passa denan,
Can s'en va, solats far,
Seguir plasers comtan.
599. Estan de jonoylons
Sirven devan senyor ;
L'Apostols en somos
Romans d'aytal honor.
600. Si trobes via torta,
No la tendras per bona ;
Guarda tort con comforta
Da reys, c'a tort se dona.

587 Couplet cité par *En Pach*: Cell qui molt vol parlar | Husant moltes paraules | Vol sa anima nafrar | Metent per veritat falcies (*Esp.* 54, fol. 40 d; 55, fol. 23 d; *Documentos*, p. 248). — 589 *PROV.* XIII, 5: Impius autem confundit et confundetur. — 590 Couplet cité par *En Pach*: Per les tuas peraules | Seras justificat | Si com gint les entaules | O ben leu condempnat (*Esp.* 54, fol. 40 v^o; 55, fol. 23 v^o; *Documentos*, p. 248). — 591 *PSALM.* CXVIII, 59: Cogitavi vias meas et converti pedes meos. — 595 *ECCLI.* XX, 22: Ex ore fatui reprobabitur parabola. — 599 *d Remans.* On ne voit pas bien à quel passage de l'épître aux Romains *Cervera* fait allusion.

601. Si portes .j. besto
Tort, no t' estera gen ;
Sis fa poble felo
Princep, can tort cossen.
602. Can hom .I. mot tort dits
Als ausens es esquiú si ;
Princeps trop es maldits
C'a tort, loyn de dreyt, viu s¹
603. Cobeitats es enveja
Fa mants a tort aucir ;
Cel qui l'autruy emvegja
Al rey n'a c'ap servir.
604. Le bos profeta di :
« Aucesist, possessist.
D'aytal mort pendras fi
En breument con faist. »
605. Tots aytal tayn que sia
Senyer als sieus, com vol
Que Dieus vas luy estia,
Qu'estiers als sieus fai dol.
606. Axi deus voler vivra
Be ab lo tieu menor,
Ab franc cor et delivra,
Con vols de ton major.
607. Les causas ton amich
En ton alberch veyras,
E sil vols far destrich,
Bon solas los auras.
608. Tals cuyde sos fayts far
Prim' et celadamen,
Quils fai a tos comptar,
Esquerns et gabs disen.
609. A ceyl dey comendar
Secret, si l'ay a dir,
C'a vergonya d'arrar
Et paor de faylir.
610. Sit vey tots jorns felir
Et vergonya non as,
Eu con pusc avenir
En aquo que tu fas ?
611. Si no voyl celar mi,
Tu per que celaray ?
Pus tu metex desfi,
Autre ja no faray.
612. Tres causas son plasens (v^o)
D'enluminacio :
Beles', endressaments,
Segurtats ab raso.
613. Lengua no endressada,
A causir desgrasida,
Enans, car mays l'agrada,
Volc chausir mort que vida.
614. A cel honor deras
Cuy honors es deguda ;
Tan d'onor no feras
Que not sia renduda.

604 Sans doute inspiré d'un passage mal compris de Jérémie, THREN. III, 43 : Occidisti, nec pepercisti, etc. — 605 b can vol. — 609 Couplet cité par *En Pach*: A cell deig comenar | Secret, si l' aja a dir | C'a vergonya d'errar | E pahor de fallir. (*Esp.* 54, fol. 42; 55, fol. 24 v^o; *Documentos*, p. 2501. — 613 *ECCLI.* XXVIII, 13: Lingua testificans adducit mortem.

615. Sans Peyres dix axi :
« Amich, lo rey honrats. »
El rey deu atressi
Honor far als presats.
616. Lig se en Levitich :
« Denan lo cap canut
Te leva, e l'antich
Honra, car es degut. »
617. E Malachies fo
D'est proverbi auctors :
« Donchs, si eu payre so,
Hon es la mia honors? »
618. Cil qui son regidor
D'esglesa en loc so
De Dieu, per que honor
Cove be c 'om lur do.
619. L'avesque el prelat
D'esgleya regidor
Tuyt son Dieu apeylat
Et del mon guardador.
620. E nuyt temps no feras
Als Dieus detreccio,
Ne no malesiras
Aycels qui princep so.
621. Miracles ai ausits
Que Dieus volc de laycz far ;
De clergues non m'es dits
Us, per glesas trancar .
622. Li fiyl d'Aron maseron
Als ansencies lo foc ;
E l'encens que doneron
Denant Dieu el sant loc,
623. Car nols era mandat,
Foc de Dieu dexendet,
E car feron peccat
Amdos los devoret.
624. Elyodorus fo (f. 27)
Ferits per un cavayl,
Car raubet la mayso
De Dieu, on man foyls fayl.
625. En .j. sant loch devenç
De parlar(s) muts e cechs
Us foyls, car no s'abstenc
De far mal part sos dechs.
626. Si us laychs tray .j. pa
D'esgleya, er vedats ;
El clerchs estorciera
La crots, et er honrats ?
627. Pus li laych prendon mal,
C'a la glesa mal fan,
Per quel clerch, desleyal
Als laychs, no prendon dan ?
628. Dits G. DE CERVEYRA
Solgen la questio :
Clerchs no fa de maneyra
Contra si mencio.

615 I PET. 17 : Regem honorificate. — 616 LEVIT. XIX, 32 : Coram cano capite consurge et honora personam senis. — 617 MALACH. I, 6 : Si ergo pater ego sum, ubi est honor meus? — 619 C. le quatrain 574. — 624 La mort d'Eliodore est rapportée au livre II des Machabées, chap. III.

629. Membret de l'Elizeu
E del seu foyl misatge,
Com ac, car pres do grieu,
Mal, ab tot son linatge.
630. Als vesis malamen
No trenchs la carn ne l'ossa :
Membret de la serpen,
De l'osqu' e de la fossa.
631. Cals causa s/ pus lieu dura ?
Lamps. Et de lamps, que ? Vens.
De vens ? femna, can dura.
De femna, que ? Niens.
632. Gran meraveylam do
Can femna ri e plora
Lieu per pauc de raso
En .j. pauch es demora.
633. Nones jes cosa grans
En paubres exilats,
Vils, bas e malenans.
Esser homiliats.
634. En alt honrat et ric,
Biel et de loc jantils
Es gran causa, sous dic,
Es es tart cor homils.
635. So dis Crisostomus :
« Homilitats es bona
Noyrissa ; » mas cascus
Ab argoyl esperona.
636. Superbia es mayre
De tot asiramen,
E cel es d'argoyl payre
Qu' en superbia 'nten.
637. Soperbia no quer
Mas pau de cobramen ;
Homilitats requer
Trossels seguramen.
638. Homilitats desira
Lo gra per que s'esforça ;
Soperbia asira
Lo gra et vol s'escorça.
639. Homilitats repren
En tot loc la baxesa ;
Soperbia enten
En pendra la autesa.
640. La pus auta montanya
Vol superbi' aver ;
Homilitats se lanya
Dels vils a retaner.
641. Soperbia s'en vay
Als mons on vental ven,
Per que el pus bas chay
Et seca mentanen.
642. Sans Agustis o dits :
« Secas son les altures,
Els bas lochs aemplis
De bes ab grans verduras. »

629 c Car ; allusion un peu confuse à l'histoire de Giézi, serviteur d'Elisée, qui se retrouve au quatrain 762 ; voy. REG., IV, 5. — 630 Allusion à une fable connue ; voyez l'édition de la Chanson de la Croisade des Albigeois par M. Paul Meyer, II, 281. — 631 Quid levius flamma ? Fulmen ; quid fulmine ? Ventus. Quid vento ? Mulier ; quid muliere ? Nihil. (Voyez Hauréau, Journ. des Savants, 1884, p. 401). — 640 c seslaya.

643. Be deuries entendre,
Aven de saber cor,
De cel c'anava pendre,
Qu'en la mar gitet l'or.
644. Homils fug [l]a lausor.
Et lausor[s] l'omil s] sec ;
Orgoylos a lausor
Cor, laus fug, (e) nolcossec.
645. De Senacherip rey
Se deu tots hom pensar,
Con orgoyls ab des(f)rey
Fes ses gents pols tornar.
646. Con cil de la ciutat
Axi con lamps pendre, *(sic)*
E non fo als trobat
Mas pols e terra ab cendre.
647. Terra pus baxia es
Dels autres elamens,
E Deus de terrans fes,
Sens aur e sens argens.
648. Per que terrans enduts (*f.28*)
A gran homilitat,
Car tant nuyla vertuts
No dona dignitat.
649. Si t'esguardes d'un ves,
Gran vergonya auras ;
E temor auras pres,
Si cossires on vas.
650. En les estelas pots
D'omilitat apendre
Eximpli, et nol nots,
Quil pot de si eus pendre.
651. Con pols e cenra sia,
Parleray al senyor
Mieu ? et d'est' obra mia
Met Abram per auctor.
652. Reys fats, en la cadeyra
Cesen, es tot axi
Con bugia maneyra
Enterrat, sous afi.
653. S'entres per bassa porta,
Lo cap as a clinar,
E quil cap bas no porta,
Ses mal no pot passar.
654. Pus Dieus lo cap baixet
El sant foro homil,
Dieus gran aximpli det
Contra l' orgolos vil.
655. Al ser par que no (pro)bast,
C'axi con senyer es ;
Guarda tos sens nos guast
Per obra dels rapres.
656. Le sers mager non es
Quel senyer, nes deu far ;
Can sers es d'orgoyl ples,
Senyor cuya sobrar.

646 *b* *Corr.* Axiron las gens prendre? — 651 GEN. XVIII, 27: Cum sim pulvis et cinis, loquar ad dominum meum? — 656 JO. XIII, 16, XV, 20: Non est servus major domino suo.

657. Tortra vol soletats
Et colomba companya;
Qui val entre malvats,
Doble valor guasanya.
658. Vols esser emperayre
Es aver gran honor?
De tu eys governayre
Sies, lonyan d'error.
659. Res no sofer pus grieu
Terra, mas car hom n'es.
Rei la qui la sustien *(sic)*
Cals non es tant li pes.
660. Pus aspre caus' el mon *(p^o)*
Non a d'ome, e par,
Que l'ayr corromp et fon,
Can vol desmesurar.
661. Li princep, toledor
Del paubre no colpable.
E l'ofecial lor
Son pus mal que diable.
662. Ab gran discrecio
Deu princeps eligir
Ceyls qui entorn luy so
Es al poble ponir.
663. Ja no cuygs esser sas,
Sit dolon li costat;
Ne ja bos no seras
Fasen mal a ton grat.
664. Not sera s) sanitats,
S'ab mesel prens companya;
Qui s'acost' als malvats,
Grieu er que no s'en planya.
665. Ja, a Roma anan,
Ab cels no t'acompayns
Qui a sent Jacme(s) yran,
Car fayts seria estrayns.
666. Ges companyo no mena
Nuyls hom, mas lay on vay;
Mas mal senyor fa pena
A ceyl qui mal no fay.
667. Compenyo delicat
Te feran departir
Del be c'as custumat,
Si no t'en vols fugir.
668. El oyl poras vesser
De ceyl quit volra be,
Qu' el cor met oyls plasser
De cel on l'amor ve.
669. L'aureyla de celuy
C'a de ton be pesar,
Si parles denan luy,
Not volra escoutar.
670. Be pots ton mal volent
Entre .v. sens chausir:
En la lengua disen,
Si prims dits sabs eslir.
671. Conoxer pots en l'obra
Del fasen say et lay,
Per asaut que s'en cobra,
Si a ton dan la fay.
672. S'es us teus enamichs *(f. 29)*
El loc on tu seras,
Entre .D. amichs
Lo pots causir al nas.

673. En l'anar pots saber
Cel qui no t'ameran,
En l'obrar el ceser.
Cascus en lor semblan.
674. Cavelaria es
Trebayls, periyls d'affan ;
Rey, duc, compte, marques
Paciencia obs an.
675. Princeps e cavaliers
E[s]quiui gloria vana ;
Ira de reys sobres
Es d'autres sob(r)eyrana.
676. Guerra es temedora
A pri[n]ceps et peccats ;
Ez es esquivadora
Paraula ab vil solats.
677. L'amor[s] c' a pats Dieus ac
Deu princeps esquivar,
E ja d'ome nos pac
Meten foc per cremar.
678. Le pus grans bos sabers
D'aquest mon es guasayns,
El major desplasers,
Perdres, el pus estrayns.
679. Senyor son li juglar
Dels temens di maldir ;
Aytant deu hom duptar
Falimen con morir.
680. Si not guardes d'arror,
Arros te sotsmetra,
E affar auras senyor
D'aqueyl quit jutjara.
681. Qui vol sa cossiensa
Pausar en lengu' estranya,
Ades es sa valensa
Miendre, ez ades manya.
682. Si con savis seras,
Si seras paciens ;
Ligen o troberas,
Si ben es entendens.
683. Volenterosamen
A ceyls perdoneras
Da cuy nuyl honramen
Del venyar no auras.
684. Si savis es ne grans, r^u)
Ja no diras quet sia
Anta fachia, enans
Cobriras ta feunia.
685. Di que tos enamichs
Not nots ne t' a nogut,
[E]sil ve nuyl destrichs,
Not sia conagut.
686. Can lo tieu mal volen
Veyras en ton poder,
Pren ho per venjamen
Et fay li son plaer.

677 b esquivar est évidemment une faute du scribe. Corr. esgardar? — 680 c Corr.? — 684-686 Cf. MARTIN. DUM. Formula honestæ vitæ, II: Si magnanimus fueris, nunquam judicabis tibi contumeliam fieri. De inimico dices: Non nocuit mihi, sed animum nocendi habuit; et cum illum in potestate tua videris, vindictam putabis, vindicare potuisse.

687. Li home son semblan
De cas, c' us l'autr' asira
Es nafron, don an dan ;
Et serps a sa par tira.
688. Bestia es ausiels
Aten tiemps a peccar ;
A hom es tostiemps biels
On pusca peccats far.
689. Membret de l'escudier,
Que fets a son senyor,
E con per la muyler
Ac per le marits paor.
690. Le pas dels fraturans
Es del bas paubres vida.
E quil n'es arrepans,
Es hom de sanc aunida.
691. Davis ques do a Dieu,
Que la mort de ses jens
Tornes sobr' el em brieu,
Qui n' era mal mirens.
692. Fel, can es de bon ayre,
Deu tots hom soffertar,
E lo vil qu'es tritchayre
Deu senyer esquivar.
693. Mays ha ops qui mays te ;
Saviesa madura
A foyl non a ops re,
Car de re non a cura.
694. So di sant' Escripura
Que gran es la malea
Dels princeps ses masura
A la gent d'eyls sotsmesa.
695. Pasts de layo e d' ors
Es en ermps boscz solius ;
Si s'es dels riez senyors
Sobreles paubres caytius.
696. Can vel paubr' escorjar (f. 30)
Son ben al raubador,
No poria portar
De si eys mays dolor.
697. Jal paubres no deria
Al metge so pauc c' a.
Si morir en sebia :
Donchs qui li o tolra ?
698. Si ses colpa prendia
Le senyer son sirven,
En axi faliria
Con sers senyor prenden.
699. Qui fa al sieu sotsmes
Mager mal c'a l'estrayn,
Ab diable apres,
C'a us quels sieus gavayn.
700. Dels dits non ayes cura
C'al pol dits le mila r s :
Ne prendas part masura,
Mas tin so c' ab dreit as.

690 ECCLI. XXXIV, 25 : Panis egentium vita pauperum est : qui defraudat illum, homo sanguinis est. — 690 b Et. — 690 d aunida ne donne aucun sens. — 695 ECCLI. XIII, 23 : Venatio leonis onager in eremo ; sic et pascua divitum sunt pauperes. Il semble que l'auteur n'ait pas su traduire onager. — 698 d senyer.

701. Femn' e diable fan
Peits a cel quil[s] serv mays,
C' a cel no tenon dan
Qui contra lor s'irays.
702. Greuyan cels d'Irael
Roboan se mermet,
Car en sos fayts mes fel
De .x. trips que perdet.
703. Cel qu'es de paucs bes bos
Et fesels et verays,
Es per tots gracious,
Et Dieus comandal mays.
704. Cel qui ha gran poder,
Si be nos sap guardar,
Dieus qui no fayl al ver
L'en vol despoderar.
705. Si con es gloriosa
Causa e gran donars,
Es vergonya antosa
Als homils demanda[r]s.
706. Bos pri[n]ceps deu voler
Mays amor que tamor
Dels sieus, car ab temer
No l'auran fin' amor.
707. El senyor s) se desmen
So c' a dompna disem:
« Non ama finamen
Qui sa dompna no tem. »
708. Amans tem si dons perdre,
Et sil senyer fasia ^(p^o)
Gens en los sieus esperdre,
Hom perdre nol tembria.
709. Per mal de mala gen
Dona Dieus mal senyor;
A Roman[s] fets presen
D'un vil emperador.
710. Dels trebayls sofratar
Pels sieus, et de can dona,
Deu reys grat esperar
De Dieu, ses pus persona.
711. Sans Bernats es auctors
D'ayso, don dis vertat:
« En arror de senyors
S'enboscon man malvat. »
712. Aujats paraula estranya:
Eu dic qu'ergoyls es bos;
Qui ha argoyl, guasanya
Contrel segl' argolos.
713. Per femn' es tals vensuts,
Qui per homes nos vens;
Tal pert per vi virtuts,
Per fer non es perdens.
714. Orgoyls va tota via
A maneyra de rey,
Menan gran companyia,
Mas no tem fe ne ley.
715. Tal re dits hom que nots,
Qui val, et que val tal
Qui ten dan; et si pots,
Guardet de caus' aital.
716. Eu dic que trop pessars
Crex trebayls e tristors
Ez aduts mays affars
Et pessaments majors.

717. No voyles ton amich
A son dan trop proar,
— Pels dits de Job ho dich —
Ne l'enamic blasmar.
718. Si fas causa celada,
De ta moyler te guarda,
Que, si la fas irada,
Cridan dira c' om t' arda.
719. Tal ha cara d'anyel
Qui a cor de serpen,
E fa pits c' ab coutiel
Ab honest vestimen.
720. Qui la coa tolia *f. 31*
A la serp can es viva,
Meyns de coa vivria
Pus mala. pus esquiva.
721. Qui serp al coyl tocava,
Ab l'als gran mal faria,
E quil cap li trancava,
De mentanen morria.
722. Superbia es caps
De tots mals, et quil cap
Nol toyl, re als no saps
Qui d'aucir los acap.
723. Si vols ton cors sanar
De tots los mals c' auras,
Voiles desemp[ar]jar
Soperbia, si l'as.
724. Ceyl qui mal te volra
Not trop ab cara irada ;
A vets bays' om tal ma
Que veser vol taylada.
725. La sigala acoyl
Lo moscaylo sots l'ala,
Puis l'auci et no voyl
Companya ta mala.
726. Peressos vol far (son) pro,
Et nol vol, c' ades di :
« Faras ayço? — Hoc, no ;
Aspera t' al mati. »
727. Als bos es laigs fayts durs
Ab mals perseverar ;
Anyels non es segurs
Si vol s' ab lops estar.
728. Pus Dieus te manda trayre
L'oyl, sit fa dan mortal,
Guarda quet manda fayre,
S'ab foyl prens ton ostal.
729. Li aut senyor mal fan,
Car cuyon c' hom nol dia ;
Per quel fait no diran
Qu'en se dits que fayts sia.
730. Cuyan fan la .i. mal
Que nuyl hom no l'aus dir ;
L'autra, car nols en cal
Et no temon faylir.

718 *Couplet cité par En Pach* : Si fas cosa selada, | De ta muller te guarda, | Que si la fas hirada | Cridant dira c'om t'arda (*Esp.* 54, fol. 42 a ; 55, fol. 24 c ; Documentos, p. 250). — 722 *ECCLI* x, 15 : *Initiam omnis peccati est superbia.* — 722 *d* ausir. — 726 *PROV.* XIII, 4 : *Vult et non vult piger, etc.* — 728 *MATTH.* v, 29 : *Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum.*

731. L'un fan cuyan falcia
Que no sia sebuda
Desque passada sia
Es als disens venguda.
732. Enans son .c. mals fayt (vº)
C' us be non es pessats;
En be far ha mal trayt,
En mal sejourns pessats.
733. Li regidor de mar
Trason pats quels sotsmes ;
En terra degron far
Aital, mas revers es .
734. Nauchies guarda la nau
De la rocha ferir ;
En terra ab gran frau
La fan premier perir .
735. A princeps ez a rey
Es bes, s'a conseyl bo.
Car .v. cauzes hi vey
Nobles ez ab raso .
736. Conseil a demendar,
Eslir cosseylador,
Del cosseil a donar
Que tays a bo senyor,
737. Examinar cosseyl,
Segons lo cosseil far :
Ab aquest apareyl
Pot tots reys be regnar .
738. Lay on governador
Non a, poble laig cay ;
Sobre malvat senyor
Tornal mal tot ques fay.
739. Membret le pots de Roma
Et cel qui per paubresa
Intret dins et vi soma
C' hom pren mal per malesa.
740. Pauc as armes duras
Defors, si'n ta mayso
Cosseyl(s) aut non [aur]as
Ab to cosseiler bo .
741. Tuyt dese periran
Qui cuyon far per forsa,
Qui en batayla van
Ses cosseil qu'ils estorsa .
742. Le cosseils deu regir
La forsa el poder,
Qu' estiers no pot complir
Princep son bo voler .
743. No fasses nuyla causa
Ses bo cosseilador ;
Si refrenar no t'ausa,
Non al cosseil valor .
744. Pus no t'aus refrenar (f. 32)
Tos cosseils de malesa,
Pauc val, ne rexidat
No t' ausa ta paresa .
745. Reprenden si t'orgolias
Ne vols sobrepujar
Castian et .i. voilas
Bo denant tots triar .
746. Can tots tos cosseils sia
En Dieu, no pot perir ;
Roboam car cresia
Fol cosseil, fets falir .

747. Joyas fan cechs ab dos
Et muts jutges et reys,
Giran contriccios,
Castichs et durs esfreys.
748. Princep no son fael,
Per so car amon do ;
Qui ha sebor de fel,
Reseb en gasardo.
749. Si con joyes prenden
Pot dona cast' estar,
De cel on prets enten
Pot jutge[s] et reys dreit far.
750. Totes causes me so
Lagudes, pus no sia
Sotsmes d'otra per do
Ne per outra paria.
751. Si la resebedora
De pessa en prendia
De tu per do nuyl' hora,
Repndre not poria
752. Aicel es melasits
Qu' es de do resabens,
Per que cel es ferits
Qui non es mal mirens.
753. Cosseil demanderas
Als tieus meilors amichs,
Los quals lonyar veyras
De tos mals enamichs.
754. La via del foyl es
Als sieus oyls dretchureyra,
Per que t'es mal perpres
Si secz aytal carreyra.
755. Fondaments de dretura
Es qui no vol noser
As alcu ez a cura
Dels cominals valer.
756. Resebimens de dons (v^o)
Fa jutges e senyors
Cecz e muts, et dels bos
Fa vils et sordeyors.
757. Grans dons corromp gran
E met en servitut [fama
De mort cel qui dons ama,
Car dos l'a lieu vencut.
758. No voyles dos recebre,
Car los savis orbs fan
El tort del dreit percebre,
Les paraules viran.
759. No resebes pressonas
Ne dos, quels oyls fan cecz,
E si per dos te dones,
De savis venras pecz.
760. Cil seran melasit
Qui justificaran
Ceils qu' auran mal merit,
Los no miren[s] dampnan.

747 ECCLI. XX, 31: Xenia et dona excæcant oculos iudicum. — 748 b cor amon. — 754 PROV. XII, 15: Via stulti recta in oculis ejus. — 756 d sordeyros. — 756 Cf. le couplet 747. — 758 c El toil.

761. Cobes reseben do
Cuya los dos grans pendre
Per benediccio,
Et Dieus vol lo car vendre.
762. Car Gesai pres do
Mal, no degudamen,
En maledicccio
Li tornet mantanen.
763. A cadescu linatge
Dels homens respost da,
Que no prend' ab dapnatge
Mays qu'escrit Dieus non a.
764. Nuyls hom non a desir
De re, pus n' a assats,
E femna deu fugir
A far ses volentats.
765. Aquo qui es meilleur
Conquer hom pus greumen,
E lo conqueridor
Fa bo enfortimen.
766. Trebayls es conquerers
Et posseirs paors
Ez affans reteners
Et pendres grans dolors.
767. Les mas se guardarán
De dos d'equels malvats
Emvagos, qui seran
Tuyt ple d'iniquitats.
768. Mals focz devorera (f. 33)
Palays e tabernacles
De cel qui dos pendra,
Et sera vers miracles.
769. Qui met dins sa mayso
Tal qui l' exorp, es fals
Assi, et per raso
Deu li venir tots mals.
770. Ne le savis quals es
C'ama aquesta causa,
C' aiso li toyl tot bes
Es en mal crim lo pausa.
771. Trobat so al meu poble
Alcu mal guaytador
Paran ate mal no noble
Con d' auciels prendador.
772. Can lo tieu aurai pres,
Mantanen viraray;
Jusi qui non drits es
Jutge Dieus say e lay.
773. Ciyl qui son vendador
De justicia, son
Jutgat per lo Senyor.
Jutge dreyt d'equest mon.
774. Ja alcu no trebayls
Per lo tieu jutgiamen:
Axi con l'omil t'rebayls,
Te talaray coscen.

761 b Cuya est répété dans le ms. — 762 Même allusion qu'au quatrain 629.
— 769 c assir. — 771 JER. V, 26: Quia inventi sunt in populo impii insidiantes, quasi aucupes laqueos ponentes et pedicas ad capiendos viros. —
771 c Corr. Par artimal?

775. Princeps qui voluntiers
Vol monsonyes ausir
Esquivals vertadiers
Et vol malvats soffrir.
776. Diable valon may
Que raubador no fan,
Car no fan mal ne glay.
Mas a cels quil faran.
777. Le raubayre pendria
De frayre, de cusi;
Dels homils pren tot dia.
No del forts .j. teri.
778. Diable re no fan,
Mas per dreyt jutyamen;
El raubayre desfan
A tort la bona jen.
779. Mays val lops part mesura
Que raubador no fan,
C' us lops da nuyt s'atura.
Ho tuyt, can lors obs an.
780. Le raubayre no pausa
De raubar nuyt ne jorn,
Ans l'es estranya causa,
Can ve, c' ades noy torn.
781. Car Dieus celuy repren
C' als bas no part son be.
Que fera cel qui pren
Los bes lors ses merce?
782. Le richs non es repres
Per toylra solamen,
Mas car no part sos bes
Entre la paubra gen.
783. Adonchs dira le reys:
« Via al foc d'inferr,
Vos qui des malavey r s
Als mieus bas ses govern.
784. Can grans fams me prendia,
Nom dones a manyar;
So que manyar volia
Me tolgues ab raubar. »
785. Dieus no meynspresara
Preyeres de pobils;
Vidues ausira,
Esguardan lors periyls.
786. Laixals termes pauquets
Els camps dels pobils bas,
Car los proysmes altetz
Forts, don jutgat seras.
787. Si fas als paubras forsa,
Car lurs homils seran,
De tu aura l' ascorsa
Le droyt (*sic*) jutges c'auran.
788. Los paubres, que auran
Raubats et despuylats,
D'aqueyls jutge seran
Quils auran mal jutgats.

783-784 MATTH. XXV, 41-42: *Discedite a me maledicti in ignem aeternum, etc.* — 785 ECCLI. XXV, 17: *Non despiciet preces pupilli nec viduam.* — 786 PROV. XXIII, 10: *Ne attingas terminos parvulos; agrum pupillorum ne introeas.* — 787 PROV. XXII, 22: *Non facias violentiam pauperi quia pauper est.*

789. Qui vol fayt comensar
Noble, primeramen
Se deu ab Dieu pausar,
Es apres ab se gen.
790. Qui combatres volia
Es guarnia d'argen,
A l'autrels vis toylria
Contrel sol resplanden.
791. Li nat fiyl dels malvats
No montiplicaran;
Doncs malals veyran nats
Et mal' engenreran.
792. Li malvat sobre terra (f. 34)
Seran tolt et perdut,
Sil proverbis non erra;
Mal' aura mal viscut.
793. Per pus mal tenc raubar
Qu'enblar, et dic raso,
C' ab manifest peccar
Es meyns que a layro.
794. E par en aolteri;
Quim manda con respondre,
Eu respon c' als no queri
Declinar ne espondre.
795. Volp son li raubador,
Car d'Erodes dix Dieus:
« Volp » que vi prendador
Dels autrups et dels sieus.
796. La gracia no val
Dels auts tan con nots ira
Dels bas, enans fa mal
Quil comperar s'albira.
797. D'oliver porte ram,
Qu'el tiemps antic faras,
E pats, que desiram,
Membran lay on iras.
798. Reys dreturies endressa
La tierra, e l' avars
La destruy, car no pensa
Mas mals e braus affars.
799. Rey qui jutga sa gen
A dreyt es ab vertat
Pot ceser fermamen
En seti endressat.
800. Reys deu savis eslir
Desobre se companya
E fesel a regir,
Per so c' us no s'en planya.
801. Car si savis no es,
Leumens es galiats,
E no-fesiels repres
Es d'enjanar cotchats.
802. Non es hom dreits jutjats,
Sitot sa rayso's bona,
Per jutges despayats,
Si ans del sieu nols dona.

792 PROV. II, 22: Impii vero de terra perdentur. — 793 *d* & meyns. — 795 LUC. XIII, 32: Ite et dicite vulpi illi. — 795 *a* reubador. — 797 *c* desiran. — 798 PROV. XXIX, 4: Rex justus erigit terram; vir avarus destruet eam. — 801 *b* liuemis.

803. Tal re te hom per pro
Qui es perda trop grans;
Qui no conoix raso
Non es jutges bestans.
804. Qui de sí vol parlar ¹⁷⁹
Deu pendre la maylor
Raso, et so laxiar
On agues desonor.
805. Mantes vets ay ben dit
So don volgra mal dir;
Lo lau de l'escarnit
Deu[s] pendre per aucir.
806. Rey d'Egiptes livret
A Josep cant avia;
Don sans Bernat parlet
Que vergonya seria
807. C' hom da Crist no livres
Lo sieu a crestia;
So c'hom ses fe fesés.
Nol tendria per pla?
808. Vensut de camp, exit
D'orda, ne trasidor
No vey gen acoylit
En cort d'onrat senyor.
809. No livres ton peccat
Al boc qui lo seu port,
Mas al clergue segrat
Per penedensa fort.
810. Aguylo de parlar
Son bo entendador;
Entendr' e escoltar
Aguson parlador.
811. D'emfan foyl nom desfi
Per mal comensamen,
Car vist ay bona fi
Comensan malamen.
812. Qui son voler asira
Mal, no pot re miyls fayre;
Del philosoph cosira
Veyl, que fets del viu payre.
813. Be tenc celuy per orp
Qui laxa son viatge
Per grayla ne per corp,
Fasen vas Dieu oltratge.
814. Vist ay malvat tornar
Per sobres de mal dir.
Quis fesia presar
Ab sobres de servir.
815. Qui prosomes no fay
Non es pros acabats;
Mays ay cel quil desfay
Es de ver a laus lonyats.
816. Ab tot aytal mesura *f. 35*
Con tu mesureras,
Lo cabal et l'usura
El guasayn cobreras.
817. Qui no sab esmendar,
Per dreit no deu rependre;
Si vols fayt comensar,
En la fi deus entendre.
818. Princeps benignes dona
Al[s] sieus gran fermetat;
Homils bassa pressona
Pugàn benignitat.

819. A tot[s] senyor cove
Pietats, per semblar
Sels don poder li ve,
Per poder de mermar.
820. Dieus del cel avalet
Pietat, can carn pres,
E pels sieus se vendet
Per tal quels resames.
821. Per c' a tot senyor tayn
Que fas' als sieus ajuda
Contra tot hom estrayn.
Sils es tensos moguda.
822. Senyer deu sacors far
Als paubres c'an freytura,
Es als frevols aydar
Contrels forts. ab mesura.
823. Jhesus fo oyls de[l]s sechs,
Dels contrets dressaments,
Entendens de justs pechs,
Del bas sosteniments.
824. Per la gran mesquina
Dels freyturans dix Dieus :
« Levar m'ay; » gran simplea
Dix et fetz per los sieus.
825. Princeps deu mays aver
De merce, qu'e major
Peril c' autres, per ver,
Es en loc pus ausor.
826. Misericordios
Merce conseguira ;
Sans Luchs dis : « piados
Benauyrats sera. »
827. Li riu secan corren
Et fonts axecaran ;
Sans Agostin non men,
Qui o va recomtan.
828. E Ysayes dits :
« Amichs, trenca ton pa,
E seras benesits,
A cel qui fam aura. »
829. Pietats, qui promet
Aquesta present vida
E l'autra ti sotsmet,
Per qu' es foyl qui l'oblida.
830. Preyem lo poderos
Qu'el deu per nos preyar.
Si tot em freturos,
Et preyan ajudar.
- *831. Per tus combat, amichs,
L'almoyna ses duptansa,
Ab los tieus enamichs,
Ab escut es ab lansa.
832. Re tan amar no fay
A Dieu con pietats ;
Cel c'ap pietat vay
Es sobre tots amats.

819 a senyer. — 826 *Ce n'est pas dans saint Luc, mais dans saint Mathieu qu'on lit: Beati misericordes (V, 7).* — 828 ISALE LVIII, 7: *Frangere esurienti panem tuum.* — 829 d toblida. — 832 a amat.

833. Tu sies als pubils
Misericordios,
Axi con a sos fiyls
Es payres piados.
834. Als pubils sies payre
Bos. en fayts es en dit[s].
E sies a lor mayre
Ses mal, si con meritis.
835. Qui a sel quis declina
Misericordios
Es, vol far vida fina
Es es benuyros.
836. Senyer no deu ser far
Cel qu'esser franc deuria.
Qu'en franc senyorayar
Vey noble senyoria.
837. Mant son de sers senyor
Qui son paubr' e malvat,
Mas pels franchs an honor
Qui son sobr' els pausat.
838. En oli de merce
Art foc de mal' amor ;
Can l'olis fai dese,
Princeps se claror (*sic*).
839. Senes merce dretura
Es si com sechs aurats,
Qui d'aucir homes cura,
Can deu aucir peccats.
840. Tot axi com Lamechs *f.* 16
Ab l'arch Caym alcis
Per so car era sechs ;
Non o fera si vis.
841. Ja no meynspreseras
La tua carn per re ;
Dels tieus proïsmes auras
Pietat e merce.
842. No vuyles paubre u
Per ton plaser destrenyer,
Car membr' es, si com tu,
De Dieus, qu'es de tu senyer.
843. E si l' us membres dol
Tuyt s'en an a doler ;
A los membres se vol
Le cap sas sostener.
844. Cel ama son amic
Qui lo mal que pren sen,
E can paubre vel ric,
Ques teny' ab cor manen.
845. So c'hom als paubres fay
Comta Jhesus per si ;
Honra los mieus, sit play
C' onrats sies per mi.
846. Princep deu aver fe
Esperans' e temor
De Dieu, part tota re,
Et la carta, amor.
847. Ses fe plaser a Dieu
Jes possibles non es ;
Plasens es, so say hieu,
A Dieu fes e merces.
848. Senyer Dieu, li teu oyl
Esgardon be la fe,
E l' amor ses orgoyl
Esgardon tey oyl be.

833 ECCLI. IV, 10: Esto pupillis misericors ut pater. — 837 *b* fayre. —
840 *c* cor era. — 843 *Cf.* le quatrain 349.

849. Jhesu Crist no perdona
A cels qui fe non an;
Desespers ocaysona
Pus c' als cels quey estan.
850. Ja non aura durable
Vida, qui no creyra
Al fiyl, ne profitable
En est mon ne dela.
851. Qui fa be ans de fe
Ha trop gran leugeria,
Con hom leus qui cor be
Et vay fora de via.
852. Re no viu en mar morta (v^m)
Per vida corporal,
Ne hom ses fe no porta
Vida espiritual.
853. Tant es fe causa grans.
C'oltra la fe nos mostra
A vid' esser pessans
Maylor c' aycesta nostra.
854. L'arbres per la rasits
Fay foyles, (et) flors et fruyt(s);
Hom per fe fay et dits
Tots bes; mas nols fan tuyt(s).
855. La fes es saviesa
Que malesa no vens,
Ans fe vens la malesa
C' auçi lo[s] mal mirens.
856. Fes es lusens lanterna
Qui l'arme lumi' e guida
En la nuyt fort escura
D'aquesta present vida.
857. Nos amam per la fe
Et no per esperança,
Mas emparam gran be
Aver per alegrança.
858. Lo cors infernal ponya
Rompre l'oyl de ia fe,
El corporal nos lonya
De l' oyl, tant can mort ve.
859. Peccats no pot valer
Aytant con la fes val,
Ans fa fes dechaser
Tot peccat et tot mal.
860. Jes les portes d'imfern
No valon tan — so say —
Del poder de l'estern
Diable, con fes fay.
861. Ceyl qu'en gran benenansa
Tot son sejorn (*sic*)
En sol . i . punt se lansa
En inferm ses retorn.
862. Fes es forts saviesa
Pus que casteyls en rocha;
Guarda s'es lonc estesa:
Del cel en infern tocha.
863. Si causes demendam
Be dousas et plasens,
Ans cove les soffram
Amares et cosens.
864. Qui'n primer non apren (*f. 37*)
De servir, can servir
Cuya, desser ses sen,
Per ques fay escarnir.

855 a es répété dans le ms. — 855 c Ans se. — 856 c escura ne rime pas et doit probablement être corrigé.

865. Nabugadenosor
Fo punits, car cresia
Senyorajar part for
So que d'autre tenia.
866. Bo ministre feray,
Dits Dieus, es entenden.
Qu' esser cuyg, si fayl ay.
Ministre solamen.
867. Ministres deu aver
Gran cura de complir
Al senyor son voler,
No pausan de servir.
868. Necessitat avem
De gran pr^oesa far,
Si donchs no la volem
Del tot dissimolar.
869. Tots ministres deu far
A guisa del senyor,
Dels sieus bes no terdar
Al paubre queredor.
870. La part del menscresen sⁱ
Et del tenen sera
Estayns de foc arden.
Ab soffre quey aura.
871. Per la fe de las gens
Le murs de Jherico
Casegron ; ver disens
L'Apostol es d'ayco.
872. Ananias, pausats
Ab los .iiij. a cremar.
Fo per fe delivrats,
Que hom nol poc mal far.
873. Alexandris qui fo
Gentils, car fe avia,
Li fe miracle bo
Dieus els mons que clausia.
874. Guarda que fara Dieus
Per sos faels, car tan
Fe ab precz paucs et brieus
Per no fasels preyan.
875. Alexandris per fe
Lo prever ahoret
En Jerusalem be.
Quil nom de Dieu portet.
876. Nos deu [hom] enuyar ¹⁰
De preyar leyalmen,
Can no pot acabar
Son fayt delivramen.

871 c Sasegrou. HEBR. XI, 30: Fide muri Jericho corruerunt. — 873 Cela signifie que bien qu'Alexandre fût païen, Dieu fit pour lui, parce qu'il avait la foi, un miracle dans la montagne (cor. el mon) qui se fermait. Il semble qu'il soit fait allusion ici au récit du Val périlleux, qui n'a été rencontré jusqu'à présent que dans le roman en alexandrins (éd. Michelant, pp. 320-9). Alexandre et son armée se sont engagés dans une vallée enchantée d'où ils ne peuvent s'extraire. Alexandre cependant, ayant invoqué Dieu « le roi du paradis » découvre une inscription disant que ceux qui sont entrés en ce val ne peuvent sortir qu'à une condition: c'est que l'un d'eux consente, de son plein gré, à y rester. Alexandre se dévoue. L'armée s'éloigne, et lui-même peu après trouve moyen de sortir aussi. — Le quatrain 1106 contient une allusion au même épisode.

877. Pero al preyardor
Creix gaugs de cabar lieu,
E grats al donador
C'o fa ses semblan grieu.
878. Mas l'evangelis dits
Que la femna preyet
Tant Dieu, tro fo ausits
Sos precs, que la sanet.
879. Dic que comensamens
De saviesa es
Temors certanamens
De Dieu, caps de tots bes.
880. Al far tain conoxiensa
De vera saviesa,
E can hi es temensa,
Conquer majer noblesa.
881. Hom no temens de mals
Es — le savis ho dits —
Castiels qui pels portals
Es primes esvasits.
882. Pels portals dels castiels
Entron tuyt, mal et bo,
Per que portals apiel
Los .v. seyns qu'en tu so.
883. E sil porties se tem,
Los portals gen guardan,
Nom dels justs li direm
Qui temon tot quan fan.
884. Ayceyl qui son pausat
Sobreles autres jutyar
Seran pus dur jutgat(h)
Per Dieu de lor mal far.
885. Quecz, per so que solia
Jutgiar, jutgat sera,
E d'ayso mays feunia
Del jutgiamen aura.
886. Le richs, quan paubres torna,
Es cen tans pus irats
Qu'iceyl qui nos sajorna
E es de mal usats.
887. Josaphat dis pels jutges :
« Guardet quel jutgiamens
Non n'es d'omes que jutges,
Mas de Dieu solamens. »
888. No sie excepcios (f. 38)
Fatchia d'omes c'axi
Jutya, es es rasos,
Paubres et richs con mi.
889. Nos no voylam jutgar
Et no serem jutgat,
Ne devem desirar
Senyoriu ne jutgat.
890. Can los dos lexeras
A pendrel tieu enfan,
Molt meyns lo presaras
Que con ca mal usan.
891. Ceyl qui benifeys dona
Es resemlans de Dieu,
Majormen can s'adona
C'a paubres do lo sieu.
892. Con princeps savis sia,
Net, suaus, liberals,
Meynsprean tota via
Les causes temporals.

879 ECCLI. I, 16 : Initium sapientiæ, timor domini. — 883 MATH. VII, 1 : Nolite iudicare ut non iudicemini. — 892 a au lieu de Con, corr. Tain? — 892 b Nec.

893. E deu esser homils
Es ab leyal amor,
No ab dits femanils
Ne fasen lo pigor.
894. De saviesa es
Fis atelentamiens;
Nedesa, part tots bes,
Es al senyor plasens.
895. Saviesa raquer
Ans que als castedat,
Don nets de Dieu conquer
Amor et pruymetat.
896. Susans es semblans.
Dix Dieus, don Moysens
Fo susans et presans
Per Dieu entre les gents.
897. Savis deu esser reys.
Tan que nol trop malesa,
Si que met' en esfrey
La gen qui l'es sotsmesa.
898. Per liberalitat,
Qui es la quarta causa.
En Pau deu semblar,
Qui de dar bes no pausa.
899. Qui benifayts sab dar,
De Diu es semblans,
E vol Dieu contrafar
Reys, can n'es arrapans.
900. Reys qui te loc de Dieu
Sembla Dieu ses malesa,
Guardan l'autruy el sieu
Dona[n] per sa franquesa.
901. Homelitats es bona,
Que David fo faits bos
Can ac homil pressona
Segons Dieu piados.
902. Enfants paucs es homils
Et nol sove greujansa,
E Dieus es tant gentils
C'aver volc d'eyl semblansa.
903. Franca homilitats
Fe homil Benjamin,
Don fo per Dieu amats,
Segons quel libres di.
904. A princep tayn amors
De Dieu et de sa gen;
Amors de Dieu de cors
Vay la nostra seguen.
905. Per que nons amera
Dieus si l'amam, qu'enans
Que nos l'amessam ja
Nos amav' ab mals grans?
906. Les causes temporals
Deu princep menspresar;
Aman sos naturals,
E Dieus volrals amar.
907. E dits ho sans Mathieu,
Senequ' e sans Bernats:
Amans les causes, greu
Seras per Dieu amats.
908. L'us dels meylors senyals
Es, c'om en princep ve,
S'ama Dieu con leyals,
Can en Dieu pessa be.

909. Vas lay on l'amor an
Tenon tuyt l'oyl del cor,
E qui'n Dieu va pessan
Non a pus ric tresor.
910. Can trobet Magdalena
En l'ort nostre Senyor,
Demandet l'ab gran pena,
Car l'avia amor:
911. « Si tul n'as levat, senyer,
Digues on l'as pausat,
Car lay nol poc atenyer,
On l'avia sercat,
912. Sitot ab gran cossir (f. 39)
D'el seber ho volia. »
Aytan volia dir
Qu'ela el cor l'avia.
913. Ceyl ha forsa d'amor
Qui tots temps cre conoxer
Els autres ab laudor
D'amor no meynsconexer.
914. Le segons senyals es
Can princeps celuy ama,
Sitot s'es d'eyl sotsmes,
Que cre per bona fama
915. Sia per Dieu amats,
Et can celuy asira
Qu'es per Dieu asirats,
Et vas tort far nos vira.
916. Volers o no volers
Dits aitan a la fi
Con amors, es es vers
Vera dona dor fi (sic).
917. Con Dieus asir peccats
Et no voyl' outra re,
Mays valgra no fos nats
Qui de peccat nos te.
918. Les vertuts son noyrides
Per tu benignamen,
Per so car les faylides
Portes a venjamen.
919. E David al salm di:
« Agui los enamichs
En ira per cami,
Tu Dieus fossas amichs. »
920. Qui payr' e mayr' el sieu
Per Dieu no desempare,
Non es dignes de Dieu,
Don s'amor desempare.
921. Le ters senyals es bos.
Can be princeps soffer
Tots sos fayts volontos
Per Dieu, don grat raquer.
922. El foc arden s'aseya
S'es bos aurs es argens;
Hom, al foc, qui no pleya
D'omelitat soffrens.
923. L'enap de passio
Ple que mos payrem dona
No vols que beva? — No. —
Obres obra falona.
924. Pena certa demanda (v°)
Le suaus qui be ama,
Soffren tot quan comanda
Dieus a cel quil reclama.

faisance. — 909 Cf. *le prov.*: Ou li amors est, li cuers est (*Le Roux de Lincy*, II, 365). — 914 *sostimes.* — 921 *e* *uolontes.*

925. Bel senyal ha al quart,
Don princeps es amats
Per Dieu, so es que quart
Los lochs sants et segrats.
926. El be e las franquesas
Dels lochs sion servades,
E qui fera malessas,
Que sion car comprades.
927. Anna al templ'astava.
Ja s_i fos so que duptes,
Per so car no levava
Fruyt c'a Dieu s_i no pases.
928. Mas per so car avia
Amor a Dieu ten gran,
Del temple nos movia,
Mas per obs, Dieu aman.
929. El temps c'avía Dieus
Dots' ans, al templ' estava,
Can sa mayr' ab plans grieus
Et Josep lo s_i cercava.
930. E can s'en plays se mayre,
Respos qu'en la mayso
L'er estat de son payre,
Que en les autres no.
931. E can en la ciutat
Entret primeyramen,
Al tiempl' a Dieu donat
S'en anet homilmen.
932. Per quens donet raso
Qu'en la casa devam
Anar d'oracio,
Ans que d'als no[s] penssem.
933. Propria causa es
Del fiyl, con que repayre,
Venya li mal o bes,
Veny' al alberch del payre.
934. Reys qui te loch de Dieu
Deu far de Dieu jornal,
C'anar deu al loch sieu,
Enans qu'en altr' osdal.
935. El princep, can ira
El loch, sil loch no'l ama.
Ja grasits noy sera
Ney aura bona fama.
936. E com poras preyar *f. 40*
Celuy cuy mal volras?
Sil mal nol pots celar,
Obesits non seras.
937. Le quint es, quels reys onre
Los ministres de Dieu,
Qu'eu not pusch jen respon-
Si desondres lo mieu. [dre
938. Qui honrals loch s_i tenents
De Dieu, Deu vol honrar,
E s'il fan falimens,
A Dieu ve del venyar.
939. Le sise es, can reys
Vol volontiers parlar
De Dieu qui l'honra el crex
El fay senyorajar.
940. Car amichs parla mays,
Can ausa, de s'amor
Que d'als on ha pantays.
Can enten parlador.

941. Magdalena parlava
Da Dieu soven ades ;
Per so car molt l'amava,
L'era del cor tam pres.
942. El sete pots causer
Los rieys per Dieu grasits,
Can soven vol ausir
Dieu els fayts bos els dits.
943. So es con el sermo
De Dieu (u)ausen s'atura,
Donan aximpli bo
Al sotsmes de dreitura.
944. E so qu'en ausira
Nuyl temps nol dessovenya,
E tot quan li dira
En son cor dins retenya.
945. Qui au los mandamens
De Dieu els serv' els te,
Ayme Dieu finamens
Et Dieus luy aytambe.
946. Lo vuyte senyals es,
Can reys volantiers dona
Per Dieu, et part sos bes,
Toylen a sa pressona.
947. E can hom per Dieu deria
Tot son sostenimen,
Encaral cuydaria
Aver dat caymen.
948. E nuyla re tan lieu (v^o)
No conex hom amor,
Con en donar lo sieu
Es en fayre honor.
949. Le noves, can rey vol
Obesir so quel manda
Far Dieus, can al rey dol,
Qui de re lo desmanda.
950. Dieus dits c' hom onr' es am
Sos amichs leyalmen,
E si an set ne fam,
Quels [s]ason bonamen.
951. Le proverbis retray
Que la major besonya,
Si la ricors s'en vay,
L'amich si del paubr'eslonya.
952. Sil princep paubre ama,
No l'ama per lo sieu,
Que menifesta fama
Es que l'ama per Dieu.
953. Ja tu no ameray
Be, si no am los tieus ;
Dieu t'amera — so say —
Si be ames los sieus.
954. Membret del rey de Fransa
Quel juglar terra det,
E con non ach duptansa
Con l'ostias levet.
955. D'eiso quels reys tolia
Vol al paubre donar,
E so que be cresia
No volch ab oyls guardar
956. Membret de sent Johan
Quels dexebles preyava
Qu'anes l'us l'autr' aman,
Que res als nols parlava.

957. No voyles apeylar
Nagun payr 'en la tierra,
C'un n'as al cel, et par
Con soffri per tu guerra.
958. Segons Dieu tuyt em frayre,
Pero pauc nos semblam ;
Pus tuyt avem .j. payre.
Per que tuyt nons amam ?
959. Tu qui als morts t'en vas
Forsat et mal ton grat.
Aytan can viu seras,
Hi vay de voluntat.
960. Tu qui portes la flor, *f.* 41
Guardel mort qu'il s'en porta;
Pensa de far conor,
Qu'els pes tens pres la porta.
961. Tu portes la guarlanda
El mort portel sudari;
Laxian la beyla landa
Tens lo cami contrari.
962. Es es dreits fil d'aranya
Que re fort no atura,
Que mentenen no franya
Mas frevol creatura.
963. Dreyts fo faits pels malvats,
No jes per los valens ;
Er confon los presats.
Als croy non es nosens.
964. Reys als autres avars
Et larchs assi, pauc val,
E sil creys grans affars,
Laxar l'an a cabal.
965. A rey larc no cal murs,
Barreyra ne fossats,
Qu'en pla es si segurs
Con en castiels obrats.
966. Castiel ne fermetats
No val a rey avar
Que no sia sobrats ;
El larch nos pot sobrar.
967. Rey avar al sotsmes
Es assi, no pre[s] re ;
Pus be no part sos bes,
Res de be nol cove.
968. Reys can es larchs als sieus
Es assi, es presats,
El sieu l'amon e Dieus,
Per que regna honrats.
969. Reys qu'es avars assi
Per c'als autres mays do,
Be valors per pus fi
Et mays sec se reso.
970. Tan can rey es valens,
Donan et fassen be,
Es can vol presar mens
L'altruy, el sieu rete.
971. Ops es c'hom se delivre
De peccat et d'enyan,
C'ab ayso no pot vivre
Sos jorns ne tan ne can.
972. Si con l'oyl an plaser ¹⁰
De veser biela flor,
Ha l'arme bon saber
De sentir bon' odor.

973. Volontats et sabers
Acaba tota re,
E poders et lasers
Et majormen tot be.
974. Si us parla entre cen,
Ades guard' al meylor
O al pus entanden
O cel cuy port amor.
975. Molt miyls deu hom parlan
Lospechsquelscertsguardar,
Quel cert ben entendran
El pech s' no ses tornar.
976. Si puges en ricor
E sents orgoyl sobrar,
Membret del texidor
Els mirayls que volc far.
977. Ciyl cuy valors destreyn
No deu hom pus destreynyer,
Car forts destreyt l'ateyn;
Sobre tot s'en quart senyer.
978. E sembla causa strana
Qu'eu digua que valor
En pla et en montanya
No segon li miylor.
979. Qui te loch de senyor,
Mays deu temer falir;
Sil senyor ha valor,
Pus c'altrel deu punir.
980. Vist ay ab mal malvat
Qui guarir no volia,
E vist que mal son grat
Le metges lo guaria.
981. Sans Mertis guaril(s) sec
Mal son grat el contrait;
E tenc celuy per pec
Qui desraso son playt.
982. No so eguals franquesa
Es obliguacios,
Nes fay segons riquesa
Aculimens ne dos.
983. Donar et franchs coratges
Acolirs et honra[r]s
Aporta bos usatges
Et lunya fayts avars.
984. Savis es bos amichs (f. 42)
E foyls non es. pot far;
Ans te dura destrichs,
Si no t' en sabs lonyar.
985. Un sol amich volria
Aytal con la mas es
A l'oyl, car non auria;
Mas al mon non es ges.
986. Si [l']oyl nuyl mal se sen,
La mas hi cor delivre
E donal guarimen
Ans c'als prenda ne livre.

979 *Couplet cité par En Pach: Qui te lloch de senyor | Mes deu tembre fallir | Sil senyor a valor | Pus que altre deu punir. (Esp. 54, fol. 52 c; 55, fol. 31).*

987. Si P'oyl deu .j. colp pendre,
La mas denan se pare
Per lo colp a deffendre;
Neys al pendre nos guare.
988. Nostres perents amem
Si co la nostra stranya,
Car veramen sabem
C'amars amors guasanya.
989. Li prevera qui vivon
Be es ensenyan be,
Doblamen tayn que sion
Honrat, es eu o cre.
990. A ceyls qui mal vivran
Ensenyan fals jornal
Deu hom doblar l'affan
La desonor el mal.
991. Manjar deu desirar
Hom, per tal c'aia vida,
No vivra per manjar
Voler, qu'es vida aunida.
992. Per tal que fassa be
Deu hom vivra voler;
Qui de be no fay re,
No deu vida querer.
993. Femna esquivaras,
Si vivra vols adreyts,
Ho tu car compreras
Los tieus els sieus nalets.
994. Femna fets Selamo
De sa fe delivrar,
E sa muyler Semso
A l'estrayn axorbar.
995. Ceyl per cuy fol portals
De Roma derocats
Fo entrels finestrals
Per l'amfanta penjats.
996. Vergilis l'encantayre (v^o)
Volc con besti' anar
Si com vi l'emperayre :
Tant saub sa fiyla far.
997. Sa moylers fets Tristayn
Morir. car noy jasia,
Que d'als tot son coman
Et son voler fasia.
998. La reyna al bayn
Fets son marit aucir
E restauret l'estrayn,
Et fo durs fayts d'ausir.

991 Couplet cité par En Pach : Manjar deu l'om desijar | Per tal que aia vida, | No viure per manjar | Voler, que es vida hunida. (Esp. 54, fol 15 ; 55, fol. 8 ; Documentos, p. 203). Ce mot, que Molière a rendu célèbre, vient originairement d'une parole de Socrate rapportée par Plutarque, Stobée, Aulu-Gelle et autres ; voy. le Molière de la collection des Grands Ecrivains de la France, VII, 129, note. — 995 a b Nous ne voyons pas qui l'auteur veut désigner par cette périphrase ; quant à la légende elle-même, les écrivains du moyen âge l'attribuent généralement à Virgile. Voy. Comparetti, Virgilio nel medio evo, II, 103. — 996 Légende ordinairement attribuée, au moyen âge, à Aristote.

999. La reyna d'Espanya
Volch son fiyl matzinar,
E fo be causa stranya,
Pel Sarrasi usar.
1000. L'indienchs volc ab femna
Alaxandri aucir;
Qui'n vil femnal sieu semna,
Blasme vol recuyllir.
1001. Le reys Davi jutget
Si mateys a perir
Per femna, et pequet.
Don volc tormens soffrir.
1002. La causa pus malvada
Del mon e la mays bona
Es femna be usada
Ho can a mal se dona.
1003. Femn' es pus abstenens
Com er ab sen mayor,
Que semblans fa c'am mens
So que te per meylor.
1004. La femna vils no fora,
S' om no fos vils, es es
Hom vils es desonora
Ses femna morts et pres.
1005. Mays volria estar
Ab .j. trobador bo,
C'un conquerer tener
Don hom no fa son pro.
1006. Meylor estar faria
Ab .j. bo trobador,
C'ab metge qui tot dia
Fa de gran mal pigor.
1007. Mays ameria anar
Ab trobador leyal,
C'ab playdes rasonar
Meyns de seyn natural.
1008. Barayl[a] et pinxura (f. 43)
Voyles de loyn guardar;
Quax que non ages cura
Net vols meraveylar.
1009. Ab quals oyls guarderas
Ton amich, sil fas mal
Can denan li seras?
Not tenra per leyal.
1010. Grieu feras son plaser
Del tieu a ton amich
Si del sieu ex aver
Li fas dan et destrich.
1011. L'amistansa del[s] fats
Lieu se pren et lieu frayn;
Grieu l'amor del[s] senats
S'apren e grieu remayn.
1012. Larguesa dison qu' es
Vicis et vicis mals,
Don sobre totas res
Es lausats liberals.
1013. No desirs lay ricor
On senyoreg vilas,
Ne milas pren d'ostor,
Ne orps, tu qui veyras.
1014. Le guayls se fay emblar
El cavayls atressi
E son senyor sobrar
O venir a la fi.

1015. No duptes a servir
De pauc dos grans senyors,
C'axit feras grasir
Et duptar als menors.
1016. No duptes a querer
Per pauc molt a senyor,
Que per .j. pauc plaser
Fay senyor gran honor.
1017. Ameras tos amichs
Axi que non seras
De tu eix enamichs,
Qu'els et tu serviras.
1018. No t'acorts ab celuy
Qui ab sis desacort;
Grieu s'acord' ab autruy
Qui ab sis desacort.
1019. La causa desempar
Quet sia dampnamens
On pus te sera care,
Et valra'n mas tos sens.
1020. Ta moyler no creyras (v^o)
Can a tort se rancur
Dels serfs que tu auras
Ema (?) ab sen segur.
1021. Moylers vol mal soven
A ceyl quel marit ama,
E vol be axamen
A celuy que desama.
1022. Si ton amich castias
Et not cre mentanen,
Ja per so no estias
De castiar soven.
1023. Homils et paciens
Conquer sirven amichs;
Ergoylos, negligens
Desserven, enamichs.
1024. Si vols, can veyl seras,
Los autres fayts comptar,
Guarda so que faras
Non ages a laxiar.
1025. Si hom te lausa mays
Que no deu, per plaser,
Ja no t'en fenyeras
Guays et fay en dir ver.
1026. No cresas de tos fayts
Negu, mas tu metexs,
Car trop [es] malvat plaits
Et crims et dans en crexs.

1015-16 Cf. CATON, 1, 35: Ne dubites, quum magna petis, impendere parva; | His etenim rebus conjungit gratia caros. *Cervera n'a pas compris le texte latin.* — 1017 CATON, 1, 11: Dilige sic alios, ut sis tibi carus amicus. — 1018 ID., 1, 4: Sperne repugnando tibi tu contrarius esse: | Conveniet nulli, qui secum dissidet ipse. — 1019 ID., 1, 6: Quæ nocitura tenes, quamvis sint cara, relinque. — 1020-1021 ID., 1, 8: Nil temere uxori de servis crede querenti: | Sæpe etenim mulier, quem conjux diligit, odit. — 1022 ID., 1, 9: Quum moneas aliquem, nec se velit ille moneri, | Si tibi sit carus, noli desistere cæptis. — 1024 ID., 1, 16: Multorum quum facta senex et dicta recenses, | Fac tibi succurrant, juvenis quæ leceris ipse. — 1025-1026 ID., 1, 14: Quum te aliquis laudat, judex tuus esse memento: | Plus aliis de te, quam tu tibi, credere noli.

1027. Si tu servici prens,
A mans o deus comptar,
E sil fas, majormens
O deus a tots celar.
1028. Qui parla ab feunia
Be et adrechamens,
Ab alegra diria
Beyls dits dous et plasens.
1029. Ja no curs ne demans,
S' us ab outra cosseyla
De nuyls fayts pauchs ne grans
Denan tu; clau l'oreila.
1030. Cel quis sent mal mirens
Ades cuya c' hom dia
Sos mals captenimens,
El cuyars es foylia.
1031. Entre mil non es us
Da morir asinats,
E te es ha cascus
La mort entre sos bras.
1032. Le foyls mets'esperansa (f. 44)
Soven en mort d'autruy,
E lieu aytal fiansa
Torna de l'otra'n luy.
1033. Ab cosselier avar
No t'acorts de larguesa,
Ne de leyaltat far
Ab cel c' an ab falcesa.
1034. No temes mort, ne re
No deus tan fort temer,
Si vols finir en be
Ni viven gaug aver.
1035. Si[tu] vols tos amichs
Al tieu servir respondre,
Non deus esser enichs
Nel teu servir confondre.
1036. Si as deconaxens
Servit, guarda enan
Que serves conxens,
Car grat t' en refferran.
1037. De re tan no m' es grieu
Com dels jorns c'ay perduts
En obra contra Dieu
Ab fals crois dits menuts.
1038. Celuy que tu pories
Lieu venser combatten,
Per que mays preats sies,
Vuyles venser soffren.
1039. Be guarda tot quant as
Et majormen la causa
C' ab treybal conquerras
Et Dieu conquiren lausa.
1040. Can hom la causa pert
Que conquer ab treybal,
Cent tans mays s' en espert,
Per qu' el no guardal fayl.

1027 CATON, I, 15: *Officium alterius multis narrare memento, | Atque, aliis quum tu benefeceris ipse, sileto.* — 1029-1030 *Id.*, I, 17: *Ne cures, si quis tacito sermone loquatur: | Conscius ipse sibi de se putat omnia dici.* — 1030 *a cent.* — 1031-1032 *Id.*, I, 19: *Quum dubia et fragilis sit nobis vita tributa, | In mortem alterius spem tu tibi ponere noli.* — 1034 *Id.*, II, 3: *Lingue metum leti, nam sultum est tempore in omni, | Dum mortem metuis, amittere gaudia vitæ.* — 1038 *Id.*, I, 38: *Quem superare potes, interdum vince ferendo; | Maxima enim morum semper patientia virtus.* — 1039-1040 *Id.*, I,

1041. Si lo libre aprens
De Vergili, sebras
Tots los cultivamens
De terra et veyras.
1042. S'apendre vols la forsa
De les erbes presen,
Le libres no t'estorsa
De Marcer lo valen.
1043. De la[s] batayles soma
Et comtet mostrera
D'Affrica et de Roma
Le libres de Luca.
1044. No voyles conquerir (100)
Sacrets celestials;
Pensat c'as a morir
Et pensa dels mortals.
1045. Alegret de so qu'es
Pauc es amasurat,
Si quet sobre merces
Es ages pietat.
1046. La naus es en major
Periyl en alta mar [cor;
Qu'en pauc flum qui pauc
Mas nauchier non o par.
1047. Mays entra de la nau
Per l'ayga dousa sana
Que per la mar; tal m' au,
Que resos no l'es plana.
1048. Mays entra d'amor bona
En noble criatura
Qu'en malvada presona
On nuyls bes no s'atura.
1049. Axi apren, cosi
Tots temps devias vivra,
E viu si con la fi
Devies far delivra.
1050. Mays voiles sol soffrir
Ira, que si disies
So don fessas aunir
Mas per so que diries.
1051. Not cuyts c'hom segur sia
De mal, lo mal fasen,
Sitot lo primer dia
Non pren Dieus venjamen.
1052. No vuyles meynsprear
Home poc ne sa forsa,
Car mantes vets sab dar
Cosseil, don mans estorsa.

39: Conserva potius, que sunt jam parta labore: | Quum labor in damno est, crescit mortalis egestas. — 1040 *d* guardat. — 1041-1043 CATON, II, *préface*: Telluris si forte velis cognoscere cultus | Virgilium legito. Quod si male nosce laboras | Herbarum vires, Macer tibi carmine dicet. | Si Romana cupis vel Punica noscere bella, | Lucanum quaeras, qui Martis praelia dicet. — 1044 *Id.*, II, 2: Mitte arcana Dei caelumque inquirere quid sit: | Quum sis mortalis, quæ sunt mortalia cura. — 1045-6 *Id.*, II, 6: Quod nimium est fugito, parvo gaudere memento; | Tuta mage est puppis, modico quum flumine fertur. — 1047 *c* tal nau. — 1051 *Id.*, II, 8: Nolo putes, pravos homines peccata lucrari: | Temporibus peccata latent, sed tempore parent. — 1052 *Id.*, II, 9: Corporis exigui vires contemnere noli: | Consilio pollet, cui vim natura negavit.

1053. Lochuria, emvega
Es orgoyl fan mais mals
Que nuyla res qu' eu vega
A senyors terrenals.
1054. Luchorios fai mal
Als autres es a si
Major et pus mortal,
Segons quel savis di.
1055. Orgoyl fay de senyor
Sotsmes et mens de ser,
E senyer de valor
Nol cossen nel sofer.
1056. No voyles per peraula /f.45
Ab ton amic contendre,
Car grans temors s'entaula
Per vil rayso defendre.
1057. De long te guayteras
Lo mal quit deu venir,
C'a miyl_s] t'en cubriras
Ab cor de mal soffrir.
1058. Can hom ve lo cayrel,
Miyls s'en pot escudar,
Qu'el mon escut pus beyl
Non a de be guardar.
1059. No lays la covinen
Causa que ops auras,
Que com n'auras talen
Aver no la poras.
1060. Jener vuyles semblar
Qui guarda l'an pessat
El vinen vol guardar
Per vivr' ab si honrat.
1061. No sia meynspresada
La causa sol per tu
Qu'es pels autres presada
Per plaser de sol .j.
1062. Si puges en riquesa,
Quan mays poder tenras,
Te membre la pobresa
Que sofferta auras.
1063. Qui soffer malenansa
Et blasmel tiemps, pejura,
Si non a be membransa
C'aia de selut cura.
1064. Qui soffer gran dolor
Deu aver membramen
Que la cura meylor
Aia primeramen.

1055 *b* desser. — 1056 CATON, II, 11: Adversus notum noli contendere verbis: | Lis minimis verbis interdum maxima crescit. — 1057 *Id.*, II, 24: Prospice, qui veniant, hos casus esse ferendos; | Nam levius lædit, quiddam prævidimus ante. — 1059 *Id.*, II, 26: Rem tibi quam nosces aptam, dimittere noli: | Fronte capillata, post est occasio calva. — 1060 *Id.*, II, 27: Illum imitare Deum, partem qui spectat utramque. — 1061 *Id.*, II, 29: Judicium populi nunquam contempseris unus, | Ne nulli placeas, dum vis contemnere multos. — 1062 *Couplet cité par En Pach*: Si puges en riqueses | Quant may poder tendras, | Te membra la pobresa | Que soferta aras (*Esp.* 54, *Jol.* 55 a; 55, *Jol.* 32 d). — 1063-4 *Id.*, II, 30: Sit tibi præcipue, quod primum est, cura salutis: | Tempora ne culpes, quum sis tibi causa doloris.

1065. So on mets [tos] aturs
Veilan, penses dormen;
Per qu'en sompnis no curs
Mas en Dieu solamen.
1066. Vida ses be saber
Es de mort ressemblans;
Donchs met tot ton poder
En apendre tos ans.
1067. Can tu vivras leylas
Et poderosamens,
Si hom dits de tu mals
Sies en non chalens.
1068. Nuyls hom non a poder ^(v^o)
Que pusca chastiar
Los dits de desplaser
Ne las bocas tencar.
1069. Sil blasme vols celar
Nel mal de tos amichs,
A testimoni far
Ta fe guardan noy trichs.
1070. Qui vol los dits rependre
Dels necis et dels fats,
A tal re se vol pendre
Que sia meynspresats.
1071. Guardat de far anuy
Tostiemps et de mal dir;
Quil fa nel dits d'autruy
Pendrel vol et aucir.
1072. Per cobesa d'argen
Ja muylar non pendras;
Laxe la, mantinen
C'a altra la sebras.
1073. Qui no sab cosseilar
Que deu segr' o fugir,
Los fayts dels altres guar
C'an blasmar o ben dir.
1074. Faits d'autres bos o mals
Es dreysts chastiamens
Dels entendens leylas
Et dels bos noyrimens.
1075. Can hom vol fayt celar
Pausat contra dretchura,
Aycl vol recemblar
Qui fa la desmesura.
1076. Paciens sofferras
So quit vendra per dreyt,
E tu eus puniras
Si sabs c'ages neleyt.

1065 CATON, II, 31: Somnia ne cures: nam mens humana quod optans, | Dum vigilat, sperat, per somnum cernit id ipsum. — 1066 ID., III, 1: Instrue præceptis animum, nec discere cesses; | Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago. — 1067-68 ID., III, 3: Quum recte vivas, ne cures verba malorum: | Arbitrii non est nostri, quid quisque loquatur. — 1069 ID., III, 4: Productus testis, salvo tamen ante pudore, | Quantumcumque potes, celato crimen amici. — 1071 d ausir. — 1072 ID., III, 13: Uxorem fuge ne ducas sub nomine dotis, | Nec retinere velis, si cœperit esse molesta. — 1072 d Corr. c'aoltra? Couplet cité par En Pach: Per cobdicia d'argent | Ja muller no pendras, | Lexala mantinent | Que adulteri li sebras (Esp. 54, fol.45 c; 55, fol. 27 d; Documentos, p. 257). — 1075 ID., III, 16: Quod nosti haud recte factum, nolito tacere, | Ne videare malos imitari velle tacendo. — 1076 ID., III, 18: Quod merito pateris, patienter ferre memento: | Quumque reus tibi sis, ipsum te iudice damna. — 1076 a soffirens.

- | | |
|---|--|
| 1077. Si vols esser cortes,
Non ages parlaria,
Car trop parlies non es
Ensemps et cortesia. | 1083. Fiyls bos ha bon saber
Can ve sa mayre honrar;
Qui Dieu vol retenir,
Sa mayre deu lausar. |
| 1078. Ta moyler despegada
No cresas tota hora :
Dits de muylar irada
Descep marit, quan plora. | 1084. Tots bos fiyls ama mays
Can ve servir se mare
Que si, e pus s'irays
Sil ve desonor fayre. |
| 1079. De soffrir no volers
Trop male causa es ;
De caylar no poders
Es grans mal et repres. | 1085. Aytan amaras Dieu
Con sa mayr' amaras,
Es aytan l'amich sieu
Con los sieus honreras. |
| 1080. Pus segurs es qui mena
Nau arriban al port (f. 46)
Que quan puja l'antena
En l'auta mar et fort. | 1086. No voyles esquern far
Dels veyls, si prop te stan,
Qu'en tot vieyl, sens duptar,
Ha alcu sen d'enfan. |
| 1081. Tal causa asagia a far
Que pugues traur' a cap,
C' hom no deu comensar
Nuyl fayt, pus no l'acap. | 1087. Tot quan hom ha, pert lieu,
Mas solamen saber,
Per que not sia greu
Siy mets tot ton poder. |
| 1082. Tos perents ameras
Bonamen et te mare
De re no greujeras,
Si vols plaser (a) ton pare. | 1088. Altressi con la cura
Ajuda a l'angeyn,
Us ab obra s'atura,
Per c' us tot art ateyn. |

1077 CATON, III, 20 : Inter convivas fac sis sermone modestus, | Ne dicare loquax, dum vis urbanus haberi. — 1078 *Couplet cité par En Pach*: Ta muller despagrada | No creges tota hora; | Dits de muller yrada, | Decep marit quant plora. (*Esp.* 54, fol. 45 c; 55, fol. 26 d; *Documentos*, p. 257). Cf. CATON, III, 21 : Conjugis iratae noli tu verba timere. | Nam lacrymis struit insidias cum femina plorat. — 1081 *Id.*, II, 15 : Quod potes, id tentes, operis ne pondere pressus | Succumbat labor, et frustra tentata relinquant. — 1082 *Id.*, II, 25 : Aequa diligit caros pietate parentes; | Nec matrem offendas, dum vis bonus esse parenti. — 1083 c *Que*. — 1086 *Id.*, IV, 18 : Quum sapias animo. noli ridere senectam; | Nam quicumque senet, puerilis sensus in illo est. — 1087 *Id.*, IV, 19 : Disce aliquid; nam, quum subito fortuna recessit, | Ars remanet, vitamque hominis non deserit unquam. — 1088 *Id.*, IV, 21 : Exerce studium, quamvis perceperis artem; | Ut cura ingenium, sic et manus adjuvat usum.

1089. Si as alguns lausats,
Guarda non digues mal,
Car seras ne blesmats
De lieu sen venertzal.
1090. Los homils pus quels braus
Asaia quals seran,
Car enflom s' qu'es su s'aus
Moron mans no guardan.
1091. Quan trebayl sofferras
De perdre o de mal,
Los autres guarderas
Qui soffron atretal.
1092. Can tu tot sol seras (17^o)
En affayn a soffrir,
Trebaylar te poras,
Mas no del tot alcir.
1093. Can les riquesas van,
Foyl es qui s' en espert ;
Hom no pren ten gran dan
Con quan [son] amic pert.
1094. Tot axi con la ombra
Sec son cors, sec la morts
Homa, qui lieu encombre,
Can non es lieu ne forts.
1095. Can hom la naffr' a sana,
La gran dolors que sen
Es medicina plana
Del naffrat veramen.
1096. Nuyls homs non es nafrats
De nafra tan mortal
Con lo nafra peccats
Al qual dolors molt val.
1097. Si tu not vols presar,
Ja no seras presats,
Si quet voyles guardar
De far vils fayts malvats.
1098. Can inquisicio
Fa senyer sobrel sieu,
Non i a .j. tam bo
Que nol deg' esser grieu.
1099. Que si Dieus la fasia
Contrels angiels del ciel,
Cascus paor auria,
Sitot son sey fesel.
1100. L'aut puig se baxon jos
E s'aclinon las sierres,
Can inquisicions
Fay senyer per les terres.
1101. L'arbre lexon les flors
E li prat la verdor
Per pavor dels senyors.
Can enquer lor arror.
1102. Les bestias els peys
Se laxon de manjar,
Can vesen que fal reys
Obra per lor dempnar.

1089 CATON, IV, 25: *Laudaris quodcumque palam, quodcumque pro-
baris, | Hoc vide, ne rursus levitatis crimine damnes.* — 1090 ID., IV, 31: *De-
missos animo ac tacitos vitare memento: | Qua flumen placidum est, forsan latet
altius unda.* — 1091 ID., IV, 32: *Quum tibi displiceat rerum fortuna tua-
rum, | Alterius specta, quo sit discrimine peior.* — 1093 ID., IV, 35: *Ereptis
op bus noli mœrere dolendo.* — 1094 ID., IV, 37: *Tempora longa tibi noli
promittere vitæ. | Quocumque ingrederis, sequitur mors, corporis umbra.* —
1095 ID., IV, 40: *Vulnera dum sanas, dolor est medicina doloris.* — 1102 c

1103. La tierra n'es pus dura,
En axecon li riu,
E l'aygua s'en atura
Per senyor trop esquiü.
1104. Guardet de far tal obra
Que d'enquisicio *(f. 47)*
Not temes, quels fals sobra,
Per dret menan reso.
1105. Membret del jutgiamen
De Dieu, nol fases tort;
Per un pom solamen
Jutget tot segl' a mort.
1106. Los fiyls d'Aron cramet,
Car feron part son man,
Els Indienchs tanquet
Part la montanya gran.
1107. Nabugadenosor
Fets bestia tornar ;
A ceyls fet[s] barba d'or
Quil volgron contrafar.
1108. Nostre Senyor sofer
Maysquenuyshomsvivens,
Mays puy pren, qui mal mer,
Pus mals d'autres turmens.
1109. Mans mals pessamens ve
Per la tierra guardar ;
El ciel guardan per re
Non pusch nuyl mal pessar.
1110. De nuyl fayt no m'asaut
Pus ca Dieuss'en[com]planya;
Tals cuyda far gran saut
Qui roman en la fangua.
1111. Fayts don la us se lausa
Et l'altres vay cleman
Es bona mala causa
Et nos part per guaran.
1112. Fayt tench per covinen
Can de cascuna part
S'en van payadamen
Et dreyt jutges lo part.
1113. Cavaliers deu estar
Cavaliers et servens
E senyer, si vol far
So qu'es dels mendamens.
1114. Cavaliers d'ardimens
Far e de cortesia,
E ques renda sirvens
De Dieu, tan can viu sia.
1115. Senyer deu esser tals
Que tenya als sotsmes
Drechur' ab fayts leyals,
Ho frayn so c'a promes.
1116. E deu esser compayns (*vº*)
Als sieus del sieu aver,
Quels privats els estrayns
Pot axi conquerer.
1117. Senyers deu tals estar
Que de ceyls quil deurion
Deffendra, a guardar
No s'aia, que l'aucion.
1118. Mays valria senyor
Moris, qu'en ses ciutats
De ceyls aver tamor
Hon deg' esser guardats.

1119. Alexandris moric
Per .j. pauc de veri,
Car fets del sieu amic
[En]emic, don pres fi.
1120. Pusetatge ne tiemps
Ne mort nos pot cobrar ;
Tots tres los guarda 'nsemps
C'hom not pus[c]a blesmar.
1121. Per tal que lengua es
Pus fort que re c'hom port.
Nostre Senyor la mes
En loch c'hom ha pus fort.
1122. Que als oyls no fets Dieus
Mas sol .j^a. coberta
E la lengua qu'es lieus
N'a mais—rayso es certa—.
1123. Car esta dins dos murs
Con castiels ben guardats
De mal pendre segurs
Ab d'aiga ples fossats.
1124. Membreus dels cers que fan :
Deus tos pruysmes sofrir,
C'us cers va l'autr 'aydan
Al cap a sostenir.
1125. Can lo cers mal se sen
Ho vieyls, per s'en tornar,
Manya .j^a. serpen
Quil fay renoveylar.
1126. Ab aguyla punyen
T'as a trayre l'espina,
S'anar vols drechiamen :
A fort mal, fort metzina.
1127. No pot[s] aver lausor
Ses companya 'ndressada,
C'om dits : A bon senyor
Tots temps, bona maynada.
1128. Les companyes del bo (f. 48)
Acompanyon l'estrayn,
El sirven del feylo
Fan so don qierts se playn.
1129. Sil senyer es avars
Sis sera se companya ;
S'a senyor plats donars
Noy ha .j. qui s'en planya.
1130. Del fiyl te guarderas
Non anpar re del tieu ;
Del ostor apendras
Co noyrix lo fiyl sieu.
1131. Axi con conexensa
Es caps d'ensenyamens,
Axi desconoxensa
De tots fals falimens.
1132. Paraules et badayl
Se mudon d'u en u ;
S'eu per valor no vayl,
Ja no velray per tu.

1121 a tal can. — 1123 b guandats. — 1124 a c et 1125 a sers. — 1125 a sacen. C'est la croyance à laquelle Serveri de Gironc fait allusion au commencement d'une de ses pièces: Totz hom deu far aco quel vielhs cers fa. (Mila Trov. en Esp. p. 375). — 1125 b santornar.

1133. Ab aygua ne ab foc
Ne ab senyor contendre
No deu hom, qu'en nuyllloc
Not pot mas mal atendre.
1134. Las ymages de Roma
Fasen gran mesastria
Per cel quel fals consoma
Mostravon senyoria :
1135. Can negus s'elevava
Contra ceyl senyoratge,
L'imatges se girava
Estan en son estatge.
1136. D'aysos deu hom pensar
Qu'era obra de mal,
C'hom non deu contrafar
Son senyor natural.
1137. Senyori' es tan forts
Que senyer laxals sens
De loyn lay on naix torts
El cor per pessamens.
1138. Enveg' es causa justa
De las justes del mon,
Car ceyl c'ab si l'ajusta
Primeramen comfon.
1139. S'us hom tot segla avia
Enquer volria mays;
Entro lay tornat sia
On fo, non er trop guays.
1140. De sant Esperit fo ^(p^o)
Hom et non er payats ;
Del tot ne aura pro
Tro lay sia tornats.
1141. La terra tot be dona
Et tot lo vol cobrar ;
Als us gaug abandona
Els autres fay plorar.
1142. De terr' es hom et par,
Que sit laves la cara
En vols .j. drap passar,
Aygu' en trayras no clara.
1143. So que nos pusca far
Atorga, can obs sia,
S'entrels braus vols usar
Fasen be tota via.
1144. Us abats en Castela
Emparet de mostrar
A un poli ses ciela
De letra, de cantar.
1145. Carles Maynes fo layre
Et Basi sos compayn
A cels quil volgron trayre
A mort de plaits estrayn.
1146. Femne es d'ome lats
Si com filats d'ausiel ;
Ab femn' es enjanat
Ans c'ab outra sembiel.

1134 Voy. sur cette légende de la Salvatio Romæ, à laquelle le nom de Virgile a été souvent attaché, l'ouvrage de M. Comparetti, Virgilio nel medio evo, II, 64 et suiv. — 1139 b uabria. — 1145 Sur cette légende, voy. G. Paris, Hist. poët. de Charlemagne, p. 315. — 1146 Cf. ECCL. VII, 27: laqueus venatorum est, et sagena cor ejus.

1147. Qui vol son enamich
Pendre, ab femnel gatcha;
Per sol proverbi dit
Quet quarts d'aquela patcha.
1148. De dos te guarderas
Perpendre no deguts;
Acels remembreras
C'an mal do confunduts.
1149. Alexandri pres do
D'Indis et la puciela
Quel cuydet passio
Dar, car era tam biela.
1150. Aristotils no fos
Après d'astronomia,
Alaxandri per dos
Perdera quant avia.
1151. Dieus no volc per nien
Qu'en estelas agues
Tan gran entendimen
Mas per c'hom se guardes.
1152. De so qu'es a venir (*f. 49*)
Trop miyels te guarderas
Si ho saps, que cubrir
Estiers no t'en poras.
1153. Car l'ivern e l'estats
Sab hom c'a venir sia,
Mieyls n'es apereylats
Que si re non sabia.
1154. So dic per mans disens
Que nos deu hom guardar
De les causes vivens
Que nos podon mudar.
1155. Hanc Dieu no volc far re
Que desfar nos pogues
E quel poder a se
Del tot no retengues.
1156. Es ab sacrificar
Es ab oracios
Es ab preyeras far
Es ab devocios,
1157. Ab dejunis fasen,
Be esquivan tots mals,
Alieuga Dieus tormen,
Si con reys terrenals.
1158. Sans Bernat carn manjet
Pel frayre chastiar,
Don miyls lo castiet
Que sil fases liyar.
1159. Non voyles far esquern
Si Deus te fay honor;
Membret del guat d'imfern
Que fets al fort senyor.
1160. Al metge di vertat
Es a ton comfassor
Es a ton avocat:
Si no, perdras t'onor.
1161. Femnal pus prim enjana
Tant ha saber sobrer;
Membret la Soriana
Que fes al cavalier.
1162. La moylers al marit
Fets la torta tener;
Cel tenc per exernit
C'a femna pot saber.

- | | |
|--|--|
| <p>1163. Can ton amic felo
Veyras, no deus gabar
De re, car nol sab bo,
Si nol te vols lonyar.</p> | <p>1167. Guarda quit servira
Ot volra far plaser,
Si per amor o fa
O vol del teu aver.</p> |
| <p>1164. Can le fiyls soffer mal (vº)
Le payr' en sen dolor;
Del payrel fiyl no cal
Sil payr' a mal major.</p> | <p>1168. Car tal ser vex altruy
C'o fay per so que agia
Dos tans o may de luy,
No per amor que l'agia.</p> |
| <p>1165. Pus femna vol entendre
En far sen o folor,
Geyn et maneyra pendre
Sab de manta color.</p> | <p>1169. La donzeyla cuydet
Un burgues veyl desebre
Ab servir, mas guardet
S'en lo veyl ab recebre.</p> |
| <p>1166. D'un preycador fe,
Ab semblan de bonesa,
Alcavot, so say be,
.jª. richa burgiesa.</p> | |
-

INDEX DES NOMS PROPRES

ET DES MOTS ET FORMES REMARQUABLES.

- ABRAM, 651.
 ADAM, 30., 370, 372, 373, 426.
 AFRICA, 1043.
 AGOSTIN (S^t), 642, 827.
 AGUST CESAR, 183.
 ALAS, 496.
 ALEXANDRIS, 873, 875, 1000, 1119^c
 1149, 1150.
 ANANIAS, 872.
 ANNA, 927.
aretar, 93 (= heretar).
 ARISTOTILS, 1150.
 ARON, 622, 1106.
atorgar, 1143 (= autorgar).
axir, passim (= eissir).
axorbar, 524 (= eissorbar).
 BASI, 1145.
 BENJAMIN, 903.
 BERNART (S^t), 257, 711, 806, 907,
 1158.
 CARLES-MAYNES, 1145.
 CASTELA, 1144.
cayment (?), 947.
 CAYM, 840.
 CESAR, 183, 521.
 CHATO, 486.
 CICILIA (S^{ta}), 366.
 CORINTHIS (pistoleta als), 574.
 DAVID, 451, 919, 1001.
delivre, employé adverbialement, avec
 le sens de « sur-le-champ », 231,
 277, 986.
 DIANA (Na), 512, 513.
 EGIPTES (*lo rey d'*), 806.
 ELIZEU (l'), 629.
 ELYDORUS, 624.
enayguar, v. act., couper d'eau (en
 parlant du vin), 42.
 ERODES, 795.
 ESPANYA (*la reyna d'*), 999.
espiyl, héritier, 320.
estellyns (?), 173.
 EVA, 371, 372, 373.
 EZAHU, 502.
ferles, papillons, 182.
 FORIA, 531.
 FRANSA (*lo rey de*), 954.
 GESAI, 762.
gibrar, tourner, 11.
 GUYLEM DE CERVEIRA, 1, 628.
 INDIENCH (l'), 1000. — INDIENCHS
 (*los*), 1106.
 INDIS, 1149.
 IPOCRAS, 439.
 ISACH, 320, 321.
*istorias*¹: *del pescador e del guat*, 71;
 del marit e dels diables, 102; *du dépo-*
 sitaire infidèle, 136-137; *d'ayceyl*
 quin la preso se mes, 207; *del lop e*
 de l'anyel, 494; *de l'ase e del leyo*,
 495; *de la talpa*, 524; *de la serpen*,
 de l'osqu' e de la fossa, 630; *de cel*
 c'anava pendre, 643; *de l'escudier e*
 de son senyor, 689; *del pol e del*
 mila, 700; *del philosoph veyl*, 812;
 del texidor, 976; *de ceyl per cui fol*

1. Nous réunissons ici les renvois aux nouvelles dans lesquelles ne figurent pas de noms propres.

- portals de Roma derocats*, 995; *de la reyna que fets aucir son marit al bayn*, 998; *del guat d'infern*, 1159; *de la moyler, del marit e de la torta*, 1162; *del preycador e de la burguesa*, 1166; *de la donzela e del burgues*, 1169. Voyez en outre *Castela, Espanya, Fransa, Roma, Soriana, Tristayn, Vergili*, etc.
- ivasosamens*, adv., rapidement, 435.
- JACME (S^t), pèlerinage, 665.
- jags* (?), 166.
- JERICO, 871.
- JERONIM (S^t), 299, 346, 529, 531.
- JERUSALEM, 875.
- JOB, 717.
- JOHAN-BAPTISTE (S^t), 956.
- JOHAN L'EVANGÉLISTE (S^t), 261.
- JOSAPHAT, 897.
- JOSEP, fils de Jacob, 806.
- JOSEP, époux de Marie, 929.
- LAMECHS, 840.
- lenguar*, bavard, 418.
- LEVITCH, 616.
- LOMBARDIE, 166.
- LOTS, 530.
- LUCA (Lucain), 1043.
- LUCH (S^t), 826.
- MAGDALENA, 910, 941.
- MALACHIES, 617.
- manifest* (ab), ouvertement, 793.
- MARCER (= Macer), 1043.
- marfar*, v. n., se flétrir, 511.
- MATHIEUS (S^t), 907.
- mel*, s. fém., miel, 393.
- MERCURI (*lo mon de*), 110.
- MERTIS (S^t), saint Martin, 981.
- MOYSEN, 383, 896.
- NABUGADONASOR, 359, 865, 1107.
- NOHE, 355.
- OCTOPIGORAS (Pithagore?), 439.
- PEYRE (S^t), 615.
- pic*, s. m., piqure, 393.
- PSALM (*Lo*), voy. *David*.
- RAYNART, 625.
- REYS (*Livre dels*), 66.
- ROBOAM, 702.
- ROMA, 665, 739, 995, 1043, 1134.
- ROMAN (*li*), 709.
- SALAMO, 23, 387, 994.
- sejornial*, adj., de loisir, 168.
- SEMSO (Samson), 994.
- SENACHERIP, 645.
- SENEQUA, 907.
- SORIANA (*la*), 1161.
- TAMAR, 558.
- teri*, 777, espèce de monnaie; voy. Raynouard, *Lex. rom.*, v^o *tari*, et Du Cange, *Gloss.*, v^o *tarenus*.
- tesura*, filet, 186.
- TRISTAYN, 997.
- tutchar* (?), 452.
- ugar* (?), 102.
- UTERO (Deuteronomie), 423.
- venarsal, venertzal*, adj., léger, frivole, 22, 1089.
- VERGILIS, 996, 1041.
- XIXEN (*En*), 513.
- YSAYES, 828.

L'ESCRIVETO

CHANSON POPULAIRE DU MIDI DE LA FRANCE

J'avais réuni quelques versions de la chanson de l'*Escriveto* avec l'intention de les publier dans *Mélusine* et de provoquer une enquête sur ce sujet, lorsque je vis qu'il venait d'être traité d'une manière très approfondie par M. le comte Nigra dans la *Romania* (XIV, 231-273), sous le titre de : *Il Moro Saracino, canzone popolare piemontese*. La question se trouvant être ouverte dans la *Romania*, il était à désirer que les suppléments d'information relatifs à cette chanson parussent également dans cette Revue. C'est ce qui m'a engagé à publier ici les quelques versions que j'ai rassemblées¹.

Eugène ROLLAND.

I

VERSION DE BRASSAC (TARN²)

- Lou viscont' se marido lou visconte joli,
2 N'a preso l'Escrivoto la flou d'aquest país.
 La n'a presa tan jouve noun s'en sap pas vesti.
4 Quand la ne mand' a l'aygo noun s'en sap pas veni.
 S'en va set ans en guerro per la lascia nouiri.
6 Al cap d'set ans arrivo lou visconte joli.
 S'en va tust' a la porto : « Scrivoto, dourbis me? »
8 Soun pero i responde : • L'Escrivot' n'es p' aici,

1. Depuis la publication de l'article de M. Nigra, M. G. Guichard a publié dans la *Revue des langues romanes* (août 1885, p. 89-93) une version dauphinoise de l'*Escriveto* qu'il a fait précéder de considérations d'une valeur fort contestable.

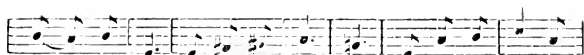
2. Cette version a été recueillie par M. Jolibois et publiée dans la *Revue du département du Tarn*, 1877, p. 6. — Cette Revue n'étant probablement pas entre les mains de la plupart de nos lecteurs, nous avons jugé opportun de la reproduire.

- « Lous Mouros l'a t'an preso lous Mouros Sarazis.
 10 — Que l'anarei be querre quand saurio d'i mourir!
 « Farei fair' uno barco tout' or e argen fi. »
 12 La barco lou transporto dejouts un albrési.
 Rencontre tres lavairos que lavoun lour drap fi :
 14 « Dias mi, vautres lavairos, quun castel es aici?
 — Aco's castel das Mouros das Mouros Sarazis.
 16 — Dias mi, vautres lavairos, quuno dam' y a dedins?
 — Y a madam' Escrivoto la flou d'aquest país.
 18 — Dias mi, vautres lavairos, coum fa per i parla?
 — Vou cal avilh'en paure, en paure pelerin,
 20 « Ana de port' en porto, l'almoyno demanda.
 — Scrivoto, fai l'almoyno als gens dal teu país.
 22 — Aco seri' impoussible que sias del meu país
 « Que les auzels que voloun s'en savoun pas veni.
 24 « Soun co las iroundelos que voloun tan poulit.
 — O si! soun ieu, Scrivoto, ieu sui lou teu amic!
 26 L'Escrivot' met la taulo de boun pa, de boun vi.
 « Dio mi, tu l'Escrivoto t'en voudri' pas veni?
 28 — Si fait, cert', lou visconte. voudri' estr' a miex cami. »
 L'Escrivot' s'en v'as coffres prene cinq cens lois,
 30 L'Escrivot' v'a l'estable cauzi pus bels roussis.
 « Vous mountares lou rouje, ieu mountarei lou gris. »
 32 Sieroun pas dins la barco lou Mouros sier' aqui.
 « Set ans la t'ei nourido de boun pa, de boun vi,
 34 « Set ans la t'ei vestido de vairtz e de sati.
 « So que fario pas aro dal maiti jusqu'al ser.
 36 « Aro, ieu la gardavi per un petit moun fil. »

II

VERSION DU CANTON DE BRIVE (CORREZE¹)

1. Cette version m'a été communiquée par M. G. Godin de Lépinay.



li, Lo ma ri doun tan dzeou - no que chen po pas vech-



ti, La ma - ri-doun tan dzeou-no que chen po pas vech-ti.

Maridoun lo Lijeto lo Lijeto joli';

- 2 Lo maridoun tan dzeouno que ch'en po pas vechti.
Choun paire lo courdedzo ¹, choun eiman lo vechti.
- 4 L'o leichado a cho mero chet ans per lo nouiri.
« Apren' a couje, ma mero, couje lou lindze fi. »
- 6 Quand lo Lijeto ei grando damando choun mari.
« Ount' l'anirai attendre? — Chur lou pount d: Paris. »
- 8 Tout choun tsami rancountro rancountro Barbari.
« Ount' ana vous, Lijeto? — Voou tsartsa moun mari.
- 10 — Lei anyas pas, Lijeto, que ieou l'ai vi mourir;
« Ai vi ferra lo caicho et lou mettre dedin;
- 12 « Ai tegu lo tsandelo mai l'ai vi deifen; »
« Me voudrias vous, Lijeto, per lou vochtre mari?
- 14 — Lou meou quo n'er' un dzecone vous ches un barbari. »
Lo prend et lo n'en moute dechu choun tsaval gris,
- 16 Lo prend et lo n'emmeno al tsachtel charaji.
Al bout de chet anados choun eiman revingait;
- 18 Ch'en vai, frapp' a lo porto que li venioun drubi.
Cho mero n'ei tan lechto, che prend li vai drubi.
- 20 « Ount' aves lo Lijeto, que venio pas drubi? »
— Lo vous ooun emmenado al tsachtel charaji.
- 22 — Didza me doun, ma mere, qu'ei bien fort loun d'eichi?
— Huet chent chinquante legos et tretan de tsami. »
- 24 Trobo las budzadairos, budzavavou en d'un rioou.
« Didza me, budzadairos coumo l'y appellou' eichi? »
- 26 — Mouchur, eichi i appelloun al tsachtel charaji.
— Didza me, budzadairos, ma qu l'i recht' eichi?
- 28 — O qu'ei uno ritso damo qu'ei d'un estran poïs.
— Didza me, budzadairos, pourio pas ieou l'ououi? »

-
1. Lui passe les cordons.
 2. Je l'ai vu mourir.
 3. Un vieux, un barbon.
 4. Au château sarrazia.
 5. L'entendre.

- 30 « Pouja me l'abit roudze, prene lou peleri ;
 'Na damanda l'ouomorno al noun de Dzieju-Cri. »
 32 Del temps que lo demando n'i o dzita qu'un yardi 2.
 Del temps que l'amachavo lou paoure che rijio 3.
 34 « De que vous rijais, paoure? n'amachas qu'un yardi.
 — Voudria tourna, Lijeto, voudria tourn' al pois? »
 36 — Attendais qu'un quart d'ouro vous me veirei veni. 4
 Ch'en vai a l'echcurio, bridò choun tsaval gris ;
 38 Del temps que lou bridavo lou vieillard n'en vengait.
 « Lou diable lo te pialo4, bougre de peleri ;
 40 « Chet ans te l'ai nourido de boun po, de boun vi,
 « Chet ans te l'ai couidzado dedin del lindze fi,
 42 « Chet ans te l'ai bicado 5 lou cher et lou matin. »

III.

VERSION DU CANTON DE LASALLE (GARD⁶).

- Maridou l'Escriveto flou de nostre pais,
 2 La maridou tan joue que si sab pas vesti.
 Soun paire la courdelo, sa maire la vestis.
 4 Soun ome ni vo'n guerro per la lascia nourri.
 Al bout de set anados soun ome vo veni ;
 6 Del pe piqu'a la porto : « Escriveto, dourbis ».
 La maire ni davalo per li veni dourbi.
 8 « Ount es moun Escriveto que mi ven pas dourbi? 1
 — L'aven mandado a l'aigo, la vezen pas veni ;
 10 « Lous Morous l'auròu preso lous Morous Sarrazis. »
 — Ounte l'òu emmenado? » — « Cent legos ièn d'aici. »
 12 — O ! ieu l'anarai querre quand saupriei de mourir ;
 « Farai fa 'no barqueto tout d'or et d'argen fi,
 14 « Se lou ven be la buto 7 mi veirez leu aici. »
 S'en vo de ribo en ribo per elo descouvri.
 16 Après de semanados el touquet al pais
 Ounte restou lous Morous lous Morous Sarazis.
 18 Troubet tres bugadieiros, lou long de soun cami :
 « Adieussias, bugadieiros, lavairos del drap fi,

1. Laissez-là l'habit rouge, prenez celui de pèlerin.

2. Elle ne lui a jeté qu'un liard.

3. Se mit à rire.

4. Que le diable te la pèle.

5. Baisée; voy. le dict. de Mistral, *bica*.

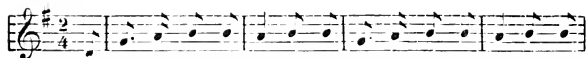
6. Cette version m'a été communiquée par M. P. Fesquet.

7. Si le vent bien me la pousse, c.-à-d. si le vent m'est favorable.

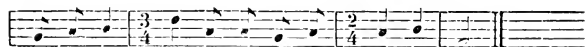
- 20 « De cau es, vous en pogue, lou castel qu'es aqui?
— Es lou castel des Morous, des Morous Sarazis.
- 22 — Digaz, coumo s'apelo la qu'en el si gauzis ?
— S'apelo l'Escriveto l'Escriveto joli.
- 24 — Et coussi pourriei faire per elo entreteni ?
— Vou cœu ab'ha 'n paure, en paure pelegri.
- 26 « Piei demanda l'aumorno al noum de Jesus Christ.
— Chambrieiro, fai l'aumorno al paure peregri.
- 28 — Fazez lo vous, madamo, qu'es de vostre païs.
— Ah! coussi vos que vengou² de gens de moun païs ?
- 30 « Lous ausseous qui voulou podou pas sai veni,
— Assetat las liroundos que vòu per tout païs. »
- 32 — Chambrieiro, sus la taulo met bon pan e bon vi
« Et baïlo li a beure en tasso d'argen fi. »
- 34 Après vòu a soun coffre per de lidors³ cauzi,
Davalou din l'estable per prene dous roussis :
- 36 Un monto sus lou rouge et l'autro sus lou gris.
Erou p'ancaro a l'aigo, lou Morou si l'auzi⁴ :
- 38 — Emb l'or que tu mi prenes la mar vo treluzi ;
« Lous roussis que m'emmenos la terro t'ou freni :
- 40 « Set ans la t'ai nourrido de bon pan, de bon vi,
« Set ans la t'ai vestido de velou, de sati,
- 42 « Set ans la t'ai caussado embe de marouqui ;
« Se la ti poudei tène la ti farieï mourï.
- 44 — L'as be que trop tengudo ; d'elo aro passo ti. •
Ansin l'o preso as Morous as Morous Sarazis.

IV.

VERSION DE LA LOZÈRE 5.



Ma-ri-dou l'Es-cri-be-to, ma-ri-dou l'Es-cri-be-to, l'Es-



cri-be-to jo-li, l'Es-cri-be-to jo-li.

1. Comment s'appelle celle qui en lui se réjouit, c.-à-d. celle qui y habite.
2. Ah! comment veux-tu que viennent.
3. Des louis d'or
4. S'est fait entendre.
5. Cette version a été recueillie, en 1857, par M. Liebich, alors pasteur dans

- Maridou l'Escribeto, l'Escribeto joli'.
- 2 La maridou tan sjuno qe si sa pas besti.
Sou mari bai en guerro per la laissa nourri.
- 4 Al bout de set anados sou mari bai beni.
D'un pe frapo la pouerto : « Scribeto, bien m'ouvri.
- 6 — Lous Maouros l'ou emmenado, lous Maouros Sarazis.
— Ieou l'anarai be querre qon saoubrio de lai mourri :
- 8 « Farai faire uno barqueto d'or ou d'artjen fi
« Et la metrai sus aigo sus aigo ou sus cami. »
- 10 Qon seguet al bout d'uno rivieiro¹,
Troubet dos bugadieiros qe labou lous dra fi :
- 12 « Diga mi, baoutres bugadieiros, coumo apelou lou castel d'aqui ?
— L'apelou lou castel des Maouros, del Maouro Sarazis. »
- 14 — Coumo apelou la damo, la damo q'es dedin ?
— L'apelou l'Escribeto l'Escribeto joli.
- 16 — Coumo poudrai ieou faire per li poudre parla ?
— Bous caou abiye en paoure, en paoure peieri,
- 18 « Li demanda l'acumorno al noun de Tjesus-Christ.
— Douna qoncon, Madamo ; un paouro q'ey ici.
- 20 — Tsambrieiro, fai l'aumorno al paoure pel rin.
— Façet la bous, Madamo, qu'es de boste païs.
- 22 — Coumo poudrio estre estre de moun païs ?
« Qe lous acusselous qe bolou s'i pouodou pas gandi²,
- 24 « Ammi l'iroundelete qe sai o pas soun nis ?
— Si soui bel jeou, Madamo, qe soui boste mari.
- 26 — Tsambrieiro, me la taoulo, al pan et al bouo bi,
« Barlet, bai a l'estapie, sello lou tsabal gris. »
- 28 Lous Maouros sortou de la fenestre, per les beire parti :
« Adieou nost' Escribeto, l'Escribeto joli' »

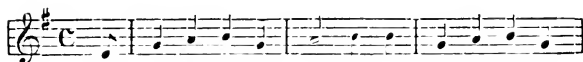
le département de la Lozère. Elle se trouve dans *Poésies pop. de la France*, Ms. de la Bibl. Nat., t. II (Nouv. acq. fr. 3339), feuillet 290.

1. Passage corrompu.

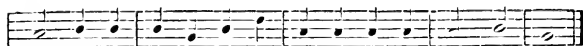
2. Ne peuvent pas s'y rendre.

3. Excepté l'hirondelle qui, ici, n'a pas son nid.

V.

VERSION LANGUEDOCIENNE (SANS INDICATION DE LOCALITÉ¹).

Ma - ri - dou l'Es - cri - be - ta, Ma - ri - dou l'Es - cri -



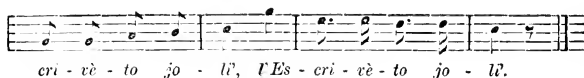
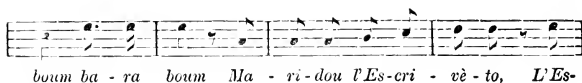
be - ta, l'Es - cri - be - ta jo - li', La fleur de ce pa - ys.

- Maridou l'Escribeta, maridou l'Escribeta,
 2 L'Escribeta joli', la fleur de ce pays.
 La maridou tan chouina, que se sap pas besti.
 4 Soun marit bai en guerra per la lascia grandi.
 Aou bout de sept annadas soun mari rebeni.
 6 « Ount' es moun Escribeta, ount' es moun Escribeta,
 L'Escribeta joli', la fleur de ce pays ?
 8 — L'abian mandada a l'aygua a pas sachut beni ;
 « Lous Morous nou l'an presa lous Morous Sarasins.
 10 — Ieou bole l'ana quere quan saouprie de mourir,
 « Farai faire une barca tout d'or et d'archen fin,
 12 « Que lou ben la transporta cinq cent legas d'aici. »
 Arribait co das Morous das Morous Sarazins ;
 14 Aqui troubaït de fennas que derabalou de lin² ;
 — Digua me, baoutres fennas que derabas de lin,
 16 « Deques aqueta tourre et lou castel qu'es aqui ? »
 — Es lou castel das Morous das Morous Sarasins.
 18 — Coussi ieou pouriey faire per ye intra dedin ?
 — Bos caou abiya en paoure en paoure pelerin,
 20 « Demandares l'aoumorna aou nom de Jesus Christ.
 — Dounas quicon, madame, as chens de bostre peys.
 22 — Coussi hous pourias estre des chens de mon peys ?
 « Lous aousselous, que boulou lai podou pas beni ;
 24 « Y a que las chiroundelas que fan soun nis aici.
 — Si fe be, yeou, madame. ne sabe lou cami. »
 26 Sus aquela paraoula elle chita un grand cri,
 Elle chita un grand cri, recounoui soun marit ;
 28 Et la pren et l'emporta dessus soun chibal gris.

1. Cette version a été recueillie en 1854 par M. Al. Germain, probablement dans les environs de Montpellier. Elle se trouve dans le recueil ms. des *Poésies pop. de la France*, t. II, feuillet 279.

2. Qui arrachaient du lin.

VI.

VERSION DE GANGES (ARRONDISSEMENT DE MONTPELLIER)¹.

Maridoun l'Escriveto² — *baraboum, boum, boum, boum, boum*
 2 *baraboum*

Maridoun l'Escriveto *aïe, aïe, aïe, aïe*³.

4 L'Escriveto joli' l'Escriveto joli'.

La maridoun tan jhouino que si sa pas vesti.

6 Soun mari vai en guerro per la lascia nourri.

Al bout de set anneios soun mari vai veni.

8 « Ent' es moun Escriveto, l'Escriveto joli' ? »

— Es anado querre d'aigo, la vesen pas veni.

10 « Lous Maurous la to 'ou preso, lous Maurous Sarasins. »

— Yeou l'anarai be querre quan saouprie de mourri. »

12 Ni faguèt uno barco tout d'or et d'arjhen fi :

Marchièt set ans su l'aigo sans veire res veni.

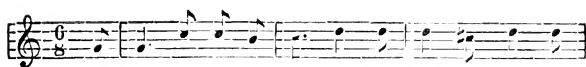
1. Cette version se trouve dans les *Poésies pop. de la France*, Ms. précité de la Bibl. nat., t. II, feuillet 286.

2. Vieux mot signifiant lemme de petite taille et chétive. Il est encore d'usage dans le pays [note de la personne qui a recueilli la chanson].

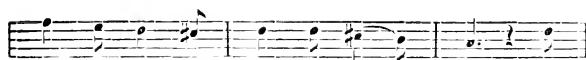
3. Les mots en italique forment le refrain.

- 14 Trovo tres bugadieiros que lavoun de dra fi :
 « Adisias, bugadieiros. — Amai a vous, daouphi.
 16 — Diga mi coumo s'apelo lou castel qu'es aqui ?
 — Aco 's !ou castel des Maurous, des Maurous Sarasins.
 18 — Coumo yeou pourrié faire per lai intra dedins.
 — Vous cal abiya en paoure, en paoure pelerin,
 20 « Et demanda l'aoumorno al nouni de Jesus Christ. »
 S'en vai pica a la porto : « Servanto, douvri mi. »
 22 Si met a la fenestro, recounoui soun mari,
 Et se ly mest la taoulo, al bon pain, al bon vi.
 24 Se lou menou al coffre al coffre de l'arjhen :
 « Et prenons ni que gnague per fa nostre cami. »
 26 Lou meno a l'estable per veire lous poulis :
 « Mountarés su lou roujhe et ieou dessu lou gris. »

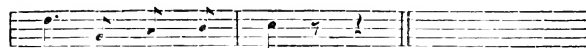
VII.

VERSION DE LODÈVE (HÉRAULT¹).

Ma - ri - doun l'Es - cri - bo - ta, l'Es - cri - bo - ta jo-



lè, Ma - ri - doun l'Es - cri - bo - - ta, La



fleur de ce pa - ys.

- Maridoun l'Escribota l'Escribota joli,
 2 Maridoun l'Escribota la fleur de ce pays.
 Se Louis se marida Louis, Comte Louis,
 4 Ne pren una Escrivota la fleur de ce pays.
 Se l'o presa jouina, que se sap pas vesti.
 6 Louis s'en bo en guerra per la daissa grandi.

1. Cette version a été recueillie en 1855 par M. Jules Calvet. Elle se trouve dans le recueil ms. des *Poés. popul. de la France*, t. II, feuillet 282.

- Al bout de set anadas, soun mari bo bini ;
 8 S'en bo pica a la porta: « Escribota, veni me droubi. »
 Sa mera diligenta dit: « Bo vite droubi.
 10 — Ount' ai mon Escribota, mon Escribota joli' ? »
 — L'aben mandara a l'aiga, n'es pas sachu rabeni ;
 12 « Lous Morous l'ouourou presa lous Morous Sarasis.
 — Ieou l'anarai la querre quan saouprio de lai mourì ;
 14 « Farai una barca tout d'or ou d'argen fi. »
 Lou ben me lai transporta dins un tan bel jardi.
 16 « Digas me, labairretta, qu'es aquel castel d'aqui ?
 — Lou castel des Morous des Morous Sarasis.
 18 — Comei s'arelo la dama la dama qu'es dedins ?
 — S'apelo l'Escribota. l'Escribota joli'.
 20 — Comei yeou pourio faire per di dintra dedin ?
 — Vous cal abilla en paoure, en paoure pelerin,
 22 « Et demanda l'aoumorna al noum de Jesus Christ.
 — Dounas quicon, madama, al paoure pelerin,
 24 « Que demanda l'aoumorna al noum de Jesus Christ.
 — Chambriera, me t' en fenestra per beire cal i o aqui.
 26 — Madama, aco's un paoure, un paoure de vostre peïs.
 — Couci aco pourio estre un paoure de moun peïs ?
 28 « Lous aousselous que bolou lai sabou pas veni ;
 « Soun que les giroundettas que boou per tout peïs. »
 30 Al prumi boussi que copa d'y jetta un grand soupìr.
 — Aquei soupìr que jetta sembla un soupìr de moun marit.
 32 — Oui, jouina Escribota, ieou soui bostre marit ;
 « Soui aici per bous queri se bous boules veni. »
 34 Bai faire un tour des coffres et pren tout l'argen fi,
 Bai faire un tour d'estable, caousis lous gros roussis.
 36 — Ieou mountarai lou rouge, et moun mari lou gris. »
 Siogourou pas al pont d'Arma, lous Morous boou beni :
 38 — Set ans te l'ai nourida de boun pan et de boun bi ;
 « L'argent que tu m'emportas la mar fairio lusi ;
 40 « Lou chabals que m'emmenas la mar fairio lusi. »

VIII.

VERSION DE L'ARRONDISSEMENT DE BÉZIERS (HÉRAULT)².

- Maridou l'Escriboto la flou de soun païs ;
 2 L'aou maridado jouino que se sa pas vesti.

1. Au premier morceau que (la servante lui) coupe.

2. Cette version recueillie par M. de Portalou, vers 1854, se trouve dans le recueil ms. des *Poés. pop. de la Fr.*, t. II, feuillet 288.

- Soun marit ba a la guerra per la laissa grandi.
- 4 Ay bout de set années soun mari ba beni;
Daou pe pico la porto : « Escrivoto, doubris !
- 6 — Soi pas toun Escrivoto, mais ta miero, moun fils.
— Ount' ai moun Escrivoto, la flou de soun pais ?
- 8 — Es anad' querre d'aigo. la besen pa beni;
« Lous Morous l'aouran preso, lous Morous Sarazins.
- 10 — Mais ieou l'anarai querre, quan saouprio de mourir.
Faguèt fayre uno barco tout d'or et d'argen fi.
- 12 Lou ben li la trasporto dejous un tamari.
Troubet tres bugadieiros laban soun linge fi.
- 14 « Diga me, bugadieiros, qu' es lou castel d'aqui ?
— Es lou castel des Morous, des Morous Sarazins.
- 16 — Coussi ieou pourrio layre per ye dintra dedin ?
— Abilla bous en paoure, en paoure pelerin,
- 18 « Demanda ye l'aoumorno al noun de Jesu Cri.
— Fases l'aoumorno, madamo, aou paoure pelerin.
- 20 — Diou bous assiste ! paoure, n'ai pas ni pan ni bi.
— Fases l'acumorno, madamo, as gens de bostre pais.
- 22 — Y a que las hiroundelos que sai fagou lou nis.
— Fases l'aoumorno, madamo, a bostre cher marit. »
- 24 Faguet serbi uno taoulo de pan et de boun bi,
S'en anet a soun coffre prene soun argen fi :
- 26 « Preparas me mas malos ambe moun chabal gris. »
Quan sou a miecho ruo, trobou lou Sarazi :
- 28 « Ounte bas, Escrivoto, ambe aquel pelerin ?
— Tu n'as mentit, gran Morou, aco's moun cher marit.
- 30 — Ieou que l'ay pla nourido de lebres, de lapins,
« Ieou que l'ay abillado de drap et de satin,
- 32 « Que l'ay tengut caoussado de pel de marouquin,
« Aro tu m'abandonnes per aquel pelerin ! »

IX.

VERSION DES ENVIRONS DE MONTAUBAN ¹.

- Guilalmes se marido, Guilalmes, tant joli,
2 Ne pren uno fenneto que se sap pas besti.
Lou ser la desabillo, la bestis lou mati,
4 Et la baillo a sa mayro per la i fa nourir.
Guilalmes ba a la guerra, a la guerra set ans.

1. Cette version recueillie vers 1857 se trouve dans le recueil ms. des *Poés. pop. de la Fr.*, t. II, feuillet 281.

- 6 Al cap de set anados, Guilalmes es tournant,
S'en ba tusta a sa porto: « Escriboto, darbis. »
- 8 Mais sa mayro en fenestro respoun: « N'es pas aici;
« Lous Mouros la t'au preso, lous Mouros Sarazis.
- 10 — Troubarai l'Escriboto quan saxo di mourì. »
Rencountro de labairos que laboun linge fi.
- 12 « Digas, baoutros labairos, qu'es lou castel d'aqui?
— Es lou castel des Mouros. dal Mouro Sarazi.
- 14 — Digas, baoutros labairos, per i dintra, coussi?
— Abilla bous de suite en paoure peleri,
- 16 « Demandares l'armoïno, l'armoïno al noun de Di.
— M'en farias pas l'armoïno, al noun de Jesu Cri?
- 18 Escriboto en fenestro i en tito un ardit¹.
— Digas, bello Escriboto, coussi bous ses aici?
- 20 — Lous Mouros m'en au preso et m'au menado aici.
— Digas, bello Escriboto, coussi pourrios sourti?
- 22 — Anas a l'escurio sela lou bel roussi;
« lou baou mounta a ma crambo per serca mous abits,
- 24 « Passa de crambo en crambo per serca l'or pu fi.
« Bous me mettrie en sello de bostre gran roussi.
- 26 « Si qualqu'un bous demando: Que ne pourtas aqui?
« Dires: qu'es de l'aboueno d'aboueno pel roussi². »
- 28 — Lou Diabls lou t'engulo, lou traite peleri!
« Set ans iou l'ai nourido de pa et de boun bi;
- 30 « Set raubos ye croumpados del bel dra de Paris. »

X.

VERSION DE VENCE (ALPES-MARITIMES)³.

1. Lui jette un liard.

2. Il doit manquer ici un vers ou deux, car l'intervention du Maure n'est pas annoncée.

3. Cette version est tirée des *Poésies pop. de la France*, recueil manuscrit de la B. N., t. III, feuillet 244. Quoique obscure, elle semble se rapporter à notre thème.



- Oou casteou de Liandro uno fillo ly a;
 2 Se lou rei lou soupesse, l'anariè deroouba.
 Lou rei s'abillo en padre en pelerin rouman;
 4 Oou casteou de Liandro l'ooumouino demandan :
 « Filletto de Liandro, filletto de quinze ans,
 6 « Fagues en paou l'ooumouino oou pelerin rouman. »
 La fillo es caritouso. l'ooumouino n'y a fa;
 8 En li faguen l'ooumouino, li a coustré la man 1.
 « O fillo, la miou fillo, laissez lou pura fa,
 10 « Aco es cacouque jouin' ome que si voou marida. »
 « O fillo, bello fillo, filletto de quinz' ans,
 12 « Moustres en paou la routo oou pelerin rouman. »
 La fillo es caritouso. la routo li a moustra.
 14 En li moustran la routo. la fillo a deroouba.
 Leis sourdas sur leis armos, encaro leis garçons
 16 Et vivo noustro reyno, espouso nouastre patroun.

XI.

VERSION DU PÉRIGORD 2 (FRAGMENT).

- Margarito se bagno e lavo din la mer.
 2 An tal coumo se bagno passo treys galouneys.
 « Diou t'adjut, Margarito, de toun pays venen.
 4 — De mon pays, ah! paouro!
 « Y a qu'a d'ouzel que bolo que n'en saougue beni
 6 « Nouma l'irondelle que bay per tous pays,
 « Fay lou tour de la France may torno rebeni.

1. Il lui a serré la main.

2. Ce fragment a été recueilli par M. de Gourgues avant 1857. Il se trouve dans le recueil ms. des *Poésies pop. de la France*, t. VI, feuillet 338.

XII.

VERSION DU TARN-ET-GARONNE¹ (FRAGMENT).

- Quand Margarido se bagno a l'alo de la mer
 2 Se praqui ne passaboun tres cabaliers ou dous.
 Lou dous l'an saludado, l'aoutre non y a re dit
 4 Sounquo : « Adiou, maynado, benen de toun pays.
 — De moun pays, lou paoure, que n'es ta loun d'aici ?
 6 « Y a pas aousel que bole que n'i posque beni,
 • Sounque l'iroudeleto, que posque tourna aici.
 8 — N'as un fray que se marido, ta sorre pren mari.
 « Tal tu farios, maynado, s'erez al teou pays ;
 10 « Ta mayre pla malaoudo, toun payre ensebelit ;
 • N'eroun quatre pourtayres — et lou cure fan cinq.

XIII.

VERSION DU TARN-ET-GARONNE (FRAGMENT).

- Fazez mi l'armouineto, Guinoto, la jolie,
 2 • Fazez mi l'armouineto, damo de moun pays.

1. Fragment communiqué par M. J. Daymard ainsi que le suivant.

MÉLANGES

1.

LE DÉCASYLLABE ROMAN.

Le vers principal de tout le moyen âge grec est le trimètre *iambique paroxyton*, prosodique dans toute son étendue et, de plus, tonique en sa pénultième. Cela est bizarre, mais cela est. Voici deux échantillons, avec la coupe tantôt hephthémimère, tantôt penthémimère ¹ :

Ἴδὸς βρύσις ψύγουσα βρασιμὸν καρδίης.
Ἐγείεις τὸ κῆμα τῶν σεναγμάτων ζέον.

Supposons qu'au commencement du moyen âge ce type se soit constitué chez les Latins comme chez les Grecs (pour avoir l'accent sur la pénultième, il n'y a qu'à finir par un mot comme *hābet*). Le premier hémistiche a la pénultième longue ; en latin, elle sera toujours accentuée. Ainsi notre trimètre latin aura deux accents fixes, soit sur la sixième syllabe du premier hémistiche et la quatrième du second, soit inversement. Il n'aura pas d'autre accent fixe.

Cela supposé, raisonnons. Dans un tel trimètre, un sujet de Dagobert ou de Charlemagne eût serti l'accent, non la quantité. S'il eût essayé de le reproduire, il eût fort bien mis *flāvit* au lieu de *hābet* à la fin, ou *hābet* pour *flāvit* à la coupe ; il eût de plus oublié la règle de clore par un dissyllabe, et il eût terminé le vers indifféremment par *multos habet* ou par *quos afflavit*. Avec le temps, d'après ce que nous savons en phonétique, l'atone finale de chaque hémistiche se serait ou conservée ou perdue, selon sa nature, car, dans notre trimètre hypothétique tout comme eu prose, *bona* eût fait *bone* et *bonum* eût fait *bon*. Ainsi, en latin parlé du

1. Assoc. pour l'encourag. des ét. grecques, 1883, p. 20.

xⁱ° siècle, notre trimètre à la byzantine eût pris naturellement quatre formes penthémimères :

Fors Saragúce kist en une muntáigne
 N'i ad castél ki devant lui remáigne,
 Li reís Marsílies out sun conseil finét
 Si 'n apelát Clarin de Balaguér.

ainsi que les quatre formes hephthémimères correspondantes.

Je conclus que le principal vers roman et le principal vers byzantin ont des chances d'être identiques. Cette idée m'est venue en lisant un excellent travail de M. V. Henry, *Contribution à l'étude des origines du décasyllabe roman* Paris, Maisonneuve, 1886; M. Henry y réfute avec force les systèmes antérieurs, et présente une hypothèse nouvelle, qui fait du décasyllabe un cousin de l'iambique scazon de Martial. Cette hypothèse est irréprochable au point de vue métrique; historiquement elle manque de vraisemblance en ce que le scazon est un vers savant. C'est à peine si je m'écarte de M. Henry en proposant de remplacer le scazon par le paroxyton byzantin, qui représente par excellence la phase *romane*, si l'on peut ainsi parler, de la versification grecque¹.

Louis HAVET.

I.

ALCUNI APPUNTI SUI « PROVERBI VOLGARI DEL 1200 »
 ED. GLORIA².

9. *De ogni carne magna el lovo aster de la soa*. Così la stampa; il Marciano: *dastira*. Il Gloria annota: « repute l'uno e l'altro vocabolo

[1. On trouvera plus loin mon appréciation du travail de M. Henry. L'hypothèse de M. Havet, outre qu'elle a l'inconvénient de postuler un vers lat n dont l'existence n'est attestée nulle part avant l'apparition, au xⁱ° siècle, des plus anciens décasyllabes romans connus, a le défaut de toutes celles qui cherchent l'origine, non de la versification romane, mais d'un vers roman. Je crois que c'est là une méthode détectueuse, qui ne saurait mener à un résultat assuré. Mais en elle-même, cette hypothèse est fort bien conçue et méritait en tout cas d'être communiquée. — G. P.].

1. *Atti del r. istituto veneto di scienze, lettere ed arti*, serie sesta, tomo terzo, pag. 93 segg. — Sono estratti dall' opera di Geremia Montagnone *Compendium moralium notabilium o Epitoma sapientiae*. Il Gloria si valse dell' unica stampa di Venezia 1505 e del codice Marciano Lat. VI, 100. Il Rajna mi comunica che ci sono altri quattro codici: Riccardiana 1816, Laurenziana (Gadd. Reliqu. 46) Nazionale di Napoli (VII. E 2), Darmstadt. I soli proverbii volgari nel Magliab. Palch. IV, cod. 128. — Sul lavoro del Gloria si legga la bella dissertazione del Salvioni nel *Giornale stor. della letter. ital.*, VI, 253.

scorrezione di *s'asten* -si astiene) ». Ma l'Ascoli (*Arch. glottol.* III, 278) aveva già ricordato l'*aster* delle Rime genovesi « eccetto che », corrispondente all'*estiers* del provenz. ed ant. fr. Nella cronica veneziana *dastier*; « riviene a *de-exterius*... È la prima volta, se non erro, che s'incontri codesta combinazione preposizionale ». Ora ne troviamo altro esempio nella vicina Padova. La *i* è riduzione di *ie*; quanto all' *-a*, desinenza che ricorre di frequente negli indeclinabili, vedi *Arch.* III, 254, n° 13. — Si confronti ora altresì il Flechia nelle annotazioni ai testi genovesi *Arch.* VIII, 317) s. v. *aster*.

12. *Chi vol morire el te po alcire*; il Gloria: « Chi vuol morire ti può uccidere » senza altra spiegazione. E si può intendere: Chi non si cura della vita è pronto a commettere qualunque enormità, persino un omicidio: giacchè in vero, che cosa di peggio può accadergli, che d'esserne punito con la morte, la quale egli appunto desidera? ¹. Molto più efficace è il proverbio, se come ha la stampa e secondo il Rajna anche il codice), leggiamo *el re po alcire*, « il disperato attende persino alla vita del re ».

16. La stampa non ha *l'ara*, come dice il Gloria aggiungendovi un *sic*, ma *lara* = ital. *latra*, che corrisponde al *baja* del codice.

44. Il *retie* della stampa non sta per *retine*, che non è nè del toscano nè del dialetto, ma va letto *retié*.

47. *La guera alargà entra e streta ensuà*. L'ultima voce viene spiegata « sen va ». Ma come s'ha ad intendere ciò? Il Gloria, per felice intuizione, dichiara: « La guerra cittadina entra pur per le larghe ed esce per le strette ». E questo invero dice il proverbio, che va letto: *La guera à larga entrà e streta ensuà* « uscita ».

58. *Mal compra clesura chi tol dinari a osura*. *Clesura* è spiegato « chiusura », ma in toscano questa voce come notò il Tobler nel glossario aggiunto alla sua edizione di Uguccone da Laodho s. v. *clusura* non ha precisamente il significato della dialettale; questa significa: « TERRENO, PODERE chiuso da siepe, muro » e così via.

64. Lo stampato: *quel che povolo endevina de rado ch'el no sea*; che su per giù è il *vox populi vox Dei*. Il Gloria accetta la lezione del manoscritto, il quale secondo lui ha *cundenna*. Anche così si potrebbe capire; ma, come ognuno vede, la sentenza non sarebbe altrettanto chiara. Ora il Rajna lesse nel codice *endeuna*, che è la lezione dello stampato; il copista ommise una delle cinque aste di *uin*.

1. Il copista del Riccard. scrive *antere de fuora che de la sua*, accettando la voce dialettale e la glossa che avrà trovato nel suo originale. Il Laurenziano, che volta le forme dialettali in toscano ed il Magliab., ad esso affine, non capirono nulla; essi leggono: *ogni carne mangia el (il) lupo. Astore de la sua.*

70. *El no è seno repenare a l'asejo*. Il Gloria: « *repennare* è voce antica, che vale impennarsi, inquietarsi per cosa che non piaccia. *Asejo* è scorrezione, reputo, di *asio*...; interpreto così: Egli non è senno di far atto di ritrosia o d'inquietudine in posto comodo ». Ma fra le sentenze latine che precedono il proverbio volgare è quella del vangelo: *Durum est contra stimulum recalcitrare*; ed in vero il venez. *asejo* (ogzidi *asegio*) vale non solo « pungiglione delle api », ma altresì « pungolo dei buoi »; cfr. Flechia, *Arch.* III, 167.

77. *Aseno cargà ben amblà*. Vuolsi senza dubbio accentare *ámbla*. Ma anche così non intendo che cosa significhi il proverbio. Suppongo che in luogo di due *ben* ne sia stato scritto uno solo, e leggo *as. cargà ben* (« asino caricato in modo conveniente, così che d'ambidue i lati la soma sia eguale ») *ben ambla*, e sarebbe variante del n° 17: *enguar* (così il Marciano, a detta del Rajna, non *eugual*) *soma uon rumpe el doso*.

153. *Massara dura fa fameja fura*. « Significa, mi sembra, rendere ladra la famiglia quella donna che non è buona massaja ». « Buona massaja » vuol dire « padrona di casa, che amministra bene le cose sue » e dicesi specialmente di colei che usa saggia economia e non sciupa il proprio; ond'è che, secondo il Gloria, il proverbio verrebbe a dire che la dissipatrice dà alla servitù occasione di rubare, le lascia libertà di rubare. E sarebbe sentenza giusta. Ma il proverbio non vuol dire questo; dice anzi che la padrona di casa soverchiamente dura e taccagna obliga quasi al furto i suoi servi, giacchè costoro, non ricevendo quello ch'è loro necessario per vivere, se lo pigliano da se di soppiatto. Si confronti il latino che precede: *furari famulos dominus compellet avarus*.

158. *Non eser largo ai soldi e scarso a le medaie* (lo stampato ha *mane*, che va letto *maie* = *maje* = fr. *mailles*). « Re'ativo l'odierno: *Chi tien le man strcte, no ghe ne cava, ma gnanca ghe ne mete* ». Non ravviso la corrispondenza fra i due proverbi. Quello registrato dal Montagnone significa: non fare spese grandi e piccole economie.

164. *Chi ha el mal si ha le scherne*. S'intende da se che va corretto *schernie*. La forma antiquata *schernia* è registrata nella Crusca.

168. *Amore no guarda palazzo nè richeze*. Così, secondo il Gloria, il Marciano; la stampa *paraco* (*c* = *ç* = *z*). Ma il Rajna lesse anche nel Marciano *paraço*, che è l'italiano ant. *paraggio*, fr. *parage*; amore non guarda nè a nobiltà di natali nè a ricchezze.

A. MUSSAFIA.

P.-S. — Il Rajna mi fa ora sapere che, secondo una comunicazione del Novati, v'ha un altro codice dell' opera di Geremia, contenuto in una collezione di provenienza Belgiojoso che il marchese Tritti ha venduto o sta per vendere al librajo Hoepfli.

III.

UN NOUVEAU MANUSCRIT DU ROMAN DE JULES CÉSAR
PAR JACOT DE FOREST.

On n'a signalé jusqu'à présent, du moins à ma connaissance, qu'un seul manuscrit du poème de Jacot de Forest sur Jules César : le n^o 1457 du fonds français de la Bibliothèque nationale, dont ont fait usage Amaury Duval, dans le t. XIX de l'*Histoire littéraire*, et M. Settegast, dans le t. II du *Giornale de Filologia romanza*¹. Bien que ce roman ait une valeur assez petite, si, comme M. Settegast a cherché à l'établir, il est non la source, mais la mise en vers du roman en prose de Jean de Thuin, il peut n'être pas sans utilité d'en signaler un second ms. que j'ai trouvé à la bibliothèque de Rouen il y a peu d'années. C'est un livre en parchemin, de 26 centimètres sur 17, orné de quelques miniatures à fond d'or bruni, et ayant, sauf dans les pages qui contiennent ces miniatures, 30 lignes à la page. L'écriture est de la fin du XIII^e siècle, et m'a paru être du nord de la France. C'est un des mss. qui proviennent du chapitre de Rouen. Il est coté actuellement U. 12. Je l'ai comparé attentivement avec les deux morceaux, formant en tout 80 vers, que M. Settegast a publiés d'après le ms. de Paris, et j'ai constaté que les différences entre ces deux copies étaient peu nombreuses. Voici, en laissant de côté les variantes purement graphiques, les seules divergences que j'aie notées pour ces 80 vers :

PREMIER MORCEAU.

MS. DE PARIS.

MS. DE ROUEN.

v. 22 Qui tant fist en sa vie.	Que tant fist et conquist ² .
32 qe qu'enviouz en die.	coi que nus voz en die.
36 doutent.	doutoit.
44 repranderont.	atorneront.
47 mès tant lor en respont.	mès itant lor.
51 qu'il de lor bonté ont.	que il de lor biens ont.
55 porra.	porroit.
58 menteor.	envious.

1. Voy. *Romania*, IX, 622.

2 C'est la répétition d'un hémistiche placé un peu plus haut. La bonne leçon est donc celle du ms. de Paris.

DEUXIÈME MORCEAU.

6 Quar o.	Qu'aveuc.
7 cornues.	agues.
8 cis tempès.	icis tans.
9 Quar les pierres les erent.	Que les pierres les vont.
11 s'iert.	s'est
13 parmi les dras ne fust,	p. le dos n' i soit.

Après le v. 14 *Si ronpoient les pierres...* il y a dans le ms. de Rouen un vers de plus : *Et si vont les Roumains mout durement blesans.*

P. M.

IV.

QUELQUES PARTICULARITÉS GRAMMATICALES DU
DIALECTE WALLON AU XIII^e SIÈCLE.

LES PRONOM PERSONNEL, RÉGIME INDIRECT.

Le pronom *les* est employé fréquemment comme datif dans le sens de *leur* :

... En tesmoingnage de nos homes de fiez et par lor jugement cele dime grosse et menue de Peres rendiemes nos à la maison deuant dite por tenir et recuoir perpetuement si com leur dime liement et *les* affaitames loiament tot ensi ke nostre home de fiez jugarent ke nos en deuiens faire. Et a guerpissement de nostre frere deuant dit par le jugement de nos homes pais *les* fu jugie perpetuement.

(Mai 1265. — Chartes de l'abbaye du Val Saint Lambert, n° 284).

Dans un double de cette charte qui se trouve aux mêmes archives, *les* deux *les* sont remplacés par *lor*.

Et de ceste pais li abbes et couens deuant dit misent auant lettres ki de ce furent faites et saeleies des saeaz maistre Ribert Doien del glize de Saint Martin de Liege et sangnor Thirri doien del concilhe d'Uffey et sangnor Nichole doien del concilhe de Hozemont et une autre lettre ki est saeleie del saeal mon sangnor Gerart de Heran marescaus mon sangnor Henri par la grasce de Deu esuee de Liege, en la quele ilh tesmong ke li maires et li eskeuien de Rameilhu en sa presence auoient reconu qu'ilh et li masuir de Rameilhu auoient fait al abbeite et a couent del vaus saint Lambert bone pais et ki bien *les* sulfoit del bois de Rameilhu.

... Apres nos disons ke Hanons n'ot droit en bois de Rameilhuel qu'ilh clamoit, fors k'en cinquante boniers ki furent asseneit et liureit a masuirs quant

la pais fut fait del bois entre eaz et l'abbait et le couent et ki puis *les* furent aboneit.

(20 mars 1272. — Chartes de l'abbaye de Val Saint-Lambert, n° 324).

Je pourrais multiplier les exemples, car cet emploi de *les* est assez commun dans les chartes liégeoises du XIII^e siècle. On le rencontre fréquemment plus tard dans les chroniqueurs liégeois, surtout dans Jean d'Outremeuse.

Le patois moderne l'a conservé :

Le[s] promettont tote assurance.
Et qu'on *les* freut mâie pus nuisance¹.

Dans les textes wallons du XII^e siècle nous trouvons également cet emploi de *les*.

Dans le Poème moral du manuscrit Canonici 74 d'Oxford :

Sovent *les* disoit : Faites ce ke vos ai mostreit...
Or et argent et terre et posteit *les* dona².

Dans la vie sainte Juliane, même manuscrit :

v. 597 Illoc baniomes *les* chaitis,
Ankor *les* faisomes nos pîs³.

Dans le *Job* :

Quant il dotent de ce ke il encor ne seuent ke a uenir *les* est⁴.

Le seul exemple que j'aie rencontré dans un texte non-wallon de cet emploi de *les* se trouve dans le *Psautier de Metz*, CIV, 14 :

Il ne volt point soffrir que nul *les* nuisit ne ne feisit grevance.

Il faut, je crois, voir simplement dans ce régime indirect *les* la forme de l'accusatif employée pour le datif, cas analogue à *lor*, génitif dont l'emploi s'est de si bonne heure étendu au datif. La langue, dans son travail inconscient de simplification, aboutit ici à créer une forme superflue ; on comprend que *lor* ait prévalu et que l'usage de *les* régime indirect soit resté cantonné dans un coin du domaine d'oïl. Ce qui doit nous étonner, c'est la persistance de cette forme du XII^e siècle jusqu'à nos jours⁵.

1. *Choix de chansons et poésies wallonnes*, recueillies par M. El. B. et D. p. 36.

2. *Archiv's des missions*, série II, 2^e série, V, pp. 200 et 202 (Rapport de M. P. Meyer; pp. 196 et 198 du tiré à part).

3. *Li ver del jus*, cf. Hugo von Feilitzen. Upsala, 1883.

4. *Li Dialoge Gregore* herausg. von W. Foerster, p. 325, l. 5.

5. (Cela n'a rien de particulièrement étonnant. Il n'y a pas création d'une forme nouvelle et superflue, mais emploi de *les* au lieu et place de *lor*, leur.

2. — CONJUGAISON DU PARFAIT EN *ONT*

La 3^e pers. plur. en *ont* du parfait des verbes en *a* est assez fréquente dans les chartes liégeoises. Cette forme de la 3^e pers., qui se trouve souvent dans les textes lorrains, est maintenant bien connue, mais je ne crois pas qu'on ait jusqu'ici rencontré la 1^{re} pers. de ce parfait. On comprendra d'ailleurs que cette 1^{re} pers. soit rare, attendu qu'elle était identique à la 1^{re} pers. plur. du présent de l'indicatif. Dans ces conditions, elle ne pouvait pas persister longtemps à côté de la désinence habituelle en *âmes* du parfait.

... Et nos Thiris del Preit cheualirs deuant dis. apres che ke nos eumes out le bone veriteit et veües les chartres et les esplois ki de che parloient et les iugemens ki lais en astoient par ceas ki iugier en deuoient et iugiet en auoient, desimes par sentence arbitral et par droit ke mes sires Wilheames d'Astenois cheualirs deuant dis n'auoit droit en cel claim ne en cel hiretage qu'ilh clamoit. Apres che, nos *demandons* a mon Saingnor Wilheame deuant dit s'ilh tenoit nostre dit, ilh respondit k'oilh et tenir le voloit, puis ke drois et iugemens l'en osteuet, quitte le clamoit ne iamais nient n'i clameront...

(25 juin 1270. — Chartes de l'abbaye de Robermont, ancien n° 2).

... Et nos, apres chon, a la proiere de proudomes et des parties desor nomeies et a lor requeste, presimes le dit en nos si com arbitre en tel maniere que desor est deviseit, et *apellons* par devant nos les parties et oiens lor raisons; et, apres chon, nos *apellons* chez ki auoient esteit a couens de mariage et a

Même fait s'observe dans certaines parties du midi de la France, principalement dans le S.-O., où *los* tend à se substituer à *lor*, dans l'emploi pronominal. Ainsi dans la chanson de la croisade albigeoise :

460 Et ago la vianda, c'la *quels* (pour *que lor*) fo mestier.

5624 E so *quels* remandra.

7216 Franc cavalier, dem *los* (en rime).

8472 *Quels* comtec las novelas.

Des exemples analogues pourraient être recueillis en grand nombre dans le poème de la guerre de Navarre (*quels* pour *que lor*, v. 22; *disso los*, en rime, v. 2654).

Voici une phrase où *lor* et *los* sont employés dans le même sens : « E qui plus *lor* demançava, lorssa *los* fara » (Coutumes de Prayssas, L.-et-Gar., § 40).

Les exemples de *los* pour *lor* foisonnent dans les textes de la Gascogne et du Béarn, où *lor* se conserve, surtout lorsqu'il est construit avec une préposition. Ainsi, dans les registres de la jurade de Bordeaux *but lor*, *per lor*, mais « *los* ac d'ven denunciar » (Arch. munic. de Bordeaux, III, 18) M. Bauquier s'est trompé lorsqu'il a supposé (Rev. des langues rom., 2, VI, 245-50) que *los* employé comme rég. indirect était pour *louis*. C'est l'ancien *los*, l'équivalent du français *les*. On trouve aussi, mais plus rarement, *lo* pour *li* au sing. : « E deu [lo portier] tar e adobar las portas am lo bosc *quels* senhors *lo* devon donar » (Cout. de Prayssas, § 21). — P. M.]

doient d'elle dame et les fesimes jurer sor sains de voir a dire en quel maniere li dame auoit esteit doiei et coment om le diet doier des .XVIII. mars desor dis et sor quees biens ; et lor veriteit esimes metre en escrit et nos *conselhons* sor chon a proudomes, a sauoir est a bon clers, a prechoirs, a menoirs, a cheualiers, a maïors et a tot le sains del pais, et mesimes jor par deuant nos, apres chon que nos fumes conseilhiet, les parties desor dites d'oir nostre sentenche arbitral sor les querelles ki astoient entre caz.

(14 mars 1274. — Chartes de la Collégiale Saint-Denis de Liège, ancien n° 7).

Je pourrais donner d'autres exemples, mais je crois que ceux-ci suffiront : encadrés, comme ils le sont, entre d'autres formes du parfait, ils ne laissent aucun doute sur la valeur du temps.

Ces exemples confirment la théorie de la formation par analogie du parfait en *ont* : le singulier du parfait habituel ayant les mêmes désinences que le singulier du futur, le pluriel s'est trouvé entraîné, pour ainsi dire, à adopter également les désinences du futur pluriel. Je ne crois pas que ce pluriel analogique du parfait remonte au delà du XII^e siècle. Parmi les textes littéraires wallons je ne le trouve (à la 3^e pers.) que dans le *Job* dont la langue est évidemment postérieure à celle des *Dialoge Gregore* et du manuscrit Canonici 74 d'Oxford.

3. — PARFAIT EN *INS*.

La 1^{re} pers. plur. du parfait pour les verbes en *ē, ě, ĩ*, peut se former par *ns* au lieu de *mes*, autrement dit être nasalisée. D'autre part la 1^{re} pers. plur. des autres temps peut, comme en picard, ne pas être nasalisée, de sorte que si *avomes* existe à côté d'*avons*, en revanche *fesins* se rencontre auprès de *fesimes*.

... Et nos Thiris deuant dis, a le requeste et par le volenteit des parties deuant dittes, presimes l'arbitre et le dit en nos et *enquesiens* le bone veriteit et veimes les oeures et les chartres ki faites en astoient et escrites et saieles del saial le noble damme me damme Ysabeal ki iadis fut femme mon saingnor de Wasenberg.

(25 juin 1870. — Chartes de l'abbaye de Robertmont, ancien n° 2).

... Et nos li home de la Cise Deu¹, apres chou, donames et *fesins* dun et vesture a dant Henon trecensoir de la maison de la val Saint Lambert desoir escrite des vint bonier d'aluen desoirdis a oes de la maison de la val Saint Lambert deuant nomeie.

(31 mai 1274. — Chartes de l'abbaye du val Saint-Lambert n° 329).

... lequel don et le quel lansage je Giles maires deuant dis mis en warde des

1. *Casa Dei*, Cour allodiale de Liège.

eskeuiens desordis, a la requeste des parties et des tenans deuant romeis Et je li maires et li eskeuin et li tenan desordit en *owins* nos droitures.

(10 avril 1275. — Chartes de l'abbaye du val Saint-Lambert, n° 341).

Dans l'extrait de la charte de la collégiale Saint-Denis que nous avons donné plus haut, on trouve encore un exemple de cette forme du parfait : « Nos... apellons par deuant nos les parties et *oiens* lor raisons ».

On rencontre le parfait en *ins* plusieurs fois dans les *Dialogue Gregore* ; je mets entre parenthèse le mot correspondant du texte latin : *atendins* (expectauimus) p. 88, l. 8, *poins* (potuimus), p. 212, l. 10 ; quant nos *departins* de la p. 265, l. 20, *desins* (diximus), p. 266, l. 7, *oins* (audiuimus) p. 277, l. 5.

Si la désinence en *ins* de la 1^{re} pers. plur. du parfait ne s'est pas maintenue, c'est sans doute parce que cette forme nasalisée, avec l'orthographe picarde et wallonne où *ie* = *i*, et *i* = *ie*, était fort souvent identique à la 1^{re} pers. plur. de l'imparfait de l'indicatif. Si, dans les exemples cités plus haut, *enquesiens* et *owins* ne peuvent pas se confondre avec les imparfaits (*aviens*, *enqueriens*), *fesins* pourrait être simplement une forme graphique de *faisiens*. Voici un exemple où le parfait, écrit *iens*, ne diffère en rien de l'imparfait :

... Et nos, entre les dois parolhes, a le requeste dant abbeit et mon sangnor Lowi deuant dit, turnames a un de nos homes de fiez, a sauoir mon Sangnor Johan de Parfontriw cheualier, et li *somungniens* sor le feaute ke ilh nos deuoit qu'illi nos raportast par droit de cui mes sieres Lowis deuant dis deuoit tenir le dit fies.

(5 octobre 1298. — Chartes de l'abbaye du val Saint-Lambert, n° 408).

Je crois que cette forme du parfait en *ins* n'existe guère que dans le dialecte wallon ; si on la rencontre parfois dans des textes picards en vers, c'est seulement à la rime comme licence poétique.

Emmanuel PASQUET.

V.

L'ADJECTIF POSSESSIF FÉMININ EN LYONNAIS.

J'ai vainement cherché dans la dissertation de Hermann Flechtner : *Die Sprache des Alexander-Fragmentes des Al'erich von Besançon* (Breslau 1882) et dans la *Phonétique lyonnaise au XIV^e siècle* que M. Philipon a publiée dans le tome XIII de la *Romania*, la mention et l'explication des deux adjectifs possessifs *la min* et *la sin* que nous rencontrons dans les *Œuvres de Marguerite d'Oingt* et dans les *Conventiones dominorum et B. de Varey visitatoris operis* (*Romania*, XIII, 576-581). La singularité de ces

formes, que nous lisons dans les passages suivants, aurait dû, ce semble, éveiller leur attention :

Jo desirro vostra salut assi come jo foy *la min* (MARG. D'OINGT, p. 36).

Lo servis de nostron Seignour Jhesu Crit et de *la singloriousa virgina mare*, (p. 49);

D'atra main seignia et aprova de *la sin* (Conventions, p. 580).

Malgré leur aspect étrange, l'explication en est fort simple et c'est peut-être pour cela que ni Flechtner ni M. Philipon n'en disent mot. Si l'on considère que l'*a* tombe dans *bateri, cortesi, mala-di*, il est clair que *la mia* a dû donner *la mi* devenu *la min* par l'influence de la nasale initiale. *La min* a donné naissance à *la sin*.

Le phénomène que présente *la min* n'est pas isolé en lyonnais. Les œuvres de Marguerite d'Oingt nous donnent *mendis*, p. 36, = *medis*, midi; et *manques*, p. 36, = *masque, maques, maque, meque*, proprement « mais que, sinon ». Dans les dialectes de la suisse romande *meï* « rien » n'est pas min us comme le pensait le bon doyen Bridel. *Meï* répond au fr. *mie* et remonte aux formes hypothétiques *mi mī*; cf. *la mi de pan*.

Des exemples nombreux du même phénomène ont été recueillis par nous au Val-de-Bagnes; voir *Phonologie du Bagnard*, § 232, où j'ai cité *nin* « nid » et « nuit », *tenin, vinin, etarnin* « éternuer », *furnin, femin* « fumier », *min* « plus » et « mais », *min* « pétrissoire », *mingro* « maigre » *drūmin* « dormir », en attribuant à tort à l'*i* le développement de la résonnance nasale. Le portugais, comme on sait, a des exemples tout pareils. Voir *Romania* 1882, p. 90.

Dans le Jorat Vaud les adjectifs possessifs toniques ont aujourd'hui les formes suivantes : *la meīna, la seīna, la feīna*, à côté de *la myōna, la tyōna, la xōna*. Les premières remontent à *la min, la tin, la sin*, formes auxquelles on a ajouté un *a* pour mieux marquer le genre. Malgré la ressemblance qu'elles ont avec *la mienne, la tienne, la sienne*, ce serait se tromper étrangement de les expliquer comme les formes françaises.

J. CORNU.

VI.

LA POÉTIQUE DE BAUDET HERENC.

Dans leur rapport sur leur mission littéraire en Italie (*Archives des Missions*, t. I, p. 267-278), MM. Renan et Daremberg ont donné, d'après le ms. du Vatican Reg. 1468, d'assez longs extraits d'une *Poétique*, ou, pour prendre le mot employé au xv^e siècle, d'une *Seconde rhétorique*

composée en 1432 par un auteur que le ms. appellerait Baoldet Hercut. Ce nom étrange a de bonne heure provoqué des doutes, et on a pensé le corriger avec vraisemblance en lisant « Raol de Thercut ». Mais, outre que la forme *Raol* pour *Raoul* est un peu étonnante au milieu du xv^e siècle, le nom de *Thercut* est fort invraisemblable. J'ai conjecturé que *Baoldet Hercut* était une mauvaise lecture, qui s'explique facilement, pour *Bauldet Herenc*, et je me suis adressé, pour vérifier cette conjecture, à M. Ernest Langlois, membre de l'Ecole française de Rome, qui a bien voulu me faire savoir que le manuscrit du Vatican portait en effet *Bauldet Herenc*. C'est donc le nom qu'il faut désormais donner à l'auteur de cette *Poétique*. Baudet Herenc n'est pas absolument un inconnu. Il faut évidemment l'identifier avec le « Baudet Harenc de Chalon » qui, en 1449 ou 1450, « faisait des ballades devant mon seigneur » Charles d'Orléans (voy. A. Champollion-Figeac, *Louis et Charles d'Orléans*, p. 361).

M. Langlois a copié en entier la poétique de Baudet Harenc¹, il est à désirer qu'il l'imprime. Elle est la troisième que nous connaissons; la première est celle d'Eustache Deschamps, la seconde celle qui appartient à Monmerqué, puis à A. Firmin Didot, dont Wolf (*Ueber die Lais*, p. 141) a imprimé des fragments, et dont on trouve une description assez étendue dans le *Catalogue Firmin-Didot*, 1881, p. 33 et suivantes. Il y a entre ce traité, qui doit remonter environ à 1415, et celui de Baudet Herenc des rapports qui indiquent que ce dernier a utilisé l'œuvre de son prédécesseur (cf. Zschalig, *Die Verslehren von Fabri, Du Pont und Sibilet*, Leipzig, 1884, p. 74), et qui font souhaiter que les deux œuvres soient publiées ensemble; mais je ne sais où est aujourd'hui le ms. Monmerqué-Didot.

G. P.

1. Je suis informé, du reste, que M. G. Servois l'a copié de son côté il y a bien des années.

COMPTES-RENDUS

Contribution à l'étude des origines du décasyllabe roman. par Victor HENRY, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Douai. Paris, Maisonneuve, 1886, in-8°, 47 p.

Le jeune auteur de ce mémoire, déjà connu fort avantageusement par d'excellents travaux linguistiques, présente avec beaucoup de modestie une hypothèse nouvelle sur l'origine du décasyllabe roman : il serait plus juste de dire du décasyllabe gallo-roman car on est aujourd'hui assez généralement d'accord pour croire que les Espagnols et les Italiens nous l'ont emprunté (voy. *Rom.* XIII. 622). Ce vers répondrait au trimètre iambique scazon :

Baiana nostri, Basse, villa Faustini.

Entendons bien ce que veut dire l'auteur. Il n'a pas l'idée qu'un vers rythmique provienne d'un vers métrique par la substitution de l'accent à la quantité ; il pense que, d'une versification gréco-latine préexistante, et fondée d'ailleurs sur la quantité, il est sorti parallèlement un vers métrique (grec, puis latin) et un vers rythmique (latin vulgaire).

Je n'entrerai pas dans la discussion de l'ingénieuse hypothèse de M. Henry. Elle est à coup sûr plus admissible que toutes celles qui ont été proposées jusqu'à présent, et de la façon dont la présente l'auteur, elle peut ne pas trop souffrir du fait que le trimètre scazon métrique est assez rarement employé en latin ou que le trimètre scazon rythmique ne se rencontre jamais. Mais l'ensemble de la méthode suivie par l'auteur me paraît défectueux, et j'ai eu plus d'une fois occasion de le dire. Ce n'est pas tel ou tel vers français qu'il faut rattacher à tel ou tel vers latin ; c'est là un travail mécanique plus ou moins facile, mais toujours inutile. Les vers français ne nous apparaissent qu'après l'élaboration qui s'est opérée dans la langue aux temps mérovingiens, et qui, bouleversant dans la langue les conditions de la tonalité, a profondément modifié celles du rythme. Avant d'essayer de montrer comment s'est constitué le système de la versification française, il faut étudier comment s'est établi, à l'époque antérieure, le principe de la versification rythmique en regard de la versification métrique. Une fois ce principe constitué, les différents vers en sont naturellement issus, sans que chacun d'eux ait un rapport direct avec une des formes de la versification métrique, d'origine grecque. Devenues toutes, pour le peuple, incompré-

hensibles avec le principe même de cette versification. C'est donc la question préalable que j'oppose aux recherches du genre de celles de M. Henry, tout en rendant justice à la science et à la pénétration dont il fait preuve.

Je n'ajouterai qu'un mot, sur un sujet qui me tient au cœur. M. Henry, d'accord avec M. Meyer, de Spire, trouve exagérée l'importance que j'accorde au septenaire rythmique, dont les chansons populaires de l'époque impériale nous ont conservé quelques fragments. Il est cependant impossible de nier que les vers des soldats d'Aurélien, où le rôle de l'accent est incontestable, se rattachent à ceux des soldats de César, où l'accent est encore joint à la quantité. Non seulement dans ces vers, et dans tous ceux du même genre que nous connaissons, le second membre se termine par un proparoxyton ou par un monosyllabe; mais encore dans tous le nombre des syllabes est rigoureusement le même; le vers se divise en deux membres, l'un de huit, l'autre de sept syllabes; dans le second membre l'alternance régulière des toniques et des atones est sans exception; dans le premier il n'y a d'exceptions (et encore bien rares) que pour les trois premières syllabes. Voilà des caractères qui, dès la première apparition de ce vers, le différencient nettement du tétramètre trochaïque catalectique tel que nous le rencontrons ailleurs. Je n'insiste pas, ayant l'intention de revenir, dans un travail spécial, à cette question de première importance.

Je tiens, en terminant, à faire remarquer que j'ai depuis longtemps abandonné l'idée que la versification latine ait pu être rythmique dès l'origine, et que le saturnien fût fondé sur l'accent. Il était peut-être permis d'avoir des opinions semblables il y a vingt ans; ce serait moins excusable aujourd'hui, et je demande à mes contradicteurs de vouloir bien ne plus me les attribuer. Je ne puis d'ailleurs souhaiter d'en rencontrer de plus courtois que M. Henry.

G. P.

La Chanson de Roland. Nouvelle édition classique, précédée d'une introduction et suivie d'un glossaire, par L. CLÉDAT, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. Paris, Garnier, 1886, in-12, xxxv-223 p.

Ce qui distingue la « nouvelle édition classique » de M. Clédat des éditions antérieures, et notamment des « éditions classiques » de M. Gautier, c'est surtout, à ce qu'il nous dit lui-même, qu'il a *francisé* le texte d'Ox'ord. « C'est-à-dire, ajoute-t-il, que nous avons adopté l'opinion de la majorité des romanistes, qui considèrent la chanson de Roland comme d'origine *française*. La langue de la Chanson de Roland, telle que nous la rétablissons, est donc le français du XI^e siècle, d'où dérive le français actuel. Ce n'est plus (?) le dialecte d'où est sorti le patois normand. »

Il y a plus d'une observation à faire, et sur le point de départ du système du nouvel éditeur, et sur la façon dont il l'a appliqué. Est-il sûr d'abord que « la majorité des romanistes » regarde le *Rollant* comme français ou plutôt francien? L'absence de formes en *-ui* pour *ö* tonique plus *j* et surtout de formes en *i* (sauf *sire*, qui est sans doute une forme empruntée, et *engignent*, qui peut s'expliquer autrement), pour *ë* tonique plus *j*, indique au contraire, comme je l'ai remarqué (*Rom.*, IX, 407), la marche de Bretagne, pays dont Roland était comte, comme le berceau de la chanson où il est célébré, et cela

s'accorde fort bien avec la grande place faite, non à saint Michel en général, mais à saint Michel *du Péril de la Mer*. Je ne m'arrête pas à demander à M. Clédat ce qu'il entend par « le patois normand », ni à rechercher si le langage du copiste du ms. d'Oxford (car il ne s'agit que de lui) peut être l'ancêtre d'un parler normand quelconque; ce qui est certain, c'est que le vernis dont ce scribe a revêtu le texte est un vernis anglo-normand, et que M. Clédat a bien fait de l'effacer. Entre la langue du *Rollant* et celle qu'on parlait à Paris au XI^e siècle, il n'y avait sans doute pas grande différence, et, surtout dans une édition classique, il valait mieux en tout cas rapprocher le *Rollant* du français de France que de l'anglo-normand. Mais la tâche n'était pas aussi facile que semble l'avoir cru l'éditeur : « L'opération, dit-il, consistait surtout à remplacer par des *o* les *u* provenant d'*o* longs ou d'*u* brefs latins ». C'est là une question de graphie qui n'a d'importance que pour l'œil : qu'on l'écrive *o*, qu'on l'écrive *u*, le son en question n'est pas celui du français. Le français moderne (voy. *Rom.*, X, 40) rend, comme on sait, *ó* tonique du latin vulgaire (*ō, ū* classiques) par *ou* quand il est entravé (*tour*), par *eu* quand il est libre (*fleur*); il ne peut descendre d'un idiome qui ne fait aucune différence entre les deux (*tor* et *flor*, ou *tur* et *flur* riment ensemble). La langue du *Rollant* n'est donc pas « le français d'où dérive le français actuel ». J'ai indiqué plus haut une autre différence. On peut encore en signaler d'autres pour des mots isolés, comme *D.u* pour *Dieu chadir* pour *chadeir*¹, peut-être *m.disme* pour *medesme*. Je me borne à celles qui sont attestées par l'assonance, et que l'éditeur ne pouvait faire disparaître; si on examinait chaque mot du texte, on pourrait se demander si le nouvel éditeur a toujours bien mis la forme française au lieu de formes dialectales : *cons*, par exemple, n'est-il pas, à ce point de vue, préférable à *cuens*, *als* à *as*, *chamels* à *chameilz*, etc ? Mais en général il faut reconnaître que M. C. a rempli avec soin et attention la tâche qu'il s'était assignée.

Il ne s'est pas borné à franciser le texte du *Rollant*; il l'a encore archaïsé, notamment par une importante innovation, dont il ne parle pas dans sa préface, et qui est pourtant ce qui, au premier coup d'œil, distingue le plus nettement son édition de toutes celles qui l'ont précédée, je veux parler de la restitution constante du *d* intervocal. Il est certain que le copiste d'O avait sous les yeux un modèle qui conservait ce *d*, sinon toujours, au moins souvent, et qu'il l'a supprimé à peu près partout, bien qu'en le conservant çà et là par négligence (*chident*, *vedeir*, etc.)². M. C. a fait pour le *Rollant* ce que j'ai fait pour l'*Alexis*, ce que j'ai conseillé (*Rom.*, XIII, 129) pour le *Pèlerinage*, et ce que j'ai appliqué au *Rollant* même dans un choix d'extraits actuellement sous presse³ :

1. Il n'est pas sûr que *chadir* et *chadeir* n'aient pas existé à côté l'un de l'autre, comme *tenir* et *teneir*. Mais cette forme soulève une question fort délicate au point de vue chronologique, que je traiterai dans une note spéciale.

2. La version norvégienne a dû être faite sur un ms. qui avait aussi conservé çà et là ce *d*. Le neveu de Marsile, appelé *Aelroth* dans O, y est nommé *Adelroth*, et peut-être le curieux contre-sens commis sur le mot *arrement* (rendu par *adra mænd*, d'autres hommes) prouve-t-il que l'original français avait gardé ici la forme *adrement*, restituée par M. Clédat.

3. M. Stengel a procédé de même dans un spécimen du *Rollant* qu'il a inséré dans le livre encore inédit dédié à la mémoire de Caix et Canello.

il a rétabli le *d*, tombé à la fin du XI^e siècle, dans tous les mots où il a droit de figurer. Cette opération n'est pas sans présenter à l'occasion des difficultés. M. Cl. me paraît s'en être fort bien tiré; je ne vois qu'une remarque à lui soumettre. Si on rétablit le *d* devant *r* (*pedre*, *adrement*, etc.), il semble qu'il faille également le rétablir devant *l*, et imprimer non seulement *erodlede*, *modlez* (O a *crollce*, *mollez*; pourquoi M. C. a-t-il *mollez* à côté de *crollce*?), mais *Rodlant*. On sait que l'existence de cette forme dans des textes poétiques français est attestée par des témoignages provençaux et sans doute aussi par le Turpin (cf. *Rom.*, XI, 485).

Voici encore quelques formes qui me paraissent critiquables dans la nouvelle édition. Le *t* final est mis ou omis sans régularité. Il aurait mieux valu réserver l'*h* initiale aux mots d'origine germanique et à *halt*; on aurait ainsi évité de faire croire et de croire soi-même que l'*h* d'origine latine pouvait se prononcer et empêcher l'élosion nécessaire (v. 13, 20; en revanche, au v. 3, il faut *altaigne* et non *hal'aigne*). Les signes diacritiques sont employés très sobrenement; on aurait pu en être encore plus avare: à quoi bon un tréma dans *avions*, puisque *io*, *ion* forment toujours deux syllabes? Quel risque y a-t-il qu'on lise *fredré*, puisqu'aucun mot ne se termine par *é*? N'est-il pas lâcheux d'employer l'accent à distinguer les homonymes (*sét*, *set*; *nès*, *nes*), ce qui lui assigne deux fonctions si différentes? et si on le fait, pourquoi ne pas distinguer aussi les deux *lo*, les deux *si*, les trois *la*, etc.? Quand on entre dans cette voie dangereuse, on ne sait plus où s'arrêter. L'éditeur écrit *saive* et *sage*; il fallait par-tout la dernière forme. *Filiastre* est mauvais, et d'autant plus singulier que l'éditeur écrit, bien à tort selon moi, *paille*, *artimaille* (qu'il m'attribue, mais j'ai proposé *artimaille*, etc.). La graphie *jiet* est contraire à tout l'usage du moyen âge (*Rom.* II, 104); mais que dire de *jiou*, *liou*? Ce sont là des formes qui n'ont jamais existé. Je prélère *riedregarde* à *redregarde*, le composé étant assez récent. *Falcon*, *lion*, et autres cas-sujets me paraissent douteux; au moins dès l'époque du *Rollant* on devait dire *falcons*, *lions*. *De bone aire*, *de pute air* sont des erreurs (voy. *Rom.*, §X, 159). *Enchadeigne* 129 est impossible dans une assonance en *é*; il faut *enchadencz*.

Pour la constitution du texte, M. C. s'est borné à corriger çà et là le ms. d'Oxford soit à l'aide des autres manuscrits, soit par conjecture; il ne paraît pas avoir essayé de se rendre compte du rapport des différentes révisions. Prenant donc son texte comme une simple révision du dernier texte de M. Gautier, j'en ai lu les mille premiers vers, et, sous la réserve faite ci-dessus, j'ai trouvé cette révision en général intelligente et satisfaisante. Cependant dans plus d'un passage l'éditeur a laissé subsister des leçons que le sens, la mesure ou l'assonance devaient lui faire corriger; beaucoup des corrections nécessaires avaient été faites ou suggérées soit dans les éditions de Müller, Böhrer, Hofmann, soit dans divers recueils (notamment dans la *Romania*), et il faut reprocher à

1. Sauf dans *morions* 227, *departions* 1900; mais *mutiuns* du ms. doit être interprété *morjons*, et le ms. porte *departum* = *departens*.

M. Clédât de ne pas les avoir connues. Voici quelques cas relevés dans ma lecture, faite très en courant ; j'y joins quelques endroits où le nouvel éditeur a cru devoir modifier le texte sans nécessité ou sans réussir à l'améliorer réellement. Je signalerai d'abord les infractions à l'assonance, pour lesquelles je dépasse la partie du poème que j'ai lue attentivement. Un *a* oral ne peut assoner avec un *a* nasal : il faut donc changer *redreguarde* 838, *hanste* 1273, *sale* 3707, *marches* 3716, *amiralz* 2831 ; *en* et *an* féminin n'assonnent pas : *prendre* est donc fautif 3710 ; *ein* et *ain* n'assonnent pas : *mainten* de *manent* est donc impossible 983 (cf. *Rom.* X, 298) ; *-alle* n'assone pas avec *è, e*, il faut donc changer *ventaille* 1293. Une leçon évidemment erronée est celle des v. 327-8, où dans une laisse en *è* on lit :

Tanz riches reis conduit a mendistiet :
Quant iert il mais recredanz d'osteïer ?

Il est clair que ces deux vers ont été par erreur repris à la laisse suivante, où ils figurent à bon droit. Il faut les remplacer, comme l'ont fait d'autres éditeurs. La faute la plus choquante est celle du v. 1986, où *chadete* (* *cadecta*) figure dans une laisse en *a* féminin. La bonne correction n'a pas encore été trouvée, que je sache, mais il en faut une.

Passons aux leçons proprement dites. V. 27 pourquoi changer *esmaïiez* en *esmaïer* ? — 40 (et encore ailleurs) *é* pour *et* est une erreur qui m'étonne chez un savant aussi versé dans la syntaxe que l'est M. Clédât ; cet emploi de *et* est bien connu. — 124 *devez* (G. vaut mieux que *devons*. — 147 *Vo t par ostages* est changé en *Ço'st* ; j'aimerais mieux *Ço ert*, mais je préférerais encore *Vos*. — 216 est-il bien nécessaire de changer (avec G.) l'ordre des mots pour mettre *respont* à la fin du vers en place de *nevot* ? — 234 *entendut*, neutre, me paraît préférable à *entenduz*. — 307 que veut dire *Tot iols* ? je lis *Trut ! iols*. — 355 il faut *estrait* et non *estraiz*, et le vers signifie : « Vous êtes parents de fort près. » — 391 il vaut bien mieux lire *avromes* (cl. 922) que changer *tote* en *tuit* pour obtenir la forme suspecte *avriomes*. — 397 la ponctuation traditionnelle était bonne. — 400 je serais porté à corriger plutôt *Le rei midisme* (et non *Li reis*). — 455 je lirais *Sil deüssez*. — 456 la leçon d'O, *mei l'avient a sofrir*, me paraît fort bonne ; G. corrige *me l'cuvient*, M. Cl. fort bizarrement *mei l'enuiet*. — 505 *Pe d'oncles* ne peut s'éliider ; il faut supprimer *et*, bien que cela semble un peu dur. — 515 *Guaz*, que M. Cl. remplace par *Faz* (avec G.) est fort bon ; voyez la discussion de tout ce passage *Rom.* XII, 401, où est aussi indiquée au v. 519 la leçon *v rtisset*. — 523 pourquoi un point d'interrogation ? — 605 le complément du vers défectueux *s'il i est*, bien qu'admis par tous les éditeurs depuis Müller, est peu satisfaisant. La trahison de Guenelon consiste précisément à faire que Roland soit à l'arrière-garde : « s'il y est », en quoi peut-il le trahir encore ? On pourrait lire *d'manis*. — 634 la leçon d'O est bonne, en supprimant *la* ; *reine*, comme *reis*, *sire*, *dame*, peut se passer d'article. — 727 je ne vois pas bien la nécessité, ici et 732, de changer *vers*, *ver* en *ors*, ni de changer *set* en *sevent* au v. 735, non plus que *la* en *l'en* au v. 779. — Le v. 830 est depuis longtemps une *crux interpretum* ; la leçon d'O *Suz sun mantel en fait la cuntenance* est fort obscure ; la correction de Müller, adoptée par M. G. *enfuit* (il faudrait *enfust*), est ingénieuse, mais on ne trouve pas d'emploi analogue

d'enfoir en ancien français¹; M. Cl. lit *en fuit*, et traduit (au glossaire): « Charlemagne, en se cachant sous son manteau, se soustrait à la nécessité de faire bonne contenance »; c'est bien cherché et peu vraisemblable. — 836 je lis plutôt *en une avison d'angele*. — 836 pourquoi changer *Terre Certaine* en *De la C.*? les noms de pays ne prennent pas l'article². — 907 je lirais plutôt *Si nos mandrat* à cause de la construction.

M. Cl. a accompagné son texte d'une brève introduction littéraire³, d'une esquisse grammaticale⁴, et d'une analyse bien faite, insérée par morceaux entre les divers épisodes du poème, et qui en facilitera certainement l'intelligence. Il n'a pas cru, et à bon droit, devoir y joindre une traduction; je regrette qu'il n'y ait pas ou presque pas mis de notes: ce ne sont pas seulement des explications grammaticales dont ce texte a besoin (et il s'en faut qu'on puisse toutes les mettre au glossaire): un commentaire littéraire, historique, archéologique lui donnerait, pour les lecteurs auxquels il est destiné, beaucoup plus de clarté et surtout d'intérêt. La poésie du *Rollant* n'est pas d'un accès aisé, et il me semble qu'il eût été bon d'en faciliter l'abord; c'est ce qu'a fait M. Gautier dans son édition classique, et son exemple était bon à suivre.

Le glossaire, étant purement explicatif, ne contient que les mots qui ont beaucoup changé ou manquent dans le français moderne, et ne renvoie pas aux passages où ils figurent. L'éditeur justifie cette double restriction par le besoin de ménager la place; mais en elle-même elle a de réels inconvénients. Les articles de ce glossaire, généralement très satisfaisant, sont parfois assez étendus et comprennent des faits de syntaxe, des rapprochements, etc.; en outre, on y trouve, simplement indiquées, les étymologies latines. En le lisant, j'ai fait, au point de vue de la forme des mots, de leur étymologie ou de leur explication, quelques remarques que je consigne ici, dans l'idée qu'elles pourront servir à l'auteur pour une nouvelle édition, que son utile publication ne saurait manquer d'avoir bientôt.

Abatre, absolument « être vainqueur ». Où donc trouve-t-on ce sens?

Ate, d'où *adate*, *aate*, ne peut venir d'*adaptum*, qui aurait donné *adat*; il doit provenir d'*habitum*; cf. *malate* à côté de *malade* (corriger ainsi ce que j'en ai écrit. *Rom.* III, 378).

Amore. M. Suchier a montré il y a longtemps que ce mot n'existe pas; il faut lire *la more*.

1. On peut comparer l'emploi d'*enclore* dans ce vers: *En sun mantel son chef enclot* (*Folie Tristan*, éd. Michel, t. II, p. 112).

2. M. Cl. fait précéder en deux endroits (2489, 2758) le mot *Sebre*, singulière et constante altération, encore inexpiquée, du nom de fleuve *Ebre*, de l'article, qu'il n'a jamais dans le ms; c'est peut-être pour se conformer à une opinion de Müller qui me paraît assez peu fondée.

3. M. Cl. dit que dans notre chanson la « capitale de la France est placée tantôt à Paris, tantôt à Laon, tantôt à Aix ». Paris n'est pas mentionné dans le *Rollant*, et c'est là une assez grave distraction.

4. Je relève (p. 130) un passage tout à fait incompréhensible. « En présence de la forme « drecez », la première pensée de l'élève sera sans doute de chercher *drecez*, qu'il ne trouvera pas: l'infinitif de ce verbe est *drecer* »: mais alors pourquoi pas *dreciez*? Le plus singulier, c'est que dans le texte (v. 2829), on lit correctement *dreciez*,

Angrest pour engrès est une fantaisie sans aucune base, qu'il faut simplement rayer.

Bachelor. L'étymologie de ce mot reste inconnue ; mais pourquoi vouloir qu'il vienne de *bachelorie*? C'est évidemment l'inverse qui est vrai.

Barbamosche ; « la forme française actuelle serait *Barbemouche* ». Alors pourquoi ne pas écrire par *a* tous les *e* féminins?

Bricon « misérable, fou » : rayer le premier mot (*Rom.* IX, 626).

Buc. « Paraît de même famille que *buste*, dont il a le sens ». Erreur bien surannée ; tout le monde sait que *buc* veut dire « tronc » et non « buste », et est l'all. *buc* (auj. *Bauch*).

Contencer. Pourquoi cette graphie? il faut *contencher*.

Enhaitier, « bénir ». Je lis au vers 1693 *que vos en haitet?* et je comprends tout autrement.

Envadir viendrait d'un verbe *vadir*, mais *vadere* n'a rien donné en roman ; *envadir* vient d'*invadire* pour *invadere*.

Esfréder « *effrayer* et *courroucer* » : ni l'un ni l'autre, mais « troubler » (*Rom.* X, 443).

Eslegier « lat. **exlitigare*, disputer ». Tout est faux, et on a assez éclairci ce mot pour qu'une pareille explication ait lieu de surprendre (voy. *Rom.* XII, 382).

Estoltie « lat. **stultiam* ». Il se rattache peut-être plutôt à *estólt* de l'all. *stolt*.

Estorn, l. *Estorm*.

Eve: d'après la graphie adoptée par l'éditeur, il faut *ive*.

Geste. *Geste Francor* 3262 devait être laissé tel quel ; c'est ici le pluriel latin *Gesta Fra corum*.

Guige, « origine incertaine ; étoffe qui servait d'ornement ou d'attache au bouclier. » Lisez : « origine germanique : bande qui suspendait l'écu au cou ».

Jameil. Le ms. a *jameiz* au plur., qui renverrait en effet à *jameil*, mais un *é* termé ne pourrait assoner avec *è*, *ai* ; il faut lire *jamelz*, au sg. *jamel*. Le lat. **gamelum* (aussi dans G.) m'est inconnu.

Judise : « le vrai *judise*, c'est la vraie religion ». Où est ce sens?

Laidement. A propos du vers où il est dit que Marsile, blessé, plein de douleur et de honte, *Sor la vert* (et non *verte*) *erbe molt laidement se colechet*, M. Cl. fait cette singulière remarque : « *Laidement* est un adverbe de nature qui est appliqué à l'action de Marsile parce que celui-ci est un mécréant. C'est comme si l'auteur disait : le mécréant Marsile se couche sur l'herbe ».

Lorent. Cette forme est inconnue au moyen âge, qui de *Laurentium* fait régulièrement *Lorcenz*.

Luder : l. *loder*, de *lūtare* (*Rom.* X, 43).

Matir me paraît n'avoir rien à faire avec le *mat* des échecs, mais tenir à *matz*.

Nois : « origine incertaine ». Mais l'étymologie n'ausea est très bien établie.

Nosche ne signifie pas « collier », mais « bracelet ».

Pulcelle « vient d'un diminutif de *pulla*, qui a lui-même donné *poule* », preuve qu'il n'est pas l'auteur indirect de *pulcele*, qui serait *polcele* ; *pullicella* est un diminutif de *puella*, où l'*u* s'est allongé par suite de sa fusion avec l'*e*.

Quat « subst. verbal du vieux verbe *quatir* = *secouer* » ; on voudrait connaître l'étymologie de *quatir*.

Quite « lat. * *quittum*, qui se rattache à *quietum* ». *Quittum* ne pourrait donner que *quit* ; *quite* est l'adj. verbal de *quitter* (cf. *Rom.* VIII, 448).

Sainz. Il y a longtemps que nous avons indiqué ici (X, 304) la jolie découverte de M. Suchier, qui a reconnu dans « les Saints » la ville de Xanten.

Sarcou « lat. *sarcogum* pour *sarcophagum* » ; cette forme barbare est bien inutile ; *sarcophagum* donne régulièrement *sarcuef*, plur. *sarcües*, d'où plus tard le sing. *sarcue*, changé ensuite en *sarcueil*, *cercueil*.

Sodusant est une forme erronée ; on ne trouve, au moins dans ce sens, que *soduant*.

Terremote « lat. *terra mota* » ; c'est impossible, on aurait *terremode* ; lisez * *movita* (cf. *Rom.* X, 58).

Tinel est présenté (d'après G.) comme un diminutif de *tīgnum* ; mais l'étymologie de ce mot a été donnée depuis longtemps par Diez : il vient de *tīna* avec le suff. *-alem* et non *-ellum*, comme le montre l'assonance.

À côté de ces observations, dont quelques unes n'ontrent que l'auteur ne se tient pas suffisamment au courant des acquisitions journalières de la science, il serait injuste de ne pas ajouter que le glossaire de M. Cl. contient des remarques fort intéressantes, notamment en ce qui concerne la syntaxe, et qu'il paraît bien approprié au but que l'auteur s'est proposé après M. Gautier, et que nous leur souhaitons à tous deux d'atteindre : faire une édition du *Rollant* qui rende le texte compréhensible sans trop de peine, et en faciliter ainsi l'introduction et l'usage permanent dans le haut enseignement secondaire. En ce sens l'édition de M. Clédat marque certainement un progrès sensible ; il saura sans doute, en la revoyant et en la complétant, la rapprocher de plus en plus de la perfection.

G. P.

Sur la versification anglo-normande, par G. VISING. Upsala, Almqvist et Wiksell, 1884. In-8°, 91 pages.

Le titre de cet opuscule peut induire en erreur sur l'objet traité. On s'attend à des recherches sur quelques-uns des faits qui caractérisent la versification du français transplanté en Angleterre, notamment sur les formes de vers ou de strophes en usage dans la poésie anglo-normande, et on s'aperçoit avec quelque surprise que l'auteur traite d'un seul point, à savoir si la versification des poètes anglo-normands est ou n'est pas syllabique, comme celle des poètes français du continent. C'est assurément une question qui intéresse la versification, mais en réalité elle se rattache bien plus encore à la phonétique, puisqu'il s'agit en somme de savoir comment les Anglais prononçaient, à des époques déterminées, certains sons français. Je m'empresse d'ajouter que mon observation s'adresse surtout à ceux qui se sont occupés du sujet avant M. Vising, et qui ont traité la question sous un titre qui ne lui convenait pas. L'opuscule de M. V. est en effet un travail de critique dans lequel l'auteur passe en revue, un peu longuement peut-être, et discute les théories exposées par ses devanciers sur la constitution du vers anglo-normand. Ces théories sont 1° celle de M. Suchier,

adoptée par divers savants allemands, et en dernier lieu par M. Færster ¹, selon laquelle la versification anglo-normande, tout en restant en partie romane, aurait subi fortement l'influence germanique (ici anglaise), en ce sens que les vers anglo-normands ne seraient plus strictement syllabiques comme les vers français, mais auraient comme élément constitutif, outre la rime, un nombre fixe d'accents dans chaque vers; ² celle des savants français (qui sont les deux directeurs de la *Romania*) selon laquelle la versification anglo-normande n'aurait admis aucun principe étranger à la versification française du continent, mais présenterait des irrégularités, des incorrections, si l'on veut, causées par la rapide altération que les sons français ou normands éprouvèrent sur le sol anglais. M. V. se rallie à « la théorie des savants français », ce que, naturellement, nous ne pouvons qu'approuver, et il fait valoir contre la théorie de M. Suchier (ou dont il croit M. Suchier l'auteur) d'assez bons arguments. S'élevant à des considérations de haute psychologie, M. V. veut bien dire que l'opinion à laquelle il se range n'est pas seulement « une théorie de savants français », mais que « c'est une théorie toute française en comparaison des autres plus compliquées qu'ont proposées les Allemands ». C'est là une appréciation qui nous flatte, mais sur laquelle il n'appartient pas à un Français de se prononcer. Qu'il me soit permis toutefois de faire remarquer à M. V. que les « théories allemandes » ne sont pas aussi proprement allemandes qu'il se le figure. M. Suchier n'a guère fait autre chose, dans son mémoire sur la *Vie de saint Auban* ³, que développer des idées déjà émises par M. Atkinson, l'éditeur de la vie de saint Alban. Et c'est parce que j'avais dès l'origine contesté absolument ³ les vues de M. Atkinson sur la façon de scander les vers anglo-normands, que je n'ai pas cru utile de discuter celles de M. Suchier.

Tout en donnant raison à M. V. (et comment ne le ferais-je pas, puisque l'opinion qu'il a adoptée est celle que G. Paris et moi avons toujours soutenue?), je ne puis m'empêcher de trouver que sa discussion est un peu molle, qu'elle place sur le même plan des arguments de valeur inégale, qu'enfin il ne pose pas avec assez de décision la question sur son véritable terrain. Les faits sont ceux-ci : les irrégularités métriques (si l'on veut les vers faux) sont incomparablement plus nombreuses dans les inss. anglo-normands que dans les mss. français du continent. Cela admis, on se demande ordinairement si ces irrégularités sont de véritables fautes commises soit par les auteurs soit par les copistes, ou si elles peuvent être légitimées par une manière de scander propre à l'Angleterre. Je n'hésiterai certainement pas, d'accord avec M. V., à accepter la première explication et à rejeter la seconde. Mais je crois que la question, posée en termes aussi généraux, n'est pas susceptible d'une réponse tout à fait satisfaisante. Il y a un tri à faire entre les documents sur lesquels on raisonne. Avant tout il importe de ne pas confondre les irrégularités introduites par les copistes avec

1. Dans un article du *Centralblatt* du 24 janvier 1885, qu'il a réimprimé en grande partie dans la préface du t. IX de son *Altfranzösische Bibliothek*, et qui vise à réfuter le travail dont nous rendons compte.

2. Voy. *Romania*, XI, 144.

3. Dans l'*Athenæum* du 24 juin 1876.

celles dont les poètes eux-mêmes ont la responsabilité. Ceux qui ont manié des mss. anglo-normands (et j'en ai manié plus que personne) savent qu'un grand nombre de ces mss. sont l'œuvre de scribes anglais qui ne savaient qu'un français fort corrompu, et ne pouvaient avoir aucune idée de la mesure des vers. Ces copies doivent être résolument écartées : il n'y a rien à en tirer pour la question qui nous occupe. Les seuls textes à invoquer sont ceux que nous sommes assurés d'avoir tels qu'ils sont sortis de la plume des auteurs, soit que nous possédions l'autographe même du poète ou une copie faite sous ses yeux et révisée par lui, soit que les copies se présentent dans des conditions telles que la restitution de l'original puisse être faite à coup sûr. Or, jusqu'ici, nous n'avons pour aucun ouvrage de la littérature anglo-normande une édition critique fondée sur un classement certain des copies, et d'autre part la vie de saint Alban, qui a été le point de départ des recherches de M. Atkinson et de M. Suchier, est un document sans autorité pour le point qui nous occupe, puisqu'on ignore quand le poème a été composé et dans quelle mesure l'unique copie qu'on en possède est fidèle à l'original, l'opinion de M. Atkinson, qui attribue la vie de saint Alban à Mathieu de Paris, étant évidemment inacceptable. De sorte qu'en somme on a opéré jusqu'à présent sur des données tout à fait insuffisantes. Mais actuellement nous avons au moins deux poèmes, du même auteur, il est vrai, et contenus dans le même ms., pour lesquels une copie autographe nous est parvenue : c'est la traduction du Dialogue de saint Grégoire et de la vie de saint Grégoire par frère Anger, de Sainte-Frideswyde. Voilà un texte absolument sûr et précieux en ce qu'il est daté de temps et de lieu : la version du Dialogue a été achevée en 1212, celle de la vie de saint Grégoire en 1214, et ces deux ouvrages ont été composés et copiés à Oxford. Je n'hésite pas à dire que la publication de la vie de saint Grégoire dans le t. XII de la *Romania* a porté le coup de grâce au système de MM. Atkinson, Suchier et consorts, et on peut regretter que M. V. n'en ait pas tiré parti dans sa discussion¹. En effet, le texte parfaitement sûr d'Anger nous offre un vers construit d'après les principes adoptés dans la versification française du continent. « C'est, avec une correction « un peu moindre, la versification de tous les poètes de la France continentale « qui vivaient au même temps » (*Romania*, XII, 201). Ce que j'appelle une correction un peu moindre consiste en ceci que, de temps à autre, les posttoniques ne comptent pas dans la mesure, principalement lorsqu'elles sont en hiatus avec la tonique qui précède. C'est ainsi que la finale *-ent* ne compte pas dans ce vers : *Graces rendoient devotement* (v. 2388). Mais il n'y a là rien de contraire au principe fondamental de la versification française, qui est la fixité du nombre des syllabes. Sur le continent, au XIII^e siècle, on faisait sonner la finale atone de *rendoient*, et par conséquent on la comptait pour une syllabe ; en Angleterre, au contraire on ne la prononçait pas et par conséquent on pouvait ne pas la compter. Mais on pouvait aussi la compter, parce qu'en Angleterre le français devenait de plus en plus une langue littéraire, soustraite dans une

1. Il est à croire que lorsque la vie de saint Grégoire a paru, le travail de M. Vising était déjà rédigé.

mesure variable à l'influence du langage parlé et par contre soumise jusqu'à un certain point à l'influence du français continental. Il est parfaitement admissible que pour le cas susindiqué un poète ait suivi tantôt sa propre prononciation, tantôt l'usage continental qui reposait sur une prononciation différente. En tout cas, il est absolument sûr qu'aucun principe nouveau, inconnu au français de France, n'est intervenu dans la versification d'Anger. Faut-il admettre que le principe nouveau, emprunté à la versification germanique, que suppose M. Suchier, et qu'Anger n'a certainement pas connu, a pris place dans la versification d'autres poètes anglo-normands? Mais alors qu'on me présente des textes sûrs, et non pas des textes où on ne sait distinguer ce qui appartient au copiste de ce qui est l'œuvre de l'auteur, et nous discuterons. Présentement on n'a produit qu'un seul texte réellement digne de confiance : les poèmes d'Anger, et ce texte est absolument contraire aux théories que combat M. V. et que je combats avec lui.

Ce n'est pas que tous les poèmes anglo-normands aient eu, à mon sens, le degré de correction qu'offre frère Anger. Je ne prétends rien de pareil. Il a pu exister au même temps des poètes beaucoup moins corrects. En certains milieux le français s'est conservé mieux qu'en d'autres. Les poètes nés en Angleterre qui avaient eu occasion de séjourner en France devaient écrire en meilleur français que ceux de leurs confrères qui n'avaient pas eu le même avantage. En somme, s'il est vrai que le français, et par suite la versification, a été s'altérant de plus en plus à partir de la conquête, et surtout à partir du temps où Jean-sans-Terre eut perdu ses possessions continentales, on ne saurait pourtant, sans témérité, fixer des règles linguistiques générales s'appliquant à l'ensemble des poètes d'une époque. Dans les cas même où on peut prouver que l'irrégularité dans le nombre des syllabes est le fait du poète, il y a lieu de repousser absolument le système de MM. Atkinson et Suchier, qui comptent les accents au lieu de compter les syllabes. M. V. dit (p. 50) que pour de telles irrégularités la seule explication possible est que les poètes « ont mal appliqué les règles de la versification française » ; et, au fond, il a raison, bien que l'expression ne réponde pas tout à fait à la réalité. Vainement M. Fœrster : prétend qu'il vaudrait autant dire que les poètes n'ont pas su compter 4, 6, ou 8 syllabes ! En vérité, la chose n'est pas si simple, et, s'il y a ici autre chose qu'une boutade, M. Fœrster, qui aime à reprocher à ses adversaires de ne pas comprendre la question, s'expose au même reproche. Car on peut savoir compter jusqu'à huit et ne pas savoir quels sont les éléments qu'il faut compter. Les éléments ce sont ici les syllabes. Ne perdons pas de vue que beaucoup de poètes anglo-normands, et des meilleurs, devaient être indécis entre leur propre prononciation et l'usage qu'ils voyaient suivi dans les poèmes écrits sur le continent. Mais il y a plus. On peut être très fort en calcul et ne pas savoir qu'un vers doit avoir 8, 10, 12 syllabes. Or tel était certainement le cas d'un grand nombre de poètes anglo-normands, surtout au XIII^e siècle, lorsque la fréquence des rapports avec la

1. Dans l'article indiqué ci-dessus.

France eut diminué. Beaucoup rimaient en français, parce que c'était la mode, qui, en dehors de la rime, n'avaient qu'une idée fort confuse des règles de la versification romane et qui, assurément, se préoccupaient moins encore d'appliquer les règles de la versification anglaise.

D'ailleurs est-il donc en soi si étrange que des Anglais, prononçant le français autrement que les Français du continent, n'aient pas su mesurer leurs vers, ou même n'aient pas su — je l'admets pour quelques-uns — qu'il fallait les mesurer? Le contraire eût été véritablement surprenant. Et ce qui s'est passé en Angleterre s'est produit, bien que sur une moindre échelle, dans le nord de l'Italie. Les jongleurs de la Lombardie et de la Vénétie, quand ils se sont mis à versifier en français, ont eux aussi péché contre la mesure, faisant des vers trop longs et des vers trop courts. Dira-t-on que leur manière de versifier a été déterminée par une influence germanique? Je tiens donc pour vraie la thèse soutenue par M. V., bien qu'il ne l'ait pas appuyée de tous les arguments qu'une connaissance plus approfondie de la poésie anglo-normande aurait pu lui fournir.

M. Vising connaît de la poésie anglo-normande ce qu'on en peut connaître par les livres, et c'est peu de chose. La « Revue des poèmes anglo-normands publiés » qui occupe les dernières pages de son opuscule, montre combien il est difficile de se faire de ce rejeton de la littérature française une idée correcte, quand on n'a pas fouillé les bibliothèques anglaises. M. V. est obligé de confesser qu'il n'a pas fait figurer dans ses listes « Helys de Vinchester, Samson de Nanteuil, Hugh de Rutland, Simon du Fresne, Adam de Ros, John de Hoveden, David, Bozun, Thomas de Kent, et l'auteur du *Beuve d'Hanstone*, « tous cités par Warton ou M. Wright et ses devanciers », parce qu'il n'avait pas sur ces personnages des renseignements suffisants. Il y avait là deux ou trois noms à exclure, mais les autres devaient être mentionnés, et ce n'est pas s'excuser que dire qu'on manque d'informations. Il fallait se procurer ces informations ou renoncer à dresser des listes qui ne peuvent être qu'incomplètes. Outre que cette « Revue », limitée aux ouvrages publiés, est peu utile, elle est disposée selon un ordre fort arbitraire et appelle diverses rectifications. En voici quelques-unes: P. 69 « Un poète qu'on a nommé Herman n'a peut-être jamais existé ». C'est un des poètes les plus remarquables du XII^e siècle, mais il est continental. Pourquoi M. V. (p. 77) dit-il que la traduction de saint Grégoire par Anger est « probablement de l'an 1212 »? La date est aussi précise que possible. Le Renaut de Mortauban cité p. 78 est français d'origine, quoique copié et çà et là remanié en Angleterre. Les *Dits* mentionnés en haut de la p. 80 (*Du roy ki avoit une amie, de la femme et de la pye*), sont non pas du XII^e siècle, mais de la fin du XIII^e ou même du XIV^e, puisqu'ils sont de Nicolas Bozon (*Romania*, XIII, 506-7 et 518). Les poèmes du ms. Lambeth 522 (p. 80) sont du XIII^e siècle et non du XII^e. P. 84 M. V. dit que « selon M. Meyer Raüf de Linham écrivait en 1256 ». Je n'ai pas sur ce point d'autre opinion que celle de Raüf lui-même, qui a daté son ouvrage. J'ai cité le passage dans mon rapport sur les mss. de Glasgow. Pour le XIV^e siècle la bibliographie de M. V. est singulièrement incomplète. Le poème de Chandos le héraut sur le Prince Noir n'y est pas mentionné.

En somme M. Vising a fait un travail judicieux et soigné, qui toutefois n'ajoute pas notablement à nos connaissances.

P. M.

PÉRIODIQUES.

I. — REVUE DES LANGUES ROMANES, 3^e série, XIV; juillet 1885. — P. 1-23, Chabaneau, *Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale* (suite). A défaut d'un mystère provençal de sainte Marie-Madeleine qui a pu exister, bien que nous n'en possédions pas la preuve certaine, M. Chabaneau publie quelques extraits, où figure la Madeleine, du mystère provençal de la Passion que renferme le ms. Didot, et dont j'ai préparé une édition destinée à la Société des anciens textes. — P. 44, J.-P. Durand (de Gros), *Notes de philologie rouergate*. — P. 47-51, Lambert, *Contes populaires du Languedoc*. « La femme qui est plus rusée que le diable ».

Août 1885. — P. 53, Chabaneau, *Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale* (suite). Notes sur les textes précédemment publiés. — P. 72, Chabaneau, *Sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés. Appendice. Sur les travaux de Pierre de Chasteuil-Gallaup, du président de Mazaugues et de Jean de Chasteuil-Gallaup, concernant la littérature provençale*. M. Ch. donne, d'après un recueil de notes variées conservé dans une bibliothèque privée et ayant appartenu à Fauris de Saint-Vincent, cinq notices biographiques relatives à autant de troubadours. C'est un débris de l'histoire des troubadours qu'avait composée Pierre de Gallaup, et dont on avait perdu la trace. J'avais cru pouvoir autrefois supposer à cet ouvrage une certaine valeur, croyant que l'auteur avait eu à sa disposition un chansonnier provençal aujourd'hui perdu (*Romania*, I, 55). Mais j'ai reconnu depuis longtemps qu'il n'y avait là qu'une illusion : voy. *Romania*, XII, 402), et en effet les notices de Pierre de Gallaup sont tout à fait insignifiantes. Suit un fragment dans lequel le président de Mazaugues conteste avec raison diverses assertions de J. de Nostre-Dame. Vient ensuite un extrait d'un ouvrage imprimé et fort connu de Jean de Gallaup (père de Pierre) relatif à l'histoire fabuleuse de Tersin. Rien de tout cela n'offre un bien vif intérêt. — P. 89-93, Guichard, *Une version dauphinoise de l'« Escriveto »*. Voy. ci-dessus p. 111.

P. M.

II. — ROMANISCHE STUDIEN, VI, 1, Juan di Valdès, *Dialogo de Mercurio y Caron*, publié par Boehmer. — VI, 2, Boehmer, *Catalogue de la littérature rétoromane*. — VI, 3, P. 219, Boehmer, *Catalogue de la littérature rétoromane*, suite, avec

additions et corrections. — P. 239. Gartner, *Die zehn Alter, eine rätoromanische Bearbeitung aus dem 16. Jahrhundert*. M. Gartner nous donne l'édition d'un texte très important en haut engadinois du XVI^e siècle, imité, ou plutôt traduit de l'allemand, composé par Gebhard Stuppan avant 1564, car dans cette année la pièce fut représentée à Ardetz. L'éditeur a joint à son texte quelques observations grammaticales et un glossaire complet et très utile. Il est dans la nature des choses que toutes les difficultés n'aient pas été levées du premier coup. Ainsi M. Gartner traduit *intschin* par « Schmeichelei », en pensant à *intschais*, encens; c'est plutôt ruse = *ingenium*. *Lüdi*, que M. Gartner n'explique pas, vient probablement de la Suisse allemande qui a le mot *ludi* dans une signification défavorable; *ludi chiaans* est tout à fait *ludihans*. *Huntra* est encore, à ce qu'il me semble, un mot emprunté à l'allemand: *Huntra, Satanas*, serait en all. de la Suisse *undere Satan*, c'est-à-dire: « A bas Satan ». *Partschett*, que M. Gartner a pourvu d'un signe d'interrogation, se trouve aussi *Josef* 281: *A cura tū vaingt partschett da que*, et quand tu seras en possession de cela. C'est le latin *perceptus*. M. Gartner m'a mal compris en disant que j'ai traduit *Arch.* IX, 43 *mock* par *klumpen*; j'ai dit « *mock* = *mocke, stück, klumpen* », et les deux mots allemands devaient donner la signification du mot dialectal. Pour *mêl viers* l'éditeur aurait pu comparer *Susanna* 110 d. — P. 303, Gartner, *W. v. Humboldt über Rätoromanisches. Nebst Ungedrucktem von M. Conradi*. Humboldt avait demandé à Conradi, l'auteur d'une grammaire rëtoromane et d'un dictionnaire, une série de mots dont l'origine lui semblerait incertaine et il avait pourvu ces mots de notes étymologiques. M. Gartner publie ces notes avec des matériaux recueillis par Conradi. — P. 335. Bøhmer, *Zum Praedicativus casus*. Sur quelques observations de M. Schuchardt, — P. 335. Bøhmer, *Supplément au catalogue* cf. p. 219. — P. 336. *Beiblaft*. Contient des polémiques. Cette fois c'est le tour de M. Ascoli.

J. ULRICH.

III. — ROMANISCHE FORSCHUNGEN, I, 3 (1883¹). — P. 327, Andresen, *Sur les sources employées par Benoît dans sa chronique* (nous parlerons de ce travail quand il sera terminé). — P. 413, Røensch, *Remarques sur le texte lombard de Dioscoride*. — P. 415, Vogel, *Sur le texte d'Hégésippe*. — P. 418, Weiland, *Vers (non inédits) de Guillaume de Saint-Hilaire de Poitiers à l'antipape Clément III*. — P. 419, Røensch, *Contributions à la latinité biblique d'après le ms. de Saint-Gall des Evangiles*. — P. 426, Hofmann, *Sur la question des dialectes*: Paris devrait être compté dans la Bourgogne(?); citation *in extenso* de curieux passages de Roger Bacon relatifs aux dialectes français. — P. 428, Hofmann, *Notes complémentaires sur Amis et Amiles et Jourdain*. — P. 429, Hofmann, *N proclitique en ancien français*: *Naimer* est dans des chartes lorraines, n'est donc pas provençal. Mais qui prouve que ce nom ne vient pas de l'épopée? Il n'est nullement sûr que *Naimés* s'explique par *Dominus Heimo*: la forme primitive du sujet est *Namalo*.

1. Par suite de circonstances fortuites, ce compte rendu paraît fort en retard. Nous nous remettrons prochainement au courant.

d'où *Namle*, *Nale* et d'autre part *Naime*. — P. 429, Hofmann, *Terc de Bire* : serait le pays de la Berre (*Birra*), où Charles Martel battit les Sarrazins, et *Imphe* serait pour *Nimes*; mais *Bire* n'est pas *Berre*. Il est très probable que *Bire* = *Birie* = *Bilie*; on trouve ailleurs la forme *Bile*, qui est équivalente, sans que d'ailleurs cela éclaircisse la question d'identité. — P. 430, Hofmann, *Sur la chronologie de la chanson de Roland*; voy. *Rom.*, XIV, 415. — P. 432, Hofmann, *Taillefer et la bataille de Hastings*. Henri de Huntingdon, Geoffroi Gaimar, le *Carmen de bello Hastingsensi* parlent de Taillefer comme d'un jongleur qui exécute des tours d'adresse en vue des Anglais, mais ne mentionnent pas la chanson de Roland, que Wace lui fait chanter. « La relation de la chanson de Roland à la bataille de Hastings provient uniquement de Wace ». Cela n'est vrai que pour le nom de Taillefer, qui n'est qu'un détail. William de Malmesbury (I. III, § 242) dit : « Tunc *cantilena Rollandi inchoata*, ut martium viri exemplum pugnaturos accenderet... praelium consertum est ». Taillefer était jongleur (*mimus* dans le *Carmen*); rien n'empêche qu'il ait fait la prouesse qui lui valut la mort après avoir chanté quelques strophes du *Roland*. Le témoignage de Wace, confirmé par celui de W. de Malmesbury, repose sur la tradition, et n'est nullement dénué de valeur. — P. 434, Hofmann, *Les deux Roland dans Turpin*. — *Ib.* Hofmann, *La plus ancienne source de la légende de Barbe-Bleue*; dans le *Saint Graal* en prose. Mais pourquoi citer la version galloise au lieu du texte français (*Perceval* en prose, éd. Potvin, 251, 299)? Le cruel époux s'y appelle *Aristot* et non *Aristor*, et qu'a-t-il à faire avec Mac Alister? — P. 435, Hofmann, *Sur Chardry*. Il a imité deux vers de Chrétien : à la bonne heure; mais aussi ce vers du *Brut* de Munich : *Tant as, tant vaus et je tant t'ain*; malheureusement il est aussi dans Wace (v. 1790). — P. 436, Hofmann, *Corrections au texte de Jouffroi*. — P. 437, Hofman, *Le futur en -ri et la traduction d'Ezéchiel*. Ce futur placerait ce texte dans la Suisse romande, peut-être à Romainmotier dans le pays de Vaud. — P. 438, Hofmann, *Pelrapeir dans le Parzival de Wolfram*; serait dans le Graisivaudan et plus précisément la Grande Chartreuse. — P. 439, Baist, *Sur Wace, Rou*, III, 3079-99 : l'histoire des manteaux pris pour sièges et laissés (*Rom.*, IX, 515) peut être réellement arrivée à Robert de Normandie. — P. 441, Baist, *Corrections à Octavien*. — P. 441, Baist, *Étymologies. Springare* (additions à Diez); *serin* = *citrinus* (cette étymologie, qui n'est d'ailleurs pas bonne, est celle de Brachet); esp. *pelma*, *pelmazo* (*pegma*?); *nata*, *mattone*, *sueru* (mots peut-être indigènes; remarques intéressantes sur l'histoire de l'industrie laitière); *hoto* (*fautus*; cf. *Rom.* IX, 333); v. f. *ré* (non pas *ratis*, mais all. *rat*, qui signifie « bûcher » et « rayon de miel »; le fém. *rata* a donné en v. fr. *rée* (de miel) changé plus tard en *raie*). — P. 445, Roensch, *Mélanges étymologiques : Galoppare* (*quadrupedare*! Il est sûr que l'étymologie de Diez est mauvaise); *verve* (revient inutilement à *verva*, cf. *Rom.* X, 302); *lisière* (de *liciaría*, mais on aurait *licière*); *ovata*, *ouate* (dérivé non de *ovum*, mais de *ovem*; mais cf. Littré et Scheler); *viluppo* (rattaché d'une manière inadmissible à *volvere*); *quamdus* déjà dans une inscription (Orelli, 6206). — P. 450, Andresen, *Sur la Chrestomathie provençale de Bartsch* (corrections; l'explication de *ransana* par « de Reims », a. fr. *rancienne*, est certainement la bonne). — P. 452-3, Andresen

et Baist, *Noples et Commbles dans le Roland*, 198 (l'un serait Noblejas près de Tolède, invraisemblable; l'autre est pour Conimbles = Coïmbre, cf. *Rom*, XI, 489). — P. 453, Braunfels, annonce de la *Revista Euskara*. — P. 455, Settegast; en réponse à mes observations sur *andare* (*Rom.*, XII, 32), M. S. conteste qu'*andare*, *aller* aient essentiellement le sens de « s'éloigner », et il me demande d'en fournir des preuves. Mais le fait est tellement évident qu'il n'a pas besoin de preuves: il suffit d'ouvrir un texte quelconque. M. S. dit que l'idée d'éloignement n'est exprimée que par *s'en aller*, mais qu'il compare *s'en aller* à *s'en venir*, et en général l'opposition constante de *aller* et de *venir*. M. S. remarque ensuite que je n'ai pas répondu aux objections de M. Færster contre *ad dera gradum* comme étymologie d'*andare*. C'est vrai, mais c'est que j'ai l'intention de faire un jour une étude approfondie sur cette question.

G. P.

IV. — MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE (publiés par l'École française de Rome.) Paris, Thorin, Rome, Spithœver. In-8°, 1881 et années suiv. — Nous ne pouvons pas dire que nous approuvions la création de ce nouveau recueil qui vient se joindre au nombre, déjà trop grand chez nous, des périodiques sans spécialité. Les travaux qui y prennent place se rapportent, en effet, aux sujets les plus variés: l'antiquité grecque ou romaine, l'histoire, la littérature et les arts du moyen âge et des temps modernes, y sont représentés. Il y a même des comptes-rendus d'ouvrages nouveaux. Le seul point commun est que la plupart des rédacteurs (non pas tous cependant) appartiennent à l'École française de Rome. Mais l'unité doit consister dans la nature des travaux et non dans la condition de leurs auteurs. Les mémoires d'érudition s'adressent à un public très restreint, et ne sont assurés de parvenir à ce public qu'à la condition d'être groupés dans des recueils spéciaux où on sait d'avance qu'on les trouvera. Une publication périodique où toutes les branches de l'érudition sont confondues ne prend place que dans les bibliothèques publiques ou dans les bibliothèques privées de personnes qui n'ont pas payé pour l'avoir, et qui, d'ordinaire, ne la lisent pas. C'est ce qui arrive pour les *Annales* de Facultés qui se sont, depuis quelque temps, multipliées sans profit pour personne, surtout pour le budget de l'Enseignement supérieur. Nous observons d'ailleurs qu'en France comme en Allemagne, l'accroissement immodéré des recueils érudits à périodicité plus ou moins régulière n'est pas un signe certain des progrès et des besoins réels de la science. Les innombrables périodiques dont nous sommes inondés surexcitent la production et provoquent la mise au jour de travaux hâtifs, que des rédacteurs en chef à court de copie acceptent trop facilement, et qu'on regrette d'avoir lus. Nous ne dirons pas que tel soit le cas des *Mélanges de l'École de Rome*, qui sont presque entièrement rédigés par des jeunes gens sortis de l'École normale, de l'École des Chartes, ou de l'École des hautes études, tous exercés aux bonnes méthodes et animés du désir de faire des découvertes. Mais nous aurions autant de plaisir et plus de commodité à lire leurs écrits dans les périodiques auxquels les destinait la spécialité de chacun d'eux. Voici l'indication des mémoires qui peuvent intéresser les lecteurs de la *Romania*.

I (1881), 259-63, A. Thomas. *Un manuscrit de Charles V au Vatican, notice suivie d'une étude sur les traductions françaises de Bernard Gui*. Le ms. 697 du fond de la Reine au Vatican contient l'exemplaire unique, jusqu'à présent, d'une verston française de divers opuscules de Bernart Gui exécutés pour Charles V par le carme Jean Golein, de qui on connaît depuis longtemps d'autres travaux. Le ms. même sur lequel M. Th. appelle pour la première fois l'attention a été fait pour la librairie de Charles V. M. Th. signale en passant divers mss. latins de Bernart Gui, jusqu'ici non étudiés. C'est un travail intéressant et bien fait qui sur certains points complète le grand mémoire de M. L. Delisle sur Bernart Gui. Un fac-similé en héliotypie du premier feuillet du ms. de Jean de Golein est joint à la publication. — II (1882), pp. 113-35 et 435-60, A. Thomas, *Extraits des archives du Vatican pour servir à l'histoire du moyen-âge*, Certaines parties de ce travail, riche en faits nouveaux, ont été publiés d'abord dans la *Romania*, X, 321, XI, 177. Nous avons annoncé l'ensemble de la publication, d'après le tirage à part, ci-dessus, XIII, 493. — V. (1885), p. 25-80, E. Langlois, *Notice du manuscrit Ottobonien 2523*. Ce ms., exécuté dans le nord de la France entre 1450 et 1460, contient un recueil très varié de pièces françaises en prose et en vers, ayant en général un caractère religieux. M. L. a fait de louables efforts pour joindre à sa description les renseignements bibliographiques qu'elle comportait, mais il est visible qu'écrivant à Rome, les conseils et les livres lui ont manqué. On remarquera entre les morceaux contenus dans le ms. Ottoboni un texte assez développé de l'épître de la Saint-Étienne (n° IX); une « Desputoison de Dieu et de sa mère » (n° X) en 198 vers, dont le texte est donné en entier par M. Langlois. Si la date indiquée au v. 116 est correcte, ce petit poème aurait été composé vers 1417. Citons encore une nouvelle patenôtre de saint Julien (n° XI), cf. *Romania*, XI, 577; une nouvelle copie (n° XIII) du comput dont j'ai publié (ce qu'a ignoré M. L.) trois textes distincts dans le *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1883, pp. 80 et 102; un nouveau texte des « dix souhaits » connus déjà par la publication de M. Ritter dans le *Bulletin* précité, année 1877. — P. 110-4, E. Langlois, *La somme Acé*. Notice du ms. 1063 du fonds de la reine Christine au Vatican, déjà décrit, mais d'une façon bien imparfaite par le professeur Brunner dans la *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger*.

P. M.

V. — ANNUAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON, troisième année, fasc. I, 1885. — P. 163-192. L. CLÉDAT, *La Chronique de Salimbene. Collation de l'édition de Parme. 1^o Les cinq premières pages*. Cette collation justifie l'opinion déjà exprimée par M. Clédat que les morceaux omis dans l'édition de Parme n'ont pas, en général, une grande importance. Ce sont ordinairement des citations bibliques accumulées à tout propos et hors de propos. Néanmoins, il est essentiel, pour que la chronique recouvre sa vraie physionomie, que les parties omises soient rétablies. C'est ce qui aura lieu dans une future édition dont la publication prochaine est annoncée. Mais nous ne voyons pas bien l'intérêt qu'il peut y avoir à imprimer dans une revue une suite de passages sans valeur pour quiconque n'a pas sous les yeux l'édition de Parme. Nous le voyons d'au-

tant moins que la collation ne s'étend qu'à une faible partie de l'ouvrage. Jusqu'à la page 177 M. Clédat indique les sources des citations bibliques. De la page 178 à la p. 192 il s'abstient. Les renvois sont disposés d'une façon singulière. Pourquoi citer pour la Bible « l'édition Didot »? A quoi bon avertir le lecteur de « ne pas confondre l'*Ecclésiastique*, autrement dit la *Sapientia Sirach*, avec l'*Ecclésiaste* » (p. 167)?

P. M.

VI. — REVUE CRITIQUE, avril-décembre 1885. — Art. 59. Gay, *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance* (H. de Curzon). — 60. Scheler, *Etude lexicographique sur les poésies de Gillion le Muisit* (A. Delboulle). — 87. Thomas, *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie* (Ch. J.). — 92. G. Meyer, *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde* (V. Henry). — 100 *Catalogue de la bibliothèque de feu M. J. de Rothschild* (T. de L.; ouvrage capital, sans parler des temps plus modernes, pour la littérature du xv^e siècle). — 119. Thomas, *De Joannis de Monsterolio vita et operibus* (Ch. J.). — 136. *Documents bas-latins, provençaux et français concernant la Marche et le Limousin* p. p. Leroux, Molinier et Thomas, II (A.). — 148. Gaster, *Literatura populara romana* (E. Picot : article important). — 157. Armitage, *Sermons du XII^e siècle en vieux provençal* (A. Thomas). — 160. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, lettre F (A. Jacques). — 161. Schuchardt, *Slawo-deutsches und Slawo-italienisches* (L. L.). — 166. Toubin, *Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française* (A. Delboulle : absurde; cf. *Rom.* XIV, 633). — 204. *Eraclius, deutsches Gedicht des XII. Jahrhunderts*, hgg. von Graef (A. Chuquet : remarques sur le rapport du poème allemand à son original français). — 218. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, lettres G et H (A. Jacques). — 240. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* (Jean Kirste : article intéressant sur un livre qui a de l'importance aussi pour les études romanes).

CHRONIQUE.

Le 19 octobre 1885 la Hollande a perdu un de ses savants les plus illustres et les plus estimés, M. le Dr Jonckbloet, décédé à Wiesbaden, où il avait espéré pouvoir consacrer un séjour d'hiver à terminer la 3^e édition de son Histoire de la littérature néerlandaise. M. Jonckbloet a laissé à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'une des natures les plus richement douées qu'on pût voir, d'un esprit qui savait varier ses occupations à l'infini sans jamais se départir de la rigueur de sa méthode de travail. Né en 1817, à la Haye, il s'était fait inscrire en 1835 à l'université de Leyde comme étudiant en médecine ; après avoir passé à la Faculté de droit, il s'arrêta définitivement à l'étude de la langue et de la littérature nationales et soutint en 1840 une thèse latine sur le *Spieghel historiael* de Lodewyk van Velthen. Il représenta successivement ces études, comme titulaire d'une chaire de lettres néerlandaises, à l'ancien « Athénée illustre » de Deventer (1847), à l'université de Groningue (1854-64) et à celle de Leyde (1877-84). Pendant ces différentes périodes d'activité scientifique il publia de nombreux textes moyen-néerlandais, tels que le *Dietsce doctrinale* (1842), le *Lancelot* (1846-48), le *Walenvein* (1846-48), le *Dietsce Catoen* (1845), le *Renart* (« Van den vos Reinaerde », 1856), *Beatrys et Carel ende Elegast* (1859). Son histoire de la poésie moyen-néerlandaise (*Geschiedenis der Midden-Nederlandsche dichtkunst*, 4 vol., 1849 à 1855), fut écrite à une époque où les études des littératures du moyen âge n'avaient encore acquis ni l'étendue ni la précision qui leur ont été données plus tard. Aussi ce livre, si intéressant et si remarquable pour l'époque où il fut écrit, a-t-il perdu aujourd'hui beaucoup de son importance et de sa valeur. On doit regretter que M. Jonckbloet n'ait plus trouvé le temps, dans sa vie si occupée, de le refondre et de le renouveler. A l'époque où il aurait fallu faire ce travail, son attention s'était plutôt concentrée sur la littérature néerlandaise du xvii^e siècle, qu'il connaissait à fond. Cependant l'auteur a voulu dédommager son public en donnant, dans les trois éditions successives de son histoire de la littérature néerlandaise (*Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde* ; la 1^{re} édition est de 1866-70, la 2^e est de 1872, la 3^e se publie depuis 1881), une place toujours plus grande à la littérature du moyen âge, reprenant les questions du Graal, de Renart et d'autres, et les discutant à nouveau en utilisant les dernières recherches des savants allemands et français.

Dès qu'il eut entrepris l'étude des lettres néerlandaises du moyen âge, M. Jonckbloet comprit que ces études touchaient de trop près à celles de la littérature française de la même période pour qu'il lui fût possible, non seulement de ne pas en prendre connaissance, mais encore de ne pas s'en occuper directement. Au sortir des bancs de la Faculté, en 1841, il entreprit une série de voyages scientifiques, visita plusieurs bibliothèques étrangères, et en rapporta assez de copies d'anciens manuscrits français pour pouvoir donner successivement une édition fort estimable du *Roman de la Charete* (inséré au tome II du *Lancelot* néerlandais) ; l'édition princeps de trois chansons de geste appartenant au cycle de Guillaume d'Orange (2 vol. La Haye, chez Martinus Nyhoff, 1854) et son *Etude sur le roman de Renart* (Groningue, Leipsig, Paris, 1863). C'est surtout dans son *Guillaume d'Orange* que M. Jonckbloet, à une époque où les éditions des vieux textes français se faisaient plutôt au point de vue des questions d'histoire littéraire qu'au point de vue de la linguistique, a produit un travail remarquable par les vues ingénieuses de l'auteur, et dont il devra être tenu compte dans toute étude ultérieure de ce cycle intéressant. Député à la seconde chambre des Etats généraux de 1864 à 1877, M. Jonckbloet prit une part active à l'élaboration de la nouvelle loi sur l'enseignement supérieur dans les Pays-Bas en 1876, et essaya même à cette époque, sans succès, de faire créer à Leyde une chaire de langues romanes. Ses nombreux travaux, ses fréquents voyages avaient valu à M. Jonckbloet de précieuses relations à l'étranger. Il était membre correspondant de l'Académie des sciences de Berlin et prenait une part active aux travaux de la Société des Flamands de France. Le gouvernement français avait reconnu ses mérites en lui conférant la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Nous sommes heureux de consacrer ici un souvenir sympathique et reconnaissant à l'aimable savant hollandais que plusieurs romanistes français ont eu le privilège de connaître personnellement et qui a été l'initiateur des études romanes en Hollande. — A. v. H.

— M. Henry Bradshaw, bibliothécaire de l'Université de Cambridge, est décédé subitement le 12 février 1886 à l'âge de 53 ans. C'était un savant d'une érudition très variée, mais qui se résignait difficilement à publier le fruit de ses études. L'amour de la recherche le dominait et lui rendait pénible le labeur de la mise en œuvre. C'est ainsi qu'il avait fait sur Chaucer des travaux considérables qu'il n'a jamais rédigés, et ce n'est que par le témoignage de ses amis que certains des résultats auxquels il était arrivé ont été connus. Il était l'homme d'Angleterre qui savait le mieux l'histoire des anciennes bibliothèques de la Grande-Bretagne, et en général la bibliographie anglaise. Les origines de l'imprimerie avaient été aussi l'objet de ses recherches. Ses publications, en général peu étendues, ne donnent qu'une idée très imparfaite de la variété de ses connaissances. Il est du reste à peu près impossible d'en former une collection complète, car elles consistent généralement en documents inédits ou en très courts mémoires qui ont paru dans des recueils peu répandus, ou même ont été imprimés à part sans être mis dans le commerce. Bradshaw, qui dès l'origine fit partie, comme membre perpétuel, de la Société des anciens textes français, a fait quelques publications qui touchent à nos études. La plus importante

est son mémoire sur les mss. Vaudois de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, qui a été réimprimé par Todd dans son livre intitulé *The books of the Vaudois* (London, 1865). Bradshaw était un homme d'un esprit élevé et droit. Sa mort prématurée laissera à ceux qui l'ont connu profonds regrets.

— M. Wilmotte, ancien élève de l'École des Hautes Etudes de Paris, vient d'être chargé d'un cours de philologie romane à l'École normale des Humanités de Liège. M. Wilmotte achève en ce moment un travail sur la dialectologie ancienne de la province de Namur.

— La Société des anciens textes français vient de mettre en distribution le tome II de l'édition des œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, publiées par M. H. Suchier. Ce volume appartient à l'exercice de 1885, qui sera prochainement complété par deux autres publications.

— Livres adressés à la *Romania* :

Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France, le 26 mai 1885, par M. L. DELISLE, président de la Société. (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France, année 1885*). Paris, Renouard. In-8, 60 pages et une planche. — Ce discours mérite ici une mention spéciale pour plus d'un motif. D'abord l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale y met en lumière l'intérêt qu'offre pour l'histoire du xv^e siècle la collection A. de Bastard, récemment donnée à la Bibliothèque. Il s'y trouve nombre de pièces (provenant en général des archives de la Chambre des Comptes) qui sont à consulter pour l'histoire de la littérature des derniers temps du moyen âge et de quelques-unes des plus célèbres bibliothèques de ce temps¹. En outre M. D. signale et décrit, dans un appendice à son rapport, un bien curieux recueil de poésies latines rythmiques écrit en France au XIII^e siècle, et qui, conservé actuellement à la Laurentienne, n'avait été indiqué que fort sommairement dans le catalogue de Bandini². Les pièces qu'il renferme, et qui sont au nombre de plus de quatre cents, appartiennent à des genres très divers. Elles sont anonymes, mais il a été facile à M. D. de constater que plusieurs se retrouvent ailleurs sous le nom du chancelier Philippe de Grève. Ce ms., dont le contenu est maintenant parfaitement connu, grâce à la description de M. Delisle, apporte à l'histoire, toujours à faire, de notre poésie latine rythmique un contingent considérable de faits nouveaux³.

1. M. Delisle vient de publier un inventaire détaillé de cette précieuse collection sous ce titre : *Les collections de Bastard d'Estang à la Bibliothèque nationale, catalogue analytique*. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupelley-Gouverneur, 1885, in-8, xxij-338 pages.

2. Au tirage à part est joint un fac-similé en photogravure de deux pages du ms.

3. La publication de M. Delisle a appelé l'attention sur un ms. d'Oxford, un peu plus ancien que celui de Florence, et contenant un grand nombre de pièces rythmiques, dont quelques-unes se retrouvent dans le recueil de la Laurentienne. M. F. Madan, sous-bibliothécaire de la Bodléienne, a adressé à M. Delisle une table de ce ms. qui a été publiée dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, XLVI (1885), 382-5.

I Trovatori nella marca Trivigiana. Studio di Tommaso CASINI. Bologna, 1885.

In-8, 41 pages (Extrait du *Propugnatore*, t. XVIII). — Mémoire fait avec soin et intelligence, et où il n'y aurait qu'à louer si l'auteur était plus familier avec la langue des troubadours. Selon un usage qu'on ne saurait trop approuver, M. Casini joint une traduction à chaque pièce provençale qu'il cite, mais ces traductions laissent singulièrement à désirer, et parfois les conclusions historiques que présente l'auteur se fondent sur des interprétations erronées. On peut compter en moyenne un ou deux contre-sens par strophe traduite. Quelques-uns de ces contre-sens sont terribles, par ex. dans la pièce de Hugue de Saint-Cirq *Lonjamen*, le vers *Lo crims a tan corregut* traduit par « il delitto a tanti cuori tenuti » ! M. C. lit en effet *cor regut* en deux mots, et croit bonnement que *regut* est provençal. Le plus grave est que les éditions antérieures donnaient la bonne leçon *corregut*. Ceci doit mettre en garde contre les corrections que M. C. fait à ses textes, souvent sans même avertir le lecteur. Ainsi, p. 24, il ne dit pas qu'au vers 19 de la pièce *Canson qu'ef[s] leu per entendre* il a corrigé *ci* du ms. en *si*; mais dans le ms. corrigé (fr. 15211) *ci* veut dire *qui*, de sorte que le vers doit être lu : *E, QVI lam blasma, defendre*. Il y a bien d'autres fautes dans la même pièce; mais la plus maltraitée de toutes les poésies publiées dans ce mémoire est certainement celle de la p. 14, *Una danseta voill far*, dont M. C. n'a pas compris une seule phrase. Il n'a pas vu (non plus du reste que M. Bartsch, *Zeitschr. f. rom. Phil.* II, 198) que le refrain devait être détaché des vers qui précèdent, et il a eu le tort de rendre inintelligible par d'intempestives corrections des passages qui sont fort clairs dès qu'on sait que *Veslai* et *Anonai* (au dernier couplet) sont des noms de lieux fort connus.

Le rime provenzali di Rambertino Buvaelli trovatore bolognese del sec. XIII.

Firenze, 1885, in-8, 32 pages. — Cette publication, qui est fort élégamment imprimée, a pour auteur M. T. Casini, auteur d'un mémoire sur Buvaelli et ses poésies, qui a paru en 1880 dans le *Propugnatore*. Ce mémoire contenait en appendice le texte des pièces de ce troubadour. Nous fîmes alors remarquer (*Romania*, IX, 632) que le texte et le commentaire laissaient parfois à désirer. Actuellement M. C. nous offre des mêmes poésies une nouvelle édition incontestablement améliorée, mais encore assez fautive, et de plus une traduction italienne certainement littérale, mais cependant peu fidèle. Comme dans la dissertation ci-dessus annoncée, les contre-sens y sont nombreux, et nous croyons que M. C. a encore des progrès à réaliser avant d'être en état de faire le recueil des poésies provençales dues à des troubadours italiens qu'il annonce dans son avertissement.

A.-M. ELLIOT, *Contributions to a History of the french language of Canada* (Reprinted from *American Journal of Philology*, vol. VI, n° 2). — M. Elliot, professeur de langues romanes à Baltimore, donne un aperçu des recherches qu'il a commencées sur l'état du français au Canada, et qui paraissent devoir être fécondes en résultats. L'*essay* qu'il publie actuellement contient beaucoup de remarques intéressantes sur les éléments dont se compose la partie de la population qui parle actuellement français, et sur les progrès étonnants de la langue française dans le bas Canada.

Frants VILLON, Det store Testament. Forfattet i aaret 1461. Oversat paa rimede vers af S. BROBERG. Copenhague, 1885, 126 p. petit in-8. — Traduction, la première qu'on ait tentée en aucune langue, sauf en anglais, d'un choix des poésies de Villon. M. Broberg, qui s'est fort bien acquitté de son travail comme traducteur, a en outre accompagné son petit volume d'une introduction générale sur Villon, où il y a trop de généralités contestables, et de quelques remarques explicatives qui auraient dû être plus nombreuses. — Kr. N.

Die älteste Schilderung vom Fegefeuer des heiligen Patricius (von) Johann ECKLEBEN. Halle, Heudel, 1885, in-8 de 828 p. (dissertation de docteur). — L'auteur annonce que son travail complet paraîtra prochainement à Halle chez Niemeyer.

Libro de los Fechos e Conquistas del principado de la Morea, compilado por comandamiento de Don Fray Johan Ferrandez de Heredia, maestro del Hospital de S. Johan de Jerusalem. Chronique de Morée aux XIII^e et XIV^e siècles, publiée et traduite pour la première fois par Alfred MOREL-FATIO. Genève, imprimerie de Guillaume Fick, 1885, in-8, LXIII, 177, 160 p. (publication de la *Société de l'Orient latin*). — Outre son intérêt historique, qui n'est pas de premier ordre, le *Libro de los fechos* étant essentiellement une nouvelle version du *Livre de la conquête de Morée*, cette publication a une véritable importance philologique, comme nous fournissant un texte ancien et étendu du dialecte aragonais au XIV^e siècle.

Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph, accompagnée d'extraits du texte grec et des versions arabe et éthiopienne, par H. ZOTENBERG. Paris, Maisonneuve, 1886, in-4, 166 pages (tiré des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXVIII, 1^{re} partie). — Dans cet important mémoire, dédié à Paul Meyer, l'auteur prouve que le roman de *Barlaam et Joasaph* n'est pas de saint Jean Damascène et qu'il a été rédigé, probablement entre 620 et 634, par un moine de Saint-Saba près de Jérusalem. Il examine le rapport de l'histoire de Joasaph avec les diverses versions de la légende de Bouddha qui en est la source, et présente des observations sur les traductions orientales du roman grec. Dans l'Appendice, outre des extraits des versions arabe et éthiopienne, on trouvera une édition critique du texte grec des paraboles insérées dans le roman.

Der Roman de Mahomet von Alexandre du Pont, eine sprachische Untersuchung... von Richard PETERS. Göttingen, Dietrich, in-8, IV-86 pages (diss. de docteur d'Erlangen). — Monographie très faible, d'un auteur auquel on a indiqué les modèles à suivre, et qui n'a pas su en tirer parti. Les erreurs abondent et le dépouillement n'est ni complet ni bien ordonné. On doit louer l'auteur d'avoir fait rentrer dans son travail l'étude de la syntaxe, d'autant plus que cette partie du mémoire est la moins défectueuse. Pour la phonétique, bornons-nous à dire que d'après M. Peters (p. 9) *chôrtem* devrait donner *còrt*, qu'il voit dans *marice* (p. 18) une exception à la contraction de *iee* en *ie*, qu'il regarde le *ng* de *tesmoing* (p. 21) comme une notation de *n*, et qu'il admet (p. 41) que *veoit* = *videt* peut compter pour deux syllabes.

Il déclare d'ailleurs à tort la langue du copiste identique à celle de l'auteur du poème, ce qui donne à tout son travail une fausse direction.

Recueil de morceaux choisis en vieux français par Eugène RITTER, professeur à l'université de Genève, seconde édition. Genève, Georg, 1885, in-12, VIII-128 p. — Réunion de quinze morceaux en vers et en prose, sans notes ni glossaire; simple recueil pour explications.

Adgars Marien-Legenden, nach der Londoner Handschrift Egerton 612 zum ersten Mal vollständig herausgegeben von Carl NEUHAUS. Heilbronn, Henninger, 1886, in-12, XVI, XLVIII, 259 p. — Cette édition, faite d'après un manuscrit unique collationné avec soin, est surtout intéressante par l'étude des sources; la langue d'Adgar, écrivain anglo-normand du XII^e siècle, a été étudiée ailleurs par M. Rolfs (voy. *Rom.* XII, 132). M. Förster a joint à l'édition, outre le vocabulaire et des remarques critiques, une introduction qui consiste surtout dans la reproduction d'un article ancien sur la métrique anglo-normande. C'est un sujet fort discuté depuis quelques années (voy. ci-dessus, p. 144); disons seulement, quelque opinion qu'on puisse avoir sur l'ensemble de la question, que les vers d'Adgar ont certainement été faits pour être des vers de huit syllabes, et ne manquent leur but que par la faute du copiste, ou, rarement, celle de l'auteur.

Sir Gowther. Eine englische Romanze aus dem XV Jahrhundert, kritisch herausgegeben nebst einer litterarhistorischen Untersuchung über ihre Quelle sowie den gesamten ihr verwandten Sagen- und Legendenkreis, mit Zugrundelegung der Sage in Robert dem Teufel, von Karl BREUL. Oppeln, Franck, 1886, in-8, XVI-241 p. — La partie de cet excellent ouvrage qui nous intéresse le plus est le chapitre V (p. 45-134), consacré à la légende qui fait le sujet de *Sir Gowther*, légende très voisine de celle de *Robert le Diable*. M. Breul étudie cette légende dans toutes ses formes avec beaucoup de science et de pénétration. Il montre qu'elle n'a rien d'originellement normand (cf. *Rom.* IX, 523), et il y voit la transformation chrétienne d'un vieux conte mythologique; sur cette dernière partie, il y aurait peut-être à faire quelques réserves de détail, mais l'absence de tout fond historique est parfaitement mise en lumière. Nous pensons que le nom de Robert donné au héros de la légende est antérieur à la localisation de cette légende en Normandie, et qu'il a donné lieu à cette localisation de se produire. Une très riche bibliographie et un appendice contenant dix textes relatifs à *Robert le Diable* terminent cet intéressant volume.

Le Propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

NOTICE D'UN MS. MESSIN

MONTPELLIER 164 ET LIBRI 96

Entre les manuscrits de la collection Libri signalés en 1883 par M. Delisle comme ayant été dérobés à plusieurs de nos bibliothèques publiques, et qui par suite, n'ayant été acquis ni par le gouvernement anglais ni par le gouvernement italien, sont restés en la possession de M. le comte d'Ashburnham, se trouve un portefeuille décrit ainsi qu'il suit sous le n° 96 du catalogue des mss. vendus par Libri, en 1847, au feu comte d'Ashburnham :

VARIA. 1° *Orationes ad missam*. 2° *Vitæ Sanctorum*. 3° *Capitulationes de Marsilla* de l'an 1257 et de l'an 1262. 4° *Ci après exent li terre Prestre Jehan*.

Manuscrit sur vélin, in-folio, de diverses époques et de différentes mains. Le 1^{er} 2 est à deux colonnes, du ix^e siècle, avec une grande lettre initiale en couleurs au commencement. Le 2°, également à deux colonnes, est du xiv^e siècle. Le 3°, à longues lignes, est en provençal, d'une écriture du xv^e siècle. Le 4°, écrit à deux colonnes, est du xiv^e siècle.

Ce recueil se compose donc de quatre fragments qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres. Ce sont des débris.

Le savant directeur de la Bibliothèque nationale a établi que le premier et le plus ancien de ces quatre morceaux a été arraché au ms. 122 de la Bibliothèque d'Orléans³. L'origine des trois autres morceaux

1. Libri a mal lu. Il faut lire *exent* (= ensuit).

2. Sous-entendu « article ».

3. *Notice sur plusieurs mss. de la Bibliothèque d'Orléans*, dans les *Notices et Extraits des mss.*, XXXI, première partie, p. 370 (p. 14 du tiré à part). Cf. *Les mss. du comte d'Ashburnham, Rapport au Ministre de l'Instruction publique*, p. 21.

n'a pas encore été déterminée. On a pu légitimement supposer qu'ils avaient été détachés de manuscrits appartenant à nos bibliothèques. Leur apparence et le voisinage compromettant des feuillets arrachés au ms. d'Orléans favorisent cette supposition. Il y a lieu notamment de croire que le troisième article (*capitulations de Marseille*), où se lisent quelques mots de la main de Peiresc, a été pris à Carpentras, où Libri a tant volé¹.

Quoi qu'il en soit des fragments 2 et 3, j'apporte présentement la preuve que le quatrième morceau a été pris dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier. Mais d'abord il convient de décrire ce fragment. Il se compose de douze feuillets écrits d'une grosse écriture gothique penchée de la fin du xiv^e siècle, à deux colonnes par page, et numérotés anciennement *iiii^{xx} et ij à iii^{xx} et xiiij*. Les dimensions du parchemin sont 0,323 pour la hauteur et 0,246 pour la largeur. Ces douze feuillets forment deux cahiers, l'un de quatre feuillets doubles, l'autre de deux. Ils contiennent trois opuscules écrits en français, ou plutôt en dialecte messin : 1^o la lettre du prêtre Jean ; 2^o un morceau sur les litanies ; 3^o une consultation médicale sur le traitement de la goutte. Les deux premiers de ces opuscules sont écrits à 39 lignes par colonne, le troisième à 35.

Muni de ce signalement, et m'étant gravé dans la mémoire la forme de l'écriture, j'étais en mesure de reconnaître le ms. d'où ces feuillets avaient été arrachés si la fortune me le faisait passer sous les yeux. Une circonstance notable me permit d'aider la fortune. En tête du troisième des opuscules ci-dessus énumérés, la consultation médicale, était écrite cette rubrique : *Por lez² goutte Sr Jehan d'Aix*. Or dans le catalogue des manuscrits de l'École de médecine de Montpellier³ se lit un article ainsi conçu :

1. J'ai copié en 1867 à Ashburnhamplace le début de ce morceau. Le voici :

CAPITULATIONS DE MARSEILLE. MCCLVII e MCCLXII. (*Ces mots en capitales sont de la main de Peiresc.*)

En nom de nostre senhor Jhesu Christi, sia a ment, l'an de la incarnation .Mccclij., la indicion XV^e, a .iiij. nonas Junii, sia manifest a tous pressens et esdevenidors, que, com entre lo noble e tresque illustre senhor Karle, fili del rey de França, comte d'Angieu e de Provenssa e de Forcalquier e marques de Provenssa, en nom d'el e de sa molher madama Beatris, tresque illustre conte.sa e marquessa dels dis contas.....

En marge de la date, Peiresc a écrit *Legendum Mcclvii*. — On reconnaît à première vue que ce document est la traduction, faite au xv^e siècle, d'un acte latin. — Au fol. vij commence la traduction des statuts de Marseille (l'original dans Méry et Guindon, II, 109 et suiv.).

2. *Lez pour la* : c'est du lorrain.

3. *Catalogue général des mss. des bibliothèques publiques des départements*, I, 352.

N^o 164. In-folio sur vélin. — 1^o « Aristote, bon gouverneman des rois. — 2^o Ci Comacet 1 li passion Jhesu Crit. — XIV^e siècle.

De l'oratoire de Troyes, donné par de Corberon en 1764. *Il y a en tête les armoiries de Sire Jehan d'Aix...*

La mention des armoiries de sire Jehan d'Aix me donna à penser que ce livre pouvait bien être celui dont avaient fait partie les feuillets contenant la consultation relative à la goutte de sire Jehan d'Aix mentionnée plus haut. Sur ma demande le manuscrit me fut envoyé à Paris, et je reconnus au premier aspect l'écriture et la langue du fragment contenu dans le n^o 96 de la collection Libri. Les dimensions sont les mêmes de part et d'autre ; le ms. de Montpellier est à deux colonnes et à 39 lignes par colonne. Enfin le dernier feuillet de ce ms. est numéroté *iiij et j*, tandis que le premier des douze feuillets volés par Libri est numéroté *iiij^{xx} et ij*. D'ailleurs l'examen de la reliure du ms. de Montpellier montre avec évidence que plusieurs feuillets ont été arrachés à la fin. Il ne peut donc rester aucun doute sur la provenance du fragment actuellement conservé à Ashburnhamplace.

Je vais maintenant indiquer le contenu du ms. dans son entier,

Le ms. de Montpellier a conservé sa reliure originale, formée de deux ais recouverts de cuir gaufré. Elle est endommagée par de nombreuses piqûres de vers. Pour la protéger, le livre a été placé, à une époque récente, dans un étui.

Il contient, en son état actuel, 58 feuillets paginés d'une main moderne, précédés d'un feuillet de garde entièrement blanc qui n'est pas compris dans la pagination. Les dispositions matérielles sont celles-ci :

Trois feuillets, le premier, resté blanc, n'est pas paginé, les deux suivants sont numérotés 1 et 2.

Cahier I, ff. 3 à 10.

Cahier II, ff. 11 à 18.

Cahier III, ff. 19 à 26.

Cahier IV, ff. 27 à 34.

Cahier V, ff. 35 à 42.

Cahier VI, ff. 43 à 50.

Cahier VII, ff. 51 à 58.

A l'intérieur du plat supérieur de la reliure est collé un feuillet de parchemin au haut duquel on lit, d'une écriture qui paraît appartenir aux dernières années du xv^e siècle :

1. Lisez *comacct*.

Plus^{rs} bials enseignement d'Aristotes fait a Alixandre, et plus^{rs} morallitez.

It., la passion nostre S^r.

Il y ayt une table an cest livre, qui est devant l'istoire de la passion Jhesu Crist¹.

Les feuillets actuellement numérotés 1 et 2, qui sont d'anciens feuillets de garde, sont en partie écrits. Le recto du premier est occupé entièrement par une énumération, écrite au xv^e siècle, des vertus du gui de chêne. En voici les premières et les dernières lignes :

C'est la vertu du wy de chelne.

Je Ypocras, le plux souverain maistre en medecine qui onquez fuit sur terre, aix vehu en mon livre la vertu que le wy de chelne ait. Et est la millour medecine et maistrie qui onquez fuit. La premier vertu est qui que onque panrait² de la corse du wy de chene et la met en poure et en uset avec yauwe de vie, il deschasset les fievrez cottidianez, lez autrez fievrez, les fievrez tiercennez et les fievrez quartainnez.....

..... Item, celle parsonne qui par l'espasse de .vij. ans maingerait du wy de chelne a june, jamais ne serait entachiet de la fort malladie. Et ont approyez lez maistrez qui ci dessus sont escripz : la poissance que le dit wy de chelne ait.

Le wy de chelne, nous l'appellons par de sa le wix, que croist sus ung chelne, maix d'autre arbe il n'est point vertuou, fors que cil que croist sus le chelmez (*sic*). Et pour tant l'apellet on wy de chelne ou guy de chene. Et duquel boix ons en met dedens lez anelz d'argent ou d'or pour touchier au vis, et en font on⁴ dez patenostrez, et lez portent on par⁵ medecine et par la grant vertut qu'il portet, comme dessus est dit.

Le verso est blanc, comme aussi le recto du feuillet 2. Au verso du feuillet 2 se lit une table sommaire écrite de la même main que les notes du feuillet collé sur le plat. Elle est ainsi conçue :

Il y ait une table en cest lbr., .iiij. fueillet devant l'istoire la passion nostre S^r Jesucrist, et qui est nombrée et signée, laquelle deust estre sy devant ou a la fin darier de ce livre.

It., a premier plus^{rs} bialz dis et enseignemens d'Aristotes fait a Allixandre, et plus^{rs} belles morallitez pour le cor et pour l'armes.

1. Au-dessous de ces lignes, au milieu du parchemin, est collée une gravure des armes du sieur de Corberon à qui le ms. a appartenu et qui l'a donné à l'Oratoire de Troyes.

2. Forme lorraine, « prendra ».

3. Hippocrate et Constantin.

4. On trouvera plus loin (p. 171) un autre ex. du verbe au plur, avec *on* pour sujet : *lez pouront on*.

5. Ou *per* : il y a un *p* barré.

It., la passion Nostre S^r Jesucrist.

It., plus^s autres choses après.

It., plus^s belles et bonnes dotrines de regimes et medecines, tant pour le cors comme pour l'armes que sont necessaire a savoir.

It., la vertu du guis de chelnes est sy devant escriptes.

Au bas du feuillet, et toujours de la même écriture, on lit les deux couplets dont je donne le fac-similé et la transcription :

quant les vivans s'amanderont
toutes mes trome tromperont
Ma trome sonnera haulx ton
quant le monde devendra bon

Quant les vivans s'amanderont,
Toutes mes trompes tromperont.

Ma trompe sonnera haulx ton
Quant le monde devendra bon.

On voit que le mot souligné, dans chacun des deux couplets, n'est pas écrit : il est figuré par un dessin rudimentaire qui apparaît déjà sur le feuillet adhérent au plat, et dans lequel on doit reconnaître sans hésitation une guimbarde ou trompe d'Allemagne. Il n'y a aucun doute sur la signification de ce dessin qui est un indice certain de la provenance du ms. C'est l'emblème bien connu d'une famille qui tint un rang considérable à Metz du xiv^e siècle au xvi^e, la famille d'Esch dont le nom est écrit dans notre ms. d'Aix¹.

M. Bonnardot a signalé le même dessin en plusieurs endroits du ms. 189 de la Bibliothèque d'Epinal dont il a donné une description détaillée dans le *Bulletin de la Société des anciens textes français*, année 1876, pp. 64 et suiv. Il y a plus : M. Bonnardot a cité d'après ce même ms. deux

1. Metzeresche, commune du canton de Metzerville, ancien arrondissement de Thionville ; voy. S. Berger, *La Bible française au moyen âge*, p. 41.

distiques (p. 65) qui sont, sauf une variante insignifiante ¹, identiques à ceux qu'on vient de lire. Le ms. d'Epinal est de diverses mains. La partie la plus récente contient, entre autres, une pièce qui a dû être écrite en 1462. M. Bonnardot (p. 66) attribue cette partie du ms. d'Epinal à Philippe II d'Esch, maître échevin de Metz en 1461, qui mourut en 1477 ². Cette attribution paraît conjecturale. Du moins M. Bonnardot l'énonce sans la démontrer. N'ayant pas vu le ms. d'Epinal, j'ignore si les deux distiques sont de la main qui a tracé ces mêmes distiques sur le ms. de Montpellier. Ce qui est sûr, c'est que l'écriture dont on a vu ci-dessus un spécimen n'est pas celle de Philippe d'Esch. C'est celle d'un autre membre de la même famille.

Le ms. de Montpellier, en effet, et celui d'Epinal, ne sont pas les seuls livres connus pour avoir appartenu aux d'Esch. M. Bonnardot (p. 65, note) a signalé, comme ayant la même provenance, les ms. 3, 161, 193, 302, 403 de la bibliothèque de Metz, et on peut ajouter à cette liste le ms. 2083 de l'Arsenal contenant une version française des épîtres et évangiles, décrit par M. S. Berger dans son livre intitulé *La Bible française au moyen âge*, p. 365. Or, le ms. de l'Arsenal a certainement appartenu au même possesseur que le ms. de Montpellier. A la vérité, les vers ci-dessus rapportés ne s'y trouvent pas, mais on y lit, au premier et au dernier feuillet, ces mots, dont l'écriture est certainement celle que fait connaître le fac-similé donné plus haut : *Espoir en Dieu, Esch ; a Jaiques*. Au devant de cette note est dessinée à la plume la guimbarde. Au verso du premier feuillet est peint l'écu armorié dont la présence a été signalée dans le ms. de Montpellier. Il est donc incontestable que les deux mss. ont appartenu au même personnage, Jacques d'Esch, et ce Jacques devait être, comme l'a déjà dit M. Berger décrivant le ms. de l'Arsenal, Jacques d'Esch, seigneur de Bazoncourt et des Etangs, mari de Françoise de Gournai, mort en 1489 ³.

Reprenons maintenant l'examen du ms. de Montpellier :

Avec le feuillet 3 qui est le premier du premier cahier, commence le ms. proprement dit. Dans la marge supérieure sont peintes les armoiries bien connues de la famille d'Esch : l'écu fascé de dix pièces d'hermine et de gueules ⁴. Au-dessus on a écrit, au siècle dernier : « Armoiries du Sire Jehan d'Aix. » Nous verrons plus loin qui était ce Jean d'Aix. Dans la marge inférieure apparaît de nouveau la guimbarde, cette fois peinte en rouge.

1. M. Bonnardot a lu *s'extiperont*, là où le ms. de Montpellier porte *s'amanderont*.

2. Voir Hannoncelles, *Metz ancien*, II, 64.

3. Hannoncelles, *Metz ancien*, II, 64-8.

4. Il est reproduit dans le *Metz ancien* du président d'Hannoncelles, II, 64.

L'ancienne pagination, qui se poursuit, comme on l'a vu plus haut, dans le fragment dérobé par Libri, commence au fol. 17 de la pagination actuelle, et elle débute par le n° xl, se poursuivant régulièrement depuis lors. On ne s'explique pas d'abord pourquoi on a fait commencer ainsi cette pagination, étant d'ailleurs certain qu'il n'y a aucune lacune, ni à cet endroit ni entre les feuillets qui précèdent. Voici l'explication. Au fol. 17 commence le chapitre xl du premier des articles contenus dans le ms. ; au fol. 18 se trouve le chapitre xlj. On s'est avisé d'écrire au haut de ces deux feuillets les chiffres xl et xlj, et ces deux numéros sont devenus le point de départ d'une pagination qui a été continuée jusqu'à la fin du volume. Cette pagination paraît être de la main qui a écrit les diverses notes du feuillet collé sur le plat de la reliure et du feuillet 2, Passons maintenant à l'analyse du manuscrit.

I.

TRADUCTION DU *SECRETUM SECRETORUM*.

On sait que le *Secretum Secretorum* a été depuis son apparition en Occident, au XII^e siècle, l'un des ouvrages les plus lus de la littérature morale du moyen âge. Le texte latin se rencontre en une infinité de mss., et a été plusieurs fois imprimé au XV^e siècle et au XVI^e ; il en existe des traductions en diverses langues romanes ; en français notamment on en connaît plusieurs, soit en vers soit en prose, qui n'ont été jusqu'à ce jour ni étudiées ni même simplement distinguées les unes des autres¹. Il n'y a pas lieu de traiter incidemment ici un sujet qui fournirait facilement la matière d'un mémoire d'une certaine étendue ; je donnerai toutefois un court extrait de la traduction que renferme le ms. de Montpellier, puis dans un appendice à la présente notice, je citerai à titre de rapprochement quelques lignes d'autres traductions françaises en prose.

Voici d'abord le début des premiers paragraphes du texte latin, d'après l'édition publiée à Bologne en 1501 :

(Fol. 2 a). Philosophorum maximi Aristotelis Secretum secretorum, alio nomine liber moralium de regimine principum ad Alexandrum.

Domino suo excellentissimo et in cultu christiane religionis strenuissimo Guidoni vere de Valentia, Tripoli glorioso pontifici², Philippus suorum minimus clericorum, se ipsum et fidele devotionis obsequium.

1. Dans un article du *Jahrbuch f. rom. u. engl. Literatur*, X (1869), 162-4, M. H. Knust a rassemblé un certain nombre de notes bibliographiques sur les versions françaises du *Secretum*. C'est un travail dont il n'y a absolument rien à tirer, étant exécuté presque entièrement de seconde main, d'après des catalogues fort imparfaits, dont les indications n'ont pas été toujours comprises, et sans aucun souci de distinguer les diverses traductions les unes des autres.

2. A. Jourdain (*Rech. sur les anc. trad. lat. d'Aristote*, 2^e édit., 1843, p. 147-

Quantum luna ceteris stellis lucidior et solis radius luciditate lune fulgentior, tantum ingenii vestri claritudo vestreque scientie profunditas cunctos citra mare modernos in litteratura exuberat, tam barbaros quam latinos, nec est aliquis sane mentis qui huic sententie valeat refragari, quia cum largitor gratiarum, a quo cuncta bona procedunt, singula suis dona distribuit, ubi soli videtur gratiarum et scientiarum dona contulisse....

(c) Deus omnipotens custodiat regem nostrum ad gloriam credentium, et confirmet regnum suum ad tuendam legem divinam suam, et perdurare faciat ipsum ad exaltandum honorem et laudem bonorum.... (d) Quando enim Alexander subjugavit sibi Perses et captivavit magnates, direxit epistolam suam ad Aristotelem sub hac forma : Doctor egregie, rector justicie, significo tue prudentie me invenisse in terras Perses quosdam habentes habundantem rationem, intellectum penetrabilem....

(Fol. 3 a). Prologus Joannis qui transtulit librum.

Joannes qui transtulit istum librum, filius Patricii, linguarum interpretator piissimus et fidelissimus, inquit : Non reliqui locum neque templum in quibus philosophi consueverint componere et deponere sua opera et secreta que non visitaverim....

Fili gloriosissime, justissime imperator, confirmet te Deus in via cognoscendi semitam veri et virtutis....

Voici maintenant le début et la fin de la version que nous offre le manuscrit de Montpellier, et qui m'a paru abrégée en certaines parties :

(Fol. 3). Ou non dou Peire, dou Fil et dou Saint Esperit, amen.

Si coumancet li livres dou gouvernement de rois, des princes et des autres signours. Ou livre c'on dit le livre des secreis Aristote le philosophe a Alixandre le roi, ouquel une chacune personne puet panre bonne doctrine et profitable, ou sont les mandemens c'Aristotes li souverains de philosophes avoiait a grant roy Alixandre son disciple, li queis livre fui trais d'arabique en latin en la maniere qui s'anxeut.

Ci comancet li prologues de celi qui translaitait cest livre de lai langue arabique an lai langue latine .j.

A son très excellent signour et très noble, uzant de la foy cristienne Guys de Vallance, glorious esveques de la citeit de Tripolle, Philippes li plus petis de ces clers se recomandet a ly dou tout et son fiable servise en devocion. Une choze fut qu'a vostre debonnaire[et] parvint cis livres ouquel bien sont contenues toutes choses profitables de toutes sciences. Sachies que quant j'estoie avec vous par dever Anthioche, ou ceste marguerite de philosophie fut trovée, il vous pleut qu'elle fut transcrite et translatee de la langue arabique an la langue latine; pour la quel choze je obeyxans humblement a vostre volanteit ai

8), s'est demandé si ce *Guido* ne serait pas le prélat désigné par *G.* dans une charte de vente faite par Ham, connétable de Tripoli, aux Hospitaliers, en 1204 (Paoli. *Codice diplomatico*, I, 93). Vérification faite, cette identification n'est pas admissible. Nous ne savons rien de cet évêque de Tripoli.

trait fuer cest livre avoc grant labor par pairolles reluxans dou langaige c'om dit arabike en latin. Le quel livre Aristotes li très saiges princes dez philosophes composait a la peticion d'Alixandre (b) son disciple, li queis Alixandre prioit Aristote par ces lettres qu'i vouxit venir a li. Maix Aristotes, anpechiés et aigreveis pour viellesse et la pezantize de son cors ne pooit venir a Alixandre, li queis Aristotes s'ecuzait en ceste meniere :

C'est li responce qu'Aristotes fit a la requeste d'Alixandre .ij.

O très debonnaire amperour, je ait (sic) antandut plennement comant tu desires que je luxe avec toi, et se te meruelle comant je me puxatenir de ta venerable compaignie, et si me reprans que j'ai petite cusançon de tes ewres et de tes besongnes. Pour queil choze je t'ai fait cestuit (sic) livre.....

Autres letres d'Alixandre a Aristotes .iij.

O reverans maistre, je faix asavoir a vostre prudance que j'ai mis en ma subjection et an mon anpire nouvellemant les Persans qui (c) sont gens abondans de raison et d'antandemant.....

Le prologue attribué, dans le texte latin, à « Joannes filius Patricii » fait ici défaut. Les chapitres de médecine et d'hygiène (éd. de Bologne, fol. 10 a-15 d) sont également omis.

Fin (fol. 18 d)

Li fin de cest livre.

Ci fenit li livres dou governemant des rois, le quel Aristotes, li sowerains philosophes, composait et fit a l'instruction dou grant roy Alexandre qui fut sowerains rois de tou le monde, qui an son anfance et en sai jonesse avoit esteit disciples d'Aristotes desus nomeis.

Ci s'anxeut une table de la matiere qu'est contenue ou livre por trower plus aipertemant ce c'on vourait lire et querir.

Suit la table des 41 chapitres de l'ouvrage.

II

ENSEIGNEMENT D'ARISTOTE A ALEXANDRE.

Cet enseignement est tiré du premier livre de l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon, vers 72 et suiv. La traduction, sans être littérale, est passablement exacte, et ne paraîtra pas dépourvue de mérite, si l'on tient compte de la nature du texte qui n'était réellement pas facile à rendre en ancien français. Faut-il supposer qu'il a existé une traduction complète de l'*Alexandreis* dont nous aurions ici un fragment copié à part ? Je ne le pense pas. Les conseils d'Aristote à Alexandre devaient être un morceau célèbre, car Rutebeuf les a mis en vers français¹, et il en existe

1. *Le dit d'Aristote*, deuxième édition de Jubinal, II, 93.

une autre traduction en prose dont je donnerai un extrait dans un appendice au présent mémoire. Le rapprochement de cet extrait de l'*Alexandreis* et du *Secretum*, dans notre ms., ne doit pas être fortuit. C'est l'analogie du sujet qui a conduit le copiste, ou celui qui a dirigé l'exécution du ms. à réunir ces deux écrits. Il n'est guère douteux en effet que Gautier de Châtillon se soit inspiré du *Secretum* pour composer le discours qu'il prête à Aristote. Remarquons que le même morceau se retrouve dans le ms. d'Epinal mentionné plus haut¹. Il est probable qu'il y aura été copié d'après notre manuscrit.

(Fol. 19 a) *Après veci un notable ansignemens c'Aristotes donnait az roy Alexandre son disciples.*

Aristotes trowait une foix lez roy Alexandre plorant; ce li demandait qu'il avoit. Et Alex. li respondit que ces peires estoit ci wiés qu'i ne se pooit plus deffandre contre (b) l'ampereur de Perce. Dont li dit Aristotes: « Biaus filz, « laixe l'anfance et pran cuer d'omme. Tu ais mastrie an toi de vertus: ce la « met a ewre, et combien que tu le puixes faire, apran conmant tu dois owreir. « Toute chozes doivent estre conmancies par conseil, et il sont moult de malvaix « consillours. Pour ceu t'apran le quel gens tu dois eslire a ton conseil. Gairde « toi de celui qui ait .ij. langues et dou fellon et dou cowoitou. Note bien²: « N'essaciet point celui qui par son vice et par son malice doit estre au bas, « car, tout auci com l'yaue qui ce desrivet est plus crueuse que celle qui court « son droit cours, ency est plus orguillous et plus cowoitous li cers essauciez « quant il est osteit dou lieu ou il dovreit demoreir anvers le franc qui tout « jour ait esteit honoreis⁴ ».

Fin (fol. 19 d):

Après li princes doit estre deboinnaires et honteus de mal faire, honorables d'anxeure les millours et ameir lez loys, reparne lez gens cortoisez, delaixier lai vengence tant que l'yre soit passaie; ne li doit point remambrer de lai haine après lai paix⁵.

1. Voy. *Bulletin de la Soc. des anciens textes français*, 1876, p. 69.

2. Ces deux mots en rouge.

3. Ms. *dōncroit*.

4. Voici le passage correspondant de l'*Alexandreis*:

82 *Indue mente virum, Macedo puer, arma capesse;*

Materiam virtutis habes, rem profer in actum,
Quoque modo id possis, aures adverte, docebo.

85 *Consultor procerum servos contemne bilingues*

Et nequam, nec quos humiles natura jacere

Precipit exalta: nam qui pluvialibus undis

Intumuit torrens fluit acrior amne perenni.

Sic partis opibus et honoris culmine servus

90 *In dominum surgens, truculentior aspide surda,*

Obturat precibus aures, mansuescere nescit.

5. *Alexandreis*:

Nec desit pietas, pudor et reverentia recti,

Divinos rimare apices, mansuesce rogatus,

III

DES QUATRE AGES.

Cet opusculc a, pour le sujet, quelque rapport avec le traité bien autrement intéressant de Philippe de Navarre *des quatre temps d'âge d'homme*; il en est toutefois entièrement indépendant. Il suffira d'en donner un extrait.

(Fol. 19 d) *Ci devisions tous lez aïges de la persone: premier conmant on doit maintenir les anfans en jonesse jesques a l'aïge de .xx. ans.*

La somme de bonne enfance ci est que li anfans soient durement doutis et obeyxans az commandemens de cyaulz qui lez ont ai gairdeir, et par ceu lez puet on gairdeir de mort et de perilz et de mal faire, d'yre et de mout d'autre menieres de perilz, tant com il sont petis. Et quant il sont .j. poc grans, ce il sont bien au ¹ commandement obeyxans, par ceu lez pouront on apanret (*sic*) et ansignier bien et saïgemant et maintenir a l'estude et a antandre a bien savoir acum mestier. Car il n'avie[n]t mie sowant que anfes facet bien, ce ce n'est par douteir ou par ansignemens de lor maïstres, li queïlz maïstres doivent estre teilz que il saiche[n]t venir a chief et qu'i congnoïe[n]t la meniere dez anfans, car lez acuns cowient plus mestriier et les autres moïnx.

Conmant on ce doit maintenir an jovant (fol. 20) antre .xx. et .xl. ans.

La somme de jovant ci est que li jones doivent bien savoir que pour jovant ne doivent il pas vivre comme bestes qui font naturelment lor voulanteit tou sans pechieit...

Conmant on ce doit maintenir ou moyen aïge entre .xl. et .lx. ans.

(Fol. 20 b) *Conmant on ce doit maintenir en viellesse des .lx. ans jesques a la mort.*

La somme de viellesse est la darienne et que mout bien affiert a viés qu'i dongnet bon exemple a gens de bien faire, et il meymes ce doit gairdeir de faire ewres de jonesse, car ce sont choze que trop desplaizet a Dieu. Maldis cis que [est] anfes d'ewres et viés d'aïge! Et tout jours doivent avoir an remembrance qu'i sont sus l'oure ² de lor fosse, et que nuns ne puet eschapeir de la mort. Et il meymes ont sowant veüt morir anfans jones et moyeïns, ce ce doivent recongnoïstre que nostre Sires les ait tant respiteit an aïtant que il viengnet a amandement, ce seront sauf. Et por ceu doivent il tout jour avoir les eulz owers et regairdeir la fosse antantivemant an teille meniere qu'il aient tout jours

180 Legibus insula, civiliter argue sotes,
Vindictam differ donec pertranseat ira,
Nec meminisse velis odii post verbera...

1. Le ms. porte plutôt *an*; mais en maint endroit l'*u* est fait comme une *n*.
2. Corr. *or*, bord.

la chiere (c) vers paradis et lez dos a anfer. Car ilz doivent savoir que par tans¹ seront bouteis dedans. Et ce il ce trowe[n]t en bonne plaice, ce l'averont perdurablement; et ci ce trowe[n]t an mavaixe, il seront tormanteis san fin. Deu an defandet tous crestiens par sa misericorde et dont graice a tous vielz de bien useir lor viellesse et venir a bonne fin et a repos perdurable! Amen.

IV

DÉBAT DE JESUS-CHRIST ET DE L'ÂME

Dialogue traduit d'un original latin que je ne suis pas en état d'indiquer. Le même morceau se trouve en divers mss. d'origine lorraine: Bibl. de la Faculté de médecine de Montpellier, n° 43, fol. 41; Metz, n°s 534 et 675; Epinal, n° 169 (*Bulletin des anc. textes*, 1876, p. 68).

(Fol. 20 c) *Ci après s'anxeut conmant l'arme argüe Jhesucrit de sai misericorde, et conmant Jhesucrit li respont.*

Nostres Sires parollet a l'arme et li arme li demandet: «Sires Deus,» fait l'arme, «je dis que par droit deveis avoir mercy de moy, car ce j'ay pechiet, vous estes «misericors, que pardonner le me deveis.» Respont nostre Sires: «Bele amie, ce «je suix misericors, auci suix je droituriés, pour quoi je doie pugnir les malz.» L'arme respont: «Sires, je suix si powre et ci despite creature que poc acroi- «xeroit vostre justice, ce vous prieniés vangance de ci powre creature... »

Fin (fol. 21 a):

Nostre Sires respont: «Damoizelle, vous m'argüeis mout fort et me teneis «mout près. Or faxon paix, et je vous congnoix que san my vous ne poeis bien «faire, maix faites vostre partie bonne, et, ce qu'affiert a moy, vous me trowereis «aidés aiparilliez.» Or le regraicie li arme et li demandet paix parfaite. «Sire, «mout grant mercy. Dont je vous pry et requier que vous me pardonneis mes «pechiés et me donneis force de raipaizier mai sensualitei et ma complexion, «et tout mon mouvemant² desordenei charnel et esperituel, par quoi je vous «puixe (fol. 21 b) servir puremant, ameir et amandeir de tout mon cuer antie «remant, et sowant panceir a vous devotemant³. » Amen.

1. Ms. *ariant*.

2. Il y a, non pas *mouvemant*, mais *mouemant* avec un signe d'abréviation sur l'o. Il me paraît cependant incorrect, ici et en quelques cas analogues (voy. page suivante), de transcrire ce signe par *n*.

3. La fin du morceau est un peu différente dans le ms. 43 de Montpellier (fol. 41 c) «... servir purement et amandeir de tout mon cuer entierement, et so- «vant a vos panser devotement, et que je soie dou tout a vos traite et tout «autres choses sans vos me soient a fais, et vos me soiez toute mai joie, touz «mes confors et tous mes solais. Amen.»

V

Il s'agit, dans le chapitre transcrit ci-dessous, de Jourdain de Borrenrick près Mayence, qui fut le second général de l'ordre de Saint Dominique, et mourut en 1237. On peut voir sur ce personnage Quétif et Echard, I, 93-100, et Oudin III, 85-6. Sa vie est imprimée dans les *Acta sanctorum*, au 13 février. Les Bollandistes ont joint en appendice à cette vie une suite d'*exempla* tirés du *Bonum universale de apibus* de Thomas de Cantimpré, dont frère Jourdain est le héros. Je n'y vois pas figurer l'histoire dont la teneur suit. Même texte dans le ms. d'Epinal 189, fol. 4 (*Bulletin* précité, p. 68).

Ce sont lez parolles que li anemins dit de la très grant biauté nostre Signour (f. 21 b).

Il avint a freire Jordain, des freires proichours, qu'i paioit a une personne qui avoit l'anemin ou cors, et demandait a l'anemin an queil leu qu'i seroit plus volantier; il respondi: « Ou cielz. » Et il li demandait la cause pour quoi il deziroit estre ou cielz. Il li respondi: « Pour ceu qu'i veyt lai faisse dou « Creatour ». Et li freire li demandet pour quoi il lai veireit si volantier. Il respondi: « Pour ceu que je lou vis on poc de tans, autretant de tans com on « meteroit a clore .j. eulz; maix pour autretant a veoir sa faice a dairien jour « je vouroie que je souffrixes jusques a celui jour lai poinne de toutes les armes « dampnées. » Quant li freires oït ceu, il fuit si formant espowanteis qu'i sambloit qu'i n'eût an ly point d'esperith. Quant il fut a lui revenus, ce dit a mavaix esperith: « Tu ais mout très bien dit, maix je te prie que tu me dies lai « conpairixon d'aucunne biautei a lai biautei dou Creatour. » Li mavaix esperis respondi: « Tu [f]ais follie de demandeir. Se tu estoies aniens moy (*sic*) « ajoins et ² creatour par ci grant vicinitei com je ly fus ajoins quant j'estoiet « encores seraphin et croeis a ceu que veïxet la faisse dou Creatour, et je « amsamble tous lez bons angres et lez mavaix et tous lez (c) sains anconman- « xaixet a dire, nos tuit ne poriens nulle choze dire que tu antandixes, jai soit « ceu que tu veïxes la faisse dou Creatour. Grief choze m'est acunne choze de « ceste comparixon de celle biautei non comparable, maix une choze te dis « qu'est dou tout niant a regairt de la veritei: Regairde de ³ toutes les biauteis sus « toutes lez biauteis, soit de coullours, soit de gemmes, c'on dit pieres precieuses, « ou d'escharboucle ⁴ ou de toutes autres pieres, ou d'yvoire ou d'or ou d'argent, « de tous metaul, de flours et de toutes lez chozes que delitet les eulz par lor « biautei estoient ansamble an un, et toutes lez estoiles luxoient a lai samblance

1. Ici et plus bas (l. 24 de ce morceau) il y a *tōtes*, et de même (l. 4, 15) *dō*; je ne crois pas pouvoir transcrire *tontes*, *don*, bien que M. Bonnardot admette *lon*, *don* pour *lou*, *dou*, en messin; voy. *La guerre de Metz en 1324*, p. 442, note.

2. Pour *a*.

3. Ici et quatre lignes plus bas *de* semble mis pour *se*.

4. Ms. *escharb'te*. Le signe abrégatif est celui qui ordinairement signifie *ur*.

« dou soulailz. et li soloilz avoit lumiere devant toutes ces estoiles, anci com
 « il ait or devant celles qui ores sont, et toutes ces belles estoiles et cilz soloil
 « getoient lor clairteit, saiches certainnement que celle biautez resplendiroit dou
 « tout an tout par desus toute humaine estimation. Et toute voie, ce¹ seroit
 « celle biautei niant comparable a la biautei dou Creatour, enci com li neus est
 « plus obscure et niant comparable a jour, quant il est plus cleirs. » Adons
 dit freires Jordains qu' i ce faixoit bon travillier a ceste mortel vie que duret
 poc pour veoir celle grant biautei a tout jour maix san defallir.

VI.

Ce morceau et le suivant se lisent aussi au fol. 5 du ms. d'Epinal.

Veci .j. notable trait de dis Salmon.

Qui fut onques que .j. soul jour antier fut an son delit jouseumant, que
 d'acune choze ne fut troubleis (*dt*) an aucune heure dou jour ou par pour
 de cowoitize ou par aguillon d'anvie, ou par ardour d'avairice ou par orguelz
 demeneir, ou par bobant ou par damaige ou par aucun courous ou par veoir
 ou par oir ou par autre fait? Oie la santance dou Saige qui dit : « De le matin
 « jesques a vespres ce chainget li tamps², et cogitations diverses sorvient
 « et la paucée de l'omme est raivie an diverses choses. »

VII.

Autre notable d'Aristotes.

Vertus est une très bonne chozes, maix elle est messaixie a lai persone a
 aquerir. Vertus weult estre aqise an angouxe et an pressure de cuer, c'est an
 mortefiant trestous malvais usaiges et mavaixe costumes, trestoute propre
 volanteir (*sic*) de cuer et toute propre et desordenée amour.

VIII.

LA PASSION, TRADUCTION D'UN TRAITÉ LATIN DE MICHEL DE MASSA.

Michel de Massa est un religieux augustin qui mourut à Paris en 1336.
 On trouvera l'énumération de ses écrits, qui paraissent être tous restés
 inédits, dans les ouvrages de Gandolfi et d'Ossinger sur les écrivains de
 l'ordre de saint Augustin⁴. Les mss. de son traité sur la Passion ne
 sont pas communs. Gandolfi en signale un dans la bibliothèque de
 Bodley⁵. Ossinger ajoute qu'il s'en trouve un à Munich et un autre à

1. Corr. *ne*.

2. ECCLI. XVIII, 26.

3. Ms. *ppe* (le premier *p* bouclé) ici et à la ligne suivante.

4. *Dissertatio historica de ducentis celeberrimis Augustinianis scriptoribus...*
 ... auctore Fr. Dominico Antonio GANDOLFO, genuensi. Romæ, 1704, in-4,
 p. 267-8; OSSINGER, *Bibliotheca augustiniانا*, Ingolstadt, 1768, in-fol., p. 567-8.

5. C'est le n° 2670 (Bodl. sup. D 1. art. 71) des *Catalogi* de Bernard.

Louvain. J'en pourrais indiquer plusieurs en des bibliothèques étrangères¹, mais je n'en ai pas trouvé à Paris. Je ne connais pas non plus un second exemplaire de la traduction française que nous a conservée le ms. de Montpellier. Cette traduction est en prose, mais elle est précédée d'un prologue en vers dans lequel le traducteur nous apprend qu'il a suivi « frère Michel de Masse ». Il y a d'autres exemples d'ouvrages en prose précédés d'un prologue en vers², mais il a pu arriver que ce prologue ait été supprimé, et qu'avec lui ait disparu le nom de l'auteur du traité original. Par suite il n'est pas impossible qu'on trouve d'autres exemplaires de notre traduction entre les traités anonymes, rédigés en français, de la Passion.

Le ms. de Montpellier n'a point d'ornements. Toutefois il paraît que l'intention du traducteur était que son œuvre fût accompagnée de miniatures, car, dès le début, après le prologue en vers, il note que si on voulait enluminer son récit de la passion, il y faudrait faire une initiale ornée contenant la représentation du sacrifice d'Abraham.

(Fol. 22). *Ci conmancet li passion Jhesucrit.*

[A]n l'ounour de la Trinitei,	An ajostant dez dis plusours
Trois persone en vraie unité,	De sains et d'autres doctours.
Ci conmancet li passion	Cy panrait premieremant
Que pour nostre redemption	Une pairolle cleiremant
Jhesus fil de Marie souffrit	A nostre pourpous desert
Quant a Dieu le peire s'offrit	Com Abraham en .j. desert
An l'arbre de la croix angouxeuse	Vot Ysaac panre et lier
Ou il soustint la mort honteuse.	Et sus l'auteil sacrifier,
Et en ceste exposition	Laquelle sacrificacion
Je weul xevre l'antacion	Fut figure de la passion,
De l'ewangelistre saint Matheu	Com il aipairait ci après
Et des autres, chescun an son leu,	Que l'istoire voirrait de près.
Selont freire Michiel de Masse,	Ce weul l'ystoire conmancier
(Jhesu an gloire leu li fasse!	Et Marie saluer premier :
Bacheleirs fut an theologie,	<i>Ave Maria gratia plena, etc.</i>
Li millours qui fut an sa vie)	

Qui vouroit ceste passion escrire et anlumineir, il est a savoir qu'an la pre-

1. Par ex. Musée britannique, Add. 28783, fol. 26-84, xv^e siècle; Vienne (Autriche), 4186, fol. 151-72, xv^e siècle.

2. Je citerai l'histoire en prose de Philippe-Auguste dont il ne nous reste plus que le prologue en vers que j'ai publié d'après un ms. du Musée britannique, dans la *Romania*, VI, 474-8, et la vaste compilation intitulée dans les plus anciens mss. : « Le livre des histoires du commencement du monde » (histoire ancienne jusqu'à César), *Romania*, XIV, 59.

miere lettre doit avoir l'ymaige d'Abraham tenant une espaie en l'unne des mains, et an l'autre son fil Ysaac liés et couchiet sus l'auteil, sus un monceil de langnez, et a dessius (*sic*) de (b) l'auteil doit avoir l'ymaige dou crucefy seulemant.

Conmancement

Extendit manum suam et arripuit gladium ut inmolaret filium. GENESIS xxiiij. La santance de ceste pairolle qui est ditte d'Abraham qui figuret Dieu le peire et de son fil Ysaac qui figuret Dieu le fil, est teille. Il estandit sai main et prit l'espée pour son fil sacrifier. Et sont escripte ou premier livre de lai Bible qu'est aipelleis Genesis, ou .xxiiij. chapitre. Pour avoir de ces pairolles l'antacion, et pour antieremant companre l'ystoire de la passion, il est a savoir que .j. maistre qu'est aipelleis JAIQUES, an un livre c'on dit de la vie de Jhesucrit, rescontet conmant li vierge Marie fut crucifié[e] de la passion de son très amez filz Jhesucrit.

Note la douleur de Marie devant la passion.

Et dit que lou mecredy devant la passion, que nous dixons le grans mecredy, li vierge Marie fut an teill douleur et an teille angouxe que plusieurs fois an celle journée elle cheit az piés de son chier fil pamée et aucí com demy morte...

Ce traité contient nombre d'éléments pris ailleurs que dans les évangiles. Saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard et d'autres pères y sont cités, les bestiaires y sont mis à contribution. L'auteur introduit dans son récit de nombreux discours de Jésus, de la Vierge, de sainte Marie Madeleine. L'ouvrage devait, dans la pensée de son auteur, être orné de peintures. Cela résulte, non seulement du passage du début rapporté ci-dessus, mais encore d'un morceau qui interrompt la narration au fol. 51 c. « Ici puet on noter li figures de lai mort et de la passion
« Jhesucrit, especialmant celles dou Viel Testament. — I. Veci Abel que ces
« freres Caym occit pour l'anvie qu'il avoit de ceu que Deus ces dons
« an bon greit recevoit. II. Veci Noël lou : juste a cui Deus fist le con-
« mandement de monter en l'airche pour saveir tout humains lignage
« entieremant. — III. Veci Ysaac que ces peres Abraham vot offrir en
« aicomplixant de Dieu lou commandement et qui sus ces espaules portoit
« lez laingnes pour faire le feu dou sacrifice... » Le nombre des figures ainsi décrites est de douze.

Fin (fol. 58) :

Car, selont ceu que dit li apostres, ce nous sommes par compassion participants des douleurs Jhesucrit et de sai passion, nous serons parsonniers de sai gloire et de sai resurrection. Laiqueille gloire il nous wellet otroier Jhesus fil de Marie par lai priere des .ij. vierges Marie et Jehan, qui est uns Dieus avec le pere et saint Esperith benois et glorieus a tous jours maix san fin. Amen.

1. Ici et plus bas *lou* est écrit *lo* avec une barre supérieure.

Explicit l'ystoire de la passion Nostre Signour Jhesucrit, amen, a cui en soient graice et gloire. Amen. Amen.

IX.

LA LETTRE DE PRÊTRE JEAN.

A ce morceau commence la partie qui a été arrachée par Libri au ms. de Montpellier. L'ouvrage analysé dans le paragraphe précédent se termine au fol. lxxxj recto de l'ancienne pagination; le verso avait été laissé blanc. Cette circonstance était favorable à la fraude, puisque la partie laissée à Montpellier paraissait complète, et les feuillets enlevés eussent présenté la même apparence si Libri n'avait, contrairement à sa coutume, négligé de faire disparaître l'ancienne pagination.

Le texte de la lettre de Prêtre Jean qui occupe les fol. lxxxij à lxxxvij de l'ancienne pagination, n'offre pas d'intérêt. C'est une copie très médiocre d'une traduction dont nous avons déjà maint exemplaire, et qui a été publiée par Jubinal, à la suite de son édition de Rutebeuf, 2^e éd., III, 356.

Ci après enxeut li terre 1 preste Jehan.

Preste Jehan par lai grace de Jhesu Crit rois entre lez cristiens, mande salus et amour a Ferri l'empereour de Rome. Nous fasons savoir a lai vostre amour que il nous ait esteit rescontei que vous desiriés mout a savoir par veritei de nos et de nostre terre et de nos chestez et de nostre creance. Nous voulons bien que vous saichiés 2 lou Pere et le Fil et lou saint Esperit estre .iiij. persones en .j. Deu soulemant, et enci le creons nos fermemant; pour lequeil choze vous nos mandastes que nos lai creance de nostre gent et de nostre terre vous feïssiens asavoir par nos letres. Et nous vous dixons le covine de nous et de nostre terre tote. Et se vous vouleis aucune choze que nos puissiens faire, mendeis le nos, et vous l'airez a vostre voulantei. Et se vous vouleis venir en nostre terre, bien il soiez vous venus, car vous sereis sires de toute nostre terre après nous...

Fin (fol. iiij^{xx} et vij) :

Or vous avons raiconteï en veritei 3 toutes ces choses pour ceu que vous sachiés l'estre de nostre pais et de nostre palais, et queï gent nos sommes, et de queï creance, et quel vie nous menons.

Explicit.

1. Sic, corr. *letre*.

2. Suppl. *que nous creons?*

3. Ms. *reit.i.*

X.

LES LITANIES.

Suit un morceau ayant pour titre *Pour coy lez letanies furent ordonnées que on dist les rogacions*. Inc. : « Les letanies sont faites ij. fois en l'an, « c'est a savoir la premiere letanie le jour de feste S. Marc evangelistre... » Le titre est de la main qui a numéroté les feuillets, et écrit au commencement du ms. les notes rapportées plus haut, c'est-à-dire, selon toute apparence, de la main de Jacques d'Esch. Le morceau occupe les deux feuillets numérotés *iiij^{xx}* et *viiij* et *iiij^{xx}* et *ix*.

X.

CONSULTATION DE JEAN LE FÈVRE, MÉDECIN ÉTABLI A MONTPELLIER,
SUR LE TRAITEMENT DE LA GOUTTE.

Ce morceau, qui me paraît être le plus intéressant de tout le ms. et qui sans doute a déterminé le choix fait par Libri, est précédé de ces mots : *Pour lez¹ goutte Sr Jehan d'Aix*. L'écriture de cette sorte de rubrique est celle que je crois pouvoir attribuer à Jacques d'Esch. Quant au Seigneur « Jehan d'Aix », il n'est pas facile de le déterminer avec une entière certitude. Le ms. étant, selon toute apparence, des dernières années du *xiv^e* siècle, il me paraît probable que le Jean pour qui a été faite la consultation insérée dans ce ms. était Jean d'Esch, maître échevin en 1373 et qui mourut avant 1398². Ce Jean eut un fils, également appelé Jean, sur lequel nous ne savons rien, sinon qu'il survécut à son père. Un troisième Jean d'Esch, fils de Jacques d'Esch, mourut en 1439. Hannoncelles, II, 67, publie son épitaphe. Mais l'époque à laquelle il est permis de rapporter le ms. convient mieux au premier de ces trois personnages.

Jean d'Esch souffrait de la goutte. C'était un homme riche. Il résolut, probablement après avoir essayé sans succès des médecins de Metz, de consulter un médecin de Montpellier. Il s'adressa à un certain Jean Le Fèvre, de Metz, qui se nomme à la fin de la consultation, et qui combinait en sa personne les deux avantages d'être un compatriote et d'habiter la ville renommée entre toutes pour son école de médecine.

Il est probable que maître Jean Le Fèvre rédigeait ordinairement ses conseils en latin ; cette fois il s'est servi de la langue française, ou plutôt messine, car nous n'avons aucune raison de croire que le texte qui nous

1. *Lez* est pour *la*, en lorrain.

2. Voy. le Président d'Hannoncelles, *Metz ancien*, II, 65.

est parvenu de sa consultation soit traduit du latin. Il est bien plus vraisemblable que Jean d'Aix ou d'Esch l'a fait transcrire dans son manuscrit telle qu'elle lui était parvenue. Ce faisant, il témoigna pour son médecin d'une considération méritée. Jean Le Fèvre, sur qui du reste il m'a été impossible de découvrir aucun témoignage, paraît avoir été un homme sensé. Ses conseils sont en général judicieux, autant qu'il m'est permis d'avoir une opinion en pareille matière. Les superstitions astrologiques et autres y tiennent peu de place, et s'il est vrai que plusieurs des remèdes indiqués ont dû être plus profitables au pharmacien qu'au malade, le régime prescrit est raisonnable et, somme toute, la médication de maître Jean Le Fèvre ne doit pas avoir été beaucoup moins efficace que celle qu'on suit aujourd'hui en pareil cas.

L'hypothèse admise par notre docteur, qui n'avait pas vu son malade, est que la goutte de Jean d'Esch « vient de chaude cause » ; mais si par aventure elle venait de « froide cause », de tout autres remèdes devraient être ordonnés (§ 13). Le moyen de se décider entre ces deux causes est bien simple : il consiste à savoir si la partie du pied où on sent la douleur est froide ou chaude. Jean Le Fèvre prie son malade de le renseigner sur ce point « par aucun qui vieingne à Montpellier ». En attendant il lui adresse les conseils qui conviennent à la goutte venant de « chaude cause ». Tout d'abord il lui trace un régime, indiquant en premier lieu ce qui doit être évité. Il interdit les poissons, principalement ceux d'eau limoneuse comme est la Seille, qui passe à Metz, comme chacun sait (3), la viande de porc, les oiseaux aquatiques, oies, canards, etc. (4), le vin nouveau, les vins épicés (5), le fromage (6), le lièvre, le bœuf trop âgé (7), les salaisons (10), les fruits, à peu d'exceptions près (17). Il lui défend de coucher sur le dos (19), de chevaucher le ventre plein (14). Il lui recommande la continence et l'engage à éviter les soucis comme aussi à se coucher de bonne heure et à se bien couvrir tout le corps en hiver, et particulièrement les pieds (15).

Après avoir dit ce qu'il faut éviter, maître Jean Le Fèvre indique les aliments et les remèdes qu'il juge appropriés à la condition du malade. Il l'engage à manger du pain bien cuit et bien levé, à boire du vin rouge, qui ne soit pas doux. Il conseille la viande de veau ou de jeune bœuf ou de mouton n'ayant pas plus d'un an ou un an et demi, les poulets, les jeunes lapins, de temps à autre les pieds et le groin de porc (23). En carême et en temps de jeûne il recommande l'orge ou le riz aux amandes et la purée de pois chiches (25). Il permet les pêches, pourvu qu'elles soient bien mûres, les prunes noires et les cerises aigres et différents légumes (27-8). Il lui donne la recette d'une sauce où le gingembre, le coriandre et les clous de girofle tiennent une grande place, pour assaisonner les pâtés (29). Par-dessus tout, il lui recommande l'usage constant,

avant le dîner et après le souper, du coriandre qui, dit-il, empêche les oreilles de corner, éclaircit la vue, excite l'appétit, prévient l'esquinancie et mainte autre maladie, et empêche la goutte de descendre dans les articulations (30, 31). Il lui prescrit ensuite de se faire saigner deux fois l'an, en mars ou au commencement d'avril, et à l'automne, entrant dans de minutieux détails sur les conditions dans lesquelles cette opération doit avoir lieu (34-37).

Arrivant ensuite aux remèdes proprement dits, il lui donne la recette de divers liniments et emplâtres destinés à calmer la douleur. Il recommande aussi les bains de pied dans une décoction de fleur d'amande, de camomille, de feuilles de myrte et de mélilot, ou encore dans de l'eau où on aurait fait longtemps bouillir un renard (55)¹. Et si ces divers remèdes ne suffisent pas, il convient d'user de chirurgie et d'appliquer des fers rouges au-dessous de la cheville et au-dessous du genou.

Maitre Jean Le Fèvre était un médecin honnête. Il ne s'exagérait pas la valeur des remèdes qu'il conseillait. Il y voyait plutôt des palliatifs. « Si vous vous gardez des choses dessus dites », écrit-il, « et si vous faites ce qui s'ensuit, vos douleurs ne seront plus si fortes qu'elles étaient et vous y trouverez un allègement sensible. Et toutefois ne vous émerveillez pas si l'amélioration n'a pas lieu promptement, car cette maladie est trop forte à guérir » (22). Et ailleurs : « Notez bien tout ce qui vous est défendu et tout ce qui est permis pour votre gouvernement et comment vous en devez user. Et comme cette maladie peut difficilement être guérie, je vais vous écrire ce que vous devez faire pour alléger vos douleurs, et par aventure il pourra arriver que vous guérissez, mais toutefois ce que je vous écris n'est que pour alléger votre maladie » (33). Au XIV^e siècle, la thérapeutique appliquée au traitement des affections rhumatismales n'était pas encore en possession de remèdes bien efficaces, notre médecin en avait conscience et ne cherchait pas à le dissimuler.

En terminant, il conseille à son malade de se pourvoir d'un bon physicien qui surveille l'exécution des ordonnances prescrites « car, » ajoute-t-il, « je crois bien que vous ne les sauriez lire ni entendre, ». Enfin, écrit-il encore, « si vous n'avez toutes les choses qui sont contenues dans les recettes susdites, envoyez à Montpellier par quelqu'un de vos marchands qui ont coutume de s'y rendre, et faites-moi remettre par écrit

1. Cette médication est ancienne : l'emploi du renard bouilli dans l'huile est conseillé par Oribase, *Synopsis*, IX, LVII, éd. Bussemaker et Daremberg, V, 552, cf. VI, 391.

« les noms des herbes ou autres choses qui vous manquent, avec l'argent
« pour les payer. »

Telle est cette consultation qui m'a paru à bien des égards digne d'être publiée, malgré les difficultés et les incertitudes que présente le texte qui nous est parvenu.

Por lez¹ goutte Sr Jehan d'Aix (fol. 90 b).

(1) Veci comment il vous covient gouvernir contre la maladie de vos gouttes. Donc, tout premier, wardez vous que vous ne mangiez pois ne feves ne aultres leüns, ne chaistines, fors que² tant que vos poeiz bien maingier de la puriée de poix et de chiches, et non mie trop sovent. (2) Item, wardeiz vous de maingier toutes viandes faites de paiste, c'est a dire de toutes paistes queutes an viandes ou en browas, ou que soit sachiée de devant et pues queute en xaul ne avec chair ne au fromaige, ne que soit confice (*sic*) avec miel, ensi com pain d'espice que en appelle awecliue. (3) Item, wardeiz vous de mangier tous poixons limoneux, com sont anguilles, tanches, gravices, loches et aultres teilz poixons; et briesment, se vous poeiz, wardeiz vous de mangier toutes maniere de poixons, si ferez bien, e en especiaul de tous poixons de awe limoneuse, ensi com est la riviere de Saille. (4) Item, wardeiz vous de mangier toute chair qui est viscouse, com est chair de porc, soit vieilz soit josne, et de tous oisels qui vivent et conversent en yawe, com sont oyes, quainnes, mellairs et aultres teilz, soit privés ou savaiges. (5) Item, wardeiz vous de boire vin novel jusquez a tant que il soit bien repaireiz et bien purifieiz, et de tous vins fors com est vins confis aux especes et claeuz³ et vin saugieiz, et teilz aultres vins confis. (6) Item, wardeiz vous de mangier nulz fromaiges et de laicel. (7) Item, wardeiz vous (*fol. 90 c*) de mangier chair de lievre et de buef anciens. (6) Item, wardeiz que vous ne mangiez a un disneir ou a un sopeir plusours paires de viandes. (7) Item, wardeiz vous de dormir tantost après mangier. (8) Item, wardez vous de trop boire et defuer de hore. (9) Item, wardeiz vous de mangier toute choses fort et agüe, si com de poivre, de hurucle⁴, de mostarde, d'aulz, d'oignons, de porrez et de teiles samblans choses. (10) Item, wardeiz vous de mangier tous poixons salleiz et toutes chairs salée. (11) Item, wardeiz que nulz fruis vous ne mangiez; toute voie, quant li temps et la saisons vanrait, vous porrez bien mangier des prunes noirez et de sereise un poc aigres, com sont

1. Forme lorraine, pour *la*.

2. Ms. *Jorques*.

3. *Sic*, corr. *claireiz*?

4. Sans doute l'*eruca*, vulgairement *roquette*, plante âcre et à propriétés excitantes, *erue* dans le dictionnaire de M. Godefroy qui traduit par « chenille » sans faire attention que l'exemple unique qu'il cite, emprunté au glossaire de Glasgow, est range sous la rubrique *de herbis*. Je trouve *erucque* au xv^e siècle, et plus tard, dans Cotgrave, « *ruce* » the herb rocket », mais *erucle* ou *hurucle* n'apparaît nulle part à ma connaissance. Cette forme semble indiquer un type *erucula* toutefois *-ucle* peut s'être dit pour *-uque*, par addition d'une *l* non étymologique, comme dans *triacle*, *canticle*, *chronicle*, etc.

brequenades¹. (12) Item, ne vous beïngnieiz mie au mains scuvent ou temps que vous senteiz vostre maladie, se vous n'estes devant saïngnieiz. ou que vostre corps soit purifieiz par medicine. (13) Item, wardeiz vous de travillier, soit en aller ou autrement, et de fort labour tantost après ce que vous avez mangieit. (14) Item, wardeiz vous de plumeir² les pieis et de chevauchier les jambes trop aquaisiées et de chevauchier a ventre remplis. (15) Item, wardeir (*sic*) vous de avoir compaignie a femme, et de tous corrous de hayne, de tristece, de très grans cusansons, et de longement veiller; et en yveir couvrez bien vostre teste et tout lou corps, et les pieiz en especial wardeiz bien de froit au plus que vous porreiz. (16) Item, wardeiz que les avant pieiz de vos chausces ne soient (*fol. 90 d*) trop estroites, ne vos soliers auci. (17) Item, wardeiz vous de mangieir poires que en mainjut en yver, et de pomes auci, et cuignes³, et de chaïstines et de vieiz raisins et de navielz. (18) Item, wardeiz vous de maingier gelines trop viellez. (19) Item, wardés vous de gesir sus vostre dolz. (20) Item wardeiz vous de boivre vins purs et trop subtilz et de maingieir aïsïlz trop sovent et de useir choses aïgres et de tous pains sens levain et mal cuit, com sunt waistelz et pain trop blanc. (21) Item, wardeiz vous de toutes nuïx⁴ grandes et petites.

(22) Sire Jehan d'Aix, pour tant que vous sachieiz quelz choses vous pueent aidier ou nuire a vostre maladie. j'ai ces choses ordenée (*sic*) pour vostre sancteit, et vous signifie que, ce vous avez cusançon de vous wardeir des choses dessus dites et vous faites les choses que si après s'ensevent et que je vous escriis, sens doubtes, vos passions et les dolours de vostre maladie ne seront mie si grief ne si fortes comme elles ont esteit, maix ils apercevrez sensible allegement, ne les accès que vous soliez avoir ne seront si fort ne si grevable com il soient, ne si ne vous tanront mie si sovent. Et si ne vous mervilliez mie se si tost vous ne apercevez alligement, quar trop fort est a wairir ceste maladie. Veci dont après ceu que il vous covient faire et gouverner por vostre regime, quant a maingier et a tout vos aultre gouvernement.

(23; *fol. 91*) Veci comment il vous covient gouverner. Premieir, quant a maingieir, vous devez maingieir pain qui soit bien cuit et bien leveit, qui ne soit mie ne trop durs ne trop blanc⁶, et bovez vin rouge qui ne soit mie doux, main soit bien purifieiz et purgieiz de toutes superfluiteiz⁷; et maingiez chars de veel qui soit de leit ou de buef qui soit jones, non mie anciens, et chair de motons d'un an ou de un an et demi au plux. Maingiez hardiement des pucins, des jones gelines et perdris et des petiz oiselès, des cunins jones,

1. Je ne trouve ce mot, que je ne puis lire autrement, dans aucun dictionnaire.

2. Je ne saisis pas le sens de cette expression. Du reste la leçon *plumeir* n'est pas sûre.

3. Des guignes ou des coings?

4. Noix, actuellement *nuche*, en patois lorrain.

5. Pour *i* ou *y*.

6. C'est ce qui a déjà été dit au § 20.

7. Cf. § 5.

et aucunes foiz des pieiz et des groing (*sic*) de porc et des ventres de veel et de motons. (24) Item, wardeiz tant com vos porroiz, et especialment ou temps de esteit, que vous ne boveiz point de vin qui ne soit bien attrampeiz d'iawe. (25) Item, quant vous junerez, ou ou temps que en doit juneir, soit en quairesme ou en au tre temps, vous poeiz bien maingieir de l'orge aux esmandres ou dou riz fais a foison d'amandres et de la purie de chiches. (26) Item, toutes choses que en puet humeur sont profitables. (27) Item, ou temps que les perses sont bonnes, vous en poeiz bien maingieir une que soit bien meure, et poeiz bien maingieir des prunes noires et des sereises aigres. (28) Quant aux herbes, vous poeiz bien useir de la loraige ¹, des chos lombardas, des espinaches, des laituee, et des somences de chos blans avec un poc de persil. (29) Item, quant au salces, vous porreiz bien useir en vos paistelz et en (*fol. 91 b*) vos salses de cest porre et non mie trop habundanment, maix en petite quantitei : R. ² preneiz dou blanc gegimbre .ij. 3 3, c'est .ij. onces. et demy once de coriandre qui soit bullis en vin aigre, et bien saichiez et bien apparilliez, et des clos de girofle et dou saffran, autretant de l'un comme de l'autre, les 4 poix de une dragme, $\frac{3}{4}$.ij., et de la kenelle bien fine .vj. dragmes, $\frac{3}{4}$.vj.; et de toutes ses choses faites bone porre, et de ceste porre vous mesiereiz avec amandres bien broiées, et en ferez une salse avec un poc de verjus ou de vin aigre ou ⁶ de ceste porre en poeiz confire vos paistelz, especialment par tout lou temps d'esteitz, especialment quant on tire les pastelz fuer dou four. (30) Item, vous poeiz bien useir dou lait d'amandres detrampeiz an jus de pomes de granate ou an verjus; et pour tant que a Mès vous ne poeiz mie bien recovrir de pomes de granate, il soffit que il soit fait au verjus, et en faites en maniere de une salse que soit commune a chairs rostie ou a poixons; et il 7 meteiz de la fine quanelle avec foison d'amandres et de l'aisy ⁸, et en yver y meteiz dou blanc gegimbre. (31) Item, je vous los et consoille souverainement que vous useiez bien sovent dou coriandre confis et bien apparriez, ou dou pur coriandre apparilliez senz sucre, et dou confiz preneiz en devant disner et après soupeir ou vous bevez après ce que vous lou panreiz aultre foiz, quar vous en aperseverez plusours profis et au stomaque et aux (c) oreilles, quar il deffent les oreilles de corneir, et aux eulx, quar vous en vaireiz plus cleir, et wairde de occursir les eulx et aguise et fortifie l'appetit et warde les gensives de porriture et de punaisie et de l'esquinance et de moult d'autres maladies les queilles ie laisse a nommeir pour cause de briefteit. (32) Et saichiez que il valt et resiste encontre toutes humor et vapour venemouse, et deffent que les humours que sont causes de ses gouttes ne des-

1. Corr. *borraige*, de la bourrache? Littré n'indique, à l'hist. de ce mot, que *borrace* et *bourrache*, mais il y a *burage* dans un vocabulaire latin anglais-français du XIII^e siècle, Wright, *A vol. of vocabularies* I (1857), 140.

2. *Recipe*.

3. Faute de mieux j'emploie ce chiffre pour désigner l'once.

4. Pour *le*.

5. Je rends par un $\frac{3}{4}$ le signe de la dagme.

6. Il faut supposer une lacune, ou corriger *ou en et*.

7. Pour *i (y)*.

8. Pour *aisil*, vinaigre.

centient au junctures, et pour tant vous consoille je tant com je puix pour vostre profit que vous en uzieiz chesques jour.

(33) Or noteiz bien tout ceu que vous est deffendut et toutes choses que je vous ai deffendut cy dessus et toutes les choses auci que vos sunt otrrié[e]s por vostre gouvernement, et comment vous en devez useir. Et pour tant que ceste maladie a poinne puet estre wairie, pour tant vous escriis je tantost après quelz choses vous devez faire pour allegieir vostre maladie, et par aventure vous porreiz¹ bien garir, maix toute voie ceu que je vous escriis ici je vous escriis plus pour allegieir vostre maladie, et se n'avez mie si fors assez ne si sovent com vous avez ehut.

(34) Donc, quant au regimen pur wardeir vostre santeit et la continuer au pour wairir, il serait bon et profitable que vous vos facieiz saignieir au meyt mars ou a l'anconncement dou mois d'avril ou en mey lieu dou mois, (d) de la voine commune dou dextre bras, se elle appert plus p'enne ou plus grosse, et traieiz dou sanc jusques a demey lb', c'est demey chopine, ou au moins jusques a .iiij. 3. (35) Et devant que ceci faites, se vous avez le ventre dur, faites lou allaisieir² par aucune medecine, c'est assavoir par un clisteire legieir ou par cassiafiscale³, et de ceste saingniée faire entens je que ne li air ne la disposition dou corps ou dou ventre ne soit contraire a ceile saingniée ou aultre empechement notables, si com puet estre grant flux de ventre ou de emorroydes ou de vomissement violent et incisant [qui] souvant sorviennent a plusours corps.

(36) Et pour tant que point ne m'avez escript les signes de vostre goute, ne de quel cause et matiere elle vous vient, ce de sanc ou de fleume ou de cole ou de melancolie, pour ceu ne vous escriis je point la forme dou digestif que vous devez panre après la saingniée, pour ceu vous covient il useir dou consoil d'aucuns phisiciens de Mès qui saiche ordeneir aucun digestif approprié⁴ a la matiere qui est cause de vostre maladie, le quel vous panreiz après vostre saingnie. (37) Et après celi digestif vous panreiz ceste medecine pour vous purgieir, dont la recepte est teile : Vous panreiz de la lectuare de succo ros, et le jour que vous panreiz purgacion aieiz boin regimen de consoil de bon phisiciens. (38) Et wardeiz de vous (fol. 92) saingnier ou temps que li lune serait ou signe que on appelle *gemini*, pues après en l'anconncement d'auppon et par tout lou mois de septembre. Quant vos vous fereiz saingnieir, se lou faite dou bras senestre et de la voigne commune que on appelle baselique, jusque a .ij. 3, amollié devant le ventre et purgieiz, se il estoit durs et restraint.

(39) Or viens je au remede especial, c'est a savoir pour osteir ou apaisieir la dolour et la passion que vous soffreiz a vos pieiz, quar se grant challour vous tient en pieiz avec la dolour, preneiz de l'ole rosat et de l'ole d'anoi⁵, *vel mir-*

1. Ms. *porreiz*.

2. Plus ordinairement *alascier*, « relâcher ».

3. *Cassia fistula*.

4. Ms. *appropriéir*.

5. Sans doute l'aneth, *anethum graveolens* L. Ce mot n'est pas relevé dans le dict. de M. Godefroy et il n'y en a pas d'ex. ancien dans Littré sous *aneth*, mais

tino, et de l'ole de camomille, et prenes .ij. part de l'ole rosat et une de l'ole de camomille, une aultre de l'ole d'anoi ou de mirtin, et mesleiz tout ensamble, et perneiz de ses oles ensis ensamble meslées, et un poc teive, en ungnieiz le lieu ou vous santeiz la douleur, et se li temps est frois ne l'exsaffés point, maix tous frois en oingnieiz la douleur. (40) Et ce ces choses ne profitent et que la douleur ne se assoage point, faites cest oingnement et en oingnieiz le lieu ou est la douleur, et veci la recepte: *R. farine ordei opii ana ʒ .j. ʒ .i; misceantur cum succo solatri et tribus vitellis ovorum, et fiat unguentum. Item, ad idem valet*, c'est que a ceci vat, *herba psyllii ʒ trita et cum o'co rosaceo frixa modicum*, mise dessus le mal. (41) Et ce encor ses choses ne profitent, si faites un teil oingnement: *R. spodi ʒ, camphore. (b) memiche acacie ana ʒ .j., opi grana tria, conficiantur cum aqua lactuce vel portulace vel succo plantaginis vel cum aqua solatri. Item a ce meisme valt cest emplaistre: R. allium de pluma ceruse, boli armenici ana ʒ .iiij. mastic., thuris ana. ʒ .ij.; tereantur omnia cum .iiij. lb. albumibus ovorum, vel cum succo portulace, lactuce, endivie vel plantaginis distemperentur.* (42) Item, veci une aultre remede qui est tout approveit pour faire cesser la douleur. *R.* la miate de pain bien blanc et la menuisieiz en lassel de vaiche, et tant la menuisieiz et debrisieiz en celui lassel que elle vieingne en samblance de oingnement, et il meteiz la quarte partie de *opii*, et bien fort les mesleiz ensamble avec lou lassel, et meteiz ceci tout sus lou feu, et pues ceci meteiz bien tost sus la douleur. (43) Et deveiz si noteir que ces emplaistres et oingnemens que sont ici deviseiz ne doit on mie mettre sus la douleur, maiques en l'ancommencement de la maladie, et quant ele croist plus, et les doit on continueir .iiij. jours ou .iiiiij., et quant la maladie est en son estet parfait, porreiz useir de teil emplaistre et medicine: *R. rosarum rub ʒ .s., croci ʒ .j.; camo., melliloti ana ʒs.; conficiantur cum succo vel cum aqua decoctionis coriantri.* (44) *Item ad idem: R. succi mente ʒs., aloen ʒ,*

on trouve *ancie* dans le *nominal* latin français que j'ai fait connaître d'après un ms. de Glasgow (voir mes *Rapports*, p. 123), et *anoi* dans le vocabulaire latin français de Douai publié par Escallier (n° 170, p. 227).

1. Ici et en quelques autres cas il serait possible que le ms. eût le signe de l'once et non celui de la dragme. Les deux signes ne different pas considérablement, du moins dans ce ms., et toute vérification m'est actuellement impossible. En cas de doute je crois agir avec une sage prudence en mettant la dose la moins forte (la drachme est le huitième de l'once) pour épargner des accidents à ceux de nos lecteurs qui, suffisamment édifiés sur les ressources de la médecine moderne en ce qui concerne le traitement des rhumatismes, voudraient faire faire les ordonnances de M^o Jean Le Fevre.

2. *Plantago Psyllium* L.

3. C'est probablement le grec *σποδίου*, scorie métallique. Carpentier (dans Du Cange) cite des extraits d'anciens glossaires où on voit que *spodium* a été employé au sens de « *erugo æris* » et de « *res adusta* ». Un traité de matière médicale connu d'après un incipit, sous le nom de *Circa instans*, et attribué à Platearius, porte: « *Sprodium* os est elephantis combustum », voy. J. Camus, *L'opera salernitana « circa instans » ed il testo primitivo del « Grand herbier en françois »*, p. 121 (Extr. des mémoires de l'Académie de Modène, 1886).

4. Bol d'Arménie, substance argileuse employée comme astringent ou hémostatique.

5. Une demi-once; l's est le sigle de *semis*.

.ij., opii. 3s., pulveris camomille et melliloti quod sufficit; fiat emplastrum, et tepidum apponatur. Item ad idem. R. boli armeni, aloen, croci, ro., mirti, ana conficiantur cum aqua (c) coriandri. (45) Et quant la maladie s'en vat en declinant, pour resolvoir et amainrir les matieres que font les gouttes en piés. vous ferez cest epichime¹: R. ceruse nove .j., et fondeiz, et resolvez en ole de lis, et adde muscilaginis fenugreci 3 s. et semen lini 3 .j., et ses choses broieis bien tout ensemble, et en faictes un epichime¹. (46) Encor il valt ceci: R. cere 3 .ij., olei aneti 3 .j. et s.; dissolvatur ierapigra² in predicto oleo, et post addatur camomille pulvis, cum axun³ia galline vel anatis, simul misceantur, et en faictes oingnement et teivelet³ le meteiz sus lou mal. (47) Item, en la plus grant dolour de la goutte, le darrien remede que tantost fait cesser la dolour, faictes ceste recepte: R. succi solatri montalis lb 4. j.; z z s bene pulverizati, 3 s., vitella ovorum .iiij^{or}.; misceantur omnia et stupe canabine inbibantur et super locum ponatur. (48) Et saichiez que tous ses remedes ici dessus escriis sont ordeneiz pour les gouttes dez pieiz que viennent de chaude cause, quar se elles venient de froide cause il nuirent⁶ plus que il n'aiderient; et pour tant, se vous avez chalour grande ou pieit ou ou lieu que la goutte vous tient et la doulour, elle vient de chaude cause, et se il est froiz elle vient de froide cause. (49) Si me rescriveiz par aucun qui viegne a Montpelieir se li membre ou queil vous sentez la dolour est froiz, et adonc je vous ordenerai les remedes contre et que vous (d) porront aidieir, quar quanque je vous escrips n'est maiques contre la goutte des pieiz que vient de chaude cause, et a ceu le poiez vous cleirement apercevoir, quar li lieux ou la dolour tient doit estre rouge et chazu. (50) Item, vous devez conforter lou membre ou la dolour vous tient, afin que la mauvaise matiere n'i descendent, par mettre sus aucuns amplaistre profitable qui serait teilz: R. lucci sigillaci 3 .j. et s., olei mirtini, spice, nardi, ana 3 .j., acacie, mirre, ana 3 .j. et s., mic. cyressi 3 s., ro. 3 s. squinanci 3 s., cere nove 3 s. lapdani 3. in olei camo. quod sufficit ad incorporandum; dissolvantur dissolvenda in predictis oleis et fiat emplastrum quod ponatur supra pannum et involvatur membrum dolens. (51) Ad idem veci un aultre emplaistre dou queil vous porreiz useir de l'anconncement de vostre maladie jusques a la fin. R. hermodactillorum 3 .ij.; pulverizentur et deinde addatur farine ordei 3 .j., vitella ovorum quod sufficiant ad incorporandum, et fiat emplastrum. (52) Item, R. fabas cum corticibus et coque in aqua, et postea cola et aquam ponas in caldario novo; post accipe semen malvasti, semen citoniorum, semen lactuce, semen papaveris albi, ana 3 .ij., semen plantaginis, fenugreci et aneti, fol. ro., semen caulium, mandragone, sandallorum, cicerum, ana 3 .j.; coque totum in aqua plantaginis ita quod cooperiantur medicine donec (fol. 93) remaneat medietas; deinde cola et misceatur tantumdem olei ros. quousque consumatur aqua, et removeas oleum, et postea pondera oleum et cuilibet ponderi in 3 appone 3 .iiij. cere albe et 3 .iiij. de cepto de renibus

-
1. Ἐπίχουζ, un liniment.
 2. *Hiera pixra*, préparation composée d'aloès et de miel.
 3. Un peu tiède.
 4. *Libram*.
 5. C'est-à-dire *zinziberis*.
 6. *Corr* nueroient.

vituli, et misce totum et utere cum opus fuerit. (53) Item, veci un emplaistre qui valt por conforter le membre ou est la dolour, et que bien attramprement destruit et font la mauvaïse matiere et l'ampeche de descendre ou membre doleroulz et assoagit la dolour. *R. re. cub bar. 3 .j., nuc. indic. 2 .ij., elete terrestres 3 .j., achori 2 .j., verbene 3 s., flor. calcane 2 .j. luci sigillati. 3 .j., cere nove 3 s.; dissolvatur cera in oleo mirtino et camomillino equalibus partibus, ad tendo de oleis predictis quod sufficit ad incorporandum, et fiat emplastrum.* (54) Item, baingnieir ses pieiz en yawe ou soient cuites id est in aqua decoctionis florum amigdalarum camomille et foiorum mirte atque mulliloti, moult les confortet. (55) Item, les baingnieir en moust novel il valt moult. Item, les baingnieir en yawes ou la chairs d'un volpiz, qu'est un renairs, si est cuite et si bien cuites qu'elles soit toute deffaitte et fondue; et aici valt moult encontre cest maladie li ole ou la chair d'un welpis est cuite; si en doit on oindre les pieiz; maix devant on se doit faire saingnieir et panre purgacion. (56) Et ce ces choses ne profitent, si converrait useir de cerurgerie, de ler chaulz ardant et bouteir le fer ardant desous la chaville dou pieiz au (b) par de fuer .iij. dois aval et aici desous lou genoilz .iiij. dois aval, maix wardez que ceci soit fait par lou conseil de saige et apers cyrurgiens. (57) Et quant a present, non plux ne vous escrips, maïques tant que je vous prie que vous faites tant que vous aiez un boin phisicien qui vous saichet ordeneir les receptes que je vous escrips et vous envoie, et que il soit present en l'osteil de l'apothequaire, quar je crois bien que vous ne les saverez lire ne entendre; et vous preneiz bien en warde que vous ne useiz de nulles des choses dessus dittes que vous sunt deffendues, se vous voleiz avoir santeit et non sentir les dolours que vous avez acoustumeir a sentir, maix useiz de celles que je vous escrips, et teneiz cele gouvernement que je vous escrips. (58) Et ce vous n'avez toutes ou aucunes de choses que sont contenues es receptes dessus dittes envoiez a Montpellier par aucuns de vos merchans qui y suclent venir *vel*¹ par aucuns certains message, et m'envoiez les nons en escript, soient herbes ou aultre chose, et l'airgent pour les paier, et je les vous envoieirai; et si m'escrivez aici se vostre maladie vient de froide cause, ensi com vous porreis apercevoir par ceu que j'ai si dessus escript, et je vous ordenerai, avec l'ayde de mes maïstres, ceu que vous serait profitable encontre la maladie. (59) Et, ensi com j'ai dit si dessus, se ou temps que vous senteiz vostre dolour, se li vostre pieiz est chaulz, la maladie vient de challour, et se il est frois elle vient de froidour; et pour tant (c) faites ensi com je vous escrips. Jehans Le Fevres de Mès, le tous vostre pour servir a vous et aux vostres selon mon pooir, de bon cuer et de bonne volenteit.

1. Il y a *ut* dans le ms., mais il est évident que la lettre du médecin devait porter *ul'* abréviation de *vel*.

APPENDICE

I. — Sur les versions en prose française du *Secretum Secretorum*.

Outre la version du ms. de Montpellier, dont je n'ai rencontré aucune autre copie, je connais quatre versions en prose du *Secretum Secretorum*. La plus ancienne est probablement celle qui a pour auteurs Joffroi de Waterford et Simon Copale, et qui n'a été signalée jusqu'à présent que dans le ms. Bibl. nat. fr. 1822. Elle est fort libre et d'autant plus intéressante. Je me borne à renvoyer à l'étude que lui a consacrée V. Le Clerc dans le t. XXI de l'*Histoire littéraire*, tout en faisant remarquer qu'il reste encore, en ce qui concerne l'origine et la part de collaboration des deux traducteurs, bien des points obscurs. Je désigne par A, B, C, les trois autres versions.

A. — Version remontant probablement au XIII^e siècle. Elle paraît fort exacte. Je cite d'après le ms. Bibl. nat. fr. 571 (anc. 7068), qui paraît avoir été écrit au XIV^e siècle. P. Paris en a cité quelques lignes dans ses *Manuscrits français*, IV, 407-8.

(Fol. 124 a) A son seign^r hautisme en culture de crestiene religion très vertes (sic) Guy, veirement de Valence, de la cyté Tripoli glorius eveske, Phelippe, de ses clers li mendres, soi meimes e leal service de devotion. D'autant come la lune est plus clier ke les esteiles e li ray du soleil plus lusant que la lune, d'autant surmonte la clarté de vostre engin et la parfondesce de vostre savoir governe la gent qⁱ ore sunt environ la mer, ausi bien barbariens come latins, en lettreüre. Si n'est nuls de sien (lis. sein) curage ki a ceste sentence puisse recluder... Et come a vostre seignorie plout ceste margarite de philosophie a Antioche, ou je ou vous estoie, k'ele de lange d'Arabie en latin fust translâtée, je. a vostre comandement covoitant humblement obeir, et a vostre volenté, si come je sui tenez, servir, cest livre ke les Latins pas n'avoient, por ce k'en pou lius fu trové neis d'Arabie ¹, ai translâté od grant travail, en apert lengage de latin, de la lange d'Arabie...

(Fol. 124 d) Prologes du translateur en loenge d'Aristotle.

Deus omnipotent gard nostre roy a glorie des creanz, e conferme son regne a sa lei divine defendre, e pardurer lui face a eshaucer honur e loenge des biens ²...

(Fol. 125 a) Johan qe cest livre translata, le fiz Patric, tresachant e très loial disour des langages dist: Je n'ay pas guerpi ne le liu ne le temple ou li

1. Texte latin: « quia apud paucissimos Arabos reperitur ».

2. Il faudrait *buens*

philosophe (*sic*) soloient escrivre e lur privez oevrez respondre que je point n'eschivai...

(Fol. 125 a) *Une epistre Alex. a Ar.*

Je fais a savoir a vostre cointise ke j'ai trové en la terre de Perse unes genz que de raison abundant e de perzant (*corr.* parfont?) entendement...

(Fol. 125 b) *L'epistre Ar. a Alixandre.*

O filz très gloriuz, très docturier emperere, Dieus te conferme en voie de conisance e en sente de verité e de vertu...

B. — Version qui remonte au xiv^e siècle. Le commencement est remanié et abrégé. Je cite d'après le ms. Bibl. nat. fr. 1086 qui appartient à la fin de ce siècle. Autres copies : Bibl. nat. fr. 562 (anc. 7062, voy. P. Paris, *Mss. fr.* IV, 344-6) et 10468, Arsenal 2691¹ ; Londres, Mus. brit. Add. 18179 ; Oxford, Saint John's Coll. 102.

Johan filz Patrice, sage de touz langagez, trouva en Grece, repost ou temple du soleil que Esculapides avoit fait faire, le livre des secrez Aristote, et le translata de grieu en caldieu. Et puis, a la requeste du roy d'Arabie le translata de caldieu en arabe. Et après grant temps ung grand clerc appellé Phillippes le translata d'arabe en latin et l'envoya a reverent pere en Dieu très sage noble et honneste personne Guy de Valence, évesque de Triple...

Comme Alixandre envoya une epistre a Aristote pour avoir conseil se il occroit ceux de Perse.

O très noble signour de justice, je segnifie a ta prudence que j'ay trouvé en la terre de Perse unes gens habundans de raison, et ont entendement a acquerre royaumes...

Le .iiij., comme Aristote envoya a Alixandre une epistre en soy excusant qu'i ne pout aler de vers ly pour sa viellesse, et pour ce luy envoye ce livre comme il se doit gouverner.

Alixandre, biau filz gloriex emperierez, le très precieux Dieu te vueille confermer et envoyer cognoissance et sentir verité et vertu...

C. — Version qui ne paraît pas être antérieure à la fin du xiv^e siècle, mais qui ne peut être notablement postérieure, puisque le duc de Berry en possédait un exemplaire en 1413². Elle supprime le premier prologue et commence au chapitre *Deus omnipotens custodiat regem nostrum* (ci-dessus, p. 168) et ensuite confond en un seul personnage le *Phillippus* du prologue supprimé et *Joannes filius Patricii*. Je la cite d'après le ms. Bibl. nat. fr. 1087. Il en existe d'autres copies, par ex. Bibl. nat. fr. 1166, 1958 ; Cambridge, Bibl. de l'Université. FF. 1. 33 (daté de 1420) Elle a été imprimée à Paris pour A. Verard, en un volume renfermant divers traités ainsi indiqués à l'explicit :

1. Mss. ayant appartenu à « Mademoiselle Anne de Gravelle », puis à d'Urfé.

2. Cet exemplaire, qui ne s'est pas retrouvé, figure dans l'inventaire de 1413 ; voy. Delisle, *Cabinet des mss.* III, 184 (n^o 165).

Icy fine le livre du gouvernement des princes, du tresor de noblesse et des fleurs de Valere le grant, imprimé à Paris par Anthoine Verard. — (Bibl. nat. E 1087, Rés.).

Elle occupe dans ce livre les vingt-deux premiers feuillets.

Dieu tout puissant, vueilles garder nostre roy et la gloire de ceulz qui croyent en lui, et conferme son royaume pour prendre la loy de Dieu, et le face regner a l'exultation, loenge et honneur des bons. Je qui suis serviteur du roy ay mis a execution son mandement, et ay donné oeuvre d'acquerir le livre des bonnes meurs au gouvernement de lui, lequel livre est nommé le secret des secretz¹...

(V^o) *Une epistre que Alixandre envoya a Aristote.*

Dotteur de justice et très noble recteur, nous signiffions a ta grant sagesse que nous avons trouvé ou royaume de Perse plusieurs hommes lesquels habondent très grandement en raison et entendement subtil et penetratif...

(Fol. 3) *Le prologue d'un docteur appelé Phelippe qui translata ce livre en latin.*

Phelippe qui translata cest livre fu filz de Paris, et fut très saige interpreteur et entendeur de toutes langues, et dist ainsi : Je n'ay sceu ne lieu ne temple ou les philosophes ayent acoustumé de faire ou deffaire toutes oeuvres ou tous secrez que je n'ay cerchié...

(Fol. 3 v^o) Très glorieux filz et juste empereur, Dieu te conferme en la voye de congnoissance les chemins de verité et de vertus...

Je mentionne ici, pour mémoire, la version très abrégée, et probablement exécutée en Angleterre, que renferme le ms. Roy. 20. B. V. du Musée Britannique, fin du xiv^e siècle. En voici les premières lignes :

(Fol. 136) *Ici comencent les epististels (sic) sesecretes (sic) del livre Aristotle a Alisandre, q'est apelé secré des secrez, et dist ensi Aristotle a Alisandre :*

Beaux fiz, glorious drettirel emperers, Dieux te conferme et refreyne tes apetis desordenés, et conferme ton regne et illumine ta conscience a son service et a sa honor...

II. — Enseignement d'Aristote à Alexandre, d'après Gautier de Châtillon.

Voici les premières et les dernières lignes de la version des *Enseignements* d'Aristote annoncée plus haut (p. 169). Je n'en connais qu'une copie, Bibl. nat. fr. 1973, ff. 66 à 68, du xv^e siècle :

1. Il y a dans l'imprimé de Verard une curieuse interpolation : « Dieu tout puissant, vueille garder nostre Roy et la gloire de ceulz qui l'honneurent, et conferme son royaume à la gloire de Dieu, et le face regner a l'exultation, louenge et honneur de tous bons christiens. Je qui suis serviteur du dict s'igneur Charles VIII de nom, a sa louenge et honneur, ay mis peine et entente d'acquerir le livre de bonnes meurs au gouvernement de lui. »

2. Corr. a *preud'hommes.*

Alixandre, biaux filz, devieng homme et aprens a porter armes. Tu as bonne achoison de estre chevalier, car tu as anemis contre qui tu poes moustrer ta vertu. Et le te diray comment tu le pouras laire, se tu me veulz entendre. Con-seilles toi apprenes hommes ² et laissez les serfs et gengleurs et les felons. Ne souhaulce ja ceuz que par nature doivent estre bas, car tu vois par coustume que le ruisseaulz qui est enflés par le pluie ceurt plus orgueilleusement que cil qui vient de la fontaine et ceurt tousjours. Autresi est plus fier et plus crueulz li povres homs souchauchis. Il ne vuelt oïr preiere ne flechir soi a deboinairété.

Fin (fol. 68 v^o) :

Et se aucuns t'a mesfait, delaisse a prendre vengeance tant que l'ire soit apaisie, et puis que accordemens ara esté fais, ne te souviengne ja depuis de la hayne. Se tu vis en ceste maniere, tu gaingneras renommé qui ne fauldra a nul jour du monde...

Paul MEYER.

P.-S. Tout ce qui précède était imprimé lorsque j'ai trouvé à la Bodlienne un manuscrit (Rawlinson C 538) qui renferme une traduction du *Secret des Secrets* différente de toutes celles qui ont été examinées ci-dessus. Elle commence ainsi un fol. 3 v^o à la suite de la table :

A son seigneur très excellent en la religion crestienne estable et très ferme Guy de Valence, de la cité de Tripole glorieux evesque. Phelipe, de sez clers le plus petit, humble recommandacion et devote et loyale subjection. C'est chose digne, juste et resonnable que vostre paternité aist cest livre ouquel comment (?) de toutez les sciences aucune choze profitable est contenue. Quar, quant je estoye en Antioche avecque vous et ceste precieuz de philosophie marguerite si fust trouvée, il plut a vostre domination que il fust translaté de arabic en latin...

Le ms., qui est de très petites dimensions, a été exécuté à la fin du XIV^e siècle. En tête du texte est placée une fort belle miniature de présentation. Au bas de la page est peint l'écu d'azur semé de fleurs de lys et entouré d'une bordure dont la couleur ne peut plus être distinguée. Ce sont probablement les armes de Jean duc de Berry (écu de France à la bordure engrêlée de gueules) et en ce cas le ms. d'Oxford pourrait être identifié avec le « petit livre en françois, escript de lettre de court, « du gouvernement des rois et des princes » qui occupe le n^o 164 dans l'inventaire de la librairie du duc de Berry édité par M. Delisle (*Cabinet des mss.*, III, 184).

P. M.

MÉLANGES

DE LITTÉRATURE CATALANE¹

III. — LE LIVRE DE COURTOISIE.

Le poème, qui, dans le manuscrit n° 377 de la bibliothèque de Carpentras, où il occupe les feuillets 223 à 242, est intitulé *Fasset*, et que je nomme *Le livre de courtoisie*, pour en mieux déclarer le contenu, n'est pas une œuvre originale.

Fasset, ou plus correctement *facet*, renvoie à *facetus* qui, en bas latin, on le sait, ne signifie pas seulement « plaisant, facétieux », mais « courtois, bien élevé »; c'est fort souvent, au moyen âge, un synonyme de *curialis* et d'*urbanus*. Or, sous le titre de *Facetus*, ont été composés deux poèmes latins, l'un en hexamètres, l'autre en distiques, que M. Hauréau a récemment étudiés et décrits dans sa *Notice sur les œuvres authentiques ou supposées de Jean de Garlande*². D'un de ces poèmes, de celui qui est écrit en distiques et commence par le vers: *Moribus et vita quisquis vult esse facetus*, a été tiré le nôtre. Je dis tiré plutôt que traduit, car bien que le rimeur catalan ait translaté à la lettre de longs passages du latin, il s'est donné çà et là quelques libertés, il a maintes fois délayé, développé et, à l'occasion aussi, abrégé.

Le *Facetus* latin tient du manuel de discipline mondaine, du livre de civilité et de l'art d'aimer. Après des généralités, des conseils sur l'éducation et le choix d'une carrière, des règles touchant le maintien, la toilette et l'accoutrement, l'auteur dicte à ses élèves une *ars amatoria*, qui est la partie essentielle de son œuvre et de toutes la plus longue, puisqu'elle embrasse environ la moitié du poème (v. 131 à 384). L'influence d'Ovide, on pouvait s'y attendre, est ici sensible et se manifeste en

1. Voir, pour les deux premiers articles, *Romania*, X, 497 et XII, 230.

2. *Notices et extraits*, t. XXVII, 2^e partie, p. 15 et suiv.

plusieurs passages. Comme le poète de Sulmone, notre Catalan débute par le choix d'une amie (v. 151-152) :

Providus imprimis oculis sibi quaerat amandam,
Eligat e multis que placet una sibi.

(comp. Ovide, *Ars amat.*, I, 35, 42), et continue par l'énumération des artifices qu'emploiera le jeune homme pour se concilier les faveurs de la belle. De même qu'Ovide, il recommande d'avoir recours à une entremetteuse, une messagère (*l'ancilla* ou *l'index* de *l'Ars amatoria* est ici une *nuntia*) ; il n'a pas meilleure opinion que lui de la vertu féminine et ne croit pas qu'une femme quelconque, adroitement sollicitée, puisse résister longtemps (v. 198-200) :

Improbitas vincit, pectora frangit amor ;
Ferreæ congeries dirumpitur improbitate
Et durum lapidem gutta cadendo cavat.

(comp. Ovide, I, 473) ; il est d'avis aussi qu'un moment vient où il faut tout brusquer, sous peine de se rendre ridicule et odieux (v. 295 ss.) :

Vim faciat juvenis, quamvis nimis illa repugnet...
Expectat potius luctando femina vinci
Quam velit, ut meretrix, crimina sponte pati...
Qui querit coitum, si vim post oscula differt,
Rusticus est...

(comp. Ovide, I, 669 et suiv.). Enfin les recommandations qu'il fait à son disciple sur sa toilette et la propreté de ses vêtements sont également empruntées au poète latin (v. 51-52, et v. 109 et suiv.) :

Sepius insinuet vestes ut, tegmine mundus,
Purgatus viciis significetur ut est...
Libera frons pateat, detonsis arte capillis...
Cesarie longa fit turpis forma virilis...
Non natet in caligis vel crus vel pes juvenilis,
Sed sotularis formet utrumque pedem.

(comp. Ovide, I, 514 et suiv.).

Après cette longue dissertation *de amore*, dont Ovide a fait les frais en partie, nous retombons dans les moralités ; l'auteur reparle des diverses professions, de leurs avantages et inconvénients, des qualités spéciales qu'elles requièrent, etc.

Ce *Facet*, dont le succès au moyen âge est attesté par les manuscrits nombreux qui nous l'ont conservé, a tenté un rimeur catalan de la seconde moitié, je crois, du XIV^e siècle. Il lui parut que le livre du *docteur Facet* — c'est ainsi qu'il interprète le titre du poème latin — méritait

d'être mis en roman, car il tenait ce livre pour le meilleur code qui se pût trouver de l'art de *corteria*. D'abord il suit de très près son modèle. Sans garder la concision du latin, ce qui lui était impossible, — à lui comme à tout autre poète en langue vulgaire — il ne paraphrase guère que pour les besoins de la rime. Après c'est autre chose. Il est visible que l'art d'aimer, qui, dans les distiques latins, se soude à l'introduction et y forme déjà le morceau de résistance, est, aux yeux du rimeur catalan, la seule partie du poème qui compte, le reste ne devant servir que de prétexte et de prologue. Ce manuel du parfait séducteur est ce qui surtout l'a charmé et lui a semblé digne d'être révélé à ses compatriotes; mais traduire ici ne serait pas suffisant, il faut insister et longuement commenter l'original. Aussi les trois cent cinquante vers que le premier auteur avait consacrés à l'*ars amatoria* en fournissent-ils plus de quatorze cents au second; et, ce qui est remarquable, au lieu de revenir, après cette longue digression, aux règles de conduite qui terminent le poème latin, notre Catalan continue pour son compte à parler de l'amour: la morale de son traité est une diatribe terrible contre les femmes, qu'il n'atténue qu'à la fin par quelques réserves à l'endroit des *fembres bones*.

Donc le *Facet* catalan est essentiellement un *art d'aimer* et se rattache, par-dessus son modèle immédiat, à la littérature des imitations d'Ovide en langue vulgaire. Je voudrais pouvoir trouver dans cette œuvre, et surtout dans les parties ajoutées par l'auteur catalan, quelque autre intérêt qu'un intérêt linguistique: cela ne serait pas facile. Il faut convenir que le tout est piètrement composé, écrit et versifié, et que le Catalan a peu marqué son coin dans ce délayage, peu marqué aussi la couleur de son époque et de son pays. Quelques allusions à Flore, à Tristan, à Jaufré Rudel de Blaye dénoncent le poète en langue vulgaire, auquel étaient familières les œuvres principales des littératures provençale et française; un dicton castillan rapporté quelque part (v. 1549-50) trahit seul le rimeur d'outre-monts. Voilà à quoi se borne la note locale du *Facet*.

Où faudrait-il encore relever l'importance relative, et plus accentuée que dans le latin, donnée ici au rôle de la messagère d'amour? Serait-ce un trait plus particulièrement espagnol, quelque chose qui rappellerait le pays de la *Celestine*? A peine. Mais le nom que porte la *moyenneresse* et que je n'ai pas rencontré ailleurs vaut qu'on s'y arrête. Ce nom est la *destral*; or, *destral*, en catalan, signifie « hache ». Qu'a de commun une hache et le personnage en question? Au premier abord, j'ai pensé que *destral*, au lieu de son sens habituel et constant de « hache » avait ici celui d'« indicatrice » et de « guide » (comp. le castillan *diestro*, guide, licou, et *destrar*, *adestrar*, guider, conduire), et que le poète, en employant ce terme, s'était souvenu de l'épithète d'*index*, qu'Ovide (*Ars amat.*, I, 389 et 397) a deux fois appliquée à l'*ancilla* qui sert les

intérêts de l'amant ; mais voici que deux passages établissent qu'au contraire l'auteur catalan a bien entendu prendre le mot au sens de hache (v. 570-71) :

La destral sia tan aguda
A dos colps l'arbre s'en aduga.

Littéralement : « Que la hache soit assez aiguisée (ou l'entremetteuse assez adroite) pour, en deux coups, abattre l'arbre. » Et encore (v. 1102-03) :

Tremeta tost per la destral
Per derrocar l'arbre fortal.

« Que l'amant demande aussitôt la hache (ou l'entremetteuse) pour abattre l'arbre robuste ». Tout au plus pourrait-on admettre un jeu de mots : *destral* aurait les deux sens de hache et d'*index*.

Le texte du *Facet* nous est parvenu dans un état lamentable. Assurément plusieurs scribes ont dû travailler à rendre inintelligibles bien des passages de ce poème ; c'est eux, non pas l'auteur, qu'il faut rendre responsables de mots altérés, d'infractions à la mesure du vers et d'omissions de vers entiers. Mais l'auteur a à sa charge aussi des négligences et des incorrections. Ainsi n'est-ce pas à lui qu'on doit s'en prendre d'une faute contre la syntaxe qui revient souvent, j'entends la confusion du discours direct et du discours indirect, le passage dans une seule et même phrase de la deuxième personne à la troisième, ou l'inverse ? Par exemple (v. 340 et suiv.) :

No *sies* entre los maiors
En paraules trop habundos
E *tinga* tant entre *sa pensa*
So que *volra* dir ne *por pensa*.

L'auteur, vraisemblablement, était peu maître de sa langue et comprenait mal le latin.

La versification du *Facet* prête à diverses observations. Un trait d'abord, qui la distingue nettement de celle du conte de *L'amant, la femme et le confesseur*¹ et la rapproche de celle des *Sete Savis*², est l'emploi d'assonances féminines. Nous trouvons ici des assonances telles que *doctrina* :

1. *Romania*, X, 497.

2. Publ. par M. Mussafia.

dia; *disciplina*: *sia*; *ciciliana*: *mala* qu'ignore le conte que j'ai publié, alors qu'elles sont fréquentes dans les *Sete Savis*. Mais cette question demande à être examinée d'un peu près.

Il semble au premier abord, et à considérer seulement certains cas, que l'auteur ait eu la ferme intention de rimer son poème correctement, et si correctement qu'il n'aurait vu aucun inconvénient à plier la grammaire et la syntaxe aux exigences de la rime pure: obtenir de vraies rimes aux dépens de la correction grammaticale, de la forme régulière des mots, tel aurait été son but. Comment expliquer autrement des rimes telles que *hom*: *perdom* (266-67); *di*: *camí* (392-93); *desesper*: *esforser* (592-93); *diner*: *fier* (1247-48); *fer*: *parler* (526-27); *infant*: *verayamant* (762-53); où *perdom* (*perdonat*) échange son *n* contre une *m*, où *di* (*dico*) perd son *c* final, ce qui est contraire à la phonétique catalane, où *esforser* et *fier* passent de la première à la deuxième conjugaison, et où *verayamant*, cet adverbe en *ment*, prend un *a* auquel il n'a aucun droit? Et je ne parle pas de beaucoup d'autres exemples, où l'addition d'une *s* à un substantif, un adjectif ou un adverbe transforme une assonance en une rime pure, parce qu'on ne peut pas déterminer exactement dans quels cas l'emploi de cette *s* de déclinaison était ou non conforme à l'usage catalan au xiv^e siècle. La règle de l'*s* n'a jamais été observée en catalan populaire; mais l'influence des lectures provençales amena presque tous les poètes catalans du xiii^e et du xiv^e siècle à ajouter un peu au hasard à bon nombre de substantifs, d'adjectifs et de participes l'*s* du nominatif singulier ou du régime pluriel, dont ils ne connaissaient pas exactement la valeur. Lors donc qu'on trouve, comme ici, des mots terminés par une *s* que ne légitiment pas l'étymologie et la règle provençale, il ne serait pas exact de taxer ces formes d'incorrectes: c'est une licence permise. Notre texte fournit: v. 688-89 *conortats* (nom. pl.): *bontats* (nom. sing.); v. 714-15 *resplandents* (rég. sing.): *plazents* (rég. pl.); v. 903-04 *cortés* (nom. sing.): *mercés* (rég. sing.); v. 957-58 *bontats* (rég. sing.): *pentinats* (ind. prés. 2^e p. pl.); v. 1054-55 *abrassats* (nom. pl.): *nats* (nom. sing.); v. 1647-48 *morts* (rég. sing.): *storts* (nom. pl.); enfin trois exemples d'adverbes en *ment* terminés par une *s*: v. 732-733 *luents* (nom. pl.): *verayements*; v. 1483-84 *serpents* (nom. sing.): *examents*; v. 1521-22 *j'usents* (rég. sing.): *verayaments*. En provençal classique l'une ou l'autre de ces formes de mots rimant ensemble et quelquefois toutes deux seraient condamnées, tandis qu'ici l'idiome littéraire et poétique les tolère: nous ne rangerons donc pas ces exemples parmi ceux où la grammaire est sacrifiée à la rime pure. Mais il en reste d'autres à joindre à ceux qui ont été cités précédemment, j'entends des mots où l'accent a été transposé pour les faire rimer parfaitement avec d'autres: v. 304-05 *cortés*: *largués* (pour *lârgues*, pl. masc. de *larch*);

v. 1048-49 *graciá : alegrá*; v. 1509-10 *faysó : Ovidió* (au lieu d'*Ovidi*); v. 1708-09 *ha : luxuriá* (au lieu de *luxuria*)¹.

En revanche le *Facet* contient un grand nombre d'assonances, ou, si l'on veut, de rimes imparfaites. Est-ce négligence, est-ce système? Je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est que ces assonances vont à l'encontre du procédé antérieur, qui consiste, comme on l'a vu, à subordonner la grammaire à la rime. A quoi bon, se demande-t-on, torturer des mots au profit de l'homophonie, quand ailleurs le poète se contente de simples approximations? Quoi qu'il en soit, voici le relevé de ces assonances. Il convient, il est vrai, de distinguer celles qui ne sont qu'apparentes, simplement graphiques, de celles qui sont réelles.

I. Assonances graphiques. Voyelles. *E : a*. v. 85-86 *mestre : metra*; v. 1453-54 *groga : roge*; il n'y a là qu'une différence de notation, *e* et *a* dans cette position représentant exactement le même son. — Consonnes. *Rs : s*, après un *e* ou un *o*. V. 308-10 *cortés : es : leugers*; v. 340-341 *maiors : habundos*; v. 534-35 *abdos : amors*; v. 818-19 *vos : amors*; v. 917-18 *lausors : nos*; v. 981-82 *vos : cors*; v. 1130-31 *vos : lausors*; v. 99-100, 297-98 *sasarros : fors*. Dans tous ces exemples, il est très probable que l'*r* ne se faisait pas entendre, et que *es* et *ers*, *os* et *ors* se confondaient dans la prononciation; en effet, il n'est pas rare de trouver en catalan des formes telles que *primés* pour *primers primarios*) et *cos* pour *cors* (*corpus*), quoique le phénomène inverse, c'est-à-dire la présence d'une *r* parasite dans certaines finales, dans des dérivés par exemple du suffixe latin *osus*, ne soit pas sans exemple²: ici même nous avons *ossors*, (v. 1421), pluriel de *os* (*os, ossis*). — *nts : ns*, après *a* ou *e*. V. 111-12 *recomptants : escrivans*; v. 158-59 *infants : capelans*; v. 776-777 *mans : guants*; v. 1126-27 *mans : stants*; v. 1379-80 *manaments : sens*; 1688-1689 *fems : calents*. Dans cette situation, la dentale ne se fait pas facilement entendre: toutes ces finales, de quelque façon qu'elles fussent écrites, sonnaient donc de même *ans* et *ens*. — *nt : n*, après *e*. V. 504-505 *defaylimen : altiment*; le cas étant isolé, il n'y a trop rien à en dire, car le *t* du premier mot a pu être omis par un scribe; mais la chute du *t* en ce cas ne serait pas non plus sans exemple. — *m : n*, après *a*. V. 249-50 *am : deman*; v. 836-37 *sabran : am*. Si ce sont bien là des rimes parfaites, on a dû prononcer *an*, l'*m* s'est assimilée à l'*n*; mais il est possible qu'on doive mettre ces exemples au nombre des assonances

1. Des faits du même genre ont été signalés ailleurs; voy. P. Meyer, *Chanson de la Crois. albig.*, I, cix.

2. Voir *Romania*, X, 280; *Mussafia*, *Introd. aux Sete Savis*, § 36.

réelles, et ce qui tendrait à le prouver, c'est le *perdom*, forme citée plus haut, que le poète a créée, contrairement à l'étymologie, pour rimer avec *hom*. — Puis quelques cas isolés et où la graphie, sans doute, est seule en cause. v. 322-23 *trists: smarrits* (je crois qu'on prononçait plus souvent au pluriel *trits* que *trists* et que le poète a bien pu écrire *trits*); v. 421-22 *aguall: vall* (il n'est pas douteux qu'on doive prononcer *aguall*, l simple étant constamment employée dans les manuscrits pour l mouillée), enfin v. 1535-36 *meses: bezes* (ici le z est une faute pour s).

II. Assonances véritables. Voyelles *e: ei; a, al, ay: au*. v. 152-53 *dret: deig*¹; v. 495-97 *saul: mal; 594-95 senyals: suaus*; v. 1427-28 *plau: natural*; v. 1463-64 *play: saul*. — Consonnes *t: c*, après *e, i, o, or*. V. 1712-13 *met: dech*; v. 538-39 *oblit: dic*; v. 768-69 *dich: esperit*; v. 1084-85 *dit: ric*; v. 57-58 *tot: boc*; v. 1409-10 *porch: mort*. — *p: c, t*, après *i, or*. V. 604-05 *macip: trich*; V. 854-55 *macip: exarnit*; v. 1627-28 *fort: orp*. — *n: rn*, après *o*. V. 1619-20 *son: jorn*. — *ts: s*, après *i*. V. 754-55 *vestits: paradis*. — *yll: y*. V. 1437-38 *erguyll: anuy*; peut-être, cependant, l mouillée (représentée ici par le groupe *yll*) se prononçait-elle déjà comme *i* consonne.

Assonances féminines. *ia: ina: ira: isa: iva: ida: iea*. V. 138-39 *doctrina: dia*; v. 230-31 *disciplina: sia*; v. 704-05 *nina: morria*; v. 911-12 *estia: nina*; v. 478-80 *sia: profira: dia*; v. 1655-56 *gira: dia*; v. 461-62 *camisa: via*; v. 975-76 *aymia: agradiva*; v. 1447-48 *tenyida: falia*; v. 198-99 *sia: saviea*. — *ala: ana*. V. 566-67 *ciciliana: mala*. — *Ola: ona: ora: orra*. V. 702-703 *dona: hora*; v. 740-41 *madona: axora*; v. 1302-03 *gola: bona*; v. 1349-50 *dona: hora*; v. 1569-70 *s'anamora: modorra*. — *Oca: ota*; v. 1050-51, 1221-22 *boca: tota*. — *ua: uda: uga: uyla* (= *ulla*). V. 1292-93 *perduda: faduga*; v. 1419-20 *eguylla: nua*. — *ea: ella*. V. 1579-80 *balea: ella*. — *esa: eta*. V. 459-60 *sarroresa: robeta*. — *eles: eyles: eses*. V. 760-61 *mameles: mereveyles*; v. 1449-50 *creses: mereveyles*. — *ates: agues*. v. 1545-46 *mates: bufalagues*. — *iquen: iguen*. V. 750-51 *signifiquen: liguen*. — Assonances féminines où plus d'une consonne diffère V. 243-44 *crusca: alguna*; v. 1399-400 *balca: sembla*; v. 1461-62 *blanca: auca*; v. 1551-52 *castes: maridades*.

De tous les morceaux en vers ou en prose dont se compose le manus-

1. Il est bien probable que l'i ne se faisait pas sentir du tout et qu'on prononçait *detx* (*x = ch* franç.): ce ne serait qu'une assonance graphique. Toutefois, au v. 764, le poète a écrit, contrairement à l'étymologie, *dreig* pour faire rimer ce mot avec *deig*.

crit de Carpentras, le *Facet* est celui qui contient le plus de passages inintelligibles, du moins pour moi. J'ai fait ce que j'ai pu pour trouver un sens aux vers, qui, tels que nous les livre le manuscrit, m'en paraissent dépourvus, et, dans le petit glossaire placé à la suite du texte, j'ai soigneusement relevé, à côté des mots plus ou moins rares que tous les dictionnaires ne citent pas, ceux dont mes lectures ne m'avaient pas encore fourni d'exemple et que, généralement, je n'entends point. Enfin, pour donner à d'autres le moyen de corriger à leur tour plus facilement ce texte si maltraité, j'ai cru devoir le faire suivre du petit poème latin d'où il a été tiré. Ce *Factus* n'ayant pas été, que je sache, imprimé, il n'était pas à la portée de tout lecteur de le comparer à sa traduction libre catalane. Des chiffres de renvoi, placés entre crochets dans les deux textes, permettent de se reporter du catalan au latin et du latin au catalan.

ALFRED MOREL-FATIO.

Senyors, qui vol esser cortès,	[1]	Si aquest romans sovin legia.	
Be ensenyat e gint apres,		Donques qui vol esser cortès	
Aquest romans venga ausir		Ben ensenyat e gint apres,	20
Quis vol d'ensenyament garnir.	4	Entene en humilitat	
Aquest romans ha nom Fasset,		E en bonea abrivat.	
Milor libre en feus promet		No vullés esser monsonger,	
Que anc [no] posquessets ausir		Mas tota via vertader;	24
Ne atendra per gint noyrir;	8	Ages lo cor ferm e [e]stable,	
Et qui [e]studiar hi volra,		Si a tuyt vols esser agradable;	
Mantes causes hi atrobàra		E no sies endeny[i]os	
D'ensenyament e cortèria.		Ne trop mal ne trop renyios,	28
Hi apendra [en] cascun dia	12	E ages te e leyaltat	
Li clerga e li xivaler,		E seras de tuyt molt amat;	
Li ciutada e mercader,		Car qui es foyll [e] senes fe	
L'infant atressi e li veyll,		No es cregut de nuyla re.	32
Tuyt ne apendran bon conseyll	16	Mas si s'ave sayso e loch	[9]
Ez instruhiran tota via,		Mentir no nou, ab que dur poc,	

15. e li. Ms. cl. — 18 Il faudrait *legian*. mais l'auteur passe sans cesse d'un nombre à l'autre, sans s'occuper de l'accord du verbe avec son sujet. — 19 *Donques*, ms. *Doncs*. — 21 — *Entene* = *entena*, subj. d'*entendre*. Le ms. a plutôt *entenc*. — 33 *ave*, du verbe *avenir*: « Mais, à l'occasion, mentir ne nuit pas, pourvu que cela dure peu. »

Car per retrer les veritats		Tostemps mostra cara rient.	
Del altre part les amistats.	36	E sies suau exament :	
Pecat del amic celeras,		Gran virtut es en ell per cert	
Tant con poras o cobriras.		Qui en aço es be apert.	76
Si vols esser bo ni cortes		Tostemps sies enginy[í]os	
Ni laus aver en tota res,	40	E fug al mon quis erguylos,	
Sies [tu] gint amesurat		Perque no sies menyspreat	
En tu e tan adotrina[t]		De nangun hom ascientat.	80
No vullas largament parlar		E sies be [e]studios	
Sutzes paraules ne comptar :	44	En ton offici e curos,	[21]
Tindra t[e] hom per agualat,		Saviament e conseylada,	
Atressi per mal ensenyat.		Noy faliras seyła vagada.	84
E con nagu volras lausar		Dien que lo us ret l'om mestre	
Ne ses noveyles reconptar,	48	En qualque art ques vulla metra.	
Deus lo lausar trempadament :		E con veura que fassa fer	
So que diras verayament,		Vullau disputar volenter	88
So que d[e] ell auras conptat		Si que no vages murmurant	
Sia trestot be veritat ;	52	Ni mala cara demostrant.	
Car si deyes mes que noy ha,		So faras, segons ton poder,	[25]
Desonrar l' ies tot en pla,		Perque not playa (lo) despener,	92
Sobra tot quant [en] parlaras		Car qui mes despren que no ganya	
En tot loch, e noy faliras ;	56	Tart es que no sofranya.	
Mas no vullas calar de tot,	[15]	En tot loc es bona mesura,	
Car tindrie t[e] hom per boc.		Car sen[es] ella res no dura.	96
So que volras dir ni parlar		Deus te tenir gint de vestir,	[27]
En ton cor te deus porpensar :	60	Que hom not puxa [e]scarnir,	
Qui parla a ssa voluntat		E que no vages sassaros,	
Axi es con cavall desfrenat ;		Mas nedeu [de]dins e defors.	100
Perque dix savi Salamo		Eceyll qui poca roba ha	
Que anc lo sovinent sermo	64	
Nel molt parlar nuyla sayso		Axi com ja avets ausit,	
Anch sens [nagu] pecat no fo.		Si nou avets mes en oblit.	104
Donques qui cortes vol [e]star,		Mas pel vestir ne pel causar	
Poques paraules deu parlar.	68	No deu hom son mester lexar ;	
E qui vol esser plazenter		E visque hom saviament	
A tot hom ayço deu aver :		En beure [e] menjar exament ;	108
No vullas esser erguylos.	[17]	E la ploma sia gitada	[31]
Molt hom [e] per bo e per pros	72	En la ma de cuy es pausada,	

35-36 Le sens est bien évidemment que, pour dire aux gens la vérité, on perd leur amitié. Peut-être faut-il corriger au v. 35 *la veritat* et au v. suivant *De l'altre pert l'us* (ou *hom*) *l'amistat*. — 37 *celerás* pour *celaras*. — 67 *Donques*, ms. *Donchs*. — 87-88 Je ne comprends pas. — 94 Corrigez : *Tart es que [res] no [li] sofranya?* « Il est difficile que celui qui dépense plus qu'il ne gagne ne se trouve pas dans le dénûment. » — 102 La ligne est restée en blanc dans le ms.

Trestotes coses reconptants :		Car orda, per qui trobats es,	[46]
Ayso pertany als [e]scrivans	112	Dic vos que no val .j. puges.	
Que hom aprena de doctrina		Cant la corona ay son dret	152
Viur' en lo mon en diciplina.		Pus blanc par, fe queus deig,	
Ton fill deus metre en clerecia		Axi tot prou clar sia,	
Per tal que tenga bona via	116	Car axis deu fer tota via.	
E no solament per legir,		(Tot) clerga deu sos membres cobrir	[49]
Mas que el puxa mils nodrir,		Ab gint calsar, ab lonc vestir,	157
Mentre lo mestre lo castia,		So es saber los membres d'infants	
Perque no vinga a mala via.	120	E maiorment de capelans.	
Diu hom que qui no bat merdos		[Molt] gran desonor li cabria	160
No pot [de]puyts batra palos.		Si la carn nua li apartia.	
Perque no puxa folejar		Mostre soven son vestiment	[51]
Ab veyls homens lo fe anar,	124	Esser nedeu per cobriment	
Car si ab veyls fa companyia		E denejats de tots pecats,	164
No pora errar ni fer foylia.		E per ayço sera honrats.	
Tin lo apres de esser ventola,		Sies savi e [be] curos	
Car peu qu'es massa mover	128	E no demans spectancios ;	[53]
Lo seny deu aver trop leuger.		Gint ta porta e ab bon seny	168
Si bes costuma pauc [e]stant,	[37]	E garda [be] los mandaments ;	
Vergony' aura con sera grant.		Et si Deus t'a donat aver	
Perque tostemp playen aysets	132	No sies scars en despender,	[55]
Qui plagueren per una vets.		E nagu hom no say que sia	172
E ceyll qui hac virginitat		Usara de gran corteria,	
De gran jovent en sa adat		Pus que bet basta so del teu,	
Tostemps sia honest e cast,	136	A tu e a altre ben leu.	
Deus guardar la de tot malast ;		Cant sies vey o hom honrat	[57]
(E) cant es de salut de doctrina,		Per dies e per gran adat,	177
No ses de pendre nuyt e dia,		Lo poble amonestaras	
Per tal que sia dreturat	140	E bons aximplis los daras	
Con or ver e para nomnat.		De seguir tostemp honestats	180
Sies valent e [be] entes,	[42]	E sera son nom exalsats,	
[E]studios en tota res		Per tal que no puxa errar	
E maiorment en ton offici,	144	Ab tu lo poble ni pecar.	
Que no sies tengut per nici,		Aquest romans enseyara	[61]
E que diga pus dignament		E lo loc li demostrara	185
(Sa) paraula a Deu omnipotent.		A compoundre vida plazent ;	
Aycell gran desonor li es	[45]	E aço reconpta breument	
Qui los propriis lexe(n) per res,	149	Qual cosa [e]sta [a] hom be	188

127 Ce vers est isolé. — 137 Corrigez : *E deus (deu se) guardar de tot malast* — 139 *ses* pour *ces* de *cessar* (cesser). — 148 Il faudrait *A aycel*. — 149 *Qui los*, ms. *Quils*. — 153 *blanc*, lire *blanca*. — 154 Vers de 6 syllabes. 167 Corr. *deman spectacios*. — 168 *ta* pour *te*. — 172 *No say que sia* = quelconque. — 181 *son*, lire *ton*.

E qual li play ni li cove.		E cobcia de esser ferrer,	
Primerament, si infants as,		Cant quer diciplina	
Alguna art los mostraras,		Es ops que pereros no sia,	
E proveex los enaxi	192	Car ceyll qui en poquesa apren(a), [81]	
Que, sis partien de assi,		E ell cant es de adat complida	
Posquessen viure ab lur art ;		Lauor[e]s es l'art enflorida.	
Car [los] homens de bona part		Si be ladoncs no s'es infant	
Demanen [tots] a son infant	196	E es tot barbat e [tot] grant	236
De qual art [el] es pus altant :		E no sab nagun mester far,	
Si li play letra e que clerch sia	[65]	Nos deu ja vergonya dar	
O esser de gran saviea,		Ni dir con apendria ara,	
Axi con jutge o fasia,	200	Per veyll que sia, hoc encara,	240
Doctor, metge, gran [e]scriva,		Car mes val mester qu'es per ver.	
En poquea li enseny de amar		Scvin ho ausim retr[a]er :	
Los libres, car axis deu far,		Bestia es l'om quis crusca	[85]
Si l'infant vol clergue esser ;	204	Aycell [que] art no ha alguna.	244
O vula esser cavalcr		Art de vida et pensament	
O dels cavalls acontornar,		No lexa hom esser noent.	
Ffermant los peus vera[ya]ment,		Mas empero asso deu fer	
Per tal qu'en sia pus sabent.	208	Qui vol esser savi enter,	248
Diu hom que si abte es .j. infant		Que eyll de tot en tot [o] am	[88]
Molt nes pus savi per avant,		E vulla saber e deman.	
E deu esser ans [e]scuder		Lo saber no mete en va,	
Primerament que cavalcr,	212	Profit ni be algu no fa ;	252
E que servesque volenter,		(E) sol qu'en aja de la natura	
Si de tots loat vol esser.		De pendra (muyler) hom no s'atura,	
(E) si no vol esser cavalcr,	[73]	E la natura molt hom fay	[91]
E volra esser mercader,	216	Benuhirat e rich e gay	256
Dic que aja [la] conexensa.		Per molts o ficis verament,	
De les monedes ses fa'ensa.		E axi tot hom del mon ha	
Primerament axi deu far		Que pot fabricar tot de pla.	
Que aprena [be] de comptar,	220	Hu molts mesters no deu aver,	260
Sia agut e entricat,		Poch de son prou ne pot faser.	
Savi mercader assenat		Cascun per son primer offici	
E serch les terres covinents		Pot esser bo, si no es nici	
Per comptar ventura examents,	224	E que l'ain be de tot son cors	264
Que null hom nol engan leument.		Sens perea dins e defors.	
Sapia comptar [molt] soptilment,		E no conseyll a nagun hom	
Lavors digan que es valent.		(E) les greuges de vida perdom,	
Si no vol esser mercader	228	Axi que per molt trayblar	268

204 *Clergue esser*, ms. *esser clergue*. — 206 Vers isolé. — 225-27 Trois vers sur la même assonance. — 230-232 Le passage semble altéré. Le v. 230 est trop court de trois syllabes et ne rime pas avec le suivant ; le v. 232 est isolé. — 243 *Crusca* n'est pas sûr. — 251-4 Le sens paraît être (en supprimant *muyler*) que l'homme ne s'applique à apprendre que les choses vers lesquelles sa nature le porte ; cf. le latin, v. 89-90. — 257 Vers isolé.

Hom ne muyra senes duptar ;		Sia leus, trenpat e leugers	
Ans deu [hom] son cor refrenar		E nostrat en sos moviments.	
En lo temps c' om deu festivar.		Calsar se deu [e]stretament	312
Trabayil axi que puxa viure	272	Sabates, calses exament,	
Ab gauig [e] ab plaser e riure,		C'aparega sia leus anats,	
Car certes la vida florida	[101]	Cuxes, cames [e] peus privats ;	
Per pensa es ennoblehida,		Pero ayso segons usansa	316
Con se mira en alegratge	276	De la terra, senes duptansa,	
E vol aver aytal usatge ;		Carsi hom era singular,	
Mas ceyll quis dona tristicia		Farias tenir per juglar.	
Viu ab gran avaricia.		Cove al(s) macip(s) verament	[119]
E lo macip en son jovent	280	Esser entrels jausents jausent,	321
Don se plaser [tot] axament		E que sia trist ab los tr.sts.	
E cant e bayll e tingues gay,		Compacient e [e]smarrits ;	
Que per un any ne viura may		Acompany se ab homens veylls	324
E sia a tuyt plasenter,	284	Perque sia de bons conseylls,	[121]
Saviament o sapia fer,		E perseverar ab los bons	
E que sia anamorat		Lo jovenseyll totes faysons ;	
Si vol tenir son cor pagat ;		Car ceyll qui ab bons ha paria,	328
Mas empero asso es dat	288	No pot seguir la mala via,	
[E] per hora e per adat.		E do a tots saviament	
E que tinga sos cabeylls gent.	[107]	Honor e laus publicament.	
Nols aja neyres exament,		No vules nagun menyspresar,	[123]
Car ceyla color es d'om veyll	292	Sitot mesqui lo veus [e]star,	333
E no pertany a jovencell ;		E vulles dar loc al menor ;	
E que's tinga gint pentinats,		Enclina ton cap al maior.	
Mils ne parra afaysonats.		Sempre vulla sa fas mostrar	336
Macip qui vaja sasarrs	296	Alegrement, e [deu] honrar	
E mal net [de]dins et de'ors		Aquell o aquells verament	
De fembra e de nul hom nat		A qui s[e] esgart l'onrament.	
No sera amat ni presat ;		(E) no sies entre lo[s] maiors	[127]
Mas con es veyll [e] anantat,	300	En paraules trop habundos	341
Lavor[e]s no li es gardat,		E tinga tant entre sa pensa	
Car con la valea pren tant,		So que volra dir ne porpensa,	
Nos cura hom de gint estant.		Que hom nol tenga trop parlar :	344
E qui volra esser cortes	[111]	Savi es sis sap abstenar.	
No tinga sos cabeylls largues,	305	On que veja savis [e]star,	
Car [la] longa cabeyladura		Ab ells se deu acompayar,	
A fembra tany per sa natura.		Escolt be [tot] lur parlament,	348
Tengue s[e] gint e [be] cortes,	308	Entre ells [e]stia plazent,	
[En]axi con dessus dit es ;		Car tota ora apendra	

311 *Nostrat*, lire *mostrat* ou *destrat*? — 326 Au lieu de *E perseverar*, lire *Perseverara* ou *Perseverar deu*.

Seny e rao qui asso fara.		Franch coyll e boca examents.	
Mas si no vols per [a]ventura	[131]	Aycesta am lo jovenceyll,	
D'aquestes coses aver cura	353	Saviament tir al casteyll.	
E vols esser anamorat		Si entens l'art que eu te di,	[149]
E en amors de fembres dat,		Sabras d'aymar lo dret cami.	393
E conexs que mes ta aprofit	356	Cant te volras anamorar	
Que en so que dessus ay dit,		De la nina e enflamar,	
Comensaras axi d'aymar		Gardar l[a] as de fit en fit	396
Axi con ayçi vull (eu) dictar.		Ab dolses uylls, so not oblit :	
Gardar t'as de monge sagrada,	360	Ayco faras a la venguda	
Que sposa de Christ es nomnada;		[E] de part d' eyla verament	
Eceyll pecat destrui lo cors		No pendras [nuyl] defayliment.	400
E l'arma [de] dins e defors;		De moltes una en legiras	
E de femna c'age marit	364	E de aquella cura auras,	
Ta gardaras, so not oblit,		Car ceyll qui en moltes enten,	
Car semblant es d'aytal peccat :		Semblant es d'asa veramen.	404
So sia en ton cor pausat.		Ab una sappes far ton pro,	
Gardar t[e] as de la putana	[137]	Mas per esters faras asso,	
E maiorment de publicana,	369	Ab uylls riens la gardaras,	
Car ceyla amor not durara,		En qualche loch l'encontraras,	408
Sil teu diner primer no ha.		E gardar l'en as fermement	
La vil femna no porta amor,	372	Per que sia a tu consent,	
Si hom no es larch donador,		Car si ella noy consentia,	
Metra son pens en tu net ama,		Aycela amor res no valia :	412
Mas so del teu tot jorn te mama.		Per so diu una parladura	
Son ne d[e] altres examents	[141]	Que amor d'una part no dura.	
Qui son en tal fayt covinents,	377	E aço deu[s] tu ben gardar	[155]
Axi con viuda o puncela.		De quin linatge' s ses duptar	416
Lo dur pits se amoleix per ella		Ne si a tu [se] pertanyia,	
E fa perdre tota tristor	380	Ans que l'amor fos en la via.	
E axeque trol cel lo cor.		Hom no deu sembra dema[n]dar	
De la viuda sa dols' amor		Que nol tangles lo descalsar;	420
Fa aleujar febre e dolor,		Mas deu amar, cert, sa agual	
Aquesta sobre totes ama,	384	O miylor que ell, si liu vall,	
Saviament art e aflama;		Car tost trabuca verament	
E beyla puela vagant	[147]	Qui vola sobrel firmament	424
De joy replex hom verament.		Del cel, e sobre les [e]steles	[158]
Ceyla ha los iochs covinents,	388	Vol [e]stendre(s) ses veles.	

356 *ta* pour *te*. — 359 *Axi*, ms. *Ayn*. — 362 *destrui*, peut-être faut-lire *destruu* ou *destrux*. — 365 *Ta* pour *Te*. — 372 *La vil*, ms. *Laul*. On pourrait garder *L'aul* (*avol*). Cf. cependant v. 1637, 1670, 1696. — 374.5 Vers corrompus. — 392 *di*. De première main dans le ms. *dich*. — 398 Vers isolé. — 401 *en*. ms. *ne*. — 420 « *Qui* ne soit digne d'être déchaussée par lui ».

E l'apostol sent Pau		Car fembra es pus diligent	
Nos monesta suau	428	D'aycel qui ama azautament.	468
Tenir via mijana,		Pres de mal ab vol de s'aymia	
Car es via ben sana.		Ab qualque fembra eles confia,	[169]
Al loch on ceyla sta	[160]	E con trametras res a dir	
Que tu fort amaras,	432	A ella, queu saggés cobrir,	472
Aqui tu aniras;		E ella a ell atretal	
Aprin ios locs on va		Per por de descobrir [lo] mal,	
E la casa on sta,		Qu'en aço es vengut lo mon :	
E para aqui tos filats	436	Tanstost diran que li o fa	476
E sies be enraysonats;		O liu ha fet o liu fara ;	
E com li vendras [en] denant,		E qualque la destral [se] sia,	
Lausar l'as tota en xantant,		L'anamorat grans dons profira	
E apres sospira fortment	440	A ella, si be yc es tot dia,	480
Quaix qui de cor ha torbament,		E mes que no li don la proferta.	[172]
(E) si coneixs quet vulla amar,		Don li algun cordo o trena	
Si no, penset de be sforsar ;		O sabates per [la] [e]strena,	
Ab ta art e [ta] parlaria	444	Car maior cura s'en dara	484
Saggés aver la maestria		E tota hora si pensara	
En que la lics en ta amor,		Que, axi con [el] dat li a	
Si vols seguir Facet doctor,		(Sis) fara so que promes li a.	
E assage tota ta forsa	448	En apres deu la instruir	488
E not vaja lo cor en orsa		En les paraules que ha dir	
Que leixs tes paraulas anar.		Ceyla en quit confiaras	
Lavors te cresque lo parlar		Tu ni ceyla que amaras.	
Dolsament e [molt] amorosa,	452	E les paraules son aytals	492
Per que sia de tu curosa,		Que deu[ra li] dir la destrals	
E fe so que ella volra.		A la [nina] anamorada,	
Saggés que mes t'en amara		Ceyla que as en ton cor pausada :	
Ab so que ella torn a plaser;	456	« Madona dolsa, Deus vos saul, [175]	
E prin feta occasio	[165]	« Missatge son, no[m] prena mal, 497	
Cant aniras a sa mayso,		« E lo vostre molt dols poder,	
Axi con si era sartrerosa,		« Amasurat, ple de saber.	
Vey per scusa de fer robeta,	460	« Aycl Deus, queus ha formada, 500	
Car nostra lenga es camisa,		« Fayta vos a agraciada,	
Noy erraras naguna via.		« Vos sots beyla, e vostra cara	
E sobra qualque mester aja		« Resplandent con lo sol e clara ;	
Prenga [e]scusa con hi vaja,	464	« En vos no vey defaylimen	504
Qualque sia l'anamorat,		« De balea ni d'altiment.	
Si vol esser de cor amat,		« Saggats, madona, que dolsor	

431 et 456 Vers isolés. — 457 *feta*, corr. *fencha*? — 458 *aniras*, ms. *volras anar*. — 461 Je ne comprends pas. — 469 Je ne comprends pas. — 475 Vers isolé. — 478-81 Ces vers ne riment pas; au v. 478 corr. *fia*? cf. v. 557.

- « Avets justada ab sabor,
 « Milor sabor ne deü aver. 508
 « Ayço be o devets saber
 « C'un macip de vos es torbat,
 « Anamorat e enflamat
 « E amaus mes que res al mon sia,
 « (E) vol esser en vostra batlia 513
 « E quel prenats per servidor
 « E que li donets vostr' amor,
 « Que son cor ha en vos pausat: 516
 « Nol partiria null hom nat.
 « Ans les aygues qui van [a] jus
 « Farien lur cors per anar sus
 « Que de vostr' amor nos partiria. 520
 « Madona, asso no es falcia,
 « Qu'eu say qu'el vos ama de cor,
 « Jorn que nous veja, per vos mor;
 « Cant vos ve, es en paradis, 524
 « Ayço m'a dit ades per fis;
 « Si no veyá que fos a fer,
 « D'eyço non auzirets parlar,
 « Mas ell es dols e vos dolseta, 528
 « Qual sera cell qui torp li meta?
 « Sabets c'una flor ben olent,
 « Ajustad' ab altra exament,
 « Molt n'aurien niylor olors, 532
 « Axi es de dolses amors,
 « Que, con serets justats abdos,
 « Anch no loren aytals amors.
 « Ay, dolsa amor, merce ajats 536
 « D'aquell vostra anamorats!
 « Que tota res na en oblit
 « Per vostra amor, axius o dic,
 « E fets me resposta breument 540
 « Que [o] fassa [e]star jausent.
 « Maior desir a y que diguets
 « C'ab vos parlas sol una vets;
 « A mi prega queus o dices 544
 « E que per res nom oblides,
 « Que, tant vos a mesa al cor,
 « No nes jorn que per vos no plor;
 « Menjar e beure pert per vos 548
 « Con nos pot raysonar ab vos,
 « Que si ab vos parlar podia
 « De solas e de joy viuria.
 « Molta ponceyla veig qu'el ama, 552
 « Mas uey son cor en vos aflama.
 « A totes ha renunciat
 « Pel vostre cors car e honrat,
 « E per so m'a tramesa assi 556
 « A vos, per tal con (se) fia ab mi,
 « E li sia lael e leyal
 « E a vos, madona, atretal;
 « E podets me dir vostre cor, 560
 « Que nous cal aver de res por. »
 E si ella per [a]ventura [183]
 Feya resposta aspr' e dura
 La puel' al comensament, 564
 No y donets res, tot es piment.
 Abte es de ciciliana,
 Qui de primer se mostra mala
 E despuys fa blana farina, 568
 Car veu que l'anamich (se) declina.
 La destral sia tan aguda
 A dos colps l'arbre s'en aduga.
 Sapi' ab sa lenga pintar 572
 La nina e alalagar,
 E que li diga anaxi
 Con [ara] auzirets dir a mi:
 « So queus deman de la amor 576
 « Vostra prou sera e honor,
 « Tant es ell bo e gint apres,
 « Per so vol vostre cor cortes
 « Quel puxa servir e honrar 580
 « El puxa tenir gint e car.
 « Vos avets nom Na Bonanada,
 « Tant sots plazent e ensenyada,
 « Per sous ama axi de cor 584
 « Lo vostre dolset aymador. »
 E si a la nina desplau, [189]

520 Trop long. — 526 fos. Ms. *tes.* — 536 *merce*, de première main, *mercen.* — 542 *diguets*, ms. *d.sir.* — 557-8 Lire *A vos, per tal ques fia ab mi, [Qu]e li sia...?* — 565 *donets*, corr. *dotets?* — 569 Je ne comprends pas.

Que li fassa resposta brau,		No altre parlar ni parlara,	
Deu s'en tost al macip tornar	588	Car sol hom dir : « Saben o tres,	
E deu li o tot reconptar		« Despuys o sab tota res ».	
Con li a respost ferament		Cant passarets denant la tor	632
E li fo dezobediènt.		D'aycela cuy porta(re)ts amor,	
Mas lo jove nos desesper,	592	Eyla ve be acompanyada,	
Ans se deu may[s] [e]forser		De dones ab trop gran maynada,	
Qui ab signes e ab senyals		Deu[s] la dignament saludar	636
Li parla humils e suaus,		E solas tot atretal far,	
Car nina qui no sap d'amar	596	[E]sgardant ceyla soplilment	
Axi bey deu hom auçar,		Per quel teu cors sia jausent.	
Que li sia hom avinent,		Après deus un jove[nsel] sercar	640
Humil e ple d'ensenyament.		Ab qui pusques sovin anar	
Diu hom que mes val giny que	forsa ;	E que de aquell veynat sia	
Aquest sermo no vol l'escorza,	601	On [e]sta ta dolsa aymia,	
E dix un savi entirat		Car ab [ay]seyll te cobriras	644
C'axiu deu fer l'anamorat.		Per que ab eila parlar poras.	
Puys fasse y tornar lo macip	604	E con seras aprivadat	
La missatgera, no so trich,		En aquell teu dols veynat,	
Qui la pens regeu de tentpar		Ton companyo anagaras	648
Si que nos puxa refredar,		Que comens algun [bo] solas	
Car femnas la tostemps pregar	[197]	O de baylar o de saltar	
De ço per c'om la te en car.	609	E poras ta virtut mostrar,	
Si mala voluntat ha vensiment,		Que nou sabra nul hom nat	652
La amor trenca los pits verament :		Que tu hi sies anamorat,	
Si com lo ferre suaexs	612	Mas que y vens per rao d'aquells.	
E la dura roca destroexs		Aquest es lo mylor conseylls ;	
E la pere [molt] forts e dura		Mas lo teu cors celat tindras	656
Qui es forada per molura,		Aytant de temps con tu poras,	
So es con l'ayga hy degota,	616	E si t'aymiat dona loc	
Tantost hi es la pera rota		De parlar ab tu [alg]un poc,	
E[s] fas per assiduitat :		No li vages [tu] molejant,	660
Axiu deu fer l'anamorat.		Parla li manifestamant,	
Ab molt'eis prechs e ab gran usansa		No fasses [e]scut de vergonya,	
Met hom la nina en acordansa,	621	Car qui ha vergonya, [sis] ha ronya	
Axi que per fin[a] amor		E diras li tot enaxi	664
Vòlra parlar ab l'aymador.		Con [ara] ausirets dir a mi :	
Deven abdosos .j. logar	[203]	« [E]stela clara resplendent,	[209]
Elegir per secret parlar ;	625	« Eu vos salut tot humilment,	
So que a cascun d'ells plaura,		« E veus assi vostre servent,	668
Ne la un a l'altra dira,		« So [e]rits li son parlament.	
Sapiau sol la missatgera,	628	« Si vostra bontat e noblea	

- « E la forma e la belea
 « Se lausava axi con es, 672
 « Qui, al meu semblant, en voses,
 « De totes quantes nines son
 « Portats vos flor en tot lo mon.
 « Eceyll senyor qui vos forma 676
 « Temps desafanat hi garda
 « Perqueus posques ben faysonar
 « E de balea carregar.
 « Angels vos posaren lo nom 680
 « Certa[na]ment, que no gens hom,
 « E fos en paradís formada
 « Con axi sots agrasiada,
 « Car ceyll qui ab vos pot parlar
 « No pot faylir ne pot errar. 685
 « Per vos son los pechs instruits
 « E los pobres enriquehits,
 « Los desconsolats conortats. 688
 « Veus doncs, madona, quals bontats!
 « (Doncs) con me poria de vos partir,
 « De vostre' amor ne derre[n]clir?
 « Si peu tenia en paradís 692
 « E l'altra assi, sous affis,
 « De paradís eu lo trauria
 « Per a vos fer companyia.
 « Vejats con sots agraciada [213]
 « Milor que fembra c'anc fos nada. 697
 « De la verge Maria avall
 « No fo anch vist tan beyll mestayll.
 « Deus lo payre spiritual 700
 « Vos ha layta medicinal.
 « Si (axi) fosseu poma con sou dona,
 « Malalts garirets tota hora; 703
 « Si (axi) fossets ayga con sots nina,
 « Null hom ja per vos no morria,
 « Si fossets altar atretal,
 « (Los) pecadors gar(i)rets de lur mal
 « E de lur tribulacio. 708
 « En vos, dolsa, es tot asso
 « E mes que no sabria dir:
 « Asso cregats senes faylir.
- « Deus vos ha fets cabells daurats [215]
 « Gracioses e envejats; 713
 « Asauta fas e resplandents,
 « Uylls amoroses e plazents,
 « Ceyles fetes per maestria, 716
 « Mils hom dictar no les sabria;
 « E con vostres uylls regirats,
 « Mi e tot hom [a]turmentats,
 « E fam lo cor dins alegrar 720
 « E amor moure ses duptar.
 « E la color de vostra cara
 « Blanxa es, resplandent e clara,
 « Gint fayta e [be] colorada, 724
 « Lo deu de amor trop s'en agrada.
 « Lo nas es tan gint ordonat
 « Que tot hom nes anamorat.
 « La vostra boca rosedeta 728
 « Semblem [una] rosa fresqueta,
 « Plagues ara a Sancta Maria
 « Fos prop la vostra de la mia!
 « Les dents semblen cristals luents,
 « Tant blanquexen verayements 733
 « E son per or[de] enformades
 « Qu'en re no son desaparaylades.
 « E lo vostra agrados ris 736
 « A tot hom play, tant es jolis.
 « Can vos riets, ploure deuria,
 « Tant es plazent vostra cuydia.
 « Encaraus dich yo mes, madona,
 « Que si es nuvol, sis axora. 741
 « La vostra boca es tan plazent,
 « Tan graciosa exament,
 « Nuyt e jorn baysar la volria 744
 « E que duras .j. any lo dia,
 « E [que] la nuyt tot atressi
 « No volria agues may fi.
 « E con vos vey, tot m'es calent, 748
 « Tant he en vos l'enteniment.
 « Estes coses me signifiquen [227]
 « En quant vostres membres me liguen,
 « Que son pus blancs que (nul) hom
 [deport]

682 *fos* pour *fots*. — 695 Pour la mesure, lire *fazer* au lieu de *far*. — 730 *Plagues ara, ms. Ara plagues*. — 739 *Cuydia* n'est pas sûr. Ce doit être *cuyndia*, le prov. *coindia, cuhdia*, grâce. — 741 Vers corrompu? — 751-752 Sens?

- « Qui ab vos es ja no tem mort.
 « E con son dignes los vestits
 « Qui cobren vostra paradís,
 « So es lo vostre cors honrat, 756
 « De cuy eu suy anamorat!
 « El vostra pits agraciât
 « Molt es plasant e ben format,
 « Per virtut de vostres mameles, 760
 « Que feu Deus a grans mereveyles,
 « Qu'en la ma d'un pauc infant
 « Cabrien molt verayamant.
 « Lo vostres cors es axi dreig 764
 « Con lo cipres, la fe queus deig,
 « E es layt gint per abraçar.
 « Doncs, dol'sa, quius pot desamar?
 « No yo, per cert, axius o dich, 768
 « Tro d'est cors isque l'esperit,
 « Encara puy's vos amaria,
 « Vostr' amor non oblidaria,
 « Si sofaria pena e turment, 772
 « Tot me seria bel piment.
 « Pus, madona, vos ages vista,
 « Non seria la pena trista.
 « Los vostres brasses e [les] mans, 776
 « Blanques e blanes, semblen guants.
 « Trestot es digne de lausor
 « E tuyt li membres de blancor
 « Qui son en vos, ma dol'sa res. 780
 « Beneyt sia quant en vos es!
 « Mays es en vos qu'eu no poria
 « Dir ne nonnar la nuyt nel dia.
 « Cant eu vos vey, yo cuyt perir, [235]
 « E cant nous veig, [yo] cuyt morir.
 « Aço es senyal de bon' amor
 « Que eu ay mesa dins mon cor,
 « E las me assi vostre servent 788
 « E vostre hom tot exament,
 « E[m] ret a vos per servidor,
 « Al vostre dols cors pie d'amor
 « Per fer a vostra voluntat 792
- « Tostemps volenter de bon grat.
 « San volets vos reebre car,
 « Ma dol'sa, nem volets amar,
 « Pus ric me farets ses duptansa 796
 « Que quim daval regne de Fransa.
 « Prech vos, madona, humilment
 « Vullats amar vostre servent.
 « Si vos me amats, mes ne viure, 800
 « De gauig mon cors conplit aure,
 « De anamichs aure vensiment,
 « Crexer m'a forsa e ardiment.
 « Madona, no diats de no; 804
 « Sapiats, siu fets, mort so.
 « E si per vostr' amor moria,
 « Lo deu d'amor vos reptaria
 « Que vos avets fet greu homey; 808
 « Ponir vos n'ija, fe queus dey,
 « E no aurets nul reunador,
 « Tot hom vos sera acusador
 « E Virgili primerament, 812
 « Tristany e Floris exament,
 « E [En] Jaufre Rudel de Blaya
 « Qui mori per sa dona gaya.
 « Encara savi Salamo, 816
 « Qui tostemps anamorat fo;
 « Tots aquests seran contra vos
 « Si vos desdeyts a mes amors
 « Ni per amor me fets morir: 820
 « Nou fassats vos, merce vos quir. »
 E si eylla es nina certa [243]
 E vol respondra ab cuberta;
 Dient paraules trop [e]squivés, 824
 No t'o preus tu biuteles vives,
 Que [ella] be dins son cors consent,
 Mas nou vol donar aparvent,
 Ans te dira tot anaxi: 828
 « Germa, sit play, part te de mi;
 « No se de queus entremetets,
 « Anats vos en, fe quem devets.
 « Pegues paraules me comptats. 832

762 Pour la mesure, lire *patit* au lieu de *pauc*. — 785 *nous*. Ms. *vous*. — 825 Le sens des vers est « N'en tiens aucun compte. » Mais qu'est-ce que *biuteles*? Le ms. porte *biu teles*.

- « [Yo] creu que vos vos [a]cuydats
 « Que sia fembra de viltat.
 « En va m'avets mon cor lausat.
 « Vets an aquells quius o sabran, 836
 « Que yo no m'entremet neus am.
 « E si yo son beyla assats,
 « Queus fa a vos de mos pensats?
 « Que de axo no son curosa. 840
 « Lexats me filar ma filosa
 « E nom vingats assi torbar.
 « Viars m'es siats juglar
 « O que siats encantador 844
 « O qualche tragitador.
 « Bon cavaller forets salvatge,
 « Que beyll parlar sots d'evantatge.
 « Si acaptats, donar vos em 848
 « Del pa ades com menjarem.
 « Ab tant tenits vostre cami
 « E partits vos tost denant mi,
 « Si no, desonrar vos he (ben) leu,
 « De que a mi sera fort greu. » 853
 Lavors respona lo macip
 [E] estia be exarnit
 E prena o trestot en joc, 856
 Car puyt aura sayso e loc.
 Lo macip digali axi,
 Humil estant ab lo cap cli
 E gar[dan]t la sus en la cara : 860
 « Ha, dolsa res, plasant et cara, [249]
 « Vos, perquem fets axi morir
 « Em carregats de greu martir?
 « Car la pera esclataria 864
 « Si tanta dolor sostenia,
 « Con fas yo per vos verament.
 « Madona, de so (en) res nous ment.
 « Pecat n'avets gran e forsor 868
 « Con axim fets penar d'emor.
 « De tant pobre avets merce,
 « Doncs, sius play, ajats la de me;
 « Nous vull tan gran do demandar 872
- « Que no sie(n) digne(s) de dar
 « E de atorgar tot exament.
 « Vejats queus nots, sim duys amor,
 « Quin pecat es ni quina error! 876
 « No siats contra mi irada,
 « Que anc nous viu mal ensenyada.
 « Ajats un poc de pietat
 « D'un vostre hom greu turmentat.
 « S'ab vos merce no pusch trobar; 881
 « Sus ades me vau confessar,
 « Apres fare mon testament,
 « La mort m'es prest, que yo m' o
 « Elegire mos marmassors, [sent;
 « Tristany, Virgili el deu d'emors,
 « Als quals ple poder vull donar
 « De departir e de donar 888
 « Tot so del meu per apagar
 « Les injurys senes duptar
 « Qui vertaderament (a)parran,
 « Axi con ells conexeran. » 892
 La nina axi respondra [253]
 Per aventura, e dira :
 « Germa, jous am covinentment,
 « Que anc non fos en res noent : 896
 « Nous volria nul mal veser
 « A vos ne a altre ne saber.
 « Vets vos en, e amor vos he
 « Volentera mentre pore; 900
 « E nom vullats mes demandar
 « Que fer mi ets trop anujar. »
 Lavors lo jove[n]seyll cortes [255]
 Pertesque d'eyla ab gran merces, 904
 Enclinant son cap exament
 E profires per son servent,
 E arrap li tost un baysar, [259]
 E puyt pens[e] s'en de anar 908
 Alegrement e ab gran goig,
 Pus Deus li ha donat tal goig;
 E en tot loch on ell estia
 Grans laors diga de la nina, 912

845 Il faut allonger le vers en ajoutant une épithète à *tragitador*. — 847 Corr. *parlassetz*. — 848 Corr. *acaptam*. — 886 *el. ms. lo*. — 896 *fos pour fots*.

- La y cant ab nines parlara,
 Car cascuna le y retraura
 E dir li an: « Bona fos nada
 « C'aytal macip vos ha loada, 916
 « E doneus tantes de lausors
 « Retrer no les poriem nos,
 « Null hom li poria dir mal
 « De vos ni de vostra hostel. 920
 « O es de vos anamorat,
 « Que fort lo veym de vos pagat! »
 E ella respondra poder :
 « Deus li do be qui per mil quer, 924
 « Que yo anc ab ell no parli
 « Ne nol conec, sous jur per fi ;
 « Si es de mi anamorat
 « Fa be que foyll, en veritat, 928
 « Que d'ell ni d'altre no he cura,
 « Car semblem tort gran horadura
 « Que de mi [e] ren volgues dir
 « On fes mon prou, senes faylir ». 932
 Pero eylla trop s'entendra,
 Del foch d'amor s'escalfara.
 E la destral deu procurar
 Loc on puxen abdos parlar 936
 La nina e lo jovensell.
 Ades lou ella, ades lou ell.
 E con lo macip entrara
 Al loc on la nina sera, 940
 Deu la francament saludar
 Ab gint parlar e gint gardar.
 « Deus vos saul, ma dolsa res,
 « Beneyta, ab cors cortes. 944
 « Salut lo vostre cors honrat
 « De Deu, lo payra speritat,
 « Salut lo loc on vos [e]stats
 « El noble lit on vos pausats; 948
 « Salut(s) la taula on menjats
 « E les nines ab qui parlats.
 « Salut la let que vos mamas
 « E l'ayga on vos batejas, 952
- « E lo capela atretal
 « Quius pausa crisma al cervigal ;
 « Salut padrins e les padrines
 « E trestotes vostres vesines; 956
 « Salut la pinta de bontats
 « D'on vostres cabeylls pentinats,
 « Salut l'anap ab que bevets
 « E lo pan qu'en taula tenets; 960
 « Salut lo vi tot axament
 « Que vos bevets e lo piment ;
 « Salut lo vostre dols anar
 « E lo vostre gint saludar ; 964
 « Salut lo vostre testament
 « De part de Deu omnipotent ;
 « Salut la vostra dolsa cara,
 « Plazent, rient, fontana clara, 968
 « Madona, valent vostr' amor,
 « Pus que del mon portats la flor.
 « Car si en res fer se podia.
 « Denant vos, la nuyt e l[ò] dia 972
 « Volria star ajonoylat,
 « Tant m'es l'azaut al cor intrat
 « Que yo he de vos, dols' aymia,
 « Plazent cara et agradiva, 976
 « E queus posques tostemp servir
 « E nous posques enfaylonir,
 « No volria menjar ni dormir
 « Mas vostra servent posques morir.
 « Dels portaments qui son en vos 981
 « Dire un pauc. Del vostre cors,
 « Certa[n]ament crey e albir
 « Re no y stia mal, ses mentir, 984
 « Ans tots quants son d'aquest carrer
 « La on [e]stats ni s[e] deu fer
 « Sabets honrar e gint servir,
 « Per que tot hom vos deu ben dir.
 « Vos sots suau, franca, humil, 989
 « D'ensenyament portats [e]stil,
 « Vos parlats per auctoritat
 « De que cascun de vos ha grat, 992

914 le pour lo. — 923 Lire *podra responder*. — 933 Lire *s'encendra?* — 938? — 980 Lire pour la mesure *vos servint* au lieu de *vostra servent*. — 992 *grat*, ms. *yrat*.

- « Tot quant deys es proverbial,
 « De vos no ix eximpli de mal,
 « Nous trets [e]scarn de nuyla res:
 « Per que la vostr' amor m'a pres 996
 « E liat com a presoner
 « Ab .j. filet de amor enter.
 « Perqueus dic certanament
 « Que yo sofrir un greu turment, 1000
 « Que anc Tristany l'anamorat
 « Maior lo sofrí ne (nul) hom nat.
 « No pux re fer la nuyt el dia
 « Que ab vos, dols'amor, no sia. 1004
 « Menjar e beure mi toylets,
 « Si vos, dolsa, nom acorrets,
 « E nom fassats axi morir
 « C' apenes pux nagun be dir, 1008
 « Vn nuu se para sus assi
 « Que no pux metre lo boci
 « De vianda que yo, las, prena.
 « Veus con me tenits en cadena! 1012
 « Mas [e]sta nit he somiat
 « De quem son .j. poc alagrat.
 « Prech vos me vullats [e]scoltar.
 « Madona dolsa, e arrenar 1016
 « Lo que somnave certament
 « Qu' era ab vos, cors covinent
 « En un verger prop paradís,
 « On exament auseylls divis, 1020
 « E que plorava denant vos
 « Ajonoylat, trop engoxos,
 « Clamant merce molt humilment
 « Que lam aguessets de corrent, 1024
 « E vos nom deys hoc ni no.
 « Ab tant prec Deu de corasso
 « El deu d'amor, senes faylia;
 « Totes les lagrames coyllia, 1028
 « Qui deylls meus uylls se corria,
 « Si qu'en unpli un gran baci,
 « Gite les me pel cap axi,
 « E con axi les ach gitat 1032
 « Vera font viu fou tornat,
 « E volgui de vos aytal far,
 « Si nous pensassets de cuytar
 « Del fet e dixes: — [Ha] senyor, 1036
 « Retornats me mon aymador,
 « Abrassar l'e e besar l'e
 « Per fin' amor que yo li he.
 « — Quem play, so dix lo deu d'amor,
 « Que del vostra dolç aymador 1041
 « Ajats merce e pietat,
 « Eu l'avía encant gitat
 « E vos nol voliats servir 1044
 « E if[a]es lo de mors morir. —
 « Tanstost torni en mon esser,
 « (E)vos, dolsa, volgues me pexer
 « De la vostre dolsa gracia, 1048
 « D'on lo meu cor trist se alegra,
 « [E]stant ab vos boca per boca,
 « Atressi la persona tota,
 « Con fa la unglá ab la carn: 1052
 « Ayço vos dic sen[e]s escarn.
 « Estavem axi [a]brassats
 « E nons partia nul hom nats.
 « So sera ver, si Deus ho vol, 1056
 « Si con mon cor desira e vol.
 « E veus lo sonpni acabat.
 « Doncs preneus de mi pietat 1059
 « Quem donassets qual do vos playa,
 « Un de vos quir, merce mi vayla,
 « Donets me .j. dous baysar,
 « Fer m'ets de greus mal [e]scapar,
 « Quet [yo] sofrir per vostr' amor 1064
 « Qui m'es intrat [de]dins al cor
 « A vos, dolsa, res nous sera
 « E a mi, las, tant me valra l' »
 Si ella s'en feya forsar, 1068
 Sapies le y tu arrapar
 E besa la [e]stretament.
 Tin li la boca longament.
 [A] dona qui non es usada, 1072
 Primera e segona vagada
 Li deu lo besar arrapar,

E a la tersa si fa far.		« Que la rosa al mes de may	1116
E lo macip li deu dir :	1076	« Per lo mati quant lo sol ray.	
« Ara posats en vostra albir		« Si eu avia lenga d'asser,	
« Quin d'òm firets, per fin' amor.		« Ja nous poria may retrer	
« Quem fessets j'ausent en mon cor,		« Les grans laors qui en vos son.	1120
« Car n'ula amor no es presada	1080	« Asso vos jur, per tot lo mon,	
« Si no si dona abressada.		« Que si tots los arbres del mon,	
« Car es comensament d'amor.		« Aytant con tenen en viron,	
« Segons que recompta l'actor ».		« Tornaven plomes verament	1124
E axi, con demunt es dit,	1084	« E la mar tinta exament	
Arrapali lo baysar ric.		« E les [e]steles fossen mans	
Après fes li grat e lausor.		« E que fossen en quatre stants	
« Gracias mil, Na cors gensor,		« E [que] lo cel los pregami	1128
« Ara avets l'amor liada	1088	« E fos paper tot atressi,	
« De tot en tot e confirmada.		« No bastarien scriure de vos,	
« Ara sabets que molt vos am,		« Na cors j'ansor, vostres lausors.	
« A Deu, madona, vos coman ».		« Mils me tindriets per .j. still	1132
Part de d'eyla alegrement,	1092	« Vos, madona, Na cors gentil,	
Saltant [e] jugant e corrent.		« Car si corterias perdia	
Enapres se deu porpensar,	[265]	« Ne ensenyament, senes faylia	
De tot en tot [e] studiar,		« Per vos seria mils tornada,	1136
On pora [a]trobar seleta	1096	« Mils que la primera vagada,	
La sua dolsa amoreta		« Car yo no era ensenyat	
Que sia en loch covinent		« E avets m'o vos tot mostrat	
De raysonar secretament;		« D'on yo son .j. poc ensenyat,	1140
E sil jova no pot trobar	1100	« Despuys que ab vos fuy privat.	
Loc covinent para parlar,		« E fas vos en gracias mil;	
Tremeta tost per la destral		« Mas fort m'avets aduyt al fil	
Per derrocar l'arbre forta!		« Demort, [vos] franca res humil,	1144
Asso fara saviament	1104	« So sab la vostra dolsa amor	
E no y pendra defayliment.		« Quim va ferir sus al [meu] cor,	
E con o aura acabat		« Per que la nit no pux dormir,	
La missatgere e tractat		« Nom pux pausar ni abaltir;	1148
Ab la nina anamorada	1108	« Si vos doncs nom avets merce,	
Lo loc que al macip agrada,		« Mentre suy viu, ne pux dir re. »	
Venga lo joue ab son stil		Mentre aço li comptaras	[271]
De gint parlar, mans e humil		E ses lausors li retrauras,	1152
E salut la covinentment :	1112	Ve la tocar en son vestir	
« Deus vos saul, Na rosa plasant!		Tot saument ab greu sospir	
« Rosa vos puix dir ni nomnar.		E vas li [e]strenyent la ma,	
« Car pus fresque sots, sens duptar,		Qu'eu say que mils s'escalfara,	1156

E no aura tan forts la pensa		« Promet vos ho senes engan,	
Con no le y trenc qui be s'o pensa,		« Que be creu quem deura bastar	
E la on hom la toch de ma,		« Aytal do per [a] demandar. »	1200
Jochs e ris no muyren ja.	1160	E si ella nol te vol dar	
E si elies vol apensir		E ques prenga a manassar	
Nel tocamet te vol sofrir,		E que s[e] vage retrahent	
Deus la aver en bon huyr		So de que s'es anat plivent	1204
Mas no la vulls derrenclir;	1164	E li diga que mal o feu	
E si li las greu lo tocar,		E no si torn per altre veu	
Jugant, rient, no deus vagar,		E si no fa queu comprara	
Ades cuxes, ades costats,		E carvenir li o fara,	1208
Per tu sien sovin palpats,	1168	Lo macip sia tan [e]spert	
Mas non fasses con a porquer		Baysar la vaja con a sert,	
Mas fe u con a franc cavaller,		No solament una vagada,	
Car aver manera plasant		Mas .L. ab abarrassada,	1212
En tota res es covinent,	1172	Que so que diu vergo[n]ya fa,	
Nulla res no val ses mesura		Maiorment con vezat nou ha.	
Ne deu valer senes dretura.		Per que tu no deus rebujar	
Lo joves deu de so curar	[279]	Lo bras per coyll [e]spert pausar,	1216
Fassa la nina alegrar	1176	Siu vol o nou vol atretal,	
Ab jangles, ab jochs atretal		No li cayla aver destra.	
Per apansir son cors leyal.		Lavors nou deu fer moylament, [289]	
E cant ella no sera brava		Mas bes la be [e]stretament	1220
Que ell no li meta la trava,	1180	E tinga y molt la sua boca	
La trava es de gint parlar,		E (fara) cremar[a] la nina tota,	
Qui fa molt hom fort declinar		E meta li la ma al si,	
E les punceles maiorment		Palp les memeles atressi,	1224
Qui no son en amor sabent.	1184	[E]strenya les li un poc,	
Demanalí un dols baysar,		No molt, car no seria de joch,	
Vulls l'en humilment pregar		Que semblaria hom porquer	
E dia li tot anaxi:		O strempauc o paltuner,	1228
« Madona, si yol me prenia,	1188	La cuxa el ventre exament,	
« Per ventura greu vos sabia,		(E) cascu senta lo baysament,	
« Mas donats lo m[e] vos de grat		E la calor el foc d'amor	
« E aurets me puy he[re]tat		Be li intrara dins lo cor.	1232
« D'un regisme o d'un comptat,	1192	Lo macip, con conexera	
« Aurets me mes en paradís		Qu'ela trestota cremara	
« On es tostemp [e] joy e ris;		E la veura tota tremolar,	
« E no vull que pus m'en donets		Deu la tantost resubinar	1236
« E jurar vos he, sius volets,	1196	E gir li les faldes en sus,	
« Que yo als pus nous deman.		Si que no parega camus.	

158 Sens? — 1160 Pour la mesure: *Los jochs els ris no m. ja.* — 1161 *apensir.* de première main *apensar.* — 1211 *solament,* ms. *foylament.*

- Aquis deu lo jove s'orsar, [295] Mas sil jove n'a avantatge 1280
 Sitot elles sap reguitnar, 1240 E n'age aut lo puncelatge,
 Ne ab ell [se] vol forsejar, E no sia d'aytal maneyra
 Perque li puxa [e]scapar, Con aquell qui lexa la carreya,
 Que puy naura sayso ne loc; Axi con demunt as ausit, 1284
 Ne la lex si con a badoc, 1244 Con hom al fayt no es ardit,
 Que si lavors la desempara, Deus la nina amonestar,
 E la lexa anar encara, Si del feyt la veus entristar
 Nol preara puy .j. diner Plorosament ab greu sospir, 1288
 Nes volra puy en ell fier, 1248 E que dira senes mentir:
 Apeylar s' a benhirada « Ay! lassa, mal anch suy nascuda
 Con axi li es [e]scapada. « E de ten alt castel cayguda!
 « Car bagassa fora nomnada « Ma virginitat he perduda, 1292
 « Si malem fos a ell liurada 1252 « Marit et honor, Na faduga!
 « Ne que lo pecat se fos fet « Ay Na lassa, yo que fare?
 « Que fos putana soldedera. « Al meu marit que li dire, 1295
 « Ay lassa, tan mal m'o valguera! « Ceyll que mos amics me daran?
 « No agra amics ne parents 1256 « Yo li fassa tan gran [e]scarn
 « Que tots no fossen malvolents. « Que eyll per puncelam tindra?
 « Be y fora mes certament « Quel foyll sospita non aura,
 « Quem degolassen exament ». « L'excreix m'aura fet abrivat 1300
 Per quet dich que not [e]scapas 1260 « Per la mia virginitat,
 Naguna fembra en aquell cas; « E axi mintre per la gola
 E si o fa, Deus te do mal dia « Per desleyal no con a bona ».
 E quet meta en mala via, El macip deu la conortar 1304
 Car tot hom deu esser baro, 1264 E amorosament preycar
 Con es en [e]streta mayso, Que aytal desconort nos do,
 Ab fembra viuda o puceyla, E jur li per lo Deu del tro
 En camisa o en goneyla. Que nul temps li devenra 1308
 Avol es e vesa sens mantir [301] Mentre al segla viu sera.
 Qui en tal cars la vol jaquir, 1269 « Vos non perdrets vostre marit,
 No deu esser digne d'amar « Que pus siats abdos al lit,
 Nula nina, mas de penjar. « No gardara lo puncelatge, 1312
 Lebrer a qui [e]scapa presa 1272 « Tant aura en vos son coratge,
 Ja nol preza hom una pugesa, « E que puxa far sos delits,
 Ne nuyll auseylet de rapina « E metra hi tots sos envits,
 Si ell no pren cant veu l'asina. « E vos serets beu leu [e]storta. 1316
 Ella pot dir : « Senyer Nartus, 1276 « Nous calra [e]jstar con a morta,
 « Ja vets la filosa el fus, « Car vos le y porets smenar,
 « Babot camus, babot camus! « La y cant testament volrets far;
 « Que ja de mi non aurets pus. » « De ço del vostre li lexats 1320

1268 Lire *Vesa es es auol s. m.* — 1283 *aquell*, lire *ceyl*. — 1290 *mal anch*, lire *mal any?* — 1308 *li devenra*, lire *la dixelara*; cf. 1347-48. — 1318 *le*, pour *lo*.

« E despuys non aurets pecats.		Que cant la hoen de fet vanar,	
« L'escreix li podets ben jaquir,		Dira cascuna : « Mal fiar	
« Que de Deu non aurets reptir,		« Se faria en ell, per cert,	
« E axi sera [be] celat	1324	« Que veus que diu en descubert	
« Que nou sabra nul hom nat.		« D'aycela que ha aytant amada,	1365
« E yo fer vos he, ses duptar,		« Assats deu esser malanada. »	
« Que nous porets emprenyar.		Donques, si gardes lo Facet,	
« E porem fer nostres delits,	1328	Tostemps sia en tu secret.	1368
« Vullats per vergers o per lits. »		Qui tot so que [e!] sab vol dir	
E si ellet vol demandar		Sertes no lexe res a dir.	
Con se poria alo far		Aycell ama secretament	
Qu' ela nos posques emprenyar,	1332	En far per Deu son mandament.	1372
Deus tu alguna res trobar		Ceyll qui Deu creu ne vol amar	
Que crega que alos pot far,		En ceyl pecat no deu [e]star	
Mas no los ver axi con dius		Longament, si con alguns fan,	
A la nina ni liu scrius,	1336	Car trestot los torna a dan.	1376
Maior seria lo pecat		Doncs, si cobeges de jaquir	[321]
Quel primer que auras tractat.		Ta aymia quit fa perir,	
Que sin avias j. infant		Deus gardar los .x. manaments.	
Deliria lo peccat grant,	1340	Si catolic vert Deus te sens,	1380
D'on auriat profit la mara		Gardant la sancta [e]scriptura,	
.		Qui diu que hom nos [deu] dar cura	
O prevere esser poria		De la muyler del prohisme seu,	
D'on lo payre honorauria.	1344	Car por ne deu aver de Deu	1384
Mas tu deus esser ten cortes,	[315]	No es al mon tan leig pecat,	
O ceyll qui la nina conques,		Tan sutza ne tan mal fadat,	
Que no la vulla dexelar		Car en una hora perdras Deu	
Ne descobrir de nuyll afar ;	1348	Per vil pecat el regne seu ;	1388
Car ceyll qui dexela sa dona		E si vols seguir so quet dic.	
De sos affers naguna hora,		Tolras te d'eyla e seras ric.	
Deu la per sa colpa perdra.		Lo pecat te hom enlassat	
E no la deu puy mays aver,	1352	Qui toyll a hom tota bontat.	1392
Ni es tengut per natural,		Si gardaves quant es noent	[323]
Ans per hom vil e ple de mal.		L'amor de fembra, vil, pudent,	
Ensenyament e corteria		Nul temps fembres no amaries	
Pert hom cant fa vilania.	1356	Ni per aquel fet la reque(r)ries,	1396
E es digne de alapidar		Pus pudent es que lo Satan	
Qui s'aymia no pot celar.		E pus lege senes engan.	
Eximpli es de castigar		Si vols saber la lur balea,	
Tota nina, senes duptar,	1360	Yo t'en dire so que m'en sembla.	1400

1342 Une ligne a été laissée en blanc dans le ms. — 1351 Il faudrait *perder*. — 1356 *Pert*. Le *p* de ce mot est muni des signes abrégatifs de *per* (*par*, *per*) et de *pre*. La mesure demande un mot de deux syllabes. — 1396 *aquell*. Lire *ceyll* ou *est*.

Si tu vols amar fembra grassa, [325]	E crema dintre forsortment,	1440
Faxuga es con una massa	Cuyda esser tan ultracuydada	
De plom o d'autre greu metayll.	Que nul hom viu li agrada,	
Fembra grassa es d'equell tayll, 1404	E ja no val ressa amor,	
Moyla con (a) fanc la trobaras,	Axi con vibra nafral cor,	1444
Nagun plaser ja non auras;	No poden certes be bastar	
Lo cuyr, con tu jauras ab eila,	Sos membres poes pera jugar.	
Li suara a mereveyla, 1408	Fembra blancha es [be] tenyida [341]	
Semblara ensunya de porch,	De groquea, senes fala,	1448
Puys pudira con a ca mort.	Semblant es aço, per cert creses,	
De fembre roget d'ic aytant,	D'una flor c' a nom mereveyles,	
Anuig fa y aytant sertamant 1412	C'aytantes hores con al dia	
La con tu la volras tocar,	D'aytantes colors se cambia ;	1452
Sos membres tenir ni palpar.	Per lo matí la veuras groga,	
Ayso per [sol] una vagada,	Fembra blanca e puys roge.	
No la la hom de res pagada. 1416	Fembra blanca tostems es freda	
Fembra magra no pot plaser [329]	E porta fredor con a jeda 1456	
Car sos membres punyen per ver	Trestota [de dins lo seu cor :	
Tot axi con (a) punta d'eguyla,	Per que not pot usar d'emor.	
De colteyll o d'espasa nua, 1420	Molt hom nes enfalagat	
Los cossors li paren de fora	En sa balea e temptat. 1460	
E la coena dura tot' ora,	Eylla enten esser pus blanca	
[E] la lenya tost es cremada	Que pera marbre ne ploma d'auca.	
E per lo foc tost consumada : 1424	Mas fembre negra per que play [345]	
Axi destruu hom tost sa amor	A nagun hom, si Deus vos saul ? 1464	
E crema hom dins e de for.	Que eyla tiny trestot lo cors	
E longe dona a nulh' hom plau [333]	Desi e de sos aymadors,	
Ne ha bon seny ne natural, 1428	Amor tenyida de negror	
Fada es e trop riolega,	No poden durar de dolsor,	1468
No sap que s'es amor, la pega.	Car sembla [lo] foc infernal	
E es semblant a bestiassa,	O par sunyia o fumeral ;	
Nul temps se mou con hom le y massa,	Con ve la nit, ceyll qui liu fa,	
Que a penes pot replegar 1433	Tot lo crema de ssa e de la, 1472	
Ses membres, ne pot loc trobar.	No volria l'anca lavar	
De fembra poca not doñs cura, [337]	Ne les cuxes debetegar	
Dir vos ay qual es sa natura : 1436	E con l'om s'en vol levar	
Sempre s'ireix, tant ha d'erguyll,	Ela l'estreny, fal acurar,	1476
Tot quant li dius li torna anuy,	Car no volria may vagar	
E irex se leugerament	Tant li sap bo lo recalcar.	

1425 destruu n'est pas sûr. Cf. v. 362. — 1432 *le* pour *lo*. — 1449 *creses* est la 2^e p. s. du subj. (*credas*). — 1456 *con a jeda*. ms. *con ajeda* ou *con aseda*. Sens? — 1459 *nes*, lire *en es* pour la mesure. — 1463 Lire *o* pour *ne*. — 1474 *Debetegar*, lire *denetegar*? — 1475 Lire, pour la mesure : *E con del lit s'en vol levar*. — 1476 *Acurar* pour *acorar*.

Fembra roge es verinosa,	[349]	Ceyla ama qu'eu te say dir,	
Per sanch e per colra cremosa,	1480	A cuy no puxa hom res dir.	1520
Lo cors el cor cou exament		Ceylat fara [e]star jausents	
Del amador, tant es calent.		Dias en ton cor verayaments,	
Axi nafra con a serpents		E la amor d'eyla ab dolsor	
E gita veri examents	1484	Trop es azauta, diu l'actor.	1524
Per sos membres de malvestats;		Penset en los comensaments	
A nul hom no diu leyalitats		E aço no liures als vents	
Ne bona fe, tant es cruel,		E part asso [e] quants danpnatges	
Son coratge es si con fel,	1488	Seguexen hom e quants coratges.	1528
Mes vicis ha qu'eu no say dir.		Eceyll qui ama sens manera	[365]
Piyor ayma, senes mentir,		Foyll es e sens tota carrera,	
Carregada de malencolia,		Hom ne menysprera son offici,	
Tart li bull (la) sanc, senes falia,	1492	Pec es hom assats e [molt] nici.	1532
De fembra fosca, [qu'es] quaix groga,		Fembra en lo comensament	
D'eytal te garda que not noga,		Ayma [lo] hom trop caldament,	
Car del demori es semblant		Mas pus sien passats .iij. meses.	
En engan e en tot son talant.	1496	Si no le y fas o no la bezes	1536
Con d'enganar se jaquirá		Raula del breu que no te prou,	
Lo carbo fuyles levara.		La tua amor no val .j. ou;	
Qui de totes quantes ay dites	[357]	Tu t'ensendras al foc d'amor,	
Dessus al libre ni [e]scrites	1500	[A]ceylla en la gran fredor,	1540
Vols fer amiga verament,		Per que fara amich novell	
Deus t'en partir sptosament;		Per cert de qualque jovencell,	
Sit penses so que yo ne dic,		Ceyll la aura a son plaser,	
Ja no les volras en ton lit;	1504	On tu deuras gran dol aver.	1544
Mas de aquelles te deus altar		Diu hom que tu batras les mates,	
Que ara ausiras comptar.		Los rromanins e bulafagues	
Fembra de forma migensera	[459]	E altre aura los conylls.	
[A]ceyla es fort plazentera,	1508	Bet pora hom dir seny de yryls.	1548
Car ceyla es d'aytal fayso,		Be saps que diu lo casteylano	
So diu l'actor Ovidio.		Que fembra fa lo desguiado.	
Ne sia gran ne massa poca		Los uns amaran fembres castes,	[368]
E que no aia ampla moca	1512	Altres viudes o maridades.	1552
E que no aja longa cara		De ques enganen malament:	
Ne ma breu, per cert, encara,		Aço fa pertot lo jovent.	
Mas aja la un poc radona,		No y ha belea de puncela	
No massa ampla, tal es bona;	1516	Nos mut [ella], quaix per mazela,	1556
E que no sia massa roge		Pus agen .j. infant o dos,	
Ne massa grossa, cascu o oge.		Tota ceyla color ques pos	

1493 Lire *La pour De.* — 1505 Lire *Mas de aquellet deus a.*, puisqu'il n'est question que d'une seule femme. — 1527 *part*, lire *pens.* — 1536 *le pour lo.* — 1537 *Sens?* — 1548 *Sens?* — 1550 *desguiado*, lire *desguisado?*

Totes pudor, d'on puxes ploren		Per que no deu plaura assi	
E de dolor per pauc nos moren;	1560	Ne a nul hom, jur te per fi.	
Tots dies pensen de pintar		Bona medicina pendra	
Con ymage senes duptar,		Qui d'aquest feyt se lexara.	1600
D'on hom es assats desastrats		Si to[s,t d'eyla nos vol partir,	
Qui per fembra es enganats.	1564	Lo cors te fara amagrir	
Elles s'afayten per vestir	[372]	Per la sua art [tan] malvada	
D'on puxen sos membres cobrir,		Qui trespua [a] hom la corada.	1604
Qui son sutzes e mout pudents		Quatre coses son ses duptar	
E vils ses tots comparaments.	1568	Qui no s'e] poden sadoylar :	
Nou garda hom con s'anamora		La mar, lo cony de la putana,	
E paren oveyla modorra.		Foch e avar, causa es certana.	1608
Axi fan hom metre en gir		Put a es fiyla de Satan,	
E fadejar, Deus les ahir !	1572	Car la ressembla per engan,	
Con es hom axi axorbat		E es plena de dols veri	
Que no veu la lur sutzetat.		Ab que engana lo mesqui,	1612
Axi giren lurs uylls ten gins		Segons que sent Gregori dits,	
Ab ques alegren los mesquins;	1576	Recomptant als savis [e]scrits.	
En moltes es hom enganats		Las de animas es la putana	
E hom ne va mort e cuytats.		E de luxuria cabana,	1616
Vols [tu] veura la lur balea?	[375]	Tot axi put con lo demoni	
Ve t'en mayti tantost a ella	1580	Qui es tot ple de malenconi.	
Con jau nua en son lit,		Los mals qu'en la putana son	
Descobрила e not oblit		Nols poria retre[r] d'un jorn,	1620
E lavors be le t[e] [e]sgarda,		(Car) ella fa corrompre lo cors	
Aqui veuras con es galarda.	1584	E fa destrohir los trezors	
E jau ab ella mantinent		E fa la arma infernar	
E gardala puy exament		E Deu lo payra oblidar.	1624
Quina pudor exira d'eyla!		Salamo fo sobrat per cert	
Nos pot sofrir a mereveyla;	1588	Per femna [e] enganat apert,	
Tart sera que not taps lo nas,		E atressi Sampso lo fort	1627
Si li [e]stas gayra de fas,		Per sa muyler, d'on puy fo orp,	
Con ella put en sa natura !		E Sent Pere atretal	
E(n) tots sos membres de sutzura	1592	Per fembra fo enganat mal,	
Son e les cuxes exament		Que tres veus senes duptar	
Qui prop li [e]stan verament.		Li feu Jesu Christ renegar	1632
Molt hom d'arenchs no ha talant,		En lo palaus de Ponç Pilat,	
Mas de la pudor ha semblant:	1596	On pres e ligat.	

1583 *le pour la*. — 1605-1608. En marge ce renvoi : « Proverbiorum ultimo capitulo. Il fallait *penultimo* : « Tria sunt insaturabilia, et quartum, quod nunquam dicit « sufficit » : infernus et os vulvae, et terra, quae non satiatur aqua : ignis vero numquam dicit « sufficit ». » (Plov. xxx, 15, 16). — 1623 *la arma*, ms. *larma*. — 1629-30 Rétablir pour la mesure : *E Sent Pere [fo] atretal Per [una] fembra enganat mal*. — 1634 Lire : *On [el fo] pres e [fo] ligat*.

Perque fembra es enganosa		Para e mara fan oblidar,	1676
E de mals aptes abundosa.	1636	Fan hom despendre e folejar ;	
Cant fembra vil se gardara		Con mes en elleus fiarets,	
Que algun hom no decebra,		Lavors pus enganat irets,	
La mar certes s'axecara		Car eu la say de tants talents	1680
E segnor fuyles levava.	1640	Con se poden girar los vents,	
Garda Eva quants mals basti		Mas la fe que promet ne jura	
Cant menget aquell mal boci,		Vejam e quant de temps li dura,	
Elen dona a son marit		Que a una hora es girada	1684
D'on puyt se tench per [e]scarnit,		E de son lit descambiada,	
Car per ayce mal los malvats	1645	Tot son [e]tudi es d'engan,	
Foren de paradis gitats,		No va en als cogitan,	
D'on Jesu Christ n'a presa morts.		Car cert no es als mas[que] fems,	1688
D'on nos e elia ne som [e]storts.	1648	Causa frevols, causa calents,	
Tostemps fo e tostemps sera		Parlara e sens piatat,	
Que la fembra abans tara		Enganabla las de pecat,	
Lo contrari sertanament ;		Destructio de castedat,	1692
D'eyço en res nul hom no ment.	1652	E sen[es] tota leyaltat,	
Fembra es rayll de barayla		Rayl de mala malaltia,	
E de tots mals, ses tota fayla,		Porta de partiment e via,	
E aytantes veus elles gira		Fembra vil, senes tot mentir.	1696
Con pot fer lo panell al dia,	1656	Ximera li pot hom be dir	
E so con ab sos uylls veura		E tot per aquesta rao	
Al quaix glassar li o fara.		Com [ha] lo cap con a leo	
Molt hom veig que fa[n] ayrar		E de cabra [ha] tot lo cors,	1700
Que deurien certes amar.	1660	Axi la pinten los pintors	
Anamich es vostre mortal,		E fan li coha de serpent.	
Semblant es del diable mal.		Veus e qual comparament	
De que trob en [e]scrit tot breu,		A tota fembra vil es dat,	1704
Ca fembra ha ymage de Deu	1664	Verayament li es posat.	
De que [ella] nul temps fo creada,		Per lo cap de leo es entes	
Car de costeyla fo formada		Lo erguyll qu'en les fembres es,	
En [lo] paradis terrenal,		E per lo cors de cabra que ha	1708
On ellens percassa tot mal.	1668	Es entesa luxuria,	
Si nou avets mes en oblit.		E per la coha de serpent	
[La] fembra vil a hom no ama		Es entes l'enverinament,	
Si no con al lit [lo] aflama		E lo foc que en elles met	1712
De foc luxurios, malvats,	1672	Malvat, per la fe queus dech,	
Per que es Deus [be] oblidat.		De malea e de falsedat,	
Senyor, ausit podets aver		Es son coratge carregat.	
Quals bontats an en si per ver.		Nos fiu en fembra nul hom nat,	1716

1640 *Segnor*, ou *segner*, *seguer*. Sens? Cf. v. 1498: *Lo carbo fuyles levava*.
— 1657-58 et 1663-64 Sens? — 1687 *als*. l' est barré; lire *al re*.

Si vol creure aquest dictat,	Qui son de castedat mal sanes,	
Mes de malea an per cert	Elles torben vostres marits	1732
Que nous dire al descobert.	D'on vostres hostals son derrenclits,	
De .M. a penes ne veurets	E molta dona colpejada	1720
Una (ben) casta ne(n) atrobarets :	E farida e ben cast[ig]ada,	
Perque les bones ses duptar	Car prous dona nos pot [e]star,	1736
Deuria hom quaix adorar,	Cant veu son alberch destorbar,	
E deuria fer merevylles	Que no reprena son marit	1724
E virtuts deu senyor per elles.	Qui axis pert per tal delit.	
De les bon[e]s no pus maldir,	Perque assi sia acabat	1740
Car Deu les feu per son servir.	Del gran doctor lo seu dictat,	
Donques [yo] prech vos, sius plats,	De Fasset lo bell dictador	
Que aço en mals nou prenats	Quins (ha) adoctrina(ts) en feyt d'amor.	1729
Que ay dit de tembres vilanes		

GLOSSAIRE.

ABALTIR 1148 ?

ABRIVAT 22, 1300, adv. « rapidement ».

ABTE 209, adj. « habile » ; 566, subst. « habitude ».

AGUALAT (*agualati*) 45, « uni, plat », de là « simple, sot ».

ALTAR 197, ALTARSE 1505 « se complaire » ; cf. *Mussafia, Sete savis*, gloss.

ALTIMENT 505 (dérivé de *altar*), « grâce, charme ».

ANAGAR 648. Labernia, à côté du sens de « noyer, inonder ; » donne celui d' « animer, exciter », qui convient au passage.

APANSIR 1178, APENSIR 1161 ?

APARVENT 827. *Honar aparvent* « manifester ». Cf. *Mussafia, Sete savis*, v. 629.

APTE 1636, voy. ABTE.

ARRENAR 1016, « expliquer (un songe) ». Cf. *Sete savis*, glossaire.

ASINA 1275, pour *ayna, cyna*, prov. *asina* ?

ASSENAT 222, « sensé, sage ».

AUCAR 597, « pousser des cris, effrayer ».

AXEQUAR 381, 1639, « élever ».

AXORAR 741, « évaporer ». Cf. prov. *aurat*.

AXORBAT 1573, « aveugle ».

AZAUT 974, pris substantivement, « ce qui charme ».

BLANA FARINA (FER) 568, « portarse be en alguna cosa ». Labernia. En castellan, *hacer mala harina* c'est faire de vilaines choses (voy. par ex. la *Segunda Celestina* de Feliciano de Silva, éd. de Madrid, 1874, p. 71).

BLANQUEXER 733, « être blanc ».

BUFALAGUA 1546 ?

CAMUS 1238, BABOT CAMUS 1278, « niais, sot ».

1725 *deu* ou *dun*. Sens ? — 1728 *Donques*, ms. *Doncs*. — 1733 Lire *D'on vostre hostal es d*.

- CARVENIR 1208 pour *carvendre*.
 CASTAT 1735. Faute pour CASTIGAT ?
 CASTEYL (TIRAR AL) 391 ?
 CAUSAR 105 (pour *calzar*), « chausser ». Cf. *mout* 1567, pour *molt*; *autre p. altre* 1403.
 CIBILIANA 566 (pour *siciliana*), « cochevis ».
 COENA 1422, « peau ». Le ms. a peut-être *cotna*.
 COLRA 1480, « bile ».
 CURASSO 1026. C'est le cast. *coraçon*.
 CORONA 152, « tonsure ».
 CORRENT (DE) 1024, « rapidement ».
 CORTERIA 11, 173, pour *cortesia*.
 CUYDIA 739, pour *cuydia*, « grâce ».
 DEBETEJAR 1474 ?
 DECLINAR 567, 1182, « descendre, céder ».
 DENEJAT 164 (pour *nedejat*), « nettoyé ». Cf. *Crónica de Pere IV* (éd. Bo-farull, p. 272) : « purgant e *denejant* les cisternes ».
 DERRENCLIR 691, 1164 (pour *derelinquir*), « abandonner ».
 DESTRAL 478, 493, 570, 1102, 1218, « hache », nom donné à l'entremetteuse.
 ENDENYOS 27, « dédaigneux ».
 ENFALAGAT 1459, « ébloui, enjôlé ».
 ENSUNYA 1409, « graisse ». Arag. *ensundia*, cast. *enjundia*.
 ENTRIRAT 602, « affecté, prétentieux » ; cf. cast. *entirado, estirado*.
 ENTRICAT 221, « retors ».
 ESCREIX 1300, 1322, « augment de dot », la dot que le mari apporte à sa femme.
 ESTERS (PER) 406, « pour l'extérieur, pour l'apparence ».
 EXARNIT 855, pour *escarnit*.
 FADEJAR 1572, « divaguer, perdre la tête ».
 FADUCH 1293, « fou ».
 FASIA 200, pour *fesicià*, « médecin ».
 FER BE QUE 928, « se conduire comme... ».
 FIT EN FIT (DE) 396, « face à face ».
 FORTAL 1103, adj. dérivé de *fort*.
 FUMERAL 1470, « conduit de cheminée ».
 GIR (METRE EN) 1571, « faire tourner ».
 GLASSAR 1658, « geler ».
 GROCH 1453, 1493, « jaune », GROGUEA 1448, « couleur jaune ».
 HOMEY 808, « homicide ».
 HUVR 1163, pour *ahuir* (*augurium*).
 JANGLA 1177, « plaisanterie, farce ».
 LARGUES 305, plur. masc. de *larch*.
 MALAST 137, « méchanceté, tromperie ».
 MASSAR 1432, « pousser, frapper ».
 MAZELA 1556, de *mazal*, « lépreux ».
 MEREVEYLA 1450, nom d'une fleur.

- MESTAYLL 699, « mescla de blat ». Labernia.
 MOCA 1512, « ventre ».
 MODORRO 1570, « endormi, abruti ». C'est un mot castillan.
 MOLEJAR 660, littéralement « devenir mou ». Ici « céder ».
 MOLURA 615, pour *mollura*, « humidité ».
 MONSONGER 23, pour *mensonger*.
 NEDEU 163 (*nitidus*).
 NICI 145, 263, « sot ».
 NODRIR 118, NOYRIR 8, « s'élever, s'éduquer ». Cf. *Sete savis*, glossaire.
 ORSA (EX) 449, terme naval, « à la bouline », c'est-à-dire « de côté, de travers ».
 OSSORS 1421, pluriel de *os* pour *osses*, *ossos*.
 PALTNER 1228, v. fr. pautonnier.
 PALOS 122, pour *pelos*, « poilu, nubile ».
 PANELL 1656, « girouette ».
 PARLER, 344, 629, 1690, « parleur, bavard ».
 PEREROS 231, pour *peresos*.
 PEXER 1047, « nourrir » (*pascere*).
 PIMENT 565, 773, 962?
 POQUEA 202, POQUESA 233, « enfance ».
 RAULA 1537?
 REGEU 606 (*rigidus*).
 REGUITNAR 1240, « ruer ».
 REPTIR 1323, pour *reptar*.
 RESUBINAR 1236, « renverser sur le dos ».
 REUNADOR 810, pour *rahonador*, « défenseur ».
 RIOLEG 1429, « rieur ».
 SARTRORESA 459, « tailleuse ».
 SASSAROS 99, SASARROS 296. Pour *safaros* « dégoûtant, répugnant ». Cf. port. *safaro*.
 SELETA 1096, pour *soleta* ou *celeta*, « lieu caché, secret ».
 SOFRANYER 94, « manquer ».
 SOVINENT 64, « soudain ».
 STREMPAUC 1228?
 SUAEXER 612, pour *suavexer*, « s'amollir ».
 SUNYA 1470; voy. ENSUNYA.
 TART 94, 1585, « difficile ».
 TORP 529, subst. verbal de *torbar*, « désordre, confusion ».
 TOTAMENT 965, subst. « tout, ensemble ».
 TRAGITADOR 845?
 TRAVA 1180, 1181. Même mot que *traba* « entrave ».
 TREMPAT 310, TREMPADAMENT 49, pour *temprat*, *tempradament*, « modéré, modérément ».
 TRESPUAR 1604, « s'infiltrer ».
 TROBATS 150, pour *torbats*.
 VALEA 302, pour *vellea*, *vellesa* « vieillesse ».

VENTOLA 127?

VERAYAMENT 50, 733, 763, 1522, 1705, pour *verament*.

VESA 1268 (*vesanus*).

VEY 176, pour *vell*, *veyl*.

XIVALER 13, pour *cavaller*. Directement du franç. *chevalier*. Cf. *xantant* 439, *blanxa* 723.

FACETUS

Le texte de ce petit poème a été établi d'après les mss. Bibl. Nat. de Paris, lat. 8315, fol. 41 à 50 (xv^e siècle), lat. 8426, f. 72 à 86 (xv^e siècle), Münich, lat. 4146, fol. 101 à 105 (anno 1436), lat. 4409, fol. 167 à 174 (xiv^e siècle), lat. 7678, fol. 219 à 232 (xv^e siècle). On s'est attaché ici, non pas à établir un texte dit critique qui eût nécessité l'examen de tous les mss. connus, mais simplement à donner de ce *Facetus* un texte suffisamment correct. Quand il a fallu choisir entre diverses leçons, on a pris celle qui se rapprochait le plus du catalan.

- | | | |
|----|--|------|
| | Moribus et vita quisquis vult esse facetus | [1] |
| | Me legat et discat quod mea musa notat. | |
| | Clericus et laicus, senior, puer atque juvenus | |
| | Istic instruitur, miles et ipse pedes. | |
| 5 | Expedit inprimis cupientes esse facetos | |
| | Mente, fide, verbo, nobilitate frui. | |
| | Mente quidem varius verboso pectore mendax | |
| | Non placet, ut fallax qui manet absque fide. | |
| | Esto verecundus falsum quandoque loquaris, | [33] |
| 10 | Nam semper verum dicere crede nephas. | |
| | Crimina multociens laus est celare faceto, | |
| | Maxima rusticitas turpia verba loqui. | |
| | Alterius laudes moderate dicere laudo, | |
| | Sed proprias nemo, si sapit, ipse refert. | |
| 15 | Pauca loqui debet qui vult urbanus haberi, | [57] |
| | Nec prorsus taceat, sed meditata ferat. | |
| | Ut placeat cunctis nullum decet esse superbum; | [69] |
| | Qui sic inflatur deserit omne bonum. | |
| | Sit placidus facie, sit mitis et ingeniosus, | |
| 20 | Ne contemptibilis forte sit ipse cito. | |
| | Officio proprio sapienter sit studiosus | |
| | Ut fiat doctus qualibet arte sua. | |
| | Ocia nullus amet nisi sint conjuncta labori, | |
| | Nam nimia requie mortificatur homo. | |
| 25 | Expandat large sine murmure, quando decebit, | [91] |

- Juxta posse suum, ne sua dampna fleat.
 Exornet corpus ne contempnatur ab ullo, [97]
 Non tamen officium deserat ipse suum.
 Sit bene vestitus cui non est parva supellex
 30 Et caute vivat potibus atque cibus.
 Vertatur calamus specialiter omnia narrans, [109]
 Ut per doctrinam vivere discat homo.
 Si puer in clero propria sit sponte locatus,
 Sub disciplina mollia colla domet.
 35 Ut non stultizet, senioribus associetur,
 Et discat teneros raro movere pedes.
 Si bene consuescit, post tempora multa placebit, [130]
 Ut semper placeant que placuere semel.
 Cum fuerit juvenis qui novit virginitatem,
 40 Semper sit castus, semper honesta petat.
 Discere ne cesset que sit doctrina salubris
 Ut recte doceat, cum manet ipse pater.
 Pervigil, attentus sit, in officiis studiosus
 Ut digne dicat verba sacrata Deo.
 45 Dedecus est illi si propria jura relinquit : [148]
 Ordine turbato, non valet esse bonus.
 Tonsura capitis, circumcingente corona,
 Pulchrior apparet qui sua jura tenet.
 Vestibus ex longis sua contegat infima membra,
 50 Nam pudor esset ei, si caro nuda foret.
 Sepius insinuet vestes ut, tegmine mundus,
 Purgatus viciis significetur ut est.
 Sit sapiens, cautus, numquam spectacula querat,
 Et gravis incessu, ne sit eundo vagus.
 55 Si quis habet censum, nulli sit parcus in illo,
 Hic si sufficiat pluribus atque sibi.
 Quando senex fuerit venerabilis in gravitate, [176]
 Ammoneat populum semper honesta sequi.
 Exemplum cunctis tribuat moderamine vite
 60 Ne secum populus crimina cuncta ferat.
 Musa docet laycum placidam componere vitam [184]
 Et breviter narrat quod docet atque placet.
 Cum puer est laycus, quibus artibus sit sociandus
 Provideat tutor, si caret ipse patre ;
 65 Littera si placeat ut clericus efficiatur, [198]
 Vel forsán laycus doctior esse velit,
 Judex vel medicus, doctor vel scriba, poeta,
 In teneris annis discat amare libros.
 Sed si milicie puero sit vita petenda,
 70 Cruribus et manibus flectere discat equos ;
 Scutifer imprimis sit, militibus famulando,

- Duricia solitus, si cupit esse bonus.
 Qui mercatoris doctrinam gliscat habere [215]
 Noscere denarios expetat ipse prius.
 75 Providus exploret terras mercantibus aptas,
 Que varium pretium semper habere solent.
 Cambiat attente ne sit deceptus ab ullo,
 Quales sint merces et numerare sciat.
 Fabriles alias si quis cupiat puer artes, [228]
 80 Suppositus ferule desinat esse piger.
 Qui sic instruitur, dum transit mollior etas, [232]
 Arte sua melius forte peritus erit.
 Qui fuerit juvenis, si non didicit quod oportet,
 Non verecundetur discere promptus adhuc.
 85 Est pecus ut brutum quisquis prorsus caret arte; [243]
 Ars hominem format nec sinit esse malum.
 Sed tamen hoc faciat quisquis vult esse peritus
 Ut quod scire velit protinus illud amet.
 Scire quidem frustra contendit quisque quod horret,
 90 Quod natura negat discere nemo potest. [255]
 Officiis multis hominem natura beavit
 Et varie variis plurima dona dedit.
 Sic habet omnis homo quo se possit fabricare;
 Qui non est cunctis, pluribus aptus erit.
 95 Quilibet officio proprio poterit bonus esse, [262]
 Cui sine segnicie complacet ordo suus.
 Non jubeo quemquam sic perdere gaudia vite
 Quod nimio studio debeat ipse mori.
 Tempore festivo vel quando decet recreari
 100 Vivere quod possit gaudeat omnis homo :
 Mente quidem leta decoratur florida vita,
 Sed per tristiciam fit cito quisque miser.
 Tunc saliat currens, cantet saltans adolescens [280]
 Et placidis juvenis cantibus illud agat,
 105 Pectora pascat amor sine quo sunt gaudia nulla,
 Sed tamen haec fiant tempore quoque suo.
 Provideat juvenis non nigros esse capillos, [290]
 Nam potius senibus convenit iste color.
 Libera frons pateat, detonsis arte capillis,
 110 Auris in extremo terminus arcet eos. [304]
 Cesarie longa fit turpis forma virilis ;
 Feminus cultus sepius esse solet.
 Vestes non longas juvenilis diligit etas
 Ut motus facilis nesciat esse gravis.
 115 Non natet in caligis vel crus vel pes juvenilis,
 Sed sotulariis formet utrumque pedem ;
 Et tamen, ut patrie mos postulat, omnia fiant,

- Ne faciat solus quod fugit omnis homo.
 Inter gaudentes juvenem decet esse jocosum, [320]
 120 Tristibus adjunctus compaciatur eis.
 Doctior efficitur senioribus associatus
 Cumque bonis vadat qui timet esse malus.
 Exhibeat cunctis placidus sapienter honorem
 Et nullum spernat, sit licet ille miser. [332]
 125 Majori cedat, caput inclinet seniori,
 Exhilara facie semper honoret eos.
 Inter majores caveat ne multa loquatur, [340]
 Mente diu teneat quod putet ipse loqui.
 Ad loca prudentum tendat vestigia sepe
 130 Et notet attente que recitantur ibi.
 Si quem forte juvat subdi sapienter amori, [352]
 Sic amet incipiens ut mea musa docet.
 Turpe scelus vitans, nullam temptet monialem,
 Que se contempnens est sociata Deo ;
 135 Assimilatur ei jam femina nupta marito,
 Quam maculare quidem creditur esse nephas ;
 Preterea ganeis venali corpore fedis, [398]
 Munera ni tribuat, nemo placere potest ;
 Cui se supponit meretrix non prestat amorem,
 140 Non amat id quod agit sed quod habere cupit.
 Sunt alie multe mulieres lusibus apte ; [376]
 Virginis et vidue laudo vacantis opus.
 Virginis amplexus durissima pectora mulcet,
 Mestitiam pellit, cor super astra levat.
 145 Dulcis amor vidue mollit quoque corda superba,
 Que melius cunctis et sapienter amat.
 Pulchra puella vacans dulcissima gaudia prestat,
 Mollibus apta iocis, libera colla gerens.
 Has juvenile decus sapienter discat amare, [392]
 150 Arte quidem nostra noscat amoris iter.
 Providus imprimis oculis sibi querat amandam,
 Eligat e multis que placet una sibi.
 Hanc firmis oculis ridentibus intueatur,
 Ut quia diligitur dulcis amica sciat ¹.
 155. Sed virtutis opus, generatio, forma decora
 Ante repensetur ne nimis alta petat :
 Diligat equalem sibi vel paulo meliorem,
 Nam cito sepe ruit qui super astra volat.
 Inde locum discat quo semper amanda moratur, [431]
 160 Quove puella manet, recia tendat ibi.
 Huc veniat ludens, cantet suspiria miscens,

1. Sur la prosodie *amica sciat, facta sciant* voy. L. Havet, *Romania*, VI, 280.

- Quod si non noscat, militet arte sua.
 Hic temptet vires, hic dulcia verba loquatur,
 Quod placeat faciat, res velut ipsa dabit.
- 165 Huc tamen ut vadat prodest occasio ficta,
 Qua prius inventa, cautius urit amor.
 Diligit hunc mulier qui caute novit amare,
 Ne consanguinei singula facta sciant ¹.
 Nuncia queratur in qua confidit uterque, [470]
- 170 Que narret caute quicquid utrique placet.
 Muneret hanc juvenis ut sit super hoc studiosa
 Et plus quam tribuat polliceatur ei.
 Hec adiens illam dulcissima narrat amoris,
 Incipiens caute talia verba loqui :
- 175 « O speciosa nimis, vultu fecunda sereno, [496]
 « Te juvenile decus laudat et optat amans,
 « Qui cunctos alios superat spectamine morum,
 « Colloquium tecum vellet habere rogans.
 « Utile quod nimis est, vestro tractabit honori
- 180 « Et plus quam famulus, subditus esse cupit,
 « Omnia postponit, nisi te nichil amplius optat ;
 « Me tibi direxit, sum quia fida tibi. »
 Forsitan inprimis dabit aspera verba puella, [562]
 Sed cito que prius est aspera mollis erit.
- 185 Dulcia verba quidem tunc nuncia proferat illi,
 Quodque petit juvenis conprobat esse bonum.
 Hunc modo commendet, modo laudes conferat illi,
 Sic alternatim laudet utrumque simul.
- Quod si displiceat modo consentire puelle, [586]
- 190 Ad juvenem rediens singula facta ferat.
 Hic non diffidat, studiosius immo labore,
 Nutibus et signis sepe loquatur ei.
 Ah ! quotiens teneram, que nunquam novit amorem,
 Talibus ingeniis languidus urit amor !
- 195 Hanc blandimentis adtemptet nuncia sepe,
 Nec cito desistat, quando puella vetat.
 Femina quod prohibet cupit et vult sepe rogari, [608]
 Improbitas vincit, pectora frangit amor,
 Ferrea congeries dirumpitur improbitate,
- 200 Et durum lapidem gutta cadendo cavat.
 Sic multis precibus vel longo temporis usu
 Colloquium fieri languida sponte volet.
 Porro secretus locus est prius inveniendus [624]
 Ut quod utrique placet nuncia sola sciat.
- 205 Si tamen, ut plerumque solet, sit curia plena

1. Voyez la note précédente.

- Et locus est domine cui velit ipse loqui,
Tunc illam juvenis blando sermone salutet
Et promptus maneat clamque loquatur ei :
- « Stella serena micans, facie rutilante decora, [666]
210 « Ecce tuum famulum nunc patiare loqui.
« Si tua nobilitas, probitas vel forma decora
« Laudatur velut est, par tibi nulla manet ;
« Tu superas cunctas forma praestante puellas [696]
« Et vincis Venerem, ni foret illa dea.
- 215 « Aurea cesaries tibi, frons est, ut decet, alta, [712]
« Ridentes oculi, pulchra supercilia.
« Quando moves oculos, vario certamine pungor :
« Gaudia corda movent, sed tamen urit amor.
« Candidus et rutilans simul est color ipse genarum,
220 « Exornat faciem nasus et inde placet.
« Labra tument modicum rubeo perfusa colore,
« Que michi, si possem, jungere velle foret.
« Ordine formati candent albedine dentes,
« Omnibus est gratus risus in ore tuo.
- 225 « Cuique placet mentum, gula proxima plus nive candet,
« Quam quociens video cor sine fine calet.
« Hec mihi significant quantum sint candida membra, [750]
« Que tegis interius vestibis ipsa tuis.
« Utraque conformat tua pectora pulchra mamilla,
230 « Quas, velud ipse puto, clauderet una manus.
« Hic status est rectus, gracilis, complexibus aptus,
« Brachia cum manibus laude probanda vigent,
« Cetera membra quidem proprio funguntur honore,
« Et plus quam possim dicere pulchra manes.
- 235 « Cum te non video, pereo cupioque videre, [784]
« Insiapiens morior, nam nimis urit amor.
« Jam tibi sum famulus ; tibi, si placet, exhibeo me
« Ut semper faciam quod michi sola jubes.
« Si me conspicias vel me dignaris amare,
240 « Gaudebo plus quam si mihi regna darent.
« Deprecor hoc tantum : famulum fatearis amandum
« Ut per te vivat, vita salusque mea ».
Forsitan illa sagax sic verbasuperba loquetur, [822]
Ut quod mente cupit per sua verba tegat :
- 245 « Stulta petis, juvenis, frustra laudas mea membra ;
« Si sum pulchra satis, cur tibi cura fuit ?
« Vade, recede cito, ganeam me forte putasti,
« Et nunquam facias tu michi verba magis. »
Tunc dicat juvenis : « Cur me, dulcissima rerum, [861]
250 « Morte perire facis ? hoc tibi crimen erit.
« Munera magna peto, tamen hec sunt digna favore ;

- « Si me forsam amas, nil tibi quippe nocet. »
 Inquiet illa quidem: « Fateor non horreo quemquam [893]
 « Teque libenter amo, nil michi plura petas ».
- 255 Tunc caput inclinet, grates multas referendo, [903]
 Et semper famulus spondeat esse suus,
 Sed tamen ut merito semper possit famulari,
 Laudes condignas prestat ubique sibi.
 Postulet in signum sic incipientis amoris [907]
- 260 Munera, que firment prorsus utrimque fidem.
 Oscula pro dono tunc exigat, adtamen ejus
 Ponat in arbitrio que dare dona velit.
 Munere suscepto, quia tutus in ejus amore,
 Letus discedat, gratificando sibi.
- 265 Post hoc sollicitus discat quo tempore solam [1094]
 Inveniat dominam, forte vacante loco,
 Vel si non poterit, sapienter nuncia curet
 Artibus ut trahat hanc ad loca tuta jocis.
 Huc veniat juvenis, facie gaudente salutans,
- 270 Adjunctis precibus laudibus usque vacans.
 Si quoque, dum loquitur, jam femina laude movetur, [1151]
 Leviter hanc tangat vestibis ipse super.
 Non adeo mentem rigidam tenet ulla puella
 Ut, si tangatur, risus in ore vacet.
- 275 Si fugiat tactum, subridens forcius angat,
 Vel digitis coxas comprimat atque latus;
 Sed tamen in cunctis placidus modus est adhibendus,
 Nam sine mensura nil valet esse bonum.
 Curet ut insolitam faciat gaudere puellam, [1175]
- 280 Dulcius exorans, oscula grata petat.
 Spondeat et juret quod nil petet amplius ipse,
 Nam bene sufficiunt talia dona peti.
 Si neget illa quidem dare talia, forte minando,
 Hec eadem precibus non minus ipse petat.
- 285 Sed quia sic multis verecundia sepius obstat
 Ut quoque conjugibus basia justa negent,
 Jungere non timeat violenter brachia collo,
 Et prompte capiat quod negat illa dare.
 Tunc non simpliciter jungantur grata labella, [1219]
- 290 Sed teneant longas basia pressa moras.
 Mobilis interea stringat manus una mamillas,
 Et femur et venter sentiat inde vicem.
 Sic postquam ludens fuerit calefactus uterque,
 Vestibus ejectis, crura levare decet.
- 295 Vim faciat juvenis, quamvis nimis illa repugnet, [1239]
 Nam si desistat, mente puella dolet.
 Expectat potius luctando femina vinci

- Quam velit, ut meretrix, crimina sponte pati.
 A ganeis tantum coitus solet esse petitus,
 300 Que se pro precio vendere cuique volunt.
 Qui querit coitum, si vim post oscula differt,
 Rusticus est, nunquam dignus amore magis. [1268]
 Arte mea quisquis sibi consociabit amicam,
 Vatis opem querat qua foveatur amor.
 305 Admoveat dominam juvenis per dulcia verba,
 Colloquium fieri sepius ipse rogans,
 Sepe superciliis et nutu longius instet,
 Si prope non audet, voce sonante, loqui.
 Tempore quo stomachus sit prosperitate repletus,
 310 Spiritibus letis, potibus atque cibus,
 Aptius hanc adeat, Veneris solacia querens :
 Tunc etenim melius diligit omnis homo.
 Tedia non faciat, plus quam sit posse laborans,
 Fastidita frequens esca jacere solet.
 315 Diligat occulte cui non sit vilis amica, [1345]
 Sic fit furtivus dulcior omnis amor ;
 Gaudia que sumpsit curet celare modeste,
 Nec nomen domine provocet ille palam.
 Qui, propria culpa, placidam sibi perdit amicam,
 320 Perpetuo doleat rusticitate sua.
 Qui fuerit cupiens ab amica solvere colla, [1377]
 Plenius a nostro carmine doctus erit.
 Nosse decet primum quantum sit femina turpis [1393]
 Et quantum noceat fetidus ejus amor.
 325 Si fuerit pinguis, gravis est ut plumbea massa, [1401]
 Mollicie lutea turgida membra manent.
 Que, cute sudante, velud est axungia porci,
 Lubrica sepe facit tedia tacta semel.
 Macra placere nequit, quia pungunt hispida membra [1417]
 330 Exteriusque patent ossa, rigente cute.
 Arida ligna quidem cito consumuntur ab igne,
 Urit et absumptus sic perit ejus amor.
 Longa placet nulli nec habet sub pectore sensum, [1427]
 Est fatue mentis, nescia quid sit amor :
 335 Jumento similis, nunquam saciatur ab ullo,
 Cum se supponit, vix sua membra plicat.
 Si brevis est, forsitan per singula verba superbit, [1435]
 Uritur interius, corde superba furit ;
 Nil valet ejus amor, que tanquam vipera ledit,
 340 Nec bene sufficiunt parvula membra joco.
 Candida si fuerit, pallor suus inficit illam, [1447]
 Frigida corda gerens, nescit amore frui ;
 Despicit hec omnes juvenes, sua corpora cernens,

- Marmorea statua pulcrior esse putat.
- 345 Sed nigra cur placeat, que, tacto corpore, tingit? [1463]
 Gaudia tinctus amor nulla movere potest:
 Inferno similis, tenet hec fuliginis instar,
 Nocte quidem nulli crura levare vetat.
- Rubra venenosa colera vel sanguine fervet, [1479]
- 350 Igne coquit pectus, corpus adurit amans,
 Ledit uti serpens, jaciens per membra venena
 Et nulli prorsus corde fidelis erit.
 Femina, que facie pallenti sit quasi fusca, [1493]
 Demonibus similis, fallere docta fuit.
- 355 Hec melancolico quia sanguine tardius ardet,
 Ex multis viciis callida pejus amat.
 Qui de jam dictis aliquam sibi junxit amicam, [1499]
 Talia pensando, linqere debet eam.
 Sed medie forme mulier per talia nunquam [1507]
 360 Displicet, immo, velut sit dea, sola placet.
 Hec fovet interius gaudenti corde medullas
 Cumque dolore gravi solvitur ejus amor.
 Estimet inprimis quantum ledatur amando
 Et que preterea dampna sequantur eum.
- 365 Efficitur fatuus qui sic amat ut modus absit, [1529]
 Negligit officium quilibet inde suum.
 Sepe novum veteri mulier preponit amicum,
 Sepius et castas unus et alter amat.
 Decipitur juvenis : non est ita pulchra puella,
 370 Cujus amore gravi lesus ad yma ruit,
 Ut putat : ejus enim facies est picta colore,
 Vestibus ornantur vilia membra satis. [1565]
 Nil bene cernit amor, videt omnia lumine ceco,
 Fallitur in multis anxietate sua.
- 375 Vadat ad hanc juvenis jejunos mane repente, [1580]
 Dum jacet in sompnis nuda soluta caput,
 Gaudia tunc sumat, donec fastidia sentit,
 Quod vult plus faciat quam sibi velle fuit.
 Post hec inspiciat quantum sint turpia membra,
 380 Que nulli placeant, si medicina vacet.
 Hac ita demissa, jam diligat ipse laborem
 Et maceret corpus fortius arte sua.
 Sit cibus et potus modicus, jejunia prosunt,
 Nec petat hanc rursus nec petat inde magis.
- 385 Musa, placere potes si caros jungis amicos,
 Expedit hoc multis, protinus ergo doce.
 Utilius homini nichil est quam fidus amicus
 Ut veluti secum cuncta loquatur ei.

- Rebus in adversis dabit hic solacia fati,
 390 Prosperitate quidem gaudet uterque magis.
 Falsus adulator non est reputandus amicus,
 Proficit in nullo tempore fictus amor.
 Qui fuerit felix, multis veneratur amicis,
 Si miser effectus, solus ad yma ruit.
 395 Fidus in adversis ostenditur omnis amicus,
 Si tunc desistat, falsificatur amor.
 Quilibet inspiciat cui jungatur amico,
 Qui sit propitius nocte dieque sibi.
 Providus ejusdem doctrine querat amicum,
 400 Artis et officii commoditate parem.
 Est etenim melius similem sibi consociari
 Quam per dissimilem linquere jura sua ;
 Sed tamen alterius juvat artis habere sodalem,
 Cum forsan propria nullus in arte placet.
 405 Pauper divitibus vel doctior insipienti
 Numquam jungatur, namque nocivus erit.
 Non amat hunc dives nisi forsan confamulatur
 Et licet hic egeat, munera nulla dabit.
 Arridet parcus, spondet se dona daturum,
 410 Dum poterit, tollet, nec dabit ipse vicem.
 Nititur ut secum proprium consumat egenus,
 Quo jam consumpto, spernit et odit eum.
 Pascua divitibus bona pauperis esse putantur,
 Cum Salomon docuit ne societur eis.
 415 Despicitur sapiens fatuo sociatus inepte,
 Cum quo conversans destruit omne decus.
 Assiduo gressu nunquam comitetur euntem,
 Sed tamen ut moveat sepe loquatur ei,
 Incesto castus sociatus, justus iniquo
 420 Non bene conveniunt, nisi sit uterque malus.
 Nemo placet stulto nisi dicat quod libet illi
 Et malus efficitur qui sociatur ei.
 Queritur eventu socius, tamen arte tenetur,
 Querere res brevis est, sed retinere labor.
 425 Sermo quidem dulcis veteres conservat amicos,
 Sepius ad rixam verba superba movent.
 Diligit et spernit socius bonus omne quod alter,
 Unum velle duos jungit et unus amor.
 Cum socius peccat, sapienter corrigat alter
 430 Et, cum delinquit, quod moneatur amet.

413 • Venatio leonis onager in eremo : sic et pascua divitum sunt pauperes. »
 ECCLI. XIII. 23.

Deserat in nullo socium discrimine vite,
 Prebeat auxilium semper ubique sibi;
 Sed tamen in mundo non est modo fidus amicus,
 Fraudibus est etenim callidus omnis homo;
 435 Sed qui non poterit socium sibi querere fidum,
 Diligat hic alios sicut amatus erit,
 Fallere fallentes quia nulla lege vetatur
 Et decet ut fallax corruat arte sua.

Musa, stilum moveas et nunc de iudice tracta :
 440 Quod deceat monstra, nam nimis inde places.
 Hic tenet eterni metuendi iudicis instar
 Fitque Deo similis, cum sua jura tenet.
 Huic caput inclinant reges, comites proceresque,
 Quilibet ex populo corde timente favet.
 445 Provideat casum iudex, cui sit gradus altus,
 Non male condempnet ne maledictus eat;
 Iudicium teneat quo dampnabuntur iniqui,
 Quo licet appellet, non revocabit homo.
 Absolvat justum sed raro parcat iniquo;
 450 Omnia jura sciat, mente frequentet ea.
 Justiciam querat, fugiat turpissima lucra,
 Nam miser efficitur talia quando petit.
 Qualis erit iudex, tales sunt quippe ministri,
 Si malus est dominus fit populusque malus.

455 Quid deceat medicum referas, mea, posco, camena,
 Ex hac materia carmina grata move.
 Arte sua medicus pollet cunctis venerandus,
 Qui mortem differt atque futura cavet.
 Rerum naturas subtiliter intueatur
 460 Ut quidquid faciat non ratione vacet.
 Sollicite caveat qui per contraria curet,
 Sed tamen in cunctis sit medicina modus.
 Inspiciat caute quid poscat tempus et etas,
 Quid cupiat regio, quid velit usus agi.
 465 Antidotum nunquam det falsum, vivat honeste;
 Qui bonus est medicus semper honesta facit.

Calliope, proprio cetu comitata sororum,
 Militis acta proba, que tibi grata placent.
 Milicie vita non est felicior ulla,
 470 Quam quasi precipuam quisque virilis amat.
 Rusticus est laicus qui non vult vivere miles,
 Hoc si permittant sufficienter opes;
 Non sine militibus reges sua regna tuentur

- Nec bene, si desunt, patria tuta manet;
 475 Milicie decus est proprio si jure fruatur,
 Arma decet ferri, quando frequentat equos;
 Strenuus existat quotiens ad bella paratur
 Nec facili causa det sua terga fuge.
 Nil valet in bello qui vivit deliciose,
 480 Nec sine duricia bellica palma datur.
 Quisquis erit laycus, si miles non valet esse,
 Ut non displiceat, sit bonus ipse pedes :
 Quemque decet patriam defendere tempore belli.
 Quilibet ergo sciat quis modus arma gerat.
 485 Ingenio pugnet qui vult bellando placere
 Et non sit timidus cum ferit hostis eum.
 Nil valet ingenium nisi cui conjungitur usus :
 Sepius insolitis pugna nocere solet.

 Quando senecta venit gravitas facit esse verendos,
 490 Canities ornat, sensus acutus adest.
 Admoneat juvenes, respublica gaudeat illo,
 Omnibus et semper mite levamen erit.
 Sed tamen ad senium caveat dum venerit iste,
 Cui mors est requies, vivere quippe mori.
 495 Preterea nullus sibi jungat nomen avari,
 Gaudeat in modico quod Deus ante dedit.
 In propriis rebus cui nunquam sufficit usus
 Dona Dei spernit, peccat et ipse satis ;
 Quilibet horret eum qui perdit commoda vite
 500 Deque bonis secum nil moriendo feret.
 Cui sua non prosunt, aliis conservat habenda,
 Heres post mortem perdet amore suo.
 Non cupiat quisquam quod nunquam possit habere :
 Quod fortuna dedit sit satis illud ei.
 505 Quos vult sors ditat, quos vult quoque compede tricat
 Incertaque via volvitur ipsa rota.
 Disposuit natura quidem quicquid sit in orbe,
 Sic igitur nullus querere plura potest.
 Qui, velut est dictum, propriam vult ducere vitam,
 Aurigena doctus vate, facetus erit.
-

LES MANUSCRITS FRANCAIS DE CAMBRIDGE ¹

II. — BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

La Bibliothèque de l'Université de Cambridge, bien que notablement moins riche à tous égards que celle de l'Université d'Oxford, ne laisse pas de contenir un nombre considérable de manuscrits précieux pour l'histoire de la littérature française du moyen âge. A la vérité la plupart de ces manuscrits ont été exécutés par des scribes anglais et les ouvrages qu'ils renferment ont, en général, été composés en Angleterre. Cambridge n'a pas eu, comme Oxford, l'heureuse fortune de s'enrichir de collections formées en partie ou même en totalité sur le continent, comme celles de Bodley, de Hatton, de Douce, de l'abbé Canonici. Nous rencontrerons cependant, au cours de notre exploration, quelques volumes d'origine purement française, et d'ailleurs la littérature anglo-normande, qu'il serait peut-être plus juste d'appeler franco-anglaise, est en elle-même pleine d'intérêt, et par ses origines nous touche d'assez près pour mériter toute notre attention.

L'histoire de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge ne pourra jamais être faite d'une façon aussi complète que celle de la Bodléienne. Celle-ci, en effet, a reçu, par suite de legs ou d'acquisitions, des accroissements considérables jusqu'en ce siècle, et les documents sont naturellement d'autant plus abondants que les faits sont plus récents. A Cambridge la section des manuscrits ne s'est pas sensiblement augmentée depuis 1715, et pour l'époque antérieure les documents présentent bien des lacunes. Ordinairement l'examen individuel des livres fournit des notions précises sur l'origine de chacun d'eux, mais à Cambridge cette ressource fait souvent défaut, du moins pour la partie la plus ancienne de la collection, qui a été reliée à nouveau dans la première moitié du

1. Pour le premier article, voy. *Romania*, VIII, 305.

xvii^e siècle et a perdu dans cette opération les marques de provenance qu'on trouve généralement sur les feuillets de garde ou en quelque endroit des anciennes reliures.

Le travail le plus satisfaisant qui existe sur l'histoire de la Bibliothèque de l'Université est dû à la plume de feu Henry Bradshaw, qui depuis 1856 jusqu'à sa mort (10 février 1886) a consacré la meilleure part de son activité au service de la Bibliothèque, d'abord comme conservateur des manuscrits, puis (8 mars 1867) comme bibliothécaire en chef. C'est un court mémoire, publié d'abord en forme de lettres, dans le *Cambridge University Gazette* de février et de mars 1869, puis réimprimé sans modifications en 1881¹. Les grandes lignes du sujet y sont tracées avec netteté et tous les faits généraux y sont mentionnés et classés. Mais on n'y trouve rien sur l'histoire des livres antérieurement à leur entrée. Or Bradshaw possédait des notions exactes et variées sur les collections anglaises du moyen âge et de la Renaissance; il connaissait l'écriture des anciens possesseurs de ces collections, et il est peu de manuscrits importants de la Bibliothèque de l'Université sur l'origine desquels il n'eût été en état de fournir quelques renseignements. Malheureusement, il n'a rien communiqué au public de toutes ces petites trouvailles dont l'ensemble eût formé un mémoire important, et qui ne seront peut-être jamais faites de nouveau.

Les plus anciens documents que nous possédions sur la Bibliothèque de l'Université remontent au xv^e siècle. Ce sont deux catalogues, tous deux publiés en 1863 par Bradshaw², l'un sans date, mais rédigé vers 1430³ et contenant des additions jusque vers 1440, l'autre daté de 1473. Dans le premier les livres sont classés par matière. Chaque article est accompagné de l'indication des premiers mots du second feuillet, et du nom du donateur. Le second catalogue est un inventaire qui suit l'ordre des rayons. On y trouve aussi l'incipit du second feuillet. Il énumère 330 ouvrages entre lesquels je n'ai pas remarqué un seul titre français. Nous sommes assez mal renseignés sur l'histoire de la Bibliothèque pendant l'époque qui s'écoula entre 1473 et le milieu environ du xvi^e siècle.

1. *The University Library. Papers contributed to the Cambridge University Gazette*, 1869, by H. BRADSHAW. Cambridge, Macmillan, 1881. In-8, 31 pages. Cette brochure forme le n^o 5 des *Memoranda*, du même auteur.

2. *Publications of the Cambridge antiquarian Society*, série in-8, communications t. II, n^o 4, pp. 239 et suiv.

3. Bradshaw le croyait d'abord antérieur à 1424, puis, ayant changé d'avis, il le considéra comme postérieur. J'adopte la date « about 1430 » indiquée par M. Luard, *A chronological list of the graces, documents and other papers in the University Registry which concern the University Library*. Cambridge, 1870, in-8^o.

Bradshaw rappelle, dans l'opuscule cité plus haut, les bienfaits de l'évêque Rotherham († archevêque d'York en 1500) qui exerça à diverses reprises les fonctions de chancelier de l'Université entre 1469 et 1485 et de l'évêque Tunstall, vers 1530; mais de tous les accroissements dont s'enrichit la Bibliothèque pendant cette période, il ne subsiste maintenant que peu de chose.

En effet, l'Université de Cambridge n'échappa point aux effets désastreux de la fureur antipapiste qui sévit en Angleterre au commencement du règne d'Edouard VI, vers 1547, et qui amena la destruction ou la dispersion de la plupart des anciennes collections monastiques ou universitaires. Seules, les librairies des cathédrales paraissent avoir été épargnées, à peu d'exceptions près. Tout ce qui fut pris ne fut pas détruit et les bibliophiles du temps surent profiter de la sottise de leurs contemporains. A Cambridge le désastre fut peut-être un peu moins grand qu'à Oxford, où toute l'ancienne bibliothèque universitaire disparut. Des 30 livres du catalogue de 1473, il en reste 19 sur les rayons de la Bibliothèque actuelle ¹. C'est assez, remarque Bradshaw, pour maintenir la continuité de la Bibliothèque depuis son origine.

En 1574 la Bibliothèque ne contenait en tout que 180 volumes ². Mais dès lors elle s'accroît rapidement. L'archevêque de Cantorbéry Mathieu Parker lui fit à cette date un don important de livres, entre lesquels vingt-cinq manuscrits. D'autres suivirent son exemple, et le fait qu'en 1577 nous trouvons pour la première fois la mention d'un bibliothécaire attitré ³ est la preuve du progrès constant de la collection. En 1600 parut l'*Ecloga Oxonio-Cantabrigensis* de Thomas James, le premier en date des bibliothécaires de la Bodléienne, où se trouve un inventaire des manuscrits que possédait alors l'Université de Cambridge ⁴. Cet inventaire est divisé en deux séries: dans la première, contenant 222 numéros, sont enregistrés les livres possédés par la Bibliothèque antérieurement à la donation de Mathieu Parker; la seconde, nos 223 à 259, est précédée de cette suscription: *Libri omnes subsequentes ex dono beatissimæ memoriæ Reverendissimi in Christo Patris Mathiæ Parkeri archiepiscopi, in cista quadam intra Bibliothecam inclusi, diligentissime custodiuntur*. Toutefois il ne faudrait pas croire que les trente-sept articles compris entre les nos 223 et 259

1. C'est du moins le chiffre que donne Bradshaw, *Cambr. antiq. Soc.*, vol. cité, p. 240.

2. Bradshaw, *The University Library*, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 15.

4. Pages 53-69. Pour le contenu du reste du volume, voy. *Romania*, VIII, 305. L'inventaire donné par James est réimprimé dans les *Catalogi* de 1697, 1, 2^e partie, pp. 164-173. A la suite (173-4) est imprimée la liste des mss. orientaux acquis de Th. Erpenius.

viennent tous de Parker : on y voit mentionné sous le n° 257 le célèbre Nouveau Testament trouvé en 1561 à Saint-Irénée, près de Lyon, et donné à l'Université de Cambridge en 1561 par Théodore de Bèze ¹, et il est à croire que d'autres livres étrangers à la donation de Parker ont été placés sous la rubrique rapportée ci-dessus.

Pour l'histoire de la Bibliothèque de l'Université pendant le xviii^e siècle, je dois renvoyer le lecteur à l'opuscule de Bradshaw ², d'autant plus que durant cette période les acquisitions de manuscrits furent peu nombreuses, du moins de manuscrits occidentaux, car en 1632 et en 1648 deux collections importantes, l'une de mss. orientaux, l'autre de mss. hébreux, furent achetées pour l'Université. Il faut cependant mentionner ici l'entrée des livres vaudois recueillis par Samuel Morland, envoyé de Cromwell auprès du duc de Savoie (1658). Cette collection, peut-être la plus précieuse en son genre qui existe ³, est surtout connue par un mémoire de Bradshaw ⁴.

C'est en 1715 que la Bibliothèque de l'Université reçut son plus notable accroissement. A cette date en effet, grâce à la libéralité du roi Georges I, elle entra en possession de l'une des plus belles collections de l'époque, celle de l'évêque d'Ely John Moore († 1714). La Bibliothèque universitaire fut, par cette acquisition, plus que doublée et de nouvelles constructions durent être faites pour la recevoir ⁵. Nous pouvons nous former une idée de ce qu'était la collection de manuscrits de Moore vers la fin du xvii^e siècle, grâce à l'inventaire qu'en a publié Bernard dans ses *Catalogi* (1697), II, 361-78 et 393-9. Elle contenait alors, pour les seuls mss., 827 numéros, entre lesquels figurent les plus précieux des mss. français qui seront étudiés plus loin. A la fin de l'année même où furent publiés les *Catalogi* elle s'accrut encore d'une cinquantaine de volumes provenant de la collection de l'antiquaire J.-B. Hautin, mort en 1640, et par conséquent presque tous d'origine française ⁶. La plupart

1. Voir sur l'histoire de ce précieux ms. la préface de Scrivener, *Bezae codex Cantabrigiensis*, Cambridge, 1864, in-4°.

2. On peut aussi consulter avec fruit la liste des bienfaiteurs de la bibliothèque universitaire qui a été dressée par Ch. H. Cooper, *Memorials of Cambridge, a new edition*, III (1866), 67-77. Cette liste, qui commence avec Thomas Langley, évêque de Durham († 1437), ne spécifie point les livres donnés.

3. On sait qu'il existe deux autres collections importantes de mss. vaudois, l'une à Trinity College Dublin, l'autre à Genève.

4. Publié d'abord dans les *Communications* de la *Cambridge antiquarian Society*, II, puis réimprimé par le Dr Todd à la fin de son ouvrage intitulé *The Books of the Vaudois* (London, 1865, in-12).

5. Bradshaw, *The Univ. Library*, p. 25.

6. Voy. *Palaeographical Society*, notice de la pl. 139. Cette notice est due à Bradshaw.

des livres provenant de Moore portent encore maintenant, sur le plat intérieur de la reliure, une gravure qui rappelle leur origine.

Malheureusement, le défaut de surveillance fut tel, pendant les trente-cinq années qui s'écoulèrent entre cette acquisition et l'ouverture de la nouvelle bibliothèque, que beaucoup de livres, manuscrits ou imprimés, furent enlevés¹. Il n'est pas possible d'apprécier l'étendue des pertes, parce qu'il ne fut pas fait de récolement des livres de Moore à leur arrivée : nous sommes réduits à l'inventaire des mss. publié par Bernard, dix-sept ans avant la mort du possesseur, et il ne paraît pas que personne, jusqu'ici, ait eu l'idée de dresser une concordance de ces inventaires avec l'état actuel de la collection. J'établirai cette concordance pour les mss. dont j'aurai à m'occuper dans le présent travail.

En 1794, J. Nasmith, déjà connu par son catalogue des mss. de Corpus, fut chargé de rédiger le catalogue des mss. de la Bibliothèque universitaire². Son travail, exécuté de 1794 à 1796, comprend tous les mss. que possédait alors la Bibliothèque, les orientaux exceptés. Les notices sont fort détaillées, et les erreurs et les omissions qu'on y peut relever sont de celles qu'il était difficile d'éviter à la fin du siècle dernier. L'œuvre de Nasmith n'a pas été imprimée, mais elle a fourni le texte du petit livre publié par M. J.-O. Halliwell (maintenant Halliwell-Phillipps), sous le titre de *The manuscript rarities of the University of Cambridge*, (London, 1841, in-8°, 175 pages). Bien que le nom de Nasmith ne soit pas prononcé dans le court avant-propos qui précède l'ouvrage, l'auteur ne peut ignorer qu'il n'a fait que copier, en l'abrégeant, le volumineux travail de son devancier. M. Halliwell a arrêté, sans dire pourquoi, sa copie à la série *FF*, tandis que Nasmith poursuit jusqu'à *NN*.

Un nouveau catalogue, conçu selon le plan étendu qu'avait suivi Nasmith, mais plus riche en renseignements bibliographiques, a été publié par l'Université en sept volumes in-8 de 1856 à 1867³. Si soigné que soit ce travail, qui a été exécuté par une commission formée de membres de l'Université, on comprend que les ouvrages français du moyen âge n'y sont pas décrits et identifiés avec la même sûreté que les ouvrages grecs ou latins. Je me bornerai toutefois, pour les manuscrits

1. Toutefois certains livres ont pu s'égarer du vivant de leur propriétaire. C'est ce qui est arrivé pour le n° 784 du catalogue publié par Bernard (II, 398). Ce ms., qui contient d'intéressants morceaux de littérature anglo-normande et anglaise, fut prêté par Moore à l'évêque Tanner, et finit par entrer dans la Bibliothèque Harley (n° 913); voy. Crofton Croker, *Pop. Songs of Ireland*, 1839, p. 277 et suiv.

2. Voy. *Chronological List*, etc. n° 255. Nasmith reçut pour son travail 350 livres (*ibid.* n° 265).

3. *A Catalogue of the manuscripts preserved in the library of the University of*

de peu d'importance, à renvoyer à ce catalogue, mon intention étant d'étudier seulement ceux des mss. français qui présentent, à quelque titre que ce soit, un réel intérêt.

I.

DD. 10. 31. — POÈME ALLÉGORIQUE. — CHANSONS. — LA PETITE PHILOSOPHIE.

Parchemin; hauteur: 0^m 250; largeur: 0^m 180. Il n'y a pas de pagination moderne¹, mais les cahiers, formés de quatre feuillets doubles, sont pourvus de signatures (Aj, Aij, etc.) qui comprennent tout l'alphabet et de plus deux signes (& et :.). La plus grande partie du volume est occupée par des ouvrages latins: 1^o Un Geoffroi de Monmouth incomplet du début, avec continuation jusqu'à 1265; une chronique des empereurs et des papes jusqu'à 1221, et l'*Excidium Trojae* de Dares. Avec le cahier 2 commencent des poésies françaises, certainement composées en Angleterre, qui occupent les vingt-quatre derniers feuillets. Le ms. est incomplet de la fin comme du commencement. La partie française ne me paraît pas être de la même main que la partie latine. Toutefois les deux écritures semblent être du même temps, soit de la fin du XIII^e siècle².

Ce ms. porte l'estampe qui distingue les livres donnés par le roi Georges I, en 1715. Il y a lieu de l'identifier avec le n^o 824 de l'inventaire de la collection Moore publié dans les *Catalogi* de Bernard, t. II, p. 399.

1. — Court poème allégorique en tercets de vers de sept syllabes. Toutefois les dix premiers vers riment deux par deux, et de ces dix vers les cinq premiers, qui forment comme l'introduction du poème, sont octosyllabiques. D'après cette sorte d'introduction, il semblerait que le poème va conter la plainte amoureuse d'un rossignol, mais il n'en est rien: le personnage mis en scène est un amoureux quelconque qui expose ses peines à sa bien-aimée, en donnant à son récit une forme allégorique. Au printemps il voit la tour où son cœur est emprisonné. Il s'y rend par un sentier agréable; mais à peine était-il arrivé, qu'un pont-levis se lève devant lui en le frappant au visage. Puis un manteau, venu on ne sait

Cambridge. Edited for the Syndics of the University Press. Cambridge, at the University Press. — Depuis 1876 ont paru divers catalogues relatifs aux manuscrits orientaux.

1. Sauf pour la partie française dont les feuillets sont numérotés 1 et suiv.
2. Le catalogue assigne tout le ms. au XIV^e siècle.

d'où, l'enveloppe subitement. Désespérant de pénétrer dans la tour, il nous fait connaître ceux qui y tiennent garnison, et d'abord les douze (?) pairs qui ont la garde de la tour et lui ont fait hommage. Voici leurs noms avec la fonction de chacun : BEAUTÉ, connétable ; HONNEUR, sénéchal ; FRANCHISE, maréchal ; DOUCEUR, chambellan ; COURTOISIE et LARGESSE, trésoriers ; PURETÉ, garde-corps ; BONTÉ, SENS, LOYAUTÉ, capitaines. Notre auteur fait encore mention de FIERTÉ et de DEBONNAIRETÉ, mais on ne voit pas bien s'il les met au nombre des habitants de la tour. Or cette tour n'est point autre chose que le corps de sa dame (vv. 145 et suiv.) ; le sentier qui mène à la tour est son regard, le pont-levis est son « semblant » ; le manteau est l'amour qu'il a pour elle. L'allégorie ne paraît pas être poursuivie plus loin² et l'auteur termine par des plaintes amoureuses. C'est en somme, sous une forme recherchée, une complainte d'amour, qui commence, dans la forme ordinaire, au v. 7.

- | | |
|-----------------------------------|-----------------------------------|
| 1 Le russinole voleit amer (f. 1) | 22 Tant [i] musai par folur |
| E mist quer e cors e poer | Ke me sourt, a foer de lere, |
| A leal amur meintenir | Pount tretiz de grant manere |
| 4 E en avant voleit murir | 25 Ke tu m'ad baty la chere ; |
| Co[m] vus purrez après oïr ; | Si m'ad fet meint grant revel. |
| Si comence issi : | Un tur y fis de novel ; |
| En chantant vus faz ma plainte, | 28 Lors m'enclost un grant mantel |
| 8 Dame k'avez lealté meinte ; | Haut e fort a demesure, |
| En pleygnant vus faz mun chant | Si m'ad fet tel enserure, |
| 10 E a pourus semblant, | 31 Dunt j'ai perdu enveysure, |
| E vus di tute ma querele. | Tant suy murnes e pensifs. |
| Au duz tens quant renovele | Cist manteals m'ad tant malmis |
| 13 Choisi la tur halt e bele | 34 E en tel destreit assis |
| Ke tant me tient en prisun. | Ke jo ne puis a chef trere |
| Joe alai par grant reusun ; | Pur ren ke jo puisse fere, (b) |
| 16 Si vus dirrai l'encheisun | 37 Ne la tur ne puis cumquere |
| Ke me fist cel eire enprendre : | Ne a force ne par engin, |
| Un senter i vy estendre, | K'ele set sur un marbrin, |
| 19 A la tur tant bealté rendre | 40 E tient a sei tut enclin |
| Ke n'oy soyng de sojur ; | Garnature bele e gente |
| A joie ving e a duzur. | Dunt chescun d'eus le presente |

1. Au v. 190 « Gentillesse » semble bien être l'interprétation d'un des types allégoriques présentés plus haut, mais le v. 189, qui devrait indiquer ce type, fait défaut.

20 On peut compléter ce vers en corrigeant K'onques. — 21 Ms. v. e la d. — 23 C'est l'expression française a larron. — 25 Corr. m'abaty. — 40-41 Manque-t-il un tercet entre ces deux vers, qui ne paraissent pas donner un sens suivi ?

- 43 Tute sa plenere entente
A meintenir sun noblei.
Tant li portent bone fei
- 46 Chescun de nus endreit de sei
Ke trestut li sanc me mue.
Cum plus i vey bele veue
- 49 Plus en tremble e tressue;
Si m'en est li mals plus gref.
Coment ke seie a meschef,
- 52 Chanter m'estuit de rechief.
De la halte tur garnie
E de la noble meinye
- 55 K'ele tient en sa ballie
Vus dirrai tut au premer.
Il i sunt li duple per
- 58 Ke la tur unt a garder.
Fiance l'unt fet e homage,
Mut sunt de gentilz parage;
- 61 Ne le tiengez a outrage
Si lur nuns poez aver,
Solun mun sen e saver
- 64 Vus dirrai trestut le veir,
Ne quidez (pas) ke ço seit fable.
BEALTÉ y est conestable;
- 67 Tut adès se tient estable
E denz tut se fet eslit.
De ço fet trop ke parfit.
- 70 Orgoil tient en [grant] despit;
N'ad cure de s'acoyntance; (c)
Tut sanz lui sun sen avance
- 73 En ben e en avenance,
Si a i peynes e travals.
HONUR i est seneschals
- 76 Sur tute vertu reals,
Huntage par tut despise:
Mareschal i est FRANCHISE:
- 79 Ne fereit une mesprise
Pur ren, en ço ke jo enteng.
- DUZUR i est chamberleng;
82 Amur est kanke j'enpreng;
Dunt remeyng en tel destresce.
CURTEYSIE e LARGESCE
- 85 I sunt adès sanz peresce
Ki empleynt les tresors;
NETTEZ i est garde[c]jors,
- 88 Tant k'au funz de quer marmors
E me ront totes[s] les veines.
Pusi sunt treis chevetenes
- 91 Ki trop m'enoient les peynes.
Dunt suy tant mal demené:
BUNTÉ, SEN e LEALTÉ
- 94 Sunt li troys entrejuré
Ke tute vertu retenent;
Lur estat tant ben retenent,
- 97 Ben sai ke de els me venent
Les anguisses ke j'en treys;
Trop suy chargé de gref fès;
- 100 Si m'en doil jo n'en puyès mès,
Tant me venent a grant masse.
Une i est ke tut me quasse,
- 103 Mut [a] enviz la nomasse,
Mès mun quer en fin le voet,
Le meuz fet ke fere poet
- 106 Ke de gré fet ço k'estoet, (d)
Mès ceo ert en vostre menoye:
C'est FERTÉ ke me gerroye
- 109 E me tout tute ma joie;
Si m'esta ne sai coment,
Mès trop me fet le quer dolent,
- 112 Main e seir, e ceo sovent,
Kant mes mals ne me lest dire,
Si m'ad le quer enflé de ire
- 115 E me tient en tel ma[r]tire,
Tart e tempre, sanz repos,
Ke me dolent tuz les os,
- 118 Si k'a poy me ront le dos,

46 *Corr.* ch. d'eus, pour le sens et pour la mesure. — 57 *Corr.* duze p. ?.
— 62 poez, *corr.* volez. — 68 *Corr.* d'euz tuz? — 81 *Duzur, ms.* Dunt tour.—
88 *Corr.* m'a mors? qui rimeraït correctement avec cors. — 95 retenent, *corr.*
mantement? — 106 Ke pour ki. C'est à peu près le proverbe: « Ki fait ce qu'il
puet, on ne luy doit plus demander. » (*Le Roux de Lincy*, Liv. des prov. II, 392).
— 118 k'a, *ms.* ke.

- Tant me fet dure trayne!
Mès DEBONER[E]TÉ fine
- 121 Ke tuz les bens me destine
M'en ad respité la mort
E me fet meint beau deport.
- 124 K'en ly est tut mun confort
E quanke mun quer espeire.
.
- 127 Nuyt e jur e fet sun eire,
Kar autre retur n'y voy.
Confort en ay, mès ceo pcy:
- 130 Si me teyng ensi tut coy,
S'en languiss en tel meseyse.
Estrangement se richeise
- 133 La tur desus la faloyse
En dedut e en solaz;
E jo, chaitif, ne sai ke faz
- 136 Mès ke pris suy en sun laz.
Si ne puis merci atendre,
Ma pleinte ne puis mès feyndre,
- 139 Kar cy mals me vient destreindre.
Pur ceo, dame, si vus plet
Vus dirray tut quank' en est
- 142 E coment ceo mal me crest (f. 2)
Ke m'ad tenu si grant pose.
Eymy! trop est halte chose.
- 145 La tour ou [si] se repose
Chescune bele vertu,
C'est voz cors dunt suy enu,
- 148 Si sotivent m'ad receu.
Ben est dreit ke jo me plenge,
Kar le cuer trestut m'engreyng;
- 151 Trop i ai verray[e] ensoyng,
Le cors en est malbailli,
Du parler suy esbaï,
- 154 Le quer m'en est près failli;
Poi s'en faut ke ne me pasme.
Mès si en rendisse l'alme,
- 157 Lequel ke j'oye, gré ou blame,
Astenir mès ne me puy
- Ke ne die mes enuys
- 160 E le confort ke jo trouys (sic)
En fet, en dit, (e) en pensée.
Trop me fet dure hastée
- 163 Cyst senter ke tant m'agrée
Kant m'a mys en tel purpens,
C'est voz regarder tut tens,
- 166 Me neyntit trestut mun sens,
Si fetement s'enprennt l'ovre;
Le pont tretim trop se covre;
- 169 Ja pur ren ne se descovre
N'a certes n'e[n] jeu n'en gas:
C'est voz semblant, eymy las!
- 172 Tant m'ad mis de halt en bas
Ke du dire ay grant vergoygne.
.
- 175 Li manteals ver[s] moy s'aseygne,
Si me retent en sun bail
Lors me fronte d'un grant mail,
- 178 Assez en avreit un chamail, (b)
Ke assez est plus fort k'un home:
C'est votre(sic)hamur, c'est la sum-
- 181 Fol ne sage cy k'a Rome [me];
N'en sout unkes mès nul mot.
De vus m'estuit venir lot (sic),
- 184 Quel en serray, sage ou sot,
K'en vus remaint tute l'ovraigne.
Trop est halte la montaigne
- 187 Dunt li rampir me mahaygne,
Mès de l'espleiter n'y ad point;
.
- 190 C'est gentillesce ke poynt
Mun quer ke tant se travaille
Sanz merci ke ren ne vaille,
- 193 Kar jeo seng si gref bataille
Ke la vie près me faut.
Mès cy senter ke tant vaut
- 196 Me fist a primes si baut
Ke d'autre ren ne pris garde.
Pus me mist en une engarde
- 199 Ke tut le quer me couarde

126 Vers omis. — 135 Suppr. E? — 147 La fin du vers paraît corrompue.
— 148 Corr. Si suefment m'ad deceu? — 157 Corr. k'aye? — 192 merci, ms.
merit. — 195 cy, corr. cist, de même v. 260, 294.

- Despuys ke passay le pount, 241 Ke nuyt e jur le surunde
 Ke d'espleiter me somunt, E le sert tut a reburs.
 202 E pus m'a mun eyre rount ; Lors li cressent li mals jurs,
 En tut poinz mun sens afole. 244 Languir l'estut en dolurs.
 Trop me tient en dur' escole

 205 Kant ne poy aver parole. L'amurs de vus tant m'alume
 Cyst manteals dunt jo me pleing, 247 Ke le quer trestut m'en fume,
 Certes, trop m'ad en dedeygn Ne pur freit ne chaud n'esteint,
 208 De si cum ren ne me feyng Mès en suspirant se pleint
 De lui servir sanz deceyte. 250 Ke vostre ferté l'enpeint (d)
 M'enprise est trop male[è]ite, E ses dolurs trop l'agregge.
 211 Kar de mal en pys me hete. Deboner[è]té l'alegge
 Tant est cist manteals hauteyn 253 E mult de ses mals abregge,
 De l'escondit suy certeyn, S'en est entre ben e mal,
 214 Si ay le quer (e) mat e veyn, (c) Un'hure amunt, un'autre aval ;
 La mort ne pus mès esturdre. 256 L'un est (a) autre cuntrestal.
 Ke vaut mun quer ensi turdre? La fevre trop ben resemble
 217 Si jo moer de si fet murdre, Tutes ses veynes ensemble,
 Guerres ne serra conseil 259 Une hure art, un' autre tremble,
 Kar de ceo sunt Si le demeynent cy deus :
 220 Si cels ki sunt my pareil L'un est duz, li autre feus ;
 N'enfacent mut tré[s] grant noyse. 262 Servir les covient amdeus ;
 E sachez ke trop me peyse : Meuz li plerreit l'une sule,
 223 Meulz volsisse pleine toyse Kar il est cum mer ke fole ;
 Aver perdu de ma char, 265 E quant plus ne poet se coule,
 K'il durrunt ke par eschar Lors enpeyre sun esta(s)t,
 226 M'avrez murdri sanz esgar, K'a sey meimes se combat
 E ceo vus serreit grant hunte. 268 Tant k'après en est tut mat.
 Cest pleder a mey k'amunte? Nuyt ne jur ja ne s'areste ;
 229 Ceo serra la fin du cunte, Puy est vent que tempeste,
 Ke trop est de mal acoyl 271 E si fet meint grant moleste ;
 Amur kant ensi, sun voil, Pus est poy e pus est nent.
 232 Murdrit la gent par orgoil. Ne sai dunt force li vent
 N'est pas l'amur delituse, 274 Ke si grant estour soustient,
 Einz est peyne doluruse, Mès le vis en ad tut pale ;
 235 Dure prisun e hyduse Lors est solayl ke se hale
 Ke l'amant ensi deceit, 277 En muntant, et pus avale:
 Kar a primes mut la creit Tant s'en turt ke n'en poet plus.
 238 E en quide fere espleit, Kant tut s'est mis a desus,
 Tristece tut a la runde 280 Trebucher l'estut tut jus ;
 S'en devient plus neir ke moure.

205 Ms. ne poy ne poi. — 219 Sic, *suppl.*....? — 220 pareil, *ms.* peryl.
 — 231 kant, *ms.* kont. — 257-8 *corrompu*?

	Si fetement me savoure		La mort kant cy mau me greve,
283	L'amur de vus ke devoure	293	Tant ke le quer près me creve.
	Trestut le sanc de mun quer,		Mès ja pur ceo ne lerray (b)
	Ke jo ne puy a nul fuer (f. 3)		N'en soye loyaus ou vay
286	Longes durer, einyz me muer,	301	E de quer jolifs e gay
	Si d'onur ne vus sovienge		Pur itant cum j'ay a vivre,
	Si vus pry ke ben avienge;		Kar jo moer tut a delivre
289	Lequel ke malou ben en vienge,	304	Mut ducement, tant m'enyvre
	L'un des deux voyllez guerpîr;		La beauté ke voy en vus.
	E si jo n'en puy garîr,		Tut vus ay dit a estrus :
292	Tantost me facez morir,	307	Dolent me fet e anguissus
	K'ore me serreit trop sueve,		L'amur ke ja n'ert esteynete.

2 à 7. — Suite de chansons. La première est une chanson d'amour composée de cinq couplets de douze vers de sept syllabes, dont les rimes, qui changent à chaque couplet, présentent la série *abab baab baab*. C'est précisément la forme qu'offre une pastourelle plusieurs fois publiée¹. La chanson du ms. de Cambridge a certainement été composée en Angleterre, comme le montre au premier couplet la rime de *peché* (français *pechié*) avec divers mots en *é* pur, et au cinquième couplet, le mélange des rimes en *er* et en *ier*. On remarquera au couplet IV la comparaison de l'amant avec l'unicorne qui s'endort la tête sur les genoux d'une vierge et se laisse tuer sans se défendre. Le roi de Navarre en avait fait usage dans sa pièce *Ausi com l'unicorne sui*². La première chanson est écrite à longues lignes occupant toute la largeur de la page, de façon que chaque ligne comprend à peu près régulièrement deux vers. Au contraire les pièces suivantes, jusqu'à la sixième inclusivement, sont écrites à deux colonnes, chaque vers occupant une ligne, les couplets étant distingués par un signe marginal.

3. — C'est une longue chanson d'amour en trois couplets de vingt-quatre vers. Chacun de ces couplets se subdivise en six quatrains, les rimes se suivant dans cet ordre: *aaab aaab bbba aaab bbba aaab*. On pourrait considérer chacun de ces couplets comme une chanson indépendante. Ce qui m'a amené à grouper les trois strophes en une seule pièce, c'est que l'idée se poursuit de l'une à l'autre. Je ne connais du reste aucune autre poésie offrant cette disposition, sinon la pièce n° 5, du

1. Bartsch, *Romanzen u. Pastourellen*, p. 106.

2. Publiée en dernier lieu, sous le nom de Pierre de Gand, par M. Scheler, *Trouvères belges*, I, 144.

même ms. Le sens est parfois obscur, parce que le texte est corrompu en plusieurs endroits. On voit toutefois que l'auteur, parvenu au but de ses désirs, nous fait part de son allégresse, et blâme ceux qui, préférant la richesse à la beauté, adressent leurs hommages à de grandes dames.

4. — Cette pièce offre avec la précédente un rapport de forme évident. Elle se compose de cinq couplets de 18 vers rimant ainsi : premier, quatrième et cinquième couplets : *aab aab bba aab bba aab* ; deuxième couplet : *aab aab aab bba bba aab* ; troisième couplet : *aab bba aab aab bba aab*. Il est certainement possible de faire de chaque couplet une petite chanson, mais, malgré les légères différences qu'on remarque dans la disposition des couplets II et III, j'aime mieux réunir les cinq strophes en une seule pièce.

5. — La pièce 5 est, comme forme, identique au n° 3. Pour le sujet, c'est un art d'amour en abrégé. L'auteur, qui depuis longtemps s'était abstenu de chanter, s'est remis à l'œuvre pour instruire les jeunes gens qu'il voyait se livrer à la vie amoureuse avec l'ardeur de leur âge, mais souvent « fourvoyer ». Ayant pitié d'eux, il s'est décidé à faire une chanson — c'est ainsi qu'il dénomme sa composition — pour les remettre dans la droite voie. L'amour qu'il recommande est un sentiment pur et élevé qui développe chez celui qui le cultive toutes sortes de bonnes qualités, et particulièrement celle de bon chrétien v. 40^b. Les préceptes de notre auteur sont du reste assez insignifiants, et il en diminue encore la portée en avouant qu'il n'a jamais su se faire ouïr d'Amour, et qu'après avoir langui toute sa vie il mourra d'avoir aimé. Le copiste paraît avoir considéré les pièces 3, 4, 5, comme formant un seul poème, car il les a transcrites sans les distinguer, tandis qu'il a commencé la pièce 6 par une capitale peinte.

6. — Complainte amoureuse en tercets commençant et finissant par un couplet de deux vers. L'auteur déclare qu'il a longtemps servi Amour sans obtenir aucune récompense, aveu auquel nous avait déjà préparé le dernier couplet de la pièce précédente. Sa dame lui a ordonné de cesser sa poursuite. Il n'a plus qu'à mourir, et il fait son testament élisant pour exécuteurs testamentaires ceux qui ont le cœur gai et amoureux, laissant à Ennui ses pleurs, au felon médisant ses peines, au malotru désagréable ses douleurs, au vilain jaloux grognon ses angoisses et la hart, etc. C'est un testament dans lequel les personnages allégoriques sont mêlés à des personnages plus ou moins réels.

7. — La septième pièce, qui est une chanson d'amour, présente la même forme que la seconde, et est, comme celle-ci, écrite à deux vers par ligne. Elle est d'une longueur exceptionnelle, puisqu'elle n'a pas moins de neuf couplets. Si on fait abstraction de fautes de copies, en

général faciles à reconnaître, on se trouve en présence d'un texte plus correct que la plupart des poèmes français composés en Angleterre vers le même temps. Il y a cependant quelques mauvaises rimes qui décèlent la patrie de l'auteur : *reis* (il faudrait la forme du sing. rég., 8), *fève* (faba) 94 en rime avec *breve*, *creve*, etc., *entendre*, *fendre*, *prendre*, *rendre* (dernier couplet), rimant avec *mendre* (mīnor), *esteyndre*.

Ces diverses pièces, qui sont sûrement du même auteur, n'ont pas un grand mérite littéraire, mais elles ont une grande valeur pour la connaissance de la poésie lyrique en Angleterre qui, jusqu'à présent, est très pauvre en monuments de ce genre.

2.

- | | | |
|-----|-----------------------------------|------------------------------------|
| 1 | Lung tens ay de quer amé, (f 3 a) | Cum d'une torche eslumé[e] : |
| | Celé l'ay d'estrage gyse. | La char se destruit dehors, |
| | S'en ai grant tort e peché | 28 Si n'esteynt point ma pensé[e]. |
| 4 | Ke ma dame n'ay tramise | Jo vus [aim], dame honoré[e] |
| | L'amur k'en lui ay assise | En ki remeint mes tresors, |
| | De fin quer sanz fauseté, | Mès jo nen ai nul confort; (b) |
| | Dunt la serf en lealté | 32 Cele est ma destinée |
| 8 | E serveray sanz feintyse. | Coment en ay grant hastée |
| | Du celer faz grant mesprise; | Mein e seir, sanz nul deport. |
| | Si m'en confès a sun gré : | De vos beals euz m'avez mors; |
| | En chantant, ma verité | 36 Si vus plet, treben me greye. |
| 12 | Faz saver a sa franchise. | |
| | | IV L'unicorn, quant veit dormir, |
| 11 | Dame, quant primes vus vi, | Se baundone a la pucele; |
| | Tant futes de bealté fine | Ne prent garde de morir |
| | De tut mun quer vus seysi, | 40 Quant uns armé l'anbouele. |
| 16 | Vus en avez la racine; | Ensi m'est, m'amie bele : |
| | Mès vus k'estes enterine | Voz bunté voil obeyr, |
| | De cors e de quoe ausy, | Voz ferté me voet ferir |
| | N'en seustes mot ne demi ; | 44 Du mal dunt la mort m'apele. |
| 20 | S'en ay trop dure trayne. | Si n'os dire ma querele |
| | Meuz vousisse mort sovine | Ne mun penser descovrir. |
| | Ke vivre longes ensy ; | Cum poet vos buntez suffrir |
| | Ben le sachez tut de fy, | 48 Ke voz ferté tant revele? |
| 24 | Ja sanz vus n'avray mescine. | |
| | | V Pus ke n'os od vus parler, |
| III | Tut ensi va de mun cors | La mort m'est trop ben venue, |

- Mès si vus pleseit abreger
 52 La peyne k'issi me tue,
 Mut vus serreit grant value
 Si me pussez alleger
 D'un sul beau respuns, dunt
- 53 M'avrez la vie rendue.
 Soviengez vus ent, ma drue,
 Ke sanz vus ne pus durer;
 Si vus puyz ben aficher,
 60 Kar d'autre ne quer ayue.

3.

- 1 Tant suy a beau sojur (f 3 a)
 Frai chançonele d'amur
 E de sa tregant valor
- 4 Pur refreindre mun deheyt.
 De tuz bens est la plur,
 Joie, solaz e duçur;
 Sanz, curtesie e valor,
- 8 Nul ne set le grant espleyt.
 Mès cil k'amur creynt e creyt
 Sovent en ad chaud e freit;
 Enz ke tuz ses bens en eyt
- 12 Li crest meint novel errur. (c)
 Pur la peine e la dulur
 K'il en tret e nuyt e jur,
 Sovent en prent grant folur,
- 16 Tant le meyne amur estreit.
 Kar hom(e) ne poet par nul dreit
 Sanz les bens k'aver deit
 Li fin amant quant receyt
- 20 Sun loer a chef de tur,
 Einz k'un eyt sentu l'estur
 D'amer e la grant tristur
 Ke fet as amanz poür
- 24 E sovent tient en destreit.
- II Custume est de mut de gent
 D'amer si trehautement,
 Les grant dames nomement
- 28 K'en peyne ne poet nul chevir.
- Merveil est, quant hum enprent
 D'amer, cum garde ne prent
 De bealté n'acement,
- 32 Ke meuz i deit avenir
 K'aveyr k'un poet tenir;
 Mès pur l'avoyr a teylir,
 Pert hun ben le sovenir
- 36 De si fet avisement,
 Kar hum veit assez sovent
 Honur guerpir ledement
 Pur un petit richement
- 40 Ke tantost poet descheür.
 Cil k'eyme par tel desir
 N'estut ja d'amur languir
 Ne le gref dulur sentir
- 44 Ke li fin amant en sent;
 Mès pur l'amur solement
 Devient murnes e dolent,
 E dit ke cele au cors gent
- 48 Li fet tut le cors fremir.
- III Joe n'ai pas tou apris : (d)
 Aylurs ai mun quer assis
 E plus beau, cest m'est avis,
 52 K'en avoyr alur semblant,
 Kar a tel me suy [joe] pris
 Ke mut [a] tretis le vis,
 La char blanche plus que lys,
 56 Le cor (sic) gent e avenant.

51 *Corr.* pleseit en plect? — 52 *me. ms.* ma (= m'a tué). — 54 dunt, *corr.* duner? — 60 ayue, *ms.* ayne.

3. — 5 *Sic, corr.* flur. — 18 *Corr.* Saver? — 28 *Corr.* K'a p. en p. nul. — 33 *Corr.* k'um puisse t.? — 34 *Corr.* acoylir? — 49 *Corr.* tant haut empris? — 51 cest, *corr.* ceo. — 54 *Ms.* cretiz.

- | | |
|---|--|
| C'est tresur a fyn amant,
Kar de tuz bens i ad tant.
Ke vus irroye plus disant? | Beauté va tut tens cressant.
Les amanz rebaudisant,
Li plusur en sont vaillant, |
| 60 D'avoyr sanz mut leger prys;
Ke avoir fet la gent failliz,
Recreanz, mautalentiz;
Avoyr va de mal en pis, | 68 Pruz de cors, de quer jolis.
Mès joe suy adès pensifs
E de poür entrepris;
Si ai perdu e jeu e ris |
| 64 Trop est avoyr mescheant. | 72 E vois merci attendant. |

4.

- | | |
|--|---|
| Tant cum plus ai mis ma cure
D'amur servir en dreiture,
3 E plus y sui mescheant,
Cors e avoyr, tant cum dure,
Si ai mis en aventure | 30 Ne puyès mès souffrir la guere.
Si feray, quant prys m'averunt;
Ses solaz me guar[r]unt,
33 Ne me fra mès en contrere,
Kar a primes voet enquere
De l'amant tut sun afere,
36 Pus l'en sert k'a fet adunt. |
| 6 De fin quer rebaudisant.
S'en ai peyne languissant,
E meynt grant fès e pesant | III Cent foiz le quer me suspire
Quant ne puyès trover matire |
| 9 Sustiang en sus la ceynture,
Ire, languor e enplure
Me funt l'assaut de hure en hure | 39 D'amur servir a talant,
Ke de faillir n'est pas lent,
Einz me va poygnant sovent. |
| 12 A funt de fin quer amant; (f 4)
Mès li mal m'est si pleisant
Ke ja n'en f[e]rai semblant; | 42 Leger fuisse a desconfire,
De mun sen ne suy mès sire
Pus k'amur par mal me tyre |
| 15 Tut le preng par aveysure,
K'amur est de grant mesure:
S'en rent par dreite nature | 45 A funz de quer le mau sanc,
Si ne fut un gentil mire
Ke de cel mal set eslire (b) |
| 18 Plus haut guerdun ad entant. | 48 Le plus suef alegement:
C'est confort ke tut teu gent
Guerdune si très franchement |
| II Dunt me vendra d'amur plere?
Sen ne saver ne vaut guere | 51 Kanke lur quer en desire,
Car si hom sent gref martire,
Pur le mendre doil ou ire |
| 21 Kar les meus failli sunt;
Si m'estut d'amur retrere,
Pus ke ne puyès a chef trere, | 54 Doune solaz plus de cent. |
| 24 Si enverray le quer runt.
Las! cheytils, ke porray fere?
Tant m'unt quis en mere, en tere, | IV Point suy d'amur, trop m'est fere.
Amur me fet murne chere, |
| 27 Ne garray ne val ne munt.
Les grefs mals al quer me vunt,
(E) meynt mortel asaut me funt; | 57 Allegance Deu me doint. |

60 *Corr.* A. s. plus?

4. — 10 *Faut-il supposer un subst. emploure formé sur le v. emplourer?* — 21 *Corr.* f. i unt? — 24 *Corr.* Si en aray? — runt est un part. mal formé de rompre. — 26 *Ms.* en tere en mere. — 27 *Corr.* n'en v. n'en m.? — 33 *Corr.* Ne m'estra? — 36 *Sic.*

- Ne puy, tant ke mort me fere,
 Amur guerpier, tant m'est chere,
 60 Kar dedenz mun quer l'ai joynt.
 Tant m'ad de doçur enoynt,
 E de ben amer enjoynt,
 63 Mès tant sovent m'est amere
 Ke meuz volsisse estre en bere
 Ke tant vivre en tel manere,
 66 Ke esperance n'y ai point
 Fors que solement un poynt:
 C'est confort, ke tut a point
 69 Me promet amur entere;
 K'amur est del tut plenere,
 N'est pas fole novel[e],
 72 Le fin amant en tut point.
- V Meint turment al quer m'escleire.
- Tant ay trové dure seire
 75 Les en ay pale e teynt.
 Mun estat adès espeire,
 Ne le pris pas une peyre;
 78 S'en suy près du tut esteynt.
 Alas! trop hai le quer feint:
 Si amur m'ad d'un dart enpeynt,
 81 N'ay pas ou coup de coveyre.
 Amur est tant deboneire, (c)
 Poy veit hom ke ben espeire
 84 Ke par duçur nul estreint,
 Si un poy suy d'amur destreint
 Dehez eyt ke mès se pleynt!
 87 Fous es ki se des[es]peire,
 Kar a fin amant repeire
 Joie d'amur d'eyre en eyre,
 90 Si assouage d'olur meynt.

5.

- I Grant pesç'a ke ne chantai,
 Ne k'a ceo ne me donay;
 Ore suy mis a l'asay
 4 Pur ces juvenceals treter
 Ke tant sunt jolifs e gay,
 Novelers e nunneray,
 Nunchalers e auke lay,
 8 Kant il comencent d'amer.
 Sovent les voy forveyer,
 D'amur flechir e fauser
 Kant il n'unt tut al premer
 12 Lur desirer sanz delay.
 Pur la pité ke jo ay,
 Kant les vey si en estray,
 Une chançon lur feray
 16 Dunt se porrunt aviser,
 E pur tels genz redrescer,
 Rebaudir e assenser
 E d'amur reconforter.
- 20 Les granz bens lur en dirray,
 Kar de veir le quid e say
 Ke de tels i troveray
 K'al dreit chemin remerray
 24 D'amur servir sanz tricher.
- II Trop sunt d'amur haut li nun
 E plus en sunt grant li dun.
 Tant en y a grant foy sun
 28 Huymès nes avrai nomee. (d)
 Mult avra riche guerdun
 K'amur sert sanz traïsun
 E sanz penser s'a ly nun
 32 A ki est primes donee,
 K'un en devient avisee,
 Cortey e ben enteechee,
 Coyntes e meuz acemee
 36 E plus sages de reysun,
 Jolifs en tute seson,

72 Ms. fint. — 75 Corr. Le vis? — 76 Corr. enpeyre? — 81 Sic, corr.
 N'est pas un coup de toneyre. — 84 nul, pour ne l'.

5. — 6 Ms. nūneray. — 11 n'unt, ms. munt.

Franc de quer, net cum faucon,
 Pruz e fer plus ke lyon
 40 E bon crestien en Dé.
 A la fin, en lealtee,
 En honor e en buntee,
 Ceo k'um ad tant desiree
 44 Tient hum ben en sa bandun.
 Amur est de grant renun,
 De tuz bens est encheisun
 E de tuz mals garysun,
 48 Ben la deit hum fere a gree.

III Mut ert d'amur averti
 Ke lunges l'avra servy
 E en quide aver failli
 52 Ke dunc se teint an recey,
 Sanz parler ent a nuly,
 N'a procen parent n'amy,

Mès k'il atende mercy
 56 De fin quer en dreite fey ;
 Si vus dirray le purquey :
 S'il s'en pleynt ne grant ne poy
 Tost li dit s'amie : « Avoy !
 60 « Quidez me vus gayner ensi ? »
 S'il se tient clos e serri
 En fet e en dit ausi,
 Quant le savera tut de fi
 64 De s'amur li fet envoy. (f. 5)
 Ceo ne di jéo pas de moy,
 K'unke tant de ben n'en oy
 Ne tant servir ne la soy,
 68 K'une foyz en fuyse oy,
 Einz me covir en reri (sic) ;
 Du cors en suy malbailli,
 Tut mun tens en ai languï ;
 72 S'en murray, très ben le voi.

6.

Longement me sui pené
 De servir en lealté
 Amur de trestut me sens,
 Mès unkes ne vi le tens
 5 Ke [me] venist nul asens
 Dunt me puisse conforter ;
 Si l'ai servi sanz fauser
 8 E sanz ren aillur penser,
 Mès unkes n'en oi merit,
 Nun pas tant cum du beau dit,
 11 Fors que tonir l'escondit.
 M'en sui enz miz a desuz ;
 Mès li mals m'en est si duz,
 14 Ke mes granz ennuyz trestuz
 En li servir vanthe saufs,
 Kar joe serf de quer leals ;
 17 Ne pur peïnes ne pur travaus

Unke de ren ne me feins,
 Mès tujur a joynte meïns
 20 La pri cum amy certains
 K'ele pense de sun prisun.
 Ore m'a dit a baundun
 23 Ke jo lesse ma tençon,
 Sanz parler mot ne demy ;
 Cel m'ad tut esbaï ;
 26 E quant de moi n'ad merci,
 De la mort me fet present :
 Jo la recef bonement, (b)
 29 Si en frai mun testament.
 Dunrai [a] ennuy mes plurs.
 Al nun du douz Deu d'amurs
 32 Ferai mes essecuturs
 Ke parff[e]runt mun devis.
 Premer i serrunt assis

50 Ms. les a. — 52 Ms. au re retey.

6. — 3 me, corr. mun. — 10-11 Ces deux vers sont intervertis dans le ms. L'ordre a été rétabli par des lettres de renvoi. — 11 Sic, corr. F. ke d'ouïr? — 25 Corr. Cel[e] ou Cel [mot]? — 34 Ms. serrū.

- 35 Ceus ke sunt de quer jolifs.
Enveisez e revelus ;
S'en serrunt les amerus,
38 E pus les chavalerus
K'a ceo serrunt atendant.
Tut a primes i comant
41 Au trefelun medisant
Les peines dunt sui enbu ;
Al ennuyos malestru
44 Mes dolurs grant e menu,
Kar trop est de male part :
Al vilein jelos groinart
47 Mes angoisses e la hart,
Kar il en ad fet le fuer ;
A cele pur ki me moer
50 Cors e alme e tut mun quer
Comand tut a sun plaisir.
Des bens n'ay [mais] ke partir,
53 Ke unke n'oi nul desir,
Mès du duz penser adès
Relement voer poi e près
56 E par le de povre cles (*sic*)
Unke plus delit n'en oy,
E ceo me semble assez poy
59 Ke jo reteng enver moy
K'a ceo serra sun(t) resort ;
62 La moie alme après ma mort
S'en avra plus beau repos.
- Amur me turne le dos
65 E mer moi ne fet si gros (c)
K'en fin morir me covient ;
De l'escaper n'i ad nient,
68 Kar la mort al quer me vient
E me fet meint dur asaut.
Deu ! jo moer, e moi ke chaut ?
71 Fere me covient le saut ;
Quant merci d'amur n'avrai
Si comand a Deu le verrai
74 Ceus ke d'amur funt l'assai
Sanz coveiteise d'avoir.
Deu lur doint sen e savoir
77 Ke ben en puissent valer,
E puis venir a bon chief (b)
.
80 As gelus Deu doint meschief,
Feu d'enfer par tut le cors,
Povre e riche de tresors !
83 Nul de eus n'i met dehors,
Kai trop sunt diverse genz ;
Passion les fere as denz,
86 Par defors e par dedenz,
K'as amanz sunt mal veisin !
Trop sunt de felun e[n]gin ;
89 D'assez sunt pire ke mastin,
Si les comand a malfee,
Tuz jur[z]eient il mal dehee !
Amen.

7.

- I Quant le tens se renovele (*f.vº*)
E reverdoie cy bois,
Cist oysials sa pere apele
4 Cele cum a pris a choys ;
Lur voil chanter sur mun peis
D'une dame gent e bele,
Sur trestutes tourturele.
8 Ben fuyst al plus grant reis
Ke unkes seit en see n'en deis,
Tant est noble juvencele ;
- Mès ver moi tut tens revele,
12 Si me respunt en gabeis.
II Tant ad noble contenance
Cele pur ki faz cest chant,
Sage diz e poi parlance,
16 Duz regard e bel semblant.
Mut est simple e poi riant,
Ben se contient cum d'enfance.
Tant vus di, tut sanz vantance,

41 Ms. Autre f. ; il faut entendre Au très felun. — 65 Corr. Enver moi se f.
— 74 funt, ms. sunt.

- 20 Loinz ne près n'ad per vivant ;
Sire serreit sun amant
Si ele l'amast par fiance.
Mès jo n'ai nul' esperance
- 24 Cument la puis amer tant.
- III Deu ! tant est de bonté pleine
Ma dame al cors lunge e gent,
E de parole certeine
- 28 Beaus respunt [a] tute gent.
Bon mestre a ki ben aprent,
Kar curtesie la meine,
Franchise al cuer dreit l'aseine,
- 32 Largesce sun cors i prent ;
Meint hom pur lui joie enprent,
Tant la trove sage e seyne ;
Mès jo 'n ai trop mal estreine
- 36 Sanz l'angoisse a gref turment.
- IV Sa beauté ne puis descrire,
Tant ay ver lui bon' amur.
Deu de gloir[e] reis e sire
- 40 Kant la fist si bele honur
Ke de bealté tient la flur,
Nuls ne poet contredire.
Pur li meynent doel e ire ;
- 44 Mut de gent par grant folur,
Pur reprendre lur vigur,
Chescun d'els en li se myre,
Mès j'en sofre gref martire,
- 48 Tant me destraint ma dolur.
- V Tut le plus de s'estature
Ore a ki le voet savoir:
Mut ad beau chef sanz truffure,
- 52 Large frunt e surciz noir ;
Ja n'espernerai le voir : (f. 6)
Tant ad bele chevelure,
Menue la recercelure,
- 56 Tut en respent un manoir.
Ki porreit sun gré avoir
Mal n'avroit fors k'enveisure,
- Mes jo, cheitif sanz mesure,
60 Ai perdu sen e savoir.
- VI Plus i a en tel visage,
Ja l'orrez si nul me creit,
Le[s] euz veirs, nun pas volage,
- 64 Remuanz a bel espleit ,
Beau neys avenant e dreit,
Meine buche sanz utrage,
Mentun petit cum d'ymage,
- 68 Lung le col, le quir estreit.
Ne puis savoir ke me deit
Quant ne chevis mun message,
Mès jo en ai la vive rage,
- 72 Tant sui mis en fort destreit.
- VII Si les flurs d[el] albespine
Fussent a roses assis,
N'en ferunt color plus fine
- 76 Ke n'ad ma dame au cler vis ;
Les espaules ben assis,
Poy le ney e la peitrine,
La char blanche plus ke cyne,
- 80 Par tut en porte le pris ;
Dunt suy si forment suspris,
Ne sa[i]j k'amur me destine,
Mès ceo feis me runt l'eschine,
- 84 Si m'esta de mal en pis.
- VIII Coment ke ço feis me greve,
Quant le savra ne me chaut,
Tant m'en est la mort plus sentue
- 88 Kar amur en mey ne faut,
De tut l'el coment k'il aut.
Ore dirai parole breve :
Ki trop enprent mal escheve ;
- 92 Fol apris[e] ren ne vaut.
Si ne me preisse al plus halt
Ne me preiasse une feve,
Mes cis mals le quer me creve ;
- 96 Ben sai ke frai un fous saut.

40 *Corr.* li f.? — 50 *Corr.* Orra. — 55 *Ms.* retercelure. — 62 creit, *ms.* treit. — 63 nun, *ms.* nunt. — 78 *Corr.* Piz levé? — 87 sentue, *corr.* sueve?

IX Ore deit ben chescun entendre	Puis k'ele ne voet pité prendre,
Cum amer est cher tresor :	104 Ben crei ke men seit le tort,
Ki la pert sa joie est mendre,	Valer ne me poet nul jur,
100 Kar meuz li vausit estre mort.	Puis ke mort me voet esteyndre,
Jo sui si mortelement mors	Mès a Deu voil l'alme rendre
Ke le quer m'estuit [tut] fendre.	108 E a ma dame mun cors.

8. La Petite Philosophie. — Ce poème, qui est un abrégé de cosmographie et de géographie, a été rencontré jusqu'ici dans quatre mss., sans compter celui que je décris actuellement :

CAMBRIDGE, Univ. lib. Gg. 6.28.

— S. John's I.11 ; voy. *Romania*, VIII, 336.

OXFORD, Douce 210 ; fragment ; voy. *Bulletin de la Soc. des anciens textes*, 1880, p. 52.

ROME, Vatican, Chr. 1659, voy. *Chardry's Josaphaz*, hgg. von J. Koch (1879), p. ix.

J'ai déjà fait connaître par des extraits les mss. du collège Saint-Jean¹ et d'Oxford², je transcrirai actuellement quelques passages des deux mss. de l'Université de Cambridge. Mais tout d'abord, aux renseignements que j'ai eu précédemment l'occasion de fournir sur cet ouvrage, j'ajouterai l'indication du texte latin d'après lequel il a été rédigé.

Le titre du poème, la *Petite Philosophie*³, fait tout d'abord penser au traité de Guillaume de Conches intitulé parfois *Philosophia minor*, qui a été mis sous le nom de Bède et d'Honorius d'Autun⁴. Toutefois les différences entre les deux ouvrages sont beaucoup trop grandes pour qu'on puisse les rattacher l'un à l'autre. L'original de notre poème est, selon toute probabilité, l'*Imago mundi* d'Honorius d'Autun. L'accord des deux textes est frappant, comme on en pourra juger en comparant les morceaux latins et français rapportés ci-après. On remarquera cependant qu'il n'y a rien dans le latin qui corresponde aux 119 premiers vers du ms. DD. 10. 31. Ces vers forment un prologue que l'auteur du poème a dû tirer de son propre fonds, à moins qu'il ait eu de l'*Imago mundi* une rédaction autre que celle qui est éditée. Il paraît du reste avoir traité avec une assez grande

1. *Romania*, VIII, 336.

2. *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1880, p. 52.

3. C'est le titre que donne le ms. de Saint John; cf. ci-après, v. 113.

4. Parmi les *spuria* de Bède. Migne, *Patrol. lat.*, XC, 1127 ; parmi les œuvres d'Honorius d'Autun, *ibid.*, CLXXII, 39. Pour l'attribution à Guillaume de Conches, voir l'article de M. Hauréau sur cet auteur dans la *Nouvelle biographie générale*.

liberté son original, introduisant parfois des développements dont le latin fournit à peine le point de départ.

Voici le début de l'*Imago mundi* et celui du poème :

Mundus dicitur quasi undique motus; est enim in perpetuo motu. Hujus figura est in modum pilæ rotunda, sed, instar ovi, elementis distincta. Ovum quippe exterius testa undique ambitur, testæ albumen, albumini vitellum, vitello gutta pinguedinis includitur. Sic mundus undique cælo, ut testa, circumdatur, cælo vero purus æther ut album, ætheri turbidus aer ut vitellum, aeri terra ut pinguedinis gutta, includitur (Cf. DD, 10, 31, vv. 120-136).

Creatio mundi quinque modis scribitur: uno quo ante tempora sæcularia immensitas mundi in mente divina concipitur, quæ conceptio archetypus mundus dicitur, ut scribitur: *Quod est factum in ipso vita erat*¹. Secundo cum ad exemplar archetypi hic sensibilis mundus in materia creatur, sicut legitur: *Qui manet in æternum creavit omnia insimul*². Tertio, cum per species et formas sex diebus hic mundus formatur, sicut scribitur: *Sex diebus fecit Dominus opera sua bona valde*³. Quarto, cum unum ab alio, utpote homo ab homine, pecus a pecude, arbor ab arbore, unumquodque de semine sui generis nascitur, sicut dicitur: *Pater meus usquemodo operatur*⁴. Quinto, cum adhuc mundus innovabitur, sicut scribitur: *Ecce nova facio omnia* (DD, vv. 138-157).

Elementa dicuntur, quasi *hyle*, ligamenta: $\Upsilon\lambda\eta$ autem est materia ex quibus constant omnia, scilicet ignis, aer, aqua, terra, quæ in modum circuli in se revolvuntur, dum ignis in aerem, aer in aquam, aqua in terram convertitur, rursus terra in aquam, aqua in aerem, aer in ignem commutatur (DD, vv. 158 et suiv.).

Ky vout saver del mapemund, (f. 6c)	Si cum jeo ai en escrit truvé,
La forme de trestut le mund,	Dunt jeo ai asez auctorité.
De terres e de regiuns	Seint Luck li evangeliste dit
4 E de citez les propre nuns,	8 En le ewangeile k'il escrit
Ki les fist e edefia	Ke Augustus Cesar l'empereer
E primes nuns lur dona,	En ki tens lud né li Sauver
E des ewes ke portent navie,	Conmanda par sun comandement
6 Jeo en dirraie grant partie	12 A tuz le mund comunement

1. JO. I, 3-4, citation formée de deux membres de phrase réunis à tort.

2. ECCLI. XVIII, 1.

3. Cf. GEN. I, 31.

4. JO. V, 17.

5. APOC. XXI, 5.

Les vers 1-36 ne se trouvent qu'ici.— 3-4 Ces deux vers sont à peu près littéralement reproduits un peu plus bas (15-6).

- | | |
|--------------------------------------|--------------------------------------|
| Ke tuit lui fëissent asaver | Chescun mustra sa sente[n]ce |
| E les escriz a lui enveer | Solum la sue sapience; |
| De teres e de regiuns | En plusurs lius deviserent |
| 16 E des hiles les propre nuns, | 44 Lur escriz e tuz assemblerent, |
| E la manere de la gent | E lur sentence ordinerent |
| E des bestes ensemment, | E les dotances tut offerent |
| E ke ren ne lui duissent celer | E la verité confermerent, |
| 20 Ke digne fut a remembrer, | 48 Kar en tuz point la esproverent |
| E quel servise chescun deveit | E cum chose prové l'acertrent, |
| A Rome ke lur chef esteit. | E ces escriz puis longement co- |
| Ceo fit il par le conseil | [nurent |
| 24 De un sage ke fud feel, | Dunt plusurs puis garni furent |
| Ke Cyrinus aveit a nun, | 52 De bone et de male aventure, |
| Esveske de Syre, sages hom. | Ke tut diseit lur escripture. |
| Romefud chef de tut le monde (d) | Par tut le mund apris aveit |
| 28 Si cum le livre nus respund, | Les aventures k'il les saveint; [20] |
| En tutes teres, est ben seü, | 56 Kar Deu meïmes en acune gise |
| A Rome rendirent treü. | Mustre al mund ceo k'il divise |
| Quant cest ban fud criez | [(f. 7) |
| 32 E par escriz par tut enveez, | Par aventure e par feiture |
| Tut issi e en teu manere | K'il fet e tret en sa mesure; |
| Cum out comandé l'emperere | 60 E il en urent garde prise, |
| Par teres e par regiuns | Pur ço sav[ei]ent la devise. |
| 36 A Rome aürent lur respuns. | Le mund trestut mesurerent, |
| Li sages ke jadis est[ei]ent | Tere, ewe e fu numbrerent; |
| De grant saver seentremett[ei]ent | 64 Les qualités de tuz sarcherent |
| E mult estreitement enquistrent | Dunt la force de tuz troverent, |
| 40 Les choses ke puis en escriz mis- | E la esprové[e] trouveüre |
| [trent | Mistrent en sage escripture |

28 *Corr.* despund. — 43-4 *Il manque, ici comme dans S. John's, un vers qu'on trouvera ci-dessous dans Gg. 6. 28.* — 46 *Corr.* osterent, voy. ci-dessous. — 55 *Les chiffres à droite se réfèrent au ms. de S. John's (Romania, VIII, 337).* — 66 *Ms. e la prespone le premier r étant pointé.*

Ms. Gg. 6. 28. — Li sage jens jadis esteynt. De grant saver s'entremeteynt. E mult estreitement enquistrent. (40) Les choses dunt il plus escritrent. E chescun mustra sa sentence. Solum la sue sapience. En plusurs maneres diviserent. De si ke li sages ke pruz erent. (44) Lur escrire touz ensemblerent. E lur sentences ordinerent. Les dutances tutes osterent. E la verrur confermerent. (48) Car en touz poynz les proverent. Pur chose prové la cercherent. Ces escrire puis lunges corurent. Dunt plus avant garni furent. (52) De bone e de male aventure. Kar tut dyseit lur escripture. Par tut le mund apris aveit. Les aventures ke il saveient. (56) Kar Deu memes en acune guise. Mustre au mund ceo que il devise. Par avenir de faiture. Que laut e crest en sa mesure. (60) Il en unt grant garde prise. Pur ceo en surent la devise. Le mund trestut mesurerent. Tere ewe teu aer anumberent. (64) Les qualités de touz cercherent. Dunt la orce de touz troverent. E la esprovee trouveüre. Mistrent en sage letrure.

- 66 Pur ceus garrir ke pus vendreint
E le sen esprendre voleint.
Mès nul ne set ke seit en ceo
[contemple
A lur sen gueres ne se entempre;
- 72 Nul ne purveit mal aventure
Pur ren ke Deus avant figure,
Dunc ceo est mult grant folie,
E la gent trestut devie
- 76 Par pleidurs e par registres [41]
Ke sunt Antecrist ministres,
Si purvertent tute dreiture,
Pur terriene pouture;
- 80 Nul ne dute la Deu manace,
Mès la gent sunt cum fu sur glace;
Ne ne gardent la creature,
Pur tant del Creatur n'unt cure.
- 84 Pur ceo faz [en] ceste escripture
De tut le mund la purtreiture,
Cument la tere seit entere
E des ewes tute la manere, (b)
- 88 Del eyr e del ether ensement
E la force del firmentent,
D'enfer, de ciel et des planetes,
De la lune, del solai e cometes,
- 92 Des doze signes e de lur curs,
Pur kei sunt longe e curz les jurs,
Dunt le vent veint e dunt toneire,
Dunt foudre, dunt fu, dunt es-
[cleire,
- 96 Dunt gresil e nuile e brisile,
Dunt pluie e aubegele, [62]
Dunt le fu vient ke hom chaïr veit,
Ke hom quide ke esteile seit,
- 100 E dunt veint la blanche veie
- Parmi le ciel ke se despl[e]ie.
Ki ces choses veut entendre
Mult purra grant ben aprendre
104 E saver en tutes maneres,
Ki mult est sages li Creeres
E k'il est puissant par nature,
E ke sa volunté partut dure,
108 E ke tut ke lui seit a volenté,
Tut vendra par sa poesté;
E ki defaut de sun servise
Mult deit duter sa justise.
112 Nun done al livre ki l'endite
Philosofie la pitite.
Ki veut plus oïr par requeste
Le frut li dirai de la geste. [80]
116 Ki veut del mund oyr le ymage
E la feiture en sun estage, (c)
Escut a mai o bon curage,
E jeole frai certain e sage.
120 Le mund est ront cum polete,
Nent estable, mès est an moete;
Unkes ne fud ne ja n'ert estable,
Mès tut dit novele e remuable;
124 Par le elemenz est destinctez
Cum par un uf veer purrez :
L'aubun dehors enclot l'eschale,
E l'aubun li moauz cum en male.
128 Li moauz enclot une gute
Ke de gresse enfurme tute.
Tut ausi est le ciel cum le scale,
Le ether cum aubun en male,
132 Le ether cum aubun sur muel.
Le espès eyr environ mult bel.
Li moauz enclot la grase gote,
E l'eir partient la terre tute.

89 *Corr.* firmament. — 95 *Ms.* fendre — 105 *Ki, corr.* Ke. *Cette faute et l'inverse sont fréquentes en anglo-normand* — 127 *Ms.* moanz. — 129 *Corr.* est formée.

(fol. 16) Pur cels garnir que puis vendreient.. E lur sen aprendre vodroient. Mès nul que seit en ceste tempre. A lur sen guers s'atempre. (72) Nul ne purveit mal aventure. Pur ren que Deu avant figure. Dunt terre est mut afebleie. E la gent tantost devie. (76) Par les pledours par les registres. Qui touz sunt Antecrist ministres. Cil pervertent tute dreiture. Pur terriene pureture. (80) Nul ne dute la Deu manaie. Dunt la gent sunt cum feu sur gelaie. Ne nul agarde la creature. Par taunt del Creatur n'unt cure. (84) Pur ceo faz en cete escripture. De tout le mund la purtreiture. Comment la mer set en tere. De ewes totes la manere. (88) De l'ayer del ethre ensement. .

- 136 Si aver poiet ke sen ad parfund
Ke le ciel enclot tut le mund; [100]
De ceo mund le creaciun
Fet en .v. maneres le trovum :
- 140 L'un t'est fu einz ke nule ren fut,
Ke Deus en sun penser conceust
Devent tut le secle purtrere,
Coment il vout tut le mund fere;
- 144 Cist est *architipus* dit,
De Deu le prince ke tut purvist;
Prince est dit *arcos* en gregeis,
Tipus est figure en franceis; (*d*)
- 148 Dunt ceo nun de ceo noma
Ke Deu memes le figura.
L'autre est quant Deus par cest
[esample
Ceo mund furma veable e ample,
- 152 E trest en forme e en matire
Quanke purvist son sage empire.
Dunt l'escrit dist: « Cil ki fin n'a
Ensemble tute ren crea »,
- 156 Ensemble par voil debonere
E par aparisante mateire. [120]
Le terz fud quant Deu tut forma
E par sis jurs tut ordina,
- 160 Dunt l'escrit dit: « En sis journées
Fist Deu tute bones crieres. »
La quarte manere Deu mustra
Quant une chose de autre crea,
- 164 Ausi cum encore fet
Quant il home de autre tret,
- Beste de beste fest venir,
Arbres e herbe reverdir;
168 N'est chose solum sa semence
Ke Deu le mund ne recomence,
Dunt l'escrit dit: « Mi pere
[oeuvre. »
Encore ses bontés pas ne covre.
- 172 La quinte manere est dit en veire,
Quant Deu vout le mund refeire,
E tut oster de pulenterie
E revestir de novelerie; [138,
176 Dunt le prophete dist verrai:
« Tutes choses renovelerei. » (*f.8*)
- Ore escutez (*e*) des elemenz,
Ceo est des yles les leemenz.
- 180 Tant dit *yle* cum matere
Dunt tute ren pernent afere.
Yle est matere divine
- 184 Dunt tute rens pernent orine.
Ces elemenz quatre sunt
Pur kei tut rens estunt:
Ceo est feu, eyr, ewe e tere,
- 188 Dunt jescun de altre a [*a*]fere,
Par icele concordance
Ke nul n'est a l'autre grevance;
Kar, si cum cercle returné,
- 192 Ensement turnent e sanz mellé:
Le fu en l'eyr si se turne,
Li eyr en l'ewe bien sojorne, [156]
L'ewe en la terre cuille e plie...

Le ms. DD. 10, 31 est incomplet de la fin, les derniers feuillets ayant été enlevés. Il manque environ 370 vers au poème de la *Petite Philosophie*. Voici les vers qui terminent ce ms. Je les fais précéder du texte latin correspondant, qui forme la fin du livre I de l'ouvrage (Migne, col. 146):

Lactea zona ideo candida est quia omnes stellæ fundunt in eam sua lumina (DD. vv. 23-30).

Cometæ sunt stellæ flammis crinitæ, in lactea zona versus Aquilonem appa-

136 *Corr.* Saver. — 142 *Corr.* Devant. — 148 *Corr.* c. munt. — 161 *Corr.* criées. — 179 *Corr.* de yle.

rentes, regni mutationem aut pestilentiam aut bella vel ventos, æstus vel siccitatem portendentes. Cernuntur autem septem diebus, si diutius octoginta (*DD.* vv. 31-39).

Sidera fabulosis involuta, imo polluta perlustravimus. Altius scandentes astra matutina, solemque solis inspiciamus.

Super firmamentum sunt aquæ instar nebulæ suspensæ, quæ cælum in circuitu ambire dicuntur, unde et aqueum cælum dicitur (*DD.* vv. 41-46).

Super quod est spirituale cælum, hominibus incognitum, ubi est habitatio angelorum per novem ordines dispositorum. In hoc est paradisis paradisorum, in quo recipiuntur animæ sanctorum, hoc est in cælum quod in principio legitur cum terra creatum (*DD.* vv. 47-54).

Huic longe supereminere dicitur cælum cælorum in quo habitat rex angelorum (*DD.* vv. 55 et suiv.).

Je donne en note les principales variantes du ms. Gg. 6. 28.

Autre esteiles sunt plusurs	20 Tut pert quant veit sun nun poer.
Dunt home ne set lur nun ne	Lessum a Deu ses privitez ;
[lur curs,	Quant li plet il nus mustre assez.
Ne lur nuns ne lur poetez ;	Fallaz est une zone
4 Mès jeo me retrés tut de gré,	24 Ke tant est clere blanche e bone,
Kar cel començaïl est fol e gref	E trés parmi le cel s'en vad.
Ne n'est merwaylle si en a nun	Icel nun cum duz let ad ;
[turt (f. 24)	Blanc e gai est duz let
8 Chose dunt sen [ne] pru ne curt :	28 Dunt cel[e] zon[e] sun nun tret.
E quel pru est de dire la ren	Les esteiles la clarté funt
Ou home ne put aprendre ben ?	Ke ele a chescune respunt.
Ki ben eist sanz ben aprendre,	En ceste zone par fiez
12 O le ane deit harpe aprendre.	32 Ver le north parent cometes leez,
Ben dire sanz ben mustrer	Unes esteiles mut cremues
Fet le musard plus musarder ;	E o mult flambestes kernues :
Dunt li sage sun fiz chastie ;	Change de prince signifieint
16 « Gardez ke ne meprenez mie	36 Ou pestilence e guere dient,
« De pincer (sic) les Deus secrez,	Ou grant vent ou grant flote de
« Kei ke seit le ciel esteilez. »	[mer, (b)
Sovent cil ki tut vut saver	Kar n'i est ki en set penser.
	Set jor parent ou vint e .v. plus;

6 Voici, d'après Gg. 6. 28, ce vers qui manque dans DD : Ke hom ne poet trere a bon chef. Dans le même ms. les vers 7 à 22 manquent. — 11 Les deux premières lettres de aprendre paraissent grattées à dessein, pour laisser rendre.

15 Cf. Denis Caton :

Mitte arcana Dei cælumque inquirere quid sit,
Cum sis mortalis, quæ sunt mortalia cura.

23 Corr. Gallax; Gg Gallaris. — 27-30 Manquent dans Gg. — 34 Gg E flaunchisanment kernues.

- 40 De nus garnir est Deu gelus.
Amunt en cel grant fermement,
Le livre dist ke ren ne ment,
Sus les nues suntewes suspendues
- 44 Ausi cum mule en ses nwies,
Ke suz le cel turnent environ :
Icel cel ewin ad nun.
Sutr (*sic*) celi est le cel esperital
- 48 Ke n'est conu de home mortal ;
Les angels sunt en lui menant,
Ke tut dis unt joie grant.
La sunt les almes des senz
- 52 Ke en Deu servise ne furent feinz.
Icel cel fu primes creé
E o la terre purtreté,
Icel cel ben de la
- 56 En un grant cel ki fin nen a.
Il est nomé li cel de cels,
La meint li reis des angels Deus ;
La meint le rei tut puissant,
- 60 Lui nel teint, si est tut tenant ;
Tut fet, tut veit, tut governe.
E li ne rent e li ne terne.
Il est partut puissantment,
- 64 En nuli nel tent nel comprend.
Par tut est en mi liu nel tent,
E de lui tut bens nus vent ;
Dunt l'Esriture nus dist
- 68 Ke parole par seint Esperit
Ke il est plus haut kel cel lamunt
E ke n'est abime plus parfund,
Plus est long ke la mer ne estent
- 72 E plus est lé ke la terre ne tent,
Ke tut veit et tut put e tut out
E tut le monde en sa main clot.
- Tut est al mund, tut est dehors,
76 Mès ne li comprend ne li ne cors-
Il est desus trestut puissant,
Il est desuz trestut sustenant,
Il est dedenz pur tut sustenir,
80 Il est dehors pur tut garnir ;
Il n'est pas confus dehors
Ne compain en mundaine cors ;
Il n'est grevé pur sustenir
- 84 Ne equis par sun emplir ;
Il n'est ahaucé pur sun munter
Ne abessé par sun avaler ;
Ja n'ert plus halt ne plus bas,
88 Mès tut dis ert en novel cas.
Sanz labur est governor
E sanz travail est overor.
Tut fet, tut veit, tut adorne
- 92 E en pès est quant tut aturne ;
Quan ke fu est e serra
Tud ad fet e tut defra ;
Quank'est el mund n'est vers lui
[pussant,
- 96 Plus ke une gote en un reim
[pendant. (d)
Kei quident dunc li faucener ?
K'en ert quant il se vout venger ?
Cumert l'alme dunc [en] anguisse,
100 Quant tute creature le cuse,
Ke tut ren l'en cusera
Ke a pechez einz lui eyda ?
L'escrit dist ke tut le mund tendra
- 104 O Deu e combatera,
Cuntre les pecheurs e les faus
Ke Deu guerirerent pur lur
[maus.

46 ewyn dans Gg. cf. le latin cité ci-dessus. — 55 Gg Outre celi bien de la ; corr. Outre celui cel b. — 62 Gg E lui ne tient ne liu ne terme. — 65-6 Gg Par tut est tut e liu nel tient. Riens en luy tien et il tut tient. — 76 Gg M. ne c. ne lui ne. *Le même ms. ajoute* : Tut el el (*sic*) mound tout est desous. Tut a delez tout a dejous. — 79 Gg t. tenir. — 80 Gg garir. — *Le même ms. ajoute* : Par ces costez trestut contyent. E par environ tut meytient. — 82 Gg Ne compris. — 84 Gg Ne enquis p. soen haut empir. — 88 Gg en ouel, *naturellement*. — 89 Gg S. travailler. — 99 Gg E. s. grevance. — 97 Gg li sorcener. — 100 Gg le encuse. — 101 Gg le aunira. — 106 Gg Que ly gerpirent.

La terre ferement l'encusera
 108 Ke la vitaille li trova,
 E les richesses ensement
 K'il despendi folement;
 La mer e les ewes ensement
 112 Les e[n]cuserent ferement,
 K'il but e sa seif estancha
 E des ordures se lava,
 E l'eyr par unt il espira
 116 El fu dunt il se eschaufa
 E le solail ke le aluma,

E la nut ke sun mal cela,
 Trestuz mustrent sa vie fole,
 120 Kar tute ren ad Deu parole.
 Le cheytif pecheur ke fra
 Quant tut le mund l'encusera ?
 Quant li mund li mut bataille
 124 Ke fra dunke une ventaille ?
 Certes, nent est home pur verité,
 Kar il anentist par sun peché.

Nent est ¹

DD. 12. 23. — LA MANIÈRE DE LANGAGE.

Parchemin, 87 ff., hauteur 0^m 162, largeur 0^m 122; commencement du xv^e siècle. Le ms., incomplet du début, commence par un traité des conjugaisons françaises qui se retrouve ailleurs, par ex. dans le ms. GG. 6. 44 de la même bibliothèque, ff. 19-28. Ce traité ne peut fournir aucune information de quelque valeur sur l'histoire de la conjugaison française : il peut seulement servir à montrer combien grande était la corruption du français usuel en Angleterre au xiv^e siècle. Ce n'est plus du français, c'est du *law french*. M. Stürzinger a indiqué sommairement le contenu de ce petit traité dans sa récente publication intitulée *Orthographia gallica* (Heilbronn, 1884) ², p. vij. Viennent ensuite différents opuscules concernant presque tous la procédure, pour lesquels je me borne à renvoyer au catalogue imprimé et à M. Stürzinger, p. xiv, et enfin la *manière de langage*. Ce manuel de la conversation française, le plus ancien sans doute qui existe, est certainement le plus curieux entre les ouvrages passablement nombreux qui ont été composés en Angleterre pour faciliter l'apprise du français. Il est édité, depuis 1873, dans les numéros de la *Revue critique* qui furent publiés pour compléter le second semestre de l'année 1870, laissé interrompu au moment de la guerre ³. Pour cette édition je me servis uniquement du ms. 3988 du fonds Harléien du Musée britannique. Je connaissais dès lors une autre copie du même ouvrage, celle que renferme le ms. 182 d'All Souls à Oxford,

113-4 Gg Dont pecheur vuys si s'en leva. E pur plus pecher se acena. —
 119 Tretuz dirunt la fu fole. — 124 Gg une toile. — 126 Corr. anentist;
 Gg Quant avient nient p.

1. C'est la réclame qui termine le cahier.

2. Voy. *Romania*, XIV, 60.

3. Tiré à part sous ce titre *La manière de langage qui enseigne à parler et à écrire le français*. Paris, libr. Franck, in-8°. — Voy. *Romania*, II, 368.

(ff. 305 et suiv.), depuis longtemps décrit par Coxe dans son catalogue des mss. des Collèges d'Oxford, et que j'avais moi-même étudiée dès 1870. Par une singulière inadvertance, tout en citant ce ms. pour d'autres textes qu'il renferme, j'oubliai de dire qu'il contenait aussi la *manière de langage*. Il est du reste postérieur au ms. Harléien, et, appartenant à la même famille, n'offre guère de variantes utiles.

A ces deux mss. il faut ajouter le ms. DD. 12. 23 de l'Université de Cambridge, déjà signalé par M. Stürtzinger, *Orthogr. gallica*, p. xij, un fragment (le commencement) conservé dans le ms. du Musée Britannique Add. 17716, également indiqué *Orthogr. gallica* (p. xij), et enfin une cinquième copie jusqu'à présent non citée, à ma connaissance du moins, que renferme le ms. 8188 de la bibliothèque Phillipps¹. Ces trois derniers textes me paraissent appartenir à une même famille, nettement distincte de celle où prennent place le Harl. 3988 et le ms. d'All Souls.

(Fol. 67 v°). Ici a nostre commencement de cesti tretis nous dirrons ainsi: En non de Pier e Filz e sent Espirit, amen. En non de la glorius Trinité trois persuns e un soul Dieu omnipotent creour de mound qu'est e a esté e sanz fin regnera, de qui vient toute grace, sapience et vertu, faiceons priere a luy devotement que luy plese, de sa grande mercy e grace, toutz qui cest livre regarderont ou en rememorunt, ensy abuverer² e enluminer de le rosee de sa haute sapience qu'ils purront avoir souveraigne grace e sen naturel d'apprendre e parlere, bien sonere e parfitement escriere douce francès, qu'est la plus beale e la plus gracios langage e la plus noble parlere, après latyn de scole, que soit en monde, et de toutz genz melx preysé e amee que nulle autre; quare Dieux le fist si douce e amyable princypalement en l'onore e loenge de lui mesmez. Et pur ce que homme est le plus noble e le plus digne creature que soit en cieles e que Dieux a ordigné d'estre souveraigne e maister dez toutz autrez creaturs e choses que sont desoubz luy, je commencerai a declarer e pleinement terminer de lui e de lez membres de son corps.

Fin (fol. 87 — cf. édit. p. 403).

Guilliam tenez vous e do....³; mèz primerement nous dirrons de *profundis* en l'onour de Dieu et de [nostre] Dame, e pur les anmes des trespassez qui la mercy de Dieu attendent en paynes de purgatorie, qu'ils purront le plus tost estre relevez de lour payns a cause nos priers, e venir a la joye pardurable, laquele joie Dieux qui maint en haut paradys e nous rachata de son precieus sanc, pur sa grant mercy e piteous⁴ ottroit en le fine s'il lui pleest. Amen.

Ici le fine le commune parlance meliour en tout le Ffrance.

1. Ms. renfermant le traité de Gautier de Biblesworth; voy. *Romania*, XIII, 501.

2. On lirait plutôt *abuncrer*; il y a en interligne *to be fulfilled*.

3. Déchirure dans le ms.; lire *do[rmez]*?

4. Corr. *pité nous*.

EE. 2.17. — GILLES DE ROME, TRADUIT PAR HENRI DE GAUCHI. — VEGECE, TRADUIT PAR JEAN DE VIGNAI.

Ce manuscrit, relié avec les nos EE. 2.15 et EE. 2.16, est un fragment, dont les feuillets mesurent 0^m 200 sur 0^m 210. Il est en papier, sauf la feuille extérieure et la feuille centrale de chaque cahier, qui sont en parchemin. Les cahiers sont de six feuilles. Au bas des feuillets 5 à 7 de la numérotation actuelle, on lit les cotes *g iij*, *g v*, *g vj*, ce qui permet d'évaluer exactement le nombre des feuillets manquant, à supposer que tous les cahiers aient été de six feuilles, soit 36 feuillets. Au bas du fol. 2 on lit, en capitales du XVI^e siècle, STRANGWAYS, et au bas du fol. 3 « Guillaume Le Neve, York, 1632 ». Au XV^e siècle le même ms. avait fait partie de la célèbre librairie du duc Humfrey de Gloucester¹, car à la dernière page on lit cet ex-libris autographe: « Cest livre est a moy « Homfrey duc de Gloucestre, du don mess. Robert Roos, chevalier, mon « cousin². » Le duc de Gloucester étant mort comme on sait en 1447, le ms. sur lequel se trouve son autographe ne peut être de la seconde moitié du XV^e siècle comme le suppose le catalogue imprimé. Il est de la première moitié de ce siècle.

1. — GILLES DE ROME, du gouvernement des rois et des princes traduit par HENRI DE GAUCHI. — On possède d'assez nombreux mss. de cette version du traité que Gilles de Rome dédia à Philippe le Bel

1. Il ne figure pas dans la liste des livres donnés à l'Université d'Oxford par le duc de Gloucester. Cette liste, qui est publiée dans les *Munimenta academica* d'Oxford, pp. 758 et suiv. (Collection du Maître des Roles), ne renferme que des livres latins.

2. Telle est la formule que le duc de Gloucester inscrivait habituellement sur ses livres, ayant soin d'indiquer leur provenance. On a déjà signalé en diverses bibliothèques un assez bon nombre de mss. portant cet *ex libris* autographe; voy. pour les collections conservées en Angleterre, H. Ellis, *Letters of eminent literary men* (Camden Society), pp. 357-9; Macray, *Annals of the Bodleian library*, pp. 8-9; Fr. Madden, édition de l'*Historia minor* de Mathieu de Paris, I, xxxix; enfin, pour la France, le *Cabinet des mss.*, I, 52, note 8, où M. Delisle a signalé pour la première fois six volumes ayant appartenu au duc. Voici une liste provisoire des livres jusqu'ici reconnus:

CAMBRIDGE,	Bibl. de l'Univ.	EE. 2. 17
—	Saint John's H.	5 (?)
LONDRES,	Musée brit.,	Cott. Nero E. V.
—	—	Roy. 5. F. II.
—	—	— 14. C. VII.
—	—	— 16. G. VI.
—	—	Harl. 988.
—	—	— 1705 (= Bernard, II, 212, n° 6858).
—	—	Sloane 248.
—	—	Egerton 617-8.

avant son avènement au trône¹. L'exemplaire de Cambridge n'a plus que ses deux derniers feuillets : il commence dans le cours du chap. XXI, La rubrique du chapitre XXII est ainsi conçue :

Ce .xxij^e. cap. enseigne quant l'en doit fere les nefz et les galiez de mer, et comment l'en se doit combatre en eau ou en mer, et ensengne ce capitre as quelles choses toutz les bataillez doivent estre ordonnés.

L'ouvrage se termine au recto du feuillet suivant : Cy fine le livre du « gouvernement des roys et dez princes que frere Gilles de Romme, de « l'ordre saint Augustin, a fait. »

2. — VÉGÈCE, traduit par JEAN DE VIGNAI. — Cette version n'était pas inconnue : elle se trouve dans le ms. 1229 du fonds français de la Bibliothèque nationale, mais elle y est anonyme, et nulle part je ne vois mentionné Jean de Vignai, qui a tant traduit, comme traducteur de Végèce. Le ms. de Cambridge a donc, pour notre histoire littéraire, une valeur particulière.

(Fol. 3) *C'est le livre de Vegece, de Chevalerie, translaté de latin en franchois.*

Ci commence le livre de Vegece de chevalerie, translaté de latin en franchois par maistre JEHAN DE VIGNAY, de l'ordre de Haultpas, lequel livre contient .iiij. livres complès. Le premier livre monstre et ensengne de l'ancien temps, qui dit ainsi que a nul n'afiert mielx a sçavoir pluseurs choses que aux princes...

Le prologue du translateur.

Tout aussi comme dit Segons le philosophe...

EE. 3. 52. — PREMIER VOLUME DE LA BIBLE FRANÇAISE
DU XIII^e SIÈCLE.

Ce ms., qui appartient au XIV^e siècle, a été fort bien décrit par M. Samuel Berger dans son livre *La Bible française au moyen âge*,

OXFORD, Bodleienne, auct. F infra i. 1.

— — — F. ii. 23

— — — F. v. 27.

— Oriel 32.

PARIS, Bibl. nat. lat. 7805.

— — — 8537.

— — — fr. 2.

— — — 12421.

— — — 12583.

— Sainte Geneviève fr. 1. 1.

1. Bibl. nat. fr. 213, 573, 581, 1201, 1202, 1203, etc.; Troyes 898; Lambeth n° 266 (fort bel exemplaire avec miniature de présentation, auquel il manque à la fin un ou deux feuillets); Ashburnhamplace, Barrois 22; Libri 125 (maintenant à la Laurentienne), etc.

pp. 407-8. Si je le fais figurer ici, c'est pour avoir l'occasion d'en citer quelques lignes, ce que n'a pas fait M. Berger, et ce qui n'est pas superflu, puisqu'il s'agit, comme on va le voir, d'un texte assez rare. M. Berger suppose avec vraisemblance que ce volume a été exécuté en Angleterre, « quoiqu'on ne trouve dans le texte », ajoute-t-il, « aucune forme anglaise ». Cette dernière assertion n'est peut-être pas tout à fait exacte. La langue est bien le français de l'île-de-France, mais cependant des formes telles que *euvangelie*, *pur* (pour), *fuiiz* (= *fiuz*, *filius*) se trouveraient difficilement au XIV^e siècle sous la plume d'un copiste français. Disons que c'est la copie très soignée faite par un Anglais d'un texte français du continent. L'exactitude n'est cependant pas complète; notre copiste ne comprenait pas toujours ce qu'il copiait, d'où un assez bon nombre de fautes de lecture: je citerai notamment à la fin du livre de Job (voir ci-après) *coutiuanz*, qui n'a aucun sens, au lieu de *tourmanz*.

Ce volume fut légué aux chanoinesses de Flixton (Suffolk) en 1442, comme l'atteste une note contemporaine écrite sur un feuillet de garde et publiée d'abord dans le catalogue (I, 89) puis par M. Berger (p. 408). Dans cette note l'ouvrage est décrit comme étant un « *Vetus Testamentum in duobus voluminibus gallici ydyomatis* ». Il est à croire cependant que ces deux volumes contenaient aussi le Nouveau Testament, car en 1697 l'inventaire des mss. de J. Moore (Bernard, *Catalogi*, II, 363, n° 9235-49) indique deux volumes dont le second est ainsi décrit: « *Eorumdem (Bibliorum) pars posterior usque ad Apocalypsin inclusive.* » Quoiqu'il en soit, le premier volume seul subsiste actuellement, ou du moins le second, s'il existe encore, n'a pas été identifié.

La version que nous offre le ms. de Cambridge est celle que M. Berger pense avoir été faite à Paris sous saint Louis. Elle occupait ordinairement deux volumes dont le second, commençant au Psautier, a été introduit à peu près textuellement dans la Bible Historiale de Guyart Desmoulins¹. Du tome I, qui n'a pas eu la même fortune, et qui fut bientôt remplacé, dans l'usage ordinaire, par d'autres versions, il ne reste que peu d'exemplaires. M. Berger cite les mss. 6 et 899 du fonds français à la Bibliothèque nationale, le ms. 5056 de l'Arsenal et un ms., brûlé en 1870, de Strasbourg. Il faut ajouter à cette liste un magnifique exemplaire, complet en un volume, qui faisait naguère partie de la Bibliothèque Didot². Le plus ancien de tous ces mss. est le n° 899 qui est malheureusement mutilé, les feuillets qui contenaient des miniatures ayant été arrachés ou coupés.

1. Voy. pp. 187 et suiv. de l'ouvrage de M. Berger.

2. Vente 1879, n° 3. C'est un ms. du XV^e siècle orné de belles peintures dont deux sont gravées dans l'édition de luxe du catalogue.

Le ms. de Cambridge renferme le Pentateuque, Josué (fol. 162), les Juges (fol. 196), Ruth (fol. 221), les Rois (fol. 224), les Paralipomènes (fol. 307), Esdras (fol. 348), Nehémie (fol. 363), Tobie (fol. 372), Judith (fol. 377), Esther (fol. 386), Job (fol. 375).

Je transcris le début de la Genèse, des Rois et de Job. On pourra comparer, pour le premier et le dernier de ces livres, le texte ci-après avec les passages correspondants rapportés par M. Berger, pp. 121 (Genèse, d'après Arsenal) et 128 (Job, d'après Biblioth. nat. fr. 899).

[GENÈSE.]

Cist livres est apelez Genesis, pur ce qu'il est de la generacion du ciel et de la terre ou comencement, ja soit ce qu'il parole après de plusurs autres choses, aussi come le euvangelie seint Matheu est apelé livres de la generacion Jhesu Crist; et ausi come Moyses dist en ce livre coment li premiers home fu criés de la terre qui iert virge, qui puet engendrer les terriens homs en ceste vie trespassable, autressi le euvangelie saint Matheu mostre ou comencement, coment li secons homs, ce est Jhesu Crist, fu nez de la virge Marie qui les celestiaux homes puet engendrer en vie pardurable...

[ROIS.]

(Fol. 224 b) Uns homs fu de la cité de Ramatha qui est ou mont Effraym, qui ot non Helchana, li fuiz Jeroboram le fuiz Cham, le fuiz Subh de Bethleam. Cist homs ot .ij. femes: l'une avoit non Anne et l'autre avoit non Phenanne. Phenanne avoit enfanz, mès Anne n'en avoit nul. Cist homs si aloit de la cité aus jours qui estoient establiz pur orer e pur sacrifier a Dampnedeu en Sylo...

[JOB].

(Fol. 395 d) Uns homs estoit en la terre de Hus qui avoit non Job, et cil homs si estoit simples et droituriers et departant soi de mal. Lors li nasquirent .vij. fuiz et .iij. filles qui li estoient nez, ce est a dire que il avoit engendrez, et il ot en possession .vij. milliers et iij. c. des chamieus, .v. c. jous de bues et .v. c. asnesses et molt grant mesniée...

Fin :

Job vesqui après ses coutiuanz' .c. et .xl. anz, et vit ses fuiz de ci en la quarte generacion, et morut viellart et plains des jourz.

Explicit.

EE. 3. 59. — VIE DE SAINT EDOUARD.

Ce ms., qui vient de la collection Moore (*Catalogi* de Bernard, II, 362, n° 9222.36) n'est mentionné ici que pour mémoire. L'ouvrage qu'il

2. Bibl. nat. fr. 6 : cest torment; fr. 899 cez tormenz.

renferme, en vers octosyllabiques, a été publié par M. Luard ¹, qui a joint à son édition un fac-similé du fol. 29 r^o, grâce auquel on peut se faire une idée parfaitement exacte de la richesse de ce ms., où la partie supérieure de chaque feuillet est occupée par une fort belle miniature qui souvent est divisée en deux compartiments. Des rubriques en vers, tout à fait distinctes du texte, accompagnent ces peintures. C'est exactement la disposition que présentent les feuillets conservés de la vie en vers octosyllabiques de saint Thomas Becket qui s'imprime actuellement pour la Société des anciens textes français.

EE. 4. 26. — LE ROMAN D'YDER.

C'est également pour mémoire que ce ms. est ici mentionné. Il contient un roman de la Table ronde, malheureusement incomplet du commencement, mais néanmoins d'une grande valeur, car c'est une œuvre française, se rattachant à l'école de Chrestien de Troyes, et dont on ne possède pas d'autre copie. Le ms. a été exécuté en Angleterre, à la fin du XIII^e siècle. C'est dire qu'il est assez fautif. L'œuvre et le ms. sont restés ignorés de tous ceux qui ont écrit sur notre histoire littéraire ou qui ont visité les bibliothèques anglaises, jusqu'au moment où il y a une dizaine d'années, j'en fis exécuter une copie qui sera prochainement publiée par la Société des anciens textes français.

EE. 6. 11. — VIE DE SAINTE MARGUERITE. — PURGATOIRE DE SAINT PATRICE. — MARIE DE FRANCE, FABLES.

Ce ms. se compose de deux morceaux distincts reliés ensemble.

1^o Cahiers 1 et 2 (feuillets 1 à 15). Vie de sainte Marguerite et Purgatoire. — Le premier cahier (ff. 1 à 8) est complet en huit feuillets, le second n'en a que sept, le huitième, qui était probablement blanc, ayant été coupé. L'écriture paraît être de la seconde moitié du XIII^e siècle; les dimensions du parchemin sont 176^{mm} sur 120^{mm}.

2^o Cahiers 3 à 5 (22 feuillets). Fables de Marie de France; l'écriture est plus ancienne que celle des deux cahiers précédents; je l'attribuerai à la première moitié du XIII^e siècle. Hauteur des feuillets 176^{mm}, largeur 132^{mm}.

1. *Lives of Edward the Confessor* 1858 (Collection du Maître des Roles).

Le ms. EE. 6. 11. est depuis une époque fort ancienne dans la Bibliothèque de l'Université, et depuis qu'il y est entré il paraît avoir perdu un assez grand nombre de feuillets. En effet, il est ainsi décrit dans l'*Ecloga* de James (1600), p. 64, n° 181¹

1. Gallica metra, de Ecclesia et aliis rebus.
2. Æsopi fabulæ metris gallicis.
3. Sermo cujusdam de dandis eleemosynis et contemptu mundi.
4. Cato cum commentario, sermone anglico vel danico potius (ut observat quidam nescio quis).
5. Vita S. Gregorii metris gallicanis scripta.

Il ne semble pas qu'il y ait un rapport bien intime entre cette description et le ms. actuellement coté EE. 6. 11; c'est cependant à ce ms. qu'elle se réfère indubitablement, car la notice du catalogue imprimé par James se lit encore, avec d'insignifiantes variantes, sur le plat intérieur du volume. Les art. 4 et 5 ont été barrés comme étant en déficit: il il eût fallu barrer aussi l'article 3 qui ne peut se rapporter à aucun des trois ouvrages que contient le ms. dans son état présent. L'article 2 est le recueil de Marie de France, l'article 1 paraît répondre à la fois à la vie de sainte Marguerite et au Purgatoire.

Le texte des fables ayant été collationné par M. Ed. Mall pour l'édition qu'il prépare de cet ouvrage, je ne m'en occuperai pas. Quant au Purgatoire de saint Patrice, c'est une version qui ne paraît pas se rencontrer ailleurs et qui était restée inconnue jusqu'au moment où la *Romania* (VI, 154) en a donné le commencement et la fin. Je n'en dirai pas plus sur ce sujet pour le présent, et je me bornerai à transcrire les premiers et les derniers vers de la vie de sainte Marguerite, dont je ne connais pas d'autre exemplaire, et qui est un poème important. Elle se compose de 69 couplets ayant chacun de quatre à neuf vers.

I Puis ke Deus nostre sire de mort resucita, (. 1)
 [E] veant ses angeles a son pere monta,
 Granz companies de seinz et de sentes y lessat,
 E puis pur luy murrurent e yl les corrunt,
 Del son celestre regne large pars lur dunat.

II A icel tens diable aveient granz poetez ;
 Pur seinte Yglise prendre esteient si pensenz (*sic*),
 Quant il trove[i]nt nul hom qui seyt cristienez
 Si esteit [il] pendu ou ars ou lapideez,

1. Notice reproduite dans les *Catalogi* de Bernard, I, 2^e partie, 170.

Ou destret de chivaus ou haut el vent croulez ;
 Mès cil ke n'en chœleit tant en ert honurez
 Que en permanable gloire [ore] en est corunez.

III Seinurs, des toz les autres vus lerrai a conter,
 Fors de une sule virge [dunt] me covent parler :
 [Le] son seinur celestre tant pout toz jurs amer,
 Onkes pur nul turment que l'em le sout duner
 Ne pur nule promesse ne wout de luy torner.
 Trayez [vus] ça vers moy ; pri vus de l'escoter,
 Car vers son chier senniur vus pout ben aider.

IV Ceste pucele fu mult de haut parentee :
 Si pere fu paiens de grant nobilitee ;
 Theodorus out nun, onkes ne cremout Dé ;
 Tuz ceus qui creeint en Deu out il en vilté,
 Nule rien ne h[a]ait envers cristienté.

Fin (fol. 8) :

LXVII Tut cil qui sunt pris de divers enfermetez,
 Mult sunt awogles, desirus de sauntez,
 De lui quant parler oient ilec sunt alez :
 Dec'il tochent le cor sempres sunt [tut] mundez,
 Ne sentent puis nul mal ne nul enfermetez (*sic*).

LXVIII Es kalendes de aüst del siecle treepassat.
 Quant l'un en cest siecle de lui memorie frat.
 Deu ! cum gloriusement sum martire finat !
 Dreiz est que od Deu seit, car ben de servir¹ l'ad ;
 Si est ele sanz dotance, jammès ne partirat.

LXIX Ele deprie Deu qui est sanz mentir
 Ke il nus gard de tuz maus e nus doit deservir,
 Quant les ames de nus deivent del cors partir,
 Quant² a sa companie puissuns parvenir
Qui vivit et regnat Deus per omnia secula seculorum. Amen.

EE. 6. 16. — LIVRE D'HEURES.

On trouvera dans le catalogue des mss. de l'Université une description suffisante de ce livre d'heures, du XIV^e siècle, qui doit avoir été

¹ Sic, *corr.* deservi. — ² *Corr.* Que.

exécuté pour un des établissements religieux d'Angleterre qui étaient dans la dépendance de l'abbaye de Fontevraud.

Les ff. 8 et 9 contiennent un hymne à sainte Anne en latin¹ et en français :

*Anna sancta Jhesu Christi
Matris mat: r pertulisti...*

Ave duz comencement,
Seinte Anne gloriose
De la joie saunz finement...

Au fol. 16 est copiée une prière à saint François. Je la transcris tout entière. Quand on fera l'histoire du culte de saint François dans notre pays, il y aura lieu de tenir compte des nombreuses poésies françaises qui ont été composées en l'honneur de celui qui fut pour le XIII^e siècle et le XIV^e le saint par excellence². La prière du ms. de Cambridge est en quatrains alexandrins, forme fréquemment employée pour ce genre de poésie ; voir par ex. les prières en quatrains que renferme le ms. 570 de l'Arsenal.

Douz sire seint Franceis que Jhesu tant amastes,
E de sa seinte passiun noit et jour pensastes,
De la peine des plaies tant sovent remembrastes,
Ke en vostre seintisme corps l'enpreinte portastes ;

L'amour Jhesu Crist tant vous eschaufa
Et vostre cuer de pité gracios eslu[m]ina
Ke en meins e piés e costé dehors se moustra,
Et lui amant en semblance de ami conforma,

Mult fu la bunté grande de si grant seignour
Que a un povres home moustra si grant amour,
E par especial privilege li fist si grant honour
Ke de la seinte passion li fist son baneour.

Douz sire seint Franceis ki Deu ad si chier,
En la court celestiene estes de grant poer,
Et a vos amis especiaus poés mult aider,
Car vous portez le grant sel : si estes chanceler.

Por cele grace especiale que Jhesu fist a tei
Ke entre les autres seintz, outre comune lei,

1. Une leçon un peu différente est publiée dans Mone, *Latinische Hymnen*, III, 196.

2. Je citerai la curieuse chanson en liaises assonantes que j'ai publiée dans le *Bulletin de la Société des anciens Français*, 1884, p. 77, et une chanson de saint François à refrain dans le ms. 43 de la Faculté de Médecine de Montpellier.

En signe de sa passion te conforma a sei
 Priez le douz Jhesu que il eit merci de mei. *Amen.*

A la fin du livre se trouve une version du *Veni creator* qui se rencontre ailleurs encore; par ex. dans le ms. Digby 86 (notice de M. Stengel, p. 10) :

Saint Esperiz, a nus venez
 E nos penseiez visiter...

EE. 6. 30. — FRAGMENT D'UN MIRACLE EN VERS DE LA VIERGE.

Ce fragment sert, ou a servi, de feuillet de garde au ms. à la fin duquel il est relié. C'est un feuillet de parchemin à quatre colonnes, fort rogné du haut, et engagé dans la reliure de façon que le commencement des vers pour la colonne *a*, et la fin pour la colonne *d*, ne sont plus visibles. Je n'en ai pas transcrit tout ce qu'on en peut lire, mais les extraits que je vais en donner suffisent pleinement à montrer qu'il contient une rédaction jusqu'ici inconnue de l'histoire du clerc qui souffrait d'un cancer à la bouche et que la Vierge Marie guérit de son lait. Je présenterai sur ce sujet diverses observations à propos d'une rédaction différente du même miracle que nous trouverons plus loin dans le ms. Gg. 1. 1, article 26. Pour le présent je me borne à remarquer que le morceau qui suit est certainement l'œuvre d'un auteur né en Angleterre. Les rimes *grevus-plus* (3-4), *env[e]é-mené* (6-7), *honurer-poer* (59-60), ne laissent pas de doute à cet égard. Notons aussi quatre rimes consécutives (11-4), ce qui est surtout fréquent en Angleterre.

Proceine est la sue aïe	(b)	En un chanp de grand beauté.
A chescun ke en lui se aïe,		Tut li chaunp fluriz estoit,
E u li maus est plus grevus,	16	E la duçur ki venoit
4 Ilokes piert sa aïe plus ;		E duce herbes e des flurs
Ço piert el clerc, kar visité		Surmunteint tutes savurs.
Le ad mut tost par sa pité:		Un herber lui ad mustré
Un aungle lui ad env[e]é	20	Sun guiur de graunt beauté
8 Ke ad le esperit del cors menee,		Qe sur les autres tuz lui plut :
U le cors od tut le esprit,		Vint e treis herbes i out ;
Ne sai de fi ; mès, si co[m] quid,		Les vint et deus erent assises
En plusurs lus l'ad amené	24	Environ le herber par divises,
12 E meinte ren li ad mustré ;		E la vintime tierz estoit
Mès al derein se sun[t] entré		Enmi le herber, e cele avoit

- Set mut très beles flurs.
- 28 Tutes de diverse colurs,
Ke plus oleient ducement
Ke espece u unnement.
Les autres vint e deus maneres
- 32 Des ces autres herbes cheres
. (c)
« Ke il vus plaise a mustrer moi
« Quel lui ço est ke ici voi ;
« De ces herbes e de ces flurs
- 36 « Ki sunt taunt cluers (*sic*) colurs
« E taunt fleirent ducement,
« S'il vus plect, apernez m'ent.
« Jo sui, certes, mut desirus
- 40 « De cest lui taunt glorius ;
« Volentiers si jo poeie
« A tut tens i remeinderoie.
- Dunc respunt senz nul respit
- 44 Ducement li aungle e dist :
« Cist beau chaunp taunt aürné
« Parais est apelé.
« Tu vendras en haste ici,
- 48 « Kar cest beau lui as deservi
« Pur ço queas vesqui seintement
- « E as gardé nettement
« Tun cors tut tens de lecherie,
52 « E la mere Deu Marie
« As servi devoutement,
« E l'as amé parfitement.
« Des herbes que tu veis ici
56 « Entur cest herber e en mi,
« E des flurs tut tei dirai,
« Ja mot ne tei celeraï.
« Quant tu soleies honurer
60 « Nostre Dame a tun poer,
« Tu solei[e]s chescun jor
« Deus saumes dire en sun
[honur :
« Li uns est de *In nomine*,
64 « Fai me saut par ta pité
. (d)
Pur ço sunt ci . .
Les herbes que sunt ici plaunt . .
Dunt vint e deus en ad d . .
68 E tutes freches e nuveles
Chescun chapitle en port . .
Chescun herbe ou flurs d . .
Vint flurs vit vers sig

FF. 1. 33. — LE SECRET DES SECRETS. — LA LETTRE D'HIPPOCRATE
A CÉSAR. — JACQUES LEGRAND, LE LIVRE DES BONNES MŒURS.
— JACQUES DE CESSOLES, LE LIVRE DES ECHECS, TRADUIT PAR
JEAN DE VIGNAI.

Livre en parchemin, mesurant 0^m 240 sur 0^m 170, daté à la fin de
Bourges 1420. Provient du don de 1715 : c'est le n^o 154 de l'inventaire
des mss. de l'évêque Moore, dans les *Catalogi* de Bernard (II, 365).
Antérieurement à son entrée dans la bibliothèque de Moore, je ne sais
rien sur l'histoire de ce ms.

1. — Le Secret des Secrets: version très répandue sur laquelle
voyez le présent volume de la *Romania*, p. 189.

33 C'est le clerc qui parle. — 34, 40, 48 lui et non liu; c' est une forme iré-
quente dans les textes anglo-normands. — 36 cluers, corr. de cleres. — 63 Ps. LIII.

(P. 1) *C'est le livre du gouvernement des roys et des princes appellé le Secret des secrès, lequel fist Aristote au roy Alixandre.*

Suit la table, après laquelle l'ouvrage commence ainsi :

Le prologue du docteur en recommandant Aristote .j.

Dieu tout puisant vueille garder nostre roy...

2. — Du gouvernement de santé, livre envoyé par HIPPOCRATE a César. — Apocryphe qui a été très répandu au moyen âge, et dont on a plusieurs versions françaises qu'il ne peut être question d'étudier ici. Je signalerai une première version qui se trouve dans les mss. Bibl. nat. lat. 14689 (incomplet), fr. 573, Libri (Florence) 1251, et d'autres dans les mss. fr. 2001, 2043, 2047, Digby 86 (fol. 8-21), etc. Je n'ai pas rencontré de texte tout à fait identique à celui de Cambridge.

Ci commence le livre du gouvernement de santé que Ypocras fist, et l'envoya a l'emperiere Sesar pour la santé garder et pour avoir vie plus longues. Il fist demander a Galien le bon mire pour quoy il mangoit si petit, lequel lui respondit : « Mon entencion est de vivre longuement, et pour ce je ma[n]güe ainsi petit, ne je ne mangüe pas pour les delices des viandes, mais pour le corps soutenir en vie... »

Cet opuscule est suivi de quelques morceaux qui ne sont pas nettement séparés les uns des autres.

1° Une sorte de calendrier hygiénique :

Avicene dit que ou mois de janvier, a garder parfaitement santé, on doit au matin, a jeung, boire de très bon vin, auxi comme un petit voirre ; ne nulz ou mois de janvier ne se devoit (on) faire seigner...

Les préceptes relatifs à décembre se terminent par cette remarque, qui du reste pouvait s'être déjà présentée à l'esprit du lecteur :

Item, vous devés savoir que ce livre n'est pas fait pour gens qui travaillent et traient poine, comme ces laboureux, mais est fait pour ceulz qui vivent sens labour et sans prendre travail.

Suivent deux pages contenant des préceptes relatifs au diagnostic à tirer de l'inspection des urines et quelques recettes dont les dernières sont en latin.

3. — JACQUES LEGRAND, Le livre de bonnes mœurs. — Cet ouvrage

1. Ce ms. est l'original d'après lequel a été copié le ms. fr. 573.

fut présenté en 1410 à Jean duc de Berry¹. Les mss. en sont très nombreux; voy. Bibl. nat. fr. 453, 953, 954, 1023, 1024, 1025, 1050, 1144, 1145, 1798, etc., et il a été imprimé plusieurs fois; voy. Brunet, *Manuel du libraire*, sous MAGNUS.

(P. 71) *Cy commence la table des rebriches du livre des bonnes meurs intitulé, lequel est composé de cinq parties.*

L'ouvrage commence ainsi, après la table :

Tous orgueilleux veulent a Dieu comparer en tant qu'ilz se glorifient en eulz mesmes et es biens qu'ilz ont, desquelles choses la gloire est deue principalement a Dieu.

4. — JACQUES DE CESSOLES, *Le livre des échecs*, traduit par Jean de Vignai. Traduction faite pour le roi Jean, encore duc de Normandie, voy. P. Paris, *Manuscrits françois*, V, 16.

(P. 209) *C'est le livre des eschez translaté par frere JEHAN DE VIGNAY.*

A très noble et très excellent prince Jehan de France, duc de Normandie et ainsné fils de Phelipe par la grace de Dieu roy de France, frere Jehan de Vignay...

L'explicit est ainsi conçu :

Cy fine le livre des eschez translaté par frere Jehan de Vignay hospitalier. Et fut copié et escrit a Bourges en Berry ou moys de mai l'an de grace mi quatre cens et ving.

REPANTEUR.

Ce dernier mot, qui est vraisemblablement le nom du copiste, est d'une lecture très incertaine.

FF. 3. 31. — LE ROMAN DE PONTIUS.

Le roman de Pontius et de la belle Sidoine est, comme on sait, une imitation en prose de la chanson de geste anglo-normande de Horn et Rimel. La trame du récit est celle de l'ancien poème; les noms des personnages et des lieux sont changés². Il faut rappeler ici, parce que ceux qui s'en sont occupés dans ces dernières années paraissent l'avoir ignoré,

1. Delisle, *Cabinet des mss.* I, 60 et III, 182 (n° 134), 311-2. — Il y a sur ce personnage une assez bonne notice dans le *Catalogue des mss. de M. de Cambis* (Avignon, 1770), p. 446.

2. Voy. H. L. D. Ward, *Catalogue of Romances*, p. 469.

que, selon une remarque intéressante de M. de Montaiglon, les noms substitués dans *Ponthus* à ceux de Horn sont empruntés à la Bretagne et à l'Anjou, que le nom même de Ponthus est celui d'un membre de la famille de La Tour Landry, qui vivait dans la première moitié du xv^e siècle, et pour qui, selon toute apparence, fut rédigé le roman¹.

Ce faible ouvrage a été très lu. Il en existe des copies dans presque toutes les grandes collections de manuscrits, et la Bibliothèque même de l'Université de Cambridge en possède un second exemplaire sous la cote HH. 3. 16². Enfin l'ouvrage a été plusieurs fois imprimé de 1478 environ à 1550³. Aussi n'aurais-je pas mentionné ici le ms. FF. 3. 31, s'il ne se recommandait par deux particularités intéressantes. D'abord il est précédé d'un prologue en vers à rimes plates, et très plats eux-mêmes, qui donnent un résumé sommaire du roman. C'est l'œuvre d'un Anglais qui savait assez bien le français. En outre, le ms., qui a été exécuté en Angleterre, quoique la langue en soit assez correcte, est orné, au commencement de chacun de ses chapitres, de grandes lettres initiales noires dont les formes variées rappellent celles qu'on trouve dans les anciens mss. exécutés à Lindisfarne. Chacune de ces lettres contient une devise, ou une sentence se rapportant au sujet traité dans le chapitre. Ainsi dans l'initiale du premier chapitre on lit ces deux vers :

Vroy amoureux, que que nul die,
Doit estre loial a s'ame.

Le ms. est sur papier. Il fait partie de la collection Moore, bien que je ne le retrouve pas sur l'inventaire publié par Bernard.

Si d'aucuns veulent ycy lire	Ni a nul'autre creature,
En cest livre pour eulx deduire,	Ne souffrir sur lui nulle ordure.
Ilz pourront bien veoir et entendre	Secretteté et beau langaige
4 Que fin amant n'a sur lui membre	12 Doit avoir en lui et couraige.
Qui ne soit livré a martire	Ponthus le vaillant chevalier,
Quant son cuer n'a se qu'il desire.	Dont après ci orrez parler,
Vroy amoureux si ne doit estre	Fut moult secret, vaillant et saige
8 Orgueilleux n'a clerç ny a prestre	16 Et amoureux, hault en couraige;

1. *Le livre du Chevalier de La Tour Landry*, publié par A. de Montaiglon, p. xxiiij.

2. C'est un volume en parchemin, orné au premier feuillet d'une assez jolie miniature. Dans la vignette qui encadre ce feuillet on lit ces lettres plusieurs fois répétées *ici*, dont le sens m'échappe. La rubrique initiale est ainsi conçue: *Ci commence le livre de Pontus fiz du roy Thubor de Galice, et comment en armes et amours il souffrit moult de pestilences, de mauls et de douleurs*. C'est le ms. 451 de l'inventaire des mss. de Moore (Bernard, II, 373).

3. Dates approximatives; voy. Brunet, sous PONTIUS.

- Aussi le devoit il bien estre,
 Car sailli estoit de grant estre :
 Filz au roy de Galice estoit ;
 20 Mais Fortune qui tout deçoipt
 Et qui est a chascun maistrresse,
 A bien et a mal tout reversee,
 Le fist partir et absenter
 24 De son país et toust en aler.
 Tant fut conduit et droit ala
 Que en basse Bretaigne ariva,
 Ou roy estoit pour lors nommé
 28 Duquel fut grandement amé.
 Celluy roy une fille avoit,
 La plus belle que homs veoir pou-
 Sydoine estoit appellée, [ait :
 32 La plus belle et d'onneur clamée
 Que on peust sur terre trouver
 Ne de nul vivant oïr parler.
 Saige, honnourable et sans despit
 36 Estoit, com le livre le dit.
 Elle fut trestant amoureuse
 En tout honneur et curieuse
- Du dit Ponthus, bon chevalier,
 40 Que elle ne savoit quel part tour-
 Et si de lui envie avoit. [ner :
 Plus grant luy d'elle il avoit.
 Leurs amours si turent selées,
 44 A nulz ne furent escandées,
 Combien que le dit amoureux
 Fust jour et nuit moult curieux
 De accomplir tout le desir
 48 De sa dame et tout le plaisir.
 En fait d'armes et autrement
 Abandonnoit son scentement,
 Et trestoute sa vaillantie
 52 A accomplir le gré s'amie.
 Dont en la fin furent joyeux
 L'un de l'autre et vraiz amoureux.
 A ytant je me vueil cesser
 56 De ceste rime convoier,
 Car tout en prouse on trouvera
 Cy après qui bien vous dira
 De Sydoine et de Ponthus,
 60 Pour ce ycy ne vous en dy plus.

Sy commence le livre du vaillant chevalier Ponthus, lequel devise de plusieurs beaux faiz que icellui fist a sa vie, et par especial ou temps de sa jeunesse.

Et premierement, compter vous en vueil une moult belle histoire ou l'en pourra aprendre moult de bien et de exemplaïre...

FF. 6. 13. — TRAITÉS DE FAUCONNERIE.

Parchemin, 81 ff. ; hauteur : 195^{mm}, largeur : 128^{mm} ; fin du XIII^e siècle. Ancienne marque de provenance : *dono Roberti Hare, 1594.* — Ce ms. renferme divers opuscules latins dont je n'ai pas à m'occuper et qui sont correctement indiqués dans le catalogue. J'ai seulement à faire connaître trois traités de fauconnerie, l'un latin, les deux autres français, qui occupent les derniers feuillets du volume. La description donnée dans le catalogue est ici fautive, confondant les deux traités français en un seul.

Peu versé dans la littérature de la chasse, je ne saurais dire si l'un ou l'autre de ces opuscules a déjà été signalé, ni s'il en existe d'autres copies. Les bibliographies d'ouvrages sur la chasse ne manquent pas, mais il ne faut point y chercher de renseignements sur les textes inédits, et même pour les traités du moyen âge qui sont publiés, elles sont en général

peu exactes, et n'indiquent point les rapports que ces traités peuvent avoir entre eux.

On sait que plusieurs des anciens livres français de fauconnerie dérivent des traités bien connus de Frédéric II et d'Albert le Grand. Il ne me paraît pas que tel soit le cas des opuscules contenus dans le ms. de Cambridge. D'autres écrits français sur le même sujet, soit en vers, soit en prose, se rattachent à des traités, probablement latins, composés en Angleterre. Daude de Prades se réfère dans ses *Auzels cassadors* (édit. Sachs, v. 1905) à

..... un libre del rei Enric
d'Anglaterra, lo pros el ric,

sur lequel M. Sachs, qui cite en sa préface maint ouvrage sans rapport possible avec les *Auzels cassadors*, ne donne aucun renseignement. D'autre part, un court poème anglo-normand sur la fauconnerie que renferme le ms. Harleien 978 (xiv^e siècle) cite « le livre al bon rei Eward », qui ne paraît pas identique au *Booke of hawkyng after prince Edward, Kyng of Englande*, publié dans les *Reliquiæ antiquæ* de Wright et Halliwell, I, 293-308. Il est notable du reste, que l'auteur de ce poème, bien qu'écrivant, selon toute apparence, sous Edouard I, ou sous Edouard II, parle du roi Edouard comme d'un personnage du temps passé. La question est d'autant plus compliquée qu'on a attribué à Alfred le Grand aussi un traité de fauconnerie. Voilà donc trois rois d'Angleterre qui auraient écrit ou fait écrire sur cette matière. Comme le poème du ms. Harleien offre quelques rapports avec le traité latin du ms. FF. 6. 13, j'en citerai ici le début :

Bel oncle cher, jo le sai pur veir ¹	12 Dites le moi, vostre merci.
{fol. 116 c}	— Mult volenters jol vus dirrai,
Ke en bon oisel ad riche avoir;	Ke en escrit trové en ai
Mès mult i covient mettre grant	Si cum jo lis e jo l'esgard,
4 E bien conuistre lur nature, [cure	16 El livere al bon rei Edward;
Kar nul ne[s] puet, si il ne seit mestre,	Kar jadis esteient Engleis
Bien affeiter, porter ne pestre.	Mult enseignez e mult curteis,
Pur ceo vodroie jo volenters	E savoient affeitement
8 Aprendre de ces ostrizers,	20 Plus ke ne savoient nule gent,
De ceus la manere e les murs	E nomeement des oiseaus
Ke doivent garder les osturs;	Ki ourent sovent de bons e beaus.
E si ren en avez oï,	Ore vus dirrai volenters

1. Ce poème est écrit à lignes pleines, comme de la prose. Ce n'est peut-être qu'un morceau détaché, à en juger par ce début.

- | | | |
|----|--|--|
| 24 | Queus deivent estre ostrizers :
Sobres e chastes, sueve gent,
Deivent estre, cum jo l'entent,
E si eient mult duce aleine : | iço vus pus jo ben retrere,
Delivre seient de autre affere.
— Ore me mustres dunc purquei? |
| 28 | Delivre seient de autre peine. | 32 — Dirrai le vus en la mei fei,
Jo vus en frai ben la provance |

Il y a entre ces derniers vers et le texte latin qu'on va lire un rapport évident. Les conditions requises pour un bon fauconnier sont les mêmes de part et d'autre, et il faut que le français soit imité du latin ou que tous deux aient une source commune¹.

1. — (Fol. 69 r^o) *Incipit liber de passionibus falconum, accipitrum, austurorum, spervariorum, et qualiter eos curare poteris, et qualiter eos nutrire et mudare debeas* 2.

Oportet eos qui falcones, accipitres, austuros vel spervarios nutriunt sobrios esse, ne per ebrietatem aut crapulam sue cure obliviscantur; castos ne tactu meretricum penne scabie vel tineis corrumpantur; non iracundos, ne irati illos ledant; non fetido anelitu, ne illorum odio ceteros homines fugiant, et illo fetenti odore reumatizati fiant; providos, ne ferre illos tempore pluvioso vel ventoso, et ne in firma quam mudam vocant, vel diutius morentur, vel citius justo extrahantur, et ne vincula que *jacti* vocantur ex duro et inflexibili corio fiant, ne macri vel pingues fiant plus justo, unde amittant voluntatem volandi. Septimo autem die ab ortu eos de nido capies, quo die jam sensus eorum sunt perfecti et membra eorum in malleolo paciuntur plicari...

2. — Médecine des faucons, autours et éperviers. Ce traité, dont je ne connais pas d'autre exemplaire, offre quelques points de contact avec le précédent.

(Fol. 73) *Medicines verraies de garir falcons e osturs e esperviers, e la maniere coment les conustrez e coment les aieiterrez.*

Si vostre oisel a le dos rus e il eit grosse maille e il seit mult petit, dunc est il de jeotne eir, e s'il est gros e il eit le dos bien gris ou fauf, donc est il de viel eir. Si vostre oisel ad les piez blancs e les oilz, donc est il nyès. Ostur ramage les solt aver plus blancs ke espervir (*sic*), mès oysel ramage les solt aver meins blancs; girialc les solt aver bien jaunes, e tel i ad vermeils. Si vostre oysel ad la maille russet, dunc est il esclon en pumer ou en alne ou en espine. Si il ad la maille blanche, dunc est il esclon en bul ou en trembler ou en codre. S'il est

1. Les mêmes prescriptions se retrouvent ailleurs encore; ainsi dans un traité sur les « oiseaux gentils » et leurs maladies dont on a plusieurs copies : « cil qui garde l'oiseil gentil doit estre sobre, qu'il ne s'enyvre point, car yvresse est mere d'oubliance... après il doit estre debonnaire et souffrant, car ire engendre blessure... » (Bibl. nat. fr. 24272, fol. 135).

2. A lignes pleines; à partir du fol 71 à deux colonnes.

3. *Corr.* ferant ou suppl. presumant?

canevaz, c'est ne bien russet ne bien blanc, donc est il esclous sur cheinne. Sachiez ke oysel nyès ne seit nient si bien prendre l'un oysel cum seit le ramage, mès le niès solt estre plus hardi, e ceo avient de ceo ke l'en les get de surse.

Si vus volez en deus meins vostre oysel muer, pernez un serpent ou une coluvere ou ambedeus, si quisez les en pot plein de furment, e ovek un poc de awe come anguille. Kant il erent bien quit e le furment ert enbeveré del venim, donc prendrez deus gelines, si les pestrez de cel forment, e si ne mangerunt de nule altre chose. Pur ceo les lessez en une corniere par elz meimes : quant eles averunt la meitié mangée, donc eiez aparillée une chaude mue ; si getez vostre oysel dedenz. Donc tuez une geline des deus, si pessez vostre oysel ; l'autre geline pessez del remanant del furment, tant ke vostre geline seit mangée. Après ceo tuez vostre altre geline, si en pessez vostre oysel ; puis si le pessez de buchel e de menus oiseals e de mauille chat. Idunc muera, ke devant quinze jurs près sera tut nu. E si vus ne poez trover serpent ne colevere, pessez le sovent de luz : c'est pesson de ewe duce¹.

Fin (fol. 78 b) :

Plumée a espervier ou a muschet ou a esmerillon ou a hobel de la teste del oysel devez fere, ou de la pel de suriz : si la aturnez en meimes la maniere ; mès n'i avera ke une pelote.

Je ne sais si le traité est fini : le reste de la colonne est blanc.

3. — Traité sur l'art de dresser les oiseaux chasseurs, avec un prologue et un épilogue en vers qui, dans le ms. sont écrits à lignes pleines, comme de la prose.

Dreit e reison e volenté (f. 78 c)	8	Cum l'en le devera afeitier,
Ferme de mon einz degré ²		Dès que il seit bien entré
Me ad le cueor suspris		E de oysel prendre bien aleuré,
4 A dire ceo ke jeo ai apris		E puis del niès vus dirrai
De oisels daunter la nature	12	E del rebuté ceo ke jeo en sai,
E fere entendanz a nureture.		Si ke chescun, solum sun dreit,
De falcon ramage dirrai premier		De dreite aprise prenge espleit.

1. Cf. le passage ci-après du traité latin précédemment indiqué : (Fol. 69 v°)
 « *Ad mutandum volucrum. Si avis in muda positus pennas non deposuerit, accipe colubrem varium vel serpentem, vel utrumque, et cum frumento in aqua cocto decoque ; quo bene cocto et jure projecto, tritico illo ac jure pullos gal-line vel columbarum assidue refice. Quorum carnibus si avis usus fuerit, et pennas sufficienter deponet, et si quis morbus interius fuerit, omnino discedet.* »
 Cette manière de muer les oiseaux est indiquée ailleurs encore, voir par ex. *The Booke of hawkyng after prince Edward kyng of Englande*, dans Wright et Halliwell, *Reliquiae antiquae*, I, 307, et Daude de Prades, v. 1465 et suiv.

2. « De mon propre gré », plus loin *ein degré* ; voir pour d'autres ex., tous anglo-normands. Godefroy, sous *ayndegré* et *eindegré*. C'est une locution hybride dont le premier terme est l'anc. angl. *āzen*, *āwen*, angl. mod. *own*.

Après vus dirrai, si Deus l'otrie. Dunt vus dirrai de alleggaunce
 16 Des griefs e de lur maladie E de medecine pure
 Ke soventescheient par mescheance, 20 De tuz curer solum nature.

Primes covendra debonement le falcon manier e ciller ¹, e puis mettre les gez e recoper li les ungles e le bek un petit, ke il en serra le meillur a manier, e puis mettre li le chaperon pur user ke il le veolle, e puis le devez debonement manier e daunter dedenz meison, desque il seit asigé saunz departir del poin, e ke perche ne conuisse desque il seit luré. Petit e petit li donez a a manger jeske a mie gorge al plus, issi ke quant il eyme mielz a manger li tolez, kar comencera d'enamer sun mestre. . .

Fin (fol. 81 a):

Pur oster la pelote de la mule, abatez le oisel e le turnez envers e le lavez de ewe chaude endreit la mule. Puis fendez la pel, ke vus pussez buter vos deus deis e la mule autresi, e vus trovez quatre pels; e sakez hors ceo ke vus trovez en la mule, pnis lavez la mule (b) un poi de ewe chaude. Puis recusez la mule e chescune pel par sei de un fil de seie delié.

Sauve la sentence e la fei De celi ke plus en seit de mei, Dit vous ai mon avis	Ke cest enprenge par folie, Dunt jeo me avante de savor,
4 Si cum le conuis e ai apris.	16 Pur loaunge ou pris aver, Ou ke de mei face clamer mestrie, Par orguil e sorquiderie, De greinnur sen ke il n'i ad :
Al finement de mon dité Ke fet ai de mon ein dégradé, Saluz a tuz mes amis	20 K1 cest preche, si peccherad. Mès, si plus averoie de bien retenu Ke autre de mei k'en eust meins
8 Pur ki m'en sui entremis De cest treitiz en escrit fermer, Les uns pur aprendre, les autres [pur remembrer ;	[veu, De franc queor dirroie mon avis 24 Cum de mon mestre l'averoie apris, Kar la seinte Escripiture dit, Ke parolt par le seint Esperit :
12 E les autres aprendre porrunt. Mar nul en pense ke nul en die	« Cil n'est pas en Dieu bien aré 28 « Ki ne seime k'il ad seié » 2 .

FF. 6. 15. — MIRACLE OPERÉ PAR LA VERTU D'UN *TRENTEL*.

Ce ms. contient un grand nombre de morceaux latins dont on trouvera

1. Il s'agit d'une opération appelée en latin du moyen Age *ciliatio*, qui consistait à priver temporairement l'oiseau de la vue en lui cousant les paupières. Elle est minutieusement décrite dans le traité de Frédéric II, *de arte venandi cum avibus*, l. II, ch. XXXVII.

2. Il faut sans doute corriger *Ki ne seie k'il ad semé*; Cf. MATH. XXV, 26 « quia meto ubi non semino », et LUC. XIX, 22.

le détail dans le catalogue. A la fin est transcrite la pièce dont le texte suit. L'écriture est de la seconde moitié du XIV^e siècle. C'est le récit d'un miracle destiné à montrer combien grande est l'efficacité du genre de service religieux qu'on appelait *trentel* au moyen âge¹ et dont la définition est donnée dans le récit même. Il s'agit d'une femme qui à l'insu de tous avait tué successivement deux enfants illégitimes auxquels elle avait donné le jour. C'était la mère d'un pape qui n'est pas nommé. Après sa mort, elle apparut sous un aspect hideux à son fils, et lui avoua la cause des souffrances qu'elle endurait, lui faisant savoir en même temps que s'il disait pour elle un *trentel* elle serait délivrée. Le pape y consentit, et en effet, un an après sa mère lui apparut de nouveau rayonnante de beauté à ce point qu'il la prit pour la reine des cieux. Elle lui apprend que Dieu l'a délivrée par la vertu du *trentel*, et qu'ainsi fera-t-il de tous ceux pour l'âme de qui on fera le même service.

Il est bien vraisemblable que cette légende intéressée se retrouve ailleurs, sous la même forme ou sous une autre. Je rappelle qu'il y a parmi les fables d'Euode de Cheriton un autre conte destiné à faire connaître les vertus du *trentel*².

(Fol. 249 v^o) Une apostol fu ja qì out une mere qe mult fu tenu prode femme de tote gens. Avint si qe par mesaventure la dame enceinta privement, qe nul homme ne sout, e enfanta a son terme; e par doute de son filz e de pople, quida celer son enfant e son meffet, e murdri son enfant; alters fiez avint aultresi. Li apostel e tuz ceous qì la conisseint la tindrent chere pur les granz biens que quidoient en luy. Avint issi qe la dame enmaladit e morut, e son filz e tuz les aultrez furent en bone espeire de luy. Après iceo, si cum li apostol garda derer soi, si vit la plus trelede creature que hum puist regarder, e dit: « Creature, jeo te conjure de par Diex qe vous me diez qe vous estez. » La chaitif dolent respondi e (fol. 250) dit: « Cher duz filz, jeo su vostre mere ». Li apostol si merveilla e dit: « Ja quidoms nous que vous fuissez mult prude femme, e que vous fussez en grant joie ». E cele luy conta quele vie el out demené, e pur ceo suffri si grant paine cum alme put suffer, e fu en si grant ardure que la flamme luy issi a touz senz d'enz. E son filz en out mult grant pité e luy demande si l'em luy puist aider. E ele dit qe si l'em feît dire pur lui un trentel, que serrait deliveré de peine. Ceo est le trentel: treis messez de l'Anunciacione Nostre Dame, .iij. de la Nativité Nostre Seignur; .iij. de l'Aparicion de luy, .iij. de la Purificacion Nostre Dame, .iij. de la Resurrection; .iij. de l'Ascension, .iij. de la Pentecoste, .iij. de la Trinité, .iij. de l'Assumpcion Nostre Dame, .iij. de la Nativité Nostre Dame. Touz ceoz messes serront dites dedenz

1. Voy. du Cange, *trentale*.

2. *Romania*, XIV. 395-6.

3 = tres lede.

les uteves des avant ditez festez en meme la maniere que eles sunt dites les jourez..... Li apostol dit qe voluntres le freit, e la comanda qe ele se mustrat a luy a ceo joure en un an, e ceo jour...¹ e fu si qe li apostol chanta messe. Estez vous une si grant clareté vint, cum si tut le monde iut alumé. Li apostol fut a bai 3. si regarda e vit deuz angeles descendre e amener entre euz la plus bele creature de dame que unkes fut veu. Des orez li apostol (6^o) quida que ceo fu la dame de cel, e la chai a pez e dit: « Duz dame, raïne de cel e de terre, « jeo vus cri merci pur l'amur vostre duz filz. » E ele respondi: « Bieu duz « filz, ceo su jeo vostre mere. Beueite soit le hore qe vous nasquistes! qe de tele « cum vous me veïstez aultre fiz me a Diex, par vous messez, delivéré de ma « paine. E si fra tous ceous pur qi l'em les chantera en la manere que vous les « avez fetes, e serront deliverez de perils e de pechez. » E tant tot envanit des veu od les angeles qi la menerent.

GG 1. 1. — RECUEIL VARIÉ.

Ce livre est à lui seul toute une bibliothèque, et il serait impossible de lui trouver un titre quelque peu précis. C'est, eu égard à son format, l'un des plus gros manuscrits que j'aie vus. Il n'a pas plus de 217^{mm} de hauteur sur 142 de largeur, mais il compte encore dans son état actuel 633 feuillets, bien qu'incomplet. Selon une collation dont Bradshaw a indiqué le détail sur un des plats de la reliure, il a perdu neuf feuillets. Cà et là (ff. 113, 125, 164, 204, 244, 324, 345, 384, 392, etc.) on trouve des traces d'une pagination du xvi^e siècle qui semble avoir été exécutée avec négligence et d'où on ne peut rien conclure quant à l'état ancien du ms. Les pages, le plus souvent à deux colonnes, ont de 37 à 40 lignes par colonne. L'écriture est des premières années du xiv^e siècle, postérieure toutefois à 1307, puisqu'il y a une pièce sur la mort d'Edouard I. Le copiste était peu instruit. Il a fait beaucoup de fautes dont plusieurs montrent qu'il lisait mal son original.

Nous n'avons aucun moyen de savoir pour qui fut exécuté ce précieux livre, où plusieurs écrits d'origine française sont joints à des compositions anglo-normandes. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il a fait partie de la collection de l'évêque J. Moore, et que le contenu en est sommairement indiqué sous le n^o 272 de l'inventaire publié dans les *Catalogi* de Bernard. Sur le premier feuillet de garde, on lit ces mots écrits au xvii^e siècle « Bought of Mr. Washington. » Les feuillets 1 à 5, peut-être déplacés, contiennent la table de la *Lumière as lais*, ci-après article 3. Le feuillet 6^o est occupé par une table sommaire et assez peu

1. Ici un mot que je n'ai pu lire.

2. Ou *abai* (= *esbai*)²

3. Sauf à l'art. 15 (Gautier de Bibleworth) où les lignes sont espacées pour recevoir les gloses anglaises.

exacte de tout le manuscrit, sous cette rubrique : *En iceste livre con-
tiennent tauntz de romaunces cum ci après sunt notez et escritz.*

Une particularité notable de ce livre est que le copiste, s'étant attaché à commencer en belle page, ou au moins au haut d'une colonne, la plupart des ouvrages de quelque importance, n'a pas voulu laisser de blancs à la suite des ouvrages qui ne finissaient pas au bas d'une colonne. Il a rempli les espaces vides en y copiant de courts morceaux latins ou français qui ne recevront pas de numéros dans la description qui suit.

1. — URBAIN LE COURTOIS. — Il existe à ma connaissance cinq copies de ce traité de civilité¹. Elles présentent des différences très considérables. Celle-ci a 784 vers. Je me bornerai à transcrire les premiers et les derniers, réservant pour une autre occasion la publication du texte complet, qui, accompagné des observations que le sujet comporte, occuperait ici trop d'espace.

Ici comence Urbane curteise (Fol. 6 b)

Une sage home de graunt valour
Ki jadis vesquist en honur,
Urbane esteit il apelé,
4 Ki en sun tens fust amé,
De sun fiz ceo purpensa
E de son bon sen.li demustra,
E dist: « Chier fiz, ore escotez,
8 Si jeo di bien le entendez. . .

Fin (fol. 7 c):

Tant cum la bours peut durer,
Amur de femme poez aver;
E quant la bourse si est close,
De femme aerez une glose.
De ceo soiez bien garni,
Chier fiz, jeo vous prie.
Plus ore a vous ne dirrai,
Mès a Dieu vous commanderai.

Explicit.

2. — Petit recueil de sentences rimées disposées en forme de quatrains ou de distiques. La première a cinq vers, mais on la trouve ailleurs réduite à quatre. Je ne sais que penser de « la dame de Halop » à qui est attribué un proverbe, d'ailleurs bien connu. Est-ce *Salop* (Shropshire)?

1. Voy. *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1880, p. 73.

- | | |
|--|---|
| <p>1 Ki de felloun fet sun porter (<i>f. 7c</i>)
E de eschars soun despenser
E de traitour soun conseiller
E de folle femme sa mullier (<i>f. 7d</i>)
Il ne morra ja sanz encumbrier¹.</p> <p>2 Ki male custume levera
Il ne l'abatera² quant il vodra.</p> <p>2 Fole³ est qui fole boute,
E plus est fole qi fol ne doute;
Fol est qi fole tarie,
E plus est fole qi fole marie.</p> <p>3 Sage hom deit felon⁴ cremir,
E sot felon deit hom haïr;
Sot deboner deporter,
E sage deboner bien amer.</p> | <p>4 Celle vie est mauveis
La ou home dit en la fin: Alas!
Fole est qui sist en l'estate
Ou il ne ose morir pas.</p> <p>5 Quant large doune largement
Vileins est qi trop en prent,
Car largesse fet a touz entendre
Qe surfet est de trop prendre.</p> <p>6 Ceo dit la dame de Halop:
Mult miez vaut assez qe trop⁵.</p> <p>7 Qi mestres est de soun delit
Bien est reison qe s'en joyt.</p> <p>8 Launge qe ja ne retireit
Del Dieu bouche seit maleit.</p> |
|--|---|

3.— RAÜF DE LENHAM, *Comput*. — J'ai donné jadis, dans mon rapport sur les mss. de Glasgow, une notice de ce poème, avec extraits¹. Je n'en connaissais point alors d'autre ms. que celui-même que j'avais trouvé au Musée Hunterien. Depuis, j'ai rencontré le même traité non-seulement dans le ms. de Cambridge que je décris, mais encore dans le ms. 399 de la Bodléienne², qui paraît du temps d'Edouard I environ. Je donne les variantes de ce ms. au bas de la leçon du ms. de Cambridge. — Une quatrième copie se trouvait dans le ms. Cotton Vitellius D III, qui fut presque entièrement détruit dans l'incendie de 1731. Les débris qui en subsistent ont été consolidés autant que possible et mis en ordre par l'administration du Musée Britannique, et j'aurai prochainement l'occasion de dire ce qu'on y peut encore trouver, mais les feuillets où était écrit le comput sont détruits et on ignorerait qu'ils ont existé, sans la mention du catalogue de Th. Smith (1696), p. 90.

1. La même série, moins le second vers, est rapportée d'après un recueil ms. du XIII^e s. par Le Roux de Lincy, Livre des Proverbes, II, 388. — 2. Ms. la batera. Ces coupes vicieuses sont très fréquentes dans ce ms. Désormais je m'abstiendrai de les noter. — 3. Pour fol, comme plus loin. — 4. Corr. Sage felon deit hom. Ces quatre vers forment le seizième des quatrains moraux publiés en appendice à L'Hôtel de Cluny au moyen âge, de Madame de Saint-Surin, p. 109 (Paris, Techener, 1835, in-8°). — 5. Prov. connu, voy. Le Roux de Lincy, II, 346.

1. Archives des Missions, 2^e série, IV, 154 et 160-1 (tiré à part, pp. 121 et 127-31).

2. Ancien D 10; dans les Catalogi de Bernard, n^o d'ordre 2230.

Les morceaux que je vais rapporter sont au nombre de ceux que j'ai publiés d'après le ms. de Glasgow. De la sorte il sera facile de se rendre compte du rapport des trois copies. On constatera sans peine que les mss. de Glasgow et d'Oxford sont apparentés de très près.

- | | |
|---|--|
| <p>De geste ne voil pas chaunter, (f. 8)
 Ne veilles estories cunter
 Ne la vailance as chevalers
 4 Ke jadis estoient si fiers.
 Mun sen, ce crem, pas nel save-
 Lur valor escrivre a droit. [roit
 De dire poi crendrai mult.
 8 D'autre part ausi redut
 Ke taunt preiasse lur valor
 Ke tenu fuisse a mentur ;
 Ke mut i a cuntes e fables
 12 Ke ne sunt pas veritables.
 Pur ceo tels chose vous dirai
 Dunt verit[é] vous musteraï,
 E proverai de mun dité
 16 Par resun la verité.
 De estudier en ceo labur
 Bien su tenu, kar mun seignur,
 Par ki amur cest ouvre pris,
 20 Comandé me avoit e requis
 De aprendre lui e enseigner
 En romance l'art de kalender.
 C'est l'acheson, autre n'en ai,
 24 Ke cost (sic) dité comensai,
 Mès nepurgant (sic) le lai gent
 Asenser purrai bien sovent.
 Ki ke les resons savera
 28 Entendre, kar meint tel i a
 Ke lunkes musier i porreit
 E ja plus sages ne serreit.
 Jeo di tel de la lai gent</p> | <p>32 Ke sunt de feble entendement.
 Pur ceo di : Ça entendez
 Vous ke saver le voilez
 Les resons de cest art
 36 Ou poi en ert la vostre part, (b)
 Kar une petite reson
 En sun livret nous dit Catun :
 « Li mestres en vein la lesson lit
 40 « Dunt ces disciples unt en despit,
 « E le cunte est pur rien cunté
 « Kant de nul est escuté. »
 Pur ceo pensez del escoter
 44 Kar mut araine (sic) en vain
 [counte[r].</p> <p>A Roume, al tens auncienur,
 Esteient clers de graunt valor

 Jeo ki ceste petit treté (f. 14 a)
 48 De latin vous ai translaté
 RAÜF DE LINHAM ai a nun ;
 Ne voil que nul hom si mei non
 De ceste ovre nul blame eit,
 52 Si rien par aventure i seït,
 Mesdit, mesfait u mesasis.
 Pur ceo vus ai mun nun appris ;
 Ore escutez dunc avaunt
 56 Kar ne larrai pas ataunt
 Ke mun purpos ne pardie,
 Sen l'en teng ou folie.</p> |
|---|--|

Variantes du ms. Bodley 399 (fol. 96-104). Rubr. Art de Kalender par Raüf de... (mot gratté) romancé (sic) e ceo pur simpli (sic) gent lettré. — 3 la omis. — 5 p. ne s. — 7 descrivere. — 7 crendreie. — 8 E d'a. — 11 Kar m. — 13 c. de tele ch. d. — 17 cest l. — 18 kant m. — 19 Pur ki... enpris. — 22 romanz. — 23 Ceo est l'a. altre n'ai. — 33 P. c. vus di. — 34 saver desirez. — 37 Les breves r. — 41 pur nent. — 42 Ki de nul n'est. — 44 m. harraie. — 47 Ore qui cest. — 49 Raü. — 50 nus. — 58 Sen le teingnez.

- De l'incarnation Jhesu
 Mil e deuz cenz e cinkaunte sis,
 Seignurs une rien vous di(e) : 80 Ke jeo Raüf ceste traité fis.
 [(f. 16 b) E, seignurs, si vous desp[le]it
 60 Si ceste dité ke avez oï'e)
 A clers ne suffist pas assez,
 De ceo ne vous enmerveilliez, 84 Si mieuz le savez adrescer.
 Kar pur eus nel fis jeo mie
 Pur ceo, si cum dient la gent,
 64 Ki entendent graunt clergie. Un sage aukune fiez mesprent ;
 Mès ceo romanz a lai gent
 Dunt n'est ce pas merueille grant.
 Assez su:fist plenerement, 88 Si sil mesfest k'est meins sachant.
 E lur aprent del kalender
 Si riens i troverez de profit,
 68 Quancques as lais serra miester ; Dunt solas vous vienge ou delit,
 Kar cil ne poent tantost
 Taunt me facez de guerdon
 Augrime saver ne compost, 92 Jhesu priez pur sun noun, (c)
 E pur mun seigneur enveer
 Pur la vertu de sun poer
 72 Ke tant me deigna a preer
 Graunter me voile ceste loer
 Ke cest art saver voleit ;
 Ke a tuz bons serra commun ;
 Kar par latin ne entendreit,
 Amen, amen die checun !
 76 E pur ceo en romauns l'ai traité. *Explicit de computu secundum*
 E taunt des auns i aveit tenu *Radulphum de Lynham.*

Le reste du feuillet 16 v° est occupé par trois courts morceaux latins ;
De baptisate. De utilitate visionis corporis Christi. Utilitates missa.

4. — PIERRE DE PECKHAM, *La Lumiere as Lais*. — Dans ma notice sur les mss. de Saint John's College j'ai présenté sur ce long poème quelques observations et j'ai dressé la liste des exemplaires qu'on en possède ¹.

61 As c. — 69 ne pount pas. — 70 Angrim s. e. c. (*algorisme*). — 71 s. aueer. — 73 Kar c. — 74 E pas le l. ne entendeit. — 76 l' *omis*. — 77 de anz. — 80 Rau cest. — 81 si ren vus desplet. — 82 De c. ke est en cest dité fet. — 86 meinte feiz. — 88 Si cil jest ki est. — 91 pur g. — 92 Ke par s. — *Explicit* : Finy est le art de Kalender. *Suivent ces vers* :

Pus ke Deu crea cest mond
 Cinc mil anz alé s'en sunt,
 E dous cenz, un seul a dire,
 Deske nasquit nostre Sire ;
 Ajostez les anz Jhesu
 Dunc ert li nombres tut seü.
 Pus ke Deu devint homme,
 Mil .ccc. anz est la somme.

¹. *Romania*, VIII, 325. J'ai signalé, p. 326, dans le catalogue de la vente De Coussemaker (1877) un ms. de la *Lumiere as lais* dont le sort m'était inconnu. Je sais maintenant que ce livre a été acquis par la Bibliothèque royale de Belgique, où il est coté B 282.

J'ajouterai présentement que la *Lumiere as lais* n'est probablement pas le seul ouvrage de Pierre de Peckham. On connaît depuis longtemps une ancienne imitation en vers du *Secret des secrets Aristote* dont l'auteur se nomme Pierre d'Abernun¹. Or ce Pierre déclare, à la fin de son poème, qu'il a composé un autre ouvrage qui est précisément intitulé la *Lumiere as lais*. Voici le passage, qui a déjà été cité par l'abbé de La Rue (*Essais sur les bardes*, etc., II, 365):

En un livre que fez ai jad
De ceste matiere traité ad.
E mult choses, sachiez, sanz fables,
K'a alme d'hom sunt profitables;
Le livre, en verité sachiez,
La lumiere as lais est nomez,
Pur ceo n'en voil plus traiter.

(Bibl. nat. fr. 25407 fol. 196).

Il me paraît infiniment probable que « Pierre d'Abernun » ou « estrait de ces d'Abernun » et notre Pierre de Peckham sont un seul et même personnage, qui vivait probablement au milieu du XIII^e siècle.

Le texte du ms. Gg est meilleur que celui S. John's; il renferme cependant des fautes dont on trouvera souvent la correction dans les extraits que j'ai publiés de ce dernier.

Ceo est le oreisoun mestre Peres de Peckchame auctour de ceste livre. (f. 17).

Oracio

- | | |
|--|--|
| <p>Verrai Dieu omnipotent
Ki estes fin e commencement
De toutes les choses k'en siecle
[sunt,
4 E k'avaunt furent e après serrunt,
Ke criastes al commencement
Ciel e tere e angels de nient
Avaunt ke tens fust u movement
8 Del solail u de firmament,
K'al primer jour lumer feistes
E la nuit del jour departistes;
Le firmament feistes le jour
[secunde
12 Entre les ewes que sunt el monde;
Le tierz jour l'ewe departistes
De la terre ke descouveristes</p> | <p>Del ewe que avaunt fu tote co-
[verte,
16 Issi ke ele apareit tute aperte;
La terre commaundastes a germir,
Arbres porter fruit e flurir;
Les ewes en un liu comaundastez
20 Assembler, e mers les appellastez;
Le ciel aornastez le quarte jour,
Si com aferment li seint plusur,
De solail et de lune ensemment
24 E des esteiles au firmament;
Le quinte jour les ewes e l'eir
Ahurnastes, ceo crei de veir,
L'eir [d']joyseaus, e de pessuns
28 Les ewes, cum en escrit truvums;
Le sime jour la terre ahurnastes
D'aumaile e de bestes ke com-
[mandastes
De tute maniere que fust replenie,</p> |
|--|--|

1. Mais ore priez. pur Deu amur,
En ceste fin pur le translatur

De cest livre, ke Piere ad nun,
K'e treit est de ces de Abernun.
(Bibl. nat. fr. 25407, fol. 196.)

- 32 Ke home après en eust aïe
Après sun peccé, kar, n'est pas
[gas; (b)
Bien saviez, sire, de sun trespas.
Ke vostre commandement en-
[freindroit
- 36 E ke pur ceo paraïs perdreit;
Dunt après aveit grant mester
D'aumaile, de meuz sei gouverner;
Mès totes bestes ne furent pas
- 40 En sa poesté pur sun trespas:
Ceo poüm nous bien aparcever
Ke pas ne sunt a nostre poer;
Meime cel jour, a tun pleisir,
- 44 Pur vostre overaigne acomplir,
Feistes humme après ta figure
Come sire de tote creature;
Après ta ymage e ta semblance,
- 48 Les feistes, sire, n'est pas dutance;
En dreit del alme que nient cri-
[astes,
Le cors de la terre formastes
En le champe Damacene numé,
- 52 Si cum est en Escripiture truvé;
Puis en paraïs terrestre
Les meistes pur garder cel estre
Ke de delices fu repleniz,
- 56 Si cum nous truvum en escriz.
Sire, entre les arbres ke i plantas-
Deus en un liu i ordenastes: [tes
L'un arbre fu appellé
- 60 Le fust de vie, kar ki mangié
En eust del frut ke portereit
A tuz jours sanz murrir vivereit;
L'autre fust, de mal e bien
- 64 Saver, ot sur tote rien

Fin (fol. 111 a):

Mès ore vous prie a chief de tur
Qe vous, pur amur Nostre Seignur,
Qe ceste romance oï avez,
Pur PERES qu'en ad travaillez
Prient, qe Dieu pust bien servir
Issi qe a sa joïe pust venir.
E quancqe orunt volunters cest
[romanz.

- Vertu, dunt bien s'aparçut
Adam quant manga del frut.
Ne mie pur ceo bien savoit avant
- 68 Ke bien e mal fu, nepurquant
N'aveit nule male esp[r]uvé
Geske tant k'od del frut mangé.
Sire, donc après, quant aviez mis
- 72 Adam pur garder cel purpris, [(c)
Si li commandastes que ne man-
[gast rien
Del fust de saver mal e bien;
Si li deïstes: « Quel hure que
[mangiez,
- 76 « De mort sachez que vous
[morrez. »
Puis veïstes bien que solas li fust
K'aucune compainie en eust:
Dormir le feistes par ta poesté
- 80 E une femme de sun costé,
De une des costes numement,
Od l'os e la char ensemment;
E puis quant Adam l'avisá
- 84 Sei joïst e prophetiza:
« Iceste char est de ma char,
« E os de l'os, n'est pas eschar.
« Pur ceo pere e mere lerra
- 88 « Humme, e a sa femme erdra. »
En iteu maner fu, sanz faile,
En paraïs trové esposaile;
Si signefia l'incarnation,
- 92 Si cum nous en escrit trovum;
E si signefia en sun
La seintime conjunctiun
De seint Eglise e Jhesu Crist
- 96 Vostre fiz, cum truvum escrit.

Vieuz e joevenes, femmes e enfanz,
Amen die devoutement
A ceo checun, e ceo que apent,
C'est Pater noster e Ave Marie
A la dame qe pur nous prie,
Si issi seit sun fiz Jhesu Crist. (b)
Amen, amen, issi finist.

5. — Les quinze signes de la fin du monde. — Voir, au sujet de ce poème, fait en France, et des copies qu'on en possède, *Romania*, VI, 22 et VIII 313. La leçon de notre ms. est l'une des plus complètes. Je propose en note ou dans le texte les corrections indiquées par les autres mss.

*Ci comence de les .xv. signes devaunt le
jour de jugement (f. 111 b).*

- | | | |
|----|--------------------------------------|---------------------------------------|
| | Oiez tuz communalment | Acheitifnes, ja murrum nous ! |
| | Dout nostre Sire nous repret : | U est l'ami qe bien nous fra |
| | De ceo qe tute creature, | 32 Quant l'alme del cors partira? (c) |
| 4 | Checun sulum sa nature, | Nos amis pur nous plurunt : |
| | Recunust meuz sun creatur(e) | C'est le bien que pur nous frunt. |
| | Qu'i ne face homme, si est dolur(e); | A scient nous occium |
| | Mès home de li servir se feint, | 36 Quant Dieu del ciel guereum. |
| 8 | De quei nostre Seigneur se pleint. | Nous sumes tretuz qe dolenz ; |
| | Il nous aime tut bonement ; | Mult en averum grevez jugemenz |
| | De quanque desuz le firmament | Quant ceo siecles finira |
| | Nous a doné le seignurie, | 40 E Dieus as bons joie durra. |
| 12 | E chescun de nous le guerpie. | Oncore dis il assés plus : |
| | Muus bestes, urs e lions, | Cum feintement Zodiacus |
| | Oyseauz, serpens, mer e peissuns | Curt cunte le firmament, |
| | Funt qei dievent sans tristur(e), | 44 Que planete ne vunt pas lent, |
| 16 | E gracent lur creatur(e). | La nature des elemenz |
| | Ciel e tere, solail e lune, | E la nature des venz ; |
| | Nëis des esteiles n'i ad une | Li uns est en Oriente, |
| | Qe ne face quanqe ele deit ; | 48 Li autres est en l'Occidente, |
| 20 | E home faut que tut ceo veit. | Akun vient en nñunt. |
| | Tant est pleines de cuveitise | Seigneur, pur Dié ne vous enoit ! |
| | Qe ne eime Dieu en nul guise. | Si vous ne cremise enuier |
| | Plus volenters orreit chaunter | 52 E desturber d'acun mester, |
| 24 | Cum redel juster | De quinze signes vous deïsse, |
| | Culyer sun companun | Einz qe partir me voïsse, |
| | Qu'il ne freit un bon sermun | Tute la pure verité. |
| | Ne de la seinte passiuon | 56 A akun de vous vendra a gré |
| | Que suffri Dieu par grant vyan | A oïr la fine de ceste monde |
| 28 | Pur le peché qe fist Adam. | Quant totes choses finirunt ? |
| | Pur quei sumes nous orguilus ? | N'i ad home suz ciel tant felun, |
| | | 60 Si ver Dieu ad ententioun, |
| | | Si m'escute vous a parler, |
| | | Qe ne vousist de ceo penser. |

6 *Corr.* Que ne f. hom. — 10. *Suppl.* [a] après quanque. — 13 Muus, *corr.* Mues. — 15 *Corr.* F. quanqu'il deivent. — 16 *Corr.* gracent — 24-5 *Corr.* Cume Rolans alad juster | A Uliver. — 26 *Ms.* sernum. *Il y a ici trois vers sur la même rime. Aussi faut-il en fondre deux en un, et lire :* Qu'il ne fereit la passion. — 27 vyan, *corr.* ahan. — 30 *Corr.* Hé las chaitif. — 41 *C'est ici que comence, bien qu'un peu différemment, la leçon du ms. de l' Arsenal citée ici, VI, 23.* — 49 *Sic ; Ars.* E li autres vers mienuit. — 51 *Ms.* enuoier. *A ce vers commencent plusieurs des copies de ce poème.*

- Car quant ceo monde finira
 64 Nostre Seigneur signes fera.
 Ceo nous cunte Jeremie,
 Zorobabel e Helye,
 De Babiloine Daniel,
 68 Ben(e) l' aferme Ezechiel,
 David, Amon e Moysès
 E li tutes prophetes après. (d)
 Un poi devant le jugement
 72 Ou li felun serrunt dolent
 Must[er]ja Dieu sa poesté
 En terre de sa majesté.
 Qui voil oïr le merveille
 76 Enver q̄i rien ne s'aparaille
 Adresse ses oez; si me regard:
 Jeo li dirra[i] devers quel part
 Vendra la grant mesaventure
 80 Que passera tute mesure.
 Ore escutez de la jurnée
- Que tant par deit estre duté.
 De ciel cheira pluie senglaunt;
 84 Ne quide[z] pas que jeo [vos]
 [mente,
 Tute tere [en] iert culurée:
 Mult i avera aspre rosée.
 Li enfant q̄i né nient serrunt
 88 Dedenz les ventres crierunt
 A cler[e] voiz, mult hautement:
 « Merciez vous, Dieus omnipotent!
 « Sire, nous querum ja mès nestre,
 92 « Mes nous vaudreit nient a estre
 « Que nasquisum a ceste jur
 « Quant tute rien suffre dolor. »
 Li enfanz plurunt isci
 96 E dirrunt: « Duz Jhesu, merci! »
 Le primer [jur] tut iert iteles,
 Mès li secunde iert plus males.

Fin (fol. 113 b):

- Le quinzime signe vous dirrai,
 224 Car de la dolor aukes sai
 Que li sires del ciel f[e]ra
 Quant ces signes must[er]ja:
 Le noun q̄'il avera le vous dir-
 [rum]: 240 « Tut plein de mesaventure! »
 Dieu ne fist ceste creature,
 Si se purpense de ses feez,
 Que jamès en sun cuer eit pès,
 Idunc sunerunt les busines,
 244 Dunt leverunt li mort a primes,
 E resurdunt [tres]tut li mort:
 Chescun avera escrit sun sort.
 E nostre seigneur ref[e]rad
 248 Ciel e tere q̄i defera;
 Puis descendra mult cruelment
 Od les seinz al jugement.
 Devant li assemblera
 252 Tut le people q̄'il rechata
 De sun precious(e) sanc el monde,
 E bon e mal tut i serrunt.
 Aidez nous, seinte Marie.
 256 Amen, amen chescun en die!
- 228 Ceo sera consummacion;
 E terre e ciel partut ardra
 E a nient repeirera;
 La mer qe tut rien enclost(e)
 232 E les ewes e tut li flot
 Reperierunt tut a nient,
 Come fu al commencement.
 Idunc serrunt les voiz oï[e]z
 236 En semblant de symphonie],
 E dirrunt: « Oie! vous pecche-
 [our, (c)
 « Fuez trestuz, veez le jur

66 Hélie, *corr.* Isaïes. — 70 *Corr.* Tuit li autre p. — 77 *D'autres mss. ont* Dresse son chief ou son cuer. — 80 *Ms.* paliera. — 82 deit, *ms.* dreit. — 90 *Corr.* Merci roi D. — 92 *Corr.* Meuz.

223 *Les numéros des vers sont ceux du texte de Saint John's Coll. (ci-dessus VIII, 314).* — 236 *Corr.* semblance. — 239 *Les autres mss. portent* Trestot p. ou T. pl. de grant m. — 248 *Corr.* qe defet a.

Le reste de la colonne est rempli par un extrait dont les premiers mots sont : « *Aristoteles facit questionem in Naturis : Quo cibo nutriatur in cor-
« pore conceptus ? s. profecto sanguine menstruo... »* ».

6. — La plainte d'Amour. — Voir sur ce remarquable poème, et sur les mss. qu'on en possède, *Romania*, XIII, 507. C'est un dialogue entre Amour et un prudhomme, comme l'explique un couplet d'introduction qui n'a été conservé que dans le ms. de Trinity College. Je donne quelques variantes destinées à faciliter l'intelligence du texte.

1	Amour, Amour, ou estes vous ? [(f. 113 d)		Par mes enemis suis enchacé Hors de vile e de cité
	— Certes en mult poi de luy, Kar jeo ne os.	30	E hors de mesoun.
	— E pur quei n'osez estre veu, Vous qi estes si bien coneu	VI	— Chere Amour, qui sount ceux Qi sunt si hardi e si fous
6	De bon los ?		A cele chace fere ? En nos livres avom trovee Qi par vous fist la Trinité
11	Jeo parlas a vous a leisir, Si vous vensist a plesir, Privement, Pur saver moun la verité, Pur quei estes reboté	36	E cele e tere.
12	De la gent.	VII	Vous feites Dieu a nous descendre, Vous li priastes de char prendre, E il vous graunta. (f. 114)
13	— Alas, alas ! ceo dit Amour, Vous acrescez ma dolur Par vostre dit. Si jeo face a vous ma pleint Jeo serrai las e tost ateint	42	Par vostre prier voleit soffrir Peine e dolur e puis morir, E tous nous sauva.
18	Avant qe ei dit.	VIII	Ja ne est home qe seit sauvé Si par vous ne seit amené A sauvacioun, Dunt me merveille durement Qe trovée estes si relement
14	— Douce Amour, ne lessez pas Ke vous ne me diez vostre cas E vostre ennuy. Dites, dites, jeo vous prie, Pur quei estes revilie	46	En chescune mesoun.
24	En chescune luy.	IX	Jeo su alé sovent querant La ou dusse estre menant Par bone resoun, Entre amis de bone linage E entre clers e barnage,
V	— Ore vous dirrai, ceo dit Amour, Qe dire ne puisse ma dolour Ne ma enchesoun :	54	En chescune seisoun.

- x Cum plus sovent vous vois quere,
Tant vous vei jeo plus retrere
Hors du país.
Douce Amour, qi sunt si fous
Que vous enchacent? qe sunt ceus
60 Vos enemis?
- xvi — Si frai, ceo sachez, douce
[Amour.
Vous me dirrez en ceste estour
Une autre chose :
S'il est veirs qe est escrit
Qe par la lectre nous est dit
96 E par la glose,
- xvii Vous aviez jadis teu pouer
Qe nul vous pot cuntre ester
En ceste vie ;
Pur quei ne priez vos amis
Qe il vous venge des enemis
102 Par curteisie?
- xviii — Beau douce frere, bien avez
[dit,
E bien est veirs q'est escrit
De ma mestrie :
Jeo solai aver en ceste monde
De haut e bas e en rouïnde
108 Que ore est faillie.
- xix Ceux qe volent qe feussse mestre
La sus en ciel [unt] pris leur estre
En bon seisoun ;
Ore sunt venuz atres après
Qe ne me soeffrent vivre en pès
116 En nul mesoun.
- xx E solai aver bele grace
En queors des gens e tant d'es-
Qe a moun plaisir [pace
Jeo porrai demorer e sejourner (c)
E moun sojourn bien garder,
120 Sanz departir.
- x Cum plus sovent vous vois quere,
Tant vous vei jeo plus retrere
Hors du país.
Douce Amour, qi sunt si fous
Que vous enchacent? qe sunt ceus
60 Vos enemis?
- xii Une prince est venu si fiere
E sa baner ad fet lever
Encuntre moy.
.
.
.
72
- xiii Soun noun est nomé Coveitise ;
Par li ai perdu ma franchise
E sui enchac[i]e ;
Ire e Orguille, ces deus barouns,
Vers moi sunt trop feluns
78 E mei unt plaïe.
- xiv Soun chivaler mout renomé,
Sire Envie, ad bien juré, (b)
Si jeo returne,
Ke il me fra par graunt ire
Primes batre e puis occire,
84 Dunt jeo sui mourne.
- xv Pur ceo vois jeo tapissaunt,
De liu en liu mendivaunt,
E ne sai qe dire.
Dunt jeo vous prie, douce frere,
120

70-2. *Les trois derniers vers de la strophe manquent. Les voici d'après Harl. 273 (ils sont moins corrects dans Trinity) :*

Si m'ad engeté hors de terre
Et hors me tent par forte guerre ;
Hore creez moy.

79 *Trin.* Un ch.

Or, dites-moi, dit le prudhomme, où est votre séjour. — Vous me trouverez dans les celiers ou dans les greniers, sous le blé. Si vous ne m'y trouvez pas, il faut me chercher dans la bourse. Là sûrement vous me trouverez solidement lié. D'autre fois encore je fais mon lit dans l'étable ou dans la porcherie. — Hélas ! cher Amour, c'est pour vous un bien vil séjour, vous qui jadis aviez coutume de siéger dans la salle. Amour énumère tristement les honneurs qui lui étaient rendus autrefois, lorsqu'il portait la croix et la mitre en sainte Eglise. Il y a là des strophes véritablement éloquentes :

xxx	Od moi ala la pape a pié, (f. 114d)	Jeo fis crier les grans festes,
	Od moi sit le rei en see,	Jeo fiz chaunter les gestes
	E vout jeuer;	186 En moun temps.
	Par mei entra devant justice	
	Li povere home a sa devise	xxxii Jeo fiz marier gentil femmes,
180	Sanz rien doner.	Sanz doner or ou riche gemmes,
		Mult noblement;
xxxI	Jeo defendi ses taillages,	Mès ore ad fet mon enemi
	Jeo fiz rendre ses damages	Qe la chose n'est pas issi,
	A povre gens;	192 Mès autrement.

Mais Convoitise a enlevé à Amour sa franchise. Jadis Amour fondait des monastères et les dotait richement : maintenant, poussés par Convoitise, les barons reprennent les biens donnés par leurs ancêtres ; ils abusent du droit de gîte, ils enlèvent aux clercs leurs dîmes, ils donnent les églises à des séculiers et se moquent de nos sermons. Amour est allé se plaindre à Rome, mais, là, belle parole ni bonne renommée ne servent de rien, et il fut mis à la porte. Les rois sont bons, mais leurs conseillers sont mauvais. Amour a été emprisonné « En wapentak¹ et en conté | Par les baillifs ». Ses filles, Pitié, Verité, « Naturese », Chasteté, sa sœur Humilité, ont disparu. L'ouvrage se termine ainsi :

CLIX	Ore vous ai jeo fet ma plainte	Vous me troverez od Jhesu Crist;
	Dunt jeo su las e ateinte,	La est ma chambre e moun lit
	Jeo pri(e) repos(e), (f. 120)	960 Tut hors de guerre.
	Ja ne querez moun sojour	
	En ceo qe par reddure	CLXI Jeo fu od lui sanz comencement
954	Me ount forclos.	E serra[i] od li durablement
		A touz jours.
CLX	Si me volez embracer	Unkes creature ne fit
	Ne vous estut trop travailler	Qe par consaile nel fist,
	Pur mei querre :	966 Par ces douces eoveres.

1. Division territoriale dont le sens varie selon les textes ; ici il s'agit probablement du *hundred*, subdivision du comté.

953 *Corr.* Entre cels. — 965 *Corr.* p. [mon] c. n. feïst. — 966 *Corr.* P. sa douçour.

CLXII	En ciel ne en terre ne en mer(e) De mei ne pount celer(e) Nul rien. Od lui vendrai au drein jour Pur fere a ceuz grant honur	A la court lur ert rendu Malt hautement ; En la court le rei celestre Jeo lur frai sires e mestre 984 Durablement.
972	Qe me unt fet bien.	
CLXIII	Tuz ceuz qe me unt revilié E me veilleunt crier merci L'en comperount ; Ire e Orgille mes enemys E Coveitise lur chiers amis	CLXV — Très chier Amour, jeo vous [requier Qe od mei voillez herbeget, Sans departer Jeo prie Jhesu le fiz Marie Qe vous me doygne en compai- 990 A mon departer. [gnie (b)
978	Me vengerount.	
CLXIV	Tuz les autres qe me unt receu	Amen, Amen, Amen.

7. — Les prophéties de Merlin, en prose, concernant Henri III et ses successeurs. — Cette prophétie, probablement imaginée sous Edouard I, se rencontre fréquemment dans les mss.; voy. Ward, *Catal. of romances*, I, 300, 308, 309, et Duffus Hardy, *Descript. Catal.*, III, n° 330.

(Fol. 120 b) *Ici comence alcuns de les propheties e des mervelles qe Merlin dit en soun temps de Engleterre, e des reis qe unt esté puis le temps le rei Henri le derein qe nasquist a Wincestre e de euz qe serrunt pur tuz jours mès en Engleterre, de lur aventures queuz il serrunt, bons ou mauveis, moles ou dures.*

Un aignel vendra hors qe avera blanche laung e leveres veritables, e avera escrit en sun queor seinteté. Cel aignel fra une mesoun deu Westm. qe serra de bele veue, mès ele ne serra parfest en soun temps. En la fin de soun regne vendra une lowe de estraunge terre...

Fin (fol. 121 b) :

E si serra tost après ceo terre de conquete, e si fuierunt les heires de Engleterre hors de lur heritage. Alas! Alas! Alas!

Le reste de la page est occupé : 1° par un morceau sur le parjure : « *De perjurio, Qui jurat super librum tria facit: primo ponit manum super librum...* » 2° par des sentences : « *Proverbia. Meliora sunt vulnera corrigenstis quam oscula blandientis...* »

8. — Poème anglais sur la Passion dont on a d'autres copies.

Herkinith alle, ihc¹ volle you telle (f. 122 a)
Of muche pitie in mi spelle...

968 *Corr.* Unkes de moi ne vout (*ms. de Trinity*). — 980 *Corr.* A la cunte (*Trin.*) — 987 *Corr.* S. returner (*Trin.*).

1. The (!) dans le catalogue imprimé.

9. — Le « Miroir » ou « les évangiles des domeés », par ROBERT DE GRETHAM. — Poème de plus de 20,000 vers dont l'objet est de mettre à la portée du public laïque les évangiles de chaque semaine avec leur exposition. Ce long ouvrage ne peut prétendre à beaucoup d'originalité. Il est, selon toute apparence, entièrement traduit du latin. Toutefois ce n'est pas la traduction d'un seul et unique livre écrit en latin. C'est une compilation dont les éléments ont été recueillis en des livres divers. Les indications que l'auteur donne (vv. 69 et suiv.) permettent de lui faire crédit d'une certaine originalité, au moins en ce qui concerne le choix des matériaux. Autant qu'il m'a paru, le plus grand nombre des exemples cités à l'appui des explications des évangiles sont empruntés à saint Grégoire, mais d'autres sont tirés de sources plus proprement anglaises. Je citerai notamment la curieuse rédaction de la vision de saint Furseus qui sera imprimée plus loin.

L'auteur nous a fait connaître son nom et son surnom à la fin de son œuvre : il s'appelait Robert de Gretham, et s'il s'est nommé, ce n'est certes pas par un vain désir de gloire littéraire, car il parle de son œuvre avec la plus grande modestie¹, c'est simplement, comme Pierre de Peckham et comme plusieurs autres, pour avoir part aux prières de ses lecteurs. Il y a Gretham en Lincolnshire et Rutland, Greatham en Durham, Hampshire et Sussex. Je n'ai pas le moyen de faire un choix entre ces divers lieux.

Robert dédie son œuvre à une certaine dame Aline sur laquelle je ne possède aucun renseignement. Il existe, dans la littérature anglo-normande, un poème qui n'est pas sans quelque analogie avec notre *Miroir*, c'est le *Corset*, œuvre de théologie à l'usage des laïques dont le seul exemplaire connu se trouve dans le ms. Douce 210 de la Bodléienne². C'est un exemplaire incomplet, le ms. offrant diverses lacunes. Nous savons toutefois, par le début qui nous a été conservé, que le *Corset* a été dédié à un certain Alain par son chapelain Robert. Il m'a semblé, lorsque j'ai rédigé la notice du ms. Douce 210, et il me semble encore, que Robert auteur du *Corset* et Robert de Gretham auteur du *Miroir* pourraient bien être un seul et même personnage. Les deux poèmes sont sensiblement de la même époque, du milieu du XIII^e siècle environ ; la langue et la versification, autant que j'en puis juger par une étude sommaire, ne diffèrent guère, et à la coïncidence du nom, Robert, se joint

1. Voy. vv. 97 et suiv.

2. Voy. *Bulletin de la Soc. des anciens textes français*, 1880, p. 62.

cette autre coïncidence que les deux poèmes débutent à peu près de même :

MIROIR :

A sa très chiere dame Aline
Saluz en la vertu divine.

CORSET :

A son très chier seignor Alain
De part Robert son chapelain
Salutz el fitz sainte Marie.

Il ne me paraît pas improbable qu'Aline ait été la femme d'Alain. L'usage de donner à la femme le nom de son mari, avec une terminaison féminine, est attesté au XIII^e siècle et en Angleterre (en France aussi du reste) par de nombreux exemples. La fille de Guillaume le Maréchal, Mathilde, mariée à Huges Bigot, est appelée *la Bigote* dans le poème consacré à la mémoire de son père.

Nous savons par le début du *Corset*, que le seigneur Alain aimait à entendre « la leçon divine ». Malheureusement, il ne savait pas le latin, et c'est pour le mettre à même de se faire lire de la théologie en français que son chapelain dut lui composer le traité qu'il a nommé *Corset*. Dame Aline ne savait pas le latin non plus, mais, à la différence d'Alain (que celui-ci ait été ou non son époux), elle se plaisait surtout à lire ou à entendre des « chansons de geste et d'histoire ». Tout cela, dit le sage Robert de Gretham, n'est que vanité et mensonge. Pour une bonne parole il y en a beaucoup de mauvaises, et la vérité, quand elle apparaît, ne sert qu'à faire passer la fausseté. Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit ni tout ce qu'on écrit. Et comme exemples de récits visiblement controvés l'auteur cite la chanson de Mainet et quelques autres qu'il n'est pas facile d'identifier, le texte étant assez corrompu. On remarquera la mention de la chanson de l'orphelin Sansonet (v. 30) qui ne nous est pas parvenue, mais dont une chronique française nous a conservé le résumé¹.

Comme d'autres poètes français d'Angleterre, Robert de Gretham se permet de temps à autre de donner la même rime à quatre vers consécutifs, mais ce qui est plus singulier, c'est qu'au début de son ouvrage, après le prologue il a écrit trente-cinq vers sur la rime *é*, ne distinguant pas, cela va sans dire, *ié* de *é*.

L'ouvrage est complet, dans notre ms., sauf une lacune produite par l'enlèvement d'un feuillet entre les ff. 252 et 253. Un second exemplaire, apparemment un peu plus ancien, mais auquel manquent les premiers et les derniers feuillets, est conservé au Musée britannique, add. 26773.

1. Bibl. nat. fr. 5003, fol. 101 v^o; voy. G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 403. J'ai trouvé de cette même chronique un autre ms. à la Laurentienne.

Acquis par le Musée en 1865, ce ms. avait figuré successivement dans un catalogue Techener, à prix marqués, en 1862, où il était bien indûment attribué au XII^e siècle (il est de la fin du XIII^e) et dans une des ventes faites par Libri, celle de 1864. Il a été l'objet, dans le t. I de la *Zeitschrift f. romanische Philologie*, d'une notice fort imparfaite, qui a été appréciée ici même (*Romania*, VII, 345).

Il y a quarante ans, la bibliothèque de Trinity College, Cambridge, possédait du même ouvrage un troisième exemplaire. En effet Th. Wright, traitant de la vision de saint Furseus, dans son livre sur le Purgatoire de saint Patrick publié en 1844 (*Saint Patrick's Purgatory*, p. 11) dit l'avoir rencontrée « among some french metrical saints' legends, in a « Ms. in the library of Trin. Coll. Camb., marked B. 14. 39, of the « end of the twelfth or beginning of the thirteenth century ». Et il en cite vingt et un vers qui tous se retrouvent dans le récit relatif à saint Furseus tel qu'on le lira plus loin d'après les deux autres mss. Ce ms., qui est celui même d'après lequel Hickes a publié dans son *Thesaurus* (1705) une ancienne vie anglaise de sainte Marguerite et cité quelques vers de la vie de saint Nicolas de Wace et du traité de Gautier de Biblesworth, a disparu peu après 1844. J'en parlerai avec plus de détail lorsque je décrirai les manuscrits français de Trinity College, et peut-être d'ici là aura-t-il reparu, car celui qui l'a emprunté irrégulièrement il y a quelque quarante ans ne l'a pas vendu et ne peut espérer en jouir encore pendant de longues années.

Il existe sous ce titre « Les évangiles des domées et des saints de tout l'an », un ouvrage en prose, apparemment composé au milieu du XIV^e siècle, et dont l'objet est le même que celui du poème de Robert de Gretham¹, mais qui en est tout à fait indépendant.

A sa trechiere dame Aline (f. 135)	E folie de vaine cure.
Saluz en la vertu divine.	Si l'em i trove un bone respit,
Ma dame, bien l'ai oï dire	12 Tut l'autre waudra mut petit.
4 Que mult amez oïr et lire	Ceo est en veir le tripot
Chausçun de geste e d'estorie,	De chescun qe mentir vout :
E mult mettez la memorie ;	Pur plus s'entremet mentir
Mès bien voille qe vous le sachez,	16 Aucune rien dit a pleisir,
8 Qe ceo est plus que vanitez,	E dite aucune verité
Qe ceo n'est rien for contrevure	Pur fer oïr sa fauseté.

¹ Bibl. nat. n^{os} 908 et 1765 ; voy. sur le premier de ces mss., P. Paris, *Manuscrits français*, VII, 223, et sur le second, S. Berger, *La Bible française au moyen âge*, pp. 223, 347.

- Ceo n'est pas chose creable
 20 *Qe tut seit veir quanque dit fable,*
Nun est ceo veir quanque est escrit
De estorie qe home chant e lit ;
Qe cil qe chaunçun contreverent
 24 *Sulum lur quiders les furmerent ;*
E l'em dit en prover pur veir
Qe quider n'est pas saveir¹.
Veez si ceo peut estre veir
 28 *Qe nuls enfes out tel pouer*
Cum dit la chaunçun de Mais-
U cel orphanin Samsmeth? [neth
U de la geste de Emeristane,
 32 *U de bon message Balaane?*
Veez les autres aïsement :
N'i ad cele qe trop ne ment.
Ore sei jeo qe tut seit verité,
 36 *Si est, pur aucune vanité,*
Deliz escrit oïr e entendre
U l'alme put nul bien aprendre.
De quanque a l'alme ne seit bien
 40 *De vaunt de fet nul rien. [b]*
Cil trop laidement se sert
Ke Dieu pur nul rien pert ;
EDieu mult [plest?] de sun servant
 44 *K'il seit a lui tut atendaunt.*
Tut veut que seit a lui turné
Quanque il ad a checune doné.
Il nous ad doné cors e alme,
 48 *Veer, parler, sens e oïe,*
Entente, membres e corage,
Tut pur nous garder de damage.
Nus eimes tuz ses despensers
 52 *Pur lui servir de ses mesters.*
Si nous a gré bien le servum
Cent double en ert le gueredoun ;
E qi mesfait a escient
 56 *Mult en ert dur e) le vengeance.*
E pur ceo qe nus eime encé (sic),
Tolir nous veut de vanité,
- Que nus lui puissums rendre en*
 [bien
 60 *Quanque il demande a cristien.*
Pur ceo ai fet cest escrit,
Sur le purrez lire a grant delit,
Ou nul rien ne troverent
 64 *Dunt Jhesu ne seit paiez,*
Dunt l'alme ne seit conforter
E la char de maus desturner.
Quant vous prendra cele cure,
 68 *Trevez avant ceste escripture :*
Les evangeliz i verrez
Mult proprement enromauncez,
E puis les esposiciouns .
 72 *Brevement sulum les sens espuns,*
Qe, sachez, n'i ad mot dit
Qe les seinz n'eient escrit.
Jeo l'ai excepté e estrait
 76 *Des escritz qe sainz unt fait. [(e)*
Point de latine mettre ne voile
Qe ceo ressemblerait (a) orgoille ;
Orgoile ressemble verreïment
 80 *Ceo dire a autre qui n'entent,*
E si est ceo grant folie
A lai parler latinerie.
Cil s'entremet(te) de fol(e) mestier
 84 *Qi vers la[i] vout latin parler ;*
Chescun deit estre a resoun mis
Par la langage dunt (il) est apris.
- Ore vous prie, chiere dame Aline,*
 88 *Pur Dieu a qi le monde encline,*
Qe vous preez devouement
Qe Deus me doint entendement,
De si traire e de si escriv(e)re
 92 *Q'il me pardoint pecché e ire,*
Ke leaument sachez de fie
Qe en vos preers mult [m'] afie ;
Qe bien le sai qe ob bon entent
 96 *Deu s'abandoune en present.*

26 « Cuidiers fu un sos ». *Le Roux de Lincy*, Livre des Prov. II, 489. —
 30 *Corr.* U del o. Sansoneth. — 32 *Balan*, dans *Aspremont*. — 35 *Corr.* Or seit
 ceo? — 38 *Corr.* U l'em ne p.? — 40 *Corrompu?* — 47-8 *Les rimes indiquent une*
lacune entre ces deux vers. — 62 *Sur, corr.* Vus? — 65-6 *Corr.* confortée, destournée.

- Si rien i ad a amender,
 U del fraunceis u del rimer,
 Nel tenés pas a mesprisoun,
 100 Mès bien gardez la raisoun.
 Deus n'entent pas al beau dit
 Cum il fet al bon esprit.
 Meus vaut veir dire par rustie
 104 *Qe mesprendre par curteisie ;*
Quanke s'acorde a verité
 Tut est bien dit devant Dé.
 Dame, ne vous en merveillez
 108 *Qe les cutis (?) ai abreggez :*
 Jeo face pur vous ennui tolr,
 E de lire doner desir ;
 Kar trop purra tost ennuier.
 112 *L'em s'enuie de bon chaunter,*
 E par ennui poet l'em lasser
 La rien qe plus tost peut aider.
 Par ennui pert l'em sovent (d)
 116 *La ren qe plus serreit a talent.*
 Nepurquant, si tuz nous pusse
 [vivre
 E sanz nule entrelès escrivre,
 E usse la buche fermé[e]
 120 *E la lange assermé[e],*
 E usse trestut le saver
Quanke nul home peut aver
 Ne purra la moitié dire
 124 *De ceo qe apent a ma matire.*
 Mais meutz voil dire aucune chose
 De Dieu qe tenir bouche close,
 Qe sovent par bon petit dite
 128 *Tresaut le cors en graunt delite.*
 Mun noun ne voil uncore nomer
 Pur les envius rehercer,
 Q'il ne toillent a nous le bien
 132 *Dunt il ne voilent oir rien,*
Qe custume est as envius
Qe grussus sunt e enuius ;
 Trestuz despisent autri dis
 136 *E purventent les bons escriz.*
 E ceo cuntent a grant delit
Qu'il unt en resprence (sic), en
Qe lessent d'autres blamer [escrit,
 140 *Quen ses cum pur sei amender (?)*
Li fel se quide anienter (?)
 Par le prudume deprimer.
 Ceste livre *Mirour* ad noun ;
 144 *Ore oiez par quel raisoun :*
 Par le mirour seit l'em defors,
 E par cest escrit alme e cors.
 Le mirour moust[r]e le[s] mespri-
 148 *E les choses mesassises, [ses*
E cist mustre en verité
Quanke home ad mespris envers
 [Dé.
 Li mirour moustre adressement
 152 *De vis, de cors, de vestiment,*
 E cist adresce, ceo sachez, (f. 136)
 Penses e diz e voluntez ;
 E mirurs est pur enseigner
 156 *Coment li home se deit atiffer,*
 E cist enseingne verrement
 De vertuz tut l'entiffement.
 Li mirurs quant al siecle en veir
 160 *Fet les femmes beles aparer,*
Qe plus seient coveitez
 Quant belement sunt acemées,
 E cist demustre la beauté
 164 *Qe Jhesus aime en lieauté,*
 E fait les almes adrescer
 Qe Dieus les voille amender.
 Li mirurs sul le cors aturne,
 168 *Mès cist cors e alme ahurne ;*
 Pur ceo est li mirurs a dreit
 Qe tuz maus oste e tut biens fait.
 Ore prie chescun(e) qe out e veit
 172 *Qu'il prie pur celi qi l'ad fait*

111 *Ms. Par...* enuier. Cf. la même idée dans le *Corset*, *Bulletin des anc. textes*, 180, p. 66. — 112 *Ms.* sen ume. C'est un proverbe bien connu: Beau chanter enuie, *Le Roux de Lincy*, Livre des Prov. II, 247. — 117 *Corr.* tuz jurs? — 123 *Corr.* purroie. — 130 *envius ms.* emms. — 136 *Corr.* purventent? — 145 seit, *corr.* veit?

- E mette en perdurable vie,
E Dieu li pardoint sa folie.
Li prologes fet ici sujur.
- 176 Ore regardés al mirur:
Tut i verrez vostre figure,
Vostre netesce e vostre ordure.
Si bien regardez, tut verrez
- 180 Cum vous en Dieu vous attiffez.
Deus vous doint issi esgarder,
Eissi nos almes attiffer
Qe Dieus les voille coveiter,
- 184 E od lui puissums sanz fin regner.
.
.
.
Dunt jeo, pur tuz amonester
Ke en Deu se volent chastier,
Enpris ai pur Dieu cest escrist
- 188 U chescun purra aver delit
Lire e oïr overtement
Iceo qu'en Dieu a lui apent:
Cument li clers deit sermuner
- 192 E sei meimes en Dieu garder,
Coment li lais deit bien oïr
E sun doctur en Dieu cherir,
E coment tuz uniement
- 196 Frunt le Dieu comandement,
E quel merite cil averunt [(f. 137d)]
Ke Deu de bon quer servirunt.
Les evangilies de données
- 200 Ai en fraunceis translaté[e]s
E des festes as seinz partie
Pur mustrer a chescun sa vie
Coment deit ensample prendre,
- 204 De seinz pur sa alme a Dieu
[rendre,
Kar après chescun[e] lessçun
Ki ad del evangile noun
Ai mis del exposicioun
- 208 Un poi pur mustrer la reison,
Ke l'em le evangile puisse entendre
- A les nun lettrés bien aprendre.
E chascun ke seit lettrure
- 212 E de fraunceis la parlure
Lire i poet pur sei amender
E pur autris endoctriner.
Bien sai qe tantest grant la materie
- 216 Ke ne pus a tut suffire,
Mais meuz vaut parti tucher
Pur mei e autres amender
Qe tresor Deu enfuir
- 220 En tere, par del tut tasir.
E jeo l'ai fet tut autresi
Cum cil ke passe pré florie:
De tutes les flurs ad talent,
- 224 Mes tutes coillir ne poet nent:
Tutes aüne et tutes espie
E puis aprent une partie;
Ausi coil jeo en ceste escrit
- 228 Ce qe hom poet lire a delit,
E qi mustre suffisanment
A chescun ceo qe a lui apent.
Nel fas pas par losangerie, (f. 138)
- 232 Par orguil ne par surquidrie,
Ne pur l'onur de ceste vie,
Ne pur mustrer ma clergie:
Autre loer ne quer prendre
- 236 Ke sul Deu ke puet tut rendre,
E preers e oreisuns
De ces qe orrunt les lessçuns;
Car jeo le face pur moi aquiter
- 240 E cors e alme d'encumbrier
De la folie qe ai parlé
E del bien qe ai entrelassé,
Qe cest escrit seit parfaisaunt
- 244 Quanqe ai mesfet en mon vivant.
Si li autre finist sa vie,
Bone escrit ne poet finir mie;
Quant il mort e porriz serra,
- 248 Mès l'escrit pur lui parlera,
E pur celui nomement
Ki en cest diz sul Deu entent,

175 Ms. sunir? — 199 données, ms. romuées. — 210 A, corr. E. — 226
Corr. en prent. — 240 Corr. descumbrier. — 245 Corr. Si li home? ou est-ce
le cas sujet d'auctor?

- Escrit pur tuz enseigner
 252 De fer bien e mal lessier.
 Seint Pol le dist pur verité :
 Jammès ne charra charité,
 Nu fra ovre verrement
 256 Dunt charité est fundament ;
 E li escriz qi serra faiz
 Pur tuz tolir mortels laiz,
 Quant [est] purement fet en Dé,
 260 Dunt ceo est dreit charité.

 Ore prie trestuz ceux que orrunt
 Icest escrit u que le lirrunt
 Qe il prient Deu omnipotent (f. 139)
 264 Qe il de tuz maus me defent,
 E doint ceste ovre issi parfere
 Ke en droit fei le puisse trere,
 E puz le curs de ceste vie
 268 Od seinz estre en sa baillie.
 Car ceste ovre face verement
 Pur mei et pur tute gent.
 Tuz nen ont pas tute escripture
 272 Ne tuz n'entendent pas lettrure ;
 Teus les evangeles out e lit
 Ke il n'entendent pas quanqe il
 [dit,
 E pur tuz faire e tuz entendre
 276 En Deu, osai cest ovre enprendre,
 Ke tuz oient overtement
 Ceo qe le evangeile lur aprent ;
 E tuz veient en ceste escrit
 280 Ceo qe le latin espant e dit.
 Pur nient aillur travaillerunt :
 Suffisanment ici l'orrunt.
 Jeo nel di pas as clers lettrez
 284 Ke sunt en seinz escriz fundez,
 Mès as autres meinz entendans
 Cum jeo sui meimes e asquans,
 Ke ne poüm tut ensercher.
 288 Mès a pein[e] le frut parer.
 Dunt jeo communement tuz pri
- Ke le orrunt e lirrunt ausi
 Qe il mettent amendeisum
 292 Si rien i ad de mesprisun.

 Ore prie jeo de quer parfunt
 Tuz iceus qe cest escrit averunt
 Qe il le present a delivre
 296 A tuz ceus qi le vodrunt escrivre.

- DOMINICA PRIMA ADVENTUS DOMINI.
 EVANGELIUM SECUNDUM MATHEUM
 (f. 139 c).
*Cum appropinquasset Jhesus Jerosolimis
 et venisset Bethfage¹, etc.*
- Jhesus vint près d'une cité
 Qui Jerusalem est apelé.
 E quant il vint a Bethfage
 300 Qi est al Munt de Olivé,
 Dunt ad des sens deus apelé :
 « Alez » fet il « en la cité
 « Al chastel cunte vous levé :
 304 « Une asnesse i ad lié,
 « E sun asnun li est al pé.
 « Quant les averés deslié,
 « Tantost me seient amené.
 308 « Si nuls vous ad demaundé,
 « Dites q'il est li surs a gré,
 « Mester en ad sa volonté ; (d)
 « Cil vous averat tantost lessé. »
 312 Icest fait ad aveiré
 Ceo que fut einz prophetisé :
 « La fille Syon seit nuncié
 « Tis reis vient en peisibilité,
 316 « Sur un asne ad fet sun sé,
 « E sur le fiz al suzjugé ».
- Li disciple s'en sunt alé ;
 Fet unt cum lur est comaudé,
 320 La asnesse e le asnun unt mené

254 I CORR. XIII, 8. — 280 *Corr.*, espaut ou espont ; cf. 337. — 295 le, *ms.* se. — 309 li surs, *corr.* le sire? — 317 « et super pullum filium subjugalis. » MATTH. XXI, 5.

¹. MATTH. XXI, 1.

- | | |
|---|--|
| E sur eus unt lur dras getté,
Puis unt Jhesum en sun munté
E si sunt en la cité entré. | Ore avez oi la lessçon,
Ore oiez la interpretacioun,
Qui Dieu nus doit sa beneicun |
| 324 Li serjaunt a la gent Ebré
Encuntre lui s'en sunt alé ;
Lur dras al chemin unt getté,
Plusurs unt arbres deramé, | 336 E de nos pechez face pardoun !
Cist nun Jhesus espont « saveur »
Qui nus sauva par sa dusçur,
E Jerusalem iceste noun |
| 328 Si unt le chemin estrainé ;
De tut pars unt crié,
Cil devant e cil detré :
« Osanna soit al fiz, de gré. | 340 Espant de peiz la visioun :
« Meisun de buche » est Bethfagé,
« Misericorde » est Olivé.
. |
| 332 « Beneit qui vient el monde ! » | |

La vision de saint Furseus, dont j'ai dit un mot plus haut, prend place au deuxième dimanche après Pâques. On sait que ce récit a été incorporé par Bède dans son *Historia ecclesiastica* (III, xix). On consultera utilement sur l'histoire de cette légende les notes de l'édition que M. le professeur J.-B. Mayor a donné des livres III et IV de Bède (Cambridge 1878), comme aussi Th. Wright, *Saint Patrick's Purgatory* (London 1844), p. 7-11, et A. d'Ancona, *I precursori di Dante* (Firenze, 1874), p. 40-1. Voici le texte de notre ms. accompagné des variantes du ms. de Londres et, pour les vers cités par Wright, du ms. de Trinity College aujourd'hui en déficit.

- | | |
|---|--|
| Dunt il avint jadis a un prestre
Quien Knanisburch esteit mestre,
Quant lunges i out conversé | D'enfern li mostra le parfund
E les peines qe illeoques sunt,
E puis le mena vers le ciel |
| 4 Si se est encuntre lit cuché ;
E quant il quida devier
Devant lui vint un bacheler.
La main li tendi, si li dist : | 16 U il vist e truva tut el ;
Mès quant al ciel aprocerent
En l'eir un feu mult grant i tro-
Ly feus ert merveille grant [verent. |
| 8 « Vien t'en od mai », e il si fist.
U ne voisist u ne deingnast,
Convint lui qe ovek lui alast.
En plusurs lius si le mena | 20 E mult horrible e mut ardaunt.
Li guiurs i est lors entrés (f. 191)
E li prestres se est arestés.
Ens al feu li guiurs ala, |
| 12 E mut des choses si lui mostra ; | 24 Mès unqes le feu nel tucha. |

328 On pourrait corriger estramé, mais il y a des ex. d'estrayner, voy. le dict. de M. Godefroy. — 235 Corr. Que. — 340 Corr. espaut ou espont.

Variantes du ms. de Londres (L.), fol. 53-4, et pour les vers 1-6 et 46-60, du ms. de Tr. Coll. d'après Wright. — 2 L. de Gnaresbure; Tr. Ke de Canterbury ert m. Cette dernière leçon ne vaut rien. Il y a dans Bède (III, xix) Cnobheresburg, qui est actuellement Burgh Castle, en Suffolk. — 11 L. E en p. l. l'amaena, — 12 L. E multes ch. l. m. — 18 L. un g. feu mult t. — 21 L. g. e. lores e. — 23 L. el f. li g. entra. — 24 L. unks... ne le.

Par treis jours a mort le quiderent;	Mien scient Deu vout ceo fere
E puis vesquist il lungement	96 Qe l'em ne deust pas mescrere.
92 E se cuntint mult seintement, (e)	E sun vivant le amenda issi
Mès l'arsun qu'il el feu resust	Qe ore est apelee seint Furci.
A tut dis al cors lui aparust;	

L'ouvrage se termine ainsi fol. 261 a :

Pur ceo, seignurs, pur amur Dé,	Deu nous doit issi en lui tenir, (b)
Si ben volum estre sauvé	En lui vivre en lui garir
De fluxiu de nostre charnage,	Ke sanz espritel damage
Turnum a Deu nostre curage.	Lui puïssum servir en charnage,
Turnum a lui nostre esprit	Si veir cum ceste sana
En penser, en fet e en dit;	E a la fille al prince vie dona.
Si nostre penser sulement	Ici finent les domenées
Ceo coveit[e] qe a Deu apent,	Brevement espus [e] endité[e]s.
Certes, la char tost revendra	Ore prie tuz ke les oient e dient
A Jhesum ke se ameïsera.	Keil pur ROBERT DE GRETHAM prient
La char ne ad force ne valor	Ki Deu meintenge si sa vie,
Fors par l'espirit le sur (sic).	Ki par li seit en sa baillie.
Ki l'espirit tent ben en Dé	Amen, amen chescun en die !
Mar duterat la charnalté.	

10. — Les psaumes de la pénitence traduits en vers. — Version qui a été très répandue, non seulement en France, où elle a été composée, mais en Angleterre¹. Du *Miserere* on possède une autre traduction, également en vers, dont un extrait a été publié dans le Bulletin de la Société des anciens Textes, 1881, p. 51.

Hic incipiunt vij. psalmi penitencie (f. 261 b).

« *Domine ne in furore tuo, etc.* » [Ps. vi]

Deu, en tes vengemens ne me pernez, sire!
 En cest siecle present si me chastiez sanz ire;
 Eez merci de mei, si me donez sauncté,
 E par ta seinte lei me menz a saveté.

La mei alme est trublé e poy de senz i ay.

.....

Gloria Patri. Beati quorum [xxxii]

Benurez set ciel (sic) a ki ad Deu perdonez

92 L. Si se c. m. sagement. — 93 L. al f. — 95 L. Men exient Deus le v. f. — 97 L. En s. v. se a.

1. Voy. *Romania*, VI, 19 et XIII, 238, note 3.

Le pechez qe il ad fet e les desleutez.

.....

Domine ne in furore [XXXVII].

(v^o)

Deu, en tes vengemenz ne me repernez, sire!
En ceo siecle present si me chastiez sanz ire
De tes digne setes as mun quor feru
E pur ceo par ta main ben avera salu.

.....

Miserere mei Deus [L].

(f. 262).

Deu, eez merci de mei a ki tut ben se acorde,
Eez merci de mei par ta misericorde.

.....

Domine exaudi [CI].

(v^o)

Deu, oiez ma oreisun e entendez ma clamur,
Entendez ma reisun e me donez ta amur.

.....

De profundis [CXXIX].

(f. 263 v^o).

De grant profunde crie a la hautesce:
Receve ma voiz en gré, si me aïe e dresse.

.....

Domine exaudi [CXLII].

Deu, oiez ma oreisun e la recevez en gré
E me otriez pardoun sulum ta verité.

.....

11. — *Ave Maria* paraphrasé. — Un couplet pour chacun des mots de la salutation angélique: *Ave Maria gratia plena. Dominus tecum. Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui. Amen.* Les pièces de ce genre sont nombreuses; voy. le Bulletin de la Société des anciens Textes, 1881, p. 49, et Suchier, *Denkmaler provenzalischer Literatur*, I, 284.

Ave très duce Marie, *ave* gloriose, (f. 264)

Ave ros espani[e], *ave* precieuse,

Ave freche flour flori[e], *ave* graciouse,

Ave fonteingne de aïe, *ave* plentivouse.

Maria, esteile de mere estes appellé;

La lune, le soleil cler de vous est alumé.

Requerez tun trecher fiz², mere benuré,

Que m'alme doint si gouverner qe en ciel eit le entré.

.....

1. On pourrait corriger, en vue de la rime intérieure, tun fiz trecher.

12. — Les cinq joies de Notre Dame. — Ce sujet a été traité au moins cinq fois en vers français, notamment par Gautier de Coinci¹. Ici comme dans un texte en prose conservé dans le ms. Digby 86 (Bodlienne)², la prière des cinq joies est attribuée à l'évêque de Paris, Maurice de Sully († 1196). La pièce qui suit a certainement un Anglais pour auteur. Je n'en connais pas d'autre copie.

De les cinc joies Nostre Dame (f. 265 a).

Vous ke Nostre Dame amez,
A ceste oreisun bien entendez.
Nostre Dame lui mult ama,
4 A seint(e) Maurice les envea
Ke fu eveske de Paris,
Qe de lui servir se out entremis.
Par sun message lui chargea
8 E lui dist e lui comanda
Ke au people le deïst
E enseignast e en apreïst :
[Ki] chescun jour les direit
12 E devouement le chantereit,
En l'onurance de les cinc joies
Qe ele out bien verroiz,
Sun cher fiz qe ele ama
16 De s'amur lui guerdonera ;
Ja en ceste siecle ne serra enledi
Ne enginné de l'enemi,
Ne en peché criminal
20 Ne perdera sun jornal,
Ne en curt ert faus jugé,
Ne autrement par mal ert liveré ;
Femme d'enfaunt ne perira
24 (Qe) qi devouement ceste oreisun
Ne sanz confessioun ne murra, [dira,
Ne sa alme en peine ne serra.

Li seint angle Gabriel
28 Vint a Marie treis fiez de ciel,
E lui dist la joie premereine :
« Deu vous sauve, Marie de grace
[pleine!

« Le seint Espirit sur vous vendra
32 E de sa vertu vous ennumbrera ;
Le fiz Deu conceiverés,
En vostre ventre lui porterés. »

La secunde joie ke ele out,
36 Ceo fu quant ele enfauntout
Li fiz nee sanz dolor, (b)
S[a]juve de virgineté la flour.

La tierce joie lui mustra
40 Sun chier fiz quant il releva
De mort en vie vereïment,
A lui aparust certainement.

La quarte joie, quant il munta
44 E les apostles ensembla.
Il lur mustra cum il alout
A sun pere, qe mult li plout.

La quinte joie, quant ele transit,
48 De ceste siecle sanz peril issist
E les aposteles ensembla.
Le fiz sa mere mult honura

Marie virgine gloriouse,
52 La mere Deu e sa espouse
Ki par lui li conseütes
E après lui virgine fustes,
Sanz dolor lui portastes
56 E del leit virgine li letastes,
Duce dame, si cum jeo crei
Ke vous gloriouse portastes le rei,
Vous estes fille, vous estes mere,

1. Voy. *Zeitschrift f. romanische Philologie*, III, 202.

2. Voy. la notice de M. Stengel, p. 6.

- | | | |
|----|---|--|
| 60 | Envostre ventre portastes ton pere,
Chier[e] mere, pur moy priez,
Quant de moy serra finez,
Ke m'alme seït en paraïs | Qe de moy clamez merci.
Priez vostre fiz, pere vostre ;
68 Pur ceo dirrai ma pater nostre.
Qe ceste oreisun chescuns jour |
| 64 | Entre les angeles ou serrunt assis.
Chere mere, jeo vous prie | [dirra
Vint jours de pardoun en avera. |

13. — L'Assomption de Notre Dame, par HERMAN DE VALENCIENNES. — Cet ouvrage bien connu se trouve le plus ordinairement réuni à la *Bible* du même auteur. Il se rencontre ici isolément comme en d'autres mss. parmi lesquels on peut citer le ms. Bibl. nat. fr. 1822, le ms. Libri 112 (volé à Tours), maintenant chez M. le comte d'Ashburnham¹, le ms. de la Bodleienne *E Museo* 62, et le ms. Digby 86. Dans la présente copie, d'ailleurs fort incorrecte, manquent les deux dernières tirades, dont l'une, l'avant-dernière, contient le nom de l'auteur.

Ici comence del assumpcioun Nostre Dame seinte Marie.

Seignurs, ore escutez! ke Deu vous beneïe
Pur sa mort doleruse ki nous dona la vie.
Bien l'avez oï, ben est ke jeo vous die :
Kant Deu fu mis en la croiz de cele gent haïe
Comanda Jhesus seignurs, a sun ami s'amie,
A l'apostle sa dame, a seint Johan Marie.
Mut par fu doleruse icele departie
Si² bons euvangelistes la prist en sa baillie.

Sachez qe nostre Sire mult seint Johan ama,
De sa croiz u il pendî quant a sei le apela.
Sa mere vint od lui, illoec la comanda.
Volenters la reçust e tendrement plora.
Prist sa dame en sa main, plorant s'en turna;
Al temple sunt venuz, illoec la comanda
Oveec les seintes dames qe il ileoc trova.
Ele remist al temple u sun cors travailla,
Veillaunt chescune nuit e chescun jour juna.

La reine del ciel mult ert gloriuse.

Fin (fol. 291 v^o).

En kalendes de Aüst fut la dame enterée;

1. Fol. 1-11. J'ai pris copie de ce texte en 1865 à Ashburnamplace.

2. *Corr. Li.*

Ceo sachez qe cel jour fust mainte alme sauvée.
 El val de Josaphat fu la dame posée,
 De amis e de parent meinte lerne plurée.
 Iceo sachez, seignurs, n'i fu pas ubliée,
 Ainz fu de sun fiz bonement visitée.
 Ne remist pas en terre : en cel(e) est porté[e],
 La set od ses angeles, reine est apelée.
 Mult est bien servie e mult est honorée,
 Issi comme vous ai dit, la raison est otrie ¹.

Ore priez le seigneur ke ele vous doit sa glorie,
 E le diable veintre e venir a victorie;
 Envers Deu, sun bel fiz, nous face adjutorie,
 Ke le diable ne nous puisse faire contrarie,
 E si nous doit deservir la celestiene glorie
 Ke nous ne seum vencu si nous tenge en memorie.
 Iceo nous prist (*sic*) icel sire ki vit e regne en glorie.

Amen.

14. — La plainte Notre Dame. — Version en vers d'un opuscule latin du moyen âge dont on ignore l'auteur et qui a été attribué à saint Augustin, à saint Bernard et à saint Anselme. J'en ai signalé jadis ² trois traductions françaises en prose, et j'en connais actuellement une quatrième (Arsenal, 937). De la version poétique que nous offre le ms. de Cambridge il existe, dans le ms. Grave 51 de la Bodleienne³, une autre copie un peu moins ancienne, du milieu du xiv^e siècle environ. La particularité de ce poème est d'avoir été composé en vers de seize syllabes. Sans doute les vers ne sont pas tous réguliers. Même en faisant largement la part des erreurs de copie, il restera fort probablement certains vers incorrects dont la responsabilité devra être laissée à l'auteur. Il ne faut point s'en étonner, puisque le poète écrivait en Angleterre et dans le cours du xiii^e siècle. Mais j'affirme qu'en général on réussit, par une judicieuse combinaison des deux copies, à établir un texte où les vers sont composés de deux hémistiches ayant chacun huit syllabes. Voici, par exemple, comment je restituerais les premiers vers :

Pur ceus et celes ki n'entendent quant oient lire le latin

¹ *Corr.* outrée.

² *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1875, p. 61 et suiv.; cf. 1886, p. 48.

³ N^o 3823 des *Catalogi* de Bernard.

Jeo ai comencé icest livre, e Deus i mette bone fin !
 Jeo vei qe la letrée gent unt lur joie de seint escrit,
 E quant entendent ceo qu'il oient mult en ad l'alme grant delit ;
 Les lais ne sevent qu'est a dire, dunt sovent en ai grant pité,
 Car ausi bien les dei amer cume les clerks en charité,
 Hommes, femmes e tute gens de siecle e de religion.

Je ne connais pas d'autre exemple bien caractérisé de cette forme dans la poésie lettrée; quelques vers isolés qu'on peut rencontrer çà et là dans la littérature anglo-normande ne sont pas à prendre en considération. Toutefois le vers de seize syllabes coupé au milieu n'a rien qui répugne aux principes de la versification française. Il est au vers de huit syllabes ce que l'alexandrin est au vers de six syllabes. Il y a toutefois cette différence que le vers de huit syllabes était originairement divisible en deux hémistiches, ce qui n'était pas le cas du vers de six syllabes. Par suite le vers de seize syllabes a du être très rare à l'époque ancienne. Mais dans la poésie populaire il est très fréquent, avec cette nuance que le premier hémistiche a ordinairement une terminaison féminine. On en fait ordinairement deux vers, mais il n'y a pas de raison pour ne pas mettre les deux hémistiches sur la même ligne, puisque la rime est un élément essentiel du vers roman². Ainsi j'écrirais volontiers ainsi le premier couplet de la chanson de Philippe de Savoie³ :

Vollés oyr chanson piteuse qui fut faite de cueur marri?
 Elle fut faite en une chambre, Phe Philippe de Savoye la fist.

Voici le début et la fin de notre lamentation ou plainte de Notre Dame, d'après les deux mss. :

Ici cummence li livre de les lamentaciuns Nostre Dame seinte Marie (f. 272).

Pur ceus e pur cels ki n'entendent quant oient lire latin
 Ai comencé iceste livre; Deus i met bon fin !
 Jeo vei qe la gente letré unt lur joie de seint escrit,
 4 Car quant entendent ceo qu'il oient l'alme en ad mult grant delit.

1. On sait que Milà y Fontanals considérait comme deux hémistiches ce qu'on imprime ordinairement comme deux vers.

2. *Romania*, IX, 473.

3. Ms. Grave 51, fol. 69 :

Ici comence la passiuN Nostre Dame.

Por ceus qe entendent ren quant oient lire le latin
 Jeo ai comencé cet livre; Deus i mette bone fin !
 Jeo vey qe les gens letrés unt lur joie en seinte escrit,
 4 E quant entendent ceo qe il oient must ad l'alme grant delit.

- Les lais ne sevent qe ceo est a dire, dunt sovent ai grant pité.
 Car ausi bien les dei amer cum les clerks en charité,
 Madles, femmes, tute gent del siecle e de religion,
 8 A tuz sumes nous docturs en tant cum fere le poum.
 Par tant, del petit ke jeo sai vous ai iceste romaunce escrit.
 Ore lizez (*sic*), ne puet estre qi ne ad acune delit;
 Si rien oiez qe vous semble qe en evangeile ne seit escrit
 12 Sachez bien qe en sun livre seint Johan apert le dit :
 Car si tut fu mis en livre kancke Jhesu fist et dist,
 Tut le monde n'en entendreit, tant fu[st] grant icel escrit.
 Pur ceo vous pri comunement qe cest romance lir orretz :
 16 Si ren oiez qe vous despleise, jeo prie nel descreez.
 Rien n' i ad pur verité, si vous die hardiement;
 Le perteus (?) ne provereie si fuisse meïsmes en present.
 Seint Bernard fist iceste livre, mès poi i ai mis del men ;
 20 Ore prium duz Jhesu ke chevir le puisse bien.

- Ki me durra tant de lermes ke plurer puisse nuit e jour
 Jeske atant qe sun serjant conforte le duz Seigneur?
 Peisif (*sic*) sui e mult dolent, si ne puisse confort aver,
 24 Si li seignur debonere ne me voille conforter.
 Fillez de Jerusalem, kar entendez mei devouement ;
 Deu espusez, Deu amiez, priés le entendement.
 Plorom sur lui, en plurant priom nostre duce espuse
 28 Ke il sa doçur e sa leauté deigne mustrer a nous tuz

- Les lays ne scevent quant ceo est a dire, dont sovent en ay pité,
 Qe autresi ben les dei amer cum les clers en charité,
 Hommes e femmes e totes gens de secle e de religion,
 8 A touz sumes nous doctours tant cum fere le poum.
 Par unt de petit qe jeo say vous ay cete romaunce escrit.
 12 Sachez qe seint Jon en son livre tut apertement le dit :
 Que si tut fust mis en livre quant qe Jesus fist e dit,
 Tut le monde ne le entendereit, tant sereit grand cel escrit.
 Pur ceo vous pri comunement qe vus cete liverette orrez,
 16 Si rens oiez qe vous despleyse vous pri pur ceo ne descreez.
 N'i ad rens mès que verité, ce vus ali hardiement;
 Apertement le proveray par tut ou jeo fuse present.
 Seint Bernard fit cet livere e poy jeo ay mis del men ;
 20 Ore priums ly douz Jesu qe eschever le pussum ben.

- Ke mey dorra tant de lermes qe plorer pusse nuyt e jour
 Deskes tant qe li sergant recomforte sun seignour?
 Pensif seu e mut merveylé, si ne puyz confort aver,
 24 Si le seignur debonere ne mey voille reconforter.
 Filles de Jerusalem, car eidez mey devouement
 Deu espouses e amies, priez le ententivement.

Fin (fol. 279 v^o):

Atant se leve seint Johan e li autres li v[u]nt entur,
 Si le menez en la cité plus par force qe par amur.
 Seint Johan l'a gardé al meuz ke il puet; beneit seit il de luer,
 E tuz ceus ke la dame honurent ben a lur poer!
 Beneit seit li duz Jhesu e tut [jurs] mès seit honoré
 Ke cesser ne vout jeskes a tant ke veit sa gent delivré!
 E beneit seit la duce mere ke nous porta le rei de gloire,
 E beneit seit trestuz iceus ke sa peine unt en memorie!

Amen.

15. — GAUTIER DE BIBLESWORTH, *Traité pour apprendre le français* (fol. 279 c à 294 b). — Ici Gautier de Biblesworth est appelé « Gauter de Bitheswey ». Pour la bibliographie de ce poème essentiellement didactique, je renvoie à un article précédent de la *Romania*, XIII, 500¹ et quant au texte même de notre ms., on trouvera les 86 premiers vers dans mon *Recueil d'anciens textes français*, partie française, n^o 37.

16. — WILLIAM DE WADINGTON, *Manuel de péchés*. — J'ai donné, de cet ouvrage, dans mon mémoire sur les mss. français de Saint John's Coll., une notice bibliographique qui doit être corrigée et augmentée. Le ms. que j'ai indiqué² comme appartenant à la Société royale de Londres est passé, avec beaucoup d'autres, au Musée Britannique³, où il est coté *Arundel* 288. Un autre livre du même fonds, *Arundel* 372, contient deux feuillets de garde arrachés à un ms. du *Manuel de péchés*. Enfin j'avais négligé de mentionner le ms. Grave 51, de la Bodléienne, dont il a été question plus haut, p. 309. Le texte qu'offre notre ms. ne contient guère que 5700 vers, soit la moitié du poème environ. Voici les premiers et les derniers vers :

<p><i>Ici comence la Manuel de pechez</i> [(f. 294 c)</p> <p>La vertu del seint Espirit</p>	<p>Nous seit aidaunt en ceste escrit A vous deus choses mustrer Dunt hom se deit confesser, E ausi en la queu manere,</p>
--	--

1. J'ajoute que le ms. de Trinity Coll. Cambridge, signalé ci-dessus, p. 198, comme disparu depuis une quarantaine d'années, contenait une copie, accompagnée d'une traduction anglaise (qui ne paraît pas se trouver ailleurs), du même traité. De plus les deux premiers vers ont été écrits sur une page restée vide du ms. Harl. 3775 (fol. 74 v^o).

2. *Romania*, VIII, 333.

3. En 1831 et 1832; voir la préface du catalogue du fonds *Arundel* (Londres, 1834, in-fol.), et Edw. Edwards, *Lives of the Founders of the British Museum*, p. 201.

Ke ne fet mie bon a tere,	Ki cestescrit vot regarder.
Car ceo est la vertu del sacrement,	Primes dirroum la droite voie
Dire le peché e coment.	Ke fundement est de nostre laye,
Tuz pecchez ne poïm recunter,	En quele ad doze point prové,
Mès par taunt se pot remembrer	Ke sunt articles apelé,
E ses pecchez bien amender	

Fin (fol. 328 c) :

Ha! duce Dieu de majesté,	E ciel e tere e mere fist il ensement,
Qe pot comprendre ta bounté!	Li cors de servir a l'alme si verai de-
Ki de sa grant bien pensat la sume	[finement
Ke avez fet a cheitif home. [(d)	Ke l'alme ne seit dampné a jur de ju-
Pur ceo priums Jhesu Crist qui fist la	[gement 1.
[firmament	

17. — PIERRE DE LANGTOFT, Vie d'Edouard I. — Ce poème est une des parties de la chronique en laisses monorimes de Pierre de Langtoft, chanoine de Bridlington (Yorkshire), que Th. Wright a publiée en deux volumes dans la collection du Maître des rôles. On en possède plusieurs mss. plus ou moins complets, qui n'ont pas été tous indiqués par Wright dans sa préface. J'ai signalé en diverses occasions les mss. qui ont échappé à ses recherches¹. Le ms. GG. 1. 1. est mentionné dans la préface du tome second de l'édition. Th. Wright s'en est servi pour l'extrait de la chronique de Pierre de Langtoft qu'il a publié dans ses *Political Songs of England* (London, 1839. Camden Society), p. 237 et suiv. Le titre de *Brut* donné dans notre ms. à la partie de la chronique de P. de Langtoft qui se rapporte à Edouard I, est exceptionnel, et n'a probablement pas d'autre raison d'être que le nom de *Brutus* inséré dans le second des vers qu'on va lire, mais ce qui n'est nullement exceptionnel, c'est l'usage de copier comme un ouvrage complet en soi la partie de la chronique qui concerne Edouard I. Trois autres mss. offrent la même particularité, à savoir: Colledge of arms 14 (Londres)², Fairfax 24 (Oxford)³, et Douce 120 (Oxford)⁴.

1. La mesure montre assez que les quatre derniers vers ne sont pas de l'auteur du poème.

2. *Revue critique*, 1867, II, 198, note 2; *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1878, p. 105, note 1, et p. 140.

3. Voy. le Catalogue de Sir Ch. Young (1829), p. 22; Fr. Michel, dans le volume de *Rapports au Ministre* publiés dans les *Documents inédits*, p. 76; Le Roux de Lincy, *Roman de Brut*, description des mss. p. lxxvij.

4. Le n° 3904 dans les *Catalogi* de Bernard.

5. *Bulletin de la Soc. des anciens textes* 1878, p. 140; Duffus Hardy, *Descript. Catal.* III, n° 433.

Ici commence le Brut, coment li bon rei Edward gaigna Escotz e Galis (f. 328 c.)

Ky volt oyr des reys coment chescune vesquit
 E(n) le ille de Brutus Bretainne appeller feist,
 E puis cele heure en sça ki gaignast ki perdist
 Comment li rei de Lys Itaille tut venquist

Fin (fol. 345 v^o):

For Scotas at Dunbar
 Haved et thayre gau char
 Schame of thar note,
 Wer never dogges there
 Hurlid out of herre²
 Fro coylthe ne cotte

Suivent quelques lignes latines pour compléter la page: « Quid est celum? Celum habet octo gaudia celestia... »

18. — *L'Image du monde*. — On connaît environ soixante mss. de ce poème, sans compter les exemplaires de la rédaction en prose. Ils ont été énumérés et soumis à un classement provisoire par M. D. Grand, dans une thèse présentée récemment à l'École des Chartes³. Ces mss. se divisent en deux catégories assez nettement tranchées, selon qu'ils renferment ou ne renferment pas certaines additions dont la plus considérable est constituée par une vie de saint Brandan. La leçon de notre ms. appartient à la catégorie des mss. « non interpolés ». Victor Le Clerc, qui a longuement insisté sur cette distinction entre les deux classes de mss., est d'avis que les exemplaires où les additions manquent représentent seuls l'œuvre pure de l'auteur, et il suppose que la rédaction « interpolée » est l'œuvre d'un copiste messin « qui avait du loisir et surtout un grand amour des contes »⁴. Depuis Le Clerc cette opinion est devenue courante. Je crois au contraire qu'un examen attentif de la rédaction interpolée suffit à montrer que l'interpolateur n'est autre que l'auteur lui-même, qui aurait ainsi fait deux rédactions de son ouvrage. C'est ce que j'essaierai de démontrer dans un prochain mémoire, mettant à profit, outre les éléments connus jusqu'à présent, un ms. déjà signalé, mais non

1. Cf. l'édition de Wright, II, 162.

2. Ces vers sont publiés par Wright dans la préface du second volume, p. x. ils ne se trouvent, selon lui, que dans ce ms.

3. Voy. les *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1885*, p. 80 et celles de 1886, p. 85.

4. *Histoire littéraire*, XXIII, 323.

étudié, dans lequel j'ai récemment découvert des données toutes nouvelles qui résolvent la question.

Il est notable que parmi les nombreux mss. de l'Image du monde, plusieurs, appartenant, si je ne me trompe, à la rédaction la plus courte, ont été copiés en Angleterre. C'est la preuve que la *Petite Philosophie*, pourtant bien répandue, ne suffisait pas à satisfaire la curiosité de ceux qui voulaient acquérir, sans recourir aux livres latins, quelques éléments de cosmographie et de géographie.

(Fol. 346) *Cest livre de clergie en romaunce qi est appellez Ymage du mounde contint par tut .lv. chapitres e .xx. e .viii. figures, saunz qi le livre ne purreit pas estre legerement entenduz, qi est devisez par treis parties (suit la table des rubriques).*

Ki veot entendre a cest livre (f. 347)

E savoir coment il deit vivre
E aprendre tiel clergie
Dunt meuz vivera tout sa vie,
Si lise tut primerement
E après ordeniement,
Si qu'il ne lise rien avant
S'il ne athent ceo q'est devaunt.
Einsi purra le livre entendre
Qe autrement ne pot nuls entreprendre.

De Dieu parloms au commencement.

Ky veot entendre a cest romaunce
Si poet entendre a cest comaunz.
Graunt partie de la faiture
Del mounde, coment par nature
Fu fet de Dieu e acompliz...

Fin (fol. 289 c) :

E la joie de paradis
Que Dieu nous otroit a tut dis
En qi toute pité habounde.
Issi finist l'Ymage del mounde ;
A Dieu comence e a Dieu prent fyn,
Que ses biens nous doint a la fyn.

[Amen.]

Vous qe aviez oï l'escrit
Del fiz Dampnedu Jhesu Crist,
E puis del mounde que Dieu forma

E de toutes les vertuz q'il ordina,
Qe par cestui poez aprendre
Qi del siecle volez entendre,
Queu chose soit e coment ceo est, (d)
En ceste figure compris est ;
Par ceste dereine figure
En poez bien veer la faiture,
Qe ici devant vous escrit est
Coment li firmament fet est¹

19. — *La bonté des femmes*. — Plaidoyer habilement tourné et vivement mené en faveur des femmes. L'objet de l'auteur a été principalement de réfuter les pièces dirigées contre le sexe faible qui abondent dans notre ancienne littérature². Sa discussion juridique pour prouver

1. La figure annoncée par ces derniers vers occupe le r^o du fol. 390.

2. Voy. la liste que j'ai dressée des pièces contre les femmes, *Romania*, VI, 499-500.

qu'Adam fut plus coupable qu'Eve est véritablement curieuse. On remarquera le passage (vv. 126-143) où il s'inscrit résolûment en faux contre les récits selon lesquels Salomon, Sanson le fort et Absalon auraient été trompés par les femmes. Il est permis de croire que ses dénégations ne visaient pas la source première et respectée de ces récits, mais qu'il pensait à ce passage du *Blâme des femmes* :

Neïs li sages Salemon,
 Qui de bien ot si grant foison
 Que plus sages de lui ne fu,
 Fu par sa fame deceüz;
 Ausi refu Sanson Fortin¹

ou quelque autre du même genre, car ces exemples de la tromperie des femmes étaient passés à l'état de lieu commun².

L'auteur était anglais: sa langue le prouve comme aussi la mention (v. 24) de Westminster et de la Tour de Londres.

Il existe parmi les mss. du collège Saint-Jean, à Cambridge, une copie fautive et abrégée de notre poème: j'en ai publié, ici-même, VIII, 334, environ 80 vers dont je rapporterai en note les variantes utiles. Là où ce secours m'a manqué, le texte reste souvent inintelligible.

Ci comence du bounté des femmes (f. 390 c).

Cil fableürs trop me grevent	Dount lur loounge creistra.
De rimer, qe ne sevent	ð Bien eit qe moy escutera!
Rimer, counter for de fable.	
4 Escutez un dist creable:	[sunt
De dames e de damoiseles	Quant que sunt nez e a nestre
Vous sache dire tiel noveles	Saluz trestuz de quor parfount;

1. Je cite d'après Bibl. nat. fr. 1593 fol. 153 c. Pour d'autres copies du même opuscule, voir *Romania*, VI, 499 et IX, 436.

2. Cf. ci-dessus p. 219 le *Facetus* catalan, v. 1627-8. Dans un ms. du xv^e siècle je lis ces vers qui peuvent remonter au xiv^e:

Par femme fut Adam deceu,
 Et Virgiles moquez en fut;
 Ypocras en fut enherbez,
 Senson le fort deshonnorez;
 David fit faulx jugement
 Et Salemon faulx testament;
 Femme chevaucha Aristote:
 Il n'est rien que femme n'assote.

(B. N. lat. 4641 B, fol. 142; ces vers se retrouvent ailleurs: voy. *Bulletin des anciens textes*, 1876, p. 129.)

Pour d'autres textes plus ou moins analogues, voir l'article de M. Tobler sur l'empereur Constantin, *Jahrb. f. roman. u. engl. Literatur*, XIII, 104 et suiv. Pour la fable de la femme de Salomon, voy. *Romania*, IX, 536 et X, 626.

6 S.-J. V. en dirray. — 9-18 *Pour ces dix vers il y en a trois seulement dans S.-J.*

- Trestuz saluz les maund
 12 Come leaus e fin amaunt,
 E come profès en le ordre.
 E me voille, sachez, amordre
 De combatre pur fin amour,
 16 Q'il n' i ad for douce odor
 E doucement, sachez, en fleire.
 Bone amour, qe est deboneire,
 Me ad prié devoutement
 20 Pur estre gardein de covent;
 E pur defendre la meisoun
 Su devenu lur champion
 E lur countur e lur provostur
 24 A Wesmouster ou a la Tour,
 Tort e force maintenaunt
 Encuntre chescune mesdisaunt
 Pur les chivale[r]s al issir
 28 E pur les dames al revenir.
 Mès ja de l'œil en parlerom;
 Ne isterai de la meisoun
 De cunsail prendre avaunkant(?).
 32 Meintenant veez ci mon gaunt:
 Pur l'amour nostre Sauveur
 Qe fist a femme taunt de honur
 Qe une pucele salua
 36 Par sun angle k'il enveia.
 Le noun Eve fu tost turné, (d)
 Qe de Eve fist l'angle ave.
 « Dieu vous sauve, Marie
 40 « De grace replenie;
 « Li sires est en vous.
 « De touz femmes qe sunt
 « Par my ceste mounde
 44 « Beneïte seez vous,
 « E beneït seit le fruit
 « Q'en vostre ventre crut,
 47 « Jhesu le tres douce ». Amen.
- E ceo fu, sachiez, le douce salue
 Dount nous avint tut le prue.
 Beneït seit le hure q'el nasqi!
 51 Desprisonés sumes nous par li;
 Qe femme porta le rauncoun
 Qe nous reïnt de enferral prisoun.
 Par femme est la deïté
 55 Joint a nostre humilité.
 Qe vout les estories chercher
 Apertement porra trover
 Qe Dieu ad iet plus grant honur
 59 E mustré greignur amour
 A femme par sa curtaisie
 Qe a home que soit en vie.
 Nostre Seignur, bien dire le hos,
 63 Si fist Adam e Eve de un os;
 Os saunz char en sei est pure,
 Seec e nette, redde e dure;
 Os est blanche come flour de
 67 E Adam qe fu fet de tay, [may.
 De vile tere, ceo dist l'escrit;
 Conment purroit estre parfit
 Chose fet de purreture?
 71 Ceo serroit encuntre nature;
 Dount jeo vous [di] pur jugement
 Qe femme est natureument
 Braunche, necte e fin e pure.
 75 E de ceo très bien moi assure
 [(f. 391)]
 Qe home qe fu fet de bowe;
 A la barbe e a la jowe
 Poez bien veer la matire,
 79 Chescune quinze jour a reïre,
 De barber e de hoster le ordure.
 Femmes doivent par droiture
 Eestre (sic) fines e creables
 83 E de lur cors plus estables

22-5 S.-J. son, au lieu de lur. — 24 Il y a entre 24 et 25 deux vers de plus dans S.-J. — 25 S.-J. T. et fort. — 29 S.-J. d'eles ne. — 31 S.-J. a nul vivant. — 39-47 La leçon de S.-J. est tout autre. On a introduit ici la salutation angélique telle qu'elle se trouve un peu plus loin (ci-après art. 22, p. 322) dans le même ms. — 51 Ms. ici et ailleurs sum9, qui serait, selon le sens ordinaire de l'abréviation, sumus, mais on trouve aussi sumes. — 53 Il y a réellement remt et non reïnt. — 63 S.-J. Fist A. de tay e E. — 65 S.-J. Et forte en sei, pure et d. — 74 S.-J. Blaunche. — 76 Le second qe est omis dans S.-J., sans doute avec raison. — 81 Ms. devient.

- Que nul homme que l'em trove ; 119 Dunke est tuit bone, si me semble.
 Meintenaunt veez ci la prove. Femme e angle unt un façoun ;
 Mout i ad bon comparisoun :
 Façoun de femme est de grant pris.
 Sachez li femmis nous donassent
 87 E de aturs nous priassent, 123 Vermaille come rose, blaunke com
 E nous donassent beaus douns, Lur bouèche savure a beiser [lyz,
 Si come nous a eus fesoms, Plus ke gilofre a manger.
 N'i avereit frere ne cordeler, Ceo qe l'em dit qe Salomon
 91 Jacobin ne hospitelers, 127 Samson le fort e Absolon
 Heremite ne grey moigne Furent par lur femmes deceüs,
 Ne chivaler, saunz essoigne, De ceo ne seez pas ennuy[u]z,
 Si une dame cointe e sage, Tuit seit ceo en livre escrit,
 95 Ly dounast de bon courage, 131 De fableie se entremist
 E poit a luy venir sovent Qe primis fist cele escrivere ;
 E lui acoler doucement, L'em trove meinte chose en livre
 E a la fiez en un bea lit, Ou i n' i ad for divinaile.
 99 E la dame ust bon delit 135 Ceo fu fable tuit sanz faille.
 De li beiser e acoler, Honny seit ore li escrivein
 Iço vous di bien, un chivaler Quant a sun gré mist la mayn
 Freit adunk plus tost un saut Tiele mensoigne mectre en livre :
 103 Ke une dame, si Dieu me saut. 139 Il fu hors de sen ou yvre
 Par ma vie e par ma mort, U très mauveis l'escriveyn(e),
 Femmes ount dreit, nous le tort. De ceo sui bien certain(e)
 Remembrés vous feire justise Qe ascun(e) mauveis(e) li fist fere
 107 De ceste prove en toute guise 143 Qe a femmes fu contrere.
 Qe jeo ai devaunt vous cy prové, Morir pust il descontés
 Qe vous ne seez reprové. Qe trop vers femmes seit engrès !
 Si jeo poi mil aunz vivre Qe vilein dist en reprover :
 111 Assez en averoie a matire 147 Cele oysel eit mal encumbred
 Pur p[ar]ler de lur boneireté, Qe foule soun demeine nye.
 E de lur bounté e de humilité. (b) Ore orrez pur quei le vous die,
 Si ne deit pas estre celé Qe ceo ne put dedir nuls,
 115 Entir lur biens lur grant beauté ; 151 Qe de femmes ne fumes issus : (c
 Que teus i sont qe plus pleise- Dunc est femme ny a home ;
 [runt Si come de le fut crest la poume,
 Lur beauté qe lur biens ne fount. Si crest l'enfaunt naturelment
 Mès quant ces deus sont ensemble, 155 De la mere, ore di coment :

Susceptum semen sex primis, crede, diebus
 Est quasi lac, reliquisque .ix. fit sanguis ; at illud
 Consolidat duodena dies, duo nona dices (?) ;
 Effigiat, tempusque sequens producit ad ortum.

86 li, corr. se. — 99 Corr. O? — 124-5 Cf. dans une autre pièce sur le même sujet (Wright, Reliquiæ antiquæ, II, 219) : De femme plus savoure un beiser | Que plein poyn de lorer. — 147-8 Prov. cité dans les mêmes circonstances par Robert de Blois dans le morceau publié Romania, VI, 501 (v. 25-6). Pour l'auteur de ce morceau voy. VI, 637. Le même prov. existe en anglais.

- Herbergezumes dedeinz lur flaunc,
De els ewom char e saunc.
Ausi nurrüst femme home
159 Come arbre fet peire ou poume.
Ni est dunc encuntre nature
Si le fruit deit l'arbre destrure?
Fruit ne poet sanz l'arbre cres-
[tre. 203 Ceo est tuit la joie de ceo mounde.
- 163 Sanz femme ne put nul neestre,
Mès sanz home, come dit l'escrit,
De femme un home nasquist;
Dunc puis dire par de sa
167 Ke dunkes home ne l'adessa.
Si Jhesu Crist l'ust destené,
Le siecle pout estre estoré
Sanz home e de femme crestre,
171 Mès de home ne put nul nestre.
De femme feseit Dieu sa mere,
Ne fist pas de home sun pere;
E dunc devom plus obeier
175 Femme par droit e bien server
Que nul home que soit vivant,
Ja ne seit il si puissaunt.
Femme deit aver seigneurie
179 Sur toute rien que seit en vie;
Ciel e tere, quancke li apent,
Deit estre a sun comandement
Volez ore saver pur quoy?
183 Sun fiz est si puissaunt roy
Que tuz rois sunt a li entendaunt.
Ne ad dunk femme poer grant
Que tiel roy put sun fiz clamer,
187 Que tut le mounde ad en poer?
E par nature dreiturere
Que fiz obeisse a sa mere,
Dunk pertil, mès jeo ne[l]. di mye,
191 Ke femme ad Dieu en sa baillie.
Ne ad il donke a quoe la rage
Que fet a femme nul outrage,
U que li trespas en fet ou en dite
195 Pur la vengeance de sun fiz?
- Garde sei petit e grant
Que de femme ne soit mesdisaunt
La vengeance fet a douter
199 Del fiz que ad si grant poer
Honorez les sur toute rien,
Ja ne troverez mès ki bien,
Ke eles bones e douces sont;
203 Ceo est tuit la joie de ceo mounde.
De lur bounté ai aukes dit,
Mès ma lange pas ne suffrist,
Si jeo fuisse escrivein bon(e)
207 Ausi sage com Salomon(e),
E vivereit tuz jours saunz fin,
Ja en romaunce ne en latin
Ne serroit counté ne dit
211 Bounté de femme ne descript.
Ceo que home dist que heritage
Perdimes tut par utrage
Eve, ceo est trestut faus,
215 Que nienz devum recter ceo maus:
Si di(e) que Adam plus trespasa
Quand il de la poume manga.
Ne fetis ja pur consaillur
219 Rien que tourne a deshonor,
Jeo su certain(e) pur le trespas
[f. 392)
Eve Adam ne perdi pas.
Pur le furfet [de] la mulier
223 Deit home nul disheriter?
Ne ley escrit, ne vout pas [pas.
Que home comperge autrui t[r]jes-
Quant Eve hust le fruit mangé,
227 Si Adam se fust bien purpensé
E sei ust detenu com(e) sage
Tenu eüst sun heritage;
Dunc di jeo que tut[e] sa peine
231 Li vint par sun trespas demeine,
Dunc ne put, sachez, remeidir;
Que de Adam devum tuz pleidir.

204 On trouvera dans la Romania, VIII. 335 les vers 204-11 et 294-5 qui forment, avec deux vers que n'a pas le ms. GG, la fin du poème dans le ms. de Saint Jean. — 201 Corr. n'i . . . ke. — 208 Corr. vivereie; S.-J. E vivre puisse.

- Recter devom, si a li noun,
 235 De nostre deserteisoun,
 Qe femme deit estre escondite
 Par ma reisoun avant dite.
 Si Adam ust fet come sage home
 239 A Eve dut defendu la poume,
 Si come ele fust a li suget,
 E ele n'ust, sachez, pur nul abet
 Del serpent la poume mangé
 243 Ne si hardi de aver atuché ;
 Ne cru le maufé tant ne quant,
 Mès Adam qe fu si sachaut
 E trestut plein de science
 247 Qe encuntre sa conscience
 E encuntre le tut puisaunt,
 Come ust esté un enfaunt,
 Crust le malfé, e tost receust,
 251 Par consaille le serpent le fruit.
 Ore seit qe Eve le consenti :
 Pur bien le fist, e entendî
 De fere bien saunz malice ;
 255 Si come le serpent le entice,
 Ele entisça Adam, dist le escrit,
 Sanz plus dire fors un(e) petit.
 Ceo est la force qe li a : (b)
 259 Eve enticyt, Adam le manga ;
 E pur ceo puse bien prover
 Qe Eve fet meins a blamer.
 Endreit de ceo primer peché,
 263 Si Eve fust mal enteché,
 Par defaute de nurture
 De Adam qe l'aveit en cure
 De chastier e aprendre,
 267 Par la reisoun voil defendre
 Eve, e que Adam out le tort.
 Si vous ussez un homme mort
 E fuissez ore accoupé
 271 Devant justise e amené,
 Dirroit le justise : « Amys,
 « Avez vous cest(e) home occis? »
 Vous qe ne poez dedire, [sire.
 275 Li respoundreit : « Oyl, beau
 « Mès jeo vous di certainement
 « Qe ceo fu par enticement :
 « Robert, Willeam ou Wauter
 279 « Moi conseillerunt e Roger
 « A tieu jour cele home occire. »
 Quei dite vous, beau douce sire. ?
 Serra celui pur ceo sauvé
 283 U cele gent par li dampné,
 Tut par sun simple dist? Nanil!
 Au conseil(e) du roy venent mil ;
 Chescun dirra sun avis,
 287 E quant li rois avera tuit enquis
 Quei cil ad dit e cil e cil,
 Si prent le bone e lesce le vil ;
 Ja n'ert celui pur ceo dampné
 291 Ne de conseil le roy osté.
 Si la reisu peut suffire,
 Unke n'ad mester de plus dire.
 S'il i ad nule qe sei delit
 295 Bounté de lemme aver escrit,
 Ore a[i] jeo aukes recunté (c)
 De lur beauté e de lur bounté,
 Se vous di(e) to(s)t outre[ement]
 299 K[e] il mentunt tut hautement.
 Ke de femme rien niesdie,
 Dieu lur doint malencolie,
 E Dieu lur doint grant meschief,
 303 Mal en bouche, mal en chiet,
 E lla grant anguisse de deinz,
 E mal dehors e ma[l] deinz !

Suit immédiatement :

Diabolus quosdam mordet per suggestionem, quosdam fedat per delectationem,
 quosdam vulnerat per consensum, quosdam devorat per operacionem, absortum
 revocat per miseracionem.

239 dut, *corr.* eust. — 258 sic, *lis.* q'el i a. — 275 *Corr.* respoundreiz.

La pièce suivante paraît être un résumé des arguments théologiques en faveur des femmes.

Mulier prefertur viro, s[cilicet]:

Materia. Quia Adam factus de limo terre, Eva de costa Ade. (Cf. vv. 62-80).

Loco. Quia Adam factus extra paradysum, Eva in Paradiso.

In conceptione. Quia mulier concepit Deum, quod homo non potuit. (Cf. vv. 163-6).

Apparicionē. Quia Christus primo apparuit mulieri post resurrectionem, scilicet Magdelene.

Exaltationē. Quia mulier exaltata est super choros angelorum, scilicet beata Maria.

Quoique ces lignes latines aient déjà été imprimées ici-même (VI, 501), j'ai cru utile de les reproduire afin de pouvoir indiquer par des renvois les rapports qu'elles offrent avec notre poème. Ajoutons que plusieurs des arguments ici résumés sous une forme scolastique se trouvent ailleurs en core : dans Robert de Blois (*l. l.*), dans le commentaire de Francesco da Barberino, où se lit cette sentence, attribuée à la comtesse de Die, que la femme est plus noble que l'homme « quoniam vir de humo et terra lutosa « creatus seu formatus extiterit, femina vero de nobilissima costa humana « jam mundificata Dei presidio, quod ex utriusque manus lavatione pro- « babat¹ » ; dans le poème de Serveri de Girone², etc.

20. — Le *Credo* paraphrasé en vers. — Cette pièce et les deux qui viennent après font immédiatement suite sur la même page (*fol.* 392 v^o) au morceau latin qui précède. La paraphrase du *Credo* en douze vers ne se rencontre point ailleurs, que je sache. Je crois que l'auteur, évidemment anglais, a eu l'intention de faire des vers de seize syllabes, cf. plus haut, p. 309, art. 14.

Credo in Deum.

Jeo crei en Dieu tuit puissaunt pere qe cria ciel e tere,
 E qe Jhesu nostre sire est un soul fiz au puissaunt pere,
 Qe conseu fust del seint Espirit e de la virgine Marie né.
 4 Peine e passiou suffri pur nous e en la croiz fu attaché,
 Mort estoit e enseveli e en le sepulchre reposa,
 En enfrens descendit, le tierce jour releva;
 Le ciel mounta ou siet a destre Dieu sun pere tut puissaunt;
 8 De illuc vendra pur juger mortz e vifs, petiz e granz.

1. A. Thomas, *Francesco da Barberino*, p. 173. — M. Thomas propose de corriger *comparatione*, mais le passage, bien qu'obscur, ne semble pas appeler de correction.

2. Suchier, *Denkmæler*, I, 261.

Jeo crei ausi en le seint Espirit e tut la seinte cristieneté,
 Le sacrementz de seint Eglise e pardoun aver de pecché,
 Qe tuz releverunt a drein jour e serrunt lors jugés,
 12 E la vie pardurable qe Dieu nous graunt par sa pité. Amen.

21. — Le *Pater* paraphrasé en vers. — Il est visible que cette paraphrase a été faite en Angleterre. Les fautes contre la mesure sont nombreuses et résistent à la correction; certaines rimes sont purement anglo-normandes. Une autre version, ayant la même origine, sera publiée plus loin d'après le ms. GG. 4. 32. On connaît en français d'Angleterre et du continent d'autres traductions ou paraphrases en vers du *pater*, voy. *La Bible française* de M. S. Berger, p. 25-6 et ma notice du ms. Phillips 8336, n° 47, (*Romania*, XIII, 554).

Dominica oracio.

Pere qe as en ciel sojourn,
 Seintefié seit toun noun;
 Tun regne nous seit prest(e),
 E ta volonté seit fet
 Ci en tere come e[n] ciel.

Hui nous donez pain jurnel;
 Releissez trespas a peccheurs,
 Si come nous fesums a nos nuisors.
 Ne suffrez pas que seum encumbrez
 Par tentatioun, einz delivrez
 Nous de tuz maus par ta mein.
 Ceo nous grantés, sire, Amen.

22. — L'*Ave Maria* en couplets coués. — Cette courte pièce débute comme un autre *Ave Maria*, également en couplets coués, qui se trouve dans le ms. Phillips 8336; voy. *Romania*, XIII, 526. Les deux premiers vers seulement sont identiques de part et d'autre. Je ne connais du texte qui suit qu'une autre copie, celle qui a été introduite dans la *Bonté des femmes* (ci-dessus, n° 19, p. 317, col. 1).

Ave Maria.

Dieu vous sauve Marie	}	Li Sires est en vous.
De grace replenie,		
De tut femmes que sunt	}	Beneit seez vus!
Parmy ceste mounde		
E beneit seit le frut	}	Jhesu li tres duz! Amen.
K'en vostre ventre crust,		

23. — Pronostics. — Les pronostics exprimés dans le poème qui suit se rapportent aux événements généraux de l'année, et particulièrement aux saisons, aux récoltes. J'ai disserté en une autre occasion¹ sur ce

1. *Bulletin de la Soc. des anciens textes*, 1883, p. 84 et suiv.

- 16 Saunz failer finir le porra.
Les enfantz qe cel an nestrunt
Grantz e fors e beaus serrunt.
- Quant par lundi avez la Nativité,
20 Cel jour avez commun horré.
Le tens de ver avez ventous(e),
Secche esté e tempestus(e);
En aüst avez maen horré,
24 Ne bien secche ne bien moillé.
En plusurs lius orrez medlé
De(s) chivalers grant plenté.
Mult meres cel an plurunt
28 Pur lur enfanz qe els perdrunt,
Cel(e) an avez graunt gelé,
E plusurs princes finerunt lur és.
Vignes avez menement.
- 32 E grant mortalité de gent.
Les plusurs de gentz qe murrunt
Jevenes e petiz enfantz serrunt.
Ki cel an neistrunt hardiz e fortz
[serrunt
- 36 Mès ees e pecunie perirunt. (b)
Ki nul bien volt commencer
Finir le poet saunz desturber.
Ki par Lundi enmaladira
- 40 De cele maladi bien tost garra;
U ki par Lundi avera riem emblé
En icel an ert retrové.
- Quant la Nativité ert par Mardi,
- 44 Sachez, pur veir le vous die,
Iver avez graunt e tenebruse,
Od neif e od diluvie tempestuse.
Ver e esté moist serrunt; [runt
- 48 Aüst ert secche, mès feins peri-
E pecune cel an descrestrunt;
Nefs en mer mult perirunt,
Grantz pestilences icel an serrunt,
- 52 Fruiz e curtils apparirunt,
Reis e princes perirunt,
Cil qui les vignes edifierunt.
Cel an femmes murrunt
- 56 De lur travaille mult perdrunt;
Enfanz qi cel an neistrunt,
Fors e coveituse serrunt.
Ains jusques parvendrunt
- 60 A grant age qi dunc nestrunt.
- Quant la Nativité ert Megerdi,
Sachez qe vers le vous di,
Iver dur, ver ventouse
- 64 Avez moist, mout nuouse;
Mult avez edunc bon esté,
E aust avez bien atempré;
Ceus de vignes mult travaillerunt
- 68 E ees meinement mel averunt.
- Quant par Judi ert la Nativité;
Mult avez bon an e bon esté,
Ver avez bon e ventouse,
- 72 Profitable nent e ennuieuse;
Vin e mel habunderunt; (c)

16 San fayle. — 20 Sel ivern a. — 21 Le t. de ivern. — 23 Esté sec et tempestuous. — 23 meint oree. — 26 De ch. g. asemlé. — 27 Mutes m. — 30 E omis. — 33 Le plus de tens. — 35 hardiz e omis. — 36 eus en pecunne p. — 37 Ki n. b. sel an vodra. — 38 le porra.

40 de cel mal. — 41 ki, riem omis. — 42 returné. — 44 Sertes verement vus di. — 46 e omis. — 47 moyte s. — 48 sec fint p. — 49 E p. desterunt, avec n au-dessus de te. — 50 E nef. — 51 Dans C. l'ordre des vers est 50, 53, 55, 54, 56, 51, 52, 57. — 56 travail femme p. — 57 Seus ke. — 59 Ainz unkes avendrunt; corr. Avisunques (cf. S. Alexis, 115 e, et la note de G. Paris). 61 ert par mecredi. — 62 Sertes je le vus di de fi. — 64 m. et annuius. — 65 edunc omis. — 66 E, bien, omis.

67 Gens de vines mut travaillent
Gardins en plusurs liu[s] failent
Uwailles, peunies defunt (?)
Etes et mel memement (sic) averunt.

69 avez la. — 72 P. et nent e.

Des plus grantz cretines serrunt.	E boefs e vaches issi frunt. Cil qi en cel an nesterunt [runt.
Quant la Nativité ert par Ven- [derdi,	92 Fors e luxurieuse pur veirs ser-
76 Sachez, verraïment le vous di, Iver averez merveïlouse, Mult pesaunt e ennuïuse, Ver bon e secch esté,	Quant la Nativité ert par Samedi Iver averés trubles, le vous di, Esté bon, ver ventouse, 96 Aüst moist e travaïlouse.
80 E de furment graunt marché. Dolur des oez mult serra Entre la gent qe mout demurra; Aust ert secche e assez de blé,	Veuz home cel an murrunt, E blees par lius chiers serrunt. Mult femmes habunderunt.
84 E de vin, sachez, a grant plenté; Petiz enfanz mult murrunt, [runt, Batailles de chivalers mult er- Estranges noveles parorrez	100 En cel an mult nesterunt; Neïfs e craitines multplierunt. Roseez e pluvies grans serrunt, E ees forment descrestrunt,
88 Entre princes e coronez. Ouwaites cel an perirunt,	104 Car poi de bien coïllerunt; E cil q'en cel an nestrunt Ains unkes bons serrunt.

Le reste du fol. 393 et les ff. 394 à 399 *a* sont occupés par divers morceaux latins dont je me contenterai de donner ici une brève indication : 1° « *Quando puer nascitur. Si natus fuerit homo die dominica...* » Pronostics tirés du jour de la naissance. — 2° « *De etate hominis. Prima etas infancia...* » Division de la vie de l'homme en six âges. — 3° « *De sanguinis minucione. Quarta luna bona...* ». Jours de la lune où il est avantageux ou périlleux de se saigner ou de prendre médecine. — 4° « *De receptione medicinarum. Mense Januario sanguinem non minuas...* » Il est question des endroits où il faut pratiquer la saignée, selon les jours de la semaine. — 5° « *De tonitruo experimentum. Mense Januarii si tonitrus sonuerit...* » Pronostics tirés du tonnerre. — 6° « *Sententie Danielis hec sunt: Arma in sompno portare...* » Signification des songes. — 7° « *De sacramentis ecclesie. Quot sunt sacramenta Ecclesie...* »

On voit que la plupart de ces morceaux ont trait à des superstitions qui ont été très répandues jusqu'à une époque voisine de la nôtre. Il n'y a pas d'utilité à publier ici ces petits textes isolément. Ce sont des « matériaux », dira-t-on. Mais des matériaux trop dispersés courent bien

74 De plues g. — 80 g. plenté. — 82 m. muera (?) — 83 sec asct ert b. — 84 v. mut g. p. — 87 par tere verret. — 88 e omis. — 91 pur veirs omis. — 94 trublus de fi. — 95 Ivern esté et veir e tayus (?) — 99 femmes mut. — 100 mutes n. — 101-2 Fustens (?) et plues mut serrunt | Neïfs e tertines abunderunt. Au v. 102 traitine ou tertine doit être corrigé cretines. — 104 quïller porrunt. — 105 Icil ke sel an. — 102 Enviz unkes bon s.; corr. Avisunkes, cf. v. 59.

risque de ne pas trouver qui les emploie. Je forme depuis longtemps un dossier des pièces de ce genre que je rencontre dans mes recherches. Le nombre en est déjà considérable, et j'en ferai quelque jour un volume.

24. — La légende du bois de la croix — Récit qui se rencontre sous une infinité de formes. J'en ai signalé quelques-unes, il y a bien des années, dans un compte rendu critique du *Mystère de Jésus* édité et traduit par M. de la Villemarqué¹. Depuis le sujet a été repris et étudié avec autant d'érudition que de sagacité par M. Mussafia², par M. W. Meyer³, enfin par M. H. Suchier⁴. Toutefois il reste encore beaucoup à dire sur certains points, notamment sur l'histoire de la légende dans la littérature française. Il y aura lieu de distinguer les rédactions en prose et en vers, et d'examiner ce qu'on trouve sur ce sujet dans les compilations, notamment dans l'*Image du monde*. Pour ce moment je me borne à dire que la version conservée dans le ms. GG. 1. 1., caractérisée surtout par son prologue, n'est pas celle qu'on rencontre le plus fréquemment dans les mss. J'en signalerai une autre copie dans le ms. O. 1. 17. ff. 273 v^o à 279, de Trinity Coll. Cambridge. Voir aussi Fr. Michel, *Tristan*, I, LVII.

Ici comence la romance del scinte croyz e de Adam nostre premere pierre (f. 399 d).

Qui vodra saver e oyer de la verrai croiz, dunt ele vint e de quel fut ele crust, e come longement le abre fu vert, e qi le porta à Jerl'm, met enver moy amiable entente, e jeo lui cuntera[i] la verité, solum ceo que l'em trove en escrit en ebru une partie e grant partie en latine.

Adam nostre prumere pierre, quant fu getté hors de paradis terrestre pur sun pecché, cria en haut voiz la misericorde de Dieu, e Dieu par sa pité e par benigneté li s perizomata, ceo est une manere de peliz, e promist a lui ke lui envei[e]roit le oyle de misericorde en le plenté de temps. Puis vint Adam e sa femme en le val de Ebron, e la suffrist meinte travaille en mal aan e ensun(t) cors e en dolor de sun quoer, e la engendra de sa femme deuz fiz, Caym e Abel.

Fin (fol. 402 c):

E quant li felons Jeues le urent dampnez e jugés a la mort, si dist un de

1. *Revue critique*, 1886, I, 221.

2. *Sulla leggenda del legno della croce*, comptes rendus de l'Acad. de Vienne, classe de philosophie et d'histoire, LXIII, 165-216 (1869).

3. Dans les mémoires de l'Acad. de Munich, classe de philosophie et de philologie, XIV, III (1882), 101 et suiv.

4. *Denkmäler provenzalischer Literatur u. Sprache*, I, 165-200 et 525-8. Je constate en passant que la version provençale publiée par M. Suchier comme texte A est traduite d'un texte français fort répandu et non du latin.

5. *Sic, manque un verbe; p. e. dona? latin: indutus perizomate.*

eus par prophecie : « Pernez cele fut qe gist dehors la vile, outre cele russel; si en fetes une croiz de .vij. cutes de lungure, e de quatre coutes en travers. » Si firent comme lur fu comandé e crucifierent (*d*) nostre Seigneur Jhesu Crist desus, qe nous sauva par sa dusur e par sa bunté, si nous deservir volums. En ceste manere come jeo vous ai cunté Dieu voleit qe nostre redempcioun veneit de meime le lu e de meime le arbre, dount nostre perdicioun surdi primerement; e de meime le fruit, e de meisme la bouche crust nostre salvacioun. E issi come nous sumes par femme o Dieu descordez, issi sumes par femme a ly reconciliez »,

La dernière colonne du feuillet 402 est occupée par un morceau attribué, ici et en maint autre texte, à saint Jérôme. On le trouve dans l'*Historia scolastica* de Pierre Le Mangeur (*Hist. evang.*, ch. 141). Inc. : « *Invenit Jeronimus in annalibus Judeorum de .xv. diebus ante diem judicii. Primo, eriget se mare in altum .xl. cubitis super altitudinem montium...* »¹.

25. — Abrégé de la Bible en vers rythmiques.

Compendium historiarum (fol. 403).

Vos qui concupiscitis	statum vestrum scire,
Hec signa tractabitis	que dant invenire
Omnia que possitis	de nobis audire;
Quid estis vel eritis	hic est reperire.

26. — Miracle de la Vierge. — Ce miracle a quelque rapport avec celui du clerc malade d'un cancer à la bouche que la Vierge Marie visita en songe et guérit en lui donnant le sein. Réduit essentiellement à ces termes, le récit se rencontre sous des formes nombreuses². Mais ici il y a quelque chose de plus. Le clerc est transporté en songe dans un jardin magnifique où on distingue particulièrement vingt-trois fleurs dont l'une l'emporte sur toutes les autres en beauté. Comme dans toutes les visions relatives à la vie future, il est accompagné d'un guide, un ange dans le

1. Voici le début d'une autre rédaction (Ms. d'Evreux n° 9, fol. 138; XII^e siècle) :

Signa que evenient .xv. diebus ante diem judicii, sumpta ex annalibus Hebræorum.
« Maria omnia in altitudine .xv. cubitorum exaltabuntur super montes excelsos, orbem terrarum non affligentia, sed sicut muri equora stabunt. Omnia equora prosternentur in unum... » — C'est la version citée d'après saint Thomas d'Aquin par M^{lle} Michaëlis. *Archiv. de Herrig*, XLVI, 58.

2. Texte latin : Vincent de Beauvais, *Spec. Hist.* VII, LXXXIV (éd. de 1624, p. 251-2); version provençale. *Romania*, VIII, 18-9; version française en vers de Gautier de Coincy, éd. Poquet, 342-6. Ces trois textes représentent une même forme, où le moine se dévore lui-même la langue et les lèvres. Une autre forme, où, comme dans les textes qui nous occupent, le moine souffre d'une maladie de peau, est traitée par G. de Coincy, 345-54. Cf. encore la rédaction du ms. fr. 818, fol. 62. Quant aux versions en prose française, il serait trop long de les énumérer.

cas présent, qui lui fait savoir que ce jardin est le Paradis, ou quelque chose d'approchant, et lui explique la signification allégorique des vingt-trois fleurs. La Vierge opère, par le procédé susindiqué, la guérison du clerc, qui, néanmoins, meurt plein d'espérance après avoir conté sa vision à son évêque.

Sous cette forme, à laquelle on pourrait donner le nom de « vision du champ fleuri » le miracle se rencontre en trois rédactions, toutes en vers et d'origine anglaise, à savoir dans le recueil de Miracles de la Vierge d'Adgar¹ ; 2° dans le fragment que j'ai en partie publié, ci-dessus, pp. 272-3 ; 3° dans le texte ci-après. Je ne prétends nullement indiquer ici l'ordre chronologique de ces trois rédactions ; je suis toutefois porté à croire que celle d'Adgar est la plus ancienne. La troisième, dont on trouvera ci-après l'analyse accompagnée de quelques extraits, ne nous a pas été conservée seulement dans le ms. de Cambridge : elle se trouve encore à la fin d'un recueil de miracles de la Vierge, paraissant former un ouvrage complet en soi, dont l'unique ms. (sauf erreur) appartient au Musée britannique (Old Roy. 20. B. XIV). M. Neuhaus en a édité les vingt-quatre premiers vers² pour compléter la rédaction d'Adgar qui à cet endroit offre une lacune. Il y a, entre les diverses rédactions, quelques différences dans le détail de l'allégorie. Je crois néanmoins qu'elles dérivent toutes trois d'un même récit latin, qui n'a pas encore été retrouvé.

Miraculum sancte Marie Virginis
(fol. 404 d).

Entre les overaines de charité
Ke ad fet la Reyne par sa pité,
Une douce fet vous cunterai
E puis après me reposerai.
Vers Europe, en cele partie,
Estoit un clerk de bele vie.
Mout fu devout en seinte eglise
E la dame ama sanz feintise. (f. 405)

Come plus finement l'enama
De plus en plus se delita.
Si cum encourent¹ ses amis chiers
Cele clerk estoit un des primers
Ke les² heures primes complia ;
Pur ceo unke après ne fina
De dire les doucement ;
A lui servir mout bien s'entent,
Ove lermes mout très pitouement
Les oures diseit mult sovent³.

Atteint d'un cancer à la bouche, le clerc se voit abandonné de tout le monde sauf de son évêque qui l'avait pris en affection et ne cessait de le conforter par

1. *Adgar's Marienlegendcn...* hgg. von C. Neuhaus (Heilbronn, 1886), pp. 29-37.

2. Ouvrage cité, pp. 28-29.

3. *B* recucent.

4. *B* Ki ces.

5. Ces quatre vers sur une même rime sont réduits à deux dans *B* : De dire les devoutement | Les oures disert mult sovent.

nombre de copies, surtout en Angleterre. Elles sont souvent ornées de miniatures ; parfois les peintures occupent la plus grande partie de chaque page et ne laissent au texte que quelques lignes. Ici l'illustration est assez copieuse, mais la qualité en est fort ordinaire. Sur cette version voir *Romania*, VIII, 326, note 3, et surtout S. Berger, *La Bible française*, pp. 78 et suiv. Le texte commence ainsi (fol. 407) :

Seint Pol li apostle dit qe tuz iceuz qi veilent piement vivre en Ihesu Crist, qe il suffrunt persecucion. Mès nostre très duz seignur Jhesu Crist ne voet pas qe ces esliz defaillent en tribulacioun ; pur ceo les cunfort il de sei meismes e donne ve[r]tu de sa grace, e dit : « Ne eiez poür, jeo su od vous tuz les jours « deskes a la fin de ceste siecle. . . »

Fin (fol. 439 v^o) :

Ceo qe il dist : « La grace nostre sire Jhesu Crist seit od vous touz » signe-[fie] la vie de grace qe Nostre Sire ad donnè a seinte eglise par la mort Jhesu Crist e par sa resurreccion, desqe ele viegne a la vie de glorie. Jhesu Crist le fiz seinte Marie, qi est un Dieu tut puissaunt od le pere e Seint Esperit, nous alume les quors de verray creaunce e esleve par ferme esperance e esprengre par verrai charité, e nous doint issi en li vivre e morir qe nous puissum ove li en sa glorie en cors e en alme saunz fin regner. Amen.

Ici finist la pocalipse en romance.

28. — Le Roman des Sept Sages, en prose. — C'est la version la plus répandue, celle qu'a publiée Le Roux de Lincy, à la suite de *l'Essai sur les fables indiennes* de Loiseleur Deslongchamps (1838). Les nombreux mss. qu'on en possède se répartissent en divers groupes que G. Paris a déterminés dans sa préface aux *Sept Sages de Rome*¹. La copie que renferme le ms. GG. 1. 1 appartient au groupe A de ce classement.

Ici commence le livre qe est appelee le set sages en romaunce (f. 440).

A Rome out une emperer qi out a noun Dioclicien. Il out femme Eve ; de cele femme li fu remès une heire malez. Li emperere fu veuz, e li enfes out ja .vij. anz. Un jour appelle li empereres ses .vij. sages chascun par soun noun...

29. — *Physionomie*. — *Du Secretum secretorum* attribué à Aristote s'est détaché de bonne heure un chapitre, le dernier, qui a souvent été copié et traduit comme un opuscule à part, qu'on n'hésitait pas à attribuer à Aristote. Les versions françaises de cet opuscule sont nombreuses, et l'une d'elles a été imprimée à la fin du xv^e siècle². Pour les distinguer et les classer, il ne faudrait rien de moins qu'un véritable mémoire, qui

1. *Société des anciens textes français*, 1876 ; voy. pp. x-xxvj.

2. Voy. sur les éditions de cet opuscule le catalogue de la Bibliothèque J. de Rothschild, I, 104-7 (nos 191, 192).

ne saurait prendre place dans cette notice. Je me borne donc à donner ici le début et la fin du texte du ms. de Cambridge :

De phisenemie (f. 464 c).

Que ceste phisenemie voudra juger, ne mette ja sa entente en un soul significacioun, mès joignez ceals qe il purra plus apertement veer e saver. E quant contrarie avigne des significacions, si amesure dunk les vertuz e les tesmoignes, e solum ceaus qe plus acorde jugez hardiement. E si devez savoir que les significacions de la face e des oeils sunt plus fermes e plus estables qe les altres.

De la complexion de la teste et de la cervele.

La frome (*sic*) de la cervel estent (*sic*) e petite est figure del cerveiler...

Fin (fol. 466 b c) :

Nature de femme.

Femmes de toute maneres de bestes sont plus diverses de corage e meins purrunt souffrir, e plus tost (*e*) sunt turnez e tost corucez e tost appaisez, e plus cointes de mal engyn, e abatauntz sanz vergoigne; e unt petite teste e subitive face, subitive col, piz e espauls estreites, subitive flanc, quises grossez de aumbe pars, e les nages charniz e sunt moles; les uns hardives e les uns plein de cowardies.

Explicit.

30. — Pronostics selon le mois de la naissance; à l'explicit: « *constellation.* » — Nous avons rencontré plus haut (p. 325) un court morceau latin indiquant les pronostics à tirer du jour de la naissance. Ici, comme en certains almanachs, le pronostic dépend du mois. Le texte est en prose rimée, forme qui a été souvent employée pour des pièces populaires de cette nature. En tête se trouve un prologue dont l'auteur s'efforce de répondre par avance aux objections que pourraient soulever les prévisions qui suivent.

La nature de home par sa naissance, prosc¹ (f. 466 c)

Pur ceo qe solum les diversetés du temps se chaungerent les establementz des homes, auxi solum les diversetés de ordre de nature se change, ne pas de tut, e ceo n'est pas par défaut de art, mès par la complexioun de l'home que est chaungé. E pur ceo, vous qe lirrez les choses ensuiant, ne vous enmerveillez mie come eles firent² impossibles, car si il n'est pas cum l'art enseigne, ceo n'est pas pur défaut d'art, mès par la diverseté de complexion de home. E quant il parle

1. Ou prosc? Ce mot est surprenant; la table placée au commencement du volume porte: De nature des homes e de femes solum le tens de lur naissance.

2. Corr. furent.

qe home deit aver aventure bone pur feamme espuser, signifie benefice de seinte eglise, come espousaille, etc.

De home nœe en Genevere.

Enfaunt madle né en Genever, amable, coveituse, voluntrifs serra e irrous...

Fin (f. 469 a):

Femme née en Decembre doutouse e hontuse serra, e ses enemis venquera; de treis seignurs enfauntz avera; de sun baroun joie serra; de haut en ewe chaiera; par ses parents joie avera; après sun trent an a digneté vendra; denz le .xx. ans ne se enmariera; en sun quinte an enmaladiera; de chien morse serra; en l'an .xxvij. dour des oils avera; .c. anz vivera; se garde qe ele serve Deu leaument e toutes choses venquera.

Explicit constellacioun.

31. — Les dix-sept points de la confession.—Court traité d'un caractère assez populaire, qui commence ainsi, à la suite du précédent, au fol. 469 a:

Ici comence .xvij. pointz qe deivent estre en confession solun qe sunt recapitez.

Aprises de vous confesser, ceo est asaver:

Adeprimes confession deit estre fet purement, kar primes devez coiller en vostre quoyer les pecchez de tuz vos ages...

Ce petit traité finit au fol. 470 b. Il est suivi de quelques paragraphes en latin pour aider à faire son examen de conscience, en suivant l'ordre des péchés capitaux. Suit un traité, également en latin, sur l'Oraison dominicale.

32.— (Fol. 470 d) *Incipit expositio oracionis dominice, scilicet PATER NOSTER.* Hec autem obsecratio oracio dominica vocatur quia eam Dominus docuit...

33. — Légende de Pilate, né d'une mère nommée *Pila* et dont le père se nommait *Atus*. Cette composition, qui obtint au moyen âge un succès considérable, a pris place dans la légende dorée de Jacques de Varragio, au chapitre LIV, *De resurrectione Domini*, édit. Græsse, p. 231 l. 21 à p. 234 l. 18.

(Fol. 472 c) *De origine et pena Pilati.*

Rex fuit quidam qui puellam nomine Pilam filiam cujusdam molendinarii nomine *Atus* carnaliter cognovit et de ea filium generavit. Pila autem ex nomine suo et nomine patris sui, qui dicebatur *atus*, unum nomen composuit...

34. — Débat en vers sur la question si souvent agitée au moyen âge de savoir qui vaut mieux en amour des clerks ou des chevaliers. Le plus ancien des écrits que nous possédons sur ce sujet délicat est probablement

un poème latin des premières années du XII^e siècle au plus tard, où la scène du débat est placée à Remiremont¹. Un peu postérieure est l'*Altercatio Phillidis et Floræ*, si souvent copiée et plusieurs fois publiée². C'est en latin encore, mais en prose, que la même question est débattue dans le traité d'André le Chapelain. En français, on connaît jusqu'ici trois débats de ce genre; deux composés en France: *Florence et Blancheflor*³, *Hueline et Eglantine*⁴, et un troisième composé en Angleterre et qui porte dans le ms. unique qui l'a conservé, le titre de « Geste de Blancheflour et Florence »⁵. Le petit poème, jusqu'ici tout à fait inconnu, dont je vais citer les premiers et les derniers vers a été également composé en Angleterre. La scène se passe à Lincoln. Les dames qui soutiennent les deux thèses opposées s'appellent l'une Melior, l'autre Idoine. Comme dans *Florence et Blancheflor* le débat aboutit à un duel judiciaire où deux oiseaux (ici le rossignol et le mauvis) figurent comme champions, tandis que dans le poème latin de Phillis et Flora et dans *Hueline et Eglantine* le jugement est prononcé par le dieu d'amour.

Le débat du ms. de Cambridge a 404 vers. Il contient des détails intéressants qui appellent un commentaire. Je me propose de le publier en une autre occasion, en le rapprochant des écrits du même genre dont je n'ai pu donner ci-dessus que l'indication sommaire.

Ici trouverez quel vaut mieuz a amer, gentil cler ou chivaler (fol. 474).

Ky aventures veut oïr e ver,	En ma juvente m'en aloy
Il ne puet touz jours demorer	En plusurs teres a oïr
A ese ne a sojourn trere,	12 Aventures pur retenir.
4 Mès aler deit estrange tere	Eu tens de may, ceux longe jours,
Pur aprendre affetement	Chaudent oyseaus e creissent
Les maneres d'estrange gent.	Par un matin m'en levoi, [fleurs,
Ki plus loinz va plus verra,	16 Si mountoy mon palefroi,
8 E plus des aventures savra.	E aloi vers une cité
Jeo le sai bien, car prové l'ai :	Qe Nincol est appelée. . .

1. Publié par Waitz, *Zeitschrift f. deutsches Alterthum*, VII, 160, d'après un ms. de Trèves, qui serait du commencement du XII^e siècle ou même du XI^e, cf. l'*Archiv* de Pertz, VIII, 598. Des corrections ont été apportées par M. Waitz à cette première édition, *Zeitschrift*, nouvelle série, IX, 65.

2. Voy. Hauréau, *Notices et extraits des mss.*, XXIX, 2^e partie, 305.

3. Barbazan-Méon, IV, 354.

4. Méon, *Nouv. Rec.*, I, 353.

5. Ms. de la vente Savile, n^o 44, actuellement dans la bibliothèque Phillipps; j'en ai cité quelques vers dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 5^e série, II (1861), p. 279.

Fin (fol. 476 c):

Idoigne veit sun champioun	Jeo ne sai qe vint après ;
Mort gisir en sabloun ;	Jeo me tourny tout de lès ;
En haute voiz comence e crie :	Si mountoi moun palefroï,
392 « Allas ! allas ! jeo suis trahi ! »	400 E a l'hostel tuit dreit aloi.
Dunc cheïst, si s'en pauma (c) ;	Si jeo euse dormy a tel heure,
E la dame s'escria.	Ne use pas veut tele aventure.
Les puceals s'assemblerent	Mieuz est li clers a amer
396 E en la sale la porterent.	404 Qe li orgoillouse chivaler.

Ici finist quel vaut mieuz a amer gentille clerc ou chivaler.

35. — Les proverbes de HENDING en anglais. — Hending est un personnage populaire, et sans doute imaginaire, à qui sont attribués en Angleterre les proverbes qu'en France on mettait dans la bouche du vilain. Les quatre premiers couplets du texte de notre ms. ont été publiés par M. Halliwell Phillipps, *Reliquiæ antiquæ*, I, 193-4. La pièce entière a été éditée d'après un autre ms. dans le même recueil, I, 109-16, et dans Mætzner, *Altenglische Sprachproben*, I, 304-11. Début:

Ici commence le livre de Hending (fol. 476 b).

Jhesu Crist, al folkis rede
 That for us all tholed dede
 Upon the rode tre
 Lern us alle to be wise
 And to hendi in Godis servise ;
 Amen par charité !
 « Wel is him thas wel ende mai »,
 Quod Hending.

36. — Extrait de l'Évangile de l'enfance. — Ce n'est qu'un extrait ayant à peu près 600 vers. Le début et la fin manquent. L'ouvrage complet a environ 1100 vers dans un ms. de la Bodleienne, *Selden supra* 38, qui correspond au n° d'ordre 3426 des *Catalogi* de Bernard. M. Bonnard a mentionné, de seconde main, ces deux mss. dans son mémoire sur les traductions de la Bible en vers français au moyen âge (pp. 237-8), mais il n'a pas reconnu qu'ils renfermaient le même ouvrage, et n'a pas remarqué davantage la curieuse particularité de versification qui s'observe dans l'un comme dans l'autre : c'est que les vers riment quatre par quatre, sans pourtant former de véritables quatrains,

puisqu'il n'y a pas d'arrêt constant après le quatrième vers. L'exemplaire complet d'Oxford contient dans les derniers vers le nom de l'auteur, ou, plus probablement, du copiste, qui paraît avoir été en même temps l'enlumineur du ms.

..... Johan ad nun;
Deu li gard de honisoun.

Et l'explicit, d'une écriture postérieure à celle du manuscrit, est ainsi conçu : « Ci est fine du enfauncie de nostre Seignour. Jehan « *Raynzford* me doit. » Je lis *Raynzford* et non *Baynzford*, comme on a lu jusqu'à présent. Il n'est pas sûr que ce personnage ne fasse qu'un avec le « Johan » mentionné plus haut.

Il existe du même poème un troisième ms. qui appartenait naguère à A.-F. Didot; le n° 26 de la vente de 1881. C'est un ms. du xv^e siècle, et le poème des *Enfances* y est attribué par la rubrique à Charles VI : « Cy commencent les enfances nostre Sire et partye des miracles qu'il « fist en son enfance; et si commencent en la maniere qui ensuyt par « vers rimés, translatez de latin en françoys par le roi Charles VI^e ».

Je ne sais comment expliquer cette attribution, qui est évidemment erronée, puisque le poème est antérieur d'un siècle peut-être à l'avènement de Charles VI. Mais la comparaison du texte d'Oxford et de Cambridge avec celui du ms. Didot soulève un curieux problème. Le second de ces textes nous offre des vers disposés non plus par quatrains, mais par paires. Par suite, sur quatre vers, deux sont considérablement remaniés. On jugera de la différence des deux leçons par le passage suivant, qui fait suite au prologue, et offre proprement le début du récit :

SELDEN SUPRA 38.

MS. DIDOT.

Kaunt Jhesucrist li bonurez (f. 1 v^o)
De sa mere esteit nez,
Cum le angle l'out anunciez,
Marie en out dunc joie asez.
Tost après dunc mis estoit
En une creche veir tut dreit
U bos e asne dunc mangoit ;
E l'un e l'autre ben savoit
K'il fu Deu ki la fu mis,
E k'il en terre fu tramis
Pur sauver touz ces amis.
E ci esteit il circumcis,
E puis al temple presenté,

Quant Jesucrist nostre doulx pere (f. 2)
Fust né de la Vierge sa mere,
Com par l'angel fut devisez,
Marie eust de la joye assés.
Si com Jhesucrist nés estoit
En une creche fut mis droit
Ou ung asne et ung beuf mangoyent ;
Et l'ung et l'autre bien savoyent
Que c'estoit Dieu qui la fust mis
Et qui en terre fut tramis
Pour son peuple d'enfer geter.
Cuer d'omme ne pourroit panser
Com en avoit grant voulenté,

E mout estoit desirree
De Simeon li bonuré
Ke taunt out de li chaunté.

Puiz fut au temple presenté
Ou il moult desirez estoit
De Symeon qui fain avoit
Que entre ses bras le tenist
Ainz que de ce siecle fenist ¹ ;
Avant que Jhesus fust naissans
On en avoit chanté cent ans.

Mais quelle est la rédaction originale? Celle, semble-t-il, dont le ms. Didot nous a conservé une copie tardive. C'est, je le crois du moins, ce que démontrerait une comparaison suivie qui ne saurait prendre place ici.

La source du poème est une rédaction du *Pseudo-Matthæi evangelium*, ou *liber de infantia Salvatoris*, plus étendue que les textes publiés par M. Schade et par Tischendorf. Les rubriques du texte de Cambridge sont rédigées en vue de miniatures qui se trouvaient sans doute dans le ms. d'après lequel cet extrait a été fait. Du reste le ms. d'Oxford est orné de nombreuses peintures.

Voici le début de l'extrait inséré dans le ms. GG. 1. 1 :

Ces sunt les enfantescs nostre Seignur quant il esteit en tere od sa mere (f. 479 c).

Ore vous dirrai de une enfaunt	E autres bestes de quatre pez;
Quant en tere fut conversaunt.	Berbis e lowes i sunt alez
Marie ov sun fiz ala	Qui nul n'ont autre damagez.
E Joseph qui il mut ama ;	Puis bien chescun entendeit,
Mut de draguns encuntra,	Ki trestut bien veir esteit
E chescune li enclina.	E qui issi ² nous diseit]
Marie prist dunc sun enfant,	(d) Quant prophecie demustreit. (f. 480)
Si li tint en sun devaunt ;	Il mustra bien par ses dis
Poüre out de bestes graunt,	Qui quant Marie out un fiz
Car ele vist venir itaunt.	Lowe mangerent uel ov berbis
Des liouns vindrent assez	Sanz mal fere e sanz estris.

Ici Marie descendi de la mule, e Joseph la sit ³ pur chaut suz un arbre portaunt fruit.

Le tierce joure en verité	« Qu'iceste chaut me nut assez.
K'il esteint fors alé	« Pur ceo, sire, me reposez
De la tere al maluré,	« Desuz cele arbre qe vous veez. »
Il fesoit chaud mut grant	Bien lui pleist, si lui diseit.
Qui le solai fut mut resplendissant,	Joseph la meine a l'arbre dreit,
E Marie de maintenant	E de la mule sur quel ele seit
Joseph apele, si li dist atant :	Joseph Marie si avalait.
« Sire Joseph, de veir sachez,	

1. Corr. s'en ist. — 2. Corr. Ceo q'Ysaïe : Ms. Didot : Que toute verité estoit | Quanque demonstroit Ysaye. — 3. Corr. l'asist.

Ici abeisa une 1 portant fruit a la voiz de Jhesu, e Marie en manga de cele fruit.

Marie dunc veir reposa

.

L'extrait se termine par le miracle du teinturier, qui fait défaut dans les textes latins édités par Tischendorf et par M. Schade².

MS. DE CAMBRIDGE (*f.* 484 *b*)

MS. DIDOT (*fol.* 32)

« Bon est » fist il « qi j'eo mette
« Ma main en ceste chauderete. »
Un drap trove de carlet.
Riche e bon e bel e net,
Et quant il out les treis trové,
Si come il furent devisé,
Il ad sovent Dieu loé (d)
Qui si bien l'ad recoré
Des dras qui il bailla a Jhesu,
Qui bien quidoit aver perdu
Quant il a l'ostel fust venu,
Mès ore n'est il pas deceü.

« Bon est » fet il « que encor mette
« Ma main en ceste chauderete. »
Sa main y bouta maintenant.
Une escarlate y trouve errant
Belle et bonne par bon samblant.
Quant il ot lez .iij. draps trouvez
Ainsi qu'il lez a devisez
A Jhesus le petit enfant,
En son cuer en ot joye grant.
Il en a Dieu souvent loué
Qui trestout ly avoit presté.
Pesé y a fort, sans doubtañce,
De sa très mauvaise creance.

37. — Le Brut d'Angleterre abrégé. — Chronique qui s'étend depuis la venue du fabuleux Brutus en Angleterre jusqu'à la mort d'Edouard I. J'en ai transcrit quelques extraits dans mon mémoire sur *quelques chroniques anglo-normandes qui ont porté le nom de BRUT* (*Bulletin de la Société des anciens Textes*, 1878, pp. 104-145) auquel je me borne à renvoyer le lecteur. Je ne connais pas d'autre exemplaire de la rédaction qu'offre le ms. GG. I. 1.

38. — Complainte sur la mort d'Edouard I. — Cette pièce historique n'a été reconnue jusqu'à présent que dans notre ms., d'après lequel elle a été publiée par Th. Wright, *Political songs of England* (Camden Society,

1. Un mot a été omis: ce peut être arbre, rain ou paume. Il y a dans le texte ch. xx (*Id.* Schade, p. 39): « Flecte arbor ramos tuos... Et confestim ad hanc vocem inclinavit palma cacumen suum ».

2. Il se trouve dans le texte arabe et dans l'évangile grec de Thomas, voy. A. Kressner, *Die proverbalische Bearbeitung der Kindheit Jesu*, dans *l'Archiv de Herrig*, LVIII (1877, 298-9).

3. Corr. recovre ou restoré.

1839), p. 241-2¹, ce qui n'empêche pas qu'elle a été complètement passée sous silence dans le catalogue imprimé des mss. de l'Université (voy. III, 7¹), comme aussi dans le *Descriptive Catalogue* de Sir Th. Duffus Hardy. Elle offre la forme *abab bcbc*² employée au XIII^e siècle, mais surtout usitée au XIV^e siècle et au XV^e. Elle fait suite immédiatement au *Brut*, qui s'arrête à la mort du roi Edouard I. Elle occupe la fin de la colonne *b* du fol. 489 et les colonnes *c* et *d* du suivant. Le premier couplet est ainsi conçu :

Seignurs, oiez pur Dieu le grant,
 Chançonete de dure pité
 De la mort au rei vaillaunt;
 Homme fu de grant bounté,
 E qe par sa leauté
 Mut grant encuntre ad susteneue.
 Ceste chose est bien provée :
 De sa terre n'ad rien perdue.

Prions Dieu en devocioun
 Qe de ses pecchez le face pardoun.

Le reste de la colonne (*d* du fol. 489) est occupé par divers morceaux très courts :

Ke de enfaunt fet rey e prelat de vileyn, e de cleric fet cunte, dunke vet la tere a hunte.

Wos maket of a cleric hurle
 And prelat of a cheurle,
 And of a child maked king,
 Than ne is the lond e undirling.

Le catalogue de la bibliothèque de l'Université dit (III, 7) que ces vers paraissent se rapporter à la mauvaise administration d'Edouard II. Cela est possible. Ils ont pu, du reste, trouver plus d'une fois leur application dans l'histoire d'Angleterre. Mais l'idée qu'ils expriment est d'origine biblique et est bientôt devenue proverbiale : *Vae tibi, terra, cujus rex puer est !* (ECCLE. X, 16)³.

1. Cf. *Hist. litt.*, XXVII, 44-5.

2. Le premier couplet a deux vers de plus, mais c'est un refrain qui sans doute devait être répété après chaque couplet.

3. Un ms. du commencement du XIII^e siècle (Bodl. Digby 53) nous a conservé deux vers latins (avec leur équivalent anglais) qui peuvent être cités ici (voir mes *Rapports*, p. 175) :

Vae populo cujus puer est rex, censor agrestis,
 Exterus antistes ! hii mala multa movent.

Le reste de la colonne est complété par diverses notes statistiques en latin sur l'Angleterre et l'Irlande. — Fol. 493 a : « *Qualiter caput hominis « situatur. De ista materia tractat Thomas in prima parte Summe... »*

39. — (Fol. 491) *Hic incipiunt auctoritates.* — Recueil de sentences latines, tirées de la Bible, des Pères de l'Église, de Senèque, etc.

40. — Le Livre de Sidrac. — Je me borne à citer les premières lignes de cet ouvrage qui a été, comme on sait, extrêmement répandu, mais sur l'origine duquel nous ne sommes encore qu'imparfaitement renseignés :

(Fol. 495) *Ceste livre de Sydrac le philosophe q'est apelé le livre de la fontaine de toutes sciences.*

La purveance de Dieu le piere tut puissaunt ad esté du commencement du mounde e est e serra sanz fin de gouverner e de sauver toutes les creatures esperitueles e asquels il avait otrié paradis si en eus ne demorast...

41. — *Le Blâme des femmes.* — Pièce dont on a plusieurs copies qui parfois diffèrent assez en elles pour constituer des rédactions distinctes. J'en ai indiqué cinq en 1877 dans la *Romania*, VI, 499 et depuis une sixième dans le *Bulletin de la Société des anciens Textes*, 1883, 99. Cette dernière, que nous a conservée un ms. de Rouen, ressemble beaucoup à celle du ms. fr. 1593. Ajoutons que les 26 derniers vers de ce poème sont transcrits, entre le fabliau des quatre souhaits de saint Martin et un fragment du *Chastie-Musart*, dans le ms. Digby 86; voy. la notice de M. Stengel, p. 38. Au nombre de ces copies n'est pas comprise la rédaction très corrompue dont je vais rapporter les premiers vers et qui se rapproche notablement du texte du ms. Harleien publié dans les *Reliquiæ antiquæ*, II, 221.

Ici commencent les propretés des femmes en romaunz (fol. 627 a).

Oez, seignurs, e escutez	Ki femme[...] ou femme creit
E a ma parole entendez.	Sa mert brace e sa mort beit,
Ki en femme trop met sa cure	Senz pris e sanz luer se vent,
Sovent serra sanz honure;	Il fet la hard dunt il se pent.
Ki femme aime ou femme prise	Qui ces vers avera en remembrance
Sovent en vient a gref juïse;	Doutera femme plus que nul lance...

Suivent (fol. 28 a) ces hexamètres qui ont de nombreux analogues dans la poésie latine du moyen âge :

Qui capit uxorem capit absque quiete laborem,
 Longum languorem, lacrimas, cum lite dolorem,
 Pondus valde grave, verbosum vas sine clave,
 Quod nulli claudit sed detegit omne quod audit.
 Uxorem duxi quod semper postea luxi.

42. — Formule de confession.

Confessio (fol. 628 a).

Jeo me rend coupable a nostre Seigneur Jhesu Crist e al Seint Esperit, treis persons e un Dieu en Trinité, e a Nostre Dame seinte Marie pucele e mere Jhesu Crist e a tuz seinz e a seinte Eglise. . .

Le pénitent, qui s'accuse, entre autres méfaits, d'avoir « souvent doné a menestreus donz », termine ainsi (fol. 629 a) :

De tuz pecchez avaunt nomez, e des autres pecchez qe me sovent nient, a Dieu omnipotent e a nostre Dame seinte Marie a tuz seinz e a vous mon pere espiritel me rend coupable, e de ceo demande venie ou pardoun.

Suivent la formule latine de l'absolution et une prière, latine également, à la Vierge.

43. — Les trente-deux folies. — Commencement (fol. 629 b) *Ke nul bien ne set e nul ne veut aprendre*. Ce petit poème, où chaque vers définit un genre de folie ou plutôt de sottise, a été publié, d'après notre ms., par M. Halliwell-Phillipps dans les *Reliquiae antiquae*, II, 236¹. Deux autres textes de la même pièce ont été publiés par M. Jubinal (d'après un ms. du Musée britannique) et par M. P. Heyse d'après un ms. de Florence. Ces trois textes se rattachent à une même rédaction. Une quatrième copie, beaucoup plus étendue (elle a plus de soixante vers) a été publiée jadis par moi dans le *Jahrbuch für Romanische und Englische Literatur*, VI (1866), 55, d'après le ms. Arundel 507. J'en ai trouvé depuis une cinquième copie, qui se rattache à la rédaction la plus courte, dans le ms. de la Bodleienne *Selden supra* 74, fol. 59 d.

44. — Recueil de miracles de la Vierge, en latin. — Dans l'état actuel du ms., les miracles sont au nombre de vingt-trois, mais le dernier feuillet du cahier a été enlevé. Inc. (fol. 629 c) : « *Hic incipiunt miracula « beate Marie. In Alemania, in quadam abbathia monialium, miles seduxit « domicellam. . .* » Le dernier est le miracle bien connu du clerc qui se noya étant ivre, et à qui, pour ce fait, la sépulture ecclésiastique devait être refusée, lorsqu'on vit qu'il avait dans la bouche un morceau de parchemin sur lequel était écrit : *Ave Maria gratia plena*.

1. La copie est exacte, sauf qu'au v. 2 il faut lire *acreit* et non *accet*.

GG. 4. 32. LES PRINCIPALES ORAISONS EN VERS.

Parchemin, 138 feuillets, de 242^{mm} sur 167. Écrit de diverses mains dans la seconde moitié du XIV^e siècle. C'est un recueil de morceaux théologiques et de prières qui a probablement été composé par un ecclésiastique pour son usage personnel. Certaines pièces, qui occupent les trente derniers feuillets, et qui se rapportent à l'administration du diocèse de Londres, portent à croire que le compilateur du ms., ou du moins celui qui y a mis la dernière main, appartenait au clergé de ce diocèse. La description donnée par le catalogue étant suffisante, je me bornerai à extraire de ce recueil des versions en vers français du symbole des apôtres, du *Pater*, de l'*Ave Maria*, du symbole de saint Athanase, versions tout à fait différentes de celles qui ont été publiées ou signalées jusqu'à présent¹.

On remarquera que chacun des articles du premier *Credo* est accompagné, en marge, du nom de l'apôtre à qui la tradition l'attribuait.

Entre les lignes du *Pater* sont écrites quelques gloses latines qui pouvaient fournir les éléments d'une exposition de cette oraison.

La paraphrase du Symbole de saint Athanase est un peu longue: elle a 178 vers. J'ai cru suffisant d'en publier vingt.

Le même ms. contient quelques prières anglaises qui ont été publiées dans les *Reliquie antique*, I, 159-61.

(F. 12 v°) *Hic incipit Credo in gallicana lingua.*

	Jeo croi en Dieu pere puisaunt
<i>Petrus</i>	Ki ciel e terre fist plaisaunt,
<i>Andreas</i>	E en son fiz seintifié,
	Qui Jhesu est apelé,
	Nostre Sire tut soulement,
	Qui est as siens garnissement;
<i>Johannes</i>	Qui en gloire est conceüz
	Du Seint Esperit par vertu,

1. Pour le *Pater* en vers français, voy. ci-dessus p. 322, art. 21; pour l'*Ave Maria*, voir *Romania*, XIII, 527, art. 35 et ci-dessus p. 322, art. 22. Pour le symbole des apôtres, voir Bonnard, *Les traductions de la Bible en vers*, pp. 142-4, et ci-dessus, p. 321, art. 20. Les paraphrases en vers du symbole de saint Athanase sont plus rares; j'en puis citer une du XIII^e siècle dans le ms. 43 de la Faculté de médecine de Montpellier, fol. 65 c. Une autre, du XV^e siècle, a été imprimée à la fin des *Grandes Heures de Vêrard*; voy. le Catalogue Rothschild, I, 19 (n° 22, art. 82).

E nez est auxi saunz blemure
 De Marie la Vierge pure;
Jacobus major Souz Ponce Pilate turmenté,
 Mort, enseveli, crucefié;
Thomas En enfer descendant ala,
 Le tierz jour de mort releva;
Jacobus minor E puis au ciel sa voie prist,
 Au destre Deu tut droit s'assist;
Philippus D'illoek après vendra juger
 Les viis e mors au jour si fer.
Bart'olemeus Je croi en le saint Esperit,
Matth'us En saint Eglise tut parfit,
Simon Cananeus Des seintz cors communion,
 Relès de pecché e pardon,
Judas Thad'us E de la char relievement,
Mathias E vie pardurablement
 Avoir en regne ce'estre.
 Dieu le me doinst, si puisse il estre! *Amen.*

Pater noster in eadem lingua.

Feticio contra superbiam.

Nostre pere qui es en ciel.

Spiritus timoris Domini.

Beneit seit ton nom duz com mel.

Contra invidiam, spiritus pietatis. Contra iram,

Ton regne aviegne e ton voler,

Spiritus sciencie.

Ou ciel e terre soit plener.

Contra tristitiam, spiritus fortitudinis.

Nostre pain de chescun jour

Nous donne hui par ta douçour.

Contra avariciam, spiritus consilii.

E nos dettes lessez a nous

Si com a nos dettours lessons.

Contra gulam, spiritus intelligencie.

En temptacion ne nous menez,

Contra luxuriam, spiritus sapiencie.

Mais de nos maus nous delivrez. *Amen.*

Ave Maria in eadem lingua.

Deu vous saut. Virge Marie,

De grant grace replenie.

Od vous demoert le rei Messie

Qui outre touz ad seignorie.

Benoite soiez e loée

Plus qe nule femme née
 E le douz fruit soit honoré
 De vostre douz ventre alosé. *Amen.*

Ici comence Quicumque vult en françois (f. 13 b).

Kiconkes ¹ voet s'alme sauver,	Un soul Deu en Trinité
Si li bosoigne bien garder	12 E touz les trois en unité
La haute fey de seinte Eglise,	Devem loer parfitement
4 Ke Jhesu Crist eyme e prise.	Et honorer de bon talent,
Qui ne la garde enterement	Ne les persones entermellaunt
Saunz feintise e dument,	16 Ne la substance deseavraunt.
Sachez q'il pert son avenaunt	Si est autre la persone
8 Saunz recovrir a remenaunt.	Du Piere qi siet en trone,
Si est tele la seinte fey	Autre du Fiz, com est escrit,
Com ci après vous monsterray :	20 E autre du Saint Esperit. . . .

Fin (fol 14 b) :

Cest creance de termine	A bien entendre mout devin,
Vaut a ceus qui sont lettré,	E cil qi n'ad entendement
Mais laye gent n'ont pas engin	La plus courte crede aprent.

GG. 6. 28. — 1. NICOLE BOZON, LE CHAR D'ORGUEIL. — 2. L'ORDRE DE CHEVALERIE. — 3. LA PETITE PHILOSOPHIE. — 4. LES PÉLERINAGES DE TERRE SAINTE. — 5. RAPPORT DU PATRIARCHE DE JÉRUSALEM A INNOCENT III. — 6. DESCRIPTION DE LA TERRE-SAINTE.

Parchemin; 200^{mm} sur 133; écriture proprement anglaise des environs de l'an 1300; il y a ordinairement trente lignes ou vers par page. Un feuillet manque au commencement et le bas du premier feuillet subsistant est mutilé. Ce livre vient de l'évêque Moore².

1. — NICOLE BOZON, *Le Char d'Orgueil*. — J'ai fait connaître cet ouvrage en décrivant le ms. Phillipps 8336; voy. *Romania*, XIII, 514-8. Je dois ajouter qu'une poésie dont j'ai cité les premiers vers dans la même notice, p. 532 (art. 43¹) se rattache évidemment au *Char d'Orgueil*, Dans

1. J'écris *kiconkes* en un mot parce que l'auteur a probablement cru reproduire exactement le *quicumque* du latin, mais en réalité les deux mots sont très distincts (ce dont les étymologistes, y compris Littré, ne se sont pas aperçus) et en tout autre cas j'écrirais *ki c'onkes*.

2. C'est peut-être le n° 118 de Bernard III, 364: « Poemata aliaque oratione soluta, gallice. 8°.

cette poésie, que je publierai dans la préface des contes de Bozon, l'auteur, le frère mineur. Bozon fait en quelque sorte amende honorable d'une violente attaque contre les femmes qu'il avait introduite dans le *Char d'Orgueil*. Je vais transcrire présentement les premiers et les derniers vers du texte du ms. de Cambridge, et aussi quelques couplets du morceau sur les femmes.

Quant pur nule perte de temperance (?) (fol. 1.)
Maudit sa vie, le tens qe il fu nee.

Geta (?) de sa cowe ly ad tost oustee
La grace du seint Espirit dount fu arusee,
Si est de la bowe par tant enbouwee,
Il avereyt bien le mester de estre bien wae 1.

Or parloun des limouns qe ces singnefient :
Cruauté des baillifs qe les povres lyent,
Qe nule part pount guenchir, mès a terre se plient,
Donont leur deners e mercy si crient.

On pourra comparer ce qui suit au texte du ms. Phillipps et à celui du ms. de Londres publié par Th. Wright (voy. *Romania*, XII, 516). Les variantes sont peu considérables.

Ke dirom de dames quant viegnent a festes? (fol. 3 v^o)
Les unes des autres avysont les testes,
Portent les boces com cornues bestes;
Sy nule seit descornue, de ly font les gestes.

Des braz font la joie quant entrent la chambre,
Mostrent les covrechef de seye e de kaunbre;
Attachent les boutouns de coral e de launbre
Ne sessent de jangler, taunt com sont en chaunbre.

La maudent les brouès², se aseent au dyner,
Jettent les barbes, la bouche pur overer.
Sy entrast alors un nise esquier,
De un privé escharn ne purreyt mye fayler³.

Deus⁴ vistes vallez unt assez a fere,
Servir les totes checon a plere :

1. Part. de *war*, le même que *gar*, laver dans un gué.

2. *L.* bruoyt.

3. Il y a ici dans le ms. Phillipps un couplet de plus.

4. Il faut probablement lire ainsi dans le ms. Phill. où j'ai lu *O cus*.

Le hun a le quisyne le vyaunde a quere,
Le autre en la botelerye bon vyn a trere.

Quant eles unt dyné tut a gran: leysyr,
Se erdent ensemble de privement parler;
Le une de l'autre encerche sovent le quer,
Si ascune priveté puisse alocher.

Pur ceo, damoysele, en tele assemblée,
Tenez la buche de mesure enselée,
Kar sy hors de quer rien eyez contée
Vus serez pur fole entre eles jugee¹.

Fin (fol. 8) :

Pur ceo, seynours, haston nos, haston a confession,
Taunt cum cens nous est graunté de trover remission,
Kar si nous seyouns tyeus, ke taunt atendoun
Ke les chivals seyent ferrez de fers de obstinacionn;

E les ters seyent tachez des clous de desperacion,
Ja ne esteyt penser de trover donk pardoun,
Kar ja en male vies trop loung tens avom:
Ceo est la fin de tous pechez e clef de perdycioun².

Qui vodra cest escrit sovent regarder
Il en avera matire de sei confesser,
Kar tote manere de peché poez issy trover,
Fors qe soule priveté qe ne fet pas a counter³.

Mès, hé las! trop i ad icy de nous enemys
Dount nous sumus en mound de totes pars assis.
Icy sont assemblé unze vinz e dys,
De forclore la veye qe meyne a parays.

Mès jo vus dirray mon conseyl pur ben eschaper:
Pernons congé de la dame, si la lessom passer,
E tenom nous au destre par un estreyt senter,
Ceo est de amer Deu e sur tote rien doter.

1. Ce couplet manque dans *L*.

2. Pour ces deux couplets le texte est visiblement meilleur que celui du ms. Phillipps.

3. J'ai dit par erreur (*Rom.* XIII. §17, note 1), que ce couplet manquait dans le ms. de Cambridge. Ce qui a causé mon erreur, c'est que l'ordre des couplets est différent dans le ms. Phillipps. L'ordre suivi ici me paraît meilleur.

Prion hore douz Jhesu qe tote rien poet fere
 Qe il nos deyne sa grace taunt com sumus en terre,
 Cele veye a tenir e cele part a trere
 Qe venir pussom au pays ou jammès ne avera guere.

Amen.

2. — L'Ordre de chevalerie. — Poème composé en France qui paraît avoir été goûté en Angleterre, car nous en avons déjà rencontré deux copies dans des mss. exécutés en Angleterre¹. Celle-ci est la troisième.

Ici comence le ordre de chivalers (fol. 8 v°)

Jadis estaynt en paynye	Par lour orgoyl, par lur outrage;
Un roy de mout graunt seygnurye,	Et taunt ke une fez avynt
Et fu mout loeal sarazyn :	Ke a la batayle un prynce vynt,
Il out a noun Salaadyn.	Houge out noun de Tabarye,
En il cel (<i>sic</i>) tens de coel bon roy	Et out ove ly grant compaynye
Firent a gens de nostre loy	De chyvalers de Galilée,
Les Sarazins mout graunt damage	Kar sires ert de la countrée...

Fin (fol. 15) :

Certes, hom deist mout hayr	Ke nul mauveys ne contredye
Cil qe les tient en viltee,	Le sakerment au fyz Marye.
Kar jeo vous dy pur veryté	Par icel digne sakerment
Ke le chivaler ad poer	Averom nous tretouz sauvement,
De touz ses armes aver	E si nul hom le veut dedyre
E en seinte eglise a porter	Il ad poer de ly occyre.
Kaunt il deit la messe escoter,	

3. — La Petite Philosophie. Voy. ci-dessus, p. 257.

4. — Les pèlerinages de la Terre Sainte. — Inc. : « Ki dritement veut
 « aler en Jerusalem, primerement deit aler de Acre a Caiphas, en quel
 « chemin, a mayn senestre, est la montaigne de Seynte Margarete de
 « Carme... » Opuscule destiné aux pèlerins qui visitaient la Terre
 Sainte, et dont on a plusieurs rédactions publiées dans les *Itinéraires à
 Jérusalem* de la Société de l'Orient latin (1882) sous les nos VI et X; le
 texte même du ms. de Cambridge est imprimé dans ce volume,
 pp. 189-193 (no X, texte B); voy. la préface placée en tête de ce
 volume par M. le comte Riant, p. xxvij. M. Riant pense que si la copie
 a été faite en Angleterre, le texte original était français. Cette hypo-

1. Le ms. Phillipps et le ms. Johnson; voy. *Romania*, XIII, 530.

thèse admise, il n'y aurait rien d'in vraisemblable à ce que les différentes rédactions de ce guide du pèlerin en Terre Sainte eussent pour origine commune un texte latin jusqu'ici non retrouvé; cf. Riant, ouvrage cité, p. xix.

5. — Rapport du patriarche de Jérusalem (Aimaro Monaco † 1202) à Innocent III, sur l'état des Sarrazins. — L'original de ce rapport, rédigé, cela va de soi, en latin a été publié plusieurs fois. On trouvera l'indication détaillée de ces éditions dans une note de l'ouvrage de M. le comte Riant, *Haymari Monachi de expugnata Accone liber tetrastichus* (2^e édition, 1866), p. 63. La version française dont le ms. de Cambridge contient une copie se rencontre en un grand nombre de mss. et a été publiée par Sinner dans son catalogue des mss. de Berne III, 344 ss.) et par Hopf, qui la croyait inédite, dans ses *Chroniques gréco-romanes*, pp. 29 et suiv. Une autre version, toute différente, et qui d'ailleurs n'est pas complète, se trouve insérée dans la chronique dite du ms. de Rothelin, *Hist. occid. des Croisades*, II, § 20-2.

(Fol. 57) Li apostle de Rome Innocent vout saver les custumes de la tere des Sarazins, eynz ke le hoste des crestiens ert apresté e apareillé. Si manda al patriarche de Jerusalem ke il enqueist la verité e les custumes e les numz des hanz Saracins ke tenent les terres..

6. — Curieuse description de la Terre-Sainte, traduite du latin, qui doit être insérée dans un des prochains volumes de la Société de l'Orient latin, et dont je me borne par conséquent à transcrire quelques lignes.

(Fol. 61 v^o) La terre de Jerusalem est assise en milieu le mund; ceo est a saver en miliu la terre ke est habitable. E ceo put hom saver par ceo ke le philosophe dist: Nostre Seigneur Jhesu Crist overe saluz en miliu la terre kaunt il suffri passion pur humagne lignage, ¹el ligné 2. Nepurkant acuns entendent ceo de la Virgine Marie, de la quele Nostre Seigneur prist char pur nostre sauver 3. E cele terre est en greyndre partie pleyne de montaignes; si est plentivus de herbes e de tuz bens...

Fin (fol. 69) :

E si eslurent un sire Fulke de Aungo, fort hom e prochein parent le rey.
Explicit.

1. Il y a dans le texte latin *ad quos* ou *contra quos*, selon les copies; il faudrait donc en français *contre qui* ou *encontre lesquels*, comme en d'autres mss.

2. Cf. PSALM. LXXIII, 12.

3. Corr. *sauvété*.

7. — Le roman des Sept Sages. — C'est la version publiée par Le Roux de Lincy dont nous avons déjà rencontré, dans le ms. GG. 1.1, un exemplaire; ci-dessus, p. 330. Celui que nous a conservé le ms. GG. 6. 28 ne paraît pas avoir été signalé jusqu'à présent.

(Fol. 69^{vo}) Il avint qu'il ot .j. empereour a Rome ki ot non Deoclyens. Il ot une femme. De cele femme li fu remys .j. oir. Li empereres fu vieus et li enfes ot bien .vij. ans. Li empereres apela les vij sages chacun par son non...

Le ms., incomplet de la fin, s'arrête (fol. 117) au conte de la marâtre (Le Roux de Lincy, p. 66):

E pus remet la clef a la coreie a l'enfant toust belement qe li enfes n'en sot mot, tant que ce vint a l'endemain au mangier on demanda la coupe on le quist et on ne le pot mie trover...

(*Le reste manque.*)

MM. 6. 4. — MANUEL DE PÉCHÉS.

Parchemin, 190^{mm} sur 125, première moitié du XIV^e siècle, 261 feuillets dont les 99 premiers contiennent l'un des meilleurs textes qu'on ait de l'ouvrage de William de Wadington, ou, comme il est ici nommé, de « Widendonne ». Les vers sont écrits à deux par ligne. Le texte est précédé d'une très longue rubrique.

Cy comence le romaunz ky est apellé Manuel de pechez, lequel est departi en .ix. liveres. Et si sunt fluris de beus cuntres, de auctorités de seins, chescun solun sun afferant. — Le premier lyvere est destinclé sure les duze articles de la fay. Le secund parout de .x. comandemens. Le tierz tuche les .vij. pechez morteus. Le quart oeuvre les racine de sacrilegie. Le quint espunt les .vij. sacremens de seint eglise. Le sime sermune coment e pur quey l'en deyt hayr peché. Le setime anseingne queus choses sunt nusaunz a confessiun e queus choses profitaunz. Le utime quele vertu ad seint oresun. Le nevime oresuns certeyns a Jesu Crist e a duce mere Marie. Le queus .ix. liveres entendaument parlus, funt sovent les lisaunz e les oyaunz maus lesser e vertuz embracer. Ore comence le prologe del lyvere ke est apelé Manuel de pechez :

La vertu del seint Esprit
Nus seit eydaunt en set escrit
A vos teus choses cy mustrer
Dunt homme se put confesser,
E ausi en queu manere,
Ke ne fet pas bien a tere;
Kar ce est la vertu del sacrement
Dire le peché e coment.

Tuz pechez ne poüm conter,
Mès par taunt se pot remembrer
E ses pechés mut amender
Ky cet escrit veut regarder.
Primes dirrum la dreyte fey
Dunt est fundé nostre lay
Laquele ad .xij. poinz provez
Ke sunt articles apellez...

Fin :

De Deu seit beneit chescun humme	En Deu finisse cest escrit,
Ke prie pur WILLIAM DE WIDEN-	En pere e fiz e seint Espirit.
Kar ky pur autre prie et hure [DONE;	Amen.
Pur sey memes, dit hum, labure.	

Le reste du ms. est occupé par divers ouvrages en latin.

Je lis au fol. 179 v^o, ces quatre vers qui ne sont pas relevés dans le catalogue :

Canonici cur canonicum quem canonizastis
 Canonice, non canonicè decanonizastis.
 Est reprobum reprobare probum quem [vos] reprobastis;
 Sic reprobos reprobando probos vos esse probastis.

Ces vers sont connus : je les ai publiés une première fois, d'après le ms. Digby 53, dans mes *Rapports* (p. 176). On les retrouve, écrits au xv^e siècle sur un feuillet de garde du ms. d'Arras 799¹. Enfin M. Delisle en a publié les deux premiers d'après un ms. de Tours où ils sont attribués au célèbre et cependant mystérieux Primat².

Le catalogue imprimé indique comme se trouvant dans ce volume un feuillet arraché à un poème français dans lequel on peut reconnaître, à l'aide des six vers cités, le fragment de Tristan publié en 1856 par M. de La Villemarqué dans les *Archives des Missions*, V, 97-8. A cette époque ce feuillet était détaché et « confondu », nous dit l'éditeur, « avec une foule de feuilles de vélin dépareillées ». Signalé par M. de La Villemarqué, il fut joint au ms. MM. 6. 4, mais il ne s'y trouve plus. Bradshaw l'en a retiré pour l'annexer à un recueil de statuts commençant par la *Magna carta*, auquel il avait servi jadis, paraît-il, de feuillet de garde, le n^o DD. 15. 12 de la Bibliothèque de l'Université. C'est un morceau précieux, car il ne fait double emploi avec aucun des poèmes ou fragment de poèmes de Tristan que nous possédons³.

1. *Catalogue général des mss. des bibliothèques des départements*, IV, 317.

2. *Bibl. de l'Éc. des Ch.*, 6, IV, 605. Cf. Hauréau, *Notices et extraits*, XXIX, II, 261.

3. J'ai collationné l'édition de M. de La Villemarqué sur le ms. Voici les principales corrections à faire : Recto, v. 3, *Sorvient un par estrangéor* lis. *Sorvint .j. par estrange eür*. — V. 6, suppr. *i*, qui du reste fausse le vers. — V. 7, *nains*, lis. *nain*. — V. 11, *l'amenerai*, lis. *i amerrai*. — V. 13, *Aidone lestrai*, lis. *Ardoir les frat*. — V. 26, *povez*, lis. *porez*. — Verso, v. 1, *conquerre*, lis. *querre*. — V. 4, *hart*, lis. *hait*. — V. 10, *baisier*, lis. *baisiés*. — V. 11, *A* lis. *[D]e*. — V. 13, *li*, lis. *si*. — V. 16, *Vous*, lis. probablement (le mot est effacé) *Que*. — V. 17, *deleuranche*, lis. *desevranche*. — V. 20, *nostre*, lis. *vostre*.

Je termine ce mémoire en groupant quelques notes sur un certain nombre de mss. auxquels il ne m'a pas paru nécessaire de consacrer des notices détaillées, soit parce qu'ils ont déjà été décrits, soit à cause de leur peu d'importance.

DD. 5. 5. — Bréviaire franciscain, partie d'été. — Si je donne place ici à une note sur ce manuscrit, qui est tout en latin sauf les rubriques, qui sont en français, c'est parce qu'il est sûrement d'origine française, c'est aussi parce que je dois à mon regretté ami Bradshaw le peu que je puis en dire. Il est aussi mal décrit que possible dans le catalogue imprimé, qui l'attribue au xv^e siècle, quand il est incontestablement antérieur à 1377, qui en fait un « *Breviarium secundum Sarum* »¹, qui surtout ne fait aucune mention des armoiries qui sont peintes en divers endroits. Dès 1871 Bradshaw avait attiré mon attention sur ce bréviaire, m'engageant à en publier une description dont il m'eût fourni tous les éléments. J'obtins de lui assez facilement la promesse qu'il se chargerait de la rédiger, mais ceux qui ont connu l'obligeant et *shy* bibliothécaire de l'Université ne seront pas surpris d'apprendre que ce projet, non plus que bien d'autres plus importants, n'eut aucune suite. Ce qui m'avait frappé de prime abord, et ce que je pus apprendre à Bradshaw, c'est que l'écriture de ce bréviaire est celle de certains copistes qui ont travaillé pour Charles V. On observe même en plusieurs endroits, autour des miniatures, ces encadrements tricolores à forme d'accolade qu'on trouve dans beaucoup de beaux manuscrits exécutés à Paris, principalement pour des bibliothèques royales ou princières, pendant toute la seconde moitié du xiv^e siècle². Les armoiries qui ornent plusieurs pages du Bréviaire sont celles de Marie de Saint-Paul, comtesse de Pembroke, qui fonda le collège de Pembroke, à Cambridge³. C'est là le renseignement que je tiens de Bradshaw. Le reste était dès lors facile à trouver. Marie de Saint Paul était fille de Gui de Châtillon, comte de Saint-Paul († 1317)⁴, et de Marie fille de Jean II duc de Bretagne. Sa grand-mère, l'épouse de Jean II, était une fille de Henri III d'Angleterre. Marie

1. Cette erreur est corrigée de la main de Bradshaw sur l'exemplaire en service à la Bibliothèque de l'Université.

2. M. Delisle a dressé une liste de cinquante-cinq mss. qui présentent cet ornement caractéristique; voy. *Cabinet des manuscrits*, III, 328-9 et 391. M. S. Berger de son côté a fait un relevé des bibles françaises qui offrent la même particularité, *La Bible française*, p. 286.

3. C'est un écu parti de Pembroke (burelé d'argent et d'azur à neuf merlettes de gueules en erle sur l'argent) et de Châtillon Saint-Paul (de gueules à trois pals de vair au chef d'or chargé d'un lambel d'azur de trois pièces).

4. Voir sur ce personnage A. du Chesne, *Hist. de la maison de Chastillon*, 275-80, et le P. Anselme. VI 106.

de Saint-Paul épousa en 1321 Aymer de Valence, comte de Pembroke, qui mourut en 1324¹. Elle fonda, outre Pembroke Hall, l'abbaye de Denney (comté de Cambridge) et y transporta les religieuses que Lady Denise de Munchensy avait établies à Waterbeach près de Cambridge². Elle mourut le 10 mars 1377³.

DD 11. 78. — Ms. de la fin du XIII^e siècle, qui vient de John Moore, et qui renferme un grand nombre de poésies latines, en général sur des sujets religieux, parmi lesquels huit fables en vers élégiaques, dont l'une, la première (*De rustica et lupo*), est imprimée dans les *Reliquiæ antiquæ*, I, 204. Elles se rattachent plus ou moins indirectement aux fables 1, 2, 3, 5, 15, 19, 34 et 37 d'Avianus. La forme métrique et les sujets sont identiques, quoique la rédaction soit très différente⁴. Il s'y trouve aussi (fol. 45^v) un texte des neuf joies de Notre Dame: *Reïne de pitié Marie, | En ki deüiz pure e clere...* pièce souvent copiée⁵ qui a été attribuée à Rutebeuf. Au fol. 188 r^o on lit ce singulier hexamètre qui ne paraît se rattacher à rien de ce qui précède ou de ce qui suit :

Carbones charbuns, nos nus, comburimus arduns.

EE. 1. 20. — Ms. du XIV^e siècle, parchemin. 142 feuillets, contenant (ff. 1-78) le *Manuel de péchés* de William de Wadington et la chronique en prose connue sous le nom de *Brut* ou *Brut d'Angleterre*, se poursuivant, dans cet exemplaire, jusqu'à la mort d'Edouard I (1307). J'ai indiqué ce ms. dans mon mémoire sur les chroniques anglo-normandes qui ont porté le nom de *Brut*, voy. le Bulletin de la Société des anciens textes français, 1878, p. 124. Il appartient à la seconde rédaction. Il vient de la collection de Moore et figure sous le n^o 66 dans l'inventaire publié par Bernard (*Catalogi*, II, 363 et 400).

FF. 6. 17. — Ms. du roman de Horn, décrit et publié par M. Fr.

1. On trouvera les armoiries de ce personnage et un sommaire de sa vie dans James E. Doyle, *The official baronage of England*, (London, 1886, 8^o), III, 9.

2. Voy. *Monasticon Anglicanum*, new ed., VI (3^e partie), 1549. Cf. *Romania*, VIII, 501, note.

3. Voir en général Th. Fuller, *The History of the University of Cambridge* (1655), p. 41 et Ch. H. Cooper, *Memorials of Cambridge*, I, 49-51.

4. Je tiens de M. L. Hervieux, dont la compétence est si grande pour tout ce qui touche à l'histoire de la fable ésoptique au moyen âge, qu'on ne connaît pas d'autre ms. de la rédaction qu'offre le ms. de Cambridge.

5. Voy. *Romania*, XIII, 511, où sont indiquées sept copies de cette pièce, y compris celle de Cambridge. Une huitième copie se trouve dans le ms. Bibl. nat. fr. 12786, fol. 90 d.

Michel dans son édition (Bannatyne Club, 1845), puis par M. Rudolf Brede dans une dissertation de doctorat (*Ueber die Handschriften der chanson de Horn*, Marburg, 1882, p. 11).

GG. 1. 15. — Première rédaction du *Brut* en prose, s'étendant jusqu'à 1333. Toutefois le ms. est incomplet de la fin et s'arrête à 1326. Voy. le Bulletin de la Société des anciens textes, 1878, p. 117.

GG. 4. 6. — Roman de la Rose provenant de l'évêque Moore. C'est un grand volume sur parchemin écrit en France dans la seconde moitié du xiv^e siècle et orné de miniatures assez médiocres. J'ai noté que le second feuillet commençait par *la matinée atrempée*, mais je n'ai retrouvé cet incipit dans aucun ancien catalogue.

II. G. 17. — Petit in-quarto, papier et parchemin, écrit au xvi^e siècle. Contient, entre un grand nombre de traités médicaux et autres dont on trouvera l'indication dans le catalogue, deux lettres françaises dont l'une (fol. 99) adressée par la duchesse de Bourgogne, Jacqueline de Bavière, à l'évêque de Winchester en faveur du Sire de Bussy fait prisonnier par Rodrigue de Villandrando¹, et une suite de phrases usuelles en français et en anglais (ff. 100-106) dont quelques-unes ont été publiées par M. Stuerzinger, *Orthographia gallica*, p. xv.

II. G. 24. — Ms. de la seconde moitié du xiii^e siècle, exécuté en Normandie, qui contient des annales en latin, diverses chroniques françaises de Normandie, une ancienne version du Pseudo-Turpin et une partie du *Lucidaire* en vers. Il en paraîtra une notice détaillée dans un prochain volume des *Notices et Extraits des Manuscrits*.

KK. 4. 20. Ms. en parchemin, écrit de diverses mains au xiv^e siècle. Aux feuillets 56-8 est copié un sermon sur le texte *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; Justicia et pax osculate sunt* (Ps. LXXXIV, 11). Il commence ainsi : « In versiculo isto insinuat propheta hodiernae festivitatis « misterium... »². Suit un poème bien connu sur le même sujet :

(Fol. 58 c) *De eodem in galli[c]o.*

De quatre sorurs vus voil dire

1. Je l'ai communiquée à feu Quicherat qui l'a publiée sous le n^o V des pièces justificatives de son *Rodrigue de Villandrando* (1879).

2. Sermon qui se rencontre assez fréquemment dans les mss., par ex. Bibl. nat. lat. 12419, fol. 56 et 13583, fol. 139.

Ke filies sont Deu nostre Sire.
 Quatre sors i sunt numrez;
 E par diverse nuns numez;
 Merci fu la primere né
 Ke tute fu pleine de pité.

De ce poème, certainement écrit en Angleterre, je connais trois copies, qui ne sont probablement pas les seules: Musée Brit. Harl. 1801 fol. 127; Arundel 292 fol. 25, et Corpus Chr. Coll. Cambridge 50 fol. 162. Ce dernier ms. diffère très notablement des autres. Le dit des quatre sœurs a été publié d'après le ms. Arundel par M. Fr. Michel, dans son édition du Psautier d'Oxford, pp. 364-8.

MM. 4. 44. — Chronique universelle en français, s'étendant jusqu'en 1308. — Parchemin, 122 ff. à 30 lignes par page. Hauteur 250^{mm}, largeur 190. Écrit en France au commencement du xv^e siècle. Le premier feuillet est orné d'une lettre peinte et d'une vignette. Ce livre vient de l'évêque Moore, et devait être en Angleterre dès la fin du xiv^e siècle, car le nom d'un ancien possesseur « H. Langley », écrit vers ce temps, se lit sur le dernier feuillet de garde. Les premiers mots du second feuillet sont *deleue comença*. Cette chronique, que je n'ai du reste examinée que superficiellement, ne m'a pas paru offrir un grand intérêt. Il suffira d'en rapporter ici les premières et les dernières lignes, pour permettre de reconnaître s'il en existe d'autres exemplaires, ce qui est probable.

Au commencement du monde, puis que Dieux ot fait ciel et terre, tenebres et lumere et les quatre elemens divisiez (sic) l'un de l'autre, si fist diverses creatures, herbes et arbres, poisons (sic), oysiaux et bestes pour le monde aourner. Et veulent plusieurs dire que le monde fu fais ou mois de mars, qui est le premier mois de l'an, selon les Ebrieux...

Fin:

En cest an mesme mourut l'emperis de Constantinoble femme monsr Charlon frere du roy Phillippon de France. En cest an mesme, le jour de la conversion saint Pol, furent les noches factes en l'egli e Notre Dame en Bouloingne du roy d'Angleterre et de Madame Ysabel fille du roy de France. Et y furent present li roys de France e li rois de Navarre, messires Charles et messires Loys, Philippes et Charles, li dus de Bretoigne, li dux de Brebant et li dus de Bourgoingne, li quens Robers de Flandres et li quens de Haynau.

1. C'est la leçon du ms. Arundel, qui peut aussi, à la rigueur, se lire ici. Le ms. Harleien porte *muliercz*; dans le ms. de Corpus ce vers et les dix-sept suivants font défaut.

2. Catherine de Courtenai, femme de Charles de Valois, mourut le 2 janvier 1308.

3. Edouard II.

MM. 6. 15. — Je me borne à signaler, aux ff. 105-8 de ce manuscrit, une nouvelle copie du petit poème relatif au miracle de Sardenai que M. Raynaud a publié ici même (XI, 531) d'après un ms. de Tours, et dont il a depuis (XIV, 81) fait connaître deux autres mss., l'un à Londres, l'autre à Oxford. Le catalogue en cite dix vers, les huit premiers et les deux derniers. Il ne me semble pas douteux que ce poème a été composé en Angleterre.

TABLE DES MSS. DÉCRITS.

	Pages.		Pages.
DD. 5. 5	350	FF. 6. 15	281
DD. 10. 31	241	FF. 6. 17	351
DD. 11. 78	351	GG. 1. 1	283
DD. 12. 23	262	GG. 1. 15	352
EE. 1. 20	351	GG. 4. 6	352
EE. 2. 17	264	GG. 4. 32	342
EE. 3. 52	265	GG. 6. 28	344
EE. 3. 59	265	HH. 3. 16	276
EE. 4. 26	268	II. 6. 17	352
EE. 6. 11	268	II. 6. 24	352
EE. 6. 16	270	KK. 4. 20	352
EE. 6. 30	272	MM. 4. 44	353
FF. 1. 33	273	MM. 6. 4	348
FF. 3. 31	275	MM. 6. 15	354
FF. 6. 13	277		

TABLE DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

	Pages.		Pages.
Anne (sainte), hymne latin et français à — (EE. 6. 15).	271	trains (GG. 1. 1)	306
Apocalypse en français (GG. 1. 1)	329	AVIANUS, fables latines imitées d' — (DD. 11. 78) ..	351
Auctoritat. s. sentences latines (GG. 1. 1)	339	Bible, abrégé de la — en vers latins rythmiques (GG. 1. 1)	327
Ave Maria traduit en deux quatrains (GG. 4. 32)	343	Bible en français (EE. 3. 52)	267
— traduit en couplets coués (GG. 1. 1)	317, 322	Bible française (EE. 3. 52) .	265
— paraphrasé en qua-		BIBLESWORTH, voir GAU-	
		TIER DE —	
		Blâme (le) des femmes, poème	

	Pages-		Pages.
(GG. 1. 1).....	339	<i>Évangile de l'enfance</i> , poème	
<i>Bonté (la) des femmes</i> , poème		(GG. 1. 1).....	334
(GG. 1. 1).....	315	— (ms. Didot).....	335
BOZON (NICOLE), <i>Le Char</i>		Fauconnerie, traité latin,	
<i>d'Orgueil</i> , poème (GG. 6.		voy. <i>Liber</i> .	
28).....	343	— traité en prose, avec	
Breviaire de Marie de Saint-		prologue et épilogue en	
Paul (DD. 5. 5).....	350	vers (FF. 6. 13).....	288
<i>Brut (le) d'Angleterre</i> , abrégé		— traité en vers (Harl.	
prose (GG. 1. 1).....	337	978).....	278
<i>Brut (le)</i> , chronique s'étendant		Folies. voy. Trente-deux (les)	
jusqu'à la mort d'Edouard I	351	GAUTIER DE BIBLESWORTH,	
(EE. 1. 20)....		traité pour apprendre le	
— jusqu'à 1333 (GG. 1. 15)	352	français (GG. 1. 1).....	312
Calendrier hygiénique (FF.		GILLES DE ROME, trad. par	
1. 33).....	274	HENRI DE GAUCHI (EE.	
Chansons d'amour (DD. 10.		2. 17).....	264
31).....	246	Gloucester, voy. Humfrey.	
<i>Char d'orgueil</i> , voy. BOZON.		HENDING. proverbes de —,	
Chronique universelle en		en anglais (GG. 1. 1).....	334
français (MM. 4. 44)....	353	HENRI DE GAUCHI, voy.	
<i>Cinq (les) joies Notre Dame</i>		GILLES DE ROME.	
(GG. 1. 1), en vers.....	307	HERMAN DE VALENCIENNES,	
Clerc ou chevalier, lequel		l'Assomption Notre Dame,	
vaut mieux en amour,		poème (GG. 1. 1).....	308
poème (GG. 1. 1).....	332	HIPPOCRATE, <i>du gouverne-</i>	
Complainte sur la mort		<i>ment de santé</i> , traité attribué	
d'Edouard I (GG. 1. 1)....	337	à — et adressé à	
Confession, les dix-sept		César (FF. 1. 33).....	274
points de la —, en prose		<i>Horn</i> , roman de —, en vers	
(GG. 1. 1).....	332	(FF. 6. 17).....	351
—, formule de —, prose		Humfrey, duc de Gloucester,	
(GG. 1. 1).....	346	liste des livres qui lui	
<i>Credo (le)</i> , en grands vers		ont appartenu.....	264
(GG. 1. 1).....	321	<i>Yder</i> , poème de la Table	
<i>Credo (le)</i> , en vers de 7 et 8		ronde (EE. 4. 26).....	268
syllabes (GG. 4. 32)....	341	<i>Image (l') du monde</i> , poème	
Croix, roman de la sainte —,		(GG. 1. 1).....	314
prose (GG. 1. 1).....	326	JACQUES DE CESSOLES, traité	
<i>Domées</i> , <i>Évangiles des—</i> , voy.		des échecs moralisés, trad.	
ROBERT DE GRETHAM.		par JEAN DE VIGNAI	
Edouard, Vie de saint —,		(FF. 1. 33).....	275
poème (EE. 3. 59).....	267	JACQUES LEGRAND, <i>le Livre</i>	
Edouard I, voy. Complainte		<i>des bonnes mœurs</i> (FF. 1.	
et PIERRE DE LANGTOFT.		33).....	274

	Pages.		Pages.
JEAN DE VIGNAI, voy. JACQUES DE CESSOLES et VÉGÈCE.		à Innocent III sur l'état des Sarrazins, en prose (GG.6.28).....	347
<i>Joies Notre Dame</i> ; voy. <i>Cinq (les) joies</i> et <i>Neuf (les) joies</i> .		<i>Neuf (les) joies Notre Dame</i> , en vers (DD.11.78)....	351
Jugement dernier, les signes précurseurs du —, en latin (GG.1.1).....	317	Oraisons, voy. <i>Ave Maria</i> , <i>Credo</i> , <i>Pater</i> , <i>Quicumque vult</i> .	
<i>Lamentation Notre Dame</i> , voy. <i>Plainte</i>		Ordre (l') de Chevalerie, poème (GG.6.28).....	347
LEGRAND, voy. JACQUES —		Passion, poème anglais sur la — (GG.1.1).....	295
LANGTOFT, voy. PIERRE DE —		<i>Pater (le)</i> exposition en latin du — (GG.1.1)....	332
<i>Liber de passionibus falconum</i> , etc. (FF.6.13).....	279	— traduit en vers de 7 et 8 syll. (GG.4.32).....	342
<i>Manière (la) de langage</i> (DD.12.23).....	262	— paraphrasé en vers (GG.1.1).....	322
<i>Manuel de péchés</i> , voy. WILLIAM DE WADINGTON.		Patriarche (le) de Jerusalem, voy. MONACO.	
Marguerite, Vie de sainte — (EE.6.11).....	269	Patrice (saint), voy. Purgatoire.	
MARIE DE FRANCE, fables (EE.6.13).....	269	Pèlerinages de la Terre Sainte, voy. Terre Sainte.	
Marie de Saint-Paul, comtesse de Pembroke, son bréviaire.....	350	<i>Petite (la) philosophie</i> , poème, (DD.10.31).....	256
<i>Medecines de garrir fale ns</i> , etc., prose (EE.6.11)...	279	— (GG.6.28).....	346
MERLIN, Prophéties de —, prose (GG.1.1).....	295	Physionomie, prose (GG.1.1)	331
Miracle opéré par la vertu d'un <i>trentel</i> , en prose (FF.6.15).....	281	PIERRE DE LANGTOFT, vie d'Edouard I (GG.1.1) ..	313
Miracle de Sardesai, en vers (MM.6.15).....	354	PIERRE DE PECKHAM, <i>la Lumière as lais</i> (GG.1.1).	287
Miracle de la Vierge, vision du champ fleuri, en vers (EE.6.30).....	272	Pilate, légende latine de — (GG.1.1).....	332
— autre rédaction (GG.1.1).....	327	<i>Plainte d'amour (la)</i> , poème (GG.1.1).....	292
Miracles de la Vierge, en latin (GG.1.1).....	340	<i>Plainte (la)</i> ou <i>Lamentation Notre Dame</i> (CG.1.1)...	309
<i>Miroir (le)</i> , voy. ROBERT DE GRETHAM.		Poème allégorique (DD.10.31).....	241
MONACO (AIMARO), Rapport		<i>Ponthus</i> , roman en prose (FF.3.31).....	275
		— (HH.3.16).....	276
		Prière en vers à saint François (EE.6.16).....	271

	Pages.		Pages.
PRIMAT, vers latins (MM. 6.4).....	349	être pratiquée (GG. 1.1).	325
Pronostics tirés du jour de la naissance, latin (GG. 1.1).....	325	<i>Secret (le) des secrets</i> , prose (FF. 1.33).....	273
Pronostics tirés du mois de la naissance, prose (GG. 1.1).....	331	Sentences en quatrains et en distiques GG. 1.1).....	284
Pronostics tirés de la coïncidence des divers jours de la semaine avec la Noël, en vers (GG. 1.1).....	323	<i>Sept Sages</i> , roman des — en prose GG. 1.1).....	330
Pronostics tirés du tonnerre, latin (GG. 1.1).....	325	— (GG. 6.28).....	348
Prophéties (les), voy. MERLIN.		Sidrac, le livre de — (GG. 1.1).....	339
Psaumes de la pénitence, traduits en vers (GG. 1.1).....	305	Six (les) âges de l'homme, en latin (GG. 1.1).....	325
Purgatoire de saint Patrice, en vers (EE. 6.11).....	269	Symbole des apôtres, voy. <i>Credo</i> .	
<i>Quatre sœurs</i> , le dit des —, en vers (KK. 4.20).....	352	Symbole de saint Athanase voy. <i>Quicumque vult</i> .	
<i>Quicumque vult</i> , ou symbole de saint Athanase, en vers de 7 et 8 syll. (GG. 4.32).....	343	Terre Sainte, description de la —, prose (GG. 6.28).....	347
<i>Quinze (les) signes de la fin du monde</i> , poème (GG. 1.1).....	290	— Pèlerinages de la —, prose GG. 6.28).....	346
RAÜF DE LENHAM, Comput (GG. 1.1).....	285	Trente-deux (les) folies, vers (GG. 1.1).....	340
ROBERT DE GRETHAM, le <i>Miroir</i> , ou <i>Evangelies des Domées</i> (GG. 1.1).....	296	<i>Tristan</i> , fragment d'un poème de — (DD. 15.12).....	349
Romans, voy. <i>Horn</i> , <i>Yder</i> , <i>Ponthus</i> , <i>Rose</i> , <i>Sept Sages</i> . <i>Tristan</i> .		<i>Urbain le Courtois</i> (GG. 1.1).....	284
<i>Rose</i> , roman de la — (GG. 4.6).....	352	VÉGÈCE, <i>de chevalerie</i> , trad. par JEAN DE VIGNAI (EE. 2.17).....	652
<i>Sacramentis (de) Ecclesie</i> (GG. 1.1).....	425	<i>Veni Creator</i> , trad. en vers (EE. 6.16).....	272
Saignée, jours où elle peut		Vierge (miracle de la).	
		Vies des Saints, voy. Edouard Marguerite.	
		WILLIAM DE WADINGTON, <i>Manuel de péchés</i> ; poème (EE. 1.20).....	351
		— — (MM. 6.4).....	348
		— copie partielle (GG. 1.1).....	312

LE MONOLOGUE DRAMATIQUE

DANS L'ANCIEN THÉÂTRE FRANÇAIS

Le nom générique de monologue dramatique s'applique à deux sortes de compositions fort différentes : le sermon joyeux et le monologue proprement dit. Le premier est une parodie, généralement fort libre, des sermons en vers ou en prose qui précédaient les grands mystères; le second, au contraire, est une scène à un personnage, dans laquelle l'acteur joue un véritable rôle. L'un se borne à un récit; c'est une suite plus ou moins heureuse de traits satiriques; l'autre au contraire est une action : c'est une comédie complète placée dans un cadre restreint. Nous étudierons successivement les deux genres.

L'origine religieuse des mystères, la part que le clergé prenait à ces pieuses représentations, le lieu où ils étaient joués, au parvis des églises, ou dans l'intérieur même des temples, tout explique qu'ils aient été précédés d'un sermon¹. Comme le remarquent les auteurs de *l'Histoire littéraire*², « on accourait au sermon pour être sûr de ne point perdre les scènes comiques, les bouffonneries même, destinées à l'amusement de ceux que le sermon venait d'instruire, et les scènes tragiques, d'attendrir ou d'effrayer. »

Les joueurs de farces, usant des libertés que le moyen âge se permettait, parodièrent les drames religieux. Ils reprirent, en les adaptant à la scène profane, les dits des anciens trouvères : le *Martyre de saint Baccus*, quelque peu modifié et abrégé, devint le *Martyre de saint Raisin*. Une fois entrés dans cette voie, ils célébrèrent les louanges d'une

1. Il nous suffira de rappeler, à titre d'exemples, les sermons qui précèdent le *Mistère de la Passion* et le *Mistère des Actes des Apostres*. On peut comparer le prologue récité par l'angelo au début des *rappresentazioni* italiennes, et la *loa* des Espagnols.

2. XXIV, 367.

foule de saints facétieux, saint Hareng, saint Oignon, sainte Andouille, saint Billouard, etc. Dès lors le genre exista; mais, comme en toute chose il faut de la variété, les joueurs de farces ne se bornèrent pas à raconter la vie de leurs saints imaginaires, ils prêchèrent sur les femmes, sur les ivrognes et sur divers autres sujets plus ou moins scabreux. Parfois même un événement historique, une victoire du roi, la mort d'un criminel, etc., leur servait de thème.

Comme les véritables sermons, les sermons joyeux débutent d'ordinaire par une citation latine, et c'est dans ces parodies, qui sont comme une réminiscence de la fête des fous, que se montre le plus clairement la tolérance des autorités ecclésiastiques. Les textes bibliques sont d'ordinaire travestis de la façon la plus grotesque; le signe de la croix et l'*Ave Maria* subissent eux-mêmes des transformations bouffonnes.

Les auteurs des mystères eussent été mal venus à se plaindre de ces parodies souvent fort peu édifiantes; ils avaient eux-mêmes contribué au scandale en mêlant le sacré et le profane, en mettant sur la scène des sots ou des fous qui annonçaient le spectacle ou qui intervenaient dans l'action¹. Avant eux les moines avaient ouvert la voie en composant des discours facétieux tels que le *Sermo de Nemine*, le *Sermo de sanctissimo fratre Invicem*, etc.².

L'origine même du sermon joyeux explique qu'il ait dû être récité au début de la représentation: il tenait la place de l'exhortation pieuse dont les mystères étaient ordinairement précédés. Nous avons déjà cité un passage du *Journal d'un bourgeois de Paris* qui confirme cette observation³. Nous verrons plus loin que le sermonneur annonçait parfois qu'il allait faire la quête: il était important d'assurer la recette avant de jouer la pièce de résistance⁴.

La simplicité des sermons joyeux, qui n'exigeaient ni théâtre ni mise en scène, permettait d'ailleurs de les produire dans une foule d'occasions. On en récitait dans les assemblées de certaines sociétés badines,

1. Voy. par exemple la *Vie de sainte Barbe*, en cinq journées, la *Vie et Passion de monsieur saint Didier*, par Guillaume Flamang (1482), le *Mistère de la Passion de Troyes* (1490) et le *Mistère de saint Bernard de Monthon*. — Dans les *Chester Plays*, le sacrifice d'Abraham est précédé d'un prologue comique récité par Gobbet on the Green.

2. Voy. Montaiglon et Rothschild, *Recueil de Poésies françaises*, XI, 313, 328.

3. *Romania*, VII, 239.

4. Voy. le *Sermon joyeux d'un fiancé qui emprunte un pain sur la fournée*, le *Sermon d'un cartier de mouton*, le *Sermon joyeux des Quatre Vens* et le monologue de *Watelet*.

5. Nous croyons que telle fut la destination des pièces de Coquillart, qui excèdent de beaucoup les limites ordinaires du sermon joyeux et qu'aucun acteur n'aurait eu la force de réciter sur un théâtre, aucun spectateur la patience d'entendre.

dans les réunions des clercs du palais¹ ; on en égayait les repas², spécialement les repas de nocces³.

Il arrivait aussi que, les jours de réjouissance populaire, un acteur montait bravement sur un tonneau, au coin d'une rue, et récitait à la foule un sermon joyeux. C'est ainsi que, en 1537, le conseil de ville de Cambrai fit payer une gratification de 10 sols à un nommé Claude Le Mausnier, « ayant ce jour preschié sur un tonneau en recreant le peuple⁴ ».

A la fin du xvi^e siècle, le sermon joyeux, banni du théâtre par les auteurs qui veulent revenir aux modèles antiques, conserve sa vogue dans les provinces. A Paris même, il reprend faveur au commencement du xvii^e siècle ; mais alors il se transforme, il tombe dans le domaine des bateleurs et des charlatans du Pont-Neuf. Les prologues de Brus-cambille et les questions de Tabarin continuent la tradition des anciens joueurs de farce, bien que la prose y remplace les vers. Les auteurs rachètent cette infériorité en exagérant encore la grossièreté et le cynisme de leurs devanciers.

Le monologue dramatique met en scène la personne même qui le récite ; aussi est ce un genre plus difficile à cultiver que le sermon. Il exige à la fois des qualités plus diverses chez le poète et chez l'acteur. Tout auteur sachant tourner spirituellement les vers pourra écrire un sermon ; pour réussir dans le monologue il faudra posséder en outre l'entente du théâtre. Le premier venu pourra réciter tant bien que mal un sermon, un comédien exécré pourra seul rendre le monologue supportable. De là vient que les pièces appartenant à la seconde classe sont moins nombreuses que celles de la première. Les auteurs qui les ont composées ont eu grand'peine à varier leurs sujets, ils sont tombés dans les redites, et se sont copiés les uns les autres, au point qu'un même monologue a pu subir trois transformations différentes¹. Il est

1. Les pièces poitevines et bourguignonnes que nous citons plus loin sont, à coup sûr, l'œuvre de jeunes bazochiens.

2. Voy. ci-après (n^o 31) le *Sermon fort joyeux pour l'entrée de table*.

3. Voy. la pièce de Roger de Collerive intitulée : *Sermon pour une nopce*, ci-après, n^o 19, et le *Nouveau et joyeux Sermon contant le menage et charge de mariage, par jeur à une nopce*, n^o 21. — L'auteur du *Sermon nouveau et fort joyeux auquel est contenu tous les maux que l'homme a en mariage n'a pas oublié dans son énumération des charges imposées au malheureux fiancé l'obligation d'appeler des joueurs de farces :*

Quant le jour des nopces est près,
Il faut semondre à pompe grande
Et acheter de la viande,
Louer menestriers et fur-eurs,
Maîtres d'hostelz et rotisseurs.

(Montaignon, *Recueil de Poésies françoises*, II, 8).

4. Durieu, *Le Théâtre à Cambrai avant et depuis 1789* (Cambrai, Renaut, 1883, in-8), 166.

vrai de dire que des morceaux aussi achevés que le *Franc Archier de Baignollet* ont dû décourager d'avance les imitateurs.

Pour introduire quelque variété dans les monologues, les joueurs de farces imaginèrent des monologues à deux personnages, dans lesquels les interruptions d'un second acteur formaient les éléments du comique, ou des dialogues à un seul personnage dans lesquels le même acteur se répondait à lui-même en changeant sa voix ou son visage.

Les règles du monologue et celles du sermon étaient au fond les mêmes; ils avaient la même étendue. D'après Gracien Du Pont, deux cents vers suffisaient²; mais il était rare que ce nombre ne fût pas dépassé. Sermons et monologues sont d'ordinaire écrits à rimes plates; cependant nous trouvons dans plusieurs pièces qui appartiennent au milieu du xv^e siècle, mais surtout chez Coquillart et chez plusieurs de ses imitateurs, des vers croisés et des strophes³.

Comme les mystères, les moralités et surtout les farces, les sermons et les monologues sont émaillés de triolets. M. Éd. Fournier fait remarquer⁴ que le *Pèlerin passant* de Pierre Tasserye, qui est de 1509, commence par un triolet, et il ajoute: « forme de poésie qui n'était pas alors fort commune ». C'est là une erreur. Sans parler des *Miracles de Nostre Dame*, une des plus anciennes moralités qui nous soient parvenues, ne

1. *Watelet, Maître Hambrelin, Le Varlet à louer.*

2. « Qui aura envye de sçavoir le nombre des lignes appartenentz en monologues, dyalogues, farces, sottises et moralitez, sache que, quant monologue passe deux cens lignes, c'est trop; farces et sottises, cinq cens; moralitez, mille ou douze cens au plus. » *Art et Science de rhétorique metrisifiée... composé par Gracien Du Pont, escuyer, seigneur d. Druac* (Tholozé, par Nycolas Vieillard, 1539, in-4), fol. 77 a.

3. Pierre Fabri *Le grant et vray Art de rhétorique*; Rouen, Symon Gruel, in-4, II, 19 a) commence ainsi le chapitre qu'il consacre à la « rithme de plusieurs bastons » :

« Il est une espèce de rithme qui s'appelle *deux et ar*, pour ce que deux ou trois lignes de semblable longueur, sont leonines, et celle qui croise est plus courte ou de semblable longueur ainsi que est le *Livre du gras et du maigre et des Quatre Dames* maître Alain, et en fait l'en par bastons et sans bastons.

« Nota que le *baston* par plusieurs est entendu pour *clause* (c'est-à-dire pour *strophe*), et par plusieurs est entendu pour ligne de clause. »

Après avoir cité trois exemples, Fabri continue en ces termes :

« Et généralement quasi toutes les farces que l'en fait maintenant et spécialement tous les monologues Coquillart sont pratiqués en *deux et ar*. »

Parmi les trois exemples cités, il en est un qui paraît tiré d'un monologue dramatique :

Se tu veois dame ou damoiselle,
Le beau vestement d'entour elle,
Ses colliers et ses bons joyaulx
Te monstrent qu'elle sera belle
A veoir de loing, mais n'est pas telle
Quant plus on voit de près ses peaulx, etc.

4. *Le Théâtre français avant la Renaissance*, 272.

pièce relative au *Concile de Basle*, que nous croyons pouvoir dater de l'année 1433, est pleine de triolets¹.

On remarquera dans plusieurs sermons ou monologues des passages en prose analogues aux couplets « parlés » de nos chansonnettes comiques².

Les monologues n'ont jamais complètement cessé d'exercer la verve des auteurs dramatiques. De même que Bruscombille et Tabarin avaient prolongé la vogue des sermons joyeux, les acteurs de la foire Saint-Germain conservèrent les farces à un personnage.

Quand les troupes ambulantes se virent poursuivies à la requête des comédiens du roi et des directeurs de l'opéra, que les uns leur firent défendre de parler et les autres de chanter, elles se rabattirent sur le monologue. En 1707, cette forme dramatique leur fut permise; mais divers subterfuges auxquels ils eurent recours pour représenter de véritables pièces à l'aide de prétendus monologues leur valurent, de la part de la police, une nouvelle interdiction³.

Nos recherches ne portent que sur le xv^e et le xvi^e siècle; par exception nous faisons figurer dans notre bibliographie deux ou trois pièces du xvii^e siècle qui ont avec les productions antérieures des rapports trop étroits pour pouvoir en être séparées.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment pour la sottie, nous nous sommes efforcés de classer chronologiquement les sermons et les monologues et d'en rechercher les auteurs.

Nous les avons de plus groupés par genre et les avons répartis en douze classes, savoir :

- 1^o Sermons sur la vie de divers saints ou personnages facétieux,
- 2^o Sermons sur l'amour, les femmes et le mariage,
- 3^o Sermons sur les buveurs et sur les cabarets,
- 4^o Sermons sur divers sujets,
- 5^o Sermons de sots,
- 6^o Monologues d'amoureux,
- 7^o Monologues de charlatans et de valets,
- 8^o Monologues de soldats fanfarons,
- 9^o Monologues de comédiens,
- 10^o Monologues de villageois,
- 11^o Monologues historiques,
- 12^o Monologues moraux.

1. Voy. *Œuvres de Georges Chastellain publiés par M. Kervyn de Lettenhove* VI, 1-48.

2. Voy. ci-après les nos 8, 9 et 56.

3. Despois, *Le Théâtre français sous Louis XIV*, Paris, Hachette, 1874, 111-12), 89.

I. — SERMONS SUR LA VIE DE DIVERS SAINTS
OU PERSONNAGES FACÉTIEUX.

I. SERMON FORT JOYEUX DE SAINT RAISIN.

[Vers 1450 ?]

Saint Bacchus, ou saint Raisin, est probablement le premier martyr sur lequel se soit exercé la verve des joueurs de farces. En remontant dans le moyen âge, nous rencontrons une pièce grecque sur la condamnation du Raisin, dont il a existé plusieurs versions différentes, et qui a été traduite en sloveno-serbe et imitée même en turc (voy. *Archiv für slavische Philologie*, I, 611 ; II, 192).

A côté de la pièce grecque nous devons ranger un dit français, très différent, il est vrai, composé en 1313 par Geofroy de Paris. Le *Martyre de saint Baccus* ressemble beaucoup à un sermon joyeux, pas assez cependant pour que nous ayons pu lui donner une place parmi les ouvrages dramatiques. Ce dit, composé de 453 vers dont le 35^e n'a pas de rime¹, a été publié, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, par M. Jubinal *Nouveau Recueil de Contes, Dits, Fabliaux, etc.*, I, 250-265).

Le sermon joyeux, qui nous paraît appartenir au milieu du xv^e siècle, commence ainsi :

Hoc bibe quot possis,

Si vivere sanus tu vis :

Hec verba scribuntur in Cathone, ultimo capitulo.

En considerant le courage
Du tresnoble Cathon le sage,
Duquel j'ay allegué le thesme, 5
Affin que n'ayons tous la rume,
Prenons exemple a Jesuchrist
Du premier miracle qu'il fit,
Ce fut qu'il mua l'eau en vin
Aux nopces de l'architriclin... 10

Nous ne relevons dans le poème aucun détail qui permette d'en fixer approximativement la date ; nous n'y trouvons non plus aucune indication relative à la province où il a été composé. On remarquera cependant quelques mots curieux : *dariolle* (v. 80), *vivande* (v. 90), *tisctaine* (v. 99), *boète panetrée* (v. 107).

Le sermon, qui est très court, se termine ainsi :

Prions doncques Nostre Seigneur
145 Qui ses apostres abreuva

Et leur dist : Se me voulez croire.
 Faictes ainsi que ma memoire,

 Qui en son hault trosne de gloire
 Nous meïne. le père et le filz
 150 Et le benoist Saint Esp[e]rit
 Qui est pour nostre redemption,
In secula seculorum.
Amen.

Bibliographie :

a. — Sensuit le sermon fort ioyeux de saint Raisin. *S. l. n. d.* [vers 1520], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 25 lignes à la page.

Au titre, un bois qui représente un moine assis dans une chaire gothique, devant un pupitre.

Au v^o du dernier f., un second bois qui représente une femme tendant la main à un pèlerin agenouillé.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (*Catal. Cigogne*, n^o 712).

b. — S'ensuit || le Sermon || fort ioyeux || de saint Raisin. || *A Rouen*, || Chez Nicolas Lescuyer, pres le || grand portail, nostre Dame. — *Fin. S. d.* [vers 1595], pet. in-8 de 4 ff. de 27 lignes à la page, sans sign.

Titre encadré, dont le v^o est blanc. On y voit la marque de *Lescuyer* représentant une tête de Janus, insérée dans un cercle formé de deux serpents, et accompagnée de la devise : Πέροντα καὶ πέλονται.

Dans le coin intérieur de droite on remarque le chiffre 3, qui indique la place que le *Sermon* occupait dans les recueils du libraire rouennais.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (*Cat. I*, n^o 590, art. 3).

c. — Reproduction autographique exécutée vers 1830 et tirée à 40 exemplaires : nous croyons qu'elle a été faite sur l'édition a.

d. — *Joyeusetez*, 1831, dans le vol. qui contient les *Songes de la Pucelle*, etc.

e. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françaises*, II, 112-117.

2. SERMON DE BILLOUART, par Jehan Molinet.

[*Valenciennes, vers 1460.*]

Cette pièce est une des plus ordurières de celles que nous aurons à citer ; aussi n'est-ce pas sans surprise que nous l'avons rencontrée dans les œuvres de Molinet. Bien que les lettres échangées entre le chanoine de Valenciennes et son ami, Guillaume Cretin, prouvent que ces graves personnages ne craignaient pas les facéties un peu épicées, le sermon de Billouart, ou de saint Billouart (car c'est bien d'un saint qu'il s'agit),

Le prêcheur entre ainsi en matière :

Ubi paly coquaris
Maxillarium in vasis
Familiarum constringe :
 Ce que Dieu a dit et juré,
 C'est bien raison que il soit faict. 5

En la legende saint Faulcet
 Ay trouvé ce que vous ay dit
 Et le jugement que Dieu fist
 Le jour qu'il trouva saint Faulcet
 Lassus es cieulx en ung anget, 10
 La ou il avoit prins son lieu
 Maulgré les saintz et maulgré Dieu...

Après avoir conté le trait le plus plaisant de saint Faulcet, le poète ajoute :

Trestous ceulx qui sont en peché 30
 Et qui sont faulx parfaictement
 Seront saulvez au jugement ;
 Se nous racompte saint Faulcet,
 Qui contre Dieu en fist procès,
 Ainsi que j'ay dit cy devant : 35
 Maris, Divat us), Warin, Tristant
 Furent saintz, aussi Argenton.

Nous ignorons qui peuvent être Maris et Divat ou Dinat ; quant à Warin, c'est peut-être Richard Wareyn qui conspira, en 1470, contre le roi Edouard III et fut, pour ce fait, décapité¹ ; mais c'est plus probablement Warwick, le faiseur de rois, tué à Barnet en 1471. Tristant doit être Tristan L'Hermite, le célèbre grand-maître de l'artillerie, qui vivait encore en 1475² ; enfin Argenton ne peut être que Philippe de Comines, devenu seigneur d'Argenton par son mariage avec Hélène de Chambes (27 janvier 1473). On voit que l'auteur est un Bourguignon qui ne ménage pas les partisans du roi de France.

Plus loin (v. 79), MM. de Montaiglon et de Rothschild ont cru voir une allusion à un emprunt fait par Louis XI aux Cambrésiens. Il est possible enfin qu'un autre passage (v. 99-104) contienne une allusion au roi, à La Ballue, à Olivier Le Daim ; mais l'obscurité du texte ne permet pas de l'affirmer.

1. *Chroniques d'Angleterre*, par Jean de Wawrin, éd. de la Société de l'hist. de France, III, 17.

2. Anselme, 3^e éd., VIII, 132.

Voici les derniers vers du sermon :

Et, affin que mieulx en priez,
 Je vous donne tous mes pechez.
 C'est assez dit pour une foys ; 125
 A Dieu vous command, je m'en vois.

Bibliographie :

a. — Le *Sermon de saint Faulcet* termine un petit volume in-8 goth. qui se trouve à la Biblioth. munic. de Versailles (E. 308. c.) et auquel manque le f. de titre. Voici l'indication des pièces contenues dans ce volume, dont nous ne connaissons pas d'autre exemplaire. Peut-être quelque bibliophile sera-t-il assez heureux pour en retrouver le titre :

1. Que pensez vous, seigneurs, barons, (et) vassaulx,
 Que ne mettez en vos meffaitz souffrance?

15 strophes terminées par des proverbes. Ces strophes devraient avoir chacune sept vers, mais plusieurs sont incomplètes. La 14^e commence ainsi :

Faict et dit a Lyon sur le Rosne,
 Ou je fus né et y faictz mon sejour,
 En attendant quelque bonne nouvelle
 Qui adviendra, se Dieu plaist, en briel jour.

Il est évident que les mots « a Lyon sur le Rosne » qui ne font pas le vers ont été substitués à une fin de vers qui rimait avec « nouvelle » ; Lyon n'est donc que le lieu de l'impression et non celui de la composition.

Quant au poème, on y trouve le nom de François I^{er} (v. 16) ; la 15^e strophe fait allusion à « sa mère la royne souveraine », c'est-à-dire Louise de Savoie ; enfin tous les rondeaux qui suivent parlent de la descente des Anglais en Bretagne, ce qui permet de fixer la date de la composition à 1522.

2. *Rondeau aux Angloys :*

Vuidés, Angloys ; ployez voz estandars...

Cette pièce paraît imitée d'un rondeau qui termine *La Folye des Angloys*, petit poème composé par maître L.-D. c'est-à-dire Laurent Desmoulins, en 1513, et qui présente une assez grande analogie avec les strophes sans titre dont nous venons de parler. Voy. Montaiglon, *Recueil*, II, 268.

3. *Aultre Rondeau (incomplet) :*

Vuidez, Flamans, Espaignolz et Angloys...

4. *Aultre Rondeau :*

Se ne vuidez, Angloys, se ne vuidez...

5. *Aultre Rondeau aux Angloys :*

A Dieu, Angloys ; a Dieu, soyez godons...

6. *Rondeau ausdictz ennemys* (incomplet):

Ne vous souvient il pas de vos ancestres?...

7. *Aultre Rondeau*:

Quant serez mors, plus ne porterez (de) lance...

8. *Sermon joyeux de saint Faulect*.

Il saute aux yeux que le *Sermon* n'a aucun rapport avec ce qui précède.

b. — Montaignol et Rothschild, *Recueil de Poésies françaises*, XIII, 289-304.

4. SERMON DE SAINT BELIN.

[Vers 1500?]

Cette pièce, qui ne nous est parvenue que complètement mutilée et défigurée, ne contient aucune allusion historique. En voici le début :

O domina, culpa mea

A mortuis (ex)illibata;

Homo capit preparandum.

Bonnes gens, oyez mon sermon,

Que j'ay trouvé tout de nouveau

5

Esript en une peau de veau,

En parchemin notablement,

Scellé du pied d'une jument:

C'est le commencement et (la) fin

De la vie de saint Belin,

10

Qui fut grièvement martiré,

Si en doit estre Dieu loué...

Le sermonneur raconte la vie et la mort du « belin », c'est-à-dire du mouton, dont les morceaux furent accommodés à diverses sauces,

Et, en après, une trippière

55

En eut le foye et le poulmon,

Qui fut extract de boucherie.

A partir du vers que nous avons imprimé en italiques, l'auteur a purement et simplement copié une ballade de Villon qui se rapportait au sujet (voy. éd. Jannet, 104).

Voici les derniers vers du sermon et de la ballade :

Prince, se j'eusse eu la pepie,

Pieça fusse ou est Clotaire,

Aux champs debout comme une espie :

Estoit il lors tant [lis. temps] de moy taire? 75

FINIS.

et imprime. S. l. n. d. [vers 1500 ?], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 23 lignes à la page.

Cat. La Vallière en 3 vol., n° 3095. — Le volume, acheté par la Biblioth. du roi, paraît être aujourd'hui perdu.

b. — La vie saint | harenc glorieux martire cō || mēt il fut pesche en la mer et || porte a Dieppe. S. l. n. d. [Rouen ?, vers 1510 ?], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 22 lignes à la page.

Le titre, dont les trois dernières lignes sont imprimées en lettre de forme, est orné d'un bois de la pêche miraculeuse.

Au v° du dernier f., un grand D, très orné.

Le v. 51 est ainsi conçu dans cette édition :

Dedans Rouen, en plusieurs lieux,

ce qui fait penser qu'elle a été imprimée à Rouen.

M. Brunet dit que cette édition et la suivante contiennent 13 vers de moins que l'édition A.

Biblioth. nat., Y + 6158 c (3). Rés.

c. — La vie saīt harem. || Et comment il fut || pesche et martire.—
Explicit. S. l. n. d. [Paris, vers 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 24 lignes à la page.


Au titre, un bois représentant deux femmes près d'une tente sur le rivage de la mer ou d'une rivière.

Ce bois se retrouve dans divers volumes sortis des presses de Jehan Trepperel ou de celles de sa veuve, notamment dans les *Facecies de Poge*, imprimées par la veuve Trepperel vers 1510 (voy. Cat. Rothschild, II, n° 1773). Ce qui prouve d'ailleurs que cette édition sort de presses parisiennes, c'est que le vers 51 y est ainsi conçu :

Dedans Paris, en plusieurs lieux.

Au v° du dernier f., une femme déchargeant un sac d'où sort un poisson ; près de cette femme, deux hommes, l'un en chausses, l'autre en chausses et en manteau.

Biblioth. nat., Y. 4370 (4), Rés.

d. -- La vie saīt || Harenc glorieux martyr. Et comment il fut || pesche en la mer & porte a Diepe.—  *Explicit.* S. l. n. d. [vers 1520], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 22 lignes à la page, sign. A.

Le titre, dont la première ligne est imprimée en très grosses lettres, contient un bois. Ce bois représente des personnages qui regardent des maçons travailler à un mur sur le rivage de la mer. Au près de ces personnages, on aperçoit un navire.

Au v° du dernier f., un chevalier, couvert d'une armure, derrière lequel se tient le Démon, sous la figure d'un monstre ailé, à queue de poisson.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

I. — Le Debat de deux Demoyelles. l'une nommée la Noyre, l'autre la

Tannée, suivi de la Vie de Saint Harenc et d'autres poésies du xv^e siècle, avec notes et glossaire [par M. de Bock] (Paris, Didot, 1825, in-8), 61-67.

f. — Réimpression exécutée à Paris, chez Pinard, vers 1830, et tirée à 40 exempl. sur papier de Chine [d'après l'édit. C].

g. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, II, 325-332.

6. SERMON JOYEUX DE LA VIE SAINT ONGNON.

[Rouen?, vers 1500.]

Cette pièce a un grand air de parenté avec le *Sermon joyeux de monsieur saint Haren*, et, si elle n'est pas du même auteur, elle est au moins du même temps. Le prêcheur débute ainsi:

Ad deliberandum Patris
Sit sanctorum Ongnonnaris
 [Et] *Filius Syboularis*
In ortum sua vita [...]
Capitulum... M'entendez vous? 5
 On me puist couper les genoux
 Se je ne suis tout esbahy
 Ou j'ay pris ce latin icy,
 Que madame sainte Siboule
 Aprist saint Ongnon a l'escolle, 10
 A Tolette, avec[que] Saint Herre...

Voici les derniers vers:

Je prie a monsieur saint Ongnon
 Que cil qui fist le mont de gloire,
 Vous vueille garder de peu boire;
 Il vous convient que vous priez
 Pour tous ceulx qui sont en santé, 120
 Et si priez pour les malades,
 Que Dieu leur doint figues et dactes,
 Et, si n'ont de quoy eulx ayder,
 Jamais ne puissent ilz lever.
 Dictes tous *Amen* drument bon, 125
 Vous recommandant saint Ongnon.

Bibliographie:

a. — Sermon ioyeux de || la vie saint ongnon. || Cöment nabuzarden le maistre cuisinier le || fist martirer. avec les miracles q̄l fait chas- || cun iour. — *Explicit. S. l. n. d* [vers 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 24 lignes à la page.

Au titre, un bois qui représente deux hommes, tenant des cierges, agenouillés devant une femme.

Au r^o du dernier f., une femme tenant deux oignons avec leur tige et leur racine, figure qui se retrouve dans une édition de la *Resolution de Ny Trop Tost Ny Trop Tard Marié*. — Au v^o du même f., un homme qui sent une fleur, à côté d'une table sur laquelle sont deux poissons et un pain.

Biblioth. nat. Y. 4370 (3), Rés.

b. — Réimpr. par *Pinard*, à Paris, vers 1830, et tiré à 40 exempl. sur papier de Chine.

c. — Montaignon, *Recueil de Poésies françoises*, I, 204-209.

7. LE DEVOT ET SAINT SERMON DE MONSEIGNEUR SAINT JAMBON
ET DE MADAME SAINCTE ANDOULLE.

[Rouen?, vers 1520.]

Nous ne relevons dans ce sermon aucune allusion historique. En voici le début :

In nomine, de la main gauche,
Patris, aussi bien que de l'autre,
Et fili(i), ainsi qu'est escript,
Le croy, au chevet de mon lit.
Quoniam (sanctus) Johannes bonus, 5
Si can[istur] alleluja,
Fit nobis sancta Andou'la,
Quoniam (sanctus) Johannes [bonus].
Ista verba si son[t] des nues
Descendus jusque icy en terre. 10
Seigneurs, tant les grans que menuz,
Entendez, car present veulx faire
Ung sermon, dont vous devez croire
Qu'il vous sera sain, beau et bon ;
Toutesfoys il me convient boire
Et puis parler de saint Jambon...
Hic bibat.

La pièce n'est probablement pas parisienne. Le prêcheur, après s'être plaint des usuriers et des mauvais boulangers, ajoute :

En Paris, pas je n'en divine,
J'en ai souffert selon mon taux,

ce qui semble bien indiquer qu'il est revenu de Paris.

La pièce se termine ainsi :

Mettez vous en la confrarie
De sainte Andouille, chère amye ;

Aussi chascun bon compaignon
 Reclame monsieur saint Jambon, 240
 Car nous ayderons près et loing
 Fin [?] d'eulx a nostre besoing.
 Pour tant est temps que de ce lieu
 Desparte vous disant : a Dieu.

Bibliographie :

a. — C Le deuot et || saint sermon || De monseigneur saint iã || bõ et de ma dame saïcte an || douille *Imprime nouvelle || ment a Paris.* — ¶ *Finis.* S. d. [vers 1520], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 26 lignes à la page, sign A-B.

Au titre, dont le v^o est blanc, un bois représentant un bourgeois et un religieux se parlant.

Le r^o du dernier f. est blanc ; le v^o contient la marque de *Jehan Janot*.

Biblioth. nat., Y. 6116 (2). Rés.

b. — *Joyeusetez*, 1831, dans le volume qui contient les *Songes de la Pucelle*, etc.

8. SERMON DE FRAPPE CULZ, NOUVEAU ET FORT JOYEULX
 [ou SERMON TRESJOYEULX DE MONSEIGNEUR SAINT FRAPPE CUL].

[*Rouen?*, vers 1520.]

On devine aisément ce que peut être saint Frappe-Cul, dont l'auteur prétend avoir trouvé la légende dans la Bible. Le *Sermon* commence ainsi :

De quonotibus vitalis
Bagare bachelitatis
 [Et] *prendre andouillibus.*
Boutate in coffinando,
Vcl metate in coffinio
Et cetera... Brouliare
Defessarum cultare
Et ruatis de pedibus.
 Ces motz que j'ay dis cy dessus
 Sont escriptz *duodecimo* 10
Quoquardorum capitulo.
 Bonnes gens, ces parolles la
 Escripzt jadis sur une enclume
 Le bon saint Eloy d'une plume
 Que il arracha jadis au ciel, 15
 Dedans l'esté de saint Michel...

Après avoir montré combien le culte de saint Frappe-Cul est répandu,

l'auteur recommande son couvent aux spectateurs ; il le fait dans un couplet en prose intercalé au milieu de la pièce.

Voici les derniers vers du sermon :

Et n'oubliez point ces femelles	
Qui se lachent soubz les mamelles	
Pour les approucher du menton ;	125
C'est bien vray que nous dementon	
D'en avoir quelque souvenance,	
Car ilz font cela par plaisance.	
Et, par dessus toutes besongnes,	
Je recommande ces yvrongnes	130
Qui sont si grans meurriers de vie,	
Tant qu'il fault (bien) qu'on les cherie	
A l'hostel, il est tout certain,	
Et puis sont gueris l'endemain.	

On remarquera les formes *la-hent* (= *lacent* au v. 124 et *cherie* (= *charrie*) au v. 132. Ces formes appartiennent à la Picardie ou à la Normandie.

Bibliographie :

a. — Sensuýt le || sermõ de frappe culz nouueau ¶ fort || ioyeux. Avec la responce de la dame || sur la chāson. Je me repens de vous || auoir aymee. — *Finis*. S. l. n. d. [vers 1520], pet. in-8 goth. de 4 ff.

Au titre, un bois grossier représentant un personnage, assis sur un banc, qui lève en l'air sa main gauche, démesurément grosse, et qui étend la droite sur un bâton noueux,

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

La chanson qui termine cette édition et la suivante : *Ne te repens de m'avoir trop aymée*, se retrouve dans les *Seize belles Chansons nouvelles*, réimprimées pour le libraire *Baillieu* à Paris en 1874 (n° 9), et dans les *Dix sept belles Chansons nouvelles*, réimprimées pour le même libraire (n° 7). La pièce à laquelle celle-ci répond : *Je me repens de vous avoir aimée* se trouve, avec la mélodie, dans les *Chansons du xv^e siècle publiées par G. Paris* (n° 23), et, sans la mélodie, dans les *Seize belles Chansons* (n° 4) et dans les *Dix sept belles Chansons* (n° 6).

b. — Sensuit le ser- || mon des frappe culz nouueau ¶ fort ioyeux. || Avec la responce de la dame sus Je me repens de || vous auoir aymee.—
¶ *Finis*. S. l. n. d. [vers 1520], pet. in-8 de 4 ff. de 33 lignes à la page pleine, impr. en lettres de forme, sans sign.

Le titre n'est orné d'aucun bois ; le v^o en est blanc.

Le v^o du 4^e f. contient 9 lignes et le mot *Finis*.

Cette édition est incomplète des vers 49, 55, 83 ; nous n'avons pas été à même de constater si ces vers se trouvent dans l'édition a.

Car souvent fait enfler la pance
 A mainte, *ut dicit Balduynus*
In libro de Andouilibus : 128
Boutate in cofinardo
Vel metate in coffino.

A la fin du sermon, le prêcheur lit des bulles qui devaient être en prose comme le couplet dont il est parlé à l'article précédent :

Et vous gagnerez les pardons
 Que voicy dans ces bulles icy,
 Lesquelles je (m'en) vay lire au long :
 Escoutez qui me veut ouyr.
Adonc, il lira dedans ces bulles, et après il dira :
 Or sus, qu'en dites vous m'amie?
 Les privilèges sont ils bons?
 Boutez vous de la confrarie,
 Et vous gagnerez les pardons. 185

Afin que vous ayez memoire,
 Mes bonnes gens, de mon sermon,
 Depuis les pieds jusqu'au menton,
 L'absolution que don'ne'roye
 A un pasté, se le tenoye, 190
 Vous donne sans remission.
 Priez (saint Velu) en mon intention,
 Et je prieray Dieu pour vous.

Cette fin rappelle celle du *Sermon d'un Cartier de mouton* (voy. n° 31).

Bibliographie :

a. — Sermon ioyeux de monsieur saint Velu. *S. l. n. d.* [vers 1520],
 pet. in-8 goth. de 4 ff.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (*Catal. Cigongne*, n° 711).

b. — Sermon || ioyeux de || Saint Velu. || A Rouen, || Chez Nicolas Les-
 cuyer, pres le grand || portail nostre Dame. *S. d.* [vers 1600], pet. in-8
 de 4 ff. de 28 lignes à la page, sans sign.

Le titre est orné d'un encadrement et de la marque de *Lescuyer*, avec la devise
 Πέροντα καὶ μέλλοντα. Le coin droit inférieur porte le chiffre 19.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

10. LA TERRIBLE VIE, TESTAMENT ET FIN DE L'OYSON, par Jehan Le Happère. [Paris, jours gras de 1527, n. s.]

Cette pièce diffère sensiblement de celles que nous avons vues jus-

qu'ici; c'est une pièce qui a dû être récitée dans un collège pour divertir les écoliers le mardi gras. Le nom de J. Le Happère ne figure qu'en abrégé au-dessous de l'intitulé du sermon, mais il est cité tout au long dans deux passages du poème (v. 123 et 147). Ce Jehan Le Happère est resté jusqu'ici inconnu; tout ce que nous savons de lui, c'est que, pendant le carême de l'année suivante, le 16 mars 1528 (n. s.), il publia chez Guichard Soquand, à Paris, une édition corrigée de l'*Art et Science de bien parler et soy taire*, d'Albertano de Brescia, édition qu'il fit précéder d'une ballade de sa composition (Cat. Rothschild, I, n° 525). Le Happère nous apprend lui-même qu'il était au collège comme gouverneur des « filz Edeline ». Quant au collège en question, l'étude du texte nous montre que c'était un collège parisien dont les élèves appartenaient à la Normandie, et plus particulièrement à la partie de la Normandie qui forme le département de l'Eure actuel; c'était donc le collège d'Har-court.

Le sermon, écrit en strophes de sept vers, n'est précédé d'aucun texte latin; il commence ainsi :

Une ouaye fut en ceste année,
L'an mil cinq cens et XXVI :
Jamais n'en fut telle couvée
Ainsi que crois en mon advis.
Cette ouaye cy que je vous dis
Estoit de terrible nature,
Nourrie sur la rivière d(a) Eure.

5

Tout auprès de Nogent le Roy,
Pour sa beaulté fut acouée...

Le prêcheur, qui parle à des écoliers, a évité les facéties plus ou moins scabreuses que se permettaient d'ordinaire les auteurs de farces. Il raconte simplement que l'oïson gigantesque arrive à Paris traîné par deux chevaux, puis il demande à qui on le portait :

A Jehan Le Happère c'estoit,
Qui pour lors au collège estoit.
Gouvernant les filz Edeline :
C'estoit pour faire sa cuisine.

125

Après avoir troublé tout le collège par ses cris et ses coups d'aile, l'oïson est condamné à mort. Il n'a que le temps de faire son testament, puis il est immolé.

Ainsi mourut l'horrible oïson,
Rosty, bouilly et puis mengé,
Et en un lit mis la toïson :
Ne l'avoit il pas bien gaigné?

190

Messieurs qui avés tout migné,
 Prenez en gré nostre blason 195
 Du testament et fin d'oison.

Bibliographie :

a. — D La terrible || vie testamēt et || fin de Loyson || Io le Hap. —
 ¶ *Finis. S. l. n. d.* [Paris, 1527], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 27 lignes
 à la page.

L'édition n'a qu'un simple titre de départ, immédiatement suivi du nom de l'auteur.

Musée britannique, C. 22. a. 48 (exemplaire de La Vallière).

b. — Montaignon et Rothschild, *Recueil de Poésies françoises*, X, 159-169.

II . LES GRANS ET MERVEILLEUX FAICTZ DU SEIGNEUR NEMO,
 [par Jehan d'Abundance].
 [Lyon, vers 1540].

Un théologien du moyen âge eut l'idée de renouveler la célèbre équivoque d'Ulysse (*Odyssee*, IX, v. 306 sqq.) et de composer tout un sermon à la louange d'un saint que les Ecritures elles-mêmes mettaient au-dessus de Dieu : *Deus cujus irac resistere Nemo potest*. Il mit sur le compte de ce dévot personnage toutes les actions dont, au dire de la Bible, des Évangiles et des Saints Pères, « Nemo » était capable. Le sermon, qui se trouve dans un ms. du XIII^e siècle et dans plusieurs mss. postérieurs, a les allures graves et posées d'un vrai sermon. Ulrich de Hutten en fit un petit poème latin, qu'il fit paraître en 1512 ou 1513, et qu'il remit au jour en 1516, avec d'importantes additions. Un auteur qui travaillait pour le théâtre de Lyon (Du Verdier nous apprend que c'est Jehan d'Abundance) comprit tout le parti que l'on pouvait tirer de cette vieille facétie ; il lui fut facile de faire figurer saint Nemo à côté des autres saints qui composaient le martyrologe des sermons joyeux. Pourtant un détail pouvait l'arrêter : la négation qui, en français, doit être jointe au mot « personne » ; le poète prit le parti de conserver à *Nemo* son nom latin et de citer également en latin les textes sur lesquels il s'appuyait. Ce système le mettait d'accord avec la grammaire, en même temps qu'il lui permettait le mélange du latin et de la langue vulgaire, mélange que les joueurs de farces ont toujours considéré comme un élément comique.

Jehan d'Abundance est l'auteur de divers autres ouvrages dramatiques imprimés à Lyon au XVI^e siècle. Les seules de ces productions qui nous

soient parvenues sont deux monologues : *Les grans et merveilleux Faictz du seigneur Nemo*, dont nous parlons, et *Les quinze Signes descendus en Angleterre* (Biblioth. nat., Y 4437 A, Rés., et Y 3293 [12], Rés.), dont il a été fait vers 1860 une réimpression qui se joint à la collection Silvestre; deux mystères : *Le joyeux Mistère des trois roys, a dix sept personnages*, dont la Bibliothèque nationale a récemment acquis une copie figurée (mss. franç., nouv. acquis., n° 4222), et la *Moralité, Mistère et Figure de la passion de nostre seigneur Jesus Christ*, qui nous est connue par une édition de Lyon, Benoist Rigaud, s. d., in-8 (Biblioth. nat., Y 4352, Rés.) et par une copie manuscrite (Biblioth. nat., mss. franç., n° 25466, fol. 1-19); enfin deux farces : *Le Testament de Carmentrant* (Biblioth. nat., Y n. p., Rés.; biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild, n° 1086), qui a été réimprimé en 1830, à 42 exemplaires, par les soins de MM. Giraud et Veinant, et la *Farce de la Cornette*, datée de 1543 et réimprimée par MM. Giraud et Veinant en 1829, ainsi que par M. Édouard Fournier (*Le Théâtre français avant la Renaissance*, 438-445).

Du Verdier (éd. Rigoley de Juvigny, II, 324) nous a conservé les titres de trois moralités de Jehan d'Abundance qui paraissent aujourd'hui perdues, bien qu'elles aient été imprimées : *Plusieurs qui n'a point de conscience*, *Le Gouvert d'humanité* et *Le Monde qui tourne le dos a chascun*.

Les autres ouvrages de Jehan d'Abundance sont indiqués par Du Verdier et par Brunet. Les seuls qui portent une date sont : la *Prosopepie de la France a l'empereur Charles Quint sur sa nouvelle entrée faite a Paris* (Tolose, Nicolas Vieillard, in-4, pièce qui doit être du commencement de l'année 1540, et l'*Epistre sur le bruit du trespas de Clement Marot* (Lyon, Jacques Moderne, 1544, in-8). Si nous rappelons que la *Farce de la Cornette* est de 1543, nous ne nous tromperons guère en supposant que les autres productions dramatiques de notre poète peuvent se placer entre 1540 et 1550.

Les Faictz du seigneur Nemo commencent ainsi :

Audite verba mea et vivet anima vestra. Esaye [LV], 4.

Esaye escript en son livre :

« Escoutez, se vous voulez vivre ».

Devotes gens, qui cy ensemble
Estes, ainsi comme il me semble,
Pour honneste cause assemblez,
Et qui, sans mentir, me semblez
Estre gens de haultes sciences
Et de tresbonnes consciences,
J'ay, s'il vous plaist, intention
De faire une collacion

5

18

Ici, non pas pour vous apprendre,
Mais pour delectation prendre...

Le sermon se termine ainsi :

Item saint Jehan dit que nul homme
Ne peult aussi bien besongner
De nuyt, qu'on doit prendre son somme,
Que Nemo, s'il y veult soigner : 305
Venit nox cum Nemo operari potest. Jo[h]. 10.

Messeigneurs, pour tant je conclus
Par ce que j'ay dit cy dessus,
Priant le filz de la Pucelle
Qu'il nous doint la vie eternelle
Quant son rigoureux examen 310
Sera tenu. Dictes : « Amen » !

Bibliographie :

a. — Les grans et merueilleux Faictz de Nemo, avec les priuileges quil a et la puissance quil auoit depuis le commencement du monde iusques a la fin. *A Lyon, par Pierre de Sainte Lucie. S. l. d. [vers 1540], in-16.*
Edition citée par Du Verdier (éd. de 1773, II, 324).

b. — Les grans & Mer || ueilleux Faictz de Nemo avec || les preuileges quil a Et la || puissance quil auoir [sic] depuis || le commencement du monde || iusques a la fin. || † — *Finis. S. l. n. d. [Lyon, Jacques Moderne, vers 1540], pet. in-8 de 8 ff. non chiffr. de 25 lignes à la page, sign. A-B.*

Le titre, imprimé en caractères gothiques, porte un bois qui représente un saint en prière.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 565).

c. — Les grans et || merueilleux faictz du seigneur || Nemo avec les priuileges || quil a & la puissance quil peult || auoir depuis le cōmencement || du monde iusques a la fin. — ¶ *Laus deo. S. l. n. d. [vers 1540], in-4 goth. de 8 ff. de 50 lignes à la page, imprimé à deux col. en lettres de forme, sans chiffres, réclames, ni signatures.*

Le titre est placé en tête de la première colonne de la première page, sans que l'imprimeur ait ménagé aucun blanc.

Cette édition contient divers renvois qui manquent à *b d e*.

Biblioth. nat., Y. 6133. D 2 + a.

d. — Les grans et || merueilleux faitz du segñr || Nemo avec les priuileges || quil a et la puissance q'il peult || auoir depuis le commence-|| ment du mōde iusques a la || fin. — *S. l. n. d. [vers 1540], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 29 lignes à la page pleine, sans sign.*

Le titre, imprimé en grosses lettres de forme, est orné du bois bien connu qui représente un page ou un étudiant, vêtu d'un pourpoint à longues manches, et parlant à un clerc.

Le r^o du dernier f. ne contient que 8 vers, sans aucune souscription; le v^o est en blanc.

Mus. britann. $\frac{8630. a}{2}$ (exempl. d'Edward Vernon Utterson).

e — Les grās ¶ mer || ueilleux faitz du segñr Nemo avec les preuil || leges ¶l a || et la puissance quil peut auoir De || puis le cōmencement du monde iusq̄s a la fin. — *Finis. S. l. n. d.* [vers 1525], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 23 lignes à la page, sign. A.

Bibl. municipale de Versailles, E 472. c., dans un recueil provenant de La Vallière (voy. le Cat. de De Bure, II, n^o 2975).— Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I. n^o 566).

f. — Les grans et merueilleux Faictz de Nemo imitez en partie des vers Latins de Hutten, et augmentez par P. S. A. Lyon, *Micé Bonhomme*. S. d. [vers 1550], in-8.

Edition citée par Du Verdier (éd. de 1773, III, 150).

Comme le nom d'Ulrich de Hutten figure ici sur le titre, il se pourrait que le texte fût différent.

g. — *L'Ami des Livres*, novembre 1859, 35-43.

h. — Montaiglon et Rothschild, *Recueil de Poésies françaises*, XI, 313-342.

Cette dernière réimpression est accompagnée du texte complet du sermon latin, copié par M. Paul Meyer d'après un ms. du XIII^e siècle de la Bibliothèque Bodléienne, et d'une note étendue sur diverses facéties dans lesquelles on a fait figurer *Nemo*.

12. LA VIE DE TRES-HAUTE ET TRES-UISSANTE DAME,
MADAME GUELINE.
[Rouen, vers 1550.]

«Gueline» est le nom donné à la poule dans le patois normand; c'est donc la vie d'une poule que le prêcheur va raconter; mais, avant d'aborder ce grave sujet, il s'occupe d'une question préliminaire, qu'il pose en ces termes dans un latin «de cuisine», qui est vraiment de circonstance :

*Quæritur utrum capones
Vel galinæ meliores
Sint in brocca quam in poto,
Cum herbis soupa et lardo;
Nunc videbitis quomodo
Nostri doctores friandi*

*Disputare pro soulardi
Et semper in opinando
De galina mixta lardo.*

Seigneur[s], les paroles predites 10
Sont en quelque cuisine ecrites,
Dans une armoire bien avant
Ou fut trouvé Caresme-Entrant¹,
Ubi supra alegalis,
A sçavoir si chapons rostis, 15
Bien lardez, valent mieux a part
Qu'ils ne feroient cuits au bon lard,
Avec quest des herbes en un pot.
Un vieil docteur, frère Phlippot
En a fait une question... 20

Après avoir discuté la question, le prêcheur se prononce pour la poule au pot, puis il raconte la vie de « dame Gueline », d'une façon qui rappelle *La terrible Vie, Testament et Fin de l'Oyson* (voy. ci-dessus, n° 10).

Le monologue se termine ainsi :

Voila comment il en alla ;
Incontinent l'ame volla
Au royaume de Galinage
Et en signe de grand outrage,
Car on a veu plusieurs huchez, 250
Qui avoient guelines grupez,
A une boise d'un chevestre,
Comme un cheval qu'on meine paistre ;
Enterrez [sont] comme une andouille (?).
Ils sont juchez sus une boise : 255
Qu(i) en ont mangé, dont trop leur (en) poise.

On a pu remarquer, au v. 19, le nom de « frère Phlippot ». Nous croyons qu'il s'agit ici d'un farceur rouennais dont nous parlerons à propos du *Sermon joyeux des quatre Vens* (n° 34) ; on trouve plus loin une seconde allusion à ce personnage :

Ah ! vous estes [bien] trop sevére ;
Las ! vous devriez faire plustost
Ce que Robin fist à Phlipot
Et Perrine au bon Bertran, 165
Lesquelles n'eurent point d'ahan
(De) les prier par bonne manière

1. Impr. *Prenant*.

Qu'ils fringassent leur chambrière,
A celle fin d'avoir lignée.

Ces deux allusions nous autorisent à placer la composition du monologue vers le milieu du *xvi^e* siècle, époque où Philippot et son compagnon Gaultier étaient déjà légendaires cf. les *Ténèbres de Mariage*, 1546, ap. Montaiglon, *Recueil*, I, 29; les *Complaintes des Monniers Aux Apprentifs des Taverniers*, 1546, *ibid.*, XI, 66).

Nous n'avons rien à dire du menu grotesque joint à la *Vie de dame Gueline* dans l'édition rouennaise décrite ci-après; c'est une facétie plus moderne et qui n'a rien de dramatique.

Bibliographie :

a. — La Vie de || Puissante et || Tres-Haute Dame || Madame Gueline. || Reueuë & augmentee de nouveau, || par Monsieur Frippesauce. || *A Rouen*, || *Chez la veſue Jean Petit*, || *dans la Cour du Palais*. || 1612. Pet. in-8 de 16 pp. à 32 lignes.

Edition peu correcte, qui a dû être faite après plusieurs autres.

Après le v. 27, deux vers se trouvent réunis en un seul, et le premier de ces deux vers: *Il opina que le rosti*, n'a pas de rime.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 592). |

b. — La Vie de puissante et très-haute dame, Madame Gueline par Monsieur Frippesauce; facétie en vers français entremêlée de latin macaronique, publiée d'après l'édition de Rouen, 1612, et précédée de l'Etat d'un banquet pour un amoureux, petite pièce inédite du *xvi^e* siècle, avec Notices par Ed. Tricotel. *Paris*, A. Claudin, éditeur, 3 et 5, rue Guénégaud. [Arras, typ. Schoutheer.] M. D. CCC. LXXV. In-8 de 36 pp. et 2 ff.

Le r° de l'avant-dernier f. porte la marque de l'imprimeur et le r° du dernier f. la marque du libraire.

Il existe des exemplaires en grand et en petit papier.

13. ESTRÉNES DE L'ASNE, par Jacques de Fonteny.

[Paris, 1590.]

Jacques de Fonteny, poète et historien, nous a laissé diverses compositions dramatiques: *La chaste Bergère*, pastorale publiée dans *Le Bocage d'amour*, 1578, 1615, 1624, et réimprimée séparément en 1599, sous le nom de G. de La Roque, qui y avait sans doute collaboré (*Bibliothèque du Théâtre français*, I, 220; Cat. Soleinne, I, n° 803; Brunet, II, 1334); *La Galatée divinement délivrée*, pastorale imprimée en 1587

avec *Les Ressentimens de J. de Fonteny pour sa Celeste* (*Bibliothèque du Théâtre françois*, 1, 220); *Le bon Pasteur*, pastorale qui fait partie des *Esbats poétiques* de l'auteur, 1587, et qui a été reproduite en 1615 et en 1624 dans *Le Bocage d'amour* (*ibid.*); *Cleophon*, tragédie, 1600 (*Cat. Soleinne*, 1, n° 885); *Le Capitain*, traduit de Francesco Andreini, 1608, 1638 (*Cat. Soleinne*, 1, n° 804). Les *Estrénes de l'asne*, composées par J. de Fonteny pour le 1^{er} janvier 1590, appartiennent également au théâtre. Le latin n'était plus de mode, et les Ligueurs n'auraient pas permis que l'on rangeât l'âne parmi les saints; mais, sauf ces légères différences, le discours du poète parisien appartient à la même série que les pièces dont nous venons de parler. En voici le début :

Puis que l'an nouveau recommence,
De sa fin tirant accroissance,
Qui se régle par certain cours,
Je veux façonner un discours
Qui soit nouveau, afin qu'on voye 5
Que je n'ayme asuivre une voie
Ou un sentier qui soit tracé,
De ce qu'on y auroit passé...

Le sermonneur a donc pris pour sujet l'éloge de l'âne, emblème de la patience :

Quelle estreine plus convenable
En ceste saison desplorable? 42

Il énumère ensuite tous les ânes dignes de mémoire, depuis celui qui se trouvait dans l'étable de Bethléem jusqu'à l'âne d'or d'Apulée. Il termine ainsi :

Je pense en avoir trop conté,
Il est temps que je me retire
Et que, comme mon cœur desire,
Cest asne s'en aille chez vous :
Il n'y a plus de foing chez nous. 240

Bibliographie :

a. — Estrenes || de || L'asne. || Par I. de Fonteny || Parisien. || A Paris, || Par Denis Binet, pres la porte saint || Marceau à l'image sainte Barbe. || M. D. XC [1590]. In-8 de 7 ff. et 1 f. blanc.

Au titre, un bois représentant un âne.

Au v^o du titre, un sonnet de Denis Binet. — Au v^o du 7^e f., un huitain de J. de Fonteny, accompagné d'un vers latin.

Biblioth. Mazarine, 21657. — Biblioth. de M. le duc de La Trémoille.

b. — Réimpression exécutée par Rousseau-Leroy, à Arras, pour le libraire René Muffat, à Paris, vers 1860 (*Portefeuille de l'amateur des livres*).

II. — SERMONS SUR L'AMOUR, LES FEMMES ET LE MARIAGE.

14. [SERMON JOYEUX DES BARBES ET DES BRAYES.]

[Vers 1425.]

Cette pièce ordurière nous paraît appartenir à la première moitié du xv^e siècle. En voici le début, où le prêcheur déclare remplacer le texte latin par un texte français :

Barbes et brayes par raison	
Ou vit ne sont point de saison.	
Celuy qui oit la chièvre poirre	
A propos du latin, de voiere,	5
Il n'est pas sourt; pour tant, ce dy	
.	
Car nul ne doit tant de latin	
Gaster pour bailler ung tatin	
Du sens qui luy vient de la teste.	
Et pour tant doncques je proteste,	10
Tant que je soye mieulx entendu,	
Que mon latin soit deffendu	
Affin que je n'en perde point;	
Et quant vous arés en ce point	
Mon present sermon bien_tasté,	16
Ja n'y verrés latin gasté,	
Et se raison y est perdue,	
Au moins y est rime entendue.	

Bibliographie:

Biblioth. cantonale de Berne, ms. n^o 473, fol. 120.

15. LE DIT DU JOLY CUL.

[Vers 1425.]

Ce sermon, véritablement joyeux, est resté jusqu'ici inconnu comme le précédent. On y remarque de même l'absence de latin, et cette circonstance, jointe à ce que les deux pièces sont placées l'une à la suite de l'autre dans le même ms., permet de penser qu'elles sont l'œuvre d'un même auteur, ou tout au moins qu'elles ont dû être récitées sur la même scène. Aucune allusion ne permet de déterminer la patrie du monologue, qui commence ainsi :

Aucunes gens font mencion
 De moult de chouses sans raison
 Et prisent les chouses souvent
 Qui ne valent mye granment :
 Une personne envis se blasme. 5
 S'on voit ung homme ou une fame
 Qui ait beau chef et beau viaire,
 Bel corps et de gentil affaire,
 Beaulx bras, belles jambes, beaulx piés,
 Il sera de chascun prisiés ; 10
 Ly ungs dira en faisant feste :
 « Cil la porte moult belle teste » :
 L'aulture dira en sa raison :
 « Jambes a de belle façon »,
 Et se c'est une damoiselle, 15
 Qui soit mariée ou pucelle,
 On dira : « Hé dieux ! quel(le) fillette !
 « Qu'elle a tresdoulce mamellette,
 « Et qu'elle a les yeulx vocatifs,
 « Amoureux, rians et traitifs ! 20
 « Ce semble lin de ses cheveux. ...

Voici les derniers vers :

Entre vous, gens qui avez culz,
 Ouvrés en, n'en faites reffus,
 Car, se vous vivez longuement,
 Du cul lairés l'esbatement.

Bibliographie :

Bibl. cantonale de Berne, msc. n^o 473, fol. 126, v^o.

Une copie complète de la pièce nous a été obligeamment communiquée par M. Cornu.

16. DISCOURS JOYEUX EN FAÇON DE SERMON, fait avec notable industrie par deffunt maistre Jean Pinard, lorsqu'il vivoit trottier semi-prebendé en l'église de S. Estienne d'Aucerre, sur les climats et finages des vignes dudict lieu .

[Aucerre, vers 1480 ?]

Cette curieuse pièce n'a pas été restituée jusqu'ici à sa véritable date. Elle se trouve en tête d'un opuscule publié au commencement du xvii^e siècle et dont on verra plus loin le titre complet. Jean Pinard, tout homme d'église qu'il était, fut un joueur de farces célèbre dans le dernier tiers du xv^e siècle. Il a composé divers poèmes dont deux son

cités par Du Verdier, mais ne nous sont point parvenus. Nous possédons son *Epitaphe*, dans laquelle on lit entre autres choses :

Pleurez, pleurez les Enfans sans soucy,
 Quant vous voyez icy mort et transy
 Votre père qui vous a gouvernez ;
 Comblez voz yeulx de veoir son corps ainsi
 Piteusement mis a present icy ;
 Vous en devez estre bien estonnez ;
 C'est bien raison que dueil [vous] en menez
 En prevoyant la dure departie
 Et comment est vostre bende espartie.

M. de Montaignon, qui a reproduit l'*Epitaphe* en question (*Rec. de Poés. franç.*, VIII, 5-15), n'a pas connu notre sermon. Il importe de remarquer d'ailleurs que l'*Epitaphe* ne porte pas le nom de Jehan Pinard, mais seulement de Jehan « trotier », en sorte que le savant éditeur a cru que le nom du père des Enfants sans souci était Trotier, ce qui est une erreur manifeste. Ce personnage mourut le 11 janvier 1501 (n. s.). Il suffira de reproduire les premiers vers du sermon pour se convaincre qu'ils datent bien de la fin du xv^e siècle, quoiqu'ils n'aient été imprimés ou réimprimés qu'un siècle plus tard.

Foemineis abus sociabitur, ut dominabus. Alexandri, I. Cap 1.

Messieurs, j'ay desja recité
 Ce que maintenant j'ay cité
 Et dy par le thème predict,
Quod omnia male vadit,
 Et poursuyvant telle matière, 5
 Qui est pesante et non légère,
 Pour consoler pauvres coquuz,
 Je dy : *Foemineis abuz.*
 Ce mot fut prins d'un cordonnier
 Qui se sçavoit bien delier 10
 Des femmes et bigotteries,
 Car il craignoit les mocqueries ;
 Pourquoi rescript aux jovenseaux,
 Qu'on trompe comme jeunes veaux,
 Fussent ils a jeun ou embuz, 16
 Disant : *Foemineis abuz.*
 Les hommes, selon mes raisons,
 Sont plus sots que jeunes oysons,

1. *Doctrinale Alexandri de Villa Dei*, ch. I, v. 14 : fol. A iij de l'édition de Venise, 1519.

Car pour culler fines ou sottes
 S'en vont aux Saulcis, aux Caillottes,
 Puis se trouvent en Champolin,
 Plus bartouillez qu'un gros vilain...

Le sermon est plein d'allusions locales qui demanderaient un long et difficile commentaire. Il se termine ainsi :

Cependant Dieu vous gard de mal,
 Des pieds et des dents d'un cheval,
 De ry d'asne, et femme trop aise,
 Qui a vous desplaire se plaise;
 Il n'y a point plus grand abus, 216
 Suyvant *foemineis abus*
 De nostre thème. *Pax vobis*
 Et, pour ne m'oblir, *nobis*.

Amen.

Bibliographie :

a. — Discours || joyeux en || facon de sermon, fait || avec notable industrie par || deffunct Maistre lean Pinard lors qu'il viuoit || trottier semiprebendé en l'église de S. Estien- || ne d'Aucerre sur les climats et finages des Vi- || gnes dudict lieu. || Plus y est adiousté de nouveau le Monologue du bon || Vigneron sortant de sa Vigne et retour- || nant le soir en sa maison. || Reueu , corrigé & augmenté. || *A Aucerre, || Par Pierre Vatard, Imprimeur et Li- || braire demeurant en la grand ruë S. Si- meon, || à l'enseigne de l'Imprimerie. || 1607. In-8 de 46 pp. et 1 f. blanc.*

Au titre, la marque de *Vatard* représentant un homme vêtu à la romaine, debout sur la boule du monde, et tenant de la main droite un glaive, de la main gauche un livre. Ce personnage est accompagné de la devise suivante, qui contient sans doute un jeu de mots sur le nom de *Vatard* : *Assez va qui || Fortune passe.*

Librairie Ch. Porquet (exempl. de M. le baron Pichon et de M. le comte O. de Béhague).

b. — Discours ioyeux en facon de sermon... [*Paris, imprimerie Crapelet, 1851*]. In-16 de 47 pp.

Réimpression à 62 exemplaires, exécutée, d'après l'exemplaire décrit ci-dessus, par les soins de M. A. Veinant.

c. — Les Poésies et Chansons auxerroises. Avec une Préface de l'Éditeur. — Le Discours joyeux. Le Monologue du bon vigneron. Les Chansons vigneronnes. *Auxerre, Imprimerie de Georges Rouillé. M DCCC LXXXII. In-16 de 2 ff., 91 pp. et 2 ff.*

Recueil tiré à 125 exemplaires. L'éditeur est, croyons-nous, M. Francis Molard.

Le *Discours* occupe les pp. 19-27.

L'ung et l'autre temps, sans abbus,
 Avoir le costé destre armé;
 Le senestre et tout le surplus
 Aux dames doit estre donné.

Sire, par vous soit pardonné
 Au rude engin et simple sens
 Du povre honneste fortuné
 Qui a leu¹ es deux passe temps.

Bibliographie :

a. — Sensuyuent || les droitz Nouue-|| aux Auec le De || bat des dames et des armes/ Lêqueste en-|| tre la simple et la rusee avec son plaidoye || Ét le monologue coïllart/ avec plusieurs || autres choses fort ioyeuses. Compose par || maistre Guillaume coquillart Official de || reims lez champaigne xxij. || ¶ On les vend a Paris / en la rue neuf || ue nostre dame. A lescu de france Et au || Palays en la gallerie comme on va en || la chancellerie. || Cum Priuilegio — ¶ Cy finissent || les droitz nouveaulx Auec || le debat des dames, et des || armes Imprîe nouvelle-|| ment a paris Par la vefue || feu iehā trepperel Demou || rât en la rue neufue nostre || dame. A lenseigne de lescu || de france. S. d. [v. 1513], in-4 goth. de 88 ff. non chiffr. de 32 et 33 lignes à la page, sign. aa, bb, A-V par 4.

Le titre, imprimé en rouge et en noir, est orné d'un grand S initial sur fond criblé; il est orné de deux écus: 1^o un écu à une croix chargée de cinq étoiles; 2^o un écu à un chevron cantonné de trois roses. D'après des recherches faites à Reims par M. Loriquet, le second écu, qui est accompagné d'une crosse, est celui de Jehan Godart, qui fut reçu le 8 décembre 1512 grand-chantre du chapitre de Notre-Dame de Reims (voy. l'édition d'Héricault, II, 343). Il est probable que les personnages dont les blasons figurent sur le titre contribuèrent aux frais de l'édition; en tous cas les armes de Jehan Godart et la crosse qui prouve qu'il était déjà dignitaire du chapitre ne permettent pas de placer la publication du volume avant la fin de l'année 1512; mais cette publication ne doit pas être de beaucoup postérieure, puisqu'il n'y est pas encore fait mention de la société formée entre la veuve *Trepperel* et *Jehan Janot*.

Le v^o du titre contient les rubriques du livre et un bois des armes de France.

M. d'Héricault dit à tort que le volume compte 196 pp.; c'est 176 pp. que donnent les 88 ff.

Biblioth. nat., Y 4404, Rés. — Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n^o 460).

1. M. G. Paris pense qu'il faut lire « a heu ». L'honneste fortuné est un vieux routier qui a connu les femmes et les armes, et qui en parle par expérience.

b. — Sensuyuent les || droitz Nouue || aulx Auec le De || bat des dames / et des armes. Lēqueste en || tre la simple et la rusee / auec son plaidoye. || La complaincte de echo a narcissus / ¶ le re || fus q̄ luy fist / auec la mort diceluy narscis 9 || Et le monologue coq̄llart / auec plusieurs || autres choses fort ioyeuses. compose par || maistre Guillaume coquillart Official de || reims lez champagne. ix. || ¶ On les vend a paris en la rue neufue nostre Dame || a lenseigne de lescu de France. || Cum priuilegio. — ¶ Cy finissent les droictz || nouueaulx. Auec le debat des dames et des ar- || mes nouvellement imprime a paris par la vef || ue feu iehā trepperel Demourāt en la rue neuf || ue nostre Dame a lenseigne de lescu de France. S. d. [v. 1515], in-4 goth. de 36 ff. de 38 et 40 lignes à la page pleine, imprim. à 2 col., sign. A-I.

Le titre est imprimé en rouge et en noir, avec un grand S initial placé sur un fond criblé et entouré de rinceaux. La page est encadrée, de deux côtés, d'une bordure de rinceaux et, des deux autres, de petits ornements typographiques. Au milieu se voient les deux écus décrits ci-dessus.

Au verso du titre, un bois représentant un homme et une femme debout dans un jardin. L'un et l'autre sont vêtus d'une longue robe, et ils se donnent la main. Au-dessous de ce bois, se trouve la table des rubriques du livre. Une colonne et demie de la page suivante est occupée par la table détaillée.

Au verso du dernier f., la grande marque de Jehan Trepperel (Brunet, II, 265).

Bibl. de Troyes, X. 8. 989, dans un recueil où les *Droictz nouueaulx* sont réunis à *L'Epistre de Othea, deesse de prudence, moralisée* (par Christine de Pisan), imprimée par Trepperel.

Cette édition nous paraît devoir être confondue avec celle que M. d'Héricault attribue à Jehan II Trepperel. Les renseignements bibliographiques donnés par le dernier éditeur de Coquillart sont si confus que nous avouons n'avoir pu en tirer grand profit.

c. — Sensuyuent les || Droictz Nouue || aulx Auec le de- || bat des dames / et des armes Lēqueste en- || tre la simple / et la rusee / auec son plaidoye / || La cōplaincte de Echo a Narcisus / ¶ le ref || fus q̄ luy fist auec la mort dicelluy narcis 9 || Et le monologue coq̄llart || Auec plusieurs || autres choses fort ioyeuses. Compose par || maistre Guillaume coquillart / Official de || Reims Lez champaigne. ix. c. || ¶ On les vend a lenseigne saint Iehā || baptiste En la rue neufue nostre Dame || Pres sainte Geneuiefue des ardans. — ¶ Cy finissent les droitz || nouueaulx / auec le debat des dames et des ar- || mes Imprime nouvellement a Paris en la || rue neufue nre Dame a lēseigne saint Iehā || baptiste / Pres sainte Geneuiefue des ardā. S. d. [v. 1516], in-4 goth. de 36 ff. non chiff., de 41 lignes à la page, impr. à 2 col. en lettres de forme, sign. a-i.

Le titre, imprimé en rouge et noir, est orné de la grande S et des deux écus décrits ci-dessus.

Au v^o du titre est un grand bois qui représente un clerc lisant à un pupitre. Au-dessous de ce bois sont huit lignes de texte.

Au v^o du dernier f. est la grande marque de *Jehan Janot* (Brunet, II, 264).

Cette édition ne doit pas être de beaucoup postérieure à la précédente. D'après Lottin, la veuve de *Jehan Janot* succéda à son mari en 1517; mais elle pouvait toujours employer la même marque.

Biblioth. nat., Y 4403 B. Rés.

d.—Sensuyent les || droitz Nouue- || aux : Auec le de || bat des dames/ et des armes Lāqueste en || tre la simple/ et la rusee/ auec son plaidoye. || La cōplaïcte de Echo a Narcisus et le ref- || fus q̄l luy fist auec la mort diceluy narcisus || Et le monologue coq̄llart Auec plusieurs || autres choses fort ioyeuses. Compose par || maistre Guillaume coquillart Official de || Reims les champaigne. ix. c. || *On les vend a Paris en la rue neufue nostre Dame a || lenseigne de lescu de France.* — ¶ *Cy finissent les droictz || Nouueaulx, Auec le debat des Dames et des armes || Imprime nouvellement a Paris par Alain Lo- || trian Demourant en la rue neufue nostre da- || me a lenseigne de lescu de France. S. d. [v. 1525], in-4 goth. de 36 ff. non chiffr. de 41 lignes à la page, impr. à 2 col., sign. a-i.*

Cette édition reproduit page pour page l'édition de *Jehan Janot*, mais elle est imprimée en caractères beaucoup plus petits. Le titre, tiré en rouge et en noir, porte de même les deux écussons décrits ci-dessus.

Au v^o du titre est un petit bois qui représente un clerc assis devant une table sur laquelle est ouvert un livre; il y a en outre deux fragments de bordure.

Le v^o du dernier f. est blanc.

Biblioth. nat., Y + 4403. Rés. (exempl. de Gaston d'Orléans).

e.— Sensuyent les droictz nouueaulx : auec le debat des Dames : et des armes lanqueste entre la simple : et la Rusee : auec son plaidoye : la complaincte de Echo a Narcisus : et le Reffus quil luy fist auec la mort dycelluy Narcisus : et le monologue Coquillart auec plusieurs aultres choses fort ioyeuses/ compose par maistre Guillaume Coquillart official de Reims lez Champaigne. *On les vend a Paris/par Philippe le Noir...* — [A la fin :] *Imprime nouvellement a Paris par Philippe le Noir/ maistre imprimeur et lung des deux relieurs de liures iures en luniuersite de Paris. S. d. [v. 1530], in-4 goth.*

Cat. Solar, 1860, n^o 1086.

f.—Les œures maistre Guillau || me Coquillart en son uiuant || Official de Reims nouuel- || lement reueues & Im- || primees a Paris. || 1532. || *On les vend a Paris pour || Galiot du Pre, en la || grant salle du || Palays.* — *Fin des œures feu maistre Guillau- || me Coquillart official de Reims nou- ||*

uellement reueues, corrigees & imprimées a Paris pour Galliot du Pre. || M. D. XXXII. In-16 de 156 ff. inexactement chiffr., impr. en jolies lettres rondes, sign. a-t par 8, v par 4.

Le 1^{er} f. du cahier G est coté 51 au lieu de 49 ; cette erreur se poursuit jusqu'au dernier f. qui est chiffré 158.

Voici la distribution des principales pièces dans cette édition :

Le Plaidoyer de Coquillart, f. 64 [62], r^o.

L'Enqueste d'entre la Simple et la Rusée, f. 87 [85], v^o.

Le Monologue de la Botte de foing, f. 126 [124], r^o.

Le Monologue du Puys, f. 138 [136], v^o.

Le Monologue des Perruques, f. 148 [146], r^o.

Biblioth. nat., Y 4399, Rés. (exempl. aux armes du comte d'Hoym). — Biblioth. Méjanes, à Aix, n^o 16289 (exempl. sans titre). — Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n^o 461). — Biblioth. de M. le baron de Ruble (Cat. de Lurde, n^o 70).

g. — Les œures maistre Guillau || me Coquillart en son viuant || Official de Reims nouel- || lement reueues & im- || primees a Paris. || 1532. || Imprime a Paris par An || thoine [sic] bonnemere. — Fin des oeuvres feu Maistre Guillau- || me Coquillart official de Reims nou- || uelle- || ment reueues, corrigees et imprimées a Paris pour || Anthoine Bonnemere || M. D. XXXII. In-16 de 156 ff. mal chiffr., sign. a-t par 8, v par 4.

Au v^o du titre se trouve *Le Contenu an* [sic] *ce present vollume* [sic].

Le v^o du dernier f. est blanc.

Le 1^{er} f. du cahier G est coté 51, au lieu de 49, et l'erreur se continue jusqu'à la fin du volume, qui paraît ainsi se composer de 158 ff.

Biblioth. royale de Berlin, Xt 4180 (Cet exemplaire porte au v^o du dernier f. la date de 1536 avec ces mots : *En espoyr vit Weysenburg*. Au-dessous d'un monogramme se trouvent ensuite les initiales B. V. W. Sur le f. de garde qui suit, ce même exemplaire contient cette note peu chrétienne : *J'espoyr que le tamps viendra, quy n'est point encore venu, que je morderay cheux qui me ont mordu*. W.)

h. — Les Œ- || ures Maistre Guillaume Coquil- || lart en son viuant Oofficial [sic] || de Reims/Nouvelle- || ment corrigées & im- || primees a Pa- || ris || .1543. || On les vend a la rue neufue no || stre Dame a lenseigne de lescu de || France. — Fin des oeuvres Feu Maistre Guil- || laume Coquillart Official de Reims Nouuellement re || ueues, corrigees & Im || primees a Paris || p Pierre leber || demourant || au Coing || Du Paue || pres la place Maubert, || M. D. XXXIII [1533]. In-16 de 156 ff. inexactement chiffr., titre rouge et noir.

Le v^o du dernier f. est blanc.

Le numérotage des ff. présente les mêmes erreurs que celui des deux éditions précédentes.

Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 462).

i. — Les Œuvres || Maistre Guil || laume Coquil || lart, en son viuant Official || de Reims, nou || uellement re || ueues et corri || gees. || M. D. XXXIII [1533]. || *On les vend a Lyon/en la || maison de Francoys Iuste. || Demourant deuant nostre || Dame de Confort.* — Finis. || *Imprime nouuellement par Francoys || Iuste, Demourant deuât no- || stre Dame de Confort. || a Lyon Le .ij. || Daoust. || 1533. In-8 goth. de 96 ff. chiffr., sign. A-M, format allongé.*

Le titre est orné d'un encadrement qui a servi ensuite pour les *Œuvres de Marot*, publiées par *François Juste*, dans le même format, sous les dates de 1534 et 1535 (voy. Cat. Rothschild, I, nos 597, 600, 602). Au-dessus de cet encadrement on lit en caract. goth. : *Coquillart*, puis, dans la frise, les mots *Jesus Maria*, en capitales romaines.

Le titre est imprimé en capitales romaines, à l'exception de l'adresse du libraire, qui est en gothique.

Au bas du cadre un écusson au monogramme de *Juste*, que supportent deux amours.

Au v° du titre, se trouve la *Table*.

Biblioth. grand-ducale de Darmstadt, E. 2077 (le 5^e f. de cet exemplaire est endommagé).

M. Brunet (II, 266) dit à tort que ce volume porte sur le titre la date de 1535, tandis qu'on a conservé à la fin la date de 1533.

j. — Coquillart* || Les œuvres Maistre Guillaume || Coquillart en son viuant Offi- || cial de Reins, Nouuellemêt || corrigees & imprimees || a Paris. Ou sont cō || tenues plusieurs || ioyeusetez || cōme || vous pourrez veoir en la table de ce || present liure, 1534. || * *On les vèd en la rue neufue nostre || dame a l'èseigne saint Iehan Papti || ste pres saÿcte Geneuiefue des ardās.* — Finis. || *Imprime a Paris par Denys Ian- || not. pour Pierre sergent & Iehan Longis Libraire. In-16 de 144 ff. mal chiffr.*

Le n° 16 est double, en sorte que le dernier f. est coté 143.

Cat. Paradis, 1879, n° 197. — Cat. Jordan, 1881, n° 16.

k. — Coquillart. || Αγγλη Τυχη || Les Œuvres || Maistre Guil || laume Coquillart, || en son vi || uant official || de Reims. Nou || uellement || re || ueues et corri || gees, || M. D. XXXV [1535]. || *On les vend a Lyon/en la || maison de Frâcoys Iuste, || Demourant deuant nostre || Dame de Confort.* — Finis. || *Imprime nouuellement, par Francoys || Iuste, Demourant deuant*

no- || *stre Dame de Confort* || a Lyon. Le .xxi. de /Januier. || 1535
[1536, n. s.]. In-8, goth. de 96 ff. chiff., format allongé.

Le titre est imprimé au milieu du bois employé par *François Juste* en 1533 (voy. la description de l'édition *i*).

Biblioth. nat., Y 4400 Rés. — Cat. Lévy, 877, n° 127.

l. — Les Œuvres || de maistre Guillaume Coquil || lart, en son viuât
official || de Reims, nouvelle || mêt reueues & corrigees. || M.D. XL [1540].
|| *On les vend a Lyon, chez Francoys Iuste* || deuant nostre Dame de Cõfort.
In-16 de 122 ff. chiff.

Le seul exemplaire connu de cette édition a successivement appartenu à Coppinger et à Solar; il a fait, en dernier lieu, partie de la bibliothèque de M. A.-F. Didot (Cat. de 1878, n° 166).

m. — Les Œuvres || de maistre Guillaume [*sic*] || Coquillart en son
|| vivant [*sic*] official || de Reims. || *A Paris chez Jehan Longis* || libraire.—
Finis. || *Imprime a Paris par Denys Jan-* || *not pour Pierre sergent & Jehan*
|| *Longis Libraires. S. d.* [v. 1540], in-16 de 144 ff.

Biblioth. nat., Y 4398. Rés.

n. — Les Oeuvres de maistre Guillaume Coquillart, en son viuât
Official de Reims, nouvellement reueues et corrigees. Le contenu dicelles
est en la page suiuaute. *A Paris, 1546. De l'imprimerie de Jeanne de*
Marnef, demeurant en la rue Neufue nostre Dame, à l'enseigne saint Jean
Bapiste. In-16 de 112 ff. non chiff.

Jeanne de Marnef était la veuve de *Denys Janot* dont nous avons cité ci-dessus deux éditions. Le volume publié par elle en 1546 n'est pas une simple réimpression de ces éditions; les petites poésies de Coquillart n'y figurent pas, tandis que l'on y a fait entrer les trois blasons de Pierre Danche. Voy. l'édition d'Héricault, II, 362.

Cat. Brunet, 1868, n° 275.

o. — Les Œuvres || de maistre || Guillaume Coquil- || lart, En son viuât
Official de || Reims. Nouvellement reueues & || corrigees par C. C.
Champ. || Le contenu d'icelles est en la page || suiuaute. || *A Paris.* ||
Par Estienne Groulleau, demourant en la || *rue Neuue nostre Dame à l'en-*
seigne || *saint Jean Baptiste.* || 1553. In-16 de 112 ff. non chiff. de 28
lignes à la page pleine (non compris le titre courant), impr. en jolies
petites lettres rondes, sign. A-O par 8.

Au v° du titre est la table du volume.

Au n^o du second f., est un petit bois représentant l'acteur. Cette édition est restée inconnue à tous les bibliographes. Les initiales portées sur le titre sont celles de Claude Colet, Champenois.

Biblioth. royale de Munich, *P. O. gall.* 8^o, 463.

p. — Les || Œuvres de || M. Guillaume || Coquillart, en || son viuant official || de Reims. || * * || Nouuellement reueues & corrigees. || *A Lyon*, || *Par Benoist Rigaud*, || 1579. In-16 de 256 pp. de 23 lignes (non compris le titre courant), sign. A-Q.

Au titre, un petit bois représentant divers personnages à table.

Au verso du titre, la table des pièces contenues dans le volume.

« *Le Monologue des Perruques ou du Gendarme cassé* n'est pas complet ; il s'arrête avec ce vers :

Saint Anthoine arde le tripot,

suiui du mot : *Fin.*

« Les *Petites Œuvres* (pièces politiques) annoncées dans la table placée au verso du feuillet du titre ne s'y trouvent point. »

Cat. A.-F. Didot, 1878, n^o 167.

q. — Les Œuvres de Maistre Guillaume Coquillart, en son viuant Official de Reims, reueues et corrigees de nouveau. *A Paris, Pour Jean Bonfons, libraire, demourant en la rue Neufue Nostre Dame, à l'enseigne saint Nicolas.* S. d. [v. 1570], in-16.

Cat. Béhague, 1880, n^o 531.

r. — Les Œuvres de Maistre Guillaume Coquillart. *A Paris, 1597.* In-8 de 283 ff. inexactement chiffr.

Cette édition, qui paraît avoir été exécutée au xviii^e siècle, ne contient pas seulement les œuvres de Coquillart; on y a joint un certain nombre de pièces plus ou moins analogues, qui ont d'autant plus d'intérêt aujourd'hui que les originaux de plusieurs d'entre elles sont probablement perdus; on en trouvera la liste dans l'édition de M. d'Héricault (II, 368).

Les feuillets sont cotés régulièrement jusqu'à 161; le 162^e feuillet est blanc, puis les numéros recommencent à 165 et se suivent jusqu'à 285.

A la fin du volume est la date de 1599.

Biblioth. de feu M. Eugène Dutuit, à Rouen (exemplaire de Châteaugiron et de Soleinne.)

s. — Les Poesies de Guillaume Coquillart, Official de l'Eglise de Reims. *A Paris, De l'Imprimerie d'Antoine-Urbain Coustelier, Imprimeur-Libraire de S. A. R. Monseigneur le Duc D'Orleans.* M. DCC. XXIII [1723]. In-12 de 3 ff., 184 pp. et 2 ff. pour la *Table* et le *Privilege*.

t. — *Blasons, Poésies anciennes recueillies et mises en ordre par D. M. M**** [Méon] (Paris, Guillemot, 1807, in-8), 242-259.

u. — Les Œuvres de Guillaume Coquillart [publiées par Prosper Tarbé]. 1847. Reims, Chez Brissart-Binet, libraire, rue du Cadran-Saint-Pierre; Paris, Chez Techener, Libraire, place du Louvre. [Impr. de Gerard, lith., rue Cérès, 8, à Reims.] 2 vol. in-8.

Tome premier : xxxv et 217 pp., 1 f. pour la Table et 1 f. blanc. — Tome second : 249 pp. et 1 f. d'Errata.

v. — Œuvres de Coquillart. Nouvelle édition, revue et annotée par M. Charles d'Héricault. A Paris, Chez P. Jannet, Libraire. [Impr. par Guiraudet et Jouaust.] MDCCCLVII [1857]. 2 vol. in-16.

Tome I : clj et 200 pp. — Tome II : 399 pp.
On trouvera le Blason, t. II, pp. 145-196.

18. LES DROIS NOUVEAUX ESTABLIS SUR LES FEMMES.

[Paris, vers 1490 ?]

Les nouveaulx Droitz de Guillaume Coquillart tiennent par plusieurs côtés du sermon joyeux; ils étaient évidemment destinés, comme *Le Plaidoyé d'entre la Simple et la Rusée* et comme *L'Enquête*, à égayer une société de clerks ou de bazochiens dont les réunions avaient lieu le jeudi, et qui comprenait à demi-mot les allusions malignes, les expressions si obscures pour nous du poète rémois. Cependant la longueur du poème n'aurait pas permis à un acteur de le réciter sans s'épuiser. *Les nouveaulx Droitz* devaient être lus, et l'auteur le dit expressément à la fin de sa première partie :

Et consequemment sera leue
Aultre rubriche, *De Pactis*,
Et d'autres tiltres cinq ou six ;
Mais, pour ce qu'il est tard, je dy,
Veu que estes tous endormis, 1255
Qu'il vault mieulx attendre a jedy.

Les nouveaulx Droitz de Coquillart n'appartiennent donc pas au théâtre; mais un poète contemporain a composé sous le même titre une pièce qui devait être récitée, comme l'indique bien le début :

Esveillez vous, esperlucatz,
 Portans brodequins et pentouffles ;
 Procureurs, jeunes advocatz,
 Esveillez ainsi comme escouffles ;
 Venez ceans trestous par couples 5
 Et escoutez les nouveaulx droictz,
 Car, ains que d'icy me descouples,
 Vous diray les nouvelles loix.

L'acteur fait donc appel aux spectateurs et annonce qu'il se retirera quand il sera au bout de son discours.

Le poète est sans nul doute un Parisien, car il parle des Billettes et de Sainte-Croix (v. 27), des Jacobins (v. 41), du Champ-Gaillard (v. 420). Il écrit en strophes de huit vers, ce qui ne l'empêche pas de s'approprier des vers entiers de Coquillart, par exemple celui-ci (v. 12) :

C'est de *jure naturaly*.
 (Coquillart, éd. d'Héricault, I, 38.)

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'auteur parisien reproduit, à la fin du sermon, le rendez-vous que Coquillart donne à ses auditeurs pour le jeudi suivant. Peut-être faut-il voir dans cette assignation une simple facétie :

Nous mettons fin aux droitz nouveaulx
 Establis sur femmes et hommes,
 Jeunes gallans et jouvenceaulx, 435
 Bigotz et devotes personnes.

 Encore plus que je ne dy,
 Portans que ne perdons nos sommes.
 Le demourant aurez jeudy. 440

Bibliographie :

a. — Les Drois nouveaulx establis sur les femmes. *S. l. n. d.* [v. 1500?], pet. in-4 goth. de 8 ff. de 26 lignes à la page.

Au titre, une figure en bois.
 Brunet, II, 838.

b. — Les drois nouue || aux establis sur les femmes.— *Finis. S. l. n. d.* [v. 1520?], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 28 lignes à la page pleine, sign. A.

Biblioth. nat., Y. n. p., Rés.

c. — Les drois nouveaulx || establis sur les femmes. — *Explicit. S. l. n. d.* [v. 1520 ?], in-4 goth. de 8 ff. de 34 lignes à la page, sign. A-B.

Les derniers mots du titre : *sur les femmes* sont imprimés en très petits caractères. — Au-dessous de l'intitulé, un bois représentant une femme debout, tenant une rose à la main. Derrière cette femme on aperçoit une église monumentale ; au-dessus est une banderole restée vide.

d. — Les Droits nouveaulx establis sur les femmes. — [A la fin :] *Imprime a Rouen par Jehan Burges le ieune. S. d.* [v. 1520], pet. in-4 goth. de 4 ff. de 33 lignes à la page, impr. à 2 col.

Cette édition est incomplète des vers 421-428.

Biblioth. de S. A. R. Mgr le duc d'Aumale (Cat. Cigogne, n° 667.)

e. — *Joyusetez*, 1830 (dans le vol. qui contient la *Complaincte de Trop Tost Marié*, etc.).

f. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françaises*, II, 123-139.

g. — *Recueil de pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes* [publié par Ch. Brunet]. (Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8), III, II, 1-25.

19. LA GRAND LOYALTÉ DES FEMMES.

[*Rouen, vers 1500 ?*]

Cette composition, restée jusqu'ici inconnue, est une diatribe satirique qui ne s'éloigne guère d'une foule d'autres pièces du même genre. M. Paul Meyer nous fait observer que le début reproduit, avec quelques légers changements, un dit du XIII^e siècle, *Le Blasme des fames*, dont on possède cinq rédactions plus ou moins développées¹ :

Qui prent a femme compaignie
Ne fait pas sens, mais grant folie ;
Cil qui a femme met sa cure
Son grief et sa perte procure
Et se met en grant aventure.

5

1. Voy. *Romania*, VI, 499-500.

Escouter veuillez leur nature
 Et aussi leur grant loyauté;
 Je vous en diray verité;
 Et qui croire ne me voudra,
 Marié soyt, si le sçaura. 10
 Qui met en femme son entente
 Il acquier[t] de soucy la rente...
 Elles sont souvent adirées
 Et en a l'amy ce qu'il veult,
 Dont le pouvre mary s'en deult
 Et ce le met fort en malan,
 Car il est appellé Jouan. . . 60

Voici la fin du sermon :

Et qui obeist a ses ditz,
 Ce luy est ung droit paradis,
 Et la doyt cherir et aymer
 Du bon du cueur, sans point d'amer. 210
 Aussi celluy qui l'a mauvaïse,
 Foy que je doy a saint Nicaïse,
 S'il la veoit morte ou noyée,
 N'en dev[e]royt plourer journée,
 Nompas se au marché aux Veaux 215
 Estoit bruslée pour tous maulx,
 Affin que autres se gardassent
 De faire maulx et s'avisassent.
 Prenez y garde, je vous prie,
 Vous tous de ceste compaignie. 220

Les allusions à saint Nicaïse et au marché aux Veaux prouvent que le poème a dû être composé à Rouen. C'est sur la place aux Veaux qu'avaient lieu d'ordinaire les exécutions capitales. Voy. Farin, *Histoire de la ville de Rouen*, 1731, I, 1, 181.

Bibliographie :

☉ La grād loyaul || te des Femmes. — ☾ *Finis. S. l. n. d.* [vers 1525], petit in-8 goth. de 4 ff. de 23 lignes à la page pleine, sign. A.

La pièce n'a qu'un simple titre de départ; le recto du premier feuillet contient 18 lignes de texte.

Biblioth. de M. Léon Techener à Paris (exempl. de Yemeniz, de M. le marquis de B. de M. et de M. Paradis).

Le *Supplément au Manuel du Libraire* cite cette pièce d'après le même exemplaire, mais les auteurs l'ont confondue avec un autre poème, entièrement différent, qui porte le même titre.

20. SERMON NOUVEAU ET FORT JOYEULX AUQUEL EST CONTENU
LES MAULX QUE L'HOMME A EN MARIAGE.

[Paris, vers 1500.]

Cette pièce, inspirée par *Les quinze Joyes de mariage*, nous paraît appartenir à la fin du xv^e siècle; elle est divisée en deux parties de façon à permettre à l'acteur de reprendre haleine. En voici le début :

*In nomine Bachi Sileni.
Matrimonia matrimonia
Mala producant omnia.*

Le thesme qu'ay cy recité,
Extraict d'ung livre bien dicté,
Nommé *Les Joyes de mariage*,
Vault autant en commun languaige
Que qui diroit par mocquerie :
L'homme est bien fol qui se marie. } 3

La fin indique clairement que la composition est parisienne :

Or prions [a] Dieu qu'en cest estre
[Il] doint patience aux marys,
Mesmement a ceulx de Paris :
Noz voysins nous sont de plus près.
Et puis ilz priront Dieu après
Pour vous, la sus en paradis,
Les saintz martyrs. A Dieu vous dis.
La paix des chiens soyt avec vous ! } 300

Le dernier vers rimait peut-être avec le premier vers d'une moralité.

Bibliographie :

a. — Sermon nouveau et fort ioyeux, auquel est contenu tous les maulx que l'homme a en mariage, nouvellement compose a Paris. *S. l. n. d.* [v. 1500?], pet. in-8 goth. de 8 ff., sign. A-B.

Au titre, un bois qui représente un clerc assis dans une chaire et tenant une tête de mort devant lui; ce personnage prêche à une assemblée assise à gauche.

Le même bois est répété au verso du titre.

Au verso du dernier feuillet, un moine assis dans une chaire et prêchant à une assemblée assise à droite.

Biblioth. de S. A. R. Mgr le duc d'Aumale (Cat. Cigogne, n° 711).

b. — Sermon nouveau et fort ioyeux auquel est contenu tous les maux que l'homme a en mariage. *Nouvellement imprime a Paris. S. d. [vers 1500?]*, pet. in-8 goth. de 8 ff.

Cat. La Vallière, par De Bure, II, n° 3095, dans un recueil acheté pour la Bibliothèque du Roi, mais qui ne s'y retrouve pas aujourd'hui. Nous empruntons notre description aux notes manuscrites de Van Praet.

c. — Poésies des xv^e et xvi^e siècles publiées d'après des éditions gothiques et des manuscrits. *Paris, chez Silvestre. [Imprimerie Crapelet.] 1832. Gr. in-8 goth. N° 5.*

d. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françaises*, III, 5-17.

21. NOUVEAU ET JOYEUX SERMON CONTENANT LE MÉNAGE ET LA CHARGE DE MARIAGE, POUR JOUER A UNE NUPCE, A UN PERSONNAGE.

[Vers 1500.]

Cette pièce reproduit une énumération dont la littérature du moyen âge offre d'assez nombreux exemples. Après *Le Dit de ménage*¹ et *L'Oustillement au villain*², on peut citer *Le Ditlé des choses qui faillent en ménage et en mariage*³, *Les Tenébres de mariage*⁴, et surtout *La Complaincte du nouveau marié, lequel marié se complainct des extencilles qu'i luy fault avoir en son mesnaige*⁵. Notre auteur s'est particulièrement inspiré de la *Complaincte*, dont il a reproduit presque sans aucun changement plusieurs vers.

Le sermon commence ainsi :

Libertas est, et cætera.

Ces parolles on trouvera
Au livre des tripes d'un veau
Qui jadis fut faict de nouveau,

1. *Le Dit de Menage, pièce en vers du XIII^e siècle, publiée par M. Trébucien* (Paris, Silvestre, 1835, in-8).

2. *De l'Oustillement au villain (XIII^e siècle), publié par M. Monmerqué* (Paris Silvestre, 1833, in-8).

3. Jubinal, *Nouveau Recueil de Contes, Dits et Fabliaux*, II, 161-169

4. Montaiglon, *Recueil de Poésies françaises*, I, 17-32.

5. *Ibid.*, I, 218-228.

sur le titre d'une édition des *Faccies de Poge*, imprimée par la veuve de *Jehan Trepperel*, à Paris.

Biblioth. de feu M. le baron J. de Rothschild (Cat., I, n° 589; cf. II, n° 1771).

b. — Sermon ioyeux de la || Patience des femmes obstinees con- || tre leurs maris. Fort ioyeux & recre- || atif a toutes gens. *S. l. n. d.* [v. 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 21 lignes à la page.

Au titre, un bois représentant une femme assise sur un trône. Cette femme est coiffée d'un capuchon de fou, de ce qu'on appelait un « sac à coquillons » ; elle tient, de la main gauche, un paquet de verges et, de la main droite, un livre que lui présente un clerc. Derrière le clerc, une autre femme portant également un capuchon de fou. Sur le premier plan, deux canards.

Mus. britan., C. 22. A. 5.

c. — Sermō ioyeux de la Pacience des femmes obstinees contre leurs marys : fort ioyeux et recreatif a toutes gens. *S. l. n. d.* [v. 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 21 lignes à la page.

Au titre, un bois représentant une vieille femme qui tient une quenouille. Près de cette femme, un mendiant appuyé sur une béquille et suivi d'un cochon. Le bois est encadré de deux fragments de bordure placés en hauteur.

Édition citée par M. Brunet et reproduite en fac-simile en 1830.

d. — Sermon ioyeux de la patience des femmes obstinees contre leurs maris. Fort ioyeux et recreatif a toutes gens. *S. l. n. d.* [v. 1510], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 21 lignes à la page, impr. en lettres de forme.

Cat. La Vallière, par De Bure, II, n° 3095, dans un recueil qui ne se retrouve plus aujourd'hui. Nous donnons notre description d'après les notes manuscrites de Van Praet.

e. — Sermon ioy- || eux de la paci || ence des fēmes || contre leurs maris. — ¶ *Finis. S. l. n. d.* [Paris, v. 1515], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 26 lignes à la page, sign. A.

Le titre porte le même bois que le titre de l'édition A (on en trouvera la reproduction dans le Cat. Rothschild, I, n° 589), et le volume a probablement été imprimé à Paris, par la veuve de *Jehan Trepperel*. L'édition est cependant postérieure à A en raison du nombre des lignes contenues dans chaque page.

Au v° du titre, un bois représentant des femmes qui sortent d'une tente, près du rivage de la mer. Ce bois se retrouve fréquemment dans les vieilles impressions populaires ; il orne notamment une édition du *Debat de deux Damoyseles*.

Biblioth. roy. de Dresde : M. 55. q. 189 (*Libri rom. et ital.*).

f. — La grād patiēnce des || Femmes otre leurs || maris. *Finis*. — S. l. n. d. [v. 1515], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 23 lignes à la page, sign. A.

Cette édition n'a qu'un simple titre de départ; le r^o du 1^{er} f. contient 16 vers; le v^o du dernier f. en contient 18, plus le mot *Finis*.

Cat. Didot, 1878, n^o 230.

g. — Les Œuvres de Maistre Guillaume Coquillart, 1597 (voy. ci-dessus, n^o 17).

h. — Discours || ioyeux de la Patien- || ce des Femmes obsti- || nes [*sic*] contre leurs || maris. || Fort ioyeux & recreatif a || toutes gens. || *A Rouen*, || *Chez Theodore Rainsart, pres la porte du || Palais, à l'Homme armé. S. d.* [v. 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 26 lignes à la page, sign. A.

Titre encadré, avec un fleuron orné de deux chimères.

Biblioth. municip. de Versailles, E. 712, c., dans un recueil contenant plusieurs pièces sorties des mêmes presses.

i. — Discours || ioyeux de la pa- || tience des fem- || mes obstinees contre || leurs maris || Fort ioyeux & recreatif || a toutes gens || *A Rouen*. || *Chez Loys Costé, libraire ruë Es- || cuyere aux trois †-†-†.* || *Couronnees. S. d.* [v. 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 26 lignes à la page, sans sign.

Titre encadré, dont le v^o est blanc.

Biblioth. nat., Y †- 6118. A (7). Rés., dans un recueil qui contient douze pièces publiées par Costé.

j. — Sermon || ioyeux de la || Patience des || Femmes obsti- || nees contre leurs || maris || Fort ioyeux & recreatif || a toutes gens || *A Rouen*, || *Chez Nicolas Lescuyer, pres le grand || portail, nostre Dame. — Fin. S. d.* [v. 1600], pet. in-8 de 6 ff. de 27 lignes à la page, sans chiffr., récl., ni sign.

Le titre, dont le v^o est blanc, est orné d'un encadrement et de la petite marque de Lescuyer avec la devise : Ηζροντα και μελλοντα.

Dans le coin inférieur de droite, on remarque le chiffre 21.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

k. — Discours || ioyeux de la patien- || ce des femmes obsti- || nes [*sic*] contre leurs || maris. || Fort ioyeux & recreatif à || toutes gens. || *A Rouen*, || *Chez Pierre Mullot, marchand Libraire || ruë Escuyere au nom de Jesus. — Fin. S. d.* [v. 1600], pet. in-8 de 8 ff. de 26 lignes à la page.

Le titre, dont le v^o est blanc, est orné d'un encadrement et d'un fleuron.

Au r^o du 5^e f. commence *La Complainte du temps passé par le commun du temps présent*, qui occupe les 4 derniers ff.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

. — Fac-similé lithographique de l'édition c exécuté en 1830 et tiré à 40 exemplaires.

m. — *Joyeusetez*, 1830.

n. — Montaignon, *Recueil de Poésies françoises*, III, 261-267.

23. SERMON JOYEULX D'UNG FIANCÉ QUI EMPRUNTE UNG PAIN SUR
LA FOURNÉE A RABATTRE SUR LE TEMPS ADVENIR.

[Rouen?, vers 1500.]

Avant de raconter l'histoire, d'ailleurs très courte, que le titre indique, le prêcheur tonne contre le monde où toutes choses vont à l'envers; il entre ainsi en matière :

Putruerunt et corrupte sunt.

Exposer [vueil] le thème au long ;

[En] dire vueil le contenu.

Mes bons amys, j'ay entendu

Que l'antechrist est desja né ;

Le dyable l(uy)' a bien amené ;

Il vient devant qu'on le demande.

Les vers 4-7 sont tirés à peu près textuellement de la sottie des *Menus Propos* (v. 457-460) :

LE SECOND.

Fuyons nous en; j'ay entendu

Que l'antechrist si est ja né.

LE TIERS

Le dyable l'a bien amené,

Car il vient devant que on le mande.

Quelques lignes plus loin nous constatons un nouvel emprunt à la même pièce :

Sermon.

Menus Propos

LE PREMIER

Il me souvient bien quant ma mère
 Disoit qu'elle estoit prude femme ;
 Mais qu'il en soit, par Nostre Dame,
 Je n'oseroys de rien jurer. 35

Il me souvient bien que ma mère
 Disoit qu'elle estoit preude femme ;
 Mais qu'il en soit, par Nostre Dame,
 Je n'oseroie de riens jurer. 420

LE SECOND

Je ne suys point aise a crier
 Se ne vous dis mon cas a plain.

Je ne suis point aise a crier
 Si je n'ay a boire a la main.

Après ces facéties, l'acteur annonce qu'il va faire la quête :

Or ça, chascun tende la main 38
 A la bourse ; il en est temps.

Il entre ensuite en matière et raconte l'histoire du fiancé, histoire qu'il termine ainsi :

Voila la fin de mon mignon :
Putruerunt et corrupte sunt.
 Ung chascun [donc] se contregarde
 Et a son fait si preigne garde, 120
 Car plusieurs povres trupelus
 En ce point sont souvent deceuz,
 Chascun le congnoist tout a plain.
 Allez et revenez demain.

Les menus Propos ont dû être joués à Rouen au mois de février 1461 (voy. notre monographie de la *Sottie*, p. 20 ; *Romania*, VIII, 251) ; le sermon est nécessairement postérieur ; il est probable cependant qu'il appartient encore au xv^e siècle, car les éditions les plus anciennes que nous possédions, éditions qui remontent au commencement du xvi^e siècle, sont déjà des plus fautives. Quant au lieu où la pièce aura été composée, rien ne l'indique ; mais ce sont les acteurs rouennais qui devaient le mieux connaître *Les menus Propos*.

Bibliographie :

a. — Sermon || ioyeux dung fiance q̃ || éprunte vng pain sur || la fournee a rabatre || sur le tēps a venir. *S. l. n. d.* [v. 1530], pet. in-8 goth. de 4 ff., fig. sur bois.

Un exemplaire de cette édition, acheté par Fernand Colomb, à Turin, le

14 janvier 1531, était conservé jusqu'à ces derniers temps dans la Bibliothèque Colombine, à Séville. Voy. HARRISSE, *Excerpta Columbiniana*, v^o *Sermon*.



b. — Sermon ioyeux dung fiance qui emprunte vng pain sur la fournee a rabattre sur le temps aduenir. *S. l. n. d.* [v. 1530], pet. in-8 goth. de 4 ff. de 22 lignes à la page.

Cette édition n'a qu'un titre de départ, mais le r^o du 1^{er} f. est encadré d'un double filet.

Au v^o du dernier f., deux bois disposés côte à côte; l'un, placé à gauche, représente trois boules, restes d'un cordon qui entourait une armoirie; l'autre, à droite, représente un ermite vu à mi-corps, dans un cadre rond. Ces bois sont différents de ceux qui ornent l'édition a.

Pour remplir l'espace resté vide à la fin de la plaquette, l'imprimeur a ajouté au sermon une tirade de 25 lignes en vers terminés par le mot *point*.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (*Cat. Cigongne*, n^o 710).

c.  Sermon || dung fiance qui || emprunte vng pain sur la fournee a ra- || batre sur le temps aduenir. —  *Finis. S. l. n. d.* [v. 1530] pet. in-8 goth. de 4 ff. de 22 lignes à la page.

Au titre, une marque représentant un grand P entouré de rinceaux.

Mus. britann., C. 22. a. 50, dans un recueil où le *Sermon* est réuni au *Monologue des nouveaulx Sotz de la joyeuse bende*, lequel ne sort pourtant pas des mêmes presses.

d. — Sermon ioyeux. — *Explicit. S. l. n. d.* pet. in-8 goth. de 4 ff.

Au titre, deux petits bois placés côte à côte et représentant, l'un, un jeune clerc à longue robe, l'autre, un soldat armé d'un sabre grotesque. Chacun de ces personnages est surmonté d'une banderole restée vide.

Cette édition, qui ne contient pas les 25 vers décasyllabiques placés à la fin des précédentes, a été reproduite en fac-similé chez Prudhomme à Grenoble, en 1835, et tirée, par les soins de M. le vicomte P. C. de B. [Colomb de Batines], à 42 exemplaires, savoir: 32 sur papier vélin, 8 sur papier de couleur et 2 sur peau vélin.

e. — Sermon d'vn || fiance qui em- || prunta vn pain || sur la fournee, à rabatre || sur le temps auenir. || *A Rouen. || Chez Nicolas Lescuyer, pres le || grand portail, nostre Dame.* — *Fin. S. d.* [v. 1600], pet. in-8 de 4 ff. non chiffr. de 27 lignes à la page, sans sign.

Titre encadré, dont le v^o est blanc. Ce titre porte la marque de *Lescuyer* représentant une tête de Janus, enfermée dans un cercle formé de deux serpents, et accompagnée de la devise: Πάροντα καὶ μέλλοντα.

Dans le coin inférieur de droite se trouve le chiffre 10, qui indique la place que le *Sermon* devait occuper dans les recueils de *Lescuyer*.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles. — Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat. I, n° 590, art. 1).

f. -- Discours || d'un Fiancé qui || emprunta vn pain || sur la fournee, à rabattre || sur le temps aduenir. || Nouuellement Imprimé reueu & recorigé || de noueu [sic]. || *A Rouen, || Chez Pierre Mullot, marchand Libraire || rue Escuyere au nom de Iesus*. S. d. [vers 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 27 lignes à la page. sign. A.

Le titre, entouré d'un encadrement, est orné d'un petit bois qui représente une femme poursuivie par un homme près d'une porte.

Le v° du titre est blanc.

Les 4 ff. qui terminent la feuille sont occupés par le *Sermon joyeux des Friponniers et des Friponnières*.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

g. — Réimpression exécutée à *Paris*, par *Pinard*, en 1829, et tirée à 60 exempl. pour MM. *Techener* [et *Aimé Martin*].

h. — Réimpression exécutée à *Grenoble*, par *Prudhomme*, en 1835 (voy. d).

i. — *Montaignon, Recueil de Poésies françaises*, III, 5-10.

j. — *Recueil de Pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes, etc.* [publié par *Ch. Brunet*] (*Paris*, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8), II, XXIII, 1-6.

24. SERMON POUR UNE NUPCE, autrement dit : DISCOURS JOYEUX POUR ADVERTIR LA NOUVELLE MARIÉE DE CE QU'ELLE DOIT FAIRE LA PREMIÈRE NUIT, ou PLAISANT DISCOURS ET ADVERTISSEMENT AUX NOUVELLES MARIÉES POUR SE BIEN ET PROPREMENT COMPORTEER LA PREMIÈRE NUIT DE LEURS NUPCES ; par Roger de Collerye.

[*Auxerre, vers 1505.*]

Comme Guillaume Coquillart, comme Jehan Pinard et comme Jehan Molinet, Roger de Collerye appartenait à l'Église ; comme eux il cultivait la poésie, et il ne craignait pas de traiter des sujets plus que scabreux. Ce sermon, destiné à être récité à la fin d'un repas de noce, est un cu-

rieux monument de la gaieté de nos pères. Le titre d'une des éditions que nous décrivons ci-après nous apprend que les vers de Roger de Collerye furent intercalés dans un ballet lyonnais du commencement du xvii^e siècle. Les auteurs de ballets aimaient alors en effet les tirades fortement épicées.

Le texte du sermon est emprunté au verset 11 du psaume XLIV et paraîtra tout à fait en situation. Les mots *Audi, filia et vide*, ont été plus d'une fois invoqués par les prédicateurs, entre autres par frère Robert Messier dans son *Adresse de salut* (Biblioth. nat., ms. fr. 1888), et l'on a même cru au xvii^e siècle que l'abbé de Choisy les avait malicieusement attribués à madame de Maintenon (voy. Brunet, III, 424).

La pièce commence ainsi :

LE PRESCHIEUR, *habillé en femme*

Theume :

Audi, filia, et vide.

Ce theume que j'ay devidé
Est escript d'une grosse plume,
Aussi pesante qu'une enclume,
Et d'un vielz psaultier enfumé 5
Je l'ay extraict et escumé,
Affin d'en faire un bon brouet. . .

En voici les derniers vers :

Mais si quelqu'un de vous s'abuse,
Monstrez que vous sçavez la ruze
Comment on se doit gouverner
Affin de le bien yverner; 260
Qu'il me soit mené et guidé.
Audi, filia, et vide;
Qui sera sans dilation
De nostre predication
L'achevement, et bien couché 265
Ainsy que je vous ay touché.

Bibliographie :

a. — Les Œuvres de maistre || Roger de Collerye hōme tressauāt || natif de Paris. Secretaire feu monsieur Dauxerre || lesquelles il composa en sa jeunesse. Contenant || diuerses matieres plaines de grant recreation [*sic*] & || passetemps, desquelles la declaration est au sec öd || feullet. || *On les*

vend a Paris en la rue neufue || nostre Dame a lenseigne Faulcheur. || Avec privilege pour deux ans. || M. D. XXX. VI [1536]. — Fin. Pet. in-8 de 104 ff. non chiff. de 29 lignes à la page, impr. en lettres rondes, sign. A-N.

Au titre la marque de *Pierre Roffet* (Silvestre, n° 150).

Au verso du titre se trouve la table.

Le volume ne contient pas d'extrait du privilège.

Notre pièce, intitulée : *Sermon pour une nopce*, occupe les ff. *Fij-Fiiij*.

Biblioth. nat., Y 4478. Rés.— Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 517). — Biblioth. de M. le comte de Lignerolles. — De ces trois exemplaires, les seuls qui soient connus aujourd'hui, le premier est incomplet de plusieurs feuillets.

b. — Les Œuvres de Maistre Guillaume Coquillart. *A Paris, 1597. In-8.*

Sur ce volume, qui paraît avoir été imprimé au xviii^e siècle et dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, voy. ci-dessus notre n° 17. La pièce de Roger de Collerye y est reproduite sous le titre de *Sermon pour une nopce*, c'est-à-dire qu'elle est directement extraite des *Œuvres* du poète.

c. — Œuvres de Roger de Collerye. Nouvelle édition, avec une Préface et des Notes par M. Charles d'Héricault. *Paris, Chez P. Jannet, Libraire. [Imprimerie de J. Claye.] MDCCCLV [1855]. In-16 de xxxviii et 287 pp.*

Le *Discours* occupe les pages 111-122.

d. — Discours || ioyeux pour ad- || uertir la nouuel- || le mariee de ce quelle doit || faire la premiere nuit. || *A Rouen, || Chez Loys Costé, libraire ruë Es || cuyere aux trois †††. || Couronnees. S. d. [v. 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 27 lignes à la page, sign. E.*

Les vers 29-47, 68, 117-132, 185-222, 253-262 manquent dans cette édition.

Biblioth. nat., A † 6118 A (5). Rés., dans un recueil contenant 12 pièces imprimées par *L. Costé* et dont les signatures se suivent d'A à M.

e. — Sermon || ioyeux pour || aduertir la || nouvelle mariee, de ce || qu'elle doit faire la || premiere nuit. || *A Rouen, || Chez Nicolas Lescuyer, || pres le grand portail || nostre Dame. — Fin. S. d. [v. 1600], pet. in-8 de 4 ff. non chiff. de 27 lignes à la page, sans sign.*

Le titre, entouré d'un encadrement, porte une petite marque de *Lescuyer*, réduction de celle qu'a donnée Silvestre (n° 986).

Il existe de cette édition deux sortes d'exemplaires. L'exemplaire de M. le

comte de Lignerolles porte sur le titre, dans le coin inférieur de droite, le chiffre 10, indiquant la place que le *Sermon* occupait dans les recueils mis en vente par *Lescuyer*; celui qui fait partie de la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild (Cat., I, n° 590, art. 8) porte à la même place le chiffre 12.

Le texte est le même que celui de *Loys Costé*.

f. — Le Plaisant Discours et Aduertissement aux Nouuelles Mariees pour ce *(sic)* bien et proprement comporter la premiere nuit de leurs nopces, recite a vn Balet par vn ieune homme Lyonnois le iour du Ieudy Gras dernier. *A Lyon*. 1606. Pet. in-8 de 8 ff.

Cette édition est incomplète des v. 29-47, 117-132, 185-222.

Cat. de Charles Nodier, n° 569.

g. — Le plaisant Discours et Aduertissement aux nouuelles Mariées... In-8 de 7 ff.

Réimpression à 25 exemplaires exécutée chez *Guiraudet*, à Paris, en 1829, par les soins de M. de Montaran. Le texte reproduit par l'éditeur est celui de *d*, bien qu'il ait emprunté le titre de *f*.

h. — Le Plaisant Discours et Aduertissement aux Nouuelles Mariees... *A Lyon*. In-8 goth. de xv pp.

Réimpression à 60 exemplaires exécutée chez *J. Pinard*, à Paris, en 1830, d'après l'édition *f*. L'avis de l'éditeur est signé *T.* (Trébutien?).

i. — Le plaisant Discours et Avertissement aux nouvelles mariées. *A Lyon*, 1606. In-8 goth. de xiv pp. et 1 f.

Autre réimpression de l'édition *f* exécutée en 1851 par la veuve *Berger-Levrault*, à Strasbourg, pour le libraire *Salomon* et tirée à quelques exemplaires.

25. SERMON DE L'ENDOUILLE.

[Paris, vers 1520.]

L'histoire des commères et de l'andouille est une des plus ordurières qui aient pu être mises sur la scène; elle témoigne des obscénités inouïes que pouvaient se permettre les acteurs. En voici le début :

Mon thesme c'est : *Refecti sunt.*

Sotise nous a huy refaicts
Pour fonder a Saint Jehan le Rond

La confrerie (de) Saint Jehan Lipais.
 On ne sçauroit faire trois pets 5
 D'une vesse sans alainer,
 Et qui voudroit baiser la paix
 Auroit de quoy boire et humer.

Pendant que je suis de loisir,
 Je vous veulx racompter et dire 10
 Une histoire ou prendrés plaisir
 Et qui vous fera, je croy, rire. . .

Le jeu de mots sur Saint-Jean le Rond ne permet pas de douter que la pièce ne soit parisienne. On lit du reste (v. 117-120) :

S'il en falloit aultant bailler
 A celles qui n'en ont leur soul,
 Ce seroit assés pour aller
 De Paris jusques en Poitou.

Le monologue finit ainsi :

Sa femme et sa mère alors viennent
 Le trousser, qui bien se souviennent
 Qu'il fault que son [oustil] on frote; 150
 Si l'ont froté de telle sorte
 Avec des verges par tel sy
 Qu'il requit pardon et mercy.
 La servante pareillement
 Fut estrillée proprement;
 Mais, afin que ne vous ennuye, 155
 A Dieu toute la compagny[e].

Bibliographie :

a. — Sermon de || landouille nou- || ueau et fort ioy-eulx || pour rire.
 S. l. n. d., pet. in-8 goth. de 4 ff.

Un exemplaire de cette édition, qui faisait partie d'un des précieux recueils de la Bibliothèque Colombine, à Séville, et qui s'y trouve peut-être encore, avait été acheté par Fernand Colomb, à Lyon, au mois d'août 1535. Voy. H. HARRISSE, *Excerpta Columbiniana*, v^o *Sermon*.

b. — Les Œuvres de Maistre Guillaume Coquillart, 1597 (voy. ci-dessus le n^o 17).

c. — Montaignon, *Recueil de Poésies françoises*, IV, 87-93.

Cette réimpression a été donnée d'après une copie qui faisait partie d'un

recueil de sermons joyeux, copié par M. Gratet-Duplessis, et qui a figuré à la vente Baudelocque. La copie paraît avoir été exécutée d'après *b*.

d. — *Recueil de Pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes, etc.* [publié par Ch. Brunet], (Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8), III, VI, 1-8.

26. SERMON JOYEULX POUR RIRE.

[Rouen ? vers 1530.]

Ce sermon commence ainsi :

In nomine Patris prima
Et Fili[i] secunda,
Barbara pota baston;
J'ayme Regina Celorum.
In hoc presenty opere, 5
 Le sens d'un Caiton inspiré,
 Avec[que] l'engin d'une buche,
 Qui soyt desoublz ma capeluche!

Omnia subjesisti su[b] pedibus ejus, oves et boves. Hec verba generaliter desimo
[sunt] capitulo.

En l'abaye de Saint Lo, 10
 Les carmes [et] le[s] augustins,
 Cordeliers, mesmes jacobins,
 Toutes gens en font mention...

Pour montrer que tous les animaux sont soumis à l'homme, le prêcheur cite l'exemple de la femme :

Sy tost que nature la somme
 Souvent se renverse soubz l'homme.

Telle est la thèse délicate qui est développée dans la plus grande partie du sermon.

Voici les derniers vers de la pièce :

Regardés comme il en print
 A Paris pour l'amour d'Eleine : 125
 Y feist destruction villeinne
 Par l'ardeur d'amour qui le print
 Que luy seul en combatant vint.

[Or], le pardon que Dieu donna
 A Romme et constitua 130
 A son bon apostre saint Pierre,
 Je le vous donne, et l'alés querre.

La mention de Saint-Lo au v. 11 semble indiquer que le monologue est normand ; il appartient sans doute au théâtre de Rouen.

On retrouvera les quatre vers en latin macaronique par lesquels débute le prêcheur en tête d'un monologue de Jehan d'Abundance, *Les quinze grands et merveilleux Signes nouvellement descendus du ciel au pays d'Angleterre* (voy. ci-après n° 39) ; ces vers faisaient probablement partie du fonds commun des auteurs de farces.

Bibliographie :

a. — Biblioth. nat., ms. franç. n° 24341 (La Vallière, 63), fol. 12, v°-15, r°.

b. — Recueil de Farces, Moralités et Sermons joyeux, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque Royale, par Leroux de Lincy et Francisque Michel. Paris, Chez Techener, 1837. 4 vol. pet. in-8.

Le *Sermon* est joint à la farce de *La Reformeresse*, n° 17.

27. DISCOURS JOYEUX DES FRIPONNIERS ET FRIPONNIÈRES.

[Rouen, vers 1530.]

Ce sermon de friponnerie est des moins édifiants ; en voici le début :

In nomine Patris, silence,
 Seigneurs et dames, je vous prie,
 Car je n'ai pas haute loquence ;
In nomine Patris, silence !
 Je vous feray cy en presence 5
 Un sermon de friponnerie :
In nomine Patris, silence,
 Seigneurs et dames, je vous prie.

Je ne feray qu'une partie
 En [la] colation presente 10
 Qui sera jointe a mon attente
 En bon françois, de point en point
 Car de latin je n'en sçay point.

Le prêcheur parle de Paris, de Rouen, de Lyon, d'Orléans et de Tours; mais la pièce est certainement rouennaise, ainsi que le prouve une allusion aux *Conards* :

Vous viendrez, par devotion,
 Vous toutes, en procession : 130
 Il y a pardons generaux,
 Dont nous portons bulles et seaux,
 Donnez de souverains prelatz,
 Autant abbez comme *conards*.

L'acteur donne lecture de ses bulles, qui devaient être en prose comme celles que nous avons relevés dans le *Sermon joyeux de monsieur saint Velu* (n° 9), et termine ainsi :

Jeunes filles qui, en bas aage,
 Ont esbranlé leur pucelage,
 Faisant service a leurs amis, 170
 Tous ces cas cy leur sont remis
 Et pardonnez, sans faute nulle,
 Ainsi que recite la bulle;
 Si une femme, par sa pousse,
 Est de son mary la maistresse,
 Ou qu'el le batte a chacune heure : 175
 Ouy, pourveu que le vilain meure.

Bibliographie :

a. — Les Œuvres de Maistre Guillaume Coquillart, 1597 (voy. ci-dessus le n° 17).

b. — Sermon || joyeux des || Friponniers || et Fripon- || nieres. || Ensemble la Confrarie des dits Friponniers || & les pardons de ladite Confrarie. || A Rouen, || Chez Nicolas Lescuyer, pres le grand || portail, nostre Dame. — Fin. S. d. [v. 1600], pet. in-8 de 4 ff. non chiff. de 26 lignes à la page, sans sign.

Le titre est orné d'un encadrement et de la petite marque de *Lescuyer*, avec la devise : Πέζοντα και μέλλοντα.

Dans le coin inférieur de droite, on remarque le chiffre 20.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

c. — Discours joyeux des Friponniers et Friponnieres. Ensemble la Confrairie desdits Friponniers et les Pardons de ladite Confrairie. A Rouen, Chez Richard Aubert, libraire, rue de l'Orloge, devant le Lyon d'or. S. d. [v. 1600], pet. in-8 de 4 ff. de 26 lignes à la page, titre encadré.

Un des coins inférieurs du titre porte le chiffre 13, ce qui permet de croire

Une aultrefois te compteray
 De ma maïstresse bon propos,
 Comment elle boit a plains potz
 Quant nostre maïstre n'y est point,
 Comme elle chante en contrepoint
 Avec son amy par amours ;
 Mais, pour present, le temps est cours, 340
 Heure est que la nappe je mette.
 A Dieu je te dis, Guillemette.

Nous connaissons de cette pièce des éditions imprimées à Lyon et à Rouen, mais la mention de Gentilly au v. 117 nous montre qu'elle a été, sinon composée à Paris, du moins arrangée pour un théâtre parisien.

Bibliographie :

a. — ¶ Le caquet des bōnes cham- || berieres/ declarant aucunes finesnes || dont elles vsent vers leurs maïstres || et maïstresses. Imprime nou- || uellement par le comman- || demēt de leur secretaire || maïstre Pierre || babillet. — ¶ *Finis. S. l. n. d.* [v. 1530] pet. in-8 goth. de 8 ff. de 26 lignes à la page, sign. A-B.

Au titre, un bois d'un docteur assis dans une chaire et tenant un livre à la main ; devant ce personnage, un clerc agenouillé étend la main pour prendre le livre ; trois autres clercs se tiennent debout par derrière. Un cartouche placé dans le haut de la composition porte ces mots : *Maïstre Pier- || re babillet.*

Au v° du dernier f., une marque portant les initiales S. M.

Biblioth. de M. le baron de Ruble (Cat. de Lurde, n° 85).

b. — Le Caquet des bonnes Chambrieres declairant aulcunes finesnes dont elles vsent vers leurs maïstres et maïstresses. Imprime par le cō- mādemēt de leur Secretaire maïstre Pierre Babillet. ¶ Avec la maniere pour cōgnoistre de quel boys se chauffe Amour. *S. l. n. d.* [v. 1530], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 26 lignes à la page.

L'addition de la pièce intitulée *De quel boys se chauffe Amour* à l'édition b et aux suivantes permet de considérer l'édition a comme plus ancienne.

Catal. La Vallière, par De Bure, n° 3095, dans un recueil acheté par la Bibliothèque du Roi. — Le volume ne se retrouvant pas aujourd'hui, nous donnons notre description d'après les notes manuscrites de Van Praet. M. Brunet cite la même édition d'après les catalogues Lang et Cailhava.

c. — Le Caquet des bonnes Chambrieres, declarāt aucunes finesnes dont elles vsent vers leurs maïstres et maïstresses. Imprime par le commandement de leur secretaire maïstre Pierre Babillet. Avecq la maniere

pour cognoistre dequel boys se chauffe Amours. *S. l. n. d.* [y. 1530], pet. in-8 goth. de 8 ff.; avec fig. en bois au titre.

Biblioth. Méjanes à Aix, n° 29880 (recueil).

d. — ¶ Le caquet des bonnes Chambrieres declarant aucunes finesses dont elles vsent vers leurs maistres & maistresses. Imprime par le commandement de leur Secretaire maistre Pierre Babillet. ¶ Item vne Pronostication sur les Maries & femmes veufues. ¶ Avec la maniere pour cognoistre de quel boys se chauffe Amour. ¶ On les vend a Lyon en la mayson de feu Barnabe Chaussard pres nostre dame de Confort — Finis. *S. d.* [vers 1549], pet. in-8 goth. de 12 ff. de 22 lignes à la page pleine, sign. A-C par 4.

La Pronostication sur les mariez et femmes veufves est accompagnée de cette mention « Pour l'an mil cinq cens et cinquante », ce qui permet de croire que l'édition a été exécutée en 1549.

M. Brunet indique à tort cette édition comme ne comptant que 8 ff.

Cat. Didot, 1878, n° 215 (exemplaire de Nodier et de Yemeniz).

e. — Le Caquet des bonnes Chamberieres, declairant aucunes finesses dont elles vsent vers leurs maistres et maistresses. Imprimé par le commandement de leur secretaire maistre Pierre Babillet. Avec la maniere pour cognoistre de quel boys se chauffe Amour. *A Paris, Pour Iean de Lastre demeurant pres le college de Reims.* 1577. Pet. in-8 de 8 ff., titre encadré.

Edition qui présente de nombreuses transpositions.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (Cat. Cigongne, n° 830).

f. — Les Œuvres de Maître Guillaume Coquillart, 1597 (voy. ci-dessus le n° 17).

g. — Le Caquet des bonnes Chambrieres declarant aucunes finesses, dont elles vsent vers leurs maistres & maistresses. Imprimé par le commandement de leur Secretaire maistre Pierre Babillet. *A Rouen, Chez Loys Costé, Libraire rue Escuyere à l'enseigne des trois couronnes.* *S. d.* [y. 1600], pet. in-8 de 8 ff. de 24 lignes à la page, sign. C.

Titre encadré dont le v° est blanc.

Biblioth. nat., Y 6118. A (3), dans un recueil où se trouvent onze autres pièces imprimées par Costé, et dont les signatures se suivent d'A à M.

h. — Le Caquet des bonnes chambrieres declarant aucunes finesses

dont elles vsent vers leurs maistres et maistresses. Imprimé par le commandement de leur Secretaire, maistre Pierre Babillet *A Rouen, Chez Nicolas Lescuyer pres le grant portail nostre dame* S. d. [v. 1600], pet. in-8 de 8 ff.

Edition extrêmement incorrecte, où tous les vers sont transposés. Le titre porte en signature le chiffre 15, lequel indique la place réservée à cette pièce dans les recueils de *Lescuyer*.

Biblioth. de S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale (Cat. Cigongne, n° 831).

i. — Le || Caquet || des bonnes Cham-|| briere[sic], declarant || aucunes finesses, dont elles || vsent vers leurs maistre [sic] || & maistresses. || Imprimé par le commandement de leur Se-|| cretaire maistre Pierre Babillet. || *A Rouen, || Chez Pierre Mullot, marchand Libraire rue || Escuyere au nom Iesus* [sic]. S. d. [v. 1600], pet. in-8 de 8 ff., sign. A.

Le titre, dont le v° est blanc, est orné d'un encadrement et d'un petit bois qui représente un homme parlant à quatre femmes. Ce bois est signé des initiales A. M. R.

Biblioth. de M. le comte de Lignerolles.

j. — La Mechanceté des Femmes, avec le Caquet des Chambrieres. Ensemble la Lettre d'un Gentilhomme à vne Damoiselle et la Responce de la Damoiselle au Gentilhomme. Plus la Lettre d'escorniflerie. *A Lyon, iouxte la copie imprimée A Paris, 1650*. Pet. in-12 de 46 pp.

Cat. Béhague, n° 1419.

k. — *Joyeusetez*, 1830.

l. — Poésies des xv^e et xvi^e siècles publiées d'après des éditions gothiques et des manuscrits. *Paris, Chez Silvestre. [Imprimerie Crapelet.] 1832*. Gr. in-8 goth. N° 2.

m. — Montaiglon, *Recueil de Poésies françoises*, V, 71-84.

n. — *Recueil de Pièces rares et facétieuses, anciennes et modernes, etc.* [publié par Ch. Brunet]. (Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8), II, v, 1-5.

(A suivre.)

Émile PICOT.

MÉLANGES

I.

SUL METRO DI DUE COMPONENTI POETICI DI FILIPPO DE BEAUMANOIR, ED. SUCHIER¹.

Il Suchier opina che il verso del *Lai d'amours* (I, cxlviii) è l'endecasillabo, diviso in due parti, che ci permetteremo di chiamare emistichii; di 7 + 4 sillabe, quando la cesura è maschile. Egli considera quindi qual normale il tipo

1. Nus ne puet sans bone amor grant joie avoir,

ed aggiunge poi che il poeta si permise « assez souvent » di dare al primo emistichio otto sillabe in luogo di sette; p. es.

8. E! Dix, dont verroit la fierour dont el me hee.

Esaminiamo il componimento. Fra 152 versi, di cui esso consta, ne troviamo 109 con cesura maschile. Ora, di questi solo otto (1-6, 11, 17) sono costruiti secondo il primo tipo; 101 sono dodecasillabi (8 + 4). Una tale oscillazione nel metro è atta a destare meraviglia. Volendo ammettere errori di copista, gli è naturale che si supporrebbero piuttosto nella tenuissima minoranza che in una maggioranza così imponente. Ma poichè gli esempj del primo tipo ricorrono tutti così vicini l'uno all'altro ed anzi nel principio formano una serie compatta di sei versi, è difficile credere che per un caso fortuito il copista abbia così di frequente sbagliato nei primi versi e scritti correttamente gli altri; non si può quindi

1. *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir* (Société des anciens textes français), vol. I, 1884; vol. II, 1885.

a meno di pensare ad un proposito deliberato. È possibile quindi che si sia dapprima tentato l'endecasillabo; ma ben tosto il primo emistichio abbia ceduto all' influenza potentissima dell' ottosillabo. Dico « si sia tentato », perchè due supposizioni possono farsi: o il poeta stesso cominciò coll' usare l'emistichio di sette sillabe e non tardò a scivolare in quello di otto; o egli usò costantemente il verso dodecasillabo ed un rimaneggiatore, dopo essersi provato a rifare il componimento con altro metro, rinunciò ben tosto alla difficile impresa. Come che sia, pare a me (e credo parrà anche ad altri) poco opportuno il considerare qual normale un tipo rappresentato da soli 8 versi, di fronte ai quali si dovrebbero registrare 101 eccezioni. Ne conchiudo che i versi del *Lai* con ces. masch. ci danno qual tipo normale il dodecasillabo, composto di 8 + 4 sillabe; i due accenti d'obbligo vanno adunque sulla ottava e sulla decima-seconda sillaba.

Che cosa c'insegnano i versi con cesura femminile? Qui, a dir vero, la varietà è maggiore; ciò non di meno pressochè tutti i versi confermano il risultato finora ottenuto. Per brevità, non citerò le opinioni del Suchier, che in parte concordano colle mie, ma che mi sembrano oscurate dall'idea preconcepita che il tipo normale sia l'endecasillabo, quindi col primo accento d'obbligo sulla settima.

Il caso più semplice è quello in cui il secondo emistichio comincia con vocale. In questi l'-e metatonico alla fine del primo emistichio si elide in virtù della vocale che ricorre in principio del secondo emistichio. Anche qui abbiamo dodici sillabe. Così p. es.

7. *Que voelle ja estre m'amie a nes un jor*

ed altri sette versi: 41, 51, 68, 93, 124, 130, 131.

Nel caso in cui il secondo emistichio comincia con consonante, il primo emistichio ha del pari quasi sempre il primo accento sull'ottava sillaba, ma rispetto alla sillaba che contiene l'-e metatonico, due procedimenti sono leciti:

1° -e forma la prima sillaba del secondo emistichio. P. es.

18. *Ele l'a lonc et si blancoie comme argent.*

D'eguale struttura sono altri 20 versi: 29, 30, 39, 46, 49, 57, 59, 60, 63, 65, 70, 72, 74, 110, 112, 121, 132, 137, 140, 141.

2° -e non viene computata, a quel modo che non si computa nella cesura epica. Il verso ha dodici sillabe ed una ridondante alla cesura.

10. *La biauté dont mes cuers se claimme voel deviser*

D'eguale struttura sono altri nove versi : 43, 53, 81, 98, 103, 108, 118, 119, 149.

Abbiamo, quindi fra 42¹ versi con ces. fem., non meno di 39 col-l'accento sull'ottava sillaba del primo emistichio; rimangono soli tre, i quali hanno l'accento sulla settima. Rispetto all' -e anche qui i due procedimenti suindicati :

1° -e è la prima sillaba del secondo emistichio. Due versi :

15. Dix! com sont de bele assise ses oreilles.

16. Je me merveil a merveilles de son col.

2° -e non viene computata, o semmai, essa forma parte del primo emistichio, che è allora d'otto sillabe con cesura lirica. Un verso :

9. Ele m'a la mort donee s'ele ne m'aime 7.

Dunque ripetoi 3 versi di fronte a 39 e, aggiunti gli 8 con ces. masch., 11 versi con accento sulla settima, che è quanto dire di tipo endecasillabo, di fronte a 141 con accento sull'ottava, che è quanto dire di tipo dodecasillabo, e (si badi bene) tutti gli undici per entro ai primi 17 versi. Potremo continuare a dire che il verso del *Lai* è l'endecasillabo modificato o, come dice il Suchier, « deteriorato » con molte licenze? Non mi pare.

Quello che finora si è esposto trova applicazione ancor più valida rispetto ad altra poesia di Filippo, la *I^{ma} Fatrasie*. Il verso di questo componimento si divide in tre piccole sezioni, che indicheremo con *A*, *B*, *C*. *A* *B* possono considerarsi qual primo emistichio, *C* qual secondo. *A* e *B* del primo verso rimano fra di loro; *C* dà la rima ad *AB* del verso seguente e così via; *C* dell'ultimo verso è senza rima. Così p. es.

1. En grant esvel sui d'un consell que vous demant

2. Au parlement eut asses gent de maint pais.

1. Veramente 43; ma escludo il 52, di cui tratto nella nota seguente.

2. Si potrebbe rendere identico a 15, 16 leggendo *el*; ma non è necessario. Ricordo qui il v. 152 che a prima vista sembra identico a 9, ma che a me sembra esigere un'emendazione. Il v. 151 finisce in -a, e in -a deve essere la rimalmezzo di 152. Ora il codice ha :

J'atendrai tant merchi, dame qu'il vous plaira.

Per ristabilire l'ordine consueto delle rime leggo : *J'at. t. qu'il v. p. d. m.*, ed abbiamo il solito dodecasillabo con cesura maschile.

Secondo il Suchier, anche qui il verso sarebbe endecasillabo; con questo però che il poeta si permise di frequente d'aggiungere al primo emistichio (A B) una sillaba di più. Ma l'esame del componimento ci dimostra tutt'altra cosa. Incominciamo dai versi con cesure o rime interne maschili. Dei 75 versi della *Fatrasie* non meno di 61 spettano a questa categoria. Ora, neppure uno di essi ha undici sillabe, ma tutti ne hanno dodici; e fra questi, non meno [di 59 sono costruiti come i due primi pur ora citati; cioè 4 + 4 + 4 coll'accento d'obbligo sulla quarta sillaba d'ogni sezione; quindi sulla 4^a, 8^a, 12^a, di ciascun verso¹. Dunque, il tipo considerato normale NON ricorre MAI, e quello che viene considerato come prodotto di una licenza del poeta è costante.

Passiamo a studiare i 14 versi con cesure ossia rime interne femminili.

Secondo che B, C cominciano con consonante o con vocale, avremo tre casi possibili:

Primo caso: B e C cominciano con consonante. I soliti due procedimenti:

1° -e è prima sillaba di B, C. Due versi:

5. Cil se renvoise peu li poise du froit tans
10. En la taverne me governe volentiers.

2° -e non viene computata. Il verso è dodecasillabo, con due sillabe ridondanti alle cesure. Tre versi:

9. Bons est froumages et compenages quant il yverne
37. Baissiés vostre ire! Saciés, biaux sire, peu en donroie
75. Pour riens que voie plus ne diroie de ces oiseuses.

1. Due soli hanno 5 + 3 + 4:

25. Se ne vous gardés vous perdrés tout vostre argent
30. Je sai bien le cant d'Agoulant et de Hiaumont.

Abbiamo adunque quella mancanza di simmetria che è inevitabile negli endecasillabi provenzali e francesi citati dal Bartsch nella *Zeitschrift f. rom. Phil.*, II, 195 ss. (p. es. *En abriu s'esclaroill riu contral pascor*, o *Pastorel lés un boschel trovai teant*; quasi sempre 3 + 4 + 4, molto di rado 4 + 3 + 4). Se però ci ricordiamo che tanto gli endecasillabi del Bartsch quanto i nostri dodecasillabi propriamente sono composti di due parti principali (emistichii), e che il suddividersi del primo emistichio in due sezioni è alquanto di secondario, di accessorio, non tardiamo ad avvederci che la struttura del verso da questa varietà, ricorrente per entro al primo emistichio, non è punto turbata nella sua vera essenza. Le sillabe sono sempre dodici ed i due accenti principali del dodecasillabo sono al loro posto: sull'8^a e la 12^a. Che se i versi che presentano questa varietà sono di numero tenuissimo, questo non è motivo sufficiente per metterne in dubbio la lezione; giacchè fra i versi con cesura femm. ne troveremo parecchi con questa particolarità (5:9).

Secondo caso : una delle due sezioni comincia con vocale, l'altra con consonante. La *-e* dinanzi vocale si elide ; quella dinanzi a consonante consente i due noti procedimenti :

1° *-e* è prima sillaba della sezione seguente :

38. Je n'oseroie aler la voie par dela
43. Grant reparlance est de l'enfance Lancelot.

2° *-e* non viene computata. Il verso ha tredici sillabe, è cioè dodecasillabo con una sillaba ridondante alla cesura :

27. Vostre chemise fu gehui mise envers l'envers.

Terzo caso : *B* e *C* cominciano con vocale. Fortuitamente non ce n'è esempio ; ma quando pure ce ne fosse taluno, nulla offrirebbe di speciale ; ambedue le *-e* s'eliderebbero.

In tutti gli otto versi adunque dodici sillabe (talvolta con una o due di più alle cesure ; gli accenti sempre sulla 4^a, 8^a, 12^a).

Dei sei che ci rimangono cinque hanno anzi tutto questa particolarità che l'accento di *A* che è quanto dire l'accento secondario del primo emistichio è sulla terza sillaba ; ne risulta una leggiera assimetria fra *A* e *B*, che però non disturba gran fatto la struttura del verso. Distinguiamo di nuovo :

Primo caso : *B C* cominciano con consonante. La *-e* di *A*, perchè in sezione con accento sulla terza, spetta ad una cesura lirica E DEVE quindi di necessità far parte di *A* ; in *B*, sezione con accento sulla quarta, sono teoreticamente possibili i due procedimenti :

1° *-e* è prima sillaba di *C* :

15. Simple et coie, mout m'i guerroie vostre amour
55. Ceste poise decha plus poise que dela.

2° *-e* non viene computata.

Fortuitamente non ce n'è esempio. Se ce ne fosse, il verso sarebbe dodecasillabo con una sillaba di più alla fine del primo emistichio.

Secondo caso : Una sezione comincia con vocale, l'altra con consonante. La *-e* dinanzi vocale si elide ; quella dinanzi a consonante consente i due procedimenti :

1° *-e* è prima sillaba della sezione seguente :

13. Dame Aubree, ou est alee Marion
62. Quatre vaille. Il ne me caille se tu pers-

2° *-e* non viene computata :

68. Sire maistre, estes vous prestre? Couronne avrés.

Soli questi tre versi avrebbero undici sillabe (68 con sillaba ridondante alla cesura), e i due primi vengono infatti recati dal Suchier quali rappresentanti del tipo normale. Ma c'è la possibilità di eliminare pur questi, riconducendoli al 1° caso; giacchè la pausa logica (specialmente in 62) può motivare l'iato¹; leggiamo *Aubreë, vaillë*, ed abbiamo versi identici a 15, 55; leggiamo *maistrë*, ed abbiamo quell' esempio che cercavamo sopra (primo caso, 2°). Sarebbero adunque cinque versi dodecassillabi coi due accenti principali sull' 8^a e la 12^a e (come s'è detto) solo diversi dagli altri otto in questo che l'accento secondario del primo emistichio è sulla terza.

Resta il solo verso

47. Douce amie, je vous prie pour Dieu merci,

nel quale non solo *A* ma anche *B* ha cesura lirica, cioè accento sulla terza della sezione e quindi sulla settima del primo emistichio. Il numero delle sillabe è bensì di dodici, come sempre; ma quest' unico verso si diversifica dai 152 del *Lai* e dagli altri 74 della *Fatrasie* per la sede del primo accento principale. La proporzione di 1 : 226 è atta a generare dubbio sulla autenticità di quest' unico verso. Accettando l'iato ai vv. 13, 62, 68 e correggendo in qualsiasi modo il v. 47, avremo qual risultato: Nella *Fatrasie* e nel *Lai* il verso consta di due emistichii, l'uno di 8 e l'altro di 4 sillabe; quindi con due accenti principali sull' 8^a e sulla 12^a; nella *Fatrasie* il primo emistichio si suddivide alla sua volta in due sezioni; la prima ha un accento secondario, che di solito è sulla 4^a, talvolta sulla 3^a. L'-e di cesura o funge qual prima sillaba dell' emistichio (sezione) seguente o non si computa; nel secondo caso il numero delle sillabe (a volerle contare meccanicamente) cresce di uno o (nella *Fatrasie*) di due.

Approfitto dell' occasione per fare alcune osservazioni di lieve momento all' edizione in ogni rispetto commendevolissima delle opere di Filippo curata dal Suchier. Esse riguardano unicamente il romanzo di Jehan et Blonde.

Si badi all' uso di *tenser d'un penser* (v. 472); et *estantier d'un p.*

1. Si confronti il v. 4361 della *Manekine ainsi pleure, ainsi soupire* che l'editore prima rimutò ed ora vuole lasciare intatto, perchè la virgola permette l'iato. Anche al v. 4936 di *Jehan et Blonde*:

Sire, on vous dist voir par m'ame

egli poteva per lo stesso motivo astenersi dal mutamento, del resto leggerissimo, di *on* in *l'on*.

(v. 706); due voci per esprimere la stessa idea. Forse così volle l'autore in servizio della *rime riche*; ma è lecito chiedere se non si debba introdurre in ambedue i luoghi la stessa parola.

945, *Ai! mi oel, vous m'avés trai*. Poichè in francese antico l'interjezione *ai* è quasi sempre bisillaba, si potrebbe cancellare *mi*.

1520 ss. *De tous les jus d'amours s'arissent Fors d'un que loiatés despit; Pour chou le metent en despit Dushes a tant ke etc. Metre en despit* verrebbe a significare « mettere in non cale, non si curare ». S'ha da leggere *respit*. E al v. 3795 *la cambre vuide sans despit* si farà la stessa emendazione? O finalmente s'attribuirà a *despit* il valore di « indugio, dilazione »? In tal caso sarebbe stato utile registrarlo nel Vocab.

1872. Preferirei *restes* (*r + estes*) a *restés*.

2350. *De Palonge en voloir LI mist*. O *l'i* o più semplicemente *le*; giacchè pare che il copista abbia sbagliato alcune volte da *le* a *li*. Anche al v. 2683 preferirei *le* a *l'i*.

2929. Merita essere notato il pronome personale atono in principio di proposizione. Se non v'ha errore o ommissione d'una coppia di versi, sarà uno dei più antichi esempj di questa costruzione.

3078. *Cil s'en vont que de riens n'en poise*. Il dativo sembra indispensabile; leggi *cui*.

3556. *seur le jons*; l. *les* (forse errore di stampa).

3621-22. *Car maintenant est plus de mal; Petit est mains d'amour loial*. Così il codice; l'editore corresse prima *mais*; ora vorrebbe leggere *et mains*. Mi pare assai più soddisfacente la prima lezione: « omai (ai tempi che corrono) c'è poco amor leale ». Il *mains* è sbaglio del copista, originato dal *plus* del verso antecedente.

Alla domanda ove passi la notte il conte di Gloucester, il marinajo risponde:

3768. *En la vile au chief de decha*

Qui de ci un cri jeteroit

3770. *A son ostel oïs seroit,*

Et s'est bien de nuit une lieuwe.

Avant que du port se deslieue,

Puis laisse a cest port quatre espies.

L'editore corregge all'ultimo verso *Puis* in *Si*. Io confesso di non comprendere, e mutò l'interpunzione. Dopo 70 punto o almeno punto e virgola. Dopo 71 virgola o (volendo) nulla; dopo 72 punto e virgola; al v. 73 rimanga *Puis*. Il marinajo vuol dire che il conte tutto il giorno se ne sta nel porto; si reca poi a pernottare in città in un albergo vicinissimo. E prima di abbandonare il porto aspetta che sia passata una parte della notte (*une lieuwe de nuit*; indicazione di luogo a designare il tempo;

come chi dicesse *un miglio di notte, una lega di notte*), poi, quando cioè finalmente si decide ad andarsene, lascia ecc.

Robin è carico d'armi e si duole del gran peso; ora al v. 3919 si legge che è *cargié de toile et de fer*. La tela non doveva gravarlo poi tanto. Che fosse *tole*?

Jehan abbatte a terra il conte gravemente ferito; 4181 *li cols mout fu navrés forment*. « Il collo » pare singolare; leggerei *li cuens*.

4404. Cavalli uccisi, cavalieri a terra; altri morti, altri feriti; *mains poms, mains puins i fu copés*. Il Vocab. cita questo passo e spiega *pommeau*. Ma sembra poco conveniente il ricordare qui i pomi delle spade. Leggerei *piés*, così frequentemente usato in casi simili in unione a *poins*.

AD. MUSSAFIA.

II.

LE POSSESSIF TONIQUE DU SINGULIER EN LYONNAIS

M. J. Cornu s'étonne (*Romania*, 1886, p. 134) que je n'aie point cru devoir donner, dans la *Phonétique Lyonnaise au XIV^e siècle*, l'explication de ce qu'il appelle, non sans quelque inexactitude, « l'adjectif possessif féminin en lyonnais. ¹ » J'avoue que de la part d'un romaniste aussi distingué que M. Cornu, ce reproche m'a quelque peu surpris. Est-ce qu'il n'est pas de règle en effet, lorsqu'on étudie les caractères phonétiques d'un dialecte, d'éviter, autant que faire se peut, de s'appuyer sur les formes flexionnelles? Et, pour me réclamer d'une autorité dont personne ne contestera la valeur, est-ce que Diez n'a pas renvoyé au chapitre de la Flexion l'analyse des formes du possessif dans les langues romanes? ²

Aussi bien n'avais-je pas attendu l'article de M. Cornu pour signaler des dérivations dont il s'exagère peut-être un peu la singularité, mais qui cependant ne sont point sans présenter quelque intérêt; seulement l'explication que j'en donnais différait de la sienne ³.

1. Cette dénomination me paraît à la fois trop et trop peu compréhensive: d'une part, en effet, deux des exemples cités, sur trois, se réfèrent au pronom possessif, et d'un autre côté, l'adjectif possessif proclitique reste en dehors des observations de M. J. C.

2. *Gramm. des lang. rom.*, II, 97.

3. Cf. dans la *Revue Lyonnaise*, n° de juin 1885 (pp. 418-430), *Les Bénéfices*

L'auteur de la *Phonologie du Bagnard* dérive le lyonnais *la min* du nominatif *mea*, devenu en roman *mià*.

« Si l'on considère, ajoute-t-il, que l'*a* tombe dans *bateri*, *cortesi*, *maladi*, il est clair que *la mià* a dû donner *la mi*, devenu *la min* par l'influence de la nasale initiale. »

Quelque ingénieux qu'il soit, ce raisonnement ne me satisfait point, non pas certes que la production d'un *n* non étymologique soit chose rare en lyonnais, — bien au contraire, les exemples qu'on apporte à l'appui se pourraient aisément multiplier, — mais parce qu'il n'est pas exact de dire que dans notre dialecte l'*a* tombe régulièrement après *i* accentué. C'est même le contraire qui est la vérité. Dans les Œuvres de la prieure de Polletins, par exemple, la règle est le maintien de l'*a*, dans cette situation : *via vitam* (pp. 36, 39, 51, 54, 92), *largia* (p. 69), *endurmia* (p. 77), *sevelia*, *sevelya* (pp. 91, 92). Il en est de même dans les textes administratifs des XIII^e et XIV^e siècles et notamment dans le *Terrier du chapitre de Saint-Jean*, le *Tarif de l'Octroi de Lyon, vers 1295*¹, la *Taille communale de 1341*², et le *Règlement fiscal de 1351*³, qui m'ont fourni les formes *partia*, *sallia* et *saillia*. Assurément il y a des exceptions à cette règle : dans certains mots l'*a* posttonique a disparu, après s'être d'abord aminci en *i*, comme dans ces formes *baterii*, *pelleterii*, *draperii*, etc. du *Règlement fiscal de 1351*, mais si l'on va au fond des choses, on ne tarde pas à se convaincre que ces exceptions sont dues, pour la plus large part, à des causes qui n'ont rien d'organique : ou bien il fallait éviter une confusion possible, et l'on a prononcé *vi vitam*, au lieu de *via* qui se serait confondu avec le dérivé de *vitam*⁴, ou bien les formes dépourvues d'*a* appartiennent à cette classe de mots savants, pourrait-on dire, où le suffixe *ariam* a rejeté son accent sur l'*i* et qui ont pu, dans une

du chapitre de Saint Jean (de Lyon) à Saint-Germain au Mont-d'Or et à Poleymieux, d'après un terrier en dialecte lyonnais du XIII^e siècle. Ce terrier contient (§§ 27 et 28) les passages suivants : « Item Jaquemos Derochi, per la sin partia de la terra de la Buisseri... Item Guillermet Derochi, per la sin part de la Buisseri... » A ces exemples, on en pourrait ajouter bien d'autres ; c'est ainsi que je lis dans un fragment de registre terrier conservé aux archives du Rhône, (partie non classée) : « Item Alys Pascala deit VII den. vien. per una sin vigni. » Voyez aussi la *Taille communale de 1341*, § 134 (*Romania*, t. XIII, p. 573).

1. Ce tarif se trouve au nombre des pièces publiées par M. C. Guigue, à la suite du *Cartulaire municipal de la ville de Lyon*, p. 419.

2. *Romania*, XIII, 570.

3. *Lyon-Revue*, nov. 1883.

4. Dès que la confusion n'est plus à craindre, l'*a* reparait : *vies vias*. On sait que l'adoucissement de *a* en *e* devant *s* de flexion est de règle en lyonnais, il faudrait donc se garder de l'attribuer à l'influence de l'*i* accentué.

certaine mesure, subir l'influence des féminins en *ariam* accentués régulièrement, tels que *lumeri luminariam* (MARGUERITE d'OINGT, p. 40), *pereyri petrariam*, *codurery*, etc. (*Romania*, XIII, 582, 573), ou bien enfin il s'agit de formes qui bien évidemment n'étaient pas populaires, telles que *cortesi*. A part ces exceptions qui, on le reconnaîtra, sont loin d'être décisives, la persistance de l'*a* originaire sous sa forme latine est la règle. Les patois actuels sont là d'ailleurs pour en témoigner, eux qui non-seulement ont maintenu cette voyelle intacte, mais qui même l'ont accentuée partout au détriment de l'*i* qui n'a plus aujourd'hui que la valeur d'une semi-voyelle dans *amyá, vyá, partyá, invyá, jôlyá, epyá spicam, avartyá* et tous les participes passés féminins des verbes appartenant à la quatrième conjugaison ¹.

Ce que dit M. J. Cornu de la chute normale de l'*a* après *i*, ne s'applique en réalité qu'aux diphtongues posttoniques *ea, ia*, ² et c'est dans ce fait, pour le dire en passant, que se trouve justement l'explication des formes proclitiques *mi, si*, employées dans un certain nombre de textes lyonnais ³.

Pour ce qui est du possessif tonique, au contraire, je ne vois pas pourquoi l'*a* serait tombé dans *mia, sia*, alors qu'il a persisté dans *via, partia, sallia*, etc.

Jusqu'à présent j'ai supposé avec M. J. Cornu que la dérivation dont je m'occupe avait gardé l'accentuation du type latin; mais il n'en a certainement pas été ainsi. Il est en effet de règle en lyonnais que l'*e* tonique rejette son accent et se transforme en semi-consonne, lorsqu'il est immédiatement suivi d'une voyelle, soit en latin, soit en roman, de telle sorte que *mea* a dû produire *miã* de même que *pedem* a donné *piã* et *Deum* *Diã* (*Romania*, XIII, 545) ⁴.

1. Le même phénomène s'est produit dans le patois bugeysien et dans celui de la vallée de Bagnes. (Cf. J. Cornu, *Phonologie du Bagnard*, dans la *Romania*, VI, 375 et E. Philippon, *Patois de la commune de Jujurieux, Bas-Bugey*, p. 14).

2. Il serait même plus exact de dire que l'*yod* a transformé l'*a* en *e*, puis en *i*, et que la diphtongue ainsi obtenue s'est réduite par la suite à *i*.

3. Item Johanna Yvernona, filli czay en areres Bernert Yvernon, deit per sey et per Peronella si serour, dime copon de froment. (Fragment d'un Terrier lyonnais, relatif à Saint-Maurice de Beynost (Ain); *Archives du Rhône, partie non classée*). — Peros Durant de Meunay deit à midama l'abessa dimey bichet de froment. (Terrier de Mionnay, dressé en 1317. *Ibidem*). Cf. *Fragments d'un Terrier lyonnais* §§ 47 et 60 dans la *Romania*, t. XIII, p. 584.

4. *Mia* ne se rencontre point à la vérité dans les nombreux textes lyonnais que j'ai eu l'occasion de consulter, mais j'ai relevé dans un terrier relatif précisément à cette paroisse de Mionnay, où se trouvait le couvent dirigé par l'auteur des *Visions*, l'adjectif possessif *soa* qui permet sans trop de témérité d'admettre l'existence d'une forme *mia* à la même époque, c'est-à-dire vers la fin du XIII^e ou le commencement du XIV^e siècle : « Primeriment Guill. Burdins deyt iv

A ce double point de vue, je rejette donc comme entièrement inadmissible la forme hypothétique *m*, créée par M. J. Cornu pour les besoins de son argumentation.

L'explication que j'ai donnée dans la *Revue Lyonnaise* (n° de juin 1885) des formes du possessif tonique a ce mérite qu'elle ne va à l'encontre d'aucune des règles qui ont présidé à la formation du dialecte lyonnais. Suivant moi *la min* dérive de l'accusatif *meam*: l'*e* rejetant son accent et prenant le son d'*i* semi-voyelle, *meam* a passé à *miàm*; sous l'influence de l'yod l'*a* s'est adouci en *e* et l'on a eu *mien*. La diptongue *ie* s'est de bonne heure réduite à *i* devant *n*, comme le prouve la forme *S. Cafurin Symphorianum* qui se rencontre dans le *Terrier de la commanderie de Chazelles sur Lyon*, lequel porte la date de 1290¹, si bien que *mien* peut très bien avoir donné *min* à une époque où d'ordinaire *ie* tonique se maintenait encore en lyonnais.

Quant au choix de l'accusatif comme type de dérivation, il constitue, je le reconnais, une véritable singularité, les dialectes français ayant tiré leur possessif tonique féminin du nominatif (*meie*, *lij moie*), mais il n'a rien cependant d'absolument anormal, surtout si l'on songe qu'ainsi que le français, plus volontiers même, le lyonnais dérivait de l'accusatif le cas oblique de la première déclinaison². A tout prendre d'ailleurs, on ne voit véritablement pas pourquoi, alors que le possessif tonique masculin a été tiré de *meum*, c'est du moins l'avis d'un grand nombre de romanistes, le féminin ne pourrait pas provenir de *meam*.

Dans quelques-uns des patois lyonnais *la min* a persisté jusqu'à nos jours sans recevoir de désinence féminine: je citerai notamment les patois de Craponne et de Saint-Genis-les-Ollières (Rhône), où le possessif absolu féminin est resté *la min*, *la tin*, *la sin*, plur. *le min*, *le tin*, *le sin*. A Lyon, au contraire, on écrivait au commencement du xviii^e siècle *la tina* (*La Ville de Lyon en vers burlesques*. Lyon 1728).

copies de froment, a la mesura de Meonay et la tierci partia d'una gallina, per la mayson et per la vercheri soa. » (*Archives du Rhône*, partie non classée). Cf. *Fragments d'un Terrier Lyonnais*, § 12: « E deit la sua partia de ij gelines... » (*Romania*, XIII, 585).

1. C'est ce qui est arrivé d'une façon générale pour les prénoms féminins et pour un certain nombre de vocables topographiques. Suivant la première déclinaison: je relève notamment dans un terrier de la fin du xiv^e siècle, conservé aux *Archives de la Côte-d'Or* (B. 570), la forme *Souvan* (Sagunan), et dans le terrier bressan que je cite plus bas, la forme *Mallisolan*. Notons de plus que les exemples qui nous sont parvenus de *la min*, *la sin* sont tous au cas oblique.

2. Cf. dans le *Tarif d'octroi* de 1295: *Sant Saphorin* et dans le *Règlement fiscal* de 1351: *Czabatin* (Sebastianum).

Pour ce qui est du possessif tonique masculin, il est identique au féminin : en voici des exemples, tirés de textes du XIV^e siècle :

Item se aucons drapers de la dicta cita vost marchiandar d'atro meiter que del *SIN*, faire o porra. (*Règlement fiscal de 1351*, § 7).

Item deit .viiiij. d. per .j. petit de curtil qu'il aquist de Johan Boilliet assis josta lo curtil Johan Chat et josta lo *SIN* curtil. (*Terrier du Temple de Maillisola*, dressé vers 1341)¹.

L'explication de cette forme n'offre pas de difficulté : *mëum* est devenu *miüm*, puis, suivant une tendance qui a acquis dans les patois actuels son plein développement, la nasale *un* a passé à *in* : d'où la forme *miin* bientôt réduite à *min*.

E. PHILIPON.

III.

L'ADJECTIF-PRONOM POSSESSIF EN LYONNAIS.

Dans le tome XV de la *Romania*, p. 134, M. Cornu cite trois cas de nasalisation de *e*, *a*, qu'il attribue à l'influence d'une nasale précédente. Ces exemples, tirés de Marguerite d'Cyngt, sont : 1° *la min*, p. 36, *la sin*, p. 49² ; 2° *mendis*, p. 67³ ; 3° *manques*, p. 40. M. C. s'appuie sur une analogie de faits dans le bagnard, où sa compétence est incontestable.

Je ne crois pas ces faits concluants pour l'existence de la tendance signalée par M. Cornu. Il ne reste en lyonnais aucune trace de la nasalisation ni dans *mendis* (aujourd'hui *mi-jor*) ni dans *manques* (aujourd'hui *maque*) ni dans aucun mot de cette catégorie. Cette tendance à la nasalisation aurait dû pourtant plutôt se développer que s'éteindre.

Dans l'ouvrage où M. C. a pris ses exemples, *maques*, *maque*, est écrit cinq fois sans *n* (p. 47, 59, 61, 62, 68) et *medis* deux fois (p. 67 et 70). Les deux cas cités par M. C. semblent trop isolés pour en tirer une conclusion.

Les exemples que M. C. donne pour le bagnard, outre que la plupart ont des *i*, tandis que dans Marguerite il s'agit de *e* et de *a*, ne sont nasa-

1. Ce terrier est conservé aux Archives du Rhône, partie non classée. Le Temple de Maillisola était situé sur le territoire de la commune actuelle de Druillat, canton de Pont-d'Ain.

2. Auxquels il faut ajouter *la sin* dans les *Conventions* (*Romania*, XIII, p. 580).

3. Le chiffre 36, donné par M. C. pour celui de la page des exemples *mendis* et *manques*, est sans doute une faute d'impression.

lisés ni dans l'ouvrage cité ni dans le lyonnais actuel. Le bagnard a *nin*, *tenin*, *venin*, *étarnin*, *femin*, *drumin*; Marguerite a *adurmit*, p. 77, *dormi*, p. 83; *La Leide de l'Archevêché* (*Romania*, XIII, p. 568) a *mirex*, et non *minrex*; le lyonnais moderne a *nî* (*nîdus*), *teni*, *veni*, *torgni*, *fumi*, *drumi*¹. On ne saurait donc appliquer au lyonnais les règles de nasalisation que M. C. a constatées pour le bagnard.

Ce n'est pas que la nasalisation de *i* ne s'opère chez nous, mais voici, je crois, la règle : *i* est nasalisé très souvent, à la *protonique*, quand il est suivi d'une gutturale : *pījō pigeon*), *jīgō* « donner des coups de pieds », *déliḡé* (dis-ligare²) « diminuer, s'affaiblir »; *bīgō* (de *biga* « jambe » au fig. ?) « se fatiguer », *klikète* (*cliquettes*), *apīxi* (d'a-d-spectare³) « guetter », *rīgé* (de *rigare*) « avoir la diarrhée ». Mais à la tonique *i* ne se nasalise pas : *biga* « perche » et non *bīga*, *jīga* « cuisse » et non *jīga*.

Il y a quelques exemples de *a* nasalisé dans les mêmes conditions; *āgrūlo* (*agrifolium*) « houx », *bāxia* fr. « bâche » « grangée de foin » mais d'autres exemples ne s'expliquent pas de même : *chīsēi* (*capsiculum*) « cercueil », *gāduze* (fr. « gadoue »), *būyādiri* (*bucataria*), « lavandière », *xīxia* (de *calcare*), « secouée⁴ ».

Il ne semble donc pas légitime de tirer *min* de *mea*.

PUITSPELU.

IV.

ANT, EN LANGUE D'OC.

Dans le tome VII de la *Romania*, p. 594, M. P. Meyer propose de traduire *antz* par « les outils en bois, peut-être les manches en bois des pelles, pics, bèches, etc. », et propose pour étymologie *a mes*.

Interprétation et étymologie sont pleinement confirmées par le patois lyonnais où *antiron* signifie le bois de choix que l'on rencontre dans les fagots. *Antiron* vient d'*amitem* et d'un suffixe, qui peut être *el*, auquel s'est adjoint un deuxième suffixe *on*, d'où *antel*, *antelon* et *anteron*, *antiron*, par changement de *l* en *r*, comme dans *courterolle*, *taupe-grillon*, pour

1. Il en est de même pour les exemples de *a* cités par M. Cornu : le bagnard a *magidem* = *min* et *macrem* = *mingro*; nous avons *maya* et *mégro*.

2. La persistance de la gutturale dure indique une origine provençale.

3. L'étymologie pourrait être contestée, si elle n'était appuyée du pr. *espīchar* (Raynouard a *expinctar* et *espīgar*), en prov. mod. *espuncha*; cl. *pectinare*, = *punchina*.

4. Faut-il voir l'influence de la gutturale qui précède (au lieu de suivre) la voyelle nasalisée?

courtilliole, de *cortil*. — Le suffixe a pu encore être simplement *on*, relié au thème par *r*, comme dans *cope*, *cope-r-on*, *chape*, *chape-r-on*.

PUITSPELU.

V.

ACALA, EN AUVERGNAT.

Dans le tome VIII de la *Romania*, p. 213, MM. Cohendy et Thomas signalent comme douteux l'auvergnat *acala* dans le passage suivant des *Strophes au Saint-Esprit* :

D'aquest fuec vol Deo c'on chala,
Et arda volu[n]tat mala
Que al cors del homme s'*acala*.

Je crois que l'explication est fournie par le lyonnais *se cala* (aujourd'hui *se calò*), « se glisser ». *Madama, je me cala*, est le refrain de ce « vau-deville » composé à Lyon au XVIII^e siècle à l'occasion d'un petit Savoyard à qui l'on avait persuadé de se glisser dans le lit de sa maîtresse.

Cala, verbe neutre, a la signification de descendre, glisser en descendant :

O la bonna echella !
Et se faut coity, vey-vo.
Creigny-vo de *cala*? (Noël, XVI^e s.).

Cala (de *calare*), « glisser », indique clairement l'étymologie du fr. *cale*, morceau de bois que l'on glisse sous quelque chose, et pour laquelle Diez propose l'esp. *cala*, sonde, Littré *cala*, buche, et Scheler l'allemand *keil*, coin.

PUITSPELU.

COMPTES-RENDUS

Kristoffer NYROP. **Adjektivernes Kønsbøjning i de romanske Sprog.** Med en Inledning om Lydlov om Analogi. Copenhagen, Reitzel, 1886, 8°, 192 p.

M. Nyrop partage son activité entre l'étude des littératures et celle des langues romanes, et dans les deux domaines il se montre bien informé, judicieux et intelligent. Le petit livre qu'il vient de nous donner est intéressant par les questions qu'il soulève, par les faits qu'il rassemble et par les résultats qu'il obtient. L'auteur étudie dans toutes les langues néo-latines un point spécial, digne de toute attention, la flexion du genre dans l'adjectif. Après un court exposé de ce qu'était cette flexion en latin et de ce qu'elle était devenue en latin vulgaire, il la suit dans chacun des groupes romans (gallo-roman, hispano-roman, réto roman, italo-roman, daco-roman) et jusque dans ce qu'il appelle les idiomes créolo-romans. Il résulte de ses recherches : 1° que la flexion à genre (-us, -a) est presque partout la seule vivante, et a absorbé plus ou moins la flexion sans genres (-is, -is etc.¹); 2° que la forme sous laquelle se manifeste cette flexion à genres est aujourd'hui, dans plusieurs des langues romanes, tellement différente de la forme latine que sans les intermédiaires historiques on aurait peine à en reconnaître l'identité; 3° que tous les changements survenus dans le système latin sont déterminés par la phonétique ou dus à l'analogie. Il n'y a là rien de bien nouveau, mais l'étude de M. N. précise plusieurs points dont on n'avait qu'une intuition plus ou moins exacte et appuie par un exemple frappant l'application à la grammaire romane de la méthode rigoureuse qui y prévaut aujourd'hui et qui se résume dans la stricte observation des lois phonétiques et dans l'obligation d'expliquer tout ce qui paraît leur échapper ou les contredire. Comme c'est surtout en vue de cet enseignement que l'auteur a fait son travail, il est naturel qu'il lui ait donné pour préface un court exposé de l'état actuel de la science sur la question des lois phonétiques et de l'analogie². Il dit des choses fort raisonnables sur ces sujets, qui sont depuis quelque temps, même sur le domaine roman, l'objet de vives polémiques. Il est clair que le même phonème, dans des conditions identiques, ne peut pas donner deux résultats différents; tout

1. L'auteur laisse le neutre de côté; il ne s'agit que du masculin et du féminin.

2. Le chapitre sur l'analogie contient des exemples intéressants : l'explication de *maudissons* etc. par l'influence de *bénissons* etc. paraît juste.

ce qu'on fera pour ébranler cette vérité ne saurait rien prouver, car on répondra toujours que, du moment qu'un même phonème donne deux résultats différents, c'est qu'il s'est trouvé respectivement dans des conditions différentes, que ces conditions soient phonétiques ou d'un autre ordre. En somme, une loi phonétique *comme telle* agit d'une manière absolue et toujours identique et ne peut agir autrement; mais l'action en est souvent entravée par d'autres lois, soit phonétiques, ce qui est tout simple, soit d'un autre ordre, ce qui complique la question. Le linguiste, après avoir posé la loi du développement régulier de chaque phonème dans une langue, doit donner aux exceptions apparentes des explications auxquelles jadis il ne se croyait pas rigoureusement astreint. On ne peut plus dire comme faisait encore Diez: telle voyelle tonique brève devient dans tel dialecte tantôt ceci, tantôt cela, quelquefois autre chose. C'est là le progrès réalisé par les disciples du maître, qui n'ont fait d'ailleurs que continuer ce qu'il avait inauguré, qu'exécuter dans son esprit ce qu'il croyait déjà faire. Nous nous imaginons aujourd'hui être arrivés à une rigueur complète; nos successeurs nous montreront et nous montrent tous les jours que nous sommes loin d'appliquer toujours dans la pratique ce que nous établissons en théorie. C'est là la marche naturelle de la science; la philologie romane a, dès ses premiers pas, suivi avec une grande sûreté la voie où elle continue de s'avancer, et ce n'est pas dans son domaine qu'on aurait prétendu faire une révolution en proclamant le caractère général des lois phonétiques et la puissance de l'analogie. Ces deux flambeaux l'éclairent depuis plus d'un demi-siècle, et c'est à leur lumière qu'elle a fait tous ses progrès. Quand on range une chambre où tout est dans un complet désordre, on commence par ce qui est le plus nécessaire et le plus facile; on sait bien qu'il faut qu'il y ait une place pour chaque chose et que chaque chose soit à sa place, mais ce n'est que peu à peu qu'on trouve chaque place et qu'on place chaque chose. Celui qui met où il faut les principaux meubles garnis de leurs plus importants accessoires a fait l'essentiel; ceux qui viendront après n'auront qu'à suivre et à corriger çà et là ses indications. Cela étant, M. Nyrop, comme il le reconnaît lui-même à la fin de son livre, pouvait ne considérer son sujet que comme « de la phonétique appliquée », et suivre une marche plus logique que celle qu'il a adoptée. La flexion de genre des adjectifs dépendant du sort des consonnes et voyelles finales, il pouvait exposer les lois qui règlent ce sort et montrer comment la forme de la flexion de genre des adjectifs s'en déduit; considérant ensuite les phénomènes qui ne s'expliquent pas par ces lois, il aurait montré qu'ils proviennent de l'analogie. Il dit avec sincérité que ce qui l'a empêché de procéder ainsi, c'est que pour les dialectes les lois des finales ne lui étaient pas assez bien connues, et tout le monde avouera que la science sur ce point est loin d'être complète. Il est arrivé, en prenant les choses d'un autre biais, à mettre en lumière la conclusion qu'il voulait tirer de ses recherches, et cette conclusion ne rencontrera pas de contradicteurs.

Dans le détail, l'ouvrage est plein de faits intéressants et d'observations justes; il n'est pas complet, il s'en faut, mais il n'est que rarement inexact. L'auteur a beaucoup lu, aussi bien les textes que la *littérature* qui s'est amoncélée autour d'eux de manière à faire reculer plus d'un courage. Il est au courant des études sur le latin et le roumain, aussi bien que sur l'italien ou le

français; il suit les progrès de la grammaire comparée et de la grammaire latine, et de toute son érudition il sait tirer un exposé court, parfaitement clair et nullement surchargé. J'ai lu avec une attention particulière ce qui concerne le français, et c'est sur ce point que je présenterai quelques observations, sommaires du reste et incomplètes.

Toute l'exposition de M. Nyrop est un peu gênée par le fait qu'il restreint à l'adjectif une étude qui en plusieurs points concerne le nom tout entier¹. Ainsi la question du traitement de l'adjectif féminin uniforme (*grandis*) au cas-sujet singulier et pluriel ne peut se séparer de celle du traitement du nom féminin de la troisième déclinaison: si on a dit *graut* et non *granz* au cas-sujet singulier, *granz* au cas sujet pluriel, comme je le crois, c'est parce qu'on disait *nef* et non *nes* au cas-sujet singulier, *nes* au cas-sujet pluriel, et pour adopter sur ce point une des deux opinions qui ont été proposées il faut tenir compte des substantifs aussi bien que des adjectifs². Ce qui concerne au contraire bien spécialement l'adjectif, c'est: 1° le passage d'un grand nombre d'adjectifs de la déclinaison uniforme à la déclinaison biforme³; 2° l'influence réciproque du masculin sur le féminin et du féminin sur le masculin dans la déclinaison biforme. Sur le premier point l'exposition de M. N. est parfaite. Il note d'abord les adjectifs qui dès l'origine (quelques-uns déjà en latin vulgaire) ont changé de déclinaison: *commun*, *dolent*⁴, *dolz*, *fol*, *mol*, *-vis*⁶; puis il suit, des textes les plus anciens

1. Aussi les observations de l'auteur dépassent-elles parfois les limites de son sujet. Il a noté avec toute raison (p. 71) qu'en latin vulgaire toutes les prépositions gouvernent l'accusatif, et c'est ainsi que l'accusatif, qui faisait fonction à la fois de régime direct et de régime prépositionnel, a subsisté seul en face du nominatif faisant fonction de sujet; il est même arrivé dans certains cas (avec les noms de personnes) à faire fonction de génitif et de datif. Le génitif, le datif et l'ablatif n'ont pu laisser de traces que dans des composés ou des locutions toutes faites. On pourrait naturellement augmenter beaucoup la liste des exemples donnés par l'auteur de l'emploi de l'accusatif avec *cum*, *de*, etc. (citons seulement la locution avertissante si ancienne *de lotus*; mais il a signalé le fait, qui est de la plus grande importance pour la question de la transformation d'une déclinaison à six cas en une déclinaison à deux cas.

2. Les adjectifs seuls cependant offrent certaines formes qui appuient l'hypothèse d'après laquelle le cas-sujet des féminins de la troisième déclinaison ne prenait pas d's. Je ne pense pas qu'on trouve jamais *fraisles*, *graisles*, *utles*, *fleibles*, *nobles*, *colpables*, etc. au cas-sujet féminin. Il est vrai qu'en provençal, comme le remarque fort bien M. N. (p. 115), tous ces mots ont le féminin en -a, et on peut croire qu'il en était déjà ainsi en gallo-roman; mais ce fait même semble indiquer que le cas-sujet n'avait originairement pas d's. On ne trouve guère de substantifs ainsi faits: *arbre* est si souvent masculin qu'il y a de l'incertitude dans sa déclinaison; *strigilis* est devenu *strigila* de fort bonne heure.

3. Je préfère ces dénominations à celles de « immobile » et « mobile », qui sembleraient exclure de la première catégorie toute flexion.

4. Ce mot a subi l'influence des adj. en -lentum; c'est un vrai changement de suffixe. Notons que c'est par erreur que M. N. (p. 89) range *sanglent* dans les adjectifs uniformes: il vient de *sanguilentum* et a toujours été biforme. De même en prov. *sagenta* (p. 117) répond à *sanguinenta*.

5. On a dit que le gallo-roman disait *dulcium* et non *dulcem*; mais le prov. *doussa* ne favorise pas cette opinion; le féminin paraît refait sur le masculin. En tout cas, *douce* en français est de toute antiquité, et je ne crois pas que le nom de lieu *Villedoux*, cité par l'auteur (p. 94), puisse venir de *Villam dulcem*.

6. M. N. a raison de ne pas voir un féminin dans *une livre tournois* (p. 95); il y a là une ellipse pour *une livre de deniers tournois*; c'est ce que montre l'expression constante en latin: *libram turonensium, parisiensium*, etc.

à l'époque moderne, le progrès de l'emploi des autres avec une forme féminine (*grande, verte*, etc. ¹), et signale les traces de l'ancienne uniformité qui subsistent dans la langue actuelle. Sur le second point, qui est plus intéressant et moins connu, ce que dit l'auteur aurait besoin d'être complété et parfois rectifié. L'influence du féminin sur le masculin notamment a été considérable; il l'a fort bien reconnue, mais on pourrait ajouter plus d'un exemple à ceux qu'il cite: ainsi *pâle* était jadis *pal* au masculin, quoiqu'on ait déjà *pale* dans *Rollant*; *moite* paraît s'expliquer par une série assez curieuse de transformations: d'abord *moist* (cf. anglais *moist*) *moisde*, puis *moïsit moi(s,te)*, enfin *moite moite*; on trouve souvent au moyen âge *blonde* au masculin, qui provient sûrement du féminin; *contraire* au masc. paraît dû au fém. *contraire*, d'abord substantif, etc. *Honeste* au ms. se trouve fort bien dans des textes populaires (*frans chevaliers honestes*), mais n'en est pas moins un mot savant. Il n'y a aucune raison de rejeter *justus* dans *Beneit*; on en a d'autres exemples. *Lasche* à mon avis ne vient pas de *laxum*: c'est un adjectif verbal tiré de *laschier* (*Rom.* VIII, 448). Je puis citer au moins un exemple de *larc* (*tenant*, éd. Martin, XXIII, 1766), et j'en ai rencontré d'autres. Il n'est pas admissible que *malade, rade, sade*, aient jamais été au masc. *malat, rat, sat*; cf. *coude*. *Trist* n'est nullement inconnu au français en dehors du S. *Léger*, voy. P. Gatinel, p. 149. La forme *veuve* au masc. n'est pas un parisianisme moderne (p. 111); c'est *veuf* au contraire qui est tout récent: le fait d'avoir perdu sa femme ne constituait pas pour un homme une condition sociale particulière comme pour une femme le fait d'avoir perdu son mari; quand on a voulu exprimer l'idée de veuvage par un adjectif masculin, on a dit *un homme veuve*; c'est la seule forme usitée jusqu'au XVII^e siècle, et je ne l'ai pas rencontrée avant le XIV^e; plus tard on a fait le masculin *veuf* sur le modèle de *neuf* en regard de *neuve* ². Les remarques sur la façon variée dont se forme aujourd'hui réellement, sous l'apparente uniformité indiquée par l'orthographe, le féminin des adjectifs français, sont curieuses et seront nouvelles pour beaucoup de lecteurs. Ce qui est dit sur les patois n'a pas grande importance, l'auteur n'ayant pas de cette partie de son sujet une connaissance assez étendue; on y remarque surtout la tendance à assimiler le masculin au féminin, dans la déclinaison biforme; ainsi en lorrain on dit *basse, sèche* ³, *fraîche, verte* (*baihhe, chosse, frohhe, vohhe*) pour *bas, sec, frais, vert*. La cause de ce phénomène, sur laquelle M. N. n'a pas émis de conjecture, serait curieuse à rechercher; la même tendance existe en français depuis longtemps, comme on vient de le voir: nous disons au masc. *roide, ferme, juste, triste, chauve, large, louche, pâle, vuide, moite*, comme au féminin, au lieu de *roit, ferm, just, trist, chauv, lare, lois, pal, vit, moit*. C'est un changement directement opposé, semble-t-il, à celui qui fait dire au fém. *grande, forte, verte, telle*, etc., au lieu de

1. *Verte* ne peut venir de *virida*, qui aurait donné *verde*; le féminin a été refait de fort bonne heure sur le masc. *vert*. La forme *verde*, qu'on trouve aux XV^e et XVI^e siècles, est savante (M. N. a tort, p. 108, d'en nier l'existence).

2. Sur le rapport du lat. *viduus* à *viduz*, au sanscr. *vidhāva*, à l'all. *wittwe*, il y aurait à faire des recherches que je ne puis aborder ici.

3. Dans le langage populaire de Paris (p. 111) on dit également *sèche* pour *sec*.

grant, fort, vert, tel; comment l'un et l'autre se sont-ils produits concurremment, et à peu près en même temps, dans la même langue? Je noterai seulement que le premier (*grande* pour *grand*) est un fait général, l'assimilation de toute une déclinaison à une autre, qui avait l'avantage de distinguer les genres; le second au contraire est propre à certains adjectifs: on dit *roide* mais *froid*¹, *chauve* mais *sauf*², *louche* mais *rais*³. Il y a donc des raisons particulières pour chaque mot. Il existait d'ailleurs une classe d'adjectifs qui dès l'origine avaient un *e* féminin aux deux genres, ceux qui, provenant d'adjectifs latins uniformes ou bifformes, prenaient cet *e* comme consonne d'appui: *tiede, sade, pauvre, faible*, etc.; ce sont ceux-là qui ont agi sur quelques adjectifs bifformes, placés dans des conditions particulières, pour faire attribuer au masculin la même forme qu'au féminin.

Sur les autres langues romanes je laisse à d'autres à faire les observations qu'elles appellent. Je me borne à remarquer que le « suisse » n'a aucune existence réelle, et que l'auteur aurait dû grouper les dialectes (franco-provençaux) qui présentent l'intéressant phénomène de *ié* = *a* tum influencé par une palatale, *a* = *a* ta dans les mêmes conditions. Le catalan serait mieux rangé avec le provençal qu'avec les dialectes hispaniques. Sur *soez*, cf. *Rom.* VII, 104.

En somme, on le voit, le nouveau livre du jeune savant danois est une excellente contribution à la grammaire romane, et tout le monde accordera à l'auteur, comme il le demande en terminant, que ce livre n'est pas « indigne d'être offert à l'homme (V. Thomsen) dont il a inscrit le nom sur la première page en témoignage de dévouement et d'admiration ».

G. P.

Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik, gesammelt, durchgesehen und vermehrt von Adolf TOBLER. Leipzig, Hirzel, 1886, 8°, IV-239.

Des quarante *Beiträge* qui sont réunis dans ce volume, trente-huit ont paru dans la *Zeitschrift f. r. romanische Philologie*; ils ont été signalés et appréciés ici au fur et à mesure de leur première publication. « J'y ai fait, dit l'auteur, maints changements, provoqués par la contradiction ou l'adhésion qu'ils ont rencontrée, ou plus souvent par le résultat de mes observations ou de mes réflexions propres ». Ces changements n'ont d'ailleurs pas atteint l'essentiel; l'auteur n'a eu qu'à préciser, à élargir, à compléter ce qu'il avait établi avec une solidité presque toujours inattaquable; parfois il a dû supprimer un exemple ou modifier une explication. Tel qu'il est, ce volume est un véritable trésor d'observations fines et profondes, nées dans un esprit à la fois très pénétrant et très circonspect, qui dispose d'un incomparable matériel. En lisant ces pages serrées,

1. *Froide* au masc. se trouve en anc. fr. (Nyrop, p. 108).

2. *Sauve* pour *sauf* s'est dit et se dit encore populairement (p. 111).

3. Dans beaucoup de patois, comme en Verrain, *frais* est remplacé par *fraîche*.

remplies de citations admirablement choisies qu'accompagnent des explications toujours concises et disposées dans un ordre rigoureusement logique, on est confondu à la pensée du travail qu'elles représentent et de la masse de *collectanées* qu'elles supposent; mais ces collectanées ne sont pas de celles que tout le monde peut faire sur des fiches alphabétiquement rangées : pour prendre les notes à l'aide desquelles l'auteur a pu écrire ces articles, il fallait déjà avoir l'idée du caractère des phénomènes observés et de leur interprétation, et cette première condition d'un semblable travail est donnée à peu de personnes. Il s'agit en effet presque tout le temps non seulement de syntaxe, c'est-à-dire de la partie la plus délicate et la plus complexe de la grammaire, mais, comme le dit l'auteur lui-même, de psychologie presque autant que de grammaire proprement dite. Il s'agit de surprendre derrière la façon de parler d'un peuple ou d'un individu sa façon, même inconsciente, de concevoir les rapports de la pensée. Tandis que le philologue qui étudie la phonétique ou la morphologie a sous son microscope des objets précis, distincts et immobiles, celui qui veut observer les relations de la pensée avec le langage voit passer sous sa lentille une matière toujours en fluctuation, traversée par des courants qui se croisent, changeant de forme et de couleur suivant l'éclairage, et qui, si on la touche, s'évapore souvent sous les doigts. Aussi ces études sont-elles l'apanage d'un bien petit nombre, et cependant elles constituent la partie la plus intime en même temps que la plus philosophique de la linguistique. Ajoutons qu'elles réservent à ceux qui les aiment les jouissances les plus vives de la science, et leur donnent le plus complètement ce plaisir inconnu du vulgaire et qui est la récompense suffisante du savant, qui consiste, comme disait Fontenelle, à « prendre la nature sur le fait ». Ce plaisir, M. Tobler l'a certainement souvent éprouvé en poursuivant obstinément dans les fibres les plus cachées des tissus linguistiques le fonctionnement de la vie; grâce à lui nous pouvons le goûter nous-mêmes, et suivre, dans ses savantes préparations, la souplesse étonnante et la mécanique pourtant inflexible avec lesquelles la pensée pénètre et anime les formes matérielles du langage. D'ailleurs aucune langue ne se prête peut-être mieux à des études de ce genre que l'ancien français : la richesse, la naïveté, la franchise, la variété de ses tournures sont merveilleuses, et on sent que l'auteur, qui a consacré à connaître et à faire connaître notre vieille langue le meilleur de son activité intellectuelle, l'aime autant qu'il la comprend. Ajoutons que rien ne montre mieux que les recherches de syntaxe historique combien est intime encore, malgré bien des ruptures, le lien qui attache le français moderne à l'ancien français. Si nos grammairiens classiques avaient soupçonné une partie seulement de ce que révèle le livre de M. Tobler, ils auraient respecté davantage l'indépendance et même les caprices d'une langue qu'ils ont trop réglementée, mais qui heureusement a su malgré eux conserver quelque chose de sa grâce libre et primesautière.

Je ne passerai pas en revue les articles parus dans la *Zeitschrift*; les lecteurs de la *Romania* les connaissent. Il y en a deux nouveaux : 39, *Discours direct précédé de que; discours direct continuant un discours indirect*; — 40, *Préposition avec le nominatif*. Ils ont l'intérêt et la valeur des précédents. Si le passage du style indirect au style direct est assez fréquent, l'inverse est bien douteux : M. T. n'en cite en français qu'un exemple, et il ne vaut pas : dans le passage

allégué de *Tristan*, il faut corriger *Come* (pour *Dame*). Sur l'emploi du nominatif après les prépositions on pourrait différer quelque peu d'avis avec l'auteur ; j'avoue que malgré son avertissement je vois dans *fors* employé avec le nominatif (*Cui nus fors Damedius n'acoïse*) un synonyme de *nisi*.

Une table alphabétique dressée par M. A. Schulze permet de retrouver ce qu'on cherche dans cette collection si riche et si variée. Je regrette que l'auteur n'ait pas également réuni les autres articles qu'il a écrits sur l'ancien français ; la raison qu'il en donne ne s'applique pas en tout cas à ceux qu'il a mis dans des recueils autres que la *Zeitschrift*, et qui par là même sont moins facilement accessibles à ceux qui en ont besoin. Je lui demande, quand le présent volume sera épuisé, de faire de ses contributions à l'étude de l'ancien français, revues et complétées, un recueil général, auquel sera joint, comme à celui-ci, un bon index. Un tel livre sera le manuel de tous ceux qui voudront non seulement comprendre le sens externe des ouvrages écrits en vieux français au moyen âge, mais pénétrer le génie et l'âme même de notre langue quand elle était jeune et que, sans pédagogie, elle s'ébattait librement.

G. P.

Commentar zu den æltesten franzoesischen Denkmælern, von

Dr. Eduard KOSCHWITZ. Professor der romanischen Philologie an der Universität Greifswald. I. Eide, Eulalia, Jonas, Hohes Lied, Stephan. Heilbronn, Henninger, 1886, 12°, VIII-227 p. (tome X de l'*Altfranzösische Bibliothek* dirigée par M. Förster).

Les Allemands s'emparent de plus en plus du terrain des études romanes et spécialement du domaine de l'ancien français. C'est en vain que nous essayons de marcher au moins de conserve avec eux ; nous sommes vaincus par le nombre d'abord, et nous sommes loin de posséder un outillage aussi commode. Ce que nous avons de mieux à faire est de profiter des travaux qu'ils accumulent et de les remercier quand ces travaux sont vraiment utiles. Ce n'est pas le cas de tous ; c'est le cas de celui-ci. J'ai annoncé il y a dix ans un commentaire aux plus anciens monuments de la langue française ; j'en ai écrit depuis longtemps une bonne partie, mais je ne l'ai pas terminé, et voici qu'il nous arrive de Greifswald et de Heilbronn. Encore ne devais-je m'occuper que des Serments, d'*Eulalie*, de *Jonas* et des poèmes de Clermont ; M. Koschwitz y joint le poème imité du Cantique des Cantiques et l'Épître de S. Etienne (textes publiés par moi l'un et l'autre) ; il y joindra sans doute le jeu liturgique des *Dix Vierges* et autre chose encore. Je n'abandonne pas mon projet, qui constitue une promesse vis-à-vis de la Société des Anciens Textes ; je tâcherai de prendre le sujet un peu autrement que ne l'a fait M. Koschwitz ; je me servirai naturellement de son travail. Il l'a conçu sur un bon plan, et l'a fort bien exécuté. Pour chaque texte nous trouvons les paragraphes suivants : *Manuscrit*, *Editions*, *Source* (s'il y a lieu), *Particularités linguistiques* (*voyelles, consonnes, flexion*), *Dialecte*, *Remarques détachées*, *Versification* (s'il y a lieu). Ce qu'il y a de particulièrement louable dans le commentaire, c'est la partie historique. Toutes les opinions émises sur chaque texte et sur chaque fait de chaque texte sont, pour peu qu'elles aient

la moindre valeur, rapportées avec une concision qui n'empêche nullement la clarté et discutées avec une impartialité éclairée. Mais loin de s'en tenir à une compilation, même critique, M. K. émet des opinions qui lui sont propres; parfois il se borne à prendre le rôle de rapporteur et à conclure par un *non liquet*, souvent aussi il se fait juge et prononce une sentence, qu'il appuie par des considérants sobrement et solidement motivés. On peut ne pas être toujours de son avis, mais son avis mérite toujours d'être pris en sérieuse considération, et son livre, quand il sera terminé, formera la base indispensable de tous les travaux sur la plus ancienne période de la langue française, période presque souterraine, que nous ne connaissons que par de rares et fugitives échappées.

Le livre de M. Koschwitz ne se prête pas à un compte rendu sommaire; pour l'apprécier dans le détail, il faudrait un espace considérable, et j'aurai l'occasion ailleurs d'en reprendre pied à pied l'examen. Je me bornerai ici, après avoir recommandé le livre à tous les romanistes, à présenter quelques observations sur des points notés çà et là au courant d'une première lecture.

I. *Serments*. Sur l'histoire du manuscrit, des premières éditions, etc., voyez mon article dans les *Mélanges Caix-Canello* (avec les rectifications de M. Carl Wahlund). J'ai indiqué dans cet article, écrit il y a bien longtemps, une opinion tout autre que celle de M. K. sur le dialecte des *Serments*. Les arguments qu'il donne à l'appui de la sienne (dialecte du sud-ouest) sont très notables; je ne les juge pas convaincants (et d'ailleurs l'auteur lui-même ne regarde sa thèse que comme vraisemblable). Je vois des phénomènes proprement graphiques dans beaucoup de traits qu'il envisage comme dialectaux, et en revanche je trouve extrêmement probable que *cadhuna, cosa* indiquent un *c* persistant devant *a* (sur *Karle* dans le Turpin saintongeais et ailleurs cf. *Rom.*, VII, 139). *Sendre* est pour *siendre*, si on admet que le scribe des *Serments* n'a systématiquement jamais noté les diphtongues issues des voyelles simples latines (l'*ai* de *dreit* est dans un cas différent); *poblo* est picard; *ab* a existé dans tous les dialectes français, témoin *avec*. — A propos d'une tentative pour corriger le fameux *non lostanit*, j'ai dit ici même (XI, 444) : « conjecture aussi inutile que possible ». M. K., en citant cette appréciation, ajoute qu'« on pourra l'appliquer avec plus ou moins de droit à toute nouvelle tentative d'explication ». Au risque de ressembler à ce fou qui servait de guide dans un asile et qui montrait fort bien la folie de ses compagnons, mais révélait tout à coup la sienne, je veux noter l'explication de ce passage que je crois vraisemblable depuis longtemps. Elle se rattache à l'hypothèse Meyer-Suchier-Lücking-Lindner, c'est-à-dire qu'elle suppose qu'il y avait *fraint*, comme l'exigent le sens et le parallélisme avec l'allemand (et l'observation paléographique de Lücking ne me paraît nullement à dédaigner); mais *lo fraint* rencontre la grave objection de Diez (*lo* se rapporterait au serment de Louis) et celle que Meyer y a faite lui-même; je lis donc : *et Karlus meos sendra de sua part lo suon fraint*. La leçon en soi est évidemment satisfaisante; reste à expliquer comment elle a été altérée. Je suppose qu'un copiste intermédiaire entre l'original et le nôtre (ou peut-être le premier scribe) avait oublié les trois lettres *uon* (*losfraint* pour *losuonfraint*) et les avait réécrites au-dessus de la ligne : un autre les aura remises dans le texte, mais en lisant *non* et en se trompant de place : *non losfraint*; un autre aura écrit *non* en abrégé, et omis l'*s* devenue inintelligible

de *los*, et ainsi s'est formée la leçon actuelle, *n̄ lostanit*, en y joignant la mauvaise lecture *st* pour *fr*; notre copiste ne comprenait rien à ce passage, qu'il a copié, comme il a fait l'allemand qu'il ne comprenait pas davantage, aussi fidèlement que possible. Voilà mes « herbes » : « qui en voudra si en prenge, et qui n'en voudra si les laüst ». — Je ne puis admettre la leçon de M. Lücking pour les mots *nun lui ier*, parce que je regarde toute diphtongue du genre de ce *ie* comme exclue de la graphie de notre texte¹ : un scribe qui aurait écrit *ier* aurait aussi écrit *dico*, *dieus*, *nison*, *siendra*, *ico*. Au reste j'entends *iu* non pas comme *iv*, mais comme *iú*; cf. *bu* = *ubi* qu'on trouve dans des textes où d'ailleurs *δ* est rendu par *o* ou *u* simples².

II. *Eulalie*. Les observations (p. 59) sur la forme *menestier* ne me paraissent pas tout à fait justes, et comme j'ai varié d'opinion sur ce point, je m'y arrêterai quelque peu. Régulièrement *ministerium* n'a pu donner que *menestier* 3; cette forme une fois existante en français n'a pu donner postérieurement *mestier* ni par l'intermédiaire de *menstier* (car un *e* ainsi placé ne tombe pas et *n* devant *s* ne tombe pas en français), ni par l'intermédiaire de *meestier* (car *n* entre deux voyelles ne tombe pas). *Mestier* est une forme parallèle, remontant au latin vulgaire, puisqu'elle se retrouve dans toutes les langues romanes de l'Occident, et qui s'explique peut-être par une confusion de *ministerium* avec *mysterium*. *M. nestier* ne nous est connu que par *Eulalie*, mais la même formation régulière, qui se retrouve en provençal, s'est conservée dans le dérivé *menestrel*, de sorte qu'on ne peut voir dans *menestier* un trait dialectal; c'est un mot qui est tombé de l'usage devant la concurrence de *mestier*. — Il est inexact de croire que « *domnizelle* vient de *dominicella* par l'expulsion du premier *i* atone. » D'après le rythme de l'accentuation du latin vulgaire, *dominicella* n'aurait pu régulièrement donner que *domincella*; *domnizelle* répond à *domnicella*, forme tirée de *domna*, seul connu (comme *domnus*) du latin vulgaire; *i* = *é* a été conservé par euphonie. — Sur l'explication de *suon suen*, *tuon tuen* (p. 60) je partage complètement l'opinion de M. Koschwitz. — L'explication de *coist*, *raneiet* (pour *cuist*, *raneiet*) par l'influence des formes faibles (*coisant*, *neier*) est fort peu probable, et ne saurait s'appliquer à *lei*; il est bien plus naturel d'y voir avec M. Suchier un trait dialectal. — Je vois bien (p. 62) comment la rime de *ie* = *ja* et de *ie* = *é* (*conseilliers* : *ciel*) prouve que la prononciation des *ie* de cette double origine était identique, mais je ne vois pas du tout comment elle prouve que cette prononciation était « *ié* avec accentuation ascendante ». — Je vois dans *ad* (*ad une espede*) le latin *ad* et non *apud*, et je suis très porté à voir également dans *ab* *ab* et non *apud*. — La question la plus intéressante pour la phonétique d'*Eulalie* est celle du *c(a)* et du *c(e)*. Si on admet avec M. K. (et je crois qu'il est bien difficile de faire autrement) que le *c* devant *a* restait *c*

1. C'est pourquoi je regarde également *l'i* de *savir*, *podir*, *dift* (forme dont je ne doute nullement aujourd'hui), *mi*, *sit*, comme équivalent à *ei* sinon phonétiquement, au moins graphiquement.

2. Cf. Förster (*Lit. Centralblatt*, 26 janv. 1878).

3. Ou plutôt *menestir*; mais il y a eu substitution de suffixe comme dans *entier* pour *entir*.

(sans entrer dans de subtiles distinctions) comme en picard, faut-il admettre par là même que l'auteur, qui écrit *ciel*, *cels*, *celle*, *pulcella*, *mercit* et surtout *ezo* et *manatce*, prononçait *chiel*, *chels*, etc., comme en picard au XIII^e siècle? Pour moi, je pense de plus en plus que le picard a commencé par dire *ts* tout comme le français et que *tch* est un développement postérieur¹. Notez le parallélisme du traitement du *c* devant *e* en position forte et en position faible. Si dès l'origine *cervum* avait fait en picard *tcherf* et en français *tserf*, *lucerna* aurait dû donner en picard *ludjerne* et en français *ludzerne*. Or pour le traitement du *c* (ou du *t*) devant *e*, *i* en position faible, les deux dialectes sont parfaitement d'accord : le picard dit comme le français *luiserne*, *damoisele*, *plaisir*, *voisin*, *raison*, *acoisier* et non *luijerne*, *damoijsle*, *plaijir*, *voijin*, *raijon*, *acoijier*². Quelles que soient l'origine et l'explication des formes franco-picardes *luiserne*, etc.³, il est clair qu'elles remontent à une forme première qui est parallèle non pas à *tcherf* mais à *tserf*. On peut en conclure qu'à l'origine toute la langue d'oui disait *tserf*, *ludzerne*, et que le changement de *tserf* en *tcherf* dans une certaine région est postérieur⁴. Ce qui est un peu singulier, mais ce qui n'est pas encore absolument établi, c'est que cette région soit rigoureusement la même que celle où *c* devant *a* a persisté et ne s'est pas changé en *tch*. Et après tout, cela même peut s'expliquer : on n'a développé le *ts* en *tch* que là où on n'avait pas d'autre *tch*. L'auteur d'*Eulalie* peut donc, si on accepte cette théorie, avoir dit en même temps *kose*, *kielt*, *kief*, et *tsiel*, *tsel*, *pultselle*, *tso*, etc. — J'interprète aujourd'hui *pagiens*, *regiel* comme M. K. et je considère la graphie étymologique de ces mots comme amenée par la prononciation du latin, où le *g* dans des mots comme *exagium*, *naufragium*, etc., n'avait que la valeur d'une tradition graphique. — Il y a longtemps que j'ai proposé de traduire *si ruoet Krist* non par *si rogat Christus*, mais par *sic rogat Christum*; on évite ainsi la forme fautive *Krist* au nominatif, et on a une meilleure construction; le sens de *rover* peut faire quelque difficulté, mais on a des exemples d'emplois analogues. — *Püllicella* (p. 89) n'est pas le diminutif de *püllla*, puisque les deux *u*, comme le remarque M. K., sont différents. *Püllum* est un diminutif de *pütum*; *pullicella* est un diminutif de *püella*, dont l'*u* s'est allongé par sa fusion avec l'*e*. — Au v. 19 *com arde tost* veut-il bien dire « comme si elle brûlait vite »? Il semble qu'il faudrait le passé du subjonctif, et le sens est bizarre. Je préfère entendre *com* au sens de « de manière à ce que, pour que », tout en avouant n'en pas connaître d'autre exemple. — L'étude sur la versification d'*Eulalie* (p. 101-120) est très approfondie; je n'ai presque pas besoin de dire que j'ai abandonné

1. Il n'y a aucune connexité réelle entre *tch* = ce et *k* = ca. Dans plusieurs dialectes de la langue d'oc qui conservent *c* devant *a*, *c* devant *e* devient *ts* (*s*) et non *tch*.

2. On trouve bien des formes avec *j* pour plusieurs de ces mots dans tel ou tel parler actuel; mais ce sont là des développements postérieurs et qui se produisent aussi bien hors de la région où *c* persiste devant *a*.

3. L'hypothèse proposée par M. K. pour ce problème difficile me paraît être la meilleure qu'on ait présentée jusqu'ici.

4. Le parallélisme postulé se trouve à peu près en italien : cf. *ragione*, *dugento*, *damigella*, etc.; mais l'histoire du *c* (*e*, *i*) en position faible en italien est aussi fort obscure.

depuis longtemps mon ancienne opinion sur ce sujet; elle contenait d'ailleurs une parcelle de vérité, qu'il ne serait peut-être pas inutile de mettre en lumière; mais cela m'entraînerait présentement beaucoup trop loin.

III. *Fragment de Valenciennes*. M. Koschwitz a consacré à ce texte, qui pique si vivement la curiosité et la satisfait si peu, une étude véritablement digne d'admiration par la force d'attention et la clarté d'exposition qu'elle atteste, dans un sujet obscur et embrouillé entre tous. Il a eu le courage de couronner son travail par une traduction, qui rendra de grands services à ceux qui s'essaieront après lui sur ce texte. Cette traduction ne porte naturellement que sur le verso de la feuille de parchemin qui nous a conservé par miracle le brouillon de l'homélie française du Xe siècle. En la lisant en regard du texte, et en la comparant à celle que j'ai faite autrefois pour mon usage, je soumettrai à l'auteur les observations suivantes. Je ne suis pas convaincu que *ço dit* signifie « cela veut dire » (p. 128, 160); je le traduirais plus volontiers par « ce dit-il »; si *ço dit* répondait à « das heisst », il me semble qu'il serait placé en tête de chaque phrase française, au lieu qu'il est toujours en incidente après *donec* ou autrement; d'ailleurs la vraie forme française serait plutôt *ço espelt*. — L. 4¹ pour *ne docciet* je lis *ne doleiet* et au commencement de la l. 5 je supplée *tant de lor salut*, ce qui donne un sens simple et naturel: « il ne s'affligeait pas tant de leur salut qu'il faisait de la perte des Juifs », tandis que la version de M. K. est fort compliquée; *docciet*, comme le remarque l'auteur (p. 146), est phonétiquement incorrect; enfin je crois que la leçon *doleiet* est très acceptable paléographiquement. Ici et l. 30 j'entends *ne si* comme *ensi*, sans d'ailleurs pouvoir bien l'expliquer. — L. 18 je corrigerais *videbat per spiritum profetie*. — L. 37 la leçon [*Mat*] *heum* est-elle bien assurée? J'ai lu jusqu'ici *leu de avant di(s)t*, et il me semble que la répétition de *dist* est bien invraisemblable. — Entre les l. 22 et 23 je supplée non une phrase terminée par [*de*] *fendut*, mais quelque chose comme: *Cil homines de cele civitate [tant l'aveient o] fendut que...* — Le mot *terriculum*, l. 23 et 28, est douteux de l'aveu de M. Schmitz (J. Tardif lisait *predictam*); je propose de lire dans les deux passages *triduum*, qui convient à merveille au moins au second, et, il me semble, aussi au premier. — J'ai bien de la peine à admettre *liberi*, l. 26: *D. us* n'a plus alors de verbe à gouverner; il faudrait *liberavit*. — Entre 27 et 28 je supplée: *E poro si vos avient [que vos bie]n faciast cest triduum*, etc.; je comprends donc *si* = *sic* et non = *si* comme M. Koschwitz, et je traduis *comenciest* par « commencez » et non par « beginnen müget », qui n'est pas autorisé par le texte. — Le *Sire* qui commence la ligne 30, et dont M. K. ne dit rien, peut aussi bien se lire [*e*] *stre*, et il suffirait de suppléer *por* ou *por en ciel*. — L. 31 je ne puis concevoir la construction admise par M. K.: « prions lui que de ce purgatoire nous délivre qui tant de maux

1. Je cite, comme M. K., d'après son édition dans *Les plus anciens monuments* (4^e édition); mais il faut avouer que la disposition n'en est pas commode. Chaque ligne du ms. devrait être numérotée, et ce qui manque au début de chaque ligne devrait être suppléé à cet endroit et non à la fin de la ligne précédente.

2. La restitution de M. K.: « Dieu [eut pitié d'eux, et ainsi ils furent] libres » me paraît demander trop d'espace.

nous ayons fait » ; il traduit, il est vrai, *habeamus* simplement par « avons » et rapporte « qui » à « nous » : « prions-le qu'il nous délivre, nous qui avons fait tant de maux », mais cela ne me semble pas possible. Pourrait-on lire *habent* au lieu d'*habeamus* ? Si on le pouvait, je serais tenté de lire *paganos* le mot que Tardif a lu *periculo*, où M. Schmitz n'a déchiffré que *PGos* et où M. K. soupçonne *purgatorio*¹. On comprendrait alors : « Prions-le de nous délivrer de ces païens qui nous ont fait tant de mal », et on aurait là une allusion aux Normands. Le fait que le prédicateur parle encore aussitôt après « *de paganis e de mals christianis* » ne contredit pas cette hypothèse. — L. 33 au lieu de « *ce's eleemosynas* on peut lire et je lis *e tels*, qui convient mieux sous tous les rapports. — Dans l'introduction je remarquerai les points suivants. *Unanimes* (p. 131, 150) me paraît un mot purement latin (*unanimes* pour *unanimi*). — P. 131 je lis *durétie* = *durece* et non *duretté*; de *duritia* (?) on aurait *durté*. — *Haire* (p. 135) viendrait de l'all. *hara*, l'a ayant donné *ai* « sous l'influence de l'r. » Il vaut bien mieux admettre un *haria* dérivé de *har*. — P. 162 M. K. dit que toutes les explications proposées pour *soucir* sont impossibles, et il ne mentionne pas celle qu'il a donnée plus haut (p. 138) sans hésitation : *sopire*; je l'ai crue bonne aussi, mais je ne l'admets plus; il n'y a pas d'exemple de verbe en *-ire* passant à la conjugaison en *-cir*. — P. 157, malgré les remarques de l'auteur et de M. Förster, je ne puis croire que *noieds*, aussi lisiblement écrit que possible dans le ms., ne réponde pas à *necat us* ou à *necat os*, et j'y vois le plus ancien exemple du changement (à l'atone) de *ei* en *oi* (voy. *Rom.* XI, 606). — Sur la question du dialecte et divers points de grammaire, j'aurais à faire d'autres remarques que je réserve pour plus tard; mais le répète que le travail de M. K. mérite tout éloge.

IV. *Fragment de poème sur le Cantique des Cantiques*. Ici aussi le commentaire est excellent. La question du dialecte n'est pas éclaircie et ne pouvait l'être avec certitude; il faudrait en exclure la forme *laisiét*, qu'il n'y a aucune raison à mon avis de ne pas interpréter *laisiét* (cf. p. 196). Mon opinion est que rien n'empêche de regarder le poème comme composé dans le centre occidental de la France (la rime *Jerusalem: amant* n'est certainement pas un obstacle), et c'est cette région plutôt que l'est qu'indique l'emploi des accents diacritiques; mais la brièveté du texte et l'étrange graphie du copiste rendent toute décision fort douteuse. — *Oillet* n'est pas *oleet* (p. 176), mais *oleat*, et tout à fait correct. — Dans *entreiz cent milie* (p. 189) M. K. comprend *entr'eiz* = *inter ipsu m*; cela me paraît peu vraisemblable; je préfère *entre* ou *en treis*. — La graphie *chinc* me semble provenir tout simplement de l'habitude du copiste d'écrire *chi* = *qui*. — La locution *e chi est illi?* (v. 9) n'a rien d'« *aufällig* » (p. 196), et est parfaitement conforme à l'usage français, même moderne. — *Aromatigement* est plus singulier que ne le dit l'auteur, et ne se justifie pas par ses exemples allégués; les noms empruntés à des verbes en *-izare* sont nombreux et ne présentent jamais *g*; il est donc fort probable que le *g* est une faute

1. On ne demande pas à Dieu de préserver les vivants du purgatoire, mais de l'enfer; c'est ceux qui sont déjà au purgatoire qu'on prie Dieu d'en faire sortir.

pour *s* ou *z*. — Au lieu de *qu'il avoit une amie* (v. 52), M. K. pense que l'original portait *qu'il avoit amie*; c'est fort peu probable, si on compare *ert* aux v. 53 et 68; d'ailleurs notre poème est postérieur à l'*Alexis*, qui ne connaît déjà que les formes en *-eit*.

V. *Épître faicte sur saint Etienne*. J'aurais peut-être ici plus d'objections de détail à présenter sur des points de doctrine, mais elles n'ont pas grande importance: . Ainsi je ne crois pas que *juif* vienne de *judivum*, ce qui oblige à voir dans *juet* « un compromis entre *jué* et *juif* »: *juif* est une des formes qui proviennent de *judaeum*; mais la discussion me mènerait trop loin. — La chute de l'*a* atone pénultième dans *Estevre* (p. 205) n'est pas contraire à la phonétique; le *v* ne vient pas de *f* par adoucissement devant *n* ou *r* (p. 214): on a dit de *Stépanum Estiève* puis *Estiève*, d'où *Estievre* ou *Estienne*. — Pourquoi *nule* (p. 206, 219) ne répondrait-il pas à *nulla* et serait-il pour *neüle*? — Je ne crois pas que *volentiers* réponde à *voluntariis* avec un *e* provenant correctement d'*u* atone; je vois dans cette forme, comme dans *volentet* et l'*it. volentieri*, l'influence de *volentem*, *volenter*. — M. K. n'admet pas que l'auteur ait laissé passer des rimes imparfaites; il attribue *pren* pour *prent* au copiste (p. 226) et croit devoir corriger (d'une façon assez peu plausible) le v. 31 (p. 224) parce qu'il présente une assonance. Mais *pren* = *prende* est la seule forme usitée en ancien français (de même que *preu* = *preudo*, *preus* = *preudis*, et un versificateur aussi médiocre que celui dont il s'agit a bien pu laisser échapper de mauvaises rimes. — La recherche sur le dialecte aboutit à rendre très vraisemblable l'opinion que j'avais émise il y a vingt-quatre ans, sans être en état de l'appuyer comme le fait aujourd'hui M. Koschwitz.

En résumé on voit, même par ces remarques éparses, quelle est la valeur et quelle sera l'utilité du *Commentaire* de M. Koschwitz; souhaitons qu'il nous en donne promptement la seconde partie. Qu'il me soit permis en terminant de dire un mot personnel: l'auteur a constamment l'occasion de me citer et bien souvent celle de me contredire: il le fait toujours avec une courtoisie parfaite, à laquelle il a visiblement attaché du prix, car il lui a souvent sacrifié la concision qu'il recherche avec raison. Je ne puis que lui en être reconnaissant, sachant mieux que personne combien une sévérité plus grande aurait été facile et souvent justifiée.

G. P.

Die Trojanersage der Britten. Von Georg HELGER. München, Oldenbourg, 1889, 8°, p. 99.

Voici une excellente dissertation, qui apporte à l'histoire littéraire des résultats vraiment intéressants. On a répété souvent que la fable de l'origine troyenne

1. On remarque aussi dans cette partie d'assez nombreuses fautes d'impression, parfois gênantes. Citons *Saint-Ouge* et *Anjoumois* (p. 217), *Bucassé* pour *Bourassé* (p. 218), *parlait pour portait* (p. 226).

des Bretons était une légende ancienne et populaire; M. Heeger n'a pas de peine à montrer qu'il n'en est rien, que c'est une pure fabrication érudite, et qu'elle n'apparaît nulle part avant l'*Historia Britonum* du prétendu Nennius¹. Mais dans ce texte même elle est très probablement interpolée. L'auteur primitif avait inséré dans son œuvre, en la modifiant, la *Generatio regum* bien connue, de source franque, qui remonte au x^e siècle², et qui fait d'un certain Istio, frère d'Erminus et d'Inguo, le père des Romains, des Bretons, des Francs et des Alemans. De même, d'après l'*Historia Britonum*, « Hissitio habuit filios quatuor, hi sunt Francus, Romanus, Britto, Albanus. » Un premier interpolateur, jaloux sans doute des légendes troyennes des Francs et des Normands, joignit à cette généalogie, tirée d'après l'auteur « ex veteribus libris veterum nostrorum », une autre qui se trouverait « in annalibus Romanorum », et d'après laquelle Britto ou Bruto aurait été un fils ou un petit-fils d'Enée, et, chassé d'Italie, serait venu occuper la Bretagne. Un troisième savant a voulu mêler à ce récit une autre fable d'après laquelle le consul Brutus serait venu d'Espagne en Bretagne³, et a produit un inextricable imbroglio. Enfin un quatrième a essayé de réconcilier le premier récit avec l'origine troyenne. Ces quatre versions se retrouvent dans divers mss. de l'*Historia Britonum*, dans un ordre qui n'est pas celui de leur incorporation à l'œuvre; aussi avait-on regardé la 2^e et la 3^e, qui occupent le 1^{er} et le 2^e rang (A, B), comme authentiques, la 1^{re} (C) comme interpolée ainsi que la 4^e (D). M. H. discute avec une grande finesse et réfute fort bien, à l'aide de la comparaison des mss. et de la traduction irlandaise, ce système, qui est celui de M. de La Borderie; il montre que jusqu'au xii^e siècle on ne trouve d'allusions qu'à la 1^{re} version (C), tandis que la 2^e (A) est citée pour la première fois (avec B) par Henri de Huntingdon. Pour connaître la date de la première interpolation, source de tous les récits britanno-troyens, il faut d'abord connaître la date de l'*Historia Britonum* elle-même. M. H. rejette avec moi la date de 822; mais il n'accepte pas non plus celle de 878, cette année ne pouvant pas être la quatrième du règne de Mervin fils de Rodri, parce que Rodri ne mourut qu'en 877. Il en conclut que le passage où se trouve cette date n'appartient pas originellement à l'*Historia*, mais est d'un auteur qui plaçait l'invasion des Saxons à une date autre que celle de 429, admise par l'*Historia*. Tout son raisonnement me paraît fort solide. Rien ne permet donc de dater avec certitude l'*Historia Britonum*. Quant à l'interpolation A, qui nous intéresse seule ici, elle se trouve dans le manuscrit du Vatican, qu'on a toujours attribué au x^e siècle. M. H. conteste cette date, un passage du manuscrit désignant l'année 1024 (ou plutôt 1027), en sorte que « le ms. du Vatican ne peut pas avoir été fait plus tôt, mais peut bien l'avoir été plus tard (p. 56), » et il faut

1. Sur le jeu de mots *bruti Britones*, voy. p. 19.

2. Il y aurait à faire sur le rapport de ces deux textes des recherches critiques; il semble que le passage de l'*Historia Britonum* ait une source commune avec la *Generatio regum* plutôt qu'il ne provient d'elle.

3. Cette fable a probablement existé d'abord à part, et indépendamment de toute allusion à Troie. Decimus Brutus, consul au ii^e siècle avant J.-C., y est confondu avec Brutus le premier consul.

appliquer le même raisonnement au ms. perdu, encore plus ancien que celui du Vatican, qui a été la source du ms. de la B. N. (La Borderie, n° 19), et qui contenait la même date. Toutefois cela ne prouve rien que pour la date de la plus ancienne copie à laquelle nous puissions remonter, et il faut remarquer que cette copie contenait déjà l'interpolation A. M. Heeger va donc trop loin en faisant descendre cette interpolation jusqu'au temps d'Edouard le Confesseur; on doit admettre qu'elle est antérieure à 1027; mais si on pense avec l'auteur qu'elle s'est produite sous l'influence de la légende normanno-troyenne racontée par Dudon de Saint-Quentin, elle n'a dû être antérieure que de bien peu ¹.

Les chapitres suivants ont moins d'importance, mais on y retrouve la même critique judicieuse et pénétrante. M. H. montre que Gaufrei de Monmouth a composé son récit de l'expédition de Brutus d'après l'*Historia Britonum* et en empruntant plusieurs traits (notamment le nom de *Corineus*) à Virgile: que l'*Historia britannica* citée dans la vie de saint Gouëznou ne peut être que le livre de Gaufrei; que Geoffrei Gaimar n'a pas eu de sources bretonnes²; enfin que Giraud de Barri ne tire que de Gaufrei de Monmouth sa connaissance de la fable troyenne³. Tous ces points étaient déjà hors de doute pour les gens compétents, mais on saura gré au jeune auteur de les avoir mis en pleine lumière.

L'étude de M. Heeger est une thèse présentée à l'université de Munich. Elle fait honneur aux maîtres du nouveau docteur, et on peut dire qu'on n'en voit pas souvent qui promettent et tiennent déjà autant.

G. P.

1. M. H. voit dans le ms. du Vatican la forme originale de l'interpolation, mais j'avoue que cette hypothèse me paraît douteuse. Dans ce ms. le mage qui fait l'horoscope de Britto dit que l'enfant sera très vaillant et « *amabilis omnibus hominibus*, » et on lit ensuite: « *Propter hanc vaticinationem occisus est magus ab Ascanio.* » Voilà une singulière récompense pour une prédiction si flatteuse! Le ms. continue: « *Sic evenit: in natiuitate iñius mater mulier, mortua est.* » Que signifie *sic evenit*? Combien tout est plus clair dans les autres mss. et dans la version irlandaise! Le mage prédit que l'enfant tuera son père et sa mère; c'est pour avoir annoncé cela qu'on le met à mort. En effet, *sic evenit*: sa naissance coûta la vie à sa mère, et il tua son père par accident. Il me semble très probable que l'auteur de la version du ms. du Vatican (et du ms. de la B. N.) a été choqué de voir attribuer à l'ancêtre des Bretons des crimes même involontaires, et qu'il a maladroitement retouché l'histoire, en laissant d'ailleurs subsister des vestiges de la forme originale.

2. Il y a dans le passage tant de fois cité de Gaimar sur ses sources un vers altéré dans le ms. et qu'on a essayé de rétablir de diverses façons; M. H. adopte celle de M. Ten Brink: *Le translata e fes i mist*. La vraie leçon est: *E les transcendences i mist*; on sait que *transcendence* signifie ce que nous appelons « synchronisme. » Ce sont ces synchronismes qui n'étaient pas dans l'*Historia regum Britanniae*, et que Gaimar, d'après d'autres sources, avait ajoutés à sa version: rien donc de moins breton.

3. M. H. accorde même trop à M. Joly en admettant que la fable troyenne était au XIII^e siècle 'grâce à Gaufrei', « populaire, universellement répandue » chez les Gallois; du moins les ouvrages de Giraud de Barri ne peuvent servir à le prouver.

In memoria di Napoleone Caix e Ugo Angelo Canello. Miscellanea di filologia e linguistica. Firenze, successori Le Monnier, 1886, in-4°, xxxviii-478 pages.

Nous avons parlé à plusieurs reprises de ce recueil, dont l'impression, depuis longtemps en train, vient enfin d'être achevée. Il forme un beau volume, digne en tous points, par le fond et par la forme, de la pieuse destination à laquelle il doit l'existence. L'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal, la Roumanie, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse sont représentés dans cet hommage rendu à la mémoire de deux romanistes enlevés coup sur coup à la science dans la pleine force de l'âge et du talent; l'Italie et l'Allemagne, pour des raisons différentes, le sont le plus richement. Le volume s'ouvre par une courte préface, puis vient un beau discours de M. Villari sur la vie de N. Caix et une intéressante notice de M. Rajna sur ses écrits; la notice sur U. A. Canello est de M. Crescini; elle se termine par une très utile bibliographie, qui montre dans combien de directions s'était exercée, de 1870 à 1883, l'activité de ce jeune et ardent travailleur.

Le recueil proprement dit se compose de trente-six articles, que nous allons rapidement passer en revue.

P. 1-4. Fr. Miklosich, *Ueber die Nationalität der Bulgaren*. Le savant linguiste croit que les Bulgares formaient un mélange de Turcs et de Finnois.

P. 5-9. Edm. Stengel, *Ueber den lateinischen Ursprung der romanischen Fünfzehnsilbner und damit verwandter weiterer Versarten*. M. St. reconnaît, comme on l'a fait ici (IX. 177-191), l'origine du vers en question dans le tétramètre trochaïque catalectique rythmique; cela est de toute évidence. Il explique d'une façon particulière la dérivation du vers de 11 syllabes de ce vers de 15 syllabes, et tout son article mérite d'être lu.

P. 11-38. P. Merlo, *Problemi fonologici sull' articolazione e sull' accento*. I. *Tentativo di classificare in un sistema unico d'articolazioni le vocali e le consonanti*. II. *Diverse gradazioni delle voci toniche e perdita o naturale rotazione delle atone*. Observations fines et pénétrantes, qui donnent le désir de voir bientôt l'ouvrage que l'auteur annonce sur ces matières.

P. 39-49. G. Gröber, *Etymologien*. 1. Fr. *aiguille*, serait dû à l'influence combinée d'*aiguiser*, d'*anguille* et d'*aigu*. — 2. It. *ammicare*, serait formé sur *ammi*, ce qui n'est probable ni pour la forme ni pour le sens. — 3. *Andare*. Défense très ingénieuse de l'étymologie *ambitare*; elle ne convaincra sans doute pas les partisans d'*addare* et d'*ambulare*. — 4. Fr. *arroser*, viendrait du nom. *ros*, mais voyez l'explication bien préférable de W. Meyer, qui prouve l'existence d'un neutre *ros*, *rosis*. — 5. It. *astore*, fr. *autour*. M. Gr. le tire d'*astur em*; il ne s'est pas souvenu que ce rapprochement avait déjà été fait (*Rom.* XII. 100); la question est d'ailleurs fort compliquée. — 6. V. fr. *bleron*, poule d'eau, « du néerl. *blaar*, tache blanche sur le front qui distingue cet oiseau »; le fr. *bellique* est l'all. *belche*, le fr. *macroule*, *macrole*, *macreuse* tient peut-être au hollandais *meyrkoet*. — 7. Esp. *borraja*, fr. *bourrache*. M. Gr. défend l'étymologie de Diez contre celle de Littré et une autre

qu'il imagine. — 8. Fr. *encre*, viendrait d'ἔγκραμα et non d'ἔγκραστον; mais on n'y gagne pas grand'chose pour la forme et on y perd beaucoup pour le sens. ἔγκραμα n'ayant pas la signification d'*encre*. — 9. Fr. *jadis* serait pour *ja a dis* (= dies); mais il tient à *tandis*, celui-ci à *quandis*, et déclarer *quamdiu* dans Boèce, *quandius* dans Léger pour des mots savants est peu acceptable; il vaut mieux s'en tenir à *jam diu*. *Je hui* pour *ja hui* = *jam hodie* est une étymologie donnée ici *jadis* (VI, 629) et répétée depuis. — 10. Pr. *jassé*, *anesé*, *dessé*, rattachés à *jam exin*, de *exin*; *anesé* serait formé du prov. *anc* et d'*exin*. Tout cela est bien peu vraisemblable. Pour une autre étymologie, cf. Rom. XIV, 577-9. — 11. It. *malvagio*, fr. *mauvais* = *male vatius*; peu probable pour plus d'une raison. — 12. Fr. *morceau*, non de *morsellum* (Diez), mais de **morscellum*; le seul appui de cette opinion est le pic. *morchel* (?), *mourcheu* (Litttré); mais il faut le juger comme *amorche* pour *amorse* et l'expliquer sans doute autrement. M. Gr. dit que personne ne songe plus sans doute à fonder *percer* sur *pertusier*; *pert(u)sare* est cependant la seule étymologie acceptable qu'on ait proposée; ici on n'aurait pas *c* = *s*, mais *c* = *ts*. — 13. Fr. *niece*; le lat. *neptia* n'est pas, comme le veut Diez, de création française, mais se trouve déjà dans une inscription (C. I. L., V, 2208). — 14. Fr. *patois*, se rattache à *patte*; plutôt, croyons-nous, au thème qui est dans *patte*. — 15. Fr. *pièce* etc., viendrait de *petia* tiré de *pedem*; la discussion de cette hypothèse nous entraînerait trop loin; bornons-nous à dire que le *tripetias* de Sulpice Sévère n'a rien à faire ici; nous pensons qu'il faut lire *tripedas*, devenu dans une première copie, par une faute très naturelle, *tripecias*, d'où *tripetias* d'une part et *tripeccias* de l'autre. — 16. Fr. *ruisseau*; rejetant avec raison l'étymologie de M. Förster, M. Gr. rattache ce mot au bas-latin *rogium*, d'origine d'ailleurs inconnue; ses remarques à ce sujet sont fort savantes; il n'en résulte pas nécessairement que *ru* ne soit pas *rivum* et *ruisseau* *riviscellum*.

P. 51-55. G. B. Gandino, *Osservazioni sopra un verso del poema provenzale di Boezio*. On a jusqu'ici entendu *non i mes foiso*, Boèce, v. 26, au sens de « il n'y réussit pas » en paraphrasant « il n'y mit pas assez (ou ce qu'il fallait) pour réussir ». *Metre foiso* est une expression jusqu'ici sans autre exemple, mais je crois, avec M. Tobler, *Zeitschrift. f. rom. Phil.* II, 505, qu'elle n'a rien de choquant. M. Gandino propose une nouvelle explication à laquelle je ne puis attribuer aucune vraisemblance. Selon lui *mes* vient du latin *metere*, moissonner, et le sens serait : « il ne fit pas une moisson abondante, il ne tira pas grand fruit (de ses exhortations) ». Mais, outre que *foiso* peut difficilement signifier « fruits, récolte », on n'a aucune raison de supposer l'existence d'un verbe provençal venant de *metere*. — P. M.]

P. 57-69. A. Gaspary, *Molières Don Juan*. Remarques littéraires.

P. 71-76. A. Tobler, *Etymologisches. Butor*; on peut voir la forme originale dans *brutor*, qui serait composé de *bruire* à l'impératif ou de *brui* primitif de *bruyère* et de *tor* = *taurum*; mais il est plus probable que la première partie du mot contient le verbe *bütire* ou *bübire*, qui désignait en latin le cri du *bütio* = *butor*. — *Piaffer*, de *pief* = *pie*; mais *pieffer* est un mot d'argot qui n'apparaît que dans la seconde moitié du XVI^e siècle, à trois syl-

labes, et n'a jamais d'autre sens que celui de « se pavaner, faire des embarras, braquer, comme on disait aussi » ; l'application par métaphore à un cheval qui relève les jambes avec élégance est enregistrée pour la première fois dans Richelet et encore inconnue à la première édition de l'Académie, ainsi qu'aux dictionnaires antérieurs; quant au sens de « frapper du pied », il est absolument moderne et dérive du précédent. L'origine de *piaffer* est inconnue. — *Forra* it. « défilé » = *Furre*, forme dialectale, notamment suisse, de *Furche*. — *Recrue* est le part. de *recroître*, ce n'est pas douteux, mais *recruter*, que M. T. en tire, n'en est pas moins pour l'ancien *recluter*, qui a changé de forme précisément sous l'influence de *recrue*; on ne voit pas pourquoi l'espagnol aurait changé *recrutar* en *reclutar*, et rien ne prouve que l'it. *reclutare* vienne de l'espagnol. — *Avertin* est un composé de *vertin* = *vertiginem* et n'a rien à faire avec *avertere* (Littré); cela est évident. *L'avertin* serait pour *la vertin*; c'est possible, mais on peut croire aussi qu'*avertin* = *esvertin* = *exvertiginem*. Notons les remarques sur *ningremance*. — *Gerla* it., a. fr. *jarle*; intéressantes explications sur les dérivés de *gerula* et accessoirement sur le v. fr. *gorle* = *gürtel*.

P. 77-89. G. Paris, *Les Serments de Strasbourg; introduction à un commentaire grammatical*. Ce morceau contient quelques inexactitudes qui sont rectifiées par M. Carl Wahlund dans une note additionnelle publiée p. 473 de ce volume.

P. 89-93. C. Paoli, *Notizia di un codicetto fiorentino di ricordi scritto in volgare nel secolo XIII*. Description d'un cahier de parchemin contenant des actes de vente rédigés en toscan et se rapportant à des terres du Val d'Arno intérieur. Les dates de ces actes sont comprises entre 1255 et 1290.

P. 95-102. F. G. Fumi, *Postille romanze*. I. Au *romanzo per o atono latino*; ces formes, qui sont propres à l'italien et au provençal, s'expliquent par une analogie ou mieux un mal-entendu. — II. *Greggio, grezzo*; l'auteur défend une étymologie ancienne de lui qui rattache ces mots à *grevius* = *gravius* et combat celle de Canello (*egregius*) et de Caix (*agrestis*).

P. 103-111. G. Meyer, *Der Einfluss des Lateinischen auf die albanesische Formenlehre*. L'auteur montre que l'influence du latin sur l'albanais a atteint non seulement le vocabulaire, mais des parties essentielles de la grammaire.

P. 113-166. C. Michaelis de Vasconcellos, *Studien zur hispanischen Wortdeutung*. [1. *Açamo, açaimo*, port. « muselière », *açamar, açaimar* « museler ». Du v. port. *açalmar* « charger une bête deomme, ravitailler une place », qui est le lat. *salmare* pour *sagmare*. — 2. *Alçapão*, port. « trappe », est pour *alça-põe* « lève et baisse ». — 3. *Alinhavo, alinhavão*, port. « faulxure », est pour *à linha vā* (cf. fr. *fau-fil*). — 4. *Bagoa*, galicien, « larme ». De *ba ccũla*, dérivé de *bacca* « baie ». — 5. *Birla*, esp. *birlo*, port. « quille ». De *pyrulum*, diminutif de *pyrum*. — 6. *Birlocha*, cast., *milocha*, arag., *miloca*, catal., *mitoja*, valencien « cerf-volant ». Même mot que *mil-ano* avec un autre suffixe. Le *b* du castillan viendrait de ce que *milano* a été confondu avec *vilano* (le *milano* passe pour oiseau *vil*); l'*r* de *birlocha* n'est pas expliqué. — 7. *Bisalho*, port. « petit sac ». De *bissac(c)ulum*. — 8. *Bolor*, port. « moisissure ». De *pallor*, qui a ce sens dans Vitruve, Columelle, etc. — 9. *Bugio*, port. « singe ». Du nom de la ville de *Bougie*. Dans l'archiprêtre de

Hita: *D. Gimio alcalde de Buxia*; dans le *Canc. general: monos de Bugia*. — 10. *Bair*, esp., port., « polir », v. port. *poir*, *pair*. *Dulat*, polire. — 11. *Caramunha* port., « grimace, moue ». De *quaerimonia*. — 12. *Cetbo*, galicien « célibataire ». De *caelibus* pour *caelibe*. — 13. *Cerniglo* (c'est ce qu'il faut lire dans l'arch. de Hita, Str. 982, au lieu de *cenniglo*), esp. « fantôme, épouvantail ». Doublet de *cernicalo*, sorte d'oiseau de proie. — 14. *Derreter*, port. « fondre », est pour *de-rieter*, *de-terer*. De *deterere*. Cf. v. esp. *retir*, de *terere*. — 15. *Dobar*, port. « dévider »; v. port. *debar* = *debaar*, *debāar*, esp. *debanar*. De *depanare* (*panus*). — 16. *Eito*, *eto*, port., galic., *aido*, forme populaire, « place devant une ferme, étable pour le petit bétail ». De *aditum*. — 17. *Ewa*, port., « tache, défaut ». De *labia* pour *labies*, *labes*. — 18. *Encinta*, esp. « (femme) enceinte ». De *inciens*. — 19. *Estrecer*, esp., port. « échapper à, éviter », pour *estrocer* = *estorceer*. De *extorquere*. — 20. *Fasca*, *fascas*, *hascas*, esp., port. « presque, à peu près ». De *faz* (impératif ou 3^e p. s. du prés. de *fazer*) joint à *ca* = *que*. — 21. *Guinilla*, esp. « prunelle de l'œil ». Pour *guindilla*, diminutif de *guinda* « guigne », cf. fr. *prunelle*. — 22. *Lira*, port. « couche de terre, carreau ». De *area*, auquel s'est joint l'article. — 23. *Macho*, esp. « mulet ». De *mulus*, par les formes *mulocho*, *mucho*. — 24. *Madrño*, esp., port. « arboise, arbousier ». De *matureoneus*. — 25. *Maico*, esp. Doit être le même mot que le port. *maçarico*, *massarico*, sorte d'oiseau. — 26. *Meigo*, port., *m'gò*, esp. « doux, bénin ». Plutôt de *magius* que de *magicus*. — 27. *Morango*, port. « fraise ». Formation hispanique de *morus* et du suffixe *ango* (p.-e. *anicus*). — 28. *Mouco*, port. « dur d'oreille ». De *Malchus*, le sergent auquel Pierre coupa l'oreille droite. — 29. *Non*, *non*, esp.; *nom*, *não*, port. « nom ». Formes abrégées et usitées seulement dans les serments et jurons de *nome nomine*. — 30. *Pelmazo*, esp. « masse aplatie ». De *pelma* pour *pegma*. — 31. *Pintalsigo*, esp., port. « chardonneret »; formes anciennes: *pintasirgo*, *pintisirgo*, *pintaxirgo*. Le mot *sirgo* est *syricus*; *pinti* est pour *piti* = *pectus*. — 32. *Pousalouza*, port. « papillon ». *Pousa*, impératif de *pousar*, joint à *louza* « dalle ». Le composé n'a pas de sens, les deux mots n'ont été réunis que parce qu'ils rimaient ensemble. — 33. *Quera*, arag. « vermoulu ». De *caria* pour *caries*. — 34. *Quexigo*, esp. « sorte de chêne vert ». Vient du portugais, où il a été formé, comme *perigo*, *artigo*, de **querciculum*. — 35. *Relha*, port. « soc de charrue ». De **rallia*, **rallium* pour *ralla*, *rallum*. — 36. *Sandeu*, port. *sandío*, esp. « fou, niais ». Ou bien de *sine Deus*, ou bien d'un nom de personne *Sandaeus*. Peut-être l'esp. *sandío* a-t-il quelque chose de commun avec *sandia* « melon d'eau ». — 37. *Sarau*, « fête de nuit », *serão* « veillée ». Doublets dérivés de *serum*. L'esp. *sarao* vient du portugais. — 38. *Senzido*, v. esp., *cencido*, esp. « non foulé, en parlant d'un pâturage ». De la famille du port. *singello* « simple », *singillus*, et du cat. *sancer* « entier » *sincerus*. — 39. *Sosegar*, esp. « calmer », v. port. *sessegar* « s'asseoir, s'établir ». De *sessicare*, dérivé du part. *sessum*. — 40. *Soturno*, port. « sombre, triste ». De *Saturnus*. — 41. *Sovela*, port., *subilla*, esp., « alène ». De **subilla* pour *subūla*. — 42. *Atordido*, esp., *stordire*, ital. Il n'y a pas lieu d'écarter définitivement l'étymologie turdus. — 43. *Tergó*, port. « orgelet ».

De *triticolum. — 44. *Trinca*, esp., port. « assemblage de trois personnes ou de trois choses ». De *trincus, formé sur unicus. — 45. *Umbral*, esp., port. « seuil d'une porte ». On peut hésiter entre des dérivés de *lumen*, *limen*, *humcrus* et *limes*. — 46. *Urce*, esp. « romarin », *urze*, port. « bruyère ». L'étymologie de M. Baist, ulice, est bonne; mais présente quelques difficultés de sens. — 47. *Vestiglo*, esp. « monstre, spectre ». De *besticulum*. — 48. *Vinco*, port. « pli, raie, ornière ». De *vinculum*. — 49. *Xato*, esp. « veau ». L'identité de ce mot avec *chato*, « épaté », proposée par M. Baist, n'est pas encore démontrée. — 50. *Xodreiro*, port., s'emploie en parlant du porc. Dérivé de *xodro*, *xordo*, *sordidus*. — 51. *Yjada*, esp. Dans Rabbi Santob: « piel syn yjada »? — 52 *Zisme*, esp. Dans un passage de Juan Manuel, à côté du mot *pulga*. C'est *címicem*, par la forme intermédiaire *zimce*. — A. M.-F.].

P. 167-174. F. Neumann, *Die Entwicklung von consonant + w im Französischen*; remarques très ingénieuses, comme on peut s'y attendre, mais non moins contestables. Que l's de *co(n)suere* soit appuyée, c'est ce qui n'est pas facile à concéder; et *futuere* doit-il prendre deux *t* comme *batuere*? L'auteur à un endroit dit avec grande raison qu'en phonétique des formes verbales, exposées à tant d'influences analogiques, ne peuvent avoir de force contre des mots ordinaires; il aurait dû, pensons-nous, appliquer cette règle à l'ensemble de son travail, dont la première partie établit des lois phonétiques à peu près uniquement sur des formes verbales.

P. 175-189. A. Miola, *Un testo drammatico spagnolo del XV secolo pubblicato per la prima volta*. [Dialogue entre un vieillard, l'Amour et une femme, tiré d'un ms. de la Bibliothèque nationale de Naples. M. Miola disserte sur les rapports de cette petite pièce avec le *Diálogo entre el Amor y un viejo* de Rodrigo Cota sans arriver à des conclusions bien précises. Le texte est correctement établi. Str. 13, v. 2, lire *Nestor*; str. 22, v. 5, lire *tuerça*; str. 26, v. 5, la correction est inutile; str. 31, v. 9, *aparejadas* est bon; str. 47, v. 10 la correction est mauvaise; il faut lire le vers ainsi: *sin horadarnos el sayo* (sans percer le pourpoint). — A. M.-F.].

P. 191-197. B. Wiese, *Einige Dichtungen Lionardo Giustiniani's*. Diverses rectifications et indications bibliographiques sur ce poème, suivies de quatre compositions inédites tirées d'un ms. de la Marciana.

P. 199-108. G. Flechia, *Etinologie Sarde*. [Rectifications au *Vocabulario Sardo-Italiano* de Spano. On trouve dans ce travail, rédigé depuis bien des années, comme nous l'apprend une note, l'érudition et la pénétration dont l'auteur a donné tant d'autres preuves. Bien curieuse est l'explication de *meda* (lat. *meta*), pris dans le sens de meule de paille ou de foin, signifiant « beaucoup », que M. F. rapproche avec raison de l'emploi au même sens de *massa* en provençal. C'est de même encore qu'aux Etats-Unis on emploie *a heap*. — P. M.].

P. 209-215. M. Obédénare, *Une forme de l'article roumain qui se met devant les substantifs et les adjectifs*. [Les éditeurs de la *Miscellanea* ont-ils su que cet article est un simple extrait d'un travail plus étendu publié par feu Obédénare dans la *Revue des langues romanes*, 3^e série, XI, 131 et suiv.? L'utilité de cette réimpression nous échappe. — P. M.].

P. 217-229. J. Cornu, *Recherches sur la conjugaison espagnole aux XIII^e et XIV^e siècles*. [La voyelle de l'infinitif tombe au futur et au conditionnel, en ancien espagnol, toutes les fois qu'une raison d'euphonie ne s'y oppose pas : *combré* (esp. mod. *comeré*), mais *traeré*, *partiré* pour éviter la répétition de l'r. — Forme du futur où l'auxiliaire précède l'infinitif au lieu de le suivre. M. Cornu en a réuni un certain nombre d'exemples, pour la plupart assurés, dans d'anciens textes en vers : çà et là, toutefois, l'omission d'un *de* entre l'auxiliaire et l'infinitif ne serait pas contredite par la mesure. On peut remarquer à ce propos que des romances en castillan assez archaïque, qui se récitent encore dans les Asturies, ont conservé quelques vestiges de cette forme. Dans celle qui commence *Mañanitas de San Juan*, la fille du Roi dit à la Vierge : « *Ha decirme la Señora Si tengo de ser casada?* » Puis la Vierge lui demande où elle mettra l'eau qu'elle vient puiser à la fontaine : « *En que lo has llevar, mi vida, En que lo has llevar, mi alma?* — *Hélo llevar yo, Señora, En regozos de mi saya, etc.* » (*Jahrbuch für rom. Literatur*, III, 281). Une autre version donne ici : « *Diga, diga la Señora, Donde llevaré yo el agua?* — *Llevaráslo tu, doncella, Nel regazo de tu saya* » etc. (Menéndez Pidal, *Coleccion de los viejos romances que se cantan por los Asturianos*, etc. Madrid, 1885, p. 233). — M. Cornu termine son article par un tableau des conjugaisons en ancien espagnol. — A. M.-F.]

P. 231-6; cf. p. 474. P. Meyer, *Complainte provençale et complainte latine sur la mort du patriarche d'Aquilée Grégoire de Montelongo*.

P. 237-241. C. Avolio, *La questione delle rime nei poeti siciliani del secolo XIII*. [Soutient l'opinion selon laquelle les poésies de l'école sicilienne ont dû être écrites dans le dialecte local, et remarque à ce propos que ceux qui ont étudié la question si controversée des rimes de ces poésies n'ont pas tenu un compte suffisant des variétés dialectales qu'offre le sicilien. — P. M.]

P. 243-254. F. Zingarelli, *Un serventeses di Ugo di Sain Circ*. [C'est le serventeses *Un serventeses veuill far*, déjà publié par Raynouard, *Lex. Rom.*, I, 417, ici réédité d'après le ms. d'Este. Diez, qui ne le connaissait que par la traduction bien imparfaite de Millot, le plaçait en 1217; M. Gaspary, dans sa récente histoire de la littérature italienne, l'attribuait à l'année 1246. M. Z. prouve qu'il a dû être composé en 1240. M. Casini était arrivé indépendamment et en même temps au même résultat, dans son mémoire sur les troubadours de la Marche Trévisane (voy. *Romania*, XV, 158). L'édition de M. Z. est meilleure que celle de M. Casini. Son commentaire, toutefois, n'est pas exempt de fautes. Au v. 18 *Argensa*, mentionné à côté d'Avignon, de Nîmes, de Carpentras, ne saurait être Argence dans le Calvados. C'est la terre d'Argence, sur la rive droite du Rhône, près Beaucaire; voy. mon édition du poème de la Croisade albigeoise, II, à la table. Au v. 19 on ne comprend pas comment M. Z. n'a pas vu qu'il s'agissait de Venasque dans l'arrondissement de Carpentras. — P. M.]

P. 255-261. A. Mussafia, *Una particolarità sintattica della lingua italiana dei primi secoli* [Observations très fines et très exactes sur la place des pronoms personnels atones, au cas oblique, quand ils sont joints à un verbe. Actuellement, en italien, ils se placent avant le verbe (*lo vidi*); anciennement il se plaçaient après (*vidilo*) quand ce verbe était au commencement de la proposition. L'his-

toire de cette particularité est exposée avec autant de précision que de clarté. Une exception que M. M. avait cru trouver dans un texte fort ancien, la formule de confession en latin mélangé de langue vulgaire publiée et étudiée par M. Flechia (voy. *Rom.* XIV, 304-5), se trouve n'être qu'une fausse lecture, voy. p. 474 de la *Miscellanea*. — P. M.]

P. 271-288. R. Renier, *Un mazzetto di poesie popolari francesi*. Ce sont 28 morceaux, extraits de deux manuscrits du xvii^e siècle de la bibliothèque de Cortone; malheureusement ce sont des manuscrits musicaux (l'un contient le *soprano*, l'autre le *contralto* des mêmes chansons), qui ne donnent que le début des pièces, et ces fragments, copiés en Italie, sont fort altérés. M. Renier a joint à l'édition une introduction fort intéressante sur les chansons italiennes que contiennent les mss. de Cortone et sur les autres recueils italiens où se trouvent de ces chansons françaises, si populaires jadis au delà des Alpes (on peut y joindre le ms. de Pavie cité *Rom.*, VI, 271). Parmi les 28 morceaux des mss. de Cortone, plusieurs se retrouvent ailleurs, notamment dans le ms. B N. fr. 12744 publié par la Société des Anciens Textes. M. R. n'en y a retrouvé que quatre, mais d'autres lui ont échappé : ainsi les derniers mots du n° XVIII (à partir de *tousior*) sont en réalité le début d'une autre chanson, le n° XCVI A. T.; le n° XXI R. = XXVII A. T.; XXVIII R. = XCV A. T. Pour l'édition, M. R. énonce des principes fort dignes d'approbation, mais il les suit imparfaitement. Il dit qu'il faut donner de ces morceaux si altérés une reproduction diplomatique; or 1° il prend pour base le texte d'un des mss., et, quand les leçons de l'autre sont *decisamente da preferirsi*, il les adopte, sans donner les variantes qu'il rejette, en sorte qu'après la publication il faudra revoir les textes; 2° il divise les vers à son idée, et parfois inexactement (voyez par exemple la fin déjà citée du n° XVIII); il met la ponctuation, des apostrophes, des accents, etc., et préjuge ainsi la lecture, quelquefois peu heureusement (ainsi XI, 16 *je n'é pour j'en é*; XV, 1, *je pour j'é*, etc.); la *distinctio verborum* surtout laisse à désirer: XI, 8 *vigle come*, l. *viglecome*; XII, 5 *che con selas aghut*, l. *che consel as aghut*, avec un ? qui manque; XVII, 12 *oultre buciét*, l. *ou trebuciet*. Il est probable que les fautes réelles, comme *Se pour Le* XIV, 3, *Sardonnés pour Pardonnés* XVII, 12, sont déjà dans les manuscrits. Malgré ces imperfections, la publication de M. Renier est digne d'éloge et de remerciements; elle en mériterait plus encore si la musique était jointe au texte.

P. 289-291. H. Suchier, *Ueber die Tenzone Dante's mit Forese Donati*. [M. I. del Lungo a mis définitivement hors de contestation l'authenticité des cinq sonnets qui composent cette *tenzone* et dont trois sont de Dante et deux lui sont adressés par Forese Donati, voy. son édition de Dino Compagni, II, 611 et suiv. Le même savant a édité le premier l'un de ces sonnets jusqu'alors resté inédit et amélioré le texte des autres. La note de M. Suchier est un supplément au travail de M. del Lungo. Elle contient l'explication d'un passage obscur du sonnet (*Ben ti faranno*) publié pour la première fois par M. del Lungo, et des conjectures sur l'ordre de ces sonnets. — P. M.]

P. 295-303. A. d'Ancona, *L'Arte di dire in rima. Sonetti di Antonio Pucci*. Suite de sonnets publiés d'après un ms. d'Udine. M. d'Ancona, qui n'en exa-

gère pas la valeur, fait observer que l'auteur a imité en un endroit le *Tesoro* de Brunetto Latino.

P. 305-311. S. Pieri, *Il verbo aretino e lucchese*.

P. 313-332. G. Morosi. *L'oltrierno dialetto catalano d'Alghero*. [On sait que la ville d'Alghero située sur la côte occidentale de la Sardaigne fut peuplée de Catalans à la suite de la conquête de l'île par Pierre IV d'Aragon. Le catalan, bien que de plus en plus mêlé de sarde et d'italien, y est encore parlé aujourd'hui. Le mémoire de M. Morosi, composé avec une excellente méthode, montre que le catalan d'Alghero n'offre guère de traits qui ne se retrouvent en Catalogne. Les secondes personnes du plur. sont en *au*, *eu*, comme en catalan moderne. L'auteur en conclut que ces formes, considérées par feu Alart (*Rev. des l. rom.*, 2^e série, IV, 110) comme relativement récentes, devaient être plus anciennes que le milieu du XIV^e siècle, au moins dans la langue usuelle; mais la conclusion ne me paraît pas rigoureuse: jusqu'au traité de Rastadt, Alghero a été possession espagnole. et les rapports entre cette ville et Barcelone ont dû être assez fréquents pour que le catalan de la métropole ait influé sur celui de la colonie. En appendice M. M. a publié une petite collection de proverbes et de comparaisons populaires qui n'offrent rien de bien saillant; et enfin un chant populaire, évidemment incomplet, qui n'est autre que le célèbre chant des transformations auquel Mistral a donné une nouvelle popularité par la chanson de Magali. On connaît beaucoup de rédactions de cette poésie véritablement originale (voy. *Romania*, VII, 61-4). Il en existe une en Catalogne¹, mais elle diffère notablement de celle d'Alghero, qui a un commencement tout à fait particulier. Je citerai une strophe de cette dernière :

Ma farè a una anguilèta,
I ma 'n fugiré nadant.
— Si vus feu a un' anguilèta,
Ely² sa fara pascador (*bis*):
I vu 'n prangara pascant.

Nous aurons prochainement l'occasion de parler de nouveau du catalan d'Alghero, à propos d'un récent mémoire paru dans l'*Archivio* de M. Ascoli (t. IX) au moment où s'achevait l'impression de la *Miscellanea*. — P. M.].

P. 333-344. M. Gaster, *Die rumänischen « Miracles de Notre-Dame »*. C'est une simple traduction de l'Ἀρχαιοπολιτικὸν ποιητικὸν du moine Agapios.

P. 345-355. C. Salvioni. *Antichi testi dialettali chieresi*. [Copie figurée, autant que le permet la typographie, de deux textes signalés pour la première fois en 1783 par Pipino dans sa grammaire piémontaise et publiés en 1827 par Cibrario dans ses *Storie di Chieri*. Le plus long des deux, le *statuto*, est daté de 1321, mais je dois dire que j'ai toujours considéré cette date comme fort douteuse. Il se pourrait bien que ce document fût une traduction faite au XV^e siècle.

1. Pelsy Briz, *Cansons de la terra*, 1, 125.

2. Ou *èh*; l'y marque la mouillure.

L'éditeur ne nous renseigne pas sur l'âge du ms. A la suite du texte vient un dépouillement grammatical et un glossaire. — P. M.]

P. 357-372. L. Biadene, *La forma metrica del « commiato » nella canzone italiana dei secoli XIII e XIV*. [Ce mémoire expose selon un ordre satisfaisant, mais avec trop de divisions et de subdivisions, les résultats d'un dépouillement à peu près complet de la poésie lyrique italienne du XIII^e siècle et du XIV^e. M. Biadene montre que le *commiato*, ou comme nous dirions en français, *l'envoi*, est d'origine provençale; que cependant il n'est pas fréquent dans la poésie de l'école dite sicilienne; qu'il a surtout été mis à la mode par Guittone d'Arezzo. Tout d'abord, il se présente dans les mêmes conditions qu'en provençal, où, comme on sait, l'envoi (*tornada*) reproduit la forme et les rimes des derniers vers de la strophe précédente; mais bientôt apparaissent, notamment chez Dante, des dispositions tout autres et susceptibles d'une variation presque infinie. En appendice M. B. cherche quel a pu être le sens primitif du prov. *tornada*. Il repousse avec moi l'explication proposée par un certain Kalischer qui écrivit en 1866, en mauvais latin, une dissertation de la dernière faiblesse sur la *tornada*, et croyait retrouver dans *tornada* tous les sens du verbe *tornar*. M. B. a bien vu qu'il fallait s'en tenir à un seul sens, mais auquel? Il remarque que dans l'usage populaire, la *commiato* ou *congedo* a pour synonyme *volta*. Or Dante nous apprend, dans un passage souvent cité et commenté de son *de vulgari eloquio*, que *volta*, en latin *diæsis*, était le point où, dans le corps d'un couplet, on passait d'une mélodie à une autre. Par suite on a appelé *volta* toute la fin de la strophe à partir du point où avait lieu le changement. Le prov. *tornada*, qui au fond signifie la même chose que l'it. *volta*, aurait subi, selon M. B., la même extension de sens. Je dois dire que je ne puis me rallier à cette opinion. J'ai depuis longtemps abandonné l'explication que j'opposais il y a vingt ans, dans la *Revue critique*, à celle de M. Kalischer; j'étais alors porté à voir dans *tornada* un synonyme du fr. *envoi*. Je crois actuellement que *tornada* est tout à fait comparable à *volta*, ou à *ritornello*, ce dernier mot aussi ayant été employé comme synonyme populaire de *commiato*; mais il faut, selon moi, prendre *volta* en un sens différent de celui que Dante définit dans le *de vulgari eloquio*. Je crois que par *tornada*, comme en italien par *volta* ou *ritornello*, on a voulu désigner un retour à la mélodie des derniers vers de la strophe précédente. Et c'est là ce que Dante nous apprend quand, dans le *Convivio* (II, chap. XII), il dit que la *tornata* a été imaginée pour que « une fois la chanson chantée, on y revint avec une certaine partie du chant », *perche, cantata la canzone, con certa parte del canto ad essa si ritornasse*. — P. M.]

P. 373. M. Mila y Fontanals, *Un' alba catalana*. Déjà malade du mal qui devait l'emporter, Mila voulait cependant apporter quelque contribution au recueil et envoyait la copie d'une charmante *aubade*, toute moderne, recueillie par lui en 1865 en Roussillon.

P. 375-391. F. Novati. *Il ritmo Cassinese e le sue interpretazioni*. [Tentative ingénieuse à l'effet de donner une idée générale du sujet de ce poème, dont l'obscurité est si grande. A tout le moins, M. N. nous semble avoir prouvé que les diverses interprétations proposées jusqu'à présent ne sont pas acceptables. La copie unique que nous possédons de ce poème présente des lacunes et con-

ient beaucoup de fautes, ce qui ne permet guère d'espérer qu'on arrivera jamais à l'intelligence complète de ce poème, qui du reste, par ce qu'on en peut comprendre, semble au fond médiocrement intéressant. C'est une suite de lieux communs moraux comme il n'y en a que trop dans les littératures du moyen âge. — P. M.].

P. 393-415. Fr. d'Ovidio, *Della quantità per natura delle vocali in posizione*. On lira avec un grand intérêt ce travail plein d'esprit et de science, où l'auteur fait l'historique de la lente découverte et de la plus lente utilisation d'une vérité aujourd'hui si palpable, en éclaire les différents aspects et en signale les principales applications.

P. 417-421. E. Monaci, *Il Trattato di poetica portoghese esistente nel canzoniere Colocci Brancuti*. [Ce traité nous est parvenu, comme tout le chansonnier Colocci Brancuti, en tête duquel il se trouve, dans l'état le plus défectueux. La copie que nous possédons de ce chansonnier a été, comme on sait, exécutée au commencement du XVI^e siècle sous la direction de Colocci et revue et complétée par lui. L'original, aujourd'hui perdu, était en très mauvais état; il y avait des lacunes et des parties plus ou moins illisibles. Le fait est que la copie de Colocci, bien que faite avec un souci de l'exactitude qui n'était pas général à cette époque, est bien souvent inintelligible. L'édition publiée par M. Molteni, sous la direction de M. Monaci², est une reproduction aussi rigoureusement exacte que le permet la typographie. Les abréviations sont reproduites, les lacunes sont indiquées avec précision; de sorte que cette édition vaut le manuscrit. Mais il reste à faire, pour faciliter l'intelligence de ces textes si corrompus, tout un travail de restitution, que M. Molteni, enlevé à la science par une mort prématurée, n'a pu faire. Actuellement M. Monaci tente cette restitution pour la partie la plus défectueuse, le traité de poétique. Ce travail, où il y a beaucoup de corrections ingénieuses, n'est donné par l'auteur que comme provisoire. C'est du moins un excellent point de départ. M. Chabaneau avait supposé que l'auteur de ce traité avait mis à profit les *Leys d'amors*. M. M. exprime à cet égard des doutes qui me paraissent fondés. Il est même porté à douter que l'ancienne poésie lyrique des Portugais soit une dérivation de la poésie des troubadours, et là encore il me semble avoir raison: du moins est-il certain qu'on a exagéré le rapport des deux poésies. Je crois du reste que l'opuscule si mal traité dont M. M. a tenté la restitution n'a pas une grande valeur: c'est un travail fait uniquement d'après les poésies mêmes qui nous sont parvenues. L'auteur anonyme ne nous dit à peu près rien que nous ne puissions trouver par nous-mêmes en étudiant les poésies qu'il avait sous les yeux. Quand vivait-il? Avant le XV^e siècle, selon M. Monaci. Je conjecture que la composition de son traité ne doit pas être de beaucoup d'années antérieure à cette époque et qu'il connaissait la terminologie poétique usitée en français. En effet il se sert du mot *talho* pour désigner la forme des couplets (III, VIII et IV, 1, pp. 420, 421). Or c'est précisément le sens du mot *taille* en français au XIV^e siècle et au XV^e,

1. Elle forme le t. II des *Comunicazioni dalle Biblioteche di Roma e da altre biblioteche* de M. Monaci; Halle, 1880, in-4°.

chez Eustache Deschamps, dans son *Art de dictier* (éd. Crapelet, p. 278, 280), dans le *Doctrinal de science rhétorique* (*Arch. des Missions*, I, 269) etc.¹ — P. M.]

P. 425-471. Gr. Ascoli, *Due lettere glottologiche*. I. *Di un filone italico, diverso dal romano, che si avverta nel campo neolatino*; il s'agit surtout de *f* entre voyelles, qui n'est pas latin, mais italique, et se trouve en roman, non seulement dans des mots qui avaient déjà pénétré en latin (*sifilare*), mais dans des mots où le *b* seul est attesté en latin (*bubulus*); on retrouve là la profusion de science et d'idées habituelle à l'illustre auteur. II. *Dei neogrammatici*. M. Ascoli, comme dans sa première *Lettera glottologica* (*voy. Rom.*, X, 130), tout en rendant justice au mérite et aux découvertes de certains « néo-grammairiens », montre par des exemples puisés dans plusieurs domaines linguistiques que la prétention de quelques-uns d'entre eux à avoir fait une révolution dans la science n'est nullement fondée, et que les romanistes notamment appliquaient depuis longtemps les principes soi-disant nouveaux. Il revient en passant à sa théorie du « motif ethnologique », et essaie de démontrer que le changement espagnol de *f* en *h* est d'origine ibérique, ce qui peut se contester surtout à cause de la date récente du phénomène (que jusqu'au XIII^e siècle on ait conservé l'*f* par tradition étymologique, c'est fort peu probable : notez surtout la chanson polyglotte de Raimbaut de Vaqueiras) et pour d'autres raisons encore; il donne une explication très ingénieuse du fr. *hors*, qui égalerait *ors*, extrait de *dehors* = de *foris* (*Estiene* = *Estievne* = *Estiévene* est une mauvaise analogie; *escroele* = *scro-fella* vaudrait mieux); mais comment s'expliquerait le maintien de l'*e* (il faudrait *deors*, *dors*) et l'aspiration de l'*h*, qui est incontestable? Sur la question du développement de *ō* tonique en *uo*, *ue*, *oe*, *ō* (*Rom.*, X, 131), il faudrait une discussion que nous ne pouvons aborder ici. A propos d'une note de la *Romania* (IX, 485) M. A. se demande comment expliquer *Clairac* si *clarum* a donné *cler* et non *clair*? Bien simplement : *Clairac* est *Clariacum* et répond au fr. du nord *Clairi*, *Cléri*; de même *clairon* vient d'un type *clarionem* conservé dans l'angl. *clarion* et attesté en bas-latin (*voy. Littré*). La forme *mesurier* = *mensurare* n'est pas française, à notre connaissance, et nous ne comprenons pas quelle conséquence en voudrait tirer M. Ascoli.

L'impression, qui ne laissait pas de présenter de sérieuses difficultés, est en général correcte. On regrette l'absence de titres courants qui eussent singulièrement facilité les recherches. G. P.

Teatro español del siglo XVI. Estudios historico-literarios, por D. MANUEL CAÑETE. Madrid, 1885, VIII et 360 pp. in-8°.

Dans ce volume M. Cañete a réuni quatre études sur divers poètes drama-

1. Cette expression s'appliquait originairement à la rime. On disait *tailler la rime*, pour rimer :

Nus hom ne puet chan, on de geste dire
 Que il ne mente la ou li vers define,
 As mos diecier et a tailler la rime
 (La mort Aymeri de Narbonne, vv. 3055-7)

riques du XVI^e siècle, Lucas Fernandez de Salamanque, Miguel de Carvajal de Plasencia, Jaime Ferruz, Alonso de Torres et Francisco de las Cuebas. Les deux premières ne sont que la reproduction textuelle — avec quelques légères coupures, mais sans additions ni corrections — des préfaces que l'auteur avait mises naguère à ses éditions des *Farsas y églogas* de L. Fernandez et de la *Tragedia Josefina* de M. de Carvajal². Quant aux deux autres, qui traitent d'un *auto* de Caïn et Abel dû au poète valencien Jaime Ferruz et de deux pièces relatives au martyr des patrons d'Alcala de Henares, S. Juste et S. Pasteur, composées par A. de Torres et F. de las Cuebas, je ne saurais dire si ce volume nous en offre la primeur ou si, auparavant, elles avaient déjà été publiées dans quelque recueil périodique : leur intérêt est d'ailleurs assez mince.

L'article sur Lucas Fernandez, quoiqu'il s'y trouve des choses fort contestables³, n'appelait pas grands remaniements, rien d'important sur l'auteur de ces *Farsas* n'ayant été mis au jour depuis 1867. Pour la *Josefina* de Carvajal il en est autrement. M. Cañete aurait pu compléter son travail, notamment sa bibliographie plus ou moins raisonnée des « œuvres dramatiques antérieures à l'année 1650 qui ont pour sujet l'histoire de Joseph », en consultant les trois premiers volumes du *Mystère du vieil testament* publié par feu le baron James de Rothschild pour la *Société des anciens textes français*⁴. D'ailleurs l'édition elle-même de cette *Josefina*, donnée par M. Cañete, d'après un exemplaire de l'année 1546 appartenant à la bibliothèque de Munich⁵, est à refaire depuis qu'a été retrouvé un autre exemplaire, jusqu'ici unique, d'une édition de la même pièce datée de 1540.

Je vais montrer rapidement dans quelle mesure cette découverte modifie le texte restauré en 1870 par M. Cañete.

L'exemplaire de l'édition de 1540, acquis il y a trois ans en Italie et que son propriétaire actuel, M. le comte de la Sizeranne, a bien voulu mettre à ma disposition, est une plaquette gothique in-4^e de cinq cahiers de huit feuillets chacun, sauf le dernier cahier qui n'en a que six. Il manque au premier cahier les deux premiers et les deux derniers feuillets, c'est-à-dire, d'une part, le titre et probablement la dédicace de Carvajal au marquis d'Astorga, car on n'a pas de raison de supposer qu'elle ne s'y trouvât pas, puis, d'autre part, le passage qui dans l'édition Cañete commence (p. 21) par les mots *Hoy le quitais la salud* et finit (p. 26) par le vers *Que estas alla sin sospecha*, c'est-à-dire quinze strophes : ou même davantage, le texte de 1540 pouvant être à cet endroit plus développé que celui de 1546, comme on le constate ailleurs. En effet, ce qui distingue

1. *Farsas y églogas al modo y estilo pastoril y castellano fechas por Lucas Fernandez Salmantino*. Madrid. 1867, 8° (*Biblioteca selecta de autores clasicos españoles*, t. III).

2. *Tragedia llamada Josefina... trovada por Micael de Carvajal*. Madrid. 1870. 8° (*Sociedad de los bibliófilos españoles*).

3. Pour la partie philologique, voy. *Romania*, t. X, p. 239.

4. Paris, Didot, 1879 à 1881, in-8°.

5. C'est Ferdinand Wolf qui a révélé aux savants espagnols l'existence de cette œuvre dans un mémoire intitulé *Ein spanisches Frohnleichnamspiel vom Todtentanz (Sitzungsberichte d. K. K. Akad., Phil.-hist. Classe* (t. VIII, p. 114 et suiv.), qui a été traduit en espagnol et imprimé dans la *Coleccion de doc. inéd. para la historia de España*, t. XXII, p. 509 et suiv.

surtout l'édition la plus ancienne de l'autre, c'est que les deux premiers actes y sont beaucoup plus étendus : on y compte en tout soixante-huit strophes que l'éditeur de 1546 a omises. Au contraire les deux derniers actes sont, pour le nombre des strophes, identiques dans les deux textes. L'achevé d'imprimer de notre plaquette, qui se trouve au verso de l'avant-dernier feuillet du cinquième cahier (le dernier feuillet est blanc), est ainsi conçu : « Fue impressa la presente obra | en la noble cibdad de Palencia por Diego Fernandez de | Cordova A costa de Juan Despinosa mercader de libros | vezion (*sic*) de Medina del Campo. Acabose postrero de setiem | bre. Año del nascimiento de nuestro señor Jesu Christo | de mill e quinientos e quarenta años. » | Suit la marque de l'imprimeur, où est inscrit son nom *D. F. de Cordova* et qui, par l'agencement, ressemble assez à l'une de celles qu'employa Guillem Brocar¹.

En général les strophes qu'a en plus l'édition de 1540 ne sont pas essentielles au sens, et en les supprimant l'imprimeur de 1546 n'a pas nui à l'enchaînement des idées : pur remplissage ou délayage, on le concède ; mais l'auteur l'a voulu ainsi, ces strophes-là sont bien de lui et une édition définitive devrait les reproduire. Du reste il est un long passage de l'acte II que le second imprimeur a eu tort de supprimer, sous prétexte probablement qu'il faisait longueur : c'est l'explication par Joséf des songes du bouteiller et du pannetier. Je les reproduis pour donner un spécimen de cette édition de 1540 jusqu'ici inconnue : il doit s'intercaler après le vers *Como en esta fenecis* (p. 98 de l'éd. Cañete) :

Moços.

Carcelero, que hazeyz ?
Tornad, tornad ese preso,
y cadena de gran peso
prestamente le echareys ;
y a recaudo le porneys
con los otros criminales,
que por sus culpas y males
encarcelados teneys.
Y bivi muy avisado
que a nadie le dexeyz ver.

Carcelero.

Yo hare bien mi dever,
Señores, perdé cuydado,
que, segun lo qu' alcançado,
el deve ser mal hechor.

Moços.

Antes es muy gran traydor ;
tenelde a muy buen recaudo.

Carcelero.

Amigo, pues tu ventura
a esta carcel te a traydo,
tu seras de mi servido
por ver tu gran hermosura ;
que bien muestra tu figura
ser sin culpa tu prision.
En ti no reyne passion,
mas todo plazer procura.
Y pues no mereces pena,
que no as hecho maleficio,
aunque sea contra mi oficio,
no quiero tengas cadena.
Passeate nora buena
y huelga y toma plazer,
que tu vida deve ser
de toda virtud muy llena.
Y pues vienes fatigado,
recibe algun refrigerio
con que en este captiverio
des consuelo a tu cuydado.

1. Voy. P. Salvá, *Catálogo*, n° 2242.

Come, amigo, algun bocado,
alcança destes manjares
y todo quanto mandares
hare por ti de buen grado.

Josef.

Carcelero, yo no siento
como te pueda pagar
la merced tan singular
que me as hecho y tratamiento.
El pago, a mi pensamiento,
que dare a tu gran virtud:
sera con la gratitud,
segun tu merecimiento.

Carcelero.

Porque, segun tu bondad,
deves ser hombre de ley,
con el copero del rey
quiero tengas amistad.

Josef.

De aquessa suerte, en verdad,
podre dezir con razon
la que tengo no es prision
sino dulce libertad.

Copero.

Amigo, seas bien llegado,
y porque fue tu prision?
que en verdad y con razon
a todos nos a pessado.

Josef.

Hermanos, por mi peccado;
que mi gran dios lo a querido
y pues él d' ello es servido
sea bendito y alabado.
Que por seguir la virtud
soy puesto en tamaña afrenta.

Copero.

Por cierto que me contenta
muy mucho tu joventud.

Josef.

Dios conserue tusalud
y libre desta prision.

Copero.

Y a ti tambien, que es razon,
pues sigues la gratitud.
Tus lenguajes muestra dan
no debes ser Egypciano.

Josef.

No, si plugo al soberano,
que hebreo soy de Chanaan,
de la casa de Abraham
desciendo por lina reta,
enemigo de la seta
gentilica sin desman.

Copero.

Pues toda sciencia y saber
los judios alcançays
y la ventaja llevays
en secretos conocer,
hazme, amigo, este plazer
que un sueño que yo he soñado,
que me tiene congoxado,
tu me lo des a entender.

Sueño del copero.

De tres sarmientos soñava
que unos razimos nacia,
y del uno que salian
razimos me figurava
tan hermosos que bastava
vendimiarse, segun ley,
y que en la copa del rey
tras esto los estrujava.
E yo con gran cortesia,
como siervo muy leal,
a la persona real
aquel mosto le ofrecia,
y el rey con gran alegría
no tardava en lo beber.
Amigo, da me a entender,
si alcanças, tal fantasia.

Josef.

Hermano, sin mas dezir,
yo quiero luego de grado
desse sueño que as soñado
el secreto descubrir.
Tu sabras que sin mentir
en tres dias y no mas
de prision suelto seras
y al rey yras a servir.
Porque a él mucho le a plazido
tu servicio do estas,
en su servicio seras
muy presto constituydo
De oy mas tu pon en olvido
tus tristezas y passiones,
porque ya de las prisiones
saldras con gozo crecido.

Copero.

Es verdad nueva tan buena,
amigo, como as contado?
Y aquesto es lo que he soñado
en mi prision y cadena?
Esta no es cosa terrena,
sino gran divinidad.

Josef.

Bive Dios, que esto es verdad!
Por tanto ten buena cena.
Y pues esto passa assi,
ruego te, si tu quisieres,
que, quando suelto te vieres,
que tu te acuerdes de mi,
pues sabes que estoy aqui
sin culpa en esta prision.

Copero.

Por cierto tienes razon;
yo hare esso y mas por ti.
Que obra de tal condicion
no se puede assi pagar
sin contino hombre quedar
en perpetua obligacion;
cierto tu eres gran varon
y gran espiritu alcanças,
tu mereces alabanças
y densete, que es razon
Que mereces mucha gloria,
y por tu sciencia y bondad
en toda prosperidad
yo teine de ti memoria;
quiere contar tal historia
a questotros compañeros
que estan aqui prisioneros
porque a todos sea notoria.
Hermanos, hago saber
qu'este presso que aqui veis
los que no lo conoceys
le deveys de conocer;
porque bien podeys creer
que es el moço mas prudente,
mes (*sic*) sabio, mas eccelente
que jamas podra aver.
Que un sueño me a tenido
congoxoso y fatigado,
por cierto el lo a declarado,
como hombre en todo sabido.

Panadero.

Pues saber tan ascondido

diz que tienes no pequeño,
declarame a mi otro sueño
que me tiene ora afligido.

Josef.

Amigo, di de buen grado
que, mediante mi gran dios,
yo satisfare a los dos
lo que me aveys demandado.

Panadero.

Dime que a significado
lo que en la noche passada
tray mi vida tan penada
que me a puesto en gran cuydado.
Soñava con gran afan
sobre mi cabeça yr puestos
aquesta noche tres cestos
y los dos llenos de pan
y el tercero con desman
lleno de muchos menjares,
muy ricos y singulares,
quales a reyes se dan,
y que. bolando las aves,
todo melo avian llevado.

Josef.

Hermano, tu me as contado
cosas estrañas y graves
y nada seran suaves
para ti, segun yo pienso.

Panadero.

No me tengas mas suspenso,
abre, pues tienes las llaves.

Josef.

Amigo, mucho quisiera
de otra cosa muy mejor
serte yo el declarador
que tu servicio cumpliera,
y nueva tan lastimera
no quisiera declararte,
mas mejor es avisarte
pues passa de tal manera.
Los dos cestos que as soñado
muestran claro que sabras
que solos dos dias no mas
de vida a ti te an quedado;
y el letrero que as contado
es cierto tal fantasia
mostrar que al tercero dia
tu seras crucificado.

Do, sin remedio tener
por tos delitos tan graves,
seras manjar de las aves
te hago amigo saber :

y en verdad quisiera ser
interprete de tus bienes,
mas perdoname y no penes
que al no se puede hazer.

Pour la partie commune aux deux éditions, la plaquette de 1540 donne souvent une meilleure leçon ou même la seule bonne leçon. Voici quelques exemples.

Dans le boniment que le héraut débite au début de la pièce figurent quelques phrases en allemand, en italien et en français. Il est évident qu'il prononce là des paroles qu'il n'entendait qu'à moitié; il les reproduit telles qu'il croyait les avoir entendues. L'allemand surtout est obscur; on y reconnaît quelque chose comme *Es is gut, Herr ... danke, gut lieber Herr, Herr lieber Lanzeman*. Mais le français, très altéré dans l'édition de 1546: *perla sandi alebusan donami ballasa del bon vin*, peut-être restitué à l'aide de la nôtre: *Par le san Dieu, ales vous an, mon ami; baillés ça du bon vin*. Plus loin, dans le même prologue, l'édition de 1540 ajoute, après le mot *representar*, la mention *en este pueblo*, et ceci porte à croire que la première représentation du drame n'a pas eu lieu, comme le voudrait M. Cañete, en la cité de Plasencia.

L'Envie entre en scène au premier acte et dit un prologue, bien certainement imité de celui de la *Vendition de Joseph*¹, où se lisent ces vers: *Cuatro furias infernales, Mis hijas, les dejo al lado: El pesar del prosperado. El placer del abatido, Maldecir contra el subido, Odio contra el abonado*. Ici *abonado* n'a pas de sens et de plus avec ce mot l'antithèse disparaît. Lisons avec 1540: *abaxado*. — P. 59. Aux vers obscurs et qui ont à juste titre embarrassé M. Cañete: *Pues eres bien de los bienes, Ejecuta tantos males*, il faut maintenant substituer ceux-ci: *Porque del cielo no vienes A secutar tantos males?* — P. 61. L'homme n'est pas *Delodo y pobre nascido*, mais *de lodo y polvo* « de boue et de poussière ». — P. 64. Le vers manquant est: *Do estava la fortaleza*. — P. 73. Prologue du deuxième acte. La fin est ainsi conçue dans 1540:

« El auctor, como es algo grossero y toscó y sabe poco de amores, os pide perdon y os suplica le perdoneys si este passo no fuere tan caliente que baste a calentar a todos: aun creo que no avra ninguno, por frio que sea, que no sienta calor. El auctor hizo sus diligencias que fue procurar personas suficientes y abiles que le adestrassen en esta cosa, y no hallo sino Celestina, y tomarse a como se hallare. » « Quiero me yr, porque esta señora anda salida, y creo querra salir y pesar le a de mi tardança. »

P. 84. Le vers manquant est dans 1540: *Larga vida te conceda*. — P. 91. La transposition de *darme* était inutile; il faut lire: « *Porque me quies (pour quieries) dar enojos*. — P. 101. Le début du prologue est tout autre dans 1540:

« Señores, yo vengo algo vergonçosso y muy alterado: vergonçosso por ver las faltas passadas, ansi en los representantes como en los oyentes; alterado. por veros alterados,

1. Voy. le *Mistere du Viel Testament*, éd. J. de Rothschild, t. II, p. 343.

y como ya enhadados, suplicos no me hagays tal afrenta, porque yo he representado en el coliseo romano y en Bolonia ante el Papa y Emperador, y en Augusta y en Bohemia ante el Rey de Romanos, y en Londres ante el Rey de Inglaterra, y en Paris ante el Rey de Francia, y en Napoles ante el Señor Virrey e principes, y en Constanti-nopla ante el Gran Turco, y en Lisbona ante el Rey de Portugal, y en el Campo ante el señor Marques del Gasto, e siempre gratamente largas seys oras con atencion he sido oydo. Aquí, segun estays mostrados a rebatar un sancto y degollalle¹, pues hagos saber que ya no ay sancto que merezca muerte ».

Et plus loin dans le même prologue: Hoy «el autor no quiere joyas ni *presas* ni dinero. » Il faut lire *preseas*. — P. 153. Le vers fautif dans 1546 doit être rétabli ainsi: « *Goze yo de vuestra gloria.* — Enfin le congé donné aux spectateurs à la fin de la représentation ne peut-être: *Jesuchristo bonis avibus*, mais: *Ito bonis avibus*.

Il résulte, je le pense, de ces quelques remarques, qu'une édition nouvelle de la *Josefina*, si on la donne jamais, devra avant tout reproduire le texte plus complet et souvent plus correct de l'exemplaire de 1540 acquis par M. de la Sizeranne. L'édition de M. Cañete, quoique établie avec beaucoup de soin, ne nous livre qu'un abrégé et un remaniement de l'œuvre de Miguel de Carvajal, œuvre dont le mérite littéraire est incontestable, encore bien qu'il ait été un peu exagéré par l'académicien espagnol.

Alfred MOREL-FATIO.

1. Allusion aux *comedias de santos*. Il doit manquer quelques mots ici. « Vous qui êtes habitués à enlever un saint et à l'égorger, vous pourriez bien prendre un peu de patience », ou quelque chose d'approchant.

PÉRIODIQUES.

I. — REVUE DES LANGUES ROMANES, 3^e série, XIV; septembre 1885. — P. 105. Chabaneau, *Paraphrase des psaumes de la pénitence*, commentaire d'un texte publié dans le n^o d'août 1881; voy. *Romania*, X, 620. En appendice M. Ch. réimprime une courte dissertation de Scaliger sur les dialectes romans de France (*Diatriba de hodiernis Francorum linguis*), qui, sans nous rien apprendre que nous ne sachions beaucoup mieux, porte l'empreinte de l'esprit pénétrant du grand philologue. On y lit que les Bas Bretons peuvent s'entendre, sans interprète, avec les Gallois, assertion souvent répétée, qui maintenant est certainement inexacte et qui l'était sans doute déjà du temps de Scaliger. — P. 118. Chabaneau, *Le romanz de saint Fanuel et de sainte Anne et de Nostre Dame et de nostre Segnor et de ses apostres* (premier article). Ce sont deux romans pieux qui se suivent assez naturellement, puisque le premier (*saint Fanuel*) est le récit de la naissance miraculeuse de sainte Anne, mère de la Vierge. Ils ont été l'un et l'autre souvent signalés, mais on n'en avait publié que des extraits. *Saint Fanuel* a été intercalé en d'autres romans pieux. On en trouve notamment une partie dans le texte de la *Conception* de Wace que contient le ms. Add. 15606 du Musée britannique dont j'ai donné la description dans le t. VI de la *Romania*. J'avais négligé de signaler cette importante interpolation dans ma notice. M. Reinsch a publié dans l'*Archiv* de Herrig, t. LXVII (1882), p. 263 et suiv., la légende de saint Fanuel telle qu'elle se trouve dans ce ms. M. Chabaneau donne, dans le numéro dont nous rendons compte, la bibliographie des mss. en se servant des travaux antérieurs de M. Reinsch et de M. Bonnard. Cette bibliographie est loin d'être complète et d'être faite avec la précision nécessaire. M. Ch. semble croire (p. 119) que A, c'est-à-dire la vie de saint Fanuel, ne se trouve pas dans les mss. fr. 1533 et 1768 de la Bibl. Nat. et dans le ms. d'Arras. Il s'y trouve certainement, comme l'indiquent les catalogues imprimés. Le même poème se rencontre encore dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 2815 que ne mentionnent ni M. Ch. ni ses devanciers. Quant au second poème (B), celui qui raconte l'histoire de Notre Dame et de Jésus (inc. : *Qui Dex aime parfitement*), il se trouve, en outre des mss. jusqu'ici signalés, dans le ms. 147 de Rennes, où il est isolé, voir le catalogue rédigé par D. Mallet (Rennes 1837), p. 122; dans le ms. de l'Arsenal 5201, pages 87 à 136; dans le ms. précité 2815, où il est rattaché (fol. 197 b) à la vie de saint Fanuel, comme en d'autres mss. et particuliè-

rement dans celui de Montpellier, et ailleurs encore. De plus, la fin de ce même poème se trouve copiée à part, sous ce titre: « le Trespassement Nostre Dame », dans le ms. Bibl. nat. fr. 1807, fol. 174. Voici le début de ce morceau, en regard de la leçon du ms. de Montpellier.

MONTPELLIER (v. 3668 et suiv.)

Après la sainte passion
Ert Nostre Dame en sa maison
En Nazareth ou el fu née
Molt corrocie et molt irée,
Por desirrier del roi autisme
Se dementoit a soi meïse.
« Forment », fait el, « desir que fusse
« Ou mon chier fix veoir peüsse,
« La ou il est, en paradis
« Que il otroie a ses amis. »

PARIS, BIBL. NAT., n° 1807.

Grant tans après la passion
Estoit Nostre Dame en maison
Seule en .j. lit priveement
Et prist a plorer tendrement ;
Pour dousor et pour desirier
De son douz fiz qu'avoit tent (sic) chier
Se dementoit a soi meïse :
« Forment desir que je la fusse,
« Ou je mon fiz veoir peüsse.
« Biaus sire fiz, regarde moi,
« Fes que fusse oveques tai (sic)
« La ou tu ies, en paradis
« Que promesis a tes amis. »

A première vue la leçon de Montpellier semble abrégée. Puis le « Trespassement Nostre Dame » forme-t-il un poème par soi, ou est-il simplement un extrait? Il reste, comme on voit, bien des points à élucider. — P. 124-8, L. Lambert, *Contes populaires du Languedoc* (suite). — Bibliographie. Nizier du Puitspelu, *Très humble essai de phonétique lyonnaise* (Clédât; cf. *Romania*, XIV, 317). — Clédât, *La Chanson de Roland* (Constans; cf. ci-dessus, p. 138).

Octobre-décembre 1885. — P. 158. Chabaneau, *Le Romanz de saint Fanuel et de sainte Anne et de Nostre Dame et de Nostre Seignor et de ses apostres* (suite). Texte du ms. de Montpellier. Deux lacunes, l'une au début du premier poème, l'autre dans le courant du second, ont été comblées la première à l'aide d'un ms. de Berne, la seconde à l'aide d'un ms. de Paris. C'est à tort que M. Chabaneau a donné une numérotation continue aux deux poèmes. Le second, qui est bien distinct du premier, commence au v. 851 (*Qui Dex aime parfitement*). La délivrance de la Vierge, avec l'aide de « sainte Agnetese », y est contée comme dans le mystère provençal de la Nativité de Jésus; voir *Rom.* XIV, 497. Nous remarquons dans ce poème un fait singulier. L'auteur (car il ne semble pas qu'il y ait en cela erreur du copiste) paraît avoir été si satisfait des vers par lesquels il a rendu la célèbre comparaison de la conception de Jésus avec le passage de la lumière à travers un verre, qu'il les a répétés deux fois, v. 963-72 et v. 1559-66. Cette édition, que nous ne pouvons apprécier puisque les notes qui doivent l'accompagner n'ont pas encore paru, ne saurait être que provisoire, l'éditeur n'ayant eu à sa disposition qu'un seul des nombreux mss. qu'on possède de ces deux romans. Faisons observer dès maintenant que le ms. reproduit par M. Ch. donne une leçon incomplète de la fin. Il y manque près de 250 vers. — P. 259-282, Chabaneau, *Deux lettres inédites de Pierre de Chasteuil Gillaup*. Ce sont les deux lettres relatives aux troubadours que j'ai signalées ici-même (XIV, 633) d'après le catalogue des mss. de Nîmes

rédigé par M. Molinier. Comme je l'ai dit alors, j'en ai une copie, prise il y a bien des années, sur un exemplaire manuscrit appartenant à la Bodléienne. Ces lettres, examinées de près, m'ont paru dénuées d'intérêt, et je vois avec plaisir que M. Chabaneau, qui les publie aujourd'hui, partage mon opinion. — P. 309. Clédat, *Une correction au texte des Serments de Strasbourg*. Il s'agit de lire: « et in adiudha *er* in cadhuna cosa », *er* au lieu d'*et* du ms. C'est une correction acceptable, bien qu'elle ne s'impose pas, mais peu nouvelle. Chaque année, dans mon cours de l'École des Chartes, je la signale, en en faisant honneur à celui qui, longtemps avant M. Clédat, l'a proposée, à Bonamy, auteur d'un mémoire bien connu sur les Serments publié en 1749 dans le t. XXVI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions (voy. p. 647).

P. M.

II. — RIVISTA DELLA LETTERATURA ITALIANA, diretta da T. CASINI, S. MORGUO, A. ZENATTI, Roma e Firenze¹. In-4, à deux colonnes; six numéros de trente-deux colonnes par an. — Cette revue, dirigée par trois jeunes érudits dont deux ont figuré un instant parmi les fondateurs du *Giornale storico della Letteratura Italiana* (voy. *Rom.*, XI, 627), est une preuve nouvelle de l'ardeur et en même temps de la critique avec laquelle se poursuivent les études sur la littérature italienne. Il est bien difficile maintenant qu'un livre concernant l'Italie, fût-il mauvais (peut-être faudrait-il dire, surtout s'il est mauvais), échappe à un examen sérieux. Le *Giornale storico*, qui a pourtant une excellente bibliographie, aura désormais dans la *Rivista* un complément utile. Aux comptes-rendus, qui nous ont paru émaner d'hommes parfaitement compétents, s'ajoutent, en chaque numéro, d'intéressantes notices sur divers points d'histoire littéraire. Le manque de temps et l'abondance croissante des matières nous ont empêchés jusqu'ici de signaler ce nouveau recueil à l'attention de nos lecteurs: nous ferons en sorte d'annoncer désormais les numéros au fur et à mesure de leur apparition. Nous ne mentionnerons que les articles concernant le moyen âge.

1884, n° 1. — A. Bartoli, *Storia della Letteratura italiana*, vol. VII, *Petrarca* (Torraca). — L. Cappelletti, *Storia della Letteratura italiana* (Casini; art. justement sévère). — A. Capelli e S. Ferrari, *Rime edite ed inedite di Antonio Caminelli detto il Pistoia* (Morpurgo). — *Operette inedite o rare* pubblicate dalla libreria Dante, Firenze (Casini; art. intéressant. Il fallait dire que la publication n° 2, *Index bibliothecæ Medicæ*, laisse beaucoup à désirer, et que les textes latins édités dans les *Carmina mediæ ævi* sont bien fautifs. Mais en somme, cette collection, fort élégamment imprimée, est intéressante). — J. Ulrich, *Recueil d'exemples en ancien italien* (Monaci; critique sévère, mais juste, de la publication faite dans la *Romania*, XIII, 27 et suiv., par M. Ulrich). — N. Lundborg, *Studi sul congiuntivo nella Divina Commedia* (Setti; dissertation inepte présentée à l'université de Lund). — Lumini, *Dante e gli Aretini* (Zenatti; très faible).

1. Rome, librairie Manzoni; Florence, Piazza d'Arno, 1. Prix de l'abonnement, 6 fr par an.

N° 2. — L. Morandi, *Origine della lingua italiana* (Frati; très médiocre dissertation). — F. Torraca, *Studi di storia letteraria napoletana* (Zenatti; très favorable). — Zambrini, *Le opere volgari a stampa*, quarta ediz. (Carducci; indique à mots couverts, et avec bienveillance, les graves défauts de cet ouvrage. — Ferrai, *Lettere di cortigiane del sec. XVI* (Casini; édition très inexacte). — Poggio, *Facetie* (Gentile; mauvaise traduction). — A. Tobler, *Das Buch des Uguçon da Laodho* (Morpurgo). — C. Guasti, *Le feste di S. Giovanni Batista in Firenze* (Morpurgo). — Variétés G. Biagi, *Il Decamerone giudicato da un contemporaneo* (Document contemporain, extrait par M. Biagi d'un ms. de la *Bibl. naz. de Florence*).

N° 3. — D'Ancona e Comparetti, *Le Antiche rime volgari*, vol. III (Casini; observations intéressantes sur le caractère de la poésie de Chiaro Davanzati). — Monaci, *Sui primordj della Scuola poetica siciliana da Bologna a Palermo* (Casini; ne considère pas la question comme résolue; cf. *Romania*, XIV, 297). — A. Tobler, *Die Berliner Handschrift des Huon d'Auvergne* (Casini). — A. Mussafia, *Mittheilungen aus romanischen Handschriften*, I (Zenatti). — *Poesie edite ed inedite di Lionardo Giustiniani*, per cura di B. Wiese (Casini; art. plein d'observations techniques sur la versification). — *Quattro Canzoni popolari del sec. XV* (Morpurgo; publication per nozze). — Variétés. Monaci, *Per la storia della ballata*. — Casini, *Un provenzalista del sec. XVI*. Il s'agit d'un certain Bartolomeo Casassaglia dont on possède une traduction inédite de plusieurs pièces d'Arnaut Daniel et de Folquet de Marseille; cf. n° 5, col. 157-8.

N° 4. — Gaspary, *Geschichte d. Italienischen Literatur* (Morpurgo; art. approfondi et généralement favorable). — G. Paris, *Le lai de l'Oiselet* (Teza; quelques additions aux recherches de l'éditeur). — E. Sola, *Il Padiglione d'Atila; frammento inedito del poema italico Atila flagellum Dei, composto in francese da Nicolo da Casola* (Casini; très faible; cf. *Romania*, XIV, 174).

N° 5. — L. Rigutini, *La unità ortografica della lingua italiana* (Straccali). — Di Giovanni, *Ciullo d'Alcamo, la difesa, li agostari e il giuramento del Contrasto anteriori alla costituzione del regno del 1231*; Salvo Cozzo, *Ciullo d'Alcamo o Cielo dal Camo?*; L. Natoli, *Il contrasto di Cielo dal Camo* (Casini; écrits qui n'apportent aucune solution acceptable à des questions dont on commence à se fatiguer). — Gellrich, *Ueber die Quellen welche der in der Intelligenza enthaltenen Erzählung der Thaten Casars zu Grande liegen* (Frati); M. Gellrich croit que l'auteur de l'*Intelligenza* s'est servi du texte français du *Fait des Romains* et d'une des versions italiennes; supposition qui nous paraît très contestable. Du reste M. G. ne connaissait qu'imparfaitement le *Fait des Romains*; il lui est maintenant possible de se mieux renseigner depuis que la *Romania* (XIV, 1) a publié un mémoire sur cet ouvrage. — *Poesie giocose inedite o rare* publiée per cura del dott. A. Mabellini e precedute da un saggio sulla poesia giocosa in Italia di Pietro Fanfani (Morpurgo; l'essai de Fanfani est arriéré et sans valeur, comme tout ce qu'a écrit ce fougueux partisan de M. Schæffer-Boichorst dans sa campagne contre Dino Compagni, et le recueil lui-même est fait sans méthode). — Variétés. *Otium senense*; lettre de M. Teza à M. Carducci contenant diverses notes sur des sujets variés d'histoire littéraire.

N° 6. — L. Frati, *La Buca di Monteferrato, lo Studio di Atene e il Gagno, poemetti satirici del xv secolo, di Stefano di Tommaso Finiguerra* (Morpurgo; poèmes médiocres composés vers 1410). — G. Antonelli, *Indice dei manoscritti della civica biblioteca di Ferrara, parte I* (C. Frati). — A partir de ce numéro, la Rivista contient un *Bollettino bibliografico* dans lequel sont brièvement annoncés et appréciés les ouvrages auxquels il n'a pas paru à propos de consacrer un article approfondi.

1885. N° 1. — L. Morandi, *Antologia della nostra critica letteraria moderna* (Morpurgo). — *Canzonette antiche* (Zenatti; recueil formé d'éléments très disparates par M. Alvisi.) — Fr. Ettari, *Il giardino di Marino Ionata Agonese, poema del sec. xv* (F. Torraca). — E. Gerunzi, *Pietro de' Faytinelli detto Mugnone e il moto di Ugucione della Faggiola in Toscana, studio storico-critico* (Morpurgo). — Variétés. *Dante a San Gemignano. — Un nuovo documento di Cino da Pistoia.*

N° 2. — G. Baccini, *Le facezie del piovano Arlotto, precedute dalla sua vita ed annotate* (Medin; médiocre). — A. Piumati, *La vita e le opere di Dante Alighieri*; le même, *La vita e le opere di Francesco Petrarca* (Casini). — A. Gloria, *Un errore nelle edizioni della divina Commedia; uno nei Vocabolari* (Crescini; il s'agit de Par. IX, 46-8). — A. Zanelli, *Le schiave orientali a Firenze nei sec. XIV e XV* (Morpurgo). — Variétés. *Teza, Otium senense*, II.

N° 3. — G. Finzi, *Sommario della storia della letteratura italiana compilato ad uso della scuole secondarie* (Casini; nombreuses erreurs). — F. Torraca, *Cola di Rienzo e la canzone « Spirto gentil » di Fr. Petrarca* (Morpurgo). — *Rime inedite di un cinquecentista, da un codice Ashburnhamiano, a cura di Pio Ferrieri* (Zenatti; ce ms. est le n° 606 de la collection Libri, le cinquecentista est Lorenzo Strozzi). — G. Porro, *Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana* (Morpurgo; catalogue d'une importante collection privée; il est regrettable qu'il ait été disposé selon l'ordre alphabétique des auteurs, ordre qui ne saurait convenir à un catalogue de manuscrits). — L. Biadene, *Il collegamento delle stanze mediante la rima, nella canzone italiana dei sec. XIII^e XIV* (Casini).

N° 4. — T. F. Crane, *Medieval sermon Books and Stories* (Teza). — G. Pitre, *Curiosità popolari tradizionali* (Zenatti). — L. Biadene, *Las Razos de Trobar e lo Donatz proensals* (Casini; relève beaucoup d'inexactitudes dans cette édition; cf. *Romania*, XIV, 616-8). — Variétés. E. Lamma, *Di un codice di rime del sec. XIII* (le ms., qui est un simple fragment de 17 feuillets, est daté de 1491; il contient diverses pièces, connues d'ailleurs, de Guinizelli, de Dante, de Frescobaldi, etc.).

N° 5. — R. Renier, *Il tipo estetico della donna nel medioevo* (Morpurgo; conteste la thèse de l'auteur, et produit divers textes qui lui sont restés inconnus). — P. Ercole, *Guido Cavalcanti e le sue rime* (Casini; en grand progrès sur l'édition publiée en 1881 par M. Arnone). — V. Cian, *Ballate e strambotti del sec. XV* (Biadene; nombreuses remarques sur la langue et sur la versification de ces pièces).

N° 6. — *Il teatro italiano dei sec. XIII, XIV e XV*, a cura di F. Torraca (Casini; favorable). — C. Ricci, *Cronaca bolognese di Pietro di Martiolo*:

le même, *Frammento della Cronaca bolognese di Prete Giovanni* (Casini). — Max Laue, *Ferreto von Vicenza, seine Dichtungen u. sein Geschichtswerk* (Røediger). — A. d'Ancona, *L'arte di dire in rima; sonetti di Ant. Pucci*, extrait de la *Miscellanea Caix-Canello* (Morpurgo). — G. Mignini, *Le tradizioni della epopea carolingia nell' Umbria* (Zenatti). — Les douze nos, de 1884-5, sont accompagnés d'une table détaillée.

P. M.

III. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS, 1886, n° 1. — P. 41-76. P. Meyer, *Notice du ms. 535 de la bibliothèque municipale de Metz, renfermant diverses compositions pieuses (prose et vers) en français*. La description de ce ms., dans le t. V du *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques des départements*, bien qu'imparfaite, puisqu'elle ne mentionne qu'un très petit nombre des traités, sermons ou poésies dont il se compose, et n'en identifie aucun, permettait toutefois d'en soupçonner l'importance. La notice détaillée publiée dans le *Bulletin* distingue dans ce ms. 57 opuscules dont le premier est le traité incomplet du début, intitulé ordinairement « le livre du paumier », ou « le sermon du paumier », et dont le dernier est une copie incomplète de la fin du « Doctrinal Sauvage », à ajouter aux exemplaires manuscrits du même poème énumérés dans la *Romania*, VI, 21. Le même ms. renferme une copie jusqu'ici inconnue du curieux traité des quatre temps d'âge d'homme, de Philippe de Navarre, dont la Société des anciens textes publiera prochainement la première édition. D'ailleurs presque tous les textes en prose ou en vers, que contient le ms. de Metz, étaient inconnus. On remarquera dans le nombre un certain nombre de chansons pieuses, composées vraisemblablement sur le modèle de chansons profanes. C'est du moins ce qui est démontré pour l'une d'elles (n° 42) qui est imitée d'une pastourelle du duc de Brabant, publiée en dernier lieu par M. Scheler (*Trouvères belges*, I, 46). Beaucoup des pièces contenues dans ce ms. sont, selon toute apparence, d'origine messine. On arrivera peu à peu, par des investigations bien conduites, à constater que Metz a été au XIII^e siècle pour la littérature vulgaire, particulièrement dans le sens religieux, un centre véritablement important.

IV. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DUNOISE (Archéologie, histoire, science et arts) n° 69, juillet 1886, Châteaudun, libr. Pouillier. — P. 219-235. Ch. Cuissard, *Épîtres farcies pour les fêtes de saint Etienne et de l'Épiphanie*. Ces deux épîtres sont tirées du ms. d'Orléans, n° 96, provenant de Fleury-sur-Loire. La première est bien connue. C'est la pièce *Entendez tuit a cest sermon | Et clerc et lai tuit environ*, qui commence par huit vers rimant en *ors* et se poursuit en vers accouplés. Elle a été mainte fois publiée, et récemment M. E. Langlois en a édité un texte tout en quatrains, par conséquent fort différent, d'après un ms. de Rome (voy. ci-dessus, p. 153). La seconde épître, que je ne me rappelle pas avoir rencontrée ailleurs, commence ainsi :

Lectio Ysaie prophete.

Isaïe, le fix Amos,
Fist ceste leçon, fist ces mos.

Bon sunt li mot, bon sunt li son.
 Chrestienne religion
 Les tient, les| croit et croire doit,
 En creance... et en droit,
 Dont sainte Eglise respændist
 A qui saint Ysaïes dist :

Surge, illuminare Jerusalem...

Tout en sachant gré à M. C. de sa publication, on ne peut dissimuler qu'elle trahit beaucoup d'inexpérience. Le texte contient des lectures défectueuses qui auraient pu être amendées par la comparaison avec les éditions antérieures qu'on a de la même pièce. Le commentaire contient plusieurs erreurs. Par exemple, *qui primiers conquist a durs cos* est traduit par « le premier il a conquis les cœurs durs » ; mais *cos* signifie « coups. » L'introduction laisse aussi bien à désirer. On y lit (p. 223) que *Lambers li cors* est l'inventeur du vers alexandrin. Il n'est plus permis d'ignorer que l'auteur de la troisième branche du roman d'Alexandre s'appelait *Lambert li tors*, et que les vers de douze syllabes étaient usités avant lui.

P. M.

1. Ces vers sont mal coupés dans l'édition de M. Cuissard (p. 232).

CHRONIQUE.

La Société des anciens textes français va publier deux volumes qui compléteront l'exercice 1885 avec le tome II des œuvres de Philippe de Beaumanoir. Ces deux volumes sont : 1° *Trois versions en vers de l'évangile de Nicodème* publiées par MM. G. PARIS et A. BOS ; 2° *Fragments d'une vie de saint Thomas de Cantorbery en vers accouplés, publiés pour la première fois d'après les feuillets de la collection Goethals Vercruyssse*, avec fac-similé en héliogravure de l'original, par M. P. MEYER. Ces fragments se composent de quatre feuillets ornés de magnifiques miniatures. La Vie à laquelle ils appartiennent était restée jusqu'à présent inconnue. Elle n'a comme document historique qu'une valeur très secondaire, étant rédigée, comme l'éditeur le montre, d'après la compilation latine connue sous le nom de *Quadrilogus*. Ce n'en est pas moins un fort curieux document de la poésie française en Angleterre. En même temps sera distribué le t. V du *Mistère du Viel Testament*.

— M. Johann Storm a rédigé pour le tome XX de l'*Encyclopædia Britannica* un article intitulé *Romance languages*, qui comprend seize colonnes. On y trouve des idées fort intéressantes, quoique çà et là prêtant à la contestation, sur l'histoire du latin. L'auteur insiste plus que nous ne l'aurions fait sur la ressemblance du néo-latin avec le latin archaïque. La partie consacrée aux langues romanes en elles-mêmes paraîtrait un peu courte, si l'*Encyclopædia* ne contenait pas des articles spéciaux sur chacune d'elles. Ces articles sont les suivants : *French*, par H. Nicol ; *Italian*, par M. Ascoli ; *Provençal*, par Paul Meyer. L'article *Spanish language and literature*, qui comprend aussi le catalan, sera rédigé par M. Morel-Fatio.

— Notre collaborateur M. le professeur F.-A. Wulff, qui a fait, ce printemps, divers travaux à la Colombine de Séville, a bien voulu nous adresser la collation du ms. de cette bibliothèque qui renferme le *Gardacors* et le mystère provençal, publiés dans le tome précédent de la *Romania* d'après le ms. Libri. Cette collation, qui comble la lacune que nous avons signalée p. 506, paraîtra dans un de nos prochains numéros.

— Depuis que la consultation de Maître Jean Le Fevre est imprimée (ci-dessus, p. 181), j'ai remarqué dans le dit d'Eustache des Champs intitulé « Notable enseignement pour continuer santé en corps d'homme » (éd. Crapelet, p. 163 et suiv.), certains conseils d'hygiène qui ont beaucoup de rapport avec ceux

du médecin de Montpellier, les uns et les autres ayant probablement été puisés à une même source. Il réproûve, comme J. Le Fevre (§ 3), l'usage des poissons « limoneux » Crapelet, p. 167), des oiseaux aquatiques (p. 164, cf. Le Fevre § 4), du lièvre (p. 163, Le Fevre § 7), des châtaignes et autres fruits (p. 164; cf. Le Fevre §§ 1, 17), des viandes salées (p. 164, Le Fevre § 10). Il ne veut pas qu'on se couche sur le dos (p. 170; cf. Le Fevre § 18). Il recommande le pain bien cuit sentant un peu son levain (p. 164, Le Fevre, §§ 20, 23), etc. — P. M.

— Je n'ai point trouvé l'original du miracle opéré par la vertu d'un *trentel* publié ci-dessus, p. 282, mais je puis signaler un poème anglais du xv^e siècle sur le même sujet, intitulé *Trentalle Sancti Gregorii*, qui a été publié par M. Fr. J. Furnivall dans ses *Political, religious and Love poems*. London, 1886, pp. 83-92 (*Early english Text Society*). — P. M.

— Livres adressés à la Romania :

Rustebuef's Gedichte. Nach den Handschriften der Pariser National-Bibliothek herausgegeben von Dr Adolf KRESSNER. Wolfenbüttel, Zwissler, 1885. — Sans être irréprochable, cette édition donne un texte assurément meilleur que celui de Jubinal, et a l'avantage de communiquer, d'une façon plus ou moins complète, les variantes des manuscrits consultés. Il n'y a pas de glossaire et la préface est insignifiante.

Contes populaires de la Gascogne, par M. Jean-François BLADÉ, correspondant de l'Institut. Paris, Maisonneuve, 1886, 3 vol. in-12. — Ces trois volumes, qui ne contiennent pas moins de 185 numéros, forment une contribution des plus importantes au trésor des contes populaires européens. Ils doivent être complétés par un commentaire comparatif de M. Reinhold Köhler.

Alcune osservazioni a proposito del lessico genovese antico, di G. Flechia, del dottor E. G. PARODI. Genova, 1886, 8^o (extrait du *Giornale Ligustico*).

Bases da ortografia portuguesa, por R. GONÇALES VIANNA, romanista, y G. de VASCONCELLOS ABREU, orientalista. Leioa, Imprensa Nacional, 1885, 8^o, 14 p. — Nous félicitons le Portugal s'il demande aux savants une orthographe raisonnable; on n'en est pas là chez nous.

Tradizioni popolari Abbruzzesi raccolte da Gennaro FINAMORE. Vol. I. Novelle (parte secunda), 1885, 12^o, 131 p. Vol. II. Canti, 1886, XII-167 pages. — Nous avons déjà signalé l'importance et la valeur de ce recueil.

Der einfluss Crestien de Troies auf die altenglische literatur, von Dr. Paul STEINBACH. Leipzig, Fock, 1886, 8^o, 51 p. — Cette dissertation est surtout consacrée à un examen comparatif du *Chevalier au lion* et du poème anglais qui en est sorti. Le système de l'auteur relativement au *Sir Perceval* appelle une discussion que nous aurons occasion de reprendre prochainement. Il montre que le *Sir Isumbras* ne vient pas de *Guillaume d'Angleterre*. Pour le *Vert Chevalier* nous renvoyons aux observations faites ici (XII, 377).

Encyklopaedie und Methodologie der Romanischen Philologie, mit besonderer Berücksichtigung des Französischen und Italienischen, von Gustav KERMING. Dritter Theil. *Die Encyklopaedie der Romanischen Einzelphilologien*. Heilbronn, Hendinger, 1886, 8^o, XX-838 p. — Cet important ouvrage,

sur lequel nous reviendrons, n'est pas encore absolument terminé; il y manque les index, dont on nous promet la prochaine publication.

Les plus anciens monuments de la langue française, publiés pour les cours universitaires par Ed. KOSCHWITZ. Quatrième édition enrichie et augmentée. Avec un fac-similé. Heilbronn, Henninger, 1886, in-12, VIII-50 pag. — Ce petit livre si commode et si soigneusement fait démontre son utilité par son succès croissant depuis la troisième édition, dont celle-ci n'est qu'une révision, où M. A. Darmesteter a pris une part. On sait qu'aux textes primitivement admis est venu se joindre celui du mystère de l'*Epcux* ou des *Vièrges Folles*.

Romanisches und Keltisches. Gesammelte Aufsätze von Hugo SCHUCHARDT. Berlin, Oppenheim, 1886, iv-439 pages. — Recueil d'essais publiés de 1871 à 1880 et destiné au *general reader*. Tous se lisent avec un grand intérêt et montrent chez l'auteur autant de talent que de science et d'idées. Citons particulièrement ceux qui sont intitulés : *Boccace, Arioste, Camoens, Calderon, la Rime et le rythme en allemand et en roman*.

Mittheilungen aus romanischen Handschriften. Von Adolf MUSSAFIA. II. *Zur Katharinenlegende*. Wien, Gerold, 1885, 8°, 69 p. — Texte en vers, composé à Aquila (Abruzze) en 1330, publié d'après le ms. unique et accompagné de remarques linguistiques et philologiques.

Der Roman von Mahomet, eine sprachliche Untersuchung von Dr. Richard Peters. Besprochen von Boleslaw ZIOLECKI. Greifswald, Abel, 1886, 8°, 35 p. — L'auteur justifie par le menu ce que nous avons dit (ci-dessus, p. 159) du travail de M. Peters, et fait sur la langue et la source du roman de Mahomet quelques bonnes remarques.

La chanson de Roland traduite en vers par Amédée JUBERT, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1886, in-12, XXIV-15 p. — M. Jubert a eu la singulière idée de traduire la vieille chanson en vers rimant deux à deux, alternativement alexandrins et décasyllabiques; le rythme est peu agréable en lui-même, et jure étrangement avec celui de l'original.

Doine si strigătură din Ardeal date la iveală de Dr. Ioan Urban IARNIK și Andreiu BARSEANU. Bucharest, imprimerie de l'Académie, 1885, 8°, XV-326 p. — Ce recueil de chansons d'amour (*doinas*) et d'airs de danse (*strigheturas*), entièrement puisé dans la tradition vivante des Roumains de Transylvanie, est précieux en lui-même comme document sincère et riche de langue et de *folk-lore*; mais il l'est bien plus encore par le glossaire extrêmement complet et détaillé dont l'a accompagné M. Jarnik, qui a rédigé en français la partie explicative; on ne saurait recommander de lecture plus fructueuse à ceux qui veulent connaître la langue du peuple roumain et l'individualité ethnique dont cette langue est l'image.

Δημοτικόν ἄσμα περὶ τοῦ νεκροῦ ἀδελφοῦ, ὑπο Ν. Γ. Πολίτου. Athènes, 1885, 8°, 69 p. — M. Politis combat sur ce chant célèbre, qui ressemble à la ballade de *Lenore* et dont on retrouve des versions chez les Roumains, les hypothèses émises par M. Psichari. Quoiqu'il ne nous semble pas, en général, avoir réfuté les raisonnements qu'il contredit, son opuscule mérite

d'être recommandé à tous ceux qu'intéresse la littérature comparée ; il contient beaucoup de choses nouvelles et d'observations dignes de remarque. On lira avec fruit sur le sujet en litige un article de M. Jules Girard dans le *Journal des Savants*.

Silvio PIERI, *Note sul dialetto aretino*. Pisa, 1886, 8°. 51 p. — Bon travail sur la phonétique et la conjugaison.

Glossar zu den Gedichten des Bonvesin da Riva, von Dr. Adolf SEIFERT. Berlin, Weber, 1886, 8°, VI-78 p. — Excellent travail, qui ne servira pas seulement à l'interprétation des poésies de Bonvesin, mais qu'on doit recommander à tous ceux qui s'occupent de lexicologie romane.

Grundriss der romanischen Philologie, unter Mitwirkung von fünfundzwanzig Fachgenossen herausgegeben von Gustav GRÆBER. I. Lieferung. Strasbourg, Trübner, 1886, gr. 8°, 280 p. — L'*Encyclopédie* de la philologie romane de M. Kœrting n'est pas encore terminée, et il commence à en paraître une autre, qu'on nous promet devoir être complète en six fascicules et en dix-huit mois. Reconnaisant que les forces d'un seul ne suffiraient pas à mener à bonne fin, de manière à satisfaire les exigences actuelles de la critique, une entreprise de ce genre, M. Græber a fait appel au concours d'autres savants, et il n'en a pas groupé moins de vingt-six (et non vingt-quatre, comme le dit le titre) autour de lui. Ce sont MM. Baist (langue et littérature espagnole), Bartsch (littérature provençale), Braga (littérature portugaise), Cornu (langue portugaise), Decurtins (littérature rhétoromane), Deecke (idiomes anciens de l'Italie), Gartner (langue rétoromane), Gaster (littérature roumaine), Gerland (ibérique), Jacobsthal (musique des peuples romans), Janischek (arts plastiques des peuples romans), Kluge (élément germanique), W. Meyer (le latin et les langues romanes), Morel-Fatio (langue catalane), D'Ovidio (langue italienne), Scheffer-Boichorst (histoire des peuples romans), Schuchardt (créole), Schultz (histoire de la civilisation chez les peuples romans), Schum (sources écrites), Seybold (élément arabe), Stengel (métrique et stylistique romanes), Suchier (langue française, langue provençale), Tiktin (langue roumaine), Tobler (méthode de la recherche philologique), Torraca (littérature italienne), Windisch (élément celtique). On voit que la plupart des noms connus dans notre science, du moins en Allemagne, figurent sur cette liste, et garantissent la haute valeur de l'ouvrage. Le directeur s'est réservé plusieurs chapitres (histoire de la philologie romane, but et division de la philologie romane, sources orales, méthode de l'étude linguistique, classification et histoire externe des langues romanes, littérature latine, littérature provençale). — Le premier fascicule est surtout de M. Græber, et contient les quatre premiers des articles dont on vient de lire les titres. Le plus intéressant de beaucoup est l'histoire de la philologie romane, exposée avec clarté, impartialité et précision (sauf naturellement çà et là quelques erreurs de détail). La division de cette histoire en deux périodes, celle des efforts isolés dans chaque nation et celle de la collaboration des romanistes de toute l'Europe, travaillant à une même œuvre et sur un même plan, est frappante et juste. Dans la même livraison nous trouvons un aperçu de M. Schum sur « les sources écrites de la philologie

romane », qui ne nous paraît pas avoir été fait de manière à rendre de bien grands services, et trente pages de M. Tobler, pleines de remarques judicieuses et utiles sur la méthode et la critique dans la recherche philologique appliquée aux langues romanes. Malgré la valeur et l'intérêt de plusieurs parties, ce premier fascicule est naturellement un peu abstrait et aride. Les suivants, qui sortiront des généralités et aborderont plus directement le domaine des faits, rencontreront sans doute auprès des savants et de ceux qui aspirent à le devenir un accueil empressé, et rendront aux études romanes un service dont on peut déjà pressentir l'importance.

Glaube und Aberglaube in den altfranzösischen Dichtungen. Ein Beitrag zur Culturgeschichte der Mittelalters, von Dr. Richard SCHROEDER. Erlangen, Deichert, 1886, 8°, 176 pages. — Beau sujet bien imparfaitement traité. Nous ne parlons pas seulement des omissions, bien qu'il y en ait de fort grandes (mentionnons seulement les fableaux, cette source si riche pour le sujet choisi par l'auteur), mais tout le travail est superficiel, et atteste une préparation et une réflexion insuffisantes. Comme recueil de passages, il ne laissera pas de rendre des services. Voici, pour indiquer ce qu'on peut y chercher, la liste des chapitres: *Dieu, le Culte de Marie, les Saints, les Anges, le Purgatoire et le Paradis, le Diable, l'Enfer, l'Ancien Testament, Fées, géants, nains, etc., la Superstition dans les différents règnes de la nature, le Jugement de Dieu, la Croissance des païens*. Le volume se termine par un index.

Racconti popolari siciliani di Emmanuele GRAMITTO XERRI. Girgenti, Montes, 1885, 18°, 75 p. — Récits traditionnels reproduits avec plus de fidélité pour le fond que pour la forme, et en italien.

La Trasuta di Garibaldi a Palermo, storia popolare siciliana in poesia, pubblicata da Salvatore SALOMONE-MARINO. Palermo, Virzi, 1885, 18°, 13 p. — Curieux échantillon de la poésie populaire contemporaine.

Les noms topographiques devant la philologie, par Ferd. PENNIER. Paris, Vieweg, 1886, in-8°, 161 p. — L'auteur de cet ouvrage est un celtomane d'un genre particulier. Il croit que « la plupart des noms topographiques sont la représentation du mot *eau* » et que ce mot est indiqué par trois termes celtiques, *av*, *ac* et *dour*, qu'il se fait fort de retrouver dans tous les noms de lieux. Il ne paraît pas d'ailleurs être très au courant des derniers travaux sur les langues celtiques, à en juger par cette phrase: « *Tous les ouvrages celtiques déclarent que les voyelles n'ont pas ou presque pas de valeur et qu'elles peuvent à peu près se substituer l'une ou l'autre arbitrairement. Pour appuyer cette singulière assertion, ils invoquent l'hébreu et d'autres idiomes sémitiques qui autrefois ne prenaient même pas la peine de les écrire...* » (p. 32). Inutile de poursuivre: le lecteur voit à quel genre d'ouvrage il a affaire.

ERRATA. — P. 165, l. 12, *les*, lis. *lez*; l. 13, *mes*, lis. *mez*. — P. 191, l. 18, *un*, lis. *au*. — P. 296, l. 1, *domès*, lis. *domées*. — P. 297, l. 4, *A on té huer*, lis. *A son très chier*.

LA MORT
DE
TRISTAN ET D'ISEUT,

D'APRÈS LE MANUSCRIT FR. 103 DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE COMPARE
AU POÈME ALLEMAND D'EILHART D'OVERG¹.

Tous les manuscrits du roman en prose de *Tristan* s'accordent dans un même récit, non traditionnel, de la mort de Tristan et d'Iseut. Un jour que Tristan harpait dans la chambre d'Iseut, une dénonciation avertit le mari de celle-ci, le roi Marc, qui accourt et frappe Tristan d'une lance empoisonnée. Blessé à mort, Tristan se réfugie au château de Dinas, et obtient d'y revoir une dernière fois son amante. Iseut voudrait mourir avec lui, mais comment y arriver ? Elle n'a pu mourir de sa seule douleur. Elle supplie Tristan de l'emmener avec lui dans la mort. Tristan, heureux de ce sombre désir, lui ouvre ses bras, et l'accole si étroitement que, dans cet embrassement, leurs deux cœurs se rompent, et leurs âmes s'en vont.

Telle est la version commune des manuscrits en prose, sauf un. C'est un manuscrit du xv^e siècle, — le manuscrit Fr. 103, — qui a d'ailleurs servi de base à toutes les éditions du roman en prose imprimées du xv^e au xvii^e siècle². Ce manuscrit, qui suit fidèlement, presque dans toute son étendue, le texte commun des romans en prose, l'abandonne brusquement pour donner de la mort de Tristan et d'Iseut un récit tout dif-

1. Ce travail m'a été indiqué par M. Gaston Paris pour les conférences de l'École pratique des hautes études; il a été lu et critiqué à ces conférences.

2. Les éditions n'ont pas été faites sur ce ms. même, mais sur un ms. très voisin, qui ne diffère du 103 que par des détails de style. Cf. l'édition de 1489, par exemple, chez Jehan Bourgoys à Rouen, avec le texte du ms. 103 publié plus loin. [Dans l'article de M. Lutoslawski qui suit celui-ci, on trouvera relevées, pour un passage assez long, toutes les variantes de l'édition de Rouen, 1489; on verra qu'elles consistent surtout en suppressions pratiquées assez habilement dans la prose un peu prolixive de l'original. — Les éditions postérieures à celle de Rouen sont toutes faites sur celle-ci et n'en diffèrent que par des fautes. — G. P. J.]

férent, qu'il paraît intéressant de publier, et dont voici, brièvement, les traits essentiels.

Tristan, marié en Petite Bretagne avec Iseut « aux blanches mains », a aidé son jeune beau-frère, Ruvalen, dans une équipée amoureuse. Il s'agissait de pénétrer dans le château d'un mari jaloux, Bedalis, où vit étroitement surveillée la belle Gargeolain, amie de Ruvalen. La galante entreprise réussit ; mais, au retour, Tristan et Ruvalen sont poursuivis et atteints par le mari. Ruvalen est tué, et Tristan blessé d'une lance envenimée. Comme les médecins, appelés, renoncent à le guérir, Tristan, mourant, songe que, seule, son amie Iseut de Cornouaille, qui tient de sa mère le secret de remèdes puissants, et qui deux fois déjà a guéri ses blessures, le pourra sauver ; il envoie donc en Cornouaille un de ses vassaux la supplier de venir. Pour qu'il sache quelques heures plus tôt son bonheur ou sa peine, que la voile de la nef soit, au retour, blanche, si Iseut vient ; si non, noire. Iseut réussit à fuir de chez Marc ; elle s'embarque, la nef approche et la voile apparaît au large, toute blanche. Mais la femme de Tristan a appris ces conventions ; à peine a-t-elle vu le vaisseau qu'elle accourt au lit de son mari. « De quelle couleur était la voile ? lui demande-t-il. — Toute noire. » A cette parole, Tristan rend l'âme. Iseut débarque, apprend la nouvelle, embrasse le cadavre cher, et meurt à son tour.

Si cette version appartenait en propre à l'auteur du ms. 103, elle n'aurait d'autre intérêt que sa grande valeur poétique. Mais il n'en est pas ainsi. Le ms. 103 ne fait que reproduire ici de très anciennes traditions. Car l'auteur de ce ms. 103, écrit au xv^e s, s'accorde, — certainement à son insu, — avec un poète allemand qui écrivait vers 1165, un vassal de Henri le Lion, duc de Brunswick, Eilhart d'Oberg. Or, nous savons ce qu'est ce poème d'Eilhart : c'est la traduction d'une compilation française très voisine de celle dont nous possédons un fragment sous le nom de Bérout. Il y a donc grand intérêt à comparer, dans leurs parties correspondantes, le poème d'Eilhart et le ms. 103 : les comparer, c'est chercher à reconstituer leur modèle commun, perdu.

Mais ce n'est pas tout : dans le bref abrégé qui vient d'être fait du ms 103 et d'Eilhart, on a reconnu bien des traits d'une tradition voisine. Cette blessure envenimée, ce voyage d'Iseut appelée pour guérir le mourant, cet épisode de la voile blanche et de la voile noire, cette tromperie de la femme de Tristan, enfin cette mort des deux amants, — tous ces traits, nous les reconnaissons pour les avoir lus dans le poème français attribué à Thomas. Or, Thomas et le modèle d'Eilhart représentent, nous le savons, deux traditions indépendantes l'une de l'autre.

Nous arrivons donc à ces principes de comparaison :

- 1) Les traits communs à Eilhart et au ms. 103 appartenaient au

poème qu'ils imitaient tous les deux : Bérout, ou une compilation voisine de Bérout.

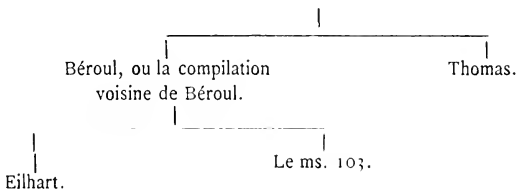
2) Les traits communs non seulement au ms. 103 et à Eilhart, mais encore à Thomas, — outre qu'ils appartenait à la source des deux premiers, — faisaient aussi partie d'un fonds plus ancien de traditions où puisait également Thomas.

3) Si tel trait donné par 103 est omis par Eilhart, ou inversement, — et qu'il se retrouve dans Thomas, — il est ancien, et provient de cette compilation voisine de Bérout, que nous cherchons à reconstituer.

4) Enfin, il est un seul cas où nous ne pourrions décider, autrement que par conjecture, si un détail d'Eilhart ou de 103 est primitif; c'est le cas où ce détail nous sera fourni par Eilhart seul, ou 103 seul, — sans que nous puissions recourir au contrôle de Thomas.

Toutes ces observations sont représentées par la figure suivante:

Fonds commun de traditions.



On procédera à cette comparaison en divisant, pour plus de clarté, le récit commun d'Eilhart et du ms. 103 en épisodes très courts. Il est inutile de dire que ces divisions sont tout arbitraires, et qu'il ne s'agit pas ici de distinguer des épisodes primitivement indépendants les uns des autres, plus tard réunis par compilation. Tout ce récit de la mort de Tristan offre un caractère frappant d'unité; c'est un seul épisode, qui a germé, — tout organisé, — dans l'esprit d'un seul poète.

1. Le premier de ces épisodes pourrait s'intituler : « Comment Ruvalen et Tristan parviennent à la chambre de Gargeolain avec interpolation de l'aventure de Tristan déguisé en fou ». Voici le récit du ms. 103, qui est aussi, mais plus développé, le récit d'Eilhart :

Ruvalen, frère de Kehedin et d'Iseut aux blanches mains, n'a jamais parlé à son amie Gargeolain qu'une toute seule fois; encore était-ce « sur la douve d'un fossé de son manoir, et elle était enfermée dedens, et lui dehors. » — Mais, dans cette unique entrevue, Gargeolain a promis à son galant de lui envoyer les empreintes en cire de toutes les clefs du manoir. Elle tient sa promesse, et un jour que Tristan chassait, Ruvalen accourt au galop auprès de son ami, le cor au cou, une boîte à la main;

dans cette boîte sont les empreintes de cire qu'il vient de recevoir. Ils brisent la serrure, et « voient dedans leur grand deuil et leur mort ; mais ils ne s'en aperçurent ». Au lendemain matin, Tristan mande un *fèvre* de Nantes, nommé Goudri par 103, anonyme pour Eilhart, et lui commande de fabriquer des clefs d'après les empreintes. Ce sont, lui dit-il, les clefs d'un château rebelle.

Il faut se borner ici à remarquer les noms différents donnés par Eilhart et 103 aux héros de cet épisode.

Le nom de la femme est le même dans nos deux auteurs. Eilhart appelle Gargeolain *Gariôle*, qui est le cas sujet du nom dont Gargeolain est le cas oblique. Il est à remarquer d'ailleurs que *Garjole* est un nom celtique.

Mais le *Ruvalen* du ms. 103 est *Kehenis* dans Eilhart. Dans *Kehenis* nous reconnaissons Kaherdin, le frère d'Yseut aux blanches mains. Pour le modèle commun de nos deux auteurs, quel était le héros de l'aventure ? — C'est, à n'en pas douter, Kaherdin. — C'est Thomas qui nous le prouve.

Thomas, en effet, suit une autre version : chez lui, Tristan n'est pas le confident complaisant qui aide son beau-frère à tromper un jaloux ; il est au contraire le vengeur d'un mari trompé. Mais Thomas a connu l'autre tradition. Or, voici ce qu'elle disait :

Plusurs de nos granter ne volent
 Ce que del naim dire ci solent,
 Que femme Kaherdin dut amer.
 Li naim redut Tristan navrer
 E entuscher de grant engin,
 Quant ot affolé Kaherdin.
 Par cest[e] plaie et par cest mal
 Enveiad Tristan Guvernal
 En Engleterre pur Isolt ¹.

Dans l'original, le héros de l'aventure était donc Kaherdin.

Quant au mari, il s'appelle *Bedalis* dans 103, *Nampeténis* dans Eilhart. Peut-être n'est-ce là, malgré les différences extérieures, qu'un seul et même nom. Ce mari jaloux était, à l'origine, un nain. Thomas nous le dit :

Li naim redut Tristan navrer ;

et Thomas, bien qu'il n'accepte pas cette tradition, appelle le héros de l'aventure qu'il raconte en place « Tristan le nain ». Le personnage pri-

1. Tristan, éd. Michel, t. II, p. 40.

mitif serait donc « le nain Bedenis », nom qui, mal compris et mal prononcé par l'allemand Eilhart, serait devenu Nampeténis.

Cette hypothèse est confirmée d'une manière inattendue par un rapprochement possible entre la légende de Tristan et celle de Thésée. Des rapports frappants unissent en effet le héros breton et le demi-dieu athénien. Ces traditions qui charmèrent les vieux auteurs de lais bretons sont en partie les mêmes qu'avaient dites Hésiode¹, Pindare et Sophocle; et que les artistes grecs sculptaient en bas-reliefs sur les murs du Théséion d'Athènes. Et pourtant, — il est inutile de le dire, — les poètes bretons ignoraient Hésiode, Sophocle, et tout le cycle classique gréco-romain. Il faut assimiler Tristan et Thésée, le vainqueur du Minotaure et le vainqueur du Morhout, de ce géant qui, comme le monstre crétois, exigeait un tribut de vierges et de jeunes garçons; la voile blanche ou noire qui devait parer la nef d'Iseut est bien celle que le vieil Egée cherchait à l'horizon sur les flots grecs. Ce sont les mêmes légendes qui remplissent un poème hésiodique et les romans de la Table Ronde; et, sans que l'un ait connu l'autre, Hésiode, bien des siècles avant Jésus-Christ, et Bérout, bien des siècles après, glanaient dans le même fonds de légendes qui avaient amusé, en des temps quasi préhistoriques, les esprits des hommes².

Or, dans la légende de Thésée, il est un récit qui rappelle celui qui nous occupe. Comme Tristan va conquérir une femme qu'aime son ami, Thésée aide Pirithoos à ravir Corè. Mais Corè est fille d'Aidoneus et de Perséphonè, et c'est aux enfers que Thésée va la chercher. Ne faut-il pas voir un souvenir presque effacé de cette descente aux enfers dans l'intervention d'un nain, c'est-à-dire d'une divinité souterraine, dans la quête amoureuse de Tristan?

Les clefs doivent donc être remises dans huit jours à Tristan par le fèvre Goudri, et ces huit jours sont employés, d'une manière qui surprend, par Eilhart et par le ms. 103, à introduire l'épisode de Tristan fou.

Ici le récit qui nous intéresse s'interrompt; au lieu de la suite des amours de Ruvalen, il est longuement raconté par nos deux auteurs — donc par leur modèle — comment Tristan fut blessé — devant une ville que ne nomme pas Eilhart et qui est Nantes selon 103, — et comment Tristan profita de sa blessure pour se déguiser en fou et revoir Iseut.

1 Dans un poème qu'a connu Pausanias (IX. 31, 15).

2. [Ce rapprochement que j'ai depuis longtemps proposé dans mes cours me paraît s'appuyer sur divers rapprochements frappants, dont quelques-uns seulement sont indiqués ci-dessus. — G. P.]

Le procédé de compilation est ici curieux, parce qu'il est mal dissimulé ; outre que notre attention, attirée sur les amours de Ruvalen, en est longtemps et maladroitement distraite, Eilhart est obligé de faire durer trois semaines le travail du fèvre, et le ms. 103, deux mois : or ce travail devait être accompli dans la semaine.

On sera très bref sur cet épisode de Tristan fou, qui a fait l'objet d'un travail spécial de M. Lutoslawski. On n'en retiendra que quelques indications directement utiles au récit de la mort des deux héros.

Selon 103, et selon 103 seul, la nuit où Tristan fou, déjà deviné sous son déguisement par les chambellans du roi Marc, fait ses adieux à Iseut, celle-ci lui demande un *don* : « Beaux doux ami, fait-elle, je vous demant que, s'il avient que vous mourez avant que moy ou que si vous avés mal de mort ains que moy, que vous vous fassiez mettre en une nef et vous faites ça apporter, et gardés que la moitié du voile qui en la nef sera soit blanche et l'autre moitié noire, etc... »

Dans Eilhart, il n'est pas question de ce don : cette convention de la voile blanche et de la voile noire n'est qu'une imagination de Tristan déjà blessé et mourant, quand il envoie son hôte chercher Iseut.

Quelle était la version primitive ? Il est difficile et peu utile de le savoir ; pourtant il est peut-être plus probable que c'est celle d'Eilhart. On peut croire en effet que l'auteur du ms. 103 a prêté ces sombres sentiments de mort à Iseut pour rattacher un peu plus fortement l'épisode de Tristan fou à la trame du récit.

On peut faire encore ici une remarque générale : c'est, chez l'auteur du roman en prose (ou chez son modèle), une recherche constante de noblesse, de bon goût soutenu et de gravité.

Voici comment Tristan fou se fait reconnaître d'Iseut, selon le bon Eilhart.

Il dit aux seigneurs : « Voyez ; je veux vous montrer que, de tous « mes sens, je pensais à ma dame, puisque de si loin je lui apportais ce « petit objet. » — Il mit sa main dans sa capuce, et en tira un fromage. — « Prenez-le ; si vous ne m'étiez pas si chère, je ne vous aurais « pas apporté ce joyau. » (v. 8865.) « Puis, un instant après, il met sur ses genoux le fromage qu'il avait apporté et gardé sept nuits dans sa capuce, — et demande à Iseut de le manger avec lui. « Sur son refus, il prit un peu de fromage, et le mit dans la bouche de sa dame, qui lui répondit en le frappant sur l'oreille. « Dame, lui dit le fou, si « vous aimiez Tristan, vous ne me frapperiez pas. (v. 8895.) »

Cet épisode, dans sa grossièreté plaisante, est évidemment primitif. Il a choqué l'auteur du roman en prose, qui rappelle bien aussi qu'Iseut frappa Tristan ; mais du fromage, il n'est plus question. Le fou est ici

frappé pour avoir regardé trop amoureusement la reine pendant qu'elle assistait à une partie du noble jeu des échecs¹.

Mais revenons à Karahès. Tristan a déposé son habit de fou, et voici que le fèvre Goudri vient apporter à Ruvalen les clefs du château. Tristan et Ruvalen partent donc pour leur équipée d'amour, couronnés de fleurs, sans autres armes que leurs épées, « tout chantant et esbanoyant »; les voici arrivés aux portes du château. Ils entrent; mais comme ils passent le pont, le chapel d'olivier que porte Tristan est enlevé par le vent et tombe dans le fossé. Tandis que les deux amants « font leur deduyt », Tristan, qui les a laissés ensemble, s'est couché sur les joncs verts et nouveaux répandus par terre. Sur une belle courtine où sont peints les exploits d'Artus et tous les sept arts, Tristan s'amuse à lancer des joncs. — Mais, hélas! le mari va reparaitre. On l'entend, tout d'un coup, dans la forêt, « corner de prise ». Tristan rappelle son ami, et tous deux s'échappent comme ils étaient venus.

Jusqu'ici Eilhart et 103 concordent parfaitement; il serait, par exemple, sans importance de noter que, dans Eilhart, c'est la couronne de Kehenis qui tombe au fossé (v. 9060); qu'Eilhart abrège; que la description de la courtine où est peinte l'histoire d'Artus est une addition du ms. 103; que dans Eilhart c'est devant les femmes de Gargeolain que Tristan s'amuse à lancer des joncs (v. 9075); enfin que dans Eilhart ce n'est pas, comme dans le roman en prose, le mari lui-même qui, par une sonnerie de cor expressive, annonce son retour aux amoureux.

Les traits qui suivent sont aussi communs au roman en prose et à Eilhart. Bédalis, en rentrant au château, voit avec soupçon le chapel de fleurs tombé dans le fossé. Il entre, baise sa femme tout botté, et aperçoit sur la courtine les joncs fichés par Tristan. « Lors se dresche, et prend Gargeolain, et trait l'espee, et dit que par l'ame de son pere il l'occira si elle ne lui dit voir. « Car je sais bien, fait il, que ce sont là les « jeux Tristan. — Certes, fait-elle, ce fut mon; lui, et Ruvalen qui me « baisa par force. . . Car ils étaient deux, et je suis une femme toute « seule et sans nulle garde. »

Bédalis se met, avec ses hommes, à la poursuite des deux amis qui

1. On pourrait citer d'autres exemples. Eilhart nous apprend que Tristan faillit bâtonner des espions cachés dans la chambre d'Iseut. Le ms. 103 supprime cet épisode, et place dans la chambre d'étranges espions, qui sont comme s'ils n'étaient pas, — immobiles et muets. Le ms. 103 paraît avoir craint de compromettre Tristan avec des manants. Ce trait fait songer au scrupule que Béroul a quelque part de faire tuer des lépreux par Tristan, — scrupule inconnu à Eilhart.

s'attardaient par la forêt, gaïement, à poursuivre une biche et ses bicheaux. Ici, seulement, se présentent d'assez importantes différences.

Voici exactement le bref récit d'Eilhart : « Tristan le guerrier entendit que l'on galopait derrière eux. Je crois que nous resterons ici, dit-il à « Kehenis. Comment pourrions-nous sauver notre vie ? Au moins, défendons-nous bravement. » Nampeténis arriva. Tous deux se défendirent de grand courage. Ils auraient volontiers sauvé leurs vies, mais ils étaient en grand péril. Les hommes de Nampeténis frappèrent Kehenis à mort ; mais avant de mourir, le héros en tua trois de sa main. Tristan en abattit rapidement quatre. Mais il fut blessé dans la lutte. Nampeténis le blessa d'une pointe empoisonnée, en sorte qu'ils le laissèrent pour mort sur le champ de bataille. Nampeténis aurait volontiers tenu son honneur pour satisfait, si les deux braves guerriers avaient survécu. Il dit en gémissant : « J'ai vengé mon déshonneur, mais je peux me « plaindre à Dieu dans le ciel de ce que ces deux héros sont morts. Je « ne peux les guérir, et j'ai perdu beaucoup de mes hommes chers. » Puis il rentra tristement chez lui. » (V. 9195 ss.)

Il est inutile de s'arrêter aux détails du combat qui sont sans doute propres à l'auteur du roman en prose et d'invention individuelle. Peu importe que Ruvalen ait tué un certain Authon, et que lui-même ait été tué par le frère de cet Authon, Cadio, qui naguère lui avait, comme messenger de Gargeolain, porté les empreintes de cire ; peu importe encore — bien que cette remarque soit plus intéressante, — ce fait assez étrange que, dans le manuscrit 103, Tristan n'intervient que vers la fin du combat, après la mort de Ruvalen ; jusque-là, il s'est tapi derrière un buisson, non par lâcheté s'entend, mais parce qu'il espérait que Ruvalen aussi se cacherait à temps. La véritable divergence des deux versions est dans l'attitude du mari vengé. Le Nampeténis d'Eilhart, on vient de le voir, pleure noblement ses ennemis abattus ; le Bédalis du roman en prose reste jusqu'au bout un personnage odieux ou méchant. — Il n'a qu'un mot après sa victoire : « Or fuyons-nous-en de cest país. » Il s'embarque donc avec sept cents de ses compagnons pour l'île de Caussié¹, où il sera pirate, en rançonnant les navires qui passent dans ces parages.

Le manuscrit 103 nous raconte longuement comment les barons marchands de Flandre, de Saxe, de Normandie, s'assemblèrent pour balayer la mer, et par quelle ruse un prudhomme du Cotentin, Guiffroy, prit les « ullagues » au piège, et coupa la tête de Bédalis.

1. Il faut voir dans Caussié le petit groupe des îles Chausey, au large de Granville.

Cet épisode est-il une addition récente ? Il est probable que non ; peut-être même peut-il nous renseigner sur la patrie du poète qu'imitaient Eilhart et le roman en prose. On comprend en effet que les détails de cette petite expédition maritime aient médiocrement intéressé les auditeurs brunswickois d'Eilhart, qui n'avaient point vu de pirates sur l'Ocker ; mais des Normands, des Anglais, des Bretons pouvaient se plaisir à retrouver, mêlé aux aventures de Tristan, le récit d'une expédition peut-être, au moins en partie, historique. Pour les mêmes raisons qu'Eilhart, la *saga* irlandaise supprime une description de Londres que nous donne Thomas. On croirait donc volontiers ici que le roman en prose n'a rien inventé.

Avant de quitter cette histoire de Gargeolain, il importe de noter une dernière différence entre nos deux récits. Dans Eilhart nous ne voyons Gariôle que dans la salle de son château, d'abord entre les bras de son ami, puis aux pieds de son mari furieux. Ensuite, elle disparaît. Dans le roman en prose, elle a entendu de son château le deuil que menaient les gens de Tristan auprès du cadavre de Ruvalen ; elle accourt au bruit, tombe sur le corps décapité de son ami, l'enserme de ses bras, meurt sur lui, et tous deux vont reposer dans le même tombeau.

Il n'est peut-être pas possible de décider en toute sécurité de l'ancienneté de ce trait. Pourtant, on peut y soupçonner avec vraisemblance une imagination du romancier en prose. On verra bientôt en effet, combien il est préoccupé de ne pas quitter un seul de ses héros secondaires sans dire ce qui lui advient par la suite, sans lui « faire un sort ». D'ailleurs, il ne s'est pas mis en frais d'imagination ; il s'est borné, par une invention facile, à raconter par avance, à propos de Gargeolain et de Ruvalen, la mort de Tristan et d'Iseut.

II. La blessure de Tristan est envenimée. Eilhart nous dit très brièvement vers 9247-9253 : « La femme de Tristan manda à la hâte les médecins pour le soigner et guérir ses blessures. Ils bandèrent la plaie du héros, mais en vain. Il était blessé de telle sorte que personne ne l'eût pu guérir, sauf Iseut, femme du roi Marc ».

Le roman en prose nous fait pénétrer dans l'officine de ces mires ; il nous dit comment le médecin Agar, après avoir retiré le bout de la lance, lia sur la plaie un emplâtre de blancs d'œufs, puis une mixture de « jus de plantain, d'ache, de fenouil et de sel pour étancher le sang ; mais la jambe devint pourtant plus noire que charbon. » Puis vient une petite scène de comédie qui ne manque point d'agrément. Parmi ces médecins dignes de Diafoirus et de Défontandrès, était « un pauvre mire qui tout nouvellement estoit venu des écoles de Salerne. » Il donne un bon conseil, qui eût sauvé Tristan, dit le roman. Mais quoi ! le petit médecin est

pauvre ; il proteste en vain que « le sens n'est pas en draps ne en vestures, mais en coeur où Dieu l'a mis », que Tristan mourra sans lui. Il est pauvre, et ses confrères décrètent que Tristan ne doit mourir que sur leurs ordonnances. — « Lors fut le pauvre mire bouté dehors avec un marc d'argent, un habit, un cheval », présents d'Iseut aux blanches mains. Car nous savons qu'« on n'a cure de pauvre homme en nul lieu ».

Cette jolie scène est-elle de l'original du XII^e siècle ? Elle n'est pas en tout cas de l'auteur du ms. 103. Il est peu probable qu'au XV^e siècle on eût pensé à faire venir un médecin de Salerne : la vieille école italienne, dont l'apogée fut au XIII^e siècle, était trop abaissée pour que le meilleur médecin de Tristan fût, aux yeux d'un romancier du XV^e siècle, un étudiant de Salerne.

Tristan, qui désespère de guérir, mande Iseut de Cornouaille. Dans Eilhart, (v. 9285-9310), comme dans le roman en prose, comme dans Thomas (v. 1124 ss.), le messager se fera reconnaître par l'anneau de Tristan, et annoncera au moyen d'une voile blanche ou noire le succès ou l'insuccès de sa mission.

Quel sera ce messager ? Pour Thomas, c'est Keherdin. Mais Thomas connaissait une tradition différente : une version — voisine d'Eilhart et du roman en prose en ce qu'elle faisait blesser Tristan dans une équipée amoureuse entreprise pour le compte de son beau-frère, — chargeait Guernal de ce message :

Enveiad Tristan Guernal
En Engleterre pur Ysolt.

Mais Thomas se refuse à admettre une telle tradition, et se fait fort de montrer par raison

Que ço ne put pas ester.
Cil (Guernal) fust par tut la part coneuz,
Et par tut le regne siuz
Que del amur ert parçuners¹
Et emvers Ysolt messagers.
Li reis l'en haeit moult forment ;
Guaiter le feseit a sa gent.
Et comment pust il dunc venir
Sun service a la curt offrir ?...
Il sunt del cunte forsveisé
E de la verur esluingné ;
Et se ço ne veulent granter,
Ne voil [jo] vers eus estriver :

1. L'édition porte *parviners*.

Tengent le lur e jo le mien ;
La raisun s'i provera bien ¹,

Ce passage est curieux, en ce qu'il prouve l'existence d'une tradition qui se rapprochait fort du modèle d'Eilhart et de Thomas, et qui pourtant n'est pas ce modèle. Car cette invraisemblance qui a choqué si fort Thomas, le message confié à Guvernal, a frappé de même le compilateur voisin de Bérout : pour lui (Eilhart et le roman en prose nous le montrent), ce n'est pas Guvernal qui va chercher Iseut, — ce n'est pas davantage Kaherdin, — c'est un personnage tout secondaire, un « hôte » de Tristan. Le ms. 103 ajoute ce détail que cet hôte était aussi le « compère » de Tristan, qui avait tenu sa fille sur les fonts de baptême, et l'on sait quels liens cette qualité de « compère » établissait entre les hommes du moyen âge.

L'hôte s'est donc mis en route, après avoir donné à sa fille commission d'observer le retour de sa voile.

De son voyage, du départ d'Iseut, Eilhart ne nous dit qu'un mot, — éloquent, mais bref : « L'hôte partit, se hâta vers la reine, et lui rapporta le message de Tristan. Quand elle eut vu le petit anneau, elle laissa mari et pays, trésors et parures, et navigua avec le marchand ; sans rien emporter, sauf ses remèdes. » (Vers 9320 ss.)

Ici, le roman en prose développe longuement, et non sans intérêt. Genes c'est le nom de l'hôte dans le ms. 103) vogue jusqu'à Bomme en Cornouaille, déguisé en marchand. Le roi Marc vient à sa rencontre, retient toute sa cargaison de vins, et lui offre de venir tous les jours manger à la cour. Genes, le bon apôtre, refuse humblement. « Car, dit-il, je promis et juray a ma femme quand je me party d'elle qu'en autre lieu ne prendroye aisement. » Le roi rit, et va raconter à Iseut comment un marchand est arrivé de Bretagne ; et le bon roi n'a rien de plus pressé que de décrire minutieusement à sa femme un certain bel anneau que le marchand porte à son doigt, anneau plat où s'enchâsse une émeraude, — et qu'Iseut n'a garde de méconnaître.

Tout ce récit est-il postérieur ? appartient-il en propre à l'auteur du roman en prose ? Non sans doute : il l'a trouvé dans son modèle, et son modèle lui-même a été le puiser, en même temps que Thomas, dans un fonds plus ancien et commun de traditions. — Ce messenger qui charge sa nef de marchandises, nous l'avons déjà vu dans Thomas s'embarquer avec ses compagnons :

De seie portent draperie
Aovre d'estranges colurs

1. *Tristan*, éd. Michel, t. II, p. 41.

Et riche veissele de Turs,
Vins de Peito, oisels d'Espagne...¹

Nous l'avons vu aussi faire reconnaître son anneau, autrement, mais aussi spirituellement que le messager du roman en prose :

Un afcaill ovré d'or fin
Li port[e] en sa main Kaherdin,
Ne qui qu'el secle melliur ait ;
Present a la reine en fait.
« Li ors en est mult bons, ce dit.
Unques Ysolt melliur ne vit. »
L'anel Tristan de sun dei oste,
Juste l'altre le met encoste,
Et dit : « Reine, ore veiez :
Icest or est plus colurez
Que n'est li ors de cest anel. . . »
Cum la reine l'anel veit,
De Kaherdin tost s'aperceit².

Jusqu'ici Thomas nous garantit l'ancienneté du récit en prose. Mais ils se séparent l'un de l'autre quand il s'agit de raconter l'évasion d'Iseut. Chez Thomas, elle s'échappe facilement, avec Brangien, la nuit,

Mult cuintement, par grant eur,
Par une posterne del mur
Que desur[e] Tamise estoit.

Dans le ms. 103, elle a plus de peine à quitter son palais. Elle dit à Audret qu'elle veut « aller en gibier », et quand, avec sa suite, elle arrive dans la campagne, un faisan s'enlève ; Audret laisse aler un faucon pour le prendre. « Le temps estoit cler et bel ; si se essora le faucon. » Iseut prétend qu'elle le voit, posé sur le mât de la nef de Genes. Audret l'accompagne jusque là, laisse monter la reine ; mais quand il veut la suivre, Genes fait basculer la planche qui relie le vaisseau au rivage, — et « fiert Audret de son aviron, si qu'il l'abat en l'eaue — et Genes le refrapoit et le rabatoit en la mer, et disoit : « Couvert, — traître ! » Tout ce récit est-il ancien ? On peut le croire, à cause de sa brutalité même.

III. — Tandis qu'Iseut vogue vers Tristan, le blessé qui l'attend se fait chaque jour porter sur le port de Penmarc, d'où il regarde au loin la mer. Ce détail, qui nous est fourni par le ms. 103, est omis par Eilhart. Mais il est ancien ; car Thomas le confirme :

1. *Tristan*, éd. Michel, t. II, p. 61 ; t. III, p. 57.

2. *Tristan*, éd. Michel, t. II, p. 66 ; t. III, p. 61.

Et sovent se fait reporter,
 Son lit faire juste la mer,
 Pour atendre et veëir la nef,
 Comme el sigle et a quel tref¹.

Il est à croire aussi que le poste d'observation de Tristan était bien Penmarch dans l'original : tant est bien choisie, pour voir au loin vers la haute mer, cette falaise avancée. Il est inutile de dire que le *port* de Penmarc est une fantaisie géographique de l'auteur du roman en prose ou du modèle immédiat qu'il suivait.

Mais le mal empire. Tristan n'a plus la force de quitter sa chambre ; c'est désormais sa filleule, la fille de Genes, qui interrogera pour lui l'horizon. Selon Eilhart, comme selon le manuscrit en prose, la femme de Tristan s'inquiète de ce guet continué que fait l'enfant sur la plage. Elle l'interroge, la menace, apprend son secret.

Ici, une grave divergence se produit entre les deux récits. D'après le roman en prose, la jalousie saisit Iseut aux blanches mains : « Lasse ! s'écrie-t-elle, « qui cuydast qu'il aimast autre que moy ? Certes, ils « n'orent oncques si grant joye l'un de l'autre, comme je leur feray avoir « de douleur et de tristesse, » — « Lors regarde aval la mer bien loing et voit venir la nef au blanc voile. » — On sait le reste : elle court, délibérément, de parti pris, au lit de Tristan, — et se venge.

Tout autre, — et bien difficile à comprendre, — est l'Iseut d'Eilhart. — C'est « par hasard » (9346) qu'Iseut apprend le secret de Tristan ; c'est sans aucune mauvaise intention, par pur caprice de femme (v 9380) qu'elle dit *noir* au lieu de *blanc*. Elle ment, — par inconscience.

Cette version semble la plus ancienne. Les poètes postérieurs expliquent les obscurités de leurs devanciers. On ne saurait guère admettre la marche inverse et la substitution volontaire d'Iseut inconsciente à Iseut jalouse.

Cette opinion paraît contredire la méthode suivie jusqu'ici, et qui a consisté à admettre comme primitifs les traits communs à Eilhart ou au ms. 103 d'une part et à Thomas d'autre part. Dans Thomas, en effet, Iseut agit par jalousie. Cachée derrière la paroi de la chambre de son mari, elle a surpris ses confidences à Kaherdin ; elle apprend pourquoi Tristan l'a respectée dans le mariage ; quels souvenirs unissent les deux amants.

Les granz peines, et les tristurs,
 Et les joies et les dulurs
 De leur amour fine et veraie.

Mais elle saura punir son mari.

1. *Tristan*, éd. Michel, t. II, p. 73 ; t. III, p. 60.

Et pense mal en cele irur.
Par quel manere venge[e] ert.

Il semblerait donc que l'accord de Thomas et du ms. 103 dût nous faire conclure que dans la compilation voisine de Béroul Iseut était déjà jalouse et qu'elle se vengeait sciemment.

Mais peut-être cet accord n'est-il pas probant : l'inconscience d'Iseut est si peu vraisemblable, sa jalousie est une explication psychologique si naturelle, si simple, qu'elle a pu se présenter comme une nécessité à l'esprit de deux poètes, étrangers d'ailleurs l'un à l'autre. Il est très naturel que Thomas et l'auteur du roman en prose se soient, individuellement, l'un au XIII^e, l'autre au XV^e siècle, avisés d'introduire, de leur autorité privée, la jalousie d'Iseut.

Notons enfin que dans la légende de Thésée, bien que la négligence soit le fait des matelots et fasse substituer réellement, et non pas seulement en paroles, la voile noire à la voile blanche, il s'agit aussi non d'une tromperie intentionnelle, mais d'une erreur involontaire.

IV. Tristan est mort quand Iseut débarque. Le récit d'Eilhart est ici d'une simplicité profonde et sublime :

« Quand Iseut arriva sur la plage et qu'elle entendit le grand deuil qui montait par la ville, elle fut prise d'une grande peur et s'écria : « O malheur à moi ! et toujours ! O Tristan ! Il est mort ! » — Elle ne pâlit ni ne rougit. Elle ne pleura pas davantage ; son cœur pourtant lui faisait bien mal. » (Vers 9415 ss.)

Suit alors une belle et courte scène entre les deux femmes qui avaient aimé Tristan. La femme de Tristan, cause innocente de sa mort, pousse de grands cris sur le cadavre. Sans larmes, l'autre Iseut entre, et lui dit (vers 9430) : « Femme, relève-toi, et laisse-moi m'approcher. J'ai plus de droits à le pleurer que toi ; crois-m'en. Je l'ai plus aimé. » Elle découvre le cercueil, déplace un peu le corps, se couche sur la civière, tout le long de son ami, et, sans une parole, meurt.

Le récit du roman en prose supprime ces traits si originaux. La scène entre les deux femmes n'existe plus : il est vrai que c'est une conséquence presque nécessaire de l'attitude prêtée par le roman à la femme de Tristan. Si Iseut aux blanches mains a tué son mari par jalousie, il nous eût été odieux de la voir pleurer sur son cadavre. Aussitôt que Tristan est mort, elle disparaît (comme dans Thomas), et c'est un personnage épisodique, la comtesse de Montrelles, qui rend à Tristan les derniers devoirs.

Un trait du roman en prose, omis par Eilhart, mérite d'être retenu. Quand Iseut entend les cris que pousse le peuple qui « regrette » Tris-

tan, elle est prise de pressentiments : « Je me doute trop, dit-elle, que
 « le songe que j'ai songé ennuyt ne soit voir. Car j'ai songé que je te-
 « noye en mon geron la teste d'un grant sanglier qui toute me honnis-
 « soit de sang et ensanglantoit ma robe. Pour Dieu ! je me doute trop
 « que Tristan soit mort. »

On reconnaît ici l'un de ces songes d'animaux si fréquents dans nos plus anciennes épopées, et auxquels les critiques attribuent une origine germanique. Ce trait du roman en prose doit donc être ancien.

V. — Eilhart nous dit en très peu de mots que la femme de Tristan fit ensevelir magnifiquement les deux amants ; que Marc apprit la triste nouvelle, et l'histoire du breuvage amoureux ; qu'il regretta de l'avoir ignorée jusque-là : il « aurait laissé à Tristan et à Iseut ses royaumes, à toujours. » — Et le roman est terminé.

Le ms 103 développe très longuement toute cette partie ; tous les détails de l'ensevelissement nous sont donnés : nous savons que Tristan et Iseut « furent cousus en ung cuir de cerf, et que les deux corps furent mis en ung tonnel en une nef » (tous traits qui doivent être fort anciens).

Nous savons aussi comment le roi Marc fut informé du malheur par des lettres écrites par Tristan mourant, enfermées par lui dans un écrin, et remises au roi par un vieil ermite (ce qui est visiblement d'invention plus récente).

Nous assistons enfin à l'embaumement du corps de Tristan, à son voyage sur la mer, à la veillée funèbre qui est confiée à une petite veillotte, etc. . . . Lesquels de ces détails sont anciens ? Il est difficile d'en faire le décompte. Pourtant il est permis de croire que l'auteur du roman en prose a imaginé la plupart des renseignements qu'il nous donne sur le sort qui attend, après la mort de ses héros principaux, les personnages secondaires du roman. Il nous apprend ce que deviennent Perinis, le chien Hudent, Gouvernal et Brangien. On peut croire que son modèle, — comme Thomas, — terminait son récit sur l'image de Tristan et d'Iseut embrassés dans la mort. L'intérêt qui s'attache aux personnages de second plan disparaissait devant cette grande catastrophe.

Il faut pour terminer noter un dernier trait, — où le ms. 103 paraît suivre une tradition bien plus ancienne qu'Eilhart.

« De dedens la tombe Tristan, nous dit le roman en prose, yssoit une ronche belle et verte et foillue qui aloit par dessus la chappelle et descendoit le bout de la ronche sur la tombe d'Iseut et entroit dedens. Ce virent les gens du pays et le compterent au roy. Le roy la fit par trois fois couper. A landemain restoit aussi belle et en autel estat comme elle avoit esté autrefois. »

Eilhart paraît éprouver un véritable embarras à adopter cette tou-

chante légende. « Je ne sais pas, dit-il, si je dois vous le dire : pourtant, j'ai entendu raconter que le roi fit placer un buisson de roses sur la tombe de sa femme, et sur le corps de Tristan un cep de noble vigne. Les deux plantes crurent ensemble, si bien qu'on ne put en aucune manière les séparer l'un de l'autre, — si même on les voulait couper. » (Vers 9510.)

Le récit du roman en prose est ici évidemment plus ancien. Eilhart a reculé devant le symbolisme presque païen de son modèle ; il a refusé de croire à cette germination spontanée, émanation vivace de l'âme même de Tristan, qui va embrasser dans sa tombe celle qu'il a tant aimée¹.

Joseph BÉDIER.

TEXTE

du ms. B. N. fr. 103, fol. 374 59q.

En ce temps que Tristan et Yseult demouroient a la Joyeuse Garde, fu entreprise la queste du saint graal. Tristan se mist en la queste et en fu compaignon et par ce rot le roy Marc Yseult et en fist le roy Artus la paix. Et fu le roy Marc delivray de prison. Mais oncques pour ce ne se remuerent les amours de Tristan et d'Yseult. Mais atant leisse le compte a parler de ceste matiere, et parole de Tristan qui revenu est a Karahès en Bretaingne avec le roy Hoel et Yseult aux blances mains sa femme et Ruvalen² qui filz estoit au roy Hoel et fu frere Kehedin et Yseult femme Tristan, qui moult firent a Tristan grant feste et grant joye, et tous ceulx du pais aussi, quant il fu revenu à Karahées.

Or dit le compte que Tristan et Ruvalen estoient ung jour ensemble, si dit Tristan : « Beaux doulz amys, je me merveil moult que vous ne me dites aucunes nouvelles de Gargeolain vostre amye. » — « Par foy, » fait Ruvalen tout en riant, « je ne parlé a elle oncques encore que une toute seule fois, et encore fust ce sur la douve dun fossé de son manoir, et si estoit dedens enfermee et j'estoie dehors. Car Bedalis son baron qui tant est geloux d'elle en avoit portee la clef de la porte. Et tant me dit quant je parlay a elle qu'elle menvoieroit les seaulx de toutes les clefs de leans en cire se je vouloye. Si me merveil moult que n'en ay ouy aucunes nouvelles. » — « Par foy, » fait Tristan, « ce seroit bien fait se vous aviés les seaulx. Et je sçeis ung fevre a Nantes, qui vint de Nicole pour

1. [Ce qui prouve l'antiquité de la version du ms. 103, c'est qu'elle ressemble plus à celle de la *Tristrams Saga* (Kölb. p. 112, 204), qui suit en général le poème de Thomas ; en revanche, le récit d'Eilhart paraît plus voisin de celui de la *Tavola Ritonda* dont on ignore la source directe. — Sur des récits pareils à celui-là appliqués à la sépulture d'autres amants, voyez P. Child, *The english and scottish Ballads*, t. I, p. 96. — G. P.]

2. *Ed.* 1520 : Runalen.

l'amour de moy, qui trop bien les forgera selon l'exemplaire mieulx que nul autre et plus proprement. » Quant ils ourent assés parlé de leur volenté si se sont partis d'illeuc et ont devisé telle chose dont ilz moururent puis a grant douleur. Et en perdi Tristan la queste du Saint Graal ou il estoit entré avec les autres compaignons de la Table Roonde.

Ung jour estoient Tristan et Ruvalen alés cachier en la forest. Atant es vous Cadio le message Gargeolain atout une boite bien fermee ou les seaulx de cire estoient. Quant Cadio voit Ruvalen, si vint a lui et trait la boite du sain et dit : « Sire, vostre amye Gargeolain vous salue et vous envoie ceste boite. Et sachiez qu'il n'y a point de clef dont il n'ait cy l'emprainte. Or me dites vostre volenté, car je m'en veul aler encore nuit. » — « Amis, fait Ruvalen, tu la me salueras et lui diras que je suis tout sien. » A tant s'em part Cadio, et Tristan s'en vint apoignant a Ruvalen, le cor au col, et voit la boite qu'il tenoit en sa main, si sceut bien que Gargeolain lui avoit envoyée, si lui dit : « Ruvalen, fait Tristan, chascun ne sceit pas qu'il a dedens celle boite. » Lors la prent en la main Ruvalen et brise la serrure, et voit dedens son grant deul et sa mort et son dommage; mais il ne s'en perchut. »

Quant Tristan et Ruvalen virent les seaulx, si firent grant joye de leur encombrement; mais on dit que on est aucune fois plus lié de son mal que de son bien, et plus volentiers va on ou on a tourment que on ne fait la ou on a joye et deport. Tout ce ay je dit pour Tristan et pour Ruvalen qui firent grant joye des seaulx qui furent achoison de leur mort; mais ils ne s'en perchurent. Tristan cacha toute jour et Ruvalen, si ourent pris une beste qu'ilz emportent a Karahès. Temps fu de soupper, si mengerent et s'alerent dormir et reposer pour le travail qu'ilz avoient souffert de la cache. A l'andemain par matin manda Tristan a Nantes Goudri le fevre qu'il vensist parler a lui, et il y vint. Tristan le mena en une chambre tout coyement en ung destour et lui dit : « Goudris, beaux amis, je me fie moult en toy, et je t'ay mandé pour ung mien grant besoing. Girolebours, qui de moy tient ung chastel, ne me daigne servir ne faire envers moy ce qu'il doit; si nous ont cha les guetes du chastel envoié(e)s les seaulx de toutes les portes des tours et des forteresses. Et pour ce te pry que tu forges les clefs selon l'exemplaire des seaulx, et qu'il n'y ait ne plus ne mains, et que je les aye dedens huit jours. Et garde que cest segret ne soit a nulli descouvert. — Sire, dit Goudris, ne vous en soussiés ja ne esmaïés, car nul du monde ne le saura ja par moy. » Atant s'en part Goudris le fevre et einporte les seaulx des clefs, et les commence a forger, et fit les clefs bien et bel, qu'il n'y avoit ne plus ne mains qu'il avoit l'emprainte des seaulx. Ha! tant male forgeirie s'ilz le sceussent, mais ilz ne s'en donnent de garde, si est pitié et dommage grant a toute chevalerie. Mais atant laisse le compte a parler de Goudry et des clefs et parole du comte Urnoy de Nantes qui commence a reveler contre Tristan.

En ceste partie dit le compte que quant le roy Hoel de Karahès fu mort, Urnoy le comte de Nantes, que Tristan avoit jadis pris devant la porte de Karahès, et les barons de la terre se commencerent a reveler contre Tristan et Ruvalen. Ung jour estoit Tristan en sa sale ou il jouait aux eschès a Yseult sa femme; estes vous venir devant lui ung messagier de par Urnoy le conte de Nantes, qui lui dit sans saluer : « Tristan, je te deffy de par le conte de Nantes,

qui te mande qu'il te rent tes trieves et ta paix et dit qu'il ne veult de toy tenir terre ne riens nulle qui soit. — Amis, dit Tristan, puisque le conte me deffie par toy, dy lui que je le deffie et qu'il se gart de moy; car dedens .viii. jours je luy monstreray devant Nantes deux mille chevaliers armés, et se je le puis prendre je le feray mourir a honte comme traître. » Le messagier s'en retourne et dit au conte ce que Tristan lui avoit dit et respondu, (Et) lequel dit qu'il ne le doute, car il est bien garny. Tristan a mandé ses gens et son pouvoir partout, et leur monstre lorgueil que le conte luy avoit mandé, et ils lui crient tous a une voix : « Tristan, alons sur luy ! Tu soies honny, si tu le peulx prendre, se tu ne le prens et pens comme traître qu'il est. » Ad ce mot se mist tout l'ost a chemin et s'en va droit a Nantes.

Quant il vit l'ost Tristan, si dit a ses chevaliers que jamais ne retourneroit decha qu'il aroit jousté a Tristan. Lors se part des siens, et Tristan aussi des siens, et s'entremeinent au ferir des esperons et s'entrefierent si durement sur leurs escus que Tristan porta le conte du cheval a terre tout estourdi; mais tost se relieve et trait l'espee et vient vers Tristan et le cuide ferir : il ataint le cheval au col et lui trenche la teste, et Tristan chiet. Mais tost fu relevé, si tray lespee dont il occist le Morhoult et fiert le conte, se lui coupe le bras tout hors et le conte chiet, si fu prins et retenu.

Quant le conte de Nantes fu pris, si assemblent les ostz d'une part et d'autre et moult fu grant la bataille; mais ceulx de Nantes ne pourent durer, si se mettent a la fuye et s'en entrent dedens Nantes. Tristan et sa gent assistrent la ville, et les bourgeois de la ville vinrent sur les murs et distrent a Tristan : « Sire, bien soies vous venu. Nous vous rendons la ville et nous avec; si nous tenez comme preudomme doit faire ses hommes. » Par telle maniere prist Tristan la ville de Nantes. Au dehors de la ville avoit une tour bien garnye de vitaille et de sergens que le queux¹ avoit fait faire. Le maistre des sergens qui gardoit la tour avoit a nom Corbel au court menton. Tristan lui demanda s'il lui rendroit la tour, et il lui respondi que non. Lors commanda Tristan a assaillir fort la tour. Tristan avoit son chief desarmé pour le chault, si tint son escu sur son chief et vint vers la tour pour monter amont. Et Corbel jecte une grant pierre et le feri sur son escu si qu'il le fist jus voler a terre, puis reprint une autre pierre et la jette, si qu'il le fiert en avalant sur la teste si qu'il lui fendi toute, et l'abat eu fossé aval. Et Tristan sault sus et yst hors du fossé a moult grant peine, et lors commande la tour a miner et a bouter le feu aux estages, si commencerent a ardoir et la tour a croistre, et fendi la tour en quatre parties, si furent prins tous les traitres et pendus devant les portes de Nantes. Et le queux fu mené a Karahès et mis en chartre a tousiours. Tristan revint a Karahès, qui fu moult blechié. Si fist mander par tout mires pour le garir. Grant peine mistrent les mires tant quil fu gari. Ung jour se jesoit en son lit et estoit presque gari, si lui print volenté de gesir avec sa femme, si just avec elle et en fist sa volenté; et quant il ot fait son desir, si chay emprès elle tout pasmé aussi comme

1. Faute pour *quens*, qui n'est pas rare dans les copies du xv^e siècle.

tout mort. Et quant sa femme le vit, si en fu forment espoventee, si manda le mire, qui moult tost y vint, et quant il vit Tristan, si ot doubtaunce qu'il ne fust mort, et bien sceut qu'il avoit geu avec Yseult sa femme, si dist : « Ha ! Tristan, comme c'est grant dommage de vostre mort ! » La dame lui dit qu'il se teust et que plus n'en fust. Le mire fist ung bevrage et lui oeuvre les dens a ung coutel et lui avala dedens le corps. Si tost comme Tristan en ot beu, il souspira et ouvry les yeulx, et quant il vit le mire, si ot vergoingne. Le mire le fist porter hors d'illeuc et s'entremist moult durement de le garir, et y mist grant peine, si le gari bien et bel, et Tristan le paia bien tout a sa volenté, si prist le mire congîe et s'en ala en son pais. Mais atant leisse le compte a parler de ceste matiere, et compte comment Tristan ala veir la royne Yseult s'ameye en Cornoaille et comment il fist le sot. Et commencent cy endroit les soties de Tristan ¹.

En ceste partie dit le compte que Tristan se fu parti de la royne Yseult de Cornoaille s'ameye femme du roy Marc son oncle, et il fu revenu à Karahès, ses hommes et ses gens lui firent grant feste, car il(z) le cuident bien avoir perdu. Moult fu Tristan bien venu et moult honnourablement receu. Or avint que Tristan et Ruvalen estoient ung jour ensemble et parloient l'un a l'autre de leurs volentés. Atant es vous venir Goudris le fevre, qui aporta les clefs qu'il avoit forgees, et les baille a Tristan, si les noua toutes ensemble a ung las de soye, puis dit : « Amy, monton, si yrons veir Gargeolain vostre amye. — Sire, dit Ruvalen, volentiers. » Lors montent sur deux chevaux et ne pristrent nulles armes fors seulement leurs espees et s'en vont. Ha ! Dieu, comme pesant aventure leur avint en celle journee ! Tristan avoit en son chief un chappel d'olivier, si s'en aloit tout chantant et esbanoyant, et moult grant joye faisant, lui et Ruvalen, a leur mort ; mais ilz ne s'en donnoient de garde. Bedalis, le mary Gargeolain, estoit ce jour alé cachier, et avec luy bien trente chevaliers qu'il avoit tous mandés pour lui tenir compaignie. Tristan et Ruvalen vindrent au manoir devant le pont, qui estoit fermé a la clef, et en avoit Bedalis portees les clefs avec lui. Tristan descent et boute la clef en la serrure du pont qui estoit fermée a la chaene, et le defferme, et leisse avaler tout bellement et tout doucement, et a l'avalier ² du pont son chappel lui chay, dont ce fu malheur. Puis passent oultre et defferment la porte et tous les autres huys et s'en viennent en la chambre ou Gargeolain estoit, et estoit toute la chambre jonchie de joncs vers et nouveaulx, et encourtinee ³ d'une courtine la plus belle et la plus riche qui oncques fust, car toute l'histoire d'Artus si comme il avoit conquis la seingnourie sur les Bretons y estoit pourtraite, et tous les sept ars.

Quant Ruvalen entra en la chambre, si se leisse chier eu ⁴ lit avec Gargeolain s'ameye qui moult l'amoyt, et Tristan s'en va dautre part et les leisse ensemble, et print une poingnee de joncs et se couche sus l'erbe tout envers, et

1. Cet épisode, étranger à notre sujet, est imprimé dans le travail de M. Lutslawski.

2. Ms. ala voler.

3. Ms. encontinee.

4. Ms. Sens.

commence les jons a lancer et atacher en la courtine l'un dedens l'autre. Helas! oncques si mal jeu(s) ne fist! Mais il ne se donnoit garde, car il le faisoit pour soy esbanoyer. Ruvalen et Gargeolain s'amyé furent en lit et firent leur deduyt et toute leur volenté. Ne demoura gueres que Bedalis ot pris ung cerf, si commença a corner de prise. Tristan l'oy, qui bien savoit que ce montoit, si dit à Ruvalen : « Alons nous ent, amys; car j'ay ouy Bedalis corner de prise. » Lors prennent congîé et s'en vont. He! dieux, que ilz ne sont bien armés de leurs armes! car grant mestier en eussent en ce point d'ore. Mais ils n'avoient fors leurs chevaux et leurs espees. Tristan et Ruvalen s'en vont jouant et esbanoyant. Estes vous Bedalis qui s'en est retournée a l'ostel cornant et demenant grant bruyt, si defferne le pont et voit le chappel qui estoit cheu a Tristan, si en fu en grant souspechon; puis regarda partout, mais il ne vit lieu par ou on peust avoir passé, si s'en entre leans et defferne tous les huys et treuve sa femme Gargeolain, si l'acole et beise tout housé et se laisse cheir eu lit tout envers et voit les jons fichiés en la courtine, si commence tout a fremir, car bien sceut que c'estoient des gieux Tristan. Lors se dresche et prent Gargeolain sa femme et trait l'espee, et dit que par l'ame son pere il l'occira s'elle ne lui dit voir. « Car je sceis bien, fait il, que Tristan a cy esté. — Certes, fait elle, ce fu mon, luy et Ruvalen, qui me baisa par force. » Et quant Bedalis oy ce, si fu plus a malaise que devant, si dit : Ha! mauvaise, plus y ot fait. Dites moy voir, ou je vous occiray. Et se vous me congnoissîés verité, je vous pardonneray mon maltalent. — Certes, fait elle, ne m'en chault se tu m'occis; car mieulx aime mourir que estre en ceste prison ou tu m'as mise. Et quant tu m'auras occise, si dira l'en que ce sera pour aucun meffait; mais le blasme en est tien pour ta gelousie. Et certes je te diray verité, et puis fais de moy ce que tu voudras. Saches que Ruvalen geust avec moy et fist de moy toute sa volenté; car je ne me puis pas de lui deffendre; car ilz estoient deux, et je suis une femme toute seule et sans nulle garde. »

Quant Bedalis entent que Ruvalen avoit sa femme corumpue, si vint a ses hommes et leur compta, et se clama a eulx de Tristan et de Ruvalen qui tel honte lui ont faite, et dit qu'il ne mengera jamais s'il n'en est vengîé. Et lors montent qui mieulx mieulx et s'en vont après les deux compaignons qui s'en aloient deduyant parmy la forest, et avoient trouvee une biche et ses bichaulx, si estoient courus après pour les prendre, mais ilz faillirent, et ce fu contre leur male aventure qui leur devoit avenir. Atant es vous venir Bedalis et ses gens tout aatis de mal faire. Tristan les voit venir, si se mist desriere ung buisson, et ilz passent oultrè. Bedalis vint ataignant Ruvalen, qui tout desarmé estoit, si lui mist le glaive parmy le corps et l'occist, mais ne l'occist pas [si tost] que Ruvalen ne traist son espee et feri ung des hommes Bedalis, qui avoit a nom Authon, et lui couppa la teste. Quant Cadio voit Ruvalen qui a Authon¹ son frere avoit couppée la teste, il trait l'espee et fiert Ruvalen et lui coupe la teste, et cil chiet mort a terre. Quant Tristan voit Ruvalen mort, si sault du buisson

1. Ms. Anthon.

et trait l'espee et fiert Cadio et l'occist, et puis ung autre et l'occist, et puis le tiers. Atant es vous Bedalis qui tint ung glaive dont le fer estoit envenimé, et le jecte a Tristan, et le fiert en la hanche jusques a l'os et lui trenche la char et les os et les nerfs, et demoura le fer atout le tronchon en la hanche. Ha ! dieux, comment ce fu grant doulour a tout le pays ! Quant Tristan se voit navré et Ruvalen mort, et vit la grant force de gens que Bedalis avoit, si s'en part et se met en la fuye droit vers Karahès. Bedalis et ses gens le cachent grant piece, mais ilz ne le porent attaindre, car trop estoit bien monté, si s'en retournerent. Mais oncques puis celle heure n'oserent demourer ne arrester ou pais.

Quant Bedalis ot Ruvalen occis et Tristan navré, si dit a ses hommes : « Or fuyons nous ent de cest pais, car se Tristan peult eschaper, il nous honnira et destruira tous et fera livrer a honte et a tourment ». Lors s'en vont et se mettent en mer. Et singlerent tant qu'ilz arriverent en Caussié en une yslle belle et noble, close de mer et de montaignes. Et dit lescript quilz furent bien sept cens de celle compaignie, et furent ulagues¹, c'est a dire larrons de mer; et ne pouoit passer par illeuc nulle nef quelle qu'elle fust qui marchandise portast qui ne fut desrobée et les gens de dedens mis a mort et a destruction. Les barons marchans de Flandres, de Sessouingne, de Normandie et de par tous les pors vindrent en Costentin et s'assemblerent illeuc et pristrent conseil qu'ilz feroient de ces larrons ullagues de l'isle de Causié. I. pseudomme de Costentin, marchant en mer, preux et hardi et vaillant, qui Guiffroy avoit a nom, se leva et dit : « Seigneurs, fait-il, je vous conseilleray moult bien. Nous prendrons une nef bien garnie et plainne de tous biens, si l'envoions devant Causié. Quant la verront, si yront celle part, et la voudront traire au port pour rober ce qui sera dedens; et nous serons tous armés yssus par nuyt de la mer en l'isle, si demourra une partie de nous sur la marine et l'autre partie s'en yra droit au chastel par devers la roche et entreront au chastel quant les larrons seront yssus, si les enclorrons; puis les metrons tous a l'espee. » Ad ce s'accordent tous et dient que bien a dit.

A l'andemain par matin garnirent la nef de diverses marchandises et entrerent ens jusques a douze cens personnes fors et hardis et bien appareilliés de bonnes armes et de chevaulx, et s'esquiperent en mer. Et singlerent tant qu'ilz ariverent a ung soir soubz Causié, si yssirent hors de la nef tous armés et montés sur bons destriers. L'une partie deulx se mist devers la roche, et l'autre partie demoura sur la marine. A l'aube du jour apparant, aperchurent ceulx de Causié la (casie la) nef, si descendent du chastel aval qui mieulx mieulx, et entrent en la nef et l'emmenèrent a port. Ceulx qui furent en agait devers la roche entrent au chastel et le pristrent sans nulle deffense, car nul n'y estoit demouré qui tous ne fussent alés en la nef, car ilz ne se doubtoient que nul les peust prendre. Ceulx qui furent demourés sur la marine escrierent les ullagues a la mort, si se fierent a eulx et les occyent et mettent tous a mort. Et ceulx qui avoient le chastel pris reviennent d'autre part, si encontrent ceulx qui fuyoient au chastel

1. Ms. blagues.

a garant, si les mistrent tous a l'espee; les autres fuyoient vers la mer, si se fierent ens, et furent tous noyés, et Bedalis ot la teste couppee. Ainsi fu le pais delivré de ces ullagues larrons de mer. Mais atant leisse le compte a parler d'eulx et retourne a parler de Ruvalen et de Gargeolain s'amy.

En ceste partie dit le compte [que], quant Bedalis ot Ruvalen occis et Tristan navré, Tristan se fuy a Karahès, et le sang couroit de luy a trache partout ou il aloit. Quant Tristan entra en Karahès ses gens virent le sang qui de lui yssoit, si furent tous esbahis, et vont après lui eu chastel pour savoir qu'il avoit. Quant il vint ou chastel et il fu descendu de son cheval a grant paine et a grant douleur, il se laisse cheir sur eulx tout pasmé, car trop avoit leissié de sang; et quant il revint de pameson, si dit que Bedalis avoit occis Ruvalen et lui navré a mort. Quant Yseult sa femme et ses gens l'entendent, si font ung deul si grant que trop eust dur coeur qui les veist s'il nen eust pitie. Tristan leur enseingne ou ilz (les) trouveront Ruvalen mort. Lors montent et s'en vont suyvant la trache du sang, et trouvent Ruvalen mort, qui avoit la teste couppee. Lors commence le deul si grant que Gargeolain l'oy de son manoir ou elle estoit, si s'en yst hors et s'en vient au cry toute effree[e], et treuve son amy mort, si fu si dolente qu'elle se pasme sur le corps plus de cent fois, et quant elle revint de pamoison si dit : « Ha! Ruvalen, gentilhomme, filz de roy, tu es mort pour moy : je mourray aussi pour l'amour de toy, si fera m'arme compaignie a la tienne, et serons ensemble enfouys l'un emprès l'autre. » Ad ce mot se pasme et le coeur lui creve, si s'en part l'ame du corps. Lors firent ceulx une bière de feuillie et mirent les deux corps ens, et furent tous esbahis de l'aventure. si les porterent a grant deul enfouir. L'archevesque chanta la messe et les mist en terre l'un emprès l'autre en¹ deux tombeaulx les plus riches qui oncques mais fussent veus. Et ainsi furent mors Ruvalen et Gargeolain s'amy et enfouys ensemble.

Tristan fist mander les mires de partout pour lui garir de sa playe. Entre les autres mires y en vint ung qui ot nom Agar. Cil en sacha le fust. Mais le fer demoura : a mal heure s'en entremist il oncques! Puis prist l'aubin de l'œuf et le lie sur la playe sans plus faire : la playe ne pot estancher de saingner. Cil print jus de plantain et d'ache et de fanoul et sel et en fist une emplatre et le mist dedens la playe, si l'estancha; mais la jambe lui devint plus noire que charbon. Le chetif Tristan crioit et braioit nuit et jour, et tant fist qu'il tasta a la playe et senti le fer, si appella Yseult sa femme et lui dit : « Dame, tastés cy, si sentés le fer qui tant me fait mal souffrir, que le mire n'a pas osté. Pour Dieu, mandés le moy erraument. » Lors tasta Yseult et senti le fer, puis fu mandé le mire et il y vint tantost, si esracha le fer; mais moult en souffry le las Tristan angoisse et travail.

Quant le fer fu hors, le mire mist sur la playe oingnement; mais c'est pour neant, car il ne sceit rien du mestier, si est grant dommage, car ce qu'il fait a Tristan ne luy fait fors nuyre. Les mires qui de par tout furent venus se pene-

1. Ms. et.

rent moult de faire lui ce qu'ilz cuiderent qui bon lui fust. Entr'eulx estoit ung povre mire qui tout nouvelement estoit venu des escoles de Salerne. Quant il vit ces grans maistres, si dit : « Seingneurs, vous ne savés que vous faites ; car il ne garira ja ainsi. La jambe est ja toute pleine de feu, et se le feu passe la jointte, nul n'y pouroit mettre conseil jamais. »

Quant les mires oent ce et ilz le virent povre, si le commencerent a despire, et distrent : « Ha ! sire, comment vous estes bien a harnas de vostre sens ! Il vous pert bien ! — Seingneurs, fait il, se je suis povre, Dieu me donnera assés quant il lui plaira. Nonpourquant le sens n'est pas en draps ne en vestures. mais en coeur ou Dieu l'a mis. Mais je m'en yrai, et vous remaindrés avec cest las qui souffrera les angoesses que vous lui faictes souffrir, et en aurés le grant avoir pour le mettre a mort. Car je sceis certainement qu'il ne vivra pas longuement ainsy : « Adonc distrent les mires que se on ne len cachoit ilz s'en yroient tous, que jamais n'y demourroient. Lors fu le povre mire bouté dehors ; car vous savés que on n'a cure de povre homme en nul lieu. Et Yseult la femme Tristan lui donna un marc d'argent et le vesti bien et appareilla, et lui donna beau palefroy, puis print congié et s'en ala. Helas ! quelle doulour quant il ne demoura ! Car il l'eust tost gari. Les autres mires demourerent avec Tristan, qui moult bien se penerent de le garir ; mais c'estoit en vain et pour neant. Et quant ils virent qu'ilz perdoient leur peine, si le deguerpirent tous. Et quant Tristan voit ce, si dit tout bellement entre ses dens : « Dieu, que pourray je faire, quant nul mire ne me peult garir ? Bien sceis que se j'eusse par qui mander la belle Yseult m'ameye qu'elle me vensist garir, tost y vendroit ; car autre fois m'a elle gari. » Lors s'apensa qu'il avoit en la ville ung sien compere marinell, qui avoit a nom Genes ; si le manda qu'il vensist a lui parler sans targer, et Genes y vint et s'assist devaut luy. « Genes, fait Tristan, beau doulz compere, je vous ay cy mandé, car vous me poués donner santé se vous voulés. Je vous aime moult, et sachiez se je puis eschapper je marieray moult richement Yseult vostre fille, ma fileule, et vous feray encore moult de biens. — Sire, dit Genes, commandés moy, et je feray vostre commandement, ou par mer ou par terre. — Genes, dit Tristan, cinq cens mercis. Vous en yrés en Cornouaille a la royne Yseult m'ameye, et lui dirés que je lui mande qu'elle me vienne garir, et lui compterés comme je suis navré, et lui baillerés cest anel, a enseignes quelle vous croie mieulx. Et s'elle vient avecques vous gardés que le voile de vostre nef soit blanc ; et se ne l'amenés qu'il soit noir. — Sire, dit Genes, moult volentiers le feray. Ma nef est ja toute preste et appareillie au port pour mouvoir. Mais Sire, pour Dieu je vous pry de ma fille vostre fileule. — Certes, dit Tristan, je la garderay comme la moye, et de ce ne vous doubtés ; mais pensés de ma besoingne. »

Atant se part Genes de Tristan et print congié et s'en vint au port ou sa nef estoit toute carchie et toute appareillie, si entre ens. Et commanda a ses sergens qu'ilz desancrassent et menassent la nef droit a Bomme en Cornouaille. Les mariniers esquipèrent du port, et singlerent tant par jour et par nuyt qu'ilz sont arivés scubz Bomme au port. Le roy Marc sceut qu'il avoit au port une nef de Bretagne arivee, si ala veoir que[!] marchandise elle apportoit. Quant Genes vit le roi Marc, si yssi hors de sa nef et le salue. Le roy lui demanda

dont il estoit : « Sire, dit Genes, je suis un marchant devers Bretaingne, si apporte marchandises a vendre en vostre terre, qui sont toutes en vostre commandement. » Le roy regarda Genes, qui moult lui sembla courtois, si lui dit : « Frere, fait il, je veul et te comande que tous les jours que tu sejourneras cy tu viennes au mangier en ma court, et si retien tous tes vins et te feray maintenant delivrer ton paiement, — Sire, dit Genes, cinq cens mercys; mais je ne bevroie ne mengeroye fors en ma nef, sauve vostre grace; car je le promis et juray a ma femme, quant je me party d'elle, qu'en autre lieu ne prendroye aisement. » Lors sen rit le roy et dit qu'il estoit loyaulx homs. Atant s'en retourna le roy a la royne et elle lui demanda dont il venoit, et il lui dit qu'il venoit du port, ou il avoit une nef de Bretaingne arivee. « Si ay detenu tous les vins, mais de tout l'autre avoir qui estoit en la nef ne goulousay riens nulle autant comme ung anel que le marchant a qui la nef est avoit en son doy. — Sire, dit-elle, quel est l'anel? — Dame, dit-il, jen'en vy oncques en ma vie nul si bel. Il est tout plat, et si y a une esmeraude, la plus beille que je veisse oncques. » Quant la royne entent la facon de l'anel, si pense que ce soit celui qu'elle donna a Tristan, et que ce soit aucun message qu'il y ait envoyé, si dit au roy : « Sire, mandés au marchant qu'il vienne menger a vostre court. — Dame, fait il, il n'y vendroit pas, pour le convenant garder qu'il fist a sa femme au partir; mais je luy manderay qu'il vienne parler a vous, et si saurés s'il vendroit l'anel. — Sire, dit la royne, moult avés bien dit. » Et lors manda le roy Genes qu'il vensist parler à la royne, et il y vint. Quant il fu venu devant le roy, si lui dist qu'il alast en la chambre de la royne parler a elle, et Genes y aia : Assés fu qui le conduit et mena. Quant la royne vit Genes, si le fist assecir emprés elle, et lui demanda dont il estoit. « Dame, dit il, je suis de Bretaingne natif, et si suis messenger Tristan, qui vous mande salus par moy et vous mande que vous ne leissiés pour riens que vous ne le venés garir d'une plaie que Bedalis lui fist d'un fer envenimé, dont il meurt a doulour et mourra s'il na secours de vous; car nul mire ny peult riens faire, ains l'ont tout leissié et guerpi; a ces enseignes que vecy l'anel que vous lui donnastes quant il vous rendy au roi Marc, et vous lui distes que vous ne croireiés chose que on vous dist de lui se vous ne voiés cest anel. — Par foy, dit la royne, c'est verité. Genes, fait la royne, le roy Marc yra demain au matin a Cardueil en Gales au roy Artus qui l'a mandé, et quant il sen sera alé, je diray a Andret que je veul aler au gibier, et m'en yray sur cil rivage, et luy demanderay de vostre nef qui elle est, aussi comme se je n'en sceusse riens de vous; et il me dira que c'est vostre nef. Et vous soiés tout appareillié comme de mouvoir, et me dirés que je voise dedens vostre nef veir l'avoir qui dedens est; si sera mise une plance en la nef par ou je yrai, mais je vous pry, que a Andret ne faites mal. — Dame, dit Genes, volentiers. » Lors prent congié et s'en va, et lui leissa l'anel. Lors vint la royne au roy Marc son seigneur, et dit que le marchant lui avoit donné son anel. Le roy en mercia moult Genes, et lui en sceut sans faulte tres bon gré; mais il lui vensist mieulx quil l'eust congeé de son royaume.

A l'andemain par matin s'en ala le roy Marc au roy Artus, qui l'avoit mandé. Et quant il s'en fu alé, la royne Yseult dit a Andret qu'elle vouloit aler eu gibier, si fist apprestre les chiens et les oyseaulx, puis montent et s'en vont aux

champs. Mout de gens suyrent la royne. Quant ilz furent aux champs, si firent sailli un faisant. Andret leisse aler un faucon pour le prendre, mais le faucon failli. Le temps estoit cier et bel, si se essora le faucon. La royne appella Andret, si lui dist que le faucon s'estoit assis sur le mast de la nef qu'elle voit au port, si lui demanda qui elle estoit. « Dame, fait Andret, c'est la nef Genes le marchant de Bretaigne qui hier vous donna son anel. — Alons, fait la royne, la pour nostre faucon. » Et lors s'en vont a la nef. Genes fu yssu de sa nef et ot mis une planche, et vint contre la royne, et dit : « Dame, s'il vous plaisoit, vous vendriés veir ma nef et l'avoir qui dedens est, et s'il y a chose qui vous plaise, prendre le povés. — Genes, dit la royne, cinq cens mercis. » Lors descent la royne et s'en va par la planche droit a la nef et entre ens. Andret aloit a elle, mais Genes, qui dessus la place estoit et tenoit un aviron, fiert Andret de l'aviron si qu'il l'abat en l'eau. Andret se cuidoit a erdre pour se relever, et Genes le refrapoit de l'aviron et le rabatoit en la mer, et disoit : « Couvert ! traître ! Or avés vous vostre loyer du mal que vous avés par tantes foys fait souffrir a Tristan et a la royne Yseult ! » Lors vient a sa nef et esquipe du port. Lors s'en va le cry et la noyse et lieve partout que Genes emmeine la royne ; si courent tous aux nefs et aux galies et vont après ; mais c'est pour neant, car oncques attaindre ne le pourent, si s'en retournent arriere et trouvent Androit qui noyé estoit, tant avoit beu de l'eau de la mer ; si le sacherent hors et (le) l'enfouirent, car autre chose n'en pouvoient faire, Mais atant en leisse a parler le compte, et retourne a parler de Tristan.

En ceste partie dit le compte que puis, que Genes se fu parti de Tristan pour aler querre la royne Yseult, que tous les jours puis le matin jusques au soir estoit Tristan sur le port de Penmarc pour regarder les nefs qui aloient et venoient pour savoir si verroit la nef Genes venir qui amenant la royne Yseult s'ameine qu'il desiroit tant a veir. Tant y fu qu'il ne pot plus endurer et qu'il s'ala coucher arriere du tout en sa chambre. Il fu tel atourné quil ne se pot plus soustenir sur pié quil eust et qu'il ne peult mais boire ne menger. Il sent plus de douleur que oncques mais ; il se pasme menu et souvent. Tous ceulx qui entour luy sont plourent de pitié et font grant deul. Tristan appelle sa filleule la fille Gene, si lui dit : « Belle filleule, je vous aime molt, et sachiés que se je puis eschapper de cest mal je vous marieray bien et richement. Je vous pry, et si le veul, que vous celés mon secret et ce que je vous diray. Vous yrés chascun matin sur le port de Penmarc, et y serés du matin jusques au soir, et regarderés se vous verrés la nef vostre pere venir ; si vous diray comme vous le congnoistrés. S'il ameine Yseult m'ameine, que je luy ay envoié querre, le voile de sa nef sera tout blanc ; et s'il ne l'ameine, il sera tout noir. Or vous en prenés garde se vous le verrés, et puis le me venés dire. — Sire, dit la meschine, volentiers. » La meschine s'en ala sur le port de Penmarc, et estoit illeuc tout le jour et venoit deviser a Tristan toutes les nefs qui par illeuc passaient. Yseult la femme Tristan se merveilla mout de la meschine pour quoy c'estoit qu'elle seoit ainsi souvent et tout le jour sur le port et que ce pouvoit estre qu'elle conseilloit si souvent a Tristan ; si dit qu'elle le saura s'elle peult. Lors s'en va au port ou sa filleule seoit, et lui dit : « Filleule, fait elle, je t'ay molt souef nourrie en ma chambre. Je te conjure de Dieu que tu

me dies pour quoy tu es ainsi cy toute jour. — Dame, fait elle, je ne puis veir souffrir ne oir le grant martire et la grant doulour que monseigneur mon parrain seuffre. Si m'en esbat icy en regardant les nefz qui vont et viennent. — Certes, fait celle, or sceis je bien que tu m'as menti. Et que vas tu dont si souvent conseillant a ton parrain? Se Dieu m'aïst, se ne le me dis, jamais entour moy ne demourras; et se tu me le dis, bien le feras. » Celle ot paour de sa dame, si lui dit: » Dame, mon parrain a envoyé mon pere en Cornoaille pour querre Yseult s'amyne pour amener cha pour le garir. S'elle vient, le voile de la nef sera tout blanc, et s'elle ne vient pas il sera tout noir; si suis cy pour savoir se je verroie la nef venir, et se je la veioie je le yroie dire a mon parrain. »

Quant celle ot la parole, si fu (si) courouchie et dit: « Lasse! qui cuydast qu'il aimast autre que moy? Certes ilz n'orent oncques si grant joye l'un de l'autre comme je leur feroiy avoir de doulour et de tristeece! » Lors regarde aval la mer bien loing et voit venir la nef au blanc voile. Lors dit à la filleule Tristan « Je m'en vois, et tu demourras ycy. » Moult fu Tristan adoulé: il ne peult mais boire ne menger, il n'ot ne entent; mais toutesvoies appella il l'abbé de Candon qui devant lui estoit et moult d'autres, et leur dit: « Beaux seigneurs, je ne vivray gueres, je le sens bien. Je vous pry que se vous oncques m'amastes que quant je seray mort que vous me mettés en une nef et mon espee emprés moy et cest eserin. Et puis m'envoïés en Cornoaille au roy Marc mon oncle, et si gardés que nul ne lise le brief qui pent a mon espee devant que je soye mort. » Lors se pasme. Adonc se lieve le cry par leans, et atant es vous venir sa male femme, qui lui apporte la male nouvelle et dit: « He! Dieux, je viens de devers cel port, si ay veu une nef qui cha vient de trop grant randon, et croy que nous l'aurons ennuit ceans a hostel. » Quant Tristan ouy a sa femme parler de la nef, si ouvri les yeulx et se tourne a moult grant peine et dit: « Pour Dieu, belle seur, dites moy quel estoit le voile de la nef. — Par foy, fait-elle, il est plus noir que meure. » Helas! pour quoy le dit elle? Tant la doivent les Bretons hair! Tantost comme il ot ce, si sceut que Yseult s'amyne ne venoit pas, si se tourne de l'autre part et dit: « Ha! douce amyne, a Dieu vous commant, jamais ne me verrés, ne je vous; Dieu soit garde de vous. A Dieu! Je m'en vois, je vous salue. » Lors bat sa coulpe et se commande a Dieu. Et le coeur lui creve et l'ame s'en va. Lors commence le cry et le deul par leans. La nouvelle va par la ville et par la marine que Tristan est trespasé. Lors y acourent grans et petis et braient et crient et font tel deul que on n'y ouyst pas Dieu tonnans. La royne Yseult, qui fu en la mer, dist a Genes: « Je voy gens courre et os crier trop durement je me doute trop que le songe que j'ay ennuit songié ne soit voir. Car je songee que je tenoye en mon geron la teste d'un grant sanglier qui toute me honnissoit de sang et ensanglantoit ma robe. Pour Dieu, je me doute trop que Tristan ne soit mort. Faites appareillier ceste nef et nagerons oultre droit au port. » Genes la mist au batel et nagerent oultre a terre sesche. Quant ilz furent arivés a terre, elle demanda a ung escuier qui trop grant deul faisoit qu'il avoit et ou ces gens couroient a tel besoing. « Certes, dame, fait-il, je pleure pour Tristan nostre seigneur, qui mort est tout maintenant, et la courent ces gens, que vous veés courre. » Quant Yseult ouy ce, si chiet pasmée a terre et Genes la relieve; et quant elle fu revenue de pameson, si s'en vont tant qu'ilz vindrent

en la chambre Tristan, et le treuvent mort, et estoit le corps estendu sur ung aès, et le lavoit et appareilloit la contesse de Montrelles, et lui avoit ja cauchié les cauchons. Quant Yseult voit le corps de Tristan son amy qui illeuc est en present, si fait voider la chambre et se laisse cheir pasmee sur le corps. Et quant elle revint de pameison, si lui tasta au poux et a la vaine, mais ce fu pour neant, car l'ame se estoit pieça alée. Lors dit : « Doulz amy Tristan, comme cy a dure departie de moy et de vous ! Je vous estoie venu garir. Or ai perdu ma voie et ma peine e. vous (perdu.) Et certes puis que vous estes mort je ne quier plus vivre après vous. Car puis que l'amour a esté entre vous et moy a la vie, bien doit estre a la mort. » Lors l'embrace de ses bras contre son. pis si fort qu'elle peult et se pasme sur le corps et jette ung soupir, e le cœur lui part¹ et l'âme sen va. Tout ainsi furent mors les deux amans Tristan et Yseult. Quant Genes voit celle aventure, si sault hors de la chambre trop grant deul faisant, et dit que la royne Yseult est morte sur le corps Tristan. Lors y acoururent tous, et recommence le deul et le cry si grant que trop eust dur coeur qui n'en eust pitié. Autre chose n'y ot : les deux corps furent ensevelis et appareilliés, et pristrent conseil comment et ou ilz seroient enfouys. » En nom Dieu, dit l'abbé de Candom, Tristan nous dit qu'il pendoit a son espee .I. brief, et dit il seroit mort que on le fist lire. » Lors fu l'espee apportée et le brief leu, qui disoit en telle maniere.

« Tristan commande a tous ceulx qui l'amerent que son corps soit porté en Cornoaïlle au roy Marc son oncle, et son espee emprès lui, et que nul ne soit si hardi qu'il oeuvre l'escrin qui y pent devant que le roy le defferme et qu'il veioie qu'il a dedens. » Lors s'accordent que les deux corps soient envoiés richement et honnourablement en Cornoaïlle ; « mais a tous le mains nous en retdrons les entrailles. » Lors fu Tristan ouvert et furent les entrailles prises et enfouyes devant le port, et fu faicte illeuc une riche croix, e fu appellee la croix Tristan, et establirent ung chevalier qui la garde et la renouvelle chascun an et en tient bonne rente ; et s'il ne le faisoit il perdroit sa rente. Puis enbasmerent le corps et le cousirent en ung cuir de cerf et Yseult en ung autre, puis mistrent les deux corps en ung tonnel en une nef, et deux cierges ardans aux piés, et deux aux chiefs, et mistrent avecques croix et filatieres moult richement, et l'espee et l'escrin emprès Tristan, puis commandent les corps à Dieu.

Les mariniers entrent en la nef et siglerent et nagerent tant qu'ilz ariverent au port soubz Tinthanel, si yssirent hors de la nef et mistrent les corps hors et les atournerent moult honnourablement, et mistrent les croix et les filatieres aux chiefs et deux aux piés, puis les couvrirent de deux draps d'or moult riches et moult beaux. Illeuc trouverent une petite viellote qui venoit des montaignes du bois. Quant elle voit les croix et les corps si richement appareilliés, si demanda qui ces corps estoient. Et les mariniers respondirent que c'estoit Tristan le nepveu le roy Marc, et Yseult la royne, femme le roy Marc. Quant la viellote oy ce, si commence a faire le greingneur deul qui oncques mais fust

1. Ms. pasme.

fait par une femme. Les mariniers lui donnerent dix solz pour garder les corps, puis rentrent en leur nef et s'en revont en leur pais. Mais atant leisse le compte a parler de ceste matiere et parole du roy Marc et de ses gens.

Or dit le compte que quant les mariniers ourent lessié les corps a garder a la viellote, elle commence a plourer et a regreter les dis Tristan et ses fais. Les gens du pais acoururent au deul et au cry, et demandent à la viellote qui ces corps estoient, et elle leur dit que c'estoit Tristan et Yseult la belle qui fu femme au roy Marc. Lors recommence le cry et le deul si grant que on n'y ouyst pas Dieu tonnans. Il out illeuc un clerz qui leust le brief qui disoit que nul ne fust si hardi qui deffermast l'escrin qui pendoit a l'éspee et que on ne les enfouyst devant que le roy Marc les deffermeroit. Les gens du pais firent faire murs autour les corps et une chappelle. Illeuc garderent les corps nuyt et jour, et regarderent par commun accord qu'ilz envoiroient querre le roy Marc, qui estoit alé a Cardueil au roy Artus qui l'avoit mandé, si lui envoierent un ermite pseudomme et de sainte vie.

L'ermite s'en va et erre tant qu'il encontra le roy Marc a Cachénés, qui amenoit un mainmormet a la royne Yseult, que le roy Artus lui envoioit. Hélas ! il ne savoit pas qu'elle fust morte, ne Tristan son nepveu aussi. L'ermite salue le roy et dit : « Roy, cil qui prent (en) deul a son cœur et meurt en yre, il se part de Dieu et donne son corps et son ame au deable. Et pour ce dy je que tu ne te mettes en yre pour chose que tu oyés ne veoyés. » Le roy ouy l'ermite qui lui sermonna, si lui dit : « Se Dieu plaist, je ne seray ja si surpris que l'ennemi ait pouvoir en moy. Dy tout seurement (ce) quantque tu voudras. — « Sire, dit l'ermite, vous avés moult sagement respondu, pour ce vous diray. Sachiés certainement que Tristan vostre nepveu et Yseult vostre femme sont mors, et vous sont envoiés de Bretagne, et a un brief et un escrin pendu a l'espee Tristan, qui deffent que nul ne soit si hardi qu'il defferme l'escrin fors que vous. Et sachiés que Tristan estoit malade d'une playe dont nul ne le pouvoit garir fors que Yseult; si la manda par Genes qui l'emmena; mais, avant qu'elle fust la, Tristan fu mort, et elle aussi mourut de deul; si vous en sont les cors envoiés. Si, pour Dieu, pres a de trois jours qu'ilz sont au port; si vous hastés et veés qu'il a dedens l'escrin, puis faites des corps a vostre volenté ».

Quant le roy oy ces nouvelles, si fu dolent et fust cheu de dessus son cheval se l'ermite ne l'eust detenu, si dist : « Ha ! Tristan, beau nepveu, tant tu m'as fait de mal souffrir ! Tu m'as mise a honte et tollue ma femme. Ja par l'ame de mon pere en mon pays enfouy ne seras. » Lors chevauche le roy tant qu'il vint a Tinthanel au port ou les cors estoient. Le peuple sceut le serment que le roy sy avoit fait, si s'escrient tous a une voix et dient : « Ha ! roy, pren tout quanque nous avons, si met a honneur en terre celui qui toy et ton pays et nous osta du servage ou nous estions et afranchi, si comme tu le sceis bien. » Quant le roy ouy si le peuple crier, si en oult pitie; et prent l'escrin et le defferme, et avoit dedens une chartre escripte et sellée du seel Tristan. Le roy fait lire a l'archevesque la chartre, qui disoit :

« A son cher oncle roy Marc de Cornoaille Tristan son nepveu salut. Sire vous m'envoïastes en Yrlande pour querre Yseult vostre femme. Quant je l'oy conquise et elle me fu livree pour amener a vous, sa mere fist faire un baril de

vin herbé qui estoit de telle maniere qu'il convenoit que cil qui en bevoit amast celle qui après lui en bevroit et elle lui. Sire, sachiés que cest baril fu baillié a Brangien a garder, et lui deffendi que nul n'e[n] beust fors vous et Yseult sa fille la nuyt que vous l'auriés espousee et que vous devriés coucher ensemble. Sire, quant nous fusmes mis en mer, il faisait si grant chaut qu'il sembloit que tout le monde estaingnist; si me prist trop grant soif, si demanday a boire, et Brangien, qui ne s'en donnoit garde, me donna a boire, si bus, et Yseult après, si que oncques puis ne fu heure que nous ne nous entramissions. Sire, pour Dieu, si regardés raison se j'en puis mais se j'ay amee Yseult quant je l'ay fait par force, si en faites vostre plaisir, et Dieu vous gard. » « Sire, dit l'archevesque, de ce qu'il a en ceste lettre dites vostre volenté ».

Quant le roy Marc ot ouy que Tristan avoit amee Yseult par force de vin herbé et que ce n'avoit pas esté de sa volenté, si fu dolent et courouchié et commence a plourer et dit: « Hélas! dolent, pourquoy ne savoye je ceste aventure? Je les eusse ainchois celés et consentus qu'il se fust ja parti de moy. Las! or ai perdu mon nepveu et ma femme! » Lors commanda que les corps soient portés a la chappelle et soient illeuc enterrés si richement comme il appartient a si haulte gent. Le roy fait faire deux sercleux, ung de calcedoine et l'autre d'un beril. Tristan fu mis eu calcedoine et Yseult ou beril, et furent enfouys a plours et a lermes, l'un d'une part de la chappelle et l'autre de l'autre part.

Perinis, qui jesoit malade, oy la noise, si se lieve et vient au cry. Quant il sceut que Tristan et Yseult sa dame furent mors et illeuc enfouys, si commence sur les tombes a faire trop grant deul, si qu'il n'est nul qui le veist qui pitié n'en eust, et dit que jamais ne se partiroit d'illeuc se mort non. Le roy lui fist illeuc faire ung habitacle, quant il vit qu'il ne se vouloit d'illeuc partir. Heudent le chien Tristan estoit alé en la forest, et avoit trouvé maintes biches, mais oncques ne verti, et se ala courant droit au port ou les corps avoient esté premierement, et commence a abaier et a hufier, et s'en vient par trache droit a la chappelle ou les corps avoient esté enterrés. Si tost comme il vit Perinis, si court celle part, et senti a la trache que le corps son seigneur estoit illeuc enterré, si commence a faire si forte fin que chascun se merveilloit. Illeuc demurerent Heudent et Perinis sans boire et sans mangier, et quant ilz avoient fait leur deul sur Tristan, si aloient sur Yseult. Perinis mande Gouvernal et Brangien par un message en Loonnois, Si tost comme il sceurent la nouvelle, ilz montent et chevauchent tant qu'ilz vindrent en Cornoaillie et trouverent Perinis et Heudent en la chappelle ou les corps estoient enfouys. Gouvernal si tost comme il vit Heudent si sceut bien que le corps son seigneur estoit illeuc enterré, et la ou Perinis estoit, la estoit Yseult enlouye. De dedens la tombe Tristan yssoit une ronche belle et verte et foillue qui aloit par dessus la chappelle, et descendoit le bout de la ronche sur la tombe Yseult et entroit dedens. Ce virent les gens du pais et le compterent au roy. Le roy la fit par trois fois couper: a l'andemain restoit aussi belle et en autel estat comme elle avoit esté autrefois. Cest miracle estoit sur Tristan et sur Yseult. Gouvernal et Brangien commencerent a plourer et a regreter Tristan leur seigneur et Yseult leur dame. Le roy Marc voulut detenir avec lui Gouvernal et Brangien et faire tout seigneur

et maitre de sa terre ; mais ilz ne voudrent demourer, ains prindrent congïé et amenerent avec eulz Perinis et Heudent. Gouvernal estoit roy de Loonois et Brangien royne, si firent Perinis seneschal de toute leur terre, et vesquirent ensemble tant que Dieu les vout prendre a sa part. Si face il de nous ! *Amen !*

Cy finit le Rommant de Tristan et Yseult.

LES FOLIES DE TRISTAN¹

Dans le « recueil de ce qui reste des poèmes relatifs aux aventures de Tristan », publié par M. Francisque Michel (1835-1839), on trouve deux poèmes, l'un de 574 vers, l'autre de 996 vers, dont le sujet est le déguisement en fou de Tristan, dans le but de voir Iseut. Le premier de ces poèmes est tiré du manuscrit de la bibliothèque de Berne 354, où il va du *fol. 151 verso col. 2* jusqu'au *fol. 156 verso col. 2*. Il sera désigné par B². Le second appartient au ms. Douce et va du *fol. 12 verso col. 2* jusqu'au *fol. 19 recto col. 1* : il sera désigné par D. Voici le fond commun aux deux poèmes :

Tristan³, éloigné d'Iseut⁴, pense aux moyens de la revoir (D 1, 3, B 118, 48, 51) pour soulager son tourment (D 13-14, B 88). Il quitte son pays (D 61-62, B 118), et ne s'arrête pas avant d'arriver à la mer (D 63-64, B 120-121), qu'il traverse bientôt (D 65-93, B 127-128). Marc⁵ le hait (D 161-164, B 4-8), et voudrait le tuer : c'est pourquoi il faut qu'il se déguise (D 157-160, B 106-107, 110-113). Comme il est déjà presque fou d'amour (D 173, B 93, 124-125), il a l'idée de feindre la folie (D 177-179, B 129, 108). Il tond ses cheveux (D 203-209, B 132), et se donne l'apparence d'un fou (D 208, B 133-134, 154-155), va à la cour (D 221, B 150), où on le laisse entrer sans difficulté (B 151, D 225, 242). On le hue (D 246-248, B 137). On lui jette des pierres (D 250, B 138), et il frappe les gens avec le pieu qu'il tient à la main (D 254, B 131). Marc l'appelle (D 261-262, B 157), et lui demande le nom de ses parents (D 268, B 159-160) ; il répond qu'il est le fils d'une baleine (D 271, B 160) et qu'il a une sœur qu'il veut donner à Marc en échange d'Iseut (D 280-282, B 163). Le roi lui demande ce qu'il fera d'Iseut (D 294-298, B 164) ; il répond qu'il la conduira en l'air où il a une maison (D 299-300, B 166-168). Il se nomme *Trantris*⁶ (D 315, B 127) ; il dit qu'il a bu avec Iseut le philtre d'amour

1. Ce travail a été fait à l'instigation et sous la direction de M. Gaston Paris, à l'École des Hautes Études.

2. [Les citations de ce texte, insérées dans ce travail, ont été revues sur la nouvelle édition donnée par M. Morf. — G. P.]

3. D a *Tristran*, B *Tritanz*. — 4. D a *Ysolt*, B *Ysiaut*. — 5. D a *Marcès*, B *Mars*. — 6. Dans B aussi *Picous*, et au lieu de *Trantris*, *Tantris*.

(D 467-474, B 174-177); tout en simulant la folie, Tristan fait diverses allusions au passé, ce qui trouble Iseut (D 475-477, B 211-215). Après le départ du roi (D 533-536, B 252-255), Iseut va dans sa chambre (D 545, B 258) et se plaint à Brangien¹ en maudissant le fou (D 262-263, B 583-586). Elle croit qu'il est sorcier (D 561-564, 570, B 378, 520). Elle envoie Brangien trouver le fou (D 598-599, B 269). Celle-ci y va et voit Tristan resté seul dans la salle (D 607, B 271). Il lui rappelle le philtre d'amour (D 641-656, B 309-317); elle le mène dans la chambre d'Iseut (D 675-676, B 332-334), qui ne le reconnaît pas encore (D 707-710, B 357). Après avoir rappelé diverses scènes du passé, Tristan demande ce qu'est devenu Husdent², le chien qu'il avait donné à Iseut (D 893-895, B 488). Elle lui répond qu'elle l'a (D 896-898, B 496-498), et envoie Brangien (D 899-900, B 508) le chercher (D 901-902, B 309). Le chien fait fête à Tristan aussitôt qu'il a entendu sa voix (D 919-920, 907-916, B 510-512, 514-517), ce qui étonne Iseut (D 917, B 519), car Husdent ne permettait à personne de l'approcher (D 921-929, B 504-506) depuis qu'il avait perdu son maître. Tristan s'écrie que le chien se rappelle mieux les bienfaits qu'il a reçus que la femme (D 932-936, B 523-527). Enfin il montre à Iseut l'anneau qu'elle lui avait laissé en le quittant (D 957, B 528-539); Iseut reconnaît son amant, et ils se réjouissent (D 974-976, 986-996, B 543-550, 571-574).

On voit que les deux poèmes commencent et finissent de la même manière, et que les traits fort nombreux qui leur sont communs suffiraient à reconstruire un poème hypothétique X qui aurait servi de source à B et D. Afin de mieux juger cette hypothèse, il faut comparer les deux poèmes. B étant le plus court et probablement le plus ancien, il sera plus aisé de suivre l'ordre de ce poème, et de chercher dans D les vers qui correspondent à ceux de B.

1. B 1-2. Tristan est découragé. D 5-24 décrit également le découragement de Tristan, en y ajoutant des réflexions générales (*Mort est assez ki en dolur vit; Penser confunt hume et occist*) pour expliquer que Tristan préfère la mort à la douleur qu'il éprouve.

2. B 3, 53. Tristan craint le roi Marc. B 4-44 raconte comment le roi Marc s'est plaint à ses barons de l'adultère de sa femme, et a promis des récompenses à ceux qui pourraient saisir Tristan. Dinas, l'ami de Tristan, lui fait connaître la colère du roi. Tout ce récit paraît être une

1. B *Brangien*, D *Brangien*.

2. B *Hudent*, D *Huden*.

interpolation, et n'est en aucun rapport avec ce qui précède et ce qui suit. Il contient à son tour plusieurs vers qui l'interrompent. En omettant les vers 3-44, on trouve que le vers 45 se rattache parfaitement au vers 2 sans que le sens ni la rime en souffrent :

1 Moult est Tritanz mellez a cort :
 Ne set o aille ne ou tort ;
 45 N'ose repairier ou païs,
 Sovant en a esté fuitis.

3. B 45-50, 88, D 5-24. L'éloignement d'Iseut le rend triste et malheureux, et il cherche les moyens de la revoir (B 51-52, 90, 94, D 3-4, 155-156, 174-176) :

D 14. Tut ensemment confunt Tristan. B 88. Dex! con sui maz et confonduz.
 D 3. Purpenset soi ke faire pot. B 51. Porpanse soi qu'il porra faire.

4. B 54-115, long monologue de Tristan, qui manque dans D. Ce monologue contient des répétitions, et surtout plusieurs passages (59-63, 68-70, 97-103, 104-107) qui représentent le voyage en Angleterre comme un devoir, ce qui est en contradiction avec le reste du poème. D'autres passages y sont corrompus et obscurs ou sans relation avec le reste (82-87, 96, 97-103). En omettant les vers 60-89, 94-107, on éliminerait tous ces passages suspects, non seulement par leur contenu, mais aussi par le style :

B 71. Amors qui totes choses vaint B 82. E Dex li doint joie et santé
 Me doint encor que il avaigne S'il vialt par sa doce bonté!
 Que a ma volenté la taigne! Et il me doint enor et joie
 Si ferai je voir se Deu plait. B 85. Et si me tor[t] en itel voie
 75. A Deu pri ge qu'i[l] ne me laist Q'ancor[e] la puisse aviser
 Morir devant ce que je l'aie... Et li veoir et encontrer!

5. B 116-125, 238, D 59-66. Tristan quitte son pays et ne s'arrête pas avant d'arriver à la mer. Il va comme un pauvre homme (B 119, D 31-33) à pied.

B 120. D'errer ne fine nuit et jor ; D 63. Il ne finat unke d'errer,
 Jusqu'a la mer ne prist sejour. Si est venu droit a la mer.

6. B 126-130, D 315, 363, 67-94, 139-141, 187-222. Tristan traverse la mer et feint la folie : il bat les gens qu'il rencontre (B 131, D 373, 254, 527-530) ; il a tondu ses cheveux (B 132, D 203-209), et tout le monde le prend pour un fou (B 133-135, D 208, 224, 248). On le hue (B 137, D 246-248) et on lui jette des pierres (B 138, D 249-250).

Tout ce qui se rapporte aux moyens employés par Tristan pour paraître fou est raconté beaucoup plus amplement dans D. L'auteur paraît dominer son sujet complètement et le traiter librement. Il nous raconte par exemple comment Tristan se tondit :

- D 203. Tristran unes forces aveit :
 Il meimes porter les soleit ;
 205. De grant manere les amat :
 Ysolt les forces lu donat ;
 207. Od les forces haut se tundi.

Cette histoire paraît inventée par l'auteur de D, car on ne trouve aucune allusion à ce don d'Iseut dans les diverses versions de la légende de Tristan.

7. B 140-149 contiennent des répétitions et pourraient être omis sans nuire au sens ni à la rime.

139. Tritanz s'en va, plus n'i areste.
 150. Droit a la cort en est venuz :
 Onques huis ne li fu tenuz.

Le style de ces vers 140-149 ressemble à celui des vers 60-89, 94-107 du monologue de Tristan : les phrases sont courtes et sans rapport entre elles ; l'action n'avance pas, et la plupart des pensées qui y sont exprimées se retrouvent ailleurs dans le poème, ou sont superflues. Leur banalité offre un contraste remarquable avec la plus grande partie du poème, qui contient des beautés poétiques réelles.

8. B 150-157, D 221, 225, 242, 259-268. Tristan vient à la cour, on le laisse entrer et Marc l'interroge. L'entrée à la cour a dans D des développements analogues à ceux du voyage et du travestissement.

9. B 159-161, D 271, 280-2, 285-292, 313-314. Tristan dit qu'il est le fils d'une baleine, et qu'il veut échanger sa sœur contre Iseut qu'il aime. Cette proposition est faite dans D sur un ton plaisant qui manque à B :

- | | |
|--|---|
| D 285. Reis, je vus durai ma sorur
Pur Ysolt, ki aim par amur.
Fesum bargaine, fesum change;
Bon est asaer chosestrange;
De Ysolt estes tut ennuez:
A une autre [vus] acuintez. | B 161. Une suer ai que vos amoine ;
La meschine a non Bruneheut :
Vos l'avroiz et je avrai Yseut. |
|--|---|

10. B 164-169, D 294-308. Le roi lui demandant où il conduirait

Iseut, il répond qu'il lui fera une maison au-dessus des nuages. Dans D cette idée est développée : la maison est déjà faite, et il y a une chambre de cristal, ce qui rappelle la remarque de Gottfried 16704 : « diu minne sol auch kristallin durchsihtic und durchluter sin », à l'occasion de la description du lit en cristal dans la « fossiur a la gent amant ».

11. B 170-180, 308-321, D 465-472, 641-658. Allusion au breuvage d'amour. D'après B c'est Brengien qui a apporté à Tristan et Iseut le breuvage d'amour, ce qui est en contradiction avec toutes les versions du roman de Tristan, hors *Sir Tristrem*. Dans D c'est un valet qui apporte ce breuvage par mégarde. L'idée que le passé pourrait paraître un songe se trouve dans B et D :

D 456 Iseut dit :

Mais vus recuntez vostre sunge.

A nuit fustes ivre al coucher,

E le ivrez[e] vus fist sunger.

— Vers est, de itel baivre sui ivre

Dunt je ne quid estre delivre. »

B 178 Tristan dit :

Et si lo tient or a mançonge ;

Don di je bien que ce fu songe.

Car je lo songé tote nuit.

12. B 181-189. Tristan se plaint des peines qu'il a souffertes à cause de son amour. Ce passage contient une allusion à une aventure où Tristan a « sailli¹ », qui se rapporte à la version de Béroul en excluant la version de Thomas.

13. B 190-195, D 369-378. On lui dit de cesser ses plaisanteries ; il répond comme un fou. Cette réponse ne consiste qu'en paroles dans B. Dans D Tristan se met à battre tout le monde (D 372 *Si se fet ben tenir pur sot*).

14. B 196-209, D 875-892. Tristan raconte la scène où le roi trouva les amants endormis et laissa son gant près d'eux. B se rattache à la version de Béroul, tout en introduisant un trait nouveau : Tristan faisait semblant de dormir. D est parfaitement d'accord avec la version de Thomas : le roi pardonne à Tristan et Iseut et les rappelle à la cour.

15. B 210-215, D 318-324, 365-370, 380-386, 407-411, 455-460, 475-477. La reine est fâchée. La colère de la reine est exprimée dans D six fois, de même que le contentement du roi. Ce contraste n'est pas aussi prononcé dans B, où le roi lui-même dit à Tristan de cesser ses plaisanteries.

1. A l'occasion d'un travestissement en pèlerin.

16. B 216-221. Tristan dit à Iseut que si elle savait qui il est, rien ne la retiendrait. Cette apostrophe audacieuse en présence du roi n'est pas même modérée par quelques paroles folles qui détourneraient l'attention. Dans D Tristan est beaucoup plus circonspect, et il ne parle devant le roi que de choses connues de tout le monde : l'allusion au breuvage d'amour y est si délicate qu'elle ne peut être comprise par le roi. En outre les allusions y sont entremêlées de boutades folles, pour détourner l'attention et les soupçons.

17. B 222-227, D 939-957. Tristan dit qu'il a encore l'anneau qu'Iseut lui avait donné. D raconte la scène en accord avec la version de Thomas. B s'exprime assez vaguement, mais peut cependant être rattaché à la version de Béroul. — B 228-247. Tristan se plaint si audacieusement de l'indifférence d'Iseut, et de ce qu'elle ne le reconnaît pas, qu'il éveille des murmures inquiets dans la salle : ce trait manque dans D, dont l'auteur écarte toutes les choses peu probables et nous représente Tristan comme sachant toujours bien calculer l'effet de ses paroles.

18. B 252-257, D 533-537. Le roi part pour se divertir, tout le monde sort. B 258-269, D 539-548, 583-588, 598-600. La reine rentre dans sa chambre, maudit le fou et envoie Brengien vers lui.

19. B 270-307. Brengien se moque d'abord du fou, elle s'étonne ensuite de lui entendre dire son nom. Il la prie de l'aider auprès de la reine. Elle le regarde mieux, et comprend que c'est un chevalier. Elle le prie de lui pardonner ce qu'elle a dit, et de ne point déshonorer la reine. *Le rôle de Brengien est tout autre dans D.*

20. B 308-321, D 641. Tristan rappelle à Brengien le breuvage d'amour. Il se nomme. B 322, D 615-618.

21. B 323-331. Brengien le reconnaît et implore son pardon; cf. n° 19.

22. B 332-334, D 675-676. Elle le mène dans la chambre d'Iseut.

23. B 335-337, D 680-682. Iseut ne sait quel accueil lui faire. Il se plaint de son indifférence (B 338-356, D 688-705).

23. B 357-366. Brengien reproche à Iseut ses doutes. Cf. n° 19. Iseut doute que Tristan se soit permis de si mauvaises plaisanteries, B 367-375, et Tristan en explique la nécessité, B 376-379. Tout cela manque dans D.

25. B 380-401. Tristan rappelle à Iseut qu'il l'a délivrée de Gamarrien¹. Ce nom ne se trouve nulle part dans la légende de Tristan. Cependant il ne peut désigner personne d'autre que le harpeur irlandais, auquel il est fait allusion D 763-774, et qui est nommé Gaudin par Gottfried. Il se pourrait que les noms de Gamarrien ou Guimarien et de Gaudin remontassent à une même source. Ce ne peut être Ivain, comme le veut M. Vetter², car Tristan dit, B 390-2 : « Resanblé je point a celui Qui sol sanz aïe d'autrui Vos securut a cel besoin ? », tandis que plus tard, B 455, où il fait une allusion plus claire à Ivain, il rappelle que *Governal l'a aidé*, d'accord avec le poème de Béroul.

26. B 401-405 (D 327-362). Allusion à la guérison de la plaie que lui fit le Morhout, et dont Iseut l'a guéri elle-même, ce qui est en contradiction avec la version de Béroul, où Iseut le guérit par l'entremise de son père, et avec celle de Thomas, où c'est la mère d'Iseut qui le guérit. D s'accorde bien avec la version de Thomas. Ensuite, B 406-420, D 414-454, allusion à la guérison de la maladie causée par le venin du serpent, et au bain où Iseut voulut tuer Tristan. B s'accorde avec la version de Béroul, D avec celle de Thomas, surtout pour la manière dont Iseut s'aperçoit de la brèche à l'épée : dans B c'est en essayant l'épée, dans D c'est en la tirant du fourreau.

27. B 421-425. Allusion au cheveu.

28. B 426-445, D 641-658. Départ d'Irlande et breuvage d'amour. Cf. n° 11.

29. B 446-465. Allusions au saut de la chapelle, à Ivain, à l'ermite Ugrin, épisodes connus uniquement par la version de Béroul et manquants dans D.

30. B 466-473. Iseut menace Tristan de l'accuser auprès du roi.

31. B 474-485, D 688-706. Tristan se plaint d'avoir perdu son amie.

32. B 486-488, 496-527, D 893-936. Husdent reconnaît Tristan. Ce passage est des plus remarquables dans les deux poèmes, d'abord parce que c'est le seul épisode de D qui se rapporte à la version de Béroul, et

1. Cette forme, au moins pour la terminaison, est attestée par la rime. Au v. 393 le copiste a écrit *Guimarant*.

2. F. Vetter, *La Légende de Tristan*. Marburg, 1882.

ensuite parce que l'identité des particularités de cette scène dans B et D est une des preuves les plus claires de leur origine commune. On va voir en effet que cette identité s'étend même à l'expression, et que les deux textes ont pour ce récit des vers pareils et jusqu'à un quatrain entier en commun.

D 894. ... vus donai Huden, mun chen.

K'en avez fet? Mustrez le mai?

Ysoltrespunt: « *Je le ai, par fai!*

859. Brengien, ore alez pur le chen. »

903. E le desle, aler le lait.

909. Unkes de chen ne oï retraire

Ke poïst maïur² joie faire

Ke Huden fist a sun sennur.

Tant par li mustre grant amur :

Sur[e] lui cort, leve la teste ;

Unc si grant joie ne fist best[e] :

Bute 3 del vis [e] fert del pé ;

Aver en poust l'en gran pité.

917. Isolt le tint a grant merveille ;

Huntusefu, (si) devint vermaille

De ço k'il li fist le joïe,

Tantost cum (il) a sa voïz oïe.

Kar il ert fel e de puite aire,

E mordeït e saveit mal faire

A tuz icès ki od lu juoent

E tuz icès ki[l] manioent.

928. Tant par esteit de mal[e] maine

Depuis ke li sun mestre perdi.

932. « ... Melz li suvient

Ke jol(e) nurri, ki le afaïtai,

Ke vus ne fai[1], ki tant amai!

Mult par at en chengrant fran-

[chise

Eenfemme[rat] grant feintise! »

B 488. *Qucles! [qu'est] Hudent devenu¹ ?*

496. *Certes, jël gart en ma saisine.*

508. *Damoisele, amenez lo ça!*

509. *Brangiensi cort, sou desloia.*

518. *Ses mains loiche, de joie abaie.*

514. *Sor[e] li cort, liève la teste ;*

Onques tel joie ne fist beste :

Boute do groin et fiert do pié ;

Toz li monz en aüst pitie.

519. *Voitlo Yseut, formant s'esmaie.*

511. *Lo lien fait des mains voler*

512. *A la meschine qui l'amoïne.*

510. *Quant li brechez l'oï parler.*

504. *Car puis que Tritanz s'an ala*

Home de lui ne s'aprima

Qu'il ne volsist mangier as danz

523. * ... *la norriture*

C'ai mise en toi soi beneoite!

Ne m'as mie t'amor toloite :

Moult m'as moutré plus bel sam-

[blant

Que celi cui j'amoie tant ! »

33. B 528-539, D 949-957. Tristan montre l'anneau.

34. B 540-574 D 974-976, 986-996. Iseut reconnaît Tristan. Fin.

1. Ed. *post meur.*

2. Ed. *Rute.*

3. Les vers B 489-495 interrompent le sens ; ils s'accordent bien avec le poème de Béroul, v. 1413 sqq. Tristan y rappelle la conduite de son chien lorsqu'il se vit séparé de son maître après le « saut de la chapelle ».

En tout, sur les 574 vers de B, il n'y en a que 191 (3, 53, 9-39, 54-74, 89, 104-107, 158, 162, 181-189, 216-221, 248-251, 270-307, 323-331, 357-379, 421-425, 446-473, 489-495) qui n'aient pas leur équivalent dans D. Dans ces 191 vers nous trouvons surtout plusieurs traits qui servent à faire paraître Tristan plus audacieux qu'il ne l'est dans D : n^{os} **12, 16, 17, 30**; quelques passages suspects ou insignifiants : n^{os} **2, 4**; et seulement quatre allusions particulières à la version de Béroul et étrangères à celle de Thomas, n^{os} **12, 27, 29**. Enfin la différence principale des deux poèmes consiste dans le rôle de Brengien.

D'après D Brengien suppose d'abord que le fou est Tristan, et ensuite, dans sa conversation avec Tristan, elle lui dit qu'elle ne se rappelle pas du tout les scènes dont il évoque le souvenir. Dans B Brengien commence par se moquer du fou et l'insulter, ensuite elle le reconnaît et implore son pardon, fait des reproches à Iseut parce qu'elle ne le reconnaît pas; vers la fin elle exhorte Iseut à profiter de l'absence du roi et exprime le désir que celui-ci ne revienne pas de si tôt. Cette différence écarte la supposition que D ait travaillé d'après B, tel que nous l'avons aujourd'hui. Il est plus probable que D est un remaniement d'un original X, dans lequel le rôle de Brengien aurait été restreint aux points communs aux deux poèmes. B serait dans ce cas dérivé de X par un développement du rôle de Brengien et par l'addition de quatre nouvelles allusions au passé. Sept allusions auraient pu exister déjà dans X (combat contre le Morhout, contre le serpent, départ d'Irlande et breuvage d'amour, vie dans la forêt, harpe et rote, anneau, Husdent), et elles auraient pu y être exprimées assez vaguement pour que D les développât d'après la version de Thomas, B d'après la version de Béroul¹. Si X n'avait pas contenu d'allusions, il serait assez surprenant que deux poètes différents eussent eu la même idée de les introduire dans leurs remaniements de X. En tout cas, les changements que B a fait subir à X ne sont pas très considérables; on y voit surtout l'influence du poème de Béroul. Les différences de D avec X (c'est-à-dire les additions au fond commun de B et de D) sont plus nombreuses; d'abord le nombre des allusions au passé de Tristan est si considérable qu'il nous permettrait de reconstruire toute son histoire. L'auteur aime à raconter avec toute l'ampleur épique: il nous décrit Tintagel, l'arrivée et le travestissement de Tristan, son entrée à la cour et la conversation de Tristan et du roi avec une verve et un art qui témoignent que le poème a été composé à une époque pos-

1. Non sans exceptions: cf. n^{os} 11, 14, 25, 26, et une mention, B 239, d'un voyage en Espagne qui ne se trouve que dans la version de Thomas.

térieure à la rude simplicité de B, et par un poète qui n'était pas esclave de son sujet. A plusieurs occasions il mêle au récit des réflexions générales, comme : (D 5-20) que la mort est préférable à une longue souffrance, (D 49-56) qu'il est bon de cacher ses projets et qu'on court beaucoup de risques à être trop confiant, (D 288) « Bon est asaez chose estrange ». Tristan ne sort jamais de son rôle de fou ; pour qu'on ne le reconnaisse pas, il change sa voix et peint son visage ; en entrant il fait un récit burlesque au portier ; après des allusions un peu trop vives, il bat les gens et rit comme un fou ; c'est pourquoi il n'excite pas de murmures comme dans B, et parvient à amuser le roi, qui exprime son contentement six fois. Tristan adresse ses allusions à la reine et non au roi comme dans B, et à la fin, malgré tout ce qu'il lui a rappelé de leur passé, malgré l'anneau qui leur a toujours servi de signe de reconnaissance, Iseut ne le reconnaît que quand elle l'a entendu parler de sa voix naturelle. Ce dernier trait paraît être une invention de D, et il n'est pas tout à fait d'accord avec le fait que Husdent l'a reconnu à sa voix, avant qu'il eût cessé de la déguiser.

On voit que les différences des deux poèmes suffisent pour nous faire douter qu'ils soient faits l'un sur l'autre, mais n'autorisent aucunement à affirmer, comme le fait M. Vetter¹, qu'il est peu probable que les deux poèmes remontent à la même source. Quant à cette source, X, elle paraît avoir été un lai indépendant du reste des poèmes de Tristan ; autrement il serait difficile d'expliquer pourquoi B et D commencent et finissent au même point. Si X avait fait partie d'un poème contenant le reste des aventures de Tristan, D ou B auraient sans doute conservé la suite de ce déguisement de Tristan. En outre B et surtout D ont une introduction et une fin qui déterminent le poème et ne laissent aucune trace de rapports avec ce qui aurait pu précéder ou suivre.

Cette opinion est confirmée par l'épisode de la folie de Tristan dans le roman en prose français, que nous trouvons dans le ms. 103 de la Bibliothèque Nationale² et dans les éditions du xv^e et du xvi^e siècle. Voici le texte du manuscrit (*fol.* 375 v^o)³ :

- 1 * (Mais atant leisse le compte a parler de ceste matiere, et compte comment Tristan ala veir la royne Yseult s'amyne en Cornoaille et comment il fist le sot. Et commencent cy endroit les soties de Tristan.)

1. *Loc. cit.*, p. 19.

2. On trouvera dans un travail de M. Bédier, imprimé dans le même cahier de la *Romania* que celui-ci, le contexte où ce morceau est inséré.

* Les numéros mis en marge servent à faciliter les citations et sont arbitraires, car le texte ne contient aucune division.

3. La première édition est de 1489 et porte le titre (à la fin) : « Histoire du

2. Or dit le compte 2 que Tristan et son nepveu s'aloient un jour esbanoiant
 3. sur la marine, si souvint a Tristan de la royne Yseult s'amyé 3, si dit 4 :
 4. « Helas ! amyé (doulce 5), comment pourray je jamais parler a vous (que je
 5. ne soye congneu) ? — Ha 6 ! sire, (pour Dieu,) fait son nepveu, ne vous
 esmaïés, car trop mieulx y parlerons 7 que oncques mais. Car vous me
 ressemblés 8 mieulx sot 9, ad ce que vous estes tondu et a la playe que vous
 6. avés (eu visage), que nul hme qui soit. — Me dis tu voir ? fait Tristan.
 — Certes, sire, dit le varlet, oyl 10. » (Lors s'en retournent Tristan et son
 7. nepveu a Karchès). A l'andemain par matin fait Tristan tailler une gonnelle
 d'un 11 lait burel sans pointes (et sans gerons), mal faite 12 et mal taillie, et print.
 8. C. ss. 13 (que nul ne le sceut) ; et voit un villain qui portoit une (grant) ma-
 9. chue 14 (a son col) : Tristan vint 15 a lui et lui toul. Puis s'en va toute la marine,
 10. tout nudz piés, la machue au col 16. (Trop bien ressemble fol de grant ma-
 niere.) Si vint 17 au port et trouva une nef, qui estoit a un bourgeois 18 de
 11. Tinthanel 19, qui s'en vouloit raler 20 en son pais 21. Tristan print ses de-
 12. niers et les commença a jeter 22 partout en sotois. Quant les mariniers le
 13. virent, ils le firent entrer en leur nef et il leur donna tous ses deniers.
 14. Tant singla 23 la nef, qu'ils arriverent soubz Tinthanel. Le roi 24 Marc s'estoit
 15. venu jouer et esbanoier 25 au port. Tristan, qui ot prins 26 un fourmage en
 16. un tonnel 27, sault (sus) de la nef, sa machue au col 28 ; (et) quant le roy 29 le
 17. vist, si l'appella, et Tristan lui court sus comme s'il fust (tout) esragié 30, et
 le roy et tous ses compaignons 31 commencent a fuir 32 (droit) au chastel 33
 (de Tinthanel), et illeq s'enferma (le roy pour le fol), et Tristan 34 demoura
 18. dehors. Le roy vint aux fenestres et la royne Yseult 35, (et) Tristan qui tout
 19. estoit forsené 36 pour s'amour 37 print 38 son fourmage et le commence a
 20. menger ; (et) le roy (l'appella et) dit : « Fol 39, que te 40 semble de la royne
 21. Yseult 41 ? — Certes, fait le fol 42, se je gesoie 43 une nuit avec elle, elle me
 22. rendroit tout mon sens que j'ai perdu pour elle. — Fol, fait le roy, ou fus
 tu né ? — En Angleterre, fait il. — Et qui fu ton pere ? — Ung rouchin 44.
 23. — Et ta mere ? — Une brebis. Et mon pere m'envoya cha 45 toy faire coup. »
 24. Lors rougi 46 la royne (et s'embruncha) et lui membra 47 de Tristan. « Fol,

tres vaillant noble et excellent chevalier Tristan, fils du roi Meliadus de Leon-
 nois, imprimé à Rouen en l'ostel Jehan le Bourgeois le dernier jour de septembre
 mil cccc iiii xx et ix. » Les variantes de cette édition seront désignées par R.
 Les mots du ms. 103 omis dans R sont mis entre parenthèses.

R : 2 conte — 3 de samie la royne Yseult — 4 dist — 5 doulce manque —
 6 Haa — 7 car vous y parlercz mieux — 8 semblez — 9 estre sot — 10 « Oil »
 — 11 d'ung — 12 faite — 13 cent soubz, et s'en prent et voit... — 14 massue
 — 15 vient — 16 la massue en son col — 17 il vint — 18 bourgeois — 19
 Cintagel — 20 retourner — 21 a son pais — 22 jecter — 23 cingla — 24 roy
 — 25 esbanoier — 26 tonneau — 27 Tristan print — 28 et en son col sa massue
 — 29 roy Marc — 30 enrage — 31 compaignons — 32 fuyr — 33 a son chasteau
 — 34 et le fol — 35 Iseult — 36 forcene — 37 son amour — 38 prent — 39 S t
 — 40 te — 41 Iseult — 42 sot — 43 j'estoye — 44 roucin — 45 ça pour —
 46 rougit — 47 remembra.

25. fait le roy, qui te fist celle playe? — Je l'oy, fait ¹ le fol, en ung assault (devant celle tour). — Et fus tu oncques a tournoiemet ²? (fait le roy). — Oyl ³, fait le fol, en Bretaigne ⁴ et en Cornouaille ⁵, ou j'en ay occis plus de cent. » (Et) lors commencent tous a rire, et dient qu'il est fol de nature. Le roy le fait ⁶ (appeller et) mettre dedens le chastel ⁷ (et le commencha trop a amer pour les soties qu'il disoit).
27. Ung jour vint du monstier ⁸ et s'assist a jouer aux ⁹ eschès a uug che-lier, (et) la royne s'enclina au gieu ¹⁰. Et Tristan la commence a regarder,
28. (qui tout ardoit de s'amour, mais) elle (ne le congnoissoit, si) haulce la main et fiert Tristan au ¹¹ col, et dit : « Fol, pour quoi me regardés ¹² vous ainsi? — Certes, dame, fait Tristan, fol suis je. Et sachiés ¹³ qu'il a ¹⁴ passé huit jours ¹⁵ que ne finay de foloier ¹⁶ pour vous; mais se le mal ¹⁷ fust a droit parti ¹⁸, vous foloyassiez ¹⁹ (aussi) comme moi. (Et si) ²⁰ vous pry ²¹ pour (Dieu et pour) l'amour de Tristan (a qui coeur vous avés) que ne me touchiés ²²
30. plus. Car (certes) le boire que vous et luy ²³ beustes en la mer ne vous est pas si amer (au coeur) comme (il est) au fol Tristan. » (Et tout ce dit il bas
31. que) nul ²⁴ ne l'oy ²⁵ fors seulement ²⁶ (la royne) Yseult. Quant (la royne)
32. l'entent, si se part du gieu ²⁷ (toute) courouchie ²⁸, et entre ²⁹ en sa chambre toute yree. Si appelle Camille sa damoiselle; et elle vint ³⁰, si lui demande
33. qu'elle a qui est si yree. « Certes, fait elle, ce fol m'a trop courcuchie ²⁸. Il m'a reprouvé ³¹ Tristan; mais jamais n'auray joye au coeur ³² si sauray ³³
34. qui la parole lui a dite ³⁴. Le roy doit aler ³⁵ cacher ³⁶, et quant (il y sera alé et) tout sera vuiddié ³⁷, tu yras querre cel fol ³⁸ et le m'ameneras ³⁹, (car je
35. veul savoir qui ce lui a dit, et dont ce vient). — Dame, fait Camille, volentiers ⁴⁰. » Le roy va en bois cacher ⁴¹, et Camille va querre le sot et l'ammeine ⁴² en la chambre; la royne (l'appella et) dit ⁴³: « Cha ⁴⁴ venés ⁴⁵, amy.
36. Je vous fery huy par gieu ⁴⁶; (tenés,) je ⁴⁷ le vous amende ⁴⁸. » Lors le prist par la main et l'assist decoeste luy ⁴⁹ et dit : « Amis, (or me) dites ⁵⁰ qui
37. vous dit que Tristan m'amoit ⁵¹? — Dame, fait il, vous me le deistes. — Et quand fust ⁵² ce? fait elle. — Dame, fait-il, n'a pas ung an. — Et qui es tu donc? — Dame, je suis Tristan. — Tristan! fait elle. — Voire, dame. — Par ma foy, fait Yseult, vous avés ⁵³ menti. Vous ne lui ressem-
38. blés ⁵⁴ pas. Or tost, fuyés ⁵⁵ de cy ⁵⁶; (que) maldehais ait acort de fol! (Et)
39. certes mal deistes ⁵⁷ (oncques) que vous estes [Tristan] ⁵⁸. » Quant il voit

R : 1 l'ay eue fait il a ung — 2 tournoyement — 3 oil — 4 Bretaigne — 5 Cornouaille — 6 fist — 7 chasteau — 8 le roy — 9 aux — 10 a jouer au jeu — 11 sur le — 12 regarder — 13 sachiez — 14 ya — 15 sept ans — 16 foloyer — 17 le jeu — 18 party — 19 foloyassiez — 20 mais je — 21 pri — 22 touchiez — 23 lui — 24 mais nul — 25 entendit — 26 seulement — 27 jeu — 28 courouchie — 29 s'en entre — 30 vint a elle — 31 car il m'a reproché — 32 au cœur joye — 33 seay — 34 dicte — 35 yra — 36 chasser — 37 vuide — 38 ce sot — 39 l'amaineras — 40 volentiers — 41 s'en va au boys chasser — 42 l'amaine — 43 lui dit — 44 Ca — 45 venez — 46 geu — 47 mais je — 48 amenderay — 49 elle — 50 dites — 51 m'ayme — 52 fut — 53 avez — 54 semblent — 55 fuyez — 56 d'icy — 57 distes — 58 estes Tristan.

- qu'elle le (conjoie si lattement)¹, si met son² anel en son doy, qu'elle lui avoit donné quant il la rendi au roy Marc et le roi Artus en fist la paix, et ; il lui dit⁴ qu'elle ne creust de lui chose que on lui deist⁵ devant s'elle ne
40. veoit⁶ l'anel⁷. Tristan lui (monstre l'anel et) dit : « Certes, dame, il m'est moult bel⁸ que vous m'avés⁹ descongne u¹⁰. ar or croy je bien que vous avez fait autre¹¹ amy¹² de¹³ moy ; et puis que¹⁴ est ainsi, assés plus belle-ment le me peüssiés¹⁵ avoir dit que moy conjoier¹⁶, (que vous n'eüssiés cure
41. de moy ; Si m'en fusse ralé¹⁷ en mon pais¹⁸ (arriere) et eusse fait une autre
42. amye¹⁹ (que vous). Je vy ja telle heure que vous m'amieés²⁰ bien, mais c'est coustume de lemme (qui tost a mué son courage) : elle n'amera ja cellui qui (bien et) loyaument l'ayme²¹, mais cellui qui plus lui fera de honte,
43. cellui²² aimera²³ elle de tout son coeur²⁴ ; (et certes je suis a bon droit clamé fol, quant je me suis atourné²⁵ (comme fol et me suis departi) de mon pays (et de ma terre), et me fais²⁶ battre (et ledenger) la dehors a ces pautonniers, et mengue es cendres et (me) gis²⁷ a la terre (toute nue, aussi comme
44. un chien pour l'amour de vous), n'oncques ne m'y avés²⁸ regardé (ne congneu). »
45. Quant Yseult voit l'anel et l'ot ainsi parler²⁹, si le congneut. Lors l'en-
46. brace³⁰ et (acole) et beise³¹ plus de cent fois³², et il elle. Lors lui compta³³
47. Tristan comment³⁴ la plaie³⁵ lui fut faite³⁶ par quoy (elle et les autres l'ont)³⁷
48. descongneu³⁸, (et lui compte de ses aventures). Elle lui donne robes linges,
49. car d'autres³⁹ ne veult il point prendre. La royne dit⁴⁰ a l'uyssier⁴¹ que pour Dieu il fist ung lit au fol (en la sale ou que soit) ou il dormist de⁴² nuit. « Dame, fait il, volentiers. » Si⁴³ lui fist dessous ung degré en ung anget d'un poy d'estrain et de deux lincheux⁴⁴ que la royne lui donna.
50. (Illeuq gist Tristan par jour et par nuit, et) quand le roy va cacher⁴⁵, Tristan va coucher avec la royne, (si que nul ne le sceit lors seulement Camille).
51. Ainsi fu Tristan deux moys a Tinthanel⁴⁶ que oncques ne fu⁴⁷ congneu⁴⁸.
52. Ung jour estoit le roy Marc devant sa tour. (Estes vous)⁴⁹ ung messenger⁵⁰ du roy Artus, qui lui mandoit qu'il alast a lui parler a Carduel (car il avoit de lui a besoingner; et) quant le roy Marc ouy⁵¹ le mandement (du roy
53. Artus son seingneur), si dit⁵² qu'il yroit⁵³ volentiers⁵⁴. Lors s'appareille (et s'atourne) et s'en va a court. Si tost comme il fu⁵⁵ parti, Tristan ala⁵⁶ coucher avec la royne Iseult. L'uyssier l'oy⁵⁷ (moult) bien lever (de son lit), si s'en va (tout coiemment garder)⁵⁸ au lit du fol, mais il ne le trouva mie⁵⁹.

R : 1 lui donne ainsi congé — 2 ung — 3 si — 4 dist — 5 die — 6 voit — 7 l'aneau — 8 beau — 9 avez — 10 descongnu — 11 aultre — 12 ami — 13 que — 14 qu'il — 15 peüssiez — 16 conjurer — 17 fusse retourné — 18 paiz — 19 amie — 20 me amiee — 21 l'aymera — 22 celui — 23 amera — 24 courage — 25 party — 26 car vous me faites — 27 giz — 28 avez — 29 l'oit ainsi parler et voit l'aneau — 30 l'enbrasse — 31 baise — 32 fois — 33 conta — 34 comme — 35 playe — 36 avoit esté faicte — 37 il estoit — 38 descongnu — 39 aultres — 40 dist — 41 uissier — 42 par nuit — 43 Lors — 44 lineux — 45 chasser — 46 Cithagel — 47 fut — 48 congnu — 49 atant veez venir — 50 mesagier — 51 entent — 52 il dit — 53 ira — 54 volentiers — 55 fut — 56 s'en ala — 57 oit — 58 toult droit — 59 pas.

55. Lors s'en va (pas après pas)¹ après Tristan droit en la chambre a² la royne Iseult. Tristan entre en la chambre 3, et Camille (qui l'atendoit) reclo^t l'uy^s après 4 lui, et il se 5 va coucher emprès⁶ la royne (Iseult). L'uyssier (l'espia et) dit qu'il sara⁷ s'il peult qu'il quiert (en la chambre la
57. royne). Lors regarde par une crevache⁸ qui estoit en la paroy et voit
58. Tristan couchié⁹ avec la royne Iseult. Et quant il les a reveus¹⁰ ensemble, si¹¹ se va coucher en son lit et pensa bien que c'estoit Tristan¹². Mais Tristan ne se donnoit garde de ce qu'il l'eust espie.
59. A l'andemain conta¹³ l'uyssier¹⁴ aux chamberlans comment¹⁵ il avoit veu le fol couchié¹⁶ avec la royne, et leur dit¹⁷ : « Sachies¹⁸ vraiment que c'est
60. Tristan. » Quant les chamberlans¹⁹ oïrent²⁰ ce, si furent (moult)²¹ courouchiés²², et dient²³ qu'ils metront (encore nuit de bonnes) espies en la chambre a la royne Iseult si (soubtilement) que la royne ne s'en (donnera
61. point garde)²⁴. Quant il fu²⁵ nuit, Tristan ala²⁶ en la chambre de la royne,
62. et s'assist emprès²⁷ elle. Les chamberlans ont mis leurs espies dedens²⁸ la
63. chambre, dont Tristan ne se donnoit²⁹ garde. « Dame, dit Tristan a la royne, il m'en convient aler, car j'ay esté apperceu³⁰ (et bien le sceis); (et) se le roy venoit et il me tenoit, il me feroit a honte mourir. Je vy hyer
64. l'uyssier et le chambelan parler³¹ ensemble de moy. » (Et) quant la royne oy³² parler Tristan du departir, si commence a plourer (moult tendrement)
65. et (lui) dit³³ : « Ha³⁴ ! Tristan, beaulx³⁵ doulz³⁶ amy³⁷, je sceis³⁸ de voir que³⁹ ne vous verray jamais ne vous moy en vie. Or vous prie je pour Dieu (et requier) que vous me donnés⁴⁰ ung don. — Certes, dit⁴¹ Tristan, ma dame, volentiers⁴²; demandés⁴³ et vous l'aurez⁴⁴. — Beau (et) doulz⁴⁵ amy⁴⁶ (faitelle), je vous demant⁴⁷ que s'il avient que vous mourés⁴⁸ avant (que) moy, ou que se vous avés⁴⁹ mal de mort ains que moy, que vous vous fachiés⁵⁰ mettre en une nefet vous faites⁵¹ cha⁵² apporter, et gardés⁵³ que la moitié⁵⁴ du voile⁵⁵ qui en la nef sera soit blanche⁵⁶ et l'autre (moitié) noire⁵⁷. Et se vous estes mort ou que ce soit mal de mort, que le noir soit mis au devant, en saine santé⁵⁸, si soit le blanc mis devant et le noir desriere⁵⁹. Et tout autel feray je de moy s'il avient⁶⁰ de moy ains que de vous; et si tost comme la nef sera venue au port je yray⁶¹ veir mon grant domage ou mon grant confort, et vous prendray entre mes bras et vous baiseray⁶² que ja pour nully ne le laisseray, et puis mourray, si que nous

R : 1 apres Tristan pas apres pas — 2 de — 3 chambre de la royne — 4 aperz — 5 s'en — 6 avec — 7 scaura — 8 crevace — 9 couché — 10 eut veuz — 11 il — 12 Tristan de Leonois — 13 compta — 14 uissier — 15 comme — 16 couché — 17 dist — 18 sachiez — 19 chamberlans — 20 ouïrent — 21 durement — 22 courouchés — 23 dyent — 24 appercevra ja; Tristan les cuyt bien parler — 25 fut nuyt — 26 alla — 27 emprez — 28 en — 29 prenoit — 30 apperceu — 31 ensemble parlans — 32 oit — 33 dist — 34 Haa — 35 beau — 36 doulz — 37 ami — 38 sceay — 39 que je — 40 donnez — 41 fait — 42 volentier — 43 demandez — 44 aurez — 45 doulz — 46 ami — 47 demande — 48 mouvez — 49 avez — 50 facez — 51 faictes — 52 ea — 53 gardez — 54 moytié — 55 voille — 56 blanche — 57 n'ester mort et que vous soiez — 58 en plainne santé — 59 derriere — 60 advient — 61 iray voir — 62 baiseray.

serons¹ tous deux ensemble² enfouys; car puique l'amour est si jointe a la vie, elle ne (doit) pas (estre) dessevree a la mort. Et sachiés⁴ que se je muir⁵ avant (que) vous, tout autel feray je. — — Certes, dame, dit Tristan, (et) je l'octroy. » (Tout⁶ ainsi se sont entreconvenanciés⁷, (et) lors s'entrebeisent⁸, (et) puis print Tristan congié⁹ (de s'amyne la royne Iseult), et se¹⁰ part par tel convenant que oncques puis ne s'entrevirent en vie.

66. Quant Tristan ot¹¹ prins congié¹² d'Iseult, si s'en vint¹³ a la mer et trouva ung marchant de Karahès qui le congnoissoit et moult l'amoit, si le mist
67. en sa nef. Puis singlerent¹⁴ et nagerent tant qu'ils arriverent¹⁵ au port de
68. Karahès. Moult fist l'en a Tristan grant feste, car ses gens le cuiderent bien
69. avoir perdu. A l'andemain¹⁶ par matin (quant il fu jour) compterent les espies aux chambelans que¹⁷ c'estoit Tristan qui (fol se faisoit)¹⁸ et qu'il
70. avoit la nuit¹⁹ jeu²⁰ avec la royne (Iseult). « Ha! Dieu, font ils²¹, se le roy Marc (nostre seigneur) le sceit²², il nous destruira et mettra (tous) a mort
71. pour ce que nous ne l'avons pris²³ et retenu; or n'y a fors (d'une chose) que ceste chose soit celee et que monseigneur²⁴ ne le sache pas, car s'il le
72. savoit²⁵ il nous feroit²⁶ tous occire²⁷ (et livrer a honte). » Ad²⁸ ces'accordent
73. tous qu'ilz²⁹ ne lui diront pas, ne que par eulx ne seroit accusé³⁰. (Mais a tant se taist le compte de ceste matiere et de la royne Iseult, et retourne a parler de Tristan et de Ruvalen et de Gargeolain s'amyne.)¹

La manière dont est introduit cet épisode, les mots « et commencent cy endroit les soties de Tristan » (omis dans R), suffiraient à éveiller le soupçon que le récit de la folie de Tristan a été interpolé. Ce récit, de même que l'épisode du siège de Nantes qui le précède, interrompt l'histoire des amours de Ruvalen et de Gargeolain, et des clefs que Tristan fit faire pour que Ruvalen pût pénétrer chez son amie. Ce qui complique la question, c'est que toute la fin du roman, telle qu'elle est dans le ms. 103 et dans les éditions anciennes, a été empruntée par la source commune de ce ms. et de ces éditions à un poème perdu (voyez le travail de M. Bédier) et n'appartient pas en réalité au roman en prose, dont aucun autre manuscrit ne le présente. Dans cette fin étrangère l'épisode de la folie de Tristan forme à son tour une interpolation; mais il ne faut pas croire que cette interpolation ne date que du xv^e siècle, époque de l'origine du ms. 103. Nous trouvons dans le *Tristan* d'Eilhart d' Oberg, du

R: 1 soyons — 2 ensemble — 3 sera — 4 sachez — 5 meur — 6 et — 7 se sont ils accordez — 8 s'entrebeisent — 9 conge — 10 s'en — 11 eut — 12 conge — 13 vient — 14 cinglerent — 15 arriverent — 16 lendemain — 17 les espies qui en la chambre de la royne estoient conterent aux chamberlens que — 18 ce faisoit le fol — 19 nuyt — 20 jeu — 21 ilz — 22 scait — 23 prins — 24 monseigneur — 25 scait — 26 fera — 27 mourir — 28 a — 29 ilz — 30 le ms. a occise, ce qui ne donne aucun sens. R: accuse.

1. On voit que la première édition de 1489 s'accorde fort bien avec le ms. 103; les omissions ne servent qu'à abrégier le texte.

xii^e siècle, la même interpolation. En voici la traduction ¹ d'après l'édition de Lichtenstein (Strasbourg, 1878) :

- R 5, 47. Vers 8646. Après sa guérison, quand il put aller à pied et à cheval, Tristrant était devenu tout autre qu'il ne l'était auparavant : il avait changé son teint et personne ne l'aurait reconnu à son visage,
- R 2. si l'on n'avait su qu'il était Tristrant². Avec lui était venu de son pays un enfant, qui était le fils de sa sœur : il l'aimait beaucoup, et avec raison. Un jour il était allé à la chasse avec son neveu, et ils arrivèrent à la mer : on ne voyait pas la terre de Cornouaille. Alors
- R 3, 4. Tristan dit tout bas : « Hélas ! reine bien aimée, je ne te reverrai donc jamais ! Comment cela pourrait-il arriver ? » Son neveu, qu'
- R 5. l'entendit, lui répondit : « Mon oncle, j'entends merveille ; pourquoi ne pourrais-tu pas la voir ? — Non, cela ne se peut pas. — Cela se peut bien ! — C'est impossible. — Pourquoi ? — Quand je l'ai vue la dernière fois, on m'a découvert, et je n'aurais pu m'enfuir, si je n'avais eu beaucoup de chance. Un ami³ m'a caché, et il m'a aidé à partir ; nous partîmes comme deux garçons⁴ et nous avons réussi avec peine à nous sauver. Une autre fois⁵ on m'avait reconnu aussi, et je parvins à peine à échapper à la mort ; j'étais déguisé en pèlerin : maintenant je ne puis plus le faire : leur attention est éveillée, et je n'ose plus aller, hélas ! où je pourrais la voir. Que ne donnerais-je pas pour avoir Kurneval ici ? Il me donnerait le moyen d'y arriver sans que personne le sache. Il connaît beaucoup de ruses. — Mon oncle, dit le neveu, tu ne pourras jamais la voir à ta volonté mieux que maintenant. — Comment donc ? — Tu es bien autre qu'avant la maladie ; tes cheveux sont tondus, et quelqu'un qui t'aurait reconnu auparavant ne saura pas maintenant qui tu es, s'il n'apprend ton nom. Tu devrais aller tout seul par ta ruse : mets un manteau avec un capuchon⁶, prends l'allure d'un fou, alors les gardiens croiront que tu es vraiment fou. »
- E 8710. Le très vaillant Tristan se mit à rire et baisa très affectueusement l'enfant : « Dieu te récompense, dit-il, mon cher neveu ! Je te serai

1. Les numéros en marge se rapportent à R, et désignent les points communs à Eilhart et à R. Dans ce qui suit, Eilhart sera désigné par E, et le roman en prose allemande, qui en est dérivé, par L. Pour ce dernier, j'ai employé le rajouissement de Büsching et Von der Hagen, dans leur *Buch der Liebe*. Berlin, 1809 ; vol. I, p. 127-132, et l'édition de Fr. Pfaff, *Tristrant und Isalde, Prosaroman des xv Jahrhunderts*, Tübingen, 1881, p. 182-190.

2. L : *Tristrant*, E a généralement *Tristrant*, quelquefois *Tristrand*.

3. Allusion aux vers E 8238 sqq., l'ami était Dinas.

4. Allusion aux vers E 7755 sqq., il fut reconnu par un chevalier qui lui demanda de faire un saut, de lancer une pierre et de tirer une flèche. La même allusion se trouve B 184.

5. Avec Kurneval. E *garzuns*, L *gartz*.

6. E *kogilroc*, L *narren jugel*.

- R 7. toujours reconnaissant du conseil que tu m'as donné. » Alors Tristrant s'en ala bientôt, prit le manteau¹, et partit seul sans regret; il portait une grande massue et vint en secret à tous les vaisseaux qui étaient arrivés de Kurnevales. Ils pouvaient lui être utiles pour son voyage, et il rôda longtemps aux alentours, jusqu'à ce qu'un marchand, qui était de Tintanjol², l'eût pris. Celui-ci croyait que Tristrant était fou, et voulait le présenter en cadeau à son roi et à sa reine. Je le dis sans mensonge, Tristrant en était bien content. Le marchand le prit avec lui là où il voulait aller, et il fit comme il devait. Il était bien content du fou. Il leva l'ancre des sables de la mer, et se dirigea vers la terre. Je dis la vérité, Tristrant fit si bien le fou, que tout le monde dans le vaisseau en rit beaucoup en le regardant, et ils dirent que jamais on n'avait vu de meilleur fou. On lui donna du fromage³ pour qu'il le mangeât : il n'oublia pas sa dame bien aimée, et il mit secrètement le fromage dans son capuchon, pour l'apporter à la reine, et mangea ce qu'il put avoir d'autre. Ils vinrent sans dommage à Tintanjol, où ils trouvèrent le roi Marc à cheval sur la plage. Ils ne voulurent pas attendre, et lui donnèrent le fou aussitôt.
- R 13. Il avait l'air tellement sot, et se comportait de telle manière, qu'ils étaient bien sûrs qu'il était fou. On le tira par les oreilles et on commença à s'amuser de lui : il supporta beaucoup de choses désagréables.

Alors Antred⁴ le mauvais duc, qui lui avait fait beaucoup de mal auparavant par des mensonges et des vérités, voulut aussi jouer avec lui. Le fou le chassa et voulait le tuer : je ne m'en plaindrais pas s'il l'avait atteint : ses mauvais conseils et ses ruses si fréquentes auraient été punis sur-le champ. Il eut la chance de s'enfuir, et d'emporter son corps sain et sauf. Le roi vient à la cour, le fou l'accompagne de près, et porte sa massue en l'air, en faisant diverses folies. Beaucoup de chevaliers le suivaient quand il arriva devant la reine. Elle le reçut comme on reçoit un fou. Alors il s'arrêta devant elle, et voulut qu'elle le baisât. La reine n'en avait pas envie, car elle ne savait pas qui il était. Le fou était devant elle et il la regardait si amoureuxment que le roi lui-même dit : « Eh ! bien, fou, laisse donc cela ; est-ce que tu dois regarder si tendrement ma dame ? — Je le dois et je le puis. — Pourquoi ? — Parce qu'elle doit être bien disposée envers moi. — Par quelle raison ? — Je le dirai. — Dis-le. — Elle m'aime. — Tu plaisantes. — Sire, non. — Tu le fais. — Non, je ne le fais pas ; il

- R 17. arrivera aisément que je couche avec elle. — Avec qui ? — Avec la reine. — Ma dame ? — Oui, ta femme. — Tais-toi, fou ; laisse ce

1. L fit faire un habit de fou.

2. L Thyntarol.

3. L du fromage, du pain et autres choses.

4. L Aucrat.

- langage. — Je ne puis pas me taire d'elle. — Parle donc d'autres femmes. — Mais je ne puis pas mentir. — Maintenant tu mens cependant. — Ce que je dis est la vérité. — Elle n'a rien à craindre de toi. — Je ne sais pas si c'est vrai. — Elle peut bien se passer de ton amour. — Elle m'aime pourtant comme son propre corps. — Comment une femme si belle pourrait-elle faire attention à un fou comme toi? — Sire, je suis un bon chevalier et j'ai beaucoup fait pour elle.
- R 25. — Qu'est-ce que tu as fait? — J'ai accompli maint travail, et j'ai eu beaucoup de joie et de douleur pour elle. Dois-je te dire la vérité? C'est par elle que je suis devenu fou. Si l'on me tire ici par les oreilles, je le supporte tranquillement à cause d'elle; elle m'est chère comme rien au monde, et si vous ne voulez pas y croire, je ne souhaite pas moins à personne autant de bien qu'à elle. » Il s'assit devant elle sur le tapis et la regarda dans les yeux. Le¹ roi l'observait et n'en détournait pas ses regards; il devait toujours le regarder ainsi, car lui et les autres qui le voyaient croyaient que c'était un fou. Mais quelques chevaliers et dames sages dirent, tout bas entre eux et non publiquement : « Il ne parle pas comme un fou : cela se voit clairement. — Je suis plus sage que vous tous, quoi que vous en disiez. Vous êtes des jaloux, et cela vous fait de la peine que je sois si adroit; voyez, je vous montrerai que j'ai pensé avec tous mes sens à ma dame, puisque je lui apporté de si loin par la mer ce petit souvenir. » Il prit le fromage de son capuchon et dit en le montrant : « Ce serait dommage si mon travail et ma peine étaient perdus. » Il dit alors à la reine : « Prenez, ma chère dame; je vous dis par ma foi que si vous ne m'étiez pas si chère, je ne vous aurais pas apporté ce joyau. » Alors ils se mirent tous à rire, et dirent qu'il était bien sûrement un fou et un sot. Il conduisit jusqu'à la fin un discours sage, et puis il se mit à le détourner de telle sorte que tous auraient juré que dans aucun royaume ils n'avaient vu un fou plus sot et plus divertissant.
- R 26. Quand le roi fut sorti, le fou se comporta de telle manière qu'on ne le chassa point, et il en était bien content, car il ne trouvait pas le temps long. Il rompit sur ses genoux le fromage qu'il avait apporté, et qu'il avait tenu sept jours dans son capuchon. Il pria la reine Isalde de manger avec lui. Malgré ses prières, elle n'en voulut rien faire. Alors le fou Tristan prit un peu de fromage et le mit à la bouche de sa dame. Elle le frappa légèrement à l'oreille. « Ma dame, dit-il, vous me frappez trop fort; si vous saviez qui je suis,
- R 28. vous ne me battriez pas ainsi. Si Tristan vous est cher, vous ne devez pas me battre. » La dame lui demanda aussitôt ce qu'il savait de Tristan. Le fou lui dit alors avec ruse beaucoup de choses qui

1. Cette phrase manque dans L.

- R 39. lui étaient arrivées avec elle, et il lui fit voir un anneau qu'elle lui avait donné elle-même. Alors dit le vaillant chevalier : « Dame, je suis Tristan. » Elle le reconnut aussitôt, et en fut bien contente.
- R 45. Elle commanda qu'il fût bien hébergé, et lui fit mettre un bon lit sous l'escalier dans sa chambre. Il en était bien content. Alors il eut
- R 49. beaucoup de joie : le jour il était fou et la nuit il avait tout son bon sens, et il allait souvent chez sa dame, tôt et tard. Il le faisait si adroitement que personne ne le savait ; il parvint à force de ruse à faire sa volonté secrètement avec la dame. Ainsi passèrent trois semaines depuis qu'il était venu.
- R 50, 51. C'est alors que deux chambellans remarquèrent les amours de l'imposteur avec la reine. Ils le dirent en secret à trois de leurs compagnons, qui devaient les aider à le surprendre. Ils vinrent le même soir dans la chambre, le roi étant absent. Un d'eux se plaça près du lit de la reine, deux étaient devant et deux derrière la porte, pour garder les issues. Ils voulaient tuer ou prendre le héros quand il sortirait. Tristrant, le vaillant chevalier, aperçut les gardiens ; il prit sa massue à la main et alla chez la dame ; nulles menaces n'auraient pu le retenir, car elle l'aimait, et il l'aimait au-dessus de tout au monde. Les gardiens perdirent leur courage et ils n'osèrent pas l'attaquer. Il vint à la dame et l'embrassa amoureusement et dit avec tristesse :
- R 63. « Il faut nous séparer, c'est tout ce qu'il y a de mieux à faire, parce qu'on m'a remarqué, et maintenant je ne pourrai plus, hélas ! venir là où je vous pourrais voir ; j'en suis bien chagriné. Si je savais ce que je pourrais faire ! Soyez-moi fidèle, et moi je le serai aussi. Si un messager vous apporte cet anneau, faites secrètement ce que je vous manderai. Dieu maudisse ceux qui nous séparent si tôt. — Et le diable les prenne aussi ! » dit la dame, et elle pleura beaucoup.
- R 65. Tristan partit, et il portait sa massue en l'air, comme s'il voulait tuer ceux qui l'avaient attendu pour le prendre. Ils eurent grande peur quand ils le virent si courageux, et ils n'osèrent pas l'attaquer. Quand il fut loin, ceux qui étaient à l'intérieur commencèrent à blâmer les gardiens de dehors de ce qu'il leur était échappé sans avoir été tué ni pris ; tous en avaient grande honte ; chacun d'eux l'imputait aux autres et ils s'accusaient mutuellement : « Si tu l'avais attaqué, je ne t'aurais pas fait défaut ! — Ni moi non plus, vraiment. » Ils regrettèrent beaucoup de ne pas l'avoir arrêté, et ils le suivirent en voulant l'attraper ; mais quand ils le virent, il leur parut si terrible qu'ils perdirent de nouveau leur courage. Tristan arriva chez lui sans dommage, et aucun des gardiens n'osa dire ce qui était arrivé.

1. L. Si je savais ce que je pourrais faire pour votre plaisir, rien ne me serait trop grand ni trop difficile, je ferais tout.

On voit que le récit du XII^e siècle a avec celui du XV^e de grandes ressemblances. Surtout le manque du rôle de Camille (correspondant à Brengien dans B et D) dans la plus ancienne de ces versions confirme la supposition, exprimée plus haut, que le développement de ce rôle est une formation postérieure. Les autres différences entre E et R s'expliquent par la différence de l'âge de ces deux récits et par la différence de la nationalité des auteurs. Afin qu'on puisse juger de la quantité de points communs à E et R, en voici l'énumération :

1. Au commencement, Tristan est convalescent d'une blessure qu'il a reçue au siège d'une tour ; il est chez lui.
2. Son aspect est *changé* par la maladie, ses cheveux sont *tondus*.
3. Il est au bord de la *mer*, avec son *neveu*.
4. Il exprime sa douleur de ne *jamais* pouvoir revoir Iseut.
5. Son neveu lui dit que *jamais* il ne la pourrait *mieux* voir que maintenant, et il lui conseille de faire le *fou*.
6. Tristan se déguise et part bientôt. Il porte une *massue*.
7. Il vient au port, où il trouve un vaisseau appartenant à un marchand de *Tintajol*, qui voulait *retourner dans son pays*. Il s'embarque.
8. Le vaisseau arrive à *Tintajol*, où le roi Marc se promenait *au bord de la mer*. Tristan fait le fou si bien qu'on ne le reconnaît pas.
9. *Avec le roi*, il arrive devant la *reine* ; son amour est si grand qu'il éveille l'attention du roi.
10. Tristan dit qu'il *couchera* avec la reine ; qu'il est devenu fou *par elle* ; qu'il a accompli maint travail de *chevalier*.
11. Tristan mange un *fromage* qu'il avait apporté avec lui.
12. La reine le *frappe* avec sa main (les motifs de ce coup diffèrent dans E et R), et il la prie *pour l'amour de Tristan* de ne pas le frapper.
13. Il lui montre *l'anneau* qu'elle lui avait donné.
14. Il se *nomme*.
15. Iseut le *reconnait*.
16. Elle fait mettre un *lit* pour lui *sous l'escalier*.
17. Pendant plusieurs semaines (E trois semaines, R neuf semaines) il reste à *Tintajol* et *couche souvent* avec Iseut pendant ce temps.
18. Pendant une *absence* du roi, on (E deux chambellans, R l'huissier) remarque qu'il couche avec la reine. Plusieurs *chambellans* forment le projet de le prendre.
19. Tristan, *sachant* qu'il est épié (voir le renvoi 88 à R 61), va dans la chambre de la reine et lui dit qu'il *faut* qu'il parte, parce qu'il a été épié. La reine *pleure* beaucoup.
20. Les deux versions E et R contiennent chacune une autre *allusion*

à la fin du poème; dans E allusion au dernier message de Tristan à Iseut, dans R allusion à la voile blanche ou noire qui devait signifier la vie ou la mort pour l'un des amants.

21. Tristan part, et les espions *n'osent l'attaquer*.

22. Les espions, ayant *honte* de l'avoir laissé s'échapper, et *craignant* que le roi Marc ne les punisse s'il apprend que le fou était Tristan, conviennent de tenir l'aventure secrète.

Le point 20 paraît confirmer l'opinion que la folie de Tristan a été interpolée dans l'ensemble du roman. Les autres 21 points nécessitent la supposition d'une source commune, Y, de laquelle serait dérivé le poème d'Eilhart et le roman en prose française.

Quant au rapport de Y et de X (la source de B et de D), il serait difficile de les faire dériver l'un de l'autre; leur source peut être une commune tradition ou bien un petit lai, Z, contenant la simple indication d'un travestissement en fou de Tristan, à l'aide duquel il aurait réussi à pénétrer auprès de la reine. Ce lai, s'il a existé, serait bien ancien, et remonterait au moins à la première moitié du XI^e siècle. X y aurait ajouté les allusions au passé faites par Tristan en présence du roi, le rôle de Brengien et l'épisode de Husdent; Y aurait introduit l'épisode du fromage, la scène où Iseut frappe Tristan et où celui-ci la prie au nom de Tristan de ne plus le faire, le lit sous l'escalier et la scène des espions.

Nous possédons encore deux versions de la folie de Tristan: dans la suite du poème de Gottfried par Ulrich de Turheim et dans la suite du même poème par Heinrich de Freiberg¹, de 1240 et de 1300 environ. Voici le résumé² du récit d'Ulrich, v. 2471-2482 :

Isolt fait dire à Tristan, qui est chez Tinas, son ami, qu'il vienne chez elle déguisé en fou, et il suit ce conseil. Dans le capuchon de son manteau gris il avait deux fromages, et il portait une massue. Il vient chez la reine, lui parle familièrement, et lui jette un morceau de fromage. Isolt dit à Marke d'éloigner le fou; personne n'ose le toucher. Antred l'approche et reçoit un coup qui lui fait perdre connaissance. Tout le monde s'enfuit, même le roi. Le fou se promène sans empêchement. Le nain Melot, qui l'avait dénoncé auparavant, était là; Tristan le prend par les pieds et le porte ainsi dans la cour; personne ne peut délivrer le nain. Quand la reine est venue, il le laisse. A la table du roi il prend les mets qui lui plaisent. Le soir, il se met devant la porte de la chambre d'Isolt et fait semblant de dormir; li se fait connaître à Brangaene. Quand Marke et Isolt viennent, il chante comme

1. On trouve ces deux poèmes dans l'édition des œuvres de Gottfried de Strasbourg, par F. H. von der Hagen, Breslau, 1823.

2. Ce sommaire est traduit du sommaire de R. Bechstein, dans son édition de *Tristan* (Leipzig, 1873), vol. II, p. 308; ce qui diffère d'E est en italique.

un fou, ensuite il s'élançait furieusement et chasse tout le monde, même le roi; il bat Melot et lui crève un œil. Isolt en était contente, le roi était fâché.

Le lendemain, le roi alla chasser pour quinze jours. Le fou Tristan pouvait aisément avoir Isolt. Le jour il fait le fou, la nuit il est avec la reine. *Un matin Antred les surprit, et il s'écria : « Tristan est chez la reine ! »* Tristan s'éloigna, obéissant au commandement d'Isolt, et parvint à se frayer une route avec sa massue. *Dans la forêt il rencontre le roi, qui n'avait pas encore appris l'aventure, et il le chasse avec sa massue. Près d'une rivière il trouve une barque et traverse l'eau. Pleherin¹ l'avait suivi et il l'invite pour l'amour de la reine à s'arrêter. Il obéit et tue Pleherin avec sa massue. Il traverse l'eau de nouveau, échappe au roi qui le poursuit, et s'embarque sur la mer. Marke regrette la mort de Pleherin; il voudrait enterrer Isolt avec lui, mais ses barons lui conseillent d'apaiser sa colère, car Antred étant l'ennemi de la reine, il l'a certainement calomniée.*

Le récit de Heinrich de Freiberg est beaucoup plus long : en le lisant on voit aisément que la fantaisie du poète est assez libre pour qu'on puisse supposer qu'il a fait subir certains changements à sa source. En voici le contenu² :

V. 5055. Tristan est malade à Litan, chez Dinas. Isolt lui envoie, par Paranis et Tantrisel, une médecine qui le guérit. Tristan soupire après Isolt; Tantrisel lui dit qu'il pourrait la voir mieux que jamais. Tristan lui répond qu'il juge comme un enfant de choses qu'il ne peut apprécier. Tantrisel lui décrit l'aspect qu'il a, et lui donne le conseil de se travestir en fou, et de parvenir ainsi jusqu'à la reine. Tristan le loue de son bon conseil, prend un manteau avec un capuchon, dans lequel il met du fromage. En arrivant à la cour du roi, il adresse à la reine les mots (5173) : « sit iu diu kuneginne, so gebet mir iuwere minne », et parle ensuite comme un fou; il jette un peu de fromage à la bouche de la reine (5200). Marke lui tire les oreilles, et il veut le frapper avec sa massue : c'est Antret qui reçoit le coup et tombe évanoui. Tantrisel arrive et dit à la reine que le fou est Tristan. Le lendemain, le roi va chasser pour huit jours et recommande le fou à la reine. Tristan se nomme Peilnetosi, et Isolt comprend que cela veut dire Isotenliep (« chier à Isot », en lisant à rebours). Le soir il se couche près de la chambre d'Isot. Celle-ci dit à Brangane de l'amener. Brangane en étant tout étonnée, Isolt lui dit que le fou est Tristan. Brangane l'amène dans la chambre d'Isot, et elle se retire. Le matin Isot l'éveille, et il sort pour se mettre de nouveau sur son lit. Pfelelin annonce à la reine l'arrivée du roi. Les amants doivent se séparer; en partant Tristan fait un saut si extraordinaire que Pfelelin, étonné, demande son nom. Quand il a entendu le nom de Peilnetosi, il comprend que c'est Tristan. Il le poursuit, le

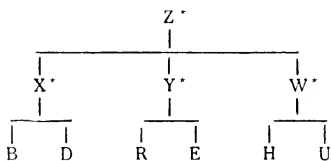
1. E 6845 sqq. (pas dans la folie de Tristan) raconte aussi que Pleherin avait poursuivi Peronis, qu'il prenait pour Tristan, et l'avait invité au nom d'Isolt à s'arrêter, mais en vain. Il s'en vanta devant Isolt et la mit ainsi en colère contre Tristan. C'est bien différent !

2. D'après l'édition de Von der Hagen, t. II, p. 74 sqq. Dans ce qui suit, Heinrich von Freiberg sera désigné par H et Ulrich par U.

rejoint et lui dit de s'arrêter pour l'amour de la reine. Tristan s'arrête, combat avec Pſelerin et le tue. Le roi qui survient demande qui a tué Pſelerin. Tantrisel lui répond que c'est le jou. Le roi Marc devine que c'est Tristan, et ordonne qu'on le poursuive. Il échappe et revient à Litan chez Tinas. Le roi Marc cesse de soupçonner son neveu (5718).

Tout ce qui est souligné manque dans Eilhart; on voit donc que Heinrich de Freiberg et Ulrich de Türheim ont dû se servir de sources autres que le poème d'Eilhart¹ pour la folie de Tristan. Des points communs à E et R, énumérés plus haut, les numéros 1, 3, 7, 8, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 19, 20, 21, 22 manquent dans H aussi bien que dans U. Quant au rapport de ces derniers, les différences dans les rôles de Tantrisel, d'Antret, de Brangane nous empêchent de croire que H ait travaillé d'après U; mais les nombreux points communs à ces deux poètes nous forcent à admettre qu'ils remontent tous les deux à la même source française², que nous nommerons W. Ce poème W devait remonter à Z comme X et Y: il différait de ces derniers en ce qu'au commencement Tristan n'est pas dans son pays; qu'il ne traverse pas la mer pour arriver en Cornouaille; qu'Isolt sait avant qu'il soit seul avec elle qui il est; qu'il tue Pieherin, et que le roi Marc apprend sa présence et le poursuit. Le fait que H et U introduisent la folie de Tristan à un autre endroit du poème que E et R est une nouvelle preuve de l'indépendance primitive de cet épisode.

Voici le rapport des six versions connues jusqu'à ce jour de la folie de Tristan; la découverte de nouvelles versions pourrait modifier ces conclusions³:



W. LUTOSLAWSKI.

1. Certaines ressemblances pourraient cependant être attribuées à une influence secondaire d'Eilhart sur Ulrich, qui écrivait soixante ans après lui, et sur Heinrich, qui écrivait cent vingt ans après Eilhart, et qui probablement l'a connu.

2. On trouve des mots français dans H.

3. Les astérisques désignent les formes perdues, sources de celles qui nous restent.

LES ALLUSIONS

A LA

LÉGENDE DE TRISTAN

DANS LA LITTÉRATURE DU MOYEN ÂGE

Les amours de Tristan et d'Iseut sont une des traditions poétiques qui ont le plus charmé, le plus frappé les esprits au moyen âge. A côté des poèmes de Béroul et de Thomas ¹, qui traitent ce sujet celtique dans son entier, les nombreuses allusions à ces amours et à leurs péripéties dont sont parsemés les écrits des poètes, soit provençaux, soit français, soit même étrangers, entre le XII^e et le XV^e siècle, et aussi certains petits poèmes épisodiques qui se rattachent à cette même légende, nous sont une preuve précieuse de la connaissance profonde que chacun en avait et de l'intérêt que les lecteurs de ce temps prenaient à son souvenir. Non moins utile d'ailleurs est l'étude de ces allusions et de ces poèmes épisodiques par les éléments qu'elle peut apporter à l'histoire de la formation et du développement de la légende. Si beaucoup de ces allusions en effet peuvent se rattacher directement à des traits renfermés dans les fragments de Béroul et de Thomas, il en est certaines aussi qui, se rapportant à des incidents compris dans les traductions des poèmes anglo-normands, corroborent le témoignage de ces dernières et peuvent être d'une grande utilité pour la reconstitution du texte mutilé de nos poètes; enfin il en est d'autres qui sont complètement indépendantes et des poèmes de Béroul et Thomas et de leurs traductions, qui se présentent avec un caractère tout à fait particulier et à ce titre méritent notre attention.

1. Ces poèmes ont été publiés par Fr. Michel, *Tristan, recueil de ce qui reste des poèmes relatifs à ses aventures, composés en français, en anglo-normand et en grec dans les XII^e et XIII^e siècles*. Londres, I et II, 1835; III, 1839.

Les allusions les plus nombreuses sont naturellement celles qui ont trait à l'amour de Tristan et d'Iseut considéré en lui-même et indépendamment des circonstances où cet amour s'est manifesté. Dans une pièce qui remonte à 1154, — cette allusion, si elle n'est pas la plus ancienne des allusions provençales, est du moins parmi les plus anciennes celle à laquelle on peut assigner une date certaine, — Bernart de Ventadour nous dit que ses peines d'amour sont plus cruelles que celles dont souffrit Tristan :

Tan trac pena d'amor
 Qu'a Tristan l'amador
 Non avenc tan de dolor
 Per Yzeut la blonda¹.

A la suite de Bernart de Ventadour, nombre de troubadours proposent Tristan et Iseut comme les types de parfaits amants, comme des modèles de constance et de fidélité. Arnaut de Mareuil dit à sa dame qu'Iseut n'éprouva jamais auprès de Tristan la joie qu'il ressent auprès d'elle :

E Rodocesta ni Biblis
 Blancaflors ni Semiramis
 Tibes ni Leida ni Elena
 Ni Antígona ni Esmena
 Nil bel' Yseus ab lo pel bloi
 Non agro la meitat de joi
 Ni d'alegrier ab lor amis
 Com eu ab vos, so m'es avis².

De même Folquet de Marseille :

Qu'eu sui garenz plus vos am sens enjan
 Non fes Yseutz son bon amic Tristan³.

Pons de Chapeuil :

Domna genser qu'ieu sai
 Mais vos am ses bauzia
 No fes Tristans s'amia
 Et autre pro noi ai⁴.

et encore :

1. Ms. de la Bibl. Nat., fonds fr. 856 fol. 50; Bartsch, *Chrest. pr.*, p. 63.

2. Ms. de la Bibl. Nat. 22543, fol. 134. Bartsch, *Chrest. pr.*, p. 97.

3. Ms. 854, fol. 64.

4. Ms. 856, fol. 21 verso.

Bem deu valer s'amors, quar fis amans
Li sui trop mielhs no fo d'Iseut Tristans ¹.

Aimeric de Pegulhan :

Nis mes Tristans d'amor en tant d'assai ².

Uc de La Bacalaria :

Tristans ni Amelis
No foron d'amor tant fis ³.

Peire Cardenal :

Etz Tristans fon de totz les amadors
Le plus leals e fes mai d'ardimens ⁴.

Chez les poètes français, les allusions aux amours de Tristan et d'Iseut ne sont pas moins nombreuses, et là aussi elles servent généralement de point de comparaison avec d'autres attachements. Il en est déjà question dans Huon de Bordeaux (fin du XII^e siècle) : Auberon ayant défendu à Huon de toucher à la belle Esclarmonde, ce dernier désobéit. Aussitôt une tempête s'élève, et les deux amants sont jetés dans une île. Aux lamentations d'Esclarmonde, Huon répond :

« Dame, dist Hues, or laissiés çou ester ;
Foi que doi vous, n'i valt riens dementer ;
Acolons nous, si morrons plus soef.
Tristrans morut por bele Iseut amer,
Si ferons nous, moi et vous, en non Dés. »

Dans un fableau du XIII^e siècle : *C'est de la dame qui aveine demandoit pour Morel sa provende avoir*, il est dit :

Tristans tant com fu en cest monde
N'anma autant Ysout la blonde ⁶.

Dans *la Châtelaine de Vergi* :

Je cuidoie que plus loiaus
Me fussiez, se Dieu me conseut,
Que ne fust Tristans a Yseut ⁷.

1. *Ibid.*, fol. 20 verso.

2. Birch-Hirschfeld, *Ueber die den provenzalischen Troubadours des XII und XIII Jahrhunderts bekannten epischen Stoffe*. Halle, 1878, p. 40.

3. *Ibid.*, p. 40.

4. *Ibid.*, p. 39.

5. *Huon de Bordeaux*, éd. Guessard et Grandmaison, v. 6806.

6. Montaiglon et Raynaud, *Recueil des fabliaux des XIII^e et XIV^e s.*, I, p. 319.

7. *Fabliaux et contes*, IV, p. 319 20.

Vénus, dans le poème de la *Déesse d'amor*, présentant un amant, ne trouve rien de mieux pour faire son éloge que d'affirmer qu'il a souffert plus que Tristan :

... ne soffri tant Tristans
... [ne t]ormens ne ahans¹.

Thibaut, comte de Champagne, ne manque pas de se comparer à Tristan :

Douce dame, s'il vos plaisoit, un soir
M'avriez vous plus de joie donee
C'onques Tristanz, qui en fit son pooir,
Ne pot avoir tant come il ot duree².

de même :

Car quant je pens a son tres doux visage,
De mon penser aim miex la compaignie
C'onques Tristanz ne fist Yseut s'amie³.

Faisant allusion aux amours de Thibaut et de la reine Blanche de Castille, l'auteur des Chroniques de Saint-Magloire s'exprime ainsi :

Maintes paroles en dist an
Comme d'Iseut et de Tristan⁴.

Enfin, en Italie même, nous trouvons une allusion fort ancienne, datant de la fin du XII^e siècle, dans le poème de Henri le Pauvre, curé de Settignano, qui a pour titre : *Elegia de diversitate Fortunae et Philosophiae consolatione*. Il y compare son infortune à celle de Titye, de Tantale, de Job et de Tristan :

Quis ille
Tristanus qui me tristia plura tulit ?⁵

Le plus souvent, nos deux amants sont cités à côté des plus célèbres amants de l'antiquité ou du moyen âge. Ainsi, dans les vers qui précèdent le passage de *Vénus Déesse d'Amor* que nous avons cité plus haut,

1. *Venus la Déesse d'Amor*, p. p. Foerster, Bonn, 1880, p. 302.

2. *Poésies du roi de Navarre*, II, p. 7.

3. *Ibid.*, p. 144.

4. *Fabliaux et contes*, II, p. 224.

5. Leyser, *Historia poetarum mediæ ævi decem post annum a nato Christo CCCC seculorum*. Halae Magd., 1721, I, p. 458, v. 97. Une glose reproduite en note à propos du mot de Tristan est assez curieuse. Elle porte : *Tristanus fuit quidam miles qui multa mala sustinuit*. Voir dans *Poeti del prim. sec.*, I, p. 143, 249, 438 des allusions dans des poèmes italiens du milieu du XIII^e siècle.

le nom de Tristan est accompagné de celui de Paris et d'Hélène; de même dans Gautier d'Aupais :

Ainsi servi Gautier toute une quarantaine,
E soufri tel dolor qu'ainz Tristanz si grant peine
Ne soufri por Yseut, ne Paris por Elaine¹.

Dans l'*Empereris qui garda sa chasteté*², Tristan et Yseut sont comparés à Pirame et Tisbé :

Plus vos aim, dame, et plus i bé
Que Piramus n'ama Tybé
Ne que Tristan Yseut la blonde;

de même à Erec et Enide dans un poème provençal anonyme cité par Fauriel³ :

Erecs non amet Henida
Tant ni Yseutz Tristan
Con ieu vos, dona grazida ;

à Lancelot et Guenièvre dans Gower⁴ :

Ther was Tristram which was byleved
With bele Isolde, and Lancelote
Stode with Gunnor, and Galahote
With his lady.

Ce même Gower, dans une de ses ballades en français, s'exprime ainsi au sujet de Tristan et Lancelot :

Communes sont la cronique et l'estoire
De Lancelot et Tristrans enement,
Encore maint lour sotie en memoire
Pour ensampler les autres du present⁵.

C'est là, on le voit, une critique de l'amour de Tristan et d'Iseut et, ajoutons-le, c'est la seule que l'on rencontre au moyen âge. Il est vrai, comme le fait remarquer M. Fr. Michel, que Gower avait le tour d'esprit fort sentencieux, qu'il trouvait partout sujet à moraliser. C'est lui en effet qui tire de l'histoire du philtre amoureux la conclusion tout à fait inattendue qu'il faut se garder de trop boire⁶.

1. Cité par Fr. Michel, I, LXXXII.

2. Méon, II, p. 11.

3. III, p. 484.

4. Cité par Fr. Michel, I, xxiv.

5. Voy. Stengel, *John Gower's Minnesang und Ehezuchtbüchlein*, p. 23.

6. I., p. xcvi.

Tristan est encore placé en qualité d'amant illustre en regard du châtelain de Coucy et de Blondel par Eustache le Peintre :

Onques Tristans n'ama de tel maniere,
Li chastelains ne Blondiaus autressi,
Comme j'ai fait, très douce dame chiere¹.

Enfin Dante donne place à Tristan parmi les amants qu'il décrit fuyant à travers les airs comme une compagnie de cigognes :

Vidi Paris, Tristano, et più di mille
Ombre mostrommi e nominolle a dito
Che amor di nostra vita dispartille².

Bien que ces comparaisons entre l'amour de Tristan et celui d'un Lancelot, d'un châtelain de Coucy, d'un Blondel, aussi bien que les comparaisons des troubadours et des trouvères entre eux-mêmes et notre héros soient assez vagues et ne tendent guère qu'à faire de lui un type général d'amant fidèle et malheureux, on est pourtant obligé de convenir que les écrivains qui présentaient ainsi son attachement à Iseut comme un modèle inimitable, comme un idéal, méconnaissaient le caractère assez primitif et presque sauvage de cet attachement tel que nous le présentent Beroul et Thomas. Chez eux, l'amour de Tristan et d'Iseut n'a rien de commun avec l'amour délicat des chevaliers de Provence ni avec l'amour mystique des romans de la Table Ronde et de la société qui en faisait ses délices : il n'a rien de commun surtout avec l'amour de Lancelot et de Guenièvre, lequel a introduit justement dans la littérature une nouvelle conception de ce sentiment. En un mot, toutes ces allusions, ou presque toutes, semblent dériver de la transformation opérée par Chrétien de Troyes³ ou par un autre dans l'ancienne tradition des amours de Tristan et d'Iseut, transformation qui fut continuée et surtout développée par les romans en prose sur ce même sujet.

Mais venons aux allusions qui sont plus en rapport avec le fond de la légende. L'ouvrage où ces allusions sont le plus nombreuses est le Ro-

1. *Chansons du Chat. de Coucy*, p. 100.

2. *Inf.*, V, v. 67 sq.

3. Dans le roman de Tristan qu'il avait composé et qui est malheureusement perdu. Il nous apprend lui-même dans les premiers vers de *Cligès* qu'il avait fait une œuvre sur le sujet de Tristan :

Cil qui fist d'Erec et d'Enide
.....
Dou roi Marc et d'Iseut la Blonde.

man de l'Escoufle, du XIII^e siècle. La description d'une coupe où sont ciselées les amours de Tristan et d'Iseut est en quelque sorte un petit résumé de la légende, et ce passage est d'autant plus curieux qu'il nous présente un mélange des versions de Thomas et de Béroul.

La première partie dérive évidemment de la même source que les épisodes qui y correspondent dans la traduction allemande par Eilhart d'un poème analogue à celui de Béroul :

Dedens estoit portrais rois Mars,
 Et s'i estoit comment l'aronde
 Li aporta d'Yseult la blonde
 Le chevol sor par la fenestre
 Et comment Tristrans en dut estre
 Ocis en Irlande (*id.* Isiande) en sa terre
 Et la nés en qui l'ala querre
 Estoit portraite en cel vaissel¹.

La mention du cheveu d'Iseut apporté par une hirondelle au roi Marc est ici caractéristique. Eilhart seul en parle², tandis que dans les trois représentants de la version de Thomas c'est par la bouche de Tristan que Marc apprend la beauté d'Iseut.

De même les vers qui suivent nous ramènent encore à la version de Béroul :

Defors, entor sur le noiel
 Estoit entailliés a esmaus
 Tristrans et maistre Govrenaus
 E Yseult e ses chiens Hudains,
 Comment il lor prenoit les dains
 E les cers sans noise et sans cris.

Béroul et Eilhart en effet font seuls figurer Gouvernal dans cet épisode ; les représentants de la version de Thomas n'en parlent pas, sauf cependant Gottfrid de Strasbourg³, qui semble avoir emprunté ce trait à Eilhart⁴.

Le poète passe ensuite à l'épisode de la surprise des deux amants par le roi dans la forêt :

1. Ce passage et les suivants du roman de *l'Escoufle* sont cités d'après Fr. Michel, t. III, xi-xv.

2. V. 1370-1418.

3. V. 16407-17710.

4. Vetter, *La Légende de Tristan d'après le poème français de Thomas et les versions principales qui s'y rattachent*. Marburg, 1882, p. 42.

Sor le covercle estoit li lis
 Comment il jurent en la roche
 Et comment li brans o tout l'oche
 Fu trovés entr'aus deus tos nus. . .

La roche dont il est question ici, et qui sert de demeure aux amants, ne figure pas dans Bérout; nous n'en trouvons trace que dans la version de Thomas, et en particulier dans le Tristan fou du ms. Douce :

A l[a] forest puis en alames.
 E mult bel liu [nus] i trovames :
 En une roche lu cavee¹.

Quant à la description du *pumel* de la coupe, elle rappelle un épisode qu'il est plus difficile de rattacher à l'une ou à l'autre version :

Sor le pumel estoit li nains
 Comment il jut sor les planciés,
 Et comment il fu engigniés,
 Et comment Yseult l'aperçut,
 Et comment Tristrans l'a deçut,
 Ki trop sot et d'engien et d'art,
 Comment il ocist maugremart (?).

Il ne peut s'agir ici de l'épisode où le nain jette de la farine entre les deux lits²; car, comme on peut le remarquer par ce qui précède, l'auteur du roman de l'*Escoufle* semble suivre l'ordre chronologique des événements. Or, dans les deux versions, l'épisode de la farine est antérieur à celui de la vie des amants dans la forêt. D'autre part, dans le Roman de l'*Escoufle*, c'est Iseut, tandis que dans Bérout c'est Tristan qui aperçoit le nain. De même si l'on se reporte au fragment de Cambridge³, c'est Tristan qui en s'éveillant se voit surpris par le roi et le nain. N'aurions-nous pas plutôt affaire ici à une scène analogue à celle qui termine le fragment que nous possédons de l'œuvre de Bérout et dans laquelle le traître Godoïne est aperçu à la fenêtre par Iseut et tué par Tristan⁴? La ressemblance est lointaine sans doute, mais le rapprochement des deux scènes est possible. Si cette hypothèse était acceptable, il faudrait évidemment lire *mau gré Mart* au lieu de *maugremart* dans le texte. On pourrait encore supposer que le mot *maugremart* désigne un

1. Fr. Michel, II, p. 130, v. 861 sq.

2. Tristan fou, ms. Douce, 725-754; Fr. Michel, II, p. 121 sq.; cf. Bérout, v. 590-746, I, p. 32.

3. *Archives des Missions scientifiques*, t. V, 1856, p. 97 sq.

4. Fr. Michel, I, p. 209, v. 4556 sq.

personnage, et alors l'épisode en question serait un épisode à part dont le roman de l'*Escoufle* seul se serait fait l'écho.

Outre les épisodes auxquels il est fait allusion dans la description de la coupe, il en est d'autres mentionnés dans la suite du poème, et à ceux-ci aussi il serait malaisé d'attribuer une source unique. Le don d'un anneau fait par Iseut à Tristan est rappelé par ces vers :

Or me dira je ne fui mie
De la cortoisie Tristan,
Qui en ot un gardé maint an
Por l'amor la roïne Ysout.

Ici l'allusion n'est pas assez détaillée pour qu'on puisse la rattacher soit à Bérout, soit à Thomas.

Mais en voici deux autres dont la première a plus de rapport avec la version de Bérout qu'avec celle de Thomas :

Il fu par consaut faus lonc tens
Et mesiaus e faus pelerins.

Les rédactions du groupe de Thomas ne font pas paraître Tristan déguisé en fou ; il n'y apparaît que comme lépreux et pèlerin¹. Cependant la question ici est assez complexe. Il a pu y avoir en effet influence exercée par les petits poèmes épisodiques de Tristan fou. Par contre, les vers

Tot autretel fist Kahedins
Ançois qu'il fust bien de Brangien

renvoient à la version de Thomas, puisque dans le poème d'Eilhart Katherdin n'aime pas Brangien et n'entreprend nullement son voyage avec Tristan pour obtenir ses faveurs².

Ainsi les allusions à notre légende dans le roman de l'*Escoufle* nous présentent un mélange incontestable des deux versions ; pourtant, à bien considérer les choses, elles se rapportent beaucoup plus à la version de Bérout qu'à celle de Thomas.

Les autres allusions relatives à la légende de Tristan se trouvent éparpillées dans différents poèmes ou chansons. Nous allons étudier les principales en suivant l'ordre des événements.

Le combat du Morhout est rappelé dans le roman d'*Erec et Enide* de Chrétien de Troyes, et avec cette particularité que l'île où s'est livré ce combat y porte le nom de Saint-Samson :

1. Cf. Vetter, p. 59.

2. Cf. Vetter, p. 48.

Onques encor tel joie n'ot
 La ou Tristanz le fier Morhot
 En l'isie Saint Samson veinqui
 Con faisoient d'Erec enqui¹.

Le roman en prose sur Tristan lui donne aussi cette dénomination. Quand on apprend au Morhout que Tristan veut lutter avec lui, il envoie demander au roi Marc où doit se livrer la bataille : *Lors montent et viennent au roy et lui demandent ou la bataille se fera, et il leur dist: Cy devant en l'isle Saint Samson*². Nous ne trouvons l'île ainsi nommée dans aucune rédaction, pas plus que dans aucune autre allusion. Ainsi dans le roman de *Guinglain* ou le *Bel Inconnu*, il est dit que le combat du Bel Inconnu à Senaudon, dans la Gaste Cité, fut plus violent que celui de Tristan contre le Morhout³; mais l'auteur se garde bien de nous nommer l'endroit. Ce détail précis donné par Chrétien de Troyes peut, à défaut d'autres témoignages, faire supposer qu'il avait puisé à d'autres sources que Bérout et Thomas pour la composition de son Tristan.

Dans ce même roman d'*Erec et Enide*, Chrétien de Troyes fait allusion à un autre épisode de la légende, celui où Brangien pousse la complaisance jusqu'à se substituer dans la première nuit des noces à Iseut qui s'était échappée du lit conjugal :

La ne fu pas Yseuz emblee
 Ne Brangien enz en son leu mise⁴.

Ces deux allusions, si nous leur en adjoignons deux autres tirées du même poème, l'une relative aux cheveux d'Iseut :

Por voir vos di qu'Iseut la blonde
 N'ot tant les crins sors et luisanz
 Que a ceste ne fust neanz (v. 418).

l'autre concernant la beauté de la reine :

O lui une dame tant bele
 Qu'Yseuz semblast estre s'ancele (v. 4909),

ainsi que la mention qui est faite du nom de Tristan dans le poème de

1. Cité par Fr. Michel, III, xx.

2. *Histoire des vertueux, nobles et glorieux faitz du chevalier Tristan, fils de Me-liadus de Leonoyz, par Luce, chevalier, seigneur du château de Gast*. Rouen, 1849, fol. 30 verso.

3. *Romania*, t. XV, p. 9.

4. V. 2066 (éd. Haupt).

*Philomena*¹, retrouvé par M. G. Paris au milieu de la traduction des métamorphoses de Chrétien Legouais de Saint-More, nous donnent lieu de penser que Chrétien de Troyes avait écrit son poème de Tristan avant toutes les œuvres que nous connaissons de lui, que ce fut sa première composition².

Le philtre d'amour, le « *beivre* » amoureux qui lie fatalement Tristan et Iseut, est un des traits de leur histoire pour lesquels nous rencontrons le plus grand nombre d'allusions. Parmi les troubadours, Augier Novella est le premier à le mentionner :

Ara sai eu qu'ieu ai begut del broc
Don bec Tristans qu'anc pois garir non poc³.

puis Aimeric de Pegulhan :

Et ieu dobli la balansa
Quel doble tenc lieis plus car
Totz jorns qu'aïssi sai doblar
Doblamen ma malanansa ;
Mas assatz doblat plus gen
Tristans, quan bec lo pimen ;
Quar el guazanhet s'amia
Per so per qu'ieu pert la mia⁴.

Deude de Prades :

Beurem fai ab l'enaps Tristan
Amors et eïsses los pimens⁵.

Bertolomeu Zorgi :

L'amorozeta bevanda
Non feïric ab son cairel
Tristan n'Izoi plus formen
Quant il veniron d'Irlanda⁶.

En France, nous constatons des allusions à cet épisode dans une des chansons du Châtelain de Couci :

Tant ai en li ferm assis mon corage
Qu'ailleurs ne pens ; et Diex m'en laist joïr !

1. *Hist. litt. de la France*, XXIX, p. 493.
2. Cf. là-dessus, *Romania*, XII, p. 462, note 3.
3. Raynouard, III, 105 ; Birch-Hirschfeld, p. 40.
4. Ms. 856, fol. 95 vers.
5. Raynouard, II, p. 314.
6. Raynouard, II, 315.

C'onques Tristan, cil qui but le brevage
Plus loiaument n'ama sans repentir ¹.

dans une chanson de Thibaut de Champagne attribuée à tort par Wackernagel ² et Mätzner ³ à Chrétien de Troyes :

Ains del beverage ne bui
Dont Tristans fu empuisunés,
Car plus me fait amer que lui
Fins cuers et boines volentes.

Il en est question aussi dans des vers de Heinrich von Veldeke, minnesinger allemand, qui mourut avant la fin du XII^e siècle, et le passage est assez curieux en ce qu'il marque, malgré son ancienneté, un certain scepticisme à l'égard des amours de Tristan :

Tristan muoste sunder danc
Stete sin der kuniginne,
Wan in der poisun darzuo twanc
Mere dan diu kraft der minne.
Des sol mir diu guote danc
Wizen daz ich solchen tranc
Nie genam, und ich doch minne
Baz danne er ⁴;

de même dans ce passage de Bernger de Horheim (milieu du XIII^e siècle) :

Nu enbeiz ich doch des trankes nie
Da von Tristan in kumber kam.
Noch herzelicher minne sie
Dann er Isalden, daz ist min wan.
Daz habent diu ougeu min getan,
Daz leite mich, daz ich dar gie... ⁵.

Cette conception de l'amour communiqué au moyen d'un breuvage et liant fatalement deux cœurs l'un à l'autre pour toujours ou pour un temps déterminé, conception qui répondait d'ailleurs aux anciennes croyances sur la vertu magique des plantes, avait naturellement frappé les esprits ; il n'est donc pas étonnant de trouver le fait si souvent rappelé. Cependant, quelque nombreuses que soient ces allusions, elles

1. *Chansons du Ch. de Coucy*, éd. Fr. Michel, p. 70.
2. Wackernagel, *Altfr. Lieder*, p. 17.
3. Mätzner, *Altfr. Lieder*, p. 64.
4. Von der Hagen, *Minnesinger*, I, p. 36.
5. *Ibid.*, p. 320.

ne peuvent servir qu'à prouver la popularité de cette partie des aventures de Tristan et d'Iseut, mais ne jettent aucun jour nouveau sur l'histoire de la légende en elle-même ; car, sauf une tençon provençale du XII^e siècle¹ et le passage dont nous avons parlé plus haut de Gower, dans lesquels il est dit expressément que Brangien présenta elle-même le breuvage aux deux amants, les autres allusions sont muettes sur les circonstances qui ont entouré le fait et sur les personnages qui y ont joué un rôle.

Il est encore question de Brangien dans une pièce du troubadour Raimbaut, comte d'Orange, et le contenu de cette allusion est si particulier, se détache si bien au milieu des autres allusions plus vagues et plus générales des poètes provençaux qu'il a servi de base à Raynouard pour poser l'hypothèse qu'il a existé un roman sur Tristan et Iseut écrit dans la langue des troubadours. Voici le passage :

Sobre totz aurai gran valor
 S'aitals camisa m'es dada
 Cum Iseus det a l'amador
 Que mais non era portada.
 Tristans mout prezet gent prezen ;
 Puis fon breumens consellada,
 Qu'ilh fetz a son mari crezen
 C'anc hom que nasques de maire
 Non toques en lieis mantenen².

C'est là, on le voit, une réminiscence de la réponse allégorique que, suivant Eilhart et les autres rédactions, Brangien fit aux chevaliers envoyés par Iseut pour la tuer. Elle leur raconta en effet que la mère d'Iseut leur avait donné à chacune, avant leur départ, une chemise neuve, et qu'Iseut devait porter la sienne la première nuit qu'elle coucherait avec le roi. Il arriva que la chemise d'Iseut se trouva décousue et déchirée au moment de s'en servir ; la reine pria alors Brangien de lui prêter la sienne, ce qu'elle fit à contre-cœur ; c'était là, disait-elle, le seul grief d'Iseut³. Maintenant peut-on faire fond sur cette allusion de Raimbaut pour établir qu'il y a eu un roman provençal sur le sujet de Tristan ? D'accord avec M. Birch-Hirschfeld, nous ne le croyons pas⁴. Car l'allusion de Raimbaut, — si toutefois elle doit lui être attribuée, —

1. Birch-Hirschfeld, p. 40.

2. Raynouard, II, 312 sq. ; V, 402 ; Birch-Hirsch., p. 39.

3. Cette chemise a été remplacée poétiquement dans les rédactions en prose par un fleur de lis.

4. P. 43 sq.

comme toutes les autres allusions provençales, ne remonte pas plus haut que l'année 1154. Or, à cette époque, la légende de Tristan était tout à fait populaire dans le nord de la France; elle avait été ou allait être le sujet du poème de Chrétien de Troyes après avoir été, comme nous le verrons plus loin, le sujet de lais et de poèmes anglo-normands. Les différents détails de la légende ont donc pu fort bien être connus au delà de la Loire du temps de Raimbaut, et les vers de ce troubadour sont plutôt à considérer comme un écho des poèmes français que comme le témoignage de l'existence d'une œuvre provençale dont on n'a jamais retrouvé aucune trace.

Il est un autre trait de la légende, particulier celui-là à Béroul et à Eilhart, qui nous représente Tristan en compagnie du roi Arthur. La légende de Tristan fut certainement à l'origine indépendante de celle d'Arthur dans les traditions bretonnes; ce ne fut que plus tard que les trouvères les réunirent. D'ailleurs, comme le fait remarquer M. Vetter¹, le passage d'Eilhart concernant le séjour de Tristan parmi les chevaliers de la Table Ronde pourrait être supprimé sans que cette lacune interrompît en aucune façon le fil des événements; dans Béroul, la présence d'Arthur est sans doute mieux motivée, mais l'épisode de l'épreuve judiciaire subie par la reine pourrait aussi fort bien s'en passer. Béroul n'est cependant pas l'auteur de cette innovation dans le traitement de la légende; il n'a fait que suivre une tradition déjà en cours avant lui. En effet un écrivain ecclésiastique du XII^e siècle, Pierre de Blois († 1200), nous apprend que déjà de son temps les jongleurs aimaient à réunir le nom de Tristan à celui d'Arthur ou de ses chevaliers : *Sæpe in tragoediis et aliis carminibus poetarum, in joculariorum cantilenis describitur aliquis vir prudens, decorus, fortis, amabilis et per omnia graciosus. Recitantur etiam praesurae vel injuriae eidem crudeliter irrogatae, sicut de ARTURO et GAUGANO (Gauvain) et TRISTANNO fabulosa quaedam referunt histriones, quorum auditu concutiuntur ad compassionem audientium corda et usque ad lacrimas compunguntur*². Quoi qu'il en soit, le pli fut pris désormais, et, à la suite de Béroul, tous les poètes unirent dans une même tradition les noms et les exploits de Tristan à ceux des chevaliers de la Table Ronde. La liste serait longue des écrivains qui continuèrent cette confusion. Citons seulement pour le XIII^e siècle Jacob van Maerlant qui s'exprime ainsi dans sa vie de saint François :

1. P. 45, note 2.

2. Cité par Von der Hagen, *Minnesinger*, IV, p. 124, note 2.

Mer Tristram ende Lanceloet
 Perchevael ende Galehoet,
 Ghevende namen ende ongeboren
 Hier of willen de lieden horen 1.

et une chanson populaire italienne du xiv^e siècle :

Tristano e Lancialotto,
 Ancor nel mondo la lor fama vale 2?

La vie des deux amants dans la forêt est décrite dans le roman de la *Poire* 3 avec des traits qui, malgré quelques variantes, se rapprochent de la version de Bérout. Le roi n'est pas amené dans la forêt par le forestier, mais seulement par le plaisir de la chasse :

Alez estoit chacier
 En la forest ramée.

Il ne met pas son gant sur le visage d'Iseut, mais s'en sert pour boucher le trou de la hutte qui laisse passer les rayons du soleil :

Li rois doz et plesanz
 Ne se volt esmaier ;
 Sor noz faces luisanz
 Vit le soleill raier
 El tro qui n'ert pas granz
 Ala son gant plaier.

Mais, comme dans Bérout 4, Tristan et Iseut sont couchés dans une loge qu'ils avaient fait dresser :

Et ge, por solacier
 Avec m'amie amee,
 Avoie fet drecier
 Ceste loge et fermee
 Por ma dame embracier
 Qui reïne est clamee.

Comme dans Bérout encore 5, le roi Marc se repent de sa sévérité :

1. Cité par Fr. Michel, I, VIII.

2. *Romania*, I, p. 119.

3. Li *Romanz de la Poire de Messire Thibaut*, p. p. Stehlich, p. 37, v. 143 sq.

4. Fr. Michel, I, p. 88, v. 1764 sq. : *La loge fu de vers rains faite, — De leus en leus ot fueille atraite — Et par terre fu bien jonchie.*

5. Fr. Michel, I, p. 97, v. 1968 sq.

Grant joie en soi çoçut
 Li rois, n'en dotez mie
 Quant l'espee aparçut
 Entre moi et m'amie ;
 Et dit trop le deçut
 Celui par sa voidie
 Cui conseil il reçut,
 Par sa losangerie.

Pourtant il faut encore ici noter une différence. Dans Bérout, les deux amants dorment réellement¹, tandis que dans le roman de la *Poire* ils font semblant de dormir² :

Sor nos vint, ce m'est vis,
 Li rois, fust joie o delz,
 Et ge m'espee mis
 Gesir entre nos deus.
 Puis tornames noz vis
 Ireuz et engoisseus.

Un des derniers épisodes de l'histoire de Tristan et d'Iseut est celui de la voile qui cause la mort de notre héros. Iseut, ramenée auprès de son amant malade, fait hisser, au moment d'aborder, et comme signe convenu de sa présence, une voile blanche. Iseut aux blanches mains annonce à Tristan, sans mauvaise intention chez Eilhart, dans le but de se venger des dédains de son mari chez Thomas, que la voile du vaisseau est noire ; Tristan meurt aussitôt. C'est à cette fin dramatique que fait allusion une ballade allemande³ :

War je mein gleich
 Das glaub ich hart,
 Fürwahr! mein Ungefell ist gross ;
 Der Sonnen Glast
 Ist mir verkert,
 Mit klag bin ich Tristans Genoss.
 Da ihm verkündt war der schwarz Segel
 Viel kranker Ding
 Er da beging,
 Alsbald die Glock schlägt zwey aus rechter Regel.

Enfin une romance espagnole du XIII^e siècle peut nous présenter quelque

1. Fr. Michel, I, p. 89, v. 1792 : *Eisi s'endorment li amant.*

2. De même dans la *Folie Tristan* de Berne, v. 200.

3. Cette ballade a été publiée par Görres. *Altdeutsche Volks-und Meisterlieder*, Francfort, 1817, p. 79 ; le style en est visiblement rajeuni.

intérêt, non parce qu'elle reproduit directement un des traits contenus dans la version de Bérout ou dans celle de Thomas, mais au contraire parce qu'elle nous offre un mélange assez curieux de détails originairement distincts¹. Il s'agit dans cette romance de Tristan qui, gravement blessé par la lance de son oncle jaloux, est visité par Iseut. Tous deux s'embrassent, baignent le lit de leurs larmes, et à cette place croît aussitôt un lis qui a la propriété de rendre les jeunes filles mères comme Iseut le devient à ce moment. Dans cette version populaire, où Tristan est frappé de la lance par son oncle, détail qui nous rappelle la façon bizarre dont le roman en prose fait mourir notre héros², Iseut a pris la place de Blanchefleur, mère de Tristan, et Tristan celle de Riwalin, son père. D'après la version de Thomas, en effet, le père de Tristan, se trouvant à la cour de Marc et ayant accompagné ce prince dans une guerre, y est blessé mortellement. Blanchefleur, la fille du roi, éprise d'amour pour lui, vient le trouver dans sa chambre, et c'est à cette entrevue que Tristan doit sa naissance³. Il y a parfaite analogie entre cette version primitive et la tradition populaire que nous offre la romance espagnole; le cadre est le même, les personnages seuls ont changé de nom. Quant au lis qui croît près du lit des deux amants, outre qu'il nous rappelle la transformation opérée par le roman en prose dans le discours allégorique de Brangien, sa présence ici semble dériver de la tradition populaire dont Eilhart s'est fait l'écho⁴, et suivant laquelle, sur les tombeaux des deux amants, s'élevait soit un lis, soit un lierre, soit un rosier qui les recouvrait. La romance espagnole ne fait pas pousser ces lis sur leurs tombes; néanmoins elle a dû emprunter ce trait à la croyance dont nous venons de parler.

Nous arrivons maintenant aux petits poèmes épisodiques relatifs à notre légende. Ces petits poèmes sont au nombre de quatre : le Tristan fou du ms. de Berne, le Tristan fou du ms. Douce, le lai du Chèvrefeuille de Marie de France et un fragment du *Donnet des Amanz*. Nous n'étudierons que les deux derniers⁵.

1. Voir Fr. Michel, I, xvii, et Von der Hagen, p. 564. A cette romance espagnole correspond une romance portugaise du xv^e siècle, Fr. Michel, II, p. 298, Von der Hagen, p. 577.

2. Il meurt en effet blessé par le glaive envenimé de Bédalis, mari de Gargolain, en allant visiter cette dernière, qui était l'amante de son compagnon Kaherdin. Voir l'étude de M. Bédier.

3. Vetter, p. 36.

4. Voyez ce qui est dit dans l'étude de M. Bédier sur le dénouement du roman.

5. Sur les deux poèmes relatifs à Tristan fou, voyez l'étude de M. Lutoslawski.

Voici le sujet du *Chèvrefeuille*. Tristan, chassé de la cour par le roi Marc irrité contre lui à cause de son amour pour la reine, se retire dans le pays de Galles, sa patrie. Il ne peut rester longtemps séparé de son amie, revient en Cornouailles et, pour ne pas se faire reconnaître, il vit, le jour, dans une forêt et, le soir, il reçoit l'hospitalité chez des paysans qui lui donnent des nouvelles de la cour. Ils lui apprennent que le roi doit se rendre avec la reine à Tintajoil à la Pentecôte pour y tenir assemblée. Comme le cortège doit traverser la forêt, Tristan coupe une branche de coudrier, la taille en carré, et avec son couteau y grave son nom ; puis il place le bâton sur le chemin où doit passer la reine. Il l'avait avertie de ce signal qu'il lui donnerait, en lui écrivant qu'il ne pouvait vivre sans elle, comme elle ne pouvait vivre sans lui, semblables au chèvrefeuille et au coudrier auquel ses branches sont entrelacées : si le coudrier meurt, le chèvrefeuille languit aussitôt. La reine, en se dirigeant avec son escorte vers Tintajoil, aperçoit le bâton, ordonne à ses gens de s'arrêter et, suivie de sa fidèle Brangien, elle s'engage dans le bois où elle « meine grant joie » avec Tristan et lui promet d'obtenir sa grâce auprès du roi ; puis ils se séparent en pleurant. Tristan, de retour dans le pays de Galles et joyeux d'avoir revu son amie, en fait un nouveau lai que les Anglais ont appelé *gotlef* et les Français *chèvrefeuille*.

A quelle partie, dans l'ensemble de la légende de Tristan, se rattache cet épisode tel que nous le présente Marie de France ? On peut, au premier abord, en rapprocher des passages correspondants d'Eilhart¹ et de Henri de Freiberg² où nous voyons en effet une branche d'arbre figurer comme signe convenu entre les deux amants pour leur entrevue dans la Blanche Lande. Mais chez l'un et chez l'autre la branche d'arbre n'apparaît que comme un signe et nullement comme une allégorie de leur amour. Il y a là tout au plus un souvenir lointain, une simple réminiscence du lai de Marie de France. De plus, l'épisode dans Eilhart et dans Heinrich de Freiberg est placé à un moment tout différent de la légende. dans le second acte, pour ainsi dire, des amours de Tristan et d'Iseut, après une dernière surprise qui rend le rappel de Tristan entièrement impossible et le réduit à ne revoir désormais Iseut qu'au moyen de ruses et de déguisements. Dans Marie de France, au contraire, Iseut promet à Tristan d'obtenir son retour³, et, plus loin, Marie dit expressément que cette faveur lui a été accordée :

1. *Buch der Lute*, p. 98.

2. *Heinrichs von Freiberg Tristan*, hgg. V. Bechstein (Leipzig, 1877), p. 188 sq.

3. V. 97 sq. *Die Lais der Marie de France*, hgg. von Warnke. Halle, 1885, p. 181-85.

Tristan en Wales s'en rala
Tant que sis uncles le manda 1.

L'épisode dans Marie de France précède donc la séparation définitive des deux amants. Reste à savoir quels points communs ce lai présente soit avec la version de Bérout, soit avec celle de Thomas. Sur la cause de l'exil de Tristan, Marie est à peu près muette ; elle nous dit bien, il est vrai, que Marc l'avait chassé *par encusement* 2, mais sans nous apprendre qui avait accusé le neveu du roi et dans quelles circonstances il avait été dénoncé. Quand elle ajoute que le roi éprouvait des regrets de l'avoir exilé et qu'il le rappela 3, nous sommes moins embarrassés pour décider à laquelle des deux versions on peut rattacher, même de loin, le sujet du *Chèvrefeuille*. Selon Bérout, les deux amants reconnus coupables sont condamnés à être brûlés ; Tristan s'échappe et, avec Iseut qu'il a arrachée des mains des lépreux, il va vivre dans la forêt du Morrois jusqu'à ce que le philtre d'amour ait perdu sa force ; alors Tristan écrit au roi pour le prier de consentir à reprendre la reine ; celle-ci revient à la cour, mais Tristan s'exile et n'y reparaît qu'à la faveur de subterfuges ; il n'y est jamais rappelé officiellement. Dans la version de Thomas, au contraire, Iseut et Tristan sont surpris trois fois : après la première découverte, Tristan, qui a épargné à la reine un parjure en se laissant tomber avec elle, va combattre le géant Urgan, pendant qu'Iseut reste à la cour et le fait bientôt rappeler. Ils sont surpris une seconde fois, et c'est alors qu'ils vont vivre ensemble dans la forêt jusqu'à ce qu'ayant été trouvés dans la grotte par le roi ils rentrent à la cour. Enfin survient une troisième découverte, celle que raconte le fragment de Cambridge 4, laquelle les sépare définitivement. C'est donc entre la première et la seconde surprise des deux amants suivant la version de Thomas, alors que Tristan est à l'étranger, que l'on peut avec le plus de vraisemblance intercaler l'épisode du chèvrefeuille. Le cadre seul du récit de Thomas paraît lui convenir ; la source semble avoir été la même pour les deux poètes.

Qu'est-ce maintenant au fond que ce lai de Marie de France ? Le sujet n'est pas de son invention ; elle prend soin de nous le dire elle-même tout au début :

Plusur le m'unt cunté e dit
E jeo l'ai trové en escrit 5.

1. V. 195 sq.

2. V. 101.

3. V. 106.

4. *Arch. des Missions scientifiques* V, p. 97.

5. V. 5.

D'autre part les vers :

De Tristan e de la reine,
De lur amur qui tant fu fine,
Puis en mururent en un jur¹,

nous indiquent nettement que l'épisode auquel nous avons affaire fait dans la pensée de l'auteur partie intégrante de la légende, est un de ses éléments constitutifs. Mais, en laissant même de côté la sécheresse des détails, le petit nombre des personnages, la forme allégorique donnée à une partie du sujet, en négligeant tout cet ensemble de traits caractéristiques qui sont par eux-mêmes des raisons péremptoires et tout à fait convaincantes, le titre de *lai* que porte ce petit poème ne nous permet pas de croire qu'il est un fragment détaché d'un ouvrage d'ensemble sur la légende de Tristan. Un lai, pour Marie de France et pour ses contemporains, était, comme le dit M. G. Paris, « le livret d'une mélodie bretonne connue² ». D'abord composition musicale et distinct du récit qui en était le sujet, il finit par être identifié avec lui. Le lai du *Chivrefeuille* ne peut pas être autre chose que la traduction en français du sujet d'un morceau de musique breton sur la légende celtique de Tristan, traduction à laquelle Marie de France a donné la forme habituelle des narrations rimées, c'est-à-dire la forme de vers de huit syllabes rimant deux à deux.

Une preuve de l'existence de ce lai à l'état de composition musicale nous est fournie par Marie de France elle-même quand elle nous dit que Tristan l'avait composé :

Tristram, ki bien saveit harper,
En aveit fet un nuvel lai³.

Elle a donc dû l'entendre sous une forme lyrique, ou bien cette dernière lui était attribuée par la tradition comme étant sa forme primitive. En effet, outre sa réputation d'amant fidèle et malheureux, Tristan possédait celle de musicien consommé. Gottfrid de Strasbourg nous le représente auprès d'Iseut aux Blanches Mains composant le *beau lai de Tristan* « qu'on ne cessera d'admirer, dit le poète, tant que le monde durera », et à tous ses chants il entremêlait le refrain : *Isot ma drue, Isot m'amie*, — *En vos ma mort, en vos ma vie*⁴. Dans le roman en prose, il est souvent question de lais dont Tristan est l'auteur, en particulier du

1. V. 7 sq.

2. *Romania*, VII, p. 1. Voir du reste pour les lais en général, et pour ceux de Marie de France en particulier, *ibid.*, VIII, p. 38 et 630; XIV, p. 604.

3. V. 112 sq.

4. Cf. Bossert qui a traduit ce passage, p. 85-86.

lai de plour qu'il avait fait à l'occasion de son premier voyage en Irlande, du *lai du boire pesant* inspiré par le souvenir du philtre d'amour, du *lai du deluit d'Amours* où il chantait son séjour avec Iseut dans la forêt du Morrois, enfin du *lai mortel* qui commençait ainsi :

Je feiz jadis chansons et lays,
Mais a cest point toutes les lays.
Amour m'occist : n'est ce bel lays? ¹ . . .

Mais nulle part dans le roman en prose il n'est question d'un lai du *Chèvrefeuille*. Seuls, un manuscrit de Berne et un manuscrit de la Bibliothèque Nationale nous ont conservé un lai lyrique de ce nom attribué à Tristan et dont les paroles sont peut-être encore du XII^e siècle ². C'est sans doute à ce lai ou à un autre analogue que fait allusion ce vers de *Flamenca* :

L'us viola lais del Cabrefoil ³.

et ce passage du roman de *Renart* :

De Tristram qui la chievre fist,
Qui assez bêlement en dist ⁴.

Ce lai lyrique du *Chèvrefeuille* n'est sans doute que dans un rapport assez lointain avec le lai narratif de Marie de France; Tristan, nous y est-il dit dans les derniers vers, lui a donné ce nom à cause de la douce odeur du chèvrefeuille.

Ke por ceu ke chievrefiaus
Est plus dous et flaire miaus
K'erbe ke on voie as iaus
Ait nom cist dous lais
Chievrefuels li gais.

Nous sommes loin, on le voit, de l'allégorie de Marie de France; mais nous n'en avons pas moins dans l'existence de ce lai un indice précieux qui nous permet d'affirmer que Marie a puisé à une source réelle et qu'elle a donné une forme épique à un sujet lyrique qu'elle avait entendu chanter autour d'elle.

Nous avons vu tout à l'heure Gottfrid de Strasbourg citant en fran-

1. Voir Von der Hagen, p. 581, note 1, qui cite ces détails du roman en prose d'après un ms. du Vatican.

2. Ce lai a été publié pour la première fois par Wackernagel, *Altfr. Lieder*, p. 178-79. Il est en outre dans Bartsch, *Chresomathie*, 4^e éd., p. 227 sq.

3. *Le Roman de Flamenca*, pp. Meyer, p. 571.

4. Martin, *Roman de Renart*, I, p. 90, v. 5.

çais le refrain des chants de Tristan. Pour qu'il ait songé à citer ces vers, il fallait qu'ils appartenissent à une chanson connue et célèbre à cette époque. Nous avons vu aussi qu'il était question d'un lai du Chèvrefeuille dans le roman de *Mélancour*; les vers qui suivent immédiatement ce passage font mention d'autres lais sur ce même sujet de Tristan :

L'us viola lais del Cabrefoil,
L'autre celui de Tintagoil
.....
L'us contava de Governoil
Com per Tristan ac greu trebil.

De même dans le roman de *Renart* :

« Je fot savoir bon lai breton
Et de Merlin et de Noton,
Dei roi Artu et de Tristan,
Dei Chevrefoil, de saint Brandan.
— E sez tu le lai lam Iset?
— Ya, ya : godistoët;
Ge fot saveir, fet il, trestoz s. »

Dans le roman en prose, il est aussi question d'un *lai de la franchise Tristan* que les Bretons auraient composé et chanté à propos de la mort du géant Nabon que Tristan avait tué, délivrant ainsi le pays de ses brigandages : *Li pays est orendroit apelés li franchise Tristan. Li breton firent un lai de ceste aventure qui est appellez li lai de la franchise Tristan*¹. Tous ces passages, ainsi que celui de Pierre de Blois cité plus haut, où il est dit que Tristan était avec Gauvain et Arthur un des sujets de prédilection des jongleurs, ne nous prouvent-ils pas que le lai dont Marie de France a recueilli la tradition faisait partie d'un groupe de morceaux analogues à lui, non par le fond qui variait de l'un à l'autre, mais par leur forme brève et musicale, dont chacun chantait un épisode distinct de la légende de Tristan? Cette dernière aurait donc été à l'origine morcelée et fragmentée avant d'être groupée en un tout par Bérout, Thomas et Chrétien de Troyes. Maintenant Marie a-t-elle emprunté le sujet de son lai directement aux Bretons? C'est peu probable. L'épisode tout entier se passe en Angleterre, et le nom du chèvrefeuille est traduit en anglais. Si elle a songé à nous renseigner ainsi sur la dénomination que donnaient les Anglais à ce lai, c'est qu'elle l'avait entendu conter dans

1. I, p. 67, v. 11.

2. Cité par Von der Hagen, p. 581, n. 1.

leur langue et que cette dernière lui a servi d'intermédiaire. D'ailleurs le mot *lovendris* (*love drink*) que nous rencontrons dans Bérout¹ vient confirmer cette assertion qu'une partie des aventures de Tristan et d'Iseut ont été traduites du breton en anglais avant de passer dans les œuvres de nos poètes².

Le second morceau épisodique dont nous avons à nous occuper fait partie du *Donnet des Amanz*³, poème érotique conservé dans un manuscrit du XIII^e siècle. Ce fragment s'y trouve intercalé entre le dialogue d'un amant et de sa maîtresse et l'histoire de Didon et d'Enée. Tristan, exilé en Bretagne et n'ayant pas revu Iseut depuis un an, pénètre seul une nuit dans le jardin du roi Marc. Il monte sur un arbre et là se met à contrefaire le chant des oiseaux les plus harmonieux ; c'était un talent, nous dit le poète, que Tristan avait appris dès son plus jeune âge. Iseut, couchée près du roi Marc, reconnaît son ami à ce chant, mais ne sait comment elle pourra le rejoindre, car tous ses mouvements sont épiés par dix chevaliers et par un nain plus terrible à lui seul que les dix chevaliers. Elle ne résiste pas cependant au désir de revoir Tristan, se lève, passe à travers les chevaliers, qui se trouvaient justement endormis, et arrive à la porte du jardin. Elle tire la barre, mais le bruit que fait la chaîne éveille le nain, qui court après la reine et veut la retenir par le bras. Celle-ci furieuse lui assène un tel coup sur la figure qu'elle lui fait sauter quatre dents et l'étend à terre tout ensanglanté. Aux cris poussés par le nain, le roi Marc arrive, et son fidèle serviteur lui expose le fait. Marc, loin d'être courroucé, répond au nain qu'il s'est mépris, que Tristan ne peut être dans le voisinage, et qu'on peut laisser la reine se promener en toute liberté dans le jardin. Iseut va droit à Tristan, et le poète termine en disant qu'elle n'avait fait que son devoir en se mettant en aventure et en péril pour un homme qui, par amour pour elle,

Rere se fit dreit cum[e] fol
 Barbe, guernon [e] chef e col,
 E bricun se feseit clamer . . .
 Apertement dunt il mustra
 Ke pas en gabere n'ama 4.

Ces derniers vers font allusion à l'épisode de Tristan fou. Voilà tout ce que, dans ce morceau du *Donnet des Amanz*, si nous y ajoutons toutefois le séjour de Tristan en Bretagne et la présence d'un nain dénon-

1. Fr. Michel, I, p. 104, v. 2105.

2. Voir les observations de G. Paris à ce sujet, *Rom.*, XIV, p. 604.

3. Fr. Michel, II, p. 149-157.

4. V. 165 sq.

ciateur, nous trouvons de commun avec les versions connues de notre légende. Pour l'imitation du chant des oiseaux, nous n'en retrouvons qu'un lointain souvenir dans un passage d'Eilhart où la reine, répondant au concert des oiseaux dans la forêt, trouve moyen en s'adressant à eux d'indiquer à Tristan où elle sera la nuit, et de lui donner ainsi un rendez-vous¹. Enfin nous ne rencontrons dans aucune rédaction un récit qui, par la mise en scène, par les personnages, soit non seulement semblable, mais même analogue à celui qui fait le fond de cet épisode. Avons-nous affaire ici, comme pour le lai du Chèvrefeuille, à une ancienne composition bretonne qui, après avoir été chantée par les bardes, serait devenue la propriété des harpeurs anglais, puis des jongleurs français? Ce serait là une hypothèse assez vraisemblable. Malheureusement nous n'avons pas pour cet épisode, comme pour l'épisode du Chèvrefeuille, des témoignages certains de son existence en dehors du *Donnet des Amanz*, des points de repère qui nous permettent de constater dans la littérature une tradition dont il serait le dérivé. La chose reste donc tout entière dans le domaine de la conjecture. Une autre supposition, moins séduisante peut-être, mais tout aussi vraisemblable, consisterait à voir dans cet épisode une variante des nombreux incidents inventés par les poètes à propos de l'exil de Tristan. Les efforts pour se rapprocher faits par deux amants qui ne peuvent plus se voir qu'en cachette et au prix de grandes difficultés étaient un thème offert à l'imagination des conteurs, et sur ce thème ils pouvaient broder à l'infini. Bérout et Thomas nous offrent à chaque page des exemples de cette tendance à compliquer les dangers dans les entrevues des deux amants; Eilhart fait revenir successivement Tristan en Angleterre sous quatre déguisements, en lépreux, en pèlerin, en ménestrel, en fou; les poèmes de Tristan fou, le lai du Chèvrefeuille dérivent eux-mêmes de cette tendance. A son tour, l'épisode du *Donnet des Amants* peut devoir sa naissance à ce penchant tout naturel à présenter un fait connu sous un nouveau jour, à enrichir une situation donnée de nouveaux imbroglis et de nouvelles intrigues.

Léopold SUDRE.

1. « Sic durfte ihm nicht zusprechen, so weisete sie aber den vögelein ihren Willen und Meinung, dabei er verstehen mocht, an welchen Ende er sie funde... » *Buch der Liebe*, p. 99. Ajoutons que Siegfried, dans les *Nibelungen*, possède lui aussi le talent de contrelaire le chant des oiseaux.

LA FOLIE TRISTAN

DU MANUSCRIT DE BERNE

L'édition qui suit est faite sur une nouvelle copie des feuilles 151 v^o b-156 v^o b du manuscrit n^o 354 de la bibliothèque de Berne. J'avais, en prenant cette copie, sous les yeux l'édition de M. Fr. Michel (*The poetical romances of Tristan*, London, 1835, t. I, p. 215-241). L'exemplaire de ce livre dont je me servais appartient à M. Gaston Paris; il porte en marge des notes proposant des émendations au texte imprimé. Ces émendations ont été en partie confirmées par les leçons du manuscrit (auquel cas elles ne sont pas signalées; je me suis servi des autres pour améliorer le texte de mon édition en les indiquant par P. Les émendations proposées par M. Michel sont marquées M. Je signale par « M. lit » les endroits où Michel a mal lu le manuscrit, mais je ne fais pas mention des cas assez nombreux où ma ponctuation diffère de la sienne. — Je sépare les mots autrement que lui dans les cas suivants où il écrit: 7 *norine*; 23 *n'osai*; 48 et 49 *n'on*; 117 *s'antorne*; 259 *l'anbre*; 273 et 389 *engrande*; 332 et 382 *annoine*; 349 *ceil*. — Je résous les abréviations: ml't = *mout*, cf. *dialt* 47, *vialt* 83, 253, mais ordinairement *viaux*; 9 = *con*, *châbre* = *chanbre*, *mt* = *mant*, telles qu'elles sont presque toujours écrites en toutes lettres; q. q = *que*, *qui*, qui se trouvent plus souvent en toutes lettres que *qe*, *qi*; n^o = *nos* ou *nus*, ce dernier n'arrive qu'au vers 247; etc. Dans le manuscrit, les noms propres sont souvent indiqués par la seule initiale (par exemple .Y.); les lettres ajoutées par moi sont en italiques (*Ysiaut*). — Les quelques lettres que le copiste a détruites par un point mis au-dessous d'elles sont, excepté aux vers 156, 431 tout simplement passées sous silence comme n'offrant aucun intérêt. J'ai écrit *v*, *j* et *ç*, quoique le copiste emploie constamment *u*, *i* et *e*. — à la fin d'un vers signifient que je suppose une lacune;

le manuscrit lui-même n'en indique jamais. — Les vers 4, 5, 26, 27, 32, 58, 104, 109, 116, 119, 156, 221, 263, 293, 537, remplissent deux lignes chacun, la plupart avec des répétitions des mots finals.

Ci conuance de Tristan.

- Mout est Tritanz mellez a cort,
 Ne set o aille ne ou tort. . .
 Formant redoute Marc lo roi,
 Que rois Mars formant lou menace,
 5 Si viaut bien que Tritanz lou sache,
 Se de lui puet avoir saisine,
 Mout li vaudra po sans n'orine
 Que par lui ne reçoive mort.
 De sa fame li a fait tort.
 10 Clamé s'en est a son barnage
 Et de la honte et de l'otrage
 Que Tritanz ses niés li a fait.
 Honte a de ce qu'il li a fait ;
 Ne pot mais aler sanz celer.
 15 Ses barons fait toz asanbler
 Et lor a bien montree l'ovre, [fol. 152. r^o. a.]
 Lo mesfait Tritan lor descovre.
 « Seigneur, » fait il, « que porrai faire ?
 Mout me torne a grant contraire
 20 Que de Tritan ne pris vengeance,
 Sel me torne l'an a enfance.
 Foiz s'an est en ceste terre
 Que je no sei o jamais querre,
 Car mout l'avrai tot jorz salvé.
 25 Se poise moi, por saint Odé. . .
 Se nus de vos lou fuet parçoivre,
 Faites lou moi savoir sanz faille.
 Par saint Sanson de Cornouaille,

1 *M.* lit menez. — 2 *M.* lit cort. — 5 *M.*; *ms.* Si i uaut. — 7 *P.* *ms.* son urine. — 26 *ms.* nos au lieu de nus

- Qu'il me randroit, gré l'an savroie
 30 Et tot jorz plus chier l'an avroie. »
 N'i a celui ne li promete
 Que a lui prandre entante mete.
 Dinas li senechax sopire,
 Por Tritan a au cuer grant ire,
 35 Forment l'an poise en son corage ;
 Erramant a pris un mesage
 Par cui a fait Tritan savoir
 Con a perdu par non savoir
 L'amor del roi, quil et de mort.
 40 Mar vit Tritanz son bel deport.
 Par envie est aparceüz ;
 Mout en a esté deceüz.
 Qant Tritanz oï la novele, [fol. 152. r^o. b].
 Sachiez ne li fu mie bele ;
 45 N'ose repairier ou país,
 Sovant en a esté fuitis.
 Sovant sopire et mout se dialt
 De ce c'ò lui nen a Ysiaut.
 Ysiaut a il, mais nen a mie
 50 Celi qui primes fu s'amie.
 Porpanse soi qu'il porra faire,
 Con la porra a soi atraire,
 Car n'ose aler en la contree.
 « Ha ! Dex, « fait il, » quel destinee !
 55 C'ai je sofert en tel amor !
 Onques de li ne fis clamor
 Ne ne me plains de ma destrece,
 Por quoi m'asaut, por quoi me blece ?
 Dex ! ce que doi[t] ? qui me sanble...
 60 Don ne fai je ce que demande ?
 Nenil, qant cele a[j] laissiee
 Qui a por moi tant de hachiee,
 Tant mal et tant honte [et] anui.
 Las ! « fait il, » [he las !] con je sui
 65 Malaürox, et con mar fui !...
 Soferte et tante poine aüe !
 Ainz si bele ne fu veue.

- Ja n'an soit mais nul jor amez,
 Ainz soit tot jorz failliz clamez
 70 Qui de lui amer ja se faint !
 Amors, qui totes choses vaint,
 Me doint encor que il avaigne [fol. 152. v^o. a.]
 Que a ma volanté la taigne !
 Si ferai je, voir, se Dex plait.
 75 A Deu pri ge qu'i ne me laist
 Morir devant [ce] que je [l'] aie.
 Mout me gari soef ma plaie.
 Et Dex me doint encor tant vivre
 Que la voie saine et delivre !
 80 Encor avroie je mout chier
 S'a li me pooie acointier.
 Et Dex li doint joie et santé,
 S'il vialt, por sa doce bonté !
 Et il me doint enor et joie,
 85 Et si me tor[t] en itel voie,
 Q'ancor[e] la puisse aviser
 Et li veoir et rencontrer !
 Dex ! con sui maz et confonduz
 Et en terre mout po cremuz !
 90 Las ! que ferai, quant ne la voi ?
 Que por li sui en grant efroi
 Et nuit et jor et tot lo terme.
 Qant ne la voi a po ne de[r]ve.
 Las ! que ferai ? ne sai que faire,
 95 Que por lui sont en grant afaire. . .
 Morir devant ce que je l'aie ?
 Mout me gari soef ma plaie
 Que je reçui en Cornuaille,
 Qant a Mohort fis la bataille
 100 En l'île ou fui menez a nage
 Por desfandre lo treussaje
 Que cil devoient de la terre : [fol. 152. v^o. b.]
 A m'espee finé la guerre.
 Tenir me porroit por mauvais,
 105 Se por nule menace lais

70 *P.*; *ms.* amer ne se fait. — 74 *P.*; *ms.* serai. — 99 *M.* lit Mehort
 103 *M.*: A m'espee [ai] finé la guerre.

- Que je n'i aille en tanpinaje
 O en abit de fol onbrage.
 Por li me ferai rere et tondre,
 S'autremant ne me puis repondre.
 110 Trop sui el pais coneüz :
 Sanpres seroie deceüz,
 Se je ne puis changier a gré
 Ma vesteüre et mon aé.
 Ne finerai onques d'errer
 115 Tant con porrai nes point aler. »
 Quant ce ot dit, plus ne demore,
 Ainz s'an torne meïsmes l'ore,
 Gerpi sa terre et son roiaume,
 Il ne prinst ne hauberc ne hiaume.
 120 D'errer ne fine nuit et jor,
 Jusq'a la mer ne prist sejour.
 A mout grande poine vint la;
 Et si vos di qu'il a pieç'a
 Tel poine soferte por lis
 125 Et mout esté fol, je vos di.
 Change son non, fait soi clamer
 Tantris. Quant il ot passé mer,
 Passez est outre lo rivage. [fol. 153. r^o. a.]
 Ne vialt pas q'en lo taigne a sage :
 130 Ses dras deront, sa chere grate,
 Ne voit home cui il ne bate;
 Tondre a fait sa bloie crine.
 N'i a un sol en la marine
 Qui ne croie que ce soit rage ;
 135 Mais ne sevent pas son corage.
 En sa main porte une maçue ;
 Comme fox va : chascuns lo hue,
 Gitant li pierres a la teste.
 Tritanz s'en va, plus n'i areste.
 140 Ensine ala lonc tans par terre
 Tot por l'amorYsiant conquerre.

107 P.: ms. felon braic. — 114 ms. en mon aer; le copiste paraît s'être trompé de ligne en copiant encore une fois la fin du vers 113; l'r final est évidemment ajouté après coup. Nes point du vers 115 = même un pas (cf. Zeitschrift, II, 409 s.). — 122 ms. grant. — 134 ms. Quil.

- Mout li ert boen ce qu'il faisoit,
 Nule rien ne li desplaisoit
 Fors ce qu'il n'estoit o Yseut:
- 145 Celi desirre, celi veut.
 N'a encor pas esté a cort,
 Mais or ira, a quel qu'il] tort,
 Et se fera por fol sambler,
 Que a Ysiaut viaut il parler.
- 150 Droit a la cort en est venuz,
 Onques huis ne li fu tenuz.
 Quant Tritanz vint devant lo roi,
 Auques fu de povre conroi:
 Haut fu tonduz, lonc ot lo col,
- 155 A mervoille sambla bien fol.
 Mout s'est mis por amor en grand(r'e.
 Mars l'apele, si li demande: [fol. 153. r^o b.]
 « Fox, con as non? » « G'é non Picous. »
 « Qui t'angendra? » « Uns valerox. »
- 160 « De que t'ot il? » « D'une balaine.
 Une suer ai, que vos amoïne;
 La meschine a non Bruneheut;
 Vos l'avroiz, je avrai Yseut. »
 « Se nos chanjon, que feras tu? »
- 165 Et dit Tritanz: « O bee[s] tu?
 Entre les nues et lo ciel
 De flors et de roses, sanz giel,
 Iluec ferai une maison
 O moi et li nos ded:iron
- 170 A ces Galois, cui Dex doint honte!
 Encor n'ai pas finé mon conte.
 Rois Mars, demoisele Brangain
 Traist, je t'afi enz en z: ta main,
 Del boivre don dona Tritan,
- 175 Don il sofri puis grant ahan.
 Moi et Ysiaut, que je voi ci,
 En beumes: demandez li;

144 *M.* lit *oy* au lieu de *o* Yseut. — 145 *ms.* que il veut au lieu de celi veut. — 156 *Le copiste* a d'abord écrit *graindre*, puis effacé *Pi.* Cf. 389. — 162 *P.*; *ms.* *brunchor.* — 172 *P.*; *ms.* *denoi sece.* — 173 *ms.* *Tain.*

- Et si lo tient or a mançonge ;
 Don di je bien que ce fu songe,
 180 Car je lo songé tote nuit.
 Rois, tu n'ies mie encor bien duit ;
 Esgarde [moi] en mi lo vis :
 Don ne sanble je bien Tantris ?
 Je ai sailli et lanciez jons,
 185 Et sostenu dolez bastons,
 Et en bois vescu de racine,
 Entre mes braz tenu raïne. [fol. 153. v^o a.]
 Plus diré, se m'an entremet ;
 En terre pose Picolet. »
 190 « Ce poise moi que tant fait as ;
 Lai or hui mais ester tes gas. »
 « A moi que chaut s'il vos en poise ?
 Je n'i donroie .j. po de gloise. »
 Or dient tuit li chevalier :
 195 « N'a fol baer, n'a fol tancier ! »
 « Rois, manbre os d'un[e] peor grant,
 Qant vos nos trovastes gisant
 Dedanz la foilliee, estandu
 Entre nos .ij. mon branc tot nu ?
 200 La fis je sanblant de dormir,
 Car je n'osoie pas foïr.
 Chaut faisoit con el tans de mai ;
 Par mi la loje vi .j. rai ;
 Li rais sor sa face luisoit :
 205 Mout faisoit Dex ce qu'il voloit ;
 Tes ganz botas enz el pertuis,
 Si t'an alas, il n'i ot plus ;
 Car je ne voil l'autre conter,
 Car il li devoit bien manbrer. »
 210 Marc en esgarde la raïne,
 Et cele tint la chere encline,
 Son chief covri de son mantel :
 « Fol, mal aient li marinel
 Qui ça outre vos amenerent,
 215 Qant en la mer ne vos giterent ! »

- Adonques a *Tritanz* parlé:
 « Dame, cist cox ait mal dahé! [fol. 153. v^o. b.]
 Se estoiez certe de moi,
 Se pres vos m'avoiez secroi
 220 Et vos saüssiez bien mon estre,
 Ne vos tandroit huis ne ffenestre
 Ne lo commandemant lo roi.
 Encor ai l'anel pres de moi
 Que me donestes au partir
 225 Del parlemant que doi hair.
 Maldite soi ceste asanblee!
 Mainte dolereuse jornee
 En ai puis aüe et soferte.
 Car m'estorez, dame, ma perte
 230 En doz baisier de fine amor
 Ou embracer soz covertor.
 Mout m'avroiez fait grant confort,
 Certes, o autremant sui mort.
 Onques Yder, qui ocist l'ors,
 235 N'ot tant ne paines ne dolors
 Por Guenievre, la fame Artur,
 Con je por vos, car je en mur.
 Gerpi en ai tote Bretagne,
 Par moi sui venuz en Espagne;
 240 Onques nel sorent mi ami,
 Ne nel sot la suer Caadin.
 Tant ai erré par mer, par terre,
 Que je vos sui venuz requerre.
 Se je ensin m'an vois do tot,
 245 Que l'un en l'autre ne vos bot,
 Donc ai je perdue ma joie; [fol. 154. r^o. a.]
 Ja mais en augur nus ne croie. »
 En la sale maint en consoille,
 Li uns a l'autre [enz] en l'oroille :
 250 « Mien esciant tot avandroit
 Que mes sires cel fol crerroit. »

219 *ms.*: Se par ves marinet seruoi. — 224 *P.*; *ms.* Qui. — 231 *P.*; *ms.* sanz. — 234 *P.*; *ms.* Ydel quocist; *M. lit* Ysiaut, Del quocist. — 236 *ms.* Artus. — 241 *P.*; *ms.* candin. — 247 *M. lit* nos.

- Li rois a demandé chevax,
 Aler veoir vialt ses oisiax
 La de defors voler as grues :
 255 Pieç'a que n'issirent des mues.
 Tuit s'an issent, la sale est [v]uie,
 Et *Tritanz* a un banc s'apoie.
 La raine entra en sa chanbre,
 Don li pavemanz est de lanbre,
 260 A soi apele sa meschine.
 Dit li a : « Por sainte Estrestine,
 As tu oï del fol mervoilles ?
 Male goute ait il es oroilles !
 Tant a hui mes faiz regreté
 265 Et les *Tritan*, c'ai tant amé
 Et fais encor, pas ne m'an fain !
 Lasse ! si m'a il en desdain,
 Et si m'an sofre encor a poine.
 Va por lo fol, si lo m'amoine ! »
 270 Cele s'an torne eschevelee ;
 Voit la *Tritanz*, mout li agree.
 « Dan fol, ma dame vos demande.
 Mout avez hui esté en grande
 De reconter hui vostre vie.
 275 Plains estes de melancolie : [fol. 154. v^o. b].
 Si m'aïst Dex, qui vos pandroit,
 Je cuit que bien exploiteroit. »
 « Certes, Erangien, ainz feroit mal :
 Plus fol de moi vait a cheval. »
 280 « Quel deiable enpané bis (?)
 Vos ont mon non ensi apris ? »
 « Bele, pieç'a que je lo soi.
 Par lo mien chef, qui ja fu bloi,
 Partie est de cest [chief] raison :
 285 Par vos est fors. Lo gerredon
 Hui cest jor, bele, vos demant,
 Que me façoiz solemant tant
 Que la raine me merisse
 La carte part de mon servise

- 290 O la moitié de mon travail. »
 Don sopira a grant baail.
 Brangien si l'a bien agaitié :
 Biaus braz, beles mains et biau x) pié z)
 Li voit avoir a desmesure ;
- 295 Bien est tailliez par la çainture.
 En son cuer pense qu'il est sage
 Et [en] meillor mal que (que) n'est rage.
 « Chevaliers sire, Dex t'anor[t]
 Et doint joie, mais qu'il ne tort
- 300 A la raine a desenor
 Ne a moi, qui sui de s'amor !
 Pardone moi ce que t'ai dit,
 Ne m'an poise mie petit. »
 « Jel vos pardoin, pas ne m'an poise. » [fol. 154. v^{na}.]
- 305 A tant dit Brangien que cortoise :
 « Toe merci porchace t'uevre :
 D'autrui que de *Tritan* recovre. »
 « Ja si feroie je mon voil ;
 Mais li boivres del trosseroil
- 310 M'a si emblé et cuer et sans
 Que je n'an ai autre porpans
 Fors que tant en amor servir.
 Dex m'an doint a boen chief venir !
 Mar fu cele ovre appareilliee :
- 315 Mon san ai an folor changiee.
 Et vos, Brangien, qui l'aportates,
 Certes malemant exploitates.
 Cil boivres fu faiz a envers
 De plusor herbes mout divers.
- 320 Je muir por li, ele nel sant :
 N'est pas parti oniemant ;
 Car je sui *Tritanz*, qui mar fu. »
 A cest mot l'a bien conneü.
 A ses piez chiet, merci li crie,
- 325 Qu'il li pardoint sa vilenie ;
 Si la relieve par les doiz,
 Si la baisa plus de .c. foiz.

- Or la prie de sa besoingne
 Et qu'el la face sans essoigne,
 330 Bien s'an porra apercevoir,
 Et qu'ele en face son pooir.
 Brangien l'an moine par lo poin,
 L'uns pres de l'autre, non pas loing, [fol. 154. v. b.]
 Et viennent en la chanbre ensamble.
- 335 Voit lo Ysiaut, li cuers li tranble,
 Car mout lo het por les paroles
 Que il dist hui mati[n] si foles.
 Mout boenemant et san losange
 La salua, a quel qu'i[1] praigne.
- 340 « Dex saut, » fait ce il, « la raïne,
 Avoc li Brangien sa meschine!
 Car ele m'avroit tost gari
 Por sol moi apeler ami.
 Amis sui je et ele amie.
- 345 N'est pas l'amors a droit partie :
 Je sui a doble traveillié,
 Mais el(e) n'an a nule pitié.
 O fain, o(i) soif et ou durs liz,
 Pansis, pansant, do cuer, do piz
- 350 Ai soferte mainte destrece ;
 N'ai rien mesfait par ma parece.
 Mais cil Dex qui reigne sanz fin,
 Qui as noces Archedeclin
 Lor fu tant cortois botoillier
- 355 Que l'eve fist en vin changier,
 Icel Dex me mete en corage
 Qu[e] i[l] me giet d'icest folage ! »
 Cele se taist, qui mot ne sone.
 Voit la Brangiens, si l'araisone :
- 360 « Dame », fait ele, « quel sanblant
 Faites au plus loial amant
 Qui onques fust ne ja mais soit ? [fol. 155 r^o. a.]
 Vostre amor l'a trop en destroit.
 Metez li tost voz braz au col !
- 365 Por vos s'est tonduz conme fol.

- Dame, entandez que je i di :
 Ce est Tritans, gel vos afi. »
 « Damoisele, vos avez tort.
 Car fussiez vos a lui au port
 370 O il ariva hui matin !
 Trop a en lui cointe meschin.
 Se ce fust il, il n'aüst pas
 Hui dit de moi si vilains gas,
 Oient toz cez en cele sale.
- 375 Miauz volsist estre el fonz de fale. »
 « Dame, gel fis por nos covrir,
 Et por aux toz por fox tenir.
 Ainz ne soi rien de devinaille.
 La nostre amor trop me travaille.
- 380 Po vos manbre de Gamarien,
 Qui ne demandoit autre rien
 Fors vostre cors qu'il en mena :
 Qui fu ce qui vos delivra? »
 « Certes, Tritans, li niés lo roi,
- 385 Qui molt fu de riche conroi. »
 Voit lo Tritans, mout li est buen :
 Bien set que il avra do suen,
 S'amor, car plus ne li demande.
 Sovant en a esté en grand(r)e.
- 390 « Resanble je point a celui
 Qui sol, sanz aïe d'autrui, [fol. 155. r^o. b.]
 Vos securut a cel besoin,
 A Guimarant copa lo poin? »
 « Oil, itant que estes home.
- 395 Ne vos conois, ce est la some. »
 « Certes, dame, c'est grant dolor.
 Ja fui je vostre harpeor.
 En la chanbre o fui venistes
 Tele ore que je fui molt triste[s]...
- 400 Et vos, raine, encor un poi.
 Car de la plaie que je oi,
 Que il me fist par mi l'espaule,
 Si issi je de ceste aule (?),

- Me randistes et sauf et sain ;
 405 Autres de vos n'i mist la main.
 Del velin del cruïel serpent,
 Panduz soie, se je en mant,
 Me gar[es]istes sanz mehain.
 Et quant je fui entrez el bain,
 410 Traisistes vos mon branc d'acier :
 L'osche trovas a l'essuier ;
 Donc apelastes Perenis
 O la bande de paille bis
 O la piece iert envelopee ;
 415 L'acier joinssistes a l'espee.
 Quant l'un acier a l'autre joint,
 Donc ne m'amastes vos donc point.
 Par grant ire por moi ferir
 L'alastes a deus poinz saisir : [fol. 155. v^o. a.]
 420 Venistes ver moi tot iriee.
 En po d'ore vos oi païee
 O la parole do chevol,
 Don je ai puis aü grant dol.
 Vostre mere sot ce secroi,
 425 Ice vo i's afi je par foi ;
 Don me fustes vos [puis] bailliee.
 Bien fu la nés apareilliee.
 Quant de haute fumes torné,
 Au tiers jor nos failli oré.
 430 Toz nos estut nagier as rains
 Je meismes i mis les mains.
 Granz fu li chاوز, s'aümes soif ;
 Brangiens, qui ci est devant toi,
 Corut en haste au trosseroel ;
 435 Ele meprist estre son voil :
 Do buy[e]rage empli la cope,
 Mout par fu clers, n'i parut sope,
 Tandï lo moi, et je lo pris.
 Ainz ne iert mal ne après pis
 440 Car trop savez de la favele.
 Mar vos vi onques, damoise[le].»

411 *P.*; *ms.* trouastes. — 417 *M.* lit manjastes. — 429 *P.*; *ms.* Autre —
 431 *M.* lit II. — 439 iert n'est pas tout à fait sûr: ont (*M.*) est certainement une
 erreur.

- « De mout bon maistre avez leü !
 A vostre voil seroiz tenu
 Por *Tristan*, a cui Dex aït ;
 445 Mais toz en iroiz escondit.
 Diroiz vos mais nole novele ? »
 « Oil: lo saut de la chapele.
 Qant a ardoir fustes jugiee
 Et as malades otroiee, [fol. 155, v^o. b.]
 450 Mout s'antraloient desrainnant
 Et mout durement estrivant,
 A l'un en donerent le chois,
 Li qex d'aux vos avroit el bois.
 Je n'an fis autre enbuschemant
 455 Fors do Gorvenal solement.
 Mout me deüssiez bien conoistre.
 Car je formant lo fis je croistre.
 Ainz par moi n'en fu un desdit,
 Mes Gorvenal, cui Dex aït,
 460 Lor dona tex cox des bastons
 Ou s' apooient des moignons.
 En la forest fumes un terme,
 O nos plorames mainte lerne.
 Ne vit encor e) l) hermite Ugrin ?
 465 Dex mete s'ame a boene fin ! »
 « Ce poez bien laisser ester ;
 De lui ne fait mie a parler.
 Vos nel resanbleroiz oan.
 Il est prodom, et vos truan z .
 470 Estrange chose avez enprise :
 Maint engingniez par truandise.
 Je vos feroie mout tost prandre
 Et au roi vos ovres antandre. »
 « Certes, dame, si lo savoit,
 475 Je cuït qu'i[l] vos en peseroit.
 L'an dit : qui ainz servi amor,
 Tot lo gerredone en un jor.
 Selonc les ovres qu'e[n] li voi,
 Est ce granz enors endroit moi ? [fol. 156. r^o a]

- 480 Je soloie ja avoir drue,
 Mais or l'ai, ce m'est vis, perdue. »
 « Sire, qui vos a destorbé ? »
 « Cele qui tant jorz m'a amé
 Et fera encor, se Deu plaist.
- 485 Ne m'est mestier c'ancor me laist.
 Or vos conterai autre rien :
 Estrange nature a en chien.
 Queles ! qu'est Hudent devenu ?
 Qant cil l'orent .iij. iorz tenu,
- 490 Ainz ne vost boivre ne mangier,
 Por moi se voloit enragier.
 Donc abatirent au brechet
 Lo bel lien o tot l'uisset.
 Ainz ne fina, si vint a moi.
- 495 « Par cele foi que je vos doi,
 Certes, jel gart en ma saisine
 A celui eus cui me destine
 Q'ancor ferons ensamble joie. »
 « Por moi lairoit Ysiaut la bloie.
- 500 Car lo me mostrez orandroit,
 Savoir se il me conoistroit. ».
 « Connoistre ! vos dites richece.
 Po priserait vostre destrece ;
 Car puis que Tritanz s'an ala,
- 505 Home de lui ne s'aprima
 Qu'il ne volsist mangier as danz.
 Il gent en la chanbre loianz.
 Damoisele, amenez lo ça ! »
 Brangiens i cort, sou desloia. [fol. 156. r^o b.]
- 510 Qant li brechez l'oï parler,
 Lo lien fait des mains voler
 A la meschine qui l'amoine ;
 De venir a Tritan se poine,
 S[or]je li cort, lieve la teste :
- 515 Onques tel joie ne fist beste ;
 Boute do groin et fiert do pié :
 Toz li monz en aüst pitié ;

484 ms. dex. — 488 P. ; ms. Queles hudent devenu. — 497 M. ens. —
 499 M. lit lairoie. — 503 ms. nostre. — 511 P. ; ms. mars. — 514 P. —
 516 P. ; ms. grain.

- Ses mains loiche, de joie abaie.
 Voit lo *Ysiaut*, formant s'esmaie,
 520 Craint que il soit enchanteor
 O aucun boen bareteor :
Tritanz ot povre vesteüre.
 Au brachet dit : « La norriture
 C'ai mis en toi soit beneoite !
 525 Ne m'as mie t'amor toloite.
 Molt m'as montré plus bel sanblant
 Que celi cui j'amoie tant.
 Ele cuide que je me faigne :
 Ele verra la destre ensaigne
 530 Q'ele me dona en baisant,
 Qant departimes en plorant,
 Cest enelet petit d'or fin :
 Mout m'a esté pruchien voisin.
 Mainte foiz ai a lui parlé,
 535 Et quis consoil et demandé.
 [Et] qan ne me savoit respondre,
 Avis m'iert que deüsse fondre.
 Par amor bais(s)ai l'esmeraude, [fol. 156. v^o a.]
 Mi oil moillèrent d'ève chaude. »
 540 *Ysiaut* conut bien l'anelet
 Et vit la joie del brechet
 Que il fait, a poi ne s'anrage.
 Or s'aperçoit en son corage
 C'est Tritans a cui el e| parole.
 545 « Lasse ! » fait ele, « tant sui fole !
 Hé ! mauvais cuers, por que ne fonz,
 Qant ne conois la rien el mont
 Qui por moi a plus de tormant ?
 Sire, merci ! je m'an repant. »
 550 Pasmee chiet, cil la reçoit.
 Or voit *Brangiens* ce qu'el voloit.
 Quant el revint, es flans l'anbrace ;
 Lo vis et lo nés et la face
 Li a plus de mil foiz baisié.
 555 « Ha ! *Tritanz* sire, quel pechié,

Qui tel poine sofrez por moi !
 Don mal soie fille de roi,
 S'or ne vos rant lo gerredon !
 Quelles ! Brangien, quel la feron ? »
 560 « Dame, nel tenez mie a gas :
 Alez, si li querez les dras.
 Il est Tritanz et vos Yseut. »
 Or voit l'an bien qui plus se deut. . . .
 A molt petitet d'achoisson.
 565 Et dit : « Quel aise li feron ? »
 « Tandis con vos avez loisir,
 Mout vos penez de lui servir,
 Tant que Mars viegne de riviere. »
 « Car la trovast il si pleniere
 570 Qu'il ne venist devant .viij. jorz ! »
 A cez paroles, sanz grant cri,
 Con vos avez ici oï,
 Entre Tritanz soz la cortine :
 Entre ses braz tient la raïne.

Berne, le 21 novembre 1886.

HENRI MORF.

564 *M.* lit de choisson. — 569 *M.* omet si. — 573 *M.* lit sor.

SUR L'IDENTITÉ
DU THOMAS AUTEUR DE *TRISTRAN*
ET
DU THOMAS AUTEUR DE *HORN*

Le roman anglo-normand de *Horn et Rimel*, imprimé pour la première fois d'une manière très insuffisante par M. Francisque Michel, en 1845, et dont MM. Brede et Stengel ont publié récemment des copies fidèles d'après les trois manuscrits (*Ausgaben und Abhandlungen*, VIII), commence et finit en indiquant qu'il a pour auteur « mestre Thomas » :

vv. 1 *sqq.* Seignurs, oi avez le vers del parchemin,
Cum li bers Aaluf est venuz a sa fin.
Mestre Thomas ne volt k'il seit mis a declin,
K'il ne die de Horn le vaillant orphanin;

et à la fin, v. 5245 :

Tomas n'en dirrat plus, *tu autem* chantera.

M. Francisque Michel, dans l'introduction de son édition (p. LI), a, le premier, posé la question de savoir si on doit voir dans ce Thomas le même personnage que celui qui se donne comme l'auteur des fragments du roman de *Tristan*, qu'on appelle d'un nom commun la version de Thomas, ou s'il faut voir en lui quelqu'un des autres Thomas qui figurent dans la littérature française ou anglo-normande du moyen âge : Thomas de Kent, l'auteur d'une version de l'histoire d'Alexandre ; — l'auteur d'un poème anglo-normand sur la mort de la Sainte Vierge ; — enfin le fameux Thomas d'Erceldone « le Rimeur » ? Après avoir rejeté cette dernière supposition comme tout à fait inadmissible, M. Michel tâche de prouver que le Thomas du roman de *Horn* est le même que le Thomas de

Bretagne cité par Gotfrid, à savoir l'auteur du roman de *Tristan*. Son argumentation est assez faible. Il procède, comme il le dit lui-même, par voie d'exclusion : il écarte d'abord Thomas de Kent par la raison que son « roman de toute chevalerie » est en tout point tellement inférieur à celui de *Horn* qu'il accuse une main différente¹ ; il en use de même à l'égard du Thomas du poème sur la mort de la Sainte Vierge, parce que le trouvère qui porte ce nom « paraît ne le devoir qu'à une erreur du copiste et s'être réellement appelé Hermans » ; il ne reste donc que l'auteur de *Tristan*. Pour appuyer son hypothèse que celui-ci est aussi l'auteur de *Horn*, M. Michel prétend se fonder sur une tirade de la préface du roman inédit d'*Alla*², où l'auteur déclare que les histoires d'Aelof, de Tristan et d'autres ont été traduites de l'anglais en français. « Il faut admettre, » dit M. Michel, « que sous le titre d'histoire d'Aelof, l'auteur entendait parler non seulement du roman d'*Allof*, mais encore de celui de *Horn*, qui n'en est qu'une branche, et qu'il a cité cette histoire en même temps que le roman de *Tristan*, parce que ces deux ouvrages provenaient de la même main. » J'avoue que cette argumentation ne me paraît pas assez forte pour prouver tout de suite que l'hypothèse de M. Michel est la seule juste. Au reste, il s'en tient là, sans comparer les deux poèmes entre eux, sans indiquer les ressemblances éventuelles du style et de la langue.

On en est resté jusqu'ici au même point. L'hypothèse de M. Michel, qu'il ne présentait que très dubitativement, est devenue un axiome pour certains romanistes : on l'a acceptée sans se donner la peine d'en chercher des preuves satisfaisantes. Ainsi M. Stengel, dans la préface de son édition de *Horn*³, se contente de dire que nous pouvons sans hésiter identifier l'auteur de ce poème à celui du roman de *Tristan*, et M. Visling, dans son étude sur la versification anglo-normande⁴, s'exprime à peu près de la même manière, ajoutant seulement que l'état de la langue corrobore la vraisemblance de cette opinion.

Il est donc utile d'étudier la question d'un peu plus près.

Mais on voit, dès le premier moment, qu'il ne peut guère s'agir que de conjectures plus ou moins vagues. La forme extérieure des deux textes soulève déjà une difficulté considérable pour la comparaison : tandis que

1. [Il y en a maintenant une raison encore meilleure : c'est que l'auteur de cette histoire d'Alexandre s'appelait sans doute non *Thomas*, mais *Eustace* ; voy. P. Meyer, *Alexandre*, t. II, p. 281. — G. P.]

2. [Ou plutôt de *Waldef* ; voy. Sachs, *Beiträge zur Kunde altfranzösischer. altenglischer und provenzalischer Literatur*, p. 47. — G. P.]

3. *L. c.*, p. III.

4. P. 74.

Tristan est écrit en vers de huit syllabes, c'est l'alexandrin qui règne dans *Horn*, lui donnant un tout autre caractère. Puis les manuscrits de *Horn* offrent une quantité de fautes de scribe qui rendent surtout les questions de métrique presque insolubles, à moins qu'on ne se donne la peine d'essayer une reconstruction critique de tous les 5250 vers. Enfin il y a dans la langue des deux poèmes très peu de traits de phonétique ou de flexion qui, leur étant individuels et différant d'une façon remarquable de ceux des autres poèmes anglo-normands de la même période, puissent faciliter une conclusion décisive. Ce sont là des difficultés qui empêcheront probablement d'obtenir un résultat tout à fait sûr.

D'abord je donnerai un petit aperçu du contenu du roman de *Horn* pour qu'on puisse se faire une idée du caractère et de la composition de ce poème.

Le roi païen Rodmund, après avoir tué le roi Aaluf et s'être emparé de son royaume de Suddene, fait mettre Horn, le plus jeune fils d'Aaluf, et ses quinze compagnons dans un vieux bateau pour les laisser périr en pleine mer. Mais un vent de nord-ouest les pousse au rivage de la Bretagne. Là règne un roi, nommé Hunlaf, qui les accueille avec bienveillance et leur fait donner par ses barons l'éducation des chevaliers. Quand ils ont seize ans, ils paraissent à la cour. Horn est parmi tous le plus beau : « Dame nel ad veu, » dit le poète, « qui ne seït pasmee ». Même Rimel ou Rimenhild, la fille du roi Hunlaf, devient si amoureuse du bel étranger qu'elle est prise d'une folle envie de se donner à lui. Elle fait appeler Horn chez elle ; il vient non sans peine, mais il refuse l'amour que lui offre Rimel aussi bien que l'anneau qu'elle veut lui donner ; il dit qu'il n'est qu'un pauvre écuyer, et qu'il doit au moins gagner ses éperons dans une bataille ou dans un tournoi avant de recevoir les preuves d'amour d'une si noble personne.

Bientôt se présente une occasion où Horn peut se montrer digne de l'honneur que toute la cour lui rend. Deux rois africains, frères de ce Rodmund qui a tué Aaluf, viennent d'envahir le pays de Hunlaf. Horn demande au roi la permission de marcher contre les ennemis ; Hunlaf la lui donne et le fait chevalier ; après un combat acharné, Horn et ses gens anéantissent toute l'armée africaine. Le triomphe de Horn est grand. Le roi le reçoit comme son sauveur, le pays lui témoigne sa profonde reconnaissance, et Rimel lui offre de nouveau son amour, que Horn ne refuse point cette fois. Mais sa joie ne dure pas longtemps, car un de ses compagnons, Wikel, qui l'envie, le calomnie auprès du roi en l'accusant d'avoir séduit Rimel sans intention de l'épouser. Le roi prie Horn de se défendre contre cette accusation par un serment, mais Horn prétend qu'il ne convient pas à un chevalier de se défendre autrement qu'en se battant avec son accusateur. Le roi tient au serment : si Horn ne veut

pas jurer, il le considérera comme coupable et il sera forcé de le chasser de son pays. Horn se prépare à partir. Il prend ses armes, rassemble ses compagnons, et fait ses adieux au roi ; quand il s'approche de la belle Rimel, elle se pâme ; enfin elle lui promet de l'attendre sept ans, et lui donne un anneau qui doit le sauver de tout danger.

Horn s'embarque sur un navire, dont la destination est Westir. Il ne se fait plus nommer que Gudmond, pour ne pas être reconnu. Sur la rive de Westir il rencontre les fils du roi de ce pays, Gudereche, dont l'un le prend à son service. A la cour de Westir se répètent les mêmes choses qu'en Bretagne : Horn excite l'admiration de tous les hommes et l'amour de toutes les femmes. Lemburc, la fille du roi, lui offre ses faveurs et des présents, tout à fait comme l'avait fait auparavant Rimel, et Horn les refuse en disant qu'il ne les mérite pas. Cinq ans se passent ainsi sans événements. Horn commence à trouver la vie trop oisive, car il n'y a que des jeux et des fêtes tout le temps. Cependant il est toujours le premier, dans les armes, pour la musique, aux échecs, et il se concilie la plus haute estime de tous. Enfin il a le bonheur de rendre un service au roi Gudereche sur le champ de bataille. Cela se fait de la même manière qu'en Bretagne : les Africains, conduits par deux frères de Rodmund nommés Hydebrant et Herebrant (curieux noms africains !), se sont jetés en grande foule sur la frontière du Westir ; Horn est envoyé à leur rencontre, et une bataille terrible s'engage. Les fils du roi et plusieurs nobles du royaume tombent, mais enfin Horn décide la victoire en tuant les princes africains. Alors le roi Gudereche lui offre de partager son royaume et d'épouser sa fille Lemburc. Mais Horn refuse, se rappelant sa promesse à la belle Rimel. A ce moment arrive à la cour un « paumer pelerin » ; en apercevant Horn, il se jette à ses genoux, l'appelle de son vrai nom et le prie de venir aider son père, le sénéchal du roi Hunlaf, qui par les ruses du traître Wikel a été privé de tous ses biens. Horn essaie d'abord de garder son incognito, mais quand le pèlerin lui raconte que Rimel va être contrainte d'épouser le roi de Fenoie, Modin, si Horn ne vient pas à son aide, il avoue au roi son nom et son origine, et se prépare à partir, suivi d'un grand nombre de chevaliers Westiriens. Après trois jours de voyage on arrive en Bretagne. Horn s'en va seul vers la cour pour s'informer. Il rencontre un mendiant, change d'habits avec lui et attend près du château le cortège nuptial. Il le voit passer : Wikel et le fiancé de Rimel vont ensemble, et Horn ne peut s'empêcher de leur lancer des invectives. Ensuite Horn pénètre dans le château, après avoir lutté avec les portiers ; il se mêle aux pauvres, qui sont servis à la fin de la fête par la princesse. Horn parle, le visage couvert, à Rimel ; elle le reconnaît enfin à l'anneau donné jadis. Horn retourne près de ses compagnons, un tournoi est préparé par Rimel, le roi de Fenoie est vaincu, tout

le monde passe du côté de Horn, et celui-ci va assiéger la ville ; mais le roi Hunlaf voit qu'il a eu tort, et le mariage de Horn et Rimel est célébré par une grande fête. Wikel, le traître, obtient son pardon.

Ici se présente une lacune de plusieurs vers. On y racontait probablement comment Horn se justifia auprès du roi, comment il retourna dans son pays de Suddene, que possédait encore Rodmund, et comment il y retrouva un ami nommé Hardré. Le récit reprend là.

Par la ruse de Hardré l'armée de Rodmund tombe dans une embuscade où il est facile à Horn de l'anéantir. Rodmund est tué de la propre main de Horn, celui-ci devient maître de tout le pays, les païens sont forcés d'abjurer leur foi ou de mourir, on bâtit des églises et des couvents. La renommée de Horn se répand par le monde entier et arrive enfin jusqu'à la mère de Horn, qui après la mort d'Aaluf s'était retirée dans les Ardennes *sic*. Elle se rend à la cour, et son arrivée donne lieu à une grande fête. Tout va bien, jusqu'à ce que Horn, qui a laissé sa femme en Bretagne, ait une nuit au sujet de Rimel et de Wikel un songe si affreux qu'il se sent forcé d'aller là-bas pour voir ce qui se passe. En effet, Wikel est de nouveau en possession du pouvoir, et se prépare à épouser par force Rimel. Mais Horn le vainc et lui fait subir, en le tuant, le sort commun de tous ses ennemis. Puis il va visiter le Westir avec le roi de Fenoie, qui tout à coup est devenu son cousin et bon ami ; il marie Lemburc à celui-ci, et il retourne ensuite en Suddene avec Rimel, qui pendant ce temps lui a donné un fils, le plus beau du monde, Hadermod, le vainqueur futur de toute l'Afrique. C'est ce prince dont le fils de l'auteur, Gilimot, « ki la rime après mei bien contruverat », devait plus tard chanter les hauts faits.

Il est facile de voir, je crois, que le caractère de ce poème n'offre guère de ressemblance avec celui de *Tristan*. Tandis que celui-ci est un des romans du cycle breton les plus caractéristiques, un de ceux qui portent le plus cette marque de sentiment et de lyrisme qui leur est propre, Horn nous frappe au contraire par les rapports très étroits qu'il a avec les chansons de geste d'un côté et avec l'épopée germanique de l'autre. En effet, il offre un mélange curieux des traits de ces deux genres de poèmes épiques et de la poésie du cycle breton. Nous y voyons les caractères principaux des chansons de geste, la lutte entre les chrétiens et les païens, la glorification de la rude bravoure et des actions d'éclat sur le champ de bataille ; nous y rencontrons le ton des poèmes allemands, où les héros sont certainement très amoureux, mais où ils ne le montrent que par des actions guerrières ; enfin nous y voyons, comme dans les romans de la Table Ronde, des scènes d'amour, des descriptions des habitudes élégantes des cours, et des perfection viriles et chevaleresques. Mais, pour le dire tout de suite, il me

semble que c'est le cycle breton qui a le moins contribué à former le fond et le style du poème : d'abord le sujet est d'origine germanique (on le retrouve dans de nombreuses légendes anglaises, danoises et suédoises), puis ce sont les scènes belliqueuses ainsi que les jeux et les fêtes de la cour que le poète a traités avec le plus d'habileté et le plus de prédilection. On pourrait dire que le *Horn* est un reflet de l'épopée germanique projeté sur le fond des chansons de geste françaises ; ce mot résume, selon moi, la tendance et les qualités de ce poème, en tant qu'on n'a pas besoin de le rapprocher des romans bretons pour le comprendre et l'expliquer.

Le jugement que je viens de porter implique par lui-même les différences principales entre les deux poèmes qui nous occupent. Un examen détaillé nous les montrera plus clairement encore.

Le roman de *Horn* raconte les exploits et les aventures d'un chevalier depuis sa naissance jusqu'au moment où, après avoir remporté une multitude de victoires sur les païens, il va se reposer dans le royaume paternel. C'est une histoire dont l'action se développe lentement par une suite de scènes guerrières et dont le contenu essentiel consiste surtout dans la description de ces scènes. Chaque fois que l'auteur trouve l'occasion de parler d'un combat ou d'un jeu de force, il se jette là-dessus avec une vraie volupté et nous en donne en plusieurs pages les détails les plus complets. On dirait que le premier sujet qu'il avait emprunté aux légendes anglaises, c'est-à-dire les amours de Horn et Rimel, ne l'a pas suffisamment intéressé ; il inclinait plutôt vers la poésie épique proprement dite, et il a insisté le plus possible sur les endroits qui pouvaient lui donner occasion de développer ses aptitudes naturelles pour les descriptions de ce genre. De plus, les scènes ressemblent souvent d'une manière surprenante à des passages correspondants dans les chansons de geste. L'auteur nous raconte comment, pendant les combats contre « les feluns sarazins », tel ou tel de nos chevaliers se bat avec tel ou tel païen, comment la lutte s'engage et devient acharnée, comment tous attendent des secours du héros principal, comment le chrétien frappe le païen tant

Ke le quir e le fust tut quaisse et depart,
E par mi le hauberc li ront et char et lart,

et comment la bataille a été telle que

Pus cel jor ne fud mais bataille meuz ferue.

Tout cela n'est-il pas bien dans la manière stéréotypique que nous connaissons d'après toutes les chansons de geste ? Puis, ce qu'on trouve aussi dans la *Chanson de Roland*, les vainqueurs lancent des insultes aux vaincus et s'exhortent eux-mêmes après un coup heureux ; ils

donnent aux vaincus le choix entre la mort et l'abjuration de leur foi, etc. — Roland et Durendal sont même nommés. En un mot, dans les passages pareils règne le style des chansons de geste, spécialement des plus anciennes, et ces passages occupant une partie considérable du roman entier, celui-ci ne peut pas manquer de produire par le caractère général de son style, surtout quand on y ajoute la forme extérieure, les longues tirades de vers alexandrins monorimes, etc., un effet qui est bien différent de celui que fait le *Tristran*.

Quant aux personnages que mettent devant nos yeux l'auteur de *Horn* et l'auteur de *Tristran*, ils portent eux aussi un cachet très différent, et cette diversité résulte de celle que j'ai indiquée entre les deux poèmes. Nous retrouvons d'abord dans le roman de *Horn* les deux types propres aux épopées françaises : le héros et le traître, Horn et Wikel. Celui-ci est aussi félon qu'un personnage quelconque de la fameuse famille de Ganelon, et sa haine contre Horn a pour cause l'ambition; quant à Horn, il offre de son côté beaucoup plus de ressemblance avec les héros de l'épopée française qu'avec Tristran. Tandis que Horn est toujours le vaillant, le superbe et le fier, qui a consacré sa vie tout entière à venger la mort de son père, à lutter contre les païens et à se perfectionner dans toutes les qualités du chevalier, tandis qu'il ne s'abandonne pas aux jouissances de l'amour avant d'avoir rempli tous ses devoirs de soldat et de serviteur fidèle du roi et l'avoir ainsi mérité (un trait germanique du reste), Tristran se conduit d'une manière presque tout à fait contraire : il est le type du héros des romans bretons; il passe son temps à languir et à soupirer de l'amour le plus tendre; l'auteur nous dit à tout moment qu'il a « mult grant dolur », qu'il est « pale de vis », qu'il « plure des oilz » etc; il se mêle assez peu, et par hasard plutôt que par entraînement, d'entreprises belliqueuses, et elles sont d'ailleurs d'une espèce toute différente de celles de Horn. Quant à Wikel, le traître, il n'y a pas de personnage correspondant dans la version de Thomas, car Cariado joue un rôle tout à fait différent, et le sénéchal Meriadoc ou Mariado, le compagnon de Tristran, qui dans les traductions islandaise, anglaise et allemande, est le premier à dénoncer au roi les amours de Tristran et Iseut, le fait d'une manière si différente de celle qu'emploie Wikel, que ce trait (Wikel est jaloux de Horn à cause d'un beau cheval, Meriadoc de Tristran à cause d'Iseut) serait déjà suffisant pour suggérer le soupçon d'une diversité d'auteurs.

Les caractères féminins eux aussi sont très différents dans *Horn* et *Tristran*. Je ne sais si ce n'est pas une exagération de prétendre avec M. Wissmann¹ que les femmes, par exemple Rimel, nous dégoûtent par

1. *King Horn. Quellen u. Forschungen*, XVI, p. 118.

la manière dont elles s'offrent elles-mêmes. Je ne crois pas qu'il faille compter si rigoureusement avec la pudeur féminine au moyen âge, et d'ailleurs que de Rimels ne trouve-t-on pas dans les chansons de geste ! Mais il faut avouer pourtant que la reine Iseut est, comme personnage poétique, bien supérieure à Rimel et à Lemburc ; elle est plus femme, plus gracieuse et charmante, plus tendre dans son amour et plus noble dans sa manière de l'exprimer. D'ailleurs, les caractères de Rimel et de Lemburc sont à peine ébauchés ; l'auteur ne s'embarasse pas d'analyser leur passion ni les actes qu'elle leur inspire. On est frappé tout d'abord de voir combien l'observation psychologique est superficielle ; on cherche en vain dans les caractères féminins du roman de *Horn* ces peintures du cœur que nous trouvons dans les personnages d'Iseut la blonde et même d'Iseut aux blanches mains. Le personnage de Rimel est naturellement le plus travaillé ; or elle ne nous admet guère à la confidence de ses sentiments ; ainsi elle ne nous ouvre pas son âme quand il s'agit d'événements aussi capitaux que son mariage forcé avec le roi de Fenoie ou avec Wikel ; comparez les discours sincères et expansifs d'Iseut avec Brengain et Tristran, où elle nous montre les mouvements les plus intimes de son cœur. — Entre Brengain et Herselot, la chambrière de Rimel, il n'y a pas de ressemblance : l'une joue un rôle considérable à côté de sa maîtresse, tandis que l'apparition de l'autre est momentanée et sans aucune importance pour la composition.

Nous voyons donc que l'auteur de *Horn* et l'auteur de *Tristran* ont traité des caractères qui se présentaient à peu près dans les mêmes conditions d'une manière essentiellement différente.

Il y a encore un trait dans le caractère général du roman de *Horn* qui l'éloigne du roman de *Tristran* en le rapprochant des chansons de geste : c'est l'absence complète de ce qui est ou pourrait paraître merveilleux ou surnaturel. Un seul point fait exception, mais c'est justement l'unique élément de merveilleux que contiennent les chansons de geste : c'est « le songe épique, » comme l'appelle M. Gautier, auquel les trouvères ont l'art de donner un caractère prophétique ; nous le retrouvons dans ces imaginations nocturnes qui troublent le repos victorieux de *Horn* et le forcent de retourner en Bretagne.

C'est pour rendre plus claire la différence qu'offre le caractère général de nos deux poèmes que j'ai rattaché le roman de *Horn* aux chansons de geste. Pourtant, je l'ai dit au commencement de mon étude, je ne voudrais pas, comme l'a fait M. Gautier, ranger sans restriction ce poème parmi les épopées françaises. Il y a là trop de chevaleresque, trop de descriptions de la vie qu'on menait en temps de paix à la cour, on voit trop bien l'intention qu'a l'auteur de plaire aux lecteurs les plus délicats, pour qu'on ne soit pas porté à penser à des éléments étrangers. Mais par cette

direction de ses tendances poétiques il ne se rapproche pas non plus de l'auteur de *Tristran*, qui regarde les fêtes brillantes de la cour comme des sujets aussi peu appropriés à son talent que les guerres et les combats. Il les décrit rarement et, comme nous le verrons plus tard, sa force de peinture ne suffit pas à les rendre aussi vivantes, aussi colorées que les rend l'auteur de *Horn*.

On peut dire en un mot que l'imagination poétique de l'auteur de *Horn* est tournée vers le monde extérieur, tandis que l'auteur de *Tristran* est exclusivement contemplatif, sentimental et moraliste. C'est ce que nous apprenons tout de suite par un examen du caractère général des deux poèmes, et, quoique ce jugement puisse sembler prématuré, je suis porté déjà à tirer de cette dissemblance une conclusion que je soutiendrai plus loin par des preuves détaillées. Il est, à mon avis, presque inadmissible qu'un même poète du moyen âge ait pu composer deux ouvrages d'un caractère aussi différent que le sont le roman de *Horn* et le roman de *Tristran* ; la chose est encore moins vraisemblable dans ce cas-ci, car il faut supposer que, si l'auteur du roman de *Tristran* s'était proposé de traiter un sujet comme les amours de Horn et Rimel, où il aurait trouvé tant d'occasions d'abonder dans le sens de ses aptitudes, il l'eût fait d'une manière analogue à celle qu'il emploie dans un autre cas semblable. Je crois qu'il aurait pris les événements militaires comme cadre, sans en faire la matière même de son poème, qu'il aurait transformé le héros belliqueux en un amoureux sentimental et qu'il aurait mis le personnage de Rimel au premier plan de l'action, en traitant les développements de passion avec plus d'intérêt et plus de soin. En un mot, il aurait rapproché son poème, qui offrait un sujet si propre pour cela, des romans bretons, au lieu de l'en éloigner, comme l'a fait notre auteur.

Nous allons voir maintenant que l'examen plus détaillé du style de ces deux poèmes appuie l'opinion que je viens d'émettre.

Prenons d'abord au hasard quelques passages à peu près correspondants pour constater la façon différente dont ils ont été traités au point de vue du style.

Voici par exemple les vers (ms. Douce 501 sqq.) où Tristran revient déguisé en mendiant, et l'endroit où Horn, en habit de pèlerin, va s'informer des nouvelles de la cour (v. 3966 sqq.). Dans le premier morceau on raconte très simplement comment Tristran se déguise :

1. Je n'oublie pas qu'un même poète du moyen âge a pu employer diverses formes (Wace, Adenet le Roi); mais le caractère du conteur n'a pas essentiellement changé avec la forme.

Or(e) s'aturne de povre atur,
 De povre atur, de vil abit,
 Que nuls ne que nule [ne] quit
 Ne aperceive que Tristan seit.
 Par une herbe tut les deceit :
 Sum vis em fait tut eslever,
 Cum se malade fust, enfler
 Pur sei seurement covrir, etc.

Dans *Horn*, au contraire, la scène du déguisement est très vive. Horn rencontre le pèlerin et change d'habits avec lui, pièce à pièce ; il lui dit :

« Pur la cote qu'avez avez bliaud purprin,
 L'esclavin averai joe e vus cest mantel hermin,
 E pur ces trebuz ces chaucés d'osterin,
 Pur cest vustre burdun cest mien amoravin,
 Pur la paume del col¹ cest bon brant acerin ;
 Pus si tendez a Deu. paumer, vostre chemin
 E jou irai a la curt pur veier lur covin. »

On les a tous deux devant les yeux, on les voit s'éloigner de divers côtés, le mendiant sur son beau cheval, fier de ses nouveaux et riches habits. et Horn courbé sous les haillons du mendiant. — De même dans la suite la sécheresse du style de *Tristan* continue à s'opposer au style coloré et vivant de *Horn*. Les deux héros voient passer devant eux le cortège qu'ils ont attendu : l'auteur de *Tristan* (Michel, III, 83) se contente de nommer les divers genres de passants et de faire échanger à Tristan et à Kaherdin quelques mots dans leur cachette. Cette scène est pourtant une des meilleures et des plus vivantes de cette espèce qu'ait produites l'auteur de *Tristan*. Mais l'auteur de *Horn* le surpasse en habileté poétique. Il fait jouer à Horn le rôle principal : Horn, qui attend Wikel et Modin, est extrêmement attentif : il regarde les passants, mais se tait et reste immobile quand il reconnaît que ce ne sont pas ceux qu'il attend ; le poète raconte tout, pour ainsi dire, par les impressions de Horn, sans s'y mêler lui-même :

E vont vers la cité tuz les chemins herbuz ;
 Contre ciel flambeient lur espiez, lur escuz ;
 De la u fut dan Horn les ad bien coneuz.
 Ne se movera d'iloc tresque seient venuz,
 E a ceus qu'il voldra si rendra ses saluz.
 Les premiers laist passer, tut koi se tint e muz :

1. On connaît l'usage des pèlerins de porter une palme bénite au cou.

Kar çoe sunt esquiers, genz, enueisez e druz ;
 E après si vient li jolne prim barbuç,
 De novel adobez, chevaliers bien vestuz,
 E ceus lait si passer ; ne lur est mot renduz.

Cette scène vraiment dramatique, nous la cherchons en vain au lieu correspondant de *Tristran*. Tout est là plus effacé, plus monotone et objectif :

Vient garzun, viennent vallet,
 Vient seuz, vient brachet,
 E li curliu e li veltrier,
 E li cuistruns e li bernier...

Après lui espessist li rangs
 De chevaliers, de dameisels,
 D'ensegnez, de pruz e de bels¹ ;
 Chantent bels suns e pastureles.
 Après vient les dameiseles,
 Filles a princes, a baruns,
 Nees de plusurs regiuns ;
 Chantent suns e chant delitus.

Dans une occasion à peu près semblable. *Tristran*, méconnu par Iseut, se laisse malmené et chasser ; *Horn* est aussi arrêté par les portiers, mais — détail caractéristique — il se fraie un chemin en les bousculant. Voici les deux passages ; d'abord *Tristran* t. II, p. 26 ; t. III, p. 92 :

Tristan la veit, del sun li prie,
 Mais Isolt nel reconnut mie

 Grant eschar en unt li serjant.
 Cum la reine vait sivant,
 Li uns l'enpeint, l'autre le bute,
 E sil metent hors de la rute ;
 L'un meace, l'autre lu fiert.

Horn v. 4082 du ms. de Cambridge :

Tant ad erré dan Horn qu'a la porte est venu :
 Mes nel lessent entrer, car n'i fud coneu,
 Çoe si est une rien dunt il fud commeuz
 E dunt li portiers ot trestuz el ke saluz :
 Kar dan Horn s'aprosma cum hom k'ert irascuz,

1. [Leçon corrigée : celle du manuscrit est altérée. Dans les autres passages de *Tristran*, nous avons aussi introduit quelques corrections nécessaires. — G. P.]

Sus le prist bien en haut par les cheveux menus,
 E a sei le sacha cum cil ki ert de vertuz.
 Il l'enpeinst e retraist ke treis cops out feruz :
 Sil referist le quart, a tuz dis fust perduz.
 Suz le punt le jetad enz es parfunz paluz.
 Pus entra a bandun, si s'est absconduz.

La différence me semble évidente ; il y a dans le récit de *Horn* une fraîcheur, un mouvement et un accent de réalité qui sont étrangers au *Tristran*. — Plus loin nous avons la rencontre entre Tristran et Iseut, entre Horn et Rimel, quand les deux héros sont reconnus par leurs dames : l'auteur de *Tristran* nous raconte en quelques vers bien courts comment Tristran pénètre dans la chapelle et se fait remarquer par ses cris et comment Iseut le reconnaît d'après son hanap :

Ysolt en est tut ennuiee,
 Regarde le cum femme iree,
 Si se merveille que il ait,
 Ki pruef de li itant se trait.
 Veit le hanap qu'ele cunuit,
 Que Tristrans ert ben s'aperçut
 Par sun gent cors, par sa faiture,
 Par la furme de s'estature :
 En sun cuer en est effreee
 E el vis teinte e culuree.

L'auteur de *Horn* ne se contente pas d'une pareille simplicité quand il décrit la jolie scène correspondante qui se passe entre Rimel et Horn le jour des noces de celle-ci avec le roi Modin et que je vais résumer. D'abord, c'est au milieu de la grande fête nuptiale qu'ils se rencontrent ; la fête est, comme d'habitude, longuement racontée. Quand le diner est fini, Rimel doit offrir du vin aux convives : elle va s'habiller richement, ensuite elle vient avec trente dames de la cour et passe quatre fois autour de la salle en servant du « piment » et du « claret » aux invités ; — quand elle veut faire ce tour pour la cinquième fois, Horn la saisit par le bras et la blâme de ne servir que les riches : elle devrait aussi se rappeler les pauvres. Rimel est étonnée de cette hardiesse, mais elle trouve que c'est bien dit :

N'i direit milleur sermun evesque ne abbez,

et offre à Horn un hanap de vin. Celui-ci refuse. L'étonnement de Rimel va grandissant :

4193. Forment s'en merveille, si ne s'out que penser ;
 Mut ententivement le cummence a viser :

El vit la cheir blanche e le visage cler.
 Bien parut k'il nen ot lung temps esté paumer,
 Ne k'il hom ne semblot ki menast tel mester.

Rimel demande pourquoi il ne veut pas boire. Horn répond qu'il est accoutumé à prendre son vin dans de plus riches coupes, mais qu'il ne veut pourtant pas lui refuser, qu'il consent à boire dans un « corn » à cause de Horn (*Mes corn apelent horn li engleis latimier*). En entendant ce nom, Rimel est près de se pâmer; elle croit que cet homme est un messager de Horn. Elle va chercher du vin; ensuite

Quant el vint devant lui en la main li bailla,
 E il prist sun anel, suef enz le jeta,
 Memes cel que Rigmel al partirs li bailla,
 Pus si but la meitié e vers lui se turna,
 Roiva li k'el beust cum el li comança
 Pur amur iceli ke desorainz noma :
 Or verreit si fust veirs qu'ele jadis l'ama.
 Ele prist, si en but e le corn enclina,
 E l'anel od le vin a sa buche hurta;
 E quant el le senti, si s'en espoenta.
 El l'ad pris, sil conut taunt tost cum lesgarda.
 Bien conut que ce iert cil que dan Horn enporta,
 Quand il prist le cungié e de lui s'en ala.

Rimel lui demande s'il lui apporte des nouvelles de celui qui lui a donné cet anneau; Horn fait semblant de ne pas comprendre : il dit seulement qu'il est attaché à l'anneau et à la dame de laquelle il l'a reçu; il continue en métaphores poétiques :

Joe fu ja valleton nurri en cest pais.
 Par mun servise grant un ostur i conquis :
 Ainz que l'oi afaitié enz en nue le mis,
 Pres ad ja de set anz, bien poet estre sursis.
 Or le vienc reveeir, quiels il seit, de quel pris,
 S'il veult estre maniers u veult estre jolifs;
 E s'il est si entier cum il lud a ces dis,
 Quant joe turnai de ci, dunc iert mien, çoe plevis :
 Od mei l'emporterai de ci qu'a mes amis ;
 E s'il est depecié u en coe malmis.
 Ke penne ait brisee, dunt rien li seit de pis,
 Ja mes pus nen iert miens, si m'ait saint Denis.

Alors Rimel le reconnaît parfaitement :

Quand Rigmel l'ad oi, si ad jeté un ris ;
 Dunc dit mut bonement : « Du mal k'oi or garis.

Amis Horn, c'estes vus, bien conois vostre vis.
 Si m'ait li haut rei ki meint en parais
 E le mund ad formé dunt il est poestis,
 Li ostur dunt parlez, ja mar seez pensis,
 Par tut est bien gardé si cum çoe vus pramis¹. •

Que de vie dramatique, que de couleur et de talent descriptif dans ce récit ! Il est bien plus long et étendu que celui de *Tristan*, mais il a aussi beaucoup plus de relief et il est beaucoup plus saisissant. Outre la beauté que la situation offre par elle-même, c'est essentiellement la richesse des détails qui contribue à ce résultat ; de petits traits (comme ceux-ci : l'habile jeu sur les mots *corn* et *horn* et la manière fine par laquelle Horn peut ainsi parler de lui-même ; Rimel prend la corne et boit en l'inclinant toujours davantage, si bien qu'avec le vin l'anneau coule dans sa bouche) donnent au récit un effet très vif de réalité. Ce sont justement des traits de ce genre qu'il nous serait impossible de trouver dans le roman de *Tristan*.

Quant au contenu de cette scène dont je viens de parler, quelqu'un pourrait peut être trouver dans sa ressemblance avec la scène de *Tristan* ci-dessus racontée un argument en faveur de l'identité d'un auteur avec l'autre. Mais il n'en est rien : les sources respectives devaient offrir ce thème, car il se rencontre bien des fois dans la poésie du moyen âge comme dans l'épopée de peuples très divers.

Revenons à notre comparaison. Dans les deux poèmes il y a un tournoi. Le passage est intéressant dans *Tristan*, car il s'y agit non seulement d'une fête de cour, mais aussi de la prédominance de Tristan sur les autres chevaliers, c'est-à-dire des choses qu'on trouve si souvent dans le *Horn*. Voici comment tout cela est raconté.

A une feste que Mars tint
 Grant fu li poples qui i vint.
 Après manger deduire vunt,
 E plusurs jus comencer funt,
 D'eskermies e de palestes :
 De tuz i fut Tristrans li mestres.
 E puis firent uns sauz waleis,
 E uns qu'apelent waueleis (?),
 E puis si porterent cembeals,
 E si lancerent od roseals,

1. Cette métaphore n'est certainement pas de l'invention de l'auteur de *Horn* ; mais s'il était le même que celui de *Tristan*, il aurait sans doute employé de semblables métaphores dans l'autre poème aussi.

Od gavelos e od espiez :
 Sur tuz i fud Tristrans preizez,
 E enpruef de li Kaherdins
 Venqui les altres par engins.

Comparez la fête que donne le roi de Westir à la Pentecôte, les jeux auxquels on se livre et les victoires remportées par Horn dans tous ces jeux. Chacun d'eux est particulièrement et longuement décrit ; l'intervention et la victoire de Horn sont racontées avec une vivacité presque moderne : on apprend non seulement qu'il « de tuz fud mestres » et « sur tuz preizez » comme Tristan, mais encore comment il en fut ainsi. Par exemple dans le jeu de la pierre : Egfer, le maître de Horn, lance la pierre trois pieds plus loin que les autres ; Eglof, l'écuyer de Gufer, encore à cinq pied de plus. Alors Egfer prie Horn de le venger. Horn se dit peu exercé à ce jeu, mais il consent à essayer ; il prend la pierre, qui lui semble aussi légère qu'un gant, et la lance aussi loin qu'Eglof. Celui-ci d'un nouveau coup le dépasse d'un pied ; la lutte se continue ainsi jusqu'à ce que Horn lance la pierre à une distance de sept pieds de plus qu'Eglof. De même au jeu des échecs, au jeu de la harpe, etc. Toujours chez l'auteur un besoin d'expliquer les choses tout au long, un besoin de vie et de réalité, dont l'auteur de *Tristan* ne s'embarrasse pas du tout.

Continuons : Tristran prend part au tournoi, Kaherdin tue Cariado et tous les deux s'enfuient.

Tristrans i fud reconeuz,
 D'un sun ami aperceuz.
 Dous chevaux lur dona de pris :
 N'en aveit melliurs el pais,
 Car il aveit mult grant pour
 Que il ne fussent pris al jur.
 En grant aventure se mistrent.
 Deus baruns en la place ocisrent :
 L'un fud Kariado li beals,
 Kaherdin l'occist as cembeals
 Pur tant qu'il dit qu'il s'en fui
 A l'altre feiz qu'il s'en parti :
 Aquité ad le serement
 Ki fud fait a l'acordement ;
 E puis se metent al fuir
 Amdeus pur les lur cors guarir.

Le récit n'est pas plus long dans le *Horn*, mais pourtant il est d'une force et d'une vivacité bien supérieures :

H. C. 4474. Quant çoe out comandé, od sul dis est eissuz ;
 Vers le turnei s'en vint, galopant les herbuz.

Mut i vont fierement cumme gent irascuz :
 Chascun choisi le soen. Après se sunt feruz
 Qu'a cel cop premerein en ont dis abatuz :
 Li un d'els fud Modin, ke Horn ot cuneuz
 Ke sis heaumes lusanz soillé fud del paluz.

On pourrait encore citer beaucoup d'exemples pareils, mais je m'arrêterai ici pour ne pas devenir trop long. Les passages cités prouveront, je crois, suffisamment, qu'il y a une différence capitale entre le style de l'auteur de *Tristan* et celui de l'auteur de *Horn*. Comme le talent poétique du premier a surtout pour domaine l'observation intérieure, son style se façonne d'après ces tendances de son esprit, qui restreignent sa faculté d'expression aux choses de la vie morale. Mais il a sur ce terrain un don remarquable, et il en profite pour multiplier ces thèmes en leur donnant les formes les plus diverses possible. Pourtant son expression n'est jamais très précise; elle est aisée, coulante et même agréable quelquefois, mais elle n'épuise jamais l'idée. Quand il s'agit de faits réels, il n'a pas la faculté de les mettre clairement devant les yeux du lecteur, il passe par-dessus en quelques lignes plus ou moins banales. Tout cela donne à sa manière d'écrire une couleur terne et vague qui devient encore plus frappante par le manque chez lui de tout sens épique: il s'interrompt souvent dans son récit, et il y mêle des choses qui n'ont rien à y faire et qui gênent la clarté de l'exposition.

Combien le style de l'auteur de *Horn* n'est-il pas contraire! Chez lui il ne faut pas chercher cette espèce de langue poétique, qui nuance les mouvements du cœur et qui, avec une variété inépuisable d'expressions, nous montre les luttes intimes d'une âme humaine. Quand il traite cet ordre de sentiments, il ne l'exprime que par ses effets extérieurs: quand Rimel ou Lemburc souffrent des peines d'amour, elles font appeler Horn pour s'abandonner à lui, elles lui envoient des cadeaux, Lemburc veut entrer dans un couvent parce qu'il ne l'aime pas, elles se pâment rien qu'en le regardant. Mais quand il s'agit de faits réels et surtout de faits auxquels on peut donner un vernis d'élégance, alors sa muse est dans son élément. Il a l'œil fin pour les choses extérieures, et il a un style très bien approprié à ce genre de descriptions; il voit dans son imagination comment tout se passe, il saisit le moindre mouvement, les moindres traits de l'action et de l'extérieur des personnages agissants, et il les fixe immédiatement en les présentant sous la forme la plus vive et la plus pittoresque. C'est par cette accumulation de petits faits, dont aucun n'échappe à son imagination et qu'il exprime avec tout leur relief, que ses tableaux ont tant de vivacité et donnent au lecteur une impression de vérité si frappante. Seulement cette inclination même de son talent et la satisfaction qu'il éprouve à se sentir sur son véritable terrain l'ont

entraîné bien des fois trop loin. Comme la plupart des poètes épiques du moyen âge, il n'a pas eu le sens de la composition et il s'est livré à de véritables débauches de descriptions de combats et de fêtes.

Ajoutons encore quelques traits spéciaux qui caractérisent le style de *Horn*.

Horn parle quelquefois en belles métaphores, qui donnent à la description une élévation très poétique : j'ai déjà cité le passage de « l'ostur » et je rappelle son discours avec Wikel et Modin, où il parle du poisson qu'il a dans son filet. Ce n'est pas une métaphore inventée par l'auteur, mais il a le mérite de l'avoir employée. — Tristran est toujours plus sobre.

Conformément à ses tendances raisonneuses l'auteur de *Horn* ne laisse rien passer sans en donner les causes : l'entrée et la sortie des personnages sont toujours longuement motivées, le lecteur n'a jamais besoin de se demander comment tel ou tel acteur a paru tout à coup, son arrivée est toujours annoncée à l'avance. Quel besoin on a de lui et à quoi il sert dans l'ensemble, c'est au contraire une question qu'on peut se faire assez souvent. — Dans *Tristran* cela n'a pas lieu.

L'auteur de *Horn* brille par une connaissance des noms géographiques qui serait vraiment surprenante, si on pouvait supposer qu'il sait aussi où sont situés tous les pays et toutes les villes qu'il indique. Mais on peut en douter, car il mêle tout ensemble; il a probablement puisé sa provision dans diverses épopées. Il s'agit tantôt de villes italiennes, de Rome, Pise, Pavie, Milan, tantôt de villes françaises, Paris, « Lions » (c'est là que doivent avoir lieu les noces de Rimel et de Modin)¹, « Mascun en Bourgoigne », « Peitieres » etc., tantôt de pays étrangers « Norweie », « Frise », Russie, Palestine, « Hungerie », « Albanei », « Fenoie », le règne Persan, Chanaan, etc. La grande Bretagne n'est pas expressément nommée, mais l'auteur nous dit que Westir est l'ancien nom de l'Irlande :

En Westir volt aler k'est regne preizez :
Irlande ot si à num el tens d'antiquitez.

Les païens viennent à la ville de Divelin, qui est naturellement Dublin, et le frère du roi de Westir est le roi d'Orkanye (les îles Orcades). *Suddene* doit signifier le sud de l'Angleterre, car c'est un

1. Il est pourtant admissible que « Lions » soit *Carlion*. Mais le voyage de Westir jusqu'à cette ville a duré trois jours, mais auparavant Horn a fait le voyage de la cour de Hunlaf jusqu'à Westir, et il est expressément dit qu'au retour « bon fud li orez ». C'est ce qui m'a fait croire que « Lions » était peut-être Lyon et la capitale du royaume de Modin.

vent de nord-ouest qui pousse le bateau de Horn et de ses compagnons de Suddene à la côte de la Bretagne. Du reste, dans une forme anglaise du roman, *Horn Childe*, le père de Horn est appelé roi d'« Inland ». Thomas semble avoir emprunté ces noms à son original; je ne sais s'ils se trouvent chez aucun autre poète anglo-normand. L'auteur de *Tristan* ne les emploie pas, comme nous le savons. Ses notions géographiques sont du reste beaucoup plus simples. Les fragments français ne nomment que la Bretagne, l'Espagne et l'Afrique, mais les versions allemande et islandaise indiquent pourtant quelques autres pays.

Quant aux noms des personnages, on en trouve dans *Horn* une aussi grande abondance que de noms géographiques. Seulement il est regrettable que dans cette multitude d'indications il n'y ait rien où se prendre, rien qui puisse nous suggérer quelque conjecture sur la personnalité de l'auteur. Le roman d'Aaluf, dont il parle au commencement, on ne le connaît pas et on ne sait même si cet Aaluf a été un personnage historique, si c'est lui qui est nommé sous le nom d'Alof dans la *Vita Herewardi Saxonis* comme roi de Cornubie. — En outre il existe dans *Horn* un vrai pêle-mêle de noms, qu'on ne peut pas appliquer à des personnages historiques et dans lesquels on ne saurait voir des allusions à certaines légendes. Ils ont pour la plupart une forme germanique (quelquefois anglo-saxonne, p. ex. *Godspi*, v. 852) et certains d'entre eux appuient la supposition ci-dessus émise que l'auteur a connu la légende épique de l'Allemagne, p. ex. *Hydebrant* et *Herebrant*. Les dieux païens *Mahun*, *Tervagant* et *Apollin* sont nommés très souvent, comme plusieurs autres figures de l'épopée française (même *Rollant*), et nous rencontrons même des noms comme *Cesar*, *Constantin*, etc., à côté de *Lowis*, comme réminiscences françaises, et *Witegod*, de source scandinave ou gothique. Le nom *Godmund* est peut-être une altération de Gormund ou Gormont, qui est employé très souvent dans l'épopée française comme nom d'un héros africain ou normand (*Gormont et Isembart*, *Enfances Vivien*, *Hugue Capet*, *Daurel et Beton*). Il est clair que les Normands ont dû céder ici, comme partout, la place aux « feluns sarazins ». — Je n'ai pas besoin de dire que toutes ces particularités sont entièrement étrangères à l'auteur de *Tristan* et qu'en revanche des allusions qui se trouvent chez lui, — p. ex. à Artur, à la légende de Guiron, etc. — aucune ne se rencontre dans *Horn*.

L'auteur de *Horn* fait d'innombrables allusions à la Bible : Moïse, Daniel et d'autres reviennent souvent. Dieu et les saints sont invoqués à chaque instant, tout est attribué à la puissance de Dieu, les personnages sont mus par le sentiment religieux, et les prières sont assez fréquentes; il termine aussi par le liturgique *Tu autem!* Rappelons-nous par contre la fin du roman de *Tristan*, si caractéristique par son style tendre :

Tumas fine ci sun escrit :
 A tuz amanz saluz i dit,
 As pensis e as amerus,
 As emvius, as desirus. . .

..

Voilà ce que je trouve de plus remarquable dans le caractère général et dans le style spécial des deux poèmes dont il s'agit. A côté des grandes différences que je viens de relever et sur lesquelles je base mon opinion que ces deux poèmes ne partent pas de la même main, il y a peut-être de petits traits qui coïncident ; je n'ai pas attiré l'attention sur eux parce que je les considère comme trop peu importants. Quelquefois, comme nous l'avons vu, il y a une ressemblance légère entre les sujets, mais alors l'origine en est clairement la légende primitive. Quelquefois on rencontre les mêmes expressions (*Tr. cume femme irce — H. cume home irascuz*, etc.), mais on peut à juste titre attribuer ces coïncidences au hasard.

Reste à cet égard une objection éventuelle à repousser. On pourrait dire que les différences caractéristiques résultent de la diversité des sources originales et que c'est en les suivant consciencieusement que les auteurs semblent incliner dans des sens divers. Mais les légendes primitives qui ont pu former la source de l'auteur, ou dont il existe des transformations poétiques à côté de notre roman², nous montrent que l'auteur du roman anglo-normand de *Horn* a ajouté au sujet primitif une multitude de descriptions de combats et de fêtes, qu'il a supprimé ce qui pourrait sembler merveilleux, etc., — c'est-à-dire que ces changements ont introduit dans le poème justement ce que nous y avons indiqué comme le plus caractéristique.

..

La langue de *Horn*, comme on le voit au premier coup d'œil, appar-

1. Il me semble inutile d'insister sur les « procédés de style » qu'emploie l'auteur. Ils sont rassemblés dans l'ouvrage récemment paru de M. Nauss: *Der Styl des a. n. Horn* (Halle, 1885). Presque toutes les particularités de style que l'auteur a trouvées dans *Horn* — surtout celles qu'il indique pp. 3, 8, 28, 42, 39, 45, 59 — sont étrangères au *Tristran* et appartiennent entièrement au style proprement épique.

2. La question de la source du roman français de *Horn* n'est pas résolue ; M. Wissmann a tort quand il prétend que *Horn* est une transformation de *King Horn* ; il ne semble pas avoir tenu compte de la langue de notre poème, d'après laquelle on ne peut placer le roman français qu'au milieu ou à la fin du XII^e siècle, tandis que *King Horn* date d'une époque plus récente (Wissmann, l. c. p. 58). L'erreur de M. W. a été déjà remarquée par M. Vising (*Sur la versification an. lo-normande*, p. 7, note 1).

tient au dialecte anglo-normand, et, à cause des grandes ressemblances qu'elle offre avec celle des poèmes anglo-normands dont on a le moyen de fixer la date au milieu ou vers la fin du *xii^e* siècle, on peut rapprocher la composition de notre roman de ce temps-là.

Comme je l'ai dit plus haut, la langue de *Horn* offre peu de traits qui ne se trouvent pas dans d'autres poèmes de cette même période, dans le *Tristan* de Bérout et dans celui de Thomas, dans le *Brandan*, dans l'*Estorie* de Gaimar, dans la chronique de Fantosme ou enfin dans la *Vie de saint Gilles*. Dans le *Tristan* de Thomas, je crois cependant avoir observé quelques traits qui peuvent servir pour appuyer mon hypothèse qui l'auteur de ce poème n'est pas celui de notre roman. On peut observer que le *Horn* offre au point de vue de la langue une singularité, qui correspond à celle que nous avons remarquée dans le contenu, c'est-à-dire qu'il est composé de plusieurs éléments divers, éléments plus anciens et éléments plus récents. C'est ce qui, selon moi, rend difficile la détermination exacte du temps où *Horn* a été écrit.

Mais cette question ne nous regardant pas pour le moment, nous nous occuperons seulement des diversités de la langue de *Tristan* et de celle de *Horn*.

Quant à la *versification*, j'ai peu à remarquer, n'ayant pas pu m'occuper d'une reconstruction parfaite de tout le texte. Je crois cependant que les vers sont bons et qu'on n'aurait pas à y relever de faits singuliers en comparaison avec le *Tristan*. C'est pourquoi je n'attribue pas grande importance à des différences comme les suivantes: que l'*e* atone forme le plus souvent hiatus dans *Horn*¹ tandis que l'éliision est générale dans *Tristan*², que dans *Horn* quelquefois *me te se le de* forment hiatus contrairement à la règle, que l'article féminin *la* semble être toujours élidé dans *Horn* mais se trouve trois fois en hiatus dans *Tristan*, que l'acc. sing. de l'article *le* forme deux fois hiatus dans *Tristan* mais est toujours élidé dans *Horn*, enfin que *se* (lat. *si*) et *que* (conjunct. et acc. sing. du pronom) semblent former plus souvent hiatus dans *Horn* que dans *Tristan*; ces choses-là ne prouvent pas grand chose, car une correction pourrait peut-être effacer la diversité, ou elle dépend plutôt du hasard que d'un principe fixe chez l'auteur. Il n'y a que deux différences plus saillantes dans la versification des deux poèmes: 1^o dans *Horn* l'*e* atone dans l'intérieur d'un mot devant une voyelle tonique compte pour la mesure beaucoup plus rarement que dans *Tristan*; 2^o dans

1. Brede, *Ueber die Handss. der Ch. de H.*, § IV, 253.

2. Röttiger, *Ueber den Tristan des Thomas*, p. 28.

ce dernier poème on a constaté environ 12 % de rimes riches de diverses espèces¹ tandis que dans *Horn* on n'en trouve guère que quand une formation adverbiale ou une terminaison verbale la facilite. Mais on n'aura sans doute pas tort en attribuant la plupart de ces différences au caractère différent du vers employé par les auteurs.

En étudiant le vocalisme nous aurons à faire des observations plus importantes pour notre but.

a. L'auteur de *Tristran* fait rimer la terminaison -*alem* avec la terminaison latine -*ellum*, ainsi *nuel* (nucale m : flavel - flabellum) D. 515. Dans le *Horn* la terminaison -*alem*, qui se trouve dans une multitude de laisses, se maintient comme *al*; un seul mot fait exception, à savoir *leal*, mais d'après Suchier² ce mot est un anglonormannisme, et d'ailleurs il se trouve neuf fois rimant en *al*, contre deux fois en *el*, tandis que dans *Tristran* le même mot rime plusieurs fois avec -*ellum* et ne se trouve jamais sous la forme *leal*. On peut dire en général que le *Horn* maintient plus strictement que tous les autres poèmes de la même période la terminaison *al* (p. ex. *Noal* 1850, *Noauz* 2392, dans le vers).

b. Dans *Horn*, *an* et *en* sont parfaitement distincts; la rime *penitance*: *ance*, qui se rencontre chez plusieurs poètes anglo-normands et aussi dans *Tristran*, ne se trouve pas ici, quoique cette terminaison soit employée dans plusieurs laisses. — Quant aux participes présents, l'auteur de *Tristran* ne se permet pas les mêmes libertés que prend l'auteur de *Horn* en employant les deux formes -*ent* et -*ant*; quelquefois l'emploi des formes diverses dépend de leur sens verbal ou adjectival, mais dans d'autres cas le poète les traite tout à fait arbitrairement³. *Tristran* n'emploie que la forme plus récente en -*ant*.

c. Le *Horn* a cinq fois dans la rime la forme *esta* (: *ja*, : *a*, : *la* etc.) comme 3^e pers. du prés. de l'indicatif de verbe *ester*. Cette forme est étrangère à l'auteur de *Tristran*.

d. *è* se confond dans *Tristran* avec *ai*, surtout avant *s* (S^a 641, D 527, 574, 779). Dans *Horn* ils sont rigoureusement distincts).

e. *e* ne semble pas rimer avec *ie* dans *Tristran*⁴; ces deux rimes sont au

1. Röttiger, p. 23.

2. *Zeitschr f. r. Ph.*, III, 141.

3. Nous trouvons pourtant dans *Horn* un participe de la 1^{re} conjugaison rimant dans une laisse en -*ent*: *trenchent* 5205; *resplent*, *prent*, etc. Mais d'abord c'est le seul cas et nous n'avons qu'un manuscrit (O) pour vérifier ce fait; puis la forme juste *trenchant* se trouve dans le vers 1998. Il est donc très probable que l'original contenait un autre mot.

4. Comp. Röttiger, p. 55 sq., qui regarde, avec raison, les quatre rimes *ie* : *e* comme assez douteuses, parce qu'elles ne se trouvent que dans un seul manuscrit.

contraire entièrement confondues dans *Horn*. Dans chaque laisse on les trouve ensemble : *ie* de *e* bref latin rime avec *e* fermé de *a* latin (*piez*: *nez*: *buntez* v. 16, etc.), avec *e* ouvert tonique (*entier* [intëgrum]: *cler* v. 120 avec *ie* de *a* (*ier* [hëri]: *chier* v. 120 etc; le verbe *aider*, qui dans *Tristran* ne rime qu'avec *i*, rime ici avec *ie* et *e* sans distinction.

f. Dans *Tristran* l'*ö* de *bon* se trouve diphtongué ou non; dans *Horn* cet *o* ne se diphtongue pas, mais se maintient comme *o* dans son intégrité rimant avec *ó*.

g. *ai* et *ei* sont constamment confondus dans *Tristran* devant une nasale (D. 569, 765, 1299, etc.), tandis que dans *Horn* ces deux diphtongues ne riment jamais ensemble.

h. Quant aux consonnes, il n'y a rien à remarquer. Les rimes toujours masculines et en général très pures de *Horn* ne nous permettent pas de savoir si l'auteur fait rimer *l* et *n* mouillées avec *l* et *n* pures comme le fait Thomas dans *Tristran*. D'autres traits remarquables, la distinction de *s* et *z*, la chute de la dentale finale après une voyelle tonique, sont les mêmes dans les deux poèmes, quoique la graphie des scribes de *Horn* fasse quelquefois supposer le contraire.

i. Pour la flexion on ne trouve pas beaucoup non plus dans les rimes de *Horn*. La déclinaison semble être encore plus ruinée que dans *Tristran* (les exemples du cas régime au lieu du cas sujet se trouvent à chaque page et en beaucoup plus grand nombre que dans *Tristran*), tandis que les formes de conjugaison employées à la rime sont très rares et ne nous montrent que peu de faits qui coïncident avec les formes correspondantes de *Tristran*. Il semble pourtant qu'on pourrait trouver, après la reconstruction critique du texte, plusieurs différences entre la flexion verbale de l'auteur de *Tristran* et celle de l'auteur de *Horn*.

Je me contenterai pour le moment des observations phonétiques que je viens de faire pour appuyer mon opinion. Les recherches plus approfondies que j'ai déjà commencées montreront, je l'espère, sûrement que l'auteur de *Horn* appartient à une époque plus récente que celui de *Tristran*. Peut-être pourra-t-on expliquer les contradictions de ses principes phonétiques de la même manière dont on a expliqué le mélange des formes archaïques et nouvelles dans la langue de Guillaume de Berneville.

Helsingfors.

W. SÖDERHJELM.

NOTE

SUR

LES ROMANS RELATIFS A TRISTAN

Les travaux qu'on vient de lire sont sortis, — sauf l'édition de M. Morf, que je lui ai demandée, — de la conférence que j'ai tenue chez moi le dimanche, pour l'Ecole des Hautes Etudes, pendant l'année 1885-1886. Outre MM. Bédier, Lutoslawski, Sudre et Söderhjelm, en faisaient partie MM. Muret, Löseth, et, passagèrement, MM. Grand, Ernst et Bonnier. MM. Muret et Löseth ont commencé d'importants travaux, l'un sur la source d'Eilhart d'Oberg, l'autre sur le roman de *Tristan* en prose; le premier de ces travaux sera très prochainement publié; le second se fera sans doute un peu plus attendre. M.W. Meyer, *privat-docent* à Zurich, qui prenait aussi part à la conférence, a copié le fragment de Bérout (Michel, t. I) sur le ms. de la Bibliothèque Nationale, et j'espère qu'il nous en donnera bientôt une édition.

Déjà il y a quelques années j'avais choisi les romans sur Tristan pour sujet de ma conférence du dimanche. Ceux qui y prirent part alors étaient notamment MM. Fécamp, Thomas, Gilliéron, Ulrich, Vetter et Nyrop. M. Vetter y conçut le plan d'une édition nouvelle des fragments du poème de Thomas, dont il a depuis longtemps réuni les matériaux, et dont il a donné en partie l'introduction dans sa dissertation parue en 1882. Malheureusement M. Vetter, je ne sais pourquoi, malgré des sollicitations souvent répétées, n'a pas encore mis la dernière main à son travail, et je ne saurais dire dans combien de temps on peut espérer de le voir paraître.

Les études publiées ci-dessus apportent à la critique des récits relatifs à Tristan quelques données intéressantes. Notons d'abord ce qui résulte tant des remarques de M. Sudre (p. 555) que du passage du roman de

Waldef rappelé par M. Söderhjelm (p. 576) : c'est, au moins en partie, par un intermédiaire anglais que les récits sur Tristan ont passé aux conteurs français (cf. *Rom.* XIV, 604 ss.). Ce résultat important concorde avec le fait curieux de l'absence à peu près complète du nom de Tristan dans ce qui nous reste de la littérature galloise du moyen âge. L'épopée nationale des Bretons avait été accueillie, grâce à leurs chanteurs errants, par les Anglais dès avant 1066, et elle passa ainsi aux Normands ; dans sa propre patrie, elle paraît avoir été presque oubliée au bout d'assez peu de temps. On trouve cependant encore en gallois des traces assez nombreuses de l'épopée proprement arthurienne, qui d'ailleurs, en général, ne coïncident guère avec ce que nous en connaissons par les poèmes français ; mais l'épopée particulière de Tristan a péri à peu près entièrement sous sa forme originaire ; nous n'avons non plus rien qui s'y rapporte en anglais (en dehors du *Sir Tristrem*, de provenance française), de sorte que nous ne la connaîtrions aucunement si les Normands n'avaient pénétré en Angleterre juste à temps pour recueillir, soit de la bouche des chanteurs bretons, soit de celle des conteurs anglais, les récits qui circulaient, sous des formes variées, des aventures héroïques et amoureuses du héros gallois.

Il serait d'ailleurs tout à fait déraisonnable de révoquer en doute l'origine celtique de ces récits. Le roi Marc, avec ses oreilles de cheval, suffirait par son nom à l'attester (*marc* en celtique signifie « cheval »). Le Morholt, qui joue ici le rôle du Minotaure, est originairement un monstre marin, qui porte aussi un nom bien celtique, dans lequel le premier élément est visiblement le mot *mor*, « mer ». Le théâtre de la scène est alternativement en Léon (ou Galles du Sud, voy. Marie de France), pays de Tristan, — en Cornouaille, pays de Marc, — en Irlande, pays de la première Iseut, — et en Petite-Bretagne, pays de la seconde Iseut. La mer, qu'on traverse à chaque instant, met en communication constante ces quatre lieux de l'action, ce qui nous reporte à une époque assez ancienne ; car au XII^e siècle il semble qu'on ne voyageait plus aussi facilement de Bretagne en Armorique et en Irlande qu'on l'avait fait au temps où les Bretons avaient peuplé l'Armorique et où les Gaëls d'Irlande avaient occupé les côtes occidentales de la Bretagne. Cette domination des Irlandais au moins sur la Cornouaille paraît avoir laissé sa trace dans l'épisode, d'ailleurs mythologique au fond, du Morholt. Bien d'autres traits pourraient servir à démontrer le caractère celtique des récits relatifs à Tristan. Ce n'est pas non plus exclusivement par le canal des Anglais que les trouveurs français ont connu ces récits, puisque le Breri auquel se réfère Thomas est bien probablement le célèbre *fabulator* gallois dont parle Giraud de Barri (voy. *Rom.* VIII, 425). Il faut donc laisser aux Celtes la gloire d'avoir créé, en face de

épopées plus héroïques que d'autres races ont produites ou qu'ils ont enfantées eux-mêmes, l'incomparable épopée de l'amour.

Les poèmes anglo-normands sur Tristan, qui ont toujours pour sujet essentiel l'amour fatal qui l'enchaîne à Iseut, femme de son oncle, se divisent, comme on sait, en deux groupes principaux. L'un comprend le long fragment où se trouve le nom de Bérout et le poème allemand d'Eilhart d'Oberg, l'autre le poème de Thomas, conservé par fragments seulement en français, à moitié dans l'imitation allemande de Gotfrid de Strasbourg, sous une forme très altérée dans *Sir Tristrem*, enfin en entier et dans une traduction abrégée mais fidèle dans la version norvégienne de frère Robert. Ce second groupe, en attendant l'édition de M. Vetter, est aujourd'hui facile à étudier grâce à l'excellente édition des versions norvégienne et anglaise qu'on doit à M. Kölbing et à l'ample introduction qui les précède. En faisant connaître dans son texte le plus ancien et en comparant à la fin du poème d'Eilhart le précieux dénouement qu'un copiste, au XIV^e ou au XV^e siècle, s'est avisé d'emprunter à un vieux poème pour le substituer au dénouement du roman en prose, M. Bédier a enrichi notablement notre connaissance du premier groupe. C'est à ce groupe, on peut l'affirmer d'ores et déjà d'après quelques indices qui seront réunis ailleurs, que se rattachait le poème perdu de Chrétien de Troies.

La question du rapport des deux petits poèmes épisodiques sur le déguisement de Tristan en fou n'avait pas été jusqu'ici traitée avec toute l'attention et la critique désirables. L'étude de M. Lutoslawski, qui a soumis à la comparaison les quatre autres formes du même récit, nous permet de remonter à la forme originaire et très simple de ce thème, qui n'est autre au fond qu'une variante de l'histoire du retour d'Ulysse, méconnu par sa femme et reconnu par son chien. Les allusions à l'histoire antérieure de Tristan ajoutées à ce thème dans B et D donnent un intérêt tout particulier à ces deux lais, qui ont en outre une véritable valeur poétique. Grâce à M. Morf, nous avons maintenant de la *Folie Tristan* de Berne une édition aussi bonne que possible; nous en aurons sans doute bientôt une, meilleure que celle qui existe, de la *Folie Tristan* du ms. Douce.

Le poème de Thomas est une des œuvres les plus remarquables de cette poésie anglo-normande qui prend chaque jour une place plus considérable dans l'histoire de la poésie du moyen âge. Une autre œuvre anglo-normande très remarquable aussi, mais par des qualités d'un autre ordre, le poème de *Horn*, est également d'un auteur nommé Thomas. On a supposé que ces deux poètes distingués n'en faisaient qu'un, et cette hypothèse a été admise avec une faveur, trop pressée sans doute.

L'étude fine et pénétrante de M. Söderhjelm montre déjà qu'elle a peu de chance d'être vraie; l'auteur se réserve de traiter un jour plus à fond cette question intéressante.

A côté des deux groupes de récits indiqués ci-dessus, il a circulé en Angleterre sur les amours de Tristan et d'Iseut d'autres contes épisodiques, tels que celui du *Chèvrefeuille*, celui du rossignol que nous offre le *Donat des Amants*, etc... M. Sudre a demandé aux allusions si nombreuses à ces amours que contient la poésie française, provençale, allemande, anglaise, italienne, espagnole du moyen âge, des renseignements sur quelques-uns de ces contes, sur la date des poèmes connus de nom ou de fait, sur la popularité plus ou moins grande de chacun d'eux. Son travail, qui avait été préparé par les recherches de M. Francisque Michel, pourra recevoir plus d'une addition; il offre déjà à l'étude une base intéressante et de solides points de repère.

En dehors de tous les récits en vers se présente à nous la masse énorme et bizarre du *Tristan* en prose. Personne n'a encore osé en aborder de front l'étude longue et en bien des points fastidieuse. Mon ami J. Brakelmann, au moment où le devoir militaire le rappela en Allemagne en juillet 1870, était engagé en plein dans un travail sur ce sujet dont il avait à peu près rédigé certaines parties. On sait qu'il trouva la mort à Gravelotte. Ses notes, confiées à M. Zacher, m'ont été communiquées il y a quelques années: j'y ai vu les preuves d'un travail persévérant et consciencieux; mais, ayant fait moi-même des voyages de découverte assez variés dans le labyrinthe du *Tristan*, il m'a été promptement manifeste que Brakelmann s'y était égaré dès le début et avait suivi l'une après l'autre, — car il est souvent revenu sur ses pas pour changer de direction, — plusieurs fausses pistes. On a publié récemment (*Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. XVII, p. 81-94) une partie de ses recherches, ce qui concerne le rapport des différents manuscrits en prose. Sans entrer dans le détail, je remarquerai simplement que toutes les allégations qui se trouvent dans les manuscrits relativement à Robert de Boron et Élie de Boron sont de pures « bourdes, » sans aucune espèce de valeur. C'est ce que je montrerai dans un travail d'ensemble sur les romans bretons en prose; mais un simple fait suffit à mettre en pleine lumière, pour le *Tristan*, l'imposture de toutes ces prétendues mentions. D'après le soi-disant Élie de Boron, un chevalier appelé Luce du Gast avait écrit un roman sur Tristan, le plus ancien de tous les romans de la Table Ronde, puis lui, Élie, l'a continué et amplifié et en a fait un livre qu'on appelle le *Bret*, mot dont on a vainement cherché l'étymologie jusqu'à présent. Or, une suite en prose du *Merlin* de Robert de Boron, conservée dans un seul manuscrit, et qui va paraître inces-

samment dans la collection de la *Société des Anciens Textes*, nous apprend ce qu'il faut penser de ce fameux *Bret*. L'auteur, qui se donne pour Robert de Boron (avec autant de droit que tous ces prosateurs en ont a s'affubler de noms usurpés¹), après avoir fait allusion à une aventure, ajoute : « De ceste aventure que je vous devise chi ne parole pas chis livres, pour chou que li contes del brait le devise apertement. Et saichiés que li brais dont maistre Helies fait son livre fu li daerrains brais que Merlins gieta en la fosse ou il estoit... Et del brait dont je vous parole fu la vois oïe par tout le roiaume de Logres si grans et si lons coume il estoit ». » Ce titre du *Brait* se retrouve dans le titre d'un roman espagnol : *El Baladro de Merlin*, qui fut imprimé à Burgos en 1498, et dont on ne connaît aujourd'hui qu'un seul exemplaire. Voici, d'après M. de Gayangos, *Libro de Caballeria*, p. x¹) le titre et le résumé du ch. CCCXXXIX : « *Del gran baladro que dió Merlin é de cómo murió*. Cuenta cómo al morir el nigromante dió un grito tan espantoso que fué oído sobre las otras voces, é sonó tres leguas a todas partes. » Le *Brait* était donc un roman qui racontait l'« entombement » de Merlin, en y mêlant (comme nous le dit le roman de *Merlin* que je viens de citer, quelque histoire où figurait Tristan. Ce roman du *Brait* était d'un certain maître Élie. L'auteur de la rédaction du *Tristan* en prose qui a jugé bon de se donner le nom d'Élie de Boron a connu le titre de ce roman, sous la forme de *Bret* et non de *Brait* c'est une graphie fréquente; voy. Godefroy), et il a su que Tristan y figurait; mais, ne comprenant pas ce que le mot *Bret* voulait dire, il en a fait une histoire de Tristan et a prétendu être lui-même l'auteur de ce *Bret*. En maint autre passage, l'ignorance et l'audace de ces remanieurs pseudonymes se décèlent aussi manifestement.

Quant à Luce du Gast, l'auteur prétendu de la rédaction primitive du roman en prose, rien ne s'oppose à ce qu'il ait existé et écrit un livre quelconque sur Tristan; mais il est certainement impossible de démêler ce qui peut être de lui dans l'immense et indigeste compilation à laquelle son nom est aujourd'hui attaché avec celui du prétendu Elie de Boron. Tous les manuscrits qui contiennent le prologue où ce soi-disant chevalier anglais, seigneur d'un château près de Salisbury², parle si allègrement de lui-même à la première personne, le font suivre d'une introduction, aussi ennuyeuse que longue et inutile, sur les ancêtres de Tristan,

1. *Merlin*, p. p. G. Paris et J. Ulrich, t. II, p. 198.

2. Luce, ou celui qui prend son nom, dit expressément qu'il est du château dn Gast (*Gail, Gant, Gat, etc.*) *pres de Salisbury*; il faut vouloir absolument fermer les yeux à l'évidence pour aller chercher, comme le fait M. Suchier (*Zeitschr. f. d. Phil.* XVIII, 81), ce château en Normandie. De même il est

farci de réminiscences mythologiques, et de fictions d'une monotone absurdité. Gette introduction devrait être attribuée à Luce du Gast ; or il paraît impossible de faire remonter si haut une pareille fabrication. Dans la suite, la classification que Brakelmann a cru pouvoir faire des diverses rédactions du roman me paraît chimérique ; mais il faudrait pour le critiquer reprendre et poursuivre par le menu le difficile examen de tous les manuscrits. J'ai voulu seulement indiquer ici le peu de fond qu'il convient de faire sur les allégations des manuscrits relatives aux auteurs, aux rédactions diverses, à l'ordre de succession de ces étranges compositions qui sont les grands romans en prose de la Table Ronde. J'ajouterai que le *Tristan* me paraît avoir pour base un poème, et sans doute, autant qu'on peut le supposer, le poème de Chrétien de Troies. Ce sont les œuvres du poète champenois qui ont été, en France, le principal point de départ de toutes les imitations de contes bretons ; j'ai montré ailleurs que le *Lancelot* en prose avait copié le poème de la *Charrette* : que le *Tristan* en prose ait eu pour premier noyau une imitation du *Tristan* de Chrétien, c'est ce qui me paraît, pour plus d'une raison, très vraisemblable.

Mais j'arrête ici ces remarques occasionnelles. Il y a encore beaucoup à faire pour débrouiller l'histoire poétique de Tristan, en retrouver la forme la plus ancienne, en classer les diverses variantes. Je suis heureux d'avoir engagé plusieurs jeunes travailleurs à tourner leurs recherches de ce côté, et j'espère que celles que nous leur devons déjà en feront bientôt naître d'autres.

Gaston PARIS.

commode de supposer (*ib.*) qu'Élie de Boron a commis un malentendu en déclarant que le *Tristan* de Luce est le plus ancien des romans en prose, mais c'est Luce lui-même, dans son prologue, qui déclare que personne avant lui n'avait rien traduit du prétendu livre latin du Saint Graal. Si Luce n'a pas voulu dire ce qu'entend Élie de Boron et si celui-ci s'y est trompé, il faudra bien reconnaître qu'il n'était pas le contemporain et le collaborateur de Robert de Boorn.

MELANGES

I.

LE CHASTIE-MUSART

D'APRÈS LE MS. HARLÉIEN 4333.

La description du ms. 4333 (Musée Britannique) a été publiée dans le tome I de la *Romania*, pp. 206-9. Lorsque je rédigeai cette notice, je n'avais à ma disposition que les deux premiers vers du petit poème qui sera publié ci-après. Ne m'étant point rappelé que ces deux vers figuraient à une autre place, dans le *Chastie-Musart*, et induit en erreur par la rubrique, *c'est l'évangile de fames*, je ne réussis point à identifier cette composition. Depuis, ayant examiné de nouveau le ms., je reconnus sans peine qu'il contenait, sous un titre nouveau, un texte assez court du *Chastie-musart*, poème publié depuis longtemps. Si je mets au jour actuellement la copie que je fis, il y a plusieurs années, de ce texte, c'est parce qu'un travail récent a rappelé l'attention sur le *Chastie-musart*.

En effet, M. Tobler a édité dernièrement¹ d'après un ms. de la collection Hamilton un long poème en quatrains, composé dans l'Italie septentrionale, et qui n'est autre chose qu'un recueil de lieux communs sur les femmes, ou plutôt contre les femmes, ce qu'indique d'ailleurs assez bien la rubrique initiale: *Proverbia que dicuntur super natura feminarum*. Or il existe entre ce poème italien et notre *Chastie-musart* des rapports d'idées, souvent même d'expressions qui ne peuvent être fortuits. C'est ce qu'a parfaitement établi M. Tobler par des rapprochements qui ne laissent subsister aucun doute. On peut donc considérer comme certain que l'auteur du poème italien a connu le poème français et s'en est inspiré à

1. *Zeitschrift f. roman Philologie*, IX, 287-331; cf. l'important article de M. Novati, dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, VII, 432.

diverses reprises. Cette circonstance assigne une valeur particulière au *Chastie-musart*, qui d'ailleurs, envisagé en lui-même, ne manque pas d'intérêt.

En France même le *Chastie-musart* paraît avoir obtenu un assez grand succès. Ce qui nous le fait croire, ce n'est pas précisément la quantité des copies qu'on en a conservées : ces copies sont, jusqu'à présent du moins, au nombre de six seulement¹, en comptant le ms. Harléien, et pour certains poèmes moraux en quatrains, tels que le *Doctrinal* de Sauvage, ou la *Pleure-chante*, nous avons trois ou quatre fois autant de manuscrits ; mais les différences qui distinguent nos copies font supposer que le poème a dû être très répandu.

M. Tobler, s'aidant de renseignements fournis par M. G. Raynaud, a dressé la liste des cinq copies connues jusqu'ici, et a même essayé de donner un tableau de l'ordre des couplets dans les trois que possède la Bibliothèque nationale. Ce tableau, dont la disposition est loin d'offrir toute la clarté désirable, désigne chaque couplet par un numéro d'ordre. Or, de ces trois copies, une seulement est publiée, et les couplets n'y sont pas numérotés. Par conséquent le tableau dressé par M. Tobler ou par M. Raynaud reste actuellement inintelligible.

Les textes du *Chastie-musart* sont, à part celui qui sera publié ci-après, contenus dans les mss. dont l'indication suit :

- Paris, Bibl. nat. fr. 19152 (ancien Saint-Germain français 1239), fol. 105 et suiv. Contient 84 couplets publiés par Jubinal en appendice à son édition de Rutebeuf (2^e édition, III, 382-93).
- Bibl. nat. fr. 1593, fol. 139 et suiv. Contient seulement 50 couplets, dont neuf ne se trouvent pas dans le ms. précédent.
- Bibl. nat. fr. 12483. Ce ms., dont il a été plusieurs fois question dans la *Romania* (voir notamment XIV, 442), ne contient qu'un choix de strophes du *Chastie-musart*; il y en a 21 parmi lesquelles cinq ne se trouvent point dans le ms. 19152, mais existent dans 1593.
- Rome, Vatican, Reg. 1323, fol. 151 et suiv. Copie de la fin du xv^e, dont Keller a publié (*Romvart*, p. 145-6) les six premiers couplets, et qui d'après des renseignements fournis par M. Tobler (*Zeitschrift*, p. 330) diffère notablement des

1. L'une de ces six copies n'est, comme on le verra plus loin, qu'un court extrait composé de cinq couplets.

autres textes, et renferme une suite d'environ 1250 vers qui ne paraissent pas se trouver ailleurs.

Oxford, Bodléienne. Digby 86, fol. 114. Cinq couplets seulement insérés dans un poème en vers octosyllabiques, et publiés par M. Stengel, dans sa notice de ce ms., p. 39. Quatre de ces couplets existent dans le ms. 19152; ce sont les couplets qui correspondent aux vers 65-8, 93-6, 193-200 de l'édition Jubinal; celui que ne contient pas le ms. 19152 se retrouve dans le ms. 1593 et est publié d'après ce dernier ms. dans la *Zeitschrift*, p. 329.

Le texte de Londres se compose de vingt-neuf couplets dont vingt-deux sont compris dans la leçon du ms. 19152. J'ai indiqué, à la suite de chaque couplet, la concordance avec l'édition que Jubinal a donnée de cette leçon¹. Des sept autres couplets, quatre, les derniers du morceau, se retrouvent dans le ms. 1593; les deux derniers sont aussi dans le ms. 12483. Enfin il y a trois couplets (XIX, XXIV et XXV) qui ne paraissent pas s'être conservés ailleurs, à moins toutefois qu'ils se rencontrent dans le ms. du Vatican, ce que j'ignore.

Mon but est simplement de mettre un nouveau texte à la portée de qui voudra entreprendre un travail critique sur les leçons diverses du *Chastie-musart*. Ceux qui après moi, jetteront les yeux sur le ms. jugeront que, pour être simple, la tâche n'était pas aisée. A partir de ce morceau, en effet, l'écriture devient extrêmement fine, et de plus est, par places, effacée. Ce n'est pas sans fatigue que j'ai collationné cet été les épreuves avec le manuscrit. J'ai jugé inutile de joindre à la copie du ms. Harléien les variantes des autres copies. Le texte de Londres n'ayant qu'un petit nombre de strophes, ce travail n'eût pas dispensé ceux qui s'occuperont dorénavant du sujet d'avoir recours aux manuscrits.

P. M.

C'est l'evangile de fames. (Fol. 113 b)

1. Anmors art, anmors [point] et si esprent trop fort;
Anmors sanz desirier a meint preudomme mort,
Kar qui a anmor de famme s'acostume et amort
Bien porchace sa honte, son domage et sa mort.

(S.-G., v. 49-52.)

1. Je rappelle que cette édition reproduit le ms. 19152 que je désigne par S.-G. (Saint-Germain).

II. Fanme n'enmera ja, se Dex m'eint et secore,
 Celui qui por s'anmor pleint et sospire et plore;
 Mais celui qui la bat et le sien li devore,
 Celui prise ele et ainme et tient chier et honere (*sic*).

(S.-G., v. 61-4.)

III. Biens, honors et avoires faut par fanme et avorte;
 Fanme n'e[n]mera ja qui foi n'enmor li porte,
 Mais celui qui la bat tant qu'i la lait por morte,
 A celui se deduit et solace et deporte.

(S.-G., v. 69-72.)

IV. Sesens d'onme vaut pou, sens de fa. vaut meins,
 Que, puisque la chalors li est montée es rains,
 Ne se garde de nul qui ele tiegne a meins,
 Qués isoit¹, clers ou lais, granz ou petiz ou neins.

(S.-G., v. 81-4.)

V. Por ce di ge que nus qui ait sens ne savoir
 Por nule anmor de f. ne doit grant joie avoir:
 Aussi tot le het ele, ce sachiez vos por voir.
 F. ne bée a riens qu'a honme decevoir.

(S.-G., v. 85-8.)

VI. Et qui bée a tel f. grant peine li est sorse;
 F. si bée a bons plus qu'a miel ne fait ourse²;
 Tiex anmors n'est pas droite, ainz est vix et reborse,
 El(e) ne vient pas de cuer, ainçois vient de la borse.

(S.-G., v. 93-6; *Digby*.)

VII. Trop set f. de mal, de barat et de lobe;
 Honme qui la viet croire barate et guile et bole;
 Tot petit a petit le despole et desrobe,

.

(S.-G., v. 109-12.)

VIII. Ja ne troverai f. qui de ce me desmente:
 Se d'avoir bele robe se depleint et demente,

4. Pour il soit.

5. Vers proverbial: *Femme convoite avoir plus que miel ne fait ourse* (*L'Evangile des fames*, Jubinal, *Jongl. et Trouv.*, p. 27; *Constans, Marie de Compiègne*, p. 67).

S'ele n'a dont les ait, ne chatel ne rente (sic),
 Qu'ele ne mete ainçois ses denrées en vente.

(S.-G., v. 129-32.)

IX. F. sanc et sustance trait d'onme debonnaire,
 Cote et sorcot et chape, pelice, robe vaire,
 Garnison a l'ostel, deniers au despens faire:
 Ja f. ne laira reins qu'ele en puisse traire. (fol. 114)
 (S.-G., v. 117-20.)

X. De tant com la f. est plus mignote et plus cointe,
 De tant est plus musarz et plus soz qui l'acointe :
 Ne li chaut qui li hurt sur son cul de sa pointe,
 Mais qui li doit deniers ou robe ou coutepointe¹.
 (S.-G., v. 137-40.)

XI. Lors ne fit Diex tignex ne camus ne truant,
 Avugle ne contrait ne boçu ne puant,
 Se il li viet donner largement et sovent,
 Qui n'en ait bele chiere et f. remuant.
 (S.-G., v. 133-6.)

XII. Ja mar avrez en f. fiance ne atente,
 Tant soit ja bobenciere, mignote, cointe et gente,
 S'ele puet gahengnier, que jamais se repente,
 Que por un lecheor en vorroit avoir trente.
 (S.-G., v. 141-4.)

XIII. Cele qui plus s'orguele et qui plus se desroie,
 Qui samble que soit danme de Provins ou de Troie²,
 Ne li chat cui el mete ou em point ou en roie,
 Por un toissu d'argent ou por une corroie.
 (S.-G., v. 145-8.)

XIV. F. est plus connue que mareschautz qui ferre³;
 Pris, honor et renon va porchacier et querre

1. Ms. *cotepointe*.

2. On pourrait supposer qu'il y a ici un indice de l'origine du poème; remarquons toutefois qu'il y a *de Peronne ou de Roie* dans S.-G. On peut donc hésiter entre la Picardie et la Champagne.

3. Corr. *conn[e]üe*? Ce vers ainsi isolé, n'a guère de sens; dans S.-G. il est suivi du v. 4 de la présente leçon: *Feme a plus d'acointance que mareschal qui ferre | A toz ces chevaliers qui vont*, etc. La leçon du ms. 1593 (fol. 140 d) est toute différente.

Par toz les lix do mont, soit en pais soit en guerre
Si com .j. chevaliers qui va errant par terre.

(S.-G., v. 169-72.)

- XV. Tot aussi com hom dit : « Cit est bons, cit est biaux,
« Cit a le cercle d'or et cit a les osiaus,
« Cit joute mex que nus et cil meinne cembiaus,
« Et cit a sor son point l'ostoir qu'est plus iniax » ;

(S.-G., v. 173-6.)

- XVI. Autel dit om des f. orendroit a cors,
Par citez, par chatiax par viles et par bors :
« Ceste a non Jehannete et ceste Erambors,
« Ceste a les crins pendanz et ceste les a blons 1. »

(S.-G., v. 177-80.)

- XVII. De la folie au f. est partot la parole,
Chacuns s'en gabe mais, et chacuns en parole :
F. het le moutier, si ainne la karole :
A poignes trov' on mais f. qui ne soit fole.

(S.-G., v. 185-8)

- XVIII. Por ce dit com cortois et comme sage metre 2,
Com cil qui bien conoist lor covine et lor estre :
F. qui bien se veut vestir et bien chaucier et peitre
N'iert ja saole d'onme ; lassée en puet ele estre.

(S.-G., v. 249-52.)

- XIX. Nus ne se doit fier, certes, nes en sa suer.
Quant il samble que f. n'ait point joie a son cuer,
Que ele brait et crie, giete larmes et pluer,
C'est toz baraz et guile, que nos (*sic*) fait pas de cuer.

- XX. Trop set f. bien faire chiere dolente et mate ;
Nus n'en a bia samblant se mo (*sic*) chier ne l'achate. (*b*)
F. set trop de mal, de guile et de barate,
F. samble trois choses : lou et vorpil et chate.

(S.-G., v. 269-72.)

1. Couplet très corrompu : V. 1, S.-G. *orendroit tout a cors* ; v. 4 : *ceste les a rebors*.

2. Il faut probablement malgré l'accord du ms. S.-G., corr. *.j. mestre* ; et ce maître, cité de seconde main, est, selon toute apparence, Juvénal.

- XXI. Lous et vorpil et chate sont trois bestes de proie :
 Chaz surche¹, vorpix guto, li lous robe et proie.
 F. sovent engigne celui qui plus la proie,
 Qui plus touxement l'ainme et plus bevrà la proie².
 (S.-G., v. 273-4.)
- XXII. D'une chose me iat f. molt esbahir :
 Celui qui plus l'ennore et plus la sert d'ahir
 Et fet sa volenté het ele et viet trahir,
 Et celui sert et ainme qui ele doit haïr.
 (1593, fol. 140.)
- XXIII. Honiz soit qui a f. son corage descuevre,
 Ne qui le sien li donne, a qui ele recuevre,
 Car a f. ne chat qui la jambe li huevre :
 Toz jors vorroit la f. c'om li fut entel o[e]vre.
 (S.-G., v. 241-4.)
- XXIV. F. se change et mue .xx. [foiz] le jor ou .xxx.
 Plus a le cuer movant que nacele en tormente.
 Une or la viet (sic), or est liée, or dolente ;
 Por ce est fox qui son cuer i met trop ne s'entente.
- XXV. Or viet estre entre genz et or viet estre en mue,
 Or jengle comme jais, et or devient si mue
 Qu'ele ne puet mot dire : ainsi se change et mue,
 Et viet, que qu'ele face, estre danme et cremue.
- XXVI. Sachiez, se f. avoit trestot le vostre eü,
 Et mueble et heritage tot mengié et beü,
 Se vos feroit l'estrangle et le mesqueneü,
 Ausi com s'onques mais ne vos avoit veü.
 (1593, fol. 140. a b.)
- XXVII. Pou en veez mais nule ne ferme ne estable (?)
 De loiauté tenir ; ne cuidiez que soit fable,
 Que a tant mal en f., ce est parole estable
 Que l'en dit que f. a un art plus que diable³.
 1593, fol. 141 d.)

1. S.-G. *cherche*. L. *Chat: surche, vorpix g., lous r. et proie*.

2. Les vers 3 et 4 sont tout différents dans S.-G.

3. C'est en effet un proverbe fort répandu. Le Roux de Lincy, *Livre des prov.* 1, 224, ne le cite que d'après un recueil du xv^e siècle, mais on le trouve à la

XXVIII. F. s'esforce a faire tot ce que l'en li vée :
 Nes de trover mençonge ne sera ja lassée,
 Por nul mefâit dont ele soit grevée !
 S'ele a le cul covert, ja n'iert prise provée.
 (1593, fol. 141 c; 12483, fol. 251 b.)

XXIX. Car ce que les genz sevent .xiiij. ou .xiiiij. ou .xx.,
 Comment cil i ala et uns autres en vint,
 Noie ele, tence et jure la mort que Deus sostint,
 Que c'est orde mençonge, c'onques ne li avint.
 (1593, fol. 141 c; 12483, fol. 251 b.)

II.

LE CONTE DE LA REINE QUI TUA SON SENÉCHAL.

Depuis que j'ai publié dans ce recueil (t. XI, p. 581 ss.) un article sur le conte dont on vient de lire le titre, j'ai eu connaissance d'une version irlandaise, qui se trouve dans le « Livre de Leinster »². Je ne l'ai d'abord connue, ne possédant pas la langue irlandaise, que par le court résumé de l'éditeur (p. 279 a, l. 35 — 280 a, l. 42); M. Thurneysen a bien voulu en faire pour moi une traduction complète³.

Voici le contenu du récit irlandais.

La fille d'un roi des Grecs, aussitôt après sa naissance, avait été fiancée au fils d'un noble, né la même nuit qu'elle, comme c'est l'usage chez les Grecs. Mais quand elle fut grande elle s'éprit d'un beau garçon qui faisait partie de la domesticité et eut avec lui le commerce le plus intime. Un jour ils étaient ensemble au lit, quand le roi vint visiter sa fille et cria à la porte : « Ouvrez ! » Elle se leva, jeta un coussin sur le jeune homme et ouvrit. Le roi s'assit avec sa fille sur le coussin et s'entretint longtemps avec elle. Quand enfin il partit, le galant était mort. La prin-

fin de certains textes du *Blâme des femmes* (cf. ci-dessus, p. 339), dans un des *exempla* recueillis par Th. Wright dans ses *Latin stories* (London, 1842) p. 15 : « Secundum quod solet dici, mulier habet unam artem, id est unum « decipiendi modum, plus quam diabolus ». Cf. aussi *Le grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, de Nicolas de Troyes, éd. Mabille (1869), pp. 128 et 134.

1. Corrigez nul m. du mont ou ele s.

2. *The Book of Leinster, sometime called the Book of Glendalough, a collection of pieces (prose and verse) in the Irish language, compiled, in part, about the middle of the XIIth century: now for the first time published from the original Manuscript in the Library of Trinity College, Dublin, by the Royal Irish Academy, with Introduction, Analysis of Contents, and Index, by R. ATKINSON.* Dublin, 1880.

3. Cette traduction, revue par M. d'Arbois de Jubainville, paraîtra dans la *Revue Celtique*.

cesse appelle un vigoureux rustre, qui charge le mort sur ses épaules, et va avec lui sur le haut d'un rocher, d'où il doit jeter le cadavre. Arrivés là, elle le précipite lui-même avec le corps. — Bientôt il lui faut épouser son fiancé ; elle craint que sa mauvaise conduite passée ne soit découverte et qu'elle ne soit brûlée. A sa demande, une de ses suivantes, qui est vierge, prend pour une heure sa place dans le lit nuptial. Mais, le marié endormi, la servante se refuse à céder cette place. La princesse alors met le feu à l'appartement, et, comme la suivante veut puiser de l'eau dans un réservoir pour éteindre la flamme, elle la saisit par les jambes et lui tient la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'elle soit morte. Cependant le marié a éteint le feu, et la princesse se lamente de ce que sa suivante est noyée. — Après qu'elle a été mariée assez longtemps, son père meurt, puis son mari. Comme elle confesse ses péchés au confesseur du nouveau roi, il lui fait des propositions d'amour ; elle les repousse, et alors le prêtre révèle sa confession au roi, qui ordonne de l'enfermer dans une logette de bois près d'un carrefour. Elle vit là pendant sept ans de ce que des gens charitables lui font passer par les petites fenêtres de la logette. Au bout de sept ans, le roi, apprenant qu'elle vit encore, la fait sortir, et, sur sa demande, fonde pour elle un couvent et une église. Le confesseur aussi, pendant ce temps, avait fait pénitence ; lui et la princesse, après leur mort, allèrent au ciel, et de grands miracles eurent lieu à cause d'eux. Une ville s'était formée autour du couvent : c'est la meilleure ville de prières chez les Grecs.

La version irlandaise est beaucoup plus proche du récit persan du *Bahar-Danush* que du conte et du miracle français et du conte anglais. Les versions irlandaise et persane ont en commun que dans l'une et l'autre l'héroïne est une fille de roi qui a un amant en secret, et que cet amant, obligé de se cacher à la suite de la visite imprévue du roi, meurt étouffé. La version irlandaise est en un point plus voisine de la version anglaise que des autres : dans toutes deux l'homme qui doit jeter dans un puits profond, du haut d'un rocher, le corps de l'amant, y est précipité lui-même par l'héroïne avec ce cadavre attaché sur ses épaules.

Reinhold KOEHLER.

III

NOTE ADDITIONNELLE SUR JEAN DE GRAILLI, COMTE DE FOIX.

P. Meyer a montré (*Rom.* XIV, 227) que la devise : *Pay belle damie*, qui se trouve sur quatre manuscrits provenant de la bibliothèque des

comtes de Foix, était celle de Jean de Grailli, comte de Foix, de 1412 à 1436. Les doutes que l'on pourrait encore conserver sur cette attribution sont levés par un passage du *Débat des deux fortunés d'Amour* (appelé souvent aussi le *Débat du Gras et du Maigre*) d'Alain Chartier. Deux chevaliers, en présence des dames, soutiennent, l'un qu'il y a plus de biens que de maux en amour, l'autre l'inverse. Quand ils ont fini, on cherche un juge¹ :

<p> Une dame, quant el vint a sa foiz, Alla nommer le bon conte de Foiz, Sage et entier, Noble Jehan, de Phebus heritier, Et qui porte son escu en quartier, Et de tousjours suit l'amoureux mes- Quant l'ont ouy [tier. Ainsi nommer, chascun s'en esjouy, Com de celluy qui d'onneur a jouy, N'onques nulz d'eulx sa court n'en [deffouy, Ains se soubzmisdrent En son decret, et ainsi le promisdrent, Et devant luy en jugement se misdrent, Et les dames leur pouoir luy commisd- [rent En son absence. Toutes dirent qu'il a sens et science Et de chascun escouter patience, Et en amours tresgrant experience Et grant sçavoir, Valeur, bonté, hault cuer et bon [devoir, Et bon advis pour congnoistre le voir, Et qu'il vaut bien a belle dame avoir ; Aussi son port En fait assez tesmoignage et raport ; Car en son mot il porte par deport, Comme celluy qu'Amours maine a bon J'ai belle dame, [port : Qui sans peine n'advint oncques a [ame Et sans sentir le mal et l'ardant flame </p>	<p> Qui pour gaignier cuer d'amoureux Or l'a il belle. [enflame. Cil doit sçavoir qu'est l'ardant estin- [celle Et congnoistre le plaisir que l'on celle, Et bien jugier sans que nul en apelle. Ainsi conclurent, Et d'un accord dames et servans furent ; Aussi les deux de bon cuer le voulu- [rent, Et bien firent, quant si bon juge es- Sans respiter, [lurent Qui en haulx faiz se scet bien deliter Et par honneur loyaulté acquicter Et a Phebus de vertus heriter, Qui tant fut preux Et tant hay chetifz faiz et honteux, Et tant ama les deduis deliteux, Tresdur aux fiers et aux humbles pi- Comme je sent. [teux, Or fut alors le noble conte absent, En ost armé comme honneur le consent ; Pour ce furent tous d'un commun as- Qu'on escriroit [sent Tout le debat ou tant qu'il souffiroit, Et qu'au retour lors Phebus le liroit, Et s'il lui plaist son advis en droït ; Et je qui icre Seul clerck present, escoutant par der- [riere Tout le debat, les poins et la maniere, Fus lors requis par courtoise priere Que je l'escrive... </p>
--	--

1. Je donne ces vers d'après les mss. de la Bibl. Nat. 1642 et 2262 ; l'édition de Galliot du Pré offre plus d'une faute, et la langue y est constamment rajeunie.

Cette circonstance que le comte de Foix était absent pour peu de temps et occupé à une expédition militaire paraît dater le poème d'Alain de 1425 ou 1426 (voyez Flourac, *Jean I^{er}, comte de Foix*, p. 103 et suiv.). Le vers *Or l'a il bele* semble faire allusion au second mariage de Jean, avec Jeanne d'Albret, en 1423.

On voit que le comte Jean de Foix ne se bornait pas à aimer les livres, mais que, comme d'autres grands seigneurs de l'époque, il s'intéressait à la poésie contemporaine, et particulièrement à la poésie galante.

G. P.

IV.

UN ARTICLE DU DICTIONNAIRE DE M. GODEFROY.

Je ne connais pas de lecture plus agréable que celle du *Dictionnaire* de M. Godefroy ; on y apprend toujours, et on s'y amuse souvent. En l'ouvrant au hasard, comme je le fais quand j'ai quelques minutes de loisir, je tombe sur l'article *Leche* t. IV, p. 749, que je signale au laborieux lexicographe pour que, dans son *Supplément*, il le corrige ou plutôt le supprime. Ce mot, qui s'écrivait aussi *leiche* et *lesche*, signifierait « appât, amorce, friandise ». Quatre exemples sont donnés à l'appui. 1^o *Si comme li poissons s'amort A leche quant bou la sant* ; il est clair qu'il faut lire *A l'eché*. 2^o *Biauté et grasse sont deux leches qui font fuir (l. soffrir) maintes destrechés As amans*. Si au lieu d'emprunter cette citation de Jean de Condé à Dinaux, M. G. avait consulté l'édition d'A. Scheler, il aurait vu qu'il y a *teches* et non *leches*. 4^o *Regardez cy la villainie De ce gentil genin de lesche*, dit Ch. Fontaine ; mais Jenin de Lesche est un nom propre : c'est le nom d'un « badin » fort connu à Paris au commencement du xvi^e siècle (voy. Montaiglon et Rothschild, *Recueil*, t. X, p. 369). — Reste le troisième exemple, emprunté au livre du chevalier de La Tour Landri ; l'édition de M. de Montaiglon porte bien *leiche* (p. 234), mais ce mot, d'un sens vague, est sans doute une faute que la comparaison des manuscrits ferait disparaître.

En somme, le mot *leche* au sens indiqué par M. Godefroy n'existe pas dans l'ancienne langue française.

G. P.

COMPTES-RENDUS

Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich, mit besonderer Berücksichtigung der litterarischen Einwirkung.

Von Professor Dr. Th. SÜPFLE. Erster Band. Von den ältesten germanischen Einflüssen bis auf die Zeit Klopstocks. Gotha, Thienemann, 1886, in-8°, XXII-359 pages.

Ce livre, dont le sujet est intéressant, paraît bien fait et instructif pour la période moderne ; mais pour celle qui précède le XVII^e siècle, et qui nous intéresse seule ici, il ne tient pas ce qu'on pourrait en attendre. L'influence germanique sur la France du moyen âge revient tout entière aux temps mérovingiens ; elle a été considérable, et s'est exercée sur la langue, sur la poésie (épopée), sur la société. L'auteur annonce qu'il étudiera plus profondément qu'on ne l'a fait la pénétration, dans ces trois sens, de l'élément germanique en France ; mais ce qu'il nous donne n'a ni grande nouveauté ni grande valeur. Pour la langue, il se borne à peu près à une liste (établie sans critique) des mots allemands dans le français moderne, tandis qu'il y avait tant à puiser dans l'ancien français et le provençal. Pour la poésie, il ne connaît pas le livre de Pio Rajna. Pour la véritable « Kulturgeschichte », où il y avait tant à dire, il se borne à quelques indications sommaires et presque toutes de seconde main. Le sujet qu'il n'a fait qu'effleurer reste à traiter, et mérite d'être traité avec l'érudition et la pénétration nécessaires pour en tirer tout ce qu'il contient. — Nous avons voulu simplement signaler l'esquisse de M. Süpfle à nos lecteurs, qui sur la foi du titre auraient pu croire que son livre avait pour nos études une importance qu'il n'a pas. Répétons qu'il n'en est pas ainsi pour ce qui concerne l'histoire littéraire moderne ; sur le XVIII^e siècle notamment nous y avons trouvé une grande richesse d'informations et partout un jugement impartial et modéré ; la suite, qui traitera de l'influence intellectuelle de l'Allemagne depuis Klopstock, sera sans doute encore plus importante.

Das S vor Consonant im Französische... von Wilhelm Kœrritz.
Strasbourg, Bauer, 1886, in-8°, VIII-135 pages (diss. de docteur).

La dissertation de M. Kœrritz mérite d'être signalée à l'attention. Elle traite un point important et jusqu'à présent mal éclairci de l'histoire de notre langue ;

elle le traite avec méthode, intelligence et conscience, et les résultats généraux auxquels elle aboutit peuvent être considérés comme acquis. Il est vrai qu'ils devaient déjà être évidents, au moins dans leur partie essentielle, pour tous ceux qui professent les doctrines de la linguistique moderne; mais quand on voit que des philologues de premier ordre, à commencer par Diez, ne les ont pas nettement discernés, on reconnaît que le jeune auteur, en faisant son possible pour les démontrer et les mettre hors de doute, a bien mérité de la science. A côté de ce réel mérite, on peut signaler, dans ce travail d'ailleurs bien fait, des lacunes et des erreurs¹, et il ne sera pas inutile de l'examiner avec quelque détail.

La règle générale, en français, est que l's qui précède une autre consonne à l'intérieur d'un mot tombe, d'abord dans la prononciation, puis dans l'écriture. Cependant, sans parler de termes techniques d'introduction évidemment savante, on trouve dans nos dictionnaires français un grand nombre de mots qui conservent l's. « L's, dit Diez, persiste fortuitement dans quelques anciens mots... » Et cette appréciation n'a jamais, au moins publiquement, été formellement contredite; elle a même été récemment donnée comme incontestable². M. K. l'a soumise à un examen critique d'où il résulte, comme on pouvait s'y attendre, qu'elle repose sur une vue trop hâtive des faits. Il prend l'un après l'autre tous les mots du français moderne qui présentent une s devant une consonne et montre qu'il n'y en a pas qui méritent vraiment la qualification de mots « anciens » que leur donne Diez. Il les divise en six classes : 1^o *Mots pour lesquels les grammairiens du XVI^e s. attestent l'amuissement de l's* (grâce au livre de Thurot, l'auteur a pu réunir des renseignements nombreux et précis). — 2^o *Mots empruntés à des langues étrangères* (italien, espagnol, anglais, allemand) à une époque relativement moderne. — 3^o *Mots anciens, mais tombés en désuétude, et repris dans les livres par les lettrés* (il est bon de les indiquer : *destrier*, *escrimer*³, *geste* (chanson de), *ménestrel*, *ost* (au XVII^e siècle on prononçait encore *ôt*), *énestre*). — 4^o *Mots qui, outre qu'ils conservent l's, violent encore une autre loi phonétique* (c'est là qu'on trouve les mots cités par Diez, *estimer*, *estomac*, *esclandre*, *espace*, *espérer*, *esprit*; un seul fait réellement difficulté, c'est *espérer* avec ses congénères *espoir* et *espérance*; M. K. a très finement remarqué qu'*espérer* n'est pas la forme régulière de *sperare*: on devrait avoir *esperer* comme on a *mener*, *celer*, *seren*; si *espérer* a subi pour la voyelle l'influence du latin *s*, il a pu et dû la subir aussi pour la consonne, ou plutôt « le mot savant

1. On pourrait aussi y relever trop de fautes d'impression, et, comme dans beaucoup d'ouvrages philologiques allemands, une typographie d'un aspect désagréable et d'une disposition incommode.

2. Voy. Förster, *De Venus*, p. 60. Sur le mot *esquiver*, incontestablement italien, voy. Köritz, p. 73.

3. L'explication de ce mot est bien douteuse. L'anc. fr. ne donnait qu'*escrimer* et *escrémie*; comment a-t-on pu en tirer *escrimer* et *escrime*? *Escrime s.* dénonce comme étranger par son *i* aussi bien que par son *s*. Le mot n'apparaît d'ailleurs qu'au XVI^e siècle (l'exemple de Bouciquaut dans Littré est plus que suspect); il provient du prov. cat. *eserima* ou de l'esp. *esgrima*.

4. Ce changement d'e fem. en é par imitation du latin n'est pas rare.

espérer a supplanté le mot populaire *éperer*, et a amené à la suite la prononciation *espoir* pour *époir*; cf. *ménéstrel* à côté de *ménétrier* ». — 5^o Mots dans lesquels la prononciation est ou a été incertaine (l'auteur montre qu'au moyen âge on a dû prononcer par exemple *jute*, *trite*¹, *cêlète*, à côté de *juste*, *triste*, *cêlestes* prononciations savantes, comme on a prononcé longtemps *honeste* à côté d'*honnête* qui, ici, a triomphé). — 6^o Mots qui ne violent que la règle de la chute de l's; ce sont d'après M. K. *astuce* (dans Gaimar il faut lire non *astucie*, mais *astutie* = *estultie*), *haste* (qui, comme le dit fort bien l'auteur, n'a rien à faire avec l'a. fr. *hanste*, cf. *Rom.* VII, 467), *langouste* (mot venu récemment du midi; l'a. fr. *langoste*, « sauterelle », vit dans les patois sous la forme *langoute*, *langôte*), *pasteur*, *questeur*, *respirer*, *conspirer*; il n'a pas de peine à montrer que ce sont des mots savants. — Reste, comme 7^e classe, « un seul mot, dans lequel la conservation de l's n'est pas expliquée »; c'est *forestier*. Il est clair que ce mot, surtout si on le rapproche de *forêt*, ne peut rien prouver (il doit probablement sa forme à l'influence du latin *forestanius*, employé dans les ordonnances et établissements de charges), et l'auteur est parfaitement autorisé à conclure « qu'on ne doit plus, au moins à l'aide des mots qui présentent s devant une consonne, révoquer en doute l'axiome de la valeur absolue des lois phonétiques ». — L'ordre qu'il suit prêterait à la critique², ce qui d'ailleurs, grâce à l'index alphabétique, a peu d'importance; mais toute cette partie du livre est très louable; l'auteur y fait preuve d'un discernement remarquable, et il a souvent des vues ingénieuses, comme quand il montre par quels équivalents l'ancien français remplaçait tel ou tel mot qui nous semble n'avoir jamais pu manquer à la langue populaire.

Mais M. Kœritz ne s'est pas contenté de cet examen des mots où l's est conservée, qui occupe plus de la moitié de son travail. Dans deux chapitres préliminaires, il étudie le phénomène de la chute de l's dans le temps et dans l'espace. Cette introduction, d'une portée scientifique plus grande, amène aussi l'auteur sur un terrain moins sûr et plus dangereux. Tout en montrant là encore de solides qualités, il n'a pas obtenu de résultats aussi certains que dans ce qui fait d'ailleurs le véritable sujet de sa thèse.

I. *Époque de l'amuïssement de l's*. Les deux seuls auteurs qui aient touché cette question sont, d'après M. K., MM. Fœrster et Neumann³; encore ne l'ont-ils touchée qu'indirectement, le premier en disant que « l's s'est amuïe (en normand) d'abord devant l et n, peut-être aussi devant m, » et que « ce procès, dans le cours de la seconde moitié du XII^e siècle, s'étendit aussi à s + muette et devint toujours plus général »; le second en attribuant au français de l'est, comparé à celui de l'ouest, un certain retard dans l'accomplissement du phénomène. M. K. commence par écarter les mots qui ne peuvent donner de résultats certains

1 Au reste, on a dit régulièrement *just* et *trist*; ce dernier dans la *Passion* est une forme aussi bien française que provençale.

2 Il suffisait en réalité de deux classes: *mots savants ou étrangers*, *mots où la prononciation de l's est plus ou moins récente*.

3 Voyez cependant les passages auxquels renvoie la table de la *Romania* (p. 151) et notamment l'étude fort louable de M. Scholle.

(composés avec *de* ou *des*, avec *re* ou *res*, *trebuchier* ou *treslu hier*, suffixes des ordinaux), puis il cherche les plus anciens exemples de la chute de *l's* ; il trouve la preuve de cette chute soit dans les rimes, soit dans la graphie (suppression de *l's*, remplacement de *l's* par une autre lettre, addition de *l's* contrairement à l'étymologie). Il examine successivement les textes anglo-normands (Philippe de Thaon, *Brandan*, les Psautiers, *Rois*, Gaimar, Fantosme) et continentaux (*Lapidaire*, Etienne de Fougères, *S. Etienne*, Guillaume de Saint-Pair, Wace, Beneit de Sainte-More, Marie de France, Garnier, *le Chevalier au lion*, les *Dialogues* de Grégoire, *Job*, *Sermo de Sapientia*, *Brut* de Munich, Philippe Mousket, Baudouin et Jean de Condé). Ce choix est évidemment beaucoup trop restreint, et le travail dont M. K. a eu l'initiative devra être repris sur une plus vaste échelle. Les chartes notamment, qui ont l'immense avantage d'être exactement datées, sont pour une recherche de ce genre la mine la plus sûre. Les poètes du XII^e siècle sont beaucoup trop peu représentés. M. K., sauf la *Vie de saint Thomas*, n'a consulté que des poèmes écrits en rimes plates, ce qui lui a suggéré des observations d'ailleurs assez fines pour expliquer la rareté des rimes probantes ; mais ces observations ne s'appliqueraient pas aussi bien aux chansons lyriques, aux œuvres dramatiques, aux poèmes écrits en laisses monorimes. Une source de première importance, les glosses et glossaires hébraïco-français, a été laissée complètement de côté, ainsi que les transcriptions en langues étrangères. L'auteur conclut que l'amuïssement doit être reporté au plus tard au commencement du XII^e siècle ; il dit avec raison que s'il apparaît plus tôt en Angleterre que sur le continent, ce n'est que par suite de circonstances extérieures : le phénomène étant inconnu à l'anglais, les écrivains anglo-normands ne le présentent que parce qu'il existait déjà en français. Mais ici se pose une question que M. K. a traitée avec peu de précision et de clarté, et qui est de première importance : c'est la question indiquée par M. Förster.

« L'opinion de Förster, dit M. K., d'après laquelle *l's* s'est amuï devant les liquides plus tôt que devant les muettes, n'est pas soutenable, comme le montre la rime *met* : *est* dans Philippe de Thaon ; du moins on ne peut la soutenir avec les matériaux qu'il emploie. Il n'y a que les mots français de la langue anglaise qui appuient cette vue, car nous y voyons, en regard de mots avec *s* + liquide où *s* est muette (cf. *isle*, *male*, *valet*, *dine*) le groupe des mots avec *s* + muette, p. ex. *beast*, *feast*, *forest*, *tempest*, etc., où *s* se prononce encore aujourd'hui. En outre comparez des cas comme *to effray* (v. fr. *esfreier*¹, *to efforce* (*esforcier*), *to defeat* (*des'ait*). D'après cela l'amuïssement de *l's* devant les liquides et *fa* précédé la transplantation du français en Angleterre ; l'amuïssement continental de *l's* devant les muettes, au contraire, n'a eu lieu que plus tard, mais encore avant la fin du XI^e siècle. Cf. aussi l'anglais *hileous*, a. fr. *hisdous*². » L'observation, quoique mal formulée, est juste, mais la portée en est plus grande que ne l'a cru l'auteur. En réalité, la chute de *l's* devant les

1. M. K. donne à tort *esfrailer*.

2. L'auteur ajoute comme étymologie *hispidosns*, mais *l'h* étant aspirée, cette origine est impossible. Pour trouver l'étymologie, il faut partir de *hisde*.

consonnes comprend deux séries de faits qui sont parfaitement distinctes: 1° *s* devant les spirantes (*j, f, v*), les sonores (*b, d, g*), et les liquides (*l, m, n, r*); 2° *s* devant les sourdes (*p, t, c*). Dans la première série l'*s* est tombée bien avant l'époque où elle est tombée dans la seconde; aux mots anglais cités, qui nous la montrent tombée devant *l, n, f, r, d*, on peut en ajouter d'autres qui nous la montrent tombée devant *b, m, r*¹. D'ailleurs il est facile de voir, dans les textes mêmes qu'a étudiés M. K., que la chute de l'*s* pour la première série se produit dans de tout autres conditions que pour la seconde. A côté de formes très nombreuses où l'*s* tombe devant les consonnes de la première série², on ne trouve, pour l'époque ancienne, à peu près aucun exemple de la seconde série (voyez plus loin). Mais il y a un fait aussi probant que la séparation des deux groupes en anglais, et dont M. K. n'a pas tenu compte. Le wallon, comme il le constate dans son second chapitre, conserve jusqu'à nos jours l'*s* devant les muettes sourdes; mais il ne l'a pas devant les sonores. M. K. aurait dû remarquer que devant *b, d, g, l, m, r, n, f, v, j* il n'y a pas un exemple d'*s* en wallon; il cite lui-même *elère, emai, raine* (d'*araisnier*), *valet, venredi, todi* (*tos dis*), *pamé, réjoihi, jeudi, mardi, mainime, même, amoune*, mais il suppose à tort que ce sont des mots d'importation étrangère³. Autre remarque, qui converge avec les autres: le remplacement de l'*s* par *d, g, h* ou *r*, ne se trouve que devant des consonnes de la première série, *l, n, f*; il en est de même de l'assimilation. C'est qu'en réalité dans la chute de l'*s* de la première série et dans la chute de l'*s* de la seconde il s'agit de deux phénomènes différents: la première *s* est une *s* sonore, la seconde est une *s* sourde. L'altération de l'*s* sonore s'est produite bien avant celle de l'*s* sourde et tout à fait indépendamment d'elle⁴.

A cette question se rattache aussi celle des lettres qu'on trouve employées dans différents textes pour remplacer l'*s* de la première série. M. K. regarde toutes ces lettres comme des signes muets, mais il est certainement dans l'erreur. Ces lettres sont *d, g, h, r*; examinons-les successivement.

1° *D* est propre aux textes anglo-normands. Il figure devant *l* dans Philippe de Thaon (*idde, gredle*) et dans les *Rois* (*medler, vadlet, madle*), devant *n* dans les *Rois* seulement (*adne, maidnee, chaidne, podnee, didne*)⁵, c'est-à-dire devant deux

1. Par exemple *debauch, blame, v. a. emoven, v. a. arace*, etc.

2. Déjà dans le *Rollant* le fait que *blasme, pasme* peuvent figurer à l'assonance en *a* nasal prouve que l'*s* y était tombée.

3. M. K. dit bien légèrement que, le patois de Liège conservant l'*s*, le *Dialogue* de Grégoire ne peut être de la région de Liège, ou en montre les formes mêlées avec celles du français central, puisque ce texte témoigne en diverses manières de l'amuissement de l'*s*. Or le *Dialogue*, sauf *sopezons* et *descroissanz* qui ne prouvent rien (confusion de suffixes), n'a d'exemples de la chute de l'*s* que devant *l, n, m, f, g*, c'est-à-dire qu'il se comporte non seulement comme le liégeois, mais comme tous les dialectes wallons.

4. M. K. dit avec raison (p. 33) que la chute de l'*s* est analogue à celle des muettes précédant une autre muette, à la vocalisation de *Pl*, à la perte des nasales dans les voyelles précédentes; mais ces différents phénomènes, s'ils proviennent d'une même tendance, se sont produits à des époques fort diverses. Ils n'ont pas non plus pour cause « une des lois les plus générales de la langue française » qui serait « la suppression de toute consonne qui clôt une syllabe »; car dans *forest, vaut, sent*, etc., la première consonne ne clôt pas la syllabe.

5. Je me borne aux textes cités par M. Kæriz; on en trouverait d'autres exemples en Angleterre.

liquides dentales ; cette observation suffit à montrer qu'il s'agit bien là d'un phénomène phonétique. M. Förster a déjà fait remarquer que l'angl. *meddle* a conservé le *d* de l'anglo normand *meller* ; il faut y ajouter *medlar* = *meslier*, en sorte que ces deux exemples se fortifient ; il est vrai que *isle*, *male*, *valet* présentent la chute complète du *d*, mais dans des mots d'emprunt ces irrégularités n'ont rien de surprenant. On peut regarder le *d* comme un développement propre à l'anglo-normand, devant *l* et *n*, du son particulier qu'avait pris dans ce cas l's sonore ; c'était sans doute une espèce de *th* doux.

2° G. La question est ici plus compliquée. Le *g* ne se trouve pour *s* que devant *n* et après *i* (*ignel*, *maignie*), c'est-à-dire dans les conditions où d'ordinaire il indique l'*n* mouillée. M. K. pense que le *g*, dans plusieurs groupes composés de *gn*, étant muet, il a été employé ici comme signe muet, peut-être marquant l'allongement de la voyelle précédente. Le fait allégué est vrai pour certains mots savants dont les correspondants latins avaient *gn*, comme *digne*, *signe*, *regne* ; en outre dans certains dialectes, le *gn* s'est réduit à *n*. Mais en France c'est un phénomène assez récent et qu'on ne peut faire remonter au haut moyen âge. Si la graphie *ign* = *isn* ne se trouvait que dans des textes anglo-normands, l'explication de M. K. serait admissible ; mais on la rencontre dans des textes appartenant à des régions très différentes. Il est donc plus probable que l's sonore devant *n* a pris parfois après *i* un son particulier qui, en se combinant avec *n*, s'est au moins beaucoup rapproché de l'*n* mouillée 4. Ce qui confirme cette manière de voir, c'est que dans certains mots le son mouillé s'est effectivement substitué à celui de *sn* : en Champagne aujourd'hui on dit des *ègnes* pour l'a. fr. *aisnes* = *acinos* ; le mot *maïsnie* est devenu *mègne* aussi bien que *mènie*, etc. On pourrait, il est vrai, croire que l's est simplement tombée et que l'*n* mouillée est résultée du contact d'*i* (= *j*) et *n* ; mais ce qui rend le fait douteux, c'est qu'il ne s'est pas produit (sauf cà et là par confusion de suffixes) pour les mots qui n'ont pas d's entre l'*i* et l'*n*. C'est un point intéressant, qui demande une étude particulière.

3° H. M. Kærizt ne s'occupe pas spécialement de ce substitut de l's ; il mérite cependant l'attention. Il ne se trouve que dans des textes orientaux et même wallons (*Dialogues*, *Job*), et seulement devant *n* (*maïhnie*, *raïhnable*, *ahnesse*) ou *m* (*blahma*). Si cette *h* était un signe du genre de notre accent circonflexe, pourquoi ne l'emploierait-on que devant *n* et *m* ? Je la regarde comme l'expres-

1. C'est aussi l'opinion de M. Schloesser (*l. c. infra*, p. 73).

2. Il n'y a que les mots de ce genre qui fournissent, en dehors des poèmes anglo-normands, les rimes mixtes citées par M. Kærizt : les autres reposent sur de mauvaises graphies : ainsi dans Gu. de Saint-Pair, l. *grifaïne*, *essoïne*, *arcine*, *Campaine* ; dans Wace *Cremogne* (*chavetaine* est bon), dans Mousket *Septimagne*, *maintienne*, *Campagne*, etc. — C'est à tort que M. K. voit dans *cisne* une graphie inverse pour *cigne* : *cisne* = *cicinum*.

3. Les objections de M. Schloesser ne sont pas péremptoires.

4. Sur l'hypothèse de M. Suchier, d'après laquelle le *g* aurait ici sa valeur ordinaire, voy. Schloesser, *l. c. infra*.

5. Ici encore on pourrait alléguer plusieurs autres textes. Citons seulement le *Poème moral* (voy. l'*Introduction* de M. Cloetta, p. 101).

sion du son particulier que l's sonore devant les nasales avait pris dans la région wallonne ; on peut en rapprocher le changement d's sonore intervocale en h qui s'est produit plus tard dans la même région et dans la région lorraine (*rahi* = *raisin*, *oheu* = *oiseau*, etc.)¹.

4^o R. L'r se substitue à s sonore devant l (*varlet*, *marle*, *muler*, *parle*), j (*murjot*, *torjors*), n (*arne* 2, *almorne*), f (*orfraie*), v (*derver*), et cela particulièrement dans la région picarde. M. K., qui ne cite que *varlet*, *dervez*, voit encore là un signe muet, s'appuyant sur ce que dans différents textes r devant une consonne n'empêche pas la rime avec cette même consonne (*defors* : *erclos*, *large* : *sage*)⁴. Cela prouve simplement une prononciation faible de l'r ; mais il est impossible de soutenir que dans les mots cités l'r, qui se prononce encore en français dans *orfraie*, soit un signe muet. D'ailleurs ce phénomène n'est pas particulier au français. M. K. aurait pu voir dans Diez⁵ les exemples semblables de l'italien (*ciurma*, *ormay*, du portugais (*cirne*), du provençal (*azermar*, *varvassor*, *almorna*)⁶. L'r ne remplace d'ailleurs que l's sonore 7 : c'est un fait du même ordre que la substitution d'r à s sonore (ou réciproquement) intervocale observée à une certaine époque en français et en provençal⁸.

Résumons-nous. L's sonore, devant les sonores, les spirantes et les liquides, s'est de bonne heure altérée d'une manière qui en a amené la chute complète, dans certains cas au moins, dès avant le milieu du XI^e siècle⁹. Cette altération a pris des formes variables, généralement transitoires, dont quelques-unes cependant ont persisté : devant l, n on trouve en anglo-normand un d prononcé sans doute très mollement ; devant m, n en wallon une h ; devant f, v, l, n en picard et en français une r ; l's précédée d'i a eu une tendance à mouiller l'n qui la suivait. L'ébranlement de l's sonore dans ces conditions et sa chute définitive (sauf quelques traces comme *orfraie*, *aigüe*) sont, avec les variations indiquées plus haut, des faits communs à tous les dialectes, et qu'on n'a aucune raison de regarder comme plus anciens dans l'un que dans l'autre¹⁰.

1. Sur h pour s sourde, voyez plus loin.

2. Voy. Rom. XIII, 259.

3. En revanche il allègue des exemples qui n'ont rien à faire ici : dans *hesbergier*, *mescredi*, l'r est tombée par dissimilation et l's est un signe muet (cf. *musdre*, *Poème moral*, p. 101) ; il faut juger de même *sotrait* (voy. ci-dessus) ; *sourduire* = *souduire* est une confusion de suffixes.

4. La rime *tertre senestre* s'explique de même : *senestre* = *senetre*.

5. *Gramm.*, trad. fr., I, 221. Voy. aussi Joret, *de Rhotacismo*.

6. Pour le provençal, ajoutez les exemples cités par P. Meyer, *Rom.* IV, 184.

7. Il semble que l's provenant d'ss dans *ossifraga*, *vass(a)lletum* doive être sourde ; mais cf. la juste remarque de Diez, *Gramm.*, I, 274, note. Le changement d's sourde en r est un phénomène d'un autre ordre, et qui me paraît inconnu en français ; on le trouve par exemple en limousin (Chabaneau, *Gramm. limousine*, p. 78).

8. Voy. Rom. IV, 184 ; VI, 261 ; VII, 633 ; IX, 622.

9. Voy. ci-dessus, p. 618, n. 2, ce qui est dit du *Rollant*. Dans le *Domesday Book* on ne trouve qu'un exemple : *Gillebert* à côté de *Gislebert* (*Zeitschr.* VIII, 362).

10. Signalons une erreur de détail. D'après M. K. (p. 18) *graisle* est une graphie inverse ; la bonne forme est *graille*. Mais *gracilem* a donné *graisle* comme *acinum*, *cicinum* ont donné *aisne*, *cisne* ; si le c avait été traité comme dans *-aculum*, on aurait *grail* et non *graille* (dans le pr. *graille*. l's est tombée). Je crois aujourd'hui qu'il faut

Passons maintenant à la chute de l's de la seconde série, c'est-à-dire de l's sourde devant *p, t, c*. C'est, comme nous l'avons vu, un phénomène indépendant du premier, et postérieur; il est inconnu à l'anglo-normand d'une part et au wallon de l'autre. Il est vrai que pour l'anglo-normand M. Kæritz allègue d'assez nombreux exemples, soit de rimes, soit de graphies, mais il faut d'abord écarter tous ceux qui touchent des formes verbales. De très bonne heure il y eut en Angleterre des gens qui écrivaient (dans tous les sens, le français sans bien le savoir; aussi ni les rimes ni les graphies où *-ist, -ist* sont confondus avec *-it, -at* ne prouvent-elles rien (ces rimes se réduisent d'ailleurs à deux rimes fort douteuses de Philippe de Thaon et à deux autres de Gaimar). Il faut juger de même, quoique le cas soit plus rare, de la rime de *mest* = *mittit* avec *est* dans Phil. de Thaon (*Best.*, v. 428¹). Les autres exemples allégués sont à peu près tous faux². — Sur le continent, la chute de l's sourde est incontestable; nous la trouvons attestée d'abord par des rimes de Wace, de Beneit de Sainte-Mère, de Guillaume de Saint-Pair³, de Marie de France, de Garnier de Pont-Sainte-Maxence (douteux), c'est-à-dire d'écrivains normands. Graphiquement, elle apparaît avant la fin du XIII^e siècle dans le *S. Etienne*. Ce n'est pas avec le maigre appareil fourni par M. K. qu'on peut étudier le phénomène dans les autres régions; bornons-nous à rappeler que Chrétien de Troies ne le connaît pas (voyez l'*Introduction* de M. Fæster à *Cligès*, p. LXXIII⁴). Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est postérieur à la conquête de l'Angleterre, qu'il se montre d'abord dans la région occidentale, et qu'il avait atteint au XIII^e siècle son étendue actuelle. Il n'a jamais pénétré dans le wallon; c'est ce qui distingue le plus remarquablement ce grand parler des autres dialectes français, et ce serait peut-être un caractère suffisant pour lui tracer des limites conventionnelles. Quant à la façon dont le phénomène s'est opéré, elle nous échappe plus encore

expliquer de même le *fraisle* du ms. L d'*Alexis*, ce qui enlève à M. K. son plus ancien témoignage (par graphie inverse) pour la chute de l's. *Fragilem*, ai-je dit autrefois et dit M. K., n'a pu donner que *fraile*; mais en réalité *fragilem* n'aurait donné que *frail*, l'e ne s'explique pas sur *estrielle* = *strigila* cf. it. *stregghia*. Je suppose que *fragilem*, sous l'influence de *gracilem*, est devenu *fracileni* (cf. *grevem* à cause de *brevem* et *levem*, *destrum* à cause de *sinistrum*, et *sinestrum* à cause de *destrum*), et dès lors a donné régulièrement *fraisle*.

1. Le ms. de Copenhague confirme ici la leçon du ms. imprimé.

2. *Respleniz* (*Brandan*) est une confusion avec les mots commençant par *res*; *ametistes* (*id.*) est un mot étranger; *deque* (*Ps. M.*) n'est pas de *s* que; toutes les formes alléguées des *Rois* (*trepasant, ancetres, votres, mecreantes, repentance, escrist*) sont de mauvaises leçons de Le Roux de Lincy (voy. Schloesser, *Die Lautverhältnisse der Quatre Livres des Rois*), excepté *descrud*, qui ne prouve rien, et *asquanz*, qui se retrouve souvent et provient sans doute d'une confusion. Reste uniquement *checun* dans *Brandan*; l'étymologie de ce mot est fort douteuse; les autres langues romanes semblent bien attester l's; mais en français la brièveté de l'a de *chaque, chacun*, parlerait plutôt pour une forme sans *s* (cf. le prov. *cac, quees*).

3. Guillaume n'a pas écrit en 1150, comme le dit M. K.; nous savons seulement qu'il a composé son poème *el tens Robert de Torigné*, c'est-à-dire de 1154 à 1186.

4. Chrétien prononce *mêmes, veïmes*, et *revide*, c'est-à-dire supprime l's sonore, mais seulement celle-là; *ametite* pour *ametiste* est amené par *crisolite* etc.

5. Sur la chute de l's au XIII^e siècle, voyez notamment l'article cité de M. Scholle et le glossaire hébreu-français publié par M. Bœhmer (*Rom. Studien*, I).

que pour la chute de l's sonore. L'opinion de M. Neumann, d'après laquelle l's aurait passé par *h*, me paraît appuyée non seulement par les rimes des poètes allemands du moyen-âge (*forcht : sleht*, etc.), mais par l'induction phonétique et par le fait de l'allongement de la voyelle précédente. Il est évident que *paste* n'est pas devenu tout d'un coup *pâte*; la transition la plus naturelle (en désignant par *h* toute une série de dégradations successives) est *pahte*; on sait d'ailleurs l'affinité de l's et de l'h, et nous avons vu que le changement d's sonore en *h* en certains cas est positivement attesté. Les objections de M. K. (p. 34) ne sont pas solides; on peut lui accorder sa conclusion, que « les dialectes français qui au moyen âge font rimer par exemple *teke* et *veske* ne possédaient pas ou ne possédaient plus, quand ils admettaient de pareilles rimes, ce son de transition ». Encore est-il clair que l'aspiration qui avait pris la place de l's a pu être simplement très affaiblie et permettre ainsi la rime (cf. ce qui s'est passé pour l'r); d'autre part, l'existence de cette aspiration pouvait empêcher de rimer sans aucune hésitation les terminaisons pareilles avec et sans *s*. C'est ce qui peut aussi faire comprendre la persistance en somme surprenante de la graphie avec *s*; quelle que soit la force de la tradition en pareille matière, il est naturel de penser qu'un obstacle réel l'a aidée à empêcher la vérité phonétique de se produire ¹.

II. *Limites de l'amuïssement de l's en français.* Cette partie du travail de M. Kœritz est assurément la plus faible; on l'excusera en songeant qu'elle comporte un matériel considérable qu'il n'avait sans doute pas à sa disposition. Il aurait fallu établir : 1° les limites, en regard des autres parlars français, du phénomène wallon de la persistance de l's sourde avec amuïssement de l's sonore; 2° les limites, en regard des parlars méridionaux, du phénomène français de d'amuïssement de l's tant sourde que sonore. M. K. n'a rempli la première tâche que fort superficiellement, à l'aide de quelques dictionnaires patois; il n'a pas même abordé la seconde, se bornant à renvoyer au travail de MM. Bringuier et de Tourtoulon pour la fixation de la limite entre la langue d'oui et la langue d'o. C'est une étude à reprendre². En revanche, il prouve longuement,

1. On pourrait demander pourquoi on ne trouve pas *ehre*, *evehque*, puisqu'on trouve *maihnie*, *blahmer*. Ces formes, et par conséquent l'usage graphique de l'h en ce cas, appartiennent au wallon, qui ne connaît pas les faits de la seconde série. — Cet article était à l'impression quand j'ai eu connaissance de l'excellent travail de M. Behrens sur le français en Angleterre (*Franz. Studien*, V, 2). L'auteur distingue à peu près comme je l'ai fait la destinée de l's sonore et de l's sourde. Pour ce dernier cas, il cite le témoignage précieux de l'*Orthographia gallica*, qui ne m'était pas revenu à la mémoire: « Item quedam sillabe pronunciate quasi cum aspiratione possunt scribi cum *s* et *t*, verbi gracia *est*, *plest*, *cest* », et ailleurs: « Quant *s* est joynt a la *t*, ele avera le soun de *h*, come *est*, *plest* seront sonez *eght*, *pleght* ». Il en rapproche des graphies anglo-normandes comme *osaht*, *vousiht*, *miht*, *feiht*. L'anglais, soit qu'il ait pris ses mots au français avant l'époque de ce phénomène, soit qu'en anglo-normand la prononciation de l's devant *p*, *t*, *c*, après avoir été ébranlée, se soit raffermie, ne connaît pas (sauf un très petit nombre d'exceptions d'origine moderne) la chute de l's dans ce cas.

2. Il serait intéressant de suivre en provençal les exemples d'amuïssement de l's devant une consonne. Il semble que le phénomène ne se soit presque produit, au sud d'une certaine ligne, que pour l's sonore; enco:e n'est-il pas général et paraît-il se produire à es dates diverses.

par des exemples inutiles, que, sauf le wallon, tous les dialectes français suppriment l's devant les consonnes; il suffisait de l'énoncer.

Malgré ces restrictions, le travail de M. Kœritz, je le répète en terminant, est digne d'éloge. Il fixe un point important et obscur de la grammaire française; il en commence l'histoire, s'il ne la fait pas complètement; il apporte une preuve de plus à la théorie désormais innébranlable du caractère absolu des lois phonétiques. L'auteur de cet utile travail y montre tout le temps de l'intelligence et de la méthode; espérons qu'il les appliquera encore dans le domaine où il a marqué ses premiers pas.

G. P.

L'Enseignement de la philologie romane à Paris et en Allemagne (1883-1885). Rapport à M. le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, par M. WILMOTTE, professeur à l'École Normale des Humanités. Bruxelles, imprimerie Pollenuis, 1852, in-8°, de 52 p.

M. Wilmotte a reçu du gouvernement belge une mission pour perfectionner, d'abord en France, puis en Allemagne, ses études de philologie romane. Il n'avait pu suivre en Belgique de cours spéciaux sur ce sujet, et l'enseignement qu'il a vu donner à Paris, à Berlin et à Halle a été pour lui une véritable révélation. Il a noté les impressions qu'il en a reçues avec une sincérité parfaite et un enthousiasme dont il n'a pas voulu, après réflexion, atténuer la première vivacité. Le meilleur éloge que M. Wilmotte puisse faire des maîtres dont il parle avec tant de sympathie, c'est de prouver qu'il a bien profité de leurs leçons; il a déjà commencé à le faire: nous avons signalé et nous signalerons encore de lui d'intéressants articles, et dans cette brochure même, à la suite de son rapport, on trouve deux petites études dont nous allons dire un mot. M. Wilmotte, et nous l'en félicitons, manifeste l'intention de consacrer surtout ses efforts à l'investigation historique et contemporaine du wallon; c'est là pour la Belgique une œuvre vraiment nationale, et il ne faut pas qu'elle la laisse aux étrangers. Mais pour s'en acquitter dignement, il faut naturellement, et M. Wilmotte l'a compris, posséder les principes et les résultats de la grammaire romane en général, et connaître à fond la littérature française du moyen âge. Le jeune professeur liégeois, en donnant à ses études ce centre et ce rayonnement, se rendra tout à fait digne d'inaugurer dans les universités de son pays l'enseignement de la philologie romane.

La première des études indiquées plus haut est une note sur l'auteur d'une *Vengeance d'Alexandre*, appelé depuis Fauchet Jehan le *Nevelois*. M. Wilmotte, contrairement aux habitudes trop répandues d'un étroit patriotisme, refuse d'annexer ce poète à la Belgique en en faisant un habitant de Nivelles. Il remarque

1. En réalité, l'histoire de l'amouissement de l's devrait comprendre l's finale, qui est tombée d'abord devant une consonne initiale, par conséquent dans les mêmes conditions que l's médiale. Le cas embarrassant de *lorsque, puisque, presque*, que M. K. a d'ailleurs traité avec finesse, montre l'étroite liaison des deux ordres de faits.

que la forme de son nom la mieux appuyée par les manuscrits est le *Venclais*. P. Meyer dans son *Alexandre* (II, 268 ss.) arrive à peu près aux mêmes conclusions. Ce que je connais du poème de Jean ne me fait pas paraître aussi invraisemblable qu'à Meyer qu'il ait vécu au XIII^e siècle et qu'il ait écrit pour le comte Henri de Champagne. Les vers imprimés par M. W. prêteraient à certaines critiques au point de vue de la reproduction typographique, notamment en ce qui concerne l'emploi des majuscules (v. 52 lisez *granz pitiez*), mais en somme ils sont bien publiés.

Sur les publications des *Louanges de la Sainte Vierge*, qui termine l'opuscule de M. Wilmotte, je ne puis que renvoyer aux remarques intéressantes de M. Suchier dans le n^o de février 1887 du *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*.

G. P.

PÉRIODIQUES

I. — REVUE DES LANGUES ROMANES, 3^e série, XV; janvier 1886 — P. 1-16. Castets, *Recherches sur les rapports des chansons de geste et de l'épopée chevaleresque italienne* (suite). L'auteur continue l'analyse du *Renaut de Montauban* que renferme le ms. de Montpellier (voy. *Rom.*, XIV, 302). Mais il est impossible de donner une idée nette de cette rédaction sans la comparer avec les autres rédactions (mss. de Paris, de Venise, de Londres, d'Oxford, de Metz, etc.) que M. C. ne connaît pas ou du moins n'a pas à sa portée. Les pages 9-16 sont occupées par des observations assez vagues sur *Maugis d'Aigremont*, dont le même ms. de Montpellier contient un texte qui, lorsque je l'ai étudié il y a près de trente ans, m'a paru abrégé. — Variétés. P. 35-6. P. Fesquet, *houle*. Ce mot, et son correspondant espagnol *ola*, viendraient d'*undula*. Nous croyons que l'étymologie reste encore à trouver. — Bibliographie. P. 41-3. *Documents historiques bas-latins, provençaux et français concernant principalement La Marche et le Limousin*, p. p. A. Leroux, E. Molinier et A. Thomas, 2 vol. in-8^o, 1883-5 (C. C.; critiques de détail). — Périodiques. M. Chabaneau reproduit, d'après le *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne* (XII, 1884), des fragments de vies de saints très courtes en prose provençale. L'écriture de ces fragments, qui ont appartenu à un ms. de Moissac, est du XIV^e siècle.

Février 1886. — P. 53. P. Vidal, *Documents sur la langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne* (de 1311 à 1380). Feu Alart avait publié dans la *Revue des langues romanes* une quantité considérable de documents ne dépassant pas l'année 1311. « Mais », dit M. Vidal, « nous savons positivement que l'idée de notre savant ami était de pousser cette publication jusqu'à l'année 1380, époque où la langue catalane peut être considérée comme fixée ». Aussi M. Vidal se propose-t-il de continuer la collection jusqu'à 1380. Il lui faut vingt pages pour arriver à la fin de 1313. Nous croyons qu'un recueil aussi étendu ne peut se passer de tables, et par conséquent perd beaucoup de son utilité à être publié par petites fractions dans une revue, où un index des mots et des noms ne saurait prendre place. — P. 77. E. Revillout, *Grandeur et décadence du mot « méchant » au XVII^e siècle*. — P. 93-7. « *De Lombardo et Lumaca* », poème latin du moyen âge attribué à Ovide; d'après le ms. lat. 6111 de la Bibl. nat. Tiré des papiers de feu Boucherie. — P. 99. Boucherie, *gandin, gourgandine*; Boucherie fait venir ces deux mots du patois du Jura!

Il n'y avait pas lieu de publier ces notes posthumes. Au moins fallait-il prendre la peine de consulter le supplément de Littré, où il y a pour *gandin* une origine qui paraît bien vraisemblable.

Mars 1885. — P. 105. Castets, *Recherches sur les rapports des chansons de geste et de l'épopée chevaleresque italienne*. Cet article se compose des 986 premiers vers de *Maugis* d'après le ms. de Montpellier, qui est souvent mauvais. L'éditeur a fait en tout quatre corrections (pp. 110, 111 et 120). Mais il y en avait bien d'autres à faire. V. 55 « Prist la dame ses mains », lis. *ses maus* (il s'agit d'une femme qui accouche); v. 246, *deriere*, lisez *derier*; v. 332, *antour*, l. *autour*, etc. Plusieurs vers sont trop courts. M. C. ne paraît pas savoir dans quelles conditions nous est parvenu le texte qu'il publie. Il connaît sans doute, par l'*Histoire littéraire*, le ms. 766 de la Bibl. nat., mais il ignore dans quel rapport il est avec le ms. de Montpellier. Il ne sait pas non plus qu'il y a à Cambridge un fort bon ms. du même poème découvert et signalé il y a douze ou treize ans (*Romania*, III, 507). Les deux mss. de Paris et de Cambridge contiennent à peu près le même texte; le ms. de Cambridge m'a paru le meilleur des deux. Le poème, dans ces deux copies, a environ 8,000 vers. Si j'ai bonne mémoire, le ms. de Montpellier n'a guère que 5,000 vers qui tous, ou presque tous, se retrouvent dans l'autre leçon. Ainsi les deux tirades en *i* et en *iês*, qui dans Montpellier occupent trente vers (v. 237 à 266), n'en ont pas moins de soixante dans l'autre version. Les trente vers de Montpellier se retrouvent parmi les soixante de Paris-Cambridge, les trente vers qu'ont en plus ces deux derniers mss. étant un pur remplissage. Il n'y a que deux hypothèses possibles. Ou bien la copie de Montpellier est l'œuvre d'un homme ami de la concision, qui a supprimé tout ce qui faisait longueur dans le texte qu'il avait sous les yeux, ou bien la leçon la plus longue est un plat développement dû à un remanieur qui s'est étudié, non pas à récrire le poème en le développant, mais à y intercaler de place en place des vers sans grande signification. Je me rappelle qu'autrefois, lorsque je devais publier ce poème pour la collection des anciens poètes de la France, je tenais pour la première hypothèse; actuellement, n'ayant plus mes notes et mes extraits, et me défiant de mes opinions anciennes, je n'oserais plus me prononcer. C'est à M. Gilliéron, qui a préparé il y a plusieurs années, pour la Société des anciens textes français, une édition de *Maugis*, qu'il appartient de résoudre cette question épineuse¹. — P. 133.

1. Pour que le lecteur, et aussi M. Castets, puisse se faire une idée de la question, je transcris ici une courte laisse de Montpellier que je ferai suivre de la leçon correspondante de Cambridge. Je mettrai en italiques, dans le second texte, tous les vers qui manquent au premier.

MONTPELLIER.

- A l'enfant sunt andui les bestes reperiés
 Pour chen qu'il fu petit, fu forment convoitiés.
 260 Le liepart saut avant, puis s'estoit avanchiés.
 Quant le lion le voit, mout en fu airiés;
 Ne veut que il i soit de noient parchonniers.
 De lui est le liepart fierement rechigniés;
 Mès, sachiés, le liepart fu fier et engaigniez.
 265 Quant le lion le voit venir si esragiés,
 Adonc est li estour merveilieux commenchiés.

E. Revillout, *Le mot « paire » et les noms français qui n'ont pas de singulier*. — P. 143. L. Lambert, *Contes populaires du Languedoc* (suite).

Avril 1886. — P. 157. Chabaneau, *Vie de Saint Hermentaire* (premier article). M. Roque Ferrier avait cru pouvoir attribuer à Raimon Feraud, l'auteur de la Vie de Saint Honorat, une vie de saint Hermentaire perdue sous sa forme originale, mais dont on connaissait, à l'état fragmentaire, une traduction en prose française (voy. *Romania*, X, 620, XI, 161). M. Chabaneau a retrouvé une copie complète de la vie en prose de saint Hermentaire et il montre que loin d'être l'œuvre de R. Feraud, elle a été fabriquée beaucoup plus tard, et, selon toute apparence, par Jean de Nostre-Dame, à l'aide de la vie de saint Honorat. M. Ch. publie *in extenso* cette fabrication qui, son caractère une fois établi, n'offre évidemment plus aucun intérêt. — P. 175. Le P. Bougerel, *Parnasse provençal, ou les poètes provençaux qui ont écrit depuis environ le milieu du XVII^e siècle jusqu'à présent*. — P. 207, Puitspelu, *Calcaria, « tannerie »*.

P. M.

II. — ZEITSCHRIFT FÜR ROMANISCHE PHILOLOGIE, IX (1885-86). — I. P. 1, Pfeffer, *les Formalités du combat judiciaire dans l'épopée française*; excellent travail, qui montre l'importance de l'épopée comme source juridique principalement pour l'époque où les textes proprement juridiques font le plus défaut. La matière est bien divisée, l'exposition claire, méthodique et intelligente. On peut seulement signaler quelques points qui auraient demandé plus d'éclaircissements, comme le terme *receïre*, employé pour les otages. De même à propos du serment, l'usage de faire dire par un des juges du camp la formule du serment, que répètent les combattants (usage plus fréquent que ne le dit l'auteur et qu'il n'explique

CAMBRIDGE.

*Quant des bestes fu si trestoz li cors mengiez
De Pesclave, et a duel et a tort depechiez,
Fors del chief seulement que d'aux n'est atochiés,
A l'enfant sont mout tost et errant adrecie.
L'or ce qu'il ert petiz fu forment covoitiez.
Or le garisse Dex, par la soe pitiez!
Li lieparz saut avant; forment s'est aprochiez.
Quant li lions le vit, forment en fu iriez,
Ne velt que il en soit de neant parçoniens.
De lui fu li lieparz fierement rechigniez,
Mès li lieparz fu fel et mout mal engroigniez.
A l'enfant est venus; ne s'i est atargiez.
Quant li lions le voit, vers lui s'est avanciez;
Ne velt que il en soit de neant parçoniens.
D'aux .ij. est li estours maintenant comenciez.
Li .j. encontre l'autre est fierement adreciez.
Et des poes devant sont si entrelacié
Endui s'entremenguent; mout se sont damagié;
A la gole lor est li sanz vermaux raiez.
Tot ice voloît Dex, de verté le sachiez,
Por le petit enfant qu'a mort ne fust tretiez.
Il ne puet rien cremir cui il velt bien aidier.*

Il est certain qu'à en juger par ce seul morceau, on serait bien tenté de regarder la leçon la plus longue comme une mauvaise amplification de la plus courte.

pas bien) est exprimé par les deux mots *escharir* et *eschavir le serement*, sur lesquels on aurait attendu des explications. — P. 75, Hammer, *la Langue du Brandan anglo-normand*; intéressant particulièrement pour les questions de versification, fort bien traitées; sur d'autres points, le travail de M. Brekke est plus complet et plus original. — [P. 116, Schultz, *Sur les vies de quelques troubadours*. Recherches historiques, en général bien conduites, sur quelques troubadours du XIII^e siècle presque tous provençaux: Pujol, Bertran del Pojet, Bertran de Gourdon, Gui de Cavaillon, Bertran d'Avignon, Blacatz, Folquet de Romans, Bertran de Lamanon. On y remarque toutefois beaucoup de petites inexactitudes dont plusieurs ne sont sans doute que des fautes d'impression. Il y a notamment de nombreuses erreurs dans les renvois aux sources. M. Schultz a raison d'identifier le *Pojet* d'où Bertran del Pojet tirait son surnom avec Puget, canton de Cuers, arr. de Toulon, et de repousser l'identification avec Puget-Théniers (p. 118), mais il s'est trompé sur le sens de *Teunes*, qui est le *comitatus Telonensis*, c'est-à-dire le Toulonnais. *Sarrenom* (p. 131) n'existe pas; il faut dire *Seranon*, P. 126, note 4, la Vaucluse devient un arrondissement. Partout *Vaissette* au lieu de *Vaissete*, etc. — P. M.]

MÉLANGES. P. 136, List, *Fragment de Fierabras*; précieux comme provenant d'une rédaction assez différente des autres. — P. 138, Mussafia, *Sur le conte du Juïtel*; additions et corrections à la publication de M. Wolter. — P. 138, Knust, *le nom Lucanor*; rend vraisemblable qu'il provient, par diverses altérations, de *Lucaman* = *Loqman* dans la *Disciplina clericalis*. — P. 140, Horning, *Étymologies françaises: cacher, allécher* (**coacticare*, **allecticare*; ces formations sont faciles à imaginer, mais trop faciles; je penche plutôt à croire que *cacher* vient du provençal; il n'apparaît qu'au XIV^e siècle en Franche-Comté; quant à *allécher*, l'étymologie paraît plus probable), *laïze* (de *laisier*, qui viendrait de *latiare*, mais n'existe pas; *laïze* est en a. fr. *laïse*, qui est une forme de *latitia* parallèle à *lacee*; voy. Godefroy à ce mot; de là *lisiere*, pour *laïsiere* *laïsiere*?), *mitan* et plus loin 511 (*medium tempus*, à cause de la forme lorraine *muîtò*, cf. *tò* = *tempus*; ce mot difficile appelle une explication, qui ne sera sans doute pas celle de M. H., si on songe au dérivé *mitanier* = *métayer* au XIV^e siècle); *acovateir* (de **adcovertare*; mais le mot n'est pas seulement lorrain, et le fr. *acouver* n'a pu perdre l'*r*: c'est sans doute un dérivé de *couver*); lorr. *xtrôfâ*, vanter (*ex triumphare*; mais c'est sans doute un mot moderne et formé du français *triumpher*). — P. 142, Horning, *les suffixes -īcius, -īcius*; M. H. reconnaît l'existence, qu'il avait jadis oubliée, et la fécondité du suffixe *-īcius*. — P. 143, W. Meyer, *Sur les lois des finales en roman*; observations rattachées à l'article de M. Neumann sur la phonétique syntactique, très profondes, mais en partie contestables (illoque ne semble pas avoir pu faire *illoc*; *lac, suc* sont assurément savants; *antic* en fr. n'existe pas); la remarque sur *m* dans l'imparfait (1^e personne) en sarde et en roumain est d'un grand intérêt. — P. 146, Baist, *Le passage d'st à z en espagnol*; M. B. établit, bien qu'il reste quelques points douteux (notamment *gozo*), que ce phénomène n'existe que dans des mots pris à l'arabe, ou qui ont passé par l'arabe. — P. 149, Tobler, *a. fr. arere*; prouve contre moi (*Rom.* XIII, 130) l'existence de ce mot. — P. 150, Schultz, *la Raverdie* (nom en a. fr. d'une sorte de chanson printanière).

COMPTES-RENDUS. P. 151, *Boletín folklórico español*; Pitrè, *Curiosità popolari*, I-II (Liebrecht). — P. 153, Buck, *Rätische Ortsnamen* (Gartner: très bon). — P. 156, Rœmer, *Die volksthümlichen Dichtungsarten der altprovenzalischen Lyrik* (Schultz: travail qu'il aurait mieux valu ne pas concevoir et ne pas imprimer). — P. 158, Brekke, *Etude sur la flexion dans le voyage de S. Brandan* (Græber: observations de détail; notons que l'a a été nasalisé aussi bien dans *année* que dans *an*).

II-III. — P. 161, Mall, *Sur l'histoire de la fable au moyen âge et en particulier sur l'Esopé de Marie de France*. Dans ce travail capital M. Mall établit d'abord que tous nos manuscrits de R** (c'est le recueil que M. Hervieux appelle le dérivé latin du Romulus de Marie de France) proviennent d'un original qui avait altéré, par suite d'un accident, l'ordre des cahiers, en sorte qu'une fable et sa morale se trouvent dans tous faire les nos 33 et 73 (ou 75) séparés par des fables qui devraient être à la fin du recueil. Passant ensuite à Marie, il prouve définitivement, par l'évidente (et très méritoire) explication du mot *sepande* = angl. *sippande*, « créateur », qu'elle travaillait sur un texte anglais. Il démontre aussi que le texte sur lequel reposent Marie et R**, et que j'ai appelé le Romulus anglo-latin, a pour une de ses sources le Romulus de Nilant. Enfin d'après lui, et il rend cette opinion très vraisemblable, les fables de R** qui ne sont pas dans Marie ont été reprises par le rédacteur de R** au Romulus ordinaire. Ce que M. Mall veut ensuite établir me paraît moins assuré, et je ne crois pas être guidé par un attachement obstiné à une opinion que j'ai émise (*Journal des Savants*, févr. 1885). J'avais pensé que R* (*Romulus Roberti*) provenait directement de l'original latin du recueil anglo-saxon traduit par Marie, et que R** était une traduction latine de ce recueil anglo-saxon. M. Mall croit au contraire que R* et R** sont simplement des traductions de Marie de France, le premier (qui ne contient que 18 fables) avec addition en tête de quatre fables prises à Romulus, le second avec l'addition de 23 fables prises à Romulus et avec des emprunts de détail à diverses sources latines. Il croit mettre cette opinion hors de doute en montrant un contre-sens commis par R** sur le texte de Marie: dans la fable du Rat qui veut prendre femme, Marie appelle le héros un *mulet*, c'est-à-dire un mulot, ou quelque chose d'approchant (et non un *muset*, comme le porte Roquefort): R** en fait un *mulus*, ce qui rend toute la fable absurde. Assurément la coïncidence est bizarre; mais ne peut-on l'expliquer autrement? Le mot *mulus* a été pris en bas-latin dans le sens de mulot; on trouve par exemple dans les gloses de Reichenau: *talpe muli qui terram fodunt*; quelque inepte que puisse être parfois l'auteur de R**, peut-on vraiment croire qu'il ait fait dire à un mulot, en parlant du rat: *filia ipsius neptis mea est, et intendebam aliunde parentelam contrahere, ut genus meum nobilitarem*? Si l'anglais avait *mol* ou un mot semblable (p. è. *mul?*), les deux traducteurs ont pu mettre indépendamment l'un *mulet*, l'autre *mulus*. Il faut noter que Marie de France n'est pas partout aisée à comprendre, et qu'en cherchant avec soin de quoi étayer sa thèse, M. Mall n'a pas trouvé d'autres cas vraiment graves de traduction infidèle. En ce qui concerne le *Romulus Roberti*, les coïncidences qu'il signale avec le texte de Marie paraissent plus frappantes; j'avais cru cependant faire des observations contraires

à l'hypothèse du savant allemand. Je ne me prononce assurément pas : M. Mall veut bien dire que si je me suis trompé, c'est à cause de l'insuffisance des matériaux à ma disposition ; il possède au contraire tous ceux qui sont nécessaires et les étudie depuis longtemps avec une grande intelligence. Pour le contredire ou se ranger résolument à son avis, il faudrait un examen minutieux que je ne puis faire : tout ce que je veux dire, c'est que les arguments qu'il apporte aujourd'hui ne semblent pas d'ores et déjà décisifs (il cite lui-même des traits communs à R* et à R** qui manquent dans Marie, ce qu'il a bien de la peine à expliquer). Au début de son article, il nous dit sommairement que le *Purgatoire de S. Patrice* a été traduit par Marie du latin de Henri de Salterey, composé entre 1185 et 1190 ; or « les arguments linguistiques et les preuves externes » montrent que ce poème est le premier ouvrage de Marie ; donc « le roi anglais auquel sont dédiés les lais ne peut plus être Henri II... tout indique au contraire Richard Cœur de Lion¹ ». On est impatient de connaître les preuves en question. En somme, ce nouveau travail du futur éditeur de l'*Esopé* montre avec quelle conscience il se prépare à sa tâche, mais malheureusement il nous annonce aussi que nous ne sommes pas près de la voir accomplie. — P. 204, Settegast, *L'idée de l'honneur dans la Chanson de Roland*. — P. 222, W. Meyer, *Contributions à la phonétique et à la morphologie romanes*. II. *Le parfait faible*. 1. 1^e et 4^e conjugaisons ; l'auteur, avec la science et la force de raisonnement qu'on lui connaît, reconstruit ces parfaits en latin vulgaire à l'aide de toutes les formes romanes, en expliquant les déviations. On peut persister à croire que le parf. de la 1^e conjugaison en provençal, *amct*, provient de la seconde, c'est-à-dire de *dedit* ; si on suppose, par exemple, que *anar* soit pour *andar* et vienne d'*addare* = *addere*, le parfait *anci* = *addedi* n'a-t-il pu servir de transition ? Je ne suis pas non plus convaincu que le fr. *amat* soit analogique et vienne de *habet* ; je ne vois pas d'autres raisons contre *ama vt* que le besoin d'avoir *ama ut* en latin vulgaire ; mais on peut bien admettre qu'en gallo-roman le changement de *-a vt* en *-a ut* n'a pas eu lieu. 2. 2^e conjugaison (2^e et 3^e latines). Le résultat est qu'il n'y a pas de type commun aux diverses langues romanes. Le français a remplacé par le parf. de la 4^e conj. (*dormit*) l'ancien parf. faible de la seconde (*vendict*) ; l'explication donnée de cette substitution est un peu laborieuse. 3. *Les parfaits en -u*. Le français est omis, à cause d'un travail annoncé sur ce sujet par M. Seelmann. 4. *Sur les parfaits du type dedit*, et⁵. *Parfaits italiens en -s*. Remarques de détail. — P. 268, Krause, *La valeur de l'accent dans le vers français au point de vue du sens*. L'auteur veut démontrer que l'alexandrin a quatre accents, et prend pour une loi rythmique ce qui ressort de la nature même de la langue et de l'accentuation françaises. — P. 280, Heller, *La Clemenza di Tito de Métastase*. — P. 287, Tobler, *Proverbia que dicuntur de natura feminarum* ; curieuse satire italienne contre les femmes, publiée d'après le ms. Hamilton avec des remarques

1. J'ai dit par un *lapsus* (*Rom.* XIV, 603) que M. Mall, dans cet article, faisait vivre Marie sous Henri III ; il ne la fait descendre que d'un règne. Mais il semble, vu les circonstances des règnes de Richard et de Jean, que la dédicace des fables ne convienne guère qu'à Henri II ou Henri III, et celui-ci est certainement écarté.

critiques et littéraires et un glossaire. M. Tobler a constaté que l'auteur italien s'appuie en partie sur le poème français appelé *Chastimusart*, et, outre le rapprochement de couplets déjà publiés, il en a imprimé quelques strophes tirées d'une récitation inédite. On a pu lire ci-dessus, p. 603 ss., un texte écourté, jusqu'ici inconnu, de ce poème. Quant au morceau publié dans les *Reliquiae antiquae*, I, 162, que M. T. (p. 290) regrette de ne pas connaître, c'est un fragment du *Char* de Bozon, comme on l'a établi. — P. 332, Decurtins, *Une chronique ladine rimée*. — P. 360, C. Michaelis de Vasconcellos, *Communications de manuscrits portugais* (fin). — P. 375, Dreser, *Additions au dictionnaire italien-allemand de Michaelis*. Sans aucun intérêt. Il est singulier que la *Zeitschrift* continue la publication de cette inutile compilation, après le sévère avertissement que lui a donné le *Giornale storico della lett. it.*, IV, 325. — P. 396, Reifferscheid, *L'activité de Diez comme professeur*; relevé, d'après les actes officiels, des cours faits par le maître de 1822 à 1875.

MÉLANGES. P. 405, Schultz, *Sur les troubadours génois*. — P. 407, Stengel, *Le développement de l'alba provençale*. — P. 412, Mussafia, *Sur le Juïtel*; nouvelle version. — P. 413, Tobler, *Sur les poèmes du Renclus de Moillens*; observations de détail. M. Tobler critique avec raison les formes latines barbares jointes dans plusieurs glossaires aux mots en guise d'étymologie. — P. 418, Tobler, *Sur les exemples en anc. italien p. p. Ulrich* (cf. *Rom.*, XIV, 162). — P. 419, Schwieger, *Remarques critiques sur Amis et Amiles*, éd. Hofmann. — P. 425, Gaspary, *Le développement du sens factif f dans les verbes romans*; bonnes et fines observations. Les passages en anc. fr. sont bien interprétés (*déviez* dans le *Charroi* est une leçon mal établie); dans les deux derniers exemples italiens, on peut comprendre un peu autrement *rimasto* et *rimanere*. — P. 429, Ulrich, *Verbes romans dérivés avec le suffixe -ic-*. Exemples fort douteux; notons que le fr. *attaquer* vient de l'italien, et que *pitanza* est sans contestation possible le bas-latin *pietantia*.

COMPTES-RENDUS. P. 431, Habicht, *Beiträge zur Begründung der Stellung von Subjekt und Prädikat im Neufranzösischen* (Schulze: travail sans base historique).

IV. P. 437, Crescini, *Idalgos*; première partie d'un travail sur les confidences autobiographiques de Boccace. — P. 480, Horning, *Études sur le wallon*; remarques phonétiques, grammaticales et lexicologiques d'après le parler d'une femme des environs de Liège. — P. 497, Horning, *Études sur les dialectes des Vosges et de la Lorraine*; choix de mots difficiles en général fort bien expliqués. L'hypothèse sur *salade* paraît peu utile: les formes lorraines prouveraient seulement qu'on a dit *salarde* pour *salade* par étymologie populaire, et que la chute de l'r devant d est postérieure à l'introduction du mot. Étant donné le mot *pantaisier*, de phantasiare, on en a varié le suffixe, mais l'étymologie n'est pas douteuse. *Pols* de *pulsum* est plus qu'in vraisemblable: c'est le lat. vulg. *pulvus*, *pulveris* (W. Meyer). Sur *néjol'* cf. le fr. *nois jauge*, *gauge* = *nux gallica*, le seul reste vivant du vieux nom des Gaules (car l'all. *Walnuss* n'est pas le même mot). L'étymologie proposée pour *magnié* est peu probable en

regard de l'a. fr. *maignien*, it. *magnano*. — P. 513, Hirsch, *Phonétique et morphologie du dialecte de Sicone* (première partie). — P. 571, Gaspary, *Sur le t. III des Antiche Rime volgari publiées par d'Ancona et Comparetti*; remarques littéraires et critiques. — P. 590, Tiktin, *La place des pronoms et des formes verbales atones en roumain*. — P. 597, W. Meyer, *Etudes franco-italiennes*, I. M. M. se propose d'étudier scientifiquement à tous les degrés le mélange linguistique qui s'est produit entre le français et le vénitien (puis entre le vénitien et le toscan) par la transplantation de la poésie française (notamment épique) en Italie. Il commence par le cas le plus simple, celui d'un texte français copié par un Italien, et prend d'abord la version italianisée d'*Anséis de Carthage*, dont il publie quelques centaines de vers avec le texte français en regard. Puis il étudie les altérations phonétiques, grammaticales et lexicologiques que ce texte a subies.

P. 641. Table du volume.

G. P.

III. — MODERN LANGUAGE NOTES. A monthly publication (for eight months in the year) devoted to the interests of the Academic Study of English, German, and the Romance Languages, published by A. M. Elliott, James W. Bright, Julius Goebel, H. A. Todd of Johns Hopkins University, Baltimore, Md. Vol. in-8°, 1-8, Jan.-Dec., 1886. — La création de ce premier recueil périodique américain consacré exclusivement à la philologie germanique et romane et l'accueil de plus en plus encourageant qu'il a reçu pendant le cours de sa première année suffisent à prouver que l'étude des langues modernes (spécialement celle des langues teutoniques et des langues romanes) commence à être appréciée en Amérique. Les directeurs annonçaient dès le début (I, col. 2) qu'ils voulaient donner à ce recueil « as scientific a character as may be possible, considering the present status of modern language study in America », sans toutefois exclure la discussion des questions pratiques et pédagogiques, et ils ont tenu parole. C'était à mon avis prendre un parti très sage que de ne pas se placer à un point de vue trop exclusif. La mission du recueil est de conquérir l'esprit du grand public des instituteurs et même des professeurs pour l'étude scientifique; cela ne pouvait se faire qu'en intéressant ce grand public, et il a fallu lui faire des concessions. La forme de la publication s'adapte bien à une large circulation, le recueil étant publié chaque mois de l'année scolaire et à un prix très modéré (un dollar par an). C'est évidemment le « Literaturlblatt für germanische und romanische Philologie » qui lui a servi de modèle, quoiqu'il ne soit pas aussi exclusivement destiné à des comptes-rendus critiques. Voici maintenant les articles des huit premiers numéros qui peuvent intéresser les lecteurs de la *Romania*.

1. Janvier. Col. 7-10, Stengel, *Le Theatre d'Alexandre Hardy* (Elliott: reproduction d'un article de l'*American Journal of Philology*, vol. VI. pp. 360-62). — C. 14-15, G. Paris, *La poésie du moyen âge* (Todd: grand éloge mérité). — C. 20-21, A. Williams, *The Syntax of the Subjunctive Mood in French* (Elliott: très bien fait).

2, Février. C. 31-33, A. Tilley, *The Literature of the French Renaissance* (Todd: bon comme essai d'introduction). — C. 46-48, H. Schmidt, *Das Pro-*

nomen bei Molière im Vergleich zu dem heutigen u. dem altfranz. Sprachgebrauch (Bowen : travail utile et bien fait).

3. Mars. C. 71-75, Sievers, *Grundzüge der Phonetik*, 3. Auflage (Sheldon : fait d'utiles remarques sur le passage de *t* latin à *d* roman). — C. 75-77, E. Courtonne, *Langue internationale néo-latine* (v. Jagemann : sans valeur).

4. Avril. C. 106-8, *The Paradiso of Dante edited with translation* [en prose] et notes by A. J. Butler (Walter). — C. 112-4, Clédât, *Grammaire élémentaire de la vieille langue française* (Fortier : élogieux, mais faible). — C. 124, *Li Romans de Carité et le Miscrere du Renclus de Moiliens p. p. van Hamel* (notice sommaire).

5. Mai. C. 125-29, Lang, *Contributions to Spanish Grammar*. M. L. prouve par de nombreux exemples tirés surtout des anciens auteurs espagnols : 1) que les pronoms démonstratifs *ello* et *es(s)o* sont souvent employés dans un sens distributif (v. Diez, *Gram.* III, 69) ; 2) que les substantifs *christiano*, *moro*, *judio*, *pagano*, *cosa* et *cosiella* remplacent le pronom indéfini surtout dans une proposition négative (Diez, III, 79-80) ; 3) qu'une trentaine de noms en dehors de ceux notés par Diez (III, 399) servent comme complément de la négation. — C. 140-41, Stürzinger, *The Oaths of Strasburg*. Réfutation de la correction de Bonamy proposée de nouveau par M. Clédât (*R. des l. rom.*, oct. 1885, p. 309 ; cf. ci-dessus, p. 471). Quoique la même correction ait été faite depuis par M. Karsten (*Mod. Lang. Notes*, juin 1886, col. 172-5) et par M. Settegast (*Zeitschrift für rom. Philol.*, X, 169-70), je n'ai pas changé d'opinion. Il me semble que le contexte et la version allemande ne comportent guère la correction. C'est surtout la proposition comparative *si cum om per dreit son fradra salvar dift* qui me paraît la rendre invraisemblable. On n'a qu'à lire le passage en entier, tel qu'il a été corrigé : *si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha [li] er in cadhuna cosa si cum om per dreit son fradra salvar dift*, et on s'apercevra que *si cum om per dreit son fradra salvar dift* ne répond qu'à une des deux propositions précédentes, et encore est-ce à la plus éloignée. Il y a donc désaccord entre la proposition subordonnée, qui ne suppose qu'une seule proposition principale, avec le verbe *salvar*, et les deux propositions principales. Or ce désaccord n'est dû qu'à la correction, car la leçon du ms. n'a qu'une seule proposition principale et justement celle qui a pour verbe *salvar*, la seconde étant réduite à un simple attribut adverbial de *salvar* sous la forme de *et in aiudha et in cadhuna cosa*. Tout est donc en parfaite harmonie dans la leçon du ms., et la correction, qui vient embrouiller la phrase, est à rejeter. Quant au texte allemand, que j'avais invoqué en faveur de mon opinion, il ne confirme certainement pas la correction, quoi qu'en dise M. Karsten. Je conviens que ce n'est pas un fort argument non plus pour mon opinion, puisque la version allemande a tout simplement omis *et in aiudha et in cadhuna cosa*. Mais il me semble toutefois que l'omission d'un simple attribut adverbial peut se justifier mieux que celle d'une proposition entière qui introduit une idée nouvelle¹. D'autres difficultés ont été

1. [Je partage absolument, pour ma part, l'opinion si bien appuyée par M. Stürzinger. — G. P.]

signalées par les auteurs mêmes de la correction. — C. 145-50, Siede, *Syntaktische Eigentümlichkeiten der Pariser Umgangssprache in den Scènes populaires von H. Monnier* (Garner : travail utile). — C. 156-57, Vising, *Sur la versification anglo-normande* (Zdanowicz). — C. 161, Gonçalves Vianna e de Vâsconcellos Abreu, *Bases da ortographia portuguesa* (notice sommaire).

6. Juin. C. 172-75, Karsten, *Zu den Strassburger Eiden*. M. K. se prononce, quoiqu'en hésitant quelque peu, en faveur de la correction de Bonamy dont nous venons de parler. — C. 189-96, Boehmer's *Romanische Studien, Heft XX et XXI* (Stürzinger : fait qq. additions et corrections aux différents travaux rétoromans d'ailleurs très consciencieux et importants, que contiennent les deux numéros). — C. 202-5, *La Chanson de Roland p. p.* Clédat (Cohn : article sévère).

7. Novembre. C. 219-27. Karsten, *Lateinisch-französischer Vocalschwund*. M. K. cherche à expliquer le traitement différent que le *c* latin devant *e*, *i* a subi dans *faire*, *dire*, *duire*, etc. d'un côté et dans *disme*, *graisle*, *aisne* de l'autre comme étant dû à une différente accentuation de ces mots à l'intérieur de la phrase. Un *facere* et un *decimum* fortement accentués auraient gardé tous les deux la voyelle de la pénultième jusqu'après l'assibilation du *c* précédent, tandis que les mêmes mots dans une position plus ou moins atone auraient perdu cette même voyelle pénultième avant l'assibilation du *c*. De chacun de ces mots il y aurait donc eu des doublets syntactiques. De ces formes doubles on n'en aurait ensuite gardé qu'une, soit la forme atone comme dans *faire*, *dire*, *duire*, soit la forme accentuée comme dans *disme*, *graisle*, *aisne*. C'est une hypothèse fort ingénieuse, mais ce n'est qu'une hypothèse. L'article a le même inconvénient que les autres qui ont mis en jeu la phonétique syntactique, c'est qu'il suppose trop et ne prouve pas assez. En principe il n'y a rien à dire contre la phonétique syntactique, mais qu'on n'en fasse pas, comme on a fait de l'analogie, la panacée pour tous les cas difficiles à expliquer. Qu'on se rappelle que toutes les lois phonétiques ne nous sont pas encore connues et que l'existence de celles qui sont aujourd'hui admises a dû être prouvée. Qu'on nous prouve donc aussi pour chaque cas l'influence prétendue de la phonétique syntactique. — C. 233-40, Todd, *Knapp's Spanish Etymologies*. M. K. dans sa « *Spanish Grammar* » et surtout dans le vocabulaire de ses « *Spanish Readings* » s'est souvent écarté sans aucune nécessité des étymologies de Diez. M. Todd rétablit celles-ci pour plus de cent mots. Ce n'était guère nécessaire; un étymologiste qui tire *hidalgo* de *italicus* quoiqu'il connaisse l'ancienne forme *fijo dalgo* ne peut lutter contre Diez et ne méritait pas l'honneur d'une réfutation aussi détaillée. — C. 249, E. Pelissier, *French Roots and their Families. A synthetic vocabulary based upon derivation* (v. Jagemann).

8 Décembre. C. 284-90, Todd, *Knapp's Span. Etymologies*. Conclusion de l'article du numéro précédent. — C. 294-97, Schuchardt, *Romanisches u. Keltisches* (Grandgent : publication charmante).

Chacun de ces huit numéros se termine par des notices, une bibliographie assez étendue et des annonces; il n'y a que le dépouillement des périodiques qui manque.

J. STÜRZINGER.

IV. — TRANSACTIONS OF THE MODERN LANGUAGE ASSOCIATION OF AMERICA 1884-5. Vol. I. Baltimore, 1886. — La Société américaine des langues modernes dont la formation a été annoncée ici (XIV, 312) vient de publier le premier volume de ses travaux. Il se compose de dix-huit mémoires lus aux deux réunions annuelles de 1884 et 1885. Voici ceux qui ont trait à la philologie romane. — P. 64-83, v. Jagemann, *On the Genitive in Old French*. C'est l'exposition de l'emploi du génitif dans Villehardouin. Les faits sont donc connus, mais l'auteur les a présentés en très bon ordre. — C. 96-111, Fortier, *The French Language in Louisiana and the Negro-French Dialect*. Ce n'est que la seconde partie de cette étude, le patois créole (p. 101-111), que nous aurons à signaler, la première étant tout historique. Cette esquisse rapide de la transformation des sons et des formes de la langue française dans la bouche des nègres ajoute quelques faits de détail à ce que nous savions déjà de ce parler nègre par la remarquable étude comparative des patois créoles de M. Coelho (*Boletim da Sociedade de geographia de Lisboa* 1880, p. 129-96). Ainsi pour la transformation des sons on peut noter : 1^o la nasalisation de la voyelle finale, si elle est précédée immédiatement d'une consonne nasale : *connin* (connais 103, connu 104), *donnin* (donné 104), *moïn* (moi 103), *zamain* (jamais 110), *main* (mais 110), *laimin* (aimer 109), *gaignin* (gagner 109); 2^o la labialisation de la voyelle par la consonne précédente : *moman* (maman 103), *popa* (papa 103); 3^o la transformation d'un *ö* fermé en *e* fermé et d'un *ö* ouvert en *e* ouvert : *ziè*¹ (yeux 103), *viè* (vieux 103), *Djè* (Dieux 104), *pé* (peu 110), *dé* (deuz 106) — *bonair* (bonheur 103), *lomair* (honneur 103), *in* (un 106). Dans la partie morphologique la forme de l'article pluriel *ye* qui suit toujours le nom est à remarquer, ainsi que l'emploi de *qui* pour *quel*. Le futur est indiqué par le verbe *aller* (*malè coupé* = moi aller couper « je couperai », le conditionnel par *sré* (*mo sré coupé* = moi serais couper), la voix passive par la troisième pers. plur. de l'actif (*ye laimin moïn* = eux aimer moi). L'adverbe a la forme de l'adjectif précédé de *ben* ou *tre* (*li mourï ben brave* ou *tre brave*). Quant aux remarques générales sur ce patois créole, l'auteur les aurait sans doute modifiées s'il avait connu le travail de M. Coelho. — P. 133-48, Lang, *The Collective Singular in Spanish*. Cet article prouve une lecture attentive et intelligente des anciens textes, l'auteur ayant rassemblé plus de 150 passages dans lesquels des noms génériques comme *homme*, *femme*, *chrétien*, *cheval*, *arme*, *grain*, *pierre*, etc. sont employés au singulier avec la signification du pluriel, puisqu'ils sont dans la plupart des cas accompagnés d'adjectifs multiplicatifs comme *tanto*, *quanto*, *mucho*. Si M. L. a bien fait de signaler cet emploi, il a tort d'adresser une sévère réprimande à Diez pour ne pas l'avoir remarqué; le fait n'est pas assez important pour qu'une grammaire tracée à grandes lignes ne le puisse négliger; y a-t-il en effet quelque chose de plus simple que l'emploi d'un nom générique dans un sens collectif? — P. 204-15, Stürzinger, *Remarks on the Conjugation of the Wallonian Dialect*.

1. *Ziè* représente plutôt *des yeux*, car le *z* est certainement dû à l'*s* de l'article comme ailleurs et non pas au *y* comme dit M. F. (p. 103 et 105).

Ces observations ne s'appliquent proprement qu'au patois moderne de Malmédy; le titre plus général de dialecte wallon peut toutefois se justifier par le fait que les points sur lesquels portent ces observations sont en général les mêmes pour tout le pays wallon malgré les variations des formes dans les différentes provinces. Il s'agit de la réduction des formes que l'analogie a fait subir à la conjugaison. Cette réduction a été portée si loin qu'il n'y a plus qu'une seule manière de conjuguer pour tous les verbes, les deux auxiliaires exceptés; car toutes les formes de la flexion forte ont été abandonnées et remplacées par des formes faibles, à l'exception de quelques infinitifs et participes passés; les trois conjugaisons ont été réduites à une, essentiellement à la première, et les six terminaisons personnelles à deux, l'une employée au singulier et l'autre au pluriel. Cette simplification a surtout envahi les formes des temps passés.

J. STÜRZINGER.

V. — REVUE CRITIQUE, 1886. — Art. 18, Meyer, *Girart de Roussillon* (A. Thomas). — 35, Fœrster, *li Sermon saint Bernart* (L. Clédât). — 63, Berger, *la Bible française au moyen âge* (A. Thomas). — 66, Schuchardt, *Sur les lois phonétiques* (V. Henry; voyez p. 294 la réponse de M. Schuchardt). — 80, 151, Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, lettres I, J (A. Jacques). — 109, Voizard, *Etude sur la langue de Mor taigne* (A. Delboulle: livre « à recommencer »). — 126, Zotenberg, *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph* (G. P.). — 139, Estienne, *Dialogues du langage françois italianizé*, p. p. Ristelhuber (T. de L.). — 157, Constans, *Supplément à la Chrestomathie de l'ancien français* (L. Clédât). — 192, *Bibliothèque populaire de la Société catalane d'excursions* (A. Morel-Fatio). — 225, Espagnolle, *L'Origine du français* (A. Delboulle: livre absurde). — 228, Appel, *Les manuscrits berlinois de Pétrarque* (P. N.). — 249, Tougard, *l'Hellénisme dans les écrivains du moyen âge* (A. Delboulle).

CHRONIQUE

A partir de 1887, la *Romania* sera imprimée dans un autre caractère, un peu moins serré que celui dont elle s'est servi jusqu'à présent. On se mettra en mesure d'avoir tous les signes typographiques qui seront nécessaires à l'impression des articles de linguistique.

— MM. Gilliéron et Rousselot vont publier une *Revue des patois gallo-romans*; nous donnerons dans notre prochain cahier le prospectus de cette très intéressante entreprise.

— M. J. Leite de Vasconcellos a entrepris la publication d'une *Revista Lusitana*, qui sera exclusivement consacrée à la linguistique et à l'ethnographie portugaise, en prenant ces mots dans leur sens le plus compréhensif. Parmi les noms des collaborateurs annoncés, nous trouvons ceux de MM. Gonçalves Vianna, A. Coelho, G. de Vasconcellos Abreu, Th. Braga, Z. Consiglieri Pedroso, et celui de Madame Michaelis de Vasconcellos. C'est dire que la *Revista* présente les meilleures garanties non seulement de solidité, mais d'originalité scientifique. Nous lui souhaitons le succès que mérite une aussi excellente conception. Le premier numéro doit paraître en janvier 1887. On s'abonne chez Lopes et C^a, rua do Almada, 119 à 123, Porto. Le prix, pour les pays européens en dehors du Portugal, est de 12 francs par an.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Hugo de Feilitzen, jeune romaniste suédois, *docent* à l'université d'Upsala. M. de Feilitzen s'était déjà fait avantagement connaître par divers travaux, notamment par son édition des *Vers del jūise* (voy. *Romania*, XIV, 146) et l'importante publication, entreprise en commun avec M. Carl Wahlund, des *Enfances Vivien*. M. de Feilitzen est mort à Stockholm, le 19 janvier, après une longue et cruelle maladie; il n'avait que trente-deux ans.

— M. Alfred Risop, de Berlin, prépare une édition critique du *Florimont* d'Aimon de Varennes, pour laquelle il a déjà réuni presque tous les matériaux.

— L'Académie royale de Berlin a désigné M. Johannes Schmidt pour remplacer M. Waitz dans le comité directeur de la fondation Diez.

— Il vient de se fonder en Allemagne une Association de « néophilologues », c'est-à-dire essentiellement de romanistes et d'anglicistes, tant professeurs d'université que professeurs de gymnase. La nouvelle société, qui compte déjà près de trois cents membres, a tenu sa première réunion, son premier « Neuphilo-

logentag » à Hanovre, le 4 octobre et jours suivants. MM. les professeurs Kœrting, de Münster, Koschwitz, de Greifswald, Stengel, de Marbourg, ainsi que MM. Zupitza, de Berlin, Trautmann, de Bonn, Wülcker, de Leipzig, et Kœlbing, de Breslau, y assistaient. M. Van Hamel, de Groningue, y représentait les études romanes des Pays-Bas. Les délibérations ont eu un caractère pratique plutôt que scientifique ; elles tendaient surtout à donner aux professeurs des gymnases allemands des directions utiles pour la réforme de l'enseignement du français et de l'anglais dans ces établissements. M. Kœrting y a exposé un plan très étendu et très sérieux d'études universitaires de philologie romane et anglaise. M. Trautmann, le phonétiste bien connu, a entrepris l'assemblée du « Zæpfchen-r » et du « Zungen-r ». D'après lui l'r grassée n'est qu'une mauvaise habitude de prononciation paresseuse que les Français ont prise au milieu du XVII^e siècle et que les Allemands ont adoptée au XVIII^e siècle par pure imitation du genre français. Il a terminé sa communication par un ardent plaidoyer en faveur de l'r linguale. Le prochain « Neuphilologentag » se tiendra à Francfort, vers la Pentecôte.

— Livres adressés à la *Romania* :

Die Geschichte des consonantischen Auslauts im Französischen. Von Paul KAUFMANN. Lehr, Kaufmann, 1886, 8°, 71 p. (dissert. de Fribourg en Brisgau). — Ce travail d'un élève de M. Neumann n'est ici imprimé qu'au quart ; nous en parlerons quand il sera complet.

Devinettes de la Haute-Bretagne, par Paul SÉBILLOT. Paris, Maisonneuve, 1886, 8°, 26 p. (extrait des *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*). — Joli recueil.

Infinitiven i det fornspråks Lagspråket... af Gustaf LILJEQUIST. Lund, Berling, 1886, 4°, 110 p. — Etude syntactique sur l'emploi de l'infinitif dans les documents juridiques espagnols du XIII^e siècle.

Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue (1404-1440), par l'abbé Eugène BOSSARD, d'après les documents inédits réunis par M. René de MAULDE. Paris, Champion, 1886, 8°, XIX-426-CXLVIII pages. — Nous mentionnons ici ce livre tout historique, parce qu'il contient un long chapitre, fort peu concluant d'ailleurs, sur le rapport du célèbre Gilles de Rais avec le héros du conte de *Barbe-Bleue*. Le seigneur de Tiffauges et autres châteaux a pu laisser un souvenir vague dans la mémoire des populations que ses crimes étranges avaient terrifiées, mais rien ne prouve que le surnom de Barbe-Bleue lui ait été donné avant notre siècle, et sous l'influence du conte de Perrault, qui ne provient certainement pas de son histoire.

Zur Lautlehre des Französischen, von Wilhelm DUSCHINSKY. Sechshaus, 1886, Selbstverlag des Verfassers, 8°, 32 p. (extrait du douzième *Jahres-Bericht de la Realschule* de Sechshaus près Vienne). — Après des remarques générales peu neuves, vient une nouvelle tentative pour découvrir en français une accentuation différente de l'accentuation étymologique.

Das altfranzösische Rolandslied. Text von Paris, Cambridge, Lyon und den sog. Lothringischen Fragmenten, mit R. Heiligbrodt's Concordanztabelle

zum altfranzösischen Rolandslied herausgegeben von Wendelin FOERSTER. Heilbronn, Henninger, 1886, 12° xxii-377 p. — M. Foerster a rapidement et parfaitement exécuté le plan qu'il s'était proposé de mettre à la disposition des savants tous les renouvellements du *Rollant*. Une disposition très commode, et qu'il n'était pas facile de trouver, permet d'embrasser d'un coup d'œil les quatre textes, tous incomplets, de la seconde famille de ces renouvellements. M. F. songe encore à donner, dans un troisième volume, « les parties correspondantes au *Roland* français des rédactions suédoise et danoise, de la *Spagna* en vers et en prose et du *Galien* », et même « à réunir dans un seul volume, avec une disposition typographique spéciale, toutes les rédactions françaises. » On aura ainsi sous la main tous les matériaux nécessaires à la reconstruction, qui ne sera jamais qu'approximative, du *Rollant* du XI^e siècle. Notons une distraction du savant éditeur. « L'espérance de voir reparaître quelque part et de pouvoir utiliser le manuscrit vendu à Londres le 6 février 1858 (*Catalogue Savile*, 55), ne s'est malheureusement pas réalisée. » La *Romania* (XII, 5) a signalé ce manuscrit à Cheltenham, en a fait connaître le contenu et en a publié des fragments. La table de concordance due à M. Heiligbrodt rendra les plus grands services ; M. F. demande que tous ceux qui en feront usage lui communiquent les erreurs, inévitables dans un pareil travail, qu'ils pourraient rencontrer. Enfin l'infatigable philologue annonce une édition critique du texte primitif ; on ne niera pas qu'il ne se soit sérieusement préparé à l'entreprendre.

Phonologie des patois du canton de Vaud, par Allred ODIN. Halle, Niemeyer, 1886, 8°, viii-160 p. — Nous reviendrons sur cet ouvrage fort intéressant : mais nous voulons signaler tout de suite l'explication proposée par l'auteur d'un phénomène singulier, que présentent, non seulement les parlers vaudois, mais tous ceux du domaine appelé franco-provençal par M. Ascoli. On sait que dans ce domaine *a* tonique persiste, mais qu'il se change en *ie* sous l'influence d'une palatale précédente : *canta(r)* mais *mangiè(r)* ; ce qui a été jusqu'à présent inexplicable, c'est que le participe passé ne se comporte pas, dans le second cas, comme l'infinitif : à côté de *mangièr* = *manducare* on a *manjà* = *manducatum*. On avait bien remarqué, mais sans en tirer de conséquences, que dans le participe passé le masculin et le féminin étaient identiques. M. Odin pense, pour le patois qu'il étudie, que le masculin a pris la forme du féminin, et que pour le féminin la forme *manjà* est conforme à la phonétique. Une explication pareille, quoique peut-être un peu différente, conviendrait au même fait dans les parlers dauphinois, et il ne nous paraît pas impossible qu'elle donne la clef du problème. Voilà encore un cas, si le fait est prouvé, où un caprice apparent du langage est ramené à la règle et où la phonétique et l'analogie triomphent en commun.

Die altfranzösischen Liederhandschriften, ihr Verhältniss, ihre Entstehung und ihre Bestimmung, eine litterarhistorische Untersuchung von Dr. Eduard SCHWAN. Berlin, Weidmann, 1886, 8°, v-275 pages. — Nous nous bornons pour le moment à annoncer cette intéressante publication, sur laquelle nous reviendrons.

Das Imperfekt und Plusquamperfectum des Futurs im Altfranzösischen. Von Dr. Otto BURGATZCKY. Greifswald, Abel, 1886, 8°, 196 p. — Bonne étude de syntaxe historique, un peu plus longue qu'il n'était nécessaire. L'auteur démontre, ce qui d'ailleurs aujourd'hui est admis généralement, que le conditionnel (ou futur imparfait) est un temps de l'indicatif et non pas un mode; et partant de là il en suit tous les emplois dans les textes français du moyen âge. Il est à remarquer que le français moderne fait de ce temps un usage presque tout à fait semblable à celui très varié qu'en faisait l'ancienne langue.

L'emploi des temps et des modes dans les phrases hypothétiques commencées par se en ancien français depuis les commencements de la langue littéraire jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Par J.-H.-R. LENANDER, docteur ès lettres. Lund, Berling, 1886, 8°, IV-150 p. — Ce travail, écrit dans un français quelque peu embarrassé, est utile par le soin qu'a pris l'auteur de donner *in extenso* tous les exemples qu'il cite. La matière est bien disposée, mais les divisions sont trop nombreuses et parfois peu claires. Deux points sont à contester. L'auteur pense que le plus ancien français employait encore le futur après *se* dans les phrases hypothétiques; mais, quoi qu'il en dise, les exemples empruntés au Ps. O., étant calqués sur le latin, ne prouvent rien; quant à l'exemple de Wace (p. 25), il repose sur une erreur: *se point li aidereiz* dépend de *dites mei*, c'est-à-dire appartient à une tout autre construction. — Les exemples cités de l'emploi du subjonctif présent après *se* appartiennent tous à des textes anglo-normands, et cet usage ne peut par conséquent être attribué au français (est-il en rapport avec la construction anglaise du subjonctif après *if* ?); la question est de savoir si dans le *Rollant* (dans le vers 1307 de *Gui de Bourgogne*, cité p. 94, lisez *que* pour *qui*) cette construction appartient à l'auteur ou au copiste. Cela étant établi, la question traitée en appendice par M. L. est par là même résolue: dans les locutions *si* ou *se m'aït Deus*, *si* ou *se Deus m'aït*, *si* est le latin *sic*; *se* a été substitué à *si* par une confusion explicable, et cette confusion a entraîné la modification de l'ordre des mots. (Depuis que j'ai écrit cette note, j'ai relevé quelques exemples vraiment français de *se* avec le subjonctif, ce qui d'ailleurs n'empêche pas l'explication donnée ci-dessus pour *se m'aït Dieus* d'être bonne (cf. *Rom.* XII, 628.) Il y aurait quelques autres remarques à faire sur ce travail, d'ailleurs méritoire et consciencieux.

Beiträge zur Geschichte der romanischen Philologie in Deutschland. Festschrift für den ersten Neuphilologentag Deutschlands zu Hannover, von Edmund STENGEL. Marburg, Elwert, 1886, 8°, 44 p. — Cet opuscule contient d'abord quelques renseignements sur les premières grammaires françaises à l'usage des Allemands (Pillot, Garnier, Du Vivier, Cauchie), puis une courte notice sur Valentin Schmidt, une note sur la correspondance de Fr. Wolf, et des extraits de la correspondance de Lemcke (entre autres trois lettres de Diez).

Die Sprache des Roman du Mont-Saint-Michel von Guillaume de Saint-Paier... von Karl HUBER. Braunschweig, 1886, 8°, 110 p. (dissert. de Strasbourg).

— Ce travail est fait avec soin ; mais il ne saurait être définitif, l'auteur n'ayant pu utiliser le second manuscrit du poème.

Die Lautverhältnisse der quatre livres des Rois... Von Paul SCHLÖSSER (dissertation de Bonn). Bonn, Georgi, 1886, 8°, 96 p. — Le résultat essentiel de cette étude, qui paraît bien faite, et à laquelle est jointe une utile collation de l'édition de Le Roux de Lincy, est de mettre hors de doute l'origine anglo-normande de la célèbre traduction des *Quatre livres des Rois*.

Les Trouvères et leurs exhortations aux croisades. Par J.-H.-H. TREBE. Leipzig, Hinrichs, 4°, 23 p. (progr. du *Realgymnasium* de Leipzig). — Sans valeur.

Note sur le patois de Couvin, par R. WILMOTTE. Gand, 1886, 8°, 12 p. — Utile contribution à l'étude, qui commence à faire tant de progrès, des patois wallons.

Das Rolandslied des p'affen Konrad, seine poetische Technik im Verhältniss zur französischen Chanson de Roland... Von Wolfgang GOLTHIER. München, Straub, 8°, 48 p. (dissert. de Munich). — Cette étude ne forme qu'une partie d'un mémoire honoré d'un prix par la Faculté de philosophie de Munich, et nous la retrouverons sans doute sous une forme plus complète. L'auteur y étudie avec sympathie, mais impartialement, les traits par lesquels Conrad se distingue de son modèle français. Ce qui nous intéresse le plus est l'hypothèse d'une source française perdue pour l'introduction du *Rolandslied*, qui, comme on sait, ne se trouve dans aucun texte français ; c'est une question à reprendre et à examiner de près.

Die Berliner Handschriften der Rime Petrarca's, beschrieben von Carl APPEL. Berlin, Reimer, 8°, 108 p. — Il s'agit de sept manuscrits des *Rime* acquis par le roi de Prusse dans la collection Hamilton.

John Gower's Minnesang und Ehezuchtbüchlein. LXXII anglo-normanische Balladen... neu herausgegeben von Edmund STENDEL. Marburg, Friedrich, 1886, 8°, 28 p. — Cette plaquette, imprimée par M. Stengel à l'occasion du mariage de M. W. Vietor, contient 72 ballades françaises de Gower, fort dignes d'intérêt, et qui étaient comme inédites, ayant été imprimées en 1818, pour le Roxburghe-Club, à un nombre extrêmement restreint d'exemplaires. Inutile de dire que l'édition de M. Stengel est d'ailleurs meilleure ; elle est accompagnée de quelques remarques.

Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française et spécialement du langage populaire par Charles TOUBIN. Paris, Leroux, 1886, 8°, 774 p. — Il suffira, pour faire apprécier cet ouvrage aux lecteurs de la *Romania*, de citer l'étymologie de *ménagerie*, « du gr. *μαζα*, ensemble, et *ἐναγείω*, réunir, assembler, » et celle de *troubadour*, « de la racine *tr* marquant passage d'un lieu dans un autre et sansc. *pat*, aller, gr. *πρᾶξις* ». Le livre est dédié à M. Emile Burnouf. La *Revue des Deux-Mondes* a fait l'éloge du dictionnaire de M. Toubin, disant que tout n'y était peut-être pas bien assuré, mais qu'il aurait du moins l'avantage « d'inquiéter certains philologues sur la solidité de leurs positions ». Voyez d'ailleurs *Rom.*, XIV, 633.

Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVI^e siècle (bibliothèques de Paris et des départements). Paris, Imprimerie Nationale, 1886, 8^o, XII-733 p. — Ce catalogue, publié par les soins du ministère de l'Instruction publique, n'est pas complet, naturellement, et pourrait être mieux fait, mais il est déjà précieux et contient des renseignements peu connus. Nous signalerons, comme pouvant intéresser les études romanes, les grammaires, colloques et dictionnaires.

Essai sur un patois vosgien (Uriménil). *Dictionnaire phonétique et étymologique* par M. HAILLANT. Epinal, chez l'auteur, 1886, 8^o, 608 p. — Cette œuvre consciencieuse a le grand mérite d'être essentiellement fondée sur le parler d'une seule commune ; dans le détail de l'exécution, il y a bien des petites choses à reprendre, mais le répertoire n'en est pas moins utile et digne de confiance.

Die Fabel von der Krähe, die sich mit fremden Federn schmückt, betrachtet in ihren verschiedenen Gestaltungen in der abendländischen Litteratur... von MAX FUCHS. Berlin, Schade, 8^o, 46 p. (dissert. de Berlin.) — Recherche faite avec soin et méthode, mais qui laisse à désirer sur quelques points.

Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor. Essai critique par B. HAURÉAU, membre de l'Institut. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1886, 8^o, IX-238 p. — Travail plein d'érudition et de critique, où on trouve beaucoup de faits nouveaux pour l'histoire littéraire du moyen âge latin.

Glosario etimológico de las palabras españolas (castellanas, catalanas, gallegas, mallorquinas, portuguesas, valencianas y vascongadas) de origen oriental (arabe, hebreo, malayo, persa y turco). Por D. Leopoldo EGUILAZ Y YANGUAS, catedrático de literatura general y española en la Universidad de Granada. Granada, imprenta de la Lealtad, 1886, pet. in-4^o, XXIV-591 p. — Ouvrage considérable, sur lequel nous espérons bien revenir en détail, mais que nous n'avons pas voulu tarder à signaler à nos lecteurs.

Petrarca in der deutschen Dichtung. Von Dr. W. SODERHJELM. Helsingfors, 1886, in-4^o, 44 p.

L'Opera Salernitana Circa Instans « ed il testo primitivo del « Grant Herbiere in françoys » secondo due codici del secolo XV conservati nella regia Biblioteca Estense, per Giulio CAMUS, professore nella reale scuola militare. Modena, 1886, in-4^o, 155 p. — Très intéressante contribution à la connaissance de la nomenclature botanique du moyen âge, particulièrement en ancien français.

Les Enfances Vivien, chanson de geste, publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Boulogne, de Londres et de Milan par Carl WAHLUND et Hugo von FEILITZEN, professeurs agrégés à l'université d'Upsala. Paris, Vieweg, 1886, in-4^o, 89 p. — Nous reparlerons de cette très importante publication quand elle sera terminée ; nous nous bornons à dire aujourd'hui qu'elle marquera une date dans l'histoire de la mise au jour de nos chansons de geste. Les deux savants éditeurs (dont l'un vient d'être enlevé à la science, voy. ci-dessus, p. 637) ont reproduit intégralement et

diplomatiquement les textes des manuscrits qui contiennent le poème, et les ont disposés d'une manière ingénieuse qui permet aux lecteurs de se rendre pour chaque vers un compte exact de leurs rapports.

Miracles de Notre-Dame collected by Jean Mielot, secretary to Philip the Good, duke of Burgundy. Reproduced in fac-simile from Douce Manuscript 374 for John Malcolm of Poltalloch, with text, introduction and annotated analysis by George F. WARNER, M. A. Westminster, Nichols, 1885, gr. in-4°, XLVIII, 82 p. — Magnifique publication, tirée à peu d'exemplaires, importante surtout au point de vue de la reproduction des miniatures, mais intéressante aussi par le commentaire dont l'éditeur a accompagné chacun des miracles racontés par Jean Mielot.

Précis de grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue par Ferdinand BRUNOT, ancien élève de l'École Normale supérieure, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon. Paris, Masson, 1887, in-12, VIII-692 p. — Ouvrage important et digne d'éloges, qui mérite un examen détaillé.

Französische Grammatik für den Schulgebrauch, von Hermann BREYMANN. Zweiter Theil : Satzlehre. München, Oldenbourg, 1886, in-8°, x-108 p.

Ueber die Bethenerungs und Beschwörungsformeln in den Miracles de Notre Dame par personnages... von Richard BUSCH, Darmstadt, Brill, 1886 (diss. de Marbourg). — Ce mémoire sera inséré dans les *Ausgaben und Abhandlungen* publiées par M. Stengel.

Catalogue des manuscrits néerlandais de la Bibliothèque Nationale, par Gédéon HUER. Paris, 1886, in-8°, 174 p.

L'Image du Monde, poème inédit du milieu du XIII^e siècle, étudié dans ses diverses rédactions françaises d'après les manuscrits des bibliothèques de Paris et de Stockholm par Carl FANT. Upsala, 1886, in-8°, 78 p. — Ce travail est intelligent et contient des observations intéressantes; mais on sait que P. Meyer a récemment découvert sur l'*Image du monde* de nouvelles données, qui permettront sans doute d'arriver à des résultats plus précis que ceux qu'on a pu atteindre jusqu'à présent. Il les communiquera dans une publication prochaine.

Verstehre und Stil der romanischen Volkslieder... von Carl Fr. W. RUDOW. Halle, 1886, in-8°, 43 p.

Ueber die Ausdrucksweise des altfranzösischen Kunstromans... von Hermann GUNTHER. Halle, 1886, in-8°, 27 p. — Travail intelligent.

Dis erste Person Pluralis des Verbums im Altfranzösischen... von Albert LORENTZ. Heidelberg, Hörning, 1886 (diss. de docteur), in-8°, 45 p. — Ce sujet intéressant est traité ici avec une critique judicieuse.

Ueber die Sprache des altfranzösischen Gregois B... von Karl KUCHENBACKER. Halle, 1886, in-8°, 29 p. — Nous aurons prochainement l'occasion de revenir sur les rapports des diverses versions du poème français sur saint Grégoire.

Sur les éléments turcs dans la langue roumaine... par le professeur B. P. HASDEU.

Bucarest, 1886, in-8°, 21 p. — Cette note, communiquée en octobre 1886 au congrès des Orientalistes à Vienne, a surtout pour but d'établir que les éléments turcs du roumain ne sont pas tous proprement turcs, que plusieurs remontent au coumain ou à l'ancien bulgare ; il y a là une indication qu'il sera intéressant de suivre et de vérifier.

Zur Lanvalsage. Eine Quellenuntersuchung, von Dr Anton KOLH. Berlin, Hettler, 1886, in-8°, 67 p. — Ce travail, présenté sous une forme toute schématique, intéresse presque exclusivement les versions anglaises du récit. Cependant l'auteur établit, par la comparaison d'un assez grand nombre de vers, qu'il y a un lien étroit entre le *Lai de Lanval* de Marie de France et le *Lai de Graelent*, qui n'est sûrement pas d'elle. Reste à savoir si les deux poèmes ont une source commune, ou si l'un a influencé l'autre.

Recherches sur les rapports des chansons de gestes et de l'épopée chevaleresque italienne, avec textes inédits empruntés au ms. H 247 de Montpellier, par Ferdinand CASTETS. Paris, Maisonneuve, 1887, in-8°, VIII-260 p. — Extrait de la *Revue des langues romanes*.

TABLE DES MATIERES

	Pages.
G. PARIS. Etudes sur les romans de la Table Ronde. <i>Guinglain ou le Bel Inconnu</i>	1
A. THOMAS. Les <i>Proverbes</i> de Guylem de Cervera, poème catalan du XII ^e siècle....	25
E. ROLLAND. <i>L'Escriveto</i> , chanson populaire du midi de la France.....	111
P. MEYER. Notice d'un manuscrit messin (Montpellier 164 et Libri 96).....	161
A. MOREL-FATIO. Mélanges de littérature catalane. — III. <i>Le Livre de Courtoisie</i>	192
P. MEYER. Les manuscrits français de Cambridge. — II. Bibliothèque de l'université.....	236
E. PICOT. Le Monologue dramatique dans l'ancien théâtre français (premier article).....	358
J. BÉDIER. La mort de Tristan et d'Iseut, d'après le ms. fr. 103 de la Bibliothèque Nationale comparé au poème allemand d'Eilhart d'Oberg.....	481
W. LUTOSLAWSKI. Les <i>Folies</i> de Tristan.....	511
L. SUDRE. Les allusions à la légende de Tristan dans la littérature du moyen âge. <i>La Folie Tristan</i> du ms. de Berne, p. p. H. MORF.....	558
W. SÆDERHELM. Sur l'identité du Thomas auteur de <i>Tristan</i> et du Thomas auteur de <i>Horn</i>	575
G. PARIS. Note sur les romans relatifs à Tristan.....	597

MÉLANGES.

Le décasyllabe roman (L. Havet).....	125
Alcuni appunti sui « Proverbi volgari del 1200 », ed. Gloria (Ad. Mussafia).....	126
Un nouveau manuscrit du roman de <i>Jules César</i> , par Jacot de Forest (P. M.)....	129
Quelques particularités grammaticales du dialecte wallon au XIII ^e siècle (E. Pasquet).....	130
L'adjectif possessif féminin en lyonnais (J. Cornu).....	134
La Poétique de Baudet Herenc (G. P.).....	135
Sul metro di due componimenti poetici di Filippo de Beaumanoir, ed. Suchier (Ad. Mussafia).....	423
Le possessif tonique du singulier en lyonnais (E. Philippon).....	430
L'adjectif pronom possessif en lyonnais (Puitspelu).....	434
<i>Ant</i> en langue d'oc (Puitspelu).....	435
<i>Acala</i> en auvergnat (Puitspelu).....	436
<i>Le Chastie-Musart</i> d'après le ms. harléien 4333 (P. M.).....	603
Le conte de la reine qui tua son sénéchal (R. Kœhler).....	610

Note additionnelle sur Jean de Grailli, comte de Foix (G. P.).....	611
Un article du <i>Dictionnaire</i> de M. Godefroy (G. P.).....	613

COMPTES RENDUS.

CAIX, voy. <i>Miscellanea</i> .	
CANELLO, voy. <i>Miscellanea</i> .	
CAÑETE (M.), Teatro español del siglo XVI (A. Morel-Fatio).....	462
CLÉDAT, voy. <i>Roland</i> .	
HEEGER (G.), Die Trojanersage der Britten (G. P.).....	449
HENRY (V.), Contribution à l'étude des origines du décasyllabe roman (G. P.)....	137
KÆRITZ, Das <i>s</i> vor Consonant im Französischen (G. P.).....	614
KOSCHWITZ (E.), Commentar zu den æltesten französischen Denkmälern, I, (G. P.).....	443
<i>Miscellanea di filologia e linguistica in memoria di N. CAIX e U. A. CANELLO</i> (G. P., P. M., A. M.-F.).....	453
NYROP (K.), Adjektivernes Kænsbøjning i de romanske Sprog (G. P.).....	437
<i>Roland (La Chanson de)</i> , nouvelle édition classique, par L. CLÉDAT (G. P.)....	138
SÜPFLE (Th.), Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich, I....	614
TOBLER (A.), Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik (G. P.).....	439
VISING (G.), Sur la versification anglo-normande (P. M.).....	144
WILMOTTE, L'enseignement de la philologie romane en France et en Allemagne (G. P.).....	623

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

APPEL, die Berliner Handschriften des Petrarca.....	642
BLADÉ, Contes populaires de la Gascogne.....	477
BOSSARD, Gilles de Rais.....	638
BREUL, <i>Sir Gowther</i>	160
BREYMANN, <i>Französische Grammatik</i>	643
BROBERG, Det store Testament af Villon.....	159
BRUNOT, Précis de grammaire historique.....	643
BURGATZKY, Das Imp. und Plusqupf. des Fut. im Altfranzösischen.....	640
BUSCH, Die Bethheuerungsformeln in den <i>Miracles de N. D.</i>	643
CAMUS, L'Opera Salernitana Circa Instans.....	642
[CASINI], Le Rime provenzali di Rambertino Buvaelli.....	158
CASINI, I Trovatori nella marca Trevigiana.....	158
CASTETS, Recherches sur l'épopée chevaleresque.....	644
DELISLE, Discours prononcé à la Société d'histoire de France.....	157
DUSCHINSKY, Zur Lautlehre des Französischen.....	638
ECKLEBEN, Die ælteste Schilderung vom Fegefeuer des h. Patricius.....	159
EGUILAZ, Glosario etimológico de las palabras castellanas de origen oriental....	642
ELLIOT, Contributions to a history of the french language of Canada....	158
FANT, <i>l'Image du Monde</i>	643
FINAMORE, Tradizioni popolari abruzzesi.....	477
FÆRSTER, Das Rolandslied. Texte von Paris, Cambridge, Lyon.....	638
FUCHS, Die Fabel von der Kræhe.....	642
GOLThER, Das Rolandslied des Pfaffen Conrad.....	641
GONÇALES VIANNA y VASCONCELLOS ABREU, Orthographia portuguesa.....	477

GRAMITTA XERRI, Racconti popolari siciliani.....	480
GRÆBER, Grundriss der romanischen Philologie, I.....	479
GÜNTHER, Die Ausdrucksweise des franz. Kinnstromans.....	643
HAILLANT, Essai sur un patois vosgien, III.....	642
HASDEU, Les éléments turcs du roumain.....	644
HAUREAU, Les œuvres de Hugues de Saint-Victor.....	642
HUBER, Die Sprache des Romans du Mont Saint-Michel.....	640
HUET, Catalogue des manuscrits néerlandais de la B. N.....	643
IARNIK et BARSEAN, Doine si strigature din Ardeal.....	478
JUBERT, La Chanson de Roland traduite en vers.....	478
KAUFMANN, Die Geschichte des consonantischen Auslauts im Französischen.....	638
KÆRTING, Encyklopaedie und Methodologie der rom. Philologie, III.....	477
KOLH, Zur Lannal-Sage.....	644
KOSCHWITZ, Les plus anciens monuments de la langue française, 4 ^e éd.....	478
KUCHENBACKER, Die Sprache des Gregors B.....	643
LENANDER, Des temps et des modes dans les phrases hypoth. de l'anc. français.....	640
LILJESQVIST, Infinitiven i det fornspanska Lagspraket.....	638
LORENTZ, Die erste Person Pluralis im Altfranzösischen.....	643
MOREL-FATIO, Libro de los hechos de la Morea.....	159
MUSSAFIA, Zur Katharinen-Legende.....	478
NEUHAUS, Adgar's Marienlegenden.....	160
ODIN, Phonologie des patois du canton de Vaud.....	639
PARODI, Osservazioni a proposito del lessico genovese di Flechia.....	477
PENNIER, Les noms topographiques devant la philologie.....	480
PETERS, Der Roman von Mahomet (voy. ZIALECKI).....	159
PIERI, Note sul dialetto Aretino.....	479
POLITIS, Le Chant du frère mort.....	478
Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVI ^e siècle.....	642
RITTER, Recueil de morceaux choisis en vieux français.....	160
RUDOW, Verslehre und Stil der rumänischen Volkslieder.....	643
RUSTEBUEF's Gedichte, herausgeg. von KRESSNER.....	477
SALOMONE-MARINO, La Trastuz di Garibaldi.....	480
SCHLÆSSER, Die Lautverhältnisse der Livres des Rois.....	641
SCHRÖDER, Glaube und Aberglaube in den altr. Dichtungen.....	480
SCHUCHARDT, Romanisches und Keltisches.....	478
SCHWAN, Die altfranzösischen Liederhandschriften.....	639
SEBILLOT, Devinettes de la Haute-Bretagne.....	638
SEIFERT, Glossar zu den Gedichten des Bonvesin da Ripa.....	479
SØDERHJELM, Petrarca in der deutschen Dichtung.....	642
STEIN, Der Einfluss Crestien de Troies auf die altengl. Literatur.....	477
STENGEL, Beiträge zur geschichte der rom. Philologie.....	640
STENGEL, Gower's Minnesang und Ehezuchtbüchlein.....	641
TOUBIN, Dictionnaire étymologique de la langue française.....	641
TREBE, Les Trouvères et leurs exhortations aux Croisades.....	641
WAHLUND et FEILITZEN, Les Enfances Vivien, I.....	642
WARNER, Miracles de Nostre-Dame collected by J. Mielot.....	643
WILMOTTE, Note sur le patois de Couvin.....	641
ZIALECKI, Der Roman von Mahomet.....	478
ZOTENBERG, Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph.....	159

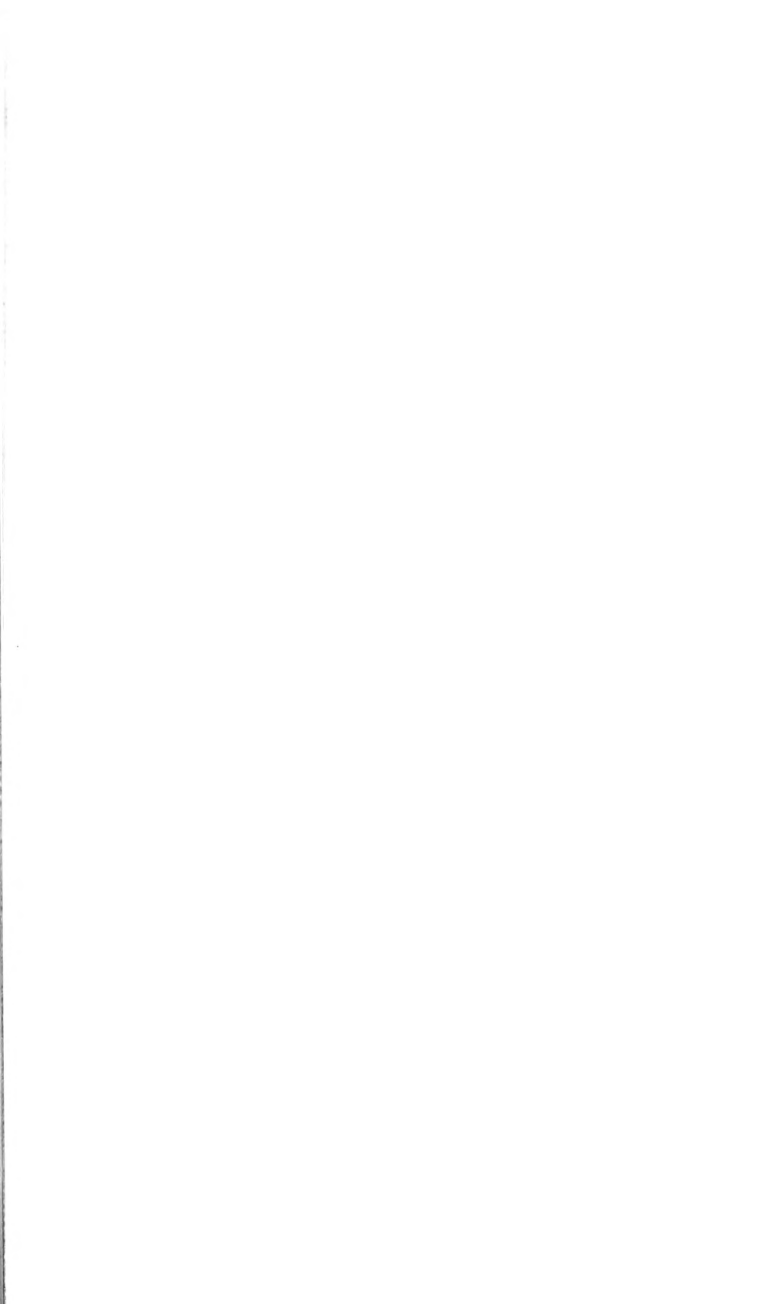
PÉRIODIQUES.

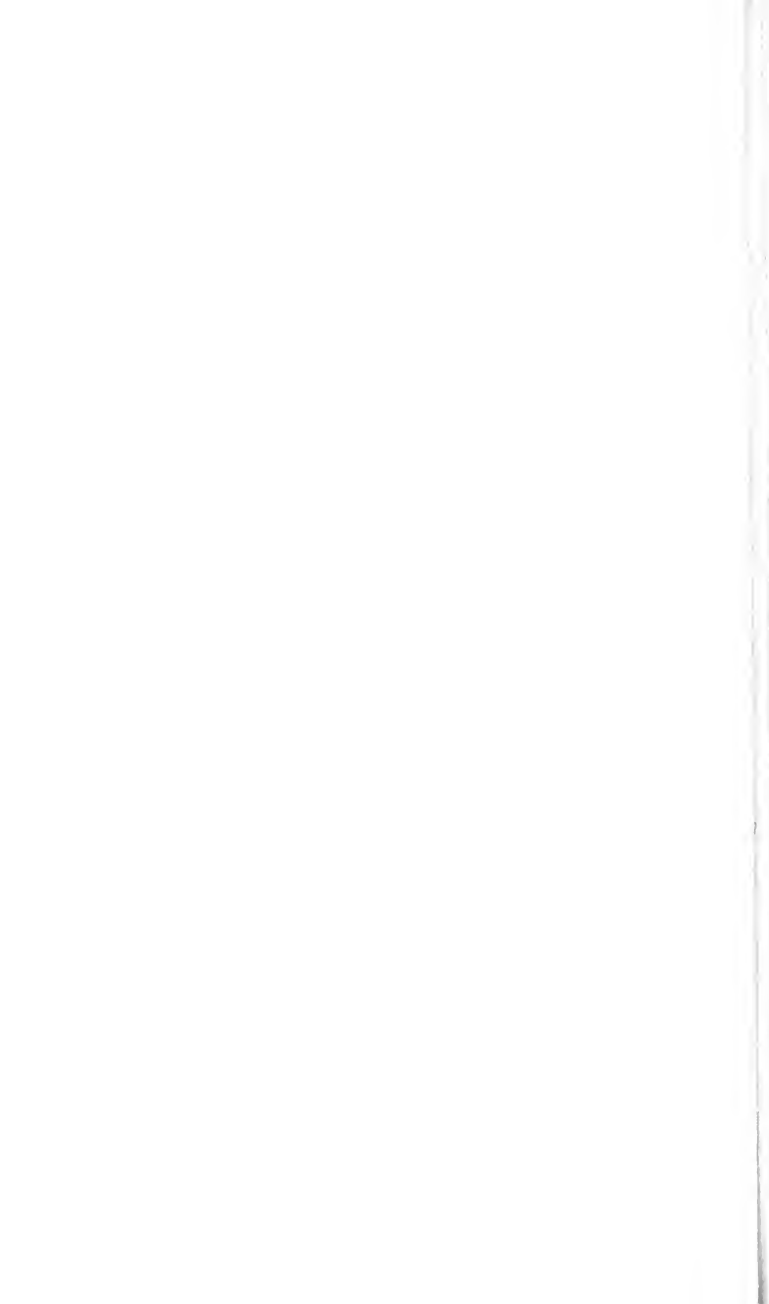
Annales de la Faculté des Lettres de Lyon, III, I.....	153
Bulletin de la Société des Anciens Textes, 1886, I.....	474
Bulletin de la Société Dunoise, 1886, juillet.....	474
Mélanges publiés par l'Ecole de Rome, I, II, V.....	152
Modern Language Notes, 1885.....	632
Revue Critique, avril-décembre 1885.....	154
— janvier-décembre 1886.....	636
Revue des langues romanes, juillet-août 1885.....	149
— — septembre 1885.....	469
— — octobre-décembre 1885.....	470
— — janvier-avril 1886.....	625
Rivista della letteratura Italiana, 1884.....	471
— — 1885.....	473
Romanische Forschungen, I, 3.....	150
Romanische Studien, VI, 1-3.....	149
Transactions of the Modern Language Association of America.....	634
Zeitschrift für romanische Philologie, 1885.....	627

CHRONIQUE.

Janvier.....	155
Avril-juillet.....	476
Octobre.....	637

Le gérant : F. VIEWEG.





BIND

JAN 29 1968

PC Romania
2
R6
v.15

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

